3 1761 06393559 7

PRESENTED TO

THE LIBRARY

BY

PROFESSOR MILTON A. BUCHANAN

OF THE

DEPARTMENT OF ITALIAN AND SPANISH

1906-1946

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dictionnaireency01four

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE

D'ANECDOTES

MODERNES, ANCIENNES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

PAR

EDMOND GUÉRARD

Je n'aime de l'histoire que les anecdotes.

PROSPER MÉRIMÉE.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

Tous droits réservés.

Bibliothèque
Ecole des H.E.
Paris
1903

I

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE

D'ANECDOTES

TOME PREMIER

Typographie Firmin Didot. — Mesnil (Eure).

Fournel, Victor

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE

D'ANECDOTES

MODERNES, ANCIENNES, FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

PAR

EDMOND GUÉRARD (pseud.)

Je n'aime de l'histoire que les anecdotes.

PROSPER MÉRIMÉE.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

492415

30. 5. 49

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1872

Tous droits réservés.

PN
6262
F64
1872
t.1

INTRODUCTION.

En publiant un nouveau *Dictionnaire d'anecdotes,* il serait difficile de dire que l'on vient *combler une lacune.* Les recueils de ce genre existent déjà par milliers : cela prouve le goût insatiable des hommes, en général, et des Français, en particulier, pour l'anecdote; mais cela prouve-t-il qu'il ne reste pas à tenter quelque chose de plus neuf et de plus complet pour le satisfaire ?

Rien ne s'explique mieux que la publication successive de cette multitude de répertoires anecdotiques. L'*anecdote* est faite pour plaire à tous, et elle joint une utilité réelle, sous la condition d'être bien choisie, à un agrément plus évident et plus incontestable encore. On aime à voir le dessous des cartes et le revers des médailles, à rencontrer les grands hommes en robe de chambre, et à pénétrer dans les coulisses de l'histoire. Il y a, en chaque fils comme en chaque fille d'Ève, un fonds de curiosité [illegible] pas dire de malignité naturelle, qui trouve à se satisfaire dans ce [illegible] tions intimes, ces confidences familières, ces bons mots et [illegible] *contes,* comme disaient nos aïeux. L'anecdote n'est pas seulem[illegible] vant une expression devenue classique, la monnaie de l'histoire; elle en est souvent aussi la réalité vivante et courante, en contraste avec la légende banale, avec les mensonges solennels, les conventions pompeuses, les traditions consacrées par une sorte de formalisme superstitieux. Même lorsqu'elle n'est pas vraie, — ce qui est l'écueil fréquent, dont il faut se défier sans cesse, car nous ne partageons pas l'opinion de Voltaire, qui disait sans façon à l'abbé Velly : « Qu'importe qu'une anecdote soit vraie ou fausse. Quand on écrit pour amuser le public, faut-il être si scrupuleux à n'écrire que la vérité » ? — on peut dire qu'elle a encore son avantage relatif : l'avantage de la comédie ou du drame bourgeois sur la tragédie en toge et en cothurne, du poëme héroï-comique ou du roman de mœurs sur l'épopée, de la lettre et de la conversation sur le discours bâti d'après toutes les règles de la rhétorique, de la statuette en terre glaise sur la statue en bronze, et de la photographie qui saisit au vif la nature humaine en un clin-d'œil, sur le portrait à l'huile qui la fait *poser.* C'est-à-dire que, à défaut de la beauté artistique, poétique et idéale, elle a la beauté pittoresque, le mouvement et la vie, et que, même historiquement fausse, elle peut revendi-

quer souvent cette vérité morale qui a fait écrire à Aristote que la poésie est plus vraie que l'histoire, et appliquer ce mot par M. Villemain aux romans de Walter Scott. Peut-être est-ce dans le même sens que Voltaire s'exprimait, en donnant à sa pensée une forme incomplète et excessive, et voulait-il dire simplement : « Qu'importe qu'une anecdote n'ait pas la vérité matérielle, si elle a la vérité morale ! »

L'anecdote, d'ailleurs, est poésie aussi bien que prose : elle ne se borne pas à déchirer les voiles et à éteindre les auréoles usurpées ; souvent elle scelle les réputations d'un coup de cachet rapide et brillant ; elle frappe la gloire en médailles, elle donne *l'élixir* d'une vie et d'un caractère, elle résume et concentre dans un de ces traits qui deviennent proverbes, et qui sont si profondément *vrais* parfois sans être authentiques, l'âme, l'idéal, le vice, la vertu, la passion d'un homme ou d'une époque. Tantôt elle est la contre-partie de *l'histoire*, contre laquelle elle nous met en garde, — chose salutaire, pourvu que nous sachions aussi nous tenir en garde contre elle ; tantôt elle en est la fleur et la quintessence.

Aussi l'anecdote est-elle vieille comme le monde. Je ne l'irai point rechercher jusque dans Homère et la Bible, ce qui serait à la fois bien ambitieux et bien puéril. Mais, sans réclamer pour elle des origines si lointaines ni si problématiques, qu'est-ce que Diogène de Laërte, Plutarque, Élien, Suétone et les historiens de l'*Histoire Auguste*, Macrobe, Procope, — le Procope intime qui écrivait lui-même jour par jour la réfutation de ses annales officielles, — et tant d'autres moins connus : Aristodème, Lyncée de Samos, Machon, etc., etc., sinon des *anecdotiers* purs et simples, quelque puisse être le titre dont ils se parent ? Athénée est rempli d'anecdotes. L'historien Théopompe, Démophile de Bithynie, Philagrius et le philosophe néo-platonicien Hiéroclès avaient composé des recueils d'anecdotes, et ce sont là des ancêtres dont s'honore l'humble compilateur du présent Dictionnaire. Que dis-je ? Cicéron lui-même, — il nous l'apprend dans une lettre à Atticus, — et César aussi comptent parmi nos aïeux : tous les érudits, tous ceux qui ont étudié à fond l'histoire de la littérature latine le savent parfaitement. Il n'est pas jusqu'aux moines qui n'aient cultivé le genre : il suffira de rappeler les noms de Planude, auquel on doit la vie légendaire d'Ésope, et de Luther, qui écrivit les *Propos de table*.

En France, c'est bien mieux encore, ou bien pis, suivant les opinions. On sait la place que tient dans notre littérature le conte en prose ou en vers. A partir du XVIIIe siècle surtout, les *Mémoires* se multiplient chez nous ; et les *Mémoires* sont la grande et inépuisable mine des anecdotes historiques. Sous leurs diverses formes, de *Souvenirs*, de *Confidences*, de *Confessions*, de *Correspondances*, ils n'ont cessé d'alimenter la curiosité publique. Puis est venue la création des gazettes, grandes propagatrices d'anecdotes dès leur origine. Au XVIIe siècle, Tallemant des Réaux collige des myriades d'*historiettes*, et les *ana* sont fort en faveur, — *ana* gé-

néralement bien graves, voire un peu lourds, comme le *Huetiana*, le *Naudœana*, le *Valesiana*, le *Sorberiana*, etc., qui ne sont guères que des recueils de notes sans liens sur des objets très-divers; mais souvent aussi mêlés de bons mots et de traits piquants, comme le *Menagiana*, ou même dans lesquels dominent le souvenir et le récit anecdotiques, comme dans le *Bolœana*, le *Segraisiana*, le *Santoliana*.

Le XVIIIe siècle est l'âge classique de l'anecdote en France. Les *Mémoires secrets*, les *Correspondances secrètes*, les *Espions*, les *Chroniques* et *Gazettes scandaleuses* fourmillent alors. Les historiens et les polygraphes, — Saint-Simon, Duclos, Marmontel, Diderot, Voltaire; les érudits et les compilateurs, comme de La Place, d'Artigny, l'abbé Trublet, concourent avec les Bachaumont, les Imbert et les Métra, les Pidansat de Mairobert, les Grimm, les Favart, les Rivarol, les Chamfort, les prince de Ligne, etc., etc., à créer ce vaste fonds, d'une richesse inépuisable, où tout le monde vient fouiller sans le tarir. Qu'est devenu le recueil entrepris par Piron ? Il est probable que ce recueil était fort salé, tout à fait dans le goût gaulois, et qu'il différait notablement de cette collection d'*anecdotes*, c'est-à-dire de curiosités d'érudition, qu'avait amassées le savant médecin Falconet sur plus de 50,000 cartes, et qu'il légua à son ami Lacurne de Sainte-Palaye.

Au XIXe siècle, les *ana* renaissent, mais sous une nouvelle forme. Cousin d'Avalon, et à sa suite une foule d'autres, découpent toute l'histoire en menus morceaux. On fabrique des *anas* avec la biographie de chaque homme célèbre : *Voltairiana*, *Pironiana*, *Bonapartiana*, *Rousseana*, *Mallebiana*. Puis on prend des époques, et on fait le *Revolutioniana*, ou les *Anecdotes révolutionnaires*. On prend des pays, et l'on publie le *Gasconiana* : ou des professions, des vices, des travers, des ridicules particuliers, et l'on donne le *Comédiana*, l'*Asiniana*, le *Harpagoniana*, l'*Ivrogniana*, — que dis-je ? — le *Polissoniana*. Ces fleurettes puériles s'épanouissent de toutes parts, avec une abondance qui atteste leur succès. Dans ces dernières années, la création ou le développement du *courrier de Paris*, l'importance prise tout à coup par le *petit journal*, par la presse légère, qui fait métier d'être indiscrète et satirique, de propager la nouvelle sous toutes ses formes, depuis celle de la chronique jusqu'à celle du *fait-divers*, viennent encore vulgariser de plus en plus parmi nous le goût de l'anecdote.

Nous sommes restés la nation dont le penchant à entendre et à conter des histoires frappait déjà César. La promptitude, la curiosité et la causticité de l'esprit national sont passées en proverbe, et la hâte des affaires, la fièvre de la vie moderne se joignent à ces causes premières pour en accroître les effets. Nous avons toujours aimé la maxime brève, le mot piquant, le trait rapide et acéré. Pour plaire à la foule, s'en faire accepter et comprendre, la morale se met en récits, l'expérience en dictons, la tragédie en sentences, l'histoire en morceaux choisis, et la politique en couplets. Dès qu'un illustre meurt, il pleut des milliers d'anecdotes sur sa tombe, en

guise d'oraisons funèbres, et personne n'a oublié le succès obtenu, il y a quelques années, par un auteur de petites biographies, qui avait compris ce goût, et par quelques-uns de ses imitateurs.

Ainsi s'explique comment des recueils de la nature de celui-ci ont été entrepris si souvent déjà. Dans cette innombrable multitude, parmi les meilleurs et les plus connus, on en peut distinger particulièrement trois :

L'*Improvisateur français*, publié par S. (Sallentin) de l'Oise, en 21 volumes in-12 (1804-6);

L'*Encyclopediana* de Panckoucke, qui forme le supplément de la grande Encyclopédie du XVIIIe siècle, — et un autre *Encyclopédiana*, — *Recueil d'anecdotes, anciennes, modernes et contemporaines*, sans nom d'auteur, sans divisions ni titres, dont il s'est publié plusieurs éditions depuis un certain nombre d'années.

Nous avons voulu faire quelque chose d'analogue, mais autrement néanmoins, afin de donner à notre recueil sa raison d'être et, nous l'espérons, sa supériorité. Une compilation comme celle-ci a toujours un avantage naturel sur les précédentes : celui de pouvoir profiter des résultats acquis en les accroissant, de les compléter en comblant l'espace écoulé depuis, et en puisant aux sources nouvelles, qui se sont multipliées dans ces derniers temps. Nous avons tâché de nous en assurer d'autres encore.

L'*Improvisateur français*, d'ailleurs très-volumineux, devenu rare et relativement cher, n'est pas, à proprement parler, ou du moins n'est pas exclusivement, il s'en faut, un recueil d'anecdotes. Il renferme des définitions, de petites dissertations, des maximes, des vers, des traits de toute espèce, rangés sous un mot quelconque, non pas celui qui en indique l'idée dominante, mais le premier venu, pourvu qu'il se trouve dans les citations groupées par le compilateur, et n'eût-il aucun sens par lui-même (par exemple le mot *que* ou *qui*).

Ni l'*Encyclopédiana* de Panckoucke, ni l'autre, plus moderne, n'indiquent leurs sources. Ce dernier n'a même de classement d'aucune sorte; les histoires s'y succèdent sans séparation comme sans lien, sans titre ni points de repère. Et dans le recueil de Panckoucke, comme aussi, quoiqu'à un moindre degré, dans l'*Improvisateur français*, que d'ivraie mêlée au bon grain, que de platitudes, de fadeurs, de lourdeurs, de longueurs et d'inutilités! Il faut avoir parcouru et fouillé ainsi que j'ai dû le faire, tous ces recueils spéciaux, pour savoir combien ils renferment de banalités flasques et ennuyeuses, de traits émoussés et sans pointe, de mots incolores et éventés, et surtout dans quelle rédaction molle et pâle, qui trouve moyen d'alourdir l'esprit même, sont noyés le plus grand nombre de leurs récits. Ce n'est qu'avec beaucoup de bonne volonté qu'on peut emprunter quelque chose aux *Anecdotes militaires*, aux *Anecdotes des beaux-arts*, etc., et cette bonne volonté ne suffit même point pour trouver une ligne à prendre dans les *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, par Mlle de Lussan,

les *Anecdotes de la cour de France,* par Varillas, les *Anecdotes orientales, espagnoles, anglaises,* etc., par de La Place, qui peuvent avoir tous les mérites du monde, sauf le mérite de briéveté rapide et piquante, de vivacité et de relief, qui constituent à proprement parler le genre anecdotique.

Voici les caractères particuliers que nous nous sommes efforcé de donner à notre recueil.

D'abord il a, avant tout, le caractère historique. Nous avons *généralement* exclu les anecdotes fictives, tirées des romans et des œuvres d'imagination pure, sauf quelques-unes qui peuvent passer pour des traits de mœurs et d'observation personnelle. Non pas, on le comprend bien, que nous voulions garantir l'authenticité de tous les traits que nous citons : on devient très-modeste sur ce chapitre quand on a pu voir par soi-même les innombrables déguisements que revêt la même narration, et à quelles origines imprévues et lointaines se rattachent souvent celles qu'on semblait avoir lieu de croire les plus authentiques. Mais elles sont prises dans des ouvrages ayant le caractère historique, et nous avons préféré celles qui intéressent particulièrement l'histoire de France et l'histoire des derniers siècles, la biographie des hommes célèbres dans les divers genres. Nous n'avons pas cru devoir exclure les anecdotes devenues en quelque sorte classiques, et qui sont comme la base de tout dictionnaire analogue : précisément parce qu'elles se trouvent partout, notre recueil eût semblé incomplet en ne les reproduisant pas, et nous ne sommes plus [illegible] la signification du mot, conforme à son étymologie, ne dés[illegible] trait *inédit* ; mais nous nous sommes attachés avec une prédil[illegible] particulière aux oubliées ou aux inconnues.

Nous avions même caressé un projet : nous aurions voulu etendre nos choix de telle sorte qu'aucun pays et aucun temps ne s'y trouvassent omis, et qu'on eût pu, en les classant chronologiquement, reconstituer pour ainsi dire une histoire anecdotique universelle, sans lacune importante. Il a bien fallu renoncer à cette utopie, ou du moins n'en garder que ce qui était réalisable. L'antiquité a sa place ici à côté de l'époque moderne ; l'Orient y figure auprès de l'Occident, et il est bien peu des grands hommes qui n'y aient leur place. En voulant faire plus, l'immensité du travail eût produit un recueil énorme et probablement très-ennuyeux. Du reste, tout ce qui sent la thèse et le système doit être évité avec soin dans un pareil ouvrage : il ne faut pas confondre les genres, ni les rôles, et croire qu'on puisse beaucoup plus mettre l'histoire entière en anecdotes qu'en chansons ou en rondeaux.

En nous attachant de préférence aux anecdotes historiques, nous ne nous sommes pourtant pas refusé à les mêler, pour la variété du recueil et l'agrément du lecteur, à quelques-unes qui n'ont pas ce caractère, choisies parmi les plus piquantes et, autant que possible, parmi celles qui n'ont point traîné dans tous les *anas*. S'il est bon de mêler le *grave au doux*, dans

un *Dictionnaire d'anecdotes*, il n'est pas moins nécessaire d'y joindre aussi le *plaisant au sévère*. C'est une question de doses, si je puis ainsi dire, qu'il faut laisser à l'arbitrage de l'auteur. — On a même çà et là, dans l'intérêt de la variété, emprunté à quelque poète ou à quelque conteur la rédaction d'un trait historique.

Pour compléter la physionomie propre de ce recueil, notre règle générale a été d'indiquer scrupuleusement nos sources et de reproduire, sans autre modification que les retranchements indispensables pour qu'ils pussent rentrer dans notre cadre, ou, pour les plus anciens, le rajeunissement de quelques termes, — car c'est ici un livre de lecture courante, où le lecteur ne doit être arrêté par aucun obstacle, — les auteurs auxquels nous faisions des emprunts. Chaque écrivain a son style, qu'il est nécessaire de lui conserver, absolument comme, dans une galerie, chaque peintre a sa manière, et il est aussi déplacé de refaire leurs récits qu'il le serait au propriétaire de la galerie de repeindre les tableaux pour les accommoder tous uniformément à son goût. La multitude de petites toiles accrochées dans ce Musée familier conservent la variété des styles en même temps que celle des narrations, et l'on y trouve une sorte d'anthologie qui réunit l'intérêt littéraire à l'intérêt anecdotique. Sous chaque titre nous casons les extraits par ordre chronologique, — bien que cet ordre ne puisse rien avoir de rigoureux, et même qu'il cède quelquefois à la nécessité de rapprocher deux traits dont l'un appelle l'autre, et qui se complètent par l'analogie ou par le contraste.

Nous avons commencé par dépouiller et faire dépouiller tous les ouvrages originaux, anciens et modernes, français et étrangers, où nous pouvions espérer de trouver une récolte plus ou moins abondante, sans distinction d'opinion, avec une impartialité entière, en n'écartant systématiquement que ce qui offrait le caractère évident du scandale et de la calomnie, de la personnalité et de l'esprit de parti. Ce qu'il a fallu parcourir, le crayon à la main, d'histoires et de mémoires, — Mémoires politiques, pittoresques, romanesques, dramatiques, etc. — de Correspondances, de Voyages, de Souvenirs, de *Journaux* et de *Chroniques*, pour réunir nos extraits, on s'en apercevra en nous lisant, autant du moins qu'il est possible de s'en rendre compte, car beaucoup d'auteurs ont été parcourus de la première à la dernière page sans fournir une seule ligne. Des historiens comme Froissart, et, dans un tout autre genre, comme Vertot, malgré la curiosité des détails qu'ils renferment, sont presque inutiles à un recueil tel que celui-ci, parce que leurs narrations n'ont jamais la forme anecdotique. Il faut ramasser trois ou quatre fois trop afin de ramasser suffisamment, et, dans le triage définitif, les deux-tiers des extraits qu'on a pris tant de peine à réunir restent sur le carreau. Nous avons même poussé ce dépouillement bien au-delà des limites habituelles, en abordant des ouvrages où l'on n'a point coutume d'aller chercher des anecdotes, où la plupart

des lecteurs même ne s'attendraient certainement pas à en trouver, et qui pourtant en renferment de fort intéressantes, par exemple des livres de critique et d'érudition ; en mettant aussi à contribution, outre les mines universellement exploitées et connues pour leurs richesses, quelques autres qui avaient été négligées jusqu'à présent, sans oublier les plus récentes, celles qui s'ouvrent chaque jour et dont nous avons profité dans la limite de nos droits. On verra que nous avons fait une large part aux hommes du XIXe siècle, à nos contemporains, quoi que, par un sentiment de convenance, nous nous soyons généralement abstenus de toucher aux vivants.

Après les ouvrages originaux, nous avons dépouillé les répertoires généraux ou particuliers, pour y glaner les nombreux épis qui avaient échappé à cette première récolte. Nous avons même recueilli, en y puisant avec la réserve et la défiance nécessaires, de nombreuses épaves dans le flot très-abondant, mais un peu trouble, des journaux, qui nous a surtout alimentés pour la partie contemporaine.

Quelle que soit la multitude des sources où nous avons puisé, il est vrai qu'on pourra toujours en citer un non moins grand nombre où nous n'avons rien pris. Le champ est infini : cinquante volumes, cinquante années de travail et cinquante collaborateurs ne suffiraient pas à le moissonner tout entier, d'autant plus qu'il s'accroît toujours à mesure qu'on le dépouille. Si reculée que soit la borne ou l'on s'arrête, il faut bien se résoudre à en poser une : l'eussions-nous placée dix fois plus loin, [illegible] toujours été possible de la reculer encore. On doit donc savoir s[illegible] dans des limites raisonnables, là où l'intérêt ferait défaut et où le lecteur serait noyé. Nous avons conscience et nous osons dire que, pour l'étendue des lectures, notre recueil ne redoute aucune comparaison.

Les anecdotes dont la source n'est point indiquée sont celles qui n'ont aucune importance, qu'on retrouve partout, qui sont devenues une sorte de propriété commune et banale, sans qu'on sache d'où elles viennent, du moins sans qu'on puisse retrouver leur rédaction primitive ; ou bien enfin celles dont la rédaction est propre à ce recueil, soit parce qu'il a fallu les abréger ou les condenser, soit pour toute autre raison. Quelquefois, surtout pour certaines anecdotes modernes qui n'ont point le caractère historique, il n'a pas été possible de remonter à la source. De pérégrinations en pérégrinations elles s'étaient dépaysées, et je les trouvais à l'état de vagabondage, loin du lieu natal, sans aucune marque qui permît d'en deviner l'origine.

Nous avons mis quelques notes, courtes et sobres, afin de ne point changer le caractère de ce recueil. Ces notes ont pour objet d'indiquer des rapprochements, de donner des explications nécessaires, de signaler les variantes et les transformations curieuses, au besoin les circonstances qui sont de nature à éclairer sur le plus ou moins d'authenti-

cité et de vraisemblance ; parfois enfin, dans les cas les plus remarquables, pour suivre la filiation d'une historiette, en marquer la provenance probable, les imitations et les plagiats. Rien n'est plus suspect, on le verra bien souvent, que l'authenticité d'une foule d'anecdotes qui paraissent parfaitement vraisemblables et sont rapportées par des auteurs dignes de foi. Une foule de traits et de mots *historiques* passés en traditions sont cependant tantôt des inventions pures et simples, tantôt des variations exécutées sur un thème connu, des adaptations à un autre temps et à un autre personnage. Il en est qui ont voyagé ainsi de siècles en siècles et de pays en pays, en changeant de costume à chaque étape. Les germes de telle histoire du XVIIIe siècle remontent jusque chez les Grecs ou les Latins. On est tout surpris de retrouver dans le *Henriana*, qui est de 1801, comme adressée à Henri IV, la magnifique réponse attribuée partout au grenadier d'Erfurth, qui l'aurait faite à Napoléon Ier et à Alexandre ; et l'on est plus surpris encore, après l'avoir retrouvée dans l'*Henriana*, de la rencontrer aussi dans les *Contes* de d'Ouville (1) : il serait possible, probablement, de remonter plus haut. Et peut-être qu'en arrivant jusqu'à l'origine, on y trouverait un conte fait à plaisir. Nous choisissons cet exemple entre cent autres, tout aussi frappants. De même l'anecdote attribuée à Young, puis à Weber, puis à un abbé (V^r *Revanche*), se trouve également tout au long dans d'Ouville, qui lui-même l'avait certainement prise ailleurs.

Le nombre est incalculable de ces pièces de mauvais aloi effrontément frappées à l'effigie d'un homme célèbre, lancées dans la circulation par des écrivains sans scrupule, acceptées et repassées de main en main comme argent comptant. Cette fausse monnaie se fabrique encore chaque jour avec une rare audace et un sans-façon inouï, principalement dans les chroniques et les *échos* de la petite presse. Là on ne se donne même pas la peine d'inventer : on ouvre simplement sur son bureau l'*Encyclopédiana*, et l'on y puise à pleines mains pour remplir le courrier du jour, en se bornant à changer la date de l'anecdote et le nom du héros. On a entendu hier sur le boulevard, au café ou au théâtre les traits qui courent les *anas* depuis deux ou trois siècles. On pille les uns après les autres tous les mots de Chamfort, de Rivarol, de l'abbé Galiani, de Talleyrand, de M. de Montrond, qui avaient déjà eux-mêmes profité de bien des opérations pareilles, pour les mettre au compte de MM. Alexandre Dumas fils, Nestor Roqueplan, Méry, Balzac, Auber, Sardou, etc. C'est tout au plus si l'on prend la peine de démarquer le linge. Ces plagiats se pratiquent si continuellement, si universellement et sur une si large échelle, que, pendant la composition de ce Dictionnaire, il m'arrivait chaque jour de reconnaître et de saluer au

(1) V^r *Reparties*. Une réponse de Marlborough à Tallard, après la bataille d'Hochstedt, que nous rapportons à la même page, semble également une nouvelle application de ce mot.

passage les trois-quarts, quelquefois plus encore, des *Nouvelles du jour* dont étaient remplies les chroniques de tel journal littéraire qui prétend se distinguer par la sûreté et la rapidité de ses informations. De là le discrédit jeté sur les anecdotes. Les vraies payent pour les fausses. Si l'on voulait passer au crible de la discussion ces myriades de faits et de mots, il y faudrait un travail énorme, capable de remplir toute la vie d'un érudit. M. Edouard Fournier l'a entrepris dans un piquant petit volume pour quelques-unes des légendes les plus répandues.

Ce n'était point notre affaire et nous ne pouvions songer à une pareille tâche. Nous citons nos auteurs, afin de mettre notre responsabilité à couvert, sans vouloir ni pouvoir autrement garantir ce qu'ils racontent, nous bornant à écarter ce qui sonne évidemment le faux et à énoncer nos doutes au besoin.

Quant au classement, le plus simple, le plus logique et même à peu près le seul possible nous a paru le système traditionnel qui consiste à ranger les anecdotes dans l'ordre alphabétique de leurs titres, en composant ceux ci, autant que possible, — et la chose est souvent d'une grande difficulté pratique, — d'après l'idée dominante ou le trait saillant. Beaucoup de ces titres servent de points de départ à des séries, où l'on trouvera groupées un grand nombre d'anecdotes, formant comme des recueils de *curiosités*, comme des tableaux d'ensemble sur le sujet, — par exemple les mots *Naïvetés, Calembours, Bons mots, Jeux de mots, Reparties, Mystifications, Fautes typographiques, Bévues* et *Méprises, Évasions*, etc., etc.

Avons-nous besoin d'ajouter pourtant qu'en rassemblant ainsi plusieurs anecdotes sous des étiquettes générales, nous ne prétendons nullement tracer des catégories complètes, ni absolument méthodiques. Sous les titres de *Prédicateurs, Peintres, Courtisans*, etc., on aurait tort de s'attendre à trouver toutes les histoires dans lesquelles figurent des courtisans, des peintres ou des prédicateurs, ou même dans lesquelles ils figurent au premier rang. On conçoit que des centaines d'autres peuvent être rattachées à des titres qui changeront suivant les particularités qu'elles renferment et l'aspect sous lequel il est possible de les envisager, surtout quand, au lieu de former de grands chapitres peu nombreux, ces divisions se multiplient à l'infini, afin de s'accommoder à toutes les nécessités du recueil. D'ailleurs, beaucoup de ces séries offrent entre elles des analogies très-grandes et ne sont séparées les unes des autres que par des nuances, — *Calembours* et *Jeux de mots* ; *Aneries, Balourdises, Janoteries* et *Naïvetés* ; *Boutades* et *Saillies* ; *Représailles* et *Revanches* ; *Bévues, Méprises* et *Quiproquos*, etc.

Un index alphabétique, qui manque habituellement aux ouvrages de ce genre, nous a paru indispensable pour donner au nôtre toute son utilité et en faire autre chose qu'un simple livre de lecture. En combinant les indications de ce classement moral avec celles de la table des noms propres, il

sera facile de se retrouver. On pourra rapprocher tous les traits relatifs à un même personnage et mettre le doigt du premier coup sur l'anecdote qu'on cherche, en sorte que notre recueil réunira les avantages des deux classifications : la classification méthodique, par idées, et la classification biographique.

Bref, nous voudrions et nous avons tâché que ce *Dictionnaire*, par l'abondance et l'étendue des lectures, le choix et le classement des anecdotes, leur variété et leur universalité, la nouveauté de plusieurs et l'intérêt contemporain de beaucoup, comme aussi par la reproduction textuelle des originaux, l'indication des sources, les quelques notes que nous y avons ajoutées et la table alphabétique des noms, pût devenir le répertoire classique du genre. On a prétendu que Talleyrand prenait son esprit tout fait dans l'*Improvisateur français* : les causeurs, les curieux, voire les chroniqueurs pourront prendre le leur également dans notre recueil, qui contient l'esprit de tout le monde. Le *Dictionnaire d'anecdotes* est le supplément naturel de cet excellent ouvrage dont l'éloge n'est plus à faire : le *Dictionnaire de la Conversation*. Comme lui, mais dans des proportions infiniment plus restreintes et avec une ambition plus modeste, c'est aussi un *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* ; seulement c'est le Dictionnaire de la lecture amusante et de la conversation à bâtons rompus, de la causerie spirituelle et rapide, où les mots se choquent, où le trait jaillit, où l'histoire s'éparpille en historiettes. L'un est l'utilité, l'autre l'agrément; l'un prend le fruit, l'autre la fleur. Là où le premier s'enfonce au cœur de chaque sujet, pour dresser l'inventaire méthodique et raisonné des notions indispensables à tous, le second voltige à la surface et, comme dit le poète, *circum præcordia ludit*. Le premier enfin est de l'or en barres; le second de l'or, de l'argent ou du cuivre monnayé en milliers de piécettes courantes, qui passent de mains en mains.

Mais c'est assez dire ce que nous avons voulu faire : le public verra ce que nous avons fait.

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE

D'ANECDOTES

ITALIA-ESPAÑA

GUÁRDESE COMO

JOYA PRECIOSA

EX-LIBRIS
M. A. BUCHANAN

DICTIONNAIRE D'ANECDOTES.

A

A.

Un avocat du nom de Marchant s'est avisé d'écrire une assez longue lettre d'amour en prenant soin d'exclure partout la voyelle *A*. Elle existe, imprimée, mais absurde.

Un nommé Ronden composa en 1816 *la Pièce sans A*, qui fut jouée au Théâtre des Variétés, et le public était accouru pour voir ce tour de force. La toile se lève : Duval entre sur la scène d'un côté, et Mengozzi de l'autre. La première phrase que prononce celui-ci est : « Ah! Monsieur, vous voilà! » Tout le monde part d'un éclat de rire. C'était mal débuter pour une pièce sans *A*. Heureusement Mengozzi tend l'oreille au souffleur, et recommence : « Eh ! Monsieur, vous voici (1)! »

Abbé.

Fontenelle avait un frère abbé. On lui demandait un jour : « Que fait monsieur votre frère? — Mon frère, dit-il, il est prêtre. — A-t-il des bénéfices? — Non. — A quoi s'occupe-t-il? — Il dit la messe le matin. — Et le soir? — Le soir, il ne sait ce qu'il dit. » (*Fontenelliana.*)

Un ecclésiastique qui n'avait pas toujours tenu une conduite exemplaire, sollicitait le régent de lui accorder une abbaye. Le duc d'Orléans, fatigué enfin des demandes de cet abbé, lui dit un jour, pour s'en défaire : « Je vous conseille, Monsieur, « puisque vous voulez absolument une « abbaye, d'en fonder une; je ne vois pas « d'autre moyen de vous satisfaire. »
(Panckoucke.)

Ablution.

Diogène alla dans un bain public; l'eau n'était pas propre. « Où va-t-on se laver en sortant d'ici? » demanda-t-il.
(Diogène de Laërte.)

A bon vin, bon latin.

Le premier président du parlement de Paris, M. de Lamoignon, était en peine d'avoir un bibliothécaire. Il s'adressa pour cela à M. Hermant, recteur de l'Université, qui lui indiqua M. Baillet, son compatriote. Le président voulut le connaître. Il le fait inviter à dîner; Baillet s'y rend, mais s'apercevant qu'il est entouré de pédants qui veulent faire les savants avec lui, il ne répond que par monosyllabes aux diverses questions qu'on lui fait. On lui demande, en latin, comment il trouve le vin. Il était mauvais; il répond, *bonus.* Aussitôt de rire, et d'en conclure, comme on l'avait déjà pressenti, que le candidat n'est qu'un sot. Au dessert, on sert du vin d'une meilleure qualité, et pour se donner de nouveau le plaisir de rire, on renouvelle la question. Baillet répond, *bonum.* — Oh! oh! vous voilà redevenu bon latiniste! — Oui, *à bon vin, bon latin.*
(Salentin de l'Oise, *Improvisat. franç.*)

(1) L'anecdote se trouve ainsi racontée partout. Il n'y a qu'un malheur : c'est que la phrase citée ne se trouve pas dans la pièce, qui a été imprimée. (Chaumerot et Pigoreau, 1816, in-8°.) Il est vrai qu'elle en renferme d'autres analogues, et que l'auteur peut avoir corrigé son œuvre à l'impression. Ronden avoue, dans sa préface, que la représentation ne dépassa pas le commencement de la dernière scène. — V. *Lapsus linguæ.*

Abréviation.

Un paysan, qui avait un procès au parlement de Bordeaux, était venu chez le premier président du parlement pour lui présenter un placet. Il attendait depuis trois heures dans son antichambre. Enfin le premier président vint à passer, et le trouva fort attentif à considérer un portrait où il y avait quatre P au bas, qui signifiaient :

Pierre Pontac, premier président.

« Eh bien! mon ami, lui dit ce magistrat, que penses-tu que désignent ces quatre lettres? — Monseigneur, lui répondit notre villageois, il n'est pas difficile au bout de trois heures d'en savoir l'explication; elles signifient :

Pauvre plaideur, prends patience (1). »

(*Paysaniana.*)

Catherine de Médicis récompensa les talents et les ouvrages de Philibert de Lorme, architecte, au delà de ses espérances. On le fit aumônier et conseiller du roi, quoiqu'il ne fût que tonsuré. Ronsard en conçut de la jalousie, et composa contre ce nouvel abbé une satire piquante, intitulée : *La Truelle crossée.* De Lorme n'eut pas la force d'esprit de la mépriser. Un jour que Ronsard voulait entrer dans le jardin des Tuileries, l'architecte, qui en était gouverneur, le fit repousser rudement. Ronsard piqué à son tour, crayonna les trois mots suivants sur la porte qu'on lui avait fermée : *Fort. reverent. habe.* De Lorme, qui ne savait pas le latin, soupçonna que ces mots étaient une insulte; il crut par là que Ronsard l'appelait par ironie : *Fort révérend abbé;* il s'en plaignit à la reine. Le poëte se justifia en disant que c'était le commencement d'un distique d'Ausone, qui avertissait les hommes de ne point s'oublier : *Fortunam reverenter habe.*

(*Ann. litt.*, 1770.)

Lorsque Voltaire donna sa tragédie d'*Oreste*, on avait mis sur les billets du parterre, on ne sait pourquoi, les lettres initiales de ce vers d'Horace :

Omne Tulit Punctum Qui Miscuit Utile Dulci.

O. T. P. Q. M. U. D., ainsi qu'elles se trouvaient écrites dans ce temps sur la toile du théâtre. Les faiseurs de calembours du temps interprétèrent ces initiales par : Oreste, Tragédie Pitoyable Que Monsieur Voltaire Donne.

(*Étrennes à Thalie*, 1786.)

L'abbé *Pellegrin* se promenant au Luxembourg avec un de ses amis, peu de temps après avoir fait jouer sa tragédie de *Pélopée*, vit devant lui une feuille de papier qui contenait un modèle d'écriture, sur lequel il n'y avait que des P. L'ami ramasse cette feuille et dit à l'abbé : « Devinez ce que veulent dire toutes ces lettres? — C'est, répondit l'abbé, la leçon qu'un maître à écrire a donnée à son élève, et que le vent a fait tomber à nos pieds. — Vous vous trompez, dit son ami; voici le sens de cette longue abréviation : *Pélopée, pièce pitoyable, par Pellegrin, poëte, pauvre prêtre provençal.*

(Panckoucke.)

Afin de donner, une fois pour toutes, un exemple des variantes innombrables que subissent les anecdotes courantes, nous allons citer une autre version, telle qu'on la trouve dans l'*Esprit des journaux* (1783).

« L'abbé Pellegrin ayant donné au théâtre sa pièce de *Pélopée*, elle fut sifflée à la première représentation; et l'auteur, le même soir, reçut au café Procope, où il était, une lettre conçue en ces termes : « *P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P. P.* » Il ne sut ce que cela signifiait; et comme il en demandait l'explication, un plaisant s'approcha de lui, et lui dit : « Cette lettre est écrite en abréviation; elle signifie *Pélopée*, pièce pitoyable, présentée par Pierre Pellegrin, pauvre petit poëte provençal, prêtre, parasite, parfaitement puni.

On lisait, dans le *Moniteur* du 15 septembre 1840 : « *La-Belle-Poule* est partie ce matin, poussée par un joli vent de *S. E.* » Un monsieur, qui n'était pas fort

(1) Cette anecdote est appliquée à Pontchartrain dans le *Themisiana*. Mais le *Menagiana* et Tallemant des Réaux l'appliquent à Pontac.

sur les abréviations, lut avec un magnifique sang-froid : « *La Belle-Poule* est partie poussée par un joli vent de *Son Excellence.* » (Historique.)

(*Encyclopédiana.*)

Le célèbre helléniste Gail, en copiant dans l'Index bibliographique de son *Anacréon* un catalogue des éditions de cet auteur, eut le malheur de prendre les abréviations *e. bro.* (exemplaire broché) pour un nom de ville, et d'indiquer l'édition comme imprimée à Ebro.

(L. Lalanne, *Curiosités littéraires.*)

Abri insuffisant.

Dans les commencements de sa convalescence, le maréchal de Saxe menait partout avec lui son médecin Sénac; un jour qu'au siége d'une ville, le maréchal voulut aller reconnaître quelques ouvrages, il fit avancer jusqu'à demi-portée de canon son carrosse, dans lequel était le bon médecin ; il en descend, monte à cheval, et dit à ce cher Esculape : « Attendez-moi là, docteur, je serai bientôt de retour. — Mais, monseigneur, lui dit Sénac, et le canon ?... Je vois d'ici des canonniers qui vont prendre pour but notre carrosse, et moi qui serai dedans! — Vous n'avez qu'à lever les glaces! » lui dit militairement le maréchal, et il part. Sénac partit aussi, ou du moins descendit sur-le-champ du carrosse, et fut se mettre en sûreté à la queue de la tranchée, jusqu'à ce qu'il vît revenir son convalescent; et il fit bien.

(Collé, *Mémoires.*)

Absolu (Pouvoir).

L'empereur Paul Ier, ce fou couronné, rencontra un jour sur son chemin un soldat qui lui plut par sa bonne mine.

— Montez dans ma voiture, lieutenant.

— Je suis soldat, sire.

— L'empereur ne se trompe jamais, capitaine.

— J'obéis, sire.

— Très-bien, commandant. Mettez-vous près de moi. Il fait un temps superbe aujourd'hui.

— Sire, je n'ose...

— Qu'est-ce à dire, colonel?

Malheurement ce jour-là l'empereur devait rentrer de bonne heure au palais. Si sa promenade eût duré seulement quelques minutes de plus, son compagnon de route improvisé était fait feld-maréchal; faute de temps, ce favori d'un quart d'heure fut bien forcé de se contenter du grade de général-major.

Il est vrai que quelques jours après, le pauvre diable, rencontré dans les mêmes circonstances et invité à la même promenade, se vit condamné à subir en sens inverse la même série de caprices et à redescendre de grade en grade, en une demi-heure, de son titre de général-major au rang de simple soldat.

Paul Ier renouvela souvent ces folies, plus dignes d'une duchesse de Gérolstein que d'un empereur de toutes les Russies. Un matin, en passant en revue le régiment de chevaliers gardes dont il était mécontent :

— Un par un! s'écria-t-il du même accent qu'il eût commandé une simple manœuvre. Tourne. Par le flanc droit, en Sibérie! marche!

Et le régiment tout entier, officiers en tête, dut se rendre immédiatement et à marches forcées en Sibérie. Le comte Rostopchine obtint de l'en faire revenir à mi-route.

(Correspondant. — *Souvenirs d'un page de l'empereur Nicolas.*)

Absolutisme (Pensée d')

Lorsque la Restauration touchait déjà vers son déclin, Charles X alla visiter le camp de Saint-Omer : douze ou quinze mille hommes y étaient rassemblés. Le roi fut bien reçu par les troupes et très-content de leur esprit. Un léger mouvement de jouissance absolutiste s'empara de lui, et il dit, à la fin d'un jour de manœuvre, au duc de Mortemart : « Avec ces braves gens, on pourrait se faire obéir et beaucoup simplifier la marche du gouvernement. — Oui, lui répondit Mortemart; mais le roi ne devrait plus descendre de cheval, et déjà il est fatigué. — Cela est vrai, » dit le roi.

(Marmont, *Mémoires.*)

Abstinence.

Montesquieu, avant de quitter Rome, alla faire ses adieux à Benoît XIV. Le

pontife lui dit : « Mon cher Président, avant de nous séparer, je veux que vous emportiez quelque souvenir de mon amitié. Je vous accorde la permission de faire gras toute votre vie, et j'étends cette faveur à toute votre famille. » Montesquieu remercie Sa Sainteté, et prend congé d'elle. L'évêque camérier le conduit à la galerie. On lui expédie la bulle de dispense, et on lui présente une note un peu forte des droits à payer pour ce pieux privilége. Montesquieu, effrayé de cet impôt sacré, rend au secrétaire son brevet, et lui dit : « Je remercie Sa Sainteté de sa bienveillance; mais le pape est un si honnête homme! Je m'en rapporte à sa parole, et Dieu aussi. » (*Improvisateur français.*)

Madame Victoire (sœur de Louis XV), bonne, douce, affable, vivait avec la plus aimable simplicité dans une société qui la chérissait : elle était adorée de sa maison. Sans quitter Versailles, sans faire le sacrifice de sa moelleuse bergère, elle remplissait avec exactitude les devoirs de la religion, donnait aux pauvres tout ce qu'elle possédait, observait religieusement les jeûnes et le carême. Il est vrai qu'on reprochait à la table de Mesdames d'avoir acquis pour le maigre une renommée que portaient au loin les parasites assidus à la table de leur maître d'hôtel. Madame Victoire n'était point insensible à la bonne chère, mais elle avait les scrupules les plus religieux sur les plats qu'elle pouvait manger au temps de pénitence. Je la vis un jour très-tourmentée de ses doutes sur un oiseau d'eau qu'on lui servait pendant le carême. Il s'agissait de décider irrévocablement si cet oiseau était maigre ou gras. Elle consulta un évêque qui se trouvait à son dîner. Ce prélat prit aussitôt le son de voix positif, l'attitude grave d'un juge en dernier ressort. Il répondit à la princesse qu'il avait été décidé qu'en un semblable doute, après avoir fait cuire l'oiseau, il fallait le piquer sur un plat d'argent très-froid ; que si le jus de l'animal se figeait dans l'espace d'un quart d'heure, l'animal était réputé gras; que si le jus restait en huile, on pourrait le manger en tout temps sans inquiétude. Madame Victoire en fit aussitôt l'épreuve : le jus ne figea point; ce fut une joie pour la princesse, qui aimait beaucoup cette espèce de gibier. Le maigre, qui occupait tant madame Victoire, l'incommodait; aussi attendait-elle avec impatience le coup de minuit du samedi saint; on lui servait aussitôt une bonne volaille au riz, et plusieurs autres mets succulents.

(Mad. Campan, *Mémoires.*)

Abstinence forcée.

Desbarreaux, mangeant, le vendredi saint, une omelette au lard et entendant le tonnerre, ouvrit la fenêtre et jeta le plat en disant : « Tant de bruit pour une omelette! » (Tallemant, *Historiettes.*)

Abstinence hygiénique.

Sanctorius, médecin italien, qui se livra pendant trente ans à des expériences sur la déperdition du corps, prenait ses repas dans une chaise suspendue en l'air et maintenue par un contre-poids dans cet état, jusqu'à ce qu'il eût pris une certaine quantité d'aliments. L'abaissement de la chaise l'avertissait de quitter la table. (*Les classiques de la table.*)

Louis Cornaro, à quarante ans, avait compromis sa santé par des excès de toute nature, que lui permettait sa fortune. Condamné par les médecins, il échappa à leur sentence par une réforme complète de son régime. Il eut le courage de réduire sa nourriture journalière à douze onces d'aliments solides et à quatorze onces de vin, s'abstenant en outre avec soin de tout ce qui pourrait l'agiter, troubler son sommeil ou sa digestion, etc. Il avait fait construire une balance très-exacte, où il constatait régulièrement ce que tel aliment lui faisait gagner, combien tel exercice ou telle transpiration lui avait fait perdre. C'est ainsi qu'il parvint à vivre centenaire, si toutefois c'est là vivre. Beaucoup de gens trouveront peut-être que c'était tout simplement prolonger sa mort (1).

Abstinence par paresse.

Je rencontrai à Lausanne un émigré lyonnais, grand et beau garçon, qui, pour

(1) Sur Cornaro, voir le *Dictionnaire de la Conversation.*

ne pas travailler, s'était réduit à ne manger que deux fois la semaine. Il serait mort de faim de la meilleure grâce du monde, si un brave négociant de la ville ne lui avait pas ouvert un crédit chez un traiteur, pour y dîner le dimanche et le mercredi de chaque semaine.

L'émigré arrivait au jour indiqué, se bourrait jusqu'à l'œsophage, et partait, non sans emporter avec lui un assez gros morceau de pain ; c'était chose convenue. Il ménageait le mieux qu'il pouvait cette provision supplémentaire, buvait de l'eau quand l'estomac lui faisait mal, passait une partie de son temps au lit dans une rêvasserie qui n'était pas sans charmes, et gagnait ainsi le repas suivant.

Il y avait trois mois qu'il vivait ainsi quand je le rencontrai. Il n'était pas malade ; mais il régnait dans toute sa personne une telle langueur, ses traits étaient tellement étirés, et il y avait entre son nez et ses oreilles quelque chose de si hippocratique, qu'il faisait peine à voir.

Je m'étonnai qu'il se soumît à de telles angoisses, plutôt que de chercher à utiliser sa personne, et je l'invitai à dîner dans mon auberge, où il officia à faire trembler. Mais je ne récidivai pas, parce que j'aime qu'on se roidisse contre l'adversité, et qu'on obéisse, quand il le faut, à cet arrêt porté contre l'espèce humaine : *Tu travailleras.*

(Brillat-Savarin, *Physiologie du goût.*)

Abstraction impossible.

On disait au satirique anglais Donne : « Tonnez sur les vices, mais ménagez les vicieux ! — Comment, dit-il, condamner les cartes et pardonner aux escrocs ! »

(Chamfort, *Caractères et anecdotes.*)

Abus.

Au moment où M. de Guibert fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva dans cet établissement six cents prétendus soldats qui n'étaient point blessés et qui, presque tous, n'avaient jamais assisté à aucun siége, à aucune bataille ; mais qui, en récompense, avaient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place. (Chamfort.)

Une dame de qualité invectivait, sans pudeur, l'homme qui était l'objet de son ressentiment : « Madame, lui dit-il, vous abusez de la considération que j'ai pour votre sexe, et du mépris que j'ai pour votre personne. »

(*Improvisateur français.*)

Académiciens.

M. Ferret était un habile mécanicien, particulièrement adonné à l'horlogerie, mais aussi prolixe qu'ennuyeux dans ses dissertations. Un jour qu'il lisait à l'Académie de Marseille, dont il était membre, un long traité sur l'échappement, un de ses confrères écrivit sur un morceau de papier les quatre vers suivants :

Ferret, quand de l'échappement
Tu nous traces la théorie,
Heureux qui peut adroitement
S'échapper de l'Académie.

Il remet ce billet à son voisin et sort. L'écrit passe de main en main ; chacun le lit à son tour, rit, s'en va. Le dernier enfin jette le billet sur la table, suit l'exemple des autres, et M. Ferret reste seul entre le président et le secrétaire que leur grandeur attache au rivage, mais qui ne se font pas faute de partager l'hilarité générale. (Larousse, *Dictionnaire.*)

Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ? »

(Chamfort.)

Académicien exclu.

M. de Louvois ayant été fait surintendant des bâtiments après M. Colbert, nous allâmes, M. Charpentier, M. l'abbé Tallemant, M. Quinault et moi, à Fontainebleau, pour lui demander s'il souhaitait que nous continuassions les exercices de la petite académie des inscriptions et des médailles, que nous tenions chez M. Colbert. Nous fîmes un mémoire, et ce fut moi qui le dressai.

Ce mémoire fut remis à M. de Louvois, qui le donna à lire à M. le chancelier, son père. Il fit un effet assez étrange : M. le chancelier Le Tellier s'était toujours moqué de cette petite académie ;

il disait qu'il ne trouvait pas d'argent plus mal placé que celui que M. Colbert donnait à des faiseurs de rébus et de chansonnettes. Cependant, quand il eut lu ce mémoire, il changea de ton et dit à M. de Louvois, son fils, en le lui rendant : « Voilà un établissement qu'il faut conserver avec grand soin; car rien ne peut faire plus d'honneur au roi et au royaume, à si peu de frais. » L'après-dînée de ce même jour, M. Charpentier, M. Quinault et M. l'abbé Tallemant se présentèrent à M. de Louvois. Je ne crus pas qu'il fût à propos que je m'y trouvasse, dans la crainte que M. de Louvois ne me dît quelque chose qui me déplût, et que, dans la chaleur, je ne lui fisse quelque réponse dont j'aurais été fâché dans la suite. M. de Louvois leur dit ces paroles : « Vous avez jusqu'ici, Messieurs, fait des merveilles; mais il faut, s'il se peut, faire encore mieux à l'avenir : le roi vous va donner de la matière où il ne tiendra qu'à vous de faire des choses admirables. Combien êtes-vous? — Nous sommes quatre, monseigneur, répondit M. Charpentier. — Qui sont-ils? lui dit M. de Louvois. « Il y a, reprit M. Charpentier, M. Perrault... — M. Perrault, dit M. de Louvois, vous vous moquez, il n'en était point : il avait assez d'affaires dans les bâtiments. Et les autres, qui sont-ils? — Il y a, dit M. Charpentier, M. l'abbé Tallemant, M. Quinault et moi. — Mais ne vous voilà que trois, où est le quatrième? — J'ai eu l'honneur de vous dire, reprit M. Charpentier, qu'il y avait M. Perrault. — Et je vous dis, reprit M. de Louvois, avec un ton de voix élevé et qui marquait qu'il ne voulait pas être davantage contredit, qu'*il n'en était pas.* » — M. Charpentier se tut, et M. de Louvois poursuivit : « Qui était donc ce quatrième? — Alors, l'un des trois dit : « M. Félibien venait quelquefois dans l'assemblée lire des descriptions qu'il faisait de divers endroits des bâtiments du roi. — Voilà enfin ce quatrième que je cherchais, dit M. de Louvois : or çà, allez vous-en, Messieurs, et travaillez de toutes vos forces. »

Voilà comme je fus exclu de la petite académie.

(Charles Perrault, *Mémoires.*)

Académicien trop jeune.

Louis XV ne confirma pas l'élection de l'abbé Delille à l'Académie française, sous prétexte qu'il était trop jeune. « Trop jeune! s'écria Voltaire; il a près de deux mille ans, il est de l'âge de Virgile. » Jamais il ne l'appelait autrement que *Virgilius*-Delille.

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

Académie.

L'académie de la Crusca est la plus célèbre de toute l'Italie. Crusca en italien veut dire *son*, et ce mot fait allusion au but de ses travaux, qui consistent à perfectionner la langue italienne, et à séparer les mauvaises expressions, pour ainsi dire, comme on sépare le son de la farine. Les meubles de la salle sont tous allégoriques; la chaire est faite en forme de trémie, dont les degrés sont des meules de moulin : une meule sert aussi de siége au directeur; les autres siéges sont faits en forme de hottes et le dossier en forme de pelle à four. La table est un pétrin. L'académicien qui lit quelque mémoire a la moitié du corps passé dans un blutoir. Les portraits mêmes qui décorent la salle ont la forme d'une pelle à four. (Panckoucke.)

Dès que les *Confessions* de saint Augustin, traduites en français par Arnauld d'Andilly, furent mises au jour, messieurs de l'Académie française, charmés de la beauté de cette traduction, offrirent une place à cet excellent homme qui les remercia. — « N'avons-nous pas une académie à Port-Royal? » répondit-il en souriant. Ce refus porta ces messieurs à régler que dorénavant l'Académie se ferait solliciter, et ne solliciterait personne.

(*Nouv. biblioth. de littérat.*

Ménage avait fait une satire contre l'Académie naissante, ce qui empêcha qu'il n'y fût reçu; sur quoi le président Rose disait : « Le motif qui l'a fait rejeter aurait dû le faire admettre, comme on force un homme à épouser une fille qu'il a déshonorée (1). »

---

(1) Quelques-uns attribuent ce mot au parasite *Montmaur.*

Un particulier se présente un jour à Ferney, et s'annonce à Voltaire pour un homme de lettres. « J'ai l'honneur, dit-il, d'être de l'Académie de Châlons; elle est comme vous savez, Monsieur, fille de l'Académie française. — Oh! oui, Monsieur, reprit Voltaire, et une brave fille, qui n'a jamais fait parler d'elle. »

(*Journal gén.*, 1784.)

On engageait Mably à se présenter à l'Académie : « Si j'étais de l'Académie, répondit Mably, on demanderait peut-être : « Pourquoi en est-il? » J'aime mieux qu'on demande : « Pourquoi n'en est-il pas? »

« C'est une maladie, disait-on, que la passion de ce pauvre abbé Trublet pour être de l'Académie. Il y pense nuit et jour. — Monsieur, répondit Duclos, l'Académie n'est pas faite pour les incurables. » (Mad. Necker, *Mélang.*)

Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des f..., des b...; l'abbé du Rénel, qui, à cause de sa longue figure, était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : « Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le dictionnaire. »

(Chamfort.)

Académie (Épigrammes contre l').

J'ai été introduit incognito à l'Académie par M. Racine. J'y ai vu onze personnes. Une écoutait, une autre dormait, trois autres se sont querellées, et les trois autres sont sorties sans dire mot.

(Pavillon, *Lettre à Furetière.*)

Le poëte Lainez récitait de charmants vers dans la meilleure compagnie, en présence de M. de Fontenelle, qui crut lui faire un compliment en lui disant : « Pourquoi, « Monsieur, un homme de votre mérite « ne demande-t-il pas à entrer dans l'A- « cadémie française? — Eh! Monsieur, « lui répondit fièrement Lainez, qui se- « rait votre juge? »

Après sa réception à l'Académie française, Fontenelle dit : « Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi. »

On connaît les deux vers suivants du même auteur :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux;
Et sommes-nous quarante, on se moque de nous (1).

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

L'abbé Raynal, il y a quelques années, voulut assister à la réception d'un académicien dont le mérite était très-médiocre. On se tuait pour entrer dans la salle; l'abbé Raynal s'écria avec son accent provençal : « Il mé paraît qu'il est plus difficilé d'entrer ici qué d'y être reçu. » Ce mot lui deviendra fatal, s'il veut faire une nouvelle tentative; l'Académie n'entend point la plaisanterie, et le célèbre auteur de la *Métromanie* n'a été exclu que pour ses épigrammes contre ce corps respectable. Tout le monde sait son épitaphe, faite par lui-même :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même academicien.

(Favart, *Journal.*)

Piron, en passant dans le Louvre avec un de ses amis : « Tenez, voyez-vous, lui « dit-il en lui montrant l'Académie fran- « çaise, ils sont là quarante qui ont de « l'esprit comme quatre. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Piron assurait, l'autre jour, qu'un discours de réception à l'Académie française ne devait pas s'étendre au delà de trois mots. « Je prétends que le récipiendaire doit dire : *Messieurs, grand merci*, et le directeur lui répondre : *Il n'y a pas de quoi.* » Si cet usage s'était introduit, nous aurions, depuis la fondation de l'Académie, quelques centaines de discours ennuyeux de moins.

(Grimm, *Correspondance.*)

(1) « L'Académie, dit d'Alembert dans la préface de ses *Éloges*, est l'objet de l'ambition secrète ou avouée de tous les gens de lettres, de ceux-là même qui ont fait contre elle des épigrammes bonnes ou mauvaises, épigrammes dont elle serait privée pour son malheur, si elle était moins recherchée. » C'est la meilleure réponse à ces innombrables épigrammes dont je ne donne qu'une très-faible partie, parce que la plupart n'ont pas la forme anecdotique.

Dans un dîner chez madame de Tencin, où il était question de faire un académicien, la compagnie se trouvait partagée entre son éminence le cardinal, alors abbé de Bernis, et l'abbé Girard. Piron était du dîner et de la consultation. On lui demanda auquel des deux il donnerait sa voix. — « A l'abbé Girard, c'est un bon diable... » Ayant la vue basse, il ne s'était pas aperçu que Bernis n'était pas loin de lui. On l'en avertit à l'oreille, et alors se tournant de son côté. — « Y penseriez-vous, monsieur l'abbé, de vous mettre sur les rangs ? Vous êtes trop jeune, ce me semble, pour demander les Invalides. »

(Cousin d'Avallon, *Pironiana*.)

Académie (Candidats à l').

Bougainville, sollicitant Duclos pour être de l'Académie, lui faisait entendre qu'étant atteint d'une maladie qui le minait, il laisserait bientôt la place vacante. Duclos lui répondit : « Ce n'est point à l'Académie à donner l'extrême-onction. »

Laujon le chansonnier se présenta à l'Académie à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Comme on ne trouvait pas son bagage littéraire suffisant pour appuyer sa candidature : « Eh ! Messieurs, dit Delille, nous savons tous où il va; laissons-le passer par l'Académie. »

L'abbé Alary fut reçu parmi les quarante, quoiqu'il n'eût publié aucun ouvrage. Lorsqu'il alla faire ses visites, il laissa son billet chez un académicien de qualité, qui était sorti, et qui n'avait jamais entendu parler de lui. Celui-ci, en rentrant avec un homme de lettres, trouva le billet, le lut, et dit avec le ton de la surprise : « L'abbé Alary ! je ne le connais pas; qu'a-t-il écrit ? — Son nom, » reprit l'homme de lettres.

(*Alm. litt.*, 1771.)

On discutait devant M. V. les titres d'un candidat à l'Académie. La plupart se prononçaient contre lui : « Pour moi, dit M. V., je lui donne ma voix; c'est un homme poli et bien élevé. Il n'a contre lui que ses ouvrages, et c'est si peu de chose ! »

Lors de l'élection académique qui a fait de M. Patin un des quarante, son compétiteur infortuné, M. Vatout, aborda après l'élection M. Villemain, sur la voix duquel il avait compté, en sa qualité de député ministériel, et lui dit : « Monsieur, vous m'avez trahi. — Comment cela, dit M. Villemain ; aurais-je dit ce que je pense de vos ouvrages ?»

(*Encyclopédiana*.)

Acceptation de paternité.

En 1706, mourut le vieux Bellegarde, à quatre-vingt-dix ans, qui avait longtemps servi avec grande distinction. Il était officier général et commandeur de Saint-Louis; il avait été très-bien fait et très-galant; il avait été longtemps entretenu par la femme d'un des premiers magistrats du parlement par ses places et par sa réputation, qui s'en doutait pour le moins, mais qui avait ses raisons pour ne pas faire de bruit (on disait qu'il était impuissant). Un beau matin, sa femme, qui était une maîtresse commère, entra dans son cabinet, suivie d'un petit garçon en jaquette. « Hé ! ma femme, lui dit-il, qu'est-ce que ce petit enfant ? — C'est votre fils, répond-elle résolûment, que je vous amène, et qui est bien joli. — Comment, mon fils ! répliqua-t-il, vous savez bien que nous n'en avons point. — Et moi, reprit-elle, je sais fort bien que j'ai celui-là, et vous aussi. » Le pauvre homme, la voyant si résolue, se gratte la tête, fait ses réflexions, assez courtes : « Bien, ma femme, lui dit-il, point de bruit; patience pour celui-là, mais sur parole que vous ne m'en ferez plus. » Elle le lui promit, et a tenu parole.

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

Accident révélateur.

Un pauvre duc, mari très-malheureux, attendait, un soir, dans l'antichambre du roi. Sa perruque, qu'il tenait trop près d'un flambeau, prend feu et infecte la chambre. On venait à peine de l'éteindre quand le roi entre : « Oh ! dit-il, comme cela sent la corne brûlée ! » Jugez si l'on rit.

(Mademoiselle Aïssé, *Lettres*.)

Accommodement.

Les jésuites et les Pères de l'Oratoire étaient sur le point de plaider ensemble; le premier président (de Harlay) les manda, et les voulut accommoder. Il travailla un peu avec eux, puis les conduisant : « Mes Pères, dit-il aux jésuites, c'est un plaisir de vivre avec vous, » et se tournant tout court vers les Pères de l'Oratoire : « Et un bonheur, mes Pères, de mourir avec vous. »

(*Mémoir. anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Accommodement occulte.

Le confesseur de Lulli malade exigea, afin de montrer qu'il se repentait de tous ses opéras passés, qu'il brûlât ce qu'il avait noté de son dernier opéra. Lulli hésita quelque temps, mais enfin il montra du doigt un tiroir où étaient les morceaux d'*Achille et Polyxène*, qui furent jetés au feu. Après le départ de son confesseur, Lulli se sentit un peu mieux et reçut la visite du prince de Conti : « Eh! quoi, Baptiste, lui dit le prince, j'apprends que tu as jeté au feu ton opéra : devais-tu brûler de si bonne musique? — Paix, paix, Monseigneur, lui répondit Lulli à l'oreille; j'en ai une copie (1). »

(*Nouvelle Biographie générale.*)

Acrostiche.

Une dame pressait quelqu'un de faire un acrostiche sur le nom du roi (Louis XIV). Le poëte, qui avait plus de talent que de fortune, lui présenta les cinq vers suivants :

Louis est un héros sans peur et sans reproche;
On désire le voir. Aussitôt qu'on l'approche,
Un sentiment d'amour enflamme tous les cœurs;
Il ne trouve chez nous que des adorateurs;
Son image est partout, excepté dans ma poche.

(*Improvisateur français.*)

Acteurs. — Scènes de théâtre. — Incidents tragiques et comiques.

Dans la belle scène de l'*Oreste* d'Euripide, où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'usage de ses sens, l'acteur Hégélochus, n'ayant pas ménagé sa respiration, fut obligé de séparer deux mots qui, suivant qu'ils étaient élidés ou non, formaient deux sens très-différents; de manière qu'au lieu de ces paroles : « Après l'orage, je vois le calme » (γαλήν' ὁρῶ), il fit entendre celles-ci : « Je vois le chat » (γαλῆν ὁρῶ). Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produisit une pareille chute.

(Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis.*)

Paulus, jouant le rôle d'Électre, au lieu de se présenter sur la scène avec l'urne d'Oreste, parut en embrassant l'urne qui renfermait les cendres de son propre fils, qu'il venait de perdre. Alors ce ne fut point une vaine représentation, une petite douleur de spectacle, mais la salle retentit de cris et de vrais gémissements. (Aulu-Gelle, *Nuits attiques.*)

Æsopus, jouant un jour en plein théâtre le rôle d'Atreus, délibérant en lui-même comment il se pourra venger de son frère Thyestes, il y eut d'adventure quelqu'un des serviteurs qui voulut soudain passer en courant devant lui. Æsopus, hors de lui-même pour l'affection véhémente et pour l'ardeur qu'il avait de représenter au vif la passion furieuse du roi Atreus, lui donna sur la tête un tel coup du sceptre qu'il tenait en sa main, qu'il le tua sur la place.

(Plutarque, traduct. d'Amyot.)

Un danseur-pantomime, jouant Ajax furieux sur le théâtre de Rome, et devenant peu à peu réellement fou, comme le personnage qu'il représentait, fendit presque la tête de celui qui faisait Ulysse.

Peut-être fut-ce aussi par suite d'une assimilation pareille à l'esprit de son rôle, plutôt que d'une simple maladresse, que l'acteur anglais Farquhar, représentant dans l'*Empereur indien*, de Dryden, le rôle de Guyomar, qui tue un général espagnol, frappa si malheureusement son camarade d'un coup d'épée, qu'il lui fit une blessure dangereuse. Ce fut cet acci-

(1) Cette anecdote est racontée avec quelques variantes. Dans certaines versions, il s'agit de l'opéra d'*Armide*; dans d'autres, c'est à son fils que Lulli répond : « Tais-toi, Colasse en a une copie. » Au fond, c'est absolument la même chose.

dent qui détermina Farquhar à ne plus remonter sur la scène.

(V. Fournel, *Curiosités théâtr.*)

On représentait en Suède, devant le roi Jean II, *le Mystère de la Passion*. L'acteur qui faisait le rôle de Longus, voulant feindre de percer avec sa lance le côté du crucifié, ne se contenta pas d'une fiction, mais, emporté par la chaleur de l'action, il enfonça réellement le fer de sa lance dans le côté de ce malheureux. Celui-ci tombe mort, et écrase de son poids l'actrice qui jouait le rôle de Marie. Jean II, indigné de la brutalité de Longus, s'élance sur lui, à la vue des deux morts, et lui coupe la tête d'un coup de cimeterre. Les spectateurs, qui avaient plus goûté Longus que le reste des acteurs, s'indignent si fort, à leur tour, de la sévérité du roi, qu'ils se jettent sur lui, et, sans sortir de la salle, lui tranchent la tête.

(*Chronique suédoise.*)

Un soir, Charles Kemble, qui jouait Macbeth à Brighthelmstone, jeta sa coupe avec tant de violence, dans la scène du banquet, qu'elle alla casser la branche d'un chandelier de verre : les morceaux effleurèrent la figure de mistriss Siddons, qui faisait lady Macbeth; mais pas un pli de sa figure ne bougea.

(H. Lucas, *Curios. dram. et litt.*)

On donnait sur le théâtre de Molière une pièce intitulée *Don Quichotte*. Elle commençait à l'instant que Don Quichotte installait Sancho-Pansa dans son gouvernement.

Molière faisait Sancho; et comme il devait paraître sur le théâtre monté sur un âne, il se mit dans la coulisse pour être prêt à entrer dans le moment que la scène le demanderait; mais l'âne, qui ne savait point le rôle par cœur, n'observa point ce moment, et dès qu'il fut dans la coulisse, il voulut entrer, quelques efforts que Molière employât pour qu'il n'en fît rien. Sancho tirait le licou de toute sa force; l'âne n'obéissait point; il voulait absolument paraître. Molière appelait : « Baron, Laforest, à moi! ce maudit âne veut entrer. » Cette Laforest était la servante; elle était dans la coulisse opposée, d'où elle ne pouvait passer à travers le théâtre pour arrêter l'âne; et elle riait de tout son cœur de voir son maître renversé sur le derrière de cet animal, tant il mettait de force à tirer son licou pour le retenir. Enfin, destitué de tout secours, et désespérant de pouvoir vaincre l'opiniâtreté de son âne, il prit le parti de se retenir aux ailes du théâtre, et de laisser glisser l'animal entre ses jambes.

(Cousin d'Avallon, *Moliérana.*)

Baron, représentant le grand prêtre dans *Athalie*, des gagistes qu'il avait fait habiller en lévites ne se présentant pas assez tôt pour un jeu de théâtre nécessaire, il cria tout haut. « Un lévite, un lévite! Comment! par la mordieu! pas un b..... de lévite! » Ceux qui étaient sur le théâtre l'entendirent, et rirent de tout leur cœur de sa colère d'enthousiaste. (Collé, *Mémoires.*)

Je ne me suis jamais plus amusé que dans le voyage que j'ai fait avec le roi, en Flandre; la reine et la dauphine vivaient encore. Aussitôt arrivés dans une ville, chacun se retirait d'abord chez soi, puis on allait à la comédie, qui était souvent si mauvaise que nous riions à nous en rendre malades. Entre autres choses, je me souviens qu'à Dunkerque, il y avait une troupe qui jouait *Mithridate*. En parlant à Monsieur, Mithridate laissa échapper je ne sais quel mot grossier. Aussitôt il se tourna vers madame la Dauphine, et lui dit : « Madame, je vous demande très-humblement pardon; la langue m'a fourché. » On peut juger des éclats de rire que cela occasionna. Ce fut encore pis lorsque le prince de Conti, mari de la grande princesse, qui était assis au-dessus de l'orchestre, tomba dans cet orchestre à force de rire; et comme il voulut se retenir à la corde du rideau, le rideau tomba sur les lampes et prit feu; on l'éteignit aussitôt, mais il resta un grand trou. Les comédiens ne firent semblant de rien, ils continuèrent de jouer, quoiqu'on ne les vît qu'au travers de ce trou.

(Duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Je m'étais placé à l'amphithéâtre, le jour de la première représentation du *Roi Lear*. Près de moi était un Anglais (M. Taylor), jeune homme de beaucoup d'esprit, et qui parlait notre langue comme la sienne. Pendant les quatre premiers actes, il avait constamment applaudi et la pièce et le jeu des acteurs; le cinquième était à peine commencé, que je m'aperçus qu'il faisait tous ses efforts pour ne point pouffer de rire. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il quitta la place.

La pièce terminée, j'allai dans le foyer; et la première personne que j'y rencontrai fut M. Taylor, qui m'aborda. « Convenez, me dit-il, monsieur Préville, que vous me regardez comme un homme bien bizarre, bien ridicule, et, pour tout dire, comme un véritable Anglais! »

On se doute bien de ma réponse : « Écoutez-moi, ajouta-t-il, et vous me direz ensuite si, à ma place, vous auriez eu plus de flegme.

« Il y a deux ans qu'à Londres je me trouvai à la représentation du *Roi Lear*. Au moment où Garrick fond en larmes sur le corps de Cordélia, on s'aperçut que les traits de sa physionomie prenaient un caractère bien éloigné de l'esprit momentané de son rôle. Le cortége qui l'environnait, hommes et femmes, paraissait agité du même vertige : tous paraissaient faire leurs efforts pour étouffer un rire qu'ils ne pouvaient maîtriser. Cordélia elle-même, qui avait la tête penchée sur un coussin de velours, ayant ouvert les yeux pour voir ce qui suspendait la scène, se leva de son sopha, et disparut du théâtre en s'enfuyant avec Albani et Kent, qui se traînait à peine.

« Les spectateurs ne pouvaient expliquer l'étrange manière dont les acteurs terminaient cette tragédie, qu'en les supposant tous saisis à la fois d'un accès de folie. Mais leur rire, comme vous allez voir, avait une cause bien excusable.

« Un boucher, assis à l'orchestre, était accompagné d'un *bulldog* (chien de combat avec les taureaux) qui, ayant pour habitude de se placer sur le fauteuil de son maître, à la maison, crut qu'il pouvait avoir le même privilége au spectacle. Le boucher était très-enfoncé sur son banc; de sorte que *Turc*, saisissant l'occasion de se placer entre ses jambes, sauta sur la partie antérieure du banc, puis, appuyant ses deux pattes sur la rampe de l'orchestre, se mit à fixer les acteurs d'un air aussi grave que s'il eût compris ce qu'ils disaient. Ce boucher, qui était d'un embonpoint énorme, et qui n'était point accoutumé à la chaleur du spectacle, se sentit oppressé. Voulant s'essuyer la tête, il ôta sa perruque, et la plaça sur la tête de *Turc*, qui, se trouvant dans une position remarquable, frappa les regards de Garrick et des autres acteurs. Un chien de boucher, en perruque de marguillier (car il est bon de dire que son maître était officier de paroisse), aurait fait rire le *Roi Lear* lui-même, malgré son infortune : il n'est donc pas étonnant qu'il ait produit cet effet sur son représentant, et sur les spectateurs qui, ce jour-là, se trouvaient réunis dans la salle de Drury-Lane.

« Cette scène m'est tellement restée gravée dans la mémoire, qu'il ne m'a pas été possible de revoir à Londres la tragédie du *Roi Lear*. J'imaginais qu'en la voyant représenter traduite en français, le souvenir de *Turc* fuirait de ma mémoire. Effectivement il ne m'avait point occupé pendant les quatre premiers actes; mais je n'ai pu échapper à ce souvenir lorsqu'est arrivé l'acte dans lequel eut lieu l'événement que je viens de vous raconter. »

(Préville, *Mémoires*.)

Christian Brandes, qui éprouva plus d'aventures que le fameux Lazarille de Tormes, qui fut tour à tour vagabond, mendiant, menuisier, gardeur de cochons, valet d'un charlatan, domestique d'un général, gazetier, puis acteur détestable et médiocre auteur, a laissé des mémoires où l'on voit l'art allemand dans sa grossièreté primitive. Jugez de ce qu'étaient les improvisations par cette anecdote, qu'il cite. Il jouait dans un *scenario* avec une actrice novice, qui devait, après plusieurs épreuves, céder à son amour; mais, trop sensible à la déclaration, l'actrice, émue, lui dit tout d'abord : « Mon cher Léandre, je ne sau-« rais vous résister; acceptez ma main et « mon cœur. » Ce n'était pas le compte de Brandes; il ne s'attendait pas à de si rapides succès. Que faire? Il suait sang et eau pour parer le coup, renouer l'intrigue et prolonger la scène. L'amoureuse, toujours plus tendre qu'éloquente,

ne pouvait plus trouver une parole. Le directeur, qui était dans la coulisse, lui crie : « Au nom du diable, improvisez « encore quelques mots, et sortez. » La pauvre fille prit ce conseil pour le texte d'un rôle, et, s'inclinant vers les spectateurs, elle répéta : « J'improvise encore quelques mots, et je sors. » L'assemblée fut saisie d'un rire inextinguible.

(F. Barrière, *Mémoires dramatiques.* (Introduction.)

M. de *** disait plaisamment : « Il est « fort impertinent que mademoiselle Qui- « nault, qui est à peine au monde, « cherche à s'emparer des rôles d'amou- « reuse, dont mademoiselle *** est en « possession depuis plus de quarante « ans. »

(*Choix d'Anecdotes.*)

Un brave homme, rencontrant l'acteur Garrick, l'appelait *cher camarade.*

— Mais... je ne vous connais pas, mon cher monsieur, lui dit Garrick.

— Eh! nous avons pourtant joué bien des fois ensemble.

— Je ne m'en souviens pas; quel rôle faisiez-vous donc?

— C'est moi qui faisais le coq dans *Hamlet.* (Mme de Girardin.)

Une fois, au vieux Cirque-Olympique, Gobert, jouant le rôle de l'empereur, était en scène avec son état-major.

On devait lui amener un vieux grenadier qui désirait présenter ses fils à Napoléon.

L'acteur qui jouait le grenadier était en retard.

Le public commençait à s'impatienter.

Gobert, ayant fini son rôle, et ne sachant plus que faire pour occuper la scène, se tourne vers son aide de camp, l'acteur Gautier, et lui dit :

« Prévenez-moi, maréchal, dès que le grenadier sera arrivé. »

Et il rentre dans la coulisse.

Gautier s'incline profondément; puis, se tournant vers l'un des officiers :

« Prévenez-moi, général, dès que le grenadier sera arrivé. »

Et il suit Gobert.

Ce qu'il y a de mieux, c'est que le grenadier n'arriva pas. — Il était tombé dans une trappe, et on ne le retrouva que le lendemain... chez le marchand de vin.

On en fut quitte pour passer la scène.

Quel public commode!

(A. Dupeuty.)

Beauvallet jouait avec madame Dorval dans le *Camp des Croisés*, drame en vers d'Adolphe Dumas; madame Dorval s'exprimait ainsi :

Lorsque mon père dort, je sais étendre auprès
Son Coran, ses parfums et son breuvage frais.
Je sais les eaux des puits, et le coursier superbe
Hennit quand je rapporte une main pleine d'herbe;
Je sais conduire un porc, et tisser nos habits
Des laines qu'on retranche aux agneaux des brebis.
Je sais ce qu'une fille apprend; Je sais encore
Les prières du soir et celle de l'aurore.....

Beauvallet, entr'ouvrant son burnous aux longs plis, dit à demi-voix, après cette tirade, à Léa, qui savait tant de choses :

— Savez-vous jouer de la clarinette?

Et il lui laissa voir un de ces instruments suspendu à son côté en guise de yatagan.

Madame Dorval manqua suffoquer de rire.

(Em. Colombey, *l'Esprit au théâtre.*)

L'acteur Hind était un homme d'expédients et de présence d'esprit.

Un soir qu'il jouait je ne sais plus quel mélodrame, il se tira avec honneur d'un assez mauvais pas. Il représentait le héros de la pièce, un brigand endurci, que la justice était parvenue à capturer et qui attendait son dernier moment dans une sombre cellule. Un de ses complices lui avait fait remettre une lime et une échelle de corde.

Il s'agissait de limer les barreaux de la fenêtre et de chercher à s'enfuir par cette ouverture. Au moment où il enjambait la croisée, trois soldats se précipitaient sur la scène et tiraient sur lui. Le brigand tombait roide mort.

Hind s'était mis à l'œuvre; il était arrivé au point voulu, lorsque les fusils refusèrent de faire leur service. Les soldats se retirèrent en désordre et revinrent aussitôt avec de nouvelles armes, qui, n'étant pas chargées, restèrent encore silencieuses.

Hind se trouvait dans une fâcheuse position. Tout à coup il dégringole sur la scène en poussant des cris affreux, se traîne jusqu'à la rampe, et s'écrie :

« Grand Dieu ! j'ai avalé la lime ! »

Puis il donne plusieurs ruades, pousse un autre rugissement, et retombe mort.

Les spectateurs, qui avaient commencé à murmurer, furent apaisés.

(*International.*)

Dans la tragédie de *Childéric*, de Morand, un acteur chargé d'apporter une lettre, et ne pouvant passer facilement sur le théâtre à cause des spectateurs, Dumont, vieux plaisant qui s'était arrogé le droit d'avoir une chaise au parterre, cria :

« Place au facteur ! »

On rit, et la tragédie tomba.

(*Anecdotes dramat.*)

L'abbé Abeille composa des tragédies, des comédies et des opéras, des odes, des épîtres; mais rien n'est resté de ses ouvrages que ce vers qu'une princesse disait à une autre dans la tragédie d'*Argélie :*

« Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre [père ? »

Comme l'actrice hésitait à répliquer, il s'éleva une voix du parterre qui répondit pour elle :

« Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient [guère. »

Id.

On sait que les acteurs prennent grand soin de leur personne dans les coulisses, surtout pendant la rude saison. Lafon, le rival de Talma, avait la précaution de se garantir les pieds par d'énormes chaussons de lisière. Un soir (13 février 1813), pressé par son entrée, il s'élança sur la scène vers Agamemon, sans penser aux malencontreuses pantoufles. Averti par les rires des loges voisines, il descendit précipitamment la scène, dissimula ses pieds derrière le trou du souffleur, et effectua sa sortie avec une précipitation que motivait d'ailleurs la colère de son rôle.

Ce héros grec en chaussons de lisière vaut le valet du *Menteur* en costume de garde national, tel qu'on le vit un jour sous la Révolution, représenté par Dugazon, arrivé trop tard de son service pour changer d'habits, et réclamé impatiemment par le public, tout prêt d'ailleurs à prendre la chose comme une preuve de patriotisme.

Adolphe Berton, jouant Charles VII, d'Olivier Basselin, au théâtre de la Renaissance (15 novembre 1838), portait un casque emprunté au Musée d'artillerie. A un moment dramatique, la visière de ce casque se baissa subitement, et, soit la rouille, soit un secret mécanique, l'acteur ne put le relever, et dut continuer son rôle ainsi. Mais la joie de la salle ne connut plus de bornes en entendant la voix comiquement sépulcrale qui s'échappa de ce globe de fer.

On a l'habitude de se servir, au théâtre, dans les repas, des bouteilles où on a laissé quelque temps séjourner de l'encre, pour que le public ne s'aperçoive pas qu'elles sont vides. Un jour que le magasinier de l'Opéra-Comique avait oublié, volontairement ou non, de vider préalablement ce liquide, l'acteur Milhès s'en versa un demi-verre au lieu de vin de Chambertin, et en avala une gorgée.

Un comédien du Théâtre-Français avait imaginé de remplacer l'encre par un crêpe noir qui produisait le même effet. Il avait à déboucher la bouteille en scène : le moment arrivé, il pousse avec trop de vigueur le tire-bouchon, qui traverse le liége, saisit le crêpe et l'attire à tous les regards, au milieu des éclats de rire.

Une autre fois, c'est Frédéric Lemaître qui, dans *Tragaldabas*, laisse choir son râtelier au milieu d'une tirade, le ramasse et le remet en place adroitement, sans discontinuer son rôle.

(V. Fournel, *Curiosités théâtr.*)

Mistress Hamilton était si puissante, que les valets de théâtre pouvaient à grand'peine enlever le fauteuil où elle s'était jetée pour mourir, dans le rôle d'Aspasie, de *Temerlan.* Ce que voyant, la compatissante morte leur dit de replacer le fauteuil à terre, fit une belle révérence au public et s'en alla sur ses pieds.

Un jour, dans je ne me souviens plus quelle pièce, Taillade, qui est un acteur ex-

cellent, mais maigre, devait enlever l'héroïne.

Or, l'héroïne était la belle et plantureuse Suzanne Lagier.

A l'instant prescrit, Taillade voulut saisir son amoureuse et l'emporter « éperdue et pâmée. » Mais ses bras étaient trop courts pour embrasser cette taille abondamment développée.

Il fit des efforts surhumains pour enlever; une sueur abondante tombait de son front, mais il n'enlevait pas.

Ce que voyant, un gamin, prenant pitié de sa peine, lui cria du haut de la troisième galerie cet excellent conseil :

— Eh ben, dites-donc, *faites deux voyages !...*

(*Les Nouvelles.*)

Un acteur, dans le rôle d'Harpagon, se laissa tomber en courant et en criant : *Au voleur!* à la scène de la cassette. Mais il eut la présence d'esprit de continuer son rôle par terre, comme un homme écrasé par le désespoir. Cette chute n'est-elle point même passée en tradition? J'ai vu du moins jouer cette partie du rôle ainsi. Il y a plusieurs jeux de théâtre qui n'ont eu que des hasards pareils pour origine. La jarretière de Baron se détacha un jour, dans le *Comte d'Essex;* comme il ne se trouvait alors en scène qu'avec le traître Cecil, qu'il pouvait traiter avec hauteur, il en profita pour la remettre en lui parlant, dans une attitude dédaigneuse; et, depuis, beaucoup d'acteurs ont essayé de l'imiter au même endroit.

Mademoiselle Duclos, jouant Camille, dans *Horace*, tomba sur la scène, après ses imprécations, en fuyant trop précipitamment. Beaubourg, qui représentait Horace, ôte civilement son chapeau, tend la main à Camille pour la relever, en vrai chevalier français; puis, redevenant Romain dans la coulisse, il la poignarde.

(V. Fournel, *Curiosit. théâtr.*)

Un comédien dont le talent ne répondait pas à la suffisance, débutant par le rôle du *Glorieux*, s'embarrassa dans le tapis en sortant avec Lisimon, à la fin du second acte, et se laissa choir. Au même instant, Pasquin, resté seul sur la scène, eut à dire ce vers de son rôle :

Voilà mon Glorieux bien tombé !...

ce qui, appliqué à la double chute de l'acteur, provoqua un rire universel.

(*Anecdotes dramat.*)

Bellecourt, débutant à Besançon, jouait Nérestan avec un costume superbe et plein de couleur locale : une culotte de velours, qui avait servi à mademoiselle Clairon dans une pièce à travestissements, une bourse à cheveux garnie en dentelles noires, et des souliers à talons rouges avec une belle paire de boucles de diamants faux. Au moment le plus pathétique de la reconnaissance, lorsque Nérestan se jette aux pieds de Lusignan, cette culotte de velours, qui n'avait point été prise sur les proportions opulentes de Bellecourt, se déchira en deux, de manière que Nérestan ne put se relever qu'en tenant à deux mains le malencontreux vêtement, dont il fallut refaire la couture dans l'entr'acte.

(Lemazurier, *Galerie du Th. franç.*)

Pendant l'une de ses excursions en province, mademoiselle Georges jouait dans une petite ville, et les amateurs du lieu, stimulés peut-être par l'*impresario*, avaient résolu de lui décerner une ovation. En conséquence, ils s'entendirent avec le machiniste, et convinrent que, tandis qu'elle monterait sur le bûcher dans le rôle de Didon, quelle jouait ce soir-là, une couronne descendrait du cintre sur sa tête.

Malheureusement, au signal donné, le machiniste se trompa de corde; il lâcha celle qui devait servir dans la farce dont la tragédie était accompagnée, et l'on vit s'acheminer majestueusement par les airs et planer sur la figure inspirée de la tragédienne... la seringue de Pourceaugnac !

(Journ. de Bruxell. — *Lettres parisiennes.*)

La tragédie d'*Ariane* était le triomphe de la célèbre actrice mademoiselle Duclos. Un jour que le parterre redemanda cette pièce, Dancourt, orateur de la troupe, qui s'était avancé pour en annoncer une autre, se trouva embarrassé, parce qu'un certain fardeau que mademoiselle Duclos n'avait pas reçu des mains de l'hymen l'empêchait de jouer. Comment annoncer

cet état au parterre sans blesser la délicatesse de l'actrice? Lorsque le tumulte des cris est tombé, Dancourt s'avance, se répand en compliments et en excuses, cite une maladie de mademoiselle Duclos, qui était présente, et par un geste adroit désigne le siége du mal. A l'instant cette actrice, qui l'observait, sort précipitamment des coulisses, s'élance au bord du théâtre, applique un soufflet sur la joue de l'orateur, et se tournant vers le parterre, dit : « Messieurs, nous aurons l'honneur de vous donner demain *Ariane.* »

(*Mémoires anecdot. des règnes de Louis XIV, XV et XVI.*)

C'était au vieux Cirque-Olympique, du temps de l'acteur Gobert, Gobert l'empereur, qui faisait crouler une salle sous les applaudissements quand il entrait avec sa redingote grise, quand il soulevait son petit chapeau, quand il tirait sa tabatière.

Gobert n'avait pas de mémoire; aussi, quand il avait quelque décret à écrire, quelque lettre à lire, on avait bien soin de lui copier tout à l'avance.

Un soir, dans je ne sais quelle pièce militaire de l'époque, l'empereur devait recevoir une lettre des mains de son aide de camp et la lire à ses officiers réunis.

L'aide de camp était Gautier, le loustic du théâtre; il imagina de substituer, à la lettre écrite que le régisseur avait bien soin de lui remettre, une simple feuille de papier blanc, et, quand le moment fut venu, il entra en scène et remit le pli à son empereur.

Gobert prit la lettre, la décacheta, et, s'apercevant du tour, la présenta gravement à Gautier en lui disant.

« Lisez vous-même, général. »

Gautier perdit la tête, il ne savait pas un mot de la lettre, il ne sut même pas inventer, et fut sifflé.

(Ad. Dupeuty, *Figaro.*)

C'est la même anecdote sans doute, racontée en d'autres termes, et mise sous d'autres noms dans les lignes suivantes :

C'était à l'époque où Luguet, du Palais-Royal, jouait avec un égal succès, à Bruxelles, les rôles de Lafon et ceux d'Odry.

Un soir, dans je ne sais plus quel drame moyen âge, Luguet apporta au roi une dépêche que le donneur d'accessoires avait laisssée en blanc.

Le contenu de cette dépêche, le roi ne l'avait pas appris. L'acteur chargé de ce rôle (un nommé Baptiste, qui, depuis, a été à l'Odéon) ne se déconcerta point, et, présentant la dépêche ouverte à Luguet : « *Lis,* » lui dit-il.

Luguet hésite un instant, puis, avec le plus beau sérieux : *Excusez-moi, sire; nés de parents honnêtes, mais pauvres, je n'ai pas appris à lire.*

Le roi perdit la tête, et le public siffla d'importance Sa Majesté.

(A. Legendre, *Figaro.*)

Dugazon était dans les coulisses au moment d'un entr'acte de tragédie (1793). Tout à coup il s'engouffre dans le manteau rouge d'Othello, fait lever la toile, et s'avance en capitan jusque sur le bord de la scène. Les spectateurs, qui voyaient assez sa figure pour le reconnaître, ne comprenant rien à cette subite et bizarre apparition, se taisent et attendent. Alors, les yeux hagards et fixés sur la rampe, Dugazon prononce d'abord, d'une voix caverneuse : « Un quinquet... deux quinquets... trois quinquets... » et, ainsi jusqu'à dix, en marchant et en imprimant à chaque exclamation une vigueur ascendante si bien accentuée, si sérieuse, qu'il tient l'auditoire stupéfait et comme sous la pression d'une puissance magnétique. On sait qu'il était excellent professeur de tragédie, et que Talma, son élève, lui a souvent rendu cette justice. La scène jouée, peut-être la gageure gagnée, Dugazon se drape avec fierté et s'éloigne en héros qu'agiterait la passion la plus fougueuse. Alors un tonnerre d'applaudissements l'accompagne, sans que ceux qui le font entendre sachent au juste s'ils doivent rire du comédien ou s'effrayer de la perte de sa raison.

(Ch. Maurice, *Hist. anecdot. du théâtre.*)

Fleury, voulant arriver à représenter Frédéric, dans *les Deux pages*, de manière à faire illusion, prit d'abord les plus minutieux renseignements près de tous ceux qui l'avaient connu, étudia ses por-

traits authentiques, donna à son appartement le nom de Postdam, et y vécut trois mois dans tous les détails de la vie, avec la pensée qu'il était Frédéric II. Chaque matin, il endossait l'habit militaire, les bottes, le chapeau, enfin tout le costume, pour le rompre aux habitudes de son corps, et avoir l'air d'y être né; puis se grimait, en se modelant sur le portrait du monarque. Mais la ressemblance de la figure n'arrivait pas. Il tâcha alors de s'entretenir dans la situation d'esprit habituelle de Frédéric, se mit à jouer de la flûte comme lui, pour acquérir naturellement son inclinaison de tête, donna à son domestique et à son chat le nom du houzard et du chien du roi philosophe, etc., etc. Aussi l'histoire du théâtre a-t-elle conservé le souvenir de l'effet extraordinaire produit par Fleury dans cette création.

(*Mémoires de Fleury.*)

On avait engagé, dans un théâtre anglais, des hommes chargés de figurer les vagues dans une tempête, à raison d'un shilling par soirée. On s'avisa de vouloir les réduire à six pences.

Les vagues se rassemblèrent aussitôt dans un meeting, où il fut décidé que toute la mer ferait grève. En conséquence, le soir même, tandis que de faux éclairs faisaient rage sur la scène, que le faux tonnerre résonnait de son mieux dans la coulisse, l'Océan, à la stupéfaction de tous, demeurait calme et plat comme un tapis. Le souffleur, hors de lui, leva un coin du voile, et enjoignit aux flots de faire leur devoir. « Des vagues à six pences ou à un shilling? » demanda une jeune voix qui sortait du fond de l'abîme. — « A un shilling! » répondit résolûment le souffleur, qui n'avait point d'autre alternative. Dès que ce mot magique eut été prononcé, la mer se remua en toute conscience, comme si elle eût été agitée par une vraie tempête.

(A. Esquiros, *Rev. des deux Mondes.*)

On raconte qu'Henri de Latouche venait de lire au Théâtre-Français un acte en vers : *Un Tour de faveur*, et que, parmi les bulletins, le commissaire du roi en trouva un d'une grande dame de la Comédie, conçu ainsi : « *Cette* petite acte m'a paru charmante, mais invraisemblable; je *la* refuse. » C'est là, dit-on, ce qui fit prudemment adopter les boules pour le scrutin.

Acteur courtisan.

Lulli, ayant eu le malheur de déplaire à Louis XIV, voulut essayer de rentrer dans ses bonnes grâces par une plaisanterie. Pour cet effet, il joua le rôle de Pourceaugnac dans la comédie de ce nom. Il le remplit à merveille, surtout dans la scène où les apothicaires le poursuivent, armés chacun d'une seringue. Lulli, après avoir longtemps couru sur le théâtre pour les éviter, vint sauter au milieu du clavecin qui était dans l'orchestre, et mit ce clavecin en pièces. La gravité du roi ne put tenir contre cette folie, et il pardonna à Lulli en faveur de ce saut, aussi périlleux qu'inattendu.

(*Etrennes de Thalie.*)

Acteur-femme.

Anciennement, à Londres, les femmes ne montaient pas sur la scène. C'étaient des hommes déguisés qui en remplissaient les rôles. Le roi Charles II s'impatientant, un jour, de ce que le spectacle ne commençait pas, le directeur vint s'excuser en disant : « La reine n'est pas encore rasée. »

Acteurs et spectateurs.

Un jour que Pylade dansait les *Fureurs d'Hercule*, un murmure de désapprobation s'éleva parmi les spectateurs, trouvant que sa danse bouffonne ne convenait pas au personnage dont il était chargé. Mais lui, ôtant son masque : « Sots que vous êtes, dit-il, c'est un fou que je représente. »

En entrant sur la scène, dans *Iphigénie*, Baron débutait d'un ton fort bas :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille,

« Plus haut! » lui cria-t-on. — « Si je le disais plus haut, je le dirais mal, » répondit-il.

La même hardiesse ne réussit pas à Quinault-Dufresne. Ayant reçu un ordre analogue, il se contenta d'abord de regarder dédaigneusement les donneurs d'avis, et continua sur le même ton. On ré-

péta : « Plus haut ! » — Et vous plus bas ! » répondit-il; ce qui révolta tellement les spectateurs, que le lendemain il fut obligé de demander pardon au parterre. Mais, toujours hautain jusque dans l'humiliation qu'il était forcé de subir, il s'excusa ainsi : « Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui. » Le public, prenant le change, l'interrompit par ses applaudissements, et le dispensa du reste.

Revenons à Baron. Dans une autre circonstance analogue, accueilli par de nouveaux rires que provoquait sa vieillesse, tandis qu'il jouait *Britannicus*, il regarda fixement l'auditoire, et d'une voix pleine d'amertume : « Ingrat parterre que j'ai élevé, » dit-il; puis il poursuivit. L'orgueil de Baron, la conscience d'un immense talent, la faveur du public, en dépit de ses injustices passagères, expliquaient et justifiaient ces réponses, qui n'auraient pas été admises de tout autre. Aussi, un comédien de province, hué par les spectateurs, s'étant tourné vers eux pour dire d'une voix piteuse : « Ingrat parterre, que t'ai-je fait? » excita-t-il un véritable ouragan d'hilarité. A partir de ce jour, on ne disait plus au bureau du théâtre : « Donnez-moi un parterre, » mais : « Donnez-moi un *Ingrat*. »

A la première représentation d'*Inès*, de la Motte, l'apparition subite des enfants excita de grands éclats de rire et de fades quolibets; mademoiselle Duclos, qui faisait Inès, en fut indignée : « Ris donc, sot parterre, » s'écria-t-elle, au plus bel endroit de la pièce. Et, par un bonheur singulier, cette virulente apostrophe ne fâcha point l'auditoire.

(Victor Fournel, *Curiosit. théâtrales.*)

Un artiste très-connu donnait une représentation en province. Mal disposé sans doute, il jouait assez médiocrement une fort mauvaise pièce, et fut outrageusement sifflé. Habitué aux applaudissements, l'excellent acteur se laissa aller au dépit :

— Imbéciles ! s'écria-t-il.

Et il quitte la scène.

— Des excuses ! hurla le public.

Le commissaire intervint, il fallut présenter des excuses :

— Messieurs, je vous ai dit que vous étiez tous des imbéciles, c'est vrai. Je vous fais mes excuses, j'ai tort.

Les spectateurs applaudirent à tout rompre. (*Le Soleil.*)

Acteurs ivres.

L'acteur Fufius était chargé du rôle d'Ilionê. Cette fille de Priam, au moment où on la voyait pour la première fois en scène, devait être représentée dormant. Fufius, ivre, dormait si bien que l'on ne put le réveiller. Douze cents choristes chantaient inutilement à ses oreilles : « O ma mère, je t'appelle ! » (Horace, *Satires.*)

Mademoiselle Laguerre, de l'Opéra, passait pour puiser son inspiration dans le vin, et l'on s'en apercevait quelquefois sur la scène. Un jour qu'elle chantait dans *Iphigénie en Tauride*, un spectateur dit à son voisin : « C'est bien plutôt *Iphigénie en Champagne*. »

Kean jouait *Othello* à Paris en 1828. A sept heures, la salle était comble, et Kean n'avait pas encore paru au théâtre. On le cherche partout, et on finit par le trouver au café Anglais, où il se préparait en buvant force bouteilles de vin de Champagne, mêlées de rasades d'eau-de-vie. Il répond à ceux qui viennent le chercher par une apostrophe beaucoup trop énergique pour être rapportée. « — Mais la duchesse de Berry est arrivée. — Je ne suis pas le valet de la duchesse. Du vin ! » Enfin le régisseur accourt, et parvient à le gagner à force de supplications. On l'entraîne, on l'habille, on le conduit pardessous les bras dans la coulisse. Il entre en scène, et joue en grand comédien.

(Victor Fournel, *Curiosit. théâtrales.*)

Acteurs pieux.

Racine fils assure avoir connu un acteur et une actrice de l'ancienne troupe italienne, qui vivaient comme deux saints, et qui ne montaient jamais sur le théâtre que couverts d'un *cilice*.

Quand le capitan de la troupe italienne des *Fedeli*, qui jouait à Paris, eut rendu le dernier soupir, on trouva également dans

son lit un très-rude cilice. On aime à supposer que ce n'était point là une *rodomontade*, bien qu'il s'agît d'un *capitan*, ni une comédie, et que le cilice n'était point là seulement pour être vu.

On jouait les *Deux chasseurs* sur un théâtre de genre. Il faisait un orage épouvantable. Le comédien chargé du rôle de l'ours se distinguait parmi ses camarades par ses sentiments religieux. Au moment où il entrait en scène et passait devant le trou du souffleur un grand coup de tonnerre ébranle la salle. Voilà notre ours, effrayé, qui se dresse sur ses pieds de derrière et fait un grand signe de croix.

(Brazier, *Chroniq. des petits théâtres.*)

Madame Gontier était sévère sur les pratiques religieuses. On l'a souvent vue derrière une coulisse, sur le point de jouer un rôle nouveau, se signer, en disant tout bas avec émotion : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de bien savoir mon rôle. » Étrange prière, qui serait une profanation, si elle n'était si naïve!

(Victor Fournel, *Curiosit. théâtr.*)

Actrice (Morale d').

Mademoiselle Collet, piquée des préférences que M. de la Ferté, son directeur, accordait à mademoiselle Lafond, sa bonne amie, alla le trouver, un matin, et lui dit, en laissant échapper quelques larmes : « Je sais, monsieur, que vous avez des bontés pour mademoiselle Lafond, parce qu'elle en a pour vous. Tout le monde dit que vous voulez me nuire, parce que je n'ai pas voulu; mais ce sont de vilains propos. Vous savez bien, monsieur, que cela n'est pas vrai; et, si vous m'aviez fait l'honneur de me demander quelque chose, je suis trop attachée à mes devoirs et trop honnête fille pour avoir osé prendre la liberté de vous refuser. »

(Favart, *Mémoires.*)

Une jeune danseuse s'était avisée de devenir amoureuse folle d'un violon de l'Opéra. Madame sa mère s'en plaignait amèrement en présence de mademoiselle Arnould, qui, d'un ton magistral, prononça ces paroles mémorables : « Mademoiselle vous n'avez point l'esprit de votre état; à la bonne heure que vous cédiez à des goûts, on vous les passe, pourvu que cela ne fasse point de bruit; mais une demoiselle d'Opéra ne doit avoir ouvertement un cœur que pour la fortune. — C'est bien parler! s'est écriée la mère; voilà ce qui s'appelle avoir du jugement. Oh! mademoiselle, que ma fille n'a-t-elle votre esprit! Il n'est pas surprenant que vous soyez si riche. »

(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

La mère d'une débutante disait à un journaliste.

— Voyons, monsieur... la main sur la consience... trouvez-vous que ma fille ait du talent?...

— Mais oui! mais oui!

— C'est que, voyez-vous,... si elle n'en avait pas beaucoup,... mais là, beaucoup!... j'aimerais tout autant qu'elle restât honnête fille.

(*Figaro.*)

Actrices (Rivalité d').

Le talent de mademoiselle Raucourt lui suscita plus d'une ennemie parmi les autres reines de théâtre. Madame Vestris, surtout, semblait devoir en être jalouse. Un jour que la belle débutante débitait avec feu le monologued'Émilie (de *Cinna*), un chat se mit à miauler d'une façon si singulière, qu'on ne put s'empêcher de rire. « Je parie, crie un plaisant, que c'est le chat de madame Vestris! »

(*Biographie universelle.*)

Admirateur enthousiaste.

Un citoyen de Cadix, charmé de la réputation et de la gloire de Tite-Live, dont il entendait toujours parler, vint à Rome des extrémités du monde alors connu pour le voir, le vit et s'en retourna aussitôt, sans vouloir regarder rien autre chose.

(Pline le jeune.)

Turenne, à l'âge de douze ans, envoya un cartel à un officier qui traitait de roman l'histoire d'Alexandre, par Quinte Curce.

(*Improvisateur français.*)

Un original de laville d'Angers partit un jour de cette ville en robe de chambre et en pantouffles, pour voir à Paris J. Jacques Rousseau, qui se refusa à sa curiosité et s'obstina à lui fermer la porte. L'Angevin écrivit une grande lettre qu'il termina en demandant un *oui* ou un *non*. Il reçut sous cachet une grande feuille de papier sur laquelle le philosophe de Genève avait mis en gros caractères : « Non. »

(*Roussœana.*)

Un jeune abbé, léger d'argent, mais plein d'enthousiasme pour les écrits de Rousseau, se rend à pied de Paris à Ermenonville, attiré surtout par le tombeau du célèbre philosophe. A peine arrivé, il va sur les bords du lac, demande à son conducteur le bateau pour passer dans l'île des peupliers. Celui-ci répond qu'il faut absolument une permission de madame Girardin; que les ordres à ce sujet sont précis : « Je n'ai pas l'honneur de la connaître, répond l'abbé. — En ce cas, vous ne passerez pas, réplique le conducteur. — Je passerai. — Vous ne passerez pas. — Oh! parbleu, je passerai. — Je répète que vous ne passerez pas sans permission. — Pendant cette altercation, l'abbé met bas son habit, et dans un clin d'œil, le voilà tout nu ; à l'instant il s'élance dans l'eau, traverse le lac, aborde dans l'île, contemple le tombeau, rassasie sa curiosité, se rejette dans le lac, regagne le bord, s'habille et souhaite le bonjour au conducteur surpris et qui ouvrait de grands yeux.

(*Roussœana.*)

Admirateur naïf.

Le désir de voir Voltaire avait attiré chez ma mère cinquante ou soixante personnes qui faisaient foule dans son salon, s'entassaient sur plusieurs rangs près de son lit, allongeant le cou, se levant sur la pointe de leurs pieds, et qui, sans faire le moindre bruit, prêtaient une oreille attentive à tout ce qui sortait de la bouche de Voltaire, tant ils étaient avides de saisir la moindre de ses paroles et le plus léger mouvement de sa physionomie.

Là je vis à quel point la prévention et l'enthousiasme, même parmi la classe la plus éclairée, ressemblent à la superstition et s'approchent du ridicule. Ma mère, questionnée par Voltaire sur les détails de l'état de sa santé, lui dit que sa souffrance la plus douloureuse était la destruction de son estomac et la difficulté de trouver un aliment quelconque qu'il pût supporter.

Voltaire la plaignit, et, cherchant à la consoler, il lui raconta qu'il s'était vu, pendant près d'une année, dans la même langueur, qu'on croyait incurable, et que cependant un moyen bien simple l'avait guéri : il consistait à ne prendre pour toute nourriture que des jaunes d'œufs délayés avec de la farine de pomme de terre et de l'eau.

Certes il ne pouvait être question de saillies ingénieuses ni d'éclairs d'esprit dans un tel sujet d'entretien, et pourtant à peine avait-il prononcé ces derniers mots de *jaunes d'œufs* et de *farine de pomme de terre*, qu'un de mes voisins, très-connu, il est vrai, par son excessive disposition à l'engouement et par la médiocrité de son esprit, fixa sur moi son œil ardent, et, me pressant vivement le bras, me dit avec un cri d'admiration : « *Quel homme! quel homme! Pas un mot sans un trait!* »

(Ségur, *Mémoires.*)

Admirateur passionné.

Le sculpteur Bouchardon, ardent admirateur d'Homère, disait après avoir lu l'*Iliade* : « La nature est agrandie à mes yeux; les hommes me paraissent à présent avoir quinze pieds de haut (1). »

(*Ann. lit.* 1757.)

Admirateur téméraire.

Un spectateur, qui était sur le théâtre, prit un moyen très-peu convenable pour me montrer sa satisfaction. Un peu pris de vin, probablement, au moment où je passais devant lui, il baisa le derrière de mon cou. Irritée de cette insulte, oubliant la présence du lord-lieutenant et celle d'un si grand nombre de spectateur, je me retournai sur-le-champ vers l'insolent, et je lui donnai un soufflet. Quelque déplacée que fût cette manière de ressentir un outrage, elle reçut l'approbation de lord Chesterfield, qui, se levant dans sa loge, m'applaudit de ses

(1) Ou bien : Quand je lis l'*Iliade* je crois avoir vingt pieds de hauteur.

deux mains. Toute la salle suivit son exemple. A la fin de l'acte, le major Macartney vint, de la part du vice-roi, inviter M. Saint-Léger (c'était le nom de l'indiscret) à faire des excuses au public, ce qu'il fit sur-le-champ. Cette aventure contribua, ce me semble, à une réforme que désirait depuis longtemps M. Shéridan : il fut fait un règlement en conséquence duquel personne désormais ne devait être admis dans les coulisses.

(Mistress Bellamy, *Mémoires.*)

Adresse de lettre.

La réputation de Boërhaave était si étendue, qu'un mandarin lui ayant écrit de la Chine, avec cette seule adresse : « A l'illustre Boërhaave, médecin en Europe, » la lettre lui parvint. (*Dict. hist.*)

M. Victor Hugo reçut un jour une lettre qui portait pour unique suscription : *Au plus grand poète de l'époque.* L'auteur des *Feuilles d'automne*, sans l'ouvrir, l'adressa rue de l'Université, à M. de Lamartine, qui la renvoya lui-même Place Royale. On ne sait au juste qui des deux illustres se décida à l'ouvrir le premier.

Adultère.

L'adultère était inconnu chez les premiers Spartiates. On cite à ce propos le mot d'un certain Giradas, à qui un étranger demandait quel était le châtiment des adultères dans son pays : « Il n'y a point d'adultères chez nous, répondit-il. — Mais s'il y en avait? — Eh bien, il serait condamné à payer un taureau assez grand pour pouvoir, en allongeant le cou, boire du Taygète dans l'Eurotas. — Comment pourrait-il y avoir un taureau pareil? fit l'autre étonné. — Mais comment pourrait-il y avoir un adultère à Sparte? » dit Giradas en riant.

(Plutarque, *Vie de Lycurgue.*)

En Languedoc, dans le treizième, le quatorzième et le quinzième siècle, lorsque quelqu'un, homme ou femme, était surpris en adultère, on le condamnait à courir tout nu, à l'heure de midi, d'un bout de la ville à l'autre.

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Adultère par ambition.

Catherine II, n'étant encore que grande-duchesse de Russie, ne pouvait avoir d'enfant de son mari, petit-fils de Pierre le Grand. Les circonstances rendaient dangereux le manque d'héritier de l'empire. Le chancelier Bestuchef vint un jour trouver Catherine et lui dit : « Madame, il faut à l'empire un héritier de façon ou d'autre. » La princesse fut révoltée d'un discours semblable, qui lui semblait menacer son autorité; mais le chancelier ajouta que c'était l'unique moyen de consolider sa puissance, qu'il s'agissait seulement d'avoir un fils. La grande-duchesse, se calmant alors, répondit avec dignité : « Puisqu'il faut absolument un successeur à l'empire, envoyez-moi ce soir Soltikoff » (un officier de ses gardes). Cet adultère, ainsi calculé par l'ambition, donna le jour à un grand-duc.

(*Choix d'anecdotes.*)

Affaires.

M. de Montrond menait grand train, dépensait beaucoup et avait souvent d'impérieux besoins d'argent. Un jour, il s'adresse au baron James de Rothschild, qui l'éconduit par cette réponse connue :

— Croyez-moi, je regrette beaucoup de ne pouvoir faire ce que vous me demandez, mais ma maison s'est interdit expressément tous les prêts de cette nature...

— Elle est si riche !

— Je ne dis pas le contraire, monsieur le comte, mais l'argent qu'elle a appartient exclusivement aux affaires...

— Les affaires ! les affaires ! monsieur le baron, je sais ce que c'est et je vais vous le dire : les affaires, c'est l'argent des autres (1).

(*La Liberté.*)

Affront irréparable.

Charles IX, à la chasse, aperçoit un jeune seigneur qui courait étourdiment devant lui. Il lui crie plusieurs fois de s'arrêter; mais ce jeune homme, qui

(1) Si cette anecdote est authentique, c'est à Montrond que M. Al. Dumas fils aurait emprunté ce mot, qu'il a mis dans sa *Question d'argent.*

ne l'entend point, continue de courir. Le roi pique des deux, le joint, et lui applique plusieurs coups de houssine, en lui criant : « Arrête-toi donc! » Le cavalier, sensible à un pareil traitement, se retourne, et lui dit : « En quoi ai-je offensé Votre Majesté, pour être traité de la sorte? Sont-ce là les récompenses des blessures que j'ai reçues à votre service? » Au même instant, il ouvre son habit, et montre plusieurs cicatrices. « Je suis gentilhomme, continue-t-il, et ne dois pas être exposé à des coups de houssine, comme un vil esclave. » Charles reconnaît sa faute, et sans répondre un seul mot, revient dans son palais, triste et rêveur. On ne savait à quoi attribuer cette mélancolie. Carnavalet, qui avait été gouverneur du monarque, conservait sur lui un reste d'ascendant. Il ose lui demander le sujet de sa tristesse. Le roi lui avoue ce qui s'était passé, et lui demande conseil. Le résultat fut que Charles ferait appeler le gentilhomme offensé, lui témoignerait le regret de s'être porté à cette sorte d'excès, et s'offrirait de tout réparer par des grâces éclatantes. Le gentilhomme est effectivement appelé. Le roi s'excuse de son mieux, et l'assure qu'il n'a qu'à demander telle grâce qu'il voudra pour satisfaction, et qu'elle lui sera accordée. Le gentilhomme remercie respectueusement le prince des excuses qu'il veut bien lui faire, refuse les grâces offertes et déclare qu'il n'en veut accepter aucune, afin qu'il ne fût pas dit qu'il les devait à des coups de houssine. Après une profonde inclination, il se retire et ne reparaît plus à la cour.

(*Improvisateur français.*)

Affront salutaire.

Autrefois, en France, on coupait la nappe, dans les banquets, devant ceux à qui l'on voulait faire un affront et un reproche de bassesse ou de lâcheté.

Charles VI avait à sa table, le jour de l'Épiphanie, plusieurs convives illustres, entre lesquels étaient Guillaume de Hainaut. Tout à coup un héraut d'armes se présenta devant ce seigneur et trancha la nappe en lui disant qu'un prince qui ne portait pas d'armes n'était pas digne de manger à la table du roi. Guillaume, surpris, répondit qu'il portait le heaume, la lance et l'écu, comme les autres chevaliers. « Non, sire, cela ne se peut, répondit le plus vieux des hérauts. Vous savez que votre grand-oncle a été tué par les Frisons, et que jusqu'ici sa mort est restée impunie. Certes, si vous possédiez des armes, il y a longtemps qu'elle serait vengée. » Cette sanglante leçon réveilla Guillaume, qui vengea l'outrage de sa famille.

(Chéruel, *Dictionn. des Institut.*)

Age.

« Monsieur, combien comptez-vous d'années à présent, demandait au capitaine Strique le maréchal de Bassompierre? — Monsieur, trente-huit ou quarante-huit ans. — Comment, trente-huit ou quarante-huit! mais l'un et l'autre sont bien différents. Comment ne savez-vous pas mieux votre âge? — Monsieur, je compte mon argent, mon argenterie, mes revenus, parce que je puis les perdre, ou qu'on peut me les prendre; mais comme je ne crains ni qu'on me prenne, ni que je perde aucune de mes années, je suis tranquille et je ne les compte pas. »

(*Espr. des journ.* 1785.)

Le maréchal de Créqui était fort coquet et il voulait toujours paraître jeune. Quand le cardinal de Richelieu, avant que d'être duc, se fit recevoir conseiller honoraire au parlement, M. de Créqui fut un de ses témoins et lui dit, au sortir de là : « Monsieur, je vous ai rendu aujourd'hui le plus grand service que je « vous pouvais rendre, en disant mon « âge. »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

La marquise de Sablé voulut un jour faire faire son horoscope; elle dit six ans moins qu'elle n'avait. Mademoiselle de Chalais lui dit : « Madame, on ne saurait faire ce que vous voulez, si vous ne dites votre âge au juste. — Il se moque, il se moque, ce monsieur l'astrologue, répondit-elle; s'il n'est pas content de cela, donnez-lui encore six mois. »

(*Id.*)

« Quel âge avez-vous? demandait

Louis XIV à une personne de sa cour. — Sire, répondit-elle en s'inclinant, l'âge qu'il plaira à Votre Majesté. »

Quand Louis XIV revit le maréchal de Villeroy après la bataille de Ramillies : « Monsieur le maréchal, lui dit-il, on n'est pas heureux à notre âge. »

Louis XIV se plaignait devant le maréchal de Grammont d'avoir soixante ans : « Ah! Sire, répondit-il, qui est-ce qui n'a pas soixante ans (1). »

Un jour, un vieil officier demandait au roi Louis XIV de le maintenir à son service et de ne pas le mettre aux Invalides :

— « Mais vous êtes bien vieux, monsieur, répondit le monarque.

— Sire, repartit l'officier, je n'ai que trois ans de plus que Votre Majesté, et j'espère encore la servir pendant au moins vingt ans. »

Cette flatterie déguisée plut au roi, qui se rendit aux vœux de l'adroit vétéran.

(Rosely, *Liberté.*)

Madame de S... et madame d'H... étaient déjà sur le retour de l'âge et faisaient tout leur possible pour cacher le nombre de leurs années. C'est pourquoi madame de S..., rendant visite à madame d'H... au commencement de chaque année, avait coutume de lui dire. « Madame, « je viens savoir quel âge vous voulez « que nous ayons cette année. »

(*Ménagiana.*)

Louis XV, trouvant un jour Moncrif chez la reine, lui dit : « Savez-vous, Moncrif, qu'il y a des gens qui vous donnent quatre-vingts ans? — Oui, Sire, répondit-il, mais je ne les prends pas. »

On demandait à Voltaire ce qu'il pensait de l'âge du monde. — « Je ne sais, dit-il, mais je regarde le monde comme une vieille coquette qui cache son âge. »

(*Improvisateur français.*)

---

(1) Ou, suivant une autre version : « Soixante ans, c'est l'âge de tout le monde. »

Un jour que Crébillon le tragique eut l'honneur de parler à Louis XV, le Roi lui dit : « Vous êtes bien vieux, Monsieur « de Crébillon; vous avez quatre-vingt-« cinq ans. — Sire, repartit celui-ci, ce « n'est pas moi, c'est mon baptistaire « qui les a. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Louis XV demandait à M. de Landsmath quel âge il avait. Celui-ci était vieux, et n'aimait pas à s'occuper du nombre de ses années; il éluda la réponse. Quinze jours après, Louis XV sortit de sa poche un papier, et lut à haute voix : « Ce tel jour du mois de... en 1680 et tant, a été baptisé par nous, curé de***, le fils de haut et puissant seigneur, etc. — Qu'est-ce? dit Landsmath avec humeur; serait-ce mon extrait de baptême que Votre Majesté a fait demander? — Vous le voyez, Landsmath, dit le roi. — Eh bien, Sire, cachez cela bien vite; un prince chargé du bonheur de vingt-cinq millions d'hommes ne doit pas en affliger un seul à plaisir. »

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Le chevalier de Lorenzi alla avec M. de Saint-Lambert à Versailles. En cheminant ils causent, et M. de Saint-Lambert, par occasion, lui demande son âge. « J'ai soixante ans, lui répond le chevalier. — Je ne vous croyais pas si âgé, lui dit M. de Saint-Lambert. — Quand je dis soixante ans, reprend le chevalier, je ne les ai pas encore tout à fait... non, pas tout à l'heure... mais... — Mais enfin, quel âge au juste avez-vous?... — J'ai cinquante-cinq ans faits; mais ne voulez-vous pas que je m'assujettisse à changer d'âge tous les ans, comme de chemise?... »

(Grimm, *Correspondance.*)

« Fi! ne parlez donc pas de moi, nous disait la princesse Kourakin : savez-vous que j'ai cent ans? — Oh! bon, reprit son malicieux médecin, il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'on dit. » Elle le menaça d'un soufflet : le fripon avait visé trop juste.

J'ai connu une autre femme qui, dans sa première jeunesse, était convenue au couvent avec une de ses petites amies

de ne jamais dissimuler son âge. Le traité fut ponctuellement exécuté par elle jusqu'à vingt-neuf ans; mais, lorsqu'il lui fallut avouer la terrible trentaine, le cœur lui manqua, et elle s'arrangea tout doucement avec sa conscience pour dissimuler trois années. Son amie, témoin de sa lâcheté, lui cria en riant : « Ah! poltronne, vous avez peur, vous reculez! »

(Charles Briffault, *Passe-temps d'un reclus.*)

Les cabriolets venaient d'être mis à la mode, c'était sous Louis XV, et le *bon ton* voulait que toute femme conduisit son véhicule elle-même. Quelle confusion! Les plus jolies mains étaient peut-être les plus malhabiles, et de jour en jour les accidents devenaient de plus en plus nombreux. Le roi manda, je crois, M. d'Argenson, et le pria de veiller à la sûreté des passants.

— Je le ferai de tout mon cœur, Sire, dit l'autre. Mais voulez-vous que les accidents disparaissent tout à fait?

— Parbleu!

— Laissez-moi faire.

Le lendemain, une ordonnance était rendue qui interdisait à toute femme ou dame de conduire elle-même son cabriolet, à moins qu'elle ne présentât quelques garanties de prudence et de maturité, et qu'elle n'eût, par exemple, l'âge de raison, — *trente ans.*

Deux jours après aucun cabriolet ne passait dans la rue conduit par une femme. Il n'y avait pas dans tout Paris une Parisienne assez courageuse pour fouetter publiquement ses chevaux et pour avouer qu'elle avait trente ans.

(J. Claretie, *Illustration.*)

Une fille se plaignait d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. « Consolez-vous, Mademoiselle, lui dit quelqu'un; vous vous en éloignez tous les jours. »

(*Bibliothèque de société.*)

A la chambre correctionnelle.

Le président. — Votre âge, Madame?

La dame. — Oh! l'âge que vous voudrez, Monsieur.

Le président. — Quarante-cinq ans... Votre profession?

La dame. — Pardon, Monsieur, vous vous trompez de dix ans.

Le président. — Bien; cinquante-cinq ans... Votre demeure?

— *La dame frappant du pied.* — Mais, Monsieur, je vous jure que je n'ai que trente-cinq ans!

Le président. — Enfin!

Une assez jolie femme disait l'autre soir qu'elle allait ouvrir sa maison, mais qu'elle n'admettrait chez elle aucune femme qui aurait passé trente ans. — Ce sera charmant, lui dit sa cousine, mais dépêche-toi, car dans un an, tu ne pourras plus t'inviter.

(Mme de Girardin, *Lettres parisiennes.*)

Un soir, un vieillard, ami de M. Auber, descendait avec le maëstro l'escalier de l'Opéra.

— Hé, hé, mon ami, nous nous faisons vieux.

— Que voulez-vous, répondit en souriant M. Auber, il faut se résigner, puisque vieillir est le seul moyen de vivre longtemps.

(X. Feyrnet, *Temps.*)

Agent matrimonial.

Affamé, perdu de dettes, un Bohême était venu chez un agent matrimonial pour épouser une prétendue dot de trois mille francs de rente : dot bien modeste, bien vraisemblable, trois mille francs de rente seulement; mais en revanche la femme était vertueuse.

Après les explications parlementaires, le marieur ayant demandé, selon l'usage, deux cents francs de frais de bureau, le prétendant, désabusé, haussa les épaules et répondit :

— Est-ce que je me marierais si j'avais deux cents francs!

(Virmaître, *Liberté.*)

Le comte de G*** entretenait assez magnifiquement une certaine demoiselle Justine, qu'il surprit, un beau matin, avec le jeune marquis de Low***; il fut assez indiscret pour vouloir lui reprocher sa

perfidie. « Ingrat, lui dit-elle, ingrat que vous êtes! vous me traitez ainsi, quand je me donne une peine de chien pour engager ce jeune homme, qui doit être un jour immensément riche, à épouser votre fille... » Une explication si essentielle apaisa tout : on consentit à ne plus troubler la négociation, et le mariage fut déclaré, en effet, quelques mois après.

(Grimm, *Correspondance.*)

Agioteur mourant.

Un mississipien (1) était aux prises avec la mort, il avait la tête remplie d'*actions*, de *primes*, de *marché ferme*, du *premier timbre*, du *second timbre*. Son confesseur l'exhortait à bien mourir, et lui représentait qu'il devait bientôt rendre compte de ses actions. Ce mot d'*actions* le frappa. « Je vous prie, dit-il, à son confesseur, de m'apprendre sur quel pied elles sont. Seraient-elles baissées? »

(*Bibliothèque de la cour.*)

Aîné et cadets.

L'armée d'Henri IV et celle du duc de Joyeuse étaient prêtes à en venir aux mains : avant le commencement de l'action, le roi de Navarre, se tournant vers les princes de Condé et de Soissons, leur dit, avec cette confiance qui précède la victoire : « Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons; et, vive Dieu! je vous ferai voir que je suis votre aîné. — Et nous, lui répondirent-ils, nous vous montrerons que vous avez de bons cadets. »

(*Henriciana.*)

Allégorie audacieuse.

Pendant que Giotto travaillait dans une salle où il laissa son portrait parmi ceux de plusieurs hommes fameux, le roi Robert le pria, par je ne sais quel caprice, de peindre le royaume de Naples. Giotto, dit-on, représenta un âne couvert d'un bât, surmonté d'une couronne et d'un sceptre. A ses pieds se trouvait un autre bât tout neuf, également chargé des insignes royaux. L'âne le flairait, et semblait désirer qu'on le mît à la place de celui qu'il avait sur le dos. Le roi ayant demandé ce que signifiait cette allégorie, Giotto répondit que l'âne était l'image fidèle du royaume de Naples, qui chaque jour désirait passer sous un nouveau maître.

(Vasari, *Vie des peintres.*)

Allusion.

Le cardinal de Richelieu, pour presser la publication du Dictionnaire de l'Académie, ayant rétabli une pension de 2,000 livres qu'avait autrefois Vaugelas et qu'on avait supprimée, celui-ci alla remercier le Cardinal, qui lui dit : « Eh bien, Monsieur, vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de *pension.* — Non, Monseigneur, répliqua Vaugelas, lui faisant une révérence fort profonde, et moins encore celui de *reconnaissance.* »

(Pellisson, *Hist. de l'Académie.*)

Le citoyen de Genève, passant par Amiens, fut voir M. Gresset. L'académicien le questionna beaucoup, et mit tout en œuvre pour engager la conversation. Rousseau, qui ne voulait s'entretenir que de choses indifférentes, comme c'était sa coutume, lui dit : « Monsieur Gresset, vous avez fait parler un perroquet, mais vous ne ferez jamais parler un ours ». Le philosophe faisait allusion au mot du poëte qui avait dit peu auparavant en parlant de lui : « C'est dommage qu'un pareil philosophe soit un peu ours. »

(*Journal de Paris*, 1787.)

Lorsque le duc Jean d'Anjou s'approcha de Naples, à la tête d'une grande armée, pour s'emparer de cette ville, il fit mettre sur ses drapeaux le passage de l'Évangile de saint Jean : « *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes.* » Alphonse d'Aragon, qui défendait la ville, lui répondit par cet autre passage de l'Écriture, pris du même endroit, et qu'il plaça également sur ses drapeaux : « *Venit et non receperunt eum.* »

On a appliqué au corps des médecins ce passage de l'Écriture sainte : « *Non mortui laudabunt te.* Les morts ne chanteront pas vos louanges. »

(1) C'est-à-dire un parvenu, enrichi par le système de Law, fondé sur l'exploitation du vaste territoire arrosé par le Mississipi.

Le chancelier Duprat amassa des biens immenses. Comme il ne cessait de demander de nouvelles grâces au roi, ce prince lui répondit par ce demi-vers de Virgile, qui faisait allusion à son nom : « *sat* prata *bibere.* »

La veille d'une bataille, un officier vint demander au maréchal de Toiras la permission d'aller voir son père qui était à l'extrémité : « *Allez*, lui dit ce général ; *père et mère honoreras, afin que vives longuement.* »

Un catholique, pour justifier son mariage avec une jolie protestante, citait ces deux vers de la tragédie des *Horaces* de Corneille :

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

On sait que le maréchal de Berwick remporta une grande victoire à Almanza en Espagne. Un jour qu'un soldat répondit en espagnol à ce général : « Camarade, lui dit Berwick, où as-tu appris l'espagnol ? — A Almanza, mon général. »

(Panckoucke.)

Un poëte mendiant avait adressé une pièce de vers assez faible à un ministre : « Ces vers sentent le *collége*, disait-on. — Non, reprit quelqu'un, ils sentent la *pension.* »

Henri IV, pour rabattre la fierté d'un ambassadeur d'Espagne, qui lui vantait la puissance de son maître, lui dit avec vivacité : « S'il me prenait envie de monter à cheval, j'irais avec mon armée déjeuner à Milan, entendre la messe à Rome et dîner à Naples. » L'ambassadeur lui répondit : « De ce train-là, Votre Majesté pourrait bien arriver pour *vêpres* en Sicile. »

Louis XIV, qui avait le regard fixe et imposant, n'ayant pu faire baisser les yeux à un soldat qui le fixait, lui demanda comment il osait le regarder ainsi : — Sire, il n'appartient qu'à l'*aigle* de fixer le *soleil* (1). — Le regard hardi de cet homme lui avait fait donner le nom de l'*aigle* dans son régiment.

L'abbé de Vertot fut d'abord capucin ; il passa ensuite dans d'autres ordres et changea souvent de bénéfices ; on appelait cela : *les révolutions de l'Abbé de Vertot.*

(Panckoucke.)

Amant (Stratagème d').

Il arriva à la cour de Madame Royale, sœur du roi de Sardaigne, une aventure qui fit beaucoup de bruit. Parmi les filles d'honneur de la princesse, qui étaient toutes très-aimables, il y en avait une qui l'emportait sur toutes les autres, de façon que sa beauté lui attirait nombre d'adorateurs. Un jeune Piémontais, assez aimable de sa figure, plein d'esprit, mais d'une étourderie au-dessus de tout, se mit sur les rangs ; mais, après avoir soupiré assez longtemps, il se vit tout aussi avancé que le premier jour. L'amant rebuté crut qu'il était de son honneur de ne pas survivre à un pareil traitement. Cependant, dans une circonstance aussi délicate, il résolut de ne rien précipiter ; il crut même qu'en faisant part à la cruelle du désespoir où elle l'avait jeté et de la terrible extrémité à laquelle il se trouvait réduit, cela pourrait l'engager à le traiter avec moins de rigueur ; mais il en arriva tout autrement. Ayant déclaré qu'il se tuerait si son martyre durait plus longtemps, la demoiselle lui répondit assez froidement : « Eh bien, Monsieur, tuez-vous ; que m'importe ? » Ces douces paroles ôtèrent au jeune Piémontais l'envie qu'il prétendait avoir ; cependant il résolut d'en donner la peur à sa maîtresse, et après être sorti assez brusquement d'avec elle, il alla faire emplète d'une vessie qu'il fit remplir de sang, et l'ayant mise sous sa chemise, il revint trouver la demoiselle, et la menaça encore de se tuer à ses yeux, si elle persistait dans ses refus. Ayant reçu à peu près la même réponse que la précédente, il s'écria avec passion : « Vous voulez donc ma mort, mademoi-

(1) On sait que Louis XIV avait pour emblème un soleil.

selle; allons, il faut vous satisfaire. » Il tira en même temps son épée et ayant percé la vessie, il se laissa tomber et contrefit le mort. La demoiselle fit un cri épouvantable; on vint au secours. L'abondance du sang répandu effraya d'abord, mais lorsqu'on eut relevé le jeune homme, on vit bientôt à son visage que le sacrifice qu'il venait de faire ne lui avait pas coûté beaucoup. Ce qu'il y eut de fâcheux pour lui, ce fut que Madame Royale en fut informée à l'instant, car cette scène tragi-comique se passa dans son antichambre. La princesse, pour apprendre à ce jeune étourdi à ne pas manquer au respect dû aux princes, le fit mettre en prison dans un château peu éloigné de Turin, où il est demeuré deux ans.

(Baron de Pollnitz, *Memoires.*)

Un certain M. la L...., soupirant en vain depuis deux ans, s'introduisit un beau jour dans le cabinet de sa maîtresse, et lui déclara que, puisque rien n'était capable de la toucher, il était résolu de mourir, ce qu'il allait commencer sur-le-champ; et en effet, le voilà qui s'étend tout de son long sur le carreau. La dame en rit, et le laisse là. La nuit vient : on lui demande s'il est fou; point de réponse. La nuit se passe. Le lendemain de grand matin, on retourne l'exhorter à résipiscence : « Madame, je vous ai dit hier mon dernier mot, » et le désespéré tourne le dos. Le troisième jour la belle, plus embarrassée que jamais, porte un bouillon au mourant, qui le rejette avec dédain, l'air égaré et les yeux presque éteints. Le quatrième jour, la dame fait des réflexions profondes sur le scandale qui va arriver. « Un homme mort dans mon cabinet! Mort de faim! Je suis perdue! Cela va faire un éclat horrible dans le monde. On ne croira point la vérité. On en fera mille plaisanteries. » Enfin après une nouvelle exhortation, que l'amant malheureux n'entend plus parce qu'il est déjà mourant, on lui déclare que puisqu'on ne peut le faire sortir de là par de bonnes raisons, il peut en sortir à tel prix qu'il voudra. « Ciel! ai-je bien entendu! » On le lui répète. Le mourant semble reprendre à l'instant des forces, qu'à l'aide d'un grand pain et de quelques bouteilles d'excellent vin, il avait eu soin de ne pas laisser épuiser. —Ce stratagème n'est-il pas le plus joli du monde? Jusque-là on avait vu emporter les places en les affamant; M. la L.... a emporté celle qu'il voulait prendre en s'affamant lui-même (1).

(Fontenelle, *Lettres galantes.*)

Amant délicat.

Milord Albemarle, voyant sa maîtresse (Mlle Lolotte Gaucher) regarder une étoile, lui dit : « Ne la regardez pas tant, ma chère, car je ne puis vous la donner (2). »

(*Souvenirs d'une dame du palais impérial.*)

Un seigneur anglais reprochait à Dryden que, dans une de ses tragédies, Cléomènes s'amusait à causer tête à tête avec son amante, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. « Quand « je suis auprès d'une belle, lui disait le « jeune lord, je sais mieux mettre le « temps à profit. — Je le crois, répliqua « Dryden, mais aussi m'avouerez-vous « bien que vous n'êtes pas un héros. »

(Panckoucke.)

Amant dévoué.

Il y avait à la cour de Russie un chambellan nommé Mœns de la Croix, qui était d'origine française. Malheureusement, il attira les regards de Catherine. Il eût attiré ceux de bien d'autres! « Mœns de la Croix, disent les *Mé-* « *moires du temps*, était assurément un « des hommes les plus beaux et les « mieux faits; il apportait, outre sa « beauté, un charme irrésistible dans « toutes ses actions. » Comment y eût résisté Catherine, qui le voyait tous les jours? Elle avait pour dame d'honneur la sœur de Mœns de la Croix, qui favorisa leur tendresse. Elle éclatait imprudemment à tous les yeux. Ce qui frappait les indifférents pouvait-il échapper aux

(1) Voir à *Désespoir amoureux*, une aventure tout à fait analogue, sauf le dénoumement.

(2) Voir sur Milord Albemarle, qui fut ambassadeur d'Angleterre en France, et sur son amante, fille du comédien Gaucher, qui devint comtesse d'Hérouville, les *Mémoires* de Marmontel, t. 2, p. 342-7, le *Journal* de Colle et celui de Favart.

regards de Pierre? Il ne s'en fia point à des indices. Un écrivain dit *que le czar voulut avoir personnellement une conviction, et qu'il fût convaincu...* — Il assembla des juges qu'il présida. Peut-être ses emportements allaient-ils révéler publiquement son injure : Mœns de la Croix le prévint : il donna plus à Catherine que sa vie, il lui donna son honneur en s'accusant de dilapidations. Les juges, qui le comprirent, saisirent avidement ce prétexte, et l'honnête criminel fut condamné à perdre la tête.

Mœns, qui devait à l'impératrice deux souvenirs d'intime tendresse, voulut encore éloigner d'elle tout danger. Que lui suggéra son amour? — Il était luthérien, et demanda un ministre de sa communion; sous la foi de ce sentiment religieux qui lie si puissamment les hommes au moment suprême, il lui remit une montre dont le double fond cachait, dit-on, son nom enlacé à celui de la czarine. Ce n'est pas tout! sur l'échafaud on le vit s'approcher de l'exécuteur et lui parler une minute à l'oreille. « Il lui demande « à mourir d'un seul coup, » disait la foule. C'était bien plus qu'il demandait! « Dans la doublure de mon habit, disait-« il tout bas au bourreau, est un por-« trait garni de gros diamants : ils sont « à toi, pourvu que tu brûles l'image. » Et cet homme, qui peut-être n'avait jamais vu sa souveraine, exécuta le dernier vœu de son amant.

(*Mémoires secrets sur la Russie.* Édition Barrière.)

Amant imprudent.

« On vous voyait tous les jours avec M..., disait-on à La Harpe. D'où vient que maintenant vous êtes brouillés? — C'est, répliqua audacieusement le petit homme, qu'il ne me pardonne pas d'avoir quitté sa femme. »

Amant jaloux et brutal.

Le duc de Lauzun, amoureux de madame de Monaco, sœur du comte de Guiche, intime amie de Madame et dans toutes ses intrigues, était fort jaloux et n'était pas content d'elle. Une après-dînée d'été qu'il était allé à Saint-Cloud, il trouva Madame et sa sœur assises à terre, sur le parquet, pour se rafraîchir, et madame de Monaco à demi couchée, une main renversée par terre. Lauzun se met en galanterie avec les dames, et tourne si bien, qu'il appuie son talon dans le creux de la main de madame de Monaco, y fait la pirouette et s'en va. Madame de Monaco eut la force de ne point crier et de s'en taire. Peu après, il fit bien pis. Il écuma que le roi avait des passades avec elle, et, à l'heure où Bontems la conduisait, enveloppée d'une cape, par un degré dérobé, sur le palier duquel était une porte de derrière des cabinets du roi et vis-à-vis, sur le même palier, un privé, Lauzun prévient l'heure et s'embusque dans le privé, le ferme en dedans d'un crochet, voit par le trou de la serrure le roi qui ouvre sa porte et met la clef en dehors et la referme. Lauzun attend un peu, écoute à la porte, la ferme à double tour avec la clef, la tire et la jette dans le privé, où il s'enferme de nouveau. Quelque temps après, arrivent Bontems et la dame, qui sont bien étonnés de ne point trouver la clef à la porte du cabinet. Bontems frappe doucement plusieurs fois inutilement, enfin si fort, que le roi arrive. Bontems lui dit qu'elle est là et d'ouvrir, parce que la clef n'y est pas. Le roi répond qu'il l'y a mise; Bontems la cherche à terre pendant que le roi veut ouvrir avec le pêne, et il trouve la porte fermée à double tour. Les voilà tous trois bien étonnés et bien empêchés; la conversation se fait à travers la porte, comment ce contre-temps peut être arrivé; le roi s'épuise à vouloir forcer le pêne et ouvrir malgré le double tour. A la fin, il fallut se donner le bonsoir à travers la porte, et Lauzun, qui les entendait, à n'en pas perdre un mot, et qui les voyait, de son privé, par le trou de la serrure, bien enfermé au crochet comme quelqu'un qui serait sur le privé, riait bas de tout son cœur, et se moquait avec délices.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Amant malencontreux.

Un président entretenait mademoiselle Désorages; mais, comme il ne lui donnait que quinze louis par mois, il avait fallu consentir qu'elle en reçût trente d'un fermier général, qui partageait avec lui l'honneur de ses bonnes grâces. Toutes les fois que le financier arrivait, on fai-

sait disparaître notre robin. Un soir, la surprise fut si imprévue, qu'on n'eut que le temps de le cacher derrière le rideau d'une fenêtre ouverte; l'appartement était à l'entre-sol et donnait sur un jardin public. Notre président ne fut pas aussi tranquille dans sa retraite que la demoiselle l'eût désiré; en passant devant le rideau, elle lui détacha un si grand coup de poing qu'il en sauta par la fenêtre. Voici ce que cet amant malheureux lui écrivit le lendemain :

« Mademoiselle, le coup de poing que vous m'avez donné hier, dans le dos, ne me sort point de la tête; je crois que j'en resterai boiteux. Ainsi, trouvez bon que je ne vous aime plus, et ne soyez point surprise si je cesse de vous voir. C'est dans ces sentiments que je serai, toute ma vie, votre tendre et fidèle amant, le président de ***. »

(Grimm, *Correspondance.*)

Le maréchal d'Albert, après en avoir conté pendant près de deux ans à madame Cornuel, sans s'en trouver plus avancé, prit enfin le parti de se retirer : « J'en suis fâchée, dit-elle, car je commençais à l'entendre. »

(De la Place, *Pièces intéressantes.*)

L'abbé de Chauvelin, bossu par devant et par derrière, d'une petitesse extrême, mais spirituel, vif, effronté, était très-entreprenant avec les femmes quand par hasard il trouvait l'occasion de l'être. Un soir, il fut chez madame de Nantouillet; elle était seule, un peu malade et sur sa chaise longue. L'abbé passa subitement de la galanterie à l'amour, et devint si pressant et si impertinent que madame de Nantouillet se hâta de sonner de toutes ses forces. Un grand valet de chambre arrive : « Mettez monsieur l'abbé sur la cheminée, » lui dit-elle. La cheminée était haute, le valet de chambre robuste; il saisit le petit abbé, qui se débat en vain; on l'assied sur la cheminée; l'abbé frémit en se voyant placé à cette élévation prodigieuse pour lui : il n'aurait pu sauter sur le parquet sans risquer sa vie. Les éclats de rire de madame de Nantouillet augmentaient encore sa fureur, qui fut au comble lorsque, dans cette fâcheuse situation, il entendit annoncer une visite. (*Genlisiana.*)

Je rendais des soins à la seconde fille de mon hôte, nommée Dona Henriette. Je me levais tous les jours à six heures du matin, parce que j'étais sûr de trouver Henriette seule dans le salon, occupée à faire de la dentelle; je la regardais travailler; j'osais quelquefois lui baiser la main. Je courais au jardin lui cueillir des roses; j'avais soin de les prendre toujours en boutons, pour les voir s'épanouir sur son sein; mon imagination me servait bien; je croyais être véritablement témoin des progrès que la chaleur de ce beau sein faisait faire à mes roses. Quelquefois Henriette me rendait mon bouquet après l'avoir porté : c'était alors que mon grand plaisir était de manger mes roses feuille à feuille, après les avoir bien fanées par mes baisers. Henriette n'était pas de celles qui comprennent le plaisir de manger un bouquet; d'ailleurs elle était bien plus âgée que moi, et tournait mon amour en plaisanterie; mais elle avait assez d'amour-propre pour s'être flattée des hommages même d'un enfant, et l'empire qu'elle avait sur cet enfant l'amusait au moins, s'il ne l'intéressait pas. Elle voulut s'en servir un jour d'une manière assez plaisante.

J'avais la mauvaise habitude de dire à tout propos un certain mot espagnol, qui répond, en français, à celui de *pardieu.* Henriette, qui prenait plaisir quelquefois à me corriger de mes défauts, me promit de m'embrasser si j'étais douze heures sans le dire. Le marché commençait à six heures du matin. Je me fis violence toute la journée; le prix qu'on avait mis à mon attention m'enflammait au point que j'aimais mieux ne pas parler que de m'exposer à le perdre. Je fus assez heureux pour arriver sain et sauf jusqu'à six heures moins une minute du soir; alors, ma montre à la main, je vais à elle, avec l'air du bonheur, et je m'écriai : « Pardieu ! je vais avoir gagné. — Vous avez perdu, » me dit Henriette, et malgré toutes mes instances elle fut inflexible. Cette petite aventure me fit une telle peine, que depuis ce temps, je n'ai jamais prononcé le mot qui me coûta ce baiser.

(Florian, *Mémoires d'un jeune Espagnol*) (1).

(1) Ce sont les mémoires de sa propre jeunesse que Florian a écrits sous ce titre.

Amant passionné.

Le poëte Linière but un jour toute l'eau d'un bénitier où l'une de ses maîtresses avait trempé le bout de son doigt.

(*Carpentériana.*)

Mademoiselle de Feldtbruck, aimée du comte d'Ouwerkerke, passait en carrosse sur le pont de Maëstricht. Le comte était à cheval à la portière, qui l'entretenait de sa flamme. La demoiselle, peu sensible aux discours du comte, daignait à peine l'écouter. A la fin, fatiguée d'entendre toujours toucher la même corde, elle lui dit que quand il s'agissait de promettre, les amants ne s'épargnaient point; mais qu'on reconnaissait le peu de fonds qu'il y avait à faire sur leur amour, dès qu'on en exigeait des preuves bien marquées. « Par exemple, Monsieur, lui dit-elle, je parie que si je demandais de vous que vous vous jetassiez du haut du pont dans la rivière, vous n'en feriez rien. » Le vif amant ne répondit à ce défi qu'en donnant des deux à son cheval, qui s'élança de dessus le pont dans la Meuse. La demoise le vit son amant prêt à se noyer; heureusement pour lui il ne perdit point l'arçon, et son cheval, qui était des plus vigoureux, eut encore, après un tel saut, assez de force pour porter son cavalier dans une île, où l'on vint le prendre dans un bateau. Après une preuve de cette nature, la demoiselle pouvait se vanter ou d'être aimée ou d'avoir un amant bien fou (1).

(Comte de Pollnitz, *Mémoires.*)

Un extravagant rimeur et chanteur, qu'on appelle M. d'Enhant, devint amoureux de madame de Montbazon; et un jour qu'on lui arrachait une dent : « Misérable mortel que je suis, s'écria-t-il, j'ai toutes mes dents, et on va en arracher une à cette divinité! » Il part de la main et s'en alla faire arracher seize.

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Amant transi.

Une jeune dame qui avait été privée pendant trois mois de voir son amant, le rencontra au sortir de chez elle. Celui-ci lui témoignait les plus tendres sentiments, lorsqu'il survint une forte pluie. Le jeune homme en paraissait inquiet, et cherchait à s'en garantir : « Quoi! vous avez été trois mois absent, lui dit son amante avec emportement; vous m'aimez, vous me voyez, et vous songez qu'il pleut! » (*Bibliothèque de société.*)

Amateur.

Pendant le supplice de Damiens, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place de Grève furent louées chèrement, et surtout par les dames. Un académicien de Paris, qui voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, fut repoussé par les archers. Le bourreau leur dit : « Laissez entrer monsieur, c'est un amateur. » Et cet amateur était La Condamine.

(Voltaire, *Questions encycl.*)

La grande manie de George Selwyn, un des hommes les plus spirituels du siècle passé, était d'assister aux exécutions. Aussitôt que l'échafaud se dressait quelque part, on était sûr de voir paraître Selwyn.

Il était à Paris en 1757, l'année même où Damiens avait tenté d'assassiner Louis XV. Voir un homme mourir sur la roue! Selwyn aurait échangé trois pendaisons au moins contre un pareil spetacle.

Les jours de grande exécution, le bourreau (M. de Paris) avait l'habitude d'inviter ses confrères de province, afin de leur donner un spécimen de sa dextérité. Naturellement, à l'heure fatale, Selwyn se trouvait sur le lieu du supplice. Lorsque les bourreaux de province se présentèrent au pied de l'échafaud, une barrière leur ferma le passage; Selwyn se joignit à eux avec empressement. L'aide-bourreau se présente à la barrière et laisse passer les hommes un à un en les annonçant :

— Monsieur de Lyon.

— Monsieur de Bordeaux, etc.

Arrive le tour de Selwyn; l'aide-bourreau le reconnaît aussitôt pour un Anglais :

— Monsieur de Londres? demande-t-il.

— Certainement, fait Selwyn, en se redressant avec orgueil.

(1) Voir *Audace chevaleresque.*

— Passez, alors, dit le bourreau.

A Londres, Selwyn assistait si régulièrement à toutes les exécutions, que le bourreau le connaissait intimement. Un jour, la procession partie de Newgate était arrivée à Tyburn; le chapelain avait dit les dernières prières, la charrette fatale se trouvait sous le gibet, la corde était passée au cou du condamné, mais le bourreau ne faisait aucun signe pour faire avancer le tombereau et pour lancer la victime dans l'espace. La foule pousse des grognements de mauvaise humeur; le shériff s'impatiente et demande des explications :

— Mais, monsieur le shériff, répond le bourreau, comment voulez-vous que je commence ? Vous voyez bien que M. Selwyn n'est pas encore arrivé. »

(*International.*)

Amazones.

Les Argiennes, ayant appris que Cléomènes, roi de Sparte, avait taillé leurs maris en pièces, et s'avançait vers Argos, qu'il croyait trouver sans défense, s'armèrent à la voix de l'une d'elles, Telesilla, repoussèrent le roi Cléomènes avec grande perte pour lui, et chassèrent Démarate, l'autre roi de Lacédémone, bien qu'il eût déjà pénétré dans la ville. Une fête solennelle fut instituée à Argos pour célébrer l'anniversaire de cette glorieuse défense de la patrie. Pendant ces fêtes, les femmes revêtaient des habits d'homme et les hommes s'habillaient en femmes; de plus, pour celles d'entre ces héroïnes qui, après s'être illustrées sur les murs de la ville, eurent la fantaisie de se remarier, une loi fut faite qui les autorisait à porter, la nuit, des barbes postiches quand elles coucheraient avec leurs nouveaux maris.

Le comte de Saint-Balmont ayant été obligé de suivre le duc de Lorraine à la guerre, son épouse prit le parti de se retirer à la campagne. Un officier de cavalerie étant venu prendre un logement sur ses terres, s'y comporta fort mal. Madame de Saint-Balmont, avec beaucoup d'honnêteté, lui envoya faire des plaintes qu'il méprisa. Elle résolut d'en tirer raison; elle lui écrivit un billet, qu'elle signa le chevalier de Saint-Balmont. Elle lui marquait dans ce billet que les mauvais procédés qu'il avait eus pour sa belle-sœur l'obligeaient à la venger, et qu'il le voulait voir l'épée à la main. L'officier accepta le défi et se rendit au lieu marqué. La comtesse l'attendait en habit d'homme. Ils se battirent; elle eut l'avantage sur lui; et après l'avoir désarmé, elle lui dit galamment : « Vous avez cru, Monsieur, vous battre contre le chevalier de Saint-Balmont; mais c'est madame de Saint-Balmont qui vous rend votre épée et qui vous prie, à l'avenir, d'avoir plus de considération pour les prières des dames. » Après ces mots, elle le quitta rempli de honte.

(*Féminéana.*)

La pudeur n'était pas le faible, ou si l'on veut, n'était pas le fort de Christine (la reine de Suède). Elle va voir Saumaise malade; elle le trouve qui cherchait à s'égayer par la lecture du *Moyen de parvenir*. Il en était à un endroits les plus grossiers du livre; elle s'en saisit, le lit, et veut absolument que sa favorite, la belle Sparre, le lise tout haut, franchisse tous les mots. Son maintien à la cour était celui du page le plus effronté. Etant un jour à la comédie avec la reine Anne, mère de Louis XIV, elle s'y tint dans une posture si indécente, qu'elle avait les pieds plus hauts que la tête, ce qui faisait entrevoir ce que doit cacher la femme la moins modeste. La reine mère dit à plusieurs dames qu'elle avait été tentée trois ou quatre fois de lui donner un soufflet, et qu'elle l'aurait fait, si ce n'eût pas été un lieu public. Mademoiselle, qui ne l'aimait pas, parce que cette reine des Goths, dit-elle, n'avait pas jugé à propos de lui rendre la visite qu'elle lui avait faite, dit aussi qu'elle la trouva un jour à la comédie habillée en homme, à l'exception de la jupe, un chapeau sur la tête, et les jambes en l'air, croisées l'une sur l'autre, assise dans un fauteuil au milieu de la salle du spectacle, dans le parterre, autant qu'il m'en souvient.

(Dreux du Radier, *Récréations histor.*)

L'aventure qui a servi d'occasion à l'exil de madame de Langeac mérite d'être rapportée. M. de Langeac, son fils aîné,

et le comte de Rouhault (Gamaches), avaient été cités par devant les maréchaux de France pour une affaire qui pouvait devenir sérieuse : le tribunal les avait accommodés ; mais, jugeant que M. de Langeac était l'agresseur, il avait été condamné à faire des excuses à M. de Rouhault, et à six mois de prison à l'abbaye Saint-Germain. Madame de Langeac a écrit à M. de Rouhault un cartel conçu en ces termes. « Les femmes honnêtes ne craignent pas les gens braves, monsieur le comte, encore moins ceux qui sont assez lâches et efféminés pour, quand ils ont les plus grands torts, se faire donner des gardes des maréchaux de France, par amour de leur pauvre petit individu. C'est pourquoi je vous attends ce soir à neuf heures au Cours la Reine, et je vous apprendrai les règles de l'honneur. Je ne signe point, vous connaissez mon écriture.... » Ce défi ridicule a achevé de peindre ladite dame, et elle a reçu l'avis de se retirer.

(*Correspondance secrète.*)

En novembre 1834, dans les États prussiens, le baron de Trautmansdorf était sur le point d'épouser une jeune comtesse polonaise, Lodoïska de R***, veuve d'un général. Un compétiteur survint, qui, pour prendre la place de Trautmansdorf, chercha à le ridiculiser dans une pièce de vers : elle était signée baron de Ropp. Celui-ci fut défié, mais, sur le terrain, un ami se substitua à Ropp avec l'agrément de l'offensé. Trautmansdorf tué, son témoin reprocha sa couardise au baron et le provoqua. Ropp mit enfin l'épée à la main et frappa mortellement son adversaire. Mais quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant dans sa victime Lodoïska elle-même qui, pour assister son amant, avait revêtu des habits d'homme et s'était grimée de façon à donner le change ! — Saisi de remords, Ropp se perça de son épée (1).

(Colombey, *Hist. anecdot. du duel.*)

Ambassadeur.

Polycratidas ayant été envoyé en ambassade aux lieutenants du roi de Perse, on lui demanda s'il venait de son propre mouvement, ou s'il était envoyé du peuple : « Si j'obtiens ce que je demande, répondit-il, c'est de la part du peuple ; sinon, c'est de mon propre mouvement. »

Un grand-duc de Toscane se plaignait à un ambassadeur de Venise, de ce que sa république lui avait envoyé un Vénitien qui s'était fort mal conduit pendant le séjour qu'il avait fait auprès de lui. « Il ne faut pas, dit l'ambassadeur, que Votre Altesse s'en étonne, car je puis l'assurer que nous avons beaucoup de fous à Venise. — Nous avons aussi des fous à Florence, lui répondit le grand-duc, mais nous ne les envoyons pas dehors pour traiter les affaires publiques. »

Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant des démêlés avec François Ier, roi de France, résolut de lui envoyer un ambassadeur, et de le charger de paroles fières et menaçantes. Il choisit pour cet emploi l'évêque Bonner en qui il avait beaucoup de confiance. Cet évêque lui représenta que sa vie serait en grand danger, s'il tenait de pareils discours à un roi qui était aussi fier que François Ier : « Ne craignez rien, lui dit Henri VIII, si le roi de France vous faisait mourir, je ferais abattre bien des têtes à quantité de Français qui sont ici en ma puissance. — Je le crois, répondit l'évêque ; mais de toutes ces têtes il n'y en a pas une qui pourrait être adaptée sur mes épaules mieux que celle-ci, » — en montrant la sienne.

La cérémonie du mariage de Charles II, roi d'Espagne, avec la princesse Marie-Louise d'Orléans, se fit dans une petite chapelle du palais : le roi commanda de ne laisser entrer que les grands d'Espagne, et de ne point admettre les ambassadeurs. Le marquis de Villars, ambassadeur de France, dit : « La jeune reine étant nièce du roi mon maître, et mariée de ma main, je ne dois point être compris dans l'exclusion. » En effet, il fut admis à l'auguste cérémonie. En entrant dans la chapelle, il alla se mettre à la tête du banc des grands, sur un petit tabouret qui était destiné pour le connétable de Castille ; celui-ci arrivant peu de temps

(1) Voir *Duels de femmes.*

après, alla droit au marquis de Villars, et lui dit, que c'était sa place : « J'en conviens, dit le marquis, mais montrez-m'en une plus honorable, et je la prendrai. »

Un ambassadeur de Charles-Quint auprès de Soliman, empereur des Turcs, venait d'être appelé à l'audience de cet empereur. Comme il vit, en entrant dans la salle d'audience, qu'il n'y avait point de siége pour lui, et que ce n'était pas par oubli, mais par orgueil qu'on le faisait tenir debout, il ôta son manteau et s'assit dessus avec autant de liberté que si c'était un usage établi depuis longtemps; il exposa l'objet de sa mission avec une assurance et une présence d'esprit que Soliman lui-même ne put s'empêcher d'admirer. Lorsque l'audience fut finie, l'ambassadeur sortit sans prendre son manteau. On crut d'abord que c'était par oubli, et on l'avertit : il répondit avec autant de gravité que de douceur : « Les ambassadeurs du roi mon maître ne sont point dans l'usage de remporter leur siége avec eux. » (Panckoucke.)

Un seigneur de la cour de France, prenant congé de Louis XIV qui l'envoyait en qualité de son ambassadeur vers un autre souverain : « La principale instruction que j'ai à vous donner, lui dit le roi, est que vous observiez une conduite tout opposée à celle de votre prédécesseur. — Sire, lui repartit le nouvel ambassadeur, je vais faire en sorte que Votre Majesté ne donne pas une pareille instruction à celui qui me succédera. »
(*Dictionnaire des anecd.*)

Hugo Grotius étant ambassadeur de la reine de Suède en France, son chapelain prêcha un jour sur la prééminence du sacerdoce. Plein de l'idée du caractère dont il était revêtu, il se donnait à chaque période le titre pompeux d'ambassadeur du roi des rois. Au moment de se mettre à table pour dîner, lorsqu'il eut fait la prière d'usage, Grotius le prit par la main et le conduisit au fauteuil destiné pour lui-même. Le chapelain surpris en demande la raison. « Comme je ne suis que l'ambassadeur d'une reine, lui dit-il, et que vous êtes l'ambassadeur du roi des rois, la préséance vous appartient. »
(*Ann. litt.*)

Lorsque le duc de Choiseul était ambassadeur à Rome, il avait une telle attention à ne rien perdre de ses prérogatives, qu'il semblait même vouloir prendre une supériorité marquée sur les ministres des autres puissances. Le pape, qui connaissait sa tête, étant un jour sur son balcon, vit arriver de loin l'ambassadeur d'Espagne, qui, n'apercevant pas le saint-père, s'arrêta pour uriner contre les murs de son palais. Le pape lui cria : « Monsieur l'ambassadeur, pas là, s'il vous plaît, car l'ambassadeur de France voudra faire la même chose dans mon cabinet. »
(*Corr. après la mort de Louis XV.*)

Un prince d'Italie à qui les saillies ne réussissaient jamais, parce qu'il y mettait plus d'aigreur que d'esprit, étant un jour sur un balcon avec un ministre étranger qu'il cherchait à humilier, lui dit : « C'est de ce balcon qu'un de mes aïeux fit sauter un ambassadeur. — Apparemment, répondit sèchement le ministre, que les ambassadeurs ne portaient point d'épée dans ce temps-là ». (Panckoucke.)

M. P***, ambassadeur de France auprès de Victor Amédée, duc de Savoie, se conduisait avec toute la fierté qu'il croyait convenir à son caractère. Quelques jours après que ce prince eut perdu Montmeillan, irrité de quelques traits de hauteur prétendue que lui fit l'ambassadeur, il s'approche d'une fenêtre, l'ouvre, et lui dit avec colère : « Vous voyez bien cette fenêtre? — Oui, dit fièrement M. P***, en s'avançant auprès, j'en découvre Montmeillan. »

Pendant son séjour à Paris, en qualité d'ambassadeur du roi d'Angleterre à la cour de France, lord Stair, dont l'extrême fierté fut assez connue, avait défendu à son cocher de jamais céder le pas; il l'eût disputé au régent lui-même. Un jour son carrosse traverse une rue, où il rencontre le saint-sacrement. Le

colonel Young baisse la glace, et demande à lord Stair s'il trouvait bon de laisser passer le saint-sacrement. « Certainement, dit milord; mais personne autre. » Alors il ouvre la portière, descend de sa voiture, et, rendant hommage à la religion du pays, il s'agenouille dans le ruisseau. (*Journ. de Genève*, 1788.)

Ambassadeur dévoué.

Le comte du Luc, qui avait été ambassadeur de France en Suisse, disait, dans une lettre qu'il écrivait à Louis XIV, qu'il avait été sept heures à table, et qu'il avait pensé crever; mais, ajouta-t-il, que ne ferait-on pas pour le service de Votre Majesté? Et il finissait par ces mots : « J'aime beaucoup mieux prier Dieu pour sa santé, que d'y boire avec des Suisses. »

Ambassadeur galant.

Les Anglais se souviennent d'un ambassadeur de Henri IV, que la reine Elisabeth eut envie de déconcerter au milieu d'une grave harangue qu'il lui adressait. La reine se mit à jouer la distraite et l'étourdie, laissant voir à découvert une jambe charmante qu'elle affectait d'étaler. L'ambassadeur se précipita soudain, et la baisa avec transport. Élisabeth feignit d'en être indignée : « Ah! s'écria l'ambassadeur, si le roi mon maître était en ma place, rien ne manquerait à son bonheur. »

Les Russes citent aussi avec admiration l'urbanité et la présence d'esprit de M. de la Chétardie, envoyé de France auprès de leur impératrice Elisabeth. Elle était sur son trône, environnée d'une cour nombreuse qui écoutait en silence le ministre français : au milieu du discours, un bracelet d'Élisabeth se rompt et tombe sur les degrés du trône. La Chétardie s'interrompt, ramasse le bracelet, et le présente à l'impératrice d'un air galant et respectueux; puis reprenant son rôle d'ambassadeur, il revient à sa place, remet son chapeau, et poursuit sa harangue avec une gravité imperturbable. (*Mémoires secrets sur la Russie.*)

Ambassadeur ombrageux.

Gaubier de Banault, étant ambassadeur en Espagne, assistait à une comédie où l'on représentait la bataille de Pavie. Voyant un acteur terrasser celui qui faisait le rôle de François Ier, en l'obligeant à demander quartier dans les termes les plus humiliants, il sauta sur le théâtre, et passa son épée au travers du corps de cet acteur. (Panckoucke.)

Ambition.

Agrippine, mère de Néron, consulta les devins sur le sort de son fils, qu'elle voulait mettre sur le trône à quelque prix que ce fût. Les devins lui dirent : « Néron régnera, mais il tuera sa mère. — Qu'il me tue, pourvu qu'il règne, » répondit-elle. (Tacite.)

On n'a jamais raillé plus finement l'ambition du cardinal de Richelieu que le fit un jour Camus, évêque de Belley. Richelieu lui offrait une abbaye que ce prélat ne crut pas devoir accepter, d'après les lois de l'Église sur la pluralité des bénéfices. Le cardinal, surpris de ce désintéressement, lui dit « : Si vous n'aviez pas écrit contre les moines, je vous canoniserais. — Plût à Dieu, monseigneur, dit le prélat, que vous en eussiez le pouvoir, et moi le mérite; nous serions contents tous deux. »

Un membre de la chambre des communes, père de sept enfants, allait monter à la tribune pour parler en faveur du ministère. Un de ses amis, d'opinion différente, le tire par l'habit et cherche à l'arrêter par ces mots : « Eh! mon cher, vos sept enfants sont placés. — C'est vrai, mais ma femme est enceinte. » (*Choix d'anecdotes.*)

Dans les premiers temps que nous étions aux Tuileries, Napoléon me parlait de ses projets de royauté, et je lui faisais observer les difficultés que je croyais qu'il éprouverait à se faire reconnaître par les anciennes familles régnantes de l'Europe. « Si ce n'est que cela, me répondit-il, je les détrônerai tous, et alors je serai leur ancien. » (Bourrienne, *Mémoires.*)

Ambition déçue.

Louis XIV dit un jour à un seigneur de sa cour, dont il connaissait l'ambition démesurée : « Savez-vous l'espagnol? — Non, Sire. — Tant pis. » Ce seigneur crut qu'en apprenant vite cette langue, il parviendrait à être ambassadeur. Il y donna donc tous ses soins, et la sut en peu de temps. Se représentant alors au monarque : « Sire, j'ai appris l'espagnol. — Savez-vous cette langue au point de la parler avec les Espagnols mêmes? — Oui, Sire. — Je vous en félicite, vous pourrez lire *Don Quichotte* dans l'original. »

(*Merc. de Fr.*, 1782.)

Amende honorable.

Biron, duc de Lauzun, marchá avec fermeté au supplice, le 31 décembre 1793, et prononça, avant de mourir, ces paroles célèbres de repentir et d'énergie. « Je meurs, puni d'avoir été infidèle à mon Dieu, à mon roi, à mon nom. »

(De Roger, *Notice sur le duc de Biron-Lauzun.*)

Amis de cour.

Un villageois, allant à Paris avec son âne chargé de coterets qu'il y portait vendre, s'étant laissé choir avec sa charge dans un bourbier, le frappait à grands coups de bâton pour le faire relever. Un gentilhomme vêtu d'écarlate, passant par là, lui dit : « Comment, coquin, n'as-tu pas de honte d'outrager ainsi ce pauvre animal? Qui t'en ferait autant!..... Je te jure, si tu continues davantage, que, de ton bâton même, je t'en donnerai cinq cents coups sur les oreilles. » Le pauvre homme ne sait faire autre chose que d'ôter son chapeau bien humblement, et se taire, jusqu'à ce que le gentilhomme, qui allait à Paris, fût passé. Comme il le vit assez éloigné de lui, il reprend son bâton et charge son âne encore plus rudement qu'il n'avait fait, lui disant, ense moquant du gentilhomme : « Comment, monsieur mon âne, qui eût cru que vous eussiez eu des amis en cour (1)! »

(D'Ouville, *Contes.*)

(1) L'histoire est semblable à celle du jeune paysan que Don Quichotte veut soustraire à une correction de son maître.

Amitié.

Deux Syracusains, Damon et Phintias, étaient unis par la plus tendre amitié. Denys le tyran, sur une simple dénonciation, ayant condamné Phintias à la mort, celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eût garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînaient en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir, trop heureux s'il ne revenait pas. Déjà le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et, au milieu des embrassements et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

(Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis.*)

Madame la princesse de Conty étant fort affligée de la perte de M. Dodart : « Quel sens, lui dit le roi, y a-t-il à pleurer son médecin? — Ce n'est ni mon médecin ni mon domestique que je pleure, mais mon ami, » répondit-elle.

(*Longueruana.*)

Le chevalier de Narbonne, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant : « Bonjour, mon ami; comment te portes-tu? » répondit : « Bonjour, mon ami, comment t'appelles-tu? «

« Dans le monde, disait M..., vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent. »

(Chamfort.)

M. de la Revnière, obligé de choisir netre la place d'administrateur des postes etcelle de fermier général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupaient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposait et qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : « Eh! mon Dieu, cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune... C'est un million à mettre à fonds perdu, et nous n'en viendrons pas moins sou per chez vous. » (Chamfort.)

M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pehméja : « Mon ami, pourquoi tant de monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi : ma maladie est contagieuse. »

On demandait à Pehméja quelle était sa fortune? « Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh! reprit Pehméja, Dubreuil est riche. » (*Id.*)

M. de la Popelinière se déchaussait, un soir, devant ses complaisants, et se chauffait les pieds; un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là, la société parlait d'amitié, d'amis : « Un ami, dit M. de la Popelinière montrant son chien, le voilà. » (*Id.*)

Qu'on se représente madame du Deffand aveugle, assise au fond de son cabinet, dans ce fauteuil qui ressemble au tonneau de Diogène, et son vieux ami Pont-de-Veyle, couché dans une bergère, près de la cheminée. C'est le lieu de la scène. Voici un de leurs derniers entretiens. « Pont-de-Veyle? — Madame. — Où êtes-vous? — Au coin de votre cheminée. — Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis? — Oui, madame. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Cela est vrai. — Il y a cinquante ans passés. Et dans ce long intervalle aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie. — C'est ce que j'ai toujours admiré. — Mais, Pont-de-Veyle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre? — Cela se pourrait bien, madame. »

(Grimm, *Correspondance.*)

Amitié courageuse.

Alexandre, après avoir fait mutiler le philosophe Callisthène, le jeta dans une cage de fer, et le traîna ainsi à la suite de l'armée. Lysimaque, un des généraux d'Alexandre, ami fidèle de Callisthène, osa seul aller le consoler, et comme Callisthène lui représentait que ces marques d'intérêt exciteraient la colère du Macédonien : « Je vous visiterai tous les jours, lui dit Lysimaque. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il pourrait vous croire coupable, et n'éprouverait plus de remords. »

(Montesquieu, *Lysimaque.*)

Henri IV reprochait à d'Aubigné, aïeul de Mme de Maintenon, de se montrer l'ami du seigneur de la Trémouille, disgracié et exilé de la cour. « Sire, lui « répondit d'Aubigné, M. de la Trémouille « est assez malheureux, puisqu'il a perdu « la faveur de son maître; j'ai cru ne « devoir point l'abandonner dans le « temps qu'il avait le plus besoin de mon « amitié (1). »

Amitié conquise.

Peu de rois ont acquis un ami au même prix que Gustave-Adolphe. Charles IX, son père, dont le règne fut cruel, avait fait mourir le père de Baner (ou Banier), si célèbre depuis par son attachement pour Gustave, et par ses victoires. Le prince étant à la chasse s'écarta avec le jeune Baner; et, descendu de cheval, il lui dit : « Mon père a fait périr le tien; si tu veux venger sa mort par la mienne, tue-moi dès ce moment, sinon sois à jamais mon ami. » Baner, attendri et hors de lui-même, se jeta aux pieds de Gustave, et lui jura un attachement éternel (2). (*Bibliothèque de cour.*)

(1) Voir *Générosité.*

(2) Le fait est raconté d'une façon bien différente par de la Place. Voici sa version : A l'avenement de Gustave-Adolphe au trône de Suède, les exilés ainsi que les enfants de ceux qu'on avait fait mourir sous le règne de Charles IX,

Amitié d'un grand homme.

L'admiration d'Alexandre, empereur de Russie, pour Napoléon était sincère et se mêlait, dans son esprit, à l'idée mystérieuse que le Ciel l'avait créé pour l'aider et le diriger. Au théâtre à Erfurt, au moment où l'un des acteurs prononçait ces paroles :

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait [des cieux, »

il prit la main de Napoléon, qu'il serra avec enthousiasme. Alexandre n'entendait point applaudir par là au talent de l'acteur, mais exprimer le sentiment qu'il éprouvait lui-même (1).

(Lord Holland, *Mémoires.*)

Amitié d'un roi.

Le maréchal de Biron servit admirablement bien au siége d'Arras; aussi Henri IV, lorsqu'il fut de retour à Paris et que ceux de la ville lui eurent fait une réception véritablement royale, leur dit en leur montrant ce maréchal : « Messieurs, voilà le maréchal de Biron que je présente volontiers à mes amis et à mes ennemis. »

(Hardouin de Péréfixe, *Hist. d'Henri IV.*)

Amitié enfantine.

Tout était à l'extrême chez Byron, et, dès le collége, ses amitiés allaient jusqu'à la passion. Un jour, à Harrow, un grand *brimait* son cher Peel, et, le trouvant récalcitrant, lui donnait une bastonnade sur la partie charnue du bras, qu'il avait tordu afin de le rendre plus sensible. Byron, trop petit, et ne pouvant combattre le bourreau, s'approcha de lui, rouge de fureur, les larmes aux yeux, et lui demanda combien il voulait donner de coups : « Qu'est-ce que cela te fait, petit drôle? — C'est que, s'il vous plaît, dit Byron en tendant son bras, j'en voudrais recevoir la moitié. »

(Taine, *Littérat. anglaise.*)

Amitié peu prodiguée.

Un jeune rimailleur, qui croyait que le suffrage de la Harpe dans le *Mercure* était un titre pour la renommée, se vantait d'être un des plus intimes amis du critique, en présence de la femme de ce dernier. « Vous, Monsieur, reprit celle-ci, ami de M. de la Harpe! Apprenez que mon mari n'est l'ami de personne. »

(Métra, *Correspond. secrète.*)

Amour.

De toutes les villes de Thrace, celle d'Abdère était la plus adonnée à la débauche : elle était plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'était en vain que Démocrite, qui y faisait son séjour, employait tous les efforts de l'ironie et de la risée pour l'en tirer; il n'y pouvait réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions y régnaient : on n'osait sortir le jour; c'était encore pis la nuit. Ces horreurs étaient portées au dernier point, lorsqu'on représenta, à Abdère, l'*Andromède* d'Euripide; tous les spectateurs en furent charmés, mais, de tous les passages qui les enchantèrent, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres accents de la nature qu'Euripide avait mis dans le discours pathétique de Persée :

O Amour, roi des dieux et des hommes! etc.

Tout le monde, le lendemain, parlait en vers ïambiques; ce discours de Persée faisait le sujet de toutes les conversations... On ne faisait que répéter dans chaque maison, dans chaque rue :

O Amour, roi des dieux et des hommes!

La ville entière, comme si ses habitants avaient eu qu'un même cœur, se livra à

furent remis dans leurs charges, et ceux qui avaient quelque mérite furent largement récompensés. La veuve d'un gentilhomme qui avait été victime du règne précédent, s'étant présentée au nouveau monarque, avec son fils, encore fort jeune, et la physionomie de cet enfant ayant plu à ce prince, il lui demanda, après l'avoir comblé de caresses, s'il serait bien aise d'entrer à son service... « Moi! s'écria l'enfant, puisse le diable vous servir! votre père a tué le mien. » — Cet enfant se nommait Jean Banier. (De la Place, *Pièces intéressantes.*) Mais on a la ressource de penser que l'anecdote ci-dessus se rapporte peut-être à une tentative postérieure de Gustave-Adolphe.

(1) Le maréchal Soult, qui était au théâtre et fut témoin de cette scène, m'a dit que Napoléon était à moitié endormi quand Alexandre, saisissant sa main avec émotion, lui dit que ce vers semblait s'adresser à lui, tant il en sentait la vérité. (*Note de l'auteur.*)

l'amour. Les apothicaires d'Abdère cessèrent de vendre de l'ellébore; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instruments de mort; l'amitié, la vertu régnèrent partout; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnèrent publiquement le baiser de paix... Le siècle d'or revint, et répandit ses bienfaits sur Abdère. Les Abdéritains jouaient des airs tendres sur le chalumeau; le beau sexe quittait les robes de pourpre, et s'asseyait modestement sur le gazon pour écouter ces doux concerts. Il n'y avait, dit Lucien, que la puissance d'un dieu dont l'empire s'étend du ciel à la terre, et jusque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

(Sterne, *Voyage sentimental*, d'après Lucien). (1)

On entretenait un roi de Perse des amours de Léilé et de Megnoun. Il fut curieux de voir cet amant si parfait, et lui demanda s'il était vrai qu'il aimât si éperdûment sa maîtresse. Celui-ci lui dit : « Il faut la voir, pour comprendre « à quel point je l'aime. » On la fit venir, et l'on vit une femme maigre et laide : « Comment ! dit le roi, voilà l'objet de tant d'ardeur? la dernière esclave de mon sérail est plus jolie que cette femme. — Eh bien ! dit Megnoun, jugez si je l'aime, puisqu'elle est aussi belle à mes yeux qu'elle est laide aux vôtres. »

(*Dictionn. d'anecdotes.*)

Eginhard, archichapelain et notaire de Charlemagne, était aimé de très-vive ardeur par la fille de l'empereur lui-même, nommée Imma et fiancée au roi des Grecs. Retenus qu'ils étaient par la crainte de la colère impériale, ils n'osaient faire, pour se trouver ensemble, de périlleuses démarches; mais un amour opiniâtre surmonte tous les obstacles. Ainsi le noble jeune homme, se sentant consumer par sa passion, désespérant d'arriver par un intermédiaire jusqu'aux oreilles de la jeune fille, prit tout d'un coup confiance en lui-même, et une nuit il se rendit secrètement à l'appartement qu'elle habitait. Là, il frappe doucement à la porte, s'annonce comme porteur d'un message de la part du roi et obtient la permission d'entrer. Seul avec la jeune fille, et l'ayant charmée par de secrets entretiens, il put enfin la presser dans ses bras et satisfaire les désirs de son amour. Cependant, lorsqu'à l'approche du jour il voulut profiter du silence de la nuit pour s'en retourner, il s'aperçut que, contre toute attente, il était tombé beaucoup de neige; et, craignant que le trou des pieds d'un homme n'amenât sa perte en trahissant son secret, il n'osa pas sortir. Les angoisses, la frayeur causées par la conscience de leur faute, les retenaient tous deux dans l'appartement; et là, au milieu des plus vives inquiétudes, ils délibéraient sur ce qu'ils devaient faire, lorsque la charmante jeune fille, que l'amour rendait audacieuse, imagina un expédient : prendre, en se baissant, Eginhard sur ses épaules, le porter avant le jour jusqu'à l'appartement qu'il habitait, et qui était situé près de là, et, après l'y avoir déposé, revenir en suivant bien soigneusement la trace de ses pas, tel fut le moyen qu'elle proposa.

L'empereur, vraisemblablement par un effet de la volonté divine, avait passé cette même nuit sans dormir. S'étant levé au point du jour, il promenait ses regards du haut de son palais, lorsqu'il aperçut sa fille s'avancer en chancelant, toute courbée sous le poids de son fardeau, puis le déposer au lieu convenu, et revenir en toute hâte sur ses pas. Après les avoir longtemps considérés, l'empereur, ému à la fois d'étonnement et de douleur, mais pensant que la volonté divine était pour quelque chose dans tout cela, se contint et garda le silence sur ce qu'il avait vu.

Cependant Eginhard, inquiet de sa faute et bien certain que l'empereur ne serait pas longtemps à l'ignorer, alla trouver ce prince, et, fléchissant le genou, il lui demanda son congé, disant que les grands et nombreux services qu'il avait déjà rendus n'avaient pas été dignement récompensés. L'empereur l'écouta; mais, au lieu de répondre directement à sa demande, il garda longtemps le silence, finit par lui dire qu'il ferait droit à sa requête le plus tôt possible, fixa le jour, et donna aussitôt des ordres pour que ses conseillers, les grands du royaume et ses autres familiers eussent à se rendre auprès de lui.

(1) Comparez Patin, *les Tragiques grecs*, t. I, p. 63, 2e éd.

Lorsque cette magnifique assemblée, composée des divers officiers de l'empire, se trouva réunie, l'empereur commença en disant que la majesté impériale avait été outrageusement offensée par l'indigne commerce de sa fille avec son notaire, et que son cœur était en proie à la plus violente indignation. Comme tous restaient frappés de stupeur, et que quelques-uns doutaient encore du fait, l'empereur leur raconta avec tous les détails ce qu'il avait vu de ses propres yeux, et leur demanda quel était leur avis à ce sujet. Les opinions furent divisées. Ils ne s'accordèrent point sur la nature et la gravité de la peine qu'il fallait imposer à l'auteur d'un pareil attentat. Les uns voulaient qu'on lui infligeât un châtiment sans exemple, les autres qu'il fût puni de l'exil, d'autres enfin qu'il subît telle ou telle peine. Cependant quelques-uns, d'un caractère d'autant plus doux qu'ils étaient plus sages, après en avoir délibéré ensemble, prirent à part l'empereur et le supplièrent d'examiner la chose par lui-même, pour en décider ensuite suivant la prudence que Dieu lui avait accordée. L'empereur, après avoir examiné la disposition personnelle de chacun d'eux et choisi parmi ces avis divers le conseil qu'il devait suivre de préférence, leur adressa la parole en ces termes : «... Je n'infligerai point à mon notaire, à cause de sa méchante action, une peine qui serait bien plus propre à augmenter qu'à pallier le déshonneur de ma fille ; je crois plus digne de nous et plus convenable à la gloire de notre empire de leur pardonner en faveur de leur jeunesse, et de les unir en légitime mariage, en couvrant ainsi, sous un voile d'honnêteté, la honte de leur faute. » En entendant cette sentence prononcée par l'empereur, toute l'assemblée éclate en transports de joie, et on exalte à l'envi sa grandeur d'âme et sa clémence. Cependant Eginhard, qu'on avait envoyé chercher, entre dans l'assemblée, et l'empereur le saluant aussitôt d'un visage tranquille, lui adresse la parole en ces termes : « Depuis longtemps vos réclamations sont parvenues à nos oreilles ; vous vous êtes plaint de ce que notre royale munificence n'avait pas encore reconnu dignement vos services ; mais, à vrai dire, c'est à votre propre négligence qu'il faut d'abord l'attribuer, car, malgré le lourd fardeau de si grandes affaires que je supporte seul, si j'avais su quelque chose de vos désirs, je vous aurais accordé les honneurs que vous avez mérités. Je ne veux pas vous faire languir davantage en prolongeant ce discours, et je vais faire cesser vos plaintes, par le don le plus magnifique, afin de vous trouver comme auparavant, plein de fidélité et de dévouement pour moi ; je ferai donc passer sous votre autorité, et je vous donnerai en mariage ma fille, votre porteuse (*portatricem vestram*). »

Aussitôt, sur l'ordre du roi, sa fille fut amenée au milieu d'une suite nombreuse, et, le visage couvert d'une vive rougeur, elle passa des mains de son père dans celles d'Eginhard, qui reçut en même temps une riche dot de plusieurs domaines avec d'innombrables présents d'or, d'argent et d'effets précieux.

(*Cartulaire de Lorsch*, traduit par M. Teulet.)

Jeanne de Foix aimait le comte de Clermont de Lodève ; cependant elle épousa le comte de Cramail. Mais elle en eut un tel chagrin qu'en douze ans de mariage elle ne lui dit jamais que *oui* et *non*. De chagrin, elle se mit au lit, et on ne lui changeait de draps que quand ils étaient usés. Elle est morte de mélancolie.

(Tallemant des Réaux.)

Un magistrat, parent de madame de la Sablière, disait d'un ton grave : « Quoi ! Madame ! toujours de l'amour et des amants ! les bêtes n'ont du moins qu'une saison. — C'est vrai, dit-elle, Monsieur, mais ce sont des bêtes. »

(*Portefeuille français.*)

Une dame espagnole lisait dans un roman français une longue et tendre conversation entre un amant et une amante : « Que d'esprit mal employé ! dit-elle ; ils étaient ensemble, et ils étaient seuls (1). »

---

(1) Voir plus haut, *Amant délicat*.

Un homme de qualité, épris des charmes d'une fort jolie demoiselle, lui disait : « Si nous nous aimions, obsédée comme vous l'êtes par votre mère, nous aurions bien de la peine à trouver un lieu favorable à nos plaisirs. — De quoi vous embarrassez-vous, lui répondit-elle; songez seulement à m'en faire naître l'envie. »

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

Le vieux d'Arnoncourt avait fait un contrat de douze cents livres de rentes à une fille, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdiment et se lia avec un jeune homme, qui, ayant vu ce contrat, se mit en tête de le faire revivre. Elle réclama, en conséquence, les quartiers échus depuis le dernier jugement, en faisant signifier à d'Arnoncourt, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours.

(Chamfort.)

J'étais à Venise en visite chez le gouverneur d'un jeune Anglais. C'était en hiver, nous étions autour du feu. Le gouverneur reçoit ses lettres de la poste. Il les lit, et puis en relit une tout haut à son élève. Elle était en anglais : je ne compris rien; mais, durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portait, et les jeter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en aperçût pas : surpris de ce caprice, je le regarde au visage et crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoique assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les peuples ont divers langages sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, puis montrant au gouverneur les poignets nus de son élève, qu'il cachait pourtant de son mieux, je lui dis : « Peut-on savoir ce que cela signifie? » Le gouverneur, voyant ce qui s'était passé, se mit à rire, embrassa son élève d'un air de satisfaction, et après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitais : « Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une dame de cette ville lui a fait il n'y a pas longtemps. Or, vous saurez que M. John est promis dans son pays à une jeune demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, et qui en mérite encore davantage. Cette lettre est de la mère de sa maîtresse, et je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin. « Lucy ne « quitte point les manchettes du lord « John. Miss Betty Holdam vint hier « passer l'après-midi avec elle, et voulut « à toute force travailler à son ouvrage. « Sachant que Lucy s'était levée plus tôt « qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir ce qu'elle « faisait, et je l'ai trouvée occupée à dé- « faire tout ce qu'avait fait hier Miss « Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait dans « son présent un seul point d'une autre « main que de la sienne. »

(J.-J. Rousseau, *Émile.*)

Un aventurier, nommé Bernard, était entré au service du Grand Mogol Jéhan-Gir. Bernard était un fort petit homme, grandement plaisant, qui se donnait pour médecin et guérissait les dames du sérail en les faisant rire. Un jour qu'il avait mis tout le monde en gaieté, le Grand Mogol le demanda en audience publique pour la récompense de ses services. Après beaucoup de compliments donnés au prince et passablement de détours, Bernard voua qu'il aimait une des danseuses de la cour et qu'il voudrait bien l'avoir en don. (Cette fille était esclave.) « Soit, tu l'auras, dit l'empereur; qu'on la fasse venir. » Elle arriva bientôt après. En la voyant belle et forte, vigoureuse près du chétif amoureux, le Mogol dit à Bernard : « Elle est à toi, emporte-la. — L'emporter? — Oui. » Il fallut que le petit homme essayât d'obéir. Le contentement lui donna tant de force, qu'il parvint à charger le fardeau sur ses épaules, l'emporta et disparut (1).

(*Anecdotes orientales*, d'après le voyageur Bernier.)

Amour conjugal.

On connaît la réponse que fit Cor-

(1) On remarquera le rapport qui existe entre cette histoire et celle d'*Eginhard*, que nous avons donnée plus haut. Marie de France a également traité un sujet analogue dans le *Lai des deux amants*, où il s'agit d'un jeune comte qui, pour obtenir la fille d'un roi, entreprend de la porter jusqu'au haut d'une montagne, et meurt sur le point d'atteindre au terme.

nélie, mère des Gracques, à une coquette, qui faisait consister sa vertu dans ses ajustements. La coquette lui ayant montré ses pierreries, et lui demandant à voir les siennes : Les voilà, lui répondit- elle, en lui montrant ses enfants, ajoutant qu'elle ne cherchait point d'autre parure que leur instruction. Aussi son mari l'estimait si parfaitement, qu'il voulut mourir pour lui conserver la vie. Voici comment : un matin à son réveil, ayant trouvé deux serpents dans son lit, l'un mâle et l'autre femelle, l'oracle consulté lui répondit qu'il mourrait s'il tuait le mâle, et que s'il tuait la femelle, Cornélie ne vivrait pas. Gracque tua le mâle, pour faire vivre sa femme, qu'il laissa avec douze enfants, qu'elle éleva par l'exemple de ses vertus.

(*Saint-Evremoniana.*)

Sigismundus Liber, à propos des complexions étranges, écrit une chose qui semble plus qu'incroyable. Quand bien même tous les hommes du monde la croiraient, je ne sais si une seule femme la pourrait croire; et toutefois il n'en parle qu'à bonnes enseignes. C'est une femme native d'un pays voisin de la Moscovie, qui recevant de son mari tout bon traitement qu'il était possible de souhaiter, se persuada toutefois qu'il ne l'aimait point. Et le mari lui ayant demandé pourquoi elle se mettait cela en sa fantaisie, elle lui répondit que c'était parce qu'il ne lui montrait point le vrai signe d'amour. Quand il fallut venir à l'interprétation de ces mots : « Comment ! » dit-elle, « voulez-vous dire que vous m'aimez, vu que depuis le temps que nous sommes ensemble vous ne m'avez point battue ? » Le mari, étonné d'un si extraordinaire appétit qui prenait à sa femme, lui promit de la rassasier de telle viande. Et l'essai étant fait, les deux parties commencèrent à avoir plus grand contentement qu'auparavant, car elle se trouvait bien d'être battue, lui se trouvait bien de la battre pourvu qu'au lieu qu'on dit qu'au battu faut (*manque*) l'amour, au contraire au battu croissait l'amour. Ainsi dura ce carressement assez longtemps; mais enfin un jour vint qu'il la carressa de coups si extraordinairement qu'au battu il lui fit faillir l'amour avec la vie (1).

(Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote, discours préliminaire.*)

Milord Digby, Anglais de qualité, aimait fort les secrets, il chercha la pierre philosophale. La peinture était une de ses passions. Or cet homme avait une femme qui était une des plus belles personnes d'Angleterre; il l'aimait tendrement, mais il voulait bien qu'on le sût; et, comme il affectait de passer pour le meilleur mari du monde, et que son esprit se portait assez de soi-même aux choses extraordinaires, il fit peindre sa femme nue, puis en habit de matin, habillée, coiffée de nuit, les cheveux épars, se coiffant, bref, de toutes les manières dont il put s'aviser; et, comme elle mourut jeune, il la fit peindre dès le commencement de son mal, puis quand elle fut affaiblie, et ensuite quasi tous les jours jusqu'à sa mort. Ces derniers portraits étaient bien faits, mais ils faisaient peur; ils étaient tous de la main d'un excellent enlumineur.

(Tallemant, *Historiettes.*)

Une femme disant à son mari trop attaché à la lecture : « Je voudrais être livre, afin d'être plus souvent avec vous. — Je le veux bien, lui répondit-il, pourvu que vous soyez un almanach, afin que je puisse en changer tous les ans (2). »

(*Recueil de bons mots.*)

La chose la plus rare à la cour était la fidélité d'une femme. Et savez-vous qui, sous Louis XIV, avait trouvé ce phénix? C'était Richelieu ! Il épousa

(1) Béranger dit :

Commissaire,
Laissez faire;
Colin bat sa ménagère ;
Pour l'amour c'est un beau jour.

Voyez, en outre, dans les œuvres du comte de Caylus, la dissertation sur l'usage de battre les femmes; voyez, mais ne vous en inspirez pas. — « Les femmes sont comme les cotelettes, disait le grand Frédéric (c'est du moins la légende qui l'affirme) : plus on les bat, plus elles sont tendres. »

(2) On a versifié ce conte en épigramme.

la fille du dernier duc de Guise. La seconde duchesse de Richelieu avait une âme calme et pure, de beaux yeux, une physionomie douce, l'air d'une reine, le caractère d'un sage.

Elle aimait son mari aussi passionnément qu'aucune des femmes qui s'attachaient à lui. Elle mourut en juillet 1740, sans s'être jamais vengée de ses infidélités nombreuses, autrement que par d'ingénieuses plaisanteries. Le Père Sigaud, jésuite, la confessait dans ses derniers moments. — « En êtes-vous contente? demandait Richelieu à la duchesse. — Ah! bien contente, mon ami : il ne me défend pas de vous aimer. » Sentant sa fin approcher, madame de Richelieu fit appeler, à cinq heures du matin, son mari qui reposait, et lui dit, les larmes aux yeux, qu'elle avait désiré toute sa vie *mourir dans ses bras*. En disant ces mots, elle le prenait sur son sein en faisant un dernier effort pour l'embrasser; elle succomba et mourut entre les bras d'un mari qui ne pleura point.

(Barrière, *Préface des mémoires du duc de Richelieu.*)

La femme de Bernadotte, roi de Suède, aimait son mari. Jusque-là c'est assez naturel; mais cet amour devint un vrai fléau pour le pauvre Béarnais, qui, n'ayant rien d'un héros de roman, se trouvait même fort embarrassé quelquefois de son rôle. C'étaient des larmes continuelles. Lorsqu'il était sorti, c'était parce qu'il était absent. Lorsqu'il devait sortir, encore des larmes; et lorsqu'il rentrait, elle pleurait encore parce qu'il devait ressortir, — peut-être huit jours après;... mais enfin il devait ressortir.

(Duchesse d'Abrantès, *Mémoires.*)

La Harpe avait gagné douze ou quinze mille livres de revenu; on l'en félicitait : « Oui, dit-il, je serais fort à mon aise si j'avais le bonheur de perdre ma femme. »

Amour de l'antiquité.

On demandait à M. Dacier quel était le plus beau de Virgile ou d'Homère. Il répondit aussitôt : « Homère est plus beau de mille ans. »

(Panckoucke.)

Amour de l'argent.

Gluck aimait fort l'argent et la bonne chère, et ne prisait l'idéal qu'en musique.

Il dînait chez un prince du Saint-Empire. Tandis que les convives s'extasiaient sur la bonne mine d'un pâté monstre, lui lorgnait et louait à haute voix le plat d'argent sur lequel le pâté avait été servi :

— « Gluck, lui dit l'amphitryon, prenez-le et emportez-le chez vous. »

C'était un défi; le musicien l'accepta : il enleva d'un bras vigoureux contenant et contenu, et se retira fièrement, entre la double haie des valets, chargé de son butin qu'il portait avec autant de gravité que si c'eût été la couronne de Charlemagne.

Cette histoire a couru le monde; celle-ci, qui peint un caractère, est peu ou moins connue.

On demandait au Michel-Ange de la musique ce qu'il aimait le plus au monde.

— « Trois choses, répondit-il : l'argent, le vin et la gloire. »

On se récria.

— « Comment! lui dit-on, vous faites passer la gloire après le vin et l'argent? Cela ne saurait être, et vous n'êtes point sincère.

— On ne saurait l'être davantage, reprit Gluck. Avec de l'argent j'achète du vin, le vin éveille mon génie, et mon génie me donne de la gloire; vous voyez que j'ai bien dit (1). »

(Jouvin, *Ménestrel.*)

Amour de l'art.

Un peintre, passionné pour son art, avait à représenter Michel le Crotoniate, à l'instant où il fait de violents efforts pour dégager son bras pris dans le chêne séculaire qu'il vient d'entr'ouvrir. Un fort de la halle lui servait de modèle. Grand, fort, nerveux comme Hercule, ce modèle était un trésor : cependant l'artiste en est mal satisfait; il ne pose pas avec *assez de sentiment;* on a beau lui répéter qu'il doit simuler des efforts ces

(1) Voir *Argent.*

efforts ne sont ni naturels ni violents. Le peintre prend son parti; il attache fortement les deux bras du modèle avec des cordes, après un gros meuble : « Attendez, dit-il, mon ami, je rentre dans l'instant. » En effet, il ne se fait point attendre : tout essoufflé, il revient suivi d'un gros chien de boucher, l'excite, le lance après les cuisses nues du modèle. Celui-ci, furieux, fait des efforts inouis pour chasser le chien, pour se jeter sur le peintre... « C'est cela! c'est cela! s'écrie l'autre transporté, en saisissant son pinceau; c'est Milon! kse, kse!! » et tandis que le chien mord, que l'homme se débat, saisi de joie il poursuit son ouvrage.

Le trait suivant est encore plus fort. Un artiste célèbre (1), peignant la mort du Sauveur, avait attaché son modèle sur une croix : les souffrances de l'Homme-Dieu se retraçaient avec tant de vérité, de force à son imagination, qu'il oublie tout; il contemple tour à tour et l'ouvrage et le modèle. Cet ouvrage respire; c'est bien là le calme d'un être supérieur à l'humanité, quoique accessible à ses douleurs; cependant il ne peut atteindre à ce dernier abattement de l'agonie. Il essaie encore; et, s'exaltant de plus en plus, plonge un poignard dans le sein du modèle..... et, tout palpitant d'enthousiasme, de terreur, achève rapidement le tableau de l'agonie de sa victime.

(*Choix d'anecdotes.*

Quand Joseph Vernet s'embarqua pour aller à Rome, le vaisseau sur lequel il était essuya une tempête terrible à la hauteur de l'île de Sardaigne. Déjà le vent qui s'élevait annonçait à l'équipage le danger qui le menaçait, mais ce danger était une bonne fortune pour notre jeune peintre. Il demanda, il obtint d'être attaché sur le pont au grand mât, et là, ballotté en tous sens, couvert à chaque instant de lames d'eau, s'il ne put dessiner aucun des effets de la mer en courroux, il les vit, les grava dans sa mémoire, qui n'oublia jamais rien de ce qu'il avait vu; et c'est peut-être à la vue de cette tempête que nous devons les tableaux si multipliés et si variés qu'il a faits de ces sublimes accidents de la nature.

(Grimm, *Correspondance.*)

(1) Giotto, suivant quelques-uns. On peut voir tout au long cette histoire dans le t. V de *l'Espion turc.*

Amour de Dieu.

Frère Yves, le Breton, de l'ordre des frères prêcheurs, vit à Damas une vieille femme qui traversait la rue, et portait à la main droite une écuelle pleine de feu, et à la gauche, une fiole pleine d'eau. Yves lui demanda : « Que veux-tu faire de cela? » Elle lui répondit qu'elle voulait avec le feu brûler le paradis, et avec l'eau éteindre l'enfer, afin qu'il n'y en eut plus jamais. Et il lui demanda : « Pourquoi veux-tu faire cela? — Parce que je ne veux pas que nul fasse jamais le bien pour avoir la récompense du paradis, ni par peur de l'enfer; mais simplement pour l'amour de Dieu, qui vaut tant, et qui nous peut faire tout le bien possible. »

(Joinville, *Hist. de saint Louis.*)

Madame de Boufflers de Lorraine, la mère du jeune abbé de Boufflers si fort connu par la vivacité de son esprit, qui a toujours été fort galante, et qui touche à présent à la soixantaine, disait à son fils, « qu'il avait beau faire, qu'elle ne pouvait devenir dévote, qu'elle ne concevait pas même comment l'on pouvait aimer Dieu, aimer un être que l'on ne connaissait point. Oh! non, disait-elle, je n'aimerai jamais Dieu. — Ne répondez de rien, lui répliqua vivement son fils, si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez sûrement. »

(Collé, *Journal.*)

« Je ne vois pas assez Dieu, » dit madame la marquise de Créqui, pour l'aimer au-dessus de toutes choses, et mon prochain beaucoup trop pour l'aimer comme moi-même. » Ce mot rappelle la confession du président de Harlay : « Je me confesse, mon père, de n'avoir jamais pu aimer Dieu au-dessus de toutes choses, ni mon prochain comme moi-même. » Voilà tout; il ne fit jamais d'autre confession.

(Grimm, *Correspondance.*)

Amour de l'étude.

L'application qu'Archimède donnait à l'étude lui faisait oublier toute autre fonction. On était même souvent obligé de le tirer par force de son cabinet pour le mener, soit à table, soit aux bains, où, tandis qu'on le frottait, il s'occupait encore à tracer des figures de géométrie sur son corps. (Panckoucke.)

Lorsque les Romains pénétrèrent dans Syracuse, dont ils venaient de s'emparer, Archimède était assis sur la place publique, absorbé dans la solution d'un problème, et examinant des figures qu'il avait tracées sur le sable. Un soldat romain arriva jusqu'à lui : « Ne dérange pas mes cercles, » lui cria Archimède. Le soldat ne lui répondit qu'en le tuant.

(Tite-Live.)

Aristote avait une telle ardeur pour l'étude, que, lorsqu'il se mettait au lit pour se reposer, il tenait dans la main une boule d'airain, appuyée sur les bords d'un bassin aussi d'airain, afin que le bruit qu'elle ferait en tombant pût le réveiller.

(*Dictionnaire des hommes illustres.*)

Il n'y a peut-être pas d'exemple plus singulier de l'assiduité à la lecture et au travail que la vie de Pline l'Ancien. Un jour, celui qui lisait pendant le repas ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de Pline l'arrêta et l'obligea de recommencer. Pline dit à cet ami : « Vous aviez pourtant entendu. » Et celui-ci en étant convenu, « Pourquoi donc, ajouta Pline, avez-vous fait recommencer le lecteur? Votre interruption nous a fait perdre plus de dix lignes. »

Il menait une vie simple et frugale, dormait peu, et mettait tout le temps à sopdt. On lisait à sa table; et dans ses arfiantes courses il avait toujours à ses viôés son livre, ses tablettes et son coctste; car il ne lisait rien dont il ne fît des extraits.

(Panckoucke.)

Amyot fit ses premières études à la clarté d'une lampe allumée dans les rues, aux pieds d'une Vierge exposée à la vénération publique.

(*Journal de polit. et de littér.*, 1775.)

Amour de la gloire.

Thémistocle était si amoureux de la gloire, si passionné pour les grandes choses, que, tout jeune, après la bataille de Marathon, les louanges prodiguées à Miltiade le rendaient pensif et rêveur. Il passait les nuits sans sommeil et ne fréquentait plus les banquets. Comme on lui en demandait la cause : « Les trophées de Mithiade m'empêchent de dormir, » répondit-il.

(Plutarque, *Vie de Thémistocle.*)

Amour de reine.

Les confesseurs de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, ont dit que le roi était le seul homme auquel elle eût jamais pensé, et qu'interrogée par l'un d'eux si elle n'avait point arrêté ses idées sur quelques personnes de la cour d'Espagne, elle avait répondu : « Eh! comment y aurais-je pensé! il n'y avait de roi que mon père. »

(*Bibliothèque de Société*).

Amour des animaux.

Dans la ville de Satira, aux Indes, il y a un hôpital pour tous les insectes qui dévorent l'homme. On paie de temps en temps un malheureux qu'on attache sur un lit, et qui passe la nuit à désaltérer de son sang cette vermine.

(*Tableau historique de l'Inde.*)

Amour des lettres.

Marguerite d'Écosse, femme du dauphin de France, depuis Louis XI, passant un jour dans une salle où était endormi sur un banc Alain Chartier, que l'on appelait le père de l'éloquence française, cette princesse l'alla baiser sur la bouche, en présence de toutes les personnes qui l'accompagnaient. Quelques seigneurs témoignant leur surprise de ce qu'elle avait baisé un homme si laid, elle leur dit : « Ce n'est point l'homme que je baise, mais la bouche de laquelle sont sortis

tant d'excellents mots et tant de discours sages. » (*Recueil de dits et faits mémor.*)

Amour du pays.

Deux matelots anglais étaient prisonniers à Verdun, où se trouvait le dépôt le plus considérable des Anglais que le premier consul avait retenus prisonniers en France, lors de la rupture de la paix d'Amiens. S'étant évadés, ils arrivèrent à Boulogne sans avoir été découverts en route, malgré la surveillance rigoureuse dont tous les Anglais étaient l'objet. Ils y restèrent quelque temps, dépourvus d'argent, et ne trouvant aucun moyen pour s'échapper. Il leur sembla impossible de se procurer un bateau, tant les moindres embarcations étaient scrupuleusement inspectées. Ces deux marins construisirent eux-mêmes une espèce de batelet avec de petits morceaux de bois qu'ils joignirent tant bien que mal, sans autre outil que leurs couteaux. Ils recouvrirent cette frêle embarcation avec une toile qu'ils appliquèrent dessus. Elle ne présentait qu'une largeur de trois ou quatre pieds, et n'était pas beaucoup plus longue; elle était d'une telle légèreté qu'un seul homme la portait facilement sur son dos. Ce que c'est que l'amour de la patrie joint à l'attrait de la liberté! Sûrs d'être fusillés s'ils étaient découverts, presque également sûrs d'être submergés, ils n'en tentèrent pas moins de passer le détroit sur un esquif aussi léger. Ayant aperçu une frégate anglaise en vue des côtes, ils s'élancèrent dans leur barque, et s'efforcèrent de la rejoindre; ils n'étaient pas encore parvenus à cent toises en mer que les douaniers les aperçurent, coururent après eux, les prirent et les ramenèrent, sans qu'ils pussent y mettre le moindre obstacle. Cette aventure se répandit promptement dans le camp, où l'on s'entretint de l'incroyable témérité de ces deux hommes. Le bruit en alla jusqu'aux oreilles d l'empereur, qui voulut les voir et les fit amener en sa présence avec leur petit bâtiment. Napoléon, dont l'imagination était vivement frappée de tout ce qui était extraordinaire, ne put cacher sa surprise d'un projet si audacieux, avec un si faible moyen d'exécution : « Est-il bien vrai, leur demanda l'empereur, que vous ayez songé à traverser la mer avec cela? — Ah! Sire, lui dirent-ils, si vous en doutez, donnez-nous la permission et vous allez nous voir partir. — Je le veux bien; vous êtes des hommes hardis, entreprenants : j'admire le courage partout où il se trouve, je ne veux pas que vous exposiez votre vie; vous êtes libres; bien plus, je vais vous faire transporter à bord d'un bâtiment anglais. Vous irez dire à Londres quelle estime j'ai pour les braves, même quand ils sont mes ennemis. » (*Mémoires de Bourienne.*)

Amour et ambition.

Marie d'Angleterre, seconde femme de Louis XII, prince âgé pour lors de cinquante-deux ans, mais plus caduc que son âge ne portait, fut une des premières dames que servit François Ier, dans un temps qu'il n'était encore que comte d'Angoulême et héritier présomptif de la couronne. Au reste, il eut si bonne part à ses bonnes grâces, qu'allant au premier rendez-vous qu'elle lui donna, et rencontrant Grignaux, chevalier d'honneur de la reine, comme celui-ci le vit plus ajusté que jamais et dans une propreté tout extraordinaire, il lui demanda en riant quelle grande conquête il allait faire; là-dessus lui ayant fait confidence de sa bonne fortune, Grignaux aussitôt fronçant le sourcil : « Comment! Pasque-Dieu, à quoi songez-vous? Vous allez faire un coup de jeune homme; votre plaisir vous va arracher la couronne qui pend sur votre tête, et si de vos amours il naît un dauphin, vous verrez votre fils régner à votre place et ne serez jamais que comte d'Angoulême, et sujet aussi bien que moi. » Quelques-uns disent qu'il se rendit à cette remontrance si judicieuse et si politique; d'autres, au contraire, et en très-grand nombre, qu'il passa outre, jusqu'à lui faire répondre : « J'aime autant que mes enfants règnent que moi ; » et de plus ajoutent que Grignaux, en même temps, ayant averti la mère de ce prince, il n'y retourna plus qu'après la mort du roi.

(*Mémoires historiques concernant les amours des rois de France.*)

Amour et égoïsme.

Le jour de la mort de sa maîtresse, madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin; mais ce qui

est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : « Être malheureux pendant quatre-vingt-dix ans! car je suis sûr que je vivrai jusque-là. » Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et elle ajoutait : « Je n'ai conté ce trait que depuis la mort de Louis XV. » Il méritait pourtant d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme.

(Chamfort.)

Amour et estime.

Un jeune homme aimait à la fureur les courtisanes et les chevaux; il dépensait également pour les filles et pour les juments. Un jour, pressé de s'expliquer sur ce qu'il aimait le mieux, cette singulière naïveté lui échappa : « J'aime mieux les filles, mais j'estime plus les chevaux. » (Mercier, *Tableau de Paris.*)

Amour et mariage.

Mademoiselle de Blois, fille naturelle de Louis XIV et de Madame de Montespan, fut mariée à un duc d'Orléans. Un jour que madame de Caylus disait à cette jeune princesse, en lui faisant son compliment, qu'on prétendait dans le monde que M. le duc d'Orléans était fort amoureux d'elle, elle répondit : « Je ne me soucie pas qu'il m'aime, je me soucie qu'il m'épouse. »

(Mme de Caylus, *Souvenirs.*)

Amour et raison.

Une courtisane à Madrid tua son galant pour une infidélité qu'il lui avait faite. Elle fut prise et amenée devant le roi, à qui elle ne cacha rien de l'affaire. Le roi, en la renvoyant, lui dit : « Va, tu avais trop d'amour pour avoir de la raison. » (*Ménagiana.*)

Amour et vanité.

Une grande dame avait, à soixante ans, pour amant un jeune homme d'un état obscur. Elle disait à une de ses amies : « Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois. »

(Grimm, *Correspond.*)

Amour filial.

Montaigne, parlant d'un manteau qu'avait porté son père et qu'il aimait à porter lui-même en souvenir de lui, a dit ce mot heureux : « J'aimais à m'envelopper de mon père. »

Le roi Stanislas, père de la reine Marie Leckzinska, mourut consumé auprès de sa cheminée. Comme presque tous les vieillards, il répugnait à des soins qui dénotent l'affaiblissement des facultés, et avait ordonné à un valet de chambre, qui voulait rester près de lui, de se retirer dans la pièce voisine. Une étincelle mit le feu à une douillette de taffetas ouaté de coton, que la reine sa fille lui avait envoyée. Ce pauvre prince, qui espérait encore sortir de l'état affreux où l'avait mis ce terrible accident, voulut en faire part lui-même à la reine, et, mêlant la gaieté douce de son caractère au courage de son âme, il lui manda : « Ce qui me console, ma fille, c'est que je brûle pour vous. » Cette lettre ne quitta pas Marie Leckzinska jusqu'à sa dernière heure, et ses femmes la surprirent souvent baisant un papier qu'elles ont jugé être ce dernier adieu de Stanislas.

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Un jeune homme, nouvellement reçu à l'École militaire, se contentait de manger de la soupe, du pain sec, et de boire de l'eau. Le gouverneur, averti de cette singularité, qu'il crut devoir attribuer à quelque excès de dévotion mal entendue, en reprit le nouvel élève. Le jeune homme continua encore le même régime, et le gouverneur en prévint M. Duverney, qui fit venir cet enfant, et lui représenta avec douceur qu'il ne convenait pas de se singulariser, et qu'il fallait se conformer en tout point à la règle des écoles. Il essaya ensuite, mais inutilement, de savoir les raisons qui le portaient à se conduire ainsi; il ne put lui arracher son secret, et il finit par le menacer de le rendre à sa famille. Cette menace effraya le jeune homme, qui, n'osant plus cacher le motif de sa conduite, dit à M. Duverney : « Monsieur, dans la maison de mon père je ne mangeais que du pain noir, et en petite quantité;

ici, je mange de bonne soupe, on m'y donne d'excellent pain blanc à discrétion, et je trouve que c'est faire bonne chère. Je ne puis me déterminer à manger autre chose, par l'impression que me fait le souvenir de l'état où j'ai laissé mon père et ma mère. » M. Duverney ne put retenir ses larmes. En interrogeant l'enfant, il apprit que son père, quoiqu'il eût servi, n'avait pu obtenir de pension, et il promit de s'employer à lui en faire obtenir une de 500 livres.

(*Mémoires anecdot. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Pendant que les prisonniers de la maison de force de Vienne en Autriche étaient occupés à balayer les rues de cette ville, un jeune homme assez bien vêtu s'approcha de l'un d'eux et lui baisa tendrement la main. Le baron de C...., conseiller d'État, qui l'aperçut de sa fenêtre, fit appeler le jeune homme, et lui dit : « On ne baise pas la main d'un forçat. — Mais si ce forçat est mon père ! » répondit ce jeune homme en fondant en larmes.

(*Almanach de poche*, 1788.)

Une femme, restée veuve avec trois garçons, ne subsistait que de leur travail; et quoiqu'elle vécut de peu, le travail ne suffisait pas toujours pour payer la nourriture et l'entretien de quatre personnes. Le spectacle de leur mère dans l'indigence fait prendre aux jeunes gens la plus étrange résolution. On venait de publier que quiconque livrerait à la justice le voleur de certains effets, toucherait une somme assez considérable. Les trois frères tombent d'accord entre eux qu'un des trois passera pour le voleur, et que les deux autres le mèneront devant le juge. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime du dévouement filial. Le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge, il répond qu'il a volé les effets précieux qu'on réclame. On l'envoie en prison, et ceux qui l'ont dénoncé touchent la somme promise. De retour chez eux, les deux frères font part à leur mère de ce qui vient de se passer. Cette femme se récrie et ordonne à ses enfants de reporter l'argent : « J'aime mieux mourir de faim, dit-elle, que de conserver ma vie au prix de celle de votre frère. » Ils obéissent. Le magistrat, étonné, interroge de nouveau le prisonnier, découvre le mystère, et ne tarde pas à en informer le prince, qui, ayant fait venir les trois frères, les comble d'éloges et récompense d'une manière particulière un acte aussi éclatant de piété filiale.

(Salentin de l'Oise, *Improvisateur français.*)

Quand Frédéric monta sur le trône, la reine mère, en lui parlant, lui dit : « Votre Majesté. — Appelez-moi toujours votre fils, lui repartit Frédéric, ce titre est plus précieux pour moi que la dignité royale. » (*Frédériciana.*)

Un paysan partagea le peu de biens qu'il avait entre ses quatre fils, et alla vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un voyage chez ses enfants : « Eh bien, comment vous ont-ils reçu ? comment vous ont-ils traité? — Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. » Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci.

(Chamfort.)

Une jeune personne, lorsque son malheureux père fut traduit à la Conciergerie, fit deux cents lieues à pied pour le suivre. Elle accompagnait la charrette où il était traîné avec ses compagnons. La malheureuse allait dans chaque ville préparer les aliments, mendier une couverture, ou du moins un peu de paille pour reposer son père dans les différents cachots qu'il habitait. Elle ne cessa pas un moment de le suivre, de le consoler par sa présence, jusqu'à ce que la prison de la Conciergerie la séparât pour jamais de son pauvre père. Habituée à fléchir des geôliers, elle essaya l'empire de la pitié sur les bourreaux. Pendant trois mois, elle alla tous les matins à la porte d'anciens membres du comité de sûreté générale; pendant trois mois elle vécut de promesses perfides, de refus injurieux, de menaces même. Son père parut devant les juges assassins. Au moment où l'exécrable Dumas ferma la bouche à ce mal-

heureux qui allait prouver qu'on le prenait pour un autre, la fille voulut faire entendre le cri de la nature, elle fut entraînée avec violence, et le père alla à l'échafaud.

(Riouffe, *Mémoires.*)

Amour impossible.

Le second fils de Ninon de Lenclos avait été élevé par les soins du marquis de Gersey, sous le nom du chevalier de Villiers; on lui avait toujours caché le secret de sa naissance. Cependant Ninon le faisait quelquefois venir chez elle pour lui procurer un peu d'amusement et de liberté. Bientôt ce jeune homme, né avec un tempérament ardent et une âme sensible, ne put se défendre des charmes de Ninon : en effet, quoiqu'elle eût alors cinquante-six ans, elle était encore dans tout l'éclat de sa beauté. Elle s'aperçut de l'amour du chevalier sans en être alarmée, croyant que ce ne serait qu'un feu de jeunesse qui s'éteindrait de lui-même. Mais celui-ci se jeta à ses pieds, et lui déclara son amour dans les termes les plus tendres et les plus passionnés. Ninon, sans paraître émue, le fit relever sur-le-champ, et lui répondit froidement qu'il était trop jeune pour lui parler d'amour, et elle trop âgée pour l'écouter. Il insista, en lui protestant qu'il l'adorait, et qu'il mourrait de douleur si elle le voyait avec indifférence. Ninon prit alors un ton sévère; elle le menaça de toute sa haine s'il osait encore l'entretenir de ses feux. Le chevalier de Villiers s'abandonna au plus affreux désespoir. Elle crut devoir avertir le marquis de Gersey, qui lui conseilla de découvrir un secret qu'elle ne pouvait plus garder. Ninon écrivit un jour à son fils qu'elle avait à lui parler dans sa petite maison du faubourg Saint-Antoine à Picpus. Il y vola. Elle se promenait dans son jardin. Il se jeta à ses genoux, et prenant une de ses mains, la baigna de ses larmes. Aveuglé par son ivresse, il allait se porter aux dernières entreprises : « Arrêtez, malheureux ! s'écria Ninon. Apprenez que vous êtes mon fils. » A ces mots, le jeune homme reste frappé comme d'un coup de foudre; son visage se couvre d'une pâleur mortelle; il lève les yeux sur sa mère, il les baisse; puis la quittant précipitamment, il se jette dans un petit bois qui était au bout du jardin, et se passe son épée au travers du corps. Ninon ne songe pas d'abord à suivre son fils. A la fin ne le voyant point reparaître, l'inquiétude la fait entrer dans le petit bois. A peine a-t-elle fait trente pas, qu'elle aperçoit le corps sanglant de cet infortuné jeune homme. Ses yeux presque éteints se tournent sur elle; il semblait vouloir lui parler. Il veut exhaler quelques paroles, et cet effort hâte son dernier soupir.

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Amour maternel.

La femme d'un noble Vénitien ayant vu mourir son fils unique, s'abandonnait aux plus cruelles douleurs. Un religieux tâchait de la consoler. « Souvenez-vous, lui disait-il, d'Abraham, à qui Dieu commanda de sacrifier lui-même son fils, et qui obéit sans murmurer. — Ah ! mon père, répondit-elle avec impétuosité, Dieu n'aurait jamais commandé ce sacrifice à une mère. »

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

La reine Marie-Amélie avait consacré dans le château de Neuilly une petite pièce uniquement destinée à recevoir, comme dans un musée, les couronnes et les livres obtenus en prix par tous ses enfants, princes et princesses. On y voyait aussi leurs dessins, leurs pièces d'écriture encadrées. C'était un lieu de délices, un véritable oratoire pour cette sainte mère. — Les vandales de février 1848 ont tout détruit.

(Dupin, *Mémoires.*)

Amour paternel.

Jamais père ne fut peut-être plus sensible et plus tendre que Caton l'ancien. Cet homme sévère, ce rigide réformateur des mœurs romaines, n'éprouvait point de satisfaction plus vive que celle de voir lever, nettoyer, emmaillotter son fils nouvellement né. Tous les soirs il assistait à cette espèce de toilette. Souvent il y mettait lui-même la main : il souriait à l'enfant, il le caressait, il l'endormait lui-même dans son berceau. Lorsqu'il le vit en état d'être appliqué

aux études, il voulut être son précepteur, son gouverneur, son maître, et ne permit jamais que personne partageât avec lui ce qu'il appelait le premier et le plus essentiel de ses devoirs. Un de ses amis lui conseillait de se décharger sur un esclave instruit et honnête homme, d'une partie de ce soin pénible et rebutant. « Il n'est ni pénible ni rebutant, répondit-il, et quand il le serait, croyez-vous que je verrais tranquillement un esclave tirer les oreilles à mon fils? »

(Panckoucke.)

Un homme, nommé Jacques, exerçait une profession vile, s'il est quelque profession qui puisse humilier; il avait une femme et quatre enfants; son travail lui fournissait à peine de quoi procurer la subsistance à cette malheureuse famille. Malgré tous ses soins, ses veilles, son obstination à combattre son triste sort, il se vit accablé de la plus affreuse misère : sa femme et ses quatre enfants tombèrent dans le besoin. Il demanda l'aumône : on ne l'écouta pas, ou si quelqu'un à qui il arriva par hasard d'avoir une légère émotion d'humanité, s'arrêtait pour lui donner du secours, c'était un si faible soulagement que sa femme et ses enfants ne faisaient que reculer leur fin de très-peu d'instants. Ce malheureux, au désespoir, court égaré dans les rues; il rencontre un de ses camarades à peu près aussi indigent que lui. Celui-ci est frappé de la douleur où il voit Jacques; il lui en demande le sujet : « Je suis perdu, répond le pauvre homme; ma femme, mes enfants n'ont pas mangé depuis hier midi, et... je ne sais où je vais... ils vont mourir. — Mon ami, lui dit l'autre, pénétré de sa situation, voilà deux sous, c'est tout ce que je possède. Si tu voulais gagner quelque argent, je t'enseignerais bien un moyen. — Je ferai tout, répond Jacques avec vivacité, hors ce qui est contre l'honneur et la religion. — Eh bien, poursuivit son camarade, va à tel endroit, chez telle personne : elle apprend à saigner, et si tu veux te résoudre à te faire saigner, elle te donnera quelque argent. »

Jacques vole chez la personne indiquée : on le saigne d'un bras; il est payé. Il apprend la même chose dans un autre endroit; il y court et se fait encore saigner de l'autre bras. Transporté de joie, il achète du pain, retourne précipitamment chez lui, le partage entre sa femme et ses enfants Ils le voient changer de couleur : il s'assied; le sang coule de ses bras. « Mon mari! mon père! qu'avez-vous? vous vous êtes fait saigner! — Ma chère femme, mes chers enfants, leur répondit-il avec un profond soupir, et en les tenant embrassés étroitement... c'était pour vous donner du pain. »

(*Morale en action.*)

Un préfet de mes amis me contait dernièrement qu'il avait reçu la visite d'un gros marchand de bœufs, possesseur d'un bon million gagné à ce riche métier, et ci-devant père d'une charmante fille, dont la mort le mettait au désespoir. Notre administrateur, attendri de ses plaintes, lui dit alors, en lui serrant affectueusement les mains : « Je parie, mon brave homme, que vous donneriez bien la moitié de votre fortune pour avoir votre enfant. — Oh! oh! monsieur, reprit l'autre en essuyant ses yeux gros de larmes, cinq cent mille francs, c'est un beau denier! »

(Charles Brifaut, *Passe-temps d'un reclus.*)

Amour-propre d'artiste.

Le Guide prétendait que, comme peintre, on devait lui rendre beaucoup d'honneurs; en cette qualité, il était fier et superbe. Travaillant toujours avec un certain cérémonial, il avait soin d'être habillé magnifiquement lorsqu'il se mettait à l'ouvrage; ses élèves, rangés respectueusement autour de lui, préparaient sa palette, nettoyaient ses pinceaux, et le servaient en silence.

Sur ce qu'on lui reprochait qu'il ne faisait point sa cour au cardinal-légat de Bologne, qui désirait son amitié, il répondit : — « Je ne troquerais pas mon pinceau contre la barette d'un cardinal. »

Paul V se plaisait infiniment à le voir travailler, et lui permettait de se couvrir en sa présence. Le Guide disait que, si le pape ne lui avait point accordé cette grâce, il l'aurait prise de lui-même, en supposant une incommodité, parce qu'un tel privilége était dû à son art.

Le Guide ne rendait aucune visite aux grands qui l'honoraient de la leur, et disait, pour excuser son procédé, que, quand on venait le voir, on recherchait son art et non pas sa personne. Il ne mettait point de prix à ses tableaux : le payement qu'il en recevait était toujours qualifié d'honoraires. Hors de son atelier, le Guide n'était plus le même homme; il devenait aussi modeste qu'il avait paru fier et orgueilleux le pinceau à la main.

(Panckoucke.)

Un soir, après la première représentation d'une pièce de Paër, à laquelle Napoléon Ier avait assisté, il fit appeler l'artiste, et, au lieu des compliments qu'il attendait, il lui dit brusquement : — « Trop de bruit! trop de bruit! Votre musique est peut-être belle; mais je n'en crois rien, car elle me fatigue. — Tant pis pour Votre Majesté ! » fit l'artiste en s'inclinant respectueusement.
(Mme de Bassanville, *Salons d'autrefois.*)

Cambacérès donnait une fête : vers la fin, il prie Garat de se faire entendre. Le chanteur, blessé de n'être invité que si tardivement à contribuer aux plaisirs de l'assistance, tire sa montre et répond avec flegme : « Impossible, citoyen consul; à cette heure, ma voix est couchée. »

A l'ancien théâtre du Cirque-Olympique le public était rarement difficile. Les directeurs avaient plus à souffrir du personnel. D'abord, tous les artistes voulaient être Français; pour la moindre faute, on passait Autrichien. Un écuyer qui, après avoir accompagné, au premier acte, l'empereur sur le champ de bataille en qualité de maréchal, devait, au deuxième acte, en sa qualité de maréchal, être présenté à l'impératrice. Or, au moment d'entrer en scène, on s'aperçut qu'il était encore à cheval; on lui cria de descendre vite et de se joindre au cortége des maréchaux. Il ne voulut jamais, car il avait un superbe costume ; on eut beau lui dire que la scène se passait aux Tuileries, dans les appartements, il répondit qu'il n'entrerait qu'à cheval, puisqu'il avait un rôle de cheval. La seule concession qu'il pût faire, ajoutait-il, ce serait d'entrer à pied, mais en tenant son cheval par la main.

A l'Opéra, encore maintenant, tel écuyer qui figure très-bien à cheval, dans le premier acte de la *Juive*, donne 15 sous à un comparse pour le remplacer quand il s'agit de défiler à pied.

Pendant les représentations de *Za ze zi zo zu*, un des grands succès de féerie du boulevard, un vieux comparse se présente chez le régisseur du Cirque :

« Monsieur, je viens vous dire de me remplacer. — Pourquoi donc, mon ami? Seriez-vous malade? — Non, monsieur, je cesse mon service. — Et pourquoi? — On m'a fait une injustice. — Vraiment? — Oui, monsieur, une injustice scandaleuse, un passe-droit honteux envers un homme qui a toujours fait son devoir. — Mais que s'est-il passé? — Monsieur, j'ai vingt-cinq ans de service. — Oui, oui, après? — Eh bien, monsieur, le croiriez-vous, monsieur! dans la scène des Dominos... à qui croyez-vous qu'on ait donné le Double-six? A moi, n'est-ce pas?... Non, monsieur! Moi, j'ai le Double-Blanc!... Et le Double-Six on le donne... à un Autrichien, à un blanc-bec qui n'a pas six ans de Cirque! »

(Ad. Dupeuty, *Figaro.*)

Un jour, en 1821, Romieu, qui jouait la tragédie dans une société d'amateurs, s'était chargé du rôle d'Ulysse dans *Iphigénie*. Il s'en tirait fort mal. On avait admis quelques spectateurs impolis qui le sifflèrent. « Voyez-vous ces imbéciles, dit Romieu, qui me sifflent parce que je n'ai pas de mollets! »

(*Encyclopédie.*)

Amour-propre d'auteur

Vauquelin des Yveteaux fut un peu épris d'une de mes parentes, qui était allée voir son jardin. Un jour, il lui écrivit une lettre fort longue, où, en un endroit, il se fondait furieusement en raison, car il lui disait : « Encore que vous n'aimiez point les figues (elle n'en

mangeait point), elles ne laissent pas d'être friandes; de même que mon amour, quoique vous n'en fassiez point de cas, n'est pas pourtant méprisable. » Et au bas il y avait : « Renvoyez-moi cette lettre, s'il vous plaît, car je n'en ai point de double. » N'était-ce pas là une bonne lettre à garder?

On disait à Malherbe qu'il n'avait pas suivi dans un psaume le sens de David. Je crois bien, répondit-il, suis-je le valet de David? J'ai bien fait parler le bonhomme autrement qu'il n'avait fait.

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Marguerite Lucas, duchesse de Newcastle, fut comblée d'éloges de la part de ses contemporains, mais leurs panégyriques emphatiques n'ont pas été ratifiés par la postérité. Elle-même se décerne volontiers les louanges les plus outrées; elle écrivait sérieusement : « Il a plu à Dieu d'ordonner à la nature de revêtir sa servante du génie poétique et philosophique, même dès l'âge le plus tendre. »

(G. Brunet, *Commentaire sur les Mémoires de Grammont.*)

Massillon venait de prêcher avec le succès qui lui était ordinaire : le père la Boissière, autre oratorien, l'en félicitait dans les termes les plus flatteurs : « Eh! laissez, mon père, lui répondit le premier, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous ne pouvez faire. »

(Panckoucke.)

Un jour qu'on représentait le *Tartufe*, Champmêlé fut voir Molière dans sa loge, qui était proche du théâtre. Comme ils étaient aux compliments, Molière s'écria : *Ah, chien! ah, bourreau!* et se frappait la tête comme un possédé. Champmêlé crut qu'il tombait de quelque mal, et il était fort embarrassé. Mais Molière, qui s'aperçut de son étonnement, lui dit : « Ne soyez pas surpris de mon emportement; je viens d'entendre un acteur déclamer faussement et pitoyablement quatre vers de ma pièce; et je ne saurais voir maltraiter mes enfants de cette force-là sans souffrir comme un damné. »

(Grimarest, *Vie de Molière.*)

A la première représentation du *Thomas Morus* de la Serre, il y eut quatre portiers d'étouffés. Aussi disait-il : « Je ne le céderai à Corneille que lorsqu'il aura fait tuer cinq portiers en un jour (1). »

(Gueret, *Parnasse réformé.*)

Camoëns passant un jour dans une des rues de Lisbonne, devant un magasin de porcelaine, et entendant le marchand qui, en chantant quelques-unes de ses strophes, les estropiait, entra tout d'un coup dans la boutique, et après avoir brisé quelques porcelaines, il dit au maître : « Mon ami, tu estropies mon ouvrage, et je brise ta marchandise, c'est la loi du talion; » il paya cependant le dégât qu'il avait fait. On attribue la même anecdote à l'Arioste.

(Panckoucke.)

Il faudrait une brochure entière pour écrire les extravagances de Voltaire pour faire applaudir forcément sa tragédie d'*Oreste;* il n'en est pourtant pas venu à bout. Il se présentait à toutes les représentations animant ses partisans, distribuant ses fanatiques et ses applaudisseurs soudoyés. Tantôt, dans le foyer, il jurait que c'était la tragédie de Sophocle et non la sienne à laquelle on refusait de justes louanges; tantôt, dans l'amphithéâtre et plongeant sur le parterre, il s'écriait : « Ah! les barbares, ils ne sentent pas la beauté de ceci! » et se retournant du côté de ses gens, il leur disait : « Battons des mains, mes chers amis! applaudissons, mes chers Athéniens; » et il claquait sa pièce de toutes ses forces.

(1) S'il en est ainsi, il doit au moins céder le pas à Scudéry, dont l'*Amour tyrannique* fit, dit-on, étouffer cinq portiers par la foule immense qu'attira la première représentation. Suivant les *Nouvelles à la main*, mss. de Pidansat de de Mairobert (Bibl. Maz., H. 2803, H.), il y eut deux personnes étouffées vis-à-vis le bureau du parterre, dans l'extraordinaire affluence causée par les débuts éclatants de mademoiselle Raucourt (11 février 1773).

Enfin, un jour, il a poussé les choses jusqu'à insulter un nommé Rouveau, parce qu'il avait les mains dans son manchon, et qu'il n'applaudissait pas. Ce dernier lui répondit assez ferme, mais sagement et point aussi vertement qu'il aurait pu.

On lui a fait une niche aux Marionnettes. Polichinelle paraît, écrivant; le compère lui demande ce qu'il fait : « Une tragédie en quatre actes, répond Polichinelle, parce que le cinquième est toujours mauvais. » Le compère demande quand on le jouera. — « Tout à l'heure, dit Polichinelle. — Comment! tout à l'heure, reprend le compère, il n'y a qu'un instant que tu y travailles. — N'importe, répond Polichinelle, si on ne les trouve pas bien, j'ai dans ma tête les corrections qui y seront nécessaires. — Eh bien! voyons donc ta tragédie, continue le compère. — Oh! attends donc, mon ami, reprend Polichinelle, il faut auparavant que j'assemble mes amis pour faire applaudir ma pièce. » Alors paraissent dix ou douze marionnettes qui battent des mains, avant que la toile soit relevée. Polichinelle arrive qui lâche un gros pet; les marionnettes battent des mains; après ce lazzi, répété trois ou quatre fois, les marionnettes battent plus fort des mains, et demandent : l'Auteur! l'Auteur! Aussitôt Polichinelle présente le derrière à l'assemblée, et marionnettes d'applaudir. Si cette polissonnerie pouvait dégoûter MM. les auteurs de se faire demander, Polichinelle leur aurait été bon à quelque chose, et les corrigerait de ce ridicule.

(Collé, *Mémoires*.)

La tragédie de *Fernand Cortès* ayant paru trop longue à la première représentation, les comédiens prièrent Piron de faire quelques corrections à sa pièce. L'auteur, offensé des propos, se gendarma contre les acteurs; mais ceux-ci insistèrent, et rapportèrent l'exemple de M. de Voltaire, qui se faisait un devoir de corriger ses pièces au gré du public. « Cela est différent, répondit Piron; Voltaire travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze. »

(*Galerie de l'ancienne cour*.)

J'ai vu, dimanche passé, le comte de Lauraguais, et je n'ai jamais vu d'amour-propre plus intrépide. « Eh bien! que dites-vous de ma *Clytemnestre?* — Qu'il y a de beaux vers. — Voltaire m'a écrit que son *Oreste* n'était qu'une déclamation, une plate machine en comparaison. — Il vous a écrit cela? — Dix fois, au lieu d'une. — Oh! je vous proteste que le perfide n'en croit pas un mot. — Eh bien, il a tort! »

(Diderot à Mlle Voland.)

Le poëte d'Arnaud-Baculard avait adressé au roi de Prusse une épître en mauvais vers, et Sa Majesté, passant pour lui du trône au Parnasse, lui avait répondu, aussi en vers, que lui, d'Arnaud, était à son aurore, quand Voltaire était à son couchant. Ces épîtres, envoyées à Thiriot, correspondant littéraire de Frédéric, furent communiquées à Voltaire. « D'Arnaud à son aurore! s'écria-t-il en sautant du lit en chemise et enflammé de colère; d'Arnaud à son aurore, et Voltaire à son couchant! Que Frédéric se mêle de régner et non de me juger! J'irai, oui, j'irai apprendre à ce roi que je ne me couche pas encore (1). »

(Panckoucke.)

Voltaire faisait jouer aux Délices, près de Genève, sa *Rome sauvée*.

Le président de Montesquieu, qui était spectateur, s'endormit profondément. Voltaire, se levant de sa place, lui jeta son chapeau à la tête, en s'écriant très-haut :

— « Ma parole d'honneur, il croit être à l'audience. »

M. Lemierre est un honnête garçon; c'est aussi un des poëtes les plus heureux; il est toujours content du public, et se voit toujours en succès. Sa pièce tombe dans les règles (2); à la quatrième représentation, il n'y a personne dans la salle; M. Lemierre arrive à l'orchestre, porte la vue de tous côtés, dans cette vaste solitude, et s'écrie : « Belle chambrée d'été! »

(1) C'est effectivement après l'épître de Frédéric à d'Arnaud qu'il partit pour Berlin.

(2) Une pièce *tombait dans les regles* quand sa représentation produisait deux fois de suite une somme inférieure à un chiffre fixé : en pareil cas, elle devenait la propriété des comédiens.

Il va chez Molé, peu de jours avant la première représentation, il veut faire quelques corrections à son rôle, et lui demande une plume. « Votre plume n'écrit point, dit-il à Molé. — Que ne prenez-vous celle de Racine? lui répondit Molé. — Elle ne m'irait point, dit Lemierre : Racine est plus harmonieux que moi, j'en conviens; mais j'ai l'expression plus énergique et plus propre. » Lemierre disait, il y a quelque temps, de la meilleure foi du monde : « On parle toujours de Diderot et de d'Alembert; qu'ont-ils donc fait? Moi j'ai du bien au soleil : j'ai mon *poëme sur la Peinture*, j'ai mon *Hypemrnestre*, j'ai mon *Guillaume Tell*... »Et toute la kyrielle des tragédies tombées, à qui il a trouvé de bonne foi de bons succès d'été.

(Grimm, *Correspondance.*)

Un soir, après la reprise triomphante de *la Veuve du Malabar*, Lemierre, enivré de son succès, s'écria chez son ami Roucher, en montrant le poing à un buste de Voltaire : « Ah! coquin, tu voudrais bien avoir fait ma *Veuve!* »

Un homme ayant dit un jour à Fontenelle :

— « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit. »

— N'importe, lui répondit Fontenelle, louez toujours. »

Nous prenons ce trait au hasard, parmi une foule d'autres que nous fourniraient les gens de lettres de tous les temps. En voici un dont le héros est un poëte dramatique, assez célèbre au dix-huitième siècle, et aujourd'hui moins connu, Barthe, dont quelques ouvrages existent encore dans le répertoire du Théâtre-Français.

Un jeune poëte lui récitait une épître en son honneur. Comme Barthe avait composé un *Art d'aimer* dont personne ne se souvient aujourd'hui, l'épître commençait par ces vers :

Vainqueur de Bernard et d'Ovide....

A ce mot de *vainqueur*, Barthe se récrie; sa modestie semble blessée d'un pareil éloge. L'auteur fait ses objections. Barthe insiste; enfin le mot de *rival* est substitué, et le jeune homme continue sa lecture. Il avait fini, et Barthe, au lieu de lui donner les compliments d'usage, semblait enseveli dans de profondes pensées. Enfin, sortant tout à coup de sa rêverie : « Toute réflexion faite, dit-il, *vainqueur* est plus harmonieux. »

(Grimm.)

Dans le principe, l'empereur faisait lire, le soir, à Sainte-Hélène, les chapitres de ses mémoires. Mais une des dames de l'entourage s'étant endormie, il n'y revint plus, et me disait un soir à ce sujet : « Les entrailles d'auteur, mon cher, elles se retrouvent toujours. »

(Las-Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

On jouait *la Mort de César*, de Royou, à l'Odéon, en 1825. Au 4e acte, tandis que les acteurs, vaincus par les sifflets, étaient à peu près réduits à la pantomime, voilà que tout à coup sort des coulisses un petit vieillard habillé de noir, en culotte courte. Il passe entre César et Brutus qui étaient en scène, se dirige rapidement vers le souffleur, lui arrache le manuscrit des mains, fait un geste de menace au parterre, et disparaît comme il était venu. Ce vieillard était l'auteur, qui n'avait pu soutenir plus longtemps son supplice.

(Th. Muret, *Hist. par le théâtre.*)

On disait à Baour-Lormian qu'il n'y avait rien de plus beau que le 4e chant de sa traduction de la *Jérusalem délivrée* : « Oh! pardonnez-moi, répondit le poëte enthousiaste de lui-même, il y a quelque chose de plus beau : c'est le quinzième! »

(Ch. Maurice, *Hist. anecd. du théât. et de la littér.*)

Perpignan avait fait, dans sa vie, au Gymnase, une pièce qui était outrageusement tombée. Cette pièce, qui l'inscrivait sur la liste des gens de lettres, le faisait, bon gré, mal gré, confrère de M. de Chateaubriand, comme de M. Viennet. Un soir, en montant le magnifique escalier qui conduisait du vestibule à l'Odéon, il rencontra Delrieu, l'auteur d'*Artaxerce*.

« Bonjour, confrère, lui-dit-il. — Imbécile! répond Delrieu blessé. — C'est bien comme cela que je l'entends, » réplique Perpignan de l'air le plus gracieux du monde.

A la reprise d'*Artaxerce*, que l'auteur avait sollicitée vingt ans, la pièce, tant prônée d'avance par son auteur, fit ce qu'on appelle, en termes de théâtre, un *fiasco* complet. Quinze jours après, un de ses amis le rencontre :

« Eh bien, lui dit-il, te voilà raccommodé avec les comédiens français? — Avec eux, jamais. — Que t'ont-ils donc fait encore? — Ce qu'ils m'ont fait? Imagine-toi que ces brigands... tu sais, mon *Artaxerce*, un chef-d'œuvre... — Oui! — Eh bien, ils le jouent juste le jour où il n'y a pas de recette. »

(Ch. Maurice, *Hist. anecd. du théâtre.*)

Une autre fois *Artaxerce* allait finir. Delrieu, descendu de l'encoignure des premières loges où il va savourer le bonheur de se voir passer, entre, regarde sa femme assise sur la seconde banquette, et lui fait toutes sortes de signes de mécontentement. Elle, qui voulait admirer et soutenir jusqu'au dernier vers de la pièce, continuait à battre des mains tout en regardant son époux d'un air étonné. Et Delrieu de paraître de plus en plus en colère. Enfin, le rideau baissé, sa femme vient à lui en disant : « Mais qu'as-tu? Tu ne voyais donc pas comme j'applaudissais? — Oui, sans doute, répondit-il, sans se calmer, mais, malheureuse, tu avais tes gants! »

Le vieux Delrieu allait dans un café, le jour de la représentation de sa tragédie d'*Artaxerce*, avant l'heure du spectacle, et jouait cette petite scène : « Garçon, un journal de spectacle !. Voyons un peu, » disait-il tout haut, pour être entendu de ses voisins, « que donne-t-on ce soir à la Comédie française? *Artaxerce!* Diable! diable! je ne veux pas manquer celle-là. Garçon! servez-moi vite, vite; on donne *Artaxerce*, il y aura foule aux Français. » (*Encyclopédiana.*)

A la première représentation de *Maria Padilla*, au théâtre du Vaudeville de la rue de Chartres, l'auteur, M. Ancelot, sa tabatière ouverte d'une main, une prise de tabac captive entre le pouce et l'index dans l'autre, mais arrêtée à une égale distance du nez et de la tabatière, prêtait l'oreille au bruit des sifflets et murmurait entre ses dents :

« Les malheureux auront ajouté quelque chose! »

M. Ancelot ne pouvait pas admettre que sa prose pût être sifflée.

(Victor Couailhac, *La Vie de théâtre.*)

Adolphe Dumas, l'auteur du *Camp des croisés*, disait un jour à son glorieux homonyme Alexandre, dans un moment d'amour-propre littéraire : « On dira un jour que le XIXe siècle a eu deux Dumas, comme le XVIIe a eu deux Corneille. — Passez, Thomas, » lui répondit Alexandre.

A la suite de la représentation de son premier vaudeville, qui resta à peu près le seul, Auguste Supersac, enivré de son succès, saisit un de ses amis par le bras, et l'entraînant avec lui :

« Prenons par la rue du Temple, lui dit-il.

— Pourquoi pas par les boulevards, fit celui-ci.

— Non, non, par la rue du Temple : je te ferai voir la maison où je suis né. »

C'est le même qui, après la publication de son premier article, errait tristement dans le passage Jouffroy.

« Qu'as-tu donc? lui dit un ami.

— Ah! mon cher, fit Supersac d'un air navré, je crois que je suis *vidé*. »

(*Idem.*)

Un soir, à un théâtre de vaudeville, on sifflait de l'orient à l'occident, du zénith au nadir; l'auteur, caché dans une loge, s'écria tout à coup :

« Je connais celui qui siffle : c'est le colonel!

— Qu'est-ce que le colonel? demanda-t-on à l'écrivain.

— C'est mon ennemi acharné. »

Le lendemain, on sifflait comme la veille.

« Je vous le disais bien, dit l'auteur, il est revenu, c'est le colonel!

— Le colonel vous en veut plus que vous ne le pensez, reprit un confrère de l'auteur, il a amené tout le régiment! »

(H. de Bornier, *Liberté*).

Amour-propre ombrageux.

En regardant le combat de Marathon, de Polygnote, j'y lus en lettres capitales le nom de tous les principaux guerriers, excepté celui de Miltiade : « Quoi ! m'écriai-je, Miltiade n'est pas à la tête de cette liste? — Il n'en sera que plus fameux; mais Polygnote l'a omis pour ne pas blesser l'amour-propre des Athéniens.

(*Voyage d'Anténor.*)

Amoureux turc.

Chacun sait que la célèbre mademoiselle R... (Rachel) ne devait pas sa réputation à son embonpoint. Un ambassadeur turc s'était cependant épris d'elle au point d'en perdre la tête. Mademoiselle R... fut insensible à cet amour et lui tint obstinément rigueur. Après deux ans de soupirs exhalés en pure perte, le représentant de la Sublime Porte prit le parti d'écrire à mademoiselle R... une lettre d'adieu où, tout en peignant pour la dernière fois son désespoir, il reprochait avec quelque vivacité à la célèbre femme sa cruauté. Cette lettre finissait par ces mots : « Allah ! qui eût pu croire qu'un serviteur du Prophète pût tant souffrir pour une femme maigre ! »

(P.-J. Stahl.)

Amphibologie.

Le *Tartuffe* fut donné à Paris, pour la première fois, le 5 août 1667. Le lendemain, on allait le rejouer; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première distinction jusqu'aux troisièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement (M. de Lamoignon) portant défense de jouer la pièce. C'est à cette occasion qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée : « Messieurs, nous allions vous donner *le Tartuffe*, mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue (1). » (*Vie de Molière.*)

(1) Nous n'avons pas besoin de faire ressortir la parfaite vraisemblance de cette anecdote, qui se trouve partout, et que Voltaire surtout a contribué à rendre populaire. Elle a été réfutée par plusieurs commentateurs de Molière, en particulier par Auger.

Le cardinal Dubois avait un frère qu'il avait placé dans ses bureaux, et qui ne brillait pas par l'intelligence. Il sonne; un laquais accourt : « Que veut monseigneur ? — *Dubois.* » — Le domestique apporte, en effet, *du bois.* « Ce n'est pas cette bûche-là que je demande, lui dit le cardinal. Faites venir mon frère. »

Tout le monde sait combien le cardinal Dubois était décrié pour ses mœurs scandaleuses. Une poissarde s'étant avisée à dessein de faire faire un maquereau de *bois*, bien imité, elle l'étala parmi ses autres maquereaux. Comme il paraissait un des plus beaux, chacun de ceux qui venaient en marchander portaient la main dessus, et dès qu'on avait senti ce que c'était, on le jetait là, en disant : « C'est *du bois.* » Tout le monde, dit le chevalier de Ravannes, sut qu'il y avait à la poissonnerie un maquereau qui n'était autre chose que *Dubois.*

(*Improvisat. français.*

Un professeur, de collége entrant dans sa classe un jour d'hiver, s'aperçoit que le poêle n'a pas été allumé. Il appelle un domestique, qui revient bientôt, apportant une grosse bûche : « Ah ! ah ! s'écrie le professeur, voici le *principal.* » Un rire général l'avertit sur-le-champ qu'il venait de commettre une malencontreuse amphibologie; et, ce qui est moins plaisant, le principal, informé de la chose, tança vertement le pauvre homme.

Amphigouri.

L'*amphigouri* n'est, comme on sait, qu'un galimatias richement rimé. J'ai fait beaucoup trop de couplets dans ce genre méprisable. Je me permets de donner celui-ci, parce qu'il a toute l'apparence d'avoir quelque sens, puisque le célèbre Fontenelle, l'entendant chanter chez madame de Tencin, crut le comprendre un peu, et le fit recommencer pour l'entendre mieux. Madame de Tencin interrompit le chanteur, et dit à Fontenelle : « Eh ! grosse bête ! ne vois-tu pas que cet *amphigouri* n'est que du galimatias (1) ? »

Fontenelle, sur-le-champ aurait répondu (1) « Ma foi,

Voici le couplet :

AIR : *Du menuet de la pupille.*

Qu'il est aisé de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
Quand le bonheur est suspendu !
Par un discours sensible et tendre
Égarez un cœur éperdu :
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre

(Collé, *Théâtre de société.*)

Amphitryon complaisant.

Galba, qui avait donné à souper à Mécénas, voyant que sa femme et lui commençaient à comploter d'œillades et de signes, se laissa couler sur son coussin, représentant un homme aggravé de sommeil, pour faire épaule à leurs amours. Ce qu'il avoua d'assez bonne grâce, car, sur ce point, un valet ayant pris la hardiesse de porter la main sur des vases qui étaient sur la table, il lui cria tout franchement : « Comment, coquin, ne vois-tu pas que je ne dors que pour Mécénas ! »

(Montaigne, *Essais.*)

Amphitryon déçu.

Un fermier général avait invité la Fontaine à dîner, dans la persuasion qu'un auteur, dont tout le monde admirait les contes, ne pouvait manquer de faire les amusements de la société. La Fontaine mangea, ne parla point, et se leva de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie. On lui représenta qu'il n'était pas encore temps : « Je le sais bien, répondit-il; aussi prendrai-je le plus long. »

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Une femme de province avait désiré être d'un dîner que le marquis de Lassay donnait à quelques hommes célèbres dans les lettres. Surprise de voir le dîner très-avancé sans avoir encore rien entendu de fort merveilleux, elle dit à sa voisine : « Quand commenceront-ils? »

---

vant une version qui enrichit cette anecdote, cela ressemble tellement à tout ce que je lis chaque jour qu'on pouvait aisément s'y tromper. »

Le célèbre pianiste Chopin avait été invité dans un grand dîner d'apparat, chez de riches bourgeois. Il avait eu beau s'en défendre, il avait été forcé de se rendre aux pressantes sollicitations de ses hôtes, qui avaient promis à leurs nombreux invités de leur faire entendre le grand Chopin dans la soirée qui devait suivre le dîner.

L'artiste, souffrant déjà de la cruelle maladie qui devait l'enlever si jeune, fit peu d'honneur aux différents plats qui passèrent devant ses yeux, et ne répondit guère aux avances et aux questions qui l'assiégeaient de toutes parts. Le dîner s'achève enfin, on ouvre le piano, et on lui demande de vouloir bien jouer une de ses ravissantes mazurkas. Chopin se récuse, objecte sa santé délicate et mille autres prétextes; la maîtresse de la maison se récrie et veut alors faire sentir à l'artiste qu'il n'a été invité au dîner que pour payer son écot en musique.

« Oh! madame, répliqua-t-il aussitôt, j'ai si peu mangé! » Sur ce, il salue profondément et se retire, laissant tous les assistants abasourdis devant cette fugue non prévue par le programme.

(*L'Entr'acte.*)

Amphitryon facétieux.

Héliogabale faisait donner, au lieu des coussins ordinaires, à ceux de ses amis qui étaient de basse condition, des sacs de cuir remplis de vent, qu'il ordonnait de vider pendant le repas; de sorte que la plupart de ses convives se trouvaient tout à coup dînant sous la table.

(Lampride.)

Amputation.

Jean-Frédéric Veisse, chirurgien d'Auguste Ier, roi de Pologne, avait travaillé pendant cinq ans dans les hôpitaux étrangers, et le fameux Petit, de Paris, avait été son premier maître. Un mal d'aventure, survenu à un doigt du pied du roi de Pologne, devint très-sérieux. Veisse, qui voit tous les symptômes de la gangrène, opine pour l'amputation, contre l'avis des premiers médecins, qui décident qu'il faut dépêcher un courrier à Paris pour faire venir M. Petit. Cependant la vie du roi courait le plus grand danger. Après quelques heures

d'une incertitude pénible, Veisse se décide à une action qui pouvait le perdre. Il fait prendre au roi une dose d'opium, l'endort profondément, et pendant son sommeil, avec autant d'adresse que de courage, il lui ampute le doigt. Eveillé par une douleur aigüe, le roi se plaint de ce qu'on prend si mal son temps pour le panser; mais la force de l'opium ne tarde pas à le rendormir. Le lendemain, il s'aperçoit que son doigt est coupé, et demande qui a fait une opération si hardie. — « Sire, répond Veisse, pardonnez à un sujet fidèle et reconnaissant, qui, vous voyant dans le plus grand danger, hasarde tout pour conserver votre vie précieuse. Si l'on eût attendu pour l'amputation l'arrivée de Petit, certainement la gangrène mortelle allait gagner tout le pied de votre majesté, et tout mon zèle, comme tous les secours humains, n'eussent pu rien pour vous sauver. — Et il n'y avait pas, dit le roi, d'autres moyens à employer que l'amputation? — Non, sire, il n'y en avait aucun autre : Petit le dira, j'en réponds sur ma tête. — Qui a été présent à l'opération? — Le valet de chambre de votre majesté. — Fort bien. Gardez donc tous les deux, jusqu'à nouvel ordre, le plus inviolable secret. Et toi (continue le prince, en tirant sa tabatière d'or dont il jette le tabac) mets là dedans le doigt coupé, et garde-le comme un souvenir. » On ne dit rien. Personne n'eut le moindre doute de ce qui s'était passé. Douze jours après, arrive Petit. Les médecins sont assemblés sur l'heure. On lui expose quel avait été l'état du roi, lorsqu'on l'avait demandé, et l'état actuel dans lequel on supposait assez naïvement qu'il devait être. Le chirurgien français, frappé d'étonnement, et reconnaissant, d'après le récit, la gangrène aux symptômes annoncés depuis tant de jours, s'écrie qu'il ne peut concevoir comment le roi vit encore, ni comment, dans un péril si pressant, qui ne permettait aucun délai, on avait été si loin chercher des conseils inutiles; qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que la plus prompte amputation, supposé qu'il en fût encore temps. Tous les ennemis de Veisse, couverts de honte, n'osaient plus soutenir les regards du roi; mais quelles furent tout à coup leur confusion et leur surprise, quand Veisse s'avança vers Petit, et lui dit, en tirant la boîte du roi de sa poche : « Le moyen que vous indiquez est déjà hasardé : regardez, voici le doigt. » Petit reconnut qu'il portait tous les symptômes d'une gangrène incurable.

(*Journ. de Paris*, 1786.)

Fabert ayant été blessé au siége de Turin d'un coup de mousquet à la cuisse, Turenne et le cardinal de la Valette le conjuraient de la laisser couper, selon l'avis de tous les chirurgiens : « Il ne faut pas mourir par pièces, dit Fabert; la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » — On ne coupa point, et le brave maréchal guérit de sa blessure.

(*Recueil d'épitaphes.*)

Amuseurs publics.

Gros-Guillaume était sans cesse tourmenté par la pierre; souvent, sur la scène, il en pleurait de douleur, ce qui lui faisait faire toutes sortes de grimaces très-réjouissantes pour le public, qui en ignorait la source. C'est à peu près de même que Carlin et Potier se livraient souvent à une surabondance de lazzis et de cascades pour cacher leurs souffrances aiguës.

(V. Fournel, *Curiosités théâtr.*)

Un soir, il y a bien longtemps, j'étais à Paris, aux *Funambules*, placé de manière à apercevoir ce qui se passait dans la coulisse : elle n'a guère, à ce petit théâtre, plus de deux mètres de profondeur, et l'on voit tout de suite, derrière les portants, le mur en briques, blanchi au lait de chaux. Arlequin, vif et leste, venait de déployer, aux applaudissements de la salle, sa légèreté, sa souplesse; il était svelte, gracieux, gai, éblouissant; c'était la malice, la joie, la jeunesse, — un enfant et un chat! — Après avoir mimé, dansé, sauté, escaladé, battu tout homme et toute chose, pour terminer la scène, il s'était lancé horizontalement, la tête la première, à travers une fenêtre fermée; il avait disparu par là, comme une flèche, au milieu des bravos et des hourras.

Pendant que le spectacle continuait, je regardai par hasard dans la coulisse, et j'aperçus quelque chose qui me remplit d'étonnement : Arlequin, après ses proues

ses, avait relevé sur sa tête son masque noir, pour respirer un peu; la chaleur était suffocante. Je vis alors, non un jeune homme, mais un homme âgé, usé, maigre, tanné, rouge, ruisselant de sueur, soufflant comme un cheval poussif; les muscles de son visage et de son cou étaient comme des cordes; il avait une barbe de deux ou trois jours, sale et grisonnante; il était morne, il était abruti de fatigue; de temps en temps il s'essuyait le visage avec un mouchoir à tabac, puis se fourrait une grosse prise dans le nez, comme pour se redonner de l'entrain. Une petite fille de cinq ou six ans, fagotée en maillot couleur saumon, vint près de lui pour lui demander de rajuster une de ses deux ailes d'ange ou de sylphide, qu'il raccommoda avec une ficelle. Puis il se remit à souffler, les mains sur les hanches, le corps détendu, affaissé, cassé, avachi, en attendant la scène où il allait reprendre, avec son masque et avec sa batte, sa légèreté, sa jeunesse, son agilité de poisson, ses grâces félines, tout son prestige!

Je ne fus pas seulement surpris et attristé, je fus presque effrayé, en découvrant tout à coup ce dessous du masque et l'envers de cette gaieté. Ainsi, sous ce bel arlequin, si preste, qu'on l'eût pris pour l'Adolescence elle-même, alors qu'il semblait se jouer à ces miracles de fantaisie aérienne, il y avait cela : un pauvre père de famille, âgé, exténué, gagnant avec sa petite fille le souper du ménage.

(E. Deschanel, *la Vie des comédiens.*)

Anachronisme.

Balzac rapporte qu'un docteur moderne prêcha qu'Adam récitait tous les jours les psaumes de David ou de la Pénitence, et que l'ange, en visitant la Vierge, la trouva qui achevait de dire les heures de Notre-Dame. (*Bibliothèque de société.*)

Anagramme (1).

César Coupé, célèbre anagrammatiste, et fertile en bons mots sur les maris qui avaient des femmes coquettes, en eut une qui fit parler d'elle. Il fut obligé de s'en séparer. Quelqu'un qui avait une revanche à prendre contre ce satyrique, publia l'*anagramme* de son nom, où l'on trouvait, *c... séparé.*

(Boursault, *Lettres nouvelles.*)

André Rudiger, médecin à Leipsick, s'avisa, étant au collége, de faire l'anagramme de son nom en latin : il trouva de la manière la plus exacte dans *Andreas Rudigerus* ces mots, *arare rus Dei dignus*, qui veulent dire : *digne de labourer le champ de Dieu.* Il conclut de là que sa vocation était pour l'état ecclésiastique, et se mit à étudier la théologie. Peu de temps après cette belle découverte, il devint précepteur des enfants du célèbre Thomasius. Ce savant lui dit un jour qu'il ferait mieux son chemin en se tournant du côté de la médecine. Rudiger avoua que naturellement il avait plus de goût et d'inclination pour cette science; mais qu'ayant regardé l'anagramme de son nom comme une vocation divine, il n'avait pas osé passer outre. « Que vous êtes simple! lui dit Thomasius, c'est justement l'anagramme de votre nom qui vous appelle à la médecine. *Rus Dei*, n'est-ce pas le cimetière, et qui le laboure mieux que les médecins? » Rudiger ne put résister à cet argument, et se fit médecin.

(Panckoucke.)

Le père Proust et le père d'Orléans, tous deux jésuites, s'amusaient à tirer mutuellement de leurs noms des anagrammes satiriques. Le P. Proust, ayant trouvé l'*Asne d'or* dans le nom de son confrère, le défia de lui rendre la pareille, attendu la brièveté de son nom. Le P. d'Orléans en vint cependant à bout, et lui fit voir que *pursot* se trouvait tout entier dans Proust.

(*Idem.*)

Quelqu'un ayant envoyé à Claude Ménétrier l'anagramme de son nom, dans lequel il avait trouvé *miracle de la nature*, cet écrivain lui répondit :

Je ne prends pas pour un oracle
Ce que mon nom vous a fait prononcer.

(1) On appelle anagramme la transposition et la combinaison entre elles des lettres d'un nom ou d'un mot quelconque de manière à en tirer un sens; il faut que toutes les lettres soient employées pour que l'anagramme soit régulière.

Puisque pour en faire un miracle
Il a fallu le renverser.

(*Ann. litt.*, 1758.)

Un homme de Marseille ayant passé trois jours à rêver comment il ferait l'anagramme d'un de ses amis nommé *César l'Empereur*, ne put trouver autre chose que *l'empereur César*.

(*Gén. de la langue française.*)

Un monsieur de Vienne, qui s'appelait Jean, était bien empêché à faire sa propre anagramme. Le roi le trouva par hasard à cette occupation : « Eh bien, dit-il, il n'y a rien de plus aisé : Jean de Vienne *devienne Jean.* »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Quelqu'un ayant présenté à Henri IV l'anagramme de son nom, dans l'espérance d'en être bien récompensé, le roi lui demanda quelle était sa profession : « Sire, je travaille à faire des anagrammes, mais je suis fort pauvre. — Je n'en suis pas étonné, dit le roi, car vous faites là un pauvre métier. »

(*Passe-temps agréable.*)

Un avocat du parlement d'Aix, nommé Billon, fut plus heureux avec Louis XIII. Lors de l'entrée de ce prince dans cette ville, lui ayant présenté cinq cents anagrammes qu'il avait laborieusement composées sur son nom, le roi fut si enchanté d'un pareil chef-d'œuvre, qu'il fit à l'auteur une pension considérable, qui fut continuée à ses enfants.

Le carme Pierre de Saint-Louis, si connu par son ridicule poëme sur la *Magdeleine*, avait anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre et de presque tous les saints, car il croyait fermement trouver la destinée des hommes dans leurs noms.

Dans une fête donnée à la fin du dix-septième siècle, par l'illustre famille polonaise des Leczinski, à l'un de ses membres, le jeune Stanislas, qui revenait de lointains voyages, on fit un usage assez ingénieux de l'anagramme. — Les ballets furent exécutés par treize danseurs, qui portaient chacun un bouclier sur lequel était gravée en caractères d'or l'une des treize lettres des deux mots : *Lescinia Domus* (maison de Leczinski). A la fin de chaque ballet, les danseurs se rangèrent de telle sorte, que leurs boucliers formèrent successivement des anagrammes flatteuses pour Stanislas.

Terminons en donnant les anagrammes de quelques personnages célèbres :

Pierre de Ronsard, *rose de Pindare.*

Marie Touchet, maîtresse de Charles IX, *je charme tout.*

Frère Jacques-Clément, *c'est l'enfer qui m'a créé.*

Pierre Coton, *perce ton roi.*

Louis XIII, roi de France et de Navarre, *roi très-rare, estimé dieu de la fauconnerie.* — Ce prince était, en effet, grand chasseur.

Louis quatorzième, roi de France et de Navarre, *va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister.*

Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, *mariée au roi très-chrétien.*

Voltaire, *o alte vir.*

Verniettes (nom qu'avait pris d'abord J.-B. Rousseau, qui rougissait d'avoir un cordonnier pour père), *tu te renies.*

Napoléon, empereur des Français, *un pape serf a sacré le noir démon.*

(L. Lalanne, *Curiosit. littér.*)

Ancien régime et nouveau régime.

Madame de Coislin soutenait qu'autrefois une personne comme il faut ne se serait jamais avisée de payer son médecin. Se récriant contre l'abondance du linge de femme : « Cela sent la parvenue, disait-elle ; nous autres femmes de la cour, nous n'avions que deux chemises ; on les renouvelait quand elles étaient usées. Nous étions vêtues de robes de soie et nous n'avions pas l'air de grisettes comme ces demoiselles de maintenant. »

Madame Suard, qui demeurait rue Royale, avait un coq dont le chant, traversant l'intérieur des cours, importunait madame de Coislin. Elle écrivit à madame Suard : « Madame, faites couper le cou à votre coq. » Madame Suard renvoya le messager avec ce billet : « Madame, j'ai l'honneur de vous répondre que je ne ferai pas couper le cou à mon coq. » La cor-

respondance en demeura là. Madame de Coislin dit à madame de Châteaubriand : « Ah! mon cœur, dans quel temps nous vivons! C'est pourtant cette fille de Pauckoucke, la femme de ce membre de l'Académie, vous savez! »
(Châteaubriand, *Mém. d'Outre-tombe.*)

Aneries.

Le subtil Gaulard, ornement de la Bourgogne salée, et qui est l'auteur de cette belle maxime, que « pour ne pas se soucier du lendemain, il ne faut qu'avoir sa cave pleine dès aujourd'hui, » étant un jour averti par quelqu'un que le doyen de Besançon était mort : « Ne le croyez pas, dit-il, car il m'écrit de tout, et s'il était mort, il n'aurait pas manqué de m'en donner des nouvelles. »
(*Facétieux Réveille-matin.*)

Un jour, le sieur Gaulard voyant au fond de sa cour un grand tas d'ordures, il se fâcha contre son maître d'hôtel qui ne les faisait pas ôter. Celui-ci, pour excuse, dit qu'on ne trouvait pas des charretiers à point nommé. « Des charretiers, dit Gaulard, hé, que ne faites-vous faire une fosse au milieu de la cour, où l'on enterrerait ces ordures. — Mais, répondit le maître d'hôtel, où mettra-t-on la terre qu'on tirera de cette fosse? — Parbleu! répliqua Gaulard en colère, vous voilà bien empêché; faites faire la fosse si grande que tout y puisse entrer. »
(Ménage, *d'après Tabourot.*)

Le poëte Dulot, qui mit les bouts rimés à la mode au dix-septième siècle, poussait la bénignité jusqu'à souffrir des croquignoles pour un sou pièce; mais il avait des alternatives de fureur : « Comment, monsieur, dit-il un jour avec indignation à l'abbé de Retz, vos laquais sont assez insolents pour me battre, — en ma présence! »
(V. Fournel, *Du rôle des coups de bâton.*)

M. de V**, qui passe la soixantaine, alla l'autre jour à la vallée pour acheter un corbeau, et dit à M. de C**, qui lui demandait ce qu'il en voulait faire : « C'est afin de voir si cet animal vit trois cents ans, comme on le dit. »
(Furetière.)

La marquise de Richelieu se plaignait fort du bruit des cloches devant le comte de Roucy (ou Roussy). Le comte, sérieusement et pour la garantir, lui proposa de faire mettre du fumier dans sa cour et devant sa maison (1).
(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Le comte de Roussy, étant à l'armée, un jeudi au soir, son cuisinier vint lui dire qu'il n'avait qu'un agneau à lui donner pour son souper, mais que c'était dommage de le tuer, parce que le comte étant seul et ne le pouvant manger tout entier, le reste ne se pourrait garder jusqu'au dimanche.

« Eh bien! répondit le comte, te voilà bien embarrassé! il n'en faut tuer que la moitié. »

Voyant son muletier fort en peine d'apaiser les mulets qui voulaient se battre :

« Qu'on en tue un, dit-il, pour servir d'exemple aux autres! »
(Bouhier, *Souvenirs.*)

Plusieurs traits de simplicité analogues, et même tout à fait semblables, entre autres celui du mouton dont il ne fallait tuer que la moitié, ont été attribués à M. de Matignon. On a dit aussi qu'il avait fait paver son pré pour empêcher les taupes d'y fouiller, et qu'il avait fait reculer sa cheminée, parce que, de l'endroit où il se plaçait, le feu lui brûlait les jambes.

Une dame de fort peu de sens, mais femme d'un homme qui était dans le haut emploi, et dont on faisait état à cause de son mari, avait reçu un présent d'une belle paire d'*Heures;* elle, croyant que tout ce qui était dans ces heures fussent des prières, se met à genoux dans l'église, et ouvrant les heures droit où était la permission de l'imprimeur, elle fait un

(1) Dans l'*Asiniana*, les héros de l'histoire sont à tort, la duchesse de Mazarin et le comte de G.

grand signe de croix, et avec une grande dévotion commence à dire : « Il est permis d'imprimer et faire imprimer le présent livre, intitulé les *Heures de Notre-Dame*, à Jean Petit, marchand libraire, demeurant à Paris ; et défenses sont faites à tous autres imprimeurs de vendre et distribuer le présent livre, etc., etc. » Puis tournant le feuillet où est le calendrier en refaisant le signe de la croix, elle dit : « Janvier a trente un jours, et la lune n'en a que trente. » Puis croyant que les fêtes de tous les jours des mois fussent des litanies, elle dit : « La Circoncision, *Ora pro nobis*, » et les autres saints après ; puis en février, dit : « Février a vingt-huit jours et la lune vingt-neuf, et quand il est bissextile, il a vingt-neuf jours et la lune en a trente. Le jour a neuf heures et la nuit quinze ; » et ainsi des autres, jusqu'à la fin de décembre. Ces oraisons n'étaient-elles pas bien dévotes?

(D'Ouville, *Contes*.)

Un ignorant soutenait dans une compagnie que le soleil ne faisait pas le tour du monde : « Mais comment, lui objectait-on, se fait-il qu'étant parvenu à l'Occident, où il se couche, on le voit se lever à l'Orient, s'il ne passe point par-dessous le globe? — Vous voilà bien embarrassé, répondit cet ignorant entêté, il reprend le même chemin ; et si on ne s'en aperçoit point, c'est qu'il revient de nuit. »

(*Bibliothèque de société*.)

Cette anecdote plus ou moins historique, qui rappelle un trait du début de l'*Histoire comique*, de Cyrano, où l'on voit que la lune n'est autre que le soleil regardant par un trou ce qu'on fait sur la terre pendant qu'il n'y est pas, a été racontée bien des fois. D'Ouville en a fait le sujet d'un de ses contes les plus joliment tournés : « Comme un jour, dit-il, on discourait des peuples qui habitent sous nos pieds, qu'on appelle antipodes, un certain badin qui était présent et qui croyait être fort habile homme, dit : « Mais est-il encore de ces niais qui croient aux antipodes, vu que saint Augustin est d'opinion contraire ! — Comment peut-on le nier? dit un de la compagnie ; ne voyez-vous pas aux jours équinoxiaux, que, levé à six heures dans un endroit du ciel, le soleil se couche à six à l'autre bout du ciel, et que le lendemain, il se lève encore à six heures de l'autre côté. Il faut donc nécessairement qu'en se couchant d'un côté et en se levant de l'autre, il passe par-dessous terre pour aller éclairer l'hémisphère de dessous nous. — Dieu, quelle folie ! répondit cet autre. Il est bien certain que le soleil se couche en un endroit et se lève en l'autre, mais il ne va pas par-dessous terre comme vous dites. — Et par où irait-il? — Par le même chemin qu'il est allé, répondit-il. — Mais, répliquat-on, s'il retournait par le même chemin nous le verrions bien ! — Comment le verrait-on? repartit-il, on n'a garde, car il revient la nuit. » Cet homme était aussi savant dans la carte que dans l'astrologie, quoiqu'il se vantât d'y être fort entendu ; car comme il en discourait un jour, on lui vint à parler du Pont-Euxin ; il s'enquit s'il était de pierre ou de bois, et comme on lui dit : « Je vois bien, Monsieur, que vous êtes un excellent géographe. — Morbleu ! dit-il, je ne suis point géographe, je suis homme de bien et d'honneur. »

Le prince de Simmeren, de la maison Palatine, était à Sedan lorsque M. le comte de Soissons s'y retira. Étant retourné en son pays, quand la bataille de Sedan fut donnée, il écrivit naïvement cette lettre à M. le comte de Soissons : « Le bruit court ici que vous avez gagné « la bataille, mais que vous y avez été « tué. Mandez-moi ce qui en est, car je « serais très-fâché de votre mort. »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes*.)

On venait de donner pour petite pièce, à la suite d'*Andromaque*, la comédie des *Plaideurs*. Un vieux financier qui croyait que ces deux pièces n'en faisaient qu'une, voulut témoigner à Racine le plaisir qu'il avait eu à leur représentation : « Je suis, Monsieur, lui disait-il, on ne peut pas plus content de votre *Andromaque ;* c'est une jolie pièce ; seulement je m'étonne qu'elle finisse si gaiement. J'avais d'abord eu envie de pleurer, mais la vue des petits chiens m'a fait beaucoup rire. »

(*Mémoires anecdot. des règnes de Louis XIV et Louis XV*.)

Mademoiselle Champmêlé demandait un jour à Racine d'où il avait tiré le sujet d'*Athalie*. — De l'Ancien Testament. — De l'Ancien Testament? Eh! mais je croyais qu'on en avait fait un nouveau.

(*Cour. des spect. an XIV.*)

Madame Denis était fort laide. Étant au lit avec M. Duv...., qu'elle avait épousé après la mort de Voltaire, on introduisit dans sa chambre un paysan qui lui apportait de l'argent. A la vue de ces deux têtes, il ne sut à qui s'adresser : « Messieurs, leur dit-il, lequel de vous deux est Madame? »

(*Improvisateur français.*)

Florian venait de publier son *Numa Pompilius*. L'on demande à une dame si elle avait lu cette nouvelle production. « Sans doute. — Et comment l'avez-vous trouvée? — Comme tous les livres de ce genre, et j'en avais prévu le dénoûment dès la première page. — Quel dénoûment? — Le mariage des amants. — Quels amants? — Eh! mon Dieu! Pompilius, qui finit par épouser Numa. »

(*Encyclopédiana*).

Un courtisan regardait au Louvre une statue de Descartes. Il demanda à son voisin : « Mais quel est donc ce Descartes? — C'est un grand philosophe. — Voilà du marbre bien employé! » reprit-il, en haussant les épaules.

Un noble provincial, revenant de la cour de Louis XIV, disait : « Je l'ai vu, ce grand roi, il se promenait lui-même. »

(*Choix d'anecdotes.*)

Un élégant marquis était allé chercher des dames pour les mener à l'Observatoire de Paris, où devait se faire l'observation d'une éclipse de soleil par le célèbre Cassini. La toilette ayant retardé l'arrivée de la compagnie, l'éclipse était passée lorsque le petit-maître se présente à la porte; on lui annonce qu'il est venu trop tard, et que tout est fini. « Montez toujours, mesdames, dit-il; M. de Cassini est un de mes amis, et il aura la complaisance de recommencer pour moi. » (*École des mœurs.*)

Soit malice, soit inattention, un homme qui prêtait ses livres au mari de madame Geoffrin, lui redonna plusieurs fois de suite le premier volume des voyages du Père Labbat. M. Geoffrin, de la meilleure foi du monde, le relisait toujours sans s'apercevoir de la méprise. — « Comment trouvez-vous ces voyages, Monsieur? — Fort intéressants... mais il me semble que l'auteur se répète un peu. »

Il lisait avec beaucoup d'attention le dictionnaire de Bayle en suivant la ligne des deux colonnes. « Quel excellent ouvrage s'il était un peu moins abstrait! »

« Vous avez été ce soir à la comédie, M. Geoffrin, que donnait-on? — Je ne vous le dirai pas; je me suis empressé d'entrer, et je n'ai pas eu le temps de regarder l'affiche. »

(Grimm, *Correspondance.*)

Gresset, retiré à Amiens, fréquentait une maison où l'un des plus brillants amusements consistait à proposer à deviner des énigmes. Gresset, qui voulait anéantir ce genre de plaisir provincial, par le ridicule, proposa un jour l'énigme suivante :

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête;
Je m'appelle chapeau; devine, grosse bête.

On se mit généralement à rire; mais quelqu'un qui ne riait pas, après avoir rêvé très-sérieusement, se leva en criant : « Oh! j'y suis; c'est une perruque. »

(*Improvis. français.*)

C'était dans je ne sais plus quel musée de curiosités. Un bon bourgeois voit deux langues sous verre, une grande, l'autre petite, et il demande au cicérone de l'endroit :

« A qui donc ont appartenu ces deux langues, s'il vous plaît?

— La plus grande est la langue de l'empereur Charlemagne, répondit le cicérone.

— Et la plus petite?

— Du même Charlemagne, quand il était enfant. »

Un jeune étudiant, qui montrait le muséum d'Oxford à une compagnie de dames, leur fit voir, entre autres curiosités, une épée d'acier, fort rouillée. « Mesdames, s'écria-t-il, voici l'épée avec laquelle Balaam menaça de tuer son âne. — Je n'ai jamais entendu dire, observa quelqu'un de la société, que Balaam eût une épée; j'ai seulement vu dans l'histoire qu'il en désirait une. — Vous avez raison, reprit l'étudiant, et cette épée est positivement celle qu'il avait désirée. »

(*Encyclopédiana.*)

Un gentilhomme avait un petit laquais fort simple; et comme il avait dessein le lendemain de se lever de fort grand matin, il commanda à son laquais de l'éveiller à cinq heures. Le lendemain le laquais, dès quatre heures, se trouva à la chambre de son maître, et le laissa dormir jusqu'à ce qu'il se réveillât de lui-même, qui fut sur les sept heures du matin. Étant éveillé, il demanda à son laquais quelle heure il était. Il lui dit qu'il était sept heures. « Comment! dit le maître, maraud, t'avais-je pas commandé d'être ici dès cinq heures? — Monsieur, dit-il, j'y étais dès quatre heures. — Pourquoi donc, lui dit-il, ne m'as-tu pas éveillé? » Il lui répondit : « Je n'osais, monsieur, car vous dormiez. »

(D'Ouville, *Contes.*)

Après une bataille, un fossoyeur enterrait les morts.

« mais, malheureux, lui dit un des officiers qui surveillaient cette sinistre besogne, tu viens de pousser dans la fosse un homme qui respirait encore!

— Ah! monsieur, répliqua le fossoyeur, on voit bien que vous n'avez pas, comme moi, l'habitude... Si on les écoutait, il n'y en aurait jamais un de mort. »

(A. Villemot.)

Deux paysans furent députés par leur village pour aller dans une grande ville choisir un peintre habile qui entreprît le tableau du maître-autel de leur église. Le sujet devait être le martyre de saint Sébastien. Le peintre à qui ils s'adressèrent leur demanda si l'intention des habitants était qu'on leur représentât le saint vivant ou mort. Cette question les embarrassa quelque temps; enfin un d'eux dit au peintre : « Le plus sûr est de le représenter en vie; si on le veut mort, on pourra toujours bien le tuer. »

(*Asiniana.*)

Le père d'un paysan se mourait. Le paysan fut la nuit trouver le curé, et demeura bien trois heures à sa porte, à heurter tout doucement. Le curé lui dit : « Que ne heurtiez-vous plus fort? — J'avais peur, dit-il, de vous réveiller. — Qu'y a-t-il? — Mon père se mourait quand je suis parti. — Il sera donc mort à présent, je n'y ai plus que faire. — Oh! non, monsieur, Pierrot, mon voisin, m'a promis qu'il l'amuserait. » (*Idem.*)

Madame Dufour et sa femme de chambre furent arrêtées à Dijon, comme suspectes; elles furent conduites au comité révolutionnaire par deux ou trois membres de cette exécrable autorité, qui, en posant les scellés, avaient eu la précaution, selon l'usage, de s'emparer de ce qui leur parut bon, comme argent, bijoux, vins, etc. Le président, après avoir fait plusieurs questions à madame Dufour, sur son émigration, sa non-émigration, sa correspondance, ses allées et venues, ses moyens d'existence, ses certificats de civisme, etc., etc., etc., s'avisa de lui montrer l'étiquette d'une bouteille : « Comment y a-t-il là-dessus? — Il y a vin d'Espagne. — Ah! soutiens encore que tu n'es pas en relation avec les Espagnols! » (*Aneries révolutionnaires.*)

Dans une visite faite chez le médecin Duplanil, les commissaires, en fouillant les rayons de la bibliothèque, trouvèrent, parmi des liasses de papiers, quelques lettres de Louis XIV, de Turenne, de Bossuet, etc. : « Ah! s'écrièrent-ils, tu prétends que tu n'es pas aristocrate, et tu entretiens des correspondances avec ce tyran et ces suspects. »

(*Idem.*)

Un homme très-crédule disait qu'il n'avait pas de confiance dans la vaccine. « A quoi sert-elle? ajoute-t-il; je connais un enfant beau comme le jour, que sa famille avait fait vacciner... eh bien! il est mort deux jours après... — Comment! deux jours après ?... — Oui... il est tombé du haut d'un arbre, et s'est tué roide... Faites donc vacciner vos enfants, après cela. »

(*Encyclopédiana.*)

Un paysan est venu consulter un avocat au sujet d'un procès qu'il brûle d'intenter.

« Vous perdrez votre temps et votre argent, dit l'avocat. Vous avez cent fois tort. Un article du Code vous condamne formellement. »

Le paysan saute sur sa chaise.

« Il y a un article? et où est-il le gueusard?

— Tenez, le voici. »

Profitant d'un moment où l'avocat tourne la tête, le paysan déchire la page indiquée, la roule en boule et la fourre dans son gousset.

« Eh bien! reprend l'avocat; êtes-vous convaincu à présent?

— Dame! puisque vous le dites, il faut bien que je vous croie, mon digne monsieur. »

Il salue, et s'en va chez un autre avocat, lequel accepte la cause, la plaide et la perd.

Comme il traversait la salle des Pas-Perdus, au sortir de l'audience, il rencontra l'avocat n° 1, qui lui dit :

« Vous n'avez pas voulu vous en raporter à moi, et voyez ce que vous y avez gagné.

— J'ai perdu, c'est vrai, c'est bien étonnant.

— Ce n'est pas étonnant du tout; ne vous avais-je pas averti qu'un article vous condamnait?

— Eh! c'est là précisément ce qui me confond. J'ai allumé ma pipe avec la page qui contenait ce sacré article. Comment les juges ont-ils fait pour le connaître? »

Les *Martigaus* sont, au dire des gens d'Aix et de Marseille, les Béotiens de la Provence. Le recueil complet des faits, gestes et paroles du célèbre Calino n'est, auprès des légendes qui courent là-bas sur les Martigaus, qu'un amas de calembredaines insipides.

Or, un Martigau vit un jour à Aix une pompe qui fonctionnait et fournissait un volume d'eau fort considérable. Il contempla longuement cet instrument nouveau pour lui, et soudain se frappa le front. Les Martigues, situées au bord de l'étang de Berre, dans une plaine de poussière et de craie, manquent souvent d'eau potable. Notre homme goûta celle qui jaillissait à profusion devant lui, et la trouva délicieuse.

Fraîche! limpide! douce! quel bonheur d'en boire toujours de pareille et d'en donner libéralement à ses bons voisins!

Le Martigau s'achemine vers le logis d'un fondeur, et on lui montre là des pompes superbes. Il en achète une au prix de six cents francs, et le fondeur s'engage à la reprendre si elle ne fournit pas cent litres d'eau par minute. Le marché est conclu, et, au jour indiqué, le fondeur s'achemine avec sa pompe vers les Martigues. Toute la ville l'attendait. On le conduit sur une place balayée et bien propre, et on lui dit : « Placez là votre pompe.

— Oui, mais où est le puits?

— Un puits? mais si j'avais un puits, je ne vous achèterais pas votre pompe. Un puits! mais pourquoi faire?

— Mais pour fournir de l'eau à ma pompe.

— Quoi! s'écrie le Martigau, je vous achète une pompe pour avoir de l'eau, et il faut que je fournisse de l'eau à votre pompe! C'est trop fort! vous êtes un fripon et je vais vous faire un procès! »

Et il fit le procès, et le tribunal d'Aix jugea la cause, et je connais l'avocat qui a plaidé... pour le Martigau.

(D. Guibert, *Figaro.*)

Un municipal interrogeait un prévenu, sous la Révolution : Ton prénom! — Symphorien. — Il n'y a plus de *saint*, reprend brusquement le savant, fonctionnaire, tu t'appelles *Phorien*. — Ah! reprend le pétitionnaire, c'est *gulier*, çà! »

A la porte d'un musée, un invalide, mis de planton, reçoit pour consigne de

ne laisser entrer aucun *civil*, sans lui faire déposer sa canne au vestiaire.

Passe un monsieur, les mains dans ses poches.

« Bourgeois, votre canne au vestiaire.

— Ma canne!... Je n'en ai pas.

— Tant pis... Allez-en chercher une. »

Un homme fort gros, étant sur le point de faire un voyage, envoya son domestique lui retenir deux places à la diligence. « Comme cela, lui dit-il, je pourrai respirer plus à mon aise. » Le domestique revint avec les deux billets : il avait pris une place sur l'impériale et l'autre dans le coupé.

La foule s'arrêtait un jour devant la boutique d'un industriel de la rue Saint-Honoré; je fis comme les autres, et je vis, écrit sur les vitres :

« On est prié de ne pas confondre ce magasin avec celui d'un autre charlatan qui est venu s'établir en face. »

Un perruquier avait fait peindre, sur le devant de sa boutique, une longue et pompeuse inscription. Mais une réflexion lui était venue, et il avait mis au bas, en forme de post-scriptum :

« Si vous ne savez pas lire, adressez-vous à l'écrivain public qui est en face. »

Un dilettante s'extasiait, au café de Paris, sur la beauté de la charmante Henriette Sontag qui venait de débuter aux Bouffes. Un monsieur qui avait écouté l'enthousiaste se hasarda à dire que mademoiselle Sontag était en effet très-jolie, mais qu'elle avait un œil plus petit que l'autre. « Un œil plus petit! s'écria l'admirateur, vous ne l'avez pas vue; elle en a, au contraire, un plus grand. »

(*Encyclopédiana.*)

Quelques gais compagnons s'étaient réunis dans une auberge. Après un repas arrosé de nombreuses rasades, l'un d'eux, qui devait partir de grand matin, fut conduit dans la chambre où il devait passer la nuit.

Tous les lits étaient occupés; il n'en restait qu'un, dans lequel un nègre ronflait. Le voyageur se glisse à côté de l'Africain, et s'endort bientôt, après avoir recommandé à ses amis de le réveiller à la pointe du jour. Ceux-ci le lui promirent. Ils allaient se retirer, lorsqu'il vint à la pensée de l'un d'eux de barbouiller de noir la face du voyageur endormi. Ce qui fut fait.

Le lendemain, on entre dans la chambre et l'on éveille le voyageur, qui se lève, commence de s'habiller et s'approche de la glace pour arranger sa cravate. Il lève les yeux, jette un cri, et recule étonné à la vue de cette face noire.

« Les imbéciles! s'écrie-t-il; je leur avais dit de m'éveiller, et ils ont éveillé le nègre! »

Puis il se déshabille, et rentre tranquillement dans son lit.

(*Mosaïque.*)

Sous l'arcade des Horticultural Gardens, à Kensington, deux dames, d'une mise irréprochable et qui semblaient appartenir à la bonne bourgeoisie, examinaient avec attention une belle statuette d'Énée, dont le socle portait une étiquette avec ces mots : *Executed in Terra Cotta* (exécuté en terre cuite).

« *Exécuté* en Terra Cotta! s'écria l'une des dames, savez-vous où se trouve ce pays?

— Je ne sais, répondit l'autre, mais peu importe l'endroit : le pauvre homme n'en est pas moins à plaindre! »

(*International.*)

Ange rebelle.

Pendant la procession de Malines, il y eut des anges qui se battirent à la porte des jésuites, ordonnateurs de la fête. Un père jésuite étant venu mettre le holà, un petit ange rebelle lui donna des coups de pied dans les os des jambes, dont le jésuite indigné lui mit bas les chausses et le fouetta devant tout le Paradis, en pleine rue. Voilà une aventure qui manque au poëme de Milton.

(Pircn, *Correspondance.*)

Anglais.

Milord Hervey, voyageant dans l'Italie

et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : « Ah! ah! dit-il, l'eau est salée; ceci est à nous. »

(Chamfort.)

Milord Hamilton, personnage très-singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'auberge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : « Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon? » Le lord lui répondit en balbutiant : « Mettez-le sur la carte. »

(*Id.*)

Un Anglais, qu'on allait pendre avec son camarade, voyant celui-ci pleurer, lui dit : « Lâche, tu n'es pas digne d'être pendu! »

(*Dict. des Gens du monde.*)

Le chevalier de Saint-Georges, le Prétendant, était le meilleur homme du monde, et la complaisance même. Ayant demandé un jour à milord Douglas : « Que pourrais-je faire pour plaire à ma nation? » Douglas répondit : « Prenez douze jésuites, embarquez-vous avec eux, et, quand vous serez arrivé, faites pendre les jésuites publiquement; vous ne sauriez rien faire de plus agréable aux Anglais. »

(Princesse Palatine, *Mémoires.*)

Un Français se trouvait dans l'express de Londres, en compagnie d'un Anglais et d'une Anglaise. Il s'adressa à cette dernière :

« Madame, me permettez-vous un cigare? »

Milady reste muette, mais milord répond brusquement en roulant des yeux de *bulldog :*

« No! no! jamais! *Votre fioumée*, il importunait mon épouse!... »

Le Français remet mélancoliquement son havane dans un étui et prend le parti de s'endormir.

Quelques minutes après, une affreuse senteur de tabac le saisit à la gorge... Le gentleman est occupé à fumer une pipe monstre.

« Mais, s'écrie notre compatriote, vous me disiez tout à l'heure que la fumée incommodait milady?

— Aoh! yes, riposta l'Anglais imperturbable; votre *fioumée* à vo, mais pas mon *fioumée*, à moa, puisque ce était mon épouse... »

Madame Denis, la nièce de Voltaire, prenant une leçon d'anglais, disait à son maître, fatiguée qu'elle était de la prononciation de cette rude langue : « Vous écrivez *bread;* pourquoi prononcer *bred?* Ne serait-il pas plus simple de dire tout bonnement *du pain?*

(*Encyclopédiana.*)

Un Anglais, nouvellement marié à une Française, voyage avec sa jeune femme. Celle-ci est dans un coin du coupé de la diligence. L'Anglais occupe la place du milieu. Avant le premier relais, le tendre époux se tourne vers sa moitié.

— Aoh! vous êtes bien?

— Oui, mon ami.

— Le siége est-il doux?

— Oui, mon ami.

— Vous ne sentez pas de cahots?

— Non, mon ami.

— Vous n'avez pas de courants d'air?

— Non, mon ami.

— Aoh! bien! très-bien... Alors, donnez-moi votre place.

Lord Hertford avait loué un hôtel rue Laffitte. Un matin, le domestique de milord trouble son sommeil, en lui annonçant qu'on vient visiter la maison.

— La maison? mais je l'ai louée.

— Oui, milord; mais... le propriétaire veut la vendre, et les acquéreurs se présentent pour la voir.

— Dites au propriétaire que j'achète la maison, et qu'on me laisse dormir.

(A. Villemot, *La Vie à Paris.*)

Anniversaire.

Scipion l'Africain, cité devant le peuple par le tribun Nævius pour rendre compte de sa conduite : « Romains, dit-il pour

toute réponse, à pareil jour j'ai vaincu les Carthaginois; montons au Capitole pour rendre grâces aux Dieux. » Et la foule le suivit. (Tite-Live.)

Il était cinq heures et demie du matin quand Napoléon arriva sur le champ de bataille de Friedland... Le jour parut. L'empereur le montrant à ses officiers, s'écria : « Voilà le soleil d'Austerlitz. »

(Comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée.*)

Annuités de Tiraqueau.

Tiraqueau donnait tous les ans un enfant à sa famille, et un livre au public. On lui composa cette épitaphe.

Gi-git le fameux Tiraqueau,
Ce grand commentateur des lois et des coutumes,
Qui jamais ne but que de l'eau,
Qui fit vingt-huit enfans, et fit vingt-huit volumes.
On croit que cet homme divin,
Dont la verve était si féconde,
De ses productions aurait rempli le monde,
Si, comme un autre, il avait bu du vin.

(Guy-Patin.)

Antechrist.

Un vieux moine se présentant un jour à l'audience de Benoît XIV, s'exhale en doléances, en larmes, en sanglots, sur un malheur, le plus grand de tous les malheurs possibles. De quoi s'agit-il donc, lui dit le saint-père? — Il m'a été révélé, répond le moine, en redoublant ses sanglots, que l'antechrist est né! — Et quel âge, dit-on, qu'il ait? — Trois ou quatre ans. — Bon, bon, répliqua le pape, ce sera l'affaire de mon successeur (1).

(*Ann. littér.*, 1773.)

Anthropophages.

Le commandant Lavergne visita, peu d'années après la mort du jeune Saint-Phalle, la tribu des anthropophages qui l'avait mangé. Il chercha à recueillir ce qui pouvait rester de souvenirs de son collègue, et parvint à exciter la compassion des Océaniens. Les plus vieux de la tribu s'avouèrent coupables, et leurs fils, comblés de cadeaux, firent le meilleur accueil à nos matelots. Le brave Lavergne rêvait déjà un triomphe pour la civilisation! Sa pieuse mission étant terminée, il prêcha les sauvages.

« Ah! me disait-il, à ce moment j'étais loin de penser à ce que me réservait mon dévouement aux navigateurs européens !... J'allais lever l'ancre, tout mon monde était à bord, je partais... On me signale tout à coup plusieurs pirogues, et l'une d'elles ayant abordé, des Océaniens grimpent sur le pont de la frégate et demandent à me parler. J'arrive, et je comprends à leurs gestes qu'ils veulent me faire un cadeau. Leurs mains me désignent une pirogue escortée de trois autres. La pirogue approche, on en décharge un énorme paquet; mes matelots prêtent leur concours, et qu'aperçois-je, roulant à mes pieds?... le corps d'une jeune négresse de quinze à seize ans, couvert de feuillages et de fruits !... Ces sauvages, que je croyais convertis, offraient comme régal à mon équipage, et comme compensation du meurtre de Saint-Phalle, la fille d'un de leurs grands chefs! »

(Garat, *Patrie.*)

L'évêque de Québec s'était perdu au Canada; ceux qui étaient à sa recherche rencontrèrent une troupe de sauvages auxquels ils demandèrent s'ils connaissaient cet évêque : « Si je le connais! répondit l'un d'eux, j'en ai mangé. »

Une vieille Brésilienne n'avait qu'un seul fils, qui fut tué par les ennemis. Quelque temps après, le meurtrier de son fils fut fait prisonnier et conduit devant elle; pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui, et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur, non-seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader, mais aussi de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule, et leur fit croire (peut-être le croyait-il lui-même), que les ennemis

(1) Ce mot rappelle celui de Louis XV prévoyant les désastres de la monarchie : « Je crois bien que tant que je vivrai, je resterai à peu près le maître; mais, ma foi, mon successeur n'aura qu'à se bien tenir; » phrase qu'on a traduite par le dicton célèbre : Après moi le déluge.

avaient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils se déterminèrent à manger réellement les ennemis qu'ils prendraient dans les combats, et ceux-ci en firent autant de leur côté. Ainsi s'établit entre ces deux peuples une émulation d'anthropophagie.

(Fernan de Magellan, *Voyage autour du monde.*)

Un missionnaire vit un jour venir à lui un chef de sauvages, qui lui témoigna le désir de se convertir au christianisme. Après l'avoir interrogé, le missionnaire lui dit que la polygamie n'était pas admise par la vraie religion, et qu'il ne pourrait être reçu au baptême que lorsqu'il n'aurait plus qu'une seule femme. Quelque temps après, le sauvage revient :

« Mon père, dit-il, je n'ai plus qu'une femme.

— Très-bien, mon fils. Qu'avez-vous fait des autres?

— Je les ai mangées, mon père. »

Dans quelques langues de la Polynésie, il n'y a qu'un seul mot pour *bon* et *bien*, pour *mauvais* et *mal*. Aussi les missionnaires ont-ils eu beaucoup de peine à faire comprendre aux Calédoniens, par exemple, qu'il est *mal* de manger son semblable. « — Je t'assure que c'est bon, » répondaient-ils au révérend évêque qui leur disait que c'est mal.

(J. Lubbock, *Revue des cours scientif.*)

Un missionnaire portugais rencontra un jour une vieille Brésilienne très-malade. Elle n'avait plus que quelques jours à vivre. Le jésuite l'instruisit des vérités du christianisme, que la moribonde admit sans discuter. Puis, après la nourriture de l'âme, il songea à la nourriture du corps, et il offrit à sa pénitente quelques friandises européennes. « Hélas ! répondit la vieille, mon estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliment. Il n'y a qu'une seule chose dont je voudrais goûter, mais, par malheur, personne ici ne pourrait me la procurer. — Qu'est-ce donc? demanda le jésuite. — Ah mon fils ! c'est la main d'un petit garçon ! Il me semble que j'en grignoterais les petits os avec plaisir ! »

(*Chronique des jésuites.*)

Un autre missionnaire reprochait à un cannibale cette coutume horrible et contraire aux lois divines de manger de la chair humaine. « Et puis, ce doit être mauvais ! ajouta-t-il. — Ah, mon père ! répondit le sauvage, en jetant un regard de convoitise sur le missionnaire, dites que Dieu le défend, mais ne dites pas que c'est mauvais ! Si seulement vous en aviez mangé !... »

(J. Verne, *Les enfants du capit. Grant.*)

Antipathies comparées.

Le duc de Lorraine donnait un grand repas à toute sa cour. On avait servi dans le vestibule, et le vestibule donnait sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée. La peur la saisit ; elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin et tombe sur le gazon. Au moment de sa chute, elle entend quelqu'un rouler à ses côtés; c'était le premier ministre du duc. « Ah ! monsieur, que vous me rassurez, et que j'ai de grâces à vous rendre ! Je craignais d'avoir fait une impertinence. — Eh ! madame, qui pourrait y tenir ! Mais, dites-moi, était-elle bien grosse? — Ah ! monsieur, elle était affreuse. — Volait-elle près de moi? — Que voulez-vous dire? Une araignée voler ! — Hé quoi ! reprend le ministre, pour une araignée vous faites ce train-là ! Allez, madame, vous êtes folle ; je croyais, moi, que c'était une chauve-souris. » (Helvétius.)

Antipathies et sympathies.

Tout le monde en général a pitié des aveugles, et tout le monde sent de l'aversion pour les borgnes, quoiqu'en bonne justice, les borgnes méritent la moitié de la compassion, comme le disait M. de Servien, qui était borgne. Les louches, surtout quand ils ne le sont pas à l'excès, ne déplaisent pas. On aimait dans M. de Montmorency son œil un peu tourné; et on appelait cela, à la cour de Louis XIII, avoir l'œil à la Montmorency. M. Descartes avait de l'inclination pour les personnes louches; et il en rapportait la cause à ce que sa nourrice l'était. (Vigneul-Marville.)

Antipathies singulières.

Boyle parle d'une dame qui avait grande aversion pour le miel; son médecin croyant qu'il entrait beaucoup de fantaisie dans cette aversion, mêla un peu de miel dans un emplâtre qu'il fit appliquer au pied de la dame ; il s'en repentit bientôt, en voyant le dérangement fâcheux que l'emplâtre avait produit et que l'on ne fit cesser qu'en l'ôtant.

Henri III ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat (1).

Le duc d'Epernon s'évanouissait à la vue d'un levraut.

Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait.

Uladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes.

Érasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre.

Scaliger frémissait de tout son corps en voyant du cresson.

Tycho-Brahé sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

Boyle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet.

La Mothe le Vayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait un plaisir vif au bruit du tonnerre.

Marie de Médicis ne pouvait souffrir la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toute autre sorte de fleurs (2).

(Panckoucke.)

(1) Le maréchal-duc de Schomberg, gouverneur du Languedoc, avait la même aversion. L'empereur Ferdinand fit voir à Inspruck, au cardinal de Lorraine, un gentilhomme qui avait tant de peur des chats, qu'il saignait du nez à les entendre miauler de loin. On connaît, au contraire, la passion de Richelieu et de beaucoup d'autres pour les chats.

(2) On attribue la même chose au chevalier de Guise.

Pechmann (Jean), savant théologien, avait, dès sa plus tendre enfance, une antipathie singulière pour le balayage. Dès qu'il entendait balayer le pavé, il était inquiet, sa respiration devenait difficile, et il soupirait comme un homme qui craint d'être suffoqué.

(*Dictionn. des merveilles.*)

Juste-Lipse avait, au rapport d'Impérialis, une telle aversion pour la musique, que la symphonie lui donnait des convulsions.

On a vu des personnes qui s'évanouissaient à l'odeur des roses et qui aimaient celle des jonquilles et des tubéreuses ; un gouverneur de ville frontière, qui tombait en convulsion à la vue des œufs de carpe; une dame, sujette à la même incommodité à la vue d'une écrevisse cuite. Si l'on en croit Ambroise Paré, une personne fort considérable ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance. Jamais Joseph Scaliger ne mangea de lait. Cardan avait horreur des œufs. M. de Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux, témoigne, dans son *Tableau de l'inconstance des démons*, qu'il avait connu un fort honnête homme si effrayé à la vue d'un hérisson, qu'il crut plus de deux ans que ses entrailles étaient mangées par cet animal ; et qu'il avait vu un gentilhomme fort brave qui ne l'était point assez pour oser attendre, l'épée à la main, une souris. Jules-César Scaliger, dans ses *Exercitations contre Cardan*, dit qu'un gentilhomme gascon craignait tellement le son de la vielle, qu'il ne le pouvait jamais entendre sans une envie extraordinaire d'uriner. On en fit l'expérience par un vielleur que l'on fit cacher sous une table; et il ne commença pas plutôt à jouer que l'on s'aperçut de l'imperfection du gentilhomme. Il y en a qui ne sauraient voir des araignées, et l'on sait que les Chinois s'en font un régal. M. Vanghueim, grand veneur de Hanovre, tombait en faiblesse, ou s'enfuyait, quand il voyait un cochon rôti.

Le philosophe Chrysippe avait une si grande aversion pour les révérences, qu'il tombait quand il était salué; et, ce qui paraîtra beaucoup plus bizarre, Fabrice Campani assure que don Juan Rol, chevalier d'Alcantara, tombait en syncope quand il entendait prononcer *lana*, quoique l'habit qu'il portait fût de laine.

(*Encyclopédiana.*)

Jean II, czar de Moscovie, s'évanouissait à la vue d'une femme.

(*Mémoires anecd. du règne de Louis XIV et Louis XV.*)

Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait éclipse de lune.

Jacques Ier, roi d'Angleterre, trembla toute sa vie à la vue d'une épée. On attribua cette antipathie à la frayeur qu'avait conçue Marie Stuart, sa mère, lorsque, enceinte de ce prince, elle avait vu périr de plusieurs coups d'épée David Rizzio, avec qui elle était à table, et qui s'était réfugié dans ses bras.

Quand on faisait sentir des pommes à Duchesne, secrétaire de François Ier, il lui sortait une grande quantité de sang par le nez.

Il y a beaucoup de personnes qui ont une telle aversion pour le fromage, que l'odeur suffit pour leur faire perdre connaissance. Pierre d'Apono, médecin célèbre, était de ce nombre. Martin Serokius, qui avait la même antipathie, composa à ce sujet un Traité curieux ayant pour titre : *De aversione casei.*

Un officier du génie, très-connu par son courage et son habileté dans le maniement des armes, se trouvait mal toutes les fois que le hasard faisait qu'on coupait devant lui un bouchon de liége.

(*Improvis. français.*)

On a vu à Calais un homme qui entrait en fureur malgré lui lorsqu'il entendait crier des canards. Il les poursuivait l'épée à la main. Cependant il en mangeait avec plaisir; c'était son mets favori.

(*Publiciste.*)

Aplomb.

Dans un des premiers siècles de la religion de Mahomet, un mahométan prétendait qu'il était Dieu. On lui dit : « Il y a un an que l'on fit mourir un tel, qui se disait prophète; ne craignez-vous pas qu'on vous fasse le même traitement? » Il répondit : « On a bien fait de le faire mourir, parce que je ne l'avais pas envoyé. »

(Galland.)

« Qu'est-ce donc que ce petit monstre-là? disait inconsidérément une femme à une autre, en parlant d'un enfant. — Madame, c'est ma fille. — Ah! ah! elle est bien jolie (1). »

(*Dictionn. d'anecdotes.*)

La duchesse d'Aiguillon, sœur du duc de Richelieu, était une des plus extraordinaires personnes du monde, avec beaucoup d'esprit. Elle fut un mélange de vanité et d'humilité, de grand monde et de retraite, qui dura presque toute sa vie; elle se mit si mal dans ses affaires, qu'elle cessa d'avoir un carrosse et des chevaux. Elle aurait pu, quand elle voulait sortir, se faire mener par quelqu'un ou se faire porter en chaise; point du tout, elle allait dans ces chaises à roue qu'on loue, qu'un homme traîne et qu'un petit garçon pousse par derrière, qu'elle prenait au coin de la rue. En cet équipage, elle s'en alla voir Monsieur, qui était au Palais-Royal, et dit à son traîneur d'entrer. Les gardes de la porte le repoussèrent; il eut beau dire ce qu'il voulut, il ne put les persuader. Madame d'Aiguillon laissait disputer en silence. Comme elle se vit éconduite, elle dit tranquillement à son pousseur de la mener dans la rue Saint-Honoré; elle y arrêta chez le premier marchand de

(1) Voir *Palinodie.*

drap, et se fit ajuster à la porte une housse rouge sur sa vinaigrette, et tout de suite retourna au Palais-Royal. Les gardes de la porte, bien étonnés de voir cet ornement sur une pareille voiture, demandèrent ce que cela voulait dire. Alors madame d'Aiguillon se nomma, et avec autorité ordonna à son pousseur d'entrer. Les gardes ne firent plus de difficultés, et elle alla mettre pied à terre au grand degré. Tout le Palais-Royal s'y assembla; et Monsieur, à qui on le conta, se mit à la fenêtre, et toute sa cour, pour voir cette belle voiture houssée. Madame d'Aiguillon la trouva si à son gré, qu'elle y laissa sa housse, et s'en servit plusieurs années, jusqu'à ce qu'elle pût remettre son carrosse sur pied.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Apologue ingénieux.

Amasis, après la mort d'Apriès, devint possesseur de toute l'Égypte, dont il occupa le trône pendant quarante ans. Comme il était de basse naissance, les peuples, dans les commencements de son règne, n'avaient que du mépris pour lui. Il n'y fut pas insensible; mais il crut devoir ménager les esprits avec adresse, et les rappeler à leur devoir par la douceur et par la raison. Il avait une cuvette d'or, où lui et tous ceux qui mangeaient à sa table se lavaient les pieds. Il la fit fondre, et en fit faire une statue qu'il exposa à la vénération publique. Les peuples accoururent en foule, et rendirent à la statue toute sorte d'hommages. Le roi les ayant assemblés, leur exposa à quel vil usage cette statue avait d'abord servi, ce qui ne les empêcha pas de continuer à se prosterner devant elle : « Si la cuvette, devenue statue, leur dit-il, a pu obtenir le culte religieux dont vous l'honorez, pourquoi Amasis, devenu roi, n'obtiendrait-il pas votre obéissance et votre respect ? »

(Laurent Echard, *Hist. anc.*)

Apologue instructif.

Le maréchal Lefebvre avait un camarade de régiment qui vint le voir un jour et qui admirant, non sans un sentiment d'envie, son bel hôtel, ses belles voitures, sa nombreuse livrée, ses magnifiques appartements, tout le train enfin d'un grand dignitaire de l'empire : « Parbleu! lui dit-il, il faut avouer que tu es bien heureux, et que le ciel t'a bien traité! — Veux-tu, lui répondit le maréchal, avoir tout cela? — Oui, certainement. — La chose est très-simple : tu vas descendre dans la cour de mon hôtel; je mettrai à chaque fenêtre deux soldats qui tireront sur toi. Si tu échappes aux balles, je te donnerai tout ce que tu m'envies. C'est comme cela que je l'ai obtenu. »

(Saint-Marc Girardin, *La Fontaine et les fabulistes.*)

Apothéose.

On demandait à Vespasien mourant ce qu'il ressentait : « Je sens, dit-il, que je deviens Dieu. » (Suétone.)

Apôtres et martyrs après boire.

Le poëte Chapelle était naturellement gai; il ne se livrait au sérieux que quand il était ivre. Il se trouvait un jour à un souper tête à tête avec un maréchal de France. Le vin leur ayant rappelé par degrés diverses idées philosophiques et morales, ils vinrent à disserter sur les malheurs attachés à la condition humaine et sur l'incertitude des suites de la vie. Ils finirent par envier le bonheur des martyrs : quelques moments de souffrance leur ont valu le ciel! « Eh bien, dit Chapelle, allons en Turquie prêcher la foi. Nous serons conduits devant un pacha; je lui répondrai comme il convient; vous répondrez comme moi, monsieur le maréchal; on m'empalera, vous serez empalé : nous voilà saints. — Comment! reprend le maréchal en colère, est-ce à vous, petit compagnon, à me donner l'exemple? C'est moi qui parlerai le premier au pacha, c'est moi qui serai le premier empalé; oui, moi, maréchal de France, duc et pair. — Quand il s'agit de la foi, répond Chapelle en bégayant, je me moque du maréchal de France et du duc et pair. » Le maréchal lui lance son assiette à la tête. Chapelle se jette sur le maréchal. Ils renversent table, buffet, siéges. On accourt au bruit; ils exposent leur différend, et ce n'est pas sans peine qu'on vient à bout de les résoudre à s'aller coucher.

(Panckoucke.)

Apparence trompeuse.

Un gentilhomme, attaché depuis longtemps au cardinal Mazarin, était fort estimé de ce ministre et pourtant n'en était pas plus riche. Il y avait longtemps que le cardinal l'accablait de promesses. Un jour s'en trouvant fatigué, il en témoigna de l'aigreur. Le cardinal, qui ne voulait pas perdre l'amitié de cet homme, l'appela dans son cabinet, et, après avoir tâché de lui persuader la nécessité où il avait été jusqu'alors de distribuer les grâces à certaines personnes nécessaires au bien de l'État, il lui promit de songer à lui. Le gentilhomme, qui ne faisait pas grand cas de ses paroles, s'avisa de lui demander pour toute récompense de lui frapper de temps en temps sur l'épaule, avec un air de faveur, devant tout le monde; ce que fit le cardinal, et en deux ou trois ans le gentilhomme se vit accabler de richesses, seulement pour donner son appui auprès de son Éminence, qui ne lui accordait que ce qu'il aurait accordé à tout le monde, et qui plaisantait avec lui de la sottise de ceux qui payaient si bien sa protection.

(Saint-Évremond.)

Un jour que feu monsieur Colbert devait adjuger quelques fermes à une compagnie, P..... parut dans la salle, et un moment après, on le mena dans le cabinet du ministre; on vit aussitôt la consternation sur le visage de ceux de cette compagnie, dans la pensée que P..... venait faire une enchère. Deux heures après, étant sorti, ces messieurs lui députèrent chez lui pour le supplier de ne pas leur nuire, et qu'ils lui feraient présent de cent mille francs. P..... qui n'avait parlé à monsieur Colbert que des affaires de monsieur L..... sans penser à dire un mot des fermes, se servit de l'occasion; et après avoir fait quelques difficultés aux députés, comme si effectivement il eût voulu aller sur leurs brisées, il reçut le présent. Il n'a jamais fait visite qui lui ait tant valu.

(*Saint-Evremoniana.*)

Appelé à Paris pour un procès, le comte de Flamarens traversait la forêt de Fontainebleau, lorsqu'il aperçut une bande de cavaliers aux allures discrètes s'engageant dans un chemin de traverse.

Aventureux et curieux, il les suit jusqu'à un carrefour où il voit une assez grande affluence de monde.

Aussitôt il devient le point de mire de tous les regards, et ces regards n'ont rien de bienveillant : il se croit tombé dans une bande de malandrins, quand un des inconnus, s'approchant de lui, lui demande quel motif l'amène dans ce lieu :

« Probablement, monsieur, le même qui vous y a conduit. »

Sur cette réponse, faite avec beaucoup d'assurance, le député revient sur ses pas, rentre dans le cercle de ses amis, et les chuchottements redoublent d'activité.

« Je suis un homme mort, » se dit le comte, qui déjà s'apprêtait à une résistance désespérée.

Jugez de sa surprise, lorsque deux ou trois membres de la conférence, s'étant approchés de lui, au lieu de lui demander sa bourse, lui en offrent une vraiment assez ronde :

« Deux cents louis, si vous vous retirez! »

La situation devient piquante; sans y rien concevoir et à tout hasard :

« C'est trop peu! » répond-il résolûment.

On le laisse seul encore, et l'on va de nouveau délibérer à distance. Discussion fort animée; retour des ambassadeurs. Cette fois, ils proposent cinq cents louis et les montrent :

« Va pour cinq cents louis! » dit notre gentilhomme, toujours ébaubi, mais n'en faisant rien paraître.

On finance, il empoche, salue et remonte à cheval. Ce furent, à son départ, des salamalecs interminables, toutes les civilités possibles et les marques d'une satisfaction non équivoque.

A Melun il eut le mot de l'énigme. Le rassemblement qu'il avait rencontré se composait, non point de larrons ni d'assassins, mais d'honnêtes bourgeois associés pour l'achat d'un lot à vendre dans la forêt. L'ayant pris pour un rival, un dangereux enchérisseur, et l'ayant écarté au prix de cinq cents louis, ils estimaient encore avoir fait une excellente affaire.

Apparition.

Par une nuit très-profonde, le camp

étant plongé tout entier dans le silence, Brutus réfléchissait profondément, quand il lui sembla entendre quelqu'un entrer. Il regarde, et aperçoit une forme étrange et effrayante qui se tient debout devant lui. D'un ton résolu, Brutus lui demande : « Homme ou dieu, qui es-tu, et que viens-tu faire ici? » — Le fantôme répondit d'une voix sourde : « Brutus, je suis ton mauvais génie. Tu me verras à Philippes. — Eh bien! je te verrai, » dit Brutus sans se déconcerter.... Dans la nuit qui précéda le dernier jour de Brutus, sur le champ de bataille de Philippes, le fantôme lui apparut une seconde fois, et disparut sans avoir prononcé une parole.

(Plutarque, *Vie de Brutus.*)

L'historien Mathieu raconte que Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit, à une demi-lieue de lui, des jappements de chiens, des cris et des cors de chasseurs, et qu'en un instant tout ce bruit, qui semblait fort éloigné, s'approcha à vingt pas des oreilles, tellement que le roi étonné commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était. Le comte s'avance; un homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles, et disparaît, en criant d'une voix terrible : M'entendez-vous?... Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon, qu'ils appelaient le *grand veneur de Fontainebleau*, et qui chassait souvent dans cette forêt. D'autres prétendaient que c'était la chasse de saint Hubert, chasse mystérieuse de fantômes d'hommes et de fantômes de chiens. Quelques-uns disaient que ce n'était qu'un compère, qui chassait impunément les bêtes du roi sous le masque protecteur d'un démon. Mais voici sans doute la vérité du fait : il y avait à Paris, en 1596, deux gueux qui, dans leur oisiveté, s'étaient si bien exercés à contrefaire le son des cors de chasse et la voix des chiens, qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. On devait y être encore plus trompé dans des lieux où les rochers renvoient et multiplient les moindres cris. Il y a toute apparence qu'on s'était servi de ces deux hommes pour l'aventure de la forêt de Fontainebleau, qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un fantôme (1).

(Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal.*)

Il arriva en 1598 à de Thou une aventure fort singulière, à Saumur, où il finissait l'affaire de la soumission du duc de Mercœur. Il y avait alors dans cette ville une folle, que ce magistrat n'avait jamais vue, et dont il n'avait pas même entendu parler. Cette folle, n'étant point gardée par sa famille, courait çà et là, et servait de jouet au peuple. Cherchant, la nuit, un lieu où elle pût se retirer, elle entra par hasard dans la chambre du président de Thou, qui dormait alors, et qui n'avait fermé sa porte ni à la clef ni aux verrous, ses domestiques couchant dans des chambres à côté de la sienne. La folle, qui connaissait la maison, entra sans faire de bruit dans la chambre du président de Thou, et se mit à se déshabiller auprès du feu; elle plaça ses habits sur des chaises autour de la cheminée pour les sécher, parce qu'on lui avait jeté de l'eau. Lorsqu'elle eut un peu séché sa chemise, elle se coucha sur les pieds du lit, qui était fort étroit, et commença à dormir profondément. De Thou, s'étant quelque temps après tourné dans son lit, sentit un poids extraordinaire sur ses pieds, et voulut le secouer; la folle tomba, et par sa chute réveilla de Thou, qui, ne sachant ce que ce pouvait être, douta pendant quelque temps s'il ne rêvait point. Enfin entendant marcher dans sa chambre, il ouvrit les rideaux de son lit; et comme les volets de ses fenêtres n'étaient point fermés et qu'il faisait un peu clair de lune, il vit une figure blanche marchant dans sa chambre. Apercevant en même temps les haillons qui étaient près de la cheminée, il s'imagina que c'étaient des gueux qui étaient entrés pour le voler. La fille s'étant alors un peu approchée du lit, il lui demanda qui elle était; elle lui répondit qu'elle était la reine du ciel : il connut alors à sa voix que c'était une femme, il se leva, et ayant appelé ses domestiques, il fit

(1) Cette histoire rappelle jusqu'à un certain point celle de l'apparition qui détermina la folie de Charles VI.

mettre cette femme dehors, puis se recoucha. Le matin, il raconta ce qui lui était arrivé, à Schomberg, qui, quoique très-courageux, lui avoua qu'en pareil cas il aurait eu beaucoup de peur. Schomberg le conta au roi, qui dit la même chose. Quelque temps après, ce prince étant à vêpres le jour de Pâques, lorsqu'on vint à entonner le *Regina Cœli lætare*, il se leva, et, se souvenant de l'aventure du président de Thou, il le chercha des yeux dans l'église.

(Panckoucke.)

On vit en 1692 paraître à Versailles un maréchal de la petite ville de Salon, en Provence, qui s'adressa à M. de Brissac, major des gardes du corps, pour être conduit au roi, à qui il voulait parler en particulier. Il ne se déconcerta point des rebuffades qu'il eut à essuyer, et fit tant que le roi en fut informé, et lui fit dire qu'il ne parlait point ainsi à tout le monde. Le maréchal insista, en protestant que, s'il voyait le roi, il lui dirait des choses si secrètes, que Sa Majesté ne douterait pas qu'il n'eût mission pour lui parler; en attendant, il demandait à être renvoyé à un des ministres d'État. Là-dessus le roi lui fit dire d'aller trouver Barbezieux, à qui il avait donné ordre de l'entendre. Ce qui surprit beaucoup, c'est que le maréchal, qui n'était jamais sorti de son pays, ne voulut point de Barbezieux, et répondit tout de suite qu'il avait demandé à être envoyé à un ministre d'État, que M. de Barbezieux ne l'était point, et qu'il ne parlerait qu'à un ministre. Sur cela, le roi nomma Pomponne, et le maréchal l'alla trouver sans difficulté. Voici ce qu'on sut de son histoire :

Cet homme, se rendant un soir à sa maison, se trouva investi d'une grande lumière auprès d'un arbre assez voisin de Salon. Une personne vêtue de blanc et à la royale, belle, blonde et fort éclatante, l'appela par son nom, lui dit de la bien écouter, lui parla plus d'une demi-heure, lui apprit qu'elle était la reine qui avait été l'épouse du roi, lui ordonna de l'aller trouver, et de lui dire les choses qu'elle lui avait communiquées; que Dieu l'aiderait dans son voyage, et qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi, et qui ne pouvait être sue que de lui, il reconnaîtrait la vérité de tout ce qu'il avait à lui apprendre ; que si d'abord il ne pouvait parler à Sa Majesté, il demandât à parler à un de ses ministres, et que surtout il ne confiât à personne ce qui ne devait être su que du roi; qu'il partît promptement, qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, sans réserve et sans crainte; mais qu'il se persuadât bien qu'il serait puni de mort, s'il négligeait de s'acquitter de cette commission. Le maréchal promit tout, et aussitôt la reine disparut. Il se trouva dans l'obscurité au pied de son arbre; il s'y coucha, ne sachant s'il rêvait, ou s'il était éveillé; enfin il se retira, bien persuadé que c'était une illusion et une folie, dont il ne se vanta à personne. A deux jours de là, passant au même endroit, il eut encore la même vision, et les mêmes propos lui furent adressés; il y eut de plus des reproches sur son doute, et des menaces réitérées. Pour cette fois, le maréchal demeura convaincu; mais, flottant entre la crainte des menaces et les difficultés de l'exécution, il ne sut à quoi se résoudre. Il demeura huit jours dans cette perplexité, et sans doute qu'il aurait fini par ne point entreprendre ce voyage, si, repassant dans le même endroit, il n'eût vu et entendu la même chose, et des menaces si effrayantes qu'il ne songea plus qu'à partir. Il alla trouver à Aix l'intendant de la province, qui l'exhorta à suivre son voyage, et lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. Arrivé à Versailles, il entretint trois fois M. de Pomponne, et fut chaque fois plus de deux heures avec lui. Ce ministre rendit compte au roi de sa conversation avec le maréchal, et l'on délibéra, dans un conseil d'État, sur ce qu'il y avait à faire dans cette conjoncture. Le résultat fut que Sa Majesté entretiendrait le maréchal. Le roi le vit en effet dans ses cabinets, où il monta par le petit escalier qui est sur la cour de marbre : il le revit quelques jours après, et fut à chaque fois plus d'une heure avec lui. M. de Duras, qui était sur le pied de dire tout ce qui lui passait par la tête, s'avisa de parler avec mépris de ce maréchal, et de lui appliquer ce mauvais proverbe : *Si cet homme n'est pas fou, le roi n'est pas noble.* « Je ne suis donc pas noble,

lui répondit le roi, car je l'ai entretenu longtemps, et je vous assure qu'il s'en faut bien qu'il soit fou. » Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité appuyée qui surprit fort les assistants. Le roi ajouta que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée il y avait plus de vingt ans, et que lui seul savait. Ce qu'il y a eu de plus marqué, c'est qu'aucun des ministres d'alors n'a jamais voulu parler là-dessus : leurs amis les plus intimes les ont questionnés à diverses reprises sans pouvoir en arracher un seul mot. Le maréchal ne fut pas moins discret. De retour à Salon, il y reprit son métier, et vécut à son ordinaire, sans laisser échapper la moindre parole de jactance sur sa mission, qui parut surnaturelle aux moins crédules.

(*Mémoires anecd. de Louis XIV et Louis XV.*)

Huit ou dix jours avant que le grand prince de Condé mourût à Chantilly, on crut voir un étrange phénomène : un fantôme d'une taille plus grande que la naturelle, d'une maigreur extraordinaire, enveloppé d'un suaire, ayant les mains en dehors l'une sur l'autre et ressemblant à ce prince, descendait insensiblement de la fenêtre de sa chambre, et puis disparaissait dès qu'il était à terre. Cette apparition continua les jours suivants jusqu'au jour de la mort de ce prince, à la même heure après le soleil couché; plusieurs personnes eurent cette vision, et en eurent le sang glacé. Ce fut l'entretien de tout Paris. Comme on savait que la peur n'avait aucune entrée dans l'âme du prince, on lui parla de l'apparition : il dit que cela était arrivé autrefois à Brutus, et que c'était un présage de sa mort. Il s'appliqua ce vers de Virgile :

Et jam magna mei sub terras ibit imago.
Et bientot ma grande âme ira loger ailleurs (1).

(*Bibliothèque de cour.*)

Il y a bien des années que le bruit courait à Saint-Cloud que l'esprit de feu Madame se montrait auprès d'une fontaine où elle s'était assise dans les grandes chaleurs. Un soir, un laquais du maréchal Clérambault étant allé puiser de l'eau à la fontaine, vit quelque chose de blanc, sans visage; ce fantôme, qui était assis, se leva au double de sa hauteur; le pauvre laquais s'enfuit tout saisi d'effroi : il assura, en rentrant, avoir vu Madame, tomba malade et mourut. L'officier, qui était alors capitaine du château, s'imaginant bien qu'il y avait quelque chose là-dessous, se rendit quelques jours après à la fontaine, et voyant marcher le fantôme, il le menaça de lui donner cent coups de bâton, s'il n'avouait ce qu'il était. Le fantôme dit : « Ah! Monsieur, ne me faites point de mal, je suis la pauvre Philipinette. » C'était une vieille du village, âgée de soixante-dix-sept ans, n'ayant plus une seule dent dans la bouche, les yeux malades et bordés de rouge, une grande bouche, un grand nez; en somme elle était hideuse. On voulut la conduire en prison; j'intercédai pour elle. Comme elle vint pour me remercier, je lui dis : « Quelle rage vous tient de faire le fantôme au lieu de vous aller coucher? » Elle répondit en riant : « Je ne puis avoir regret à ce que j'ai fait; à mon âge on dort peu : il faut bien avoir quelques petites choses pour réveiller l'esprit. Tout ce que j'ai fait dans ma jeunesse ne m'a pas tant réjouie que de faire le fantôme. J'étais bien sûre que ceux qui n'auraient pas peur de mon drap blanc auraient peur de mon visage. Les poltrons faisaient tant de grimaces que j'en mourais de rire. Ce plaisir nocturne me payait de la peine d'avoir porté la hotte toute la journée. »

(Princesse Palatine, *Correspondance.*)

Appel.

Une dame grecque répondit au roi Philippe, qui lui faisait une injustice en sortant de table. « J'appelle du jugement de Philippe. — Et à qui? dit ce roi. — A Philippe, quand il sera sobre. » Ce mot le fit rentrer en lui-même et l'obligea à réparer le tort qu'il avait fait.

(De Callières, *Des bons contes et des bons mots.*)

Un nommé Marchétas plaidait lui-même sa cause devant Philippe, roi de Macédoine, qui rendit son jugement après avoir dormi pendant une partie du plai-

(1) Énéide, l. II. Voir le récit de madame de Sévigné sur ce fait, lettre du 13 déc. 1680.

dever. La décision fut défavorable à Marchétas. Il dit qu'il en appelait. « Et à qui en appelles-tu, dit le roi? — A vous, sire, puisque vous ne dormez plus. » Philippe examina l'affaire plus attentivement, reconnut qu'il avait eu tort de condamner ainsi Marchétas, et se condamna envers lui à une indemnité.

(*Dict. des hommes illustres*, art. Philippe.)

Appel au public.

Le 30 novembre de l'année 1772, au moment que la toile était levée pour jouer la tragédie du *Comte d'Essex*, un nommé Billard, placé à l'orchestre, se tourne du côté du parterre, et dit : « Messieurs, je suis l'auteur d'une pièce, intitulée *le Suborneur*, qui a été trouvée très-bonne, mais dont les comédiens ont refusé d'entendre la lecture, pour ne pas la jouer. Vous êtes les maîtres, vous me ferez justice, etc. » Tout le parterre échauffé par cette harangue, cria : Le *Suborneur!* le *Suborneur!* Cette scène mit dans l'assemblée un certain désordre, qui dura jusqu'au moment où l'orateur fut pris par la garde et conduit à Charenton. (*Étrennes de Thalie*, 1786.)

Appétit.

J'ai vu un homme manger lui seul une longe de veau, un chapon et deux bécasses, avec beaucoup de pain. La baladine Aglaïs, qui vivait deux cents et tant d'années avant J. C., était si gourmande qu'elle mangeait à son souper dix livres de viande avec douze pains, et buvait la valeur de six pintes de vin... L'empereur Claudius Albinus mangea un jour à son déjeuner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, cent becs-figues, quarante-huit huîtres et beaucoup de raisin. L'athlète Milon de Crotone mangea un jour un bœuf tout entier, après l'avoir porté longtemps sur ses épaules (1). L'empereur Maximin devint si gras, à force de manger de cette sorte, que les bracelets de sa femme ne lui servaient que de bagues. (*Fureteriana.*)

(1) Et tué d'un coup de poing! ce qu'oublie Furetière.

Théodore rapporte qu'une femme de Syrie mangeait tous les jours trente poules, et ne pouvait se rassasier; mais que Macédonius guérit cette infirmité en lui faisant boire de l'eau bénite.

(*Nuits parisiennes.*)

Un comédien, du nom de Phagon, mangea un jour, devant l'empereur Aurélien, un sanglier, un mouton, cent pains ronds, un cochon de lait, et but vingt-quatre mesures de vin.

(*Les Classiques de la table.*)

Henri IV demanda au maréchal de Roquelaure pourquoi il avait si bon appétit quand il n'était que roi de Navarre et qu'il n'avait quasi rien à manger, et qu'à cette heure qu'il était roi de France paisible, il ne trouvait rien à son goût : « C'est, lui dit le maréchal, qu'alors vous étiez excommunié, et un excommunié mange comme un diable. »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Le roi (Louis XIV), feu Monsieur, monseigneur le Dauphin, et M. le duc de Berry étaient de grands mangeurs. J'ai vu souvent le roi manger quatre pleines assiettes de soupes diverses, un faisan entier, une perdrix, une grande assiette de salade, deux grandes tranches de jambon, du mouton au jus et à l'ail, une assiette de pâtisserie, et puis encore du fruit et des œufs durs.

(Princesse Palatine, *Correspondance.*)

La Tolone, gentilhomme de Touraine, était le plus grand mangeur de la cour. Quand les autres disaient : « Ah! qu'il ferait beau chasser aujourd'hui ! — Ah! qu'il ferait beau se promener! — Ah ! qu'il ferait beau jouer à la paume ! etc., » lui, disait : « Ah! qu'il ferait beau manger aujourd'hui ! » En sortant de table ses grâces étaient : « Seigneur, faites-moi la grâce de bien digérer ce que j'ai mangé. »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Au milieu d'un dîner où se trouvaient plusieurs personnes de distinction, on vint à parler d'un homme qui mangeait extraordinairement, et on citait des exemples étonnants de sa voracité. « Il n'y a rien de surprenant dans tout cela, dit un officier du régiment aux Gardes, qui se trouvait présent, et j'ai dans ma compagnie un soldat qui, sans se gêner, mange un veau tout entier. » Chacun se récria, et l'officier proposa un pari considérable, qui fut accepté par tous ceux qui se trouvaient présents. Au jour indiqué, les parieurs se rendent chez un traiteur, et l'officier, afin de tenir en haleine l'appétit de son mangeur, avait fait apprêter à différentes sauces les différentes parties du veau. Le soldat se met à table; les plats se succèdent et sont engloutis avec une rapidité incroyable. Chacun admire, et ceux qui avaient parié contre l'officier commencent à trembler; le soldat avait déjà dévoré à peu près les trois quarts du veau, lorsque, se tournant vers son capitaine : « Ah! çà, mon capitaine, il me semble qu'il serait temps de faire servir le veau, autrement, je ne réponds pas de vous faire gagner votre pari. » Il avait cru que tout ce qu'on lui avait servi jusqu'alors n'était que pour réveiller son appétit, et que pour peloter en attendant partie. On se doute bien que les parieurs ne firent point de difficulté de s'avouer vaincus, et de payer un pari qui avait été si bien gagné.

On demandait à ce même soldat combien il croyait pouvoir manger de dindons. « Une vingtaine. — Et de pigeons? — Quarante ou cinquante. — Combien donc mangerais-tu d'alouettes? lui demanda son capitaine. — Toujours, mon capitaine, toujours. »

(*Paris, Versailles, les prov. au dix-huitième siècle.*)

Appétit (l') vient en mangeant.

Amyot, précepteur du duc d'Anjou, lui répétait assez souvent que son ambition était bornée, et qu'il se contenterait d'un bénéfice du revenu duquel il pût vivre honorablement selon sa condition. Quand ce prince fut monté sur le trône sous le nom de Charles IX, il en obtint une riche abbaye; mais l'évêché d'Auxerre étant venu à vaquer quelque temps après, il le demanda au roi, qui lui rappela cette grande modération dont il avait fait gloire : « Sire, répondit Amyot, l'appétit vient en mangeant. » (*Proverbiana.*)

Applaudissements intéressés.

Lorsqu'on donna au Théâtre-Français la comédie de *l'Égoïsme*, le public s'aperçut, dès la première représentation, qu'un homme du parterre applaudissait de toutes ses forces. Il fut remarqué encore à la seconde, ainsi qu'aux suivantes. Ses claquements de mains redoublaient à mesure que les représentations se succédaient. Un des amis de l'auteur l'avertit de la bonne volonté du personnage, et lui dit, en riant, que cela méritait bien un remercîment de sa part. M. de Cailhava fut assez heureux pour apprendre le nom et découvrir la demeure de l'original; il se rendit un matin chez cet amateur si zélé : « Mon cher monsieur, lui dit-il, je viens vous rendre grâce de la bonne volonté que vous avez témoignée pour ma comédie, et de toute la chaleur que vous avez mise pour la faire réussir. — Trêve de remercîments, dit notre homme, j'avais parié pour dix représentations, et je me suis arrangé pour ne pas perdre le pari. » (Panckoucke.)

Applaudissements malencontreux.

Franklin, assistant à Paris à une assemblée d'un musée où l'on faisait beaucoup de lectures, et entendant mal le français déclamé, mais voulant être poli, prit la résolution d'applaudir lorsqu'il verrait une femme de sa connaissance, madame de Boufflers, donner des marques de satisfaction. Après la séance, son petit-fils lui dit : « Mais, mon papa, vous avez applaudi toujours, et plus fort que tout le monde, lorsqu'on vous louait. » Le philosophe avoua son embarras, et le parti qu'il avait pris pour s'en tirer.

(*Franklíniana.*)

Appointements.

M. le duc d'Angoulême demandait à M. de Chevreuse : « Combien donnez-vous à vos secrétaires? — Cent écus, dit M. de Chevreuse. — Ce n'est guère, reprit-il, je donne deux cents écus

aux miens. Il est vrai que je ne les paye pas. (1). »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Harel, pour jouer le *Vautrin* de Balzac, avait engagé Frédérick Lemaître. L'acteur avait 36,000 fr. d'appointements fixes, 100 fr. de feux, plusieurs congés et divers bénéfices. Quand les répétitions furent un peu avancées, Harel demanda à Frédérick un entretien particulier.

« De quoi s'agit-il? dit le comédien.

— D'une proposition qui vous intéresse, répliqua le directeur. Nous disons que votre engagement porte : d'une part, 36,000 fr., avec les feux et bénéfices, environ 60,000 francs... Eh bien, si vous voulez, nous allons réduire tout cela de moitié, et... je vous payerai. »

Frédérick apprit par cette conclusion que son directeur avait deux jurisprudences en matière d'appointements. « En effet, disait Harel, quand il s'agit de s'attacher un grand artiste, il ne faut jamais hésiter... Mais quand il s'agit de le payer, il faut être beaucoup plus circonspect. »

(A. Villemot, *La Vie à Paris.*)

Appréciation littéraire.

La maréchale de Duras passait pour aimer et protéger les gens de lettres. On lui demandait un jour ce qui l'intéressait chez un poëte célèbre, qu'elle emmenait partout avec elle, comme son chevalier. « Ah! répondit la maréchale, il donne si bien le bras! »

Appréciation réciproque.

Voltaire faisait un jour l'éloge du savant médecin Haller, devant un flatteur qui vivait aussi avec cet homme célèbre. Le flatteur dit, sur-le-champ : « Il s'en faut bien que M. Haller parle de vos ouvrages comme vous parlez des siens. » Voltaire répliqua : « Il peut se faire que nous nous trompions tous deux. »

(*Voltairiana.*)

Appréciation relative.

L'architecte Wren avait construit un rendez-vous de chasse; Charles II d'Angleterre le visita et trouva les appartements trop bas. Wren, qui était de petite taille, répondit : « Que Votre Majesté me pardonne; je crois qu'ils sont assez hauts. » Charles se courbe de manière à ne pas être plus grand que l'architecte et, se tenant dans cette position, il dit : « Oui, à présent, je pense qu'ils sont assez hauts. »

(G. Brunet, *Charliana.*)

Approbation dangereuse.

Quand les Anglais eurent fait couper la tête au roi Charles, la reine Christine fut informée de cette action extraordinaire par des lettres, et les ayant lues, dit publiquement : « Les Anglais ont fait trancher la tête à leur roi qui n'en faisait rien (1), et ils ont bien fait. » Cette reine le dit dans un temps où elle négligeait toutes les affaires, où elle avait perdu l'amour de ses peuples par ses libéralités mal ménagées, où les prêtres n'épargnaient dans leurs sermons ni son irréligion, ni son caractère.

(*Chevræana.*)

A quoi tiennent les événements.

Arnault le poëte m'a raconté plusieurs fois une anecdote bien curieuse sur Bonaparte. Quelque temps avant le 18 brumaire, il se trouvait à Morfontaine chez son frère Joseph. Le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély vint le voir; le général, qui roulait déjà dans sa tête le projet de renverser le Directoire, proposa à Regnaud une promenade équestre. Comme ils revenaient à toute bride à travers les rochers, le cheval de Bonaparte rencontre une pierre que le sable recouvrait; le coursier s'abat, et le cavalier se trouve lancé, avec une extrême violence, à douze ou quinze pas de sa monture. M. Regnaud, descendu de cheval, court au général, et le trouve sans connaissance; il ne respirait plus; il le croit mort. Son évanouissement ne dura que quelques minutes. « Quelle peur vous m'avez faite, général; je vous ai cru tué! — Voilà, répondit philosophiquement Bonaparte, à quoi tiennent les plus grands desseins! Tous nos pro-

(1) Voir *Gage.*

(1) C'est-à-dire, qui ne faisait rien de sa tête.

jets ont failli se briser contre une petite pierre ! » Il répétait souvent : « Une petite pierre a failli changer le sort du monde (1) ! »

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

L'Empereur descendait le Rhin en bateau, accompagné de Jean-Bon Saint-André, préfet de Mayence, et du comte Beugnot.

Jean-Bon et moi, raconte Beugnot, nous nous tenions à toute la distance de l'Empereur que fournissait la longueur du bateau; mais elle n'était pas telle qu'on ne pût entendre ce qui se serait dit des deux parts. Pendant que l'Empereur, debout sur l'un des côtés et penché vers le fleuve, semblait y rester en contemplation, Jean-Bon me dit, et pas trop bas : « Quelle étrange position! le sort du monde dépend d'un coup de pied de plus ou de moins. » Je frémis de tous mes membres, et ne trouvai de force que pour répondre : « Au nom de Dieu, paix donc! » Mon homme ne tint compte ni de ma terreur ni de ma prière et poursuivit : « Soyez tranquille, les gens de résolution sont rares. »

Je fis un tour de conversion pour me préserver des suites du dialogue, et la promenade finit sans qu'il pût être repris. On mit pied à terre; le cortége de l'Empereur le suivit à sa rentrée au palais. En montant le grand escalier, j'étais à côté de Jean-Bon, et l'Empereur nous précédait de sept ou huit marches. La distance m'enhardit, et je dis à mon compagnon :

« Savez-vous que vous m'avez furieusement effrayé?

— Parbleu ! je le sais. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez retrouvé vos jambes pour marcher; mais tenez-vous pour dit que nous pleurerons des larmes de sang de ce que sa promenade de ce jour n'ait pas été la dernière.

— Vous êtes un insensé!

— Et vous un imbécile... sauf le respect que je dois à Votre Excellence (2). »

(Beugnot, *Mémoires.*)

(1) C'est le mot de Pascal : « Cromwell allait ravager toute la chrétienté!.... sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre. »

(2) Voir *Fatalité.*

Arbitre ingénieux.

Deux jurisconsultes choisirent Diogène pour leur arbitre. Il les condamna tous les deux : l'un parce qu'il avait effectivement volé ce dont on l'accusait, et l'autre parce qu'il se plaignait à tort, puisqu'il n'avait rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre (1).

(*Themisiana.*)

Ardeur guerrière.

Après avoir semé le carnage sur le champ de bataille de Marathon, Cynégire poursuivit les Perses jusqu'à la mer, arrêta de la main droite un de leurs vaisseaux, et ne le lâcha qu'en ayant cette main coupée. Il le saisit alors de la main gauche, qui fut coupée comme la première, et alors il s'attacha au vaisseau avec les dents (2). (Justin.)

La bravoure d'un des guerriers de l'île d'Owhyhee mérite d'être citée. Étant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre détachement, pour emporter son camarade, il reçut une blessure qui l'obligea d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après, et, blessé de nouveau, il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au moraï dans ce moment, et je le vis revenir pour la troisième fois tout couvert de sang et tombant en défaillance; instruit de ce qui venait de se passer, je défendis aux soldats de tirer davantage, et on le laissa emporter son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules, qu'il tomba lui-même et rendit le dernier soupir.

(King, *Troisième voyage du capitaine Cook.*)

Au premier siége de Diu, en 1538, l'ardeur était si grande qu'un soldat portugais, ayant épuisé sa provision de balles,

(1) Ce trait fait songer à la fable de la Fontaine : *Le Loup plaidant avec le Renard par devant le singe.*

(2) Il est fâcheux pour cette histoire héroïque qu'elle soit loin d'avoir toutes les garanties d'authenticité désirables. On n'a qu'à comparer le récit de Justin à celui d'Hérodote pour voir à quel point le thème primitif a été accru à plaisir.

s'arracha une dent et s'en servit pour charger son arquebuse (1).

(Maffée, *Hist. des Indes orientales.*)

Ardeur poétique.

C'était en se promenant que Racine mettait ses tragédies en vers. Il les récitait à haute voix, et l'enthousiasme avec lequel il les prononçait, rassembla un jour autour de lui les ouvriers qui travaillaient aux Tuileries, et qui s'imaginèrent, aux gestes qu'il faisait et aux mouvements qu'il se donnait, que c'était un homme au désespoir, qui allait se jeter dans le bassin (2).

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Argent.

Comme je parlais avec mépris de quelqu'un qui aimait beaucoup l'argent, le docteur Quesnay s'étant mis à rire, dit : J'ai fait un drôle de rêve cette nuit. J'étais dans le pays des anciens Germains; ma maison était vaste, et j'avais des tas de blé, des bestiaux, des chevaux en grand nombre, et de grands tonneaux pleins de cervoise; mais je souffrais d'un rhumatisme, et ne savais comment faire pour aller à cinquante lieues de là, à une fontaine dont l'eau me guérirait. Il fallait passer chez un peuple étranger. Un enchanteur parut, et me dit : « Je suis touché de ton embarras : tiens, voilà un petit paquet de poudre de *prelinpinpin;* tous ceux à qui tu en donneras te logeront, te nourriront, te feront toutes sortes de politesses. » Je pris la poudre, et je le remerciai bien. — Ah! comme j'aimerais la poudre de *prelinpinpin!* lui dis-je; j'en voudrais avoir plein mon armoire. — Eh bien, dit le docteur, cette poudre, c'est l'argent que vous méprisez. Dites-moi, de tous ceux qui viennent ici, quel est celui qui fait le plus d'effet? — Je n'en sais rien, lui dis-je! — Eh bien, c'est M. de Montmartel, qui vient quatre ou cinq fois l'an. — Pourquoi est-il si considéré? — Parce qu'il a des coffres pleins de *prelinpinpin.* Il tira quelques louis de sa poche : « Tout ce qui existe est renfermé dans ces petites pièces, qui peuvent vous conduire commodément au bout du monde. Tous les hommes obéissent à ceux qui ont cette poudre et s'empressent de les servir. C'est mépriser le bonheur, la liberté, les jouissances de tout genre, que mépriser l'argent. » Un cordon bleu passa sous les fenêtres, et je dis : « Ce seigneur est bien plus content de son cordon que de mille et mille de vos pièces. — Quand je demande au roi une pension, reprit Quesnay, c'est comme si je lui disais : Donnez-moi un moyen d'avoir un meilleur dîner, d'avoir un habit bien chaud, une voiture pour me garantir de la pluie et me transporter sans fatigue. Mais celui qui lui demande ce beau ruban, s'il osait dire ce qu'il pense, dirait : J'ai de la vanité, et je voudrais bien, quand je passe, voir le peuple me regarder d'un œil vraiment admirateur, se ranger devant moi; je voudrais bien, quand j'entre dans une chambre, produire un effet, et fixer l'attention des gens qui se moqueront peut-être de moi à mon départ; je voudrais bien être appelé Monseigneur par la multitude. Tout cela n'est-il pas du vent? Ce ruban ne lui servira de rien dans presque tous les pays; il ne lui donne aucune puissance, mais mes pièces me donnent partout les moyens de secourir les malheureux. Vive la toute-puissante poudre de *prelinpinpin!* » A ces derniers mots, on entendit rire aux éclats dans la pièce d'à côté, qui n'était séparée que par une portière. La porte étant ouverte, le roi entra, avec Madame et M. de Gontaut. Il dit : « Vive la poudre de *prelinpinpin!* Docteur, pourriez-vous m'en procurer. » Le roi était rentré, et il lui avait pris la fantaisie d'écouter ce que l'on disait.

(Mme du Hausset, *Mémoires.*)

L'argent a toujours été le ver rongeur de Charles Nodier. Les émoluments de sa place de bibliothécaire à l'Arsenal ne lui pouvaient suffire, pas plus que les produits de sa plume, et souvent il en était réduit à de véritables expédients.

Une fois, entre autres, il fut sur le point d'émigrer pour la Russie. Le duc de Richelieu, aux talents organisateurs duquel la ville d'Odessa fut si redevable, était désireux d'attirer auprès de lui un

(1) Voir *Bravoure, Intrépidité, etc.*
(2) Voir *Méprise.*

écrivain aussi réputé. Des offres furent donc faites. Sans les repousser tout à fait, Nodier fit entendre qu'une forte avance de fonds était nécessaire, tant pour ses frais de route que pour le rétablissement de ses affaires.

Quelque temps après, Nodier se remontrait de nouveau sur le pavé de Paris :

« Comment! dit quelqu'un, vous ici!... Vous n'êtes donc point parti?...

— Si fait, répond Nodier en prenant son air bon homme, mais il me fallait beaucoup d'argent et je n'en avais pas assez. On m'a bien compté dix mille francs; mais, arrivé à Lons-le-Saulnier, je ne sais comment cela se fit, je n'avais déjà plus rien. »

. . . . . .

Cette ville de Lons-le-Saulnier avait le privilége de compter parmi ses chapeliers un homme fort épris de littérature et surtout de la muse de M. Nodier. *Jean Sbogar* exerçait sur lui un irrésistible empire; il adorait *Trilby* et se serait fait pendre pour la *Fée aux Miettes*. Ce fanatisme était poussé au point de lui faire négliger ses propres intérêts; et tout son magasin était mis avec empressement au service de son auteur favori, sans qu'il fût question du plus léger règlement de compte. Les choses en arrivèrent à ce point que Nodier, auquel la fortune ne souriait pas toujours, et qui n'en aimait pas moins le jeu pour cela, jouait parfois contre espèces des bons à valoir en marchandises chez son admirateur....

Il arrivait souvent à Nodier de s'entendre dire quelques vérités par sa femme, dont il faisait cruellement souffrir l'économie domestique. Ne sachant une fois comment résister à ces tempêtes conjugales :

« Eh bien! vrai, tu ne me connais pas. J'ai de l'ordre, chère amie, j'en ai plus que tu ne crois. »

Et sur un signe d'incrédulité :

« Tiens! pas plus tard qu'hier, j'ai placé de l'argent : Laffitte a reçu trois mille francs sur mes petites économies. »

Mme Nodier, surprise et ravie tout à la fois, saute au cou de son mari, et les reproches en restèrent là. Malheureusement, ce n'était que le premier acte de la comédie. Plusieurs jours ne s'écoulèrent pas que le ménage eut une nouvelle crise à traverser. Mme Nodier en vint tout naturellement à se dire : « Au fait, puisque nous avons de l'argent placé chez un banquier, j'ai bien le droit d'en attribuer une partie aux besoins pressants de notre ménage. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle demande à M. Laffitte un entretien particulier, et lui expose l'objet de sa visite. Il s'agit d'une somme de mille francs à prélever sur le crédit de son mari. A la candeur de la demande, M. Laffitte, en homme de tact, comprit la situation, et paya en respectant l'erreur de la visiteuse....

Nodier avait fait une préface pour je ne sais quel ouvrage de Dumas, édité par le libraire Charpentier.

Cette préface lui devait rapporter une somme de deux cent cinquante francs, dont il se déclarait fort pressé de toucher le montant. Charpentier prend donc un jour le chemin de l'Arsenal et arrive avec son petit sac. Par une coïncidence singulière, M. Nodier venait justement de sortir.

Comme on est toujours bien aise de se débarrasser de deux cent cinquante francs, quand ils ne vous appartiennent plus, Charpentier se contenta de les remettre à Mme Nodier. A son retour, il trouve Nodier, qui l'attendait avec impatience :

« Eh bien! et cet argent?...

— Ma foi! je viens de le porter chez vous.

— Et vous l'avez laissé...

— Entre les mains de Mme Nodier, dont voici le reçu.

— L'assassin! » s'écria Nodier, en s'accoudant tout accablé sur la table.

(*Revue anecdotique.*)

Argot.

Le roi (Louis XV) se plaisait à avoir de petites correspondances particulières : il passait une partie de sa matinée à écrire à sa famille, au roi d'Espagne... et aussi à des gens obscurs. « C'est avec des personnes comme cela, me dit un jour Mme de Pompadour, que le roi sans doute apprend des termes dont je suis toute surprise; par exemple, il m'a dit hier, en voyant passer un homme qui avait un vieil habit : *Il a là un habit bien examiné.* Il m'a dit une fois, pour dire qu'une chose était vraisemblable : *Il y a gros.* C'est un dicton du peuple, à ce que l'on m'a dit, qui est comme *il y a gros à parier.* » Je pris la liberté de dire à Ma-

dame : « Mais ne serait-ce pas plutôt des demoiselles qui lui apprennent ces belles choses? » Elle me dit en riant : « Vous avez raison, *il y a gros.* »

(Mme du Hausset, *Mémoires.*)

Un jour, dans une discussion, Lauzun soutenait qu'on ne pouvait parler très-bien, ni parfaitement entendre une langue étrangère. Comme son opinion était combattue, il raconta l'anecdote suivante : « Milady Barrymore avait eu la bonté de me donner un rendez-vous au bois de Boulogne et l'inhumanité d'y manquer. Au bout de deux heures, je m'ennuyai de l'attendre, et de retour chez moi, je lui écrivis pour me plaindre. Par malheur il y avait dans mon billet qu'il était bien cruel de m'avoir ainsi fait croquer le marmot. Milady, pour qui cette expression est nouvelle, prend son dictionnaire, et trouvant que *croquer* signifie manger et *marmot* un enfant, la voilà qui conclut que, dans ma fureur, j'avais mangé ou voulu manger un enfant. Aussi dit-elle à une de ses amies qui entrait chez elle : « C'est un monstre que ce Lauzun, je ne veux le voir de ma vie : lisez ce qu'il m'écrit. »

(Lévis, *Souvenirs et portraits.*)

Mon Dieu! me disait ce matin un étranger, que votre langue française est donc malaisée à parler et à écrire correctement! Vous avez surtout des verbes irréguliers qui sont un casse-tête effroyable. Une dame de mes amies m'a conjugué hier le présent de l'indicatif du verbe *aller*, et voici ce que j'ai écrit sous sa dictée; je vous prie de me dire si cela est commode à se fourrer dans le cerveau. — Et mon noble étranger conjugua comme il suit :

Je m'en vas;
Tu t'en viens;
Il *ou* elle part;
Nous filons;
Vous vous esbignez;
Ils *ou* elles se la cassent.

— Ah! monsieur le comte, lui répondis-je, je crains que votre professeur de langue française ne soit une *musardine.*

— J'ignore ce que vous entendez par ce mot de musardine, répliqua-t-il. C'est une dame du meilleur monde, très-lancée et très-recherchée, et la preuve, c'est qu'elle passe la plupart de ses soirées chez M. le comte d'Osmond, dans son bel hôtel de la rue Basse-du-Rempart (1).

(Albéric Second, *Comédie parisienne.*)

Argot théâtral.

Marier Justine veut dire précipiter le dénoûment, arriver au but sans circonlocutions.

Sous la direction de Brunet, le père célèbre des Jocrisses, le théâtre des Variétés offrait à son public la première représentation de *Thibaut et Justine*, vaudeville en un acte. Dans ce temps-là, les parterres n'étaient point bénévoles comme aujourd'hui; ils étaient turbulents, et quand ils s'ennuyaient, ils ne tardaient pas à le manifester par des sifflets.

La pièce, qu'on avait trouvée charmante aux répétitions, sauf les dernières scènes qui se traînaient péniblement, semblait amuser le public, et ses bonnes dispositions présageaient un succès; mais on arrivait aux scènes délicates... Ici les sourds murmures commencèrent, signes précurseurs d'un orage.

« Gare les sifflets! dit le régisseur.

— Je vous avais bien dit que c'était trop long, grommela Brunet; c'est là qu'il faudrait marier Justine et finir la pièce.

— Eh bien! dit Auguste, qu'on marie Justine tout de suite, et la pièce est sauvée. » Et le voilà criant à Bosquier-Gavaudan, qui était en scène et qui prévoyait aussi un violent orage : *Mariez Justine!*

De l'autre côté du théâtre, les auteurs et le directeur criaient aussi : Bosquier, *mariez donc Justine!*

Bosquier, comprenant que la bataille allait être perdue, prit une pause solennelle, appela Thibaut, appela Justine, et dit : « Nous n'avons qu'une chose à faire en présence d'un tel amour, *marions Justine.* »

(J. Duflot, *Dictionn. des coulisses.*)

Le public qui siffle, en termes de coulisses, *appelle Azor.*

Un acteur du nom de Fleury jouait la

(1) Où étaient alors les concerts Musard.

tragédie, de 1733 à 1736, au Théâtre-Français, et le parterre le goûtait d'autant moins que c'était alors le bon temps de Quinault-Dufresne. Or ce malheureux tragique avait un père aubergiste et cent-suisse, qui croyait fermement au talent de son fils. Un jour il veut mettre fin à la cabale qui accueillait toujours celui-ci à coups de sifflets, et, après avoir endossé son costume et fourbi son épée, il se rend au théâtre en la compagnie de son chien, superbe bête du nom de Tarquin, et entre dans les coulisses en le tenant en laisse. On jouait *Iphigénie en Aulide;* Achille paraissait (Achille, c'était mon homonyme). Le parterre lui fit entendre à sa manière qu'il le reconnaissait. Fleury, en homme accoutumé, n'y fait pas autrement attention, mais le père se lève furieux. Dans l'action, le chien s'échappe, il court à son jeune maître, flaire les personnages, remue joyeusement la queue, et lèche les mains du fils de Thétis. Les spectateurs, peu touchés, n'en continuent que de plus belle. Les entrailles paternelles s'émeuvent; le cent-suisse ne peut se contenir; il tire son épée... quand Gaussin s'approche de lui, retient son bras, et avec cet accent qu'on lui connaissait :

« Eh! monsieur, on avait aperçu votre chien, ne comprenez-vous pas qu'on appelle Tarquin? »

Le pauvre père, désarmé, crut d'autant plus cela, que Fleury, embarrassé de la bête, criait du théâtre, aussi haut que son rôle :

« Sifflez donc, mon père! sifflez donc! »

Et le père de se joindre au chorus général, et, par amour paternel, de siffler de toutes les forces d'un cent-suisse.

Depuis, chaque fois que pareille tempête se déchaîne contre un comédien, on nomme cela, en langage de coulisses : *appeler Tarquin.*

Maintenant cela se nomme, *appeler Azor. Tarquin* était trop classique.

(*Mémoires de Fleury.*)

On dit encore : *Il y a des bossus,* pour signifier qu'une pièce est sifflée. Cette locution vient d'un vaudevilliste, auteur des *Aventures de Mayeux*, qui, entendant les sifflets de la coulisse, s'écria : « Je m'y attendais ; c'est un coup monté. Il y a au moins douze bossus dans la salle qui se sont donné rendez-vous pour faire tomber ma pièce (1). »

(J. Duflot, *Dictionn. des coulisses.*)

Argument ad hominem.

Le musicien Simonide de Céos priait Thémistocle de faire quelque chose d'injuste. « Si je vous proposais de chanter faux en plein théâtre, y consentiriez-vous? » répondit Thémistocle.

(Plutarque, *Vie de Thémistocle.*)

Au moment où Théodose semblait sur le point de se laisser circonvenir par les ariens, l'évêque d'Icone, Amphiloque, se chargea de réveiller par un trait d'audace la conscience troublée de l'empereur. Il se rendit au palais en compagnie de quelques évêques, pour présenter ses hommages dans l'une des audiences solennelles où les personnages de distinction étaient admis à faire leur cour. Théodose siégeait sur son trône, ayant à ses côtés son fils nouvellement couronné. C'était, parmi les courtisans, à qui flatterait le cœur du père en prodiguant les respects à l'auguste enfant. Amphiloque, au contraire, salua Théodose sans paraître apercevoir Arcadius. « Vous ne voyez donc pas mon fils? dit Théodose d'un ton d'humeur. — C'est vrai, dit l'évêque revenant sur ses pas; je l'oubliais. Bonjour, mon enfant, » ajouta-t-il en donnant au jeune prince une légère tape sur la joue. Cette familiarité blessa l'empereur, et, se tournant vers sa garde, il ordonna de faire sortir cet insolent. Amphiloque, se retournant alors et le regardant en face : « Vous voyez bien, empereur, dit-il à haute voix, que vous ne pouvez souffrir qu'on fasse injure à votre fils, et que votre courroux s'allume contre ceux qui l'outragent. Ne doutez donc pas que le Dieu de l'univers abhorre aussi ceux qui blasphèment contre son Fils unique, et voyez par là ce que vous avez à faire. » Théodose rougit, se tut, et quitta la salle tout pensif.

(A. de Broglie, *L'Église et l'Empire romain.*)

(1) Voir *Amour-propre d'auteur.*

Argumentation sophistique.

Le syllogisme appelé *le cornu* a été fameux chez les anciens, sans qu'on puisse s'expliquer cette célébrité. Ressuscité au moyen âge, il remplissait d'étonnement l'empereur Conrad III, qui, ayant toujours des savants à sa table, s'émerveillait des attaques continuelles qu'ils se livraient. Un des docteurs lui demanda un jour : « Avez-vous un œil? — Oui, certainement, lui répondit l'empereur. — Avez-vous deux yeux? — Oui, sans doute. — Un et deux font trois; vous avez donc trois yeux. » Conrad, pris comme dans un piége, soutint toujours qu'il n'en avait que deux, mais, lorsqu'on lui eut expliqué l'artifice de cette logique, il convint que les gens de lettres menaient une vie bien agréable (1).

(Reiffenberg, *Principes de logique.*)

Voici une histoire où ce genre de sophisme est assez plaisamment réfuté.

Un villageois fit étudier son fils, qui vint le visiter lorsqu'il étudiait en philosophie; son père lui ayant demandé de mettre cuire six œufs, deux pour soi, deux pour sa mère, et deux pour lui, le fils, pensant lui donner un plat de sophisme, n'en mit que trois. Le père lui ayant fait observer qu'il lui avait commandé d'en mettre six : « Aussi l'ai-je fait, » dit le sophiste; et pour en faire la démonstration, tirant le premier, il lui dit : « En voilà un; » au second : « En voilà deux; or deux et un font trois; » au troisième : « En voilà trois; or trois et trois font six. » — « Cela est vrai, dit le père; en voici donc deux pour moi, ta mère se passera bien d'un; prends, toi qui es jeune et qui a meilleur appétit, les trois autres pour ton repas. »

(*Bouffon de la cour.*)

On rapporta à deux hommes bien placés dans l'administration que M. Passy avait dit, en parlant d'eux : « L'un est un fou, l'autre est un voleur. »

Cela ne se passera pas ainsi! s'écria M.***.

— Et comment voulez-vous donc que cela se passe?

— J'obtiendrai raison de M. Passy; — je me battrai avec lui.

— Il refusera de se battre avec son subordonné.

— Eh bien! je vais donner ma démission.

— Vous êtes fou!

— Comment dites-vous?

— Allez-vous me chercher querelle aussi à moi?

— Non, je veux savoir ce que vous m'avez dit.

— Je vous ai dit : « Vous êtes fou. »

— Alors, je suis content, et je ne demanderai rien à M. Passy.

— Comment? que voulez-vous dire?

— M. Passy a dit de nous deux : « L'un est un *fou*, l'autre est un *voleur*. » Vous dites que c'est moi le *fou;* donc c'est vous qui êtes... *l'autre;* c'est à vous à vous fâcher.

(Alph. Karr.)

Aristocrate.

Un député à la Convention, en mission auprès des armées, mandait au général Pérignon de faire arrêter tel officier : c'est un aristocrate, disait-il dans sa lettre. Le général répond de suite : « L'officier que vous m'ordonnez de faire arrêter comme aristocrate a été tué hier en combattant pour la liberté. »

(*Lettres d'un Mameluck.*)

Au moment de la première insurrection de Paris, l'évêque d'Autun apprend que Mme de Brionne est sur le point de s'enfuir; il court chez elle : « Pourquoi cette résolution si prompte? — Parce que je ne veux pas être victime ni témoin de scènes qui me font horreur. — Mais faut-il pour cela quitter la France? Allez passer quelque temps dans une petite ville de province où vous ne serez point connue; vivez-y sans vous faire remarquer, et personne n'ira vous y découvrir. — Une petite ville de province! Fi! mon-

(1) L'exemple le plus fameux de cette argumentation est la série des syllogismes si souvent citée : « Épiménide a dit que les Crétois sont menteurs. — Or Epiménide est Crétois. — Donc il a menti. — Donc les Crétois ne sont pas menteurs. — Donc Epiménide n'a pas menti. »... Et ainsi de suite, sans qu'il soit possible d'arriver à la fin.

sieur de Périgord ! Paysanne tant qu'on voudra, bourgeoise jamais ! » Le mot est digne d'une Rohan. (Beugnot, *Mémoires.*)

Arlequin.

Le fameux arlequin de Londres, Rich, sortant un soir de la comédie, appelle un fiacre et lui dit de le conduire à la taverne du Soleil, sur le marché du Clarre. A l'instant où le fiacre était près d'arriver, Rich s'aperçut qu'une fenêtre de la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut du fiacre dans la chambre par la portière. Le cocher descend, ouvre son carrosse et est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, selon l'usage, contre celui qui l'avait escroqué, il remonte sur son siége, tourne et s'en va. Rich épie l'instant où, en retournant, le fiacre se trouverait en face de la fenêtre, et d'un saut se remet dedans; alors il crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a passé la taverne. Le cocher tremblant retourne de nouveau et s'arrête encore à la porte; Rich descend de voiture, gronde beaucoup, tire sa bourse, et offre à l'homme de quoi payer. « A d'autres, monsieur le Diable, s'écrie le cocher, je vous connais bien; voudriez-vous m'empaumer? Gardez votre argent. » A ces mots il fouette, et se sauve à toute bride.

(*Encyclopediana.*)

Armée vendéenne.

La veille de l'attaque d'Angers, un jeune officier, nommé de Boispréau, raconte à la marquise de la Rochejaquelein dans quelles circonstances il est passé aux royalistes et comme il s'est battu pour la première fois dans leurs rangs.

« La bataille fut gagnée. J'avais été fort étonné de l'équipement des hommes avec lesquels j'étais, de leur ignorance de toute chose militaire. Je me figurais que je n'avais autour de moi que des éclaireurs, des enfants perdus. Après le combat, je fis mille questions.

— Quel est votre général en chef ?
— Il n'y en a pas.
— Quel est le major général?
— Il n'y en a pas.
— Combien de régiments?
— Il n'y en a pas.
— Mais vous avez des colonels?
— Il n'y en a pas.
— Qui donne le mot d'ordre?
— On n'en donne pas.
— Qui fait les patrouilles?
— On n'en fait pas.
— Qui monte la garde?
— Personne.
— Quel est l'uniforme?
— Il n'y en a pas.
— Où sont les ambulances?
— Il n'y en a pas.
— Où sont les magasins de vivres?
— Il n'y en a pas.
— Où fait-on la poudre?
— On n'en fait pas.
— D'où la tire-t-on?
— On la prend aux Bleus.
— Quelle est la paye?
— Il n'y en a pas.
— Qui fournit les armes?
— Nous les prenons aux Bleus, etc.

« J'allais d'étonnement en étonnement, et je me disais : Il n'y a rien ici qui constitue une armée, mais je ne puis douter que nous venons de bien rosser les républicains, qui l'ont été hier à Vihiers. Toutes ces merveilles me confondaient. Dès le lendemain nous les battîmes à Montreuil, puis à Saumur. A présent je me suis accoutumé à cette façon de faire la guerre. »

(Marquise de la Rochejaquelein, *Mémoires.*)

Arrhes.

Avant que d'être mariée au baron de Reniez, Mlle de Castelpers de Panat était engagée d'inclination avec le vicomte de Paulin. Cette amourette dura après qu'elle fut mariée, et le baron de Panat, son frère, était le confident de leurs amours. Ils en vinrent si avant qu'ils se firent une promesse de mariage réciproque, par laquelle ils se promettaient de s'épouser en cas de viduité : « En foi de quoi, disaient-ils, nous avons consommé le mariage. »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Artifice oratoire.

L'abbé Maury, qui commençait sa fortune, prêchant un jour à Versailles, avait tancé assez vertement la cour. S'apercevant de l'humeur que cela donnait à son royal auditoire : « Ainsi parlait, ajouta-t-il, saint Jean Chrysostome ! » Ce mot

raccommoda tout ; on n'hésita pas à proclamer sublime, dans un Père de l'Église, ce qui, dans un petit abbé, n'avait semblé qu'impertinent.

(A.-V. Arnault, *OEuvres.*)

Artillerie aquatique.

Dans un voyage que je fis à Genève en 1782, on me montra la rue où, dans une des nombreuses révolutions de la ville, on s'était battu pendant deux heures avec des seringues chargées d'eau bouillante. Plût à Dieu que cette ridicule artillerie eût été la seule arme employée dans nos discordes civiles !

(De Lévis, *Souvenirs et portraits.*)

Le maréchal Lobau, pour disperser une émeute en évitant l'effusion du sang, imagina, de concert avec le préfet de police, M. Gabriel Delessert, de faire venir des pompes à incendie, et de lancer sur les groupes des colonnes d'eau, qui les mirent bien vite en fuite. Cette charge d'un nouveau genre donna naissance à une foule de caricatures, et le *Charivari*, en particulier, représenta le maréchal en Brennus déposant une seringue dans la balance, avec ces mots : Malheur aux vains Q !

Artistes.

Latour a fait le portrait de M. de Mondonville, célèbre musicien. Mme de Mondonville désire avoir pareillement le sien ; mais, avant que de rien entamer, elle lui fait l'aveu qu'elle n'a que 25 louis à dépenser. Là-dessus, M. de Latour la fait asseoir, et fait un portrait qui a plu à tout le monde. Il a enchanté Mme de Mondonville, qui, sans perdre un moment, tire l'argent de sa cachette, et le mettant dans une boîte sous des dragées, l'envoie à son peintre. M. de Latour garde les dragées, renvoie l'argent. Mme de Mondonville imagine dans ce jeu une galanterie, et comme elle ne veut pas lui céder en générosité, elle lui fait remettre un plat d'argent qu'elle s'est aperçu manquer dans son buffet et qu'elle a payé 30 louis. Le nouveau présent est renvoyé, et Mme de Mondonville apprend que M. de Latour a mis à son portrait sa taxe ordinaire de douze cents livres, et qu'il ajoute à cela qu'il ne doit avoir aucun égard pour des gens qui ne pensent pas comme lui sur le compte des Bouffons, dont la musique divisait en ce moment, à Paris, tous les connaisseurs, au nombre desquels se plaçait Latour.

(Mariette, *cité par* Ch. Blanc.)

Carle Vanloo était naturellement d'une humeur enjouée, et puis, tout à coup, il tombait dans un silence effrayant pour qui ne l'aurait pas connu. Il restait muet quelquefois pendant des semaines entières, soupant tous les soirs avec sa femme, ses enfants et ses élèves, sans proférer une parole, et tournant sur eux des yeux étincelants et terribles. Il traitait les élèves du roi qu'il avait chez lui comme des enfants. Il les assemblait quelquefois pour savoir leur jugement sur ce qu'il venait de faire. S'il s'élevait parmi eux une voix sincère, ils étaient obligés de se sauver, et à toutes jambes, pour n'être pas assommés. Un quart d'heure après, il faisait venir le censeur, et lui disait : « Tu avais raison ; voilà vingt sols pour aller ce soir à la comédie ; » et il n'aurait pas fait bon de refuser ses présents.

(Diderot, *Salons.*)

Girodet eut l'idée de se bâtir une maison dans la rue Neuve-Saint-Augustin et d'en être l'architecte. Il parvint, non sans de grandes dépenses, à se créer une habitation qui n'était logeable que pour lui. Sa chambre était sans papier ni tentures, les cheminées sans chambranles, et les boiseries restèrent longtemps comme le rabot les avait façonnées... Ayant prescrit le balai, dans la crainte de quelque accident, il se laissait tranquillement dévorer par la poussière et envahir par les toiles d'araignées. Son métier d'architecte lui avait inspiré une telle horreur pour les maçons, les couvreurs, les charpentiers et les peintres en bâtiment qu'il n'en voulait plus revoir un seul. Un jour que la pluie avait pénétré dans son cabinet, à travers la toiture, il refusa obstinément d'appeler les couvreurs : « Non, non, dit-il, ils feraient trop de bruit ; la pluie en fait moins. »

(Ch. Blanc, *Hist. des peintres.*)

Sir Georges Thomas Smart, compositeur et organiste de la chapelle de la reine Victoria, dirigeait l'orchestre du festival de Manchester en 1836, lorsque madame Malibran parut pour la dernière fois devant le public.

Madame Malibran, déjà souffrante, chanta un duo qui exigeait de grands efforts de voix et qui fut redemandé. La célèbre cantatrice, après avoir fait des signes suppliants, s'adressa à Georges Smart, qui dirigeait l'orchestre, et lui dit :

« Si je répète, j'en mourrai. »

Sir Georges Smart lui répondit :

« — Alors, Madame, vous n'avez qu'à vous retirer, je ferai des excuses au public.

« — Non, répliqua-t-elle avec énergie, non, je chanterai ! mais je suis une femme morte. »

Elle disait vrai.

(*Courrier des Théâtres.*)

Pendant l'une des séances que donna à Ingres lady Eglé Charlemont, dont il faisait le portrait, des rires joyeux partant du salon arrivaient jusqu'à l'atelier. C'étaient deux élèves qui lisaient à Mme Ingres une histoire drôlatique extraite de la *Gazette des tribunaux*. Jamais plus francs éclats de rire ne troublèrent les échos de la villa Médicis, et la contagion semblait sur le point de gagner le peintre et le modèle, quand M. Ingres, jetant sa palette et fronçant le sourcil, ouvrit brusquement la porte :

« On ne doit lire ici, cria-t-il durement, que la *Bible* et *Homère*. »

Il revint se rasseoir, au milieu d'un silence à entendre voler une mouche (1).

(Lady Eglé Charlemont, *Mémoires.*)

Artiste désintéressé.

Un curé des environs de Paris avait prié un de nos plus amusants chanteurs comiques de concourir à une matinée musicale donnée au bénéfice de je ne sais quel orphelinat. L'invitation fut acceptée volontiers par l'artiste, et il sut prouver qu'il n'avait point perdu l'habitude de charmer son auditoire.

(1) Voir *Musicions, Peintres, Sculpteurs.*

Après le concert, un déjeuner réunit les exécutants et les organisateurs de cette petite fête. Une des meilleures places était de droit réservée à l'artiste, qui trouva sous sa serviette un œuf pascal dont l'enveloppe fragile se rompit en laissant rouler cinq louis. « Ah ! monsieur le curé, dit-il gaiement au président de la table, combien vous connaissez mal mes goûts ! J'adore les œufs à la coque, mais je n'en mange jamais que le blanc. Ne vous étonnez donc pas si je laisse le jaune sur la table. »

(*Revue anecdotique.*)

Artiste et financier.

Un riche banquier, qui fut ministre des beaux-arts sous le règne actuel, M. F., voulait avoir dans sa galerie un tableau d'Eugène Delacroix. Il en causait avec l'artiste et annonçait l'intention de le rémunérer largement.

« Ce sera le sujet qui vous conviendra, disait-il, traité dans les dimensions que vous jugerez à propos, et payé au prix que vous me demanderez. Ce à quoi je tiens, c'est à avoir une œuvre de vous. Vous voyez que nous n'aurons pas de discussions ensemble.

— Je l'espère, répondit l'artiste en souriant.

— Seulement vous voyez tout ce que je fais pour vous ; eh bien, à votre tour, je vous demande de faire quelque chose pour moi. Voyons, monsieur Delacroix, pour m'obliger, ne pourriez-vous pas changer un peu votre manière ? »...

Artiste expéditif.

Voici quelle fut l'origine d'une des estampes de Rembrandt. Cet artiste, extrêmement lié avec un bourgmestre de Hollande, allait souvent à la campagne de ce magistrat. Un jour que les deux amis étaient ensemble, un valet vint les avertir que le dîner était prêt. Comme ils allaient se mettre à table, ils s'aperçurent qu'il leur manquait de la moutarde. Le bourgmestre ordonna au valet d'aller promptement en chercher au village. Rembrandt paria avec le bourgmestre qu'il graverait une planche avant que le domestique fût revenu. La gageure acceptée, Rembrandt, qui portait toujours avec lui des planches préparées au ver-

nis, se mit aussitôt à l'ouvrage, et grava le paysage qui se voyait des fenêtres de la salle où ils étaient. Cette planche fut achevée avant le retour du valet, et Rembrandt gagna le pari.

Artiste laborieux.

Drouais avait une jolie voix et un goût naturel pour la musique; on lui conseillait de l'apprendre : « Non, disait-il, je veux être peintre, et je n'ai pas trop de toute ma vie pour le devenir. » Il ne connaissait aucun goût de vanité, de fantaisie et de dissipation, craignant de dérober quelques heures au travail. On le détermina cependant à aller un jour dans le monde; il céda aux instances qu'on lui fit, consentit à s'habiller et à se faire coiffer avec plus d'élégance que de coutume. Quand sa toilette fut achevée, il se regarda au miroir, et tout à coup il prit tranquillement des ciseaux, coupa les quatre boucles de ses faces que le perruquier avait frisées avec tant d'art, reprit son habit simple et uni, et dit : « A présent, j'espère qu'on me laissera travailler. »

(Suard, *Mélanges de littérature.*)

Artiste mourant.

Le curé du village de Nogent, qui exhortait le peintre Watteau à son heure dernière, lui présenta, selon l'usage, un crucifix, qu'il trouva très-mal sculpté : « Otez-moi ce crucifix, s'écria-t-il : comment un artiste a-t-il pu rendre si mal les traits d'un Dieu? »

(Panckoucke.)

Quoique âgé de quatre-vingt-trois ans, Rameau le compositeur ne mourut point résigné. Le curé de Saint-Eustache ne s'épargna pas dans cette circonstance; il assista Rameau jusqu'au dernier moment. On rapporte que, dans son délire, le malade, fatigué des exhortations du pasteur, lui dit : « Que chantez-vous là, monsieur le curé? vous avez la voix fausse. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Artiste rebelle.

La Faustina, célèbre cantatrice, se montra un jour si obstinément rebelle à ce qu'Haëndel lui demandait que celui-ci, après avoir remanié plusieurs fois, et sur ses indications, le morceau qu'elle devait chanter, jeta au feu toutes les variantes qu'il avait improvisées presque sous sa dictée, reprit le cahier où se trouvait le thème premier refusé par elle, le mit par force dans ses mains et, la saisissant elle-même par la taille, la porta à la fenêtre et la suspendit sur l'abîme, où il l'aurait précipitée si elle ne se fût décidée tout à coup à chanter, exactement comme Haëndel l'avait écrit, le splendide *arioso* qui, le soir même, lui valut un succès inattendu.

(M. Cristal, *Études sur Haëndel.*)

Ascendant.

Le cardinal Du Perron avait un si grand ascendant sur le pape Paul V, que ce pontife disait ordinairement à ceux qui l'approchaient de plus près : « Prions Dieu qu'il inspire le cardinal Du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. » (Panckoucke.)

Ascension du mont Blanc par une femme.

Le guide Balmat, surnommé *Mont Blanc*, nous raconta qu'une seule femme était montée au mont Blanc aussi haut que M. de Saussure (1).

C'était une fille d'auberge, qui trouvait honteux que notre sexe ne fût pas plus courageux. Elle annonça la volonté de suivre les premiers voyageurs qui tenteraient cette excursion. Vainement on lui observa qu'elle ne pourrait soutenir la fatigue d'une course si pénible, qu'il fallait coucher deux nuits sur la glace, etc. Elle persista, et partit en effet avec deux Anglais et sept guides. Arrivée à la moitié de l'espace qu'elle devait parcourir, elle était déjà malade; on voulut la faire renoncer à son projet, mais il n'y eut pas moyen; elle jura qu'elle aimait mieux mourir que de redescendre avant d'avoir posé le pied sur la place où M. de Saussure avait posé le sien. Plus elle s'élevait, plus sa santé s'altérait, sans que son

(1) Il y en a eu d'autres depuis, en particulier Mlle d'Angeville, la première femme du monde qui ait atteint le sommet.

courage s'affaiblît. Le froid excessif que l'on éprouve, parvenu à une certaine hauteur, lui causa d'affreux vomissements, que rien ne pouvait calmer; mais lorsqu'on voulait la faire rétrograder, elle avait des attaques de nerfs si effroyables, qu'on se voyait obligé de la laisser s'exposer à un danger qu'elle voulait affronter. « Traînez-moi, portez-moi, mais que je touche cette pierre célèbre et je mourrai contente. » Enfin, après des fatigues, des peines et des souffrances inouïes, ses vœux furent exaucés; elle ajouta son nom à celui du voyageur qu'elle révérait. Les guides furent obligés de la porter presque toujours en descendant; elle ne pouvait se soutenir sur ses jambes : elle fut six semaines entre la vie et la mort.

(Mlle Ducrest, *Mémoires sur Joséphine.*)

Assaut de patience.

Un quaker, étant en berline, se trouvait enfourné dans une de ces petites rues de Londres qui ne peuvent donner passage qu'à une seule voiture. Il voit venir à lui un cabriolet mené par un petit-maître. Il fallait qu'un des deux reculât; l'un ni l'autre n'y paraît disposé. Le quaker, à raison de son âge, invite le jeune fat à céder, « d'autant mieux, lui dit-il, qu'il est plus aisé à un wiski de reculer qu'à une berline. » Le jeune homme ne répond à l'invitation que par un insolent persiflage. Que fait le quaker? Il tire tranquillement une pipe de sa poche et se met à fumer. Que fait le freluquet? Il tire de sa poche une gazette, et se met à lire. Un quart d'heure se passe ainsi dans le calme le plus profond. Après avoir achevé sa pipe, l'imperturbable quaker rompt le silence, et dit à son adversaire : « Ami, quand tu auras achevé ta gazette, tu me feras le plaisir de me la prêter; je t'offre ma pipe en échange. » Ces paroles, prononcées du plus grand sang-froid, déterminent la partie adverse à reculer.

(*Public*, 10 brumaire an X.)

Deux femmes à prétention, chacune dans son carrosse, s'étant rencontrées dans une rue étroite de Paris, s'obstinèrent à ne vouloir reculer ni l'une ni l'autre, pour ne point se céder le pas. La rue resta embarrassée jusqu'à l'arrivée du commissaire, qui ne trouva d'autre moyen, pour les mettre d'accord, que de les faire reculer toutes les deux en même temps. Chacune d'elles fût morte sur place plutot que de reculer la première (1).

Assaut expéditif.

En mai 1788, l'empereur (Joseph II), étant au camp de....., avait donné ordre au prince Charles, fils aîné de M. le prince de Ligne, de prendre le détachement nécessaire pour aller reconnaître la forteresse de Schabath, appartenant aux Turcs.

Le jeune prince ne revenait pas; et l'empereur le croyait ou mort ou prisonnier, lorsqu'enfin on lui annonça son arrivée.

« Je vous avais ordonné (lui dit le souverain avec un peu d'humeur) d'aller reconnaître Schabath; et il y a deux heures au moins que vous êtes parti!... D'où revenez-vous donc? — De la prendre, » lui répondit du plus grand sang-froid le jeune militaire, qui l'avait effectivement prise d'assaut, l'épée à la main.

(De La Place, *Pièces intéressantes.*)

Asservissement amoureux.

Mme du Barry avait pris un tel ascendant sur Louis XV qu'il se laissait traiter par elle avec une familiarité incroyable. Le roi aimait à faire son café lui-même. Un jour que, préoccupé, il laissait la liqueur se répandre sur les cendres de la cheminée : « Prends donc garde, *la France*, lui cria la comtesse, qui l'appelait toujours ainsi dans l'intimité, ton café f... le camp. »

Le duc de la Vallière (le bibliophile), voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, lui demande comment cela se fait. « C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à Mme du Barry près de

(1) Cette anecdote donna lieu à la scène des carrosses, ajoutée par Regnard à sa comedie de *la Foire Saint-Germain* (1695).

Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille. »

(Chamfort.)

Après maintes passades, Mme la duchesse de Berry s'était tout de bon éprise de Rion, jeune cadet de la maison d'Aydie, fils d'une sœur de madame de Béron, qui n'avait ni figure ni esprit. C'était un gros garçon, court et joufflu, pâle, qui avec force bourgeons ne ressemblait pas mal à un abcès. Il avait de belles dents, et n'avait pas imaginé causer une passion qui en moins de rien devint effrénée, et qui dura toujours, sans néanmoins empêcher les passades et les goûts de traverse. Il n'avait rien vaillant, mais force frères et sœurs qui n'en avaient guère davantage. Ses parents firent venir ce jeune homme, qui était lieutenant de dragons, pour tâcher d'en faire quelque chose. A peine fut-il arrivé que le goût se déclara, et qu'il devint le maître au Luxembourg. M. de Lauzun, dont il était petit-neveu, en riait sous cape. Il était ravi; il se croyait renaître en lui; il lui donnait des instructions.

Rion était doux et naturellement poli et respectueux, bon et honnête garçon. Il sentit bientôt le pouvoir de ses charmes, qui ne pouvaient captiver que l'incompréhensible fantaisie dépravée d'une princesse. Il n'en abusa avec personne, et se fit aimer de tout le monde par ses manières, mais il traita madame la duchesse de Berry comme M. de Lauzun avait traité Mademoiselle. Il fut bientôt paré des plus belles dentelles et des plus riches habits, plein d'argent, de boîtes, de joyaux et de pierreries. Il se faisait désirer; il se plaisait à donner de la jalousie à sa princesse, à en paraître lui-même encore plus jaloux, il la faisait pleurer souvent. Peu à peu il la mit sur le pied de n'oser rien faire sans sa permission, non pas même les choses les plus indifférentes. Tantôt prête de sortir pour l'Opéra, il la faisait demeurer; d'autres fois il l'y faisait aller malgré elle. Il l'obligeait à faire bien à des dames qu'elle n'aimait point, ou dont elle était jalouse, mal à des gens qui lui plaisaient, et dont il faisait le jaloux. Jusqu'à sa parure, elle n'avait pas la moindre liberté. Il se divertissait à la faire décoiffer ou lui faire changer d'habits quand elle était toute prête, et cela si souvent, et quelquefois si publiquement, qu'il l'avait accoutumée à prendre, le soir, ses ordres pour la parure et l'occupation du lendemain, et le lendemain il changeait tout, et la princesse pleurait tant et plus. Enfin elle en était venue à lui envoyer des messages par des valets affidés, car il logea presque en arrivant au Luxembourg; et ses messages se réitéraient plusieurs fois pendant sa toilette, pour savoir quels rubans elle mettrait; ainsi de l'habit et des autres parures, et presque toujours il lui faisait porter ce qu'elle ne voulait point. Si quelquefois elle osait se licencier à la moindre des choses sans son congé, il la traitait comme une servante, et les pleurs duraient quelquefois plusieurs jours.

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

Association d'idées.

Racan trouva une fois Malherbe qui comptait cinquante sous. Il mettait dix, dix et cinq, et après dix, dix et cinq. « Pourquoi cela? dit Racan. — C'est, répondit-il, que j'avais dans ma tête cette stance :

Que d'épines, amour, etc.

où il y a deux grands vers et un demi-vers, puis deux grands vers et un demi-vers. »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes*.)

Astrologue.

Tibère, exilé à Rhodes, sous le règne d'Auguste, se plaisait à consulter les devins sur le haut d'un rocher fort élevé au bord de la mer, et si les réponses du prétendu prophète donnaient lieu à ce prince de le soupçonner d'ignorance ou de fourberie, il le faisait à l'instant précipiter dans la mer par un esclave. Un jour ayant consulté dans le même lieu un certain Trasullus, regardé comme habile dans cette science, et ce devin lui ayant promis l'empire et toutes sortes de prospérités : « Puisque tu es si habile, lui dit Tibère, tu dois savoir ton horoscope; dis-moi combien il te reste de temps à vivre? » Trasullus, qui se douta sans doute du motif de cette question, examina, avec une feinte sécurité, l'aspect et la

position des astres au moment de sa naissance. Bientôt après il laissa voir au prince une surprise qui fut suivie de frayeur; et s'écria, *qu'il était, à cette heure même, menacé d'un grand péril.* Tibère, satisfait de cette réponse, l'embrassa, le rassura, et acceptant pour oracle tout ce qu'il lui avait dit de favorable, le mit au nombre de ses amis.

(Tacite, *Annales.*)

Un autre astrologue se tira aussi ingénieusement d'un pareil danger du temps de Louis XI. Cet astrologue avait prédit qu'une dame, que le roi aimait, mourrait dans huit jours. La chose étant arrivée, le prince fit venir l'astrologue, et commanda à ses gens de ne pas manquer, à un signal qu'il leur donnerait, de se saisir de cet homme et de le jeter par les fenêtres. Aussitôt que le roi l'aperçut : « Toi qui prétends être un si habile homme, lui dit-il, et qui sais si précisément le sort des autres, apprends-moi dans ce moment quel sera le tien, et combien tu as encore de temps à vivre? » Soit que l'astrologue eût été secrètement averti du dessein du roi, ou qu'il s'en doutât : « Sire, lui répond-il, sans témoigner aucune frayeur, je mourrai trois jours avant Votre Majesté. » Le roi n'eut garde, après cette réponse, de donner aucun signal pour le faire jeter par les fenêtres; au contraire, il eut un soin particulier de ne le laisser manquer de rien. (Boursault, *Lettres.*)

Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : « Seigneur, arrangez vos affaires, car vous ne pouvez vivre longtemps. — Comment le sais-tu, lui dit le duc? — Par la connaissance que j'ai des astres, répondit l'astrologue. — Et toi, combien dois-tu vivre? — Ma planète me promet une longue vie. — Oh bien, repartit le duc, afin que tu ne te fies plus à ta planète, tu mourras maintenant, contre ton opinion ; » et il le fit pendre dans le moment.

(Corrozet.)

Un bourgeois de Lyon, riche et crédule, ayant fait tirer son horoscope, mangea, pendant le temps qu'il croyait avoir à vivre, tout ce qu'il avait. Mais ayant été plus loin que l'astrologue ne l'avait prédit, il se vit obligé de demander l'aumône, et il disait en tendant la main : « Ayez pitié d'un homme qui vit plus longtemps qu'il ne croyait. »

(Collin de Plancy, *Dict. infernal.*)

Les règles de l'astrologie avaient fait voir à Cardan qu'il ne vivrait que quarante-cinq ans. Il régla sa fortune en conséquence, ce qui l'incommoda fort le reste de sa vie. Quand il se vit trompé dans ses calculs, il refit son thème, et trouva qu'au moins il ne passerait pas la soixante-quinzième année. La nature s'obstina encore à démentir l'astrologie. Alors, pour soutenir sa réputation, et ne pas supporter davantage la honte d'un démenti (car il pensait que l'art est infaillible et que lui seul avait pu se tromper), on assure que Cardan se laissa mourir de faim (1).

Une dame pria un astrologue de deviner un chagrin qu'elle avait dans l'esprit. L'astrologue, après lui avoir demandé l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance, dressa la figure de son horoscope, et dit beaucoup de paroles qui signifiaient peu de chose. La dame lui donna une pièce de quinze sous. « Madame, dit alors l'astrologue, je découvre encore dans votre horoscope que vous n'êtes pas riche. — Cela est vrai, répondit-elle. — Madame, poursuivit-il en considérant de nouveau les figures des astres, n'avez-vous rien perdu? — J'ai perdu, lui dit-elle, l'argent que je viens de vous donner. »

Darah, l'un des quatre fils du Grand Mogol Schah-Géhan, ajoutait beaucoup de foi aux prédictions des astrologues. Un de ces doctes lui avait prédit, au péril de sa tête, qu'il porterait la couronne. Darah comptait là-dessus. Comme on s'étonnait que cet astrologue osât garantir sur sa vie un événement aussi incertain :

(1) Suivant d'autres (*Essai sur les superstit.*, par M. L. C.), il se tua, n'ayant pas expliqué s'il périrait par une maladie ou par un suicide.

« Il arrivera de deux choses l'une, ou Darah parviendra au trône, et ma fortune est faite ; ou il sera vaincu, et dès lors sa mort est certaine, et je ne redoute pas sa vengeance. »

Heggiage, général arabe sous le calife Valid, consulta, dans sa dernière maladie, un astrologue qui lui prédit une mort prochaine. « Je compte tellement sur votre habileté, lui répondit Heggiage, que je veux vous avoir avec moi dans l'autre monde, et je vais vous y envoyer le premier, afin que je puisse me servir de vous dès mon arrivée. » Et il lui fit couper la tête, quoique le temps fixé par les astres ne fût pas encore arrivé.

Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un astrologue s'il savait où il passerait les fêtes de Noël. L'astrologue répondit qu'il n'en savait rien. « Je suis donc plus habile que toi, répondit le roi ; car je sais que tu les passeras dans la Tour de Londres. » Il l'y fit conduire en même temps.

(Collin de Plancy, *Dict. infernal.*)

Astronome.

Thalès s'était appliqué à l'astronomie ; et un jour qu'il était bien occupé à consulter les astres, il se laissa tomber dans un fossé : « Hé ! comment, s'écria une bonne vieille, connaîtrez-vous ce qui se passe dans le ciel, si vous n'apercevez seulement pas ce qui est à vos pieds (1)? »

Un docteur de Sorbonne fut chargé d'exhorter à la mort un astrologue, qui devait être roué tout vif pour un assassinat qu'il avait commis sur un grand chemin. Pour lui adoucir l'horreur de son supplice, le docteur lui représentait le bonheur dont il allait jouir dans le ciel : « Ah ! Monsieur, lui dit le patient, ce n'est pas cela qui me fait le plus de plaisir, c'est qu'enfin je verrai la lune par derrière. » (*Bibliothèque de la cour.*)

Astronome enfant.

Gassendi annonça, dès l'enfance, ce qu'il serait un jour. Il n'avait encore que sept ans, qu'on le trouvait souvent se relevant la nuit pour contempler les astres. Un soir il s'éleva une dispute sur le mouvement de la lune et celui des nuages, entre lui et ses camarades. Ceux-ci voulaient que les nuages fussent immobiles, et que la lune marchât ; le jeune Gassendi soutenait au contraire que la lune n'avait point de mouvement sensible, et que c'était les nuages qui se mouvaient avec tant de promptitude. Ses raisons n'opérèrent rien sur l'esprit de ses camarades, qui croyaient devoir s'en rapporter à leurs yeux, bien plutôt qu'à toutes les preuves qu'il leur donnait. Il fallut donc les détromper par les yeux mêmes. Il les conduisit, à cette fin, sous un arbre, et leur fit observer que la lune paraissait entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se dérobaient à leur vue.

(*Improvisateur français.*)

Athées.

Diagoras Milesius, qui fut appelé l'Athéiste, entrant un jour dans une hôtellerie, fit un repart d'esprit dont toute l'antiquité fit grand état, d'autant que, n'ayant trouvé autre chose que des lentilles pour son dîner, et le logis dépourvu de bois pour les faire cuire, il s'avisa d'une vieille idole d'Hercule, qui était le dieu tutélaire du logis, et s'adressant à lui, lui va dire : « Il faut qu'aujourd'hui je vous fasse entreprendre un 13e combat contre des lentilles (ou mieux : accomplis le dernier de tes travaux, en cuisant mes lentilles) ; et il le mit en pièces. Et une autre fois entrant dans la basse-cour où les prêtres prenaient augure du manger des oiseaux, et voyant que tout le sacré collége était grandement effrayé de ce que les poulets ne mangeaient pas, il les prit comme en colère, et les sauçant trois ou quatre fois dans une cuve pleine d'eau : « Vous boirez, dit-il, puisque vous ne mangez plus (1). »

(Garasse, *Doctrine curieuse.*)

---

(1) C'est avec cette anecdote que La Fontaine a fait une de ses fables les plus célèbres.

(1) Bayle fait remarquer que c'est de Publius Claudius que Valère Maxime rapporte ce dernier trait. Voir, dans son Dictionnaire, l'article *Diagoras*, où l'on trouvera, citées avec un grand luxe d'érudition sceptique, beaucoup d'autres anecdotes analogues.

Vanini, accusé d'athéisme, se baissa, ramassa un fétu, et dit : « Je n'ai besoin que de ce fétu pour me prouver invinciblement ce qu'on m'accuse de nier (1). »

(*Mercure. de Fr.* 1770.)

Le roi de Prusse, Frédéric II, était un apôtre décidé de l'athéisme; il s'en glorifiait un jour devant d'Arnaud-Baculard, qui le combattait. « Comment, lui dit le monarque, vous tenez encore à ces vieilleries? — Oui, sire, répondit l'homme de lettres; j'ai besoin de croire qu'il est un être au-dessus des rois. »

(*Encyclopédiana.*)

Un petit maître, espèce de philosophe, vint un jour trouver le savant père Oudin, jésuite. Il se présente de cet air d'aisance, de ce ton de confiance que l'on connaît à ces messieurs : « Mon père, lui dit-il, je vous sais du mérite, je ne serais pas fâché d'entrer en discussion avec vous sur ce que vous appelez votre religion. — Monsieur, reprend le père Oudin, je vous avoue franchement que j'ai toujours évité les controverses en matière de foi. Veuillez bien me dispenser d'accepter le défi. — Au moins, lui répliqua le jeune fat, je suis bien aise que vous sachiez que je suis un athée. » — A ces mots le père Oudin s'arrête, garde le silence, et le considère, en portant assez longtemps des regards attentifs de la tête aux pieds. — « Eh! mais, mon père, que trouvez-vous donc en moi de si singulier que vous m'observiez ainsi? — J'avais entendu parler de l'athée, mais j'ignorais encore comment était fait cet animal; et puisqu'il se présente une occasion de le connaître, j'en profite, et l'observe à mon aise. » — Le petit philosophe, ne voyant point les rieurs de son côté, fit une pirouette et s'en alla.

(*Improvisateur français.*)

Athée malgré lui.

Sylvain Maréchal publia, au commencement du siècle, un *Dictionnaire des athées*, augmenté quelques années après par Lalande, et où il se couvrit de ridicule en inscrivant des noms tels que ceux de saint Augustin, de saint Chrysostome, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon, de Leibniz. L'exemple suivant fera voir comme il procédait. Dellile avait écrit des vers sur le colibri, qui se terminent ainsi :

Gai, vif, prompt, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des dieux, *s'ils en ont*, le plus charmant caprice;

Ce qui veut dire « le plus charmant caprice des dieux, si les dieux ont des caprices. » Sylvain Maréchal s'avisa de faire au dernier vers un petit changement, et de le lire ainsi :

Et des dieux, *s'il en est*, le plus charmant caprice.

Ensuite il ne manqua pas d'envoyer son ouvrage à l'auteur, qui lui répondit aussitôt :

« Monsieur,

Est-ce ma faute, si vous ne voyez pas dans le ciel ce qui y est, et si vous voyez dans mes vers ce qui n'y est pas? »

Attachement au péché.

« Croyez-moi, ma fille, épousez monsieur de V...; c'est un saint homme qui ne peut manquer de vous rendre heureuse, un homme vertueux, intègre, plein de qualités. — Mais, maman, répondit la fille à marier, que ferai-je de mes défauts avec un homme si parfait? — Vous vous en corrigerez, mon enfant. »

La jeune fille se mit à pleurer.

(P.-J. Stahl.)

Attachement par jalousie.

Voici un exemple entre mille de ce qu'il peut entrer d'étrange dans l'attachement d'une femme pour un homme :

Mariette de V... avait enlevé le célèbre M. de X..., qu'elle n'aimait pas, à son amie Aurore de C..., qui l'adorait. Cette liaison durait depuis six ans, et on admirait ce long attachement dans une femme qui ne semblait pas faite pour la constance.

Cependant, la pauvre Aurore de C..., inconsolable, vint à mourir. Huit jours après avoir été à la messe de son enter-

(1) De même J.-J. Rousseau rentrait dans le salon de madame d'Épinay les mains pleines d'épis, en disant : « Je vous rapporte autant de preuves de l'existence de Dieu. »

rement, Mariette de V... donnait congé à M. de X... « Je n'ai plus peur qu'Aurore me le reprenne, dit-elle à ses amis, qui lui demandaient la raison de cette rupture; mais, elle vivante, je l'aurais gardé cent ans, plutôt que de le lui rendre. »

L'attachement de Mariette de V... pour l'heureux M. de X... était fait de la haine que cette aimable femme portait à son amie Aurore. (P.-J. Stahl.)

Attention polie d'une mourante.

Une bonne femme, dans la rue Quincampoix, comme on lui donnait l'extrême-onction, dit à sa servante : « Une telle, ayez soin de faire boire ces messieurs. »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Attaque déconcertée.

Un élève de l'École polytechnique, le jeune Leboullenger, s'étant trouvé dans une soirée avec un des professeurs de l'école, M. Hassenfratz, avait eu avec lui une discussion quelque peu aigre. M. Hassenfratz passait pour rancunier et vindicatif. Rentré à l'école, Leboullenger raconta à ses camarades ce qui lui était arrivé : « Tenez-vous sur vos gardes, lui dit l'un d'eux; vous serez certainement interrogé ce soir, et le professeur vous aura préparé quelque gros problème dont vous ne vous tirerez pas aisément. »

Nos prévisions ne furent pas trompées. A peine les élèves étaient-ils arrivés à l'amphithéâtre, que M. Hassenfratz appela M. Leboullenger, qui se rendit au tableau. « M. Leboullenger, lui dit le professeur, vous avez vu la lune? — Non, Monsieur. — Comment, Monsieur, vous dites que vous n'avez jamais vu la lune? — Je ne puis que répéter ma réponse : Non, Monsieur. » Hors de lui, et voyant sa proie lui échapper par cette réponse inattendue, M. Hassenfratz s'adressa à l'inspecteur chargé, ce jour-là, de la police, et lui dit : « Monsieur, voilà M. Leboullenger qui prétend n'avoir jamais vu la lune? — Que voulez-vous que j'y fasse? » répondit stoïquement M. Lebrun. Repoussé de ce côté, le professeur se tourna encore une fois vers M. Leboullenger, qui restait calme et sérieux au milieu de la gaieté indicible de tout l'amphithéâtre, et il s'écria, avec une colère non déguisée : « Vous persistez à soutenir que vous n'avez jamais vu la lune? — Monsieur, repartit l'élève, je vous tromperais si je vous disais que je n'en ai jamais entendu parler; mais je ne l'ai jamais vue. — Monsieur, retournez à votre place. »

(Arago, *Histoire de ma jeunesse.*)

Attention délicate.

Louis XIV contait une historiette à quelques-uns de ses courtisans : il avait promis qu'elle serait plaisante; elle ne le fut point, et on ne rit pas, quoique le conte fût du roi. Le prince d'Armagnac, qu'on appelait *M. le Grand*, à cause de sa charge de grand écuyer de France, sortit alors de la chambre, et le roi dit à ceux qui restaient : « Vous avez trouvé mon conte fort insipide, et vous avez eu raison; mais je me suis aperçu qu'il y avait un trait qui regarde indirectement M. le Grand, et qui aurait pu l'embarrasser; j'ai mieux aimé le supprimer, que de chagriner quelqu'un : à présent que M. le Grand est sorti, voici mon conte. » Il l'acheva, et l'on rit.

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Atticisme.

Théophraste fut reconnu étranger et appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetait des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sais quoi d'attique qui lui manquait, qu'il n'était pas Athénien. Et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athènes, possédant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'était pu donner ce que le simple peuple avait naturellement et sans nulle peine.

(La Bruyère, *Disc. sur Théophr.*)

Auberge royale.

Lorsque l'empereur d'Autriche, Joseph II, vint en France, le duc de Lorraine eut alors une idée très-heureuse et tout à fait dans son caractère si délicat et si souverainement distingué. Il ordonna à toutes les hôtelleries d'ôter

leurs enseignes, et il en fit mettre une énorme à la porte du palais, portant les armes d'Autriche avec ces mots : *Hôtel de l'empereur.* Joseph II ne résista pas à une si ingénieuse insistance, il vint chez le duc Charles, et y resta plusieurs jours.

La plaisanterie de l'auberge fut admirablement soutenue à Stuttgard ; lorsque l'empereur descendit à la porte du palais, le duc vint le recevoir en costume d'hôtelier et joua son rôle avec un naturel incroyable. Les personnes de la cour les plus choisies et les plus élevées avaient toutes un emploi, soit à la chambre, soit à l'office ; les plus jolies femmes portèrent le bavolet et le tablier des servantes. L'empereur s'y prêta de bonne grâce et en rit beaucoup. Le lendemain chacun reprit sa place, et les fêtes commencèrent.

(Mme d'Oberkirch, *Mémoires.*)

Aubergiste ingénieux.

Le propriétaire d'une auberge de village servit un œuf au roi George II qui s'y était arrêté, et lui demanda en retour une guinée (1).

Sa Majesté lui dit en souriant :

« Il paraît que les œufs sont bien rares, ici ?

« Oh ! non, sire, répondit l'hôtelier, ce ne sont pas les œufs... ce sont les rois. »

Audace.

Le marquis de Pomenars, criblé de dettes et surchargé d'intrigues, avait enlevé une demoiselle de grande maison : le père, furieux, le menaça de le faire pendre s'il n'épousait sa fille ; le marquis répondit en riant : « Elle m'a cédé, elle pourrait céder à d'autres, et j'aime mieux être pendu que..... » Il fut donc pendu, mais en effigie. Cela lui parut si plaisant, que le jour de l'exécution il imagina d'arriver à Rennes, où elle avait lieu, de s'établir chez son juge, dont il n'était point connu, et d'aller se regarder pendre. Ce n'était pas encore assez : mécontent du visage que lui avait donné le peintre chargé de faire son image, il fendit la presse, et fut, un pinceau en main, retoucher l'effigie, en disant : « Il faut au moins me pendre ressemblant (1). »

(Mme Celnart, *Choix d'anecd.*)

Lauzun avait la promesse du roi d'être nommé grand maître de l'artillerie, mais Louvois y mettait des obstacles. Las de tout ce manége et ne pouvant deviner d'où lui vient son mal, il prend une résolution incroyable, si elle n'était attestée de toute la cour d'alors. Il couchait avec une femme de chambre favorite de madame de Montespan, car tout lui était bon pour être averti et protégé. Parmi tous ses amours, le roi ne découcha jamais d'avec la reine, souvent tard, mais sans y manquer, tellement que, pour être plus à son aise, il se mettait les après-dînées entre deux draps chez ses maîtresses. Lauzun se fit cacher par cette femme de chambre sous le lit dans lequel le roi s'allait mettre avec madame de Montespan, et, par leur conversation, y apprit l'obstacle que Louvois avait mis à sa charge, la colère du roi de ce que son secret avait été éventé (2), sa résolution de ne lui point donner l'artillerie par ce dépit et pour éviter les querelles et l'importunité continuelle d'avoir à les décider entre Lauzun et Louvois. Il y entendit tous les propos qui se tinrent de lui entre le roi et sa maîtresse, et que celle-ci, qui lui avait tant promis tous ses bons offices, lui en rendit tous les plus mauvais qu'elle put. Une toux, le moindre mouvement, le plus léger hasard pouvait déceler ce téméraire, et alors que serait-il devenu ? Ce sont de ces choses dont le récit étouffe et épouvante tout à la fois.

Il fut plus heureux que sage, et ne fut point découvert. Le roi et sa maîtresse sortirent enfin de ce lit. Le roi se rhabilla et s'en alla chez lui ; madame de Montespan se mit à sa toilette pour aller à la répétition d'un ballet où

(1) Suivant une autre version, absolument invraisemblable à force d'exagération, il lui aurait demandé, en échange de trois œufs frais, la somme de 200 florins.

(1) L'anecdote est ici un peu amplifiée.

(2) Il lui avait promis cette charge, mais à la condition de garder le secret sur la promesse pendant quelques jours, et Lauzun n'avait pu se tenir de la révéler à Nyert, qui, à son tour, en avait fait part à Louvois.

le roi, la reine et toute la cour devaient aller. La femme de chambre tira de dessous ce lit Lauzun, qui apparemment n'eut pas un moindre besoin d'aller se rajuster chez lui. De là il s'en vint se coller à la porte de la chambre de madame de Montespan. Lorsqu'elle en sortit pour aller à la répétition du ballet, il lui présenta la main, et lui demanda, avec un air plein de douceur et de respect, s'il pouvait se flatter qu'elle eût daigné se souvenir de lui auprès du roi. Elle l'assura qu'elle n'y avait pas manqué, et lui composa comme il lui plut tous les services qu'elle venait de lui rendre. Par-ci par-là, il l'interrompit crédulement de questions pour la mieux enferrer, puis, s'approchant de son oreille, il lui dit qu'elle était une menteuse, une friponne, une coquine, et lui répéta mot pour mot toute la conversation du roi et d'elle. Madame de Montespan en fut si troublée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre un seul mot, et à peine de gagner le lieu où elle allait, avec grande difficulté à surmonter et à cacher le tremblement de ses jambes et de tout son corps, en sorte qu'en arrivant dans le lieu de la répétition du ballet, elle s'évanouit. Toute la cour y était déjà. Le roi, tout effrayé, vint à elle; on eut de la peine à la faire revenir. Le soir, elle conta au roi ce qui lui était arrivé, et ne doutait pas que ce ne fût le diable qui eût si tôt et si précisément informé Lauzun de tout ce qu'ils avaient dit de lui dans ce lit. Le roi fut extrêmement irrité de toutes les injures que madame de Montespan en avait essuyées, et fort en peine comment Lauzun avait pu être si exactement et si subitement instruit.

Lauzun, de son côté, était furieux de manquer l'artillerie, de sorte que le roi et lui se trouvaient dans une étrange contrainte ensemble. Cela ne put durer que quelques jours. Lauzun, avec ses grandes entrées, épia un tête-à-tête avec le roi et le saisit. Il lui parla de l'artillerie et le somma audacieusement de sa parole. Le roi lui répondit qu'il n'en était plus tenu, puisqu'il ne la lui avait donnée que sous le secret, et qu'il y avait manqué. Là-dessus, Lauzun s'éloigne de quelques pas, tourne le dos au roi, tire son épée, en casse la lame avec son pied, et s'écrie en fureur qu'il ne servira de sa vie un prince qui lui manque si vilainement de parole. Le roi, transporté de colère, fit peut-être dans ce moment la plus belle action de sa vie. Il se tourne à l'instant, ouvre la fenêtre, jette sa canne dehors, dit qu'il serait fâché d'avoir frappé un homme de qualité et sort. Le lendemain matin, Lauzun, qui n'avait osé se montrer depuis, fut arrêté dans sa chambre et conduit à la Bastille. (Saint-Simon, *Mémoires.*)

Audace heureuse.

Montecuculli avait, dans une marche, donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les blés. Un soldat, revenant d'un village et ignorant les défenses, traversa un sentier qui était au milieu des blés. Montecuculli, qui l'aperçut, envoya l'ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant le soldat qui s'avançait allégua au général qu'il ne savait pas les ordres : « Que le prévôt fasse son devoir, » répondit Montecuculli. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avait point encore été désarmé. Alors plein de fureur il dit : « Je n'étais pas coupable, je le suis maintenant, » et tira son fusil sur Montecuculli. Le coup manque, et Montecuculli lui pardonne.

(Panckoucke.)

Un chirurgien français est chargé de saigner le Grand Seigneur. Soit timidité, soit maladresse, la pointe de la lancette reste dans la veine. Le sang ne peut couler. Il était question de faire sortir cette pointe. L'esculape ne perd pas la tête. Il applique un soufflet à Sa Hautesse, qui, par le mouvement que lui fait faire la surprise et l'indignation, facilite le jet du sang et la sortie du bout de la lancette. Cependant on veut se saisir du chirurgien. « Laissez-moi, dit-il, achever la saignée et bander la plaie. » Cette opération terminée, il se jette aux genoux du sultan, raconte le fait. Le sultan lui pardonne et le récompense de lui avoir conservé la vie, en gardant son sang-froid en un semblable danger.

(*Bibl. des romans.*)

On conte dans les Vosges qu'un certain Fleurot, fameux rebouteur, dont les

descendants existent encore au Val-d'Ajol, fut appelé près d'un roi de France pour lui remettre la mâchoire, qu'il s'était démontée en bâillant, dit la légende. Les médecins de la cour y avaient perdu leur latin. Le père Fleurot arrive avec ses gros souliers ferrés. On l'introduit au milieu des seigneurs et des chirurgiens, qui riaient sous cape de son air de paysan. Fleurot passe d'abord silencieusement près du roi, en l'examinant à la dérobée, puis il revient sur ses pas, et, sans faire semblant de rien, il lui décharge un maître coup de poing sous la mâchoire. Les spectateurs se jettent sur lui pour l'arrêter : « Imbéciles ! crie le roi, je suis guéri. » C'était vrai.

(V. Fournel, *Excurs. dans les Vosges.*)

Audience.

Un jour d'audience, plusieurs conseillers dormaient, et d'autres parlaient entre eux un peu trop haut; M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. »

(*Esprit des Ana.*)

Lorsque le duc de Mecklembourg était à réfléchir, et qu'on lui demandait à quoi il pensait, il répondait : « Je donne audience à mes pensées. »

(Madame la duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Audience bizarre.

La place de gouvernante des filles de M. le duc d'Orléans avait été donnée à madame de Conflans. Un peu après le sacre, madame la duchesse d'Orléans lui demanda si elle avait été chez le cardinal Dubois. Là-dessus, madame de Conflans répondit que non, et qu'elle ne voyait pas pourquoi elle irait, la place que LL. AA. RR. lui avaient donnée étant si éloignée d'avoir trait à aucune affaire. Madame la duchesse d'Orléans insista sur ce que le cardinal était à l'égard de M. le duc d'Orléans. Madame de Conflans se défendit, et finalement dit que c'était un fou qui insultait tout le monde, et qu'elle ne voulait pas s'y exposer. Elle avait de l'esprit et du bec, et était souverainement glorieuse, quoique fort polie. Madame la duchesse d'Orléans se mit à rire de sa frayeur, et lui dit que, n'ayant rien à lui demander ni à lui représenter, mais seulement à lui rendre compte de l'emploi que M. le duc d'Orléans lui avait donné, c'était une politesse qui ne pouvait que plaire au cardinal et lui en attirer de sa part, et finit par lui dire que cela convenait et qu'elle voulait qu'elle y allât.

La voilà donc partie, car c'était à Versailles, au sortir de dîner, et arrivée dans un grand cabinet, où il y avait huit ou dix personnes qui attendaient à parler au cardinal, qui était auprès de sa cheminée avec une femme qu'il galvaudait. La peur en prit à madame de Conflans, qui était petite et qui en rapetissa encore. Toutefois, elle s'approche comme cette femme se retirait.

Le cardinal, la voyant s'avancer, lui demanda vivement ce qu'elle voulait. « Monseigneur... dit-elle. — Ho, monseigneur ! monseigneur ! interrompit le cardinal; cela ne se peut pas.— Mais, monseigneur... reprit-elle. — De par tous les diables, je vous le dis encore, interrompit de nouveau le cardinal, quand je vous dis que cela ne se peut pas. — Monseigneur... » voulut encore dire madame de Conflans, pour expliquer qu'elle ne demandait rien; mais, à ce mot, le cardinal lui saisit les deux pointes des épaules, la pousse du poing par le dos, et : « Allez à tous les diables, dit-il, et me laissez en repos. » Elle pensa tomber toute plate, et s'enfuit en furie, pleurant à chaudes larmes, et arrive en cet état chez madame la duchesse d'Orléans, à qui, à travers ses sanglots, elle conte son aventure. On était si accoutumé aux incartades du cardinal, et celle-là fut trouvée si singulière et si plaisante, que le récit en causa des éclats de rire qui achevèrent d'outrer la pauvre Conflans, qui jura bien que de sa vie elle ne remettrait le pied chez cet extravagant.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Auditeur peu complaisant.

Mon père et mon frère l'abbé avaient quelquefois d'assez plaisants dialogues. Le bonhomme savait de bons contes, mais il les répétait souvent; ce garçon,

mal complaisant, témoigna ouvertement que cela l'ennuyait, tellement que mon père n'osait plus faire un conte sans le regarder en riant, comme pour lui en demander permission. L'abbé se levait dès qu'il commençait; le bonhomme le rappelait : « Reviens, reviens. — Vous ne le direz donc pas? — Non. » Après, il recommençait. L'autre se levait encore : ils se jouaient quelquefois un demi-quart d'heure. L'abbé s'avisa de dire qu'il voulait faire une taille pour marquer chaque fois que mon père ferait un même conte, afin de rabattre autant de jours de sa pension, tellement que, dès que le bonhomme commençait à répéter un conte, l'abbé criait : « Laquais, la taille! »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Aumône.

On avait conseillé à un homme nécessiteux de s'adresser, pour obtenir quelque assistance, à un riche de la ville. Il suivit ce conseil avec répugnance. Arrivé chez le riche, il vit un homme d'une figure désagréable, aux lèvres pendantes, au visage rébarbatif. Il se hâta de sortir sans ouvrir la bouche : « Que faites-vous? lui dit-on. — Je lui fais grâce de son aumône, répondit le pauvre, en faveur de sa figure (1). »

(Sadi, *Gulistan.*)

Malherbe n'avait point de religion; mais il avait de l'humanité, et faisait l'aumône aux pauvres. Quand quelqu'un d'eux lui disait qu'il prierait Dieu pour lui, il lui disait : « Mon ami, je vous en dispense; je ne vous crois point en grand crédit dans le ciel, puisque Dieu vous abandonne sur la terre (2). »

(*Improvisatateur français.*)

Un aveugle qui demandait l'aumône dans le passage des Feuillants, à Paris, avait affiché sur la porte d'assez mauvais vers. Sa poésie ne lui étant d'aucun rapport, on lui conseilla de s'adresser à Piron; et en effet, la première fois que ce poëte passa, l'aveugle, averti à propos, lui présenta sa requête pour en avoir d'autres. « Très-volontiers, confrère, dit l'auteur de la *Métromanie*, j'y ferai de mon mieux, sois-en bien sûr. » Au retour de la promenade, il lui remit ces six vers :

Chrétiens, au nom du Tout-puissant,
Faites-moi l'aumône en passant.
Le malheureux qui la demande
Ne verra point qui la fera;
Mais Dieu qui voit tout, la verra
Je le prirai qu'il vous la rende.

Boïeldieu avait une dévotion particulière aux pauvres. Elle était entretenue dans son excellent cœur par un souvenir d'enfance. Il était à Rouen, son pays natal. Son père lui donnait six sous par semaine pour ses menus plaisirs.

Un jour qu'il allait à l'école ou à la cathédrale, en flânant, un pauvre vieillard lui demande l'aumône; Boïeldieu avait ses six sous en poche. La figure du pauvre le touche, et il lui dit : « Tenez, voilà mes six sous, je n'ai que cela. » Le vieillard, l'accablant de remercîments et de bénédictions : « Mon petit ami, lui dit-il, vous serez heureux; souvenez-vous de moi. » Chaque fois que Boïeldieu avait un succès au théâtre, la prédiction du pauvre de Rouen lui revenait à la mémoire, et il s'écriait : « *Mes six sous! mes six sous!...* »

(Jouvin, *Le Ménestrel.*)

Aumône royale.

Charles II, roi d'Espagne, fort jeune encore, et faisant à pied les stations du jubilé, trouva un pauvre sur son passage, auquel il jeta une croix de diamants qu'il avait devant lui, sans que personne s'en aperçût. Quand il fut à l'église, ses courtisans, ayant pris garde qu'il n'avait plus sa croix, dirent qu'on avait volé le roi. Le pauvre, qui suivait, s'écria à l'instant : « La voilà! c'est Sa Majesté qui me l'a donnée. » Le roi l'avoua. On ne jugea pas à propos de laisser au pauvre cette croix, parce qu'elle était des pierreries de la couronne; mais il fut décidé dans le conseil que, de quelque manière que le roi fît ses aumônes, elles devaient être sacrées. En conséquence, la croix ayant été estimée

(1) Voir Tallemant, *Histoire de Malherbe.*
(2) Voir *Charité.*

12,000 écus, on les fit compter au pauvre.
(Boursault, *Lettres.*)

Le roi Robert s'étant aperçu qu'un filou lui avait déjà coupé la moitié de la frange de son manteau, et qu'il continuait de couper le reste, lui dit : « Mon ami, contente-toi de ce que tu as, le reste sera bon à quelque autre. »
(Helgand, *Vie du pieux roi Robert.*)

Le même roi faisait l'aumône en cachette, craignant les tracasseries de sa femme Constance d'Arles. « Prenez garde, disait-il aux pauvres qu'il secourait, que la reine ne s'en aperçoive. »

Auspices d'un règne.

Quand Louis XV fut attaqué de cette maladie qui devait l'emporter, la Dauphine partagea les seuls sentiments qui, dans cette crise terrible, agitaient le cœur de son époux : la douleur de perdre un père qui, au milieu de ses plus grandes faiblesses, était toujours resté bon pour sa famille, et cette vertueuse terreur d'avoir à porter dans un âge si jeune un fardeau si pesant. Des témoins oculaires m'ont retracé souvent le tableau qu'offrit Versailles le jour où le roi, touchant au terme de sa vie, avait rempli ses devoirs de chrétien. C'était le soir ; la famille royale et toute la cour étaient prosternées dans cette superbe et imposante chapelle du château. Le sacrement des autels était exposé : on chantait les prières de quarante heures, et l'on demandait encore à Dieu la guérison du monarque expirant. Tout à coup des nuages sombres voilèrent le ciel ; la nuit sembla envelopper de ses ténèbres toute la chapelle ; un premier coup de tonnerre se fit entendre. Bientôt le sifflement des orages, les torrents de pluie qui battaient contre les fenêtres, les éclairs, qui, de minute en minute, faisaient pâlir les flambeaux allumés sur l'autel, et lançaient un jour terrible dans une obscurité lugubre ; tantôt le roulement sourd, tantôt les éclats menaçants de la foudre qui semblait déchirer le voile du temple ; les chants de l'église qui continuaient à travers la tempête ; l'impression de la terreur dans toutes les voix comme sur tous les visages ; le ciel tonnant quand on invoquait un Dieu miséricordieux ; cette guerre de tous les éléments, qu'il était impossible de ne pas associer par la pensée avec la destruction du plus puissant entre tous les hommes ; la vue du jeune héritier, de sa jeune compagne, tous deux saisis, tous deux fondant en larmes entre l'autel qu'ils imploraient en vain, le tombeau où ils voyaient descendre leur père, le trône où ils frémissaient de monter ; enfin la sortie de la chapelle quand le service fut terminé, le recueillement, le silence profond, au milieu duquel on n'entendait pas un son de voix, mais seulement des pas précipités, chacun s'empressant d'aller dans son intérieur respirer du poids dont il se sentait oppressé ; cette scène que je crois avoir vue, tant elle m'a été vivement représentée sur le lieu, fut encore rangée entre les auspices menaçants sous lesquels allait s'ouvrir le nouveau règne. (Weber, *Memoires.*)

Austérités.

Dans sa retraite des Carmélites, madame de la Vallière ne se bornait pas aux pénitences de la règle ; elle était insatiable de souffrances, et s'en imposait quelquefois de très-indiscrètes. Pour expier le plaisir qu'elle avait pris autrefois à boire des liqueurs, elle se condamna à passer trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour que la valeur d'un demi-verre. Cette affreuse pénitence ayant été découverte, une religieuse lui demanda si elle avait cru la pouvoir faire sans permission et de son propre mouvement : « J'ai agi sans réflexion, lui répondit-elle, je n'ai été occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu. »

Un érésipèle à la jambe l'ayant fait beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire, le mal devint si considérable qu'on s'en aperçut, et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. On lui fit quelques reproches de porter si loin la ferveur. « Je ne savais ce que c'était, répondit-elle, je n'y avais pas regardé. »

Quand on annonça à sœur *Louise de la Miséricorde* la mort du duc de Vermandois qu'elle avait eu du roi, elle dit :

« Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort. »
(*Mém, anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Un bénédictin, D. Joseph de Lisle, dans son histoire dogmatique et morale du jeûne, rapporte plusieurs exemples d'austérités et d'abstinences presque incroyables, entre autres celui de la bienheureuse Catherine de Cardone : « Elle prit, dit-il, un habit d'ermite, et se retira dans un désert, où elle se réduisit à paître l'herbe comme les bêtes, et même elle ne s'appuyait pas sur ses mains pour se soulager; dans certains temps, les temps de jeûne, elle paissait moins qu'à l'ordinaire » (1).
(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Austérités par procuration.

La maréchale de la Ferté et la comtesse d'Olonne avaient fait grand bruit par leur beauté et le débordement de leur vie. Aucune femme, même des plus décriées pour la galanterie, n'osait les voir ni paraître nulle part avec elles. Quand elles furent vieilles et que personne n'en voulut plus, elles tâchèrent de devenir dévotes. Elles logeaient ensemble, et, un mercredi des Cendres, elles s'en allèrent au sermon. Ce sermon, qui fut sur le jeûne et sur la nécessité de faire pénitence, les effraya. « Ma sœur, se dirent-elles au retour, mais c'est tout de bon, il n'y a point de raillerie, il faut faire pénitence, ou nous sommes perdues. — Mais, ma sœur, que ferons-nous? » Après y avoir bien pensé : « Ma sœur, dit madame d'Olonne, voici ce qu'il faut faire, faisons jeûner nos gens. » Elle était fort avare, et avec tout son esprit, car elle en avait beaucoup, elle crut avoir très-bien rencontré (2).
(Saint-Simon, *Mémoires.*)

---

(1) Les vies des Pères et des Saints sont remplies d'exemples analogues (Saint Macaire, Saint Siméon Stylite, etc., etc.) qui ne sont pas faits pour un recueil d'anecdotes, et dont il suffira d'avoir donné cet échantillon.

(2) Voir *Confession par procuration* et *Délégation l'office.*

Auteurs.

Un nommé Maccius avait tant écrit, qu'à force de manier la plume il s'était fait des creux fort profonds au pouce et à l'index de la main droite.
(Guy-Patin.)

Les ouvrages d'un auteur étaient parsemés de traits trop hardis; un autre, dans ses écrits flatteurs, visait toujours aux pensions de la cour; sur quoi un bel esprit a dit d'eux : « L'un tourne sans cesse autour de la Bastille, et l'autre autour du Trésor royal. »
(Panckoucke.)

Bautru dit au surintendant des finances d'Émery, en lui présentant un poëte : « Voilà un homme qui vous donnera l'immortalité; mais il faut que vous lui donniez de quoi vivre. » (Panckoucke.)

Le lendemain de la première représentation de *l'Apprenti*, comédie d'Arthur Murphy, Garrick alla faire une visite à l'auteur, accompagné du célèbre docteur Munsey, qui ne l'avait jamais vu. Arrivé au premier étage, Garrick entra dans le salon, et, se retournant tout à coup, vit le docteur qui continuait à monter : « Docteur Munsey, lui cria-t-il, où allez-vous donc? — Là-haut, pour voir l'auteur. — Descendez; il est ici. — Comment diable ! dit le docteur en entrant, je montais au grenier. Qui se serait attendu à trouver un auteur au premier étage ? »
(Garrick, *Mémoires.*)

Sedaine donne *le Philosophe sans le savoir.* Je m'intéresse plus vivement que lui au succès de la pièce. Elle chancelle à la première, à la seconde représentation, et j'en suis bien affligé; à la troisième, elle va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain matin, je me jette dans un fiacre, je cours après Sedaine. C'était en hiver, il faisait le froid le plus rigoureux; je vais partout où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est au fond du faubourg Saint-Antoine, je m'y fais conduire.

Je l'aborde; je jette mes bras autour de son cou; la voix me manque, et les larmes me coulent le long des joues. Voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine, immobile et froid, me regarde et me dit : « Ah! monsieur Diderot, que vous êtes beau! » Voilà l'observateur et l'homme de génie.

(Diderot, *Paradoxe sur le comédien.*)

Larive devant jouer le rôle de Titus dans la tragédie de *Brutus*, va trouver Voltaire pour répéter avec lui le rôle. Il le trouve étendu sur son lit (c'était huit jours avant sa mort). « Ah! mon ami, je ne puis plus m'occuper des vanités du monde, je me meurs. — Ah! Monsieur, j'en suis bien affligé, car je dois jouer demain Titus. » A ces mots, le moribond ouvre les yeux, se soulève en s'appuyant sur le coude : « Que dites-vous, mon ami, vous jouez demain Titus? Il n'y a plus de mort qui tienne, je veux vous faire répéter. »

(*Improvisateur français.*)

Parseval-Grandmaison, membre de l'Académie française, est l'auteur d'une *Philippide*, poëme épique en trente chants, et dont la composition dura trente ans. On comprend que dans ce long espace de temps, l'auteur ait perdu plus d'une fois de vue ses personnages. Lors de la publication du poëme, un ami, rencontrant l'auteur, lui dit : « Ah çà, qu'avez-vous fait, Parseval? vous tuez au second chant le grand sénéchal, et voilà qu'au dix-septième, il tient un long discours au roi. — Vous croyez? — Parbleu, j'en suis convaincu. — Licence poétique, mon cher; et, d'ailleurs, dans l'intervalle, il a pu y avoir un miracle. — A la bonne heure; mais que sont devenus le paladin et la belle dame qui, comme le pieux Énée et Didon, se réfugient, au quatrième chant, dans une caverne pour faire l'amour? il n'en est plus question dans le poëme. — Mon ami, répondit le poëte, ne croyez point que je les aie oubliés; mais les amoureux ont tant de choses à se dire, qu'ils n'en finissent jamais, et, ma foi! je les ai plantés là. »

(*Nouvel Encyclopédiana.*)

Auteur accommodant.

M. D***, croyant avoir sujet de se plaindre de M. l'abbé de Voisenon, fit une satire contre lui; et, pour le piquer davantage, il va le trouver pour lui en faire la lecture. L'abbé, après l'avoir écouté tranquillement, dit à l'auteur : « Mon cher, je ne vous conseille point de faire voir cette pièce comme elle est, elle ne vous ferait pas honneur. — Pourquoi? — C'est qu'il y a des négligences, des vers mal tournés, et des expressions trop faibles; mais permettez-moi de la retoucher, je vais la mettre en état de paraître. » Il prend la plume, corrige et rend l'ouvrage plus mordant en y ajoutant encore des traits contre lui-même. M. D***, surpris de cette indifférence, jette la satire au feu, embrasse l'abbé, et lui demande son amitié.

(Favart, *Éloge de Voisenon.*)

Mme de Vandeuil raconte une anecdote tout à fait analogue sur son père, Diderot.

Un jeune homme vint voir un matin Diderot : « Lisez, je vous prie, ce manuscrit, monsieur, dit-il à mon père, et mettez vos observations à la marge. » Il sort, mon père prend le cahier : c'était une satire amère de sa personne et de ses écrits. « Monsieur, dit mon père à l'auteur quand il revint deux jours après, je ne vous connais point, je n'ai jamais pu vous blesser en rien, apprenez-moi donc les motifs d'une pareille conduite. — Je n'ai point de pain, j'ai fait cet ouvrage, et j'ai pensé que vous me donneriez quelques écus si je le supprimais. — Vous ne seriez pas le premier dont on payerait volontiers le silence; mais vous pouvez tirer meilleur parti de ce libelle. M. le duc d'Orléans, qui est retiré à Sainte-Geneviève, me hait depuis longtemps; il est dévot, dédiez-lui votre satire; qu'on la relie avec ses armes; portez-lui l'ouvrage un matin, vous en obtiendrez quelques secours. — Mais je ne connais point ce prince, et l'épître dédicatoire m'embarrasse. — Asseyez-vous là; je vais vous la faire. » Mon père écrit l'épître dédicatoire, l'auteur l'emporte, va chez le prince, en reçoit vingt-cinq louis, et

revient quelques jours après remercier mon père, qui lui conseilla doucement de choisir un genre de vie moins honteux.

(Mme de Vandeuil, *Notes sur la vie de son père.*)

Piron, avant de donner au Théâtre-Français les pièces qui ont fait sa réputation, travaillait pour les foires, où il fournissait tous les quinze jours une pièce qui n'était pas bien merveilleuse, mais dont il retirait beaucoup d'argent. A la représentation des *Chimères*, il se trouva à côté d'un homme qui se récriait contre cette farce en disant : « Que cela est mauvais! que cela est pitoyable! Qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles? — C'est moi, monsieur, lui répondit Piron; mais ne criez pas si haut, parce qu'il y a beaucoup de gens ici qui trouvent cela bon pour eux. »

(*Encyclopédiana, ou l'Abeille de Montmartre.*)

Auteur Comique.

Picard venait de faire jouer sa comédie intitulée *les Marionnettes*. L'empereur lui accorda une pension de 6,000 francs après avoir vu la pièce. Elle n'avait pas plu aux courtisans, qui avaient trouvé leurs portraits trop ressemblants, et je dis le soir même à l'auteur, en le félicitant : « Il faut convenir que voilà un miroir bien payé. » A la même époque, le ministre de l'intérieur, sachant que Picard avait éprouvé des pertes, voulut lui confier la double administration du grand Opéra et des Bouffons; il sentait que c'était pour lui une position lucrative, mais il hésita longtemps avant de se charger d'un pareil fardeau, et il était aisé de remarquer que les réflexions auxquelles il se livrait avaient altéré sa joyeuse humeur. C'est à cette occasion qu'il écrivait à un de ses amis ce billet original :

« Tu me demandes pourquoi je ne suis plus gai; que veux-tu? J'étais comique, on veut me rendre *bouffon*, et cela me rend sérieux. »

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

Auteur et critique.

Quelques amis d'Ovide lui conseillaient de retrancher de ses ouvrages trois ou quatre vers seulement qui les déparaient : « J'y consens, dit Ovide, pourvu que ce ne soit pas les trois ou quatre vers que j'aime le mieux. Mettez par écrit les vers que vous voulez que je retranche; je vais mettre par écrit ceux que je veux conserver. » D'accord sur cette condition, il se trouva que les vers dont ses amis demandaient le retranchement étaient précisément ceux que l'auteur voulait conserver. Il leur fit voir par là qu'Ovide n'ignorait pas ses défauts, mais qu'il ne pouvait les haïr.

(Sénèque.)

Auteur et éditeur.

Diderot étant allé un jour chez Panckoucke, imprimeur-libraire, pour corriger des épreuves de l'*Encyclopédie*, trouva ce libraire occupé à s'habiller; comme il allait fort lentement à cause de son grand âge, Diderot prit son habit et l'aida à le mettre. Panckoucke s'en défendait. « Laissez faire, lui dit le philosophe, je ne suis pas le premier auteur qui aura *habillé* un libraire. »

(*Diderotiana.*)

Vous mangez le plus pur de notre substance, disait un homme de lettres à un libraire : voyez que d'auteurs pauvres! — Mais aussi, repartit le libraire, que de pauvres auteurs!

Le romancier Ch. se promenait sur les boulevards, en fumant un cigare plébéien. Passe un des plus riches éditeurs parisiens, aux lèvres un magnifique panatella : « Hé quoi! Ch., lui dit l'éditeur avec commisération, vous fumez des cigares de cinq centimes! — Il le faut bien, répondit le romancier avec flegme, puisque c'est vous qui fumez les cigares de cinq sous. »

Autocratie.

Un jour qu'il se promenait dans son palais d'hiver avec un Français qu'il dé-

sirait s'attacher, Nicolas Ier aperçoit une tache d'huile sur le tapis :

« Qu'on appelle le chambellan de service, » dit-il vivement.

Le chambellan accourut en toute hâte.

« Qu'est-ce que cela ? » lui cria le tzar du plus loin qu'il l'aperçut, en lui montrant le tapis maculé.

Le chambellan essoufflé, interdit, muet, attendait, dans une attitude effrayée, les ordres du maître.

« Est-ce ainsi que tu fais ton service? » continua l'empereur d'une voix tonnante.

« Sire...

— Va faire changer cela, et reviens tout de suite. »

Et comme le chambellan, terrifié, n'osait bouger :

« Mais va donc, animal! » reprit Nicolas avec un accent plus menaçant encore, en accompagnant ses paroles d'un formidable coup de poing dans le dos.

Le Français, témoin de cette scène, ne soufflait mot; mais lorsque l'empereur, rendu au calme, voulut renouveler auprès de lui ses instances :

« Décidément, sire, répondit le voyageur, je refuse.

— Pourquoi?

— Mon bonheur serait grand de servir Votre Majesté, mais, vous l'avouerai-je, ce que je viens de voir...

— Ah! fit gaiement l'empereur, je devine. La petite leçon que j'ai administrée à cet imbécile vous a choqué? Aimeriez-vous donc mieux que je l'eusse envoyé en Sibérie? »

(Correspondant, *Souvenirs anecdot. d'un page.*)

Autocratie (*Amour de l'*).

Anna Ivanowna était veuve du duc de Courlande lorsqu'elle se vit appeler à succéder à Pierre II. Il existait une constitution en Courlande. On lui en fit jurer une à peu près semblable avant de la proclamer impératrice de Russie.

Quel fut son étonnement lorsque, arrivée à Moscou, elle entendit ses courtisans lui reprocher avec amertume ce qu'ils appelaient sa folle complaisance !

« De votre part, messieurs, répondit l'impératrice en souriant, je m'explique ce reproche; mais c'est du peuple tout entier que j'entends être la souveraine. Interrogez-le : vous entendrez sa réponse.

— Le peuple! s'écria toute la cour en chœur, le peuple russe est bon, madame! Il déteste les innovations et il aime l'absolutisme.

— Le peuple russe est ignorant, mais il n'est pas insensé.

— Votre Majesté douterait-elle de nos paroles? s'écria un des courtisans. Permettez-moi d'ouvrir cette fenêtre et daignez écouter. »

Sur la place du Kremlin un peuple immense criait :

« *Samoderjawie ! Samoderjawie !* (l'autocratisme! l'autocratisme!)

Tournant alors un regard humble et suppliant vers l'impératrice, il lui montra des yeux l'acte récemment signé.

Anne regardait sans mot dire.

« Que voulez-vous que j'en fasse! » demanda-t-elle enfin d'une voix brève.

Le courtisan fit de la main un geste. Anne avait compris ; elle prit l'acte, le déchira, et, haussant les épaules :

« Je ne saurais gouverner un tel peuple, dit-elle. Je leur donnerai Biren (1). S'ils sont contents de celui-là, c'est qu'ils sont dignes de lui. »

Et, en effet, le peuple fut content de Biren.

(Correspondant, *Souvenirs anecdot. d'un page.*)

Autographes.

On demandait à J. Janin un autographe pour le prince de Metternich; l'album était là, rien ne manquait, ni plume ni encre. L'esprit ne manqua pas plus que le reste. Janin écrivit : « Bon pour cinquante bouteilles de johannisberg, payable à vue par M. le prince de Metternich. »

Le prince, dit-on, acquitta cette traite de fort bonne grâce.

Dans une vente d'autographes, il s'en rencontra trois de mademoiselle X... L'un était adressé au vieux comte de C...

« Ingrat, lui disait-elle, je vous ai sacrifié ma jeunesse, ma beauté, mon bonheur! Est-ce ainsi que vous deviez m'en récompenser? » *Signé* X...

(1) Favori d'Anne, sorti de la plus humble classe, et qui gouverna la Russie sous son règne avec un despotisme sans borne.

Les deux autres étaient adressés, l'un à M. A..., l'autre au peintre F...; ils étaient du même mois et conçus dans les mêmes termes.

(P.-J. Stahl. *Les femmes jugées par les méchantes langues.*)

Automates.

« Je vous estime heureux, disait un jour le dauphin, père de Louis XVI, à l'abbé de Marbœuf, son lecteur : vous voyez souvent des hommes. — Il me semble, monseigneur, répondit l'abbé, que vous en voyez bien autant que moi. — Vous vous trompez, reprit le dauphin, ceux qui sont pour vous des hommes, ne sont plus devant nous que des personnages de tapisseries, des automates que nous faisons remuer par ressorts. »

(*Fastes de Louis XV.*)

On montrait, à Versailles, un automate qui parlait. « Duc d'Ayen, dit un jour Louis XV, venez-vous de voir l'automate? — Sire, répondit le duc, je sors de chez M. le chancelier. » C'était M. Lamoignon du Blanc-Mesnil.

(Mme du Hausset, *Mémoires.*)

M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approcha de ce dernier et lui dit : « Le prince vient de me dire telle chose (un compliment très-flatteur pour Voltaire). » Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, et lui dit : « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince. »

(Chamfort.)

Quelqu'un mena chez Mme du Deffant Vaucanson, l'inventeur du fameux automate. La conversation fut extrêmement stérile. Quoi qu'on tentât pour faire causer le célèbre mécanicien, on ne put en obtenir que des monosyllabes insignifiants. « Que pensez-vous de ce grand homme? » demanda-t-on à Mme du Deffant, quand il fut sorti. « Ah! dit-elle, j'en ai la plus grande idée; je pense qu'il s'est fait lui-même. »

(P. Larousse, *Gr. dict. du* 19e *siècle.*)

Un jour, dans une ville où Maëlzel encaissait des recettes fabuleuses avec son automate, un escamoteur rival, à moitié ruiné par la concurrence, jura de se venger.

Pendant que la partie d'échecs entre l'automate et un amateur était au beau milieu de ses péripéties, on entendit crier *Au feu!* Tous les spectateurs s'enfuirent; l'automate resta seul, et Maëlzel, caché dans la machine, eut le sang-froid, l'héroïsme de garder son poste, pour ne pas trahir son secret.

C'est là du vrai courage; l'escamoteur fut vaincu. (L. Ulbach, *Indépend. belge.*)

Autopsie.

Un Bordelais tomba malade, et, convaincu de la bonne amitié de son épouse, il dit qu'elle l'avait empoisonné : cette tendre moitié, comptant être veuve dès le jour même, déclara qu'elle voulait que l'on ouvrît son mari pour se justifier. Il survint une crise qui le tira d'affaire. « Vous voilà justifiée, madame, disent les chirurgiens : monsieur est hors d'affaire. — Il n'importe, messieurs, je veux absolument qu'on l'ouvre, cela est nécessaire pour ma justification. » Elle insista si fort, que le pauvre mari sauta de son lit, prit sa robe de conseiller et courut au palais ouvrir son avis, pour que son ventre ne le fût pas.

(L'abbé de Voisenon, *Lettre à Favart.*)

Autorité.

L'éloquence, naturellement si passionnée de Diderot, prenait, en présence des hommes les plus élevés, un caractère de force et d'autorité véritablement imposant. Un jour, le garde des sceaux l'avait mandé pour lui intimer quelque défense au sujet d'un écrit que la police lui attribuait. On racontait cette conférence devant le prince de Condé : « Comment diable, dit-il, le garde des sceaux est bien hardi! il a osé *comparaître* devant Diderot. »

(F. Barrière, *Tableaux de genre et d'hist.*)

Autres temps, autres mœurs.

M. le prince de Charolais, ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Sortez ! » M. de Brissac lui répondit : « Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : Sortons ! »

(Chamfort.)

Louis-Philippe n'eût pas voulu de la poursuite contre Chateaubriand, qui lui semblait une maladresse. Aussi un des grands seigneurs de 1830, qui se croyait sans doute revenu à l'ancien régime, ayant dit assez haut pour être entendu du roi : « Pour faire taire M. de Chateaubriand, il faudrait l'exiler. — Je ferai mieux, dit le roi, je vais écrire à M. de Sartines de lui envoyer une lettre de cachet. »

(Am. Pichot, *Arlésiennes*.)

Lorsque le dernier souverain de la maison de France, expulsé du trône par l'émeute, faisait demander un asile dans la Grande-Bretagne pour lui et toute sa famille, le maréchal de Wellington, alors premier ministre, répondit sèchement : « Oui, nous le recevrons, mais comme particulier, rien de plus. — C'est tout ce que mon roi désire, répondit le judicieux envoyé. Ce prince sait, ajouta-t-il, qu'à une certaine époque un monarque du nom de Louis XIV offrit une magnifique hospitalité à un autre souverain nommé Jacques II ; mais il sait de même que les temps sont changés et les hommes aussi. »

(Ch. Brifaut, *Passe-temps d'un reclus*.)

Avant-goût.

On prétend que le médecin Bouvard répondit au cardinal de XXX, prélat peu regretté (d'autres disent à l'abbé Terray), qui se plaignait de souffrir comme un damné : « Quoi ! déjà, Monseigneur (1) ? »

(De Lévis, *Souvenirs et portraits*.)

(1) M. Louis Blanc, dans son *Histoire de dix ans*, a raconté le même trait, en l'attribuant à Louis-Philippe, qui l'aurait dit au lit de mort du prince de Talleyrand. Naturellement cette seconde édition apocryphe a fait beaucoup plus fort une que la première, qui est peu connue.

Avant et après.

Le maréchal de Richelieu, pour s'introduire chez une de ses maîtresses, loua une maison qui donnait sur une ruelle assez étroite, derrière un hôtel dont il n'avait pu gagner le portier. La femme de chambre, qui était dans ses intérêts, ouvre une lucarne de grenier ; il s'en sert pour appuyer une planche légère, et passe hardiment sur ce pont tremblant ; mais à la pointe du jour, lorsqu'il faut reprendre le même chemin, le maréchal le trouve trop périlleux ; il lui semble que la planche s'est considérablement rétrécie : en vain la femme de chambre le presse de s'éloigner, lui représente les inconvénients de sa situation, de celle de sa maîtresse ; il résiste : « Enfin, lui dit-elle, vous y avez déjà passé. — Oui, répondit-il, mais c'était *avant*, et alors on passerait dans le feu ; mais *après* c'est bien différent. » Rien ne put le déterminer. Il fallut l'enfermer dans une armoire, et le faire sortir sous un déguisement.

(De Lévis, *Souvenirs et portraits*.)

Avantages de la femme sur son mari.

La princesse de Conti, mère du prince de Conti d'aujourd'hui (1771), disait à son mari : « Je puis faire des princes du sang sans vous, et vous n'en pouvez faire sans moi. »

(Duclos.)

Avares.

M. de Vaubecourt aimait si fort l'argent qu'un peu avant de mourir, il se fit apporter tout son or sur son lit et disait en passant les mains dedans : « Hélas ! faut-il que je vous quitte (1) ! »

(Tallemant des Réaux, *Historiettes*.)

Le président Rose était fort avare. On vint un jour faire la quête chez lui. Il mit dans la bourse ce qu'il voulut, quitta la compagnie et revint quelques moments après. Le quêteur s'adressa une seconde fois à lui comme au maître de la maison. Le président dit : « J'ai donné, Monsieur. » L'autre répliqua : « Je le crois, mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, dit

(1) Voir *Regrets de mourant* (Mazarin).

Fontenelle qui était présent, je l'ai vu, et je ne le crois pas. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

De Niert, premier valet de garde-robe, épousa, après la mort de Louis XIII, une veuve, femme de chambre de la reine, fille d'un ministre du Languedoc et qui était fort avare. Une fois, elle voulut avoir un carrosse : la nuit elle entendait du bruit; elle réveille son mari. « Ce sont, lui dit-il, les chevaux qui mangent. — Quoi! reprit-elle, nourrir des animaux qui mangent la nuit? Dieu m'en garde! » Elle les vendit dès le lendemain.

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

L'avare Cuttler disait à un prodigue (c'était le comte de Buckingham) : « Vivez comme moi. — Vivre comme vous, chevalier Cuttler? répondit le comte; eh mais, j'en serai toujours le maître, quand je n'aurai plus rien. »

(*Le Conservateur.*)

Ce Cuttler, homme très-riche et très-avaricieux, voyageait ordinairement à cheval, et seul, pour éviter toute dépense. Le soir, en arrivant à l'auberge, il feignait d'être indisposé, afin qu'on ne lui servît point à souper. Il ordonnait au valet d'écurie d'apporter, dans sa chambre, un peu de paille pour mettre dans ses bottes, faisait bassiner son lit, et se couchait. Lorsque le domestique s'était retiré, il se relevait, et, avec la paille de ses bottes et la chandelle qu'on lui avait laissée, il faisait un petit feu, où il grillait un hareng, qu'il tirait de sa poche. Il avait toujours la précaution de se munir d'un morceau de pain, et de faire monter une bouteille d'eau; et il soupait ainsi à peu de frais.

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

Les pages d'un bailli de Malte demeurant à Naples, lui ayant représenté qu'ils manquaient de linge, et que leurs dernières chemises étaient en lambeaux, fit appeler son majordome : « Ecrivez, lui dit cet avare, à ma commanderie; et que vite on sème du chanvre pour faire du linge à ces messieurs. » Les pages se mirent à rire. « Les petits coquins, reprit le bailli, les voilà bien contents, à présent qu'ils ont des chemises! »

(*Alm. litt.* 1789.)

Ménage raconte qu'en se rendant chez Chapelain avec Pellisson, pour se réconcilier avec lui, il vit dans sa cheminée les mêmes tisons qu'il y avait vus douze ans auparavant.

Chapelain s'était mis en pension chez son héritier. Quand il dînait ou soupait en ville, il déduisait tant par repas sur sa pension. Il avait chez lui, quand il mourut, cinquante mille écus comptant. Son plus grand amusement, pendant sa maladie, était de faire ouvrir son coffre-fort, qui était toujours au pied de son lit; et, pour qu'il pût mieux contempler son trésor, tous les sacs, le jour de sa mort même, étaient rangés autour de lui.

Sur quoi, certain caustique écrivit à M. de Valois : « Vous saurez, monsieur, que notre ami Chapelain vient de mourir comme un meunier, au milieu de ses sacs. »

(De la Place, *Pièces intéressantes.*)

On a prétendu que l'avarice de Chapelain aurait été la cause de sa mort.

Un jour qu'il allait à l'Académie, où les jetons, suivant la chronique, le rendaient fort assidu, il rencontra un ruisseau grossi par les pluies, qui lui barrait le chemin. Un pauvre homme avait jeté une planche sur les deux rives, mais il fallait payer un sou pour passer sur ce pont improvisé, grave dépense pour un homme chez qui l'on trouva cinquante mille écus après sa mort. Chapelain préféra franchir les flots. Il arrive à l'Académie mouillé et grelottant, et, au lieu de s'approcher du feu, craignant de fournir matière à la malignité de ses collègues, il se tient à l'écart, les jambes cachées sous une table. Le froid le prend, vient une fluxion de poitrine. Bref, il en mourut.

Mais il avait soixante-dix-neuf ans, ce

qui diminue beaucoup la moralité de l'histoire.

(V. Fournel, *Hist. anecd. des 40 fauteuils.*)

Le frère de Sarrau, le conseiller, qu'on appelait de Boinet, du nom d'une terre, avait voyagé en Égypte. On dit que, voyant la peste s'augmenter fort au grand Caire, où il était, il acheta une bière de bonne heure, de peur qu'elles ne fussent trop chères. Quand sa première femme mourut, il mit à part le pareil du drap dont elle fut ensevelie, afin qu'on le prît pour lui, pour ne pas dépareiller les autres; au même temps, il se voulait jeter par les fenêtres. Sa première femme était propre, et lui n'était curieux que de linge sale. Quand il pouvait s'empêcher de prendre une chemise, il disait : « Bon! voilà un sou d'épargné. » Il avait un vieux chapeau qui battait de l'aile et qui avait les bords une fois trop grands; pour les lui faire rogner, il fallut envoyer crier devant chez lui : « Rognures de chapeau à vendre! » Aussitôt il rogne le bord de son chapeau; mais quand il voulut appeler l'homme, il n'y était plus.

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

Un avare venait de perdre sa femme, et son intendant, chargé des frais des funérailles, lui demanda trois mille francs.

« Trois mille francs! trois mille francs! J'aurais autant aimé qu'elle ne mourût pas. »

M. Faure était un bourgeois de Paris, riche de deux cent mille écus. C'était un des plus grands avares qu'on ait jamais vus. Il y avait trois bûches dans la cheminée de sa belle chambre; ces bûches avaient trempé dans l'eau, de sorte que le fagot qu'on mettait dessous brûlait tout seul et ne faisait que les faire suer seulement. La compagnie étant retirée, si le feu du fagot les avait un peu trop séchées, on les remettait dans l'eau (1).

(Tallemant des Réaux, *Historiettes.*)

---

(1) Voir *Partage des frais*

Le duc de Buckingham était fort avare et se refusait le nécessaire. Il disait à sir Robert Winer : « Je crains de mourir gueux comme un rat d'église. — Et moi, reprenait sir Robert, je crains que vous ne viviez comme vous craignez de mourir. »

(*Encyclopédie comique.*)

Du temps de madame de Sévigné, un M. d'Hautefort, cordon bleu, mourut pour n'avoir pas voulu user d'un certain remède anglais que l'on assurait devoir le tirer d'affaire. Ce n'était pas que lui-même n'eût confiance au remède, mais il le trouvait trop cher. Comme il était sur le point d'expirer, on l'assura que s'il voulait se déterminer à se servir du remède il ne lui coûterait que quarante pistoles : « C'est trop, » dit-il; et il expira.

On voulut un jour retenir l'abbé de La Bletterie à souper dans une maison un peu éloignée de son quartier; il y consentit, à condition qu'on lui payerait vingt-quatre sous pour pouvoir s'en retourner en fiacre, sans qu'il lui en coûtât rien. Ce traité fut accepté, et on lui donna la pièce d'argent. Après souper on voulut lui envoyer chercher le fiacre; il s'y opposa et dit qu'il le prendrait lui-même sur la place : il esquiva ainsi la voiture, s'en retourna chez lui à pied, et gagna les vingt-quatre sous qu'il s'était fait donner.

(Grimm, *Correspondance.*)

Old Boge avait amassé de grandes richesses en vivant dans le dénûment et la misère. C'est ainsi qu'il est arrivé à l'âge de soixante-huit ans.

Le mois dernier, Old Boge a été obligé de payer cette dette que tous les hommes doivent à la nature, soit qu'ils ne possèdent pas un farthing, ou qu'ils aient entassé des millions.

Old Boge était donc sur son lit de mort; ses souffrances étaient très-grandes, mais il s'en consolait en partie en se disant que s'il ne pouvait rien manger, c'était encore une bénédiction du ciel. « C'est autant d'épargné, » disait-il. Son médecin ne lui laissa pas

ignorer que la mort approchait à grands pas. Boge le voyait lui-même.

« Voyons, docteur, lui dit-il d'une voix faible, combien de temps dois-je vivre encore?

— Une demi-heure seulement, répondit le docteur en tenant sa montre à la main. Ne voudriez-vous faire appeler personne, — un clergyman, par exemple? »

Old Boge garda quelque temps le silence; une pensée sembla illuminer son cerveau; il souleva sa faible main, la promena sur son menton décharné et hérissé de poils rudes et incultes, puis il dit à voix basse avec empressement :

« Vite... faites venir... faites venir... un barbier. »

Le barbier arrive aussitôt, muni de sa trousse. Old Boge, dont la voix devient de plus en plus faible, murmure :

« Vous... demandez... deux pences... pour raser?

— C'est mon prix, répond le barbier.

—Et... combien... prenez-... vous... pour raser... les morts? »

Le barbier hésita un instant.

« Cinq shillings, dit-il enfin.

—Alors... rasez-... moi... vite... » bégaye Old Boge, regardant d'un œil fiévreux la montre que le docteur tenait toujours à la main.

Il était trop faible pour ajouter un autre mot; mais le docteur comprit la question qui était restée suspendue sur les lèvres du moribond.

« Quinze minutes encore, » fit le docteur.

Un sourire de satisfaction erra sur les lèvres écumantes d'Old Boge.

Le barbier se mit aussitôt à l'œuvre. Sa main était souple et légère; il ne tarda pas à finir sa besogne, malgré les quelques râles et mouvements nerveux qui faisaient grimacer le visage du moribond.

Lorsque le dernier coup de rasoir eut été donné, Old Boge poussa un soupir de satisfaction et l'on put l'entendre dire :

« Ça va bien... quatre shillings... et dix... pences... de sauvés... »

Et il expira. (*International.*)

Saint-Amand, ancien comédien de province, était un type d'avarice et d'égoïsme. Un soir, à heure indue, on sonne chez Préville. Qui peut insister ainsi et sonner en maître? Préville fait ouvrir; un homme assez long, assez sec, assez mal vêtu, passe comme une flèche entre les trois pouces d'ouverture de la porte, s'écrie : « C'est moi! c'est moi! » court, furète, trouve une issue, tombe sur Préville au lit avec Madame, les embrasse ensemble en les entortillant de leurs draps. « C'est moi, parbleu! c'est moi! — Qui, toi? — Ton ami, ton collègue, Saint-Amand! Tu sais bien? Je viens te demander l'hospitalité pour cette nuit. — Ah! c'est toi! (Préville reconnaissait tous ceux qui venaient lui demander un service.) C'est bien : je vais donner des ordres. »

Et voilà Saint-Amand s'asseyant sans façon, crottant les meubles, déboutonnant ses guêtres. Un domestique vient :

« N'y a-t-il pas une chambre là-haut, hein? Qu'on prépare des matelas, dit Préville. — Avec un lit de plume, s'il vous plaît, dit Saint-Amand. — Venez, dépêchez; allons, des draps, dit Préville. — Faites-les bien sécher, dit Saint-Amand. — Bassinez le lit, dit Préville. — Et mettez du sucre dans la bassinoire, dit Saint-Amand. — Adieu, bonne nuit, dit Préville. — Adieu, adieu, ne t'inquiète pas : une nuit est bientôt passée. » Saint-Amand resta dix-sept ans dans la maison aux mêmes conditions....

Une fois, Saint-Amand s'oublie au point de présenter une prise de tabac à quelqu'un; mais il n'a pas plutôt commis cette imprudence qu'il observe le mouvement de son convive. Une main malicieuse se courbe vers sa tabatière; deux doigts indiscrets entrent, se posent sur le tabac, et semblent se dilater en pesant dessus. Saint-Amand, pour donner le bon exemple, a pincé à l'avance une prise de la plus grande sobriété. Il frémit, il n'a pas tort : les deux doigts invités laissent dans la boîte deux yeux énormes. L'avare n'hésite pas : il remet doucement dans les creux ce qu'il se destinait, et, non sans un soupir, fait jeûner son nez pour se récupérer du trop grand repas du nez du voisin...

Il était né avare comme on naît grand capitaine ou grand artiste, et aurait pu professer... En creusant sa science, il trouva une faute dans *l'Avare* de Molière. On sait qu'à la scène 12 du 3e acte, Cléante parvient à faire accepter à Marianne la bague d'Harpagon, qui enrage,

le laisse penser au public qu'il reviendra plus tard sur le cadeau : « Pourquoi n'est-il plus question de cette bague? disait Saint-Amand. Comment! ce père ne consent au mariage qu'après avoir stipulé le cadeau d'un habit de noce pour lui, et il n'exige pas qu'on lui rende sa bague, sa chère bague, un superbe diamant! L'avare de Molière est un dissipateur! » L'observation est déliée, mais judicieuse : elle a échappé à tous les critiques....

Il aimait à faire de la musique, mais, pouvant jouer du violon, personne ne devinait pourquoi il donnait depuis quelque temps la préférence au lugubre *alto* : « Hé, hé, disait gaiement le signor Zaccharelli, c'est que l'alto ayant plus de pauses à compter que le violon, on use bien moins de cordes. » — Et le plaisant de la chose, c'est que le signor Zaccharelli avait deviné juste.

(Lafitte, *Mémoires de Fleury.*)

Un paysan des environs de Toulon, à force d'économies, s'est rendu acquéreur de plusieurs métairies considérables. Un de ses fermiers, qui craignait de ne pas tomber d'accord avec un pareil Grandet sur les conditions de renouvellement de son bail, fut agréablement surpris de le trouver plus accommodant qu'il ne l'espérait, et, dans sa joie, il l'invita à boire un coup avec lui au cabaret.

« Je ne bois ni vin ni liqueurs, dit le bonhomme.

— Eh bien! ce que vous voudrez, insista poliment le fermier; mais prenez quelque chose.

— Ce sera donc pour vous être agréable. Je prendrai un timbre-poste. »

Il en prit un, en effet, qu'il mit dans son porte-monnaie.

(H. de Villemessant, *Figaro.*)

Le marquis d'Aligre était connu pour son avarice, qui est demeurée proverbiale. Quand il sortait de chez lui, il enfermait, dit-on, une mouche dans le sucrier, et quand il rentrait il s'assurait, en levant le couvercle, que la sentinelle ailée se trouvait encore à son poste.

Voici un autre trait du même.

Les chemins de fer n'existaient pas en ce temps-là. Notre Harpagon s'arrêta dans une petite ville de la Brie et descendit à un des petits hôtels de la petite ville.

« Je voudrais manger, dit-il en entrant.

— Fort bien, monsieur, répondit l'hôtelier ravi, et comptant déjà sur de bons bénéfices.

— Combien faites-vous payer le dîner?

— Le dîner? C'est trois francs, monsieur.

— Oh! oh! trois francs!... Et le déjeuner?

— Le déjeuner, c'est un franc cinquante.

— En ce cas, servez-moi à déjeuner. »

Il était sept heures du soir!... (1)

(*Liberté.*)

On parlait, en présence de milord Bolingbroke, de l'avarice dont le duc de Marlborough avait été accusé, et l'on citait des traits sur lesquels on en appelait au témoignage de Bolingbroke, qui avait été l'ennemi déclaré du duc. « C'était un si grand homme, répondit Bolingbroke, que j'ai oublié ses vices. »

(Blanchard, *École des mœurs.*)

Dans la galerie des avares, la figure du père Crépin, de Lyon, restera encore après celles d'Harpagon et du père Grandet.

Le père Crépin était parvenu à réunir un capital de près de deux millions. Or, savez-vous pour combien il a laissé à sa mort d'objets mobiliers? Pour sept francs! — Sept francs, le lit, le linge, les vêtements de ce millionnaire! Sa nourriture lui coûtait de trente-cinq à quarante centimes par jour. Il avait trouvé un barbier qui consentait à le raser moyennant cinq liards; il se permettait une fois par semaine cette petite débauche. Voilà pour l'ensemble de la physionomie.

Quant aux traits particuliers, en voici quelques-uns :

Jean Crépin, pour simplifier ses frais de cuisine, se résignait à ne manger que de la soupe; il achetait au rabais de vieilles croûtes, et se faisait de la panade

(1) Ce trait a été attribué à un grand nombre d'avares, comme la plupart de ceux qui ont été mis sur le compte du marquis d'Aligre par les petits journaux satiriques du temps.

pour toute une semaine; les deux premiers jours, la chose passait sans trop de désagrément, mais le troisième et le quatrième, l'estomac commençait à faire de sérieuses difficultés; le cinquième et le sixième, c'était une véritable révolte. Que faisait notre avare? il tirait de l'armoire une bouteille de vieux rhum (héritage paternel) et la plaçait auprès de l'assiette remplie.

« Allons! se disait-il, avale la douleur et ta soupe, mon pauvre ami; une fois ta soupe mangée, tu boiras un bon verre de liqueur pour te dédommager. »

Mais, dès que la soupe était passée, le naturel reprenait le dessus, et notre homme reportait dans le placard la bouteille immaculée en disant :

« Bah! puisque j'ai mangé ma soupe... ce sera pour une autre fois!... »

Un jour d'hiver, une personne se rend chez le père Crépin pour affaire urgente. Il faisait un froid à geler le mercure. Cette personne trouve le père Crépin se chauffant. Quel luxe! Attendez. Le bonhomme avait acheté des poutres provenant de démolitions; mais, comme il avait reculé devant les frais du sciage, l'extrémité d'une poutre brûlait dans le foyer, et l'autre extrémité reposait, par la porte ouverte, sur le palier.

Un avoué de Lyon lui compta un jour une somme de 70,000 francs pour l'indemniser de la perte de maisons qu'une expropriation lui avait enlevées. Cette somme fut payée en or. Le père Crépin examina chaque pièce au trébuchet. La chose dura longtemps, comme on pense. Les clercs de l'avoué se relayaient d'heure en heure, et le soir arriva sans que l'opération fût finie. « Il faut pourtant terminer, dit l'avoué, impatienté. — Rien ne presse, répondit le père Crépin; demain, je vous donnerai quittance et vous me compterez douze francs de plus d'intérêt. »

Le père Crépin était bien à coup sûr le modèle des propriétaires passés, présents et futurs. Dans tous les baux qu'il consentait, le loyer était payable neuf mois avant le terme, avec faculté de résiliation de sa part, dans le cas où le locataire serait assez osé pour lui demander une réparation.

Une de ses locataires vient un jour lui apporter son terme. Le père Crépin exige qu'elle lui représente sa dernière quittance, et la pauvre femme, qui demeure à une lieue de là, est obligée d'aller la chercher. Pourquoi? C'est que le père Crépin voulait économiser son papier, et pour cela il n'avait rien imaginé de mieux que d'inscrire la nouvelle quittance au dos de la première. Le papier pourtant ne lui coûtait pas cher : il avait l'habitude de s'en procurer en allant arracher les affiches, ou en découpant les marges de vieux journaux qu'il ramassait.

A l'époque où parut l'arrêté municipal qui rendait obligatoire le blanchissage des maisons, le père Crépin fut pris d'un violent désespoir. Il alla trouver M. Terme, alors maire de la ville, et lui demanda si l'on ne pourrait point faire en sa faveur une infraction à l'arrêté en question. M. Terme lui répondit que c'était impossible.

« Dites alors que c'est ma ruine que vous voulez! s'écria le père Crépin.

— Comment?

— Si je n'avais qu'une maison, je me résignerais; mais j'en ai neuf! »

Le pauvre homme!

Mais le plus joli trait du père Crépin, un trait qui a manqué à Molière, est celui-ci :

Recueilli par les époux Favre, il y était logé et nourri gratis. Or, un jour, il arriva que ses hôtes invitèrent à dîner un de leurs amis. Ce fut un crève-cœur pour le père Crépin : cette prodigalité pour un autre que lui le révoltait, — non par jalousie, mais par avarice. — Comme madame de Sévigné, qui souffrait à la poitrine de sa fille, il souffrait, lui, à la bourse de ses hôtes; pour ne pas être témoin d'un pareil spectacle, il quitta la table au moment où les invités s'y asseyaient, et courut se réfugier dans son alcôve.

La ville de Lyon semble avoir le privilége de produire les avares les plus corsés. Après le père Crépin, voici venir le sieur C..., qui ne lui cède en rien.

Une avarice sordide pousse cet individu, âgé de soixante ans environ, et qui a au moins huit ou dix fois plus de mille francs que d'années, à porter des vêtements séculaires qui, au physique, le transforment en un des mendiants les plus vraisemblables de la cour des Mi-

racles. Un guitariste ambulant le rencontra l'autre jour, et, croyant avoir affaire à plus malheureux que lui, mit dans sa main une pièce de deux centimes.

Entre autres points qui attristent son existence, le père C... conserve encore l'amer souvenir d'un saucisson consommé il y a trente ans par son épouse, en collaboration avec plusieurs amies, dans une partie de villégiature faite à Charbonnière. Le spectre de cette pièce de charcuterie *gaspillée* danse constamment dans sa mémoire une sarabande effrénée, et empoisonne ses plus douces jouissances.

C'est le père C... qui, accompagnant dans un bureau de tabac un de ses voisins, répondit à celui-ci, qui lui offrait des cigares :

« Je ne prends pas de cigare, parce que je ne fume pas; mais, si vous le permettez, je prendrai un timbre-poste. »

Et pendant que son compagnon s'offrait un cigare d'un sou, il se contente, lui, d'un timbre-poste de 20 centimes, parce qu'il n'y en avait pas dans le bureau d'un prix plus élevé (1).

Le génie de l'avarice faillit lui jouer un tour des plus fâcheux. Depuis quelque temps, les travaux des champs et les travaux d'intérieur lui laissent chaque jour quelques minutes de repos; mais le repos, c'est l'ennemi juré de ces belles pièces blanches ou jaunes qu'on aime tant à compter et si peu à dépenser. Il vint une idée au père C... « Quand je mourrai, se dit-il, cela occasionnera bien des folles dépenses; il faudra payer, entre autres, le fossoyeur, et acheter le terrain au cimetière. Si je me fournissais moi-même un cimetière, et si, pendant que j'en ai le temps, j'étais mon propre fossoyeur ! » Aussitôt il alla choisir un coin de terrain inculte, et, pendant près d'un mois, on le vit, trappiste amateur, creuser lui-même sa propre fosse à raison de quelques pelletées par jour.

La fosse arrivée à largeur et à profondeur, il en maçonna lui-même le fond et les parois, puis se mit en devoir de la recouvrir d'une lourde dalle à ce destinée, qu'il avait déterrée, taillée et appareillée lui-même. Armé d'un cric, il poussait à petit pas ce bloc de pierre, quand tout à coup la manivelle lui échappe; il glisse et va tomber la tête la première dans le tombeau que la dalle en basculant recouvre presque entièrement.

Évanoui à la suite de cette chute, le père C... ne revint à lui-même qu'au bout de plusieurs heures, et ne revit la lumière du jour que grâce aux affreux gémissements qu'il poussa, et qui furent entendus du voisinage.

Il en a pour trois mois de maladie, trois mois de repos par conséquent. Et les remèdes ! et les visites du docteur ! L'avarice coûte parfois un peu cher.

(*Courrier de Lyon.*)

(1) Ce trait est attribué plus haut à un autre avare.

Un avare, riche propriétaire des Batignolles, avait trouvé le moyen de déjeuner tous les jours avec des fruits, tout en ne dépensant qu'un sou de pain.

Voici comment il procédait :

Il partait le matin avec son petit pain à la main et se rendait au marché; aujourd'hui aux Batignolles, demain à Montmartre, un autre jour ailleurs; puis il s'arrêtait devant une marchande :

« Vous avez de bien belles cerises ! Combien les vendez-vous ?

— Six sous la livre.

— Peut-on goûter ?

— Certainement. »

Mon avare prenait deux ou trois cerises, les mangeait avec une bouchée de son pain et disait :

« Heu ! heu ! un peu sûres ! »

Il allait ainsi de boutique en boutique, recommençant partout son manége; au bout du marché il avait parfaitement déjeuné.

Quand les fruits ne donnaient pas, il demandait à goûter le beurre, mais il ne le trouvait jamais assez frais.

Il est mort à 75 ans, n'ayant jamais dépensé plus d'un sou pour son déjeuner et n'ayant jamais mangé de pain sec.

Avares ingénieux.

Un conseiller au parlement, fort vieux et fort avare, avait renvoyé tous ses domestiques et se servait lui-même. Cependant il lui restait assez d'amour-propre pour ne vouloir pas passer pour ce qu'il était. De tous les habits de livrée qu'il avait vendus, il en avait conservé une seule manche, qu'il passait dans son bras toutes les fois qu'il voulait jeter de l'eau par la fenêtre, afin que les voisins

ne s'aperçussent pas qu'il était sans domestique. (Tallemant des Réaux.)

Le marquis d'A*** sortait, en compagnie des duchesses de Guiche et de Blacas, de Notre-Dame, où il avait écouté un sermon très-pathétique de Mgr d'Hermopolis sur la charité chrétienne. Une foule de pauvres entouraient les nobles dames, en tendant leurs chapeaux, dans lesquels tombait une pluie assez abondante de pièces blanches.

Le marquis seul ne délia pas les cordons de sa bourse, et comme madame de Guiche le lui reprochait en termes assez vifs :

« J'agis ainsi, duchesse, lui répondit-il, pour ne pas violer la loi évangélique.

— Ah! voilà, par exemple, qui dépasse les bornes.

— Attendez. — N'a-t-elle pas dit formellement : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît !

— Eh bien?

— Comme je ne veux pas qu'on me fasse l'aumône, je garde mon argent. »

Avarice punie.

Pécoil, grand-père du maître des requêtes, travailla si bien et fut si prodigieusement avare, qu'il gagna des millions, mourant de faim et de froid auprès, n'habillant presque pas ni soi ni sa famille; et le magot croissant toujours. Il avait fait chez lui, à Lyon, une cave pour y déposer son argent avec toutes les précautions possibles, avec plusieurs portes dont lui seul gardait les clefs. La dernière était de fer et avait à la serrure un secret qui n'était connu que de lui et de celui qui l'avait fait, qui était difficile et sans lequel cette porte ne pouvait s'ouvrir. De temps en temps, il y allait visiter son argent et y en porter de nouveau, tellement qu'on ne laissa pas de s'apercevoir chez lui qu'il allait quelquefois dans cette cave, et qu'on soupçonna le motif de ces voyages à la dérobée.

Un jour qu'il y était allé, il ne reparut plus. Sa femme, son fils, un ou deux valets qu'ils avaient, le cherchèrent partout, et ne le trouvant ni chez lui ni dans le peu d'endroits où quelquefois il allait, se doutèrent qu'il était allé dans cette cave. Ils ne la connaissaient que par sa première porte, qu'ils avaient découverte dans un recoin de la cave ordinaire. Ils l'enfoncèrent avec grand'peine, puis une autre, et parvinrent à la porte de fer; ils y frappèrent, prièrent, appelèrent, ne sachant comment l'ouvrir ou la rompre. N'entendant rien, la crainte redoubla; ils se mirent à tâcher d'enfoncer la porte; mais elle était trop épaisse et trop bien prise dans la muraille pour en venir à bout; il fallut du secours. Avec celui de leurs voisins et un pénible travail, ils se firent un passage; mais que trouvèrent-ils? des coffres-forts de fer, bien armés de grosses barres, et le misérable vieillard le long de ces coffres, les bras un peu mangés, le désespoir peint encore sur ce visage livide, près de lui une lanterne dont la chandelle était usée, et la clef dans la porte, qu'il n'avait pu ouvrir cette fois, après l'avoir ouverte tant d'autres. Telle fut l'horrible fin de cet avare (1).

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Avenir.

On demandait à madame de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir : « Non, dit-elle, il essemble trop au passé. » (Chamfort.)

Aventure délicate.

Le plus amusant ambassadeur que jamais puissance étrangère ait envoyé à la France, fut sans contredit le petit comte de Cobentzell. Soixante ans, quatre pieds six pouces. Ne riant jamais, parlant peu, mangeant bien; tiré, busqué, serré, guindé, coiffé, empesé. Il était ainsi, soupant un soir avec la fleur féminine de la diplomatie, chez M. de Talleyrand. L'on fit tant que force lui fut aussi, chacun ayant conté son histoire, de conter la sienne à son tour.

« Du temps de l'empereur Joseph II, dit-il, j'étais attaché au conseil privé de Sa Majesté. Étant en congé dans une de mes terres, à quelques lieues de Vienne, je suis mandé au palais. Je pars, j'arrive; ma voiture se casse. Il était tard et j'étais dans un faubourg très-désert. Me voici obligé de continuer ma route à

(1) Voir *Économie* (*Esprit d'*).

pied. Tout cela n'était rien; mais une maudite colique, une de ces coliques qui ne permettent pas de retard, m'oblige, moi, conseiller aulique, de frapper à la porte d'un cabaret et d'y demander..... Une grosse servante me conduit dans un bouge. Ce n'était rien encore; me voilà placé sur deux ais mal affermis : ils tombent et je tombe avec eux. — Jusqu'où en aviez-vous? demande madame de L..... — Mais.... très-haut. — Enfin jusqu'où? — S'il faut vous le dire, mesdames, j'en avais jusqu'à la lèvre inférieure. — Ne vous trompez-vous pas, monsieur le comte, interrompt M. de Talleyrand; ne serait-ce pas jusqu'à la lèvre supérieure que vous voulez dire? »

(*Encyclopédiana.*)

Aventure effrayante.

Un jour, je voyageais en Calabre; c'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français : de vous dire pourquoi, ce serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Rincy; vous en souvenez-vous? et mieux encore peut-être, je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers le bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire lorsque nous arrivâmes près d'une maison fort sombre; nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car, pour moi, j'examinai le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal : ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais; mon camarade, au contraire, était de la famille : il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français : imaginez un peu, chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides, le lendemain, ce qu'ils voulurent.

Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne, et ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse. Le souper fini, on nous laissa; nos hôtes couchaient en bas, nous, dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant, sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul; moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis, au-dessous de moi, notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : « Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux? » A quoi la femme répondit : « Oui. » Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais, en bas, deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez.

Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte. Il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa sa lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de sa lampe : « Doucement, va doucement. » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... Il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : Faut-il les tuer tous deux?

(P.-L. Courier.)

Aventure fantastique.

Le fameux maréchal de Saxe, passant dans un village, entendit parler d'une auberge où il y avait, dit-on, des revenants qui étouffaient tous ceux qui avaient le malheur d'y coucher. L'aubergiste avait été plusieurs fois traduit en justice pour cette raison; mais, comme il n'y avait point de preuves suffisantes, les juges ne s'étaient pas même permis de lui faire fermer la maison.

Le vainqueur de Fontenoy n'était pas susceptible de terreurs surperstitieuses, et il eût affronté sans crainte une légion de revenants. Il eut la curiosité de vouloir passer une nuit dans cette auberge, et dans la chambre même où s'étaient passées tant de tragiques aventures. Il se munit de ses pistolets, et se faisant suivre de son domestique, il lui ordonna de rester auprès de la cheminée, et de veiller pendant son sommeil, jusqu'à ce qu'il éprouvât lui-même le besoin de prendre du repos. Il devait alors céder son lit à son domestique, et faire sentinelle à sa place. Après ces précautions, le maréchal se coucha et ne tarda guère à tomber dans un profond sommeil. Le valet veillait pour son maître. Onze heures, minuit sonnent, et rien ne paraît. Enfin, à une heure du matin, le domestique, sentant ses yeux s'appesantir, s'approche de son maître pour le réveiller. Il l'appelle et n'obtient point de réponse, il le croit profondément assoupi, le secoue doucement, puis le frappe plus fortement sur l'épaule, sans que le maréchal se réveille; effrayé de son insensibilité, il prend son flambeau et soulève sa couverture. Quel est son effroi! Le maréchal est baigné dans son sang. Il ne tarde pas à découvrir l'auteur de tout le mal. Une araignée d'une grosseur monstrueuse, appliquée sur le sein gauche du maréchal, lui suçait le sang. Il court promptement à la cheminée, et, s'armant des pincettes pour combattre cette ennemie d'un nouveau genre, il la saisit sans qu'elle bougeât et la jeta dans le feu. Ce ne fut qu'après un long assoupissement que le maréchal reprit ses sens, et ce grand homme, qu'avaient respecté dans tant de combats la flamme et le fer de nos ennemis, faillit périr de la morsure d'une araignée. (*Spectriana.*)

En 1743, ma jeunesse et mes succès sur les théâtres de l'Opéra et de la Comédie française me procurèrent une suite considérable de jeunes fats, de vieux voluptueux, parmi lesquels se trouvèrent quelques êtres honnêtes et sensibles. M. de S..., fils d'un négociant de Bretagne, âgé d'environ trente ans, d'une belle figure, très-bien fait, faisant des vers avec esprit et facilité, fut un de ceux que je touchai le plus profondément. Ses propos et son maintien annonçaient l'éducation la plus soignée, l'habitude de la bonne compagnie, et sa réserve, sa timidité, qui ne permettaient qu'à ses soins et à ses yeux de s'expliquer, me le firent distinguer de tous les autres. Après l'avoir assez longtemps examiné dans nos foyers, je lui permis de venir chez moi, et ne lui laissai point de doute sur l'amitié qu'il m'inspirait.... Mais,

en répondant avec candeur à toutes les questions que me dictaient ma raison et ma curiosité, il ruinait lui-même toutes ses affaires. Blessé de n'être qu'un bourgeois, il avait dénaturé ses biens pour les venir manger à Paris sous des titres plus relevés; cela me déplut. Rougir de soi-même est, ce me semble, un moyen de justifier le dédain des autres. Son humeur était mélancolique, haineuse : il connaissait trop bien les hommes, disait-il, pour ne pas les mépriser et les fuir. Son projet était de ne plus voir que moi, et de m'amener à ne plus voir que lui. Cela me déplut encore plus. Je vis dès ce moment la nécessité de détruire de fond en comble l'espoir consolant dont il se nourrissait, et de réduire la société de tous les jours à des visites de loin en loin. Cela lui causa une une grande maladie, pendant laquelle je lui rendis tous les soins possibles. Mais des refus constants rendaient la plaie plus profonde.

Enfin, il recouvra ses biens, mais jamais sa santé; et, croyant lui rendre un service en l'éloignant de moi, je refusai constamment ses lettres et ses visites.

Deux ans et demi s'étaient écoulés entre notre connaissance et sa mort. Il me fit prier d'accorder à ses derniers moments la douceur de me voir encore : mes entours m'empêchèrent de faire cette démarche. Il mourut, n'ayant près de lui que ses domestiques et une vieille dame, seule société qu'il eût depuis longtemps. Il logeait alors sur le Rempart, près la chaussée d'Antin, où l'on commençait à bâtir; moi, rue de Buci, près la rue de Seine et l'abbaye Saint-Germain. J'avais ma mère, et plusieurs amis venaient souper avec moi. Les convives journaliers étaient un intendant des Menus-Plaisirs, dont j'avais continûment besoin auprès des gentilshommes de la chambre et des comédiens; le bon Pipelet, que vous avez connu et chéri; Rosely, l'un de mes camarades, jeune homme bien né, plein d'esprit et de talents. Je venais de chanter de fort jolies moutonades, dont mes amis étaient dans le ravissement, lorsqu'au coup de onze heures succéda un cri aigu. Sa sombre modulation et sa longueur étonnèrent tout le monde; je me sentis défaillir, et je fus près d'un quart d'heure sans connaissance.

L'intendant était amoureux et jaloux : il me dit avec beaucoup d'humeur, lorsque je revins à moi, que les signaux de mes rendez-vous étaient trop bruyants. Ma réponse fut : « Maîtresse de recevoir à toute heure qui bon me semblera, les signaux me sont inutiles; et ce que vous nommez ainsi est trop déchirant pour être l'annonce des doux moments que je pourrais désirer. » Ma pâleur, le tremblement qui me restait, quelques larmes qui coulaient malgré moi, et mes prières pour qu'on restât une partie de la nuit, prouvèrent que j'ignorais ce que ce pouvait être. On raisonna beaucoup sur le genre de ce cri, et l'on convint de tenir des espions dans la rue pour savoir, au cas qu'il se fît encore entendre, quels étaient sa cause et son auteur.

Tous nos gens, mes amis, mes voisins, la police même, ont entendu ce même cri, toujours à la même heure, toujours partant sous mes fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air. Il ne me fut pas permis de penser qu'il fût pour d'autres que pour moi. Je soupais rarement en ville; mais les jours où j'y soupais l'on n'entendait rien, et plusieurs fois, demandant de ses nouvelles à ma mère, à mes gens, lorsque je rentrais dans ma chambre, il partait au milieu de nous. Une fois, le président de B...., chez lequel j'avais soupé, voulut me reconduire pour s'assurer qu'il ne m'était rien arrivé en chemin. Comme il me souhaitait le bonsoir à ma porte, le cri partit entre lui et moi. Ainsi que tout Paris, il savait cette histoire; cependant on le remit dans sa voiture plus mort que vivant.

Une autre fois, je priai mon camarade Rosely de m'accompagner rue Saint-Honoré pour choisir des étoffes, et pour faire ensuite une visite à mademoiselle de Saint-P....., qui logeait près la porte Saint-Denis. L'unique sujet de notre entretien, dans ces deux courses, fut mon revenant (c'est ainsi qu'on l'appelait). Ce jeune homme, plein d'esprit, ne croyant a rien, était cependant frappé de mon aventure : il me pressait d'évoquer le fantôme, en me promettant d'y croire, s'il me répondait. Soit par faiblesse ou par audace, je fis ce qu'il me demandait : le cri partit à trois reprises, terribles par leur éclat et leur rapidité. Arrivés à la porte de notre amie, il fallut le secours de toute la maison pour nous tirer

du carrosse, où nous étions sans connaissance l'un et l'autre.

Après cette scène, je restai quelques mois sans rien entendre. Je me croyais à jamais quitte; je me trompais.

Tous les spectacles avaient été mandés à Versailles pour le mariage du Dauphin. Nous y devions passer trois jours : on avait oublié quelques logements. Madame Grandval n'en avait point. J'attendis inutilement avec elle qu'on lui en trouvât un. A trois heures du matin, je lui offris de partager la chambre à deux lits qu'on m'avait arrangée dans l'avenue de Saint-Cloud : elle accepta. Je lui donnai le petit lit; dès qu'elle y fut, je me mis dans le mien. Tandis que ma femme de chambre se déshabillait pour se coucher à côté de moi, je lui dis : « Nous sommes au bout du monde; il fait le temps le plus affreux; le cri serait bien embarrassé d'avoir à nous chercher ici... » Il partit! Madame Grandval crut que l'enfer entier était dans la chambre : elle courut en chemise, du haut en bas de la maison, où personne ne put fermer l'œil du reste de la nuit; mais ce fut au moins la dernière fois qu'il se fit entendre.

Sept ou huit jours après, causant avec ma société ordinaire, la cloche de onze heures fut suivie d'un coup de fusil, tiré dans une de mes fenêtres. Tous nous entendîmes le coup, tous nous vîmes le feu; la fenêtre n'avait nulle espèce de dommage. Nous conclûmes tous qu'on en voulait à ma vie, qu'on m'avait manquée, et qu'il fallait prendre des précautions pour l'avenir. L'intendant vola chez M. de Marville, alors lieutenant de police et son ami. On vint tout de suite visiter les maisons vis-à-vis la mienne. Les jours suivants, elles furent gardées du haut en bas; on visita toute la mienne, la rue fut remplie par tous les espions possibles; mais, quelques soins qu'on prît, ce coup, pendant trois mois entiers, fut entendu, vu, frappant toujours à la même heure, dans le même carreau de vitre, sans que personne ait jamais pu voir de quel endroit il partait. Ce fait a été constaté sur les registres de la police.

Accoutumée à mon revenant, que je trouvais assez bon diable puisqu'il s'en tenait à des tours de passe-passe, ne prenant pas garde à l'heure qu'il était, ayant fort chaud, j'ouvris la fenêtre consacrée, et l'intendant et moi nous nous appuyâmes sur le balcon. Onze heures sonnent; le coup part, et nous jette tous les deux au milieu de la chambre, où nous tombons comme morts. Revenus à nous-mêmes, sentant que nous n'avions rien, nous regardant, nous avouant que nous avions reçu, lui sur la joue gauche, moi sur la joue droite, le plus terrible soufflet qui se soit jamais appliqué, nous nous mîmes à rire comme deux fous. Le lendemain, rien. Le surlendemain, priée, par mademoiselle Dumesnil, d'être d'une petite fête nocturne qu'elle donnait à sa maison de la barrière Blanche, je montai en fiacre à onze heures, avec ma femme de chambre. Il faisait le plus beau clair de lune, et l'on nous conduisait par les boulevards, qui commençaient à se garnir de maisons. Nous examinions tous les travaux qu'on faisait là, lorsque ma femme de chambre me dit : « N'est-ce pas par ici qu'est mort M. de S...? — D'après les renseignements qu'on m'a donnés, ce doit être, lui dis-je en les désignant avec mon doigt, dans l'une des deux maisons que voilà devant nous. » D'une des deux partit ce même coup de fusil qui me poursuivait; il traversa notre voiture : le cocher doubla son train, se croyant attaqué par des voleurs; nous arrivâmes au rendez-vous, ayant à peine repris nos sens, et, pour ma part, pénétrée d'une terreur que j'ai gardée longtemps, je l'avoue; mais cet exploit fut le dernier des armes à feu.

A leur explosion succéda un claquement de mains ayant une certaine mesure et des redoublements; ce bruit, auquel les bontés du public m'avaient accoutumée, ne me laissa faire aucune remarque pendant longtemps; mes amis en firent pour moi. « Nous avons guetté, me dirent-ils : c'est à onze heures, presque sous votre porte, qu'il se fait; nous l'entendons; nous ne voyons personne : ce ne peut être qu'une suite de ce que vous avez éprouvé. » Comme ce bruit n'avait rien de terrible, je ne conservai point la date de sa durée; je ne fis pas plus d'attention aux sons mélodieux qui se firent entendre après; il semblait qu'une voix céleste donnait le canevas de l'air noble et touchant qu'elle allait chanter; cette voix

commençait au carrefour de Buci, et finissait à ma porte; et, comme il en avait été de tous les sons précédents, on suivait, on entendait, et l'on ne voyait rien. Enfin tout cessa après un peu plus de deux ans et demi.

On vint me dire qu'une dame âgée demandait à voir mon appartement, et qu'elle était là. Une émotion dont je ne fus pas la maîtresse me la fit regarder long emps depuis les pieds jusqu'à la tête; et cette émotion redoubla lorsque je m'aperçus qu'elle éprouvait et faisait la même chose que moi. Tout ce que je pus fut enfin de lui proposer de s'asseoir; elle l'accepta, et nous en avions besoin toutes deux. Notre silence continuait, mais nos yeux ne nous laissaient aucun doute sur l'envie que nous avions de parler : elle savait qui j'étais; je ne la connaissais pas; elle sentit que c'était à elle à rompre le silence; et voici notre conversation :

« J'étais, mademoiselle, la meilleure amie de M. de S..., et la seule qu'il ait voulu voir la dernière année de sa vie : nous en avons, l'un et l'autre, compté tous les jours et toutes les heures, parlant de vous, en vous faisant tantôt un ange, tantôt un diable; moi, le pressant toujours de chercher à vous oublier; lui, protestant toujours qu'il vous aimerait au delà du tombeau... Vos derniers refus ont hâté ses derniers moments. Il comptait toutes les minutes, lorsqu'à dix heures et demie son laquais vint lui dire que, décidément, vous ne viendriez pas. Après un moment de silence, il prit ma main, avec un redoublement de désespoir qui m'effraya. *La barbare!... elle n'y gagnera rien; je la poursuivrai autant après ma mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie!...* Je voulus tâcher de le calmer, il n'était plus!... »

Je crois n'avoir pas besoin de vous dire l'effet que ces dernières paroles firent sur moi; l'analogie qu'elles avaient avec toutes mes apparitions me pénétra de terreur.

(Mlle Clairon, *Mémoires.*)

Trois libertins, au retour d'une partie de débauche, passent près d'un cimetière, y entrent, et après avoir plaisanté de différentes manières les morts qui l'habitaient, s'avisent de donner un concert à un tas d'ossements, jetés à l'une de ses extrémités. Ils n'ont pas plutôt commencé leur affreuse sérénade, qu'un cri part du fond du reliquaire; tous les ossements qu'ils renferment se meuvent, s'entre-choquent avec bruit, semblent se réunir et se ranimer pour punir les audacieux qui bravent ainsi l'empire de la mort. Les concertants sont tellement effrayés, que deux d'entre eux tombent morts à l'instant, et l'autre, à demi mort, reste longtemps sans connaissance. On se doute bien que cet événement fut très-propice pour le salut de l'âme du survivant : il se fit ermite. Il faut dire maintenant le secret de l'aventure. Un misérable mendiant s'était réfugié près de ce monceau d'ossements, pour y passer la nuit, et cette musique inattendue lui avait fait une telle peur en le réveillant en sursaut, qu'en voulant s'enfuir, il avait fait écrouler la pyramide fatale.

(*Corresp. secrète*, 1777.)

Avertissement.

Quelque temps avant le meurtre de César, un devin l'avertit de se garder d'un grand péril le jour des ides de mars. Ce jour venu, César, en se rendant au sénat, où il allait être assassiné, rencontra le devin, et lui dit en souriant : « Eh bien! voilà les ides de mars arrivées. — Oui, fit tranquillement le devin, mais elles ne sont point passées encore (1). »

(Plutarque, *Vie de César.*)

En se mettant à table le 22 décembre 1588, la veille de sa mort, le duc de Guise conçu trouva sous sa serviette un billet ainsi conçu : « Donnez-vous de garde; on est sur le point de vous jouer un mauvais tour. » Il écrivit au-dessous : « Ils n'oseraient, » et jeta le billet sous la table.

Le vendredi 16 mars de l'année 1792,

(1) Suétone rapporte le même fait, en donnant le nom du devin, qui s'appelait Spurinna. Plutarque, et Nicolas de Damas, dans son fragment sur la vie de César, traduit par M. Alfred Didot, rapportent un grand nombre de presages qui semblaient avoir pris à tâche de l'avertir

Gustave, roi de Suède, soupait gaiement dans son palais de Haga, contigu à la salle de l'opéra, où un bal masqué se préparait pour délasser Sa Majesté des grandes fatigues du trône. Il était encore à table, quand un de ses pages vint lui remettre un billet que lui faisait parvenir un inconnu. Il était écrit en bon français, au crayon, et conçu à peu près ainsi : « Je ne suis pas de vos amis, mais je ne veux pas être du nombre de vos meurtriers. Ce soir, à la mascarade qui se prépare, vous serez assassiné, si ce n'est aujourd'hui, ce sera cette année. Méfiez-vous du rez-de-chaussée de Haga. » Le roi ne fit pas autrement cas de l'avis, et le jour même il fut assassiné dans la salle du bal. (*Révol. de Paris.*)

Avertissement salutaire.

Philippe, roi de Macédoine, se faisait toujours accompagner par deux hommes qu'il payait pour venir lui dire tous les matins : « Philippe, souviens-toi que tu es homme, » et pour lui demander le soir : « Philippe, t'es-tu souvenu que tu étais homme? »

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Aveu d'un ennemi.

L'ode de Le Franc de Pompignan sur la mort de J.-B. Rousseau était imprimée depuis plus de vingt ans, et personne n'avait paru y donner une attention particulière. La Harpe, qui la lut longtemps après, dans les œuvres de son auteur, en fut frappé. La dernière strophe se grava surtout dans sa mémoire. Il la récita à Voltaire ; mais se défiant de l'homme, et ne cherchant à connaître que l'avis du poëte, il ne nomma point l'auteur. — Ah! mon Dieu, que cela est beau! s'écria Voltaire. Quel est donc l'auteur de cette strophe. — C'est M. Le Franc. — Quoi! Le Franc de Pompignan! — Lui-même. — Voyons donc; répétez-la. » La Harpe la répète : « Je ne m'en dédis pas, ajoute le vieillard de Ferney, non, je ne m'en dédis pas, la strophe est belle » (1).

(*Improvisateur franç.*)

---

(1) Voir *Impartialité.*

Le marquis de Prie, se trouvant à Ferney, demanda à Voltaire qui il pourrait consulter, dans le séjour qu'il devait faire à Paris, pour se procurer une idée juste des écrits qui paraissent en France. Voltaire, après avoir rêvé un moment, lui dit : « Adressez-vous à ce coquin de Fréron, il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez. » Le marquis savait dans quels termes les deux écrivains en étaient ensemble; il ne put dissimuler son étonnement. « Ma foi, oui, répliqua le seigneur de Ferney, c'est le seul homme qui ait du goût ; je suis obligé d'en convenir, quoique je ne l'aime pas, et que j'aie de bonnes raisons pour cela. »

(*Correspondance secrète.*)

Aveu d'un muet.

Il y avait, sur le chemin de Notre-Dame de Liesse, un gueux qui faisait le muet. Effectivement, il savait si bien retirer sa langue, qu'on ne la voyait point du tout. Une dame de mes amies se douta qu'il y avait de la subtilité, et lui promit dix sous s'il lui voulait dire combien il y avait de temps qu'il était muet. Il fut longtemps à s'y résoudre; enfin, après avoir bien regardé s'il n'y avait point d'autres gens, il lui dit : « Madame, il y a quatre ans que je suis muet. » Et il eut son demi-quart d'écu.

(Tallemant des Réaux.)

Aveu ingénu.

M. R... C..., professeur à la Faculté de droit de Paris, connu autant par ses dettes que par ses ouvrages, et mieux par ses créanciers que par ses élèves, demandait à un étudiant, le jour de son examen : « Qu'est-ce que la lettre de change? — C'est... Je n'en sais rien. — Vous êtes bien heureux, monsieur! » reprit avec un soupir l'examinateur.

Un jeune homme frais et plein de vigueur, demanda un jour l'aumône à Marivaux. « Pourquoi, en te portant si bien, ne travailles-tu pas? — Hélas! Monsieur, c'est que je suis si paresseux! — Tiens, voilà six francs pour ta franchise. » (*Correspondance secrète.*)

« A quel âge avez-vous été fait évêque? demandait le dernier duc de Bourgogne à l'évêque d'Amiens, la Mothe d'Orléans. — Mon prince, à cinquante ans. — C'est bien tard ! — C'est que, quand le roi votre aïeul a une faute à faire, c'est toujours le plus tard qu'il peut. »

(*Curiosités anecdotiques.*)

Mademoiselle Phil....., descendante du célèbre banquier de ce nom, âgée de plus de quarante ans, et ayant renoncé au mariage, avait conservé toute la naïveté de l'enfance, ce qui la rendait souvent le plastron des plaisanteries d'une société aimable où elle allait habituellement.

Deux personnes causant tous bas en sa présence, elle eut la curiosité de s'approcher et de demander le sujet de la conversation. « Nous parlions, dit l'un d'eux, de choses qu'une jeune fille ne doit pas entendre. — Ce que vous dites là, monsieur, est fort déplacé, répondit-elle d'un air piqué; apprenez que je ne suis fille que de nom. »

(*Paris, Versailles et les Prov. au* XVIIIe *s.*)

Aveu ironique.

Un journal de Paris avait imprimé ceci sur le compte de Léon Gozlan :

M. Léon Gozlan a été marin; sur le vaisseau à bord duquel il servait, il a suscité une révolte et tué le capitaine.

Notre auteur s'empressa d'écrire au directeur du journal :

« Monsieur,

« Vous dites que j'ai été marin, cela est vrai; j'ai vécu trois mois sur un navire avec des Cafres tout nus, que j'ai regrettés bien souvent en face des habits noirs. Vous ajoutez qu'à bord j'ai suscité une révolte et tué le capitaine; cela est encore plus vrai. Mais vous oubliez un détail intéressant pour l'avenir : après avoir tué le capitaine, *je l'ai mangé.*

« Agréez, etc. »

Aveu sincère.

Le confesseur de Bernabo, vicomte de Milan, surprit un jour ce seigneur en flagrant délit avec une courtisane. Bernabo, plein de dépit et de confusion d'avoir été surpris sur le fait, demanda au confesseur ce qu'il ferait s'il se trouvait auprès d'une telle femme. « Je sais bien, dit-il, ce que je ne devrais pas faire; mais je ne sais pas ce que je ferais (1). »

(Pogge.)

La pièce des *Précieuses ridicules* fut jouée avec un applaudissement général, et j'en fus si satisfait en mon particulier, que je vis dès lors l'effet qu'elle allait produire : « Monsieur, dis-je à M. Chapelain en sortant de la comédie, nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement; mais, croyez-moi, il nous faudra désormais brûler ce que nous avions adoré, et adorer ce que nous avions brulé. »

(*Menagiana.*)

Aveugles.

L'aveugle-né de Puiseaux en Gâtinais s'était fait de ses bras des balances fort justes, et de ses doigts, des compas presque infaillibles. Le poli des corps n'avait guère moins de nuances pour lui que le son de la voix. Il jugeait de la beauté par le toucher, et faisait entrer dans ce jugement la prononciation et l'organe. Il adressait au bruit et à la voix très-sûrement. On rapporte qu'il eut, dans sa jeunesse, une querelle avec un de ses frères, qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos désagréables qu'il essuyait, il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, et l'étendit par terre.

Cette aventure et quelques autres, le firent appeler devant le tribunal du lieutenant de police de Paris, où il demeurait pour lors. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement, n'en imposent point aux aveugles. Le nôtre comparut devant le magistrat comme devant son semblable; les menaces ne l'intimidèrent point : « Que me ferez-vous? dit-il à M. Hérault. — Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse, lui répondit le magistrat. — Eh! monsieur, lui répliqua l'aveugle, il y a vingt-cinq ans que j'y suis ! »

(1) Voir un mot semblable, mais en matière différente, attribué à Mgr Olivier (*Duel*).

Saunderson, mort il y a quelques années en Angleterre, avait perdu la vue dès sa plus tendre enfance. Malgré cette privation, il fit des progrès si surprenants dans les mathématiques, qu'on lui donna la chaire de professeur de ces sciences dans l'université de Cambridge. Ses leçons étaient d'une clarté extrême, et cela devait être, puisqu'il parlait à ses élèves comme s'ils eussemt été privés de la vue. Ce qui paraîtra plus singulier, c'est qu'il faisait des leçons d'optique. Saunderson n'avait besoin que de parcourir avec ses mains une suite de médailles, pour discerner les fausses, même lorsqu'elles étaient assez bien contrefaites pour tromper les bons yeux d'un connaisseur. Il jugeait de l'exactitude d'un instrument de mathématique, en faisant passer ses doigts sur les divisions. Les moindres vicissitudes de l'atmosphère l'affectaient, et il s'apercevait surtout, dans les temps calmes, de la présence des objets peu éloignés de lui. Un jour qu'il assistait, dans un jardin, à des observations astronomiques, il distingua, par l'impulsion de l'air sur son visage, le temps où le soleil était couvert de nuages; ce qui est d'autant plus singulier, qu'il était totalement privé, non-seulement de la vue, mais de l'organe.

On a rapporté ce tour d'adresse d'un aveugle. Il avait cinq cents écus qu'il cacha dans un coin de son jardin; mais un voisin, qui s'en aperçut, les déterra et les prit. L'aveugle ne trouvant plus son argent, soupçonna celui qui pouvait l'avoir dérobé. Comment s'y prendre pour le ravoir? Il alla trouver son voisin, et lui dit qu'il venait lui demander un conseil; qu'il avait mille écus, dont la moitié était cachée en lieu sûr, et qu'il ne savait s'il devait mettre le reste au même endroit. Le voisin le lui conseilla, et se hâta de reporter les cinq cents écus, dans l'espérance d'en retirer bientôt mille. Mais l'aveugle ayant retrouvé son argent, s'en saisit; et appelant son voisin, lui dit : « Compère, l'aveugle a vu plus clair que celui qui a deux yeux. »

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

Le sculpteur Gonelli était aveugle : on s'imagina longtemps que son infirmité n'était qu'une feinte dont il usait afin d'acquérir plus de gloire. Un artiste l'ayant rencontré à Rome, dans un jardin public, occupé à copier une statue de Minerve, lui demanda s'il ne voyait pas un peu, pour être en état de modeler avec tant de justesse : « Je ne vois rien, répondit-il, mes yeux sont au bout de mes doigts. — Comment est-il possible, insista l'artiste incrédule, que ne voyant absolument rien, vous fassiez de si belles choses? — Je tâte mon original, répliqua Gonelli, j'en examine attentivement les dimensions, les éminences, les cavités, et je tâche de les retenir dans ma mémoire; ensuite, je porte la main sur mon argile, et, par la comparaison que je fais de l'un à l'autre, je parviens à terminer mon ouvrage. »

(*Anecdotes des Beaux-Arts.*)

Milton étant devenu presque en même temps veuf et aveugle, ce dernier malheur ne l'empêcha pas de se remarier. Un de ses amis s'étonnait qu'étant aveugle il eût pu trouver une compagne. « Vous vous trompez, lui dit-il, il ne me manque plus que d'être sourd pour être le premier parti d'Angleterre. »

(Panckoucke.)

On demandait un jour à l'aveugle-né Massieu, élève d'Haüy, quelle idée il se faisait de la couleur écarlate :

« Je me figure, dit-il après avoir réfléchi un instant, que cela doit avoir beaucoup de rapports avec le son de la trompette. » (1)

Un homme aveugle avait une femme qu'il aimait beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle était fort laide. Un fameux médecin vint dans le pays, et offrit à l'aveugle de lui rendre la vue. Il ne voulut pas y consentir : « Je perdrais, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, et cet amour me rend heureux. »

(Saadi.)

Antoine Houdart de la Motte, aussi connu par sa douceur et son honnêteté que par ses talents et son esprit agréa-

(1) Voir *Sagacité*

ble, devint aveugle sur la fin de ses jours. Se trouvant porté dans une foule de personnes, il marche sur le pied d'un jeune homme qui lui donne un soufflet : « Monsieur, lui dit la Motte, vous allez sûrement être bien fâché de m'avoir frappé : je suis aveugle.

(Salentin, *Improvis. franç.*)

On demandait à Lockmann comment il était devenu si prudent et si éclairé : « En suivant l'exemple des aveugles, répondit-il, qui ne posent les pieds qu'après s'être assurés du terrain avec leur bâton. »

Avis tardif.

Un paysan, étant monté sur un châtaignier pour secouer des châtaignes, tomba en descendant et se rompit une côte. « Si vous m'aviez consulté, dit quelque mauvais plaisant qui se trouvait là, ce malheur ne vous serait pas arrivé ; mais mon conseil pourra vous servir pour l'avenir : c'est de ne descendre jamais plus vite que vous êtes monté. »

(Pogge.)

Avis utile.

Un pauvre batelier, qui n'avait rien gagné de tout le jour, s'en retournait tout triste chez lui, lorsque quelqu'un l'appela pour le passer dans sa barque. Le trajet se fit gaiement, et le batelier demanda son payement. Le passager protesta qu'il n'avait pas un sou sur lui, mais qu'il lui donnerait un conseil qui lui vaudrait de l'argent. « Bon ! dit le batelier, mais ma femme et mes enfants ne vivent pas de conseils. » N'en pouvant tirer d'autre raison, il demanda enfin quel était donc ce conseil ? « C'est, dit le passager, de ne jamais passer personne sans vous faire payer par avance. »

(*Id.*)

Avocat.

Archidamus, plaidant devant le sénat de Lacédémone, contre un vieillard qui se fardait, dit : « Qu'il ne fallait pas croire un homme qui portait le mensonge sur le front. »

Un magistrat qui, par une timidité naturelle ou défaut de mémoire, n'avait jamais pu venir à bout de prononcer de suite un discours, interrompit un jour un avocat qui plaidait devant lui. L'avocat piqué lui dit malignement : « Vous m'interrompez, monsieur, quoique vous sachiez bien la peine qu'il y a de parler en public. »

Un avocat qui défend une cause, se voit souvent dans la nécessité d'employer toutes sortes de moyens, parce que chaque juge a son principe, bon ou mauvais, suivant lequel il se décide. Dumont, célèbre avocat, était persuadé de cette vérité. Cet avocat, plaidant à la grande chambre, mêlait à des moyens victorieux, d'autres moyens faibles ou captieux. Après l'audience, le premier président de Harlay lui en fit des reproches : « M. le président, lui répondit-il, un tel moyen est pour M. un tel ; cet autre pour M. un tel. » Après quelques séances l'affaire fut jugée, et Me Dumont gagna sa cause. Le premier président l'appela et lui dit : « Maître Dumont, vos paquets ont été rendus à leur adresse. »

Un avocat, dont le plaidoyer paraissait trop étendu pour la cause qu'il défendait, avait reçu ordre du premier président d'abréger ; mais celui-ci, sans rien retrancher, répondit d'un ton ferme que tout ce qu'il disait était essentiel. Le président, espérant enfin le faire taire, lui dit : « La cour vous ordonne de conclure. — Eh bien, repartit l'avocat, je conclus à ce que la cour m'entende. »

On a rapporté une anecdote à peu près semblable de l'avocat Dumont. Il avait été interrompu, en plaidant, par M. de Harlay, premier président, qui lui dit : « Maître Dumont, abrégez. » Cet avocat cependant, qui croyait que tout ce qu'il avait à dire était essentiel dans sa cause, ne retranchait rien de son plaidoyer. M. de Harlay se crut offensé et dit à cet avocat : « Si vous continuez de nous dire des choses inutiles, l'on vous fera taire. » Me Dumont s'arrêta alors tout court, et après avoir fait une petite pause, il dit à M. de Harlay : « Monsieur, puisque la cour ne m'ordonne pas de me taire, vous voulez bien que je continue. » Le premier président, piqué de cette résistance ou peut-être de cette distinction faite entre lui et la cour, dit à un huissier : « Saisissez-vous de la personne de Me Dumont. — Huissier, dit cet avocat, je vous

défends d'attenter à ma personne; elle est sacrée pour vous dans le tribunal où je plaide. » Monsieur l'avocat général parla pour Me Dumont, et dit qu'il ne devait pas être arrêté. La chambre se leva sans rien décider. Mais la décision de cette affaire fut soumise à Louis XIV, qui, bien informé, dit qu'il ne condamnait pas l'avocat. Me Dumont reprit deux jours après son plaidoyer, qu'il continua sans être interrompu; mais ce fut le dernier qu'il prononça.

(*Dictionn. d'anecd.*)

Un jour à l'audience, M. de ***, qui était fort distrait, interrompit brusquement un avocat au milieu de son plaidoyer : « Eh, morbleu! Maître un tel, s'écria-t-il, quand finirez-vous de nous ennuyer? » L'orateur, ne se démontant pas : « Monsieur le Premier président, répondit-il, j'en suis fâché, mais je remplis mon ministère; remplissez le vôtre en m'écoutant. » Le magistrat, revenu de sa distraction, reçut la leçon et se tut.

(*Galerie de la cour.*)

Un avocat commençant son plaidoyer en cette manière : « Les Rois nos prédécesseurs, etc. » — Avocat, couvrez-vous, dit le président; vous êtes de trop bonne famille pour rester découvert. »

(*Bibliothèque de société.*)

Un avocat, arrivant dans la grande salle du Palais, vit un rassemblement; il en demanda la raison. « C'est, lui répondit-on, un voleur que l'on vient d'arrêter. — Tant mieux, dit l'homme de loi, il faut faire un exemple et punir sévèrement ce coquin-là, qui vient au Palais voler, sans robe. »

(*Encyclopédiana.*)

Un avocat (1) plaidait devant la cour, dont plusieurs membres dormaient : « Quoi! s'écrie-t-il, au moment le plus intéressant de ma cause, la cour sommeille! — La cour en s'éveillant, dit le premier président, interdit maître X. pour trois mois. — Et maître X., plus puissant que la cour, s'interdit pour toujours, » répondit l'avocat.

Un premier président demandait à Me Langlois pourquoi il se chargeait souvent de mauvaises causes. « Monseigneur, j'en ai tant perdu de bonnes que je ne sais desquelles me charger de préférence. »

(*Dict. d'anecd.*)

Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit : « Ton affaire est bonne. » Le paysan le paye, et dit : « A présent, monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant. »

(*Id.*)

A l'époque où lord Cockburn était simple avocat, il défendit un jour un drôle qui, malgré son chaleureux plaidoyer, fut condamné à être pendu le 17 du mois.

Après le prononcé de la sentence, le prisonnier se plaignit à son avocat de n'avoir pas obtenu justice :

« Qu'à cela ne tienne, lui répondit lord Cockburn, vous l'obtiendrez le 17. »

(*International.*)

Un *attorney* (espèce de procureur et d'avoué), qui mariait son fils, lui donna pour dot 500 l. st. (12,500 fr.), quelques petits procès ordinaires et un procès de chancellerie.

Deux ans après, le fils vint trouver son père et le pria de lui procurer d'autres affaires.

« Qu'avez-vous donc fait de celles que je vous ai données? lui demanda le père d'une voix indignée.

— Je les ai terminées à la grande satisfaction de mes clients, répliqua le jeune homme, et ils m'en ont témoigné toute leur reconnaissance.

— Insensé que vous êtes! s'écria le vieil attorney, de plus en plus furieux; ce

(1) Suivant les uns, maître Anneix, du barreau de Rennes; suivant les autres, Simon de Bastard, avocat du parlement de Toulouse. On peut voir cette anecdote mise en vers dans l'*Improvisat. franç.*, à l'art. *Interdire*.

procès était dans ma famille depuis vingt-cinq ans, et il y fût encore resté le même nombre d'années si je ne vous l'eusse pas donné. Allez! je ne ferai certainement rien pour un sot tel que vous! Terminer les affaires de ses clients! quelle folie! »

L'avocat d'une veuve, qui avait un procès de famille qui durait depuis quatre-vingts ans, dit un jour en plaidant devant M. le premier président de Verdun : « Messieurs, les parties adverses qui jouissent injustement du bien de nos pupilles, prétendent que la longueur de leur oppression est pour eux un titre légitime, et que, nous ayant accoutumés à notre misère, ils sont en droit de nous la faire toujours souffrir. Il y a près d'un siècle que nous avons intenté action contre eux; et vous n'en douterez point, quand je vous aurai fait voir par des certificats incontestables que mon aïeul, mon père et moi sommes morts à la poursuite de ce procès. — Avocat, interrompit le premier président, Dieu veuille avoir votre âme! » et il fit appeler une autre cause.

(Panckoucke.)

Un avocat affligé d'une laideur de première classe devait plaider dans une affaire correctionnelle; à l'appel de la cause, il ne se présente pas :

« Monsieur le président, dit un de ses confrères, je suis chargé par lui de vous demander la remise à huitaine.

Le président. — Est-ce qu'il est malade?

L'avocat. — Non, monsieur le président, il se marie.

Le président. — C'est bien invraisemblable, mais enfin... à huitaine!... »

Un jour, maître Cazeneuve, célèbre avocat de Toulouse, se rendait d'assez mauvaise grâce au tribunal. Azor, son chien, avait eu la curiosité de le suivre au palais. M. Cazeneuve, qui ne savait rien refuser à son caniche, ne s'y était point opposé.

Arrivés au tribunal, Azor alla s'asseoir à l'extrémité du banc de la défense, et son maître se mit à plaider. Malheureusement, il advint que, entraîné par son éloquence, l'avocat éleva la voix. Azor, qui sans doute n'aimait pas le bruit, se mit à aboyer pour manifester son mécontentement.

Maître Cazeneuve suspendit son plaidoyer, et, s'adressant au chien :

« Azor, lui dit-il, fais-moi le plaisir de te taire. »

Azor se tut. Mais il ne se tut pas longtemps. En effet, bientôt après, l'avocat s'étant livré à des considérations trop *élevées* pour les nerfs délicats d'Azor, l'animal aboya derechef, et cette fois avec un tel entrain, que la défense ne fut plus libre. Alors l'avocat, impatienté, se tourna vers l'interrupteur, et, avec des gestes d'ancien télégraphe :

« Enfin, Azor, lui dit-il, ça ne peut pas durer comme ça; si tu veux plaider, plaide, ou laisse-moi plaider. »

(O. Comettant.)

Un avocat de Colmar a légué 100,000 francs à l'hospice des fous de cette ville.

« Je les ai gagnés, a-t-il dit dans son testament, avec ceux qui passent toute leur vie à plaider; ce n'est donc qu'une restitution. »

Un individu n'est pas satisfait du plaidoyer de l'avocat qu'on lui a donné d'office.

« Accusé, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense?

— Rien, monsieur le président; je réclame seulement l'indulgence de la cour... pour mon avocat. »

B

Baccalauréat.

Un garçon de dix-huit ans subissait l'examen qui fait les bacheliers ès-lettres. Il avait répondu parfaitement, lorsqu'un examinateur, ouvrant au hasard le Manuel des questions, tombe sur le paragraphe relatif à l'établissement du christianisme. L'examinateur demanda au jeune candidat s'il savait ce qu'était saint Paul.

« Oui, monsieur, c'était un apôtre.

— Dites-moi ce qu'a fait saint Paul.

— Dam..., monsieur, il a... il a écrit.

— Très-bien! Et qu'a-t-il écrit?

— Il a écrit... il a écrit... sur l'Église, dame!

— C'est cela. Et pourriez-vous me citer quelque trait de sa vie?

— Quelque trait de la vie de saint Paul, monsieur?

— Oui. Ne connaissez-vous pas un trait, une circonstance remarquable?

— Dame! monsieur...

— Par exemple, saint Paul ne gardait-il pas les habits des Juifs pendant que ceux-ci lapidaient...

— Ah! oui, monsieur, il gardait les habits des Juifs pendant qu'ils lapidaient Jésus-Christ. »

(L. Veuillot. — *Libres penseurs.*)

A un autre :

« Pouvez-vous nous dire, monsieur, de quel genre de mort est mort Socrate?

— Socrate est mort, monsieur... »

Un camarade du patient a pitié de lui et lui souffle tout bas :

« *La ciguë!*

— Socrate est mort de *lassitude*, monsieur.

— Bon! Passons à l'histoire romaine. Quel était le favori de Tibère? »

Pas de réponse. L'ami de tout à l'heure souffle : *Sejan.*

« Monsieur, *c'était Jean*, exclame le candidat.

— Très-bien!... Passons à l'histoire moderne. Pourriez-vous maintenant nous citer les principaux orateurs de la chaire, contemporains de Louis XIV?

— Bourdaloue, Bossuet, Fléchier.

— N'en connaissez-vous pas un qui ait prêché avant ceux que vous nommez? »

Nouveau silence. Le candidat cherche, cherche... Les camarades obligeants soufflent à mi-voix : *Mascaron, Mascaron.*

Malheureusement le candidat n'entend que les dernières syllabes du mot; il répète naïvement : *Scarron!*

« Parfait! Allez-vous asseoir.

— Attendez, dit un autre examinateur; il ne faut pas effaroucher ce garçon. Je parie qu'en l'interrogeant avec douceur, on obtiendra de lui d'excellentes réponses. Revenez, mon ami, et ne vous troublez pas. D'où êtes-vous?

— Je suis de Chollet, monsieur.

— Très-bien. Est-ce un beau pays?

— Oui, monsieur, il y a des rivières, des prairies; l'air y est très-bon.

— De mieux en mieux! Que fait monsieur votre père?

— Il fabrique de la toile, monsieur, des serviettes, des mouchoirs, surtout. Nous en expédions dans toute la France et même en Amérique.

— C'est tout à fait bien! Vous voyez, ajouta le professeur en se tournant vers ses collègues, quand on lui demande des choses qu'il sait, ce jeune homme répond fort bien. Retournez à Chollet, mon ami, faites de la toile, et mes compliments à monsieur votre père. »

(*Mosaïque.*)

Je vous écris à la Sorbonne, au milieu des candidats au baccalauréat, pendant que mes collègues interrogent. « Quelle est l'assemblée qui précéda les états généraux de 1789? » L'assemblée souffle : « *Les notables...* » Le candidat : « Monsieur, c'est l'assemblée des *notaires.* » L'examinateur : « Vous saurez mieux l'histoire du siècle de Louis XIV. Comment se nommait ce surintendant des finances célèbre par ses malheurs? » L'auditoire souffle : « *Fouquet.* » Le

candidat : « Monsieur, il s'appelait Fould. »
(Ozanam, *Lettres*).

M. Lefébure de Fourcy interrogeait un jour un jeune homme, dans un examen de baccalauréat, sur la physique; il lui fit une question fort simple, mais le jeune homme se troubla et ne sut rien répondre. M. Lefébure, impatienté, dit à un huissier qui se trouvait là : « Apportez une botte de foin à monsieur pour son déjeuner. » Le jeune homme, qui n'était plus aussi troublé qu'en commençant et outré avec raison de l'affront public que venait de lui faire Lefébure, reprit aussitôt : « Apportez-en deux, nous déjeunerons ensemble. »
(*Encyclopédiana.*)

Badauderie.

Bayle ne pouvait résister à l'envie de voir des baladins de place. Dès qu'il y en avait dans la ville qu'il habitait, il y courait comme un enfant, et ne quittait jamais le spectacle que le dernier.
(D'Artigny, *Mémoires.*)

Dans le temps que Charles Nodier, tout jeune encore, était employé au ministère de l'intérieur, François de Neufchâteau le fit appeler un jour dans son cabinet et lui dit : « On se plaint, Monsieur, de votre inexactitude; vous arrivez toujours trop tard à votre bureau. — Ah! monseigneur, répondit Nodier, je pars cependant de chez moi assez tôt pour ne pas être en faute. — Eh! qui vous attarde? — C'est que le théâtre de Polichinelle se trouve sur ma route. — Comment se fait-il donc que je ne vous y aie jamais vu? »

Bal extraordinaire.

En 1562, les Pères assemblés au concile de Trente, donnèrent un bal à Philippe II, roi d'Espagne. Toutes les dames de la ville y furent invitées. Le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, et tous les Pères du concile, ainsi que Philippe II, y dansèrent.
(Pallavicini, *Histoire du concile de Trente.*)

Bal masqué.

Le 17 février 1721, il s'est passé une chose terrible à un bal masqué. Six masques sont entrés, dont deux portaient des flambeaux, et quatre un brancard sur lequel se trouvait un homme masqué et couvert d'un domino. Ils l'ont déposé au milieu de la salle, et se sont retirés. On a demandé au masque qui était sur le brancard s'il voulait danser. Comme il ne répondait pas, on lui a enlevé son masque, et on a trouvé que c'était un cadavre.
(Mme la duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

A l'un des derniers bals masqués de cet hiver quelqu'un se fit une bosse, s'habilla comme le prince de Conti et s'assit près de lui. Le prince lui demanda : « Qui êtes-vous, masque? » Celui-ci répondit : « Je suis le prince de Conti. » Le prince, sans se fâcher, ôta son masque, se mit à rire et dit : « Voilà comme on se trompe! il y a plus de vingt ans que je crois l'être. »
(*Id.*)

Madame la comtesse d'Egmont étant au bal de l'Opéra, un masque s'acharnait à l'intriguer et la tourmentait d'autant plus qu'elle ne pouvait le reconnaître et qu'il lui détaillait les particularités les plus secrètes de sa vie. Enfin, pour prouver jusqu'à quel point il était lié avec elle, il alla jusqu'à lui dire tout haut, qu'elle avait une marque de fraise sur la cuisse gauche. A ce mot elle fut furieuse, et appelant la sentinelle : « Arrêtez, lui dit-elle, ce masque qui m'insulte. » Sur cela l'homme découvre son visage, et elle reconnaît le maréchal de Richelieu, son père.

Ballon.

Quelqu'un demandait à Franklin : « A quoi sert le globe aérostatique? » Il répondit : « A quoi sert l'enfant qui vient de naître? »
(*Frankliniana.*)

Balourdise.

Un bonhomme de Sivri-Hissar disait à un de ses voisins qu'il avait grand

mal à un œil et lui demandait s'il ne savait pas quelque remède. Le voisin répondit : « J'avais, l'an passé, un grand mal à une dent, je la fis arracher et j'en fus guéri ; je vous conseille de vous servir du même remède. »

(Galland.)

Le cousin de Vaugirard, qui est docteur en théologie, venant un jour de prêcher d'un village où on l'avait prié, s'en retournait. Or, allant et rêvant sur sa bête, il s'égara, et trouva un paysan auquel il demanda le chemin pour aller à Sevenière. Le paysan le reconnut, et lui dit : « Hé dà, monsieur, vous êtes un homme de bien ; je vous ai ouï prêcher en notre village ; j'ai plus retenu de votre sermon que de tous les autres : je voudrais bien en avoir une demi-douzaine de semblables. — Eh bien ! dit-il, mon ami, vous en aurez quelque jour ; mais enseignez-moi le chemin pour aller à Sevenière? — Ha ! ha ! dit le paysan, le bon Dieu m'en veuille bien garder d'enseigner à un homme qui sait tout ; ha ! ha ! vous vous moquez bien de moi. Les petits enfants le savent bien ; et vous, qui savez tout, ne le sauriez-vous pas? Adieu, monsieur. » Et il le laissa là.

(Béroalde de Verville, *Moyen de parvenir.*)

Quand nous parlâmes à M. Champis d'aller à la messe de minuit : « Je ne daignerais y aller ; j'y ai été plus de cinq cents fois, » dit-il.

(*Id.*)

Le baron de Breteuil, qui fut introducteur des ambassadeurs, faisait volontiers le capable, quoique respectueux, et on se plaisait à le tourmenter. Un jour, à dîner chez M. de Pontchartrain où il y avait toujours grand monde, il se mit à parler et à décider fort hasardeusement. Madame de Pontchartrain le disputa, et pour fin lui dit qu'avec tout son savoir elle parlait qu'il ne savait pas qui avait fait le *Pater*. Voilà Breteuil à rire et plaisanter ; madame de Pontchartrain à pousser sa pointe et toujours à le ramener au fait. Il se défendit comme il put jusqu'à la fin du dîner. M. de Caumartin, qui vit son embarras, le suit au sortir de table, et avec bonté lui souffle à l'oreille : Moïse. Au café, le baron, qui se croit bien fort, remet le *Pater* sur le tapis ; madame de Pontchartrain alors n'eut plus de peine à le pousser à bout, et Breteuil, après beaucoup de reproches du doute qu'elle affectait, et de la honte qu'il avait d'être obligé à dire une chose si triviale, prononça magistralement que personne n'ignorait que c'était Moïse qui avait fait le *Pater*. L'éclat de rire fut universel. Chacun lui dit son mot sur sa rare suffisance ; il se brouilla avec Caumartin, et ce *Pater* lui fut longtemps reproché.

Son ami le marquis de Gèvres n'était pas moins ignorant que le baron et se compromettait souvent avec une égale confiance. Causant un jour dans les cabinets du roi, et admirant, en connaisseur, plusieurs tableaux, entre autres des crucifiements de différents maîtres, il décida que le même en avait fait un grand nombre et tous ceux qui se trouvaient là. On se moqua de lui, et on lui nomma les peintres, dont on reconnaissait la manière. « Point du tout, s'écria le marquis, ce peintre s'appelait I. N. R. I. Ne voyez-vous pas son nom sur tous ces tableaux? » On peut imaginer ce qui suivit une si lourde bêtise.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

La simplicité d'esprit de Thérèse Levasseur égalait sa bonté de cœur, c'est tout dire (1) ; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avais dit que Klupffell était ministre et chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre était pour elle un homme si singulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre Klupffell pour le pape. Je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrais, que le pape m'était venu voir.

(Rousseau, *Confessions.*)

Le comte de Tessé était premier écuyer de la reine Marie Leczinska. Elle estimait ses vertus, mais s'amusait

1) C'est Rousseau qui parle, on le voit.

quelquefois de la simplicité de son esprit. Un jour qu'il avait été question des hauts faits militaires qui prouvaient la noblesse française, la reine dit au comte : « Et vous, monsieur de Tessé, toute votre maison s'est aussi bien distinguée dans la carrière des armes. — Oh ! madame, nous avons été tous tués au service de nos maîtres ! — Que je suis heureuse, reprit la reine, que vous soyez resté pour me le dire ! »

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Un curé faisait un sermon sur les peines de l'enfer. Tout son auditoire fondait en larmes. Un gros rustre qui était appuyé contre un pilier de l'église était le seul qui ne pleurât pas. Le curé lui demanda : « Pourquoi ne pleures-tu pas comme les autres ? — Moi, répondit le paysan, je ne suis pas de la paroisse. »

Pendant la translation du corps du maréchal de Turenne, qu'on portait du musée des Augustins aux Invalides, le général Junot nous offrit deux fenêtres à l'hôtel de Salm. Lorsque le général passa devant nous avec le cortége, il nous fit un salut de préférence, qui nous fit fort regarder par nos compagnons de curiosité. La chambre réservée, les oreillers, la bergère sur laquelle était assise ma mère malade, tout cela avait fait étrangement travailler la tête de plusieurs de ces bonnes gens. Mais lorsqu'ils virent le commandant de Paris non-seulement saluer profondément la dame qu'ils observaient, mais se retournant pour la saluer encore, tandis qu'elle ne répondait qu'en lui faisant un signe de la main, ils pensèrent que c'était une personne de haute distinction, et l'un d'eux dit aux autres : « C'est la veuve du maréchal. »

(Duchesse d'Abrantès, *Mémoires.*)

Un ancien fournisseur très-connu disait, à la dernière représentation du ballet de *Télémaque* (en 1815) : « C'est singulier comme les auteurs volent ! Vous ne croiriez pas que je viens de lire un roman qu'on a fait sur ce ballet. »

(*Nain jaune* de 1815.)

Un jour qu'il passait une revue sur la place Bellecour à Lyon, le général Castellane arrête court son cheval devant un soldat, place son monocle dans l'œil, et d'une voix brève :

« De quel département es-tu ? »

Le soldat ahuri, éperdu, se trouble, blémit, et d'une voix étranglée balbutie ces mots :

« Général, je suis innocent. »

(*Petite Revue.*)

Banqueroutier.

Pendant quelque temps Chapelle, acteur du Vaudeville, cumula le commerce de l'épicerie avec la comédie ; mais, enfin, il fit une faillite bien complète, en abandonnant sucre, poivre et cannelle à ses créanciers. Armand Gouffé voyant son magasin fermé, lui en demanda la raison.

« Ah ! c'est que j'ai fait banqueroute, répond Chapelle.

— Ce n'est pas possible ! dit Gouffé avec étonnement.

— Si, mon ami, j'ai fait banqueroute, foi d'honnête homme. »

(Rochefort, *Mémoires d'un Vaudevilliste.*)

Baptême d'une comédienne.

L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née était de se rassembler, en temps de carnaval, chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures après midi. J'étais si chétive, si faible, qu'on crut que très-peu de moments achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, recevoir au moins mon passeport pour le ciel. Mon grand-père et la sage-femme me conduisirent à la paroisse : elle était fermée ; le bedeau même n'y était pas, et ce fut inutilement qu'on fut aussi au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était à l'assemblée chez M.*** : on m'y porta. Le curé,

habillé en arlequin, et son vicaire en gilles trouvèrent mon danger si pressant, qu'ils jugèrent n'avoir pas un moment à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire; on fit taire un moment le violon, on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison (1).

(Mlle Clairon, *Mémoires.*)

Barbarie.

Dans la foule des scélérats africains qui portèrent la couronne, on distingue un Abou Ishak, de la race des Aghlébites, qui, après avoir fait égorger huit de ses frères, se plaisait à verser lui-même le sang de ses propres enfants. La mère de ce monstre parvint avec peine à dérober à sa fureur seize jeunes filles qui lui étaient nées, en différents temps, de ses nombreuses épouses. Un jour, dînant avec Ishak, cette mère, qui croyait avoir besoin de pardon, saisit le moment où son fils semblait regretter de n'avoir plus d'enfants : tremblante, elle lui avoua qu'elle avait sauvé seize de ses filles. Le tigre parut attendri, et désira de les voir. Elles vinrent : leur âge, leurs grâces touchèrent le féroce Ishak; il les caressa longtemps. Sa mère, pleurant de joie, se retira pour aller remercier Dieu de ce changement. Une heure après, des eunuques vinrent lui porter, par ordre du roi, les seize têtes des jeunes princesses.

Ishak régna longtemps, fut heureux dans toutes ses guerres, et mourut de maladie.

(Cardonne, *Hist. d'Afrique.*)

De nos jours, Mulei Abdalla, le père de Sidi Mahomet, roi de Maroc, a renouvelé ces scènes d'horreur. Il pensa se noyer un jour en traversant une rivière. Un de ses nègres le secourut, et se félicitait d'avoir eu le bonheur de sauver son maître. Mulei l'entendit et, tirant son sabre : « Voyez, dit-il, cet infidèle qui croit que Dieu avait besoin de lui pour conserver les jours d'un chérif! » En disant ces mots, il lui fendit la tête.

Ce même Mulei avait un domestique de confiance qui le servait depuis longtemps, et que ce roi barbare semblait aimer. Dans un moment de franchise, il pria ce vieux serviteur d'accepter deux mille ducats et de s'en aller, de peur qu'il ne lui prît envie de le tuer comme tant d'autres. Le vieillard embrassa ses genoux, refusa les deux mille ducats, et lui dit, avec des sanglots, qu'il aimait mieux périr de sa main que d'abandonner ce cher maître. Mulei y consentit avec peine. Quelques jours après, sans aucun motif, pressé de cette soif de sang dont les accès redoublaient quelquefois, Mulei tua d'un coup de fusil ce malheureux domestique, en lui disant qu'il avait mal fait de ne pas accepter son congé.

(Chénier, *Recherches historiques sur les Maures.*)

Un jour, un boyard apporte à Ivan IV, le Terrible, des nouvelles de son armée. Agenouillé sur le seuil, il commence son récit.

« Approche, » lui dit le czar.

Le boyard se prosterne aux pieds d'Ivan, qui, prenant d'une main un couteau dont il se rogne les ongles et saisissant de l'autre l'oreille du messager, la lui coupa net sans mot dire. Le malheureux dut achever, d'un air souriant, sa longue relation, au milieu de cette effroyable torture. En récompense, le czar le nomma opritchnik (favori).

(Correspondant, *Souvenirs anecdotiques d'un page.*)

Le grand vizir Yussuf Pacha ayant trouvé un marchand qui avait vendu quelque chose au-dessus de la taxe, le fit ferrer des deux pieds comme un cheval, et l'obligea de marcher jusqu'à un but qu'il indiqua. Le malheureux expira avant d'y arriver.

(*Omniana.*)

Henri V, roi d'Angleterre, qui est mort avec la qualité de roi de France, disait que la guerre sans incendie était comme une andouille sans moutarde,

(1) Nous avons donné place dans notre recueil à cette anecdote bien connue, mais sans nous dissimuler sa parfaite invraisemblance. Il est probable qu'en l'écrivant, Mlle Clairon se rappelait son métier de comédienne beaucoup plus que son baptême.

c'est-à-dire que, pour lui, l'incendie en était le ragoût.

(Charpentier.)

Barbarie superstitieuse.

Dans le royaume de Loango, on regarderait comme le présage le plus funeste pour le roi, si quelqu'un le voyait boire ou manger; ainsi il est absolument seul et sans aucun domestique, quand il prend ses repas. Les voyageurs, en parlant de cette superstition, rapportent un trait bien barbare d'un roi de Loango : un de ses fils, âgé de huit ou neuf ans, étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait et dans le moment qu'il buvait, il se leva de table, appela le grand prêtre, qui saisit cet enfant, le fit égorger, et frotta de son sang les bras du père, pour détourner les malheurs dont ce présage semblait le menacer. Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimait beaucoup, et qui, l'ayant un jour suivi, avait assisté à son dîner.

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Barbe.

Avant que de se marier, le poëte Neuf-Germain eut une aventure admirable. Il avait je ne sais quelle habitude *vitupe-rosa* avec une nymphe de la rue des Gravilliers. Certain filou ne le trouva pas bon; ils se querellèrent dans la rue : le filou qui était jeune et vigoureux, prend notre poëte par l'endroit où il y avait plus belle prise, je veux dire par la barbe, et lui plume tout le menton. Neuf-Germain, pour venger ce sacrilége, met l'épée à la main, blesse le filou et l'eût tué, s'il ne se fût sauvé. Le peuple, qui fut spectateur de ce combat, charmé de la bravoure d'un homme à grande barbe, ne pouvait assez l'admirer; et quand il fut parti, un vénérable savetier s'avisa de ramasser cette vénérable barbe, et la mit dans une belle feuille de papier blanc qu'il tenait par les deux bouts, car il portait trop de respect à cette belle relique pour la plier dans ce papier : elle y était tout de son long. En cet équipage, il s'achemine à l'hôtel de Rambouillet, car Neuf-Germain s'était vanté d'y avoir bien des amis. On dînait quand cet homme y arriva, et un laquais vint dire à M. de Rambouillet qu'un savetier de la rue des Gravilliers demandait à lui parler. « Un savetier de la rue des Gravilliers? » répond le marquis tout étonné, « il faut voir ce que c'est; faites-le monter. » Le savetier entre, son papier à la main, et en faisant un nombre infini de salamalecs, s'approcha de la table et dit qu'il apportait la barbe de M. de Neuf-Germain. Neuf-Germain entre dans la salle à cet instant, et fut bien surpris de voir que sa barbe avait fait plus grande diligence que lui.

(Tallemant des Réaux.)

Barbe blanche.

Sultan Murad II, après avoir gagné la bataille de Varna, passait par le champ de bataille et considérait les corps morts des chrétiens. Il dit à Aza-Beg, un de ses favoris, qui était près de sa personne : « Je suis étonné que parmi tous ces chrétiens il n'y en ait pas un seul qui n'ait la barbe noire. » Oza-Beg répondit : « Si une seule barbe blanche se fût rencontrée parmi eux, jamais un dessein si mal conçu ne leur serait venu dans la pensée. »

(Galland.)

Barbier.

Un barbier, grand babillard, demandait à quelqu'un comment il voulait qu'on lui fît la barbe. « Sans dire mot, » répondit celui-ci.

(*Bibliothèque de Société.*)

Un riche Anglais débarque à Calais; vite un perruquier! Le barbier arrive : « Mon cher, je suis délicat beaucoup pour la barbe. Voilà une guinée si vous raser moi sans couper. Voilà deux pistolets : si vous couper moi, moi ferai sauter cervelle à vous tout de suite. — Ne craignez rien, mylord. » Le perruquier le rase le plus légèrement du monde. « Comment donc, dit l'Anglais enchanté, les pistolets n'ont pas fait trembler? — Non, mylord. — Et pourquoi? — Si j'avais entamé, j'aurais achevé de vous couper le cou.... »

(*Paris, Versailles, la province au XVIII$_e$ siècle.*)

Barbier et poëte.

M. Victor Hugo habitait encore, en 1848, à l'un des coins de la place Royale, un appartement qui faisait angle droit avec le mien. Je le rencontrais parfois chez un coiffeur de la rue Culture Sainte-Catherine, qui avait aussi sa pratique et qui se nommait Brassier.

Un jour je dis à Brassier :

« Eh bien! l'ouvrage va-t-il?

— Parfaitement, monsieur, parfaitement. Ça va trop bien, même, car je ne sais vraiment comment mes garçons et moi nous nous tirerons d'affaire aujourd'hui. On ne voit que bals et soirées. Nous avons jusqu'à trente dames à coiffer. Voici la liste des adresses. »

Quelques jours après, je revins chez Brassier.

« Et vos trente dames de l'autre jour?

— Ne m'en parlez pas, Monsieur : c'est tout au plus si j'ai pu en coiffer la moitié. Et voilà, de compte fait, douze ou quatorze bonnes pratiques perdues pour moi, par la faute de M. Victor Hugo.

— Comment, par la faute de M. Victor Hugo? Quel rapport y a-t-il entre votre clientèle et lui?

— C'est pourtant comme je le dis à Monsieur, et Monsieur le comprendra facilement. Quelques instants après votre départ, M. Victor Hugo entra chez moi et se posta de lui-même sur ce fauteuil. Je lui mis la serviette au cou, je pris le pinceau à barbe et l'approchais déjà de sa figure, lorsque lui, d'un geste brusque, abaissa mon bras :

— Attendez, me dit-il.

Et le voilà tirant un crayon de la poche de son gilet, et fouillant avec impatience dans les basques et les côtés de son habit, sans y trouver ce qu'il cherchait.

Enfin il avisa une feuille de papier sur cette commode, s'en saisit et se mit à écrire. Moi, si pressé pourtant, j'attendais qu'il eût fini. Mais lui, sans plus faire attention à moi que si je n'existais pas, griffonnait toujours, ou bien s'arrêtait à mordiller son crayon.

— Oui, va, écris, me disais-je à part moi; si tu peux te relire, tu auras de la chance. Un affreux gribouillage! On appelle cela un bon écrivain!

— Quand Monsieur voudra, lui dis-je.

— Une seconde, et j'ai fini, répondit-il.

Mais la seconde n'en finissait pas, et j'étais toujours là debout, avec mon plat à barbe et le pinceau chargé de mousse à la main, trépignant d'impatience. Il allait toujours son train, griffonnant, s'arrêtant, levant les yeux au plafond.

— Pardon, Monsieur, me hasardai-je à lui dire, c'est que je suis aujourd'hui excessivement pressé.

— Ah! vous êtes pressé, fit-il, et moi aussi.

Et là-dessus il ouvrit la porte et sortit.

— Votre chapeau, Monsieur, lui dis-je.

— Vous avez raison, répondit-il en souriant; je n'y pensais pas.

Et il s'en alla sans se faire raser.

— Messieurs, nous n'avons pas une minute à perdre! criai-je à mes garçons. Vous allez vous rendre aux adresses que je vais vous donner. Voyons la liste, où est donc la liste? Tiens, au fait, où est cette liste? Où avez-vous mis la liste, vous autres?

— Monsieur, elle était là tout à l'heure sur le bord de la commode.

— Là? En êtes-vous bien sûrs?

— Mais oui, Monsieur.

— Eh bien! il ne manquait plus que cela! C'est sur ma liste que M. Victor Hugo écrivait tout à l'heure... Monsieur, c'était ma liste qu'il avait emportée avec ses gribouillages dessus. Comprenez-vous maintenant comment il m'a fait perdre mes pratiques?

— Allons, mon brave Brassier, calmez-vous. Si ce fragment de papier ne s'était pas trouvé là pour recevoir l'inspiration du poëte, la poésie française y aurait perdu de fort beaux vers, n'en doutez pas. Vous avez été ce jour-là le collaborateur de Victor Hugo; ce n'est pas un mince honneur. »

(*Événement.*)

Baron.

M. de Rothschild était, comme on le sait, très-fier de son titre de baron. Les mauvaises langues disent qu'il l'avait payé bien cher à la cour d'Autriche; c'était peut-être une raison suffisante pour qu'il l'appréciât. Il portait en voyage une escarcelle de cuir sur laquelle brillait un immense tortil.

En passant à Lyon, il s'arrête au grand hôtel de la place Bellecour pour prendre

un bouillon : il avait laissé ses bagages au chemin de fer. Le garçon qui le servait, flairant l'odeur du million et voyant sur le sac une couronne si belle, l'appela : « *Monsieur le Duc.* »

En payant l'addition, Rothschild donna 25 centimes au garçon et dit avec cet accent dont il a emporté le secret dans la tombe : « Che ne suis pas tuc. »

Désappointement du garçon.

Rothschild revient dîner. Notre *garçon*, qui était bien né, ne témoigne aucune mauvaise humeur et appelle Rothschild « *Monsieur le Comte.* »

En payant, le banquier donne cinq francs de pourboire et dit : « Che ne suis pas gonte. »

Quelques heures après, il reparaît à l'hôtel pour prendre une tasse de café avant de regagner la gare. Le même domestique, fort intrigué, l'appelle cette fois « *Monsieur le Baron.* » Rothschild donne 75 centimes pour la tasse et vingt francs au garçon en disant avec son plus grand sérieux :

« Oui.... che suis paron. »

(L. Larchey, *Impart. du Rhin.*)

Bassesse d'âme.

Pendant les préparatifs de la guerre d'Auguste contre Antoine, Plancus passa du côté d'Auguste. Ce changement de sa part ne tenait ni au désir de se rallier à la bonne cause, ni à son amour pour la république, ni à son affection pour Auguste, mais au besoin de trahir, qui était chez lui une véritable maladie. Il s'était montré le plus vil complaisant de la reine Cléopâtre et le plus méprisable de ses esclaves; sous le titre de secrétaire d'Antoine, il avait été l'instigateur et le ministre de ses plus sales débauches. Vénal en tout et pour tous, on l'avait vu, le corps peint de couleur d'azur, tout nu, la tête couronnée de roseaux, traînant une queue de poisson et rampant sur les genoux, danser dans un festin la danse de Glaucus. Il embrassa le parti d'Auguste, parce qu'Antoine, convaincu de ses rapines, ne le traitait plus qu'avec froideur. Il ne craignait pas de se faire un mérite de la clémence du vainqueur : « César, disait-il, approuvait sa conduite, puisqu'il lui avait pardonné. » Son neveu Titius ne tarda pas à suivre son exemple. Quelques jours après sa défection, Plancus invectivait en plein sénat contre Antoine absent, et l'accusait des crimes les plus infâmes. « Assurément, lui dit avec esprit le prétorien Coponius, homme grave, beau-père de Silius, Antoine a dû faire bien des infamies la veille du jour où tu l'as quitté. »

(Velléius Paterculus.)

Le marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle. « Ah! mon Dieu! s'écria le marquis, je suis perdu. » Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : « Je savais bien que vous étiez des amis de M. le Prince ; mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. — Comment! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait ; et, puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi? » Madame de Motteville, indignée, lui répondit : « Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme. (Chamfort.)

Bastille.

L'abbé Fouquet était l'espion en titre de Mazarin. Il fit mettre beaucoup de monde à la Bastille. Un homme qu'on y amenait un jour, y vit un gros chien : « Qu'a fait, dit-il, cet animal, pour être enfermé? » Un prisonnier goguenard, que l'abbé Fouquet y avait fait mettre, répondit : « C'est pour avoir mordu le chien de l'abbé Fouquet. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Les fameux *J'ai vu*, petit poëme satirique qui déplut fort au Régent, furent d'abord attribués au jeune Arouet. Un jour que le duc d'Orléans se promenait dans le jardin de son palais, on lui montra le prétendu auteur de cette satire. Il ordonna de le faire approcher. Le poëte

parut, et le prince lui dit : « Monsieur Arouet, je gage vous faire voir une chose que vous n'avez jamais vue. — Quoi? répondit le jeune homme à S. A. R. — La Bastille. — Ah! Monseigneur, je la tiens pour vue. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Liberté! liberté! était la devise favorite de l'abbé Lenglet-Dufresnoy. Personne ne fit cependant de plus fréquents voyages à la Bastille que cet écrivain, qui sacrifiait cette même liberté dont il était le plus zélé partisan, au plaisir de décocher quelques traits malins contre ses ennemis, si puissants qu'ils fussent. Il fut mis dix ou douze fois en sa vie dans cette maison de force. Il en avait pris une telle habitude, que quand il voyait paraître l'exempt Tapin, il ne lui donnait pas le temps d'expliquer sa commission : « Allons vîte, disait-il à sa gouvernante; mon petit paquet! du linge et du tabac! » et il suivait gaîment M. Tapin, qui le conduisait gravement à la Bastille.

(*Dict. des hommes ill.*)

M. de Malesherbes disait à M. de Maurepas qu'il fallait engager le roi à aller voir la Bastille. « Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas; il ne voudrait plus y faire mettre personne. »

(Chamfort.)

Marmontel, envoyé à la Bastille, emmena son valet avec lui : lorsque arriva l'heure du premier repas, le cuisinier apporta un dîner du meilleur goût et presque succulent, qu'il plaça sans rien dire sur la table. Marmontel n'en fit qu'une bouchée, et déclara qu'on ne dînait pas mieux chez Gamache. Quelques instants après, autre menu bien plus abondant, bien plus recherché, avec ces mots du Vatel de la Bastille : « Le dîner de Monsieur! » Marmontel avait mangé le dîner de son valet, qui, tout joyeux, dévora le sien!

(Ed. Fournier, *Patrie.*)

A peine étions-nous renfermés dans notre chambre, à la Bastille, que je fus frappé d'un bruit qui me sembla tout à fait inouï. J'écoutai assez longtemps pour démêler ce que ce pouvait être. J'en étais inquiète, et trouvais ce bruit très-extraordinaire. Rien pourtant de plus commun. Je découvris par la suite que cette machine, que j'avais apparemment crue destinée à nous mettre en poussière, n'était autre que le tournebroche, que nous entendions d'autant mieux que la chambre où l'on venait de nous transférer était au-dessus de la cuisine.

(Mme de Staal, *Mémoires.*)

Bataille (*Réflexions suggérées par une*).

Le 28 juin 1825, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles; j'allais seul achever ma promenade sur la grande route. J'avais emporté les *Commentaires de César*, et je marchais plongé dans ma lecture. J'étais déjà à plus d'une lieue de la ville, lorsque je crus ouïr un roulement sourd : je m'arrêtai, regardai le ciel assez chargé de nuées, délibérant en moi-même si je continuerais d'aller en avant, ou si je me rapprocherais de Gand, dans la crainte d'un orage. Je prêtai l'oreille; je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans des joncs et le son d'une horloge de village. Je poursuivis ma route : je n'avais pas fait trente pas que le roulement recommença, tantôt bref, tantôt long et à intervalles inégaux; quelquefois il n'était sensible que par une trépidation de l'air, laquelle se communiquait à la terre sur ces plaines immenses, tant il était éloigné. Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre, firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat. Je me trouvais devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon. Je traversai le chemin, et je m'appuyai debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, c'était la bataille de Waterloo!

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le fer, la cohue de la

mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer ; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait. Quel était ce combat ? Etait-il définitif ? Napoléon était-il là en personne ? Le monde, comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage ? Mais quel sang coulait ! Chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français ? Etait-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les implacables ennemis de la France? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait en ce moment dans mon cœur ; mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

(Chateaubriand, *Mém. d'outre-tombe.*)

Bâtisses imaginaires.

Marie Éléonore de Brandebourg, veuve du grand et fameux Gustave, mère de Christine, avait la passion de bâtir. Deux architectes italiens, qu'elle payait assez largement, qui la suivaient dans tous ses voyages, et qui profitaient de sa belle humeur, ne trouvaient point de lieu agréable qu'ils n'y fissent arrêter son carrosse. Elle en descendait dans le même temps, regardait la place, leur ordonnait de faire un dessin de la ville ou du palais qu'elle méditait; et tous les jours du voyage étaient presque employés à cette chimère. Comme elle avait peu pour s'entretenir, que ses visions lui duraient toujours, que ces plans lui étaient vendus fort cher par les architectes, sans être en état de mettre deux pierres l'une sur l'autre, et qu'elle était prodigue d'ailleurs, elle fut réduite à des extrémités assez fâcheuses. La reine Christine disait d'elle : « Il est nouveau que l'on se ruine a ne point bâtir; mais si ma mère s'obstine à faire des châteaux en l'air, je suis résolue de ne pas les lui payer. »

(*Chevræana.*)

Bâton.

Dans la grande querelle entre mademoiselle Sainval aînée et madame Vestris, qui, en 1779, divisa tout le Théâtre-Français et ses habitués, Linguet, ayant pris vivement le parti de la première contre la seconde, que soutenait son amant, le maréchal duc de Duras, gentilhomme de la chambre, s'avisa d'appeler celui-ci le *bâtonnier* du théâtre, par allusion au bâtonnier de l'ordre des avocats, arbitre suprême et tyrannique contre lequel il avait eu souvent à combattre. Le grand seigneur n'était pas endurant; il lui fit donc transmettre cet avis comminatoire : « Que M. Linguet veuille bien s'abstenir de parler désormais de moi, autrement je lui promets de justifier à son égard le titre de *bâtonnier* qu'il me donne. — Eh ! tant mieux, répliqua en souriant le déterminé libelliste, qui pour tout au monde n'eût pas laissé perdre l'occasion d'un bon mot, je serais bien aise de lui voir faire usage de son bâton une fois en sa vie. » Et le lendemain la réponse, recueillie au passage par quelque versificateur à l'affût, comme il en fourmillait alors, circulait en épigramme à double tranchant, sous forme de quatrain :

Monsieur le *maréchal*, pourquoi cette réserve
Lorsque Linguet hausse le ton?
N'avez-vous pas votre *bâton ?*
Qu'au moins une fois il vous serve.

(V. Fournel, *Du rôle des coups de bâton.*)

Bâton purgatif.

Quand Madame Douairière (veuve de Gaston, frère de Louis XIII) commença à vieillir, elle devint souffrante, maingre et comme hébétée. Elle avait l'habitude d'aller aux lieux d'aisance dès que le maître d'hôtel, avec sa baguette, venait pour annoncer que l'on avait servi. Un jour, Madame avait M. Gaston à table, et elle courut ainsi dès que le maître d'hôtel entra. Celui-ci s'arrêta, et examina sa baguette par les deux bouts. M. Gaston dit : « Saint-Remi, que cherchez-vous à votre bâton? » Il répondit : « Je cherchais si mon bâton était fait de rhubarbe ou de séné ; car aussitôt qu'il paraît devant Madame, je vois qu'il purge. »

(Mme la duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Bâtonnade.

Aubri et Desbarreaux se donnaient tour à tour des coups de bâton, et ce beau jeu durait depuis quelque temps. Un jour que ce dernier en avait reçu dans une rue de Paris, un seigneur qui le connaissait, le voyant en mauvais état, le fit monter dans son carrosse, et lui demanda ce que c'était; il dit : « Ce n'est rien; c'est un coquin à qui j'avais fait donner des coups de bâton, et qui vient de me les rendre. » (*Biblioth. franç.*)

Un homme ayant reçu des coups de bâton dont il était menacé depuis longtemps, se consola en disant : « Bon! me voilà guéri de la peur. »
(*Remède contre l'ennui.*)

Bautru avait reçu des coups de bâton pour ses épigrammes. Quelque temps après, il alla voir la reine, et il avait un bâton : « Avez-vous la goutte? lui dit-elle. — Non, madame. — C'est, dit le prince de Guéménée, qu'il porte le bâton comme saint Laurent porte son gril : c'est la marque de son martyre. »
(Tallemant des Réaux.)

Deux personnes se prirent de querelle au spectacle. L'un des disputeurs dit à l'autre : « Si j'étais dehors, je vous ferais donner des coups de bâton par mes gens. — Monsieur, lui répondit celui-ci, je n'ai pas tant de gens, et je ne puis vous faire tant d'honneur; mais si vous voulez prendre la peine de sortir, je vous les administrerai moi-même. »
(*Facetiana.*)

A la suite d'un concert où il avait déployé tous les charmes de sa magnifique voix, Caffarielli fut bâtonné à Rome, dans l'antichambre du cardinal Albani, par les estafiers de l'Éminence, en retour du sans-façon dédaigneux avec lequel il avait fait attendre les plus illustres personnages de la ville éternelle, et l'assemblée du salon applaudissait à ses cris aigus, comme elle venait d'applaudir à son grand air, en répétant : « Bravo, Caffarielli! bravo, Caffarielli! »
(V. Fournel, *Du rôle des coups de bâton.*)

Bavards.

Le philosophe Pyrrhon était à Elis; excédé des interminables questions qui lui étaient faites de tout côté par ses élèves, il jeta son manteau et se sauva en traversant à la nage le fleuve Alphée.
(Diogène de Laërte.)

Un grand parleur fatiguait Aristote par des récits bizarres et fastidieux. « Eh bien! lui dit-il ensuite, n'êtes-vous pas étonné de ce que vous venez d'entendre? — Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre lorsqu'on a des pieds pour vous échapper. »

Un babillard, après s'être épuisé en vains propos, voyant qu'Aristote ne lui répondait rien : « Je vous incommode peut-être, lui dit-il; ces bagatelles vous détournent de quelques pensées plus sérieuses? — Non, répondit Aristote, vous pouvez continuer; je n'écoute pas. »

L'abbé Delille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi, il disait : « Je voudrais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde. »
(Chamfort.)

Dans un cercle, une femme qui avait de la barbe au menton, ne déparlait pas de la soirée. « Cette femme est homme, dit Rivarol, à parler jusqu'à demain matin. »

L'auteur de *Corinne*, qui redoutait l'ennui, ne pouvait souffrir ces parleurs incommodes qui ne savent pas même jeter un peu d'intérêt dans leurs longues narrations. « Comment veut-on que je les écoute, disait-elle, quand ils ne se font pas l'honneur de s'écouter eux-mêmes? »
(*Staelliana.*)

Beauté éternelle.

On parlait de la comtesse de Fiesque qui était toujours belle; Mme Cornuel disait : « Ce qui conserve sa beauté, c'est qu'elle est salée dans la folie. »

(Corbinelli, *Lettre à Mme de Grignan.*)

Mademoiselle de Lenclos, à l'âge de dix-huit ans, étant un jour seule dans sa chambre, on vint lui annoncer un inconnu, qui demandait à lui parler, et qui ne voulait point dire son nom. D'abord elle lui fit répondre qu'elle était en compagnie et qu'elle ne pouvait pas le voir. « Je sais, dit-il au domestique, que Mademoiselle est seule, et c'est ce qui m'a fait choisir ce moment pour lui rendre visite. Retournez lui dire que j'ai des choses de la dernière importance à lui communiquer, et qu'il faut absolument que je lui parle. » Cette réponse singulière donna une sorte de curiosité à Mademoiselle de Lenclos; elle ordonna qu'on fit entrer l'inconnu. C'était un petit homme âgé, vêtu de noir, sans épée, et d'assez mauvaise mine; il avait une calotte et des cheveux blancs, une petite canne fort légère à la main, et une grande mouche sur le front. Ses yeux étaient pleins de feu, et sa physionomie assez spirituelle. « Mademoiselle, lui dit-il en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme de chambre, car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler. » A ce début, Mademoiselle de Lenclos ne put se défendre d'un mouvement de frayeur; mais faisant réflexion qu'elle n'avait devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle se rassura, et fit sortir sa femme de chambre : « Que ma visite, lui dit-il, ne vous effraye point, Mademoiselle. Il est vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde; mais vous n'avez rien à craindre. Écoutez-moi avec attention. Vous voyez devant vous un homme à qui toute la terre obéit, et qui possède tous les biens de la nature. J'ai présidé à votre naissance. Je dispose à mon gré du sort de tous les humains; et je viens savoir de vous de quelle manière vous souhaitez que je dispose du vôtre. Je vous apporte la grandeur suprême, des richesses immenses, et une beauté éternelle. Choisissez, de ces trois choses, celle qui vous touche le plus, et soyez convaincue qu'il n'est point de mortel sur la terre qui soit en état de vous en offrir autant. — Vraiment, Monsieur, lui répondit-elle en éclatant de rire, j'en suis bien persuadée, et la magnificence de vos dons est si grande... — Mademoiselle, vous avez trop d'esprit, lui dit-il en l'interrompant, pour vous moquer d'un homme que vous ne connaissez pas. Choisissez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux des grandeurs, des richesses, ou de la beauté éternelle : mais déterminez-vous promptement; je ne vous accorde qu'un instant pour vous décider. — Ah! Monsieur, lui dit-elle, il n'y a pas à balancer sur ce que vous avez la bonté de m'offrir; et puisque vous m'en laissez le choix, je choisis la beauté éternelle. Mais dites-moi, que faut-il faire pour obtenir une chose aussi précieuse? — Mademoiselle, lui dit-il, il faut écrire votre nom sur mes tablettes, et me jurer un secret inviolable; je ne vous demande rien de plus. » Mademoiselle de Lenclos lui promit tout ce qu'il voulut, et écrivit son nom sur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui présenta, en lui donnant un petit coup de sa baguette sur l'épaule gauche. « C'en est assez, dit-il, comptez sur une beauté éternelle et sur la conquête de tous les cœurs. Je vous donne le pouvoir de tout charmer. C'est le plus beau privilége dont une créature humaine puisse jouir ici-bas. Depuis six mille ans que je parcours l'univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé sur la terre que quatre mortelles qui en aient été dignes, Sémiramis, Hélène, Cléopâtre et Diane de Poitiers; vous êtes la cinquième, et la dernière à qui j'aie résolu d'en faire don. Vous serez toujours charmante et toujours adorée. Aucun homme ne pourra vous voir sans devenir amoureux de vous; vous serez aimée de tous ceux que vous aimerez. Vous jouirez d'une santé inaltérable, vous vivrez longtemps, et ne vieillirez jamais. Vous ferez des passions dans un âge où les autres femmes ne sont environnées que des horreurs de la décrépitude. Ne me faites point de questions, je n'ai rien à vous répondre. Vous ne me verrez plus qu'une seule fois dans toute votre vie, et ce sera quand vous n'aurez plus que trois jours à vivre. Souvenez-vous seulement que je m'appelle *Noctambule.* » Il disparut à ces mots, et laissa

mademoiselle de Lenclos dans une frayeur mortelle.

Les auteurs de ce conte le terminent en faisant revenir le petit homme noir chez Mlle de Lenclos, trois jours avant sa mort. Malgré ses domestiques, il pénètre jusque dans sa chambre, s'approche du pied de son lit, en ouvre les rideaux. Mademoiselle de Lenclos le reconnaît, pâlit et jette un grand cri. Le petit homme, après lui avoir annoncé qu'elle n'a plus que trois jours à vivre, lui montre sa signature, et disparaît, en prononçant ces mots d'une voix terrible : « *Tremble, c'en est fait, tu vas tomber en la puissance de Lucifer* (1). »

(*Mémoir. anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Beauté irrésistible.

Olympias, informée que Philippe, roi de Macédoine, avait une passion tendre et secrète pour une dame de Thessalie, résolut de la sacrifier à sa vengeance, ne doutant point, comme on le disait, qu'elle ne se fût servie d'un sortilége pour se faire aimer du roi son mari. Quand elle l'eut en sa disposition, et qu'elle eut bien regardé ses yeux, son teint, les traits réguliers de son visage, sa taille et l'air de grandeur dont elle accompagnait ses actions : « Je vous pardonne, s'écria-t-elle, votre sortilége est dans toute votre personne, et pour vous aimer, on n'a qu'à vous voir. » (*Chevræana.*)

Belle humeur.

Courcillon, fils de Dangeau, était un intrépide original sans copie, avec beaucoup d'esprit, un fonds de gaieté et de plaisanterie inépuisable, une débauche effrénée et une effronterie à ne rougir de rien. Il fit d'étranges farces lorsqu'on lui coupa la cuisse après la bataille de Malplaquet (1). Apparemment qu'on fit mal l'opération, puisqu'il fallut la lui recouper en ce temps-ci à Versailles. Ce fut si haut que le danger était grand. Dangeau, grand et politique courtisan, et sa femme, tournèrent leur fils pour l'amener à la confession. Cela l'importuna. Il connaissait bien son père. Pour se délivrer de cette importunité de confession, il feignit d'entrer dans l'insinuation, lui dit que, puisqu'il en fallait venir là, il voulait aller au mieux; qu'il le priait donc de lui faire venir le P. de la Tour, général de l'Oratoire, mais de ne lui en proposer aucun autre, parce qu'il était déterminé à n'aller qu'à celui-là. Dangeau frémit de la tête aux pieds. Il venait de voir à quel point avait déplu l'assistance du même père à la mort de M. le prince de Conti et de M. le Prince; il n'osa jamais courir le même risque ni pour soi-même, ni pour son fils, au cas qu'il vînt à réchapper. De ce moment il ne fut plus de sa part mention de confession, et Courcillon, qui ne voulait que cela, n'en parla pas aussi davantage, dont il fit de bons contes après qu'il fut guéri.

Dangeau avait un frère abbé, académicien, grammairien, pédant, le meilleur homme du monde, mais fort ridicule. Courcillon, voyant son père fort affligé au chevet de son lit, se prit à rire comme un fou, le pria d'aller plus loin, parce qu'il faisait en pleurant une si plaisante grimace qu'il le faisait mourir de rire. De là, passe à dire que, s'il meurt, sûrement l'abbé se mariera pour soutenir la maison, et en fait une telle description en plumet et en parure cavalière, que tout ce qui était là ne put se tenir d'en rire aux larmes. Cette gaieté le sauva, et il eut la bizarre permission d'aller chez le roi et partout sans épée et sans chapeau, parce que l'un et l'autre l'embarrassait avec presque toute une cuisse de bois, avec laquelle il ne cessa de faire des pantalonnades.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

---

(1) Cette histoire, réchauffée pour Mademoiselle de Lenclos, fut imaginée plus d'un siècle avant sa mort, à l'occasion de Louise de Budes, seconde femmes de Henri Ier, connétable de Montmorenci, laquelle mourut en 1599. Cette dame, qui avait été extrêmement belle, devint, un moment après sa mort, si noire et si hideuse qu'on ne la pouvait regarder qu'avec horreur; ce qui donna lieu à divers jugements sur la cause de sa mort, et fit conclure que le diable, avec qui l'on suppose qu'elle avait fait un pacte dans sa jeunesse, était entré dans sa chambre, sous la figure d'un petit vieillard habillé de noir, et l'avait étranglée dans son lit.

(1) « On dit qu'il soutint cette opération avec une fermeté qui paraît au-dessus de l'humanité. Il était entouré de ses amis, avec lesquels il causa pendant tout le temps qu'on lui coupait la cuisse, comme si l'on eût fait l'opération à un autre, sans changer de visage, et sans jeter un cri ni une larme. » (Colle, *Journal.*)

M. de Courcillon demanda à Louis XIV, pour récompense de sa blessure, qu'il lui accordât la croix de Saint-Louis. Il était fort jeune, et n'avait pas le nombre d'années compétent pour l'obtenir, et, dans les commencements de l'établissement de cet ordre, Louis XIV ne croyait pas pouvoir pousser la régularité trop loin à cet égard; ce qui fut la cause qu'en la lui accordant, le roi lui dit : « Monsieur de Courcillon, je vous donne volontiers la croix de Saint-Louis, quoiqu'il vous manque encore tant d'années de service. — Oui, Sire, et une cuisse ! » reprit en riant M. de Courcillon.

(Collé, *Journal.*)

Belle ruine.

Madame de *** a toute la beauté qu'on peut avoir sans jeunesse, et, avec une extrême maigreur, sa figure est noble, imposante et régulière. Le baron de Breteuil, qui revient d'Italie, a dit d'elle en la voyant : « C'est le Colisée ! » Malgré la majesté de cette image, on peut douter que Madame de *** soit flattée d'un tel éloge. Quelle femme de quarante ans s'enorgueillirait d'être comparée à la plus belle ruine du monde !

(Mme de Genlis, *Souvenirs de Félicie.*)

Belles vues (*Amateur de*).

Pendant mon séjour à Bevergen, un soir, me promenant dans un bois voisin de la ville, j'aperçus un groupe de paysans occupés à abattre un taillis et à scier des troncs d'arbre. Je ne sais pourquoi je m'avisai de leur demander si c'était qu'on voulait percer une nouvelle route en cet endroit. Après s'être regardés les uns les autres en riant, ils m'engagèrent à continuer mon chemin et à répéter ma question à un *monsieur* que je verrais debout sur une petite élévation en face de la forêt. En effet, je rencontrai quelques instants après un petit vieillard, d'une figure pâle, en redingote boutonnée, ayant sur la tête un bonnet de voyage et une sorte de carnassière sur le dos. Il était armé d'une longue vue, qu'il dirigeait fixement vers le lieu où j'avais laissé les paysans. En m'entendant approcher, il repoussa les tuyaux de sa lunette, et me dit vivement : « Vous venez de la forêt, Monsieur ; où en est le travail ? » Je racontai ce que j'avais vu. « C'est bien dit-il, c'est bien. Depuis trois heures du matin (il pouvait être alors environ six heures du soir), je suis ici de faction, et je commençais à craindre que la lenteur de ces imbéciles, quoique je les paye assez cher, ne fît tout manquer ; mais j'espère maintenant que, grâce à Dieu, la perspective s'ouvrira à l'instant favorable. »

Alors il allongea de nouveau sa longue-vue, et la tourna vers la forêt avec une attention extrême.

Quelques minutes après, une étendue considérable du bois tomba tout à coup, et une perspective s'étant ouverte comme par enchantement (1), je découvris au loin un admirable amphithéâtre de montagnes, et au milieu les ruines d'un vieux château, vivement éclairées par les dernières lueurs du soleil couchant. C'était vraiment un magnifique spectacle.

Le petit vieillard demeura environ un quart d'heure en contemplation à la même place, exprimant son ravissement par quelques cris bizarres et par des trépignements. Quand le soleil eut tout à fait disparu, il replia de nouveau sa lunette, l'enfonça dans sa carnassière, et, sans me saluer, sans m'adresser une seule parole, sans paraître songer le moins du monde à moi, il s'enfuit à toutes jambes.

J'ai su depuis que cet original de premier ordre était le baron de Reinsberg. Comme le fameux baron Grothus, il voyageait continuellement à pied et passait sa vie à faire la chasse aux belles perspectives avec une sorte de fureur. Arrivait-il dans une campagne où, pour se procurer un point de vue pittoresque, il fallait abaisser une colline, abattre une forêt, démolir des maisons, il ne s'effrayait d'aucune dépense, d'aucun obstacle, et employait aussitôt son or et son éloquence à faire servir à ses projets les propriétaires et les ouvriers maçons, bûcherons, mineurs, ou autres. On raconte qu'une fois il s'était mis en tête d'incendier une grande métairie du Tyrol entièrement neuve ; on avait eu beaucoup de peine à l'en dissuader.

(1) Ce trait rappelle celui du duc d'Antin faisant tomber tout d'un coup, sous les yeux de Louis XIV, un bois qui masquait la vue, et dont il avait fait scier successivement tous les arbres pendant la nuit. (V. [illegible])

Jamais on ne l'avait vu traverser deux fois le même pays.

(Hoffmann.)

Bénéfices.

Un abbé, ou, pour mieux dire un aspirant à l'être, car il n'avait point encore d'abbaye, parlant un jour à M. Despréaux contre la multiplicité des bénéfices, lui disait : « Se peut-il que tels et tels, qui passent pour de si habiles gens, et qui effectivement le sont beaucoup, puissent s'aveugler aussi malheureusement qu'ils le font! A moins de s'inscrire en faux contre la doctrine des apôtres et contre les décisions des conciles, ne savent-ils pas quel péril est attaché à la multiplicité des bénéfices! J'ai pris les ordres sacrés et suis, sans vanité, d'une des premières maisons de la Touraine. Il y a une espèce d'obligation à un honnête homme de soutenir sa naissance; mais je vous proteste que si je puis parvenir à obtenir une abbaye, ne fût-elle que de mille écus, elle fixera mon ambition, et qu'il n'y aura aucun appât qui puisse ébranler la résolution que je fais. » Quelque temps après, il s'en présenta une de sept mille livres de rente, qu'il demanda, et qu'il obtint. L'hiver suivant, il s'en présenta une autre de huit mille, qu'il obtint encore. Pendant qu'il avait le vent en poupe, un prieuré simple de six mille livres de rente étant encore survenu à vaquer, il le sollicita avec tant d'empressement, qu'il trouva le moyen de l'avoir. M. Despréaux, lui voyant accumuler tant de bénéfices considérables l'un sur l'autre, lui fut rendre visite, et lui dit : «Monsieur l'abbé, qu'est devenu ce temps de candeur et d'innocence où vous trouviez la multiplicité des bénéfices si dangereuse? — Ah! monsieur Despréaux, lui répondit-il, si vous saviez que cela est bon pour vivre! — Je ne doute point, lui répliqua M. Despréaux, que cela ne soit bon pour vivre; mais pour mourir, monsieur l'abbé, pour mourir! »

(Boursault, *Lettres nouvelles.*)

Berceuses (les) du banquier Beaujon.

Le sieur Beaujon, ancien banquier de la cour, se couchait ordinairement sur les neuf heures; alors il admettait ce qu'il appelait ses Berceuses. C'étaient de jeunes et jolies femmes, qui venaient lui faire des contes et l'endormir. Elles étaient au nombre de cinq ou six, toutes femmes comme il faut, mais bien payées pour cela. Cette dépense allait peut-être à deux cent mille livres chaque année. Quand il était assoupi, on descendait, on servait un splendide souper, et l'on s'amusait quelquefois jusqu'au réveil du sieur Beaujon, qui se levait à quatre ou cinq heures du matin (1).

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Bêtise et sottise.

Madame de Créqui me disait du baron de Breteuil : « Ce n'est, morbleu! pas une bête que le baron; c'est un sot. »

(Chamfort.)

Bévues.

Un théologien, auquel on demandait ce que signifiait le mot de *cabale*, répondit que c'était un scélérat et un homme diabolique qui avait écrit contre Jésus-Christ.

Boileau, à propos de sa traduction de Longin, fut regardé comme un profond chimiste par un seigneur de la cour, qui le félicita de son traité *du sublimé*.

Peu de temps après l'apparition de la *Tactique militaire* de Guibert, une dame dit à l'auteur : « J'ai lu votre *Tic-Tac;* c'est charmant. »

Dumarsais, ayant publié ses *Tropes*, reçut force compliments d'un individu qui prenait ce livre pour l'histoire d'un peuple d'Amérique (2).

(L. Lalanne, *Curiosités litt.*)

Même les gens d'état, et les plus

(1) « A cinquante ans, Beaujon se plaignait de ne plus dormir. Bouvard, son médecin, lui envoya une barcelonnette et deux berceuses. » (*Dict. de la conversat.*) Les berceuses de Beaujon sont restées célèbres, et ont fourni texte aux récits les plus étranges et les plus colorés.

(2) ...la synecdoche et la métonymie,
Grands mots que Pradon croit des termes [de chimie.
(Boileau.)

Voir aussi la fable de La Fontaine : *le Singe et le Dauphin.*

grands n'entendent pas des mots qui se sont faits français, que d'autres entendent, et dont ils usent. Le grand roi François, père des lettres et appui des lettres, étant un jour à table, feu Boivin lui présenta des épigrammes, et bien que le roi dînât, il ne laissa pas, en mangeant, de lire ces épigrammes, et toutes les fois qu'il mangeait un morceau, il disait toujours : « Voici de bons épigrammes (1). » Un chevalier de l'ordre, grand seigneur, et des principaux de sa cour, voyant le roi, lequel en soupant disait toujours : « Voici de bons épigrammes, » pensa que ce devait être quelque bonne viande qu'il mangeait, qui avait nom épigramme, et regardait sur la table s'il ne pourrait point remarquer quelle viande c'était que ces bons épigrammes.

Ce seigneur, étant de retour en son logis, va dire à son cuisinier : « Tu ne me fais point manger d'épigrammes. Je viens du dîner du roi ; il n'a mangé autre chose à son dîner, et les a trouvés si bons qu'il ne se pouvait tenir de dire : *Mon Dieu, les bons épigrammes !* Tu ne sais rien en ton état, et cela est si commun chez le roi ! » Le cuisinier fâché répond à son maître : « Monsieur, comment voulez-vous que je vous accoutre et que je vous serve cette viande d'épigrammes que le roi trouve si bonne, puisque je ne sais ce que c'est, ni à quelle sauce elle se mange ? Que si j'en avais vu, je dépiterais tous les cuisiniers du roi de faire mieux. » Ce seigneur, dès le lendemain, envoie un de ses gens au maître d'hôtel de chez le roi, le priant de lui envoyer, de la cuisine du roi, des épigrammes, que le roi, le jour avant, avait trouvés si bons à son dîner. Ce maître d'hôtel, qui avait assisté au dîner du roi, se doutant bien de ce qui en était, étant un petit peu plus savant que son compagnon d'armes, va répondre à ce gentilhomme : « Mon ami, allez dire à Monsieur qu'il n'aura point d'épigrammes ; que c'est une viande royale, et que je n'en oserais bailler. » Le maître d'hôtel, après avoir fait ce refus, vint trouver le roi, et lui conta comme un tel lui avait fait demander des épigrammes, qu'il avait hier trouvés si bons à son dîner, dont il l'avait refusé tout à plat. Puis va dire au roi : « Vous le verrez bien bouffer contre moi ; car je m'assure qu'il s'en plaindra à vous. » Je vous laisse à penser si le roi ne trouva pas bonne cette rencontre, et s'il en fut aise. Ce friand d'épigrammes ne faillit de venir trouver le roi, et l'ayant salué, il ne disait mot. Le roi, se doutant bien de ce qui en était, lui demande : « Hé ! qu'as-tu, mon père ? — Tête-Dieu (ainsi jurait-il), va-t-il répondre au roi, « c'est votre capitaine Borguet (ils étaient si familiers qu'il l'appelait toujours ainsi), qui m'a refusé de me bailler de votre cuisine des épigrammes, que vous trouviez si bons hier à votre dîner. » Le roi, plus assuré de la rencontre que jamais, se prit si fort à rire qu'il fut contraint de déclarer à ce seigneur, qu'il aimait bien, tout ce qui en était.

(Guill. Bouchet, *Serée XXXV.*)

(1) Le mot était originairement masculin.

Dans un procès qu'avait Michel de St-Martin, le clerc de son procureur, trouvant dans ses qualités : *Protonotaire* du saint-siége apostolique, et ne sachant ce que voulait dire ce mot, mit dans ses écritures, — au lieu de *Protonotaire*, — *Propriétaire* du saint-siége. Son avocat, qui était huguenot et homme d'esprit, bien loin de corriger cette bévue, la laissa exprès pour s'en divertir. Comme on plaidait cette affaire, lorsqu'il fut question de décliner les qualités de sa partie, il prit en main les écritures et lut : « M. de St-Martin, docteur en théologie et propriétaire du saint-siége apostolique. » En prononçant le mot de Propriétaire, il dit, en regardant les juges : « Notez, Messieurs, que le pape n'est que son fermier. »

(*Ménagiana.*)

Un étranger se trouvant à dîner chez M. de la Michaudière, grand prévôt de Paris, et l'entendant appeler *la Michaudière* (l'ami Chaudière), ne se crut pas assez lié avec lui pour l'appeler son *ami*, il se contenta de le nommer pendant tout le repas *monsieur Chaudière* (1).

(*Bièvriana*)

(1) V. à *Revues d'auteurs*, l'anecdote de lady Morgan.

Une femme disait à une de ses amies : « J'ai été hier aux Français. — Qu'y donnait-on ? — *Rhadamiste et Zénobie.* — Comment trouvez-vous cela? — Ma foi, répondit la dame, je n'ai vu que *Rhadamiste*, je n'ai pas eu le temps de rester à *Zénobie.* »

Dans les villes de province, les gentilshommes de la chambre étaient remplacés par les officiers municipaux, souvent peu experts en matière théâtrale. Un jour, l'un de ces magistrats manda un musicien de l'orchestre, et le tança vertement sur sa négligence : « Vous vous reposez la moitié du temps, dit-il, pendant que les autres violons jouent. — Mais je ne joue pas du violon, monsieur ! — Vous mentez, je vous en ai vu un. — Je joue de la quinte. — De la quinte! de la quinte! Ne faites pas l'insolent, croyez-moi, et qu'il ne vous arrive plus de rester les bras croisés quand les autres jouent. — Monsieur, je comptais mes pauses? — Qu'est-ce que c'est ? compter des pauses, des gaudrioles! — Mais non, monsieur, il y avait un *tacet allegro.* — Comment, *tacet allegro!* Je crois que vous me tenez des propos. En prison! Ah! je vous apprendrai à vous moquer d'un homme en place! »

Un jour qu'on jouait la *Métromanie* à Toulouse, un capitoul s'offensa tout rouge, en entendant le vers suivant :

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

Il voulait faire cesser le spectacle et arrêter l'auteur. N'ayant pu venir à bout de ce dernier projet, parce que le délinquant habitait Paris, il se vengea du moins en proscrivant à jamais la *Métromanie* à Toulouse. Quelques jours après, le même capitoul ordonna l'arrestation du nommé Molière, qu'on lui apprit être l'auteur de l'*Avare*, parce qu'il avait cru voir une allusion à sa propre histoire dans la scène où Harpagon est volé par son fils. Quand il apprit qu'on ne pouvait mettre son décret à exécution, parce que Molière était mort depuis quatre-vingts ans : « De quels diables d'auteurs se sert-on là! s'écria-t-il. Que ne nous donne-t-on des comédies de gens connus! »

(Victor Fournel, *Curiosités théâtrales.*)

Un autre capitoul venait d'assister à l'opéra-comique des *Femmes vengées*, que le parterre redemanda à l'acteur qui vint annoncer ; il s'opposa à cette seconde représentation, à cause de l'indécence de l'ouvrage. L'acteur y substitua *Béverley*, pièce en *vers libres* de M. Saurin : « Comment! s'écria le capitoul indigné, encore une pièce en vers libres, quand c'est pour cela que j'interdis les *Femmes vengées!* Relâche au théâtre pour huit jours (1) ! »

(Rigoley de Juvigny, *Vie de Piron.*)

Au moment de partir pour la Conciergerie, je demande s'il m'est permis d'emporter quelques livres. On me répond que oui, pourvu qu'on sache quels sont ces livres. « J'emporte, leur dis-je, s'ils ne vous sont pas suspects, Epictète, Marc-Aurèle et Thomas A-Kempis. » Ces trois auteurs passent sans difficulté, à la faveur de leur obscurité. Mais le Tasse m'étant tombé sous la main, j'eus la maladresse de l'appeler par le titre de l'ouvrage plutôt que par le nom de l'auteur. « Vous me permettrez, continuai-je, d'y joindre *la Jérusalem délivrée* ? — Pour celui-là, me dit gravement l'inspecteur, cela n'est pas possible. » Je ne devinai pas ce que le Tasse pouvait avoir à démêler avec les captureurs de l'an II de la République. J'insistai ; le gendarme s'approche de moi, m'appuie la main sur l'épaule en signe d'intérêt et me dit à voix basse : « Citoyen, croyez-moi, laissez ce livre-là ; tenez, dans ce moment-ci, tout ce qui vient de Jérusalem ne sent pas bon. — Vous avez raison, répondis-je au faquin, marchons! »

(Beugnot, *Mémoires.*)

(1) On a brodé et varié ces anecdotes en cent façons diverses. Tel est, par exemple, le trait de ce commandant qui aperçoit dans une salle d'école de régiment un banc rompu et demande : « Qui a cassé ce banc? — Commandant, ce banc a été rompu par *vétusté.* — Qu'on mette *vétusté* pour quinze jours à la salle de police. »

Il y avait, sous la Restauration, un célèbre maréchal de France, aussi grand soldat que peu latiniste, et qui fut ministre de la guerre sous le règne de Louis XVIII. Le royal auteur de la *Famille Glinet* aimait beaucoup, dans ses heures de gaieté, qui étaient rares, à faire des citations latines. Un jour, le conseil s'occupait d'une question importante et dont le roi voulait avoir promptement la solution. En se séparant de ses ministres, les dernières paroles que Louis XVIII leur dit furent : *macte animo!*

L'illustre maréchal sourit en bon courtisan; mais comme en sortant il rencontra quelqu'un qui lui demanda comment était le roi ce jour-là :

« Sa Majesté, répondit le maréchal, a été d'une humeur massacrante à la fin de la séance; elle nous a congédiés en nous traitant d'*animaux*. C'est à n'y rien comprendre! »

(Xavier Eyma.)

Quand la coulisse disparut de la Bourse, on envoya en Belgique le télégramme suivant, destiné à faire connaître cet événement et quel avait été ce jour-là le mouvement des fonds à la petite Bourse du passage de l'Opéra :

— *Parquet Opéra descendu. Coulisse interdiction de jouer* (Signé) *Robert.*

Il fut ainsi traduit par un journal belge :

Le parquet de l'Opéra est descendu dans la coulisse : par suite de cet accident, on a interdit la représentation de Robert le Diable.

— Après l'attentat d'Orsini, on transmit en Allemagne cette dépêche :

— *Machine infernale; Empereur et Impératrice saufs. Général Roguet blessé.*

Ce qui fut lu :

Un général et le petit chien (*roquet*) *de l'Impératrice ont été blessés.*

(M. Ducamp, *Paris.*)

Un jeune Anglais, à l'heure du *lunch*, errait, perdu, aux alentours de la gare du chemin de fer du Nord. Il avait bien besoin de manger, mais il ne retrouvait pas son chemin, et ne savait à qui s'adresser, ignorant complétement le français.

Il accoste un employé du chemin de fer, et lui débite une phrase à laquelle celui-ci ne comprend rien. Aussi la lui fait-il répéter trois ou quatre fois. A la fin, il distingue le mot *ham*, qui revenait plusieurs fois sur les lèvres de l'Anglais.

« Ham!

— Yes, Ham. »

L'employé le conduit au guichet des départs. Il lui fait signe de donner de l'argent. L'étranger, peu familier avec la monnaie française, met dans sa main des louis, des pièces d'argent et fait signe à son guide de prendre. Celui-ci fait passer au guichet une certaine somme, et on lui repasse un billet qu'il remet à l'Anglais. Puis il le pousse dans une salle d'attente.

« Ham, dit-il au préposé aux billets.

— Très-bien!... » fait celui-ci, et il lui fait signe d'aller tout droit.

Un nouvel employé, remarquant qu'il ne parlait pas français, regarde son billet et le fait entrer dans un compartiment de première. Le train part. L'Anglais est ahuri.

Deux heures après, il arrive à destination. Il était exaspéré. Justement il se trouve en face d'un employé qui comprend sa langue. Explication.

L'Anglais avait demandé à Paris qu'on lui indiquât un endroit où il pourrait manger une tranche de jambon. En anglais, *jambon* se dit *ham*.

On lui avait fait faire trente lieues, et il tombait d'inanition.

Un économiste presque illustre, qui préparait un énorme ouvrage sur l'enquête agricole, se promenait, au commencement de juin, dans les environs de Clermont.

Trois personnes le suivaient, ouvrant l'oreille à ses discours, buvant ses paroles, car ses arrêts font loi.

« Belles campagnes! murmurait le docte personnage, culture entendue, paysages admirables!»

La compagnie approuvait.

Enfin on arrive à un champ d'orge.

« Beau blé! exclame le théoricien, blé superbe! »

Les auditeurs sont un peu surpris,

mais ils croient à un *lapsus*, et comme ils sont fort polis, ils approuvent encore.

Mais voilà qu'au champ d'orge un champ de seigle succède. Le savant s'arrête, légèrement inquiet :

« C'est particulier, murmure-t-il, c'est singulier !

— Quoi donc?

— Ce blé est plus haut que l'autre, oh ! mais bien plus haut ! A quoi diable cela tient-il?

— Mais, c'est bien simple, répond un des auditeurs, qui du coup a toisé l'homme, c'est du blé de deux ans. »

Le savant avait tiré son calepin et prenait des notes.

Bévues d'auteurs et de savants.

Le savant abbé Thiers, dans une polémique contre Mabillon, écrivit que *tout livre*, comme disait Philon, *est toujours bon* par quelque endroit. Mais le passage de Philon : *omnis bonus liber*, signifie : *Tout homme de bien est libre.*

— L'abbé Prévost, traduisant le voyage de Towston, a rencontré une phrase fort simple, où il est dit que le navigateur anglais employa une *bonnette*. Mais l'auteur de *Manon Lescaut* n'avait aucune idée des termes de marine, et il rendit ainsi le passage : « Il suspendit à son mât un *vieux bonnet* avec lequel il se conduisit à l'île de Wight. »

— L'abbé Vial dit, nous ne savons dans quel ouvrage, que l'archevêque de Cantorbéry avait fait placer des *canons* dans les stalles de sa cathédrale. Malheureusement pour le pauvre traducteur, le mot anglais *canon* signifie aussi chanoine.

— Le comte de Tressan ayant, dans un passage de l'Arioste où il est question d'un cap peu élevé, rendu l'expression de *capo basso* par le cap de *Capo-Basso*, le surnom lui en resta. On ne l'appela plus que le comte de *Capo-Basso*.

— Le savant théologien Vasquez a pris l'édit de l'empereur Constant en faveur des monothélites (*Typus Constantis*) pour un hérétique, disciple de Paul Monothélite.

— Un Italien, Ferdinand Fabiani, citant dans un de ses livres en l'honneur de son compatriote Cimpiani, une histoire française de voyages en Italie, prit pour le nom de l'auteur de ce dernier ouvrage les mots suivants qui se trouvaient au bas du titre : *Enrichi de deux listes*. Et il fait observer avec soin que M. *Enrichi de deux listes* n'a pas manqué de rendre à M. Cimpiani toute la justice qu'il mérite.

— Donat Acciajuoli, érudit florentin du 15e siècle, est auteur d'une traduction latine de quelques *Vies* de Plutarque et d'une *Vie* de Charlemagne. Comme ces ouvrages ont été souvent réunis ensemble, Georges Wicelius, qui n'était pas fort versé dans la chronologie, donna la *Vie de Charlemagne* comme traduite du grec de Plutarque !

— L'auteur le plus ancien du parlement de Toulouse s'appelle *Capella Tolosana*, suivant l'avocat Bretonnier, qui a pris le nom d'un tribunal (la chapelle Toulousaine), pour un nom d'homme.

(L. Lalanne, *Curiosités littéraires.*)

Le cardinal de Richelieu avait écrit un *Catéchisme ou Instruction chrétienne*, qu'il fit imprimer. Il y disait en un endroit : « C'est comme qui entreprendrait d'entendre le *More* de Térence, sans commentaire. » Il aurait dû mettre : Terentianus Maurus. Le cardinal prenait un vieux grammairien latin, dont nous avons le livre, pour un des personnages de la comédie romaine.

(Tallemant des Réaux.)

J'ouvre le *Dictionnaire portatif des théâtres* à la lettre F, et je découvre dans le catalogue des pièces *le Fourbe parachevé*. C'est le titre que l'auteur donne à une comédie, jouée sur la scène française le 14 février 1693. J'ai vu dans les registres de la comédie qu'en effet, ce jour-là, on avait donné une pièce intitulée *le Fourbe*, et que cette pièce avait été si mal reçue du parterre que les comédiens n'avaient pu l'achever. L'acteur qui tenait alors les registres se contenta d'écrire sur son journal, *le Fourbe, pas achevé*. Les auteurs de l'*Hist. du Théâtre-Français*, ayant mal lu ces deux derniers mots, écrivirent *parachevé*, au lieu de *pas achevé*, prenant pour le titre de la pièce ce qui annonçait sa chute. Après eux, le cheva-

lier de Mouhy et l'auteur du *Dictionnaire portatif* copièrent cette faute.

(Fréron, *Année littéraire.*)

Dans les démolitions et fouilles faites à Belleville et aux environs des carrières, par ordre de la police, on a trouvé une pierre avec des caractères; on l'a crue digne de l'examen de messieurs de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; en conséquence elle leur a été apportée à grands frais. Les commissaires nommés pour l'explication se sont donné beaucoup de peine, afin de rendre les lettres lisibles. Voici quelles elles sont, et l'ordre figuré de leur arrangement :

```
I                 C
          J
          L
          E
C                 H
    E         M
      I     N
    D         E
S   A     N   E   S
```

Mais quand il a fallu rechercher dans quelle langue étaient écrits ces caractères, et ce qu'ils signifiaient, ils se sont inutilement cassé la tête. Ils ont consulté M. Court de Gébelin, le savant auteur du *Monde primitif*, et l'homme le plus versé dans la connaissance des hiéroglyphes; il s'est avoué incapable d'y rien comprendre. Le bedeau de Montmartre, entendant parler du fait et de l'embarras des académiciens, a prié qu'on lui fit voir la pierre; et, sans doute instruit de son existence antérieure, il en a donné sans difficulté la solution en assemblant simplement les lettres, qui forment ces mots français : *Ici le chemin des ânes.* Il y avait dans ces cantons des carrières à plâtre, et c'était une indication aux plâtriers qui venaient en charger des sacs sur leurs ânes, dont ils se servent pour cette expédition.

(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Un des plus fameux antiquaires de Paris se desséchait depuis trente ans à la recherche de certains objets d'antiquité. On lui apporta un jour une assiette brune qui avait un air passablement antique, et qu'on lui présenta comme trouvée avec des ossements dan une espèce de tombeau; il fut enchanté de ce cadeau. « Voilà, dit-il, la preuve incontestable que les anciens donnaient à dîner aux morts dans de petits plats. » Il tourna l'assiette de tous côtés, et faillit tomber de joie en découvrant au-dessous ces lettres mal marquées : POMANS. Il les étudia un quart d'heure et les ponctua ainsi : P. O. MAN. S., puis avec une jouissance inexprimable, il s'écria : « PUBLII OVIDII MANIBUS SACRIS !... *Aux mânes sacrés de Publius Ovidius !...* » On sent quel trésor il eût dès lors fallu pour payer un objet aussi rare. L'antiquaire entreprit une dissertation dans laquelle il faisait entrer toute l'histoire d'Ovide; mais au bout de huit jours il reçut la visite d'un autre savant à qui il montra son assiette; celui-ci l'examina froidement. « Mon cher ami, dit-il ensuite, vous prenez cela pour une antiquité? — Oui, certes; et pour une des plus rares. — Eh bien! j'en ai une pareille qui sert de plat à ma chatte. — Oh ciel! mais c'est un meurtre! Ah! mon ami, donnez-la-moi. — Mon cher, reprit gravement le savant flegmatique, vous en aurez de toutes semblables, autant qu'il vous plaira, à trois sous la pièce, chez le faïencier du coin : elles sortent de la fabrique de M. Pomans, en Champagne, et ce sont des antiquités qui n'ont pas quatre ans d'existence. »

L'antiquaire confondu brisa son assiette tumulaire; mais cette leçon ne l'empêcha pas d'acheter, en 1817, un bocal à cerises, de quatre litres, pour une urne sépulcrale trouvée auprès de Lyon (1).

(*Choix d'anecdotes.*)

C'était vers 1840, je crois; il s'agissait de traduire une inscription carthaginoise.

Le général Duvivier avait donné cette version :

« *Ici repose Amilcar, père d'Annibal, comme lui cher à la patrie et terrible à ses ennemis.* »

M. de S. soutenait cette autre version :

« *La prêtresse d'Isis a élevé ce monu-*
« *ment au Printemps, aux Grâces et aux*
« *Roses, qui charment et fécondent le*
« *monde.* »

(1) V. *Méprise.*

Les deux savants s'entêtant chacun dans sa traduction, l'Académie des inscriptions et belles-lettres se vit contrainte de nommer un expert, dont voici la traduction :

« *Cet autel est dédié au dieu des vents* « *et des tempêtes, afin d'apaiser ses co-* « *lères.* »

Qui sait maintenant si l'expert n'a pas donné à son tour une traduction de fantaisie?

(J. Denizet, *Messag. de la science.*)

Lady Morgan était arrivée d'Angleterre avec des lettres de recommandation pour mes amis, et dans l'intention d'écrire un ouvrage sur la France. Mais ces Messieurs furent mis en gaieté par l'idée de lui donner des renseignements plus excentriques que véridiques... Il resta quelque chose de leurs plaisanteries, comme celle-ci. Il y avait un député voltairien et tapageur, se nommant M. l'Abbey de Pompières, qu'elle a inscrit dans son livre comme un respectable et pieux ecclésiastique.

(Mme Ancelot, *Un Salon de Paris.*)

On lit dans un Dictionnaire bien connu, publié en 1853 : « Ham, ch.-l. de canton du département de la Somme,... célèbre château fort qui sert de prison d'État, où est détenu *en ce moment* le prince Louis-Napoléon. » — L'auteur du Dictionnaire avait tout simplement coupé sa notice chez l'un de ses prédécesseurs, sans songer à faire le changement.

La *Presse*, en rendant compte de la réception de M. Octave Feuillet à l'Académie française (janv. 1863), la rangea par inadvertance sous la rubrique : *Crimes et délits.*

Un docte théologien du *Siècle* écrit : On a détruit la liturgie gallicane; on l'a remplacée par la liturgie romaine : on a forcé les Français à prier dans une langue qu'ils ne connaissaient pas. »

L'auteur croit que la liturgie gallicane était écrite en français, comme celle de l'abbé Châtel. Voilà un million de lecteurs bien renseignés !

(G. de Flotte, *Bévues parisiennes.*)

« Éphémérides. 1er mai 1727 — « Mort du diacre Pâris, prêtre fameux. » (Eugène d'Auriac.) *Prêtre* est bon, après *diacre.* — On raconte que Napoléon Landais avait dit dans son *Dictionnaire : espèce de prêtre.* — On lui fit comprendre sa bévue; les éditions suivantes portèrent : *Diacre,* — *Prêtre parvenu au diaconat.* — C'est mieux que *le Siècle.*

— « Au règne de Louis XIV, la gloire de Racine, celle de Corneille, de Molière, de Buffon (!!!), de Bossuet, de Fénelon, de Pascal, etc... » — (8 janvier. — *Une amélioration à introduire dans l'enseignement classique.* — Louis Jourdan.)

Introduire Buffon parmi les gloires du siècle de Louis XIV, c'est un singulier moyen d'améliorer l'enseignement classique.

— « S. A. I. Mme la duchesse de Brabant vient d'accoucher d'une princesse, hier, 22 mai. — Les premiers symptômes d'une délivrance très-prochaine s'étaient déclarés ce matin. » (22 mai. — Moniteur du soir).

Quel phénomène que ces premiers symptômes se déclarant le lendemain de la délivrance! (*Id.*)

— Le *Moniteur* (août 1864) rend compte d'une représentation à l'Opéra, à laquelle assistait le roi d'Espagne : « L'Opéra, ruisselant de lumières, attendait ses illustres visiteurs, qui sont arrivés à neuf heures moins quelques minutes. En même temps que Leurs Majestés descendaient de voiture, le personnel diplomatique, en grand uniforme, montait derrière elles les marches de l'Opéra. »

Donc, le personnel diplomatique *montait derrière Leurs Majestés* les marches de l'Opéra, en *même temps* que Leurs Majestés *descendaient de voiture.* Donc, Leurs Majestés sont descendues de voiture en haut des marches de l'Opéra. (*Id.*)

La question des trichines est si palpitante que j'ai dévoré la revue des sciences du *Constitutionnel* de ce matin, consacrée uniquement à l'étude du monstre. J'ai appris là que c'est un physiologiste allemand, le docte Schinkengift, qui aurait cru découvrir le poison du jambon. Un doute m'est venu toutefois à cette révélation, et je la soumets humblement à l'illustre M***. *Schinken* signifie jambon, et *gift* poison. M**** est-il bien sûr de n'avoir pas pris le Pirée pour un homme?

(H. de la Madeleine, *Chronique* du *Temps*.)

Cela rappelle la Vénus du sculpteur *Milo*, et, dans un sens inverse, les meubles de *boule*.

Le rédacteur scientifique d'un journal, l'un des vulgarisateurs les plus autorisés, rendait compte d'une communication faite à l'Académie des sciences, au sujet d'un produit industriel ou pharmaceutique extrait d'un insecte bien connu, la cétoine. Le chroniqueur regrettait l'extrême concision de cette communication. Il aurait voulu qu'on indiquât de quelle partie de la *plante* il était tiré : des racines, de la tige ou des feuilles? Il avait pris un insecte pour un végétal, un scarabée pour une fleur.

(Vapereau, *Année littéraire*, 8e année.)

Un chroniqueur populaire, parlant du cœur de Voltaire remis à la Bibliothèque impériale, a écrit : « Ce cœur, illustre *vertèbre*. » — Ailleurs, il parle des éperons des centaures.

Ailleurs, il fait verser par un amphitryon un verre de vin de Constance, « qui date du concile ». Il n'y a qu'un malheur, c'est que la ville de Constance (Suisse), où eut lieu le concile, est à quelques milliers de lieues de la ville de Constance (Cap de Bonne-Espérance), où se récolte le vin.

— Au mois de septembre 1865, le *Siècle* attribuait au Psalmiste le *Quos perdere vult Jupiter dementat*. Voilà le psalmiste métamorphosé en adorateur de Jupiter.

Le *Theatrum mundi*, de Gallucci, est un traité d'astrologie. Lenglet-Dufresnoy, qui n'avait jamais vu ce livre, crut pouvoir en parler d'après le titre, et le jugea de la manière suivante : « Passable pour les faits qui regardent l'histoire universelle, et meilleur pour ce qui intéresse l'Europe. »

— Argelati, citant les *Satire de Giovenale de Summaripa*, imprimées *appressa Fluvio Silese*, (c.-à-d. près du fleuve Sile, à Trévise), dit que cet ouvrage fut exécuté par les presses de *Fluvio Silese*.

— Coëffeteau, dans sa version de Florus, a traduit Corfinium, nom de ville, par le capitaine Corfinius.

— Lebrun des Charmettes, qui a publié 4 vol. in-8° sur Jeanne d'Arc, dit que Gerson fit *imprimer*, en 1429, un écrit pour défendre la Pucelle. Et l'imprimerie n'a été découverte que dix ans plus tard.

(L. Lalanne, *Curiosités bibliographiques*.)

Les deux frères de Sainte-Marthe ayant rapporté quelque chose dans la layette de Champagne cotée F, le père Macedo, dans sa *Lusitano-Gallia*, cite cela, et fait un homme d'un tiroir : *Franciscus Lavette Campanus*.

(*Hexaméron rustique*.)

M. Jules Janin a appelé le homard : *le cardinal des mers*. Il se figurait sans doute que le homard était fourni tout cuit par l'Océan.

Bévues bibliographiques.

Prosper Marchand, dans son *Histoire de l'origine de l'imprimerie*, indique de nombreux exemples de bévues bibliographiques puisés dans divers catalogues, par ex. : les *Histoires éthiopiques* d'Héliodore, roman bien connu, rangées dans l'histoire de l'Éthiopie; un ouvrage irréligieux de Collins : *Discourse of the grounds and reasons of christian Religion*, placé parmi les défenseurs de l'inspiration et de la divinité des Livres saints; des imprimeurs transformés en auteurs, des doges de Venise transformés en imprimeurs, etc.

— Un opuscule en vers de Pierre Gringoire : *La chasse du cerf des cerfs* (1510), est relatif aux querelles qui existaient alors entre le roi de France et le pape. L'allusion au titre de *servus servorum* donné au souverain pontife est très-clair; mais en 1841 un libraire de Paris rangea cet écrit parmi les livres relatifs à la chasse.

— L'ouvrage de J. Linck, *de Stellis marinis* (1733), relatif aux oursins de mer, figure parmi les livres d'astronomie au catalogue Falconnet. Celui de Fr. de Roye : *De missis dominicis, eorum officio et potestate*, a été pris à plusieurs reprises pour un traité sur les *Messes du dimanche*. Nous avons vu un catalogue dans lequel on a rangé parmi les travaux des sociétés savantes les *Mémoires de l'Académie de Troyes*, par Grosley, recueil de dissertations enjouées qu'il faut placer dans la classe des facéties.

(G. Brunet, *Dictionnaire de bibliologie.*)

L'*Histoire des plantes* de Linocher est indiquée, dans la Bibliothèque de Duverdier, sous le titre d'*Histoire des planètes* (1). L'histoire des Fugger, riches négociants d'Augsbourg (*Fuggerorum imagines*) a été prise par quelques bibliographes pour un livre sur les *fougères*.

— Le *Morbi Gallos infestantis medicina* (1587) de G. de Minot, qui n'avait en vue que la fureur des guerres civiles, n'en a pas moins été mis, nous ne savons plus par qui, au nombre des traités sur les maladies vénériennes (qu'on appelait le *mal français*).

— Les notes sur Rabelais, par Jamet, qui les appelait en plaisantant ses *pieds de mouche*, ont été transformées, dans la *France littéraire*, en un ouvrage intitulé : les *Pieds de mouche, ou les Noces de Rabelais*.

— La *Sauce au verjus*, pamphlet adressé par Lisola à M. de Verjus, ambassadeur français, a été mis au nombre des livres sur la cuisine dans le catalogue de la bibliothèque de Filheul.

— Guarini, à cause de son *Pastor fido*, a été placé par un moine parmi les écrivains ecclésiastiques.

[L. Lalanne, *Curiosités bibliographiques* (1)].

J'ai vu moi-même les *Opéras* de Cicéron enregistrés sur un catalogue par un bibliographe amateur, qui ne savait pas le latin, et qui avait pris trop à la lettre le titre de ses œuvres : *Opera Ciceronis*.

Bévue malencontreuse.

Un jour de séance publique à l'Académie française, un étranger, dit-on, la voyant présidée par Auger, et sachant qu'il était au faîte des honneurs académiques, fut tout honteux d'ignorer jusqu'à son nom, et courut chez un libraire lui demander ses ouvrages. Le libraire publiait alors une édition de *Molière*, où Auger avait mis des notes, et il profita de l'occasion d'en placer un exemplaire. Avant de rendre visite à l'académicien, l'étranger dévore les volumes, puis il court chez Auger, et s'écrie :

« Ah ! Monsieur, quels ouvrages ! comme vous avez surpris la nature sur le fait ! comme vos personnages sont vrais ! que de talent, d'esprit, de génie même, et que je suis heureux de voir un homme tel que vous ! Je veux vous en témoigner ma joie et ma reconnaissance par un petit conseil : c'est celui de faire disparaître les stupides notes qu'a mises à vos chefs-d'œuvre un Monsieur qui ne vous comprend seulement pas (2). »

(Mme Ancelot, *Un salon de Paris.*)

(1) C'est peut-être simplement une coquille. V. à l'article *Fautes typographiques*.

(1) On pourrait multiplier à l'infini ces exemples : nous nous arrêtons là, parce que ce ne sont pas, à proprement parler, des anecdotes. On en trouvera d'autres dans les ouvrages cités de MM. G. Brunet et Lalanne. V. aussi le *Dictionnaire de la Conversat.*, art. *Bevues*.

(2) Si nous ne nous trompons, c'est dans *le Miroir* que cette anecdote, plus piquante que vraisemblable, parut pour la première fois. La *Biographie des quarante* (1826) la rapporte aussi, en spécifiant davantage : suivant elle, cet étranger était un Russe, et elle va même jusqu'à donner le texte de la lettre qu'elle lui fait écrire à Auger ; mais il est trop évident que c'est là un jeu d'esprit.

Bibliomane.

Je trouvai un jour un bibliomane qui venait de donner cent pistoles d'un livre rare. « Apparemment, lui dis-je, Monsieur, que votre intention est de faire réimprimer cet ouvrage? — Je m'en garderai bien, me répondit-il : il cesserait d'être rare, et n'aurait plus aucun prix. D'ailleurs, je ne sais s'il en vaut la peine. — Ah! monsieur, lui répliquai-je, s'il ne mérite pas d'être réimprimé, comment méritait-il d'être acheté si cher? »

(Marquis d'Argenson, *Mémoires.*)

La bibliomanie compte dans ses annales plus d'un nom fameux, en première ligne celui du légendaire Boulard, qu'on voyait, été comme hiver, longer du matin au soir l'interminable ligne des quais avec son ample paletot, dont les poches eussent logé dix in-quarto à l'aise. Il avait loué six maisons dans Paris pour y établir son sérail de livres, empilés les uns sur les autres jusqu'au grenier. On n'y pouvait faire un pas sans ébranler ces pyramides, dont les oscillations menaçantes semblaient toujours près d'engloutir le visiteur. Une fois entré là, un volume était perdu comme si on l'eût jeté au fond de l'Océan, et il n'est jamais venu à la pensée du propriétaire lui-même qu'il pût le retrouver au besoin. Boulard était le bibliomane glouton (1).

Richard Héber dépassa de beaucoup encore Boulard. Il achetait des bibliothèques entières dans des villes où il n'avait jamais mis le pied, et il les laissait fermées et intactes, sans même les venir voir. Il ramassait tous les exemplaires d'un ouvrage qui lui plaisait, sans s'inquiéter de multiplier les doubles, triples et quadruples emplois, et c'est lui qui fit en bloc l'acquisition de toute la partie historique de la vaste bibliothèque Boulard.

Le fameux Naigeon, celui que la Harpe appelait le singe de Diderot, était aussi un bibliomane enragé. C'est de lui qu'un poëte contemporain a dit :

> Naigeon, si renommé pour sa bibliothèque,
> Dont, le pied à la main, on sait qu'il fit l'achat.

Et il ajoutait en note : « Naigeon n'arrive jamais chez un libraire ou dans une vente de livres que son *pied* à la main. S'il manque à l'exemplaire qu'il désire acheter un cinquantième de ligne à la marge d'en haut et d'en bas, il le rejette comme indigne d'entrer dans sa bibliothèque. »

Chez lui, personne n'avait le droit d'ouvrir un livre. Quelquefois, pour les personnes auxquelles il voulait témoigner une considération particulière, il en tirait un de sa place, l'ouvrait, le retournait, en faisait admirer les belles marges, la belle reliure, la façon dont il était battu, le brillant du maroquin, les nervures, les filets; mais il frissonnait d'effroi et se hâtait de le replacer, si l'amateur, par politesse, faisait mine de vouloir toucher la merveille du bout du doigt.

Combien d'exemples pareils ne pourrait-on citer? Que de figures curieuses et quelles variétés de types dans ce Bedlam innocent de la bibliomanie! Innocent, — pas toujours. La bibliomanie passée à l'état aigu est une passion féroce et furieuse, qui ne respecte plus rien. Elle peut faire, elle a fait parfois d'un galant homme un voleur. Et si M. Libri comparaît jamais en cour d'assises, ne le faites pas juger par un jury de bibliomanes, car ils seraient capables de l'acquitter.

(*Lettres parisiennes* du *Journal de Bruxelles.*)

Bibliothécaire ignorant.

Un prince avait choisi pour son bibliothécaire un homme qui savait à peine son A, B, C. : « C'est, dit une femme de qualité, le sérail du Grand Seigneur qu'on a donné à garder à un eunuque. »

(Panckoucke.)

---

(1) On a souvent raconté, et on raconte tous les jours encore, que Boulard achetait les livres à la toise, d'après les dimensions des rayons de sa bibliothèque ou des murs de sa chambre. C'est une calomnie. Ce trait est du financier Bourvalais, un épais parvenu du XVIIIe siècle. Suivant leur déplorable habitude de faire du neuf avec du vieux, les chroniqueurs de la presse facile ont copié cette anecdote en la lui appliquant, et ceux qui sont venus après l'ont innocemment répétée.

Bautru étant en Espagne, alla visiter la fameuse bibliothèque de l'Escurial, où il trouva un bibliothécaire fort ignorant. Le roi d'Espagne interrogea l'académicien français sur ce qu'il y avait remarqué : « Votre bibliothèque est très-belle, lui dit Bautru; mais Votre Majesté devrait bien donner à celui qui en a le soin l'administration de ses finances. — Et pourquoi, dit le roi? — C'est, repartit Bautru, qu'il ne touche jamais au dépôt qui lui est confié. »

(*Dict. des hommes illust.*)

Lorsque M. Bignon, homme de peu de génie, fut nommé bibliothécaire du roi, M. d'Argenson, qui le connaissait bien, lui dit : « Mon neveu, voilà une belle occasion pour apprendre à lire. »

(*Improvisat. franç.*)

Bibliothécaire sot.

Madame la princesse de Chiruaz faisait du baron de Zurlauben, colonel d'un régiment suisse, un éloge que M. de Besenval n'acceptait pas.

« Enfin, Monsieur, disait la princesse, vous ne nierez pas qu'il ne soit fort savant?

— Ah! pour cela, madame, rien n'est plus vrai; c'est une grande bibliothèque qui a un sot pour bibliothécaire. »

(Baronne d'Oberkirch, *Mémoires.*)

Bibliothèque choisie.

M. Falconet avait une singulière manière de composer sa bibliothèque, et bien opposée à la bibliomanie. Quand il achetait un ouvrage, fût-il en douze volumes, s'il n'y trouvait que six pages de bonnes, il conservait ces six pages et jetait le reste au feu.

(Panckoucke.)

Bienfaisance.

Un paroissien était allé voir son curé au plus fort de l'hiver; et remarquant qu'aucune de ses chambres n'était tapissée, il lui demanda pourquoi il n'avait point fait tapisser ses murailles pour se garantir de la rigueur du froid. Le fidèle pasteur lui montrant deux pauvres dont il prenait soin, répondit : « J'aime mieux revêtir ces pauvres que mes murailles. »

Le duc de Montmorency, 3e du nom, s'entretenait, dans une de ses promenades à la campagne, sur ce qui rend heureux les hommes en cette vie. Un de ceux qui l'accompagnait soutenait, avec raison, que l'homme, dans les conditions les plus bornées, était souvent plus heureux que les grands de la terre. « Voilà qui résoudra la question, » répondit le duc, en apercevant quatre cultivateurs qui dînaient à l'ombre d'un buisson. Il marche à eux, et leur adressant la parole : « Mes amis, leur dit-il, êtes-vous heureux? » Trois de ces paysans lui répondent que, bornant leur félicité à quelques arpents de terre qu'ils avaient reçus de leurs pères, ils ne désiraient rien de plus. Le quatrième dit qu'il ne manquait à ses désirs que la possession d'un champ qui avait appartenu à sa famille, et qui était passé en des mains étrangères. « Mais si tu l'avais, continua le duc, serais-tu heureux? — Autant, Monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde. — Combien vaut-il? — Deux mille francs. — Qu'on les lui donne, s'écria Montmorency, et qu'il soit dit que j'ai fait aujourd'hui un heureux. »

(*Improvisat. franç.*)

On représentait au duc de Longueville que les gentilshommes voisins chassaient sans cesse sur ses terres. « Laissez-les faire, dit-il, j'aime mieux des amis que des lièvres. »

Bienfaisance royale.

Léopold, duc souverain de Lorraine, était un prince bienfaisant. Un de ses ministres lui représentait que ses sujets le ruinaient : « Tant mieux, répondit Léopold, je n'en serai que plus riche, puisqu'ils seront heureux. »

(*Mémoires des hommes illustr. de Lorraine.*)

Marie Leczinska se promenant un jour dans le parc de Versailles, rencontra une pauvre femme, fort mal vêtue, qui le traversait avec un pot à la main, por-

tant un petit enfant sur ses bras, et suivie de plusieurs autres; la reine l'appelle : « Où allez-vous, ma bonne femme? — Madame, je vais porter la soupe à mon homme. — Et que fait-il? — Il sert les maçons. — Combien gagne-t-il par jour? — Douze sous à présent, quelquefois dix. — Avez-vous quelque champ? — Non, madame. — Combien avez-vous d'enfants? — Cinq, bientôt six. — Et vous, que gagnez-vous? — Rien, madame, j'ai bien assez d'ouvrage dans mon ménage. — Quel est donc votre secret pour tenir votre ménage et nourrir sept personnes avec douze sous par jour et quelquefois dix? — Eh! madame (montrant une clef pendue à sa ceinture), le voilà mon secret; j'enferme notre pain, et je tâche d'en avoir toujours pour mon homme. Si je voulais croire ces enfants-là, ils mangeraient dans un jour ce qui doit les nourrir une semaine. »

La princesse, touchée jusqu'aux larmes à ce récit, mit dix louis dans la main de cette pauvre mère, en lui disant « Donnez donc un peu plus de pain à vos enfants. »

(*Choix d'anecdotes.*)

Dans l'auberge où nous descendîmes, pendant que nous soupions, une petite servante en bavolet et en tablier blanc se fit remarquer de madame la comtesse du Nord (1). Elle était jolie comme un ange, et paraissait accorte et intelligente. Madame la comtesse du Nord la montra au prince, qui, ainsi que nous, se mit à la regarder, ce qui ne la déconcerta pas du tout. « Voilà une jolie fille, » dit Son Altesse. Elle leva la tête et sourit, en montrant deux rangs de dents blanches comme du lait, pour montrer qu'elle avait entendu. » Comment t'appelles-tu, mon enfant? demanda la princesse.

— Madame, je m'appelle Jeanne, mais on m'appelle Javotte, parce qu'on prétend que je parle beaucoup.

— Ah! tu aimes à causer, poursuivit le prince, veux-tu causer avec nous?

— Dame! si vous voulez...

— Tu n'es pas timide?

— Je n'ai point honte avec vous, monsieur; je sais bien que vous êtes un grand prince, très-riche, aussi riche que le roi; mais vous avez l'air bon, et je n'ai pas plus peur de vous que des sous-lieutenants de Royal-Lorraine. »

Le grand-duc se mit à rire et nous dit : « Vous voyez que Javotte, qui craint les jolis garçons, est de l'avis des Parisiens. »

A Paris, un jour dans une foule, on l'avait trouvé laid, et il l'avait entendu.

« Eh bien, Javotte, puisque tu trouves que j'ai l'air bon, que veux-tu que je fasse pour toi?

— Dame! monsieur... je ne sais pas...

— Tu ne sais pas? Cherche bien. »

Elle se prit à sourire, du même sourire fin et perlé, comme une soubrette de comédie.

« Ah! je sais peut-être bien! mais...

— Veux-tu que je t'aide?

— C'est cela, aidez-moi.

—Voyons, me répondras-tu franchement?

— Ah! que oui.

— As-tu un amoureux? »

Elle devint toute rouge, ce qui nous prouva qu'elle n'était point effrontée, malgré sa hardiesse, et répondit avec un sourire, en roulant son tablier :

« Ah! oui.

— Comment s'appelle-t-il?

— Bastien Raulé, pour vous servir. »

Et elle fit la révérence.

« Que fait-il?

— Il est tailleur de pierres; c'est un bon état, mais très-sale et très-ennuyeux.

— Pourquoi ne l'épouses-tu pas?

— Ah! voilà justement, monsieur, que vous y arrivez.

— Est-il riche?

— Hélas! non.

— Et toi!

— Moi, j'ai mes gages, dix écus par an.

— C'est pour cela que vous ne vous mariez pas?

— C'est pour cela, monseigneur, rien que pour cela; il en a bien envie, et moi aussi.

— Est-ce un joli garçon?

— Ah! pour ça, monsieur, je vous en réponds; plus joli, quand il est requinqué, que tous les officiers de Royal-Lorraine.

— Et combien vous faudrait-il pour vous marier?

(1) On sait que c'est sous le titre de comte et comtesse du Nord que le grand-duc Paul de Russie et sa femme firent le voyage de France en 1782.

— Beaucoup, beaucoup d'argent; plus que vous n'en avez peut-être en ce moment, Monsieur.

— Mais, encore?

— Il nous faudrait... *cent écus!* »

Lorsqu'elle eut lâché cette *énormité*, elle baissa la tête et devint plus rouge encore. Le comte du Nord regarda en souriant son aimable épouse; il voulait lui laisser le plaisir du bienfait.

« Viens ici, Javotte, dit celle-ci, et tends ton tablier. »

Elle chercha sa bourse et en tira quinze louis d'or, qu'elle laissa tomber dans le tablier de la servante. Celle-ci fut si joyeuse, si étonnée, qu'elle lâcha les coins, et leva les yeux au ciel en s'écriant : « Dieu du ciel! est-il possible? » Les louis roulèrent sur le plancher, elle ne songea point à les ramasser; mais les yeux tout pleins de larmes, et sans rien ajouter, elle prit le bas de la robe de la princesse, qu'elle porta à ses lèvres avec une grâce et une simplicité qui nous touchèrent tous. Cette fille avait certainement un bon cœur. On parla d'elle pendant tout le reste du souper.

(Du Coudray, *Voyage du comte et de la comtesse du Nord.*)

On m'a montré, dans les environs de Fontainebleau, une cabane dans laquelle s'arrêta Napoléon égaré. Ainsi que Henri IV, il prit plaisir à questionner l'humble propriétaire, qui ne le connaissait pas. Il entendit ses plaintes sur la longueur d'une guerre qui entraînait trois de ses garçons et le réduisait à travailler seul, et à faire difficilement vivre sa femme et ses deux filles. « Eh bien! lui dit l'empereur, au lieu d'une coignée, ils ont un fusil à la main : l'un est plus noble que l'autre. — Oui, répondit le père; mais au lieu d'abattre des arbres, ils seront peut-être abattus, eux. — Ils auront la croix en revenant. — Et s'ils ne reviennent pas? — Oh! alors, l'empereur aura soin de leur famille. — Vraiment? Pardi, monsieur, vous devriez le lui dire. — Je le ferai, je vous en réponds. — Oh! alors, je suis tranquille, je suis bien sûr d'être tiré de ma chaumière. — Cela pourrait être. — C'est clair, Monsieur le dit. » En achevant ces mots avec humeur, le bonhomme voulut sortir; mais son interlocuteur, avec la brusquerie qui lui était ordinaire, le retint fortement en lui disant : « Tenez, maudit incrédule, voyez si vous avez tort de douter de ce que je vous promets. » Et il lui mit dans la main une poignée d'or.

Le pauvre homme reconnut l'empereur à cette magnificence, et manqua de devenir fou de cette fortune inespérée.

(Mme Georgette Ducrest, *Paris en Province et la Province à Paris.*)

Bienfait perfide.

Denys le père, tyran de Sicile, étant repris en quelque manière d'avoir fait du bien à un méchant homme, répondit : « C'est afin qu'il y ait à Syracuse quelqu'un qui soit encore plus haï que moi. »

Bijoux d'une actrice.

Une actrice faisait une vente des présents qu'elle avait reçus en bijoux, où tout fut porté à un prix excessif. Plusieurs jolies femmes en murmuraient. « Je vois bien à votre humeur, leur dit l'actrice, que vous voudriez les avoir au prix coûtant. »

(Panckoucke.)

Billet.

Jamais Ninon n'avait qu'un amant à la fois, mais des adorateurs en foule, et quand elle se lassait du tenant, elle le lui disait franchement, et en prenait un autre. Le délaissé avait beau gémir et parler, c'était un arrêt; et cette créature avait usurpé un tel empire qu'il n'eût osé se prendre à celui qui le supplantait, trop heureux encore d'être admis sur le pied d'ami de la maison. Elle a quelquefois gardé à son tenant, quand il lui plaisait fort, fidélité entière pendant toute une campagne.

La Châtre, sur le point de partir, prétendit être de ces heureux distingués. Apparemment que Ninon ne le lui promit pas bien nettement. Il fut assez sot, — et il l'était beaucoup, et présomptueux à l'avenant, — pour lui en demander un billet. Elle le lui fit. Il l'emporta, et s'en vanta fort. Le billet fut mal tenu, et à chaque fois qu'elle y manquait : « Oh! le bon billet, s'écriait-elle, qu'a là La Châtre! » Son fortuné à la fin lui demanda ce que cela voulait dire, elle le lui expliqua;

il le conta, et accabla La Châtre d'un ridicule qui gagna jusqu'à l'armée où il était.

(Saint-Simon, *Mémoires*, 1705).

Billet d'honneur.

Le fameux Paul Jones, voulant payer ses dettes, commença par s'acquitter de celles qu'on appelle *d'honneur*. Un artisan, du nombre des créanciers, arrive et présente son billet. « Je n'ai point d'argent, mon ami. — Monsieur, je n'ignore pas que vous avez payé mille francs ce matin, et qu'il vous en reste encore. — Mais c'était un billet d'honneur. — Monsieur, le mien va le devenir. » A l'instant, l'ouvrier jette son billet au feu. Paul Jones le regarde brûler. « Tu as raison, mon ami, ton billet est actuellement un billet d'honneur, » et il l'acquitte à l'instant.

(*Alman. litt.* 1790.)

Bis.

Philippe V allant en 1707 prendre possession de son royaume, et passant par Montlhéri, le curé du lieu se présenta à lui à la tête de ses paroissiens, et lui dit : « Sire, les longues harangues sont incommodes, et les harangueurs ennuyeux; ainsi, je me contenterai de vous chanter :

Tous les bourgeois de Châtre et ceux de [Montlhéri
Mènent fort grande joie en vous voyant ici.
Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne;
Et qu'un prince si bon,
Don don,
Cent ans et par de là,
La la,
Règne dedans l'Espagne! »

Le monarque, enchanté du zèle chansonnier du pasteur, lui dit, *bis :* celui-ci obéit, et répéta son couplet avec encore plus de gaîté. Le roi lui fit donner en sa présence dix louis; le curé les ayant reçus, dit au prince : « *Bis*, sire; » et le roi, trouvant le mot plaisant, ordonna qu'on doublât la somme.

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Blanchissage littéraire.

La société intime du roi de Prusse avec Voltaire aurait toujours subsisté, sans une malheureuse dispute de physique. Les esprits s'aigrirent. Voltaire s'était déclaré contre Maupertuis en faveur de Koënig. Alors la querelle s'envenima. L'étude de la philosophie dégénéra en cabale et en faction. Maupertuis eut soin de répandre à la cour, qu'un jour le général Manstein étant dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en français les *Mémoires sur la Russie*, composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de sa façon à examiner, et que Voltaire dit à Manstein : « Mon ami, à une autre fois! Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir : je blanchirai le vôtre ensuite. » Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la cour; Maupertuis lui imputa ce mot, et le perdit.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Blason.

Un Français et un Génois qui avaient tous deux une tête de bœuf dans leurs armes prirent querelle là-dessus. Le Français appela le Génois en duel et ce dernier accepta le défi. Comme ils étaient sur le point de se battre, le Génois demanda quel était le sujet de leur démêlé. « C'est, dit le Français, parce que vous avez usurpé mes armes. — Vous vous trompez, dit le Génois, vos armes sont une tête de bœuf, les miennes sont une tête de vache. » — Ainsi finit le combat.

(Pogge.)

Blasphémateur sans le savoir.

Du Marsais passait dans la rue aux Ours, le jour et au moment où l'on brûlait l'effigie du suisse devant l'image de la sainte Vierge, au coin de la rue Salle-au-Comte. Il s'arrêta pour voir cette cérémonie, qui se fait tous les ans le 3 juillet. Une bonne femme pressait la foule, afin d'arriver plus vite devant la Vierge, et y faire sa prière; elle coudoya rudement une autre femme, qui se fâcha, et lui barra le passage, en lui disant : « Si vous voulez prier, mettez-vous à genoux où vous êtes; est-ce que la bonne Vierge n'est pas partout? » Du Marsais, qui était à côté d'elle, voulut charitablement la reprendre, et lui dit : « Ma bonne, vous venez de pro-

férer une hérésie; c'est le bon Dieu seul qui est partout et non pas la sainte Vierge. — Voyez donc, s'écria cette femme en s'adressant au peuple, voyez ce vieux coquin, ce huguenot, ce parpaillot, qui prétend que la bonne Vierge n'est pas partout! » Ces mots furent les signes du soulèvement général du peuple. On quitta la sainte Vierge et le suisse pour courir après du Marsais, qui eut heureusement le temps de se sauver dans une allée. Le peuple bloqua la maison, et voulait absolument qu'on lui livrât le blasphémateur. La garde vint le délivrer, mais fut forcée, pour le mettre en sûreté, de le conduire chez le commissaire du quartier, qui n'osa le laisser sortir que fort avant dans la nuit.

(Panckoucke.)

Blessures bizarres.

M. de Rouvroi, chevau-léger de la garde du roi, dans sa première campagne, fut atteint au cou d'une balle de mousquet qui lui inclina la tête sur l'épaule droite. La campagne suivante, une seconde balle lui mit la tête sur l'épaule gauche. Enfin à la troisième une balle plus favorable que les autres la lui remit dans son état naturel (1).

(*Ménagiana.*)

Bœufs.

La profonde méditation à laquelle se livrait saint Thomas d'Aquin, dans le temps de son noviciat chez les dominicains de Paris, le rendait taciturne, ce qui lui fit donner par ses confrères le nom de *Bœuf muet*. Un jour ils lui dirent qu'on voyait un bœuf voler dans les airs. Thomas sortit de sa cellule, comme pour voir, et ceux-ci de rire et de l'en railler. « Je savais bien, leur dit-il, qu'il était étrange de voir voler un bœuf par les airs; mais je trouvais cela moins surprenant que de voir tant de religieux se concerter pour mentir. »

—L'histoire des arts nous offre beaucoup d'exemples d'artistes supérieurs, dont la jeunesse ne promettait rien. Louis Carrache montra dans la sienne tant de lenteur et de maladresse qu'on l'appelait le bœuf. On donnait aussi le surnom de bœuf au Dominiquin dans l'école d'Annibal Carrache, comme à saint Thomas dans l'école d'Albert le Grand.

(*Espr. des journaux*, 1786.)

Bonheur.

« Qui est-ce qui est heureux? » disait l'autre jour M. d'Alembert avec un dédain profondément philosophique? « Qui est-ce qui est heureux?... Quelque misérable (1). »

(Grimm, *Correspondance.*)

Bonheur insolent.

Sophie Arnould disait de Beaumarchais : « Cet homme sera pendu, mais la corde cassera. »

(Esprit de Sophie Arnould.)

Bonhomie princière.

Le Pays (2) était un poëte médiocre, dont la gaieté faisait le principal mérite. Un jour qu'il voyageait en Languedoc, le prince de Conti, qui passait sa vie dans cette province, s'écarta de son équipage de chasse, vint à une hôtellerie où était le poëte, et demanda à l'hôte s'il n'y avait personne chez lui. On lui répondit qu'il y avait un galant homme, qui faisait cuire une poularde dans sa chambre pour son dîner. Le prince, qui aimait à s'amuser, y monta, et trouva Le Pays appliqué à parcourir des papiers. Il s'approcha de la cheminée, en disant : « La poularde est cuite, il faut la manger. » Le Pays, qui ne connaissait pas le prince, ne se leva point, et lui répondit : « La poularde n'est pas cuite, et elle n'est que pour moi. » Le prince s'opiniâtra à dire qu'elle était cuite, et Le Pays soutint qu'elle ne l'était pas. La dis-

(1) Ménage dit qu'il tient cette anecdote invraisemblable de M. de P. H., qui la tenait de M. de Rouvroi lui-même, et à qui elle avait été confirmée par M. de Chevreuse. Mais nous ajouterons comme lui : *Credat Judæus Apella.*

(1) Ce mot rappelle l'apologue ingénieux du roi à qui l'on a conseillé de porter la chemise d'un homme heureux, et dont les envoyés, après avoir parcouru vainement la plus grande partie de la terre à la recherche de cet être chimérique, finirent enfin par rencontrer celui qu'ils cherchaient : seulement cet homme heureux n'avait pas de chemise.

(2) L'auteur d'*Amitiés, Amours et Amourettes*, celui dont Boileau fait dire à son campagnard ridicule :

Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant.

pute s'échauffait, lorsqu'une partie de la cour du prince arriva. Le Pays l'ayant reconnu, quitta ses papiers, et courut se jeter aux genoux du prince, en lui criant : « Monseigneur, elle est cuite, elle est cuite! » Le prince de Conti se divertit beaucoup de cette aventure, et dit au poëte : « Puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble. »

(*Mémoir. anecd. sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Bonhomie royale.

Apollonius, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome, à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurèle, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le sut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendait avec impatience. Apollonius, qui joignait à l'orgueil d'un sophiste la rusticité d'un sauvage, lui fit répondre que c'était au disciple à aller au-devant de son maître, et non au maître à aller au-devant du disciple. Antonin, aussi doux que ce stoïcien était brutal, répondit en souriant : qu'il était bien étrange qu'Apollonius, arrivé à Rome, trouvât le chemin de son logis au palais plus long que celui de Chalcis à Rome; et sur-le-champ ce prince, vraiment philosophe, envoya Marc-Aurèle au rustre qui usurpait le nom de sage. (*Dictionn. historique.*)

François Ier, s'étant égaré à la chasse, entra sur les neuf heures du soir dans la cabane d'un charbonnier. Le mari était absent, il ne trouva que la femme accroupie auprès du feu. C'était en hiver, et il avait plu. Le roi demanda une retraite pour la nuit, et à souper. Il fallut attendre le retour du mari. Pendant ce temps, le roi se chauffa, assis sur une mauvaise chaise, la seule qu'il y eût dans la maison. Vers les dix heures arrive le charbonnier, las de son travail, fort affamé et tout mouillé. Le compliment d'entrée ne fut pas long. La femme exposa la chose à son mari, et tout fut dit. Mais à peine le charbonnier eut-il salué son hôte, et secoué son chapeau tout trempé, que prenant la place la plus commode et le siége que le roi occupait, il lui dit : « Monsieur, je prends votre place, parce que c'est celle où je me mets toujours, et cette chaise parce qu'elle est à moi;

Or, par droit et par raison,
Chacun est maître en sa maison.

François applaudit au proverbe, et se plaça ailleurs sur une sellette de bois. On soupa; on régla les affaires du royaume; on se plaignit des impôts : le charbonnier, voulait qu'on les supprimât. Le prince eut de la peine à lui faire entendre raison. « A la bonne heure, donc, dit le charbonnier; mais, ces défenses rigoureuses pour la chasse, les approuvez-vous aussi? Je vous crois honnête homme, et je pense que vous ne me perdrez pas. J'ai là un morceau de sanglier qui en vaut bien un autre : mangeons-le; mais surtout, bouche close, » François promit tout; mangea avec appétit, se coucha sur des feuilles, et dormit bien. Le lendemain il se fit connaître, et permit la chasse au charbonnier qui lui avait donné l'hospitalité.

C'est à cette aventure qu'il faut rapporter l'origine du proverbe : *Charbonnier est maître chez lui.*

(*Improvisateur Français*, d'après les *Commentaires* de Montluc.)

Quelques jours avant la bataille d'Ivri, Henri IV arrive un soir, *incognito*, à Alençon, avec peu de suite. Il descend chez un officier qui lui était fort attaché. Ce dernier était absent. Sa femme, qui ne connaissait point le roi, le reçoit comme un des principaux chefs de l'armée. Cependant, le prince, croyant apercevoir quelques marques d'inquiétude sur le visage de son hôtesse : « Vous causerais-je, madame, quelqu'embarras? Parlez-moi librement, et soyez sûre que mon intention n'est pas de vous gêner en rien. — Monsieur, je vous avouerai franchement mon inquiétude. C'est aujourd'hui jeudi; j'ai fait parcourir la ville entière; il ne s'y trouve exactement rien, et vous m'en voyez désespérée!... Seulement un honnête artisan, mon voisin, dit avoir à son croc une dinde grasse, mais il ne consent à la céder que sous la condition absolue d'en manger sa part. — Eh bien! cet homme est-il un bon compagnon? — Oui, monsieur, c'est le plaisant du quar-

tier, honnête homme d'ailleurs, bon Français, très-zélé royaliste, et assez bien dans ses affaires. — Oh! madame, qu'il vienne : je me sens beaucoup d'appétit; et dût-il un peu nous ennuyer, il vaut encore mieux souper avec lui que de ne pas souper du tout. » L'artisan averti, arrive endimanché, avec sa dinde, et tandis qu'elle rôtissait, tient les propos les plus naïfs et les plus gais, raconte les histoires scandaleuses de la ville, assaisonne ses récits de saillies aussi vives que plaisantes, amuse enfin le roi de façon que ce prince, quoique mourant de faim, attend le souper sans impatience. La gaieté du voisin se soutint, augmenta même tant que dura le repas. Le roi riait de tout son cœur, et plus il s'épanouissait, plus le joyeux convive était à son aise, et redoublait de bonne humeur. Au moment de quitter la table, il se jette aux pieds du monarque. « Pardon, sire, pardon! ce jour est certainement le plus beau de ma vie. Je connaissais Votre Majesté; j'ai servi, j'ai combattu pour mon roi à la journée d'Arques; je n'ai pu résister au désir d'être admis à sa table. Pardon, sire, encore un coup, je prétendais vous amuser quelques instants; j'aurais sans doute été moins bon à le faire, si Votre Majesté eût su qu'elle était connue. Mais, sire, la gloire de mon roi m'est chère, et je ne puis penser qu'avec douleur combien elle serait ternie d'avoir souffert à sa table un faquin tel que moi.... Je ne vois qu'un seul moyen de prévenir ce malheur. — Quel est-il? — De m'accorder des lettres de noblesse. — A toi? — Pourquoi non, sire? quoique artisan, je suis Français, j'ai un cœur comme un autre, je m'en crois digne du moins par mes sentiments pour mon roi. — Fort bien, mon ami, mais quelles armes prendrais-tu? — Ma dinde; elle m'a fait aujourd hui trop d'honneur. — Eh bien! soit; ventre-saint-gris! tu seras gentilhomme, et tu porteras ta dinde en pal. »

(*Improvisateur français.*)

Une fois, étant affamé à la chasse, Henri entra dans une hôtellerie sur un grand chemin, et se mit à table avec quelques marchands; après avoir dîné, on se mit à parler de sa conversion : ils ne le connaissaient point, car il était toujours vêtu assez modestement. Un marchand de cochons s'avança de dire : « Ne parlons point de cela; la caque sent toujours le hareng. » Peu après cela, le roi s'étant mis à la fenêtre, vit arriver quelques seigneurs qui le cherchaient, et qui l'ayant vu, montèrent aussitôt à la chambre. Le marchand voyant qu'ils l'appelaient *Sire* et *Votre Majesté*, fut sans doute fort étonné, et eût bien voulu retenir sa parole indiscrète. Le roi, sortant de là, lui frappa sur l'épaule, et lui dit : « Bonhomme, la caque sent toujours le hareng, mais c'est en votre endroit, non pas au mien; je suis, Dieu merci, bon catholique, mais vous gardez encore du vieux levain de la ligue. »

Théodore Agrippa d'Aubigné, grand-père de madame de Maintenon, rapporte, dans son *Histoire universelle*, que couchant dans la garde-robe d'Henri IV, il dit à La Force, qui dormait à côté de lui : « La Force, votre maître est le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la face de la terre. » La Force, qui sommeillait, lui demandant ce qu'il disait : « Lourd que tu es, cria le roi, il te dit que je suis le plus ingrat des hommes. — Dormez, sire, répondit d'Aubigné, nous en avons encore bien d'autres à dire. » Le lendemain, dit l'historien, le roi ne me fit pas plus mauvais visage.

(*Bibliothèque des salons.*)

Henri IV, étant à la chasse dans le Vendômois, et étant écarté de sa suite, rencontra un paysan assis au pied d'un arbre. « Que fais-tu là? lui dit Henri IV. — Ma finte, monsieur, j'étions là pour voir passer le roi. — Si tu veux, ajouta ce prince, monter sur la croupe de mon cheval, je te conduirai dans un endroit où tu le verras tout à ton aise. » Le paysan monte, et, chemin faisant, demande comment il pourra reconnaître le roi. « Tu n'auras qu'à regarder celui qui aura son chapeau pendant que tous les autres auront la tête nue. » Le roi joint la chasse, et tous les seigneurs le saluent. « Eh bien! dit-il au paysan,

quel est le roi? — Ma foute, monsieur, répond le rustre, il faut que ce soit vous ou moi, car il n'y a que nous deux qui avons notre chapeau sur la tête. »

(*Henriciana.*)

Quelque temps après la paix de Vervins, Henri IV revenant de la chasse, vêtu fort simplement, et n'ayant avec lui que deux ou trois gentilshommes, passa la rivière au quai Malaquais. Voyant que le batelier ne le connaissait pas, il lui demanda ce qu'on disait de la paix. « Ma foi, je ne sais pas ce que c'est que cette belle paix, répondit le batelier ; mais il y a des impôts sur tout, et jusque sur ce misérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre. — Et le roi, continua Henri, ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là? — Le roi est un assez bon homme, reprit le rustre; mais il a une maîtresse à laquelle il faut tant de belles robes et tant d'affiquets que cela ne finit point. Et c'est nous qui payons tout cela. Passe encore, si elle n'était qu'à lui; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres. » Le roi, que cette conversation avait amusé, envoya chercher le lendemain ce batelier, et lui fit répéter devant la duchesse de Beaufort tout ce qu'il lui avait dit la veille. La duchesse irritée voulait le faire pendre. « Vous êtes folle, lui dit Henri IV : c'est un pauvre diable que la misère met de mauvaise humeur, je ne veux plus qu'il paye rien pour son bateau, et je suis sûr qu'il chantera tous les jours : Vive Henri! vive Gabrielle! » Le remède était un spécifique immanquable, et, sans doute, il fit bon effet.

(*Anecdotes des reines et régentes de France.*)

Si Corneille avait dit dans la chambre du cardinal de Richelieu à quelqu'un des courtisans : « Dites à monsieur le cardinal que je me connais mieux en vers que lui, » jamais ce ministre ne lui eût pardonné. C'est pourtant ce que Despréaux dit tout haut du roi dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le roi trouvait bons, et que Despréaux condamnait : « Il a raison, dit le roi, il s'y connaît mieux que moi. »

(*Mémoires anecdot. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Le duc de Vendôme avait auprès de lui Villiers, un de ces hommes de plaisir qui se font un mérite d'une liberté cynique. Il le logeait à Versailles dans son appartement. On l'appelait communément Villiers-Vendôme. Cet homme blâmait hautement tous les goûts de Louis XIV, en musique, en peinture, en jardins. Le roi plantait-il un bosquet, meublait-il un appartement, construisait-il une fontaine, Villiers trouvait tout mal entendu et s'exprimait en termes peu mesurés. « Il est étrange, disait le roi, que Villiers ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. » L'ayant rencontré un jour dans les jardins : « Eh bien, lui dit-il, en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire? — Non, répondit Villiers. — Cependant, reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontents. — Cela peut être, repartit Villiers, chacun a son avis. » Le roi, en riant, répondit : « On ne peut pas plaire à tout le monde. »

(Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel temps ni dans quel lieu, l'empereur Joseph II rencontra, sur le grand chemin, une chaise de poste versée et celui à qui elle appartenait fort embarrassé ; il s'arrêta, et lui offrit une place dans sa voiture; l'homme l'accepta. Ne se connaissant ni l'un ni l'autre, l'empereur l'interrogea, lui demanda d'où il venait, où il allait; il se trouva qu'ils faisaient la même route. L'homme à la chaise lui dit qu'il lui donnait à deviner ce qu'il avait mangé à son dîner. « Une fricassée de poulets? dit l'empereur. — Non. — Un gigot? — Non.—Une omelette?—Non.» Enfin l'empereur rencontra juste : « Vous l'avez dit, » en lui tapant sur la cuisse. « Nous ne nous connaissons point, dit l'empereur; je veux vous donner à deviner à mon tour. Qui suis-je? — Peut-être un militaire. — Cela peut être, mais on est encore autre chose. — Vous êtes trop jeune pour être officier général, vous êtes co-

lonel? — Non. — Major? — Non. — Commandant? — Non. — Seriez-vous gouverneur? — Non. — Qui êtes-vous? Etes-vous donc l'empereur? — Vous l'avez dit, » en lui tapant sur la cuisse. Ce pauvre homme resta confondu, s'humilia, voulut descendre : « Non, non, lui dit l'empereur; je savais qui j'étais quand je vous ai pris, j'ignorais qui vous étiez; il n'y a rien de changé : continuons notre route. »

(Mme Du Deffand, *Lettres.*)

L'impératrice Catherine II s'étant informée à ses valets de chambre de ce que faisait, à la porte des cuisines, une femme qui, par un froid excessif, restait là depuis deux heures, le valet de chambre lui dit : « C'est une femme qui a son amant dans la cuisine, et qui attend le moment où il décrochera un jambon pour le lui donner. — Allez lui dire, reprend l'impératrice, qu'elle prenne bien garde de n'être pas aperçue par le grand chambellan, car il n'entendrait pas raillerie (1). »

(Mme Necker, *Mélanges.*)

Bonhomme.

Une fois que Racine et Despréaux étaient à souper chez Molière avec Descoteaux, célèbre joueur de flûte, La Fontaine, qui s'y trouvait aussi, y parut plus rêveur et plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despréaux et Racine, qui étaient naturellement portés à la raillerie, se mirent à l'agacer par différents traits plus vifs et plus piquants les uns que les autres; mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avaient cependant poussé si loin la raillerie, que Molière, touché de la patience de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, et de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table : Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

(Cousin d'Avallon, *Molierana.*)

Bon locataire.

Quand Louis XVIII rentra pour la première fois aux Tuileries, en 1814, il trouva que Bonaparte était un excellent locataire, qui lui rendait les lieux en très-bon état. Comme on lui faisait remarquer la profusion d'N placés partout, il cita fort ingénieusement à ceux qui l'entouraient ces deux vers de La Fontaine :

Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

(Bourrienne, *Mémoires.*)

Bon marché.

« Réjouissez-vous, chère amie, disais-je un jour à madame de V.....; on vient de présenter à la Société d'encouragement un métier au moyen duquel on fera de la dentelle superbe, et qui ne coûtera presque rien. — Eh! me répondit cette belle, avec un regard de souveraine indifférence, si la dentelle était à bon marché, croyez-vous qu'on voudrait porter de semblables guenilles? »

(Brillat-Savarin, *Physiologie du goût.*)

Bon sens.

Un jeune homme (1) fut consulté par sa famille sur la manière dont il voulait qu'on fît peindre son père. C'était un ouvrier en fer : « Mettez-lui, dit-il, son habit de travail, son bonnet de forge, son tablier; que je le voie à son établi avec une lancette ou un autre ouvrage à la main, qu'il éprouve ou qu'il repasse; et surtout n'oubliez pas de lui faire mettre ses lunettes sur le nez. » Ce projet ne fut point suivi; on lui envoya un beau portrait de son père, en pied, avec une belle perruque, un bel habit, de beaux bas, une belle tabatière à la main. Le jeune homme, qui avait du goût et de la vérité dans le caractère, dit à sa famille, en la remerciant : « Vous n'avez rien fait qui vaille, ni vous, ni le peintre : je vous avais demandé mon père de tous les jours, et vous ne m'avez envoyé que mon père des dimanches... »

(Diderot, *Essai sur la peinture.*)

Bonne compagnie.

Le prince de Ligne haïssait la ré-

(1) V. quelques anecdotes analogues, au mot *incognito.*

(1) Diderot lui-même, dont le père était coutelier.

volution, parce qu'elle avait rempli de sang les salons de Paris, ravagé le château de Bel-Œil, et porté la main sur les objets de sa vénération et de sa tendresse; mais il s'arrêtait là. Même on lui voyait quelque penchant vers Napoléon, qui rebâtissait ce qu'avait démoli la révolution; seulement, en parlant de lui, il disait à M. de Talleyrand, avec un dédain tant soit peu aristocratique : « Mais où donc avez-vous fait connaissance avec cet homme-là? Je ne pense pas qu'il ait jamais soupé avec nous. »

(*Introduction aux Mémoires du prince de Ligne.* Édit. Barrière.)

Bonne fortune manquée.

A la naissance des amours de Louis XIV et de la Vallière, cette demoiselle avait eu recours à la muse de Benserade, et l'avait prié de passer chez elle, sans le prévenir de son dessein. Ce poëte était aimable et avantageux; en se rendant chez la nouvelle favorite, il croit aller à un rendez-vous. Pénétré de son bonheur, il se jette en entrant à ses genoux; ce bonheur est si grand qu'il a peine à le croire : « Hé non, ce n'est pas cela, lui dit Mlle de la Vallière en le relevant, il ne s'agit que d'une réponse; » et elle lui montra la lettre du roi qu'elle venait de recevoir. Le poëte retomba du ciel sur la terre.

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : « Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. » L'évêque d'Agde, se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant : « Monsieur perche, apparemment? »

(Chamfort.)

Bons mots (1).

Denys le Tyran demandait à Aristippe pourquoi on voyait souvent les philosophes faire la cour aux princes, et qu'on ne voyait point les princes la faire aux philosophes; Aristippe répondit : « C'est que les philosophes connaissent leurs besoins, et que les princes ne connaissent pas les leurs. » (*Bibliothèque de cour.*)

Cicéron disait de Caninius Revilius, qui n'avait été consul qu'un jour : « Nous avons un consul si vigilant, qu'il n'a pas dormi une seule nuit pendant son consulat. »

(*Carpenteriana.*)

Casaubon, s'étant trouvé à une thèse que l'on soutenait en Sorbonne, y entendit disputer fort et ferme, mais dans un langage si barbare qu'il ne put s'empêcher de dire en sortant : « Je n'ai jamais ouï tant de latin sans l'entendre. »

On montra au fameux Casaubon la Sorbonne, en lui disant qu'on y avait disputé pendant plusieurs siècles : « Qu'y a-t-on conclu? » demanda-t-il.

(Mercier, *Tableau de Paris.*)

Cujas se maria en secondes noces, et eut de ce second mariage une fille assez jolie, mais très-coquette, et qui écoutait volontiers les propos galants. Les écoliers quittaient souvent les leçons du père pour se rendre auprès de la fille. Ils appelaient cela : *commenter les œuvres de Cujas.*

A la bataille d'Arques, le ministre Damours se mit à prier Dieu avec un zèle et une confiance la plus grande du monde : « Seigneur, les voilà! disait-il; viens, montre-toi, ils sont déjà vaincus, Dieu les livre en nos mains, etc. — Ne diriez-vous pas, s'écria le maréchal de Biron, que Dieu est tenu d'obéir à ces diables de ministres? »

(Tallemant des Réaux.)

Un médecin fameux s'étant converti du huguenotisme à la religion catholique, Henri IV dit à Sully : « Mon ami, ta religion est bien malade, les médecins l'abandonnent. »

Les huguenots de Poitou et de Sain-

(1) V. les séries *Boutades, Epigrammes, Jeux de mots, Reparties, etc.*

tonge lui ayant envoyé des députés peu après sa conversion, pour lui faire quelques requêtes, il leur dit : « Adressez-vous à ma sœur, car votre état est tombé en quenouille. » Cette princesse était demeurée huguenote.

(*Recueil de belles actions de Henri IV.*)

Henri IV demandant à une jeune personne de sa cour, qui lui plaisait extrêmement, par où il fallait passer pour arriver dans sa chambre : « Par l'église, sire, » répondit-elle.

Benserade voyant un jour qu'on apportait un bonnet de cardinal à un prélat d'un grand mérite, qui venait de disputer contre lui avec beaucoup d'aigreur... « Parbleu, dit-il, j'étais bien fou de quereller avec un homme qui avait la tête si près du bonnet! »

(*L'esprit des Ana.*)

Une prince se passait, tous les matins, trois ou quatre heures à apprendre l'hébreu. Un jour que son maître de langue était entré chez elle avec une culotte fort déchirée, le prince son mari lui demanda ce que cet homme venait faire dans sa chambre. La princesse lui dit : « Il me *montre* l'hébreu. — Madame, répondit le prince, il vous *montrera* bientôt le derrière (1). »

(*Lettres sur quelques écrits de ce temps.*)

Le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, faisant la visite de son diocèse, trouva chez un curé de la campagne une servante qui, malgré la petite vérole qui l'avait défigurée, et le hâle, ne laissait pas de paraître plus jeune que les canons ne le permettent. Le cardinal ayant demandé l'âge de cette fille au curé, et celui-ci ayant répondu qu'elle avait environ trente-cinq ans, le prélat le réprimanda de ce qu'il avait une servante moins âgée que de cinquante ans, et lui ordonna de s'en défaire. Mais dans l'instant, jetant les yeux sur elle et se ravisant : « Non! non! dit-il, monsieur le curé, je vous permets de la garder; elle a bien pour quinze ans de laideur. »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Une dame de Grenoble, causant un jour avec le même cardinal, ne put s'empêcher de lâcher un petit vent, et, pour faire croire que le bruit venait de son fauteuil, elle se mit à le remuer un peu. Mais le cardinal, qui n'avait pas pris le change, lui dit en riant : « Madame!... apparemment, vous cherchez la rime! »

(*Id.*)

M. de Béthune, archevêque de Bordeaux, au sortir d'un sermon où il s'était fort échauffé, étant allé se reposer dans la chambre destinée à cela, et se faisant frotter par son valet de chambre. « Eh bien! lui dit-il, que dis-tu de mon sermon? N'ai-je pas bien fait? — Parfaitement bien, répondit le valet, mais vous fîtes mieux l'année passée. — Comment donc? interrompit l'archevêque, l'année passée, je ne prêchai point! — C'est justement à cause de cela, monseigneur, » répliqua ce garçon, auquel il souffrait de semblables libertés.

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Le maréchal de Villeroy étant allé à Lyon en 1714, au sujet d'une petite sédition qui y était arrivée, ce ne furent pendant son séjour en cette ville que fêtes et réjouissances. Une dame de Paris, qui apprit que celles de Lyon s'empressaient fort à lui plaire, écrivant à l'une d'elles, lui demanda à laquelle le maréchal avait donné le mouchoir. La vieille demoiselle Béraud, fort connue par les chansons de Coulanges, et qui a été autrefois fort des amies du maréchal, ayant vu cette lettre, dit à la dame qui l'avait reçue : « Mandez à votre amie que M. le maréchal ne se mouche plus. (*Id.*)

L'abbé Regnier, secrétaire de l'Académie, faisait un jour, dans son chapeau,

(1) Cette réplique est attribuée au prince de Guéménée, qui, dit le *Menagiana*, était un des quatre diseurs de bons mots de son temps. Suivant Ménage, le professeur était M. des Vallées, « petit homme, pauvre, et savant dans la langue hébraïque. »

la cueillette d'une pistole, que chaque membre devait fournir. Ne s'étant point aperçu qu'un des quarante, qui était fort avare, eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois; celui-ci assura qu'il avait donné. « Je le crois, dit l'abbé Regnier; mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, ajouta Fontenelle, qui était à côté, je l'ai vu; mais je ne le crois pas. »

(*Fontenelliana.*)

Fontrailles (qui était bossu) avait intrigué avec Cinq-Mars contre le cardinal de Richelieu. Voyant que l'entreprise tournait mal, il dit au grand écuyer : « Monsieur, il est temps de gagner au large. » Cinq-Mars ne le voulut pas : « Pour vous, lui dit-il, monsieur, vous serez encore d'assez belle taille quand on vous aura ôté la tête de dessus les épaules, mais en vérité je suis trop petit pour cela! » Il se sauva en habit de capucin.

(Tallemant des Réaux.)

M. Racine était fort entier dans ses sentiments, et les soutenait avec un grand air de présomption. Un jour qu'il disputait fort vivement contre Despréaux, dont il critiquait quelque ouvrage, ce dernier, après s'être défendu de son mieux, lui dit tout d'un coup : Eh bien! j'aime mieux avoir tort que d'avoir si orgueilleusement raison. »

Je me souviens d'avoir lu je ne sais où que, pendant l'une des retraites de M. Arnauld, le poëte Boileau Despréaux, qui avait beaucoup d'estime pour lui, ayant ouï dire que le roi le faisait chercher pour le faire mettre à la Bastille, où était déjà M. de Sacy, répondit : « Le roi est trop heureux pour qu'on trouve M. Arnauld. »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Bautru montait un jour l'escalier du Louvre avec un homme de la cour dont la bouche sentait très-mauvais. Cet homme s'étant trouvé fort essoufflé quand il fut arrivé au-dessus : « Ouais! dit-il, je perds l'haleine. — Ah! monsieur, repartit Bautru, quel bonheur pour vos amis si ce que vous dites est vrai! »

(*Id.*)

Madame Cornuel, voyant une de ses nièces fort fardée : « Mon Dieu! lui dit-elle, ma nièce, que vous avez là un joli masque!... On vous voit le visage au travers. »

(*Id.*)

Peu de temps après la mort de M. de Louvois, feu M. de Barbesieux, son fils, se trouva dans l'antichambre du roi avec M. de Harlay et son fils, alors avocat général au Parlement de Paris. Après quelques compliments, M. de Barbesieux, qui n'aimait pas les conversations sérieuses, se mit à chanter en un coin entre ses dents. Le premier président l'écouta quelque temps, et, se tournant ensuite vers son fils : « Il faut avouer, lui dit-il, que voilà un ministre d'État qui chante bien! »

(*Id.*)

Le comte d'Aubigné, jouant un jour avec le maréchal de Vivonne, tira une très-grosse bourse pleine d'or. Alors, le maréchal s'étant récrié sur la quantité : « Que cela ne vous surprenne pas! reprit le comte, c'est que j'ai pris mon bâton de maréchal en or; » faisant allusion à ce que Mme de Montespan, sœur de M. de Vivonne, lui avait fait avoir le bâton par sa seule faveur, au lieu que Mme de Maintenon n'avait fait donner que du bien à son frère.

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Moreau, de la musique du roi, ayant fait quelques railleries de l'archevêque de Reims, celui-ci le sut et le menaça de le faire chasser. En effet, quelques jours après, comme on chantait, devant le roi, de la musique de Moreau, et qu'il chantait lui-même, l'archevêque, qui se trouva derrière le fauteuil du roi, ne cessa de dire à ses voisins qu'on ne pouvait pas plus mal chanter, et de le dire assez haut. Le roi, qui l'entendit, et qui savait ce qui faisait ainsi parler l'archevêque : « Monsieur de Reims, lui dit-il, parlons franchement! Ce n'est pas que Moreau ne chante bien, mais il parle mal. »

(*Id.*)

Le roi voyant venir de loin, dans les avenues de Versailles, le carrosse du même archevêque de Reims, qu'il ne reconnaissait pourtant point : « Il me semble, dit-il, que je vois venir un carrosse à six chevaux. — Pardonnez-moi, sire, répondit le marquis de La Feuillade, qui était présent... Il y en a sept. — Comment donc? repartit le roi. — C'est, sire, répliqua La Feuillade, que le septième est dans le carrosse. » (*Id.*)

Blot, célèbre faiseur de vaudevilles, quoiqu'il fût domestique de Monsieur, Gaston de France, ne l'épargnait pas dans ses chansons, et, encore moins, les personnes que chérissait ce prince. Monsieur ayant soupçonné qu'il était l'auteur de quelques vaudevilles qui avaient couru contre une dame de ses amies, l'en réprimanda fortement. Blot voulut s'en justifier en niant qu'ils fussent de sa façon. « Mais de qui donc sont ces chansons? » dit le prince. Blot, après avoir essayé inutilement de rejeter le soupçon sur d'autres : « Ma foi! monseigneur, ajouta-t-il brusquement, voulez-vous que je vous parle naturellement?... Je crois qu'elles se font toutes seules. »
(Bouhier, *Souvenirs.*)

Pendant la première guerre de Savoye, où le duc de La Ferté servait sous M. le maréchal de Catinat en qualité de lieutenant général, on buvait de fort mauvais vin; et cependant le duc ne laissait pas d'en boire tous les jours un peu plus que de raison. Quelqu'un lui en témoignant un jour son étonnement : « Que voulez-vous! répondit-il... il faut aimer ses amis avec leurs défauts. »
(*Id.*)

Louis XIV ne portait jamais de manchon quand il allait à la chasse, au plus fort de l'hiver. Deux paysans l'y ayant rencontré en cette saison, et l'un d'eux paraissant étonné de ce qu'il ne précautionnait pas mieux ses mains contre le froid : « N'en sois pas surpris, dit l'autre, c'est que le roi a toujours ses mains dans nos poches. » (*Id.*)

La reine mère voulait faire mettre Ninon aux *Filles repenties*. M. de Bautru dit : « Madame, elle n'est ni fille ni repentie. » (*Ménagiana.*)

Le pape Benoît XIV, voyant un étranger debout pendant sa bénédiction : « Ce doit être un Français, dit-il en riant; je lui pardonne en vertu des libertés de l'Église gallicane. »

Madame de la Sablière logeait La Fontaine, qu'elle aimait et qu'elle plaisantait sans cesse. Un jour qu'elle avait fait maison nette, en congédiant tous ses domestiques, elle dit : « Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux : mon chat, mon chien, et mon La Fontaine. »
(*Dict. des hommes ill.*)

Le sieur Roy, jeune poëte, étant, un jour de l'année 1715, au café du bout du Pont-Neuf, où s'assemblaient plusieurs beaux esprits de Paris, se plaignait au poëte Gacon qu'il avait perdu au jeu 50 louis la nuit précédente. Gacon lui dit sur cela : « Il vaudrait bien mieux avoir fait cinquante mauvais vers. »
Houdart de La Motte qui était près d'eux et qui les entendait : « Vraiment, dit-il d'un grand sang-froid, vous en parlez bien à votre aise, monsieur Gacon. »
(*Dict. des hommes ill.*)

Un particulier de Londres ayant présenté au ministre Walpole le projet d'une taxe sur les chiens : « Votre projet est beau, lui répondit le ministre, mais je me garderai bien de l'adopter, car tous les chiens du royaume aboieraient après moi. »

On racontait à M. Borda que le fameux Struensée avait avoué, dans son interrogatoire, ses liaisons avec la reine de Danemark. « Un Français, dit M. de Borda, l'aurait dit à tout le monde, mais Le duc de la Ferté ne l'aurait avoué à personne. »

On dit ordinairement d'un homme

d'esprit qui ne parle pas, qu'il n'en pense pas moins; mais M. de Benserade disait d'un homme qui n'avait pas beaucoup d'esprit, et qui ne parlait point : « Il n'en pense pas davantage. » Une dame de mes amies, avec qui je me trouvai dernièrement, disait de ces sortes de gens, qu'ils avaient l'esprit en dedans.

(*Ménagiana.*)

Palaprat logeait au Temple, chez M. le grand prieur, où quelquefois il n'y avait point de dîner, et d'autres fois il y avait des repas énormes. Palaprat disait sur cela : « Dans cette maison on ne peut mourir que d'indigestion ou d'inanition. »

On prétend que Palaprat avait fait le *Grondeur* en un acte, et que Brueys, à qui il l'envoya, le mit en trois. Sur quoi Palaprat dit : « Jarnidious, j'avais envoyé à ce coquin-là une jolie petite montre d'Angleterre ; il m'en a fait un tourne-broche. » (Panckoucke.)

Le cardinal de Polignac causait avec madame la duchesse du Maine sur le martyre de saint Denis. « Conçoit-on, madame, que ce saint portât son chef dans ses mains pendant deux lieues... deux lieues !.. — Oh! monseigneur ! lui répondit madame Du Deffant, qui était présente, il n'y a que le premier pas qui coûte. »

(*Président Hénault, Mémoires.*)

L'abbé Galiani se trouvant un jour au spectacle de la cour, dit au sujet de la voix de mademoiselle Arnould : « C'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu. » (*Grimmiana.*)

Galiani envoie à Benoît XIV une collection de pierres et laves vésuviennes, accompagnée d'une savante dissertation, et sur la caisse il écrit : *Fac ut lapides isti panes fiant!* (Fais que ces pierres se changent en pain !). Benoît XIV ne manqua pas de gratifier d'un bénéfice le pauvre et spirituel abbé.

— On parlait des arbres du parc de Versailles, et l'on disait qu'ils étaient hauts, droits et minces : « Comme les courtidans, » ajouta Galiani.

(Ristelhuber, *Notice sur l'abbé Galiani.*)

Clément XIV était d'une humeur enjouée, et il lui échappait souvent de bons mots : « Je ne suis point surpris, disait-il un jour, que M. le cardinal de Bernis ait beaucoup désiré de me voir pape : ceux qui cultivent la poésie aiment les métamorphoses. »

Comme il voulait mettre quelques nouveaux droits d'entrée sur les marchandises qui seraient importées dans les ports de ses États, on lui représenta qu'il indisposerait par là les Anglais et les Hollandais : « Bon, bon ! répondit-il en souriant, ils n'oseraient ; car s'ils me fâchent, je supprimerai le carême. » On sait que ces deux nations font presque seules en Europe le commerce du poisson sec et salé, dont le carême occasionne la plus grande consommation.

(Panckoucke.)

Sophie Arnould dit, en voyant dans un jardin une rivière alimentée à grand'-peine par une pompe à feu : « Cela ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau. »

(*Esprit de Sophie Arnould.*)

Rivarol avait emprunté à M. de Ségur le jeune une bague où était la tête de César. Quelques jours après, M. de Ségur la lui redemanda. Rivarol lui répondit : « César ne se rend pas. »

(*Esprit de Rivarol.*)

Lorsque le marquis de Caraccioli fut nommé à la vice-royauté de Sicile, le roi Louis XVI, dont il prit congé, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, je vous fais mon compliment; vous allez occuper une des plus belles places de l'Europe. — Ah! sire, répondit tristement M. de Caraccioli, la plus belle place de l'Europe est celle que je quitte; c'est la place Vendôme. » Quelque temps auparavant, il avait répondu au même prince, qui le plaisantait sur ce qu'à son âge, il faisait encore

l'amour : « On vous a trompé, sire, je ne fais point l'amour, je l'achète tout fait. »

(M. de Lévis, *Souvenirs et portraits.*)

Lorsque, dans la révolution des Pays-Bas, les insurgés envoyèrent au prince de Ligne une députation pour lui offrir le commandement de ce qu'ils appelaient l'armée nationale, le prince de Ligne les remercia avec effusion, et en les congédiant dit aux députés : « Veuillez, Messieurs, transmettre à vos commettants que je suis incapable de me révolter en hiver. »

(Comte Ouvaroff, *Introduction aux mémoires du prince de Ligne.*)

Lors de l'affaire de la comtesse de la Motte (1), le bruit courait que le cardinal de Rohan n'était pas franc du collier.

A l'une des premières séances de l'Assemblée constituante, comme il s'agissait d'élire le président, Mirabeau prit la parole pour indiquer à ses collègues les conditions de caractère et de talent que devait offrir celui qui serait appelé à l'honneur de présider l'assemblée : il s'exprima de telle manière qu'il était impossible de ne pas le reconnaître lui-même dans le portrait qu'il venait de tracer ; aussi M. de Talleyrand dit-il assez haut pour être entendu de ceux qui l'entouraient : « Il ne manque qu'un trait à ce que vient de dire M. de Mirabeau : c'est que le président doit être marqué de la petite vérole. »

(Larousse, *Dictionnaire du* 19e *siècle.*)

« Prince, disait à Talleyrand la duchesse de Lauraguais, qui avait des prétentions au bel esprit et à la muse, donnez-moi donc une rime à *coiffe.* — Impossible, duchesse, car ce qui appartient à une tête de femme n'a, dit-on, ni rime ni raison. »

— M. de Talleyrand était assis entre Mmes de Staël et Récamier, empressé, galant auprès de l'une et de l'autre, avec une nuance assez prononcée toutefois en faveur de la seconde.

« Enfin, voyons, dit Mme de Staël un peu dépitée, si nous tombions à l'eau toutes deux, à laquelle porteriez-vous secours d'abord ?

— Oh ! baronne, répondit M. de Talleyrand, je suis sûr que vous nagez comme un ange (1) ! »

Voici maintenant le pendant de cette anecdote, qui nous est fourni par Mme de Staël elle-même :

Un jeune fat était venu s'asseoir entre Mmes de Staël et Récamier, en disant :

« Me voici entre l'esprit et la beauté.

— Oui, repartit la fille de Necker, sans posséder ni l'un ni l'autre ! »

En 1814, à la rentrée de Louis XVIII et le lendemain de la présentation du prince de Bénévent au roi de France, le *Nain-Jaune* publiait l'entre-filet suivant, à l'article *Nouvelles de la cour :*

« Hier, M. l'évêque d'Autun a eu l'honneur de présenter sa femme au roi très-chrétien. »

M. de Talleyrand n'a pas prononcé la centième partie des mots, reparties, jeux de mots, quolibets, calembours, traits d'esprit, etc., qu'on s'évertue à lui prêter depuis environ un demi-siècle ; car ce n'est pas de sa mort seulement que date, dans le journalisme chroniquant, la manie de lui attribuer tous les mots du jour.

En lisant les journaux et en s'y voyant attribuer quelque saillie nouvelle, dont

(1) C'est la fameuse affaire du collier de la reine Marie-Antoinette.

(1) Cette anecdote est racontée d'une façon un peu différente dans les Mémoires de Constant : « Mesdames Grand, de Flahaut et de Staël, se trouvaient avec M. de Talleyrand à l'hôtel des relations extérieures ; cette dernière, voyant M. de Talleyrand s'approcher, l'appela, et lui faisant remarquer le hasard qui réunissait trois femmes qu'il avait aimées, lui demanda de leur dire bien franchement, si l'une d'elles tombait à l'eau, quelle serait celle des trois qu'il sauverait la première. Avec cette grâce, ce sourire fin et moqueur qui lui est particulier, il répondit : « Ah ! Madame, vous nagez si bien ! »

il était bien innocent, le prince avait l'habitude de dire :

« Ils ont trop d'esprit : décidément je ne vivrai pas!... »

Quand madame de F... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait; de façon que, si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux une philosophe. M. de ... disait d'elle : « Quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée. »

(Chamfort.)

A l'époque du mariage de la fille unique de Necker avec l'ambassadeur de Suède, M. de Staël, quelqu'un lui avouait qu'il trouvait la maison de son père fort ennuyeuse; qu'ils avaient tous l'air distrait et rêvant de la Suisse. « Vous avez raison, répliqua-t-elle, mon père s'occupe du passé, ma mère du présent, et moi de l'avenir. »

Delille venait de lire à Lemierre ce vers sur les Romains :

Ils buvaient le falerne et les larmes du monde.

« Mon cher abbé, lui dit Lemierre, cela prouve que les anciens mettaient de l'eau dans leur vin. » Critique aussi fine que piquante.

(Fayolle, *Pour et contre Delille.*)

Sheridan dînait chez lord Thurlow. Au dessert, on apporte une bouteille de vin de Constance arrivant directement du Cap. Sheridan s'aperçoit avec regret que la bouteille s'est vidée comme par enchantement; il met en œuvre toutes les ressources de son esprit pour décider le vieux chancelier à faire venir une seconde bouteille.

Mais lord Thurlow feint de ne pas comprendre. Chaque fois que Sheridan parle de son délicieux Cap, il tousse et fait la sourde oreille. Sheridan, voyant l'inutilité de ses efforts, se tourne vers un gentleman et lui dit en soupirant : « Sir, ayez l'obligeance de me faire passer cette carafe; il faut bien que je retourne à Madère, puisqu'il m'est impossible de doubler le Cap! »

Un bâtiment, sur lequel le comte de Montrond s'était embarqué comme passager, fut capturé par un capitaine anglais, qui s'imagina avoir pris le général Mouton, comte de Lobau.

Montrond, à qui cette méprise promettait plus d'égards, n'eut garde de la faire cesser, jusqu'au jour où elle fut divulguée par un tiers, qui se trouvait à bord et l'avait connu en France.

« Pourquoi, lui disait le capitaine de mauvaise humeur, m'avez-vous trompé?

— Moi ! du tout, je vous ai seulement laissé vous tromper. Vous avez cru que j'étais le général Mouton ; vous me l'avez dit. Je vous voyais sur votre frégate de 50 canons, et moi je n'avais qu'un petit pistolet de poche long comme cela, et il ne m'appartenait pas de vous contredire. »

Ce marin mal élevé, pendant tout le temps que Montrond fut à son bord, ne laissait pas échapper une occasion de le molester.

Un jour, à table, un officier se mit à porter un toast aux Français, et, comme le prisonnier se levait pour saluer, le capitaine s'écria brutalement :

« Ce sont tous des polissons, je ne fais pas d'exception. »

Montrond se rassit froidement, remplit son verre, se leva de nouveau, fit une profonde révérence au capitaine, et, lui rendant raison :

« Je bois, dit-il, aux Anglais ; ce sont tous des gentlemen, mais je fais des exceptions. »

A son valet de chambre, qui un matin, perdant la tête, cherchait en vain divers objets nécessaires à sa toilette :

« Avouez, dit-il en les lui mettant entre les mains, avouez que vous êtes bien heureux de m'avoir; sans moi, vous ne pourriez me servir. »

Ce fut lui aussi qui adressa ce joli mot à M. Alexandre de Girardin, père d'un jeune homme qui commençait alors à se faire une réputation :

« Dépêche-toi de le reconnaître, ou il ne te reconnaîtra pas. »

Lors de la conspiration de Malet, on vint arrêter le duc de Rovigo. C'était la

nuit. La duchesse épouvantée se jeta hors du lit, peu vêtue :

« Le ministre, dit Montrond, a été faible, mais sa femme s'est bien montrée ! »

Garat, *Lettres d'un inconnu* (*Patrie*).

M. de Montrond avait rencontré la comtesse R... chez Mme de Villepaine, et, avec son cynisme ordinaire et une franchise dépouillée d'artifices, lui avait dit : « Eh bien! Rieussec est devenu notre ami, vous êtes très-bien... oh! mais très-bien ensemble, c'est un aimable garçon, gardez-le longtemps!

— Comment, très-bien ensemble, qu'entendez-vous par ces mots?

— Eh bien, mais, j'entends... que vous êtes... très-bien enfin.

— Vous êtes un impertinent! »

A quelques jours de là, M. de Montrond va voir son ami Rieussec et entre tout droit, sans façon; il ouvre une porte et trouve la comtesse et le baron se tenant aux cheveux, autour d'eux les chaises étaient renversées.

« Eh bien! dit Montrond, vous le voyez bien, on n'est pas plus intime que cela, vous le battez même ! »

(Ch. Yriarte, *Monde illustré*.)

M. de Montrond, entrant un matin chez le prince de Talleyrand, lui dit : « Je viens de traverser le jardin des Tuileries, et j'ai eu l'honneur d'apercevoir M. l'archichancelier qui s'archipromenait. »

Après la Terreur, un ami de Sieyès lui demandait ce qu'il avait fait pendant cette crise : « Ce que j'ai fait? répondit-il; j'ai vécu. »

(Mignet, *Notices historiques*.)

M. de Talleyrand étant gravement malade, chacun se demandait comment le diplomate s'arrangerait avec le clergé. « Soyez tranquilles, dit Louis XVIII à quelques personnes qui s'entretenaient sur ce sujet, M. de Talleyrand sait assez bien vivre pour savoir mourir. »

Comme on parlait devant l'empereur de la conduite que la duchesse d'Angoulême tenait à Bordeaux, il dit en souriant: « C'est le seul homme qu'il y ait dans la famille. » (*Nain jaune de* 1816.)

Bobèche déclarait l'autre jour vouloir absolument une place. Son ami lui demande laquelle : « Ça m'est égal. — Veux-tu la place de la Bastille? — Non. — La place Louis XV? — Non. — La place Vendôme? — Ah! oui, c'est une belle place, celle-là (1) : elle doit rapporter gros. — Mais il y a un petit inconvénient : c'est qu'elle est occupée par la colonne. — Eh bien, répond Bobèche, je dénoncerai la colonne, et j'aurai la place. »

Le *Nain jaune réfugié* (à Bruxelles).

« On dit que je suis méchante, disait Mlle Mars en se promenant sur le théâtre avec Hoffmann; est-ce vrai, mon ami ? — C'est une injustice, répondit le savant critique, tu es bonne depuis la toile de fond jusqu'à la rampe. »

(*Encyclopéd.*)

Le *Solitaire* du vicomte d'Arlincourt avait eu d'innombrables traductions, ce qui fit dire à M. de Feletz :

« Le *Solitaire* a été traduit dans toutes les langues, excepté en français. »

On parlait devant Eugène Sue d'un homme très-remuant, et faisant prospérer un genre de spéculation parisienne fort lucratif et peu honorable :

« Vous vous trompez : il est dans l'industrie! disait une personne qui voulait le défendre.

— Comment donc! s'il y est!... mais il y a même un grade, s'écria Eugène Sue : il en est *chevalier*.

Le docteur Lass... disait dans une conversation sur l'état mental de l'assassin Verger :

(1) Renouvelé du marquis de Caraccioli (V plus haut).

« Il ne peut être fou. D'abord ce serait la honte des véritables aliénés... »
(*Revue anecdotique*, 1857.)

Le corps législatif tenait une séance des plus tumultueuses. Tout à coup un orage éclate sur Paris; les grondements du tonnerre couvrent le bruit des interruptions confuses qui se croisent sur tous les bancs. On crie : « Attendez le silence! » Le fracas du tonnerre redouble. « Je ne puis faire taire cet interrupteur-là, dit M. Dupin, ni le rappeler à l'ordre. » Rire général. L'orage parlementaire était calmé.

M. le prince Poniatowski, sénateur, qui a fait quelques opéras, écrivait à M. Auber une lettre commençant par ces mots :

« Mon cher confrère...

— Confrère! Bah! s'écria M. Auber, est-ce que je serais nommé sénateur? »
(*Mosaïque.*)

« Quand un bon mot démange M. Dupin, a dit Timon, il faut qu'il se gratte. » M. Dupin se grattait continuellement... à la cantonnade. Les quolibets qu'il n'osait jeter dans les discussions, il les écoulait dans l'oreille des membres du bureau. M. de Larochejaquelein, dont on se rappelle la stature, argumentait-il à grand renfort de bras?

« Ça, disait en sourdine M. Dupin, c'est de la politique de tambour-major.

— La tribune, disait-il, ressemble à un puits : quand un *sot* descend, un autre monte. »

Il était plein de prévenances pour M. Berryer, dont le talent, si différent du sien, lui était très-sympathique. Un jour que l'éminent orateur, en pleine république, terminait un de ses discours en arborant le drapeau blanc, M. Dupin l'interrompit au milieu de sa magnifique péroraison, pour lui dire :

« Il y a une chemise toute chaude qui t'attend à la présidence. »

Ce détail de chambre à coucher me remet en mémoire l'excellent M. de Labordo, lequel s'écriait, précédant M. Sauzet, inondé de sueur, brisé par le triomphe éclatant qui signala son début :

« Faites place, messieurs ; ouvrez vos rangs, laissez passer le plus grand orateur de la Chambre, qui va changer de chemise. »

La tribune établit une incessante communication entre les orateurs et le président. M. Dupin ne se faisait pas faute d'utiliser ce trait d'union. M. Berryer, dans l'affaire des flétris de Belgravesquare, ayant fait bondir sur son banc de douleur un des ministres de Louis-Philippe, il agita bruyamment sa sonnette, et dit d'un ton sévère :

« Si vous persistez dans cette voie, je serai obligé de vous rappeler à l'ordre. »

Puis il ajouta tout bas :

« Tape dessus! tu es en verve. »

X... feuilletait des papiers pour y puiser des arguments.

« Tu as beau battre tes cartes, grommela entre ses dents l'incorrigible président, tu ne trouveras pas d'atouts. »

M. Abraham Dubois était en train de lire un discours qui semblait ne devoir jamais finir. M. Dupin l'engagea à sauter quelques pages. L'orateur (il n'y a pas d'autre expression) suivit ce conseil que justifiait amplement l'inattention de la Chambre. Mais le discours traînant toujours en longueur, Dupin revint à la charge en disant avec un sérieux imperturbable :

« Allons, Abraham, encore un sacrifice! »
(*Figaro.*)

M. Dupin, placé à l'Opéra à côté d'un monsieur qui fredonnait continuellement à ses oreilles, fit quelques gestes de dépit.

« Qu'avez-vous, monsieur? vous ne paraissez pas content.

— C'est, monsieur, répondit M. Dupin, que j'enrage contre ce coquin de Duprez qui m'empêche de vous entendre. »
(*Mosaïque.*)

A un dîner chez le garde des sceaux, deux convives importants se faisaient attendre. Il était tard, et le chancelier, s'adressant au président Dupin, lui demanda s'il ne pensait pas qu'on dût faire servir :

« Je suis de cet avis, dit le président, et d'autant plus qu'en dînant nous les attendrons, tandis qu'en les attendant nous ne dînons pas. »

L'écrivain Douglas Jerrold avait une dent de lait contre un de ses voisins. Un jour, un ami lui parlait justement de cette personne, en disant que les mots « honnête homme » étaient écrits sur son visage.

« Hum ! répond Jerrold, alors la plume devait être bien mal taillée ! »

(*International.*)

Une dame quêtait. Elle présente la bourse à un richard, qui lui dit rudement :

« Je n'ai rien.

— Prenez, monsieur, répondit la dame, je quête pour les indigents. »

Une jeune Anglaise, affligée d'un nez purpurin sur un visage pâle, s'asseyait l'autre soir dans le salon de Mme X... On la disait mal mariée à un descendant de Silène et de Falstaff. « Pauvre femme! se mit à dire sa meilleure amie, en faisant remarquer charitablement son air triste ; est-elle assez malheureuse ! C'est son mari qui boit et c'est elle qui a le nez rouge ! »

Bon mot traduit en allemand.

Un spirituel voyageur, M. d'Estourmel, raconte que, se trouvant un jour dans un salon cosmopolite, il avait cherché à placer, dans un compliment à la maîtresse de la maison, une pointe toute française.

En présentant sa tasse de thé, où la dame versait le nuage de lait, il avait osé dire :

« Vous êtes, madame, comme cette tasse : vous êtes pleine de *bon thé*. »

Le jeu de mot fit sourire le cercle, et obtint, *en pays étranger*, un large succès d'estime.

Quelques jours après, dînant dans une autre maison, il entendit un gros Allemand dire à la dame du lieu :

« *Matame, fous êtes gomme cette dasse : fous êtes bleine de pon café.* »

La dame ne comprit pas le compliment, et le convive tudesque cherche encore pourquoi il n'a pas obtenu le succès de M. d'Estourmel.

Bonté.

« O grand Dieu ! disait Saadi, je ne te prie que pour les méchants, car tu as fait assez pour les bons en leur donnant la bonté. »

On louait devant Archelaüs l'extrême bonté de son collègue Charilaüs : « Et comment serait-il bon, leur dit-il, s'il ne sait pas être terrible aux méchants ? (1) »

(Plutarque, *Vie de Lycurgue.*)

Cosroès, roi de Perse, avait cette sorte de bonté que l'on admire plutôt dans un particulier que dans un souverain, qui doit, avant toutes choses, justice à ses peuples. Un jour ce prince donnait un festin aux grands du royaume. Un officier, qu'il avait dépouillé de son emploi, prit, sur le buffet, un plat d'or, et l'emporta ; il n'y eut que le sophi qui s'aperçut du vol. Celui qui avait soin de la vaisselle fit des recherches, se plaignit : « Calmez-vous, lui dit Cosroès, celui qui a pris le plat ne le rendra pas, et moi qui l'ai vu prendre, je n'ai garde de découvrir le voleur. » Quelques jours après, le même officier parut à la cour avec un habit neuf. Le roi s'approcha et lui dit à l'oreille : « Est-ce mon plat qui vous a donné cette belle robe ? — Oui, seigneur, » répondit l'officier, et montrant ensuite ses caleçons tout déchirés : « Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il n'a fait les choses qu'à demi. »

(*Histoire moderne des Persans.*)

On parlait à Rome de faire pape le cardinal Bona. Pasquin dit aussitôt : *Papa Bona, est oratio incongrua ;* mais le cardinal répondit :

Vana solecismi non te conturbet imago;
Esset papa *Bonus*, si *Bona* papa foret (2).

(*Improvisat. franç.*)

---

(1) Le mot a en grec une tournure plus ironique : « Comment ne serait-il pas un excellent homme, lui qui ne sait même point être dur aux méchants ? »

(2) C'est un jeu de mots intraduisible en français. L'épigramme affichée sur la statue

Une des maximes favorites de Marivaux était que pour être assez bon, il fallait l'être trop.

(*Espr. de Marivaux.*)

Louis XVI chassant aux environs de Versailles, demande à des paysans pourquoi les foins qui lui paraissaient mûrs étaient encore sur pied? « Sire, les officiers des chasses ont défendu de faucher avant la Saint-Pierre, à cause des nids de perdrix. — Et moi, réplique le roi, je veux que vous fauchiez dès aujourd'hui, si vous désirez le faire. Il n'est pas juste que, pour conserver mon gibier, vous perdiez vos propriétés. »

(*Anecd. sur Louis XVI.*)

Un fils de madame Thibault, première femme de chambre de Marie-Antoinette, s'étant battu en duel dans le parc de Compiègne, avait eu le malheur de tuer son adversaire. La mère sollicita aussitôt les bontés de la Dauphine en faveur de son fils, et, par cette puissante intercession, parvint à le soustraire à la sévérité des lois. Une dame de la cour s'étant permis de dire à la princesse que madame Thibault n'avait imploré sa protection qu'après avoir essuyé un refus de madame Dubarry, Marie-Antoinette s'écria : « Si j'étais mère, pour sauver mon fils, je me jetterais aux genoux de Zamore ; » c'était le nom du petit nègre de madame Dubarry.

Tous les membres de la famille royale de Louis XVI avaient des maisons de campagne particulières, pour s'y délasser des fatigues de la représentation. *Saint-Cloud* était à la reine, *Brunoy* à Monsieur, *Bagatelle* à M. le comte d'Artois, *Bellevue* aux tantes du roi. Madame Élisabeth n'en demandait pas ; mais étant venue à Montreuil par hasard, dans une maison charmante appartenant à madame de Guéménée, le roi lui dit : « Vous êtes chez vous. » En effet, il venait secrètement de l'acquérir pour la lui donner. Pour former une laiterie, Mme Élisabeth fit venir de Suisse quatre génisses superbes, et une jeune fille du Valais pour en prendre soin. Cette dernière s'appelait Marie. Belle, naïve, mais toujours mélancolique, sa nouvelle place ne pouvait lui faire oublier ses montagnes, et surtout Jacques à qui elle avait été promise. Elle confia sa peine à Mme de Thévenet, qui composa aussitôt les paroles et l'air de la jolie romance : « Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi, » etc. (1). Marie l'apprit et la chanta au moment où Mme Élisabeth passait. La princesse apprenant que la romance dépeignait sa véritable situation, fit venir Jacques de Suisse à Montreuil, et l'unit pour toujours à Marie.

(Weber, *Mémoires.*)

Lorsque Pie VII, à Paris, alla visiter l'Imprimerie Impériale, un jeune homme mal élevé avait gardé son chapeau sur la tête en présence de Sa Sainteté ; quelques personnes indignées d'une grossièreté aussi déplacée allaient le lui enlever, lorsque le pape s'apercevant de cette petite rumeur, et apprenant le motif qui y donnait lieu, s'approcha du jeune homme, et lui dit avec une bonté vraiment patriarcale : « Jeune homme, découvrez-vous pour que je vous donne ma bénédiction ; la bénédiction d'un vieillard n'a jamais porté malheur à personne. »

(Bourrienne, *Mémoires.*)

Bonté enfantine.

Je me rappelle avoir vu un jour la petite fille d'Élisa Bonaparte courir vers une petite mendiante qui demandait l'aumône, et que le suisse chassait assez durement de l'avenue du Poggio impérial. Elle se mit à pleurer à la vue de la misère de la jeune mendiante, la prit pardessous le bras pour forcer la consigne ; exigea avec un ton impérieux qui était charmant qu'on lui donnât à manger, de l'argent, surtout des bas et des souliers, car sa protégée, disait-elle, devait bien

de Pasquin dit : « Un pape Bona (comme s'il y avait en français : un *Bonne* pape), mauvaise façon de parler, association de mots incongrue. » Et le cardinal répond : « Que la vaine apparence d'un solecisme ne te trouble pas : le pape serait bon, si Bona devenait pape. »

(1) Pendant la Révolution, on parodia ainsi la romance de Mme de Thévenet et tout le monde chanta :

Pauvre peuple, quand tu n'avais qu'un roi,
Tu ne sentais pas la misère ;
Mais à présent avec douze cents rois,
Tu manques de tout sur la terre, etc.

souffrir des cailloux. La sous-gouvernante avait beau représenter que c'était trop que S. A. s'occupât elle-même de ces détails; qu'elle était mille fois trop excellente, la petite Altesse répondait avec une mine à croquer : « Mais, puisque je suis la petite Napoléon, je dois être meilleure que les autres enfants. »

(*Mémoires d'une contemporaine.*)

Borgne.

Un borgne gageait contre un homme qui avait bonne vue, qu'il voyait plus que lui. Le pari est accepté. « J'ai gagné, dit le borgne, car je vous vois deux yeux, et vous ne m'en voyez qu'un. »

(*Bibliothèque de société.*)

Borgne et boiteux.

Après avoir défait et pris Bajazet, empereur des Turcs, Timur-Lenk le fit venir en sa présence. S'étant aperçu qu'il était borgne, il se mit à rire. Bajazet, indigné, lui dit fièrement : « Ne te ris point, Timur, de ma fortune : apprends que c'est Dieu qui est le distributeur des royaumes et des empires, et qu'il peut demain t'en arriver autant qu'il m'en arrive aujourd'hui. — Je sais, lui répondit Timur, que Dieu est le dispensateur des couronnes. Je ne ris point de ton malheur, à Dieu ne plaise ; mais la pensée qui m'est venue en te regardant, c'est qu'il faut que ces sceptres et ces couronnes soient bien peu de chose devant Dieu, puisqu'il les distribue à des gens aussi mal faits que nous deux, à un borgne tel que tu es, et à un boiteux comme moi. »

(*École des mœurs.*)

Bossu.

On demandait à un bossu ce qu'il aimait mieux, ou que Dieu le rendît droit comme les autres hommes, ou qu'il rendît les autres hommes bossus comme lui? Il répondit : « J'aimerais mieux qu'il rendît les autres hommes bossus comme moi, afin que j'eusse le plaisir de les regarder du même œil dont ils me regardent. » (Galland.)

D'Alençon était fils d'un huissier au parlement de Paris, et avait été reçu dans la même charge. Il était bossu, et dévoré de la manie de passer pour un homme d'esprit, quoiqu'il n'en eût que médiocrement; aussi l'abbé de Pons, autre bossu, qui avait beaucoup de mérite, disait de lui, avec une espèce d'indignation : « Cet animal-là déshonore le corps des bossus ! » (Panckoucke.)

Le président Bexon était bossu, et bossu très-prononcé : on amena à son audience un de ses pairs en difformité, accusé d'avoir maltraité à outrance un individu plus fort et mieux fait que lui. Or, cet accusé bossu avait pour défenseur l'avocat Mathon de la Varenne, qui lui-même était bossu.

Interpellé par le président de dire pourquoi il avait si rudement frappé le plaignant, l'accusé balbutie :

« Je n'oserai jamais vous le dire.

— Le tribunal vous ordonne de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. »

Nouvelle hésitation de l'accusé.

« Il m'a dit une grosse injure que je n'ai pas la force de répéter.

— Quelle est donc cette injure? Votre intérêt est de le dire.

— Eh bien, là, il m'a dit que j'étais *bossu!* »

Aussitôt le président de répliquer :

« Mais, mon camarade, ce n'est pas là une injure; demandez plutôt à votre défenseur. » (Berryer, *Souvenirs.*)

Bottes (*A propos de*).

Charles XII ne connaissait point d'autres chaussures d'homme que les bottes. Entrant un matin chez son chancelier Mullern, encore endormi, il défendit qu'on l'éveillât, et se tint dans l'antichambre où il y avait grand feu. Il aperçut auprès quelques paires de souliers que Mullern avait fait venir d'Allemagne pour son usage. Le roi les jeta tous dans le feu, et s'en alla. Le chancelier sentant, à son réveil, l'odeur du cuir brûlé, en demanda la raison. « Voilà, dit-il, quand il l'eut su, un étrange roi, dont il faut que le chancelier soit toujours botté. »

(*Dict. hist. d'éducation.*)

Conrad II, qui fut couronné empereur

d'Allemagne à Rome, en 1027 est fameux par un singulier trait de libéralité.

Un de ses chevaliers ayant perdu une jambe à son service, Conrad lui fit don d'autant de pièces d'or qu'il en pourrait tenir dans sa botte.

Si nous en croyons Mézeray, Charles VII, le petit roi de Bourges, fut, pendant quelque temps, assez pauvre pour qu'un bottier berrichon ne voulût point faire crédit à son prince d'une paire de bottes que Sa Majesté venait d'essayer.

C'est indirectement aux bottes que nous devons la substitution de la langue française à la langue latine dans les actes publics et judiciaires.

En 1539, René de Cossé, seigneur de Brissac et grand fauconnier de France, avait demandé un congé au roi pour aller suivre un procès des plus importants pardevant le parlement de Normandie.

Peu de temps après, le grand fauconnier reparut à la cour.

« Eh bien! Cossé, lui demanda François Ier, quel arrêt l'échiquier a-t-il rendu dans votre affaire?

— Sire, j'étais venu à franc étrier pour assister au jugement de mon procès; mais à peine suis-je arrivé que votre cour de parlement m'a débotté...

— Vous a débotté? reprit le roi; qu'entendez-vous par là?

— Oui, sire, m'a débotté... J'ai fort bien entendu et retenu ces mots: *Dicta curia debotavit et debotat dictum actorem.*

— Je vous entends, dit François Ier en riant: Débouté, Cossé, et non débotté! ..»

Le grand fauconnier n'en démordait pas; le roi riait de plus belle, et, au bout de ce rire, il y eut une ordonnance royale portant que, dorénavant, tous les arrêts seraient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langage maternel, français et non autrement.

Si les bottiers malhabiles, ces bourreaux patentés de nos pauvres pieds, avaient encore à redouter le terrible traitement que leur faisait subir don Carlos, nous ne verrions plus tant de bottes ni de bottines manquées, et partant plus d'estropiés.

Son bottier lui ayant essayé des bottes trop étroites, le fils de Philippe II les fit mettre en pièces et fricasser; puis il força l'infortuné à s'ingurgiter ce singulier miroton.

(P. de Rosiac, *Soleil.*)

Bouffonnerie.

Pape Theun, l'un des plus fous bouffons de son temps, passa de l'emploi de marguillier, qu'il avait longtemps occupé à Louvain, à celui de bouffon gradué en titre, dont il fut honoré à la cour de Charles-Quint. Un jour, s'étant donné un peu trop de carrière, l'empereur commanda à son cuisinier de lui fermer la cuisine pour son effronterie par une diète de quelques jours. Se voyant rebuté aux heures de table, et trouvant le cuisinier inexorable à toutes ses menées, il s'avisa d'aller clouer des planches sur tous les privés du palais; ce qu'ayant été rapporté à l'empereur par quelques-uns de ses gentilshommes qui avaient été trompés en allant aux lieux, il le fit venir en sa présence, et lui ayant demandé la raison d'une action si hardie, il repartit ingénieusement qu'il croyait que tous les privés étaient superflus, puisqu'à la cour on ne mangeait plus.

(*Le Bouffon de la Cour.*)

Une fois, durant la faveur de M. de Joyeuse, M. de Bellièvre, étant à la porte du cabinet du roi, où il désirait entrer, n'osant toutefois le faire, bien que la porte fût ouverte, parce que lors il n'y entrait personne qui n'y fût appelé, curieux néanmoins de savoir ce qui s'y faisait, il mit le nez entre les deux tapisseries qui répondaient à la porte. M. de Joyeuse, s'en étant aperçu, s'en approcha si gentiment qu'il lui empoigna le nez et le mena avec deux doigts jusqu'au milieu du cabinet, en présence du roi, où il en fut pris un bon repas de rire.

Étant ambassadeur en Suisse, on le fit boire un soir jusqu'à l'enivrer, et s'en revenant par une grande salle, où il y avait grand nombre de piliers pour soutenir le plancher, il ôtait son chapeau en passant devant chaque pilier. Et comme on lui remontrait que ce n'étaient que des

piliers, il répondit : « Nous sommes en un pays où l'on salue tout le monde. »
(*Anecdotes de l'histoire de France, tirées de* du Vair.)

C'est l'ordinaire des grands d'avoir toujours quelque bouffon près d'eux, pour les divertir et leur faire passer le temps. Or, un certain seigneur du pays de Bretagne en avait un, le plus plaisant qui se pouvait rencontrer, non-seulement en ses actions, mais aussi en reparties. Un jour l'ayant envoyé de Paris à Lyon, pour aller réjouir un sien cousin qui était malade, il passa par une ville où l'on faisait garde aux portes, à raison de la contagion. Le capitaine le voyant assez bien monté, se voulut informer qui il était et d'où il venait; c'est pourquoi il lui demanda : « Monsieur, où allez-vous maintenant? — Monsieur, répondit le bouffon, il le faut demander à ma bête; c'est elle qui me mène. » Ce capitaine entendant cette folle réponse, se prit à rire, et poursuivant son discours, lui demanda comment il s'appelait : « Je ne m'appelle point, dit-il ; ce sont les autres qui m'appellent. — Mais, dit un soldat qui était-là, s'il vous fallait appeler pour dîner, comment vous appellerait-on? » Lors le bouffon repartit brusquement : « On n'a que faire de m'y appeler, je m'y trouve toujours de bonne heure. » Cette repartie excita une risée à tout le corps de garde. Le capitaine, ne sachant que juger d'un tel personnage, le voyant si résolu, lui demanda derechef d'où il venait? « Je viens, répondit-il, de Paris, où je crois qu'il y a bien du désordre, car toutes les boutiques étaient fermées lorsque j'en suis parti. » Les soldats de garde, entendant cela, coururent vitement aux armes, estimant que possible le roi fût mort. Quelqu'un cependant lui demanda à quelle heure il en était sorti : « A quatre heures du matin, lorsque tout le monde était encore au lit, » dit notre bouffon. Aussitôt on jugea que c'était le fou de quelque grand seigneur, qui se plaisait aussi à railler un chacun, de sorte qu'on le laissa passer. — Une fois un gentilhomme le rencontrant par les chemins lui demanda s'il venait de la cour, et s'il n'avait rien ouï dire à Paris : « Rien du tout, monsieur, dit-il, sinon que l'on tient qu'il s'y est levé ce matin plus de trente mille hommes. — Pour quel sujet? » dit le gentilhomme. « Pour se coucher ce soir, » répondit le bouffon. Ils n'eurent point d'autres discours ensemble, le gentilhomme connaissant l'humeur du pèlerin, qui était de gausser tout le monde. Un jour, ayant trouvé un paysan qui venait de l'enterrement de sa femme, ce bouffon lui demanda ce qu'il avait à pleurer si fort : « Hélas! répondit le pitaut, j'ai perdu ma femme. — Par ma foi! repartit aussitôt le bouffon, je ne l'ai pas trouvée. — Je le sais bien, monsieur, dit le rustique, mais c'est que je veux dire que ma femme est morte, dont j'ai un extrême regret, car c'était la plus honnête femme de tout le village. — Vous en avez menti! dit le bouffon; elle n'eût pas quitté son mari. » Ce pauvre éploré, entendant ce discours, fut contraint de changer ses larmes en risée.
(*Le Bouffon de la Cour.*)

Bouffonneries (*Assaut de*).

Une fois la reine eut toutes les envies du monde de voir la femme à Brusquet (1), que M. de Strozze lui avait peinte fort laide, comme de vrai elle l'était, et lui dit qu'elle ne l'aimerait jamais s'il ne la lui menait; ce qu'il fit. Et la lui mena parée, attifée et accommodée ni plus ni moins comme le jour de ses noces. Lui-même, la tenant par la main, la mena ainsi dans le Louvre devant tout le monde, qui en creva de rire, car Brusquet aussi faisait tout de même la mine douce et affétée d'un nouveau marié. Or, notez qu'avant il avait averti la reine que sa femme était si sourde qu'elle n'aurait nul plaisir de l'entretenir, mais c'était tout un, la reine la voulait voir, par la sollicitation de M. de Strozze, et parler à elle, et l'entretenir de son ménage et du traitement et de la vie de son mari. De l'autre côté, Brusquet avait dit à sa femme que la reine était sourde, et quand elle lui parlerait, qu'elle lui parlât le plus haut qu'elle pourrait, la menaçant si elle faisait autrement. Outre tout cela, il l'instruisit de même de ce qu'elle dirait et

(1) Célèbre bouffon des rois Henri II, François II et Charles IX. Voy. son histoire et celle des autres fous de cour en titre d'office, dans les *Récréations historiques* de Dreux du Radier.

ferait quand elle serait devant la reine. Ne faut point douter des instructions plaisantes qu'il lui donna, lesquelles de point en point elle ensuivit très-bien, car elles étaient faites de main de maître. Quand donc elle fut devant la reine, après lui avoir fait la révérence bien basse, accompagnée d'un petit minois bouffonnesque, selon la leçon du mari, et dit : « Madame la reine, Dieu vous garde de mal ! » la reine commence à l'arraisonner et lui demander, le plus haut qu'elle peut, quelle chère elle faisait et comment elle se portait. Son mari l'ayant laissée dès l'entrée à la porte, elle commence à parler et crier haut comme une folle, et si la reine parlait haut, la femme encore plus ; si que (1) la chambre en retentissait si haut que le bruit en résonnait jusqu'à la basse-cour du Louvre. M. de Strozzi là-dessus arrivant se voulut mêler de lui parler, mais Brusquet l'avait avertie qu'il était aussi sourd et plus que la reine et qu'elle ne parlât jamais à lui que fort près à l'oreille et le plus haut qu'elle pourrait, à quoi elle ne faillit à tout de point en point. Dont M. de Strozzi, se doutant des baies accoutumées dudit Brusquet, ayant mis la tête à la fenêtre, il vit en la basse-cour un valet de limier qui avait sa trompe pendue au col, il l'appela et lui bailla une couple d'écus pour sonner de sa trompe à l'oreille de la bonne femme, tant qu'il pourrait et jusqu'à ce qu'il dirait holà. L'ayant donc fait entrer dans la chambre, il dit à la reine : « Madame, cette femme est sourde, je m'en vais la guérir ; » et lui prend la tête, et commande audit valet de sonner toutes chasses de cerf aux deux oreilles de la dite dame, ce qu'il fit, et M. de Strozzi, la lui tenant par force toujours, il y sonna tant qu'il l'étourdit si bien, et cerveau et oreilles, qu'elle demeura plus d'un mois estropiée de cerveau et de l'ouïe, sans jamais entendre mot, jusqu'à ce que les médecins y portèrent remède, ce qui coûta bon. Et par ainsi, Brusquet qui avait donné la peine aux autres de crier si haut après sa femme sourde prétendue, il eut tout à trac et de même à parler à elle ; dont son ménage ne s'en porta pas mieux (2).

(Brantôme, *Vies des grands capitaines.*)

(1) Tellement que.

(2) Le *Menagiana* raconte un trait tout semblable, en remplaçant Brusquet par Bautru, qui joue ce tour à la reine Anne d'Autriche.

Bourreau (*Erreur de*).

Un pauvre moine du royaume de Louis onzième voyait un jour le roi dîner, lequel ayant par cas fortuit tout contre soi un capitaine de Picardie à qui ce roi en voulait, il fit signe seulement de l'œil à Tristan l'Hermite, son grand prévôt, car le plus souvent il n'usait pas d'autres commandements, sinon par guignades et signes. Tristan, pensant qu'il fit signe du moine, ne faut (1) aussitôt de le pendre dans la basse-cour, et de le faire jeter en un sac dans l'eau. Le capitaine, qui avait vu le signe du roi, se douta que c'était pour lui ; parquoi tout bellement s'évada, et monta à cheval, et piqua vers la Flandre. On dit au roi le lendemain qu'on l'avait vu sur le grand chemin, qui s'en allait à grand'erre. Le roi renvoya querir Tristan, et lui dit : « Tristan, pourquoi ne fîtes-vous ce dont je vous fis signe hier de cet homme. — Hà ! il est bien loin à cette heure, dit Tristan. — Oui, bien loin, dit le roi ; on l'a trouvé vers Amiens. — Non, vers Rouen, dit Tristan, où il a déjà bu son saoul. — Qu'entendez-vous ? dit le roi. — Hé, le moine, dit Tristan, que vous me montrâtes ; je le fis jeter aussitôt en un sac dans l'eau. — Comment ! dit le roi, le moine ? Eh ! Pâque Dieu ! (car c'était son jurement), c'était le meilleur moine de mon royaume. Qu'avez-vous fait ? — Eh bien ! il lui faut faire dire demain une demi-douzaine de messes de Requiem, » dit Tristan.

(Brantôme, *Vies des grands capitaines.*)

Bourreau (*le*) de Charles Ier.

Appelé à un rendez-vous très-mystérieux, milord Stairs se laisse, un soir, conduire dans une rue presque déserte. Son conducteur, s'arrêtant à la porte d'une vieille et petite maison qu'il ouvre et referme sur lui, lui montre un escalier que Milord monte en suspens, et ne sachant si le résultat de tout ceci sera une aventure galante ou une affaire périlleuse. L'intrépide lord, tenant son épée d'une main, et de l'autre un pistolet, arrive dans une chambre assez tristement meublée, et éclairée par une espèce

(1) Ne manque.

de lampe sépulcrale. Là il voit dans un lit, dont on le prie d'ouvrir les rideaux, un vieillard, espèce de fantôme effrayant, qui lui remet des papiers que l'on croyait perdus depuis longtemps, et qui rendent milord Stairs propriétaire de plusieurs belles terres. Quel est donc ce bienfaiteur inconnu? C'est son bisaïeul, que l'on croyait mort depuis longtemps, âgé pour lors de 114 ans, et qui ranime ses forces pour parler à son petit-fils en ces termes : « Le motif qui m'a forcé à me cacher c'est la vengeance terrible que j'ai exercée sur le roi Charles Ier, qui avait séduit et rendu malheureuse une de mes parentes. Il serait inutile de vous dire aujourd'hui quels moyens aussi recherchés que périlleux j'ai employés pour satisfaire mon ressentiment, dont je n'ai pas tardé à me repentir...... Qu'il vous suffise de savoir, à cet instant, pour m'abhorrer autant que je m'abhorre moi-même, que l'exécuteur du roi Charles Ier, qui ne parut sur l'échafaud que sous un masque, n'était autre, en effet, que votre indigne et trop vindicatif bisaïeul, sir Georges Stairs (1). »

(*Pièces intér. et peu connues.*)

Bourreau et patient.

Certain bourreau conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit : « Je ferai certainement de mon mieux, mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu. — Ma foi, répondit le patient, je n'ai jamais été pendu non plus, nous y mettrons chacun du nôtre, et nous nous en tirerons comme nous pourrons. »

(*Simoniana.*)

Bourru bienfaisant.

Bernard Léon avait été engagé au Gymnase pour trois ans, aux modestes appointements de 1,800 fr. par an. Un jour, il fut prévenu brusquement que son directeur l'attendait dans son cabinet : il se rend à cette injonction, assez inquiet.

« Vous avez encore deux ans et demi d'engagement, lui dit Delestre Poirson, avec cette physionomie qui ne se déridait jamais.

— Oui, monsieur, répond l'acteur tremblant ; j'espérais avoir prouvé que je pouvais être utile.

— Qui vous dit le contraire ? reprend le directeur. Trois ans, ce n'est pas assez long. Nous allons porter votre engagement à six ans (*d'un ton brutal*), avec 6,000 francs par an, et 5 francs de feux. Acceptez-vous, oui ou non ?

— De grand cœur, s'écrie l'artiste ébloui, qui pense à part lui combien dans trois ans sa position sera améliorée.

— Alors, signez ceci, et vite... je suis pressé. »

L'autre signe sans lire.

« Vous avez vu, vos appointements courent d'aujourd'hui ?

— Comment cela ?

— Ah ! je n'ai pas le temps de discuter. Vous êtes exact, consciencieux, vous m'avez bien servi, je vous récompense, voilà tout. C'est à prendre ou à laisser. »

(P. Larousse, *Grand Dictionn.*)

Une pauvre femme s'en va consulter un jour le chirurgien Jobert de Lamballe dans son somptueux appartement de la rue de la Chaussée-d'Antin. La consultation terminée, elle glisse timidement sur la table une pièce de cent sous. Soudain Jobert la rappelle de sa voix peu caressante :

« Madame !... »

L'infortunée, qui s'était probablement saignée pour amasser cette maigre somme, se retourne, convaincue que le chirurgien va lui en reprocher la modicité ; mais lui, toujours brusque :

« Qu'est-ce que ça signifie? vous me donnez cent francs et vous n'attendez pas que je vous rende la monnaie ! »

En même temps il lui glisse, bon gré malgré, quatre louis dans la main et la pousse dehors.

Bourse.

« La Bourse ne m'aime guère, disait le comte de Cavour à M. le baron de Rothschild.

— Qui peut vous le faire supposer ?

« Mon arrivée au ministère a été accueillie par trente sous de baisse.

(1) Il est bien entendu que nous ne nous portons aucunement garant de la véracité de cette anecdote. Il en est du bourreau masqué de Charles Ier comme de tant d'autres problèmes historiques : on a fait bien des efforts, toujours inutiles, pour percer le voile de ce mystère.

— Oh! monsieur le comte, vous valez mieux que cela. » (*Figaro.*)

M. F... a fait à la Bourse des spéculations véreuses.

Dernièrement, un gros rhume l'obligea de garder la chambre pendant huit jours.

Quand il reparut sur le boulevard, tous ses amis se précipitèrent à sa rencontre pour lui serrer la main.

« Je suis vraiment touché de l'intérêt que vous me portez, leur dit F..., mais cela n'était rien.

— Ce n'était rien, répondit un des collègues en hochant la tête, mais cela pouvait devenir très-grave. Recevez donc nos félicitations.

— Vos félicitations... de quoi ?

— Ah çà! est-ce que vous ne sortez pas de prison? (*Id.*)

Boutades.

Rabelais étant fort malade, son curé, qui ne passait pas pour un habile homme, le vint voir pour lui administrer les sacrements, et, lui montrant la sainte hostie, lui dit : « Voilà votre sauveur et votre maître, qui veut bien s'abaisser jusqu'à venir vous trouver. Le reconnaissez-vous bien? — Hélas! oui, répondit Rabelais, je le reconnais à sa monture. »

(Tallemant des Réaux.)

On conte du président de Harlay que la veuve de Triboulot, fameux marchand de vin, s'étant présentée à son audience, avec un habit magnifique et une jupe couverte de gros galons d'or cousus en cerceaux, — après l'avoir ouïe, il lui dit : « Vous êtes donc la veuve de Triboulot? » A quoi cette femme ayant répondu que... oui :

« Vraiment, répliqua-t-il, voilà de beaux cerceaux pour une vieille futaille! »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Le comte d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, étant, en 1692, sur le théâtre de la Comédie, vit aux premières loges une dame extraordinairement parée, mais d'ailleurs extrêmement maigre et laide. Sur quoi, il s'écria assez haut pour qu'elle pût l'entendre : « Ma foi! j'aimerais mieux l'assortiment que la carcasse. » A quoi elle repartit vivement et de sorte que tout le monde l'entendît : « Et moi, j'aimerais mieux le licol que le cheval; » faisant allusion à son cordon bleu.

(Bouhier, *Souvenirs.*)

La reine mère disait : « J'aime tant Paris et tant Saint-Germain, que je voudrais avoir un pied à l'un et un pied à l'autre. — Et moi, dit Bassompierre, je voudrais donc être à Nanterre. »

C'est à mi-chemin.

(Tallemant des Réaux.)

Le Père André étant au confessionnal, il s'y présenta une jeune fille, laquelle, demeurant à ses pieds sans rien dire, obligea le Père à lui demander ce qu'elle avait fait. A quoi cette jeune fille niaise ayant répondu plusieurs fois qu'elle n'avait rien fait :

« Eh bien! répliqua-t-il brusquement, allez donc faire quelque chose, et puis vous me le viendrez dire. »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Se promenant un jour aux environs de Paris, Henri IV s'arrêta, et, se mettant la tête entre les jambes, il dit en regardant la ville : « Ah! que de nids de c.... ! » Un seigneur qui était près de lui fit la même chose, et se mit à crier : « Sire, je vois le Louvre. »

(*Henriciana.*)

Un jour que Malherbe se retirait fort tard de chez M. de Bellegarde, avec un flambeau allumé devant lui, il rencontra M. de Saint-Paul, parent de M. de Bellegarde, qui commença à l'entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance ; celui-ci impatienté, lui coupa court, en lui disant : « Adieu, adieu, vous me faites brûler ici pour cinq sous de flambeau, et tout ce que vous me dites ne vaut pas six blancs. » (*Malherbiana.*)

Un gentilhomme, parent de Malherbe, était fort chargé d'enfants ; le poëte l'en plaignait. L'autre lui dit qu'il ne pouvait avoir trop d'enfants, pourvu qu'ils fussent gens de bien. « Je ne suis point de cet avis, répondit notre poëte, et j'aime mieux manger un chapon avec un voleur qu'avec trente capucins. »
(Tallemant des Réaux.)

Une princesse de Condé, dans la prison où était son mari, étant accouchée de deux enfants morts, un conseiller du parlement de Provence regrettait beaucoup la perte que l'État faisait de deux princes du sang : « Eh! monsieur, lui dit Malherbe, consolez-vous, vous ne manquerez jamais de maîtres. »
(*Malherbiana.*)

La maréchale de la Force aimait extrêmement les montres et se tourmentait sans cesse pour les ajuster au soleil. Un jour elle envoya un page voir quelle heure il était à un cadrân qui était dans le jardin ; mais l'heure qu'il rapporta ne s'accordant pas à sa montre, elle lui soutenait toujours qu'il n'avait pas bien regardé, et l'y renvoya par deux ou trois fois ; enfin le page, las de tant de voyages, lui dit : « Madame, quelle heure vous plaît-il qu'il soit? » Elle fut si sotte que de le faire fouetter.
(Tallement des Réaux.)

Santeuil discutant trop fortement avec le prince de Condé sur quelques ouvrages d'esprit : « Sais-tu bien, Santeuil, lui-dit-il un peu en colère, que je suis prince du sang ? — Oui, monseigneur, répondit le poëte, je le sais bien, mais, pour moi, je suis prince du bon sens, ce qui est infiniment plus estimable. »
(*Santoliana.*)

Cyrano de Bergerac était un grand ferrailleur. Son nez, qu'il avait tout défiguré, lui avait fait tuer plus de dix personnes. Il ne pouvait souffrir qu'on le regardât, et il faisait mettre aussitôt l'épée à la main. Il avait eu bruit avec Montfleuri, le comédien, et lui avait défendu, de sa pleine autorité, de monter sur le théâtre. « Je t'interdis, lui dit-il, pour un mois. » A deux jours de là, Bergerac se trouvant à la comédie, Montfleuri parut, et vint faire son rôle à son ordinaire. Bergerac, du milieu du parterre, lui cria de se retirer en le menaçant, et il fallut que Montfleuri, crainte de pis, se retirât. Bergerac disait, en parlant de Montfleuri : « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. » (*Menagiana.*)

Au sacre de M. le cardinal de Retz, qui se faisait en Sorbonne, il y avait un grand nombre d'évêques en demi-cercle sous le dôme. Une dame qui avait été invitée à cette cérémonie, dit : « Que je trouve cela beau de voir tous ces évêques arrangés de la sorte ! il me semble que je suis en paradis. » Un gentilhomme qui était près d'elle, lui dit : « En paradis, Madame? en paradis, il n'y en a pas tant que cela. » (*Id.*)

Chapelle avait fait à la sourdine une épigramme contre un marquis, lequel se doutait bien, mais sans en être absolument sûr, du nom de l'auteur. Aussi, se trouvant un jour en sa présence, il se mit à s'emporter contre l'audacieux poëte, sans le nommer, l'accablant de menaces terribles et jurant de le faire mourir sous les coups. Chapelle, impatienté des fanfaronnades du fat, se lève, s'approche, et, lui tendant le dos : « Eh! morbleu, s'écrie-t-il, si tu as tant envie de donner des coups de bâton, donne-les tout de suite et t'en va. »
(V. Fournel, *Du rôle des coups de bâton.*)

M. Corbinelli, entendant la messe aux Minimes, un homme bien vêtu vint se mettre à genoux auprès de lui, et peu après lui tendit la main en cachette en lui demandant l'aumône. M. Corbinelli lui dit :

« Monsieur, vous m'avez prévenu, j'allais vous en faire autant. »
(*Menagiana.*)

La maréchale de Luxembourg disait qu'il n'y avait que trois vertus en France :

vertubleu, vertuchou et vertugadin. Vertubleu et vertuchou n'existent plus; il ne reste que vertugadin, sous le nom nouveau de crinoline. Mais la crinoline s'en va, et quand elle sera partie, que restera-t-il en fait de *vertus?*

Linguet ayant été mis à la Bastille, vit entrer un matin dans sa chambre un grand homme pâle et sec, qui lui donna quelque frayeur. Il lui demanda qui il était : « Monsieur, je suis le barbier de la Bastille. — Parbleu, mon ami, vous auriez bien dû la raser ! »

(*Paris, Versailles et les prov. au XVIIIe siècle.*)

M. Bouvard était le médecin habituel du couvent de Panthemont. Chaque fois qu'il y allait, l'abbesse, impitoyable causeuse, l'impatientait par le récit fastidieux de tous les détails du monastère. Un jour qu'il sortait par la première porte qu'il trouva donnant dans l'extérieur : « Que faites-vous donc? lui dit l'abbesse, vous prenez le chemin le plus long. — Eh non, madame, répondit-il, il sera plus court de tout ce que vous me diriez. » (*Id.*)

On sait la modicité du prix qu'on met aux veilles d'un poëme dramatique, même le plus accrédité. La Motte et Voltaire murmuraient depuis longtemps, comme bien d'autres, de l'inégalité d'un partage où le profit demeurait entièrement aux comédiens. Voltaire, plus intéressé qu'aucun autre à faire cesser l'injustice, ne voulut pas néanmoins hasarder la première tentative. Il invita par écrit Piron à se trouver chez La Motte. Piron s'y rendit. Voltaire lui fit part de son projet qu'il lui détailla, et après l'avoir instruit de la conduite qu'il devait tenir avec les comédiens, il le sollicita de ne point leur livrer sa tragédie de *Callisthène* qu'il ne les eût forcés à prendre des arrangements plus convenables aux intérêts des gens de lettres. Il mit beaucoup de chaleur, ainsi que La Motte, dans les raisons qu'ils alléguèrent pour lui persuader que c'était à lui à entamer cette affaire.

Piron les écouta froidement tous deux et parut étonné qu'on l'eût choisi pour faire cette démarche, lui qui n'avait encore qu'une réputation naissante, tandis que La Motte et Voltaire surtout, comme seuls possesseurs de la scène tragique, pouvaient parler en maîtres et donner la loi. Il déclara donc formellement qu'il ne se chargerait point de cette proposition. Voltaire insista vivement, en lui disant qu'il ne devait pas négliger ainsi son propre avantage, « car, ajouta-t-il, vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron. — Cela est vrai, répondit celui-ci, mais je m'en f... : c'est comme si je l'étais. » Sur quoi il prit congé de ces messieurs, en vrai poëte, plus avide de gloire que d'argent.

(*Pironiana.*)

Piron s'est fait dévot depuis plusieurs années; mais cela n'a pas valu une épigramme de moins à son prochain. Étant allé voir un jour monsieur l'archevêque de Paris, en qualité de prosélyte, le prélat lui dit :

« Monsieur Piron, avez-vous lu mon dernier mandement? »

Piron répondit :

« Et vous, monseigneur? »

Grimm, *Correspondance.*)

Vadé venait de quitter un fat qui faisait le beau parleur, et qui, en lui racontant ses bonnes fortunes, disait toujours : « J'ai *où* la comtesse d'..... ; j'ai *où* la belle Mme de... » Ennuyé de sa fatuité et de sa prononciation, Vadé lui dit : « Que me dites-vous là! Jupiter fut plus heureux que vous, car il A E U I O.

(*Curiosités anecdotiques.*) »

Voltaire, dans *Semiramis*, fait de Ninias un capitan qui rabâche sans cesse dans les deux premiers actes : « Un soldat tel que moi...; les vertus d'un soldat. » Darboulin, que ce mot de soldat répété cent fois impatientait, fit la mauvaise plaisanterie de dire : « Eh! qu'on le fasse sergent, pour qu'il ne rebatte plus ce mot de soldat! »

(Collé, *Journal.*)

Un jour que Duclos se baignait dans

la Seine, une voiture élégante verse sur ses bords; il aperçoit une dame étendue par terre, il accourt, s'élance tout nu sur la rive : « Madame, dit-il, en lui présentant la main pour la relever, excusez-moi de n'avoir pas de gants. »

Milord Marlborough étant à la tranchée avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami et en couvrit le visage du jeune homme, qui recula avec effroi. Marlborough lui dit intrépidement :

« Hé quoi ! monsieur, vous paraissez étonné? — Oui, dit le jeune homme en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme qui avait autant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile. »

(Chamfort.)

Un jour, Mme Desgarcins, descendant l'escalier du Théâtre-Français avec Talma, manqua de se laisser choir.

« Pourquoi, dit-elle à son compagnon préoccupé, ne m'offrez-vous pas votre bras?...

— Eh! prenez plutôt la rampe ! » s'écria Talma.

(Th. Trimm, *Petit Journal.*)

Un mahométan âgé de cinquante ans, qui avait un grand nez, faisait la cour à une dame et lui disait qu'il n'était pas léger et inconstant comme les jeunes gens, et sur toute chose qu'il avait de la patience, quelque fâcheuse et peu sage que pût être une femme. La dame lui dit : « Il faut bien que cela soit; car, si vous n'aviez pas la patience de supporter une femme, jamais vous n'auriez pu porter votre nez l'espace de cinquante ans. »

(Galland.)

Un homme se trouva dans une compagnie où l'on parlait de la symphonie de France et de celle d'Italie ; on louait aussi l'excellence des instruments, et chacun, suivant son goût, estimait le luth, le clavecin, le théorbe, ou le violon; l'homme, après avoir écouté longtemps la conversation :

« Ah! messieurs, dit-il gravement, le bel instrument qu'un tourne-broche! »

(Cottolendi.)

Un Gascon était dans un fiacre. Le cocher serra étourdiment un bretteur contre une muraille. Celui-ci met aussitôt flamberge au vent et donne au cocher cent coups de plat d'épée. Le Gascon voituré montre la tête à la portière, et crie de toute sa force. « Monsieur, monsieur, qui battez si bien, battez plus vite; dépêchez : je le paye à l'heure. »

(De Montfort.)

Champcenetz était bien l'homme le plus gai, le plus amusant que j'aie jamais connu. Il porta cette gaieté jusqu'au pied de l'échafaud. Il disait au prince de Salm, dont la charrette précédait la sienne : « Donne donc pour boire à ton cocher, ce maraud ne va pas. » Et au président Fouquier-Tinville : « N'y a-t-il pas moyen de se faire remplacer ici, comme dans la garde nationale? »

Quelque temps avant d'être arrêté, il disait d'un député, envoyé en mission dans les Pyrénées :

« Il va faire des cachots en Espagne. »

(Mme Fusil, *Souvenirs d'une actrice.*)

Après son entrevue à Austerlitz avec le prince Dolgorouki, que lui avait envoyé l'empereur Alexandre pour traiter de la paix, et qui lui avait porté des propositions inacceptables, Napoléon revint à pied jusqu'au premier poste d'infanterie de son armée. Il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de sa cravache les mottes de terre qui étaient sur la route. La sentinelle, vieux soldat, l'écoutait, et s'étant mis à l'aise, il bourrait sa pipe, ayant son fusil entre ses jambes. Napoléon, en passant près de lui, dit en le regardant : « Ces b.....-là croient qu'il n'y a plus qu'à nous avaler! » Le vieux soldat se mit aussitôt de la conversation : « Oh! oh! répliqua-t-il, ça n'ira pas comme ça; nous nous mettrons en travers. »

(Duc de Rovigo, *Mémoires.*)

Des amis de Zimmermann, le savant

professeur de piano, tourmentaient un jour Chérubini pour qu'il donnât sa voix à celui-ci, afin de le faire entrer à l'Institut. Chérubini résistait en grommelant, et attaquait pièce à pièce le ballot électoral du candidat. « Allons! un bon mouvement, M. Chérubini, lui dit enfin un des solliciteurs, croyant l'attendrir avec cette conclusion, c'est un si bon enfant que Zimmermann! — Eh parblou!... exclama le grand maestro, Cadet Roussel aussi, il était *boun* enfant, et personne, que *zé* sache, n'a jamais songé à le faire entrer à l'Institout... »

(Mme de Bassanville. *Les salons d'autrefois.*)

Il y avait, il y a une trentaine d'années, un chanteur dont la voix, excentrique et formidable, échappait à toutes les classifications. On engagea ce chanteur, qui voulait savoir à quoi s'en tenir sur la qualité de son timbre, à s'adresser à Chérubini; mais on le prévint qu'il était inabordable. Le chanteur s'arma de courage et alla frapper à la porte du maestro, qui, ce jour-là, par miracle, étant de bonne humeur, le reçut à merveille.

« Mettez-vous au piano et chantez, » lui dit le célèbre bourru.

Ravi de cet accueil auquel il ne s'attendait pas, le chanteur ayant toute la liberté de ses poumons, s'en donna à cœur joie, de façon à ébranler les fondements du Conservatoire.

« Vous m'avez entendu, » demanda-t-il à Chérubini, lorsqu'il eût fini de chanter.

« Certainement.

— Eh bien! illustre maître, tirez-moi d'embarras.... A quel emploi dois-je me destiner?

— A l'emploi de commissaire-priseur. »

(*Tintamarre.*)

Un homme fut pris pour juge par trois ou quatre joueuses, qui disputaient sur un coup douteux. Elles étaient piquées, et elles parlaient avec aigreur et emportement. Elles commençaient à se dire leurs vérités. « Vous jouez donc gros jeu, Mesdames? leur dit-il. — On ne peut pas moins, lui répondirent-elles. Nous ne jouons que pour l'honneur. — Pour l'honneur! s'écria-t-il. A quoi pensez-vous! C'est faire bien du bruit pour rien. »

(De Montfort.)

Chez Balzac, l'art tournait en opérations, même avant que l'idée eût la forme insaisissable du germe; son projet n'était pas encore logé au cerveau, qu'il entrait déjà à la Bourse pour y être coté.

C'est justement sur la place de la Bourse qu'Henri Monnier, qu'il aimait et estimait beaucoup, lui fit un jour, après avoir écouté l'un de ces calculs magnifiques, au bout desquels ils étaient destinés tous les deux à gagner quatorze millions, cette admirable réponse :

« Avancez-moi cent sous sur l'affaire. »

(Léon Gozlan, *Balzac en pantoufles.*)

En 1835, M. Viennet perpétra une pièce en vers qu'il intitula *le Préjugé*. Restait à la faire jouer, ce qui n'était pas chose facile, car M. Viennet n'admettait pas d'autre théâtre que la Comédie-Française, et les sociétaires subissaient, comme aujourd'hui, l'influence des bruits de la foule.

M. Viennet imagina de faire présenter son drame par un de ses jeunes amis, grand partisan des idées nouvelles, par conséquent très-bien noté dans l'opinion publique. Le jeune homme va lire le *Préjugé* au comité, qui ne rit pas et refuse le drame à l'unanimité. Le soir même, M. Viennet rencontre un des membres du comité, qui lui dit avec un air satisfait :

« Nous avons eu une exécution ce matin.

— Ah! contez-moi donc cela?

— Oui, on est venu nous lire un drame pitoyable.

— Vraiment?

— Imaginez-vous une imitation des *Deux forçats*, délayée en cinq actes... intrigue nulle, style déplorable...

— En vérité! et de qui donc?

— L'auteur est inconnu... quelque niais!... Comprenez-vous cette audace? oser présenter une rapsodie pareille au théâtre de Molière!... Aussi les boules noires ont roulé.

— Et combien étiez-vous pour ce jugement renouvelé de Salomon?

— Mais nous étions bien sept ou huit. »

M. Viennet pince ses lèvres, et, de sa voix la plus mordante :

« Eh bien, je vous enverrai demain huit bottes de foin : invitez de ma part vos collègues à déjeuner! »

C'est ainsi que la Comédie-Française connut le nom de l'auteur du *Préjugé*.

Alexandre Dumas père faisait répéter *Mlle de Belle-Isle* à la Comédie-Française. On sait que les répétitions générales sont une primeur fort courue d'un certain monde parisien. Parmi les personnes qui avaient demandé au grand romancier la faveur d'assister à cette solennité se trouvait M. Domange, un très-honnête homme, lettré même et spirituel, mais dont le nom rappelle invinciblement les souvenirs et l'odeur des voitures qui se mettent en mouvement vers minuit.

M. Domange se piquait de théâtre, et voilà que tout à coup, au milieu d'un silence universel, Mlle Mars étant en scène : « Mille pardons, madame, dit-il en se levant, ne croyez-vous pas que vous feriez mieux d'entrer par la droite? C'est un avis que je vous soumets. »

A ce mot Dumas se lève, et d'un bout du théâtre à l'autre, de sa voix joyeuse et forte : « Ah! pardon, mon cher Domange, pardon; je ne touche pas à votre marchandise, ne vous mêlez pas de la mienne. » (*Journal illustré.*)

En 1848, le gouvernement de la république nomma un menuisier sous-préfet à Clamecy.

Ce fonctionnaire était très-habile à manier le rabot, mais tout à fait incapable d'administrer un arrondissement. Aussi des plaintes nombreuses ne tardèrent-elles pas à s'élever contre lui; les habitants de Clamecy allèrent trouver M. Dupin, et se plaignirent vivement à lui de leur nouveau magistrat. M. Dupin les ayant écoutés avec le sourire ironique qui lui était habituel, leur répondit : « On vous a donné un menuisier pour sous-préfet, votre amour-propre en est froissé, je le comprends; vous auriez voulu un ébéniste; mais, les ébénistes, on les garde pour les préfectures. »

M. Joseph ***, après une soirée, s'en va en oubliant son manteau ; la maîtresse de la maison lui écrit le lendemain : « Mon cher ***, quand on s'appelle Joseph, on ne laisse pas son manteau dans l'antichambre d'une honnête femme. »

(A. Karr, *Guêpes*, 1847.)

Une actrice de Paris dont la beauté est un peu plus célèbre que le talent, écrivait tout récemment à un financier, lui demandant sans façon quelque argent. Le financier lui envoya aussitôt un billet de mille francs sous enveloppe, avec ces mots :

« Ci-inclus mille francs et dix mille compliments. »

La demoiselle accusa réception de l'envoi en ces termes :

« Merci. J'aurais mieux aimé mille compliments et dix mille francs. »

On reprochait à madame M... d'être un peu sévère pour un de ses amis, un bourru bienfaisant, insupportable dans la vie courante.

« Il vous est si dévoué, lui disait-on; il se jetterait à l'eau pour vous sauver.

— Que voulez-vous, répond madame M... ; je ne me noie jamais et il m'ennuie toujours. »

Madame X... a quelque soixante ans et va épouser un jeune homme.

« Ce n'est pas encore fait, dit quelqu'un; il y a un père qui ne donnera peut-être pas son consentement.

— Quel père?

— Le Père-Lachaise. »

(*Figaro.*)

Bouteille et pot de vin.

Le duc de Noailles, président du conseil des finances, qui n'avait pas un bon renom de probité, dit un jour, en plein conseil et en présence du régent, à Rouillé du Coudrai, membre de ce conseil, homme honnête, mais fort ivrogne :

« Monsieur Rouillé, il y a là de la bouteille.

— Cela se peut, monsieur le duc, ré-

pliqua Rouillé; mais il n'y a jamais de pot de vin. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Bravoure.

Le Grand Seigneur montrait un plan de la cité La Valette (fortification ajoutée à l'île de Malte) à un chevalier de cette île, ambassadeur de Toscane. « Croyez-vous, lui dit-il, que la place soit aussi forte qu'elle le paraît? — Seigneur, répondit le chevalier à Sa Hautesse, celui qui a levé le plan a oublié la principale partie de ses fortifications, qui consiste dans la bravoure de plus de mille chevaliers, toujours prêts à répandre leur sang pour la défense de cette place. »

(*Hist. de Malte.*)

Brelan.

On raconte de Louis XV que jouant au brelan, il lui en vint un de rois; ce qui lui fit dire à un seigneur de sa cour, qui avait un brelan carré de valets : « Vous avez perdu; trois rois et moi font quatre. » (Il faisait allusion au tricon, ou brelan carré, avec lequel on gagne à coup sûr.) Mais le seigneur qui tenait en main son brelan carré, dit : « Sire, votre majesté n'a point gagné, quatre valets et moi font cinq. »

(*Improvisateur français.*)

Bréviaire.

M. de Sales, évêque de Genève, M. le marquis d'Urfé, et M. Camus, évêque de Belley, étaient fort amis. Ces messieurs étant un jour ensemble, Mgr l'évêque de Belley leur dit : « Nous sommes ici trois bons amis qui avons acquis de la réputation par nos ouvrages. M. le marquis en a fait un qui est le bréviaire des courtisans (l'*Astrée*); M. de Sales en a fait un autre qui est le bréviaire des gens de bien (l'*Introduction à la vie dévote*). Pour moi, ajouta-t-il, j'en ai fait plusieurs qui sont, si vous voulez, le bréviaire des halles, mais qui ne laissent pas de plaire au public et qui se vendent bien. »

(Cizeron-Rival, *Récréations littéraires.*)

Brigand.

La ville de Chio fit publier qu'elle donnerait une somme d'argent considérable à celui qui apporterait la tête d'un esclave fugitif, nommé Drimacus, homme courageux, qui marchait à la tête des autres esclaves comme le roi de leur armée, et faisait des excursions désastreuses dans les campagnes, ou qui l'amènerait prisonnier. Alors Drimacus, devenu vieux, appela séparément un jeune homme qu'il aimait, et lui dit :

« Je n'ai aimé personne autant que toi; tu es mon confident et mon fils. Je sens que j'ai assez vécu; tu es jeune, à la fleur de ton âge. Que nous reste-t-il donc à faire à présent? La ville de Chio vient d'offrir beaucoup d'argent et la liberté à celui qui me tuera; ainsi il faut que tu me tranches la tête, et que tu la portes à Chio pour y recevoir la somme promise, et vivre ensuite heureux. »

Le jeune homme se refusa d'abord à cette action; mais Drimacus vint à bout de le persuader. Il lui tranche donc la tête, va recevoir l'argent, et se retire ensuite dans sa patrie, après l'avoir enseveli.

(Athénée.)

Brigandage (*Nostalgie du*).

Un habitant d'Athènes, un Français, me racontait qu'un jour son domestique l'aborda d'un air timide en roulant son bonnet entre ses mains : « Tu as quelque chose à me demander? — Oui, Effendi, mais je n'ose. — Ose toujours. — Effendi, je voudrais aller un mois dans la montagne. — Dans la montagne! Et pourquoi faire? — Pour me dégourdir, sauf votre respect, Effendi. Je me rouille ici. Vous êtes dans Athènes un tas de civilisés (je ne le dis pas pour vous offenser), et j'ai peur de m'abrutir au milieu de vous. » Le maître, touché de ces bonnes raisons, permit à son valet un mois de chasse à l'homme. Il revint à l'expiration de son congé, et ne déroba pas une épingle dans la maison.

(About, *Grèce contemporaine.*)

Brigand courtois.

Arioste fut nommé gouverneur de la Garsagnan, province de l'Apennin. Le pays était infesté par des bandits et des contrebandiers. La résidence du gouverneur était un château fortifié, où l'on était à l'abri de toute insulte. Arioste,

plus poëte que militaire, eut l'imprudence d'en sortir un jour en robe de chambre, et, conduit par ses rêveries, il s'éloigna tant de son château, qu'il tomba entre les mains d'une troupe de ces bandits. Ils allaient lui faire un mauvais parti, si l'un d'eux ne l'eût reconnu, et n'eût informé ses camarades que c'était là le seigneur Arioste; aussitôt leur chef, changeant de ton, l'accabla d'honnêtetés, et l'assura que, puisqu'il était l'auteur du poëme *Orlando furioso*, il se ferait un devoir de le reconduire jusqu'à la forteresse, ajoutant que c'était le moindre tribut qu'il pût rendre au mérite d'un poëte si célèbre (1).

(*Nuits parisiennes.*)

Brutalité.

Lulli, intéressant par ses ouvrages, ne l'était pas par son caractère : flatteur, débauché, caustique, brutal, il était, de son propre aveu, capable de tuer quiconque lui aurait dit que sa musique était mauvaise; il donna un jour un grand coup de pied dans le ventre à Mme Rochois, parce que sa grossesse retardait la représentation d'un opéra.

(*Le Portique ancien et moderne.*)

Le général Kamenski était un homme vif, dur, pétulant et emporté. Un Français, tout effrayé de sa colère et redoutant l'effet de ses menaces, vint chercher un asile dans ma maison (2); il me dit que, « étant entré au service du général Kamenski, tant qu'il avait été avec lui à Pétersbourg il n'avait eu qu'à se louer de la manière dont il se voyait traité; mais que bientôt, le général l'ayant emmené dans une de ses terres, la scène changea totalement. Loin de la capitale, le Russe moderne disparaît, le Moscovite se montre tout entier; il traite ses gens comme des esclaves, les gronde sans cesse, ne leur paye point de gages, et les accable de coups pour la moindre faute, ou même souvent sans sujet. » Excédé d'un joug si tyrannique, le Français se sauva et vint à Kioff, où les émissaires du général le poursuivaient. L'un d'eux, plus humain le fit avertir, que son maître avait juré, s'il pouvait le reprendre, de lui faire subir un châtiment exemplaire.

Indigné de cette conduite, j'allai trouver son persécuteur, pour le prévenir que je ne souffrirais pas qu'un Français fût ainsi opprimé. La scène fut vive; Kamenski me dit « qu'il trouvait fort étrange que je me mêlasse de ses affaires domestiques, et que je prisse la défense d'un mauvais sujet, qu'il saurait bien châtier malgré moi. — Eh bien! général, lui-dis-je, j'ai deux titres pour protéger votre victime : je suis ministre et Français. Si vous ne me promettez pas formellement de cesser toute poursuite contre un homme libre par les lois de mon pays, et que rien ne vous autorise à traiter en esclave, comme ministre je vais sur-le-champ chez l'impératrice pour me plaindre de votre conduite, et ensuite comme militaire français, je vous demanderai raison des insultes faites à l'un de mes compatriotes, insultes que dès ce moment je regarderai comme personnelles, puisque je l'ai pris sous ma protection. »

Une affaire particulière n'aurait point effrayé le général, mais la crainte du courroux de l'impératrice l'intimida; il me fit la promesse que j'exigeais, et nous nous séparâmes.

Longtemps après, le même général me donna d'inconvenantes preuves de son souvenir et de son ressentiment. Dans la première guerre des Français contre les Russes, guerre que termina glorieusement la paix de Tilsitt, mon fils, le général Philippe de Ségur, après une charge brillante, ayant poursuivi avec trop d'ardeur l'ennemi qui se retirait, fut entouré, blessé et pris; on l'amena devant le général Kamenski.

Celui-ci, après lui avoir demandé son nom, voulut qu'il lui donnât quelques notions sur la position et les forces de l'armée française. D'après son refus il le traita avec la rigueur la plus indécente; malgré ses blessures, il voulut le contraindre à faire dans la neige, où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, près de vingt lieues à pied, sans lui donner le loisir d'être soigné ni pansé. Mais ses propres officiers, indignés de cette dureté, donnèrent à mon fils un kibitki, et peu de jours après il arriva au quartier du général Apraxin, qui le dédommagea, par son urbanité, des mauvais traite-

(1) Ce brigand lettré s'appelait Marco Sciarra. On raconte des aventures analogues du chanteur Garcia et de plusieurs autres artistes.

(2) L'auteur occupait l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg.

ments que lui avait fait éprouver le vindicatif Moscovite.

On m'a conté depuis que ce même Kamenski, dont l'âge ne calmait point les violences, en périt victime, et qu'un de ses paysans, dans un accès de désespoir, lui fendit la tête d'un coup de hache.

(De Ségur, *Mémoires.*)

Un jour Grossi, proto-médecin du roi, le plus caustique et le plus brutal monsieur que j'aie jamais connu, était en consultation avec d'autres médecins, un entre autres qu'on avait fait venir d'Annecy, et qui était le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme, encore mal-appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de M. le proto. Celui-ci, pour toute réponse, lui demanda quand il s'en retournait, par où il passait, et quelle voiture il prenait. L'autre, après l'avoir satisfait, lui demanda à son tour s'il y avait quelque chose pour son service. « Rien, rien, dit Grossi, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. » Il était aussi avare que riche et dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes sûretés : « Mon ami, lui dit-il en lui serrant le bras et grinçant les dents, quand saint Pierre descendrait du ciel pour m'emprunter dix pistoles, et qu'il me donnerait la Trinité pour caution, je ne les lui prêterais pas. » Un jour, invité à dîner chez M. le comte Picon, gouverneur de Savoie et très-dévot, il arrive avant l'heure, et Son Éminence, alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse et se met à genoux; mais à peine avait-il récité deux Ave, que, n'y pouvant plus tenir, il se lève brusquement, prend sa canne et s'en va sans mot dire. Le comte Picon court après et lui crie: « Monsieur Grossi! monsieur Grossi! restez donc, vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. — Monsieur le comte, lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez un ange rôti que je ne resterais pas. »

(Rousseau, *Confessions.*)

Bulletins officiels.

Qui compterait exactement ce que M. de Vendôme mandait au roi, chaque campagne, qu'il tuait ou prenait aux ennemis en détail, y trouverait presque le montant de leur armée.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Le général Beurnonville annonçait dans un rapport que les troupes sous sa direction avaient eu de grands avantages, sans aucune perte des nôtres; seulement, un tambour, disait le rapport, avait été blessé au petit doigt. On en plaisanta. Une épigramme, entre autres, se terminait par ces mots :

« Ah! monsieur de Beurnonville,
Le petit doigt n'a pas tout dit. »

Buveurs.

Le chanoine Rollet, mort il y a environ cinquante ans, était buveur, suivant l'usage de ces temps antiques; il tomba malade, et la première phrase du médecin fut employée à lui interdire tout usage de vin. Cependant, à la visite suivante, le docteur trouva le patient couché, et devant son lit un corps de délit presque complet, savoir : une table couverte d'une nappe bien blanche, un gobelet de cristal, une bouteille de belle apparence, et une serviette pour s'essuyer les lèvres.

A cette vue il entra dans une violente colère et parlait de se retirer, quand le malheureux chanoine lui cria d'une voix lamentable : « Ah! docteur, souvenez-vous que, quand vous m'avez défendu de boire, vous ne m'avez pas défendu le plaisir de voir la bouteille. »

Le médecin qui traitait M. de Montlusin de Pont de Veyle fut bien encore plus cruel, car non-seulement il interdit l'usage du vin à son malade, mais encore il lui prescrivit de boire de l'eau à grandes doses.

Peu de temps après le départ de l'ordonnateur, madame de Montlusin, jalouse d'appuyer l'ordonnance et de contribuer au retour de la santé de son mari, lui présenta un grand verre d'eau la plus belle et la plus limpide.

Le malade le reçut avec docilité, et se mit à le boire avec résignation; mais il s'arrêta à la première gorgée, et rendant le vase à sa femme : « Prenez cela, ma chère, lui dit-il, et gardez-le pour une autre fois : j'ai toujours ouï dire qu'il

ne fallait pas badiner avec les remèdes. »

(Brillat-Savarin, *Physiolog. du goût.*)

En 1719, me trouvant à la cour Palatine, l'électeur me demanda, à table, si j'avais vu la grande tonne; et sur ce que je lui dis que non, ce prince, le plus gracieux souverain de l'univers, me dit qu'il voulait m'y conduire. Il proposa à la princesse sa fille d'y aller après le repas. La partie fut acceptée. Les trompettes ouvrirent la marche, et la cour suivait en grande cérémonie. Étant montés sur la plate-forme qui est au-dessus de la tonne, l'électeur me fit l'honneur de me porter le wilkon, qui était une coupe de vermeil d'un ample volume. Il le vida, et l'ayant fait remplir en sa présence, il me le fit présenter par un page. La bienséance et le respect que je devais aux ordres de l'électeur ne me permettant pas de refuser ce calice, je demandai pour toute grâce qu'il me fût permis de le vider à mon aise à différentes reprises. La chose me fut accordée. L'électeur, en attendant, s'entretenait avec les dames; je profitai de son absence et ne me fis pas un cas de conscience de le tromper. Je jetai une bonne partie du vin à bas de la tonne, une autre partie à terre, et j'en bus la moindre partie. Je fus assez heureux pour qu'on ne s'aperçût pas de ma tricherie. L'électeur fut très-satisfait de moi. On but encore plusieurs grands verres, les dames mouillaient leurs lèvres, et contribuaient ainsi à notre défaite. Je fus un des premiers à qui les forces manquèrent. Je m'aperçus des mouvements convulsifs dont j'étais menacé si je continuais de boire; je me dérobai et je descendis le mieux que je pus de la plate-forme. Je voulus me retirer; mais, me présentant à la porte de la cave, je trouvai deux gardes du corps, qui, les carabines croisées, me crièrent: « Halte-là! On ne passe point ici. » Je les conjurai de me laisser passer et leur dis que de très-bonnes raisons m'obligeaient à sortir: mais c'étaient des paroles perdues. Je me trouvai très-embarrassé. Remonter sur la tonne c'était courir au trépas. Que devenir? Je me fourrai sous le tonneau, dans l'espérance que je pourrais y demeurer caché. Inutile précaution! l'on n'évite point sa destinée. La mienne était d'être porté hors de la cave, et de ne pas sentir qu'on m'emportait. L'électeur s'aperçut de ma désertion. J'entendais qu'il disait: « Où est-il? Qu'est-il devenu? Qu'on le cherche, qu'on me l'amène mort ou vif. » Les gardes de la porte furent examinés. Ils dirent que je m'étais présenté pour sortir, mais qu'ils m'avaient renvoyé. Toutes ces perquisitions, que j'entendais de ma niche, me firent encore rencogner davantage. Je m'étais couvert de deux planchers que je trouvai par hasard, et, à moins que d'être chat, diable ou page, il était difficile de me trouver. Un petit page, qui était bien diable et page en même temps, me découvrit; il se mit à crier comme un désespéré: « Le voici! le voici! » On vint me tirer de ma cache. Vous pouvez croire que je fus bien sot. On me conduisit devant mon juge, qui était l'électeur. Je pris la liberté de le récuser, lui et tous les cavaliers de sa suite, comme étant parties: « Ah! mon petit monsieur, me dit ce prince, vous nous récusez pour juges! je vais vous en donner d'autres: nous verrons si vous serez mieux. » Il nomma madame la princesse sa fille et ses dames, pour me faire mon procès. L'électeur fut mon accusateur. Je plaidai ma cause, on alla aux opinions, et je fus condamné unanimement à boire jusqu'à ce que la mort s'ensuivît. L'électeur dit que, comme souverain, il voulait adoucir la sentence: que je boirais ce jour-là quarante grands verres contenant chacun un demi-pot, et que, pendant quinze jours de suite, je boirais à sa table, d'abord après avoir mangé la soupe, un pareil verre à sa santé. Tout le monde admira la clémence de l'électeur; il fallut faire comme les autres, et remercier. Je subis ensuite le principal de la sentence: je ne perdis pas la vie, mais seulement pour quelques heures la parole et la raison. On me porta sur un lit, où, quelque temps après, ayant repris connaissance, j'appris que mes accusateurs avaient été aussi bien accommodés que moi, et que tous étaient sortis de la cave d'une autre manière qu'ils y étaient entrés.

(Baron de Pollnitz, *Mémoires.*)

Cabale théâtrale.

M. Catrufo, musicien italien protégé par Mme de Staël, fit un opéra, et pria M. de Sabran de lui en écrire le poëme. M. de Sabran se mit à l'œuvre, et au bout de fort peu de temps lui donna l'*Amant alchimiste*, opéra en trois actes, qui devait être représenté sur le théâtre de Genève.

On fit circuler dans la ville que M. de Sabran avait dit : « Cela est assez bien pour des Génevois. » Il fallait bien peu connaître le caractère si modeste et si bienveillant de M. de Sabran, pour lui attribuer un propos d'autant plus déplacé, que les Génevois sont presque tous instruits, et qu'il était plus qu'un autre en état d'en juger ; mais enfin on le lui attribua, et la perte de la pièce fut jurée d'une manière si peu cachée que les auteurs en furent instruits la veille de la représentation. Il était trop tard pour l'empêcher d'avoir lieu, et ils se dévouèrent à leur malheureux sort.

M. de Sabran fit l'emplette d'une foule de sifflets, qu'il apporta le matin à tous ses amis, voulant au moins qu'ils pussent faire leur partie dans le *concert* qui devait remplacer l'opéra. La salle était comble; à peine Mme de Staël entrait dans sa loge, qu'un bruit confus annonça l'orage qui devait éclater. Tel bon qu'eût été l'opéra, il serait tombé; mais la cabale eut beau jeu, car il commençait par un trio entre l'alchimiste, son garçon et une nièce tenant des soufflets, et chantant à tue-tête : *Soufflons, soufflez, etc.* Il n'est pas nécessaire de dire qu'on y substitua : *Sifflons, sifflez;* et ce vacarme ne cessa que lorsque la toile fut baissée.

(Mlle Ducret, *Mémoires sur Joséphine.*)

Quand Garrick joua le rôle de *Bayes*, on savait qu'il existait un violent parti contre lui ; mais il avait un ami zélé, un ardent protecteur qui était grand amateur de l'art gymnastique, alors très-cultivé : celui-ci s'assura de trente vigoureux athlètes, exercés dans ce genre d'escrime, et pria le directeur de les laisser entrer dans la salle avant que les portes en fussent ouvertes au public. Le directeur y consentit, et les trente boxeurs s'établirent au centre du parterre. A l'instant où l'on allait lever le rideau, un d'entre eux se leva, et dit à voix haute : « Messieurs, on dit qu'il se trouve ici quelques personnes qui sont venues dans l'intention de ne pas entendre la pièce ; comme je suis venu pour l'entendre, et que j'ai payé pour cela, je prie ceux qui se proposent d'interrompre le spectacle de vouloir bien se retirer. » Cette courte harangue fut suivie d'une scène tumultueuse; mais les boxeurs savaient distribuer leurs coups avec une vigueur irrésistible : ils tombèrent sur le parti de Macklin, qui avait monté cette cabale, et le chassèrent du parterre; ce fut l'affaire de quelques instants. L'ordre s'étant rétabli, Garrick parut en scène, salua l'auditoire d'un air respectueux, et joua son rôle sans être interrompu.

(*Mémoires de Garrick.*)

Cabriolets et remises.

L'écrivain Stahl prenait assez habituellement un cabriolet rue des Beaux-Arts, et les cochers avaient fini par le connaître.

Un jour Stahl faisait quelques courses : c'était à l'époque où parurent les premières voitures de remise. Il en passa une, deux, trois, qui étaient vides. « Ils auront beau faire, dit le cocher du cabriolet dans lequel Stahl était monté, ça ne prendra pas, ces voitures-là! — Et pourquoi donc? répondit Stahl. — C'est aisé à deviner, répliqua vivement le cocher. La moitié du temps, qui est-ce qui

monte en cabriolet? Des messieurs qui s'ennuient. Pourquoi prennent-ils une voiture? Pour causer avec les cochers. — Au fait, dit Stahl, l'homme est fait pour la société. »

Calcul des probabilités.

L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre; elle eut besoin de lui, et il lui rappela ses rigueurs : « Ah! monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'aurait pu prévoir! »

(Chamfort.)

On pressait l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au collége royal. « Nous verrons cela, » dit-il, et il ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui : « Eh bien, voilà comme vous êtes! vous n'avez point voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée! reprit-il; eh bien, je vais la demander. — Êtes-vous fou? — Parbleu! non; j'avais cent concurrents, je n'en ai plus qu'un. » Il demanda la place, et l'obtint.

(*Id.*)

Calcul facile.

« M. de Stainville, disait l'acteur Clairval, connu par ses bonnes fortunes, à son camarade Caillaud, me menace de cent coups de bâton si je vais chez sa femme. Madame m'en promet deux cents si je n'y viens pas. Que faire? — Obéir à la femme, répondit Caillaud : il y a cent pour cent à gagner. »

(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Calcul trompé.

Théodoric, quoique arien, avait un ministre catholique auquel il accordait toute sa confiance. Ce ministre crut pouvoir s'assurer, de plus en plus, les bonnes grâces de son maître en renonçant à sa religion pour embrasser l'arianisme. Théodoric lui fit trancher la tête : « Si cet homme, dit-il, n'est pas fidèle à son Dieu, comment me sera-t-il fidèle, à moi qui ne suis qu'un homme! »

(*Dict. hist. d'éduc.*)

Calembours (1).

Henri III avait, le premier, fait proposer au roi de Navarre de se réunir contre leurs ennemis communs. Ce dernier prince signa au Plessis-lez-Tours le traité qui lui fut proposé, et se mit en chemin pour se rendre auprès du roi de France. Henri III, averti de son arrivée, alla au-devant de lui, et l'embrassa avec beaucoup d'affection; il le nommait son cher frère, et le roi de Navarre l'appelait son seigneur. Ce prince lui dit en riant : « Courage, monseigneur, deux *Henris* valent mieux qu'un *Carolus*.» Le duc de Mayenne, général de la Ligue, s'appelait Charles, et l'on sait que la monnaie d'or courante alors se nommait *Henri*, comme on dit aujourd'hui un *Louis*. (*Henriciana.*)

Henri IV se permettait quelquefois des pointes : c'était d'ailleurs le goût de ce temps-là, comme c'est encore celui d'aujourd'hui. « Le meilleur *canon* que j'aie employé, disait-il, c'est le *canon* de la messe. Il a servi à me faire roi. »

(*Id.*)

M. le président de Nesmond étant allé voir madame de Sévigné, qui le trouvait fort ennuyeux, celle-ci, quand on le lui annonça, répondit par ce vers de l'Opéra :

N'aimons jamais, ou *n'aimons* guères.

(Anecdotes à la suite du *Longueruana*) (1754).

La reine Caroline, souveraine des trois royaumes unis, ayant eu le dessein d'enclore de murs le parc de Saint-James et d'en faire un jardin pour le palais, pria sir Robert Walpole de lui dire combien il en coûterait : « Une bagatelle, répondit sir Robert. — Une bagatelle! dit la reine; pour moi, je suis persuadée qu'il faudra des sommes considérables, et je voudrais que vous pussiez me dire à quoi le tout pourra se monter. — Mais, madame, reprit sir Robert, je

(1) V. la série des *Jeux de mots*.

crois qu'il ne vous en coûtera que *trois couronnes*. — Sir Robert, dit la reine, je n'y veux plus songer. »

(Panckoucke.)

Une grande dame qui avait été extrêmement belle, étant devenue vieille, était assise en été sous une impériale de bleu céleste, ornée de passements d'argent. Un grand seigneur la visitant, comme elle lui demandait ce qui lui semblait de son impériale : « Madame, lui dit-il, quand je vous vois sous ce ciel, il me semble que je vois l'un des astres du ciel empyrée. » Elle prit cela à son avantage, mais ce seigneur se moquait d'elle, l'appelant un ciel, mais beaucoup *empiré*.

(*Le bouffon de la cour.*)

Le prince de Condé ayant été tourmenté par la fièvre, était resté longtemps sans se rendre à Chantilly. Cependant, il profita de la belle saison pour hâter sa convalescence dans ce beau lieu. Parmi les illuminations que les habitants de l'endroit firent pour témoigner leur joie, on remarqua le transparent d'un pâtissier, qui, voulant faire voir le chagrin qu'il avait éprouvé durant la maladie du prince, imagina un calembour de son genre, en faisant mettre ces mots sur sa lanterne : « *Vous pâtissiez ; je pâtissais; nous pâtissions.* »

Le poëte Roy passait pour avoir reçu plus d'une fois des coups de bâton pour ses vers satiriques. Un jour qu'il disait à l'Opéra qu'il travaillait au *ballet* de l'*Année galante*, une voix s'écria derrière lui : « Un *balai!* Monsieur, prenez garde au manche. »

(Favart, *Journal.*)

Lorsque l'abbé Poule, dont les sermons avaient fait courir tout Paris, eut été pourvu d'une abbaye, il cessa de prêcher; ce qui fit dire à Louis XV, qui l'avait si bien doté : « Quand la *poule* est grasse elle ne pond plus. »

(*Éphémérides.*)

L'abbé Pellegrin qui dînait de l'autel et soupait du théâtre, fit jouer une pièce où se trouvait ce vers :

L'amour a *vaincu Loth* (a vingt culottes).

Un plaisant du parterre s'écria : « Qu'on en donne une à l'auteur! »

(*Bievriana.*)

Une femme, dont le marquis de Terme avait été amoureux, s'étant mariée à un seigneur de la cour, et étant accouchée un peu avant le temps, comme on tâchait de consoler le mari sur la faiblesse de ce petit avorton, une personne de la compagnie lui dit malicieusement : « Ne craignez rien, l'enfant vivra, car il est à *Terme*. »

(Mme Dunoyer, *Lettres galantes.*)

Dans le temps que le *Stabat* de Pergolèse parut, une bonne femme fut chez son marchand de tabac, et lui dit : « Donnez-moi donc une prise de *c'tabac du père Golèse*, dont on parle tant! »

(*Bievriana.*)

Un jeune homme qui croyait avoir des talents pour le théâtre, vint un jour trouver le directeur du spectacle de Covent-Garden. Celui-ci le renvoya à Kean, devant lequel il déclama quelques vers d'une façon vraiment pitoyable. « Jouez-vous la comédie? lui dit ce célèbre acteur. — Oui, monsieur, j'ai joué le rôle d'Abel dans *l'Alchimiste*. — Vous vous trompez, reprit Kean avec cet air goguenard que tout le monde lui connaissait; c'était le rôle de Caïn, car je suis sûr que vous avez massacré Abel. »

(*Encyclop.*)

Deux personnes, pour s'être donné des soufflets, se disposaient à s'aller battre. On pria M. de Bièvre d'être médiateur dans cette affaire-là! — Vous plaisantez! dit-il; me prenez-vous pour un raccommodeur de *soufflets?*

(*Esprit des ana.*)

Madame de Pompadour avait un frère nommé Poisson. Il avait été fait marquis de *Vandière*, depuis la faveur dont sa sœur était en possession. Les railleurs

ne l'appelaient que le marquis d'*avant-hier*. (*Cricriana.*)

On annonçait devant le duc d'Ayen qu'on allait créer une nouvelle place de vice-chancelier :

« Ce ne sera qu'un *vice* de plus dans l'État, » répondit-il.

Le marquis de Bièvre soupant avec le peintre Joseph Vernet, lui présente un morceau de pain et lui dit : « Monsieur Vernet, voilà qui est bien *peint*. — Cela, répond le peintre, ce n'est qu'une *croûte*. »

(Amédée Durande, *Correspondance et biographie des Vernet.*)

Un jour Louis XVI dit au marquis de Bièvre : « M. de Bièvre, pourriez-vous me dire de quelle secte sont les puces? » Naturellement le courtisan dissimula sa perspicacité, et comme on dit donna sa langue aux chiens. Le roi triomphant : « Eh bien! M. de Bièvre, elles sont de la secte d'Épicure (des piqûres). » — « Sire, Votre Majesté veut-elle bien me permettre à mon tour une question? De quelle secte sont les poux? » Le roi hésitant, « Ils sont, reprit Bièvre, de la secte d'Épictète (des *pique-têtes*). »

(*Bievriana.*)

Un jour qu'il déjeunait chez Sophie Arnould : Voilà un melon qui a les pâles couleurs, dit-il. « C'est, répliqua l'actrice, qu'il relève de *couches*. » (*Id.*)

« Monsieur, dit un jour le marquis de Bièvre au chevalier de Damas, dans une discussion qu'il avait avec lui, rien qu'à vous voir si tranchant j'aurais deviné en vous un *Damas*. » (*Id.*)

Un jour que la voiture de M. de Bièvre était arrêtée par un enterrement, il cria à son cocher : « Prends garde que les chevaux prennent *le mors* aux dents. »

(*Id.*)

La fille naturelle d'un ami du marquis de Bièvre apprenait à écrire en *coulée* : « Votre écolière a beau faire, dit-il à son maître, elle n'écrira jamais qu'en *bâtarde*. » (*Bievriana.*)

Le chirurgien Daran est l'inventeur des bougies élastiques pour les maladies de l'urèthre. Une dame demanda à Bièvre ce qu'était M. Daran! « C'est, lui dit-il, un homme assez singulier, qui prend nos *vessies pour des lanternes*. »

(*Id.*)

En 1785, le ciel du lit de M. de Calonne se détacha pendant son sommeil, et lui tomba sur le corps. Lorsque Bièvre apprit cette nouvelle, il s'écria : *Juste ciel!*

— Quelle *fatalité!* (fat alité) dit-il en apprenant la maladie de l'acteur Molé, connu par ses bonnes fortunes non moins que par son talent. (*Id.*)

Après la première représentation du *Séducteur*, comédie de M. de Bièvre, Molé dit à l'auteur : « Je ne suis pas content de moi, je crains d'avoir affaibli mon rôle, car j'étais *enroué*. — Tant mieux, répondit le calembouriste, c'est l'esprit du rôle, et il faut jouer le *Séducteur* en roué. »

A la première représentation de *la Fausse Magie*, lorsqu'il vit le *miroir* sur la scène, le marquis de Bièvre s'écria : « Ah! quel dénouement à la *glace!* »

M. de Bièvre remettait à Prault l'imprimeur le manuscrit de sa comédie du *Séducteur* (1), et Prault s'avisa de trancher du *magister*. « M. le Marquis, lui dit-il, voici qui vous classe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques, mais plus de calembours, car... — Ah! pardi, c'est

(1) La pièce du *Séducteur* avait eu du succès au théâtre; moins heureuse, une tragédie de la Harpe, *les Brahmes*, venait d'être sifflée. M. de Bièvre constatait lui-même avec surprise cette différence de sort : « Le *Séducteur* réussit, disait-il; *les Brahmes* (*bras me*) tombent! »

nous la donner belle! Puisque tu le prends ainsi, mon cher Prault, j'en ferai sur toi, et sur toute ta maison : Pour toi, tu es un problème (*Prault-bléme*); ta femme une profanée (*Prault-fanée*), et ta fille, une *pro nobis*. »

(*Correspondance secrète.*)

Une dame, chez laquelle M. de Bièvre dînait et qui n'aimait pas son genre de gaieté, affecta un jour, à chaque mot que prononçait le marquis, de chercher quelque sens caché. M. de Bièvre avait beau protester qu'il n'avait rien voulu dire que de naturel.

« Je n'entends pas non plus celui-ci, » disait la dame.

Une autre fois, surpris par une ondée violente, il vit passer le carrosse d'un ami et s'élança à la portière, en faisant signe au cocher d'arrêter :

« Mon cher, je vous demande une place, je suis trempé. »

L'ami feint de réfléchir avec contention d'esprit :

« Décidément, dit-il, je ne comprends pas celui-là. »

Et il fait signe au cocher de continuer son chemin.

Une loi ayant ordonné, en 1793, d'effacer tous les noms de saints exposés aux regards du public, un marchand qui était connu sous l'enseigne de *Saint-Jean-Baptiste*, fit peindre en place du bienheureux, un singe enveloppé de baptiste, avec ces mots : *Au singe en baptiste* (1).

(*Bievriana.*)

Le député Legendre tenait des propos grossiers devant une femme qui lui dit avec humeur : « Vous vous oubliez, monsieur, vous étiez autrefois mieux *embouché* (en boucher). »

(*Bievriana.*)

Après la première représentation de *Maison à vendre*, Alexandre Duval, ravi du beau succès qu'il venait d'obtenir de compte à demi avec Dalayrac, rencontre Carle Vernet dans la loge du chanteur Chenard, et lui dit : « Tu n'es donc point satisfait? Tu es le seul de mes amis qui ne m'ait point encore félicité.

— Que veux-tu, répond Carle, tu fais mettre sur l'affiche : *Maison à vendre*, et je ne trouve qu'une *pièce à louer*. »

(Amédée Durande, *Correspondance et biographie des Vernet.*)

Un individu de fort mauvaise mine arrêta Carle Vernet dans une rue déserte de la capitale, à deux heures après minuit, en lui demandant la bourse ou la vie. « La Bourse? répondit l'attaqué, un peu plus loin à gauche, au bout de la rue. Quant à *l'avis*, ajouta-t-il en brandissant une canne d'apparence imposante, celui que je vous donne, c'est de passer votre chemin. »

Le duc d'Orléans, père d'Égalité, était fort gros; il dit un jour, en revenant de la chasse : « J'ai pensé tomber dans un fossé. — Monseigneur, il en eût été *comblé*, » lui répondit un de ses courtisans, faiseur de calembours.

(Salentin, *Improv. franç.*)

On demandait à M. de Talleyrand ce qui s'était passé dans une séance où la discussion s'était établie entre M. d'Hermopolis et M. Pasquier. « Le ministre des affaires ecclésiastiques, répondit M. de Talleyrand, a été comme le *trois pour cent*, toujours au-dessous du *pair*. »

Après la mort de Le Kain, Larive fut choisi pour le remplacer dans les grands rôles, mais il n'était pas à la hauteur de celui qu'il remplaçait. Aussi fit-on cette espèce de lazzi sur son compte : Le

(1) Il existait jadis, comme aujourd'hui du reste, plusieurs enseignes en calembours, qui étaient fameuses dans Paris. Sauval en cite plusieurs : *A l'Épi scié*, *A la Roupie* (une *roue* et une *pie*); au *Puissant vin* (un *puits* d'où l'on tirait de l'eau), *A l'Assurance* (un *A sur* une *anse*), à la *Vieille science* (une *vieille sciant* une *anse*), etc.

Kain en passant le fleuve du Styx n'a pas laissé son esprit à *la rive*.

Aux fêtes du mariage de Louis XVI, encore Dauphin, Louis XV demanda à l'abbé Terrai comment il trouvait les fêtes de Versailles : « *Impayables*, Sire, » répondit le contrôleur général des finances.
(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Un Anglais et un Français se battaient au pistolet. Le premier, au moment de tirer, n'étant pas encore bien décidé à se battre, dit : « *Parlementons.* — Soit, » dit l'autre. Et la balle vint briser la mâchoire inférieure de son adversaire. (*Encyclopédiana.*)

On donnait au théâtre de la République une pièce dont tous les rôles étaient remplis par la famille Baptiste. Un provincial demandait. « Quel est cet acteur? — Baptiste aîné. — Et celui-là? Baptiste jeune. — Et cet autre? Baptiste cadet. — Et cette actrice? — Madame Baptiste mère. — Et celle ci? — Madame Baptiste bru. — Bon Dieu! c'est donc une *pièce de baptiste.* »
(*Cricriana.*)

Sous le Directoire, les Parisiens disaient, en faisant allusion à Barras : « La République ne sera heureuse et tranquille que quand on l'aura *débarrassée.* »

Madame de Staël dédaignait les calembours; cependant elle en a fait quelquefois avec sa promptitude ordinaire. Dans une dispute sur la traite des nègres avec une grande dame de France, celle-ci lui dit : « Hé quoi! madame, vous vous intéressez donc beaucoup au comte de Limonade et au marquis de Marmelade? — Pourquoi pas autant qu'au duc de *Bouillon*? » répondit-elle.
(*Staëlliana.*)

Le prince Eugène Beauharnais se plaisait à écouter les conversations des soldats. Un soir, il s'arrête près de la fenêtre du corps de garde des Tuileries, et recueille le dialogue suivant : « Eh bien! le prince se marie. — Ah! ah! et qui donc épouse-t-il? — Une princesse de Bavière. — Allons, en voilà une qui n'est pas malheureuse. — Oui, elle aura un bel homme. — C'est dommage qu'il n'ait plus de dents. — Bah! Est-ce qu'on a besoin de dents pour prendre une *bavaroise?* » (*Encyclopédiana.*)

Un jour que l'on donnait les *Petites Danaïdes*, Odry se trouvait dans les coulisses à un moment où l'actrice chargée du rôle de l'Amour y rentrait. Elle s'approche de lui d'un air espiègle : « Tremble, lui dit-elle, je suis l'Amour. — Ça se peut bien, reprend Odry, en examinant son costume flétri par quatre-vingts représentations consécutives; mais, en tout cas, tu n'es pas l'*amour-propre.* »
(*Odryana.*)

Entendant chanter une dame, dont l'haleine était forte : « J'aime assez, dit-il à son voisin, la voix et les paroles; mais l'*air* n'en est pas bon. »
(*Id.*)

Carle Vernet étant allé voir au Panthéon les peintures que Gros venait d'y exécuter, regardait sans rien dire la coupole du temple. Gros, étonné et mortifié de son silence, se décide à lui demander s'il n'est pas satisfait : « C'est très-bien, très-bien, répond Vernet, mais c'est plus *gros* que nature (1). »
(Amédée Durande, *Correspond. et biographie des Vernet.*)

Lorsque M. le baron Gros, auteur de cet ouvrage, voulait qu'une même personne eût la faculté de le visiter plusieurs fois, il prenait la précaution d'apposer son nom au dos du billet d'entrée; alors le suisse se contentait d'y jeter un coup d'œil et le rendait aussitôt. Le jour qu'Odry visita cette célèbre peinture, il n'avait qu'un billet non contre-signé, qui fut mis en pièces devant lui. Une

(1) Ce mot est attribué à Odry dans l'*Odryana.*

dame, remarquable par son embonpoint, passa ensuite, sans qu'on lui retirât le sien. Une troisième personne, en ayant alors présenté un qui fut déchiré, s'écria vivement : « Mais, Monsieur, vous détruisez mon billet, et vous venez de rendre à cette dame celui qu'elle vous a montré. — Chut! interrompit Odry; vous ne faites pas attention que Madame a un *Gros* derrière. »

(Amédée Durande, *Correspond. et biographie des Vernet.*)

Une actrice faisait à chaque instant remarquer à ses camarades la manière pathétique dont elle avait rendu la veille une exclamation de surprise et d'horreur dans la scène la plus pathétique d'un vaudeville sentimental : « Avez-vous entendu mon *ah!* disait-elle à l'un. J'espère que mon *ah!* reprenait-elle aussitôt, en s'adressant à un autre, a fait de l'effet dans la salle. *Ah!* tout le public en a été saisi. » Un de ces messieurs, s'approchant de l'oreille d'Odry, lui dit : « Et vous, que pensez-vous du *ah!* de mademoiselle. — Ce que j'en pense? que c'est une *atrocité* (ah! trop cité). »

(*Odryana.*)

« Enseignez-moi donc, disait un pauvre diable à un philosophe, le chemin qu'il faut suivre pour arriver à la fortune.

— Rien de plus facile : *prenez* à droite, *prenez* à gauche, *prenez* de tous les côtés... voilà tout. »

L'académicien Arnault, éclaboussé à fond par un cabriolet, exprimait sa mauvaise humeur en se servant de mots qui ne sont point dans le dictionnaire.

« Vous m'insultez, monsieur, s'écria le maître du véhicule, en arrêtant brusquement son cheval, et vous m'en rendrez raison. Voici mon adresse.

— Votre *adresse!* parbleu! vous feriez mieux de la garder pour conduire votre cabriolet. »

Une *Halte de caravane* attribuée à Paul Bril, s'était chèrement vendue à l'hôtel Drouot, l'expert s'empressa de lui faire succéder dans les enchères un tableau du même goût, et attribué courageusement au même maître, en dépit de sa navrante infériorité.

« Ça, un Bril? s'écria un marchand en veine de bonne humeur. Vous feriez mieux d'annoncer que c'est un *non-Bril!* »

Un grand nombre de députés de la chambre dissoute ont été nommés une seconde fois par les colléges d'arrondissement : « Il est bien extraordinaire, disait à ce sujet M. de Talleyrand, que, parmi tant de gens *renommés*, on ne trouve pas un homme *célèbre.* »

(*Le Nain jaune réfugié à Bruxelles.*)

M. Dupin disait, après une averse de discours plus insignifiants les uns que les autres :

« La tribune est comme un puits : quand un *seau* descend, l'autre remonte. »

Quand le nom de Cousin fut donné à la rue de la Sorbonne, le célèbre philosophe s'empressa d'aller remercier l'empereur, et, à ce sujet, un spirituel académicien dit : « Il vaut mieux que M. Cousin soit allé aux Tuileries pour une *rue* que pour une *place.* »

Lorsque M. Thiers fut ministre en 1840, il y eut entre M. Dupin et cet homme d'État un petit orage qui se traduisit par une grêle d'épigrammes dont Alphonse Karr se fit l'écho dans les *Guêpes.*

« Bah! disait à ce propos M. Dupin, je me moque du *tiers et du quart.* »

(*Petite Revue.*)

Calembour par à peu près.

Personne n'ignore les propriétés funestes de la liqueur nommée absinthe; elle a détruit en notre siècle quelques belles intelligences. Un académicien même est mort prématurément pour l'avoir trop aimée. Dans un des derniers mois de sa vie, il avait donné la promesse formelle de venir à une séance de l'Institut; mais il ne parut pas : pour raison majeure, il était demeuré en route. Le plus malicieux de ses collègues, ne le voyant point paraître, s'écria : « Le mal-

heureux est d'une inexactitude sans nom. Voilà qu'il s'est encore *absinthé* (1). » Cruel à peu près !

Calme.

Saint-Just disait à Robespierre, un jour que celui-ci s'emportait dans une discussion : « Calme-toi, l'empire est au flegmatique (2). »

(E. Hamel, *Histoire de Saint-Just*.)

Campagnes.

Un capitaine de cavalerie partait pour l'armée; il vint auparavant faire sa cour au duc d'Orléans, alors régent. « Monseigneur, lui dit l'officier, je viens prendre les ordres, et congé de Votre Altesse. — Vous partez pour votre campagne, lui dit le prince, cela me rappelle que je dois aller aussi à la mienne. La différence qu'il y aura de vous à moi, dans ces deux *campagnes* c'est que dans la vôtre vous serez à même d'y cueillir des lauriers, et que dans la mienne, je serai réduit à planter des choux.

(Chev. de Ravanne, *Mém.*)

Candeur enfantine.

Le 21 juin 1792, les agitateurs essayèrent encore d'entraîner la populace comme ils l'avaient fait la veille. Le rappel battait par la ville, et déjà les attroupements se formaient dans les cours des Tuileries. La reine se rendit auprès de son fils, qui, en la voyant, lui dit avec ingénuité : « Maman, est-ce encore hier? »

(De Beauchesne, *Hist. de Louis XVII.*)

Cannes à la Barmécide.

L'autre jour M. et madame de la Harpe se promenaient ensemble à la foire; on leur cria de plusieurs boutiques : « Monsieur, madame, des cannes à la Barmécide.... — Voyez, dit madame de la Harpe à son mari, malgré les clameurs de vos ennemis, l'industrie emprunte le nom de vos ouvrages pour débiter ses nouveautés. (La Harpe venait de faire jouer sa tragédie des *Barmécides*.) Il faut pourtant voir ce que c'est. — Combien ces cannes nouvelles? — Ah! très-bon marché, douze sous. — Et qu'ont-elles de particulier? — Voyez, madame; appuyez légèrement sur la pomme. — Quelle noirceur! c'est un coup de sifflet. »

(Grimm, *Correspondance*, 1778.)

Canonisation.

Sixte V disait qu'il canoniserait gratis une femme dont le mari ne se serait jamais plaint.

Un parent de saint Charles Borromée disait souvent à ses enfants : « Mes amis, soyez de bons chrétiens; mais ne vous avisez pas d'être saints. La canonisation de notre cousin a ruiné la famille. »

(*Vie de Benoît XIV.*)

M. de Carcassonne avait raison d'être surpris qu'un homme avec qui il venait de déjeuner et qui se portait aussi bien que lui, tombât mort. Le maréchal de Villeroy, dans un cas bien différent, ne voulait pas croire que M. de Genève (saint François de Sales) fût saint et canonisé, parce qu'il avait dîné vingt fois avec lui à Lyon.

« S'il parvient à nous rendre libres, » disaient les habitants du Mont-Jura, en parlant de Voltaire, nous ôterons saint Claude de sa niche et nous le mettrons à sa place. — Qu'on dise à ces honnêtes gens que je les remercie, mais que rien ne presse, » répondit Voltaire, quand il sut leur intention.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Cape et l'Épée (La).

Lorsque Bonaparte faisait la cour à madame de Beauharnais, ni l'un ni l'autre n'avaient de voiture, et Bonaparte, qui en était éperdûment amoureux, lui donnait souvent le bras, pour aller chez ses hommes d'affaires. Un jour ils allèrent ensemble chez le notaire Raguideau; madame de Beauharnais qui avait une grande confiance dans Raguideau, voulait lui faire part du parti qu'elle avait pris d'épouser le jeune général d'artil-

(1) S'il en faut croire la légende, c'est d'Alfred de Musset qu'il s'agit, et le coupable du calembour serait M. Villemain.

(2) C'est la traduction d'un vieux proverbe italien.

lerie protégé de Barras. Joséphine était entrée seule dans le cabinet du notaire, Bonaparte resta à l'attendre dans le cabinet où se tenaient les clercs. La porte du cabinet de Raguideau étant mal fermée, Bonaparte l'entendit très-distinctement qui faisait tous ses efforts pour détourner madame de Beauharnais du mariage qu'elle allait contracter. « Vous avez eu le plus grand tort, lui disait-il; vous vous en repentirez, vous faites une folie, vous allez épouser un homme qui n'a que la cape et l'épée. » Bonaparte ne parla jamais de cela à Joséphine, et elle ne croyait pas même qu'il l'eût entendu. Mais, le jour du sacre, dès qu'il fut revêtu du costume impérial, il dit : « Que l'on aille chercher Raguideau; qu'il vienne sur-le-champ, j'ai à lui parler. » Raguideau fut promptement amené devant lui, et alors il lui dit : Eh bien! n'ai-je que la cape et l'épée! »

(Bourrienne, *Mémoires.*)

Caractère batailleur.

Un soir, M. de Saint-Foix entre dans un café et s'assied à côté d'un homme qui prenait une bavaroise. Mon jeune tapageur considère quelque temps l'inconnu, puis lui dit avec un air de sang-froid : « Monsieur, vous faites là un f.... souper. — Comment! quel est cet impertinent? — Ma foi, Monsieur, vous faites là un f.... souper. » Vous devinez bien qu'on ne tarda pas à s'échauffer; on sortit, et l'on alla s'escrimer dans une petite rue voisine. M. de Saint-Foix reçoit un coup d'épée : « Eh bien, monsieur, dit-il avec la même tranquillité, vous m'avez blessé, mais vous n'en avez pas moins fait un f.... souper. »

Un autre jour, toujours dans un café, il interrompt un homme qui l'ennuyait par quelqu'une de ces dissertations dont on a les oreilles rebattues dans ces sortes d'assemblées : « Monsieur, lui dit-il, vous puez cruellement! » L'orateur fait d'abord semblant de ne pas l'entendre; le jeune étourdi reprend : « Monsieur, vous puez bien. » Enfin mon poltron ne peut se dispenser de sortir, et M. de Saint-Foix, qui ne demandait pas mieux, se met en devoir de lui prêter le collet. Cependant content de l'avoir amené là, et voyant combien il en coûtait à l'insulté de mettre sa vie en jeu, M. de Saint-Foix lui dit : « Tenez, Monsieur, n'allons pas plus loin; car si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins, et si je vous tue, vous ne ferez qu'en puer davantage (1). »

(Métra, *Correspondance secrète.*)

Carême.

Sur le reproche que l'on faisait à Érasme qu'il n'observait point le carême, il répondit : « J'ai l'âme catholique; mais mon estomac est luthérien. »

(*Gastronomiana.*)

Certaine ville avait fait procession au carême; une fille, belle et délicate, y avait assisté nu-pieds, faisant la marmiteuse plus que dix. Au sortir de là, l'hypocrite alla dîner avec son amant d'un quartier d'agneau et d'un jambon. La senteur en vint jusqu'à la rue. On monta en haut. Elle fut prise et condamnée à se promener par la rue, avec son quartier d'agneau à la broche sur l'épaule et le jambon pendu au col.

(Brantôme.)

M. Feuillet regardait Monsieur faire collation en carême.

Monsieur, en se levant, lui montra un biscuit qu'il venait encore de prendre sur la table, en disant : « Ce ne sera pas rompre le jeûne, n'est-il pas vrai? — Eh! monsieur! lui dit M. Feuillet, mangez un veau, et soyez chrétien. »

(De la Place, *Pièces intéressantes.*)

Le roi Louis XV a fait très-régulièrement maigre tout le carême, non-seulement en public, mais même dans ses petits appartements; il n'a pas voulu que l'on y servît du gras que pour Mme de Mailly (sa maîtresse) et pour M. de Meuse uniquement, et ce que l'on a servi en gras a été fort uni, fort simple et fort court. Il y a quelques jours que M. le duc d'Ayen, qui n'a presque point mangé dans les petits appartements de tout le carême, parce qu'il faisait gras, devait y souper en revenant de la chasse; Mme de Mailly dit au roi que M. d'Ayen s'était trouvé mal, et qu'il espérait que Sa

(1) V. *Duellistes.*

Majesté voudrait bien lui permettre de manger un morceau gras; le roi ne répondit rien; Mme de Mailly en parla encore une fois, et enfin le roi lui dit : « S'il est malade, il n'a qu'à le manger là-dedans. » Dans un premier moment de vivacité, Mme de Mailly ajouta : « Cela étant, je m'en vais donc manger un morceau avec lui, » et se leva. Tout cela ne fit point changer le roi. Mme de Mailly se remit à table, et M. d'Ayen alla dans une autre chambre, où on lui envoya à souper en gras (1).

(Duc de Luynes, *Mémoires sur la cour de Louis XV.*)

Caricatures.

Le peintre Koch, qui restait à Carlsruhe, était doué d'une verve satirique qui ne connaissait guère de ménagement. Les deux filles du surintendant général étaient fort laides : il les peignit un jour de la façon la plus ressemblante, posées sur un cerisier, afin de servir d'épouvantail aux oiseaux. Le surintendant, très-porté à l'avarice, ne fumait que du tabac détestable, par motif d'économie : l'artiste le représenta dans son cabinet, la pipe à la bouche et entouré d'oiseaux qu'avait asphyxiés l'odeur de cet affreux tabac. (*Annuaire des artistes.*)

Le sieur Picard, fameux graveur établi depuis plusieurs années en Hollande, a mis au jour une estampe de son invention, dont le dessin est des plus ingénieux, laquelle a pour titre : Monument consacré à la postérité en mémoire de la folie incroyable de la vingtième année du dix-huitième siècle.

La fortune des actions de la compagnie des Indes établie à Paris, y paraît sur un char conduit par la Folie et tiré par les principales compagnies qui ont donné commencement à ce négoce pernicieux, comme celle du Mississipi ayant une jambe de bois, celle du Sud ayant une jambe bandée et un emplâtre appliqué sur l'autre jambe. Les agents de ce commerce font tourner les roues du char, ayant des queues de renard, pour marquer leur finesse et leur ruse; sur les raies de la roue, on voit ces compagnies tantôt s'élever et tantôt s'abaisser, le véritable commerce y paraît renversé avec ses livres et ses marchandises, et presque écrasé sous les roues de ce char. Une foule de personnes de toute condition et de tout genre courent après la fortune pour tâcher d'avoir des actions. Dans les nues qui sont au-dessus, on voit un démon qui fait des bouteilles d'eau de savon qui se mêlent avec les billets que la fortune distribue, avec des bonnets de fous qui tombent en partage à ceux qui attrapent une partie de ces billets, et à des petits serpents qui marquent l'insomnie, l'envie, le désespoir, etc.

Le char conduit ceux qui le suivent avec empressement à l'une ou à l'autre des trois portes qui sont figurées, savoir : de l'hôpital des Petites-Maisons, où l'on renferme les insensés; de l'Hôtel-Dieu, où l'on reçoit les malades; de l'hôpital général, où l'on force les pauvres mendiants de rester. Pour devise, la Folie a pris deux têtes ou deux visages, dont l'une d'elles paraît jeune et riante, qui marque la belle apparence des actions, et l'autre paraît être le visage d'une vieille personne et toute ridée, ce qui marque le chagrin qui ne manque pas de suivre cette belle apparence. Et dans le coin de l'estampe, au-dessous de la roue du char, on voit plusieurs rats et souris qui rongent les actions et les billets de banque, de telle sorte qu'ils les réduisent enfin au néant.

(Buvat, *Journal de la Régence.*)

L'abbé Barthélemy obtint, en 1763, la place de secrétaire général des suisses, place qui valait 30,000 livres de rente, et que souvent des officiers généraux avaient eue pour récompense de leurs services. A un bal de la cour qui se donna, à quelques jours de là, un homme grand, maigre, sec, dégingandé comme cet abbé, se présenta devant l'assemblée, habillé en suisse, avec une culotte et un manteau noirs. « Qu'est-ce que cela, beau masque? De quel état êtes-vous? Abbé ou suisse? — L'un et l'autre, tout ce qu'on voudra, pourvu que cela me rende 30,000 livres de rente. » (*Carnavaliana.*)

---

(1) V. *Scrupules bizarres.*

Le ministre Calonne avait pour doctrine qu'au roi seul appartenait le droit de fixer l'impôt, et que l'assemblée des notables n'avait à donner d'avis que sur la manière de le percevoir. On colporta secrètement, à ce sujet, une caricature représentant un fermier au milieu de sa basse-cour. Il s'adressait aux poules, coqs, dindons, canards, rassemblés autour de lui : « Mes bons amis, leur disait-il, je vous ai tous rassemblés pour savoir à quelle sauce vous voulez que je vous mange. » Un coq dressant sa crête : « Mais nous ne voulons pas qu'on nous mange. — Vous vous écartez de la question : il ne s'agit pas de savoir si vous voulez qu'on vous mange, mais à quelle sauce vous voulez être mangés. »

(Grimm, *Correspond.*)

Cas de conscience.

Eugénie Foa, qui n'avait point autant de beauté que de talent, vers la fin de sa vie ayant abjuré la religion juive, demandait un jour à son directeur :

« Est-ce un péché, mon père, que de prendre du plaisir à entendre dire que je suis jolie?

— Certainement, mon enfant, répondit l'abbé, car il ne faut jamais encourager le mensonge. »

Catégories sociales dans l'Inde.

Dans les chasses au tigre, il arrive quelquefois que le tigre, poussé aux abois, saute sur la tête de l'éléphant; mais cela ne nous regarde pas, nous autres : c'est l'affaire du conducteur (mohaotte), qui est payé vingt-cinq francs par mois pour subir ces sortes d'accidents. En cas de mort, celui-ci a du moins la satisfaction d'une vengeance complète, car l'éléphant ne joue pas nonchalamment de la clarinette avec sa trompe quand il se sent coiffé d'un tigre; il le travaille de son mieux, et le chasseur l'achève d'une balle à bout portant. Le mohaotte est, vous le voyez, une sorte d'éditeur responsable. Un autre pauvre diable est derrière vous, dont l'office est de porter un parasol au-dessus de votre tête. Sa condition est pire encore que celle du mohaotte; lorsque l'éléphant effrayé fuit devant le tigre qui le charge et s'élance sur sa croupe, le véritable emploi de cet homme est d'être alors mangé à la place du gentleman. L'Inde est l'utopie de l'ordre social, à l'usage des gens comme il faut; en Europe, les pauvres portent les riches sur les épaules, mais c'est par métaphore seulement; ici, c'est sans figure. Au lieu des travailleurs et des mangeurs, ou des gouvernés et des gouvernants, distinctions subtiles de la politique européenne, il n'y a dans l'Inde que des portés et des porteurs; c'est plus clair.

(Victor Jacquemont, *Lettres.*)

Cauchemar.

Il y avait deux ou trois ans que la duchesse de Devonshire éprouvait toujours le même cauchemar : c'était l'apparition d'un horrible singe qui sortait brusquement de sous terre, et qui venait l'arracher de son lit aussitôt qu'elle avait fermé les yeux. Avant de lâcher son bras droit, car c'était toujours par là qu'il la saisissait, et avant de l'étendre sur le dos au milieu de la chambre, il avait pris l'habitude de lui pousser, avec une patte de son train de derrière, un coussin de pied sous les reins; et quand elle était dans cette posture, il venait s'accroupir sur sa poitrine; il y restait immobile en étalant ses vilaines mains sur ses deux bajoues, et il lui mirait le fond des yeux jusqu'à son réveil. Cette malheureuse anglaise en était tombée dans un état de langueur et de consomption pitoyable. Aucun médecin ne pouvait la débarrasser de ce cauchemar, et Tronchin lui-même avait fait le voyage d'Angleterre inutilement.

Quelque temps après, on sut que Cazotte avait passé huit jours à Londres, et Mme de Devonshire écrivit à Paris qu'elle était guérie radicalement.

Mme de Beauharnais changeait et dépérissait à vue d'œil. La maladie qu'elle éprouvait était un cauchemar aussi persistant que celui de la duchesse. Aussitôt que ses femmes étaient sorties de sa chambre à coucher et que les rideaux de son lit avaient été fermés, elle éprouvait une oppression fiévreuse; elle ne manquait pas de sonner, et personne ne venait. Elle entr'ouvrait les rideaux pour ne pas étouffer, et voici l'étrange illusion dont elle était obsédée.

Elle apercevait d'abord un brasier

des plus ardents qui remplissait l'âtre de sa cheminée. Elle entendait ouvrir les deux battants d'une porte qui communiquait de sa chambre à son second salon, et puis elle entendait tousser avec une opiniâtreté criarde.

Il arrivait premièrement dans sa chambre une femme très-grande, misérablement vêtue, dont les sales jupons étaient rongés inégalement jusqu'à mi-jambe, et dont la tête était couverte d'un bavolet de toile, ce qui n'empêchait pas de voir qu'elle avait des cornes au front. Ces deux cornes de la femme n'étaient pas plus longues que le doigt, comme celles des génisses. Quoi qu'il en fût, cette vilaine personne allait tout de suite attiser le feu sans avoir l'air de s'occuper d'autre chose; il paraît que c'était son unique emploi dans le cauchemar, et c'est pourquoi la comtesse avait tout le temps de la regarder. Il se trouvait dans la chambre, et principalement autour de son lit, une légion d'horribles figures qui se transformaient silencieusement en choses informes, et qui se reproduisaient sous une autre image, en changeant continuellement d'apparence et de dimension; mais ce qui la tourmentait le plus, c'était cette malheureuse toux qu'elle entendait hors de la chambre.

Le héros de ce drame nocturne était un petit monstre d'enfant, qui tournait comme un diable enrhumé qu'il était, et qu'on finissait par amener dans cette chambre à pas comptés, avec des airs de grande importance et des précautions infinies. Il était conduit par un diable de médecin qui ressemblait de visage à madame de Beauharnais la douairière, et son escorte était composée de démons qui lui faisaient des caresses et des tendresses à n'en pas finir. Parmi tous ces farfadets de l'escorte, il n'y avait pas de figures monstrueuses comme celles qui tapissaient la chambre, mais c'était des physionomies si diablement bêtes, si sottement adulatrices et si platement flagorneuses que le désespoir en prenait! Le jeune valétudinaire, qu'on asseyait au coin du feu sur un coussin d'ottomane, avait la taille d'un enfant de cinq à six ans; il avait toujours un habit de taffetas bleu; il était bouffi comme un abcès, mais très-pâle; sa tête était prodigieusement grosse, il avait des cheveux roux qui étaient relevés à racine droite, et l'on voyait sur son front deux germes de cornes qui ressemblaient à des coquilles d'escargot.

Il y avait toujours, entre les familiers de ce petit monstre et son docteur, une dissertation bruyante avec des pourparlers très-animés dans un langage inintelligible et qui n'étaient interrompus que par les accès de colère et les quintes de toux de ce petit coqueluche. Il en résultait toujours une sorte de tumulte et de chaos fantastique, au milieu duquel on venait arracher la comtesse de Beauharnais de son lit. Il y avait une manière de géant à barbe blanche qui la soulevait par les cheveux et qui la laissait retomber rudement jusqu'à terre en la maintenant toute droite, et ceci jusqu'à ce qu'elle eût ployé les genoux. Alors on lui relevait les jambes en arrière, ce qui lui disloquait les jointures et la faisait cruellement souffrir dans les deux articulations génuflexibles; ensuite de quoi l'on attachait fortement ses jambes relevées avec une petite chaîne à tourniquet dont on lui faisait une ceinture. On n'omettait jamais de lui placer ses deux mains sur les hanches en ayant soin de lui écarter les bras du corps afin de les arrondir en forme d'anses, et puis, on enfonçait brutalement et très-inhumainement dans son gosier des oignons blancs, des racines de guimauve, des bâtons de réglisse, des paquets de chiendent, des quartiers de pomme et des morceaux de figues sèches. On y ajoutait du miel roux et du miel de Narbonne, qu'on lui faisait entrer dans la bouche et la gorge avec des spatules de bois, et puis c'était de grosses poignées des quatre-fleurs qui l'étouffaient plus que tout le reste, disait-elle, et son supplice n'était un peu soulagé que lorsqu'on en venait à lui faire avaler une énorme quantité d'eau froide au moyen d'un entonnoir de fer-blanc.

En la prenant par ses deux anses, ainsi qu'une demoiselle de paveur, on allait la mettre au feu pour y bouillir pendant toute la nuit comme un coquemard de tisane... « Non, disait-elle en gémissant et pleurant du souvenir de ces tortures, au travers de ses rires, non, jamais on n'a souffert un martyre

semblable à celui que j'éprouve toutes les nuits!

— Est-il possible, est-il bien vrai, lui demandai-je, que vous puissiez faire un si bizarre et si fâcheux rêve avec une régularité si surprenante?

— Je vous le jure! me dit-elle, tous ces détails incroyablement ridicules et ce long verbiage au sujet de ce que je crois éprouver, entendre et voir, est d'une exactitude parfaite, et c'est absolument le même rêve et les mêmes souffrances pour moi toutes les nuits. »

Cazotte avait fini par la délivrer de ce cauchemar, et tout ce qu'elle avait connu du remède employé par lui, c'est qu'il avait proféré certaines formules de prières en lui touchant les mains. Mais elle m'a dit ces jours passés que depuis la mort de Cazotte elle avait éprouvé d'autres obsessions qui n'étaient pas moins fatigantes pour elle, et c'est à la suite de cela qu'elle a pris cette habitude de dormir sur un fauteuil.

(*Souvenirs de la marquise de Créqui.*)

Causeur.

La princesse Kourakin recevait à ses concerts quiconque témoignait l'envie d'y assister. J'y ai vu arriver l'abbé de Pradt, le fameux archevêque de Malines, qui parlait si bien et si longuement, que personne ne pouvait le surpasser en esprit ni en loquacité. A son air d'empressement et de jubilation, je le pris pour un dilettante; mais à peine eût-il paru dans le salon, qu'il fit une pirouette et partit. « Qu'est-il donc devenu? demandai-je à la demoiselle de compagnie qui éclatait de rire. — Il s'est enfui furieux en criant : « On ne m'écoute pas, on ne m'écoute pas! » — Il était venu au concert pour pérorer.

(Charles Briffaut, *Récit d'un vieux parrain.*)

Caution pour le ciel.

Philippe II, mourant, fit dresser par-devant notaire un acte, où son confesseur se rendait garant de son salut. On stipulait que, s'il y manquait quelque chose, cette omission serait sur le compte du directeur, et non sur celui du roi, qui d'ailleurs s'engageait à faire tout ce que celui-ci lui prescrirait.

(De La Place, *Pièces intéressantes.*)

Célibat.

Thalès vécut dans le célibat. « Je ne veux point avoir d'enfants, disait-il, parce que je les aime. » Le législateur Solon, qui regardait la propagation de l'espèce d'un œil politique, n'approuvait point le célibat volontaire de Thalès. Ce philosophe, pour toute réponse, s'avisa un jour d'envoyer un messager porter à Solon la fausse nouvelle de la mort de son fils, qui le plongea dans la douleur la plus profonde. Alors Thalès vint à lui, et l'abordant d'un air triomphant : « Eh bien, trouvez-vous encore qu'il soit fort doux d'avoir des enfants? »

Censeurs.

M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilége pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permisssion d'imprimer les premiers volumes de *Cléveland*, que sous la condition que Cléveland se ferait catholique au dernier volume.

(Chamfort.)

Sylvain Maréchal fut obligé de présenter, avant l'impression, le recueil de ses Odes érotiques à Crébillon fils, chargé, en sa qualité de censeur, de les examiner. Ce dernier, auteur du *Sopha*, lui dit : « Il faudrait retrancher le mot *boudoir* partout où il se trouve dans votre manuscrit. — Quoi! monsieur, reprit Maréchal, et où placerai-je votre sopha, si vous m'ôtez mon boudoir? »

La censure pour la librairie était exercée, il y a quelques années, à Munich, d'une manière aussi scrupuleuse que ridicule par le degré d'ignorance de ceux qui en étaient chargés. Il n'y avait point en cette ville d'imprimerie française; mais tous les livres arrivant de France y étaient sévèrement inspectés. Un libraire, qui connaissait le goût de ses compatriotes pour la borne chère, avait

fait venir beaucoup d'exemplaires du *Cuisinier bourgeois*. Le censeur trouva à la table des matières : *recette pour apprêter les carpes en gras ;* il ne douta pas dès lors que ce ne fût un livre très-irréligieux, et en défendit absolument la distribution. Cependant cet ouvrage, par sa naïveté, aurait dû trouver grâce auprès d'un tel censeur, car on y lit ces mots : *Méthode pour faire un civet de lièvre....* Premièrement ayez un lièvre, etc.

(*Paris, Versailles, la province au XVIIIe siècle.*)

Un auteur avait donné le nom de Dubois à un valet fripon dans une de ses pièces ; mais le préfet de police s'appelait Dubois, et le censeur écrivit à ce magistrat pour l'avertir qu'il avait fait rayer ce mot, par respect pour lui, ne voulant pas permettre que le nom du fléau des fripons fût prostitué à un fripon. Un autre, dans une comédie où un jardinier proposait à son maître une salade de barbe-de-capucin, effaça la phrase en écrivant en marge : « Choisir une autre salade ; il ne faut pas plaisanter avec la religion. »

A la Porte-Saint-Martin, sous la Restauration, je crois, la censure biffa des couplets en faveur du gaz, pour ne pas désobliger le gouvernement, qui protégeait contre cet intrus les droits de l'épicerie et de la chandelle.

(*Curiosités théâtrales.*)

Centenaires.

L'Amérique du Nord est la terre classique de la longévité. On peut en juger par l'anecdote suivante, qui est populaire aux États-Unis :

Un jour, le président Lincoln, qui était en tournée, avisa un vieillard qui pleurait devant la porte d'une ferme, et un autre vieillard qui paraisait le morigéner :

« Pourquoi pleures-tu ? demanda le président à celui qui larmoyait.

— Parce que papa que voilà m'a donné un soufflet.

— Certainement ! je lui ai donné un soufflet, dit le second vieillard, et il le méritait.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il a manqué de respect à son grand-père. »

Le petit-fils irrespectueux avait soixante-dix ans. Jugez de l'âge du grand-père !

Cérémonial.

J'accompagnai une princesse étrangère il y a plusieurs années chez Mme de Morstain, alors ambassadrice, et grande trésorière de Pologne.

La princesse lui ayant envoyé demander une audience, fut chez elle le lendemain à l'heure marquée. A peine parut-elle à la porte, que le suisse courut sonner une cloche comme un tocsin, et tous les domestiques sortant de tous côtés, vinrent se ranger en haie dans la cour et sur l'escalier, et la princesse, à qui je donnais la main, passa au milieu de ce peuple.

Quand nous fûmes sur le perron, M. de Morstain, qui l'y attendait, lui prit la main, et la conduisit par un long appartement chez Mme de Morstain, sa femme, qui la reçut à la porte de sa chambre, et la mena par la main au fauteuil qu'on lui avait préparé sous le dais. La conversation finie, madame de Morstain conduisit la princesse par le même appartement, jusqu'au perron dont j'ai parlé, ensuite la princesse ramena madame de Morstain dans sa chambre jusqu'à son fauteuil, après quoi madame de Morstain la reconduisit seulement jusqu'à la porte de sa chambre, où elles se quittèrent, et M. de Morstain lui donna la main jusqu'au perron, où il l'avait prise ; enfin je la lui pris jusqu'à son carrosse au travers de la même haie de domestiques, et suivie des écuyers et des gentilshommes du grand trésorier, et là finit la comédie. Pour se tirer avec honneur d'une pareille visite, il faut l'avoir exercée la moitié de sa vie.

(*Saint-Évremoniana.*)

Un jour que le cardinal de Janson assistait à une chapelle, le maître des cérémonies vint lui faire la révérence, à laquelle il fallait répondre par une inclination de tête. Il y répondit. Il en fallait faire une seconde, ce qu'il fit, quoique avec peine. Enfin, à la troisième, il perdit patience, et il dit tout haut avec son accent gascon : « Je crois que cet homme me prend pour une pagode, » ce qui fit perdre gravité aux cardinaux et au pape même.

(*Longueruana.*)

Une dame polonaise, invitée, à Londres, à un grand dîner de cérémonie, et placée entre le maître de la maison et un inconnu, s'ennuyait. La dame prenant son mal en patience, cherchait à varier la conversation, et sitôt que le maître de la maison lui laissait un moment de répit, elle tournait la tête vers son voisin de droite ; mais elle trouvait toujours visage de pierre, et malgré sa facilité de grande dame et sa vivacité de femme d'esprit, tant d'immobilité la déconcertait. Le dîner se passa dans ce découragement. Le soir, quand tous les hommes furent de nouveau réunis aux femmes dans le salon, celle de qui je tiens cette histoire n'eut pas plutôt aperçu son voisin, l'homme de pierre du dîner, que celui-ci, avant de la regarder en face, s'en alla chercher à l'autre bout de la chambre le maître de la maison, pour le prier d'un air solennel de l'*introduire* auprès de l'aimable étrangère. Toutes les cérémonies requises dûment accomplies, le voisin de gauche prit enfin la parole, et tirant sa respiration du plus profond de sa poitrine, tout en s'inclinant respectueusement : « J'étais bien *empressé*, madame, lui dit-il, de faire votre connaissance. »

Cet *empressement* pensa causer à la dame un fou rire, dont elle triompha pourtant à force d'habitude du monde, et elle finit par trouver dans ce personnage cérémonieux, un homme instruit, intéressant même, tant les formes sont peu significatives dans un pays où l'orgueil rend la plupart des hommes timides et réservés !

(Le marquis de Custines, *la Russie.*)

Jules Janin lisait son journal au café Verrey, tenu à Londres par un Français ; un Anglais, occupé à prendre son grog, appelle flegmatiquement le garçon :

« Garçonne, commente sé appelé cette mô-sieu qui fioumé son cigare en lisant sa jornal contre le poâle?

— Je n'en sais rien, milord.

— Ooh !... »

Le questionneur se lève et s'adresse à la dame qui tient le comptoir :

« Miss, commente vô appelez cette mô-sieu qui fioumé son cigare en lisant sa jornal contre le poâle?

— Ce n'est pas un habitué, monsieur. Je regrette de ne pouvoir vous satisfaire.

— Very well.. Où été le maître de le établissement?

— Me voici, monsieur.

— Good morning... Mô-sieu le maître, vô savez commente sé appelé cette môsieu qui fioumé son cigare en lisant sa jornal contre le poâle?

— Pas le moins du monde; c'est la première fois qu'il vient ici.

— Ooh ! »

Notre homme se dirige enfin vers l'inconnu, et, s'adressant à lui :

« Môsieu, qui fioumé son cigare en lisant sa jornal contre le poâle, je prie vô, commente vô appelez vô?

— Monsieur, je m'appelle Jules Janin, dit le Français.

— Eh bien! môsieu Jules Janin... votre redingote y broule. »

Il était temps, il ne restait plus qu'un pan du vêtement compromis (1).

(H. de Villemessant, *Cancans.*)

Cérémonie religieuse chez les sauvages.

Le dimanche 14 mai, j'ordonnai qu'on célébrât le service divin à terre. J'espérais que les cérémonies donneraient lieu de la part des principaux Otaïtiens à quelques questions. On les mit sur des siéges près de nous; pendant tout le service, ils s'asseyaient, se tenaient debout ou se mettaient à genoux, selon que nous prenions l'une ou l'autre de ces positions. Ils sentaient que nous étions occupés à quelque chose de sérieux et d'important, et ordonnèrent aux Otaïtiens qui nous environnaient de garder le silence. Cependant, quand le service fut fini, ils ne firent aucune question, et ne nous écoutaient même pas lorsque nous tâchions de leur expliquer ce qui venait de se passer. Après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, ils jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très-différentes. Un jeune homme de près de six pieds et une jeune fille de onze à douze ans sacrifièrent à Vénus devant plusieurs de nos gens et un grand nombre de naturels, sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur ac-

(1) Voir *Étiquette.*

tion, à laquelle ils ne se livraient, au contraire, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué, en particulier la reine mère, qui sans doute présidait à la cérémonie, car elle donnait à la jeune fille des instructions sur la manière dont elle devait jouer son rôle; mais celle-ci, malgré sa jeunesse, ne paraissait pas en avoir besoin.

(*Premier voyage de Cook.*)

Certificat de civisme.

Daubenton, collaborateur de Buffon, avait acquis par ses travaux une espèce de réputation populaire qui lui fut très-utile sous le régime de la terreur. En l'an II, l'octogénaire Daubenton eut besoin d'un certificat de civisme pour conserver l'emploi qu'il avait au Cabinet d'histoire naturelle. Il fallait qu'il s'adressât à la section dite des Sans-culottes. Un professeur, un académicien aurait eu peine à l'obtenir. Quelques gens sensés, qui se mêlaient aux furieux dans l'espoir de les contenir, présentèrent Daubenton sous le titre de berger, et ce fut le berger Daubenton qui obtint le certificat nécessaire au directeur du *Muséum d'histoire naturelle.* — Voici cette pièce telle qu'elle lui fut délivrée : « Appert que d'après le rapport fait de la société fraternelle de la section des Sans-culottes sur le bon civisme et faits d'humanité qu'a toujours témoignés le berger Daubenton, l'assemblée générale arrête unanimement, qu'il lui sera accordé un certificat de civisme, et que le président de ladite assemblée lui donnera l'accolade. L'accolade a été donnée avec acclamation et à plusieurs reprises. » Signé, etc.

(*Improvisat. franç.*)

Certificat de vie.

Un colporteur, pour mieux piquer la curiosité du peuple, criait : *Mort de l'abbé Maury!* L'abbé passe, l'entend, s'en approche, lui donne un vigoureux soufflet, et lui dit : « Tiens! si je suis mort, au moins tu croiras aux revenants. » (*Revolutioniana.*)

Chacun son lot (1).

En sortant d'un sermon de l'évêque de Senez (M. de Beauvais), où ce prélat, avec un zèle apostolique bien rare dans une telle chaire, avait tonné contre le débordement des vices et le scandale de la cour, le roi dit au maréchal de Richelieu, qui l'y avait accompagné : « M. de Richelieu, le prédicateur a jeté bien des pierres dans votre jardin. — Sire, répondit-il, n'en serait-il pas tombé quelques-unes dans le parc de Votre Majesté? »

(M. de Lévis, *Souvenirs et portraits.*)

Chacun son métier.

Après la guerre d'Afrique entre les Romains et les Carthaginois, Annibal, quoique vaincu, sentant bien qu'il faisait encore ombrage aux Romains, et dans l'intention peut-être de leur susciter un nouvel ennemi, se retira auprès d'Antiochus, qui était à Éphèse. Les Éphésiens avaient alors chez eux un philosophe péripatéticien, nommé Phormion, pour lequel ils conservaient une très-grande estime. Ils voulurent qu'Annibal la partageât avec eux, et ils lui proposèrent d'aller entendre ce philosophe. Le général accepta la proposition, et l'assemblée fut nombreuse. Phormion, qui toute sa vie avait été éloigné des fonctions publiques, et qui même n'avait jamais vu un camp, eut l'imprudence de faire un discours bien long sur le devoir d'un général d'armée et sur l'art de la guerre, devant le plus habile général que l'on connaissait alors. Les Éphésiens, charmés, demandèrent à Annibal ce qu'il pensait de ce philosophe. Il leur répondit avec une franchise digne de lui, qu'il avait bien vu en sa vie des vieillards radoter; mais qu'il n'avait jamais vu un plus parfait radoteur que leur philosophe.

(*Dict. des homm. illustres.*)

Le roi Philippe disputait avec un habile musicien de la beauté d'un air : « Ce serait grand dommage, seigneur, lui dit le musicien, que vous eussiez été

(1) V. *Leçons pour leçons.*

assez malheureux pour savoir cela mieux que moi. »

(De Callières, *Des bons mots et des bons contes.*)

Trivelin, célèbre comédien italien, étant allé demander le payement de sa pension au surintendant De La Vieuville, celui-ci, qui était un vrai *Pantalon*, se mit à gambader et à faire des postures de bouffon. Trivelin, l'ayant laissé faire quelque temps, lui dit à la fin : « Monseigneur, il y a assez longtemps que vous faites mon métier, quand vous plaira-t-il de faire le vôtre? »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Henri IV se moquait fort de ceux qui passaient les bornes de leurs professions, et se mêlaient d'autre chose que de leur métier. Un prélat lui parlant un jour de la guerre, et assez mal, il tourna, comme on dit, du coq à l'âne, et lui demanda de quel saint était l'office ce jour-là dans son bréviaire.

Une autre fois un de ses tailleurs ayant fait imprimer un petit livre de quelques règlements qu'il disait être nécessaires pour le bien de l'État, et l'ayant présenté au roi, il le prit en riant, et en ayant lu quelques pages, il dit à un de ses valets de chambre : « Allez-moi quérir mon chancelier, pour me faire un habit, puisque voici mon tailleur qui fait des règlements. »

(*Recueil de belles actions de Henri IV.*)

Le duc d'Épernon voyant venir à lui le cardinal de Retz, armé comme un soldat, prit un bréviaire, et celui-ci souriant de le trouver dans cette occupation : « Monsieur, lui dit-il, je fais votre métier, et vous faites le mien (1). »

(*Saint-Evremoniana.*)

---

(1) On raconte encore sur le cardinal de Retz une anecdote analogue, et qui pourrait bien avoir été la même à l'origine. Un jour qu'il vint prendre séance au parlement, avec un poignard dans sa poche, quelqu'un qui en aperçut la poignée s'écria : « Voilà le bréviaire de notre archevêque ! » (*Dict. des homm. ill., art.* Gondi.)

Louis XV se faisait peindre par Latour; pour se désennuyer, il lui demanda ce que l'on disait de nouveau à Paris. C'était vers 1760, époque de nos plus grands désastres sur terre et sur mer; Latour dit que l'on était mécontent, que les affaires publiques allaient mal. « Elles peuvent se rétablir, répondit le roi un peu ému. — Comment voulez-vous? reprit Latour sans s'en apercevoir; nous n'avons plus de marine. — Vous oubliez celles de Vernet », repartit le monarque, en lui lançant un regard qui remit le peintre à sa place, et le rendit ridicule aux yeux de tous les assistants (1).

(De Lévis, *Souvenirs et portraits.*)

A une représentation, l'abbé Desfontaines rencontra Piron avec un habit trop somptueux, à ce qu'il lui semblait. Il lui dit en l'abordant : « En vérité, mon pauvre Piron, cet habit n'est guère fait pour vous. — Cela peut être, répondit Piron; mais, monsieur l'Abbé, convenez aussi que vous n'êtes guère fait pour le vôtre. »

(*Mémoir. anecd. de Louis XIV et Louis XV.*)

La curiosité avait conduit Voltaire au siége de Philipsbourg. « M. de Voltaire, lui dit le maréchal de Berwick, vous viendrez, sans doute, avec nous, voir la tranchée? — Nenni, monsieur le Maréchal! Je me charge du soin de chanter vos exploits, sans avoir l'ambition de les partager. »

(De La Place, *Pièces intéressantes.*)

Peu de temps après notre retour à Saint-Cloud, le premier consul, se promenant en voiture avec sa femme et M. Cambacérès, eut la fantaisie de conduire à grandes guides les quatre chevaux attelés à sa calèche, et qui étaient de ceux qui lui avaient été donnés par les habitants d'Anvers. Il se plaça donc sur le siége, et prit les rênes des mains de César, son cocher, qui monta derrière la voiture. Ils se trouvaient en ce moment dans l'allée du fer à cheval, qui

(1) V. *Franc parler* et *Leçon hardie.*

conduit à la route du pavillon Breteuil et de Ville-d'Avray. Il est dit, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, que l'aide de camp ayant maladroitement traversé, les chevaux les firent emporter. César qui me conta en détail cette fâcheuse aventure, peu de minutes après que l'accident avait eu lieu, ne me dit pas un mot de l'aide de camp; et en conscience, il n'était pas besoin, pour faire verser la calèche, d'une autre gaucherie que de celle d'un cocher aussi peu expérimenté que l'était le premier consul. D'ailleurs, les chevaux étaient jeunes et ardents, et César lui-même avait besoin de toute son adresse pour les conduire. Ne sentant plus sa main, ils partirent au galop. Le consul Cambacérès, encore plus pâle qu'à l'ordinaire, s'inquiétait peu de rassurer Mme Bonaparte alarmée; mais il criait de toutes ses forces : « Arrêtez! arrêtez! vous allez nous briser! » Cela pouvait fort bien arriver; mais le premier consul n'entendait rien, et d'ailleurs il n'était plus maître des chevaux. arrivé, ou plutôt emporté avec une vivacité extrême jusqu'à la grille, il ne put prendre le milieu, accrocha une borne et versa lourdement. Heureusement les chevaux s'arrêtèrent. Le premier consul, jeté à dix pas sur le ventre, s'évanouit et ne revint à lui que lorsqu'on le toucha pour le relever. Mme Bonaparte et le second consul n'eurent que de légères contusions; mais la bonne Joséphine avait horriblement souffert d'inquiétudes pour son mari. Pourtant, quoiqu'il eût été rudement froissé, il ne voulut point être saigné, et se contenta de quelques frictions d'eau de Cologne, son remède favori. Le soir, à son coucher, il parla avec gaieté de sa mésaventure, de la frayeur extrême qu'avait montrée son collègue, et finit en disant : « Il faut rendre à César ce qui appartient à César; qu'il garde le fouet et que chacun fasse son métier. » Il convenait toutefois, malgré ses plaisanteries, qu'il ne s'était jamais cru lui-même si près de la mort, et que même il se tenait pour avoir été bien mort quelques secondes. (Constant, *Mémoires*.)

Mes jeunes amis les républicains, trompés sur ma capacité et cherchant une garantie pour leurs principes, voulaient que je tendisse la main à quelque portefeuille (après la révolution de 1830) : « Quel ministère voulez-vous qu'on me donne? — Celui de l'instruction publique. — Soit! Une fois là je fais adopter mes chansons comme livre d'étude dans les pensionnats de demoiselles. » Et à ces mots, mes amis de rire eux-mêmes de leur folle idée.

(Béranger, *Ma biographie*.)

Chagrin en perspective.

On éveilla un Gascon au milieu de la nuit pour lui apprendre la mort de son père; il se rendormit en disant : « Ah! que je serai affligé demain, quand je me réveillerai! »

(Métra, *Correspondance secrète*.)

Changement inutile.

Henri IV était amoureux de la duchesse de Beaufort, et voulait absolument l'épouser. Il nomma Sancy son ambassadeur à Rome, pour faire casser son mariage avec la reine Marguerite, sous prétexte de sa mauvaise conduite; mais Sancy ne voulut point se charger de la commission. « Sire, lui dit-il avec une franchise de vieux Gaulois, courtisane pour courtisane, encore vaut-il mieux que vous gardiez celle que vous avez. »

(L'abbé de Choisy, *Mémoires*.)

Chantage. — Les mémoires d'un bottier.

« Pourquoi ne ferais-je pas mes Mémoires, se dit un jour Mathieu, ex-cordonnier, passé de la boutique à l'échoppe? Non pas des mémoires de fournisseur, non pas mes Mémoires d'outre-tombre, puisque, Dieu merci, je ne me crois pas encore près d'y descendre, mais mes Mémoires d'écrivain, de biographe, comme a le droit de faire tout un chacun. » Sur ce, Mathieu se met à écrire ses Mémoires sur des petits carrés de papier, dont chacun contient une esquisse biographique de chacune des dames (les dames seules figuraient dans les Mémoires) qui autrefois l'honoraient de leur confiance. Ces mémoires, Mathieu ne les a pas fait imprimer, mais il menaçait de le faire si chacune des dames à qui il remettait sa biographie ne lui accordait une indemnité

nité fixée par lui et formulée en ces termes :

« Madame,

« C'est pour avoir l'honneur de vous faire savoir que les affaires politiques et commerciales m'ayant ruiné, j'ai parlé à un éditeur, qui m'offre une belle somme pour faire la biographie des pieds (dames) de mes anciennes pratiques. Ayant rassemblé mes souvenirs, je vous fais passer ceux qui vous concernent, consignés de ma main sur la feuille volante ci-incluse, étant dans l'obligation de vous prévenir que j'en ai le double que je serai forcé de remettre à mon imprimeur, à moins d'un dédit de 15 fr. que je serais hors d'état de payer si vous n'y mettez la bonté habituelle avec laquelle j'ai l'honneur d'être, madame, votre affectionné et ancien fournisseur de chaussures,

« MATHIEU. »

La rédaction de la circulaire était toujours la même, mais celle des feuilles volantes était variée; voici trois spécimens envoyés à trois dames :

1er *Spécimen.* Mme A..., rue... n°... à l'entresol, mariée en 1844, trois enfants; paye difficile, pieds plus difficiles, trop longs, cou-de-pied trop bas, deux cors, trois durillons, démarche gênée, use en dedans.

2e *Spécimen.* Mme C..., rue... n°.... au deuxième sur le derrière; toujours demoiselle; emprunte des enfants pour les mener aux Tuileries; bonne paye, mais liardeuse; pieds déjetés, les doigts grimpés les uns sur les autres; deux oignons et un œil de perdrix.

3e *Spécimen.* Mme M..., rue... n°.... au cinquième; ancienne gargotière; deux fils engagés dans l'armée d'Afrique, deux filles non mariées; garde tout pour elle, ne paye que par huissier; pieds plats, larges, gras, assez fondants, mais crevant la chaussure, cors, oignons et durillons, entremêlés.

A la réception d'une telle notice, et sous le coup d'une telle menace, la majorité des anciennes pratiques de Mathieu ne fit que rire, mais il n'en fut pas de même de la minorité. Une partie, et Mme A... et C..., furent de ce nombre, s'exécutèrent en donnant les 15 francs pour ne pas être livrées, pieds liés, à l'éditeur; l'autre partie des pratiques, Mme M... en tête, a répondu par une plainte chez M. le commissaire de police.

Traduit devant le tribunal correctionnel, sous la double prévention d'escroquerie et de mendicité dans les maisons, Mathieu n'a eu à invoquer que son sort misérable, trahi par son esprit plus misérable encore, et il a paru recevoir un doux allégement en ne s'entendant condamner qu'à un mois de prison.

Chanteurs.

Rubini, tout jeune encore, venait de débuter sur un des principaux théâtres de l'Italie, à Venise, je crois. Il y avait dans la ville un vieil amateur dont le goût était connu, et dont les décisions faisaient loi. Comme il ne manquait jamais un spectacle, on savait sa place habituelle. Rubini donna ordre à son domestique de prendre une stalle à côté de celle qu'occupait ordinairement le vieux connaisseur :

« Tu écouteras, lui recommanda-t-il, tout ce qu'il dira, et tu viendras me le répéter. »

— Eh bien! lui demanda son maître le soir, qu'a-t-il dit?

— Monsieur, il a dit : Quel dommage!

— Quoi! pas autre chose?

— Non, monsieur, mais il l'a répété souvent; et à chaque fois que vous aviez fini, il grommelait : Quel dommage! »

La même scène se renouvela deux ou trois jours de suite. Cette persistance inquiéta Rubini; il s'en alla au café que fréquentait le vieil amateur, se fit présenter à lui, et lui demanda l'explication de son : Quel dommage!

« Vous avez une voix charmante, lui dit l'autre. Mais à la façon dont vous vous en servez, vous l'aurez perdue dans quatre ou cinq ans, comme tel et tel. »

Et il lui cita des noms de chanteurs célèbres.

« Votre voix est dans la gorge; il faut vous la remettre dans la poitrine. Mais ce sont encore trois ou quatre années d'étude qu'il vous faudrait; quelle apparence que vous retourniez à l'école!

— Vraiment, s'écria Rubini, vous croyez! »

Il courut chez son directeur, rompit son engagement en plein succès, en plein triomphe, s'éclipsa trois années de suite, et revint sûr de lui.

C'était le Rubini que nous avons entendu.

F. Sarcey, *Opinion nationale.*)

Les Italiens conservent mieux que nous la fraîcheur de la voix dans un âge avancé. Madame Mavrat avait plus de soixante ans lorsque j'ai chanté avec elle le beau duo de *Mithridate.* Ses moyens étaient encore d'une grande étendue, et sa voix moelleuse et légère. Mais la personne la plus étonnante que j'aie entendue dans ce genre-là, c'est la femme du vieux Piccini. Il rassemblait, tous les jeudis, ses élèves, qui, réunis à sa famille, formaient un concert nombreux, et faisait exécuter la plupart du temps des morceaux de ses opéras. *Athis* était de ses compositions celle qu'il préférait. Un jour qu'une de ses chanteuses lui manquait, il appela madame Piccini, et la pria de la remplacer. Nous étions là, toutes jeunes femmes, et il ne nous fallut rien moins que le respect et la vénération que nous portions à cette famille dans son chef, pour contenir le fou rire qui nous gagnait. Madame Piccini avait 75 ans, elle était d'une laideur plus que permise, même à cet âge : bossue, le col court, un embonpoint très-prononcé, et par-dessus tous ces avantages, elle avait une toilette qui aurait pu la faire prendre pour la cuisinière de son mari, ce qu'elle était bien un peu par le fait, car, sans cesse occupée de son ménage, on ne la voyait jamais dans le salon, ni dans la salle d'étude. Mariée fort jeune, comme toutes les Italiennes, elle avait eu un si grand nombre d'enfants qu'ils en étaient déjà à la troisième génération.

Madame Piccini ôta le tablier dans lequel elle avait des cornichons qu'elle allait mettre au vinaigre, et s'approcha du piano de son mari. Lorsqu'elle commença le solo, il s'échappa de cette masse informe des sons si frais, si suaves, que pas une de ses filles, de ses petites-filles, ni de nous, n'eût pu en faire entendre de semblables. Nous restâmes en extase; de temps en temps je mettais ma main sur mes yeux, pour compléter l'illusion. Il me semblait entendre le chant des vierges de Sion. Elle continua ainsi toute la soirée.

« Eh bien! nous dit Piccini, que dites-vous de ma vieille Sibylle?...

— Qu'elle serait, répondis-je, bien capable de faire croire à ses oracles. »

(Mme Fusil, *Souvenirs d'une actrice.*)

Martin, chanteur de l'Opéra-Comique, était fort embarrassé quand il était obligé de s'exprimer en prose. Un jour, étant obligé de faire une annonce pour réclamer l'indulgence du public en faveur d'un de ses camarades qui venait de se trouver subitement indisposé, il entra en scène, fit les trois saluts d'usage, s'avança vers la rampe, et dit : « Messieurs, notre camarade (son nom) est en ce moment hors d'état de... à cause d'un accident, comme qui dirait... un... qui... ne pouvant continuer... a besoin de vos... Messieurs... dans cette circonstance... — Chantez-nous ça, Martin! » lui cria quelqu'un. (*Encyclopediana.*)

Chanteur mis à la raison.

Lors de notre premier passage à Milan, le premier consul avait fait demander le chanteur Marchesi, qui appartenait au parti hostile aux Français, et le chanteur s'était fait prier pour se déranger; enfin il s'était présenté, mais avec toute l'importance d'un homme qui se croit blessé dans sa dignité. Le costume très-simple du premier consul, sa petite taille et son visage maigre et payant peu de mine, n'étaient pas faits pour imposer beaucoup au héros de théâtre; aussi le général en chef l'ayant bien accueilli, et fort poliment prié de chanter un air, il avait répondu par ce mauvais calembour, débité d'un ton d'impertinence, que relevait encore son accent italien : « Signor zénéral, si c'est oun bon air qu'il vous faut, vous en trouverez oun excellent en faisant oun petit tour de zardin. » Le signor Marchesi avait été, pour cette gentillesse, sur-le-champ mis à la porte, et le soir même un ordre avait été expédié sur lequel on avait mis le chanteur en prison. A notre retour, le premier consul, dont le canon de Marengo avait fait taire sans doute le ressentiment contre Marchesi, et qui trouvait d'ailleurs que la pénitence de l'artiste pour un pauvre quolibet avait été bien assez longue, l'envoya chercher de nouveau, et le

pria encore de chanter. Marchesi cette fois fut modeste, poli, et chanta d'une manière ravissante; après le concert, le premier consul s'approcha de lui, lui serra vivement la main, et le complimenta du ton le plus affectueux. Dès ce moment, la paix fut conclue entre les deux puissances, et Marchesi ne faisait plus que chanter les louanges du premier consul. (Constant, *Mémoires.*)

Charbonnier.

Il y eut, à l'occasion de la naissance de Madame, fille du dernier roi, un spectacle donné gratis. On vit un charbonnier y arriver gravement dans sa charrette. En descendant il dit à un savoyard qui lui tenait lieu de cocher : « Revenez à dix heures pour me conduire chez la petite ravaudeuse. » Le spectacle fini, il appela son savoyard avec la même dignité, et remonta dans sa charrette.

(*Merc. de Fr.* 1788.)

Charge de cour.

En sortant de la chambre de Louis XV, mort dans un état de décomposition affreuse, le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre d'année, enjoignit à M. Andouillé, premier chirurgien du roi, d'ouvrir le corps et de l'embaumer. Le premier chirurgien devait nécessairement en mourir. « Je suis prêt, répliqua Andouillé; mais pendant que j'opérerai vous tiendrez la tête : votre charge vous l'ordonne. » Le duc s'en alla sans mot dire, et le corps ne fut ni ouvert ni embaumé.

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Charité.

Un jour que saint Bernard, abbé de Clairvaux, avait des hôtes chez lui, son hospitalité lui fit passer les bornes de la tempérance ordinaire. Ses moines lui en firent des reproches. « Ce n'est pas moi, dit-il, c'est la charité qui a bu et mangé. » (Pogge.)

Le prêtre Bernard, qui n'avait rien à demander pour lui-même, parce qu'il était détaché de tout, demandait souvent au contraire pour les malheureux. Ayant un jour présenté un placet à une personne en place qui était très-vive, cette personne entra en colère, et dit mille injures contre celui pour lequel M. Bernard s'intéressait; celui-ci insistant toujours, le seigneur irrité lui donna un soufflet. Sur-le-champ M. Bernard se jeta à ses genoux, et lui dit, en lui présentant l'autre joue : Monseigneur, donnez-moi encore un soufflet sur celle-ci, et accordez-moi ma demande. » Le seigneur confus de son emportement et plein d'admiration pour la vertu du prêtre Bernard, lui accorda tout ce qu'il voulut.

(Blanchard, *École des mœurs.*)

On raconte un trait analogue du célèbre Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice. Dans le cours d'une de ses quêtes, un particulier, lassé de ses importunités, lui donna un soufflet : « Monsieur, fit le digne prêtre avec tranquillité, ceci est pour moi; maintenant, pour mes pauvres, s'il vous plaît! »

Charité mal ordonnée.

Un évêque donnait à dîner à plusieurs prélats; il fit dresser un buffet composé de beaux et grands bassins, d'aiguières, de soucoupes, de flacons et autres ouvrages d'argenterie faits par les meilleurs ouvriers; et comme ses confrères admiraient sa magnificence en ce buffet : « Je l'ai acheté, leur dit-il, à dessein d'en assister les pauvres de mon diocèse. — Monseigneur, lui répondit un de ces prélats, vous auriez pu leur en épargner la façon. »

(De Callières, *Des bons mots et des bons contes.*)

Charité restreinte.

Un jeune provincial, peu connu, avec peu de bien, devint éperdument amoureux de mademoiselle Dervieux de l'Opéra. Il l'écrivit, le dit, le fit dire sous toutes les formes et de toutes les manières, sans pouvoir être écouté. On avait autre chose à faire. Un jour, enfin, il se jeta à ses genoux en pleurant, la conjurant de l'aimer un peu.

« Faites-moi cette aumône, je vous en supplie.

— C'est impossible, Monsieur, j'ai mes pauvres. »

(Baronne d'Oberkirch, *Mémoires.*)

Charlatans.

Le comte de Saint-Germain contait un jour qu'il avait beaucoup connu Ponce-Pilate à Jérusalem; il décrivait minutieusement la maison de ce gouverneur romain, et disait les plats qu'on avait servis sur sa table un soir qu'il avait soupé chez lui. Le cardinal de Rohan s'adressa au valet de chambre du comte, vieillard aux cheveux blancs, à la figure honnête : « Mon ami, lui dit-il, j'ai de la peine à croire ce que dit votre maître. Qu'il ait deux mille ans et qu'il ait vu Ponce-Pilate, c'est trop fort. Étiez-vous là? — Oh! non, monseigneur, répondit ingénuement le valet de chambre : c'est plus ancien que moi. Il n'y a guère que quatre cents ans que je suis au service de M. le comte. »

(Collin de Plancy, *Dictionn. infernal.*)

Un jour madame (de Pompadour) dit devant moi au comte de Saint-Germain, à la toilette : « Comment était fait François Ier? C'est un roi que j'aurais aimé. — Aussi était-il très-aimable, » dit Saint-Germain ; et il dépeignit ensuite sa figure et toute sa personne, comme l'on fait d'un homme qu'on a bien considéré. « C'est dommage qu'il fût trop ardent. Je lui aurais donné un bien bon conseil, qui l'aurait garanti de tous ses malheurs; mais il ne l'aurait pas suivi... — Et le connétable, dit madame, qu'en dites-vous? — Je ne puis en dire trop de bien et trop de mal, répondit-il. — La cour de François Ier était-elle fort belle! — Très-belle, mais celle de ses petits-fils la surpassait infiniment.... » Madame lui dit en riant : « Il semble que vous ayez vu tout cela. — J'ai beaucoup de mémoire, dit-il, et j'ai beaucoup lu l'histoire de France. Quelquefois je m'amuse, non pas à *faire croire*, mais à *laisser croire* que j'ai vécu dans les plus anciens temps. — Mais enfin vous ne dites pas votre âge, et vous passez pour fort vieux. La comtesse de Gergy, qui était il y a cinquante ans, je crois, ambassadrice à Venise, dit vous y avoir connu tel que vous êtes aujourd'hui. — Il est vrai, madame, que j'ai connu, il y a longtemps, Mme de Gergy. — Mais, suivant ce qu'elle dit, vous auriez plus de cent ans à présent. — Cela n'est pas impossible, dit-il en riant; mais je conviens qu'il est encore plus possible que cette dame, que je respecte, radote (1) ».

(Mme du Hausset, *Mémoires.*)

M. le duc de Rohan, passant en Suisse, se trouva indisposé dans une ville dont j'ai oublié le nom, et envoya chercher le plus célèbre docteur du canton. On manda le docteur Thibaud pour venir voir un homme de qualité arrivé dans l'hôtellerie depuis une heure; et comme il fut dans la chambre de ce duc, il le salua fort gravement, et lui demanda quelle pouvait être sa maladie? M. de Rohan le regarda, et lui dit : « Je ne sais pas, monsieur le docteur, où je vous ai vu, mais il me semble que je vous connais. » Le docteur Thibaud lui répondit : « Cela pourrait être, monseigneur, et vous pouvez bien vous souvenir que j'ai été le maréchal de votre écurie. — Comment donc! » lui repartit M. de Rohan, « vous faites ici le médecin? Et de quelle manière pouvez-vous traiter les malades? » Maître Thibaud repartit sans hésiter qu'il passait pour le plus grand médecin de tout le canton, et qu'il traitait les Suisses comme il avait traité les chevaux de Son Excellence; qu'à la vérité, il en mourait beaucoup des remèdes qu'il leur faisait prendre, mais qu'il en guérissait aussi quelques-uns, le pria de ne le point découvrir, et de lui laisser gagner sa vie aux dépens de celle de messieurs les Suisses.

(*Chevræana.*)

Il se passa à la place Louis XV une scène assez plaisante au sujet de Voltaire; un charlatan y était, cherchant à vendre des petits livres où il enseignait des secrets de tours de cartes : « En voici un, disait-il, messieurs, que j'ai appris à Ferney, de ce grand homme qui fait tant de bruit ici, de ce fameux Voltaire, notre maître à tous. » (*Voltairiana.*)

Un charlatan s'était installé, dans une bourgade, sur la place de l'Église, au moment où l'on sortait de la grand'messe.

(1) Voir *Élixir de longue vie*, etc.

A peine les premières personnes ont-elles mis le pied hors de l'église, qu'un grand éclat de tambours et de trompettes retentit sur la place. Le peuple se rue en avant... Quand l'homme vit les douze cents indigènes, petits et grands, accumulés à ses pieds, il fit un signe de la main droite; la musique se tut, et un frémissement d'attente courut dans toute la foule. L'orateur se mouchdalentement; le silence était profond :

« Mes amis, s'écria-t-il en fausset, vous venez d'adorer Dieu dans son temple; c'est bien, c'est très-bien, et je vous en loue du plus profond de mon âme. Chrétiens, vous avez fait votre devoir, et l'homme qui fait son devoir est grand. Eh bien! continua-t-il au milieu de l'attention puissamment surexcitée par ce pompeux exorde, — en présence de ce temple saint, devant cet auditoire purifié par l'auguste sacrifice auquel il vient d'assister, devant ce Dieu de vérité qui m'écoute, je puis lever la main sans crainte et jurer sur mon honneur et ma conscience de chrétien que mon onguent, » etc., — le reste comme dans la chanson ordinaire.

Le fameux dentiste Duchesne, avant de procéder à ses opérations sur la place publique, s'écriait :

« Messieurs, d'autres vous arrachent les dents; moi je ne les arrache pas, je les *cueille*. »

Un arracheur de dents, emporté par la fougue de l'éloquence, voguait en plein lyrisme. Des incrédules riaient dans l'auditoire. Le *praticien* indigné s'interrompt :

« Messieurs, s'écrie-t-il d'une voix foudroyante, j'en vois qui ricanent là-bas; cela ne m'étonne nullement. Il faut vingt ans pour faire un habile médecin comme moi, capable de guérir les affections les plus incurables; mais il ne faut qu'une seconde pour faire un imbécile, toujours prêt à rire de ce qu'il ne comprend pas. »

Nos hommes, terrifiés par cette apostrophe, ne firent semblant de rien et s'esquivèrent un moment après, tout penauds.

(V. Fournel, *Ce qu'on voit dans les rues de Paris.*)

Charte.

Horace Walpole, dans sa retraite philosophique, avait fait pendre, de chaque côté de son lit, le texte de la *grande charte* (*carta magna*), premier fondement des libertés anglaises, et l'ordre d'exécution du roi Charles Ier, avec cette inscription : « *Charta major* » (*plus grande charte*), convaincu, disait-il en bon whig, que « sans cette seconde charte, la première ne serait demeurée qu'une lettre morte. »

(De Sainte-Aulaire, *Préf. de la Corresp. inédite de Mme du Deffand.*)

Chasseurs.

Le défaut le plus apparent de Dillon, archevêque de Narbonne, était un goût effréné pour la chasse.

Louis XV lui en fit le reproche un jour à son petit lever.

« Vous chassez beaucoup, monsieur l'évêque, j'en sais quelque chose. Comment interdire la chasse à vos curés, si vous passez votre vie à leur en donner l'exemple?

— Sire, pour mes curés, la chasse est leur défaut; pour moi, c'est celui de nos ancêtres. »

(Beugnot, *Mémoires.*)

La famille de l'Aigle a eu, de temps immémorial, le droit gracieusement accordé par les rois de France de chasser dans la forêt de Compiègne et dans celle de Laigne, dont elle n'est séparée que par l'Oise; et la vie de ces grands seigneurs et l'histoire des temps qu'ils ont traversés se trouve en quelque sorte retracée dans leur livre de chasse.

Les deux frères de l'Aigle furent arrêtés en 93, comme presque tous les gentilshommes du pays. Au moment où on vint les prendre, ils allaient attaquer un cerf dix-cors dans la forêt. Et le livre de chasse porte cette simple inscription : « Chasse interrompue par des circonstances de force majeure. »

Les deux frères, avant d'être conduits en prison, furent ramenés au château de Tracy, qu'ils habitaient alors, pour assister à la perquisition qui devait avoir lieu par ordre du comité de salut public.

Pendant la route, l'un des frères, Espérance de l'Aigle, s'aperçoit qu'ils ne sont pas gardés de très-près, et que leur escorte est très-mal montée. Il fait signe à son frère, et, piquant des deux, il franchit un large fossé, qui devait mettre

une barrière suffisante entre eux et leurs gardiens. Il galoppait déjà dans la campagne, lorsque, inquiet de ne pas entendre son frère derrière lui, il se retourne, et l'aperçoit excitant en vain son cheval, qui se défendait devant l'obstacle, et se voit finalement repris par les gendarmes, qui avaient eu le temps d'accourir.

Espérance de l'Aigle fit alors volte-face, et, lançant son cheval à fond de train, lui fit sauter une seconde fois le fossé, pour rester auprès de son frère et ne pas l'abandonner seul à une captivité qui, alors, précédait de bien peu la mort.

Toutefois, les deux frères ne moururent pas. Le 9 thermidor leur rendit la vie et la liberté. Aussi le vieux livre de chasse porte-t-il, à la date du 10, le lendemain : « Attaqué un cerf dix-cors au carrefour du Hourvari, etc., etc. »

(*Événement.*)

Chasteté.

Quoique Livie fut une des plus belles femmes du monde, sa sagesse était encore plus grande que sa beauté. Un jour, des hommes nus s'étant rencontrés, par hasard ou autrement, devant cette princesse, et le sénat étant sur le point de les condamner, elle s'opposa à cet arrêt, en disant que des hommes nus ne sont que des statues pour des femmes chastes.

(L'abbé Bordelon, *Diversités curieuses.*)

Une femme d'Athènes demandait, par manière de reproche, à une Lacédémonienne ce qu'elle avait apporté en dot à son mari. « La chasteté, » lui répondit-elle.

Louis XII pensait qu'on ne pouvait trop acheter le bonheur de posséder une femme chaste. La reine Anne de Bretagne le faisait beaucoup souffrir par son humeur bizarre et impérieuse. Il disait, en cédant à ses caprices : « Il faut bien payer la chasteté des femmes. »

(Mme de Lambert, *OEuvr.*)

Henri IV, roi de France, témoignait à Catherine de Rohan, depuis duchesse de Deux-Ponts, l'inclination qu'il avait pour elle. « Je suis trop pauvre pour être votre femme, lui répondit cette princesse, et de trop bonne maison pour être votre maîtresse. »

(*Dictionn. d'anecd.*)

La vertueuse Élisabeth, sœur de Louis XVI, étant dans la fatale charrette qui la conduisait au supplice, son fichu vint à tomber. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ces mots mémorables : « Au nom de la pudeur, ramassez ce mouchoir, et couvrez-moi le sein. »

(*Hist. de la Révolution.*)

Chat.

Un chat s'était endormi sur la manche de la robe de Mahomet : l'heure de la prière étant venue, il aima mieux couper sa manche que d'éveiller son chat.

(L'abbé Bordelon, *Diversit. curieus.*)

Wittingthon, à l'âge de quatorze ou quinze ans, entendant sonner les vêpres à sa paroisse, se mit en tête que les cloches disaient très-distinctement qu'il serait un jour maire de Londres. Comme il était sans naissance et sans fortune, il n'y avait pas apparence que les cloches disaient vrai. Cependant il ne voulut point en avoir le démenti par sa faute; et pour travailler à l'accomplissement de ce qu'il appelait leur prophétie, il résolut de faire fortune sur mer. Dans cette vue, il se fit mousse. Une pacotille lui serait venue fort à propos pour rendre son voyage lucratif; mais personne ne s'empressait de lui en faire une. Quelqu'un seulement lui offrit un chat. « Donnez, dit-il, je l'accepte; ce chat me portera bonheur. » On mit en mer. Une tempête fit échouer le vaisseau contre je ne sais quelle île, dont les habitants déclarèrent à l'équipage qu'ils n'étaient pas en état de le recevoir, parce qu'une multitude effroyable de rats, qui infestait l'île, avait mangé tout leur blé en herbe. Wittingthon saisit cette occasion de vanter les talents de son chat; on le mit en besogne, et en effet, il fit une grande déconfiture de rats. Mais que pouvait un seul chat contre les rats d'une île si ratière? Les insulaires néanmoins l'achetèrent toujours, en attendant mieux, et le payèrent bien. On fit promettre à Wittingthon d'en rapporter d'autres, qui lui seraient tous payés sur le

même pied. Il tint parole, et on la lui tint aussi. Le gain qu'il avait fait sur ces chats le mit en passe de devenir un fort négociant. Il fit grande figure dans Londres; et le lord maire étant venu à mourir, on l'élut pour le remplacer.

(*Alm. litt.* 1785.)

M. d'Andlau nous fit rire aux larmes en nous contant sa visite à Mme Helvétius. Il y fut conduit par son cousin, et son entrée a vraiment quelque chose d'extraordinaire. Mme Helvétius habite une superbe maison à Auteuil; elle y vit entourée des plus beaux chats angoras du monde. M. d'Andlau arrive avec son introducteur; il est d'abord ébloui d'une grande magnificence; il salue, on le nomme; la maîtresse de la maison le reçoit à merveille, le laquais cherche à lui avancer un siége. Voici la conversation textuelle :

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer... Que faites-vous donc, Comtois? Vous dérangez *Marquise*. Laissez ce fauteuil... Charmée, monsieur, de faire connaissance avec vous... C'est encore pis cette fois, *Aza* est malade; il a pris ce matin un remède...

— Mais, madame, c'est que...

— Vous êtes un imbécile, cherchez mieux. Messieurs, vous voici par un temps superbe... Pas par ici, misérable! c'est la niche de *Musette;* elle y est avec ses petits, et va vous sauter aux yeux. »

Pendant ce temps, le baron d'Andlau et son cousin sont debout, au milieu du salon, ne sachant où prendre un siége, et se trouvant entourés de vingt angoras énormes de toutes couleurs, habillés de longues robes fourrées, sans doute pour conserver la leur et les garantir du froid. Ces étranges figures sautèrent à bas de leurs bergères, et alors les visiteurs virent traîner des queues de brocard, de dauphin, de satin, doublées des fourrures les plus précieuses. Les chats allèrent ainsi par la chambre, semblables à des conseillers au parlement, avec la même gravité, la même sûreté de leur mérite. Mme Helvétius les appela tous par leurs noms, en offrant ses excuses de son mieux. M. d'Andlau se mourait de rire, et n'osait le laisser voir; mais tout à coup la porte s'ouvrit, et on apporta le dîner de ces messieurs dans de la vaisselle plate, qui leur fut servie tout autour de la chambre. C'étaient des blancs de volailles ou de perdrix, avec quelques petits os à ronger. Il y eut alors mêlée, coups de griffes, grognements, cris, jusqu'à ce que chacun fût pourvu et s'établît en pompe sur les siéges de lampas qu'ils graissèrent à qui mieux mieux.

« Je ne savais où me mettre, ajouta M. d'Andlau, et je craignais de me lever avec un aileron à mon habit; ces chats ne respectaient rien, la robe de leur maîtresse encore moins que le reste (1). »

(Baronne d'Oberkirch, *Mémoires.*)

Chef-d'œuvre improvisé.

Rossini logeait dans une hôtellerie de Rome avec Garcia, Zamboni, Botticelli et la Giorgi, les interprètes de l'opéra qu'il s'était engagé à composer pour le théâtre Argentina. Il avait passé quinze jours sans écrire une note; paresseux et sybarite, il attendait l'inspiration de ce dieu qu'on appelle *le dernier moment*, et qui souffle à ses dévots, pour quelques pages immortelles, tant de sottises écrites, coloriées, sculptées ou chantées. Deux fois huit jours séparaient le musicien de la bataille qu'il devait livrer au public dans des conditions on ne peut plus défavorables.

Prenant congé de sa paresse, Rossini rentre dans sa modeste chambre d'auberge et s'y enferme; là, mangeant peu, ne dormant plus, voyageant avec ses doigts sur le piano, avec ses pieds dans l'appartement, ses voisins, qu'il assourdit le jour, qu'il empêche de dormir la nuit, le croient devenu fou. Au nom des autres habitants de l'*osteria*, Garcia, son ami et son premier ténor, pénètre un matin, non sans peine, dans la chambre du compositeur, et lui tient le discours suivant, dans le goût des apostrophes de Cicéron à Catilina :

« Cela ne peut pas durer. L'hôtellerie est sens dessus dessous. La Giorgi a ses nerfs, Zamboni veut résilier, Botticelli s'est sauvé à la cave, moi j'ai la migraine. Nous sommes ici pour répéter et pour

(1) On sait que le cardinal de Richelieu vivait également entouré de chats, qu'il laissait grimper sur lui et avec qui il jouait familièrement, et que Crébillon le tragique habitait un grenier peuplé de chiens et de chats, recueillant dans les rues tous ceux qu'il y trouvait abandonnés, et disant qu'il n'aimait plus que les animaux depuis qu'il avait appris à connaître les hommes.

dormir ; grâce à ta paresse, nous ne répétons pas ; à cause du sabbat que tu fais jour et nuit, nous ne dormons plus. Tu devrais avoir achevé ta partition, tu ne l'as pas seulement commencée, et il est beaucoup trop tard pour l'entreprendre. Tu ne manges point, tu ne reposes point, tu sens la fièvre ; écris au signor *impresario* de se pourvoir d'un opéra, et mets-toi au lit. Tes camarades et moi, nous promettons d'aller en faire autant. »

Lorsque Garcia eut achevé sa harangue :

« Est-ce tout ? fit le musicien. Eh bien ! à présent, va chercher la Giorgi, Zamboni et les autres, et amène-les ici.

— Pourquoi faire ?

— Tu le sauras ; mais va d'abord. »

Un quart d'heure après, les premiers sujets du théâtre Argentina entouraient Rossini assis au piano et souriant malicieusement.

« Ah ! tu crois que je n'ai pas commencé mon opéra ? dit-il en se tournant vers son premier ténor. Eh bien, moi, je réponds qu'il n'en manque pas une note. Toi, Garcia, voici ta sérénade : *Ecco ridente il cielo...* Toi, Zamboni, voilà ton air : *Largo al factotum della città...* Et toi, signora Rosina, écoute ta cavatine : *Una voce poco fà.* »

L'opéra, morceau par morceau, défila, successivement éclairé comme les tableaux d'une lanterne magique.

« Maintenant, mes amis, dit l'auteur de ce merveilleux *Barbier* improvisé en quinze jours, envoyez-moi des copistes et rendez-vous au théâtre pour commencer les répétitions. »

(B. Jouvin, *Ménestrel.*)

Chemise (*Histoire d'une*).

« Mileto, le 10 septembre 1806.

« J'ai reçu, mon général, la chemise dont vous me faites présent. Jamais charité ne fut mieux placée que celle-là ; je ne suis pourtant pas tout nu, j'ai même une chemise sur moi, à laquelle il manque, à vrai dire, le devant et le derrière, et voici comment : on me la fit d'une toile à sac, que j'eus au pillage d'un village, et c'est là encore une chose à vous expliquer. Je vis un soldat qui emportait une pièce de toile ; sans m'informer s'il l'avait eue par héritage ou autrement, j'avais un écu et point de linge, je lui donnai l'écu et je devins propriétaire de la toile, autant qu'on peut l'être d'un effet volé. On en glosa, mais le pis fut que, ma chemise faite et mise sur mon maigre corps par une lingère suivant l'armée, il fut question de la faire entrer dans ma culotte, la chemise s'entend, et ce fut là où nous échouâmes, moi et ma lingère. La pauvre fille s'y employa sans ménagements, et je la secondais de mon mieux, mais rien n'y fit ; il n'y eut force ni adresse qui put réduire cette étoffe à occuper autour de moi un espace raisonnable. Je ne vous dis pas, mon général, tout ce que j'eus à souffrir de ces tentatives, malgré l'attention et les soins de ma femme de chambre, on ne peut pas plus experte à pareil service. Enfin, la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra l'idée de retrancher de la chemise tout ce qui refusa de se loger dans mon pantalon, c'est-à-dire le devant et le derrière, et de coudre la ceinture au corps même de la chemise, opération qu'exécuta ma bonne couturière, avec une adresse merveilleuse et toute la décence possible. Il n'est sorte de calembours et de mauvaises plaisanteries qu'on n'ait faits là-dessus ; et c'était un sujet à ne jamais s'épuiser, si votre générosité ne m'eût mis en état de faire désormais plus d'envie que de pitié. Je me moque à mon tour des railleurs, dont aucun ne possède rien de comparable au don que je reçois de vous. »

(P.-L. Courier.)

Chemises à Gorsas (*Les*).

Lorsque les tantes du roi, mesdames Adélaïde et Victoire, émigrèrent, Gorsas dit, dans un journal, que tout ce qu'elles emportaient de France appartenait à la nation, qu'elles n'avaient rien à elles, et il finissait par cette phrase : « Jusqu'à leurs chemises, tout est à nous. » Dans le numéro des *Actes des Apôtres* qui suivit cette réclamation, on supposait que Mesdames étaient arrêtées à la frontière, et qu'un officier municipal leur disait, sur l'air *Rendez-moi mon écuelle de bois :*

« Rendez-nous les chemises à Gorsas,
Rendez-nous les chemises ;
Nous savons, à n'en douter pas,
Que vous les avez prises.
Rendez-nous, etc. »

Alors madame Adélaïde répondait :

« Je n'ai pas les chemises à Gorsas,
Je n'ai pas les chemises. »

Madame Victoire ajoutait d'un air surpris :

« Avait-il des chemises, Gorsas,
Avait-il des chemises ?
— Oui, mesdames, n'en doutez pas,
Il en avait trois grises. »

Mesdames le regardaient d'un air confus :

— Ah ! il avait des chemises, Gorsas,
Il avait des chemises. »

On ajoutait que ces trois chemises lui avaient été données par le club des Cordeliers. Hélas ! lorsqu'il allait à l'échafaud, la foule, impitoyable pour tous, lui chantait les *Chemises à Gorsas !*

(Mme Fusil, *Souvenirs d'une actrice.*)

Cheval de Turenne (*Le*).

Le maréchal de Turenne avait, quand il mourut, un cheval pie ; on l'appelait la *pie*. Les officiers ayant perdu leur commandant, étaient embarrassés de la marche qu'ils devaient faire tenir à l'armée. Les soldats s'en aperçurent. Ils s'écrièrent : « Qu'on mette la *pie* à la tête, qu'on la laisse aller, et nous suivrons partout où elle ira. » (Salentin, *Improv. franç.*)

Chevalier.

Le comte Suffolk, ayant été défait à Jargeau, fut poursuivi par un homme d'armes français, appelé Guillaume Renault. Avant de se rendre, il lui demanda :

« Êtes-vous gentilhomme?
— Oui, répondit Renault.
— Êtes-vous chevalier?
— Non, » reprit l'autre.

Le comte le créa alors chevalier, et se rendit à lui. (*Chronique de la Pucelle.*)

Chevalier de Malte.

En 1765, Mlle Robbé débuta à l'Opéra. Elle inspira de l'amour au comte de Lauraguais, qui fit part à Mlle Arnould, autre actrice et sa maîtresse, de l'impression que la nouvelle fée avait faite sur son cœur. Celle-ci reçut la confidence avec philosophie ; elle prit sur elle de suivre le nouveau goût de son infidèle, et d'en apprendre des nouvelles de sa propre bouche. Un jour qu'elle lui demandait où il en était, il ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il était désolé de rencontrer toujours, chez sa nouvelle divinité, un certain chevalier de Malte qui l'offusquait fort. « Un chevalier de Malte, monsieur le comte ! mais vous avez raison de craindre ces gens-là... Ils sont établis pour chasser les infidèles. »

(Bachaumont, *Mém. secr.*)

Chevaux savants.

Les Sybarites avaient appris à leurs chevaux à danser au son de la flûte. Les Crotoniates, en ayant été instruits, dressèrent aussi leurs chevaux à un air de danse, et habillèrent des joueurs de flûte en soldats. Étant devant l'ennemi, ces musiciens jouèrent, et les chevaux des Sybarites n'eurent pas plutôt entendu les instruments, qu'ils se mirent à danser et passèrent du côté des Crotoniates, où ils emportèrent leurs cavaliers. (Aristote.)

Cheveux blancs.

Henri IV ayant demandé un jour à un paysan pourquoi ses cheveux étaient blancs quand sa barbe était noire, celui-ci répondit : « Sire, c'est que mes cheveux sont de vingt ans plus vieux que ma barbe. »

(De Bury, *Hist. de Henri IV.*)

Brizard, tout jeune encore, avait les cheveux blancs. Cette particularité singulière était le résultat d'une frayeur terrible. Un jour que, pendant ses excursions dramatiques en province, il descendait le Rhône, sa barque chavira en passant sous un pont. L'artiste n'eut que le temps de saisir un anneau de fer, auquel il demeura longtemps cramponné et suspendu, toujours près de périr, jusqu'à ce qu'on fût venu le délivrer. Ses cheveux avaient blanchi dans l'intervalle ; mais cet accident ne fit qu'ajouter encore à l'effet de sa belle physionomie, dans ses personnages ordinaires de père noble et de roi.

(*Curiosit. théâtr.*)

Chicaneur.

Louis XI reprochait un jour à Miles d'Iliers, évêque de Chartres, sa passion pour les procès, et lui dit qu'il voulait l'accommoder avec toutes ses parties : « Ah ! sire, répondit le célèbre chicaneur, je supplie Votre Majesté de m'en laisser au moins

vingt ou trente, pour mes menus plaisirs. »
(*Themisiana.*)

Chiens.

Ninon de Lenclos avait pour premier médecin un petit chien svelte, mignon, à l'œil noir, au poil fauve, qu'elle appelait Raton. Quand Ninon allait dîner en ville, Raton l'accompagnait. Elle le plaçait dans un corbillon tout près de son assiette. — Raton laissait passer, sans mot dire, le potage, la pièce de bœuf, le rôti; mais dès que sa maîtresse faisait semblant de toucher aux ragoûts, il grommelait, la regardait fixement, et les lui interdisait. C'était un colloque animé, sentimental, où, après bien des remontrances, le docteur régent obtenait toujours pleine obéissance : quelques entremets n'éveillaient pas toute sa sévérité, mais il y en avait qu'il proscrivait absolument, surtout quand une odeur d'épices annonçait quelque danger. Le docteur jappant voyait, de son corbillon, passer et se succéder tous les services, sans rien prendre pour lui, sans convoiter un os de poulet : ce n'était point un médecin prêchant la tempérance et gourmand à table; mais, voyait-il arriver le dessert, zeste! il sautait sur la nappe, courait çà et là, rendant ses hommages aux dames et aux demoiselles, leur riant gentiment, et pour prix de ses caresses recevait force macarons, dont deux ou trois suffisaient à son appétit.

Il permettait le fruit à discrétion et l'usage du sucre; mais au service du café, la désapprobation était formelle; ses yeux devenaient demi-ardents de colère. Décoiffait-on l'anisette, Raton aussitôt de se serrer contre sa maîtresse, comme dans l'instant du plus grand péril, d'emporter entre ses dents le petit verre, et de le cacher soigneusement dans le corbillon. Ninon feignait-elle de vouloir prendre du nectar prohibé, notre petit Sangrado se mettait à la gronder; Ninon insistait-elle, c'était bien autre chose : il se démenait comme un lutin, et jamais Purgon, sur notre scène comique, ne parut plus emporté. Chacun se pâmait de rire en voyant la grande fureur hypocratique logée dans un corps si mince : « Docteur, disait Lenclos, vous me permettrez au moins de boire un verre d'eau? » A ces mots, l'on se radoucissait, on remuait la queue; plus de colère : en signe de réconciliation, l'on buvait dans le même gobelet. Raton acceptait alors et grugeait une gimblette; puis, victorieux, il faisait mille tours, et sautait d'aise et d'allégresse d'avoir vu passer encore un repas conforme à l'ordonnance, et qui ne devait pas nuire aux jours précieux de son inséparable amie (1).
(Mercier, *Publiciste, an X.*)

Leibniz fait mention, comme témoin oculaire, d'un chien qui parlait; il appartenait à un paysan de la Misnie. Le chien était d'une grandeur médiocre et de la figure la plus commune. Un enfant, l'ayant entendu pousser quelques sons qui lui parurent ressembler à des mots allemands, se mit en tête de lui apprendre à parler. Le maître n'épargna ni soins ni peines, et le disciple, qui avait des dispositions heureuses, répondit à ses soins. Au bout de quelque temps, le chien prononçait très-distinctement une centaine de mots; de ce nombre étaient : *café*, *thé*, *chocolat*, etc. Il est à remarquer que le chien avait trois ans quand il fut mis à l'école, et qu'il ne parlait que par écho, c'est-à-dire après que son instituteur avait prononcé un mot.
(Panckoucke.)

Marie-Antoinette avait au Temple un chien qui l'avait constamment suivie. Lorsqu'elle fut transférée à la Conciergerie, le chien y vint avec elle, mais on ne le laissa pas entrer dans cette prison. Il attendit longtemps au guichet, où il fut maltraité par les gendarmes qui lui donnèrent des coups de baïonnette.

Ces mauvais traitements n'ébranlèrent point sa fidélité, il resta toujours près de l'endroit où était sa maîtresse, et, lorsqu'il se sentait pressé par la faim, il allait dans quelques maisons voisines du Palais, où il trouvait à manger; il revenait ensuite se coucher à la porte de la Conciergerie. Lorsque Marie-Antoinette eut perdu la vie sur l'échafaud, ce chien veillait toujours à la porte de sa prison; il continuait d'aller chercher quelques débris de cuisine chez les traiteurs du voisinage, mais il ne se

(1) Mercier a un peu arrangé à sa manière l'histoire de ce chien-médecin, qui nous a été transmise par Saint-Evremond. C'était un griffon écossais, qui avait été apporté d'Angleterre pour Ninon par le marquis Worcester.

donnait à personne, et il revenait au poste où sa fidélité l'avait placé. Il y était encore en 1795, et tout le quartier le désignait sous le nom de *chien de la reine*. C'était un petit chien blanc à long poil, devenu jaunâtre par l'excès de la misère.

(Nougaret, *Beaux traits de la Révolution française.*)

Au temps de la Terreur, les chiens de la Conciergerie jouaient un grand rôle. Il paraît cependant qu'ils n'étaient pas tout à fait autant inexorables que leur maître, si l'on en juge par le trait suivant. Un de ces chiens était distingué entre tous les autres par sa force, sa taille et son intelligence. Ce Cerbère se nommait Ravage. Il était chargé, pendant la nuit, de la garde de la cour du Préau. Des prisonniers avaient, pour s'échapper, fait un trou tel que rien ne s'opposait plus à leur dessein, sinon la vigilance de Ravage, et le bruit qu'il pouvait faire. Ravage se tut, et le lendemain on s'aperçut qu'on lui avait attaché à la queue un assignat de cent sous avec un petit billet où étaient écrits ces mots : « On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous et un paquet de pieds de mouton. » Ravage, promenant et publiant ainsi son infamie, fut un peu déconcerté par les attroupements qui se formèrent autour de lui et les éclats de rire qui partaient de tous côtés ; il en fut quitte pour cette petite humiliation et quelques heures de cachot.

(*Alman. des prisons.*)

Napoléon racontait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires d'Italie il traversa le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts : « C'était par un beau clair de lune et dans la solitude profonde de la nuit, disait l'Empereur. Tout à coup un chien, sortant de dessous les vêtements d'un cadavre, s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son gîte, en poussant des cris douloureux ; il léchait tour à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau sur nous ; c'était tout à la fois demander du secours et rechercher la vengeance. Soit disposition du moment, continua l'Empereur, soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-même, ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai que jamais rien, sur aucun de mes champs de bataille, ne me causa une impression pareille. Je m'arrêtai involontairement à contempler ce spectacle. Cet homme, me disais-je, a peut-être des amis ; il en a peut-être dans le camp, dans sa compagnie, et il gît ici abandonné de tous, excepté de son chien ! Quelle leçon la nature nous donnait par l'intermédiaire d'un animal !... »

(*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

J'ai l'honneur de connaître un chien dont les exploits mériteraient d'être transmis à la postérité. Ce n'est pas un chien savant ; ses heureuses dispositions naturelles n'ont été cultivées par aucune éducation spéciale : jugez un peu de ce qu'il serait devenu s'il avait été seulement à l'*école des chiens !* comme disait avec admiration devant moi la petite fille de son maître.

Ce quadrupède s'appelle Pacha : j'en demande pardon à nos bons amis les Turcs, dont nous avons la mauvaise habitude d'emprunter souvent les noms pour les donner à la gent canine. Il appartient au rédacteur en chef d'un grand journal de Paris, qui jouit d'un revenu de quarante mille francs, d'un équipage et d'un cocher. Ce cocher, fort habile d'ailleurs en son genre, a un penchant funeste pour le jus de la treille, mais un long exercice lui a appris à dissimuler adroitement son état d'ivresse. Lorsqu'il est dans les vignes, il brûle le pavé, au grand péril des piétons et de son maître.

Heureusement Pacha l'accompagne toujours quand il conduit, et va se coucher à ses pieds sur le siége. En chien d'esprit, il n'a pas tardé à classer dans sa tête les signes distinctifs auxquels se reconnaît l'ivresse du cocher, et il se charge de veiller pour lui. Du plus loin qu'il voit un vieillard, un enfant, un homme chargé d'un fardeau traversant la rue, il se dresse et aboie de toutes ses forces pour avertir l'imprudent. Dans le cas où le cocher a toute sa raison, Pacha se tait, et reste enseveli dans une somnolence béate. Alors le maître et la maîtresse savent à quoi s'en tenir, et se laissent conduire en toute sécurité. Plus d'une fois même, madame, déjà habillée et prête à sortir, a renoncé à une visite importante, en remarquant que Pacha, debout

sur le siége à côté du cocher, donnait des signes d'inquiétude et aboyait d'avance.

Pacha est gourmand : il est très-sensible à une invitation à dîner, quand elle vient de la part d'un ami de son maître. La formule d'invitation varie suivant la politesse de ses amphitryons. Les uns lui disent simplement :

« Eh bien, Pacha, veux-tu venir dîner chez moi ? »

Il pousse un jappement qui signifie *oui*, et se range à côté de vous.

Mais si vous lui dites :

« Pacha, voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi ? »

Il se montre particulièrement flatté, répond par deux ou trois aboiements joyeux, saute sur vous et, pour peu que vous le laissiez faire, vous lèche abondamment le visage.

Dernièrement, j'arrivai chez mon ami. Il y avait une autre personne qui m'avait précédé de quelques minutes. J'adressai mon invitation à Pacha en termes de la plus exquise politesse : il me répondit par un petit hurlement plaintif, me passa la langue sur la main, puis alla se ranger à côté de l'autre personne. J'étais fort surpris, mais mon étonnement cessa, ou plutôt changea de nature lorsque j'appris que Pacha, avant mon entrée, avait déjà reçu de cette personne une invitation, qu'il avait acceptée.

Pacha dîne à table, gravement assis sur son derrière, et il souffre même qu'on lui passe une serviette au cou. Le dîner fini, il attend le café, pour lequel il a une passion immodérée, à condition qu'on y mette beaucoup de sucre ; puis, le café bu jusqu'à la dernière goutte, il attend encore quelques minutes, comme un convive bien appris, se lève ensuite, va lécher la main du maître de la maison, ce qui est sa grande marque de reconnaissance et d'amitié, et se dirige du côté de la porte. Si on tarde à la lui ouvrir, il aboie, d'abord doucement, ensuite de plus fort en plus fort, jusqu'à ce qu'enfin il entre en fureur.

Un jour, on s'amusait de sa colère, et depuis un quart d'heure on le laissait hurler à la porte sans faire semblant de l'entendre. Tout à coup Pacha revient vers la table, bondit, donne des coups de queue à droite et à gauche, et finit par attraper le cordon de sonnette. Je n'oserais répondre que cette action eût été tout à fait réfléchie, et qu'il se fût dit bien nettement dans sa cervelle de chien : « Je vais sonner, afin qu'on ouvre la porte. »

Quoi qu'il en soit, à peine avait-il remué le cordon qu'un domestique entra. Pacha profita de l'occasion avec une telle impétuosité qu'en s'élançant il renversa le domestique au passage.

Pacha vit en bonne amitié avec la chatte de la maison, nommée Marquise. La salle à manger leur était ouverte à l'heure des repas, mais une fois, à la suite d'une équipée de Marquise, qui avait porté une dent coupable sur un perdreau truffé, on résolut de les en exclure, et les domestiques reçurent l'ordre de tenir les portes fermées.

Pendant huit jours, ils revinrent en compagnie aboyer et miauler d'une façon lugubre, en grattant la porte, qui restait obstinément sourde à leurs prières. C'était à la campagne : la porte fermait par un simple loquet. Pacha essaya plusieurs fois d'y atteindre, en se dressant sur ses pattes de derrière ; il ne put en venir à bout. Mais, témoin de ces efforts répétés, Marquise, dont l'intelligence était plus lente, finit par comprendre qu'il fallait peser sur le levier. En s'aidant de ses griffes, elle arriva à grimper jusque-là et à s'accrocher au bout du loquet, où elle resta suspendue. Le loquet bascula, mais la porte resta fermée, au grand étonnement de Pacha, qui y perdait son latin. L'expérience se renouvela trois ou quatre fois dans les mêmes conditions. A la fin Pacha, qui avait ruminé ce cas difficile, eut un éclair qui illumina la situation. Il comprit que, la porte étant lourde, il ne suffisait pas d'ouvrir le loquet, mais qu'il fallait la pousser en même temps. Il appuya donc de tout son corps contre la porte, le lendemain matin, au moment où Marquise recommençait son exercice, et tous deux pénétrèrent dans la salle à manger. On crut à un oubli des domestiques, et on chassa les deux intrus. Mais le soir, au moment du dîner, on les retrouva installés. Pour le coup, c'était à n'y plus rien comprendre. Le valet de chambre affirmait qu'il était absolument sûr d'avoir fermé la porte, et qu'il fallait qu'ils l'eussent ouverte eux-mêmes. On les observa le lendemain, et on acquit la preuve du fait.

C'est Pacha qui est le vrai héros de l'a-

necdote suivante, laquelle, je crois, a été racontée jadis par quelques journaux :

Son maître, grand chasseur et qui manque bien rarement un lièvre à la course ou une perdrix au vol, avait emmené dans son domaine un de ses amis intimes, M. L., député de la majorité, myope à trente-six carats et beaucoup plus habile à faire des lois qu'à viser une pièce de gibier.

Le lendemain de son arrivée, il l'entraîne à la chasse, malgré les protestations du député, qui se déclare complétement incapable de lui tenir compagnie.

« Bah! lui répond son hôte, je vous donnerai Pacha : c'est le meilleur chien de chasse qu'on puisse voir; avec lui, il faudrait le faire exprès pour ne rien tuer.

— Allons, soit, dit le député, essayons. »

Ils partent. A peine dans la campagne, Pacha se précipite le nez en avant, et fait prendre le vol à une compagnie de perdreaux. Le député épaule son fusil, vise et tire. Pacha s'élance, furète partout, et ne trouve rien. Il revient étonné, et regarde le maladroit chasseur d'un œil malveillant.

Deux minutes après, nouvelle compagnie de perdreaux, nouveau coup de fusil, nouvelle quête de Pacha, suivie d'un égal insuccès. Cette fois, il grogne et montre les dents. Cependant il se résigne à une autre tentative. Il fait lever une troisième compagnie : l'infortuné député, que trouble encore plus le sentiment de sa maladresse, tire précipitamment dans le tas, et manque comme toujours. Cette fois, Pacha, indigné, revient vers son compagnon, s'approche de lui, lève la patte, s'enfuit vers son maître, après avoir prodigué au pantalon du législateur des preuves trop palpables de son mépris.

Le maître cingla Pacha à coups de fouet, mais en riant sous cape. Depuis ce temps, il se garde bien de lui faire escorter à la chasse les députés qui viennent le voir.

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit!

(*Messager du dimanche*, d'après E. Richebourg.)

Un Auvergnat s'était installé au bout du Pont-Neuf avec un caniche qu'il avait exercé à se rouler dans la boue les jours de pluie. Une fois bien crotté, le chien se mettait à courir sur le pont et se jetait comme un fou au travers des jambes des passants. Il affectionnait surtout les souliers et les bottes luisantes, sur lesquels il portait audacieusement ses pattes sales.

Les citadins criaient après le maudit barbet et lui lançaient des coups de pied qu'il n'évitait pas toujours. Celui-ci se sauvait tête baissée, la queue entre les jambes, et allait se jeter sur d'autres souliers et se frotter contre d'autres pantalons. Il faisait ainsi, en quelques minutes, une douzaine de victimes.

Au bout du pont, celles-ci trouvaient le décrotteur, et l'on faisait queue devant sa sellette.

Le manége dura trois ans, après quoi il fut découvert, et l'Auvergnat s'en fut au pays se reposer sur ses lauriers.

(Richebourg, *Hist. des chiens célèbres.*)

Au commencement de notre goûter, nous eûmes la surprise et la contrariété de voir tomber au milieu de la grande écurie notre tante d'Elbeuf, qui était une grosse personne d'environ soixante ans, et qui venait pour se divertir avec nous, disait-elle. Elle ne voulut manger que des rôties au vin d'Espagne, une jatte de caillebottes au jasmin, trois ou quatre assiettes de compote, des massepains, des macarons, des darioles en quantité, et pour couronner son œuvre de collation, cinq ou six grosses poires. Ensuite, elle ordonna qu'on fît défiler tous les chiens devant elle, en manière de revue. « Mon auguste princesse, en voici un qui vous va compter le nombre de l'année, le quantième du mois et l'heure du jour, lui dit l'homme aux chiens. — C'est un miraculeux animal, et vous me le vendrez, par ma foi! disait-elle, ou je vous ferai chasser de Versailles! — Mon auguste princesse, il dit aussi l'âge des femmes... — Ah! la vilaine bête! » et ce disant, elle se mit à donner des coups de pied au chien savant, qui s'en fut se cacher derrière les autres et ne voulut jamais reparaître. « Qu'on le chasse d'ici! dit-elle, qu'on l'emporte et qu'on l'enferme! Il a l'air d'un saligot! il va faire des ordures sur

les tapis du roi! » Je n'ai revu de ma vie la duchesse d'Elbeuf.

(Marquise de Créquy, *Souvenirs.*)

Chiffres (*Horreur des*).

Le cardinal d'Estrées ne pouvait ouïr parler de ses affaires domestiques. Pressé et tourmenté par son intendant et son maître d'hôtel de voir enfin ses comptes, qu'il n'avait point vus depuis un très-grand nombre d'années, il leur donna un jour. Ils exigèrent qu'il fermerait sa porte pour n'être pas interrompus; il y consentit avec peine, puis se ravisa, et leur dit que, pour le cardinal Bonzi au moins, qui était à Paris, son ami et son confrère, il ne pouvait s'empêcher de le voir, mais que ce serait merveille si ce seul homme, qu'il ne pouvait refuser, venait précisément ce jour-là. Tout de suite il envoya un domestique affidé au cardinal Bonzi le prier avec instance de venir chez lui un tel jour, entre trois et quatre heures; qu'il le conjurait de n'y pas manquer, et qu'il lui en dirait la raison; mais, sur toutes choses, qu'il parût venir de lui-même. Il fit monter son suisse dès le matin du jour donné, à qui il défendit de laisser entrer qui que ce fût de toute l'après-dînée, excepté le seul cardinal Bonzi, qui sûrement ne viendrait pas; mais, s'il s'en avisait, de ne le pas renvoyer. Ses gens, ravis d'avoir à le tenir toute la journée sur ses affaires sans y être interrompus, arrivent sur les trois heures; le cardinal laisse sa famille et le peu de gens qui ce jour-là avaient dîné chez lui, et passe dans un cabinet où ses gens d'affaires étalèrent leurs papiers. Il leur disait mille choses ineptes sur la dépense, où il n'entendait rien, et regardait sans cesse vers la fenêtre, sans en faire semblant, soupirant en secret après une prompte délivrance. Un peu avant quatre heures, arrive un carrosse dans la cour; ses gens d'affaires se fâchent contre le suisse, et crient qu'il n'y aura donc pas moyen de travailler. Le cardinal, ravi, s'excuse sur les ordres qu'il a donnés. « Vous verrez, ajouta-t-il, que ce sera ce cardinal Bonzi, le seul homme que j'aie accepté et qui tout juste s'avise de venir aujourd'hui. » Tout aussitôt on le lui annonce; lui à hausser les épaules, mais à faire ôter les papiers et la table, et les gens d'affaires à s'en aller en pestant. Dès qu'il fut seul avec Bonzi, il lui conta pourquoi il lui avait demandé cette visite, et à en bien rire tous deux. Oncques depuis ses gens d'affaires ne l'y rattrapèrent, et de sa vie n'en voulut ouïr parler.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Chinois.

Un mandarin chinois est introduit en présence de la femme d'un chargé d'affaires européen. Il aperçoit, étendue sur un divan, la belle étrangère. Il se perd en courbettes, en génuflexions, en compliments. Jusqu'alors tout va bien. Mais la femme du diplomate de l'Occident vient à se lever et à marcher en long et en large dans ses appartements. Stupéfaction du mandarin, qui se redresse avec dépit, jette quelques mots avec fureur, ouvre la porte et se sauve en s'écriant : « On a voulu se jouer de moi, on m'a fait prendre la servante pour la maîtresse? (R. Cortambert, *les Illustres voyageuses.*)

Choix (*Embarras du*).

Il y avait, à la cour de Louis XIV, un seigneur des plus qualifiés, que l'on n'a pu me nommer; il était assez bon officier général, bon serviteur du roi; mais il aimait les chevaux avec une si grande fureur, qu'il ne parlait d'autre chose, et avec une gravité, un sérieux, une importance qui l'avaient couvert de ridicule. Un jour qu'il avait acheté deux chevaux, l'un bai clair et l'autre bai-brun, tous deux d'un très-grand prix, tous deux bons chevaux de bataille, tous deux égaux en bonté, beauté et sûreté, ce seigneur se trouva au lever de la reine, qui lui demanda auquel de ses deux chevaux il penserait donner la préférence : « Madame, répondit-il d'un air très-grave, j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que si, dans un jour d'affaire, j'étais monté sur le bai clair, je n'en redescendrais pas pour monter sur le bai-brun, et que si j'étais monté sur le bai-brun, je n'en redescendrais pas pour monter sur le bai clair. »

Le soir, au cercle de la reine, où se trouvaient à peu près les mêmes gens qui étaient à son lever, à l'exception pourtant de ce seigneur, la conversation s'anima sur la préférence que l'on devait donner à la beauté de madame la duchesse de Châtillon sur celle de madame la prin-

cesse de Montbazon, ou à celle de cette dernière sur la duchesse de Châtillon. Les avis étaient partagés; les uns tenaient pour la duchesse, d'autres pour la princesse; la dispute s'échauffait, quand la reine adressa la parole au comte de Nogent (Bautru) : « Et vous, qu'en pensez-vous, Bautru? à qui des deux donneriez-vous la pomme...? » Alors Bautru, prenant l'air, le ton grave et sentencieux du seigneur : « Madame, j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que si, dans un jour d'affaire, j'étais... » et il s'arrêta là, au moment que la reine elle-même l'arrêtait en éclatant de rire, aussi bien que tout ce qui était là présent.

(Collé, *Journal.*)

Choix amoureux.

Un étranger demandait l'autre jour à voir cette madame de Mailly, qui fait tant de bruit. Il l'a guettée au sortir de la messe, et l'ayant vue, il s'est écrié : «Quoi! c'est là le choix du roi! Vraiment, s'il avait un royaume à choisir, il ne prendrait pas la France, il prendait la Corse. »

(Marquise d'Argenson, *Mémoires.*)

Choix des termes.

Fontenelle, se trouvant à table avec deux jeunes gens avantageux, il fut beaucoup question, au dessert, des différentes manières d'exprimer la même chose en français. Nos deux étourdis lui demandèrent, sur un ton badin, s'il était mieux de dire : « Donnez-nous à boire, » que « Apportez-nous à boire. » Fontenelle leur répondit en souriant : « Il faut dire : Menez-nous boire (1). »

(*Fontenelliana.*)

Choix d'un état.

Diogène louait seul un pesant joueur de harpe exécré de tout le monde. On lui en demandait la raison : Je le loue, dit-il, de ce qu'avec un talent pareil, il a eu le courage de se faire joueur de harpe plutôt que voleur. »

(Diogène de Laërte.)

Choix d'un genre de mort.

George, duc de Clarence, ayant été condamné au dernier supplice par la chambre des lords pour crime de haute trahison (1478), demanda, dit-on, à mourir dans un tonneau de vin de Malvoisie (1).

(1) Cette réponse est attribuée à beaucoup d'autres.

Un bouffon ayant offensé d'une manière très-grave son souverain, le monarque le fit amener devant lui, et prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime et lui dit : « Malheureux! tu vas être puni; prépare-toi à la mort. » Le coupable, effrayé, se prosterne par terre et demande grâce. « Tu n'en auras point d'autre, dit le prince, sinon que je te laisse la liberté de choisir la manière dont tu voudras mourir, et qui sera le plus de ton goût. Décide promptement; je veux être obéi. — Puisque vous me laissez le choix, seigneur, répondit le bouffon, je demande à mourir de vieillesse. » Cette réponse fit rire le monarque, qui lui accorda sa grâce.

(*L'Esprit des Ana.*)

Choix d'une religion.

Vladimir I avait reconnu la révoltante absurdité du culte de Péroune; mais quel nouveau dieu choisir? Le cas était embarrassant, et la conscience du futur saint très-tourmentée. L'idée lui vint alors, pour mettre un terme à ses angoisses, d'envoyer des ambassadeurs chez plusieurs peuples soumis à des religions différentes, avec ordre d'en étudier les divers systèmes religieux. A leur retour, il rassembla sa cour tout entière, et là, en présence de ses courtisans, de ses généraux et même des prêtres de Péroune, il ordonna à ses messagers de lui faire part de leurs observations et de lui exposer le résultat de leurs voyages. Lorsqu'il apprit de leur bouche que la religion mahométane interdisait le vin, et la religion juive le porc :

— Au diable Moïse et Mahomet! s'écria-t-il en colère. J'entends rester libre de manger et de boire à ma guise.

(1) Ce trait nous rappelle celui de Bobèche, qui, dans la parade du *Dépot, ou Bobèche voleur et commissaire*, se condamnait lui-même, en expiation de ses forfaits, à être « mis dans une bonne voiture, conduit chez un fameux restaurateur, nourri à bouche que veux-tu, et empâté... jusqu'à ce qu'il en crève. »

Le catholicisme lui souriait davantage, mais il fallut bien lui dire que la religion catholique, apostolique et romaine, avait un chef suprême, à la puissance spirituelle duquel tout souverain temporel devait se soumettre. A cette nouvelle :

— Je n'adopte pas davantage celle-là, reprit-il impérieusement. Je prétends rester seul maître de mes sujets, comme seul arbitre de mon appétit. Je veux commander à tout le monde et n'obéir à personne.

Son choix s'arrêta enfin sur la religion grecque, et séance tenante, il enjoignit à tous ses sujets d'aller se baigner dans le Dnieper.

(Correspondant, *Souvenirs anecdot. d'un page.*)

Choix prudent.

Un marchand qui, entre autres denrées, trafiquait d'esclaves, alla à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait, parmi lesquels se trouvait Ésope le Phrygien. Ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille, qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement : « Tu ne porteras rien, si tu veux, » lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa part comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain, c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise ; mais, dès la dinée, le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant ; ainsi le soir, et de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés (1).

(La Fontaine, *Vie d'Ésope.*)

Les alliés grecs, ayant fait prisonniers à Sestos et à Byzance un grand nombre de Barbares, prièrent Conon d'en faire le partage. Il met d'un côté les prisonniers, réduits à la nudité la plus complète ; de l'autre, les ornements qu'ils portaient sur eux, et offre aux alliés de choisir celui des deux lots qui leur plaira, déclarant que les Athéniens se contenteront de l'autre. Ils choisissent les ornements et abandonnent les prisonniers aux Athéniens. On se moqua de Conon, car les alliés emportaient des bracelets d'or, des colliers, des robes de pourpre, etc., tandis que les Athéniens n'avaient que les corps des Perses, tout nus et impropres au travail. Mais bientôt après, les amis et les parents des prisonniers accoururent les racheter pour de grosses rançons, et Conon, qu'on avait raillé, y gagna de quoi nourrir ses vaisseaux pendant quatre mois et de quoi donner en outre une forte somme d'argent à Athènes.

(Plutarque, *Vie de Conon.*)

Chute.

Un jour M. de Créqui tomba du haut d'un escalier en bas sans se faire autrement de mal. « Ah ! monsieur, lui dit-on, que vous avez sujet de remercier Dieu ! — Je m'en garderai bien, dit-il, il ne m'a pas épargné un échelon. »

(Tallemant des Réaux.)

Piron, sortant de voir la première représentation de sa tragédie de *Fernand Cortez*, qui n'avait pas eu de succès, fit un faux pas. Quelqu'un s'empressant de le relever, il lui dit : « C'est ma pièce qu'il fallait soutenir, et non pas moi. »

(*Angotiana.*)

On disait à Sophie Arnould, après la première représentation du *Mariage de Figaro* : « C'est une pièce qui ne peut se soutenir. — Oui, répondit-elle, c'est une pièce qui tombera... quarante fois de suite. »

(*Esprit de Sophie Arnould.*)

Circonstances atténuantes.

Lorsque M. le maréchal de la Ferté fit son entrée dans Metz, les juifs vinrent pour le saluer, comme tous les autres. Quand on lui eut dit qu'ils étaient dans

(1) Nous nous bornons à choisir quelques anecdotes, et les plus vraisemblables, parmi la multitude de légendes, extravagantes pour la plupart, dont le moine Planude a rempli son roman sur la vie d'Ésope, et dont La Fontaine a adopté un grand nombre.

l'antichambre : « Je ne veux pas voir ces marauds-là, dit-il; ce sont eux qui ont fait mourir mon maître ; qu'on ne les fasse pas entrer. » On fut leur dire que M. le maréchal ne pouvait leur parler; ils répondirent qu'ils en étaient extrêmement fâchés, et qu'ils lui portaient un présent de quatre mille pistoles. On le fut dire promptement à M. de la Ferté : « Faites-les entrer, dit-il, ces pauvres diables; ils ne le connaissaient, ma foi, pas quand ils l'ont crucifié ! »

(Furetière.)

Quelques jeunes hommes de Tarente ayant médit du roi Pyrrhus dans un repas, et étant repris de leur témérité par ce prince, un d'eux lui dit : « Nous vous eussions même tué, si le vin ne nous eût manqué. » Cette plaisanterie les sauva.

(L'abbé Bordelon, *Diversités curieuses*.)

L'ancien chancelier, M. de Barentin, resté d'abord à Paris pendant les Cent-Jours, avait offert de prêter serment à l'Empereur, en demandant seulement la restitution de quelques bois, qu'il n'avait pas eu le temps d'obtenir de Louis XVIII. Puis il vint à Gand, où il expliqua au roi de son mieux, c'est-à-dire assez mal, sa visite à Bonaparte et la restitution de ses bois, en glissant sur le serment :

« Je n'ai pas précisément juré, disait-il.

— J'entends, fit le roi, vous avez *jurotté*. A votre âge, on ne fait plus les choses qu'à demi. »

(Beugnot, *Mémoires*.)

Circulation de soufflets.

Le très-brutal père de Frédéric le Grand passait l'après-dînée, dans une petite île qu'on montre à Berlin, à fumer et à boire de la bière avec ses généraux et ses ministres. Celui de l'empereur Charles VI, M. de Seckendorf, y était admis. Il était assis entre le roi et son premier ministre. Sa Majesté se fâcha d'une de ses réponses, et ayant la repartie moins à la main que le soufflet, en donna un à M. de Seckendorf. M. de Seckendorf rendit le soufflet au premier ministre, et lui dit : « Faites-le passer. » (Le prince de Ligne.)

Citations.

Un curé, en procès avec ses paroissiens, qui ne voulaient point paver son église, étayait son bon droit sur ce passage de Jérémie : *Paveant illi, non paveam ego.*

(Panckouke.)

L'archevêque de Harlay, un des plus beaux hommes de son temps, ayant obtenu que l'archevêché de Paris fût érigé en duché-pairie, plusieurs dames de la cour vinrent lui faire leur compliment, en lui disant : « Les brebis viennent féliciter leur pasteur de ce qu'on a couronné sa houlette. » L'archevêque dit en regardant ces dames :

Formosi pecoris custos.

Madame de Bouillon répliqua sur-le-champ par une ingénieuse application de la fin de ce vers :

Formosior ipse.

(*Id.*)

Ninon de l'Enclos avait des reparties admirables. Choiseul, qui était de ses anciens amis, avait été galant et bien fait. Il était mal avec M. de Louvois, et il déplorait sa fortune lorsque le roi le mit, malgré le ministre, de la promotion de l'ordre de 1688. Il ne s'y attendait en façon du monde, quoique de la première naissance et des plus anciens et meilleurs lieutenants généraux. Il fut donc ravi de joie, et se regardait avec plus que de la complaisance paré de son cordon bleu. L'Enclos l'y surprit deux ou trois fois. A la fin, impatientée : « Monsieur le comte, lui dit-elle devant toute la compagnie, si je vous y prends encore, je vous nommerai vos camarades. » Il y en avait eu en effet plusieurs à faire pleurer ! Le bon maréchal était toutes les vertus mêmes, mais peu réjouissantes et avec peu d'esprit. Après une longue visite, l'Enclos bâille, le regarde, puis s'écrie :

« Seigneur, que de vertus vous me faites haïr ! »

qui est un vers de je ne sais plus quelle pièce de théâtre (1). On peut juger de la risée et du scandale. Cette saillie pourtant ne les brouilla point.

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

---

(1) De la *Mort de Pompée*, par Corneille.

La Rochefoucauld s'était lancé dans la Fronde par amour pour la duchesse de Longueville. Il écrivit au bas d'un portrait de cette dame ces deux vers de l'*Alcionée* de Du Ryer :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux [yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux [dieux.

Mais ensuite, ayant été blessé au combat de Saint-Antoine d'un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la vue, et s'étant brouillé avec sa maîtresse, il parodia ainsi ces vers :

Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connais mieux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdu les yeux.

Au moment où il était question de nommer Papillon intendant des Menus-Plaisirs, un courtisan fit observer à Louis XV que ce personnage était un sot.

« Raison de plus, dit le roi :

Les sots sont ici-bas pour nos *menus plaisirs* (1). »

(*Improvisateur français.*)

Lorsque le cardinal de Bouillon fut disgracié, le roi envoya redemander le cordon bleu dont il était décoré, et dont le médaillon était un saint-esprit. Le cardinal demanda grâce à Sa Majesté, en appliquant à la demande qui lui était faite ce verset des Psaumes : *Ne projicias me à facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me.*

M. le duc de Chabot ayant fait peindre une *Renommée* sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie (2).

(Chamfort.)

---

(1) Vers de Gresset. Cette anecdote rappelle le jeu de mots qui se fit sur l'assemblée des notables. Comme elle se tenait aux *Menus*, à Versailles, on dit que le roi avait convoqué cette assemblée pour ses *menus plaisirs*.

(2) Molière, *Femmes savantes*, acte III, sc. 2.

Mlle Bourgoin, la célèbre actrice du Théâtre-Français, avait eu, vers le commencement du siècle, un fils du fameux chimiste Chaptal, ministre de l'Empereur. Sur la fin de son règne, l'enfant étant devenu grand, Mlle Bourgoin pressait vivement Chaptal de lui obtenir une bourse, et ce dernier s'y refusait toujours. Impatientée, elle le menaça de conduire sur le passage de l'Empereur l'enfant qui lui remettrait une pétition, en lui disant : « Sire, je suis bâtard de votre apothicaire. » Chaptal, qui la savait parfaitement capable de cette étourderie, finit par lui faire obtenir ce qu'elle désirait.

Civilisation.

A la suite d'un naufrage, plusieurs personnes qui s'étaient sauvées à la nage, abordèrent dans une île qui leur parut inhabitée. Après avoir longtemps marché, un d'eux ayant aperçu un pendu, s'écria : « Grâce au ciel, nous sommes dans un pays civilisé. »

(*Choix d'anecdotes.*)

Quelque temps après son retour d'Égypte, Bonaparte dînait chez le directeur Gobier. On lui demanda ce qui avait le plus frappé les Égyptiens de toutes les inventions qu'on leur avait portées : « J'ai eu la même curiosité, répondit-il, et j'ai adressé la même question à un des principaux imans du pays ; il m'a répondu que ce qui avait le plus étonné les habitants, c'était de nous voir boire et manger à la fois, et qu'ils espéraient bien profiter de cette bonne habitude. »

(Cousin d'Avalon, *Bonapartiana.*)

Civilité excessive.

Le duc de Coislin était un très-petit homme sans mine, mais l'honneur, la vertu, la probité et la valeur mêmes, qui, avec de l'esprit, était un répertoire exact et fidèle avec lequel il y avait infiniment et très-curieusement à apprendre, d'une politesse si excessive qu'elle désolait, mais qui laissait place entière à la dignité... C'était, avec tant de bonnes qualités qui lui conservèrent toujours une véritable considération, un homme si singulier que je ne puis me refuser d'en rapporter quelques traits.

Un des rhingraves, prisonnier à un combat où se trouva le duc de Coislin, lui échut; il lui voulut donner son lit, par composition un matelas. Tous deux se complimentèrent tant et si bien qu'ils couchèrent par terre des deux côtés du matelas. Revenu à Paris, le rhingrave, qui avait eu la liberté d'y venir, le fut voir. Grands compliments à la reconduite; le rhingrave, poussé à bout, sort de la chambre et ferme la porte par dehors à double tour. M. de Coislin n'en fait point à deux fois; son appartement n'était qu'à quelques marches du rez-de-chaussée; il ouvre la fenêtre, saute dans la cour et se trouve à la portière du rhingrave avant lui, qui crut que le diable l'avait porté là. Il était vrai pourtant qu'il s'en démit le pouce; Félix, premier chirurgien du roi, le lui remit. Étant guéri, Félix retourna voir comment cela allait, et trouva la guérison parfaite. Comme il sortait, voilà M. de Coislin à vouloir lui ouvrir la porte, Félix à se confondre et à se défendre. Dans ce conflit, tirant tous deux à la porte, le duc quitte prise subitement et remue sa main; c'est que son pouce s'était redémis; et il fallut que Félix y travaillât sur-le-champ. On peut croire qu'il en fit le conte au roi, et qu'on en rit beaucoup.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Le célèbre philologue M. Hase, conservateur à la bibliothèque impériale, était d'une urbanité excessive. Un jour le marquis de Fortia d'Urban, mécène bien connu, lui renvoya par son domestique un manuscrit emprunté à la bibliothèque. Le domestique arrive, salue M. Hase, et commence : « Je viens de la part de M. le marquis... — Ah! com—ment se por—te Mo—sié le mar—quis? — Monsieur est bien bon : Monsieur le marquis se porte bien; il m'envoie... — Et com—ment vous por—tez-vous... vous-mê—me? — Monsieur est trop bon, je... — Pre—nez.... donc la pei—ne de vous... as—seoir. — Monsieur est trop honnête... Je viens de la part de Monsieur le marquis rapporter ce manuscrit. — Mo—sié le mar—quis vous... a... don—né une gran—de preu—ve de con—fi—an—ce en... vous... char—geant de cet—te com—mis—sion, car c'est... un... ma—nus—crit bien pré—cieux; un ma—nus—crit très-pré—cieux, que nous ne prê—tons qu'à Mo—sié le mar—quis... (Ici M. Hase s'aperçoit que cinq ou six personnes entourent son bureau; il fait une révérence circulaire et termine sa phrase :) ainsi qu'à tou—tes les per—son—nes qui nous font l'hon—neur de nous le de—man—der!

M. Hase venait d'être promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Un espiègle d'une quinzaine d'années, fils d'un conservateur, va le complimenter. Un employé l'arrête au passage : « Petit intrigant, vous allez complimenter M. Hase! — Oui, et je sais bien ce qu'il me répondra. » Là-dessus, il dit quelle sera la réponse, puis il entre. Son interlocuteur le suit sur la pointe du pied, et peut se convaincre que le jeune homme avait deviné juste, lorsqu'il entend M. Hase lui dire : « Mon jeu—ne ami, ce n'est pas à moi... c'est à vous que cette dis—tinc—tion était due! »

(*Petite Revue.*)

Civilité relative.

Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berri, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relai, et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims, le Tellier-Louvois, qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut? — Je le crois, monseigneur; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu honnête? Est-il bien mis? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. » Le domestique va et revient. « Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah! c'est quelque chose; mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. » Le laquais va et revient. « Oui, monsei-

gneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure! qu'il vienne, et nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre; mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien : vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux apparemment? — Non; je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier... — Qui? M. de Louvois? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi! (*Ici, l'archevêque se recule et fait un peu de place.*) Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente? — Non, monseigneur; c'est une longue histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans, j'ai marié ma fille à un homme peu riche (*L'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture*), mais d'un très-grand nom (*L'archevêque recède la place*). » Le duc continue : « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (*L'archevêque fait beaucoup de place*) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc? Un petit gouvernement sans doute! De quelle ville? — Ce n'est pas d'une ville, monseigneur, c'est d'une province. — D'une province, monsieur! crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture; d'une province! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc? — Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! monsieur... vous êtes gouverneur du...! Vous êtes donc le duc de...? » Et il veut descendre de sa voiture. « Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous? mais cela est incroyable! mais à quoi m'exposez-vous! Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas... Je suis bien heureux encore d'avoir cru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être! Et puis ce d'Hozier est un fripon. Ah! monsieur le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais; il s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme; pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse. »

(Chamfort.)

L'abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand'chambre, qui voulait entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre ce conseiller, étonné de le voir dans une maison honnête. « Ah! l'abbé, vous voilà! lui dit-il lestement; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — Oh! ce n'est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre? — Je suis grand vicaire de M. de Lombez. — Diable! c'est quelque chose! Et combien cela vaut-il? — Mille francs. C'est bien peu! » Et il reprend, le ton leste et léger : « Mais j'ai un prieuré de mille écus. — Mille écus! bonne affaire (*avec l'air de la considération*). — Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste! vous allez chez le cardinal de Rohan? — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye! Ah! cela posé, monsieur l'abbé, faites-moi l'honneur de venir dîner chez moi. »

(Id.)

D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez Mme du Deffand, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont-de-Veyle. Arrive un médecin nommé Fournier, qui, en entrant, dit à Mme du Deffand : « Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects; » à M. le président Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer; » à M. de Pont-de-Veyle : « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur, » et à d'Alembert : « Bonjour, Monsieur. »

(Chamfort, *Portraits, caractères.*

M. de Cambacérès disait à ses dîners, selon le rang des convives : « Monsieur, aurai-je l'honneur de vous offrir du bœuf?

— Monsieur, vous offrirai-je du bœuf? — Voulez-vous du bœuf? — Et enfin : — Bœuf, tout court, » à ceux que ne recommandait ni le moindre ruban ni le plus petit bout de galon.

Clémence insuffisante.

Quand on vint annoncer au chancelier Morus que le roi, par un effet de sa clémence, avait modéré l'arrêt de mort rendu contre lui, à la peine d'être seulement décapité : « Je prie Dieu, dit-il, de préserver mes amis d'une semblable clémence. » (*Improv. franç.*)

Clémence politique.

Quelques sénateurs ambitieux avaient conspiré contre l'empereur Antonin. Il ne put dérober leur chef à la vengeance du sénat, qui le proscrivit; mais il arrêta toutes recherches contre ses complices. « Je ne veux point, dit-il, commencer mon règne par des actes de rigueur, » et il ajouta : « Ce ne serait point une chose qui pût me faire honneur ou plaisir, s'il se trouvait, par les informations, que je fusse haï d'un grand nombre de mes concitoyens. »

Classiques et romantiques.

On demandait un jour à Royer-Collard : « Quelle différence y a-t-il entre les classiques et les romantiques? — C'est, répondit-il, que les *classiques* ont fait leurs *classes*, et que les *romantiques* ont besoin de les faire. »

Cloches.

Monsieur aimait si fort le son des cloches qu'il venait exprès à Paris, passer la nuit de la Toussaint, car toutes les cloches sonnent pendant cette nuit. Il n'aimait aucune autre musique. Il en riait lui-même, mais il convenait que cette sonnerie lui faisait un plaisir extrême.

(Mme la duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Le son des cloches produisait sur Bonaparte un effet singulier, que je n'ai pu m'expliquer : il l'entendait avec délices. Lorsque nous étions à la Malmaison et que nous nous promenions dans l'allée qui conduit à la plaine de Ruel, combien de fois le son de la cloche de ce village n'a-t-il pas interrompu nos conversations les plus sérieuses! il s'arrêtait pour que le mouvement de nos pas ne lui fît rien perdre d'un retentissement qui le charmait. Il se fâchait presque contre moi de ce que je n'éprouvais pas les mêmes impressions que lui; l'action produite sur ses sens était si forte qu'il avait la voix émue quand il me disait : « Cela me rappelle les premières années que j'ai passées à Brienne : j'étais heureux alors! » Puis la cloche se taisait, et il reprenait le cours de ses rêveries gigantesques.

(Bourrienne, *Mémoires.*)

Cloche parlante.

Vers la fin de 1792, à huit heures du soir, une mère passait avec sa petite fille dans la rue Saint-Honoré, devant le lieu où la société révolutionnaire tenait ses séances. - « Mais, maman, dit l'enfant, qu'est-ce donc que cette cloche qui fait *gredin, gredin, gredin?* — Ma fille, reprend la mère, c'est l'appel nominal. »

(*Aneries révolutionnaires.*)

Clystère.

La dernière dauphine (la duchesse de Bourgogne) était horriblement sale : quelquefois elle s'est fait donner un clystère dans le cabinet du roi, où il y avait beaucoup de monde; elle se tenait debout devant le feu, derrière un petit écran, et la femme qui le lui donnait se tenait à genoux, après s'être avancée sur les pieds et les mains. Cela passait pour une gentillesse.

(Mme la duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Cocher aristocratique.

Une bourgeoise enrichie, dont l'hôtel est voisin de celui de la princesse de Z..., guignait son cocher, un parfait gentleman, qui eût bien relevé ses équipages. Justement, elle apprend que des difficultés se sont élevées entre la princesse et l'automédon.

Madame X... le fait venir, lui propose d'entrer à son service. Villiam accepte, comme si madame X... devenait son obligée. Mais arrive la question des gages :

« Que voulez-vous par mois? lui dit madame X....

— Mon Dieu, madame me donnera quatre cents francs par mois de fixe.

— Quatre cents francs! Y pensez-vous? s'écrie madame X...

— Mais certainement, madame, répond William, je me contentais de deux cents francs chez la princesse, parce que là j'étais *dans mon monde.* »

Cocher de fiacre.

Il pleuvait à torrents. Un monsieur s'élance dans un cab, et se fait conduire jusque dans Avenue-road. Il s'aperçoit en route qu'il a oublié sa bourse. Comment faire?

Arrivé dans Avenue-road, il descend et dit au cabman :

« Voudriez-vous me passer une allumette? j'ai laissé tomber un souverain dans le cab. »

Ces mots n'étaient pas plutôt prononcés que le cocher cinglait un solide coup de fouet à son cheval, et disparaissait ventre à terre derrière un tournant.

Avis aux personnes qui voudraient tenter l'honnêteté des cabmen de Londres.

(*International.*)

Monsieur Duchêne, lieutenant dans le régiment Soissonnais, se trouvait dans un fiacre et moi dans un autre; nos voitures s'accrochèrent et se heurtèrent si fort, que le bout de l'essieu de l'un cassa la roue de l'autre. Nous nous trouvâmes embarrassés. L'impatient monsieur Duchêne menaça mon fiacre de lui couper le visage à coups de plat d'épée. Le fiacre, plein du meilleur bon sens qu'il y ait jamais eu dans homme de son espèce, répondit à monsieur Duchêne en ces propres termes : « Monsieur, vous m'allez frapper de votre épée; moi, je vais vous flanquer un coup de fouet au travers du visage : vous me passerez votre épée au travers du corps; ce ne sera qu'un f... fiacre mort. A qui en sera l'honneur? »

(Comte de Rantzaw, *Mémoires.*)

Mme R., femme d'un artiste célèbre, a contracté à l'étranger l'habitude, peu acceptée en France, de tutoyer à première vue tous les inférieurs. L'autre jour, elle demande un fiacre. Au moment de partir, elle interpelle le cocher et lui dit :

« Je suis pressée, fouette tes chevaux et mène-moi bon train. Tu auras un bon pourboire. »

Le cocher, un moment interdit de cette familiarité, prend enfin son parti, sourit agréablement et réplique en fermant la portière :

« Vous me tutoyez!... C'est donc de l'amour? »

(*Petite Revue.*)

Colère dévote.

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume-Ier, fondateur de Postdam et père de Frédéric le Grand, était d'un caractère très-violent; mais il se modérait un peu lorsqu'il avait la goutte et qu'il se croyait menacé de mourir. Ces accès de goutte, comme chez Louis XI, produisaient toujours des accès de dévotion, et, dans ces moments d'humilité chrétienne, on pouvait tout lui dire. Il arrivait seulement que la dévotion du roi se manifestait quelquefois sous une forme burlesque.

Sur les dernières années de sa vie, Frédéric-Guillaume était devenu hydropique. Un soir qu'il ne pouvait faire lui-même sa prière, il se la fit lire par un de ses valets de chambre. Or cette prière finissait par ces mots :

« Que Dieu *te* bénisse! »

Le valet de chambre, qui eût cru manquer de respect au roi en le tutoyant, changea le texte et dit :

« Que Dieu *vous* bénisse! »

Voilà le dévot monarque dans une agitation voisine de la colère. Il saisit un livre et le jette à la tête du lecteur, en criant :

« Il n'y a pas cela! il n'y a pas cela! Lis encore une fois! »

Le pauvre valet, mourant de peur, ne trouvant point en quoi consistait son erreur, répéta son « que Dieu *vous* bénisse! » La colère du roi ne connut plus de bornes; s'arrachant son bonnet de nuit, il le jeta au visage du lecteur, en criant plus fort que la première fois :

« Il n'y a point cela, te dis-je! Lis encore!... »

Plus mort que vif, le malheureux répéta encore : « Que Dieu *vous* bénisse!

— *Te* bénisse, maraud! *te* bénisse!

entends-tu, et non *vous* bénisse! Ne sais-tu pas, vil coquin, qu'aux yeux de Dieu je ne suis qu'un maraud comme toi? » (*Liberté.*)

Collègues (*Rivalité de*).

On cite ce mot d'un officier qui partageait avec un autre le commandement d'une armée : « J'ai bien fait donner sur les oreilles à ce fanfaron qu'on m'a donné pour compagnon de gloire. Je m'y suis si bien pris que l'ennemi lui a tué dix mille hommes. »

(Métra, *Correspondance secrète.*)

Combat naval.

Au moment où chacun, à la ville comme à la cour, accusait ou défendait, avec le plus de chaleur, la conduite des chefs de nos armées navales, et tandis qu'on s'affligeait profondément du peu de résultat de leurs efforts, M. de Maurepas, plus jeune que nous, plaisantait sur ces graves matières, sujet inépuisable pour lui de jeux de mots et de quolibets.

« Savez-vous, disait-il, ce que c'est qu'un combat naval? Je vais vous le dire. Deux escadres sortent de deux ports opposés; on manœuvre, on se rencontre, on se tire des coups de canon, on abat quelques mâts, on déchire quelques voiles, on tue quelques hommes, on use beaucoup de poudre et de boulets; puis chacune des deux armées se retire, prétendant être restée maîtresse du champ de bataille; elles s'attribuent toutes deux la victoire; on chante de part et d'autre le *Te Deum*, et la mer n'en reste pas moins salée. »

(Comte de Ségur, *Mémoires.*)

Comédiens.

Le Kain, étant au foyer de la Comédie, racontait que la portion des comédiens ne s'était élevée qu'à huit mille livres; il s'en affligeait. Un officier s'écria : « Cet histrion se plaint de n'avoir que huit mille livres; et moi, qui verse mon sang pour la patrie, je n'en ai que quatre cents! — Et comptez-vous pour rien le droit de me parler ainsi? » lui répondit Le Kain.

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle*).

Une observation analogue provoqua un jour une réponse d'un genre bien différent :

La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice pour chanter deux mois à Saint-Pétersbourg, l'impératrice répondit : « Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux. — En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » L'impératrice paya les cinq mille ducats. (Chamfort.)

Un comédien qui venait d'acheter une terre seigneuriale en toute justice, demandait au curé les prières nominales qu'il avait droit d'exiger comme seigneur. Le curé, embarrassé d'accorder ce droit honorifique avec la loi de l'Église qui excommunie les comédiens, dit à ses paroissiens dans son prône : « Mes chers frères, prions Dieu pour la conversion de monsieur un tel, comédien, seigneur de cette paroisse. »

Le comédien Dancourt avait été chargé d'aller présenter aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu les rétributions que la Comédie est obligée de donner à cet hôpital. En s'acquittant de cette commission, il fit un beau discours, pour prouver que les comédiens méritaient, par le secours qu'ils procuraient aux pauvres, d'être à l'abri de l'excommunication; mais son éloquence ne fut pas assez persuasive. L'archevêque de Paris, qui était à la tête du bureau de l'administration, ne répondit rien; et M. de Harlay, premier président du parlement et l'un des administrateurs, lui dit : « Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres; mais nous n'avons point de langue pour vous répondre. »

(*Mémoires anecd. de Louis XIV et Louis XV.*)

Arlequin Dominique, ayant fait faire son portrait, voulut avoir des vers latins pour mettre au bas. Il savait que M. de Santeul passait pour le poëte qui en faisait le mieux; il fut le voir en

habit ordinaire. Il en fut mal reçu, car M. de Santeul, tenant la porte de sa chambre entr'ouverte, lui fit brusquement et coup sur coup cent questions l'une après l'autre : savoir qui il était, pourquoi il venait, s'il avait quelque chose à lui dire, comment il le connaissait, de quelle part il venait et où il l'avait vu, et tout cela sans attendre aucune réponse; après quoi lui ferma la porte au nez.

Dominique, surpris, ne se rebuta point. Il concerta en lui-même comment il viendrait à bout d'un homme si brusque, et ayant imaginé ce qu'il pourrait faire, il se retira. Quelques jours après, s'étant mis en chaise avec son habit de théâtre, sa sangle, son épée de bois, son petit chapeau, et un manteau rouge par-dessus, qui le couvrait, il fut heurter à la porte de M. de Santeul, quoiqu'elle fût entr'ouverte : « Qui est-là? » cria M. de Santeul, qui composait. Dominique ne répondant rien, mais continuant de frapper de la même manière, M. de Santeul, qui avait déjà demandé cinq ou six fois : « Qui est là? » et qui avait même dit : « Entrez, » importuné par le bruit, et ne voulant pas se lever de son siége, dit en colère : « Oh! quand tu serais le diable, entre si tu veux! » Dominique, ayant pris la balle au bond, jeta son manteau rouge en arrière, prit son masque et entra brusquement. Santeul, surpris, tendit les bras, ouvrit de gros yeux, et se tint immobile quelque temps, bouche béante, sans pouvoir rien dire, croyant effectivement que ce fût le diable. Dominique étant resté assez longtemps dans une posture qui répondait à l'étonnement de notre poëte, en changea, et commença de courir d'un bout de sa chambre à l'autre en faisant mille postures. M. de Santeul, revenu de sa surprise, se leva et fit les mêmes tours dans la chambre. Dominique, voyant que le jeu lui plaisait, tira son épée de bois, et allongeant et raccourcissant le bras, lui donnait de petites tapes, tantôt sur les joues, tantôt sur les doigts, tantôt sur les épaules. M. de Santeul, irrité, lui tendait de temps en temps des coups de poing, que l'autre savait esquiver fort adroitement; ensuite Arlequin détachant sa sangle, et M. de Santeul prenant son aumusse, ils se firent sauter l'un et l'autre, jusqu'à ce que celui-ci, commençant à se lasser de cette comédie, lui dit : « Mais quand tu serais le diable, si faut-il que je sache qui tu es? — Qui je suis! répondit Dominique, avec le ton de voix propre à son habit. — Oui, répliqua le poëte. — Je suis, continua Dominique, le Santeul de la Comédie Italienne. — Oh! pardi, si cela est, reprit M. de Santeul, je suis l'Arlequin de Saint-Victor. » Dominique tira son masque et ils s'embrassèrent l'un et l'autre comme les meilleurs amis du monde. Peu de temps après Dominique pria M. de Santeul de lui faire des vers pour mettre au bas de son portrait, et M. de Santeul s'en tint à ce seul, qu'il lui fit sur-le-champ :

Castigat ridendo mores (1).

(*Les bons mots de M. de Santeul.*)

Armand entreprit un jour, en buvant avec deux de ses camarades, de les faire pleurer avec la fable du *Tartuffe*. « Figurez-vous, mes bons amis, leur disait-il, un honnête gentilhomme qui retire chez lui un misérable, à qui il donne tout son bien avec sa fille, et qui, pour le récompenser de ses bontés, veut séduire sa femme, le chasse de sa propre maison et se charge de conduire un exempt pour l'arrêter. — Ah! le coquin, le monstre, le scélérat! » s'écriaient les convives déjà gris; et en disant cela, ils fondaient en larmes. Alors Armand, continuant avec ce sang-froid qui le rendait si plaisant : « La la, consolez-vous, leur dit-il, ne pleurez pas. Mon gentilhomme en fut quitte pour la peur; l'exempt lui dit :

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si [chaude.

— Que diable, c'est le sujet du *Tartuffe* que tu nous débites? — Eh! oui, mes amis. A-t-on si grand tort de dire que nombre de comédiens ne connaissent que leur rôle, même dans les pièces qu'ils représentent journellement? » (Panckoucke.)

---

(1) Ce prétendu vers n'est pas plus un vers que cette anecdote n'est sans doute un trait historique.

Le roi de Bavière Louis Ier estimait fort l'art dramatique et aimait beaucoup ses interprètes. Quand la célèbre comédienne Mme Cramer compta cinquante années de service, le roi lui accorda un bénéfice où elle joua le rôle du garde forestier dans les *Chasseurs*, d'Iffland.

Après la représentation, qui avait fait salle comble, ses camarades lui offrirent une petite fête à l'hôtel de l'Arbre-Vert, près de l'Izar, à Munich, qui était alors le rendez-vous des artistes, et le roi Louis, informé de cette joyeuse réunion, s'y rendit à l'improviste, à onze heures du soir.

Mme Cramer, le dos tourné contre la porte, ne put voir le roi qui entrait et qui, lui mettant les mains sur les yeux, dit de sa voix, connue par un bégaiement particulier :

« Qui est là?

— C'est encore vous, M. L..., fit Mme Cramer en riant, vous imitez le roi Louis à ravir.

— Ah! s'écria le roi surpris, il m'imite! Je ne serais pas fâché de le voir à l'œuvre. Donc, L..., imitez-moi!

— Je prie Votre Majesté de m'en dispenser, répliqua le comique interdit.

— Je le désire, et votre roi vous l'ordonne. »

L'acteur s'inclina, se mit à une petite table, et s'écria, prenant la voix du roi Louis :

« Faites venir mon conseiller intime Riedl!

— Bravo! dit le roi; vous m'imitez à merveille.

— Que désire votre Majesté? continua l'artiste d'une voix nasillarde.

— Ah! bravo! très-bien! dit encore le roi, vous imitez tout aussi adroitement mon conseiller Riedl. Vous êtes un excellent comédien.

— Riedl, continua le comique, envoyez demain, sur ma cassette particulière, 200 florins au comique L..., c'est un garçon de mérite; il possède au suprême degré l'art d'imiter et de copier ses différents personnages.

— Coquin! s'écria le roi en riant, en voilà assez; mais je ne vous accorde pas moins les feux demandés pour votre représentation extraordinaire à l'Arbre-Vert. »

(*Figaro, Programme*).

Comédiens (*Impertinence de*).

On a donné la première représentation des *Chérusques*, tragédie par M. Bauvin, auteur, dit-on, âgé de soixante-neuf à soixante-dix ans, et qui mourait exactement de faim. Ce vieillard, fort à plaindre s'il n'était pas malheureux par sa faute, a été obligé, pour faire recevoir sa pièce, qui à la vérité n'était pas admissible, d'essuyer les hauteurs, les rebuffades, et, qui pis est, la compassion des comédiens. J'ai su sur cela des détails qui font grincer les dents, entre autres, que cet homme pauvre à l'excès n'ayant pu parvenir à obtenir une audience du charmant Molé à Paris, avait été le relancer à Antony, où ce jeune seigneur a une maison de campagne : c'était pendant la chaleur du mois d'août. Il y arrive à une heure et demie; Molé ne peut point se faire celer; il le reçoit en lui annonçant qu'il va dîner en ville avec sa femme, ce qui n'était pas vrai.

On prétend encore que ce client ignoble, sollicitant cet hiver ce patron superbe comme Tarquin, en avait obtenu cette agréable réponse : « Eh! monsieur, cessez de m'excéder! l'on jouera votre pièce, soyez-en sûr! et ne venez plus, de grâce, traîner dans mon antichambre. » (Collé, *Journal*, 1772.)

Voici, à propos du même ouvrage, quelques détails tirés des *Mémoires secrets* : Les comédiens n'ayant paru jouer cette pièce que par une pitié humiliante pour l'auteur, et le lui ayant fait sentir durement, il en est résulté un intérêt général du public en sa faveur. On a demandé l'auteur avec une fureur sans exemple..., au point qu'on n'a pu annoncer, et qu'on a eu beaucoup de peine à commencer la seconde pièce. — 30 *septembre*. On a donné de suite les *Chérusques* lundi et mardi, suivant les vœux du parterre, qui a paru protéger de plus en plus l'auteur et maltraiter les comédiens. Ce dernier jour, on a apostrophé publiquement les acteurs; on a dit au sieur Monvel, qui est venu annoncer : « On est assez content de vous; mais dites à Molé qu'il apprenne mieux son rôle; dites à la Vestris que nous sommes fort mécontents d'elle, qu'elle

« a très-mal joué. » Et sur ce que l'orateur comique représentait qu'il ne pouvait se charger de faire des réprimandes de cette espèce à ses camarades, on lui a répliqué de les faire venir. Ce dialogue... a été bientôt interrompu par les alguazils, qui sont venus imposer silence. — 7 *octobre*. Le sieur Molé, qui s'est donné les airs de faire attendre plusieurs heures à sa campagne d'Antony le pauvre auteur Bauvin, sans lui donner audience, sous prétexte qu'il allait dîner en ville, et qu'il ne pouvait l'écouter avant, a témoigné hautement dans le foyer sa surprise de l'injustice du parterre à son égard : « Comment ! a-t-il dit, parce qu'un homme meurt de faim, il faut que nous nous donnions la peine d'apprendre de mauvais vers? » On lui a répondu que sa réflexion était juste, mais qu'il devait la garder pour lui; que, lorsque le public voulait bien avoir la charité de venir s'ennuyer à une tragédie, il était de son devoir de s'efforcer à la bien jouer, et surtout de ne jamais être insolent.

Enivré de ses succès et de ses bonnes fortunes, Molé traitait presque toujours les auteurs du haut de sa renommée, ou d'un air de protection assez offensant. Il garda longtemps le manuscrit de *l'Inconstant* de Collin-d'Harleville avant de daigner y jeter les yeux, faisant refuser sa porte au poëte, ou, quand il était surpris, se tirant d'embarras par de vagues promesses, sans dissimuler sa mauvaise humeur. On fit même, sur ce superbe laisser-aller, *la Matinée d'un comédien de Persépolis :* cette pièce reposait, dit-on, sur une aventure arrivée réellement au célèbre acteur, à qui l'on avait remis un cahier de papier blanc, qu'il rendit sans l'avoir déroulé, en prétendant que c'était une œuvre pleine de défauts et tout à fait *injouable*.

(V. Fournel, *Curiosit. théâtr.*)

Avant qu'il fût question de *l'Écueil du sage*, comédie philosophique de Voltaire, un jeune homme fort ignoré vint la présenter comme la sienne au comédien semainier, sous le titre du *Droit du seigneur*. On le reçut avec la morgue ordinaire, et ce ne fut qu'après les instances les plus respectueuses et les plus humbles qu'on lui promit d'y jeter les yeux. Il fallut bien des courses, bien des prières avant d'obtenir une nouvelle audience. Enfin on lui déclara qu'on avait parcouru sa comédie, et qu'elle était détestable. Le jeune candidat fit observer que cet arrêt était bien rigoureux; qu'il avait montré sa comédie à quelques gens de goût, qui ne l'avaient pas jugée si défavorablement; qu'il avait même obtenu le suffrage de M. de Voltaire. On lui rit au nez, en lui disant qu'il ne fallait pas se laisser séduire par ces applaudissements de société; que la plupart des gens du monde n'entendaient rien à ces sortes d'ouvrages; et quant à l'illustre auteur qu'il réclamait, que sans doute c'était un persifflage. Le pauvre diable insista pour obtenir une lecture devant toute la troupe : on lui répliqua qu'il se moquait, et que la compagnie ne s'assemblait pas pour de pareilles misères. Il eut recours à tant de suppliques et de bassesses qu'on lui accorda enfin, par compassion, un jour de lecture. Le comique aréopage était si prévenu, qu'il ne fit pas sans doute une grande attention à ce qu'il entendait; la pièce fut rejetée d'une commune voix. Le jeune homme se retira fort content de la comédie qu'il venait de jouer. Quelque temps après, Voltaire adressa cette même pièce aux comédiens, sous le titre qu'elle porte aujourd'hui. On la reçut avec respect; elle fut lue avec admiration, et on pria Voltaire de vouloir bien continuer à être le bienfaiteur du Théâtre-Français. Cette anecdote ne fut divulguée que quelque temps après; on en rit beaucoup, et l'on se rappela plus que jamais la caricature assez plaisante où l'on peint le comique sénat sous l'emblème d'une trentaine de bûches en cornettes ou en perruques.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Comédiens ambulants.

Avant d'être la reine du drame moderne, Mme Dorval a longtemps couru la province et partagé les tribulations attachées au sort des comédiens ambulants. Elle nous a conté qu'une fois, le théâtre étant trop petit pour contenir les choristes, dont elle faisait momentanément partie, on les avait juchés par derrière, sur des échelles, pour qu'ils pussent atteindre une ouverture

qui les montrait en buste aux spectateurs. Et comme il pleuvait à torrents pendant le premier chœur, c'est sous des parapluies qu'ils ont chanté :

Ah ! quel beau jour ! Ah ! quel plaisir !
Ah ! pour nous quelle fête !

« Eh bien, nous disait hier philosophiquement Mme Dorval, nous étions plus heureux qu'à présent. » Elle gagne 18,000 francs par an.

(Ch. Maurice, *Hist. anecd. du théâtre.*)

Comédien enthousiaste.

Chassé, jouant dans l'opéra de *Castor et Pollux*, dit une chose qui marque combien il est fanatique de son métier. Dans le premier acte de cet opéra, il conduit des troupes au combat, et marche à leur tête après les avoir rangées en bataille, ce qu'il a exécuté dans toutes les représentations avec une vérité, une grâce et une dignité singulières. Le jour dont je parle, le pied lui ayant glissé, il tomba dans la coulisse; mais, sans perdre de vue son jeu de théâtre, il cria sur-le-champ aux gens des chœurs qui le suivaient, et avec un enthousiasme qui a en soi quelque chose de bien plaisant : « Passez-moi sur le corps, et marchez toujours à l'ennemi. »

(Collé, *Journal.*)

Comédien et duchesse.

Une duchesse (1) recevait le comédien Baron, mais ne le recevait que la nuit. Baron s'avisa d'y aller le jour, comme en visite. La grande dame, qui avait société chez elle, piquée de la venue du comédien, lui dit : « Monsieur, que venez-vous chercher ici? — Mon bonnet de nuit, » répondit-il.

Une femme de très-grande considération s'étant engouée de Grandval, l'envoya chercher, l'admit dans un tête-à-tête ménagé exprès, et, filant peu à peu sa défaite, lui dit, en regardant des portraits de famille qui ornaient l'appartement : « Ah! Grandval, que diraient ces héros, s'ils me voyaient entre vos bras?... — Ils diraient, répondit l'impudent vainqueur, que vous êtes une... »

(1) C'était Mlle de la Force, suivant les *Souvenirs* de Bouhier.

Comédien glorieux

Molé pressait vivement, ces jours-ci, son médecin, M. Bouvart, de lui désigner le temps où il pourrait reparaître; et ce dernier lui disait qu'il ne fallait pas qu'il se pressât, qu'il ne reparaîtrait que trop tôt pour sa santé. « Oui, monsieur, repartit Molé, cela peut bien être; mais ce sera toujours trop tard pour ma gloire. — Monsieur, monsieur, reprit Bouvart avec son sang-froid ordinaire, prenez garde : l'on a blâmé plus d'une fois Louis XIV de s'être servi trop souvent de ce terme : *de ma gloire.* »

(Collé, *Journal*, novembre 1766.)

Comique froid.

Le poëte Diphile soupait une fois chez Gnathène, qui, sans le dire, avait fait mettre de la glace, au lieu d'eau, dans le vin. « Certes, ton puits est frais, » s'écria Diphile enchanté de cette boisson. « Il l'est, dit-elle, depuis que nous y jetons tous les prologues de tes pièces. »

(Machon, *Bons mots des courtisanes*, dans ATHÉNÉE.)

Commandement (*Habitude du*).

Quand une fois on est accoutumé à commander, on veut commander toute sa vie. M. de la Berchère, premier président au parlement de Grenoble, disait : « Si le roi m'ôtait ma charge et mon bien, je me ferais maître d'école (1), afin au moins de commander aux petits, ne pouvant plus commander aux grands. » (Vigneul-Marville.)

Commerce (*Dignité du*).

Ayant aperçu de l'autre côté de la rue un homme qui portait un panier et paraissait avoir quelque chose à vendre, je dis à La Fleur d'aller lui demander où demeurait le comte de B***.

La Fleur revint précipitamment; et avec un air qui peignait la surprise, il me dit que c'était un chevalier de Saint-

(1) Comme Denys, tyran de Syracuse. — J'aimerais mieux être le premier dans un village que le deuxième à Rome, disait César.

Louis qui vendait des petits pâtés... « Quel conte! lui dis-je; cela est impossible. — Je ne puis, monsieur, vous expliquer la raison de ce que j'ai vu; mais cela est : j'ai vu la croix et le ruban rouge attachés à la boutonnière... J'ai regardé dans le panier, et j'ai vu les petits pâtés qu'il vend; il est impossible que je me trompe en cela. » Je l'examinai quelque temps de dedans mon carrosse... Plus je l'examinais, plus je le voyais avec sa croix et son panier, et plus mon esprit et mon cœur s'échauffaient... Je descendis de la voiture, et je dirigeai mes pas vers lui. Il était entouré d'un tablier blanc qui lui tombait au-dessous des genoux, sa croix pendant au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, était couvert d'une serviette ouvrée. Il y en avait une autre au fond, et tout cela était si propre que l'on pouvait acheter ses petits pâtés, aussi bien par appétit que par sentiment. Il ne les offrait à personne, mais il se tenait tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, dans l'espoir qu'on viendrait les acheter sans y être sollicité.

Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui. Je levai la serviette et pris un petit pâté, en le priant d'un air touché de m'expliquer ce phénomène.

Il me dit en peu de mots qu'il avait passé sa jeunesse dans le service, qu'il y avait mangé un petit patrimoine; qu'il avait obtenu une compagnie et la croix; mais qu'à la conclusion de la dernière paix, son régiment fut réformé, et que tout le corps, ainsi que ceux d'autres régiments, fut renvoyé sans pension ni gratification.... Il se trouvait dans le monde sans amis, sans argent, « et bien réellement, ajouta-t-il, sans autre chose que ceci » (montrant sa croix). Le pauvre chevalier me faisait pitié; mais il gagna mon estime, en achevant ce qu'il avait à me dire :

« Le roi est un prince aussi bon que généreux, mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde : mon malheur est de me trouver de ce nombre.... Je suis marié.... Ma femme, que j'aime et qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, et j'ai pensé, moi, qu'il n'y avait point de déshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la disette en vendant ce qu'elle fait... à moins que la Providence ne nous eût offert un meilleur moyen. »

Je priverais les âmes sensibles d'un plaisir, si je ne leur racontais pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint-Louis, huit ou neuf mois après.

Il se tenait ordinairement près de la grille du château. Sa croix attira les regards de plusieurs personnes, qui eurent la même curiosité que moi, et il leur raconta la même histoire avec la même modestie qu'il me l'avait racontée. Le roi en fut informé. Il sut que c'était un brave officier qui avait eu l'estime de tout son corps, et il mit fin à son petit commerce, en lui donnant une pension de quinze cents livres.

J'ai raconté cette anecdote dans l'espoir qu'elle plairait au lecteur; je le prie de me permettre, pour ma propre satisfaction, d'en raconter une autre arrivée à une personne du même état : les deux histoires se donnent jour réciproquement, et ce serait dommage qu'elles fussent séparées.

Je ne m'arrêterai pas à dire les causes qui avaient insensiblement ruiné la maison d'E*** en Bretagne. Le marquis d'E*** avait lutté avec beaucoup de fermeté contre les coups de la fortune : il voulait conserver encore aux yeux du monde quelques restes de l'éclat dont avaient brillé ses ancêtres; mais les dépenses excessives qu'ils avaient faites lui en avaient entièrement ôté les moyens..... Il lui restait bien assez pour le soutien d'une vie obscure; mais il avait deux fils qui semblaient lui demander quelque chose de plus, et il croyait qu'ils méritaient un meilleur sort. Ils avaient essayé de la voie des armes : il en coûtait trop pour parvenir. Il n'y avait donc pour lui qu'une ressource, et c'était le commerce.

Les états étaient rassemblés à Rennes; le marquis en prit occasion de se présenter un jour, suivi de ses deux fils, devant le sénat. Il fit valoir avec dignité la faveur d'une ancienne loi du duché, qui, quoique rarement réclamée, n'en subsistait pas moins dans toute sa force. Il ôta son épée de son côté. « La voici, dit-il, prenez-la; soyez-en les dépositaires jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre et de m'en servir avec honneur. » Le président accepta l'épée. Le marquis s'arrêta quelques moments pour la voir déposer dans les archives des états et sortit.

Il s'embarqua le lendemain avec toute sa famille pour la Martinique. Une application assidue au commerce pendant dix-

neuf ou vingt ans, et quelques legs inattendus de branches éloignées de sa maison, lui rendirent de quoi soutenir sa noblesse, et il revint chez lui pour la réclamer.

J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement. Le marquis parut avec modestie au milieu de l'assemblée. Il donnait le bras à sa femme. Son fils aîné conduisait sa sœur. Le cadet était à côté de sa mère... Le silence le plus profond régnait dans toute la salle. Le marquis remit sa femme aux soins de son fils cadet et de sa fille, avança six pas vers le président et lui redemanda son épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas plutôt qu'il la tira presque tout entière hors du fourreau. — C'était la face brillante d'un ami qu'il avait perdu de vue. — Il l'examina attentivement, comme pour s'assurer que c'était la même. Il aperçut un peu de rouille vers la pointe : il la porta plus près de ses yeux, et il me sembla que je vis tomber une larme sur l'endroit rouillé ; je ne pus y être trompé par ce qui suivit. « Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen de l'effacer. »

Il la remit ensuite dans le fourreau, remercia ceux qui en avaient été les dépositaires, et se retira avec sa femme, sa fille et ses deux fils.

(Sterne, *Voyage sentimental.*)

Communauté d'opinions.

L'hiver de 1793 fut très-rude. M. de Lamoignon-Malesherbes, malgré son grand âge, allait tous les jours au Temple; et comme à cette époque c'était un moyen de plus de se compromettre que d'avoir un équipage, l'ancien ministre de Louis XVI allait tout simplement en fiacre. Il avait un marché fait avec un cocher qui venait tous les jours le prendre. Les conférences, qui commençaient à midi, se prolongeaient quelquefois jusqu'à six heures. Un jour que la séance avait duré depuis le matin jusqu'au soir, M. de Malesherbes, en donnant un pourboire à son cocher, lui adressa des paroles d'intérêt : « Je suis bien fâché, mon brave homme, lui dit-il, que vous ayez attendu si longtemps. — Ne faites pas attention, not' bourgeois. — C'est que, par un froid de dix-huit degrés, c'est un peu dur. — Ah bah! pour une pareille cause, on souffrirait ben aut' chose. — Oui, vous, c'est fort bien, mais vos chevaux. — Mes chevaux, monsieur! mes chevaux pensent comme moi. »

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

Communauté fraternelle.

Le connétable de Luynes, favori de Louis XIII, avait deux frères avec lui : l'un se nommait Brante, et l'autre Cadenet. Ils étaient tous trois beaux garçons. Cadenet, depuis duc de Chaulnes et maréchal de France, avait la tête belle et portait une moustache que de lui on a depuis appelée une cadenette. On disait qu'à tous trois ils n'avaient qu'un bel habit, qu'ils prenaient tour à tour pour aller au Louvre, et qu'ils n'avaient aussi qu'un bidet. Leur union cependant a fort servi à leur fortune (1).

(Tallemantdes Réaux.)

Commutation de peine.

M. de la Haie-Ventelet le fils, qui était ambassadeur à la Porte, ayant été accusé à Constantinople d'avoir négocié quelque chose avec la république de Venise pour le roi de France, son maître (les Turcs ne voulant pas qu'un ambassadeur se mêle de rien que de son ambassade), il courut risque d'y perdre la vie, et il n'évita ce danger qu'à la faveur d'un interprète. Au lieu donc de l'empaler avec un de ses domestiques, on le mit cinquante-neuf jours dans une basse-fosse, où quelqu'un allait tous les jours faire son ordure sur sa tête.

(*Carpenteriana.*)

Compagnie (*Bonne et mauvaise*).

Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province, et, à son retour, ses amis le plaignaient de la mauvaise société qu'il avait eue. « C'est ce qui vous trompe, répondit-il; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. » (Chamfort.)

Compagnie (*Mauvaise*).

L'abbé de l'Attaignant vivait aujour-

(1) On chantait entre autres couplets celui-ci contre eux :

« D'enfer le chien à trois têtes
Garde l'huis avec effroi,
En France trois grosses bêtes
Gardent d'approcher le roi. »

d'hui dans la compagnie la plus choisie, et se trouvait demain dans la plus mauvaise. Une femme aimable, qui voulait le corriger de cet humiliant abandon, prit sur elle de lui dire un jour : « Mon cher abbé, j'ai le plus grand plaisir à vous recevoir, mais quelquefois je suis fâchée de ne pouvoir pas vous saluer quand je vous rencontre. — Que voulez-vous, madame, répondit l'abbé, j'allume mon flambeau au soleil et je l'éteins dans la boue ». (Panckoucke.)

Comparaison bizarre.

Le bon M. de Tessé avait marié son fils à l'aimable et à la fois spirituelle fille du duc d'Ayen, depuis maréchal de Noailles; il aimait éperdûment sa belle-fille, et n'en parlait jamais qu'avec attendrissement. La reine, qui cherchait à l'obliger, l'entretenait souvent de la jeune comtesse et lui demanda un jour quelle qualité il remarquait essentiellement en elle. « Sa bonté, madame, sa bonté, répondit-il les yeux pleins de larmes : elle est douce.... douce comme une bonne berline. — Voilà bien, dit la reine, une comparaison de premier écuyer. »

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Les chroniqueurs du premier empire ont rendu célèbre cette actrice qui trouvait que « le pavé était gras comme un moine. »

Mademoiselle Pauline fera époque dans le nouvel empire par un mot semblable. Elle trouvait hier que « le temps était doux comme un mouton. »

(E. Solié, *Figaro.*)

Comparaison ingénieuse.

Un ambassadeur de France auprès du roi d'Angleterre Jacques Ier, ayant montré dans sa première audience plus de vivacité et de légèreté que de jugement et d'esprit, le roi demanda, après l'audience, à Bacon ce qu'il pensait de l'ambassadeur : il répondit que c'était un homme grand et bien fait. « Mais, reprit le roi, quelle opinion avez-vous de sa tête? est-ce un homme qui soit capable de bien remplir sa charge? — Sire, répondit Bacon, les gens de grande taille ressemblent quelquefois aux maisons de quatre ou cinq étages, dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal meublé. »

(Blanchard, *École des mœurs.*)

Compassion d'une actrice.

Mlle Gaussin, informée que son porteur d'eau était épris d'une telle passion pour elle qu'il en était tombé malade et qu'on craignait qu'il n'en perdît la vie, ou tout au moins la tête, lui fit donner toutes sortes de secours, avec promesse de l'admettre à ses faveurs dès qu'il serait rétabli. Elle tint parole. « Cela leur fait tant de plaisir, disait-elle, et à moi si peu de peine! »

(*Curiosit. anecdot.*)

Compassion déplacée.

Le duc de Grammont l'aîné, qui avait beaucoup d'esprit, m'a conté que se trouvant un matin dans le cabinet du roi à Versailles, tandis que le roi était à la messe, et tête à tête avec le chancelier d'Aguesseau, il lui demanda dans la conversation si, depuis qu'il était chancelier, avec le grand usage qu'il avait des chicanes et de la longueur des procès, il n'avait jamais pensé à faire un règlement là-dessus qui les abrégeât et arrêtât les friponneries. Le chancelier lui répondit qu'il y avait si bien pensé qu'il avait commencé à en jeter un règlement sur le papier, mais qu'en avançant il avait réfléchi au grand nombre d'avocats, de procureurs, d'huissiers que ce règlement ruinerait, et que la compassion qu'il en avait eue lui avait fait tomber la plume de la main (1).

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Compensations.

Deux amis qui depuis longtemps ne s'étaient vus se rencontrèrent par hasard. « Comment te portes-tu, dit l'un. — Pas trop bien, dit l'autre, et je me suis marié depuis que je t'ai vu. — Bonne nouvelle! — Pas tout à fait, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis! — Pas trop pourtant, car sa dot était de deux mille louis. — Eh bien cela console. — Pas absolument, car j'ai employé cette somme en moutons qui sont tous morts de la cla-

(1) Voir *Conservateur exagéré.*

velée. — Cela est en vérité bien fâcheux! — Pas si fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au delà du prix des moutons. — En ce cas te voilà donc indemnisé. — Pas tout à fait, car ma maison, où j'avais déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. — Oh! voilà un grand malheur. — Pas si grand non plus, car ma femme et la maison ont brûlées ensemble.»

(Panckoucke.)

Compères.

Un de ces marchands ambulants qui vendent les restes d'éditions en les étalant dans une manne ou sur une natte au coin des boulevards, était venu demander à un éditeur s'il n'avait pas quelque fond de magasin à lui céder.

La conversation s'engagea entre eux sur la manière dont se faisait ce singulier commerce :

« Cela irait assez bien, dit le petit marchand, si nous n'avions pas les frais des compères.

— Des compères, et à quoi bon?

— Pour faire foule, répliqua l'étalagiste, on ne s'arrête que là où il y a déjà du monde arrêté.

— Et combien vous coûtent les compères?

— Cela dépend de leur tournure. Quand leurs habits sont propres, deux francs par jour. Il n'y en a qu'un à qui je donne davantage.

— Diable! il a donc la mine d'un ambassadeur.

— Il a la croix d'honneur, et vous jugez de l'effet que cela fait sur le public. »

Complaisance obligée.

Un jour le comte de Laborde reçut la visite du fameux chirurgien Larrey, qui venait lui demander son suffrage pour l'Institut. « Que n'êtes-vous arrivé plus tôt? répond l'académicien : je me suis engagé. — Eh bien! ce sera pour une autre fois, dit Larrey, prenant son parti. Mais qu'avez-vous donc! Vous paraissez souffrir. — Eh, oui, j'ai là un rhumatisme qui me désole. » Et le bon M. de Laborde montrait son genou enflé. « Bah! bah! ce n'est que cela! Soyez tranquille. Qu'on lui applique le moxa. » On obéit, ou plutôt Larrey lui-même fait l'opération et le laisse dans des douleurs atroces qui mettent le patient aux abois. Il jette les hauts cris; sa femme accourt. « Qu'y a-t-il? » Il explique l'affaire. « Mais comment, lui dit-elle, vous êtes-vous laissé prendre d'assaut? — Eh! que voulez-vous? Je lui avais refusé ma voix; pouvais-je lui refuser mon genou? »

(Ch. Brifaut, *Récits d'un vieux parrain*.)

Complicité involontaire.

Il avint, du temps du roi François, premier de ce nom, qu'un larron habillé en gentilhomme fouillant en la gibecière ou grande escarcelle du feu cardinal de Lorraine, fut aperçu par le roi, étant à la messe vis-à-vis dudit cardinal. Se voyant aperçu, commença à faire signe du doigt au roi, qu'il ne sonnât mot et qu'il verrait bien rire. Le roi, bien aise de ce qu'on lui apprêtait à rire, le laissa faire, et peu de temps après, vint tenir quelques propos au dit cardinal par lesquels il lui donna occasion de fouiller en sa gibecière. Lui, n'y trouvant plus ce qu'il y avait mis, commença à s'étonner et à donner du passe-temps au roi. Toutefois ledit seigneur, après avoir bien ri, voulut qu'on lui rendît ce qu'on lui avait pris. Mais au lieu que le roi pensait que c'était quelque honnête gentilhomme, et d'apparence à le voir si résolu et tenir si bonne morgue, l'expérience montra que c'était un très-expert larron. Et alors ledit cardinal tourna toute la risée contre le roi; lequel jurant de son serment accoutumé, jura *foi de gentilhomme*, que c'était la première fois qu'un larron l'avait voulu faire compagnon.

(Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*.)

Compliments.

C'est singulier, disait dernièrement madame A. (une dame auteur, à qui l'on doit force romans et pièces de théâtres), souvent dans le monde on rencontre des gens qui vous accablent de compliments, qui vous en assassinent, et l'on reste indifférente. Survient quelqu'un qui ne vous dit qu'un mot, et ce mot vous va droit au cœur. Il y a quelques jours, par exemple, M. X*** me disait :

« Ce qui plaît le plus en vous, ma-

dame, ce sont vos yeux ; ils reflètent votre esprit. Vous avez le regard de madame de Staël.

— C'était peu de chose, n'est-ce pas? reprend madame A., et pourtant cela me fit plaisir..., car c'était vrai. »

(Larcher, *Dictionnaire d'anecdotes sur les femmes.*)

Compliment (*Mauvais*).

Quand M. d'Effiat fut fait maréchal de France, d'Epernon lui dit : « Eh bien, monsieur d'Effiat, vous voilà maréchal de France. De mon temps on en faisait peu, mais on les faisait bons. »

(Tallemant des Réaux.)

Fontenelle arriva dans une société où toutes les personnes étaient occupées à admirer un chef-d'œuvre de patience, c'était un bijou d'un travail si délicat qu'on n'osait le toucher, crainte de le briser. Comme chacun paraissait curieux de le posséder, Fontenelle dit : « Pour moi, je n'aime point ce qu'il faut tant respecter. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que madame la marquise de Flamarens, qui était présente, entreprit de le railler sur son prétendu mauvais goût. Notre philosophe l'ayant tranquillement écoutée, lui répondit : « Mais, madame, je ne disais pas cela pour vous. »

(*L'Esprit des Ana.*)

Compliment bizarre.

Alors que régnait le père de l'empereur d'Autriche actuel, le pianiste Léopold de Mayer, dont on connaît le jeu fiévreux et mouvementé, eut l'occasion de se faire entendre à la résidence du souverain, déjà malade, et dont la raison commençait à s'affaiblir... Le morceau fini, un murmure flatteur s'éleva de l'auguste assemblée, et le souverain, ne quittant pas de l'œil le front du pianiste, qui saluait très-bas, s'approche de lui, et lui dit avec une foi profonde et une inébranlable conviction :

« J'ai entendu Schopin, Liszt et Thalberg, toutes les célébrités de l'Europe ; mais je vous assure que je n'ai jamais vu personne suer autant que vous ; vous êtes étonnant. »

(Ch. Yriarte, *Monde illustré.*)

Compliment de condoléance.

Mme Hérault avait soin de la ménagerie, et dans son espèce était bien à la cour. Elle perdit son mari, et le maréchal de Grammont, toujours courtisan, prit un air triste pour lui témoigner la part qu'il prenait à sa douleur ; mais comme elle répondit à son compliment : « Hélas! le pauvre homme a bien fait de mourir, » le maréchal répliqua : « Le prenez-vous par là, madame Hérault? Ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous. » Cette réponse a passé depuis en proverbe à la cour.

(Mme de Caylus, *Souvenirs.*)

Compliment délicat.

Gassion, après avoir fait une première campagne dans la Valteline, s'attacha au duc de Rohan, qui, à la tête des calvinistes, soutenait la guerre civile avec beaucoup de talent. Quoique blessé au pont de Cameretz, il ne voulut pas se séparer de son général : « Mais pourrez-vous nous suivre? lui dit le duc. — Qui m'en empêchera? lui répondit Gassion : vous n'allez pas si vite dans vos retraites. »

(Panckoucke.)

Jean Bart ayant remporté une victoire signalée, envoya son fils au ministre Pontchartrain, auquel ce jeune homme, témoin et compagnon de la gloire de son père, remit une lettre qui renfermait le détail de l'action. Le ministre se fit un plaisir de présenter au roi le fils de Jean Bart, tout botté. Le jeune marin glisse sur le parquet ; Louis XIV jette un cri et fait un geste pour le relever ; puis, en riant, lui dit : « On voit bien que messieurs Bart sont meilleurs marins qu'écuyers. »

(*Improvisateur français.*)

Lorsque Louis XIV nomma Fléchier à l'évêché de Nîmes, il lui dit : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite : j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre, si je vous faisais évêque. » (Panckoucke.)

La première fois que Cochin plaida,

au parlement de Paris, Le Normand l'aborda au sortir de l'audience, et lui protesta que de sa vie, il n'avait rien entendu de si éloquent que ce qu'il avait dit. « C'est que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoutent, » lui répondit Cochin.

(*Éloge de Cochin.*)

Le grand Condé alla saluer Louis XIV après la bataille de Senef, qu'il venait de gagner. Le roi était au haut de l'escalier. Le prince de Condé, qui avait de la peine à monter, parce qu'il avait été fort maltraité de la goutte dit au milieu des degrés : « Sire, je demande pardon à Votre Majesté si je la fais attendre. » Le roi lui répondit : « Mon cousin, ne vous pressez pas : quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne saurait marcher si vite. »

Panckoucke.)

Ayant donné, en 1658, la place de premier président du parlement de Paris à M. de Lamoignon, alors maître des requêtes, Louis XIV lui dit : « Si j'avais connu un plus homme de bien et plus digne sujet, je l'aurais choisi. »

(Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

Au moment de son départ de Paris, le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, dit au duc de Nivernais, qui l'accompagnait de la part du roi :

« J'ai passé la moitié de ma vie à désirer voir la France; je vais passer l'autre moitié à la regretter. »

(Baronne d'Oberkich, *Mémoires.*)

Au salon de 1808, Carle Vernet obtint un grand succès avec le *Matin de la bataille d'Austerlitz.* Ce tableau lui valut la croix de la Légion d'honneur. En la lui remettant de ses propres mains, Napoléon lui dit : « Monsieur Vernet, vous êtes ici comme Bayard, sans peur et sans reproche. Tenez, voilà comme je récompense le mérite. » L'Impératrice ajouta à ce premier compliment ces mots gracieux : « Ce sont deux croix en une. Il est des hommes qui traînent un grand nom; vous, monsieur, vous portez le vôtre. »

(Amédée Durande, *Correspondance et Biographie des Vernet.*)

« Il y a longtemps, sire, disait-on à l'empereur de Russie, que votre arrivée était attendue et désirée à Paris. — Je serais venu plus tôt, répondit le monarque; n'accusez de mon retard que la valeur française. »

Alexandreana (1).

Compliment mal placé.

Lorsque M. de Vaubecourt alla chez le ministre pour solliciter une lettre de cachet contre sa femme, dont l'inconduite était notoire, tout le monde savait qu'il devait la demander, excepté M. d'Auteroche, qui ne savait que le dernier la nouvelle du jour. Il alla chez le ministre, un soir de grandes promotions : il arriva dans le salon, où il trouva beaucoup de monde rassemblé. M. de Vaubecourt était renfermé dans le cabinet du ministre, dont il avait obtenu la lettre de cachet. M. d'Auteroche le vit sortir, s'inclinant et remerciant le ministre, qui le reconduisait. Imaginant qu'on venait de lui donner un grade, il s'avança vers lui en lui disant à haute voix : « qu'il lui faisait son compliment, qu'il le méritait bien, que la chose ne pouvait manquer de lui arriver, qu'il l'avait prédit, etc. » La confusion du pauvre M. de Vaubecourt et les rires étouffés des spectateurs ne lui firent connaître sa bévue qu'après qu'il eut épuisé tous les lieux communs de félicitations. (Mme de Genlis, *Mémoires.*)

Compliment pour compliment.

Une dame de beaucoup d'esprit ayant eu avec l'abbé de Saint-Pierre un long entretien sur des matières sérieuses, en sortit si contente qu'elle ne put s'empêcher de lui marquer tout le plaisir qu'elle venait d'avoir : « Je suis, dit le

(1) Sous ce titre on a publié en 1815 un *Recueil des bons mots et paroles d'Alexandre Ier pendant son sejour dans Paris*, suivi de *Details sur les derniers moments du général Moreau*, avec cette épigraphe : « Le ciel a protégé leurs desseins genereux, » et precede de la *Magnanimite d'Alexandre Ier et de ses augustes alliés.* Ce triste *ana*, rare monument de sottise et de platitude, est assurement dû à l'un de ces ecrivassiers subalternes dont tout le talent et toute la conviction consistent à exploiter les circonstances et à flagorner bassement les puissances du jour. — L'anecdote ci-dessus se trouve également dans les *Mémoires d'outre-tombe.* (Voy. *Mots heureux.*)

modeste philosophe, un instrument dont dont vous avez bien joué. »

(D'Alembert, *Éloge de l'abbé de Saint-Pierre.*)

Compte fidèle.

Le cardinal Albornos ayant défait les sept tyrans qui troublaient l'Italie, rétablit l'autorité des papes. Peu de temps après, ses envieux poussèrent Urbain à lui faire rendre compte de son administration. Albornos fit charger un chariot des clefs de toutes les villes et de toutes les places qu'il avait soumises au saint-siége; et l'ayant fait tirer jusqu'au Vatican par des bœufs couronnés de laurier, il alla aux pieds du pape le supplier de recevoir le compte qu'il lui avait demandé: Urbain, honteux de sa défiance, l'embrassa, lui disant, devant tout le monde, que lui et ses successeurs lui devraient toujours le rétablissement de l'Église.

(*Saint-Evremoniana.*)

Le maréchal de Bassompierre examinait toujours le soir ce qu'il avait dépensé le jour. Comme il avait donné cent écus à son maître d'hôtel pour un repas, celui-ci lui porta ses comptes lorsqu'il était près de se coucher. Dans le mémoire, il ne trouva que quatre-vingt-dix écus pour la dépense du repas, et M. le maréchal de Bassompierre dit, après l'avoir lu : « Faites que le compte soit juste, si vous voulez que je l'arrête. » Le maître d'hôtel descendit au même instant et rapporta le compte, après avoir ajouté : « Item, dix écus pour faire les cent écus. »

(*Encyclop.*)

Compte (*Solde de*).

Gluck, passant dans la rue Saint-Honoré, cassa un carreau de boutique, de la valeur de trente sous. Le marchand, n'ayant pas à lui rendre la monnaie du petit écu que lui présentait le musicien, voulut sortir pour aller la chercher. « C'est inutile, lui dit Gluck; je vais compléter la somme. » Et il cassa un autre carreau. »

(*Id.*)

Après avoir très-bien dîné dans un restaurant, un bohème fait appeler le chef de l'établissement :

« Vous est-il arrivé parfois, lui demande-t-il, d'avoir affaire à un pauvre diable hors d'état de vous payer?

— Ma foi, non, jamais.

— Si cela arrivait, que feriez-vous ?

— Parbleu ! je le flanquerais à la porte avec mon pied quelque part, en lui recommandant de n'y plus revenir. »

Notre consommateur se lève, enfonce son chapeau sur sa tête, tourne le dos au restaurateur et, entr'ouvrant les pans de sa redingote :

« Payez-vous, » fit-il.

(*Figaro.*)

Concert bizarre.

Le père Kircher imagina un jour un concert de chats pour dissiper un malade. Il choisit neuf chats, d'âge différent, et par conséquent de voix plus ou moins fortes, sans doute dans les proportions de l'échelle musicale. Il les enferma dans une espèce de coffre d'où sortaient les têtes de ces animaux. Leurs queues, assujetties par des cordes dans des tuyaux, répondaient à de petites pointes posées sur les touches du clavier, en sorte que chaque pulsation de touche piquait la queue d'un de ces animaux, et le faisait crier. De ces cris divers résultait le bizarre concert dont nous parlons.

Concessions mutuelles.

Les grands corps s'attachent toujours si fort aux minuties, aux formalités, aux vains usages, que l'essentiel ne va jamais qu'après. J'ai ouï dire qu'un roi d'Aragon (Philippe IV) ayant assemblé les états d'Aragon et de Catalogne (1610), les premières séances s'employèrent à décider en quelle langue les délibérations seraient conçues : la dispute était vive, et les états se seraient rompus mille fois, si l'on n'avait imaginé un expédient, qui était que la demande serait faite en langage catalan, et la réponse en aragonais.

(Montesquieu, *Lettres persanes.*)

Le bourreau menait le patient à la potence. Le patient était fort gêné, le bourreau était inquiet outre mesure :

« Monsieur, dit tout bas le bourreau au patient, je ne suis pas tranquille. Je dois vous avouer que c'est aujourd'hui

mon coup d'essai ; c'est la première fois que je vais pendre un homme...

— Monsieur, répondit le patient, je regrette de ne pouvoir vous aider, car je dois vous avouer moi-même que c'est pour la première fois que je serai pendu. Mais, si vous voulez, en y mettant chacun un peu du nôtre, nous tâcherons de nous en tirer à notre honneur. »

C'est là ce qu'on appelle des concessions mutuelles. Quant aux concessions qu'on se fait en ménage, il y a un mot de Chateaubriand qui mérite d'être rapporté :

« Madame de Chateaubriand, disait-il, ne saurait dîner plus tard que cinq heures du soir ; moi, je n'ai faim qu'à sept heures. Nous avons partagé la difficulté, et nous dînons ensemble à six heures. De cette façon-là, nous sommes contrariés tous deux. Voilà ce qu'on appelle *vivre heureux de concessions réciproques.* »

(Lettres d'un spectateur, *Monit. du soir.*)

Concorde.

Python de Byzance, orateur, était fort gros. Les habitants de cette ville s'étant un jour soulevés les uns contre les autres, il leur dit, pour les engager à la concorde :

« Mes chers concitoyens, vous voyez combien je suis gros ; et bien ! ma femme est encore plus grosse que moi. Cependant, lorsque nous sommes du même avis, un lit quelconque nous suffit pour nous deux ; mais lorsque nous sommes en querelle, toute la maison ne nous suffit plus. »

(*Athénée.*)

Concours académiques.

M. de Barante parcourait quelques pièces de vers envoyées pour le concours, et ne trouvant que des choses prétentieuses et emphatiques : « Décidément, dit-il, on ne sait plus faire les vers médiocres ! »

(A. Karr, *Guêpes*, 1847.)

Condamnation injuste.

Lorsque Xantippe, femme de Socrate, vint, tout en pleurs, dans la prison, annoncer à son mari qu'il était condamné à la mort par ses juges : « Et eux par la nature, répondit-il. — Mais c'est injustement qu'ils t'ont condamné, reprit-elle. — Voudrais-tu que ce fût justement? » répliqua Socrate.

(Diogène de Laërte.)

Condamnation perdue.

Un cocher de fiacre s'étant rendu coupable de quelque délit, fut traduit en justice. Après qu'il eut été entendu, le président lui dit : « La cour te blâme et te déclare infâme. » Le cocher, tout contristé lui répondit : « Monsieur, cela m'empêchera sûrement de conduire ma voiture ? — Non, lui dit le président. — Ah bien ! sur ce pied-là, je m'en f... — Ma foi, reprit le président en levant le siége, et moi aussi. »

(*Facetiana.*)

Condamné goguenard.

Un jeune homme, atteint et convaincu de vol et assassinat, fut condamné par arrêt de la cour du parlement de Paris d'être pendu et étranglé en place de Grève, pour réparation de ses crimes. Avant l'exécution, on lui donna un père confesseur à la mort, suivant la coutume et forme ordinaire. Le bon religieux, après quelques légères exhortations, lui demanda s'il avait quelque chose sur la conscience, d'autant que l'heure s'approchait de la décharger, et disposer son âme entre les mains de Dieu. Le jeune homme repartit d'une voix allègre : « Non, mon père, je n'ai rien sur ma conscience qu'un verre de vin que l'on m'a donné ce matin. » Le pauvre religieux, étonné d'une réponse si crue, lui dit : « Mon bon ami, il n'est plus temps d'avoir ces pensées extravagantes ; il faut songer à se purger, et dire les crimes que vous avez faits, afin que Dieu vous pardonne. » Le jeune homme répondit : « Hélas ! mon père, mon plus grand crime que je puisse avoir fait, c'est celui de m'être laissé prendre. » Le religieux alors lui remontra que c'était pour son bien, et qu'il était heureux de n'avoir pas croupi dans le vice plus longtemps, et qu'il fallait maintenant quitter une vie remplie d'épines pour en posséder une pleine de roses ; que les anges l'attendaient pour souper avec lui des viandes toutes divines. Le pauvre misérable patient, qui avait l'esprit préoccupé des appréhensions de la mort, lui dit : « Certes, mon père, vous m'obligerez

fort de prendre ma place; car j'ai fait vœu de ne jamais souper le soir. » Le bon père confesseur, essayant de le remettre au bon chemin, et lui représenter les misères du monde, au regard des félicités du ciel, lui dit : « Mon frère, mon ami, pensez à vous; songez que vous allez goûter aujourd'hui les voluptés qui ne se peuvent exprimer, que vous serez en continuel repos parmi les bienheureux. » Le criminel, qui tenait toujours de l'humeur libertine, repartit : « Mon père, je crois que vous avez été autrefois en ce pays-là, car vous en parlez doctement; c'est pourquoi vous me feriez plaisir, si vous me vouliez tenir compagnie, car j'ai crainte de m'égarer dans un si long voyage, outre que, sachant parfaitement bien les chemins, je n'aurai point peur de me perdre, marchant sous votre conduite, et m'assure de plus qu'étant mon guide, nous arriverons à bon port. »

Le confesseur, lassé d'entendre de telles impertinences, lui dit : « Puisque vous ne désistez point à vos folies, je suis résolu de vous laisser à la garde de Dieu. » Sur cela il lui donna sa bénédiction et s'en alla. Le criminel, qui ne tâchait qu'allonger sa vie, après s'être un peu remis, pria le greffier de lui faire venir un chirurgien de la rue Saint-Honoré, auquel il voulait communiquer quelque chose. Aussitôt le greffier dépêcha un sergent à cheval pour l'amener en diligence. Le chirurgien étant venu, le patient lui demanda : « Monsieur, avez-vous une lancette sur vous? Je vous prie de m'ouvrir la veine, car j'ai toute ma vie ouï dire que la première saignée sauvait un homme. » Lors la compagnie qui était venue à ce spectacle demeura si étonnée, qu'elle fut forcée de rire au lieu de pleurer.

(*Le Bouffon de la cour.*)

Condamnés cyniques.

Pour un larron que l'on pend et qui a sentiment de sa faute au sortir de ce monde, et en demande pardon à Dieu, on en voit dix qui meurent, n'ayant non plus d'appréhension, ni de sa justice, ni de sa miséricorde, que bêtes brutes. Et même de combien entendons-nous parler tous les jours auxquels le bourreau a donné le saut pendant qu'ils gaussaient encore! L'un dit étant là : « Messieurs, ne dites pas à mes parents que vous m'avez vu pendre, car vous me feriez enrager. » L'autre : « Dites-moi, messieurs, par votre foi, pensez-vous que si on ne m'eût amené ici, j'y fusse venu? » L'autre répond au beau père moine qui lui dit : « Mon ami, bon courage, vous irez aujourd'hui en paradis. — Ha! beau père, il suffira bien que j'y soie demain à vêpres. » L'autre, à messire Jean, qui lui dit : « Mon ami, je vous assure que vous irez souper aujourd'hui avec Dieu, » répond : « Allez-y vous-même, car pour moi aujourd'hui je jeûne; » Ou, « Allez-y souper pour moi, et je payerai votre écot. » Un autre étant à l'échelle demande à boire; et puis le bourreau ayant bu le premier, il dit qu'il ne boira pas après lui, parce qu'il a peur de prendre la gale. Un autre, allant au lieu du supplice, dit qu'il se gardera bien de passer par telle ou telle rue, parce qu'il a peur de prendre la peste : Un autre dit : « Je ne passerai point par cette rue-là, car j'y dois de l'argent, et partant je crains qu'on ne m'arrête au corps. » Un autre dit au bourreau étant prêt à le jeter : « Regarde bien ce que tu feras, car si tu me chatouilles, tu me feras tressaillir. »

(Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote.*)

— —

Quand Fouquier-Tinville, cet homme qui, suivant le mot de Collot d'Herbois, avait démoralisé le supplice, fut conduit à l'échafaud, des hommes du peuple le poursuivirent de leurs huées, en lui criant : « Tu n'as plus la parole, » par allusion à ce qu'il répondait lui-même aux victimes qui essayaient de se justifier devant le tribunal révolutionnaire. « Et toi, imbécile, répliquait Fouquier-Tinville avec cynisme, va chercher tes trois onces de pain à la section; moi, du moins, je meurs le ventre plein. »

Condamné insouciant.

Un homme fut condamné à mort par les juges de Châlons, pour avoir tué son oncle d'un coup de pistolet. On l'avertit d'appeler au parlement; il trouva ce retardement inutile, et que c'était se jouer de la justice que d'aller de tribunal en tribunal, et ne voulut point consentir à cet appel. On le mena pourtant à Paris,

et on n'eut besoin que d'un bon homme qu'on lui donna pour l'accompagner, plutôt que pour le conduire. Après la confirmation de l'arrêt, il fut renvoyé à Châlons, ou, pour mieux dire, il y revint sans s'inquiéter et ne fit que chanter durant tout le chemin. Étant arrivé dans la prison, il salua les prisonniers, et se mit à leur raconter que c'étaient les gens les plus heureux du monde que les prisonniers de Paris, et qu'on vivait mieux au Châtelet que dans la meilleure maison de Champagne..... On lui donna toute la satisfaction qu'il attendait à Châlons, et, pour l'expédier, on lui lut son arrêt, qu'il entendit d'un esprit aussi tranquille que si c'eût été une chanson; il n'en perdit pas un morceau de son dîner. Il ne fallut point que son confesseur l'exhortât, il eût été capable d'exhorter son confesseur lui-même, et s'étant disposé à mourir chrétiennement, il alla sans trembler au supplice, priant le bourreau de ne le point lier; et trouvant que c'était une cérémonie inutile de mener les patients dans une charrette, il fut à pied jusqu'à l'échafaud, le monta sans peine, et se souvenant qu'on avait accoutumé de chanter des prières pour ceux qui meurent par la justice publique, il les entonna, et les chanta d'une voix plus forte que tous les autres, et, se liant lui-même, mourut aussi constamment qu'on puisse mourir.

(Fléchier, *Grands jours d'Auvergne.*)

Condamnés intrépides.

Lorsque le centurion envoyé pour assassiner Agrippine lui eut déchargé, par ordre de l'empereur, un coup de bâton sur la tête, elle lui dit, en se découvrant : « Frappe au sein, puisqu'il a eu le malheur de donner la vie à un monstre tel que Néron. »

(Tacite, *Annales.*)

Quand Marie Stuart monta sur l'échafaud, le bourreau se mit en devoir de porter la main sur sa coiffure. « Mon ami, lui dit-elle, de grâce, ne me touche point. » Alors elle appela ses femmes, qui lui ôtèrent le voile noir qu'elle portait, sa coiffure et ses autres ornements. Elle ne put empêcher cependant que le bourreau ne lui ôtât son pourpoint, le corps attaché à la jupe et son corset, de manière qu'elle resta à demi nue, en présence de quatre ou cinq cents personnes, auxquelles elle fit une sorte d'excuse de l'état d'indécence où on la réduisait : « Je ne suis pas, dit-elle, accoutumée à une pareille toilette ni à un pareil valet de chambre. »

Raleigh monté sur l'échafaud, demande à voir le glaive du bourreau, en examine le tranchant, et dit en souriant : « Le remède est amer, mais il guérit de tous maux. »

Lorsque Sydney fut condamné à être pendu et écartelé, Jeffries, son juge et son ennemi personnel, en lui annonçant cette horrible sentence, l'exhortait d'un ton de mépris à subir son sort avec résignation : Sydney, en avançant la main, lui dit : « Tâtez mon pouls, et voyez si mon sang est agité. »

(Panckoucke.)

Avant de monter sur l'échafaud, Anne de Boulen écrivit au roi Henri VIII, son époux, qui l'avait fait condamner, sur les rapports de gens à ses gages : « Vous avez toujours pris soin de mon élévation, et vous ne perdez pas aujourd'hui cet objet de vue : de simple demoiselle, vous m'avez fait marquise de Pimbroëck ; de marquise, reine, et de reine, vous m'élevez en ce moment au rang des saintes. »

Elle monta sur l'échafaud magnifiquement vêtue, avec une fermeté intrépide, et s'étant aperçue que quelques dames souriaient avec malignité : « Je meurs reine malgré vous, » leur dit-elle.

(*Improvis. franç.*)

Le baron de Gortz, ministre de Charles XII, fut arrêté immédiatement après la mort du roi, avant qu'il eût avis du décès de ce prince. Lorsqu'on l'arrêta, il dit : « Il faut que le roi soit mort. » Depuis, on ne lui entendit faire ni plaintes ni murmures ; son intrépidité ne le quitta qu'avec la vie. Il reçut l'arrêt de la mort avec une constance admirable : il voulut mourir en philosophe et conserver jusqu'à la mort les sentiments libres qu'il avait sur la religion. Un chapelain qui l'est aujourd'hui du roi de Danemark, le fit

changer de sentiments, et le porta à reconnaître que c'était la main de Dieu qui le frappait. Il fut conduit au lieu du supplice, dans un carrosse drapé, ayant le chapelain à côté de lui. Il avait une grande robe de velours noir qui était attachée avec des rubans sur les épaules. L'échafaud était tendu de drap noir. Le baron en y montant aperçut son maître d'hôtel, qui était un Français nommé Duval. Il lui tendit la main en lui disant : « Adieu, Duval, je ne mangerai plus de vos soupes. » Étant monté à l'échafaud, un officier de justice lut à haute voix un papier dans lequel il était dit qu'il était dégradé de noblesse, et que l'ordre de la reine était qu'il eût la tête tranchée. « Ah ! dit-il, je suis né baron libre de l'Empire, la Suède ne saurait m'ôter ce qu'elle ne m'a pas donné; l'empereur seul serait en droit de me dégrader s'il était vrai que je l'eusse mérité. » Il se fit déshabiller par ses valets de chambre, et remit le cordon de l'ordre de l'Aigle noir de Prince à un gentilhomme qui était à lui, lui enjoignant de le porter à un de ses parents, pour qu'il le remît au roi de Prusse. Il se mit ensuite à genoux, sans donner la moindre marque de crainte, et reçut le coup de la mort avec une confiance qui a peu d'exemples. La tête fut montrée au peuple, qui vit avec plaisir le triste objet de sa haine et de sa vengeance.

(Comte de Pollnitz, *Lettres*.)

Bordier, acteur des Variétés, accusé, en 1789, d'avoir fomenté une insurrection à propos des grains, fut arrêté, jugé et pendu dans les vingt-quatre heures à Rouen. Il donna alors une dernière et magnifique preuve de son sang-froid. Dans le *Ramoneur prince*, vaudeville de Pompigny, qu'il avait joué peu de temps auparavant avec succès, un des passages les plus applaudis était celui où il s'arrêtait au pied d'une échelle en disant : « Monterai-je, ou ne monterai-je pas ? » Arrivé devant la potence, il se retourna et dit en souriant au bourreau : « Monterai-je, ou ne monterai-je pas ? » Il fallut monter.

(V. Fournel, *Curiosit. théâtr.*)

Malesherbes, respecté de toute l'Europe, reçut jusqu'à ses derniers moments les hommages qui sont dus à la vertu. Un citoyen l'aperçoit dans un endroit écarté, au fond de l'infirmerie (à la Conciergerie). Il tombe à ses pieds d'attendrissement et d'admiration : « Je me suis avisé vers mes vieux ans d'être un mauvais sujet et de me faire mettre en prison, » lui dit le vieux Malesherbes, en le relevant. Il conservait beaucoup de sérénité, et même de gaieté. Après avoir lu son acte d'accusation, il dit : « Mais si cela avait au moins le sens commun ! » En descendant l'escalier pour aller au tribunal, il fit un faux pas : « C'est de mauvais augure, dit-il, un Romain rentrerait chez lui. »

Danton, sur le point de recevoir le coup fatal, dit au bourreau : « Tu montreras ma tête au peuple; elle en vaut la peine. »

Condamné par le tribunal révolutionnaire, Lauzun sourit en recevant son arrêt de mort. Très-calme toute cette journée et le matin de la suivante, il dormit et mangea bien ; son visage n'était point altéré. Lorsque l'exécuteur vint le prendre, il commençait une douzaine d'huîtres. « Citoyen, dit-il, permets-moi d'achever. » Puis, lui offrant un verre : « Prends ce vin, ajouta-t-il, tu dois avoir besoin de courage au métier que tu fais. » Et il se livra.

(*Mémoires* de Lauzun, éd. Barrière. — Préface.)

En allant au supplice, Georges Cadoudal, assisté de l'abbé Keravenant, récita la Salutation angélique. Arrivé à ces mots : *Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus, nunc...* il s'arrêta, sans ajouter : *et in hora mortis*. « Vous n'achevez pas ! » lui dit son confesseur. — Mais c'est *maintenant*, répondit Cadoudal, c'est *l'heure de la mort !* »

Le jeune Gosnay, envoyé au tribunal révolutionnaire par je ne sais quel représentant du peuple, après avoir été fait prisonnier dans une révolte des Lyonnais royalistes contre les républicains,

savait qu'il était destiné à mourir, et sa gaieté naturelle n'en était pas altérée; il ne manifestait, à cet égard, aucune espèce d'inquiétude, et disait en riant : « Je serai guillotiné demain ou après-demain, » comme il aurait pu dire : « J'irai demain à telle partie de plaisir. »

Gosnay était fait au tour, d'une charmante figure, plein d'aisance dans toutes ses manières, avait beaucoup d'esprit naturel, et ne manquait pas d'une certaine éducation. Obligé de coucher au cachot, faute de moyens pour payer un lit, dès qu'il en sortait il se déshabillait et se lavait, au milieu de l'hiver, depuis les pieds jusqu'à la tête, sous un robinet d'eau froide qui était dans la cour de la prison. Ainsi approprié, il endossait un habit de hussard, d'un drap assez fin, sous lequel se dessinait sa belle taille, et venait, dans cet état, causer à travers les barreaux du guichet avec les femmes et autres parentes des royalistes détenus, à qui la cause qu'il avait défendue le rendait encore plus intéressant. Toutes l'écoutaient avec plaisir. Une demoiselle très-jolie en fut tellement éprise, qu'elle ne put cacher la passion qu'il lui avait inspirée. Gosnay s'en aperçut bientôt, et en obtint facilement l'aveu. La demoiselle avait de la fortune, dont elle était maîtresse; toute son ambition était d'épouser le pauvre prisonnier. Mais il fallait le tirer de ce gouffre; elle crut pouvoir y réussir. Gosnay n'avait point par lui-même d'influence politique; il pouvait tout au plus faire le coup de sabre dans un mouvement : c'est à cela que se bornaient ses moyens. D'ailleurs il n'avait pas de fortune, et n'inspirait aucune tentation de ce côté-là.

La jeune personne va donc solliciter au tribunal pour son cher Gosnay, depuis le commis greffier jusqu'à Fouquier-Tinville, et apprend d'eux que personne ne lui en veut personnellement, ni parmi les juges, ni parmi les jurés; qu'en général, on attache peu d'importance à son absolution ou à sa condamnation, et qu'il peut espérer de se sauver s'il se conduit avec prudence.

Gosnay, instruit par son aimable défenseur des dispositions des juges, lui promit tout ce qu'elle exigea de lui, et ne tint aucune de ses promesses. Le guichetier lui ayant apporté une première liste de jurés, il la prit avec un sourire dédaigneux, la présenta à la lumière et en alluma sa pipe. Les guichetiers, qu'il avait intéressés malgré leur barbarie, firent croire qu'on avait oublié de remettre cette liste, et le jugement fut renvoyé à un autre jour. Il en reçut bientôt après une autre, et n'en fit pas beaucoup plus de cas. Je ne sais quelle raison fit encore différer le jugement. Enfin on lui en envoya une troisième, et elle servit encore à allumer sa pipe. Cependant plusieurs prisonniers se réunirent pour persuader à Gosnay que ce serait une extravagance de sa part de ne pas chercher à se conserver pour une femme charmante qui l'aimait pour lui-même, plutôt que de persister à courir à une mort inutile même à ceux dont il avait embrassé la cause.

Gosnay parut nous écouter, et nous promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour se rendre les juges favorables. Nous l'engageâmes à venir déjeuner avec nous le lendemain, avant de monter au tribunal. Il ne devait y paraître qu'à onze heures. Je n'ai vu de ma vie de gaieté plus franche : Gosnay ne cessa de faire des folies; mais tout était naïf, il n'y avait rien de forcé. Quand l'heure fut arrivée, il nous embrassa tendrement et nous dit en riant : « Vous m'avez donné un bon déjeuner dans ce monde, je vais vous faire préparer à souper dans l'autre; donnez-moi vos ordres. » Il suivit les gendarmes qui l'attendaient.

Ni l'accusateur public ni le président du tribunal ne parurent suivre à son égard le système de persécution qui leur servait de règle dans la plupart des affaires; mais Gosnay, au lieu de nier aucun des faits dont il fut accusé, au lieu de saisir aucune des réponses qui lui furent indiquées, s'accusa de tout, donna à tous les délits qu'on lui reprocha une intention positive. Lorsque son défenseur voulut prendre la parole en sa faveur, il lui dit : « Monsieur le défenseur officieux, il est inutile de me défendre; et toi, accusateur public, fais ton métier : ordonne qu'on me mène à la guillotine. »

Il y fut effectivement conduit. Nous le vîmes repasser dans la cour avec un air triomphant. Quand il fut attaché sur la charrette, il appela un guichetier nommé Rivière, qui avait eu beaucoup de complaisance pour lui dans sa prison, et le pria de lui donner un peu d'eau-de-

vie et de boire le reste dans le même verre. « Je croirais, lui dit-il, que vous m'en voudriez, si vous n'aviez pas cette complaisance. » Sa constance, sa gaieté même, ne se démentirent pas un instant.

(Beaulieu, *Essais historiques.*)

Le jour où elle fut condamnée, Mme Roland s'était habillée en blanc et avec soin ; ses longs cheveux noirs tombaient épars jusqu'à sa ceinture. Elle eût attendri les cœurs les plus féroces; mais ces monstres en avaient-ils un? D'ailleurs elle n'y prétendait pas. Elle avait choisi cet habit comme symbole de la pureté de son âme. Après sa condamnation, elle repassa dans le guichet avec une vitesse qui tenait de la joie. Elle indiqua par un signe démonstratif qu'elle était condamnée à mort. Associée à un homme que le même sort attendait, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en donner, avec une gaieté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres à plusieurs reprises (1).

A la place du supplice, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, et prononça ces paroles mémorables : « O Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » (Riouffe, *Mémoires.*)

Les yeux de Valazé avaient je ne sais quoi de divin. Un sourire doux et serein ne quittait pas ses lèvres, il jouissait par avant-goût de sa mort glorieuse. On voyait qu'il était déjà libre, et qu'il avait trouvé dans une grande résolution la garantie de sa liberté. Je lui disais quelquefois : « Valazé, que vous êtes friand d'une si belle mort, et qu'on vous punirait en ne vous condamnant pas! » Le dernier jour avant de monter au tribunal, il revint sur ses pas pour me donner une paire de ciseaux qu'il avait sur lui, en me disant : « C'est une arme dangereuse; on craint que nous n'attentions sur nous-mêmes. » L'ironie digne de Socrate avec laquelle il prononça ces mots produisit sur moi un effet que je ne démêlai pas bien; mais, quand j'appris que ce Caton moderne s'était frappé d'un poignard qu'il tenait caché sous son manteau, je n'en fus pas surpris, et je crus que je l'avais deviné.

(Riouffe, *Mémoires.*)

Je n'ai vu qu'un seul homme donner des marques de pusillanimité, ce fut M. du Châtelet. Il arriva des Madelonnettes dans un pitoyable état d'ivresse. On le jeta sur un grabat, où il passa la nuit. Le lendemain, il avait retrouvé sa raison, et n'y gagnait guère. Il colportait çà et là ses plaintes, ses larmes, ses regrets, et paraissait stupéfait de ne rencontrer personne disposé à se mettre à l'unisson avec lui. Il se présenta à la grille des femmes, et là, comme ailleurs, il pleurait et marmottait des lamentations. Une fille, plus que fille, le regarde comme un objet nouveau, et se fait expliquer ce qu'il est. Mieux instruite, elle s'approche et lui dit : « Fi donc ! vous pleurez ; sachez, monsieur le duc, que ceux qui n'ont pas de nom en acquièrent un ici, et que ceux qui en ont un doivent savoir le porter. » On devine que le personnage de qui partait cette verte leçon était une aristocrate, et rien de si vrai. On demandera où diable l'aristocratie allait se nicher? Elle s'est nichée là, chez une malheureuse fille des rues, qui soutint jusqu'au bout son rôle avec un genre d'héroïsme dont n'auraient été susceptibles aucune des virtuoses des salons de Coblentz.

Elle s'appelait Églé, et était âgée de dix-sept à vingt ans; elle logeait depuis deux ans rue Fromenteau, où elle était descendue d'un galetas du faubourg Saint-Antoine. Une âme s'était conservée forte dans ce corps flétri par mille souillures; Églé détestait le nouvel ordre de choses, et

(1) Voici comme Alissan de Chazet rapporte cet épisode dans ses *Mémoires* : « Mme Roland fut conduite au supplice le même jour qu'un administrateur du Trésor, qui mourut en femme, tandis que madame Roland mourut en homme. Elle cherchait à ranimer son courage par ses exhortations et ses discours philosophiques; ayant remarqué que tous ses efforts étaient inutiles, elle lui dit : « Permettez que je vous cède mon tour, passez le premier, vous n'auriez pas la force de me voir mourir. » Son compagnon d'infortune ne croyait pas pouvoir accepter sa proposition; elle insista, et lui dit. « Comment! vous faites des façons! Ce n'est pas bien : vous êtes trop galant pour ne pas accorder à une femme sa dernière prière; laissez-moi vous faire les honneurs de l'échafaud. » Il consentit enfin; elle l'encouragea du geste et de l'œil, et mourut sans proférer une plainte, et en jetant des regards de dédain sur les oisifs qui étaient venus épier son âme à ses derniers moments. »

ne s'en cachait pas. Elle publiait ses opinions au coin des rues, et en accompagnait le développement de propos et de cris séditieux. La police l'avait fait arrêter et conduire à la Conciergerie, avec une de ses compagnes à qui elle avait inculqué son poison aristocratique et la rage de le répandre. Chaumette avait eu le projet de faire traduire ces deux malheureuses au tribunal en même temps que la reine, et de les envoyer toutes trois à la mort sur la même charrette. Rien ne s'accordait mieux avec son fameux procès-verbal, et il faut convenir que ce forçat, devenu procureur de la commune de Paris, ramait avec assez de suite. Les comités du gouvernement d'alors trouvèrent quelque inconvénient à cette gaieté ; il fut décidé que Marie-Antoinette d'Autriche irait seule à la mort, et on réserva la pauvre Églé pour une meilleure occasion.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la mort de la reine, et il est probable qu'Églé et sa compagne auraient pu se faire oublier, si la première avait gardé la retenue la plus ordinaire; mais elle aurait trouvé de la honte à dissimuler ou seulement à retenir sa pensée, et elle y donnait un essor tellement séditieux au milieu de la Conciergerie, que Fouquier voulut en finir avec elle. On ne se donna pas la peine de dresser un nouvel acte d'accusation contre ces deux filles ; on retrouva celui qui avait été préparé lors du projet de Chaumette, et il fut signifié dans sa simplicité première, en sorte qu'Églé et sa compagne se trouvaient textuellement et précisément accusées d'avoir été d'intelligence avec la veuve Capet, et d'avoir conspiré avec elle contre la souveraineté et la liberté du peuple. Je l'ai lu, et je l'atteste.

Églé était fière de son acte d'accusation, mais indignée des motifs qu'il renfermait. Elle ne pouvait pas concevoir qu'on pût mentir d'une manière aussi bête, et lançait contre le tribunal de ces sarcasmes grivois qui avaient bien leur mérite, mais dans sa bouche seulement. Je l'interrompais au milieu de l'une de ces philippiques, et je lui disais : « Malgré tout cela, ma chère Églé, si on t'eût conduite à l'échafaud avec la reine, il n'y aurait pas eu de différence entre elle et toi, et tu aurais paru son égale. — Oui, me répondait-elle; mais j'aurais bien attrapé mes coquins. — Et comment cela? — Comment? au beau milieu de la route, je me serais jetée à ses pieds et ni le bourreau ni le diable ne m'en auraient fait relever. »

Devant le tribunal, Églé avoua les propos et les exclamations royalistes qu'on lui imputait ; mais quand on arriva à l'article de sa complicité avec la reine : « Pour cela, dit-elle en levant les épaules, voilà qui est beau, et vous avez, par ma foi, de l'esprit. Moi, complice de celle que vous appelez la veuve Capet, et qui était bien la reine malgré vos dents; moi, pauvre fille qui gagnais ma vie au coin des rues et qui n'aurais pas approché un marmiton de sa cuisine! Voilà qui est digne d'un tas de vauriens et d'imbéciles tels que vous. » Malgré cette sortie, Églé obtint de la faveur au tribunal. Un juré observa que probablement l'accusée était ivre lorsqu'elle avait tenu les propos qu'on lui imputait, puisque dans le moment même, elle n'était pas de sang-froid ; et quelques autres jurés, anciennes connaissances de l'accusée, appuyaient l'observation. Églé repoussa avec le même front et les protecteurs et les motifs de la protection ; elle soutint que s'il y avait quelqu'un d'ivre dans l'honorable assistance, ce n'était point elle ; et pour prouver qu'elle avait tenu à dessein et de sang-froid les propos qu'on lui imputait, elle se mit en devoir de les reproduire dans toute leur vérité, et il fallut prendre des précautions sérieuses pour lui imposer silence. On la força de s'asseoir, et le tribunal passa à sa compagne. Celle-ci trouva dans les jurés la même sensibilité, sans doute à cause de la même connaissance. Moins décidée qu'Églé, elle hésitait et acceptait le brevet d'ivresse qui devait la sauver de la mort. Églé indignée rompit le silence, et cria à sa compagne que sa faiblesse était un crime, et qu'*elle se déshonorait* (le mot est précieux). Elle la rappela au courage et à la vérité. Celle-ci, confuse et tremblante en face d'Églé plus encore que devant les juges, abjura un moment d'erreur, confessa qu'elle aussi s'était rendue coupable de sang-froid. Le tribunal mit une juste différence dans sa décision; il envoya Églé à l'échafaud comme une aristocrate incorrigible, et se contenta d'enfermer pour quelque vingtaine d'années sa compagne à la Salpêtrière. A la lecture du juge-

ment, Églé entendit en souriant les dispositions qui la déclaraient convaincue du crime de contre-révolution et la condamnaient à la mort; mais quand on en vint à l'article de la confiscation de ses biens : « Ah ! voleur, dit-elle au président, c'est là que je t'attendais. Je t'en souhaite de mes biens ! Je te réponds que ce que tu en mangeras ne te donnera pas d'indigestion. » Églé, en descendant du tribunal, plaignait sa compagne de sa conduite, et était assez satisfaite de la sienne; elle craignait seulement d'*aller coucher avec le diable;* je rends ses termes. L'ange de cette prison, le bon M. Émery, la rassura sur cette frayeur, et elle sauta sur la charrette avec la légèreté d'un oiseau.

(Beugnot, *Mémoires.*)

Au début du règne de Nicolas Ier, plusieurs conspirateurs, parmi lesquels le poëte Relieff, furent condamnés à être pendus. Relieff fut amené le premier au gibet. Au moment où, après lui avoir passé le nœud coulant, le bourreau monta sur ses épaules pour le lancer dans l'espace, la corde, trop faible, cassa, et Relieff roula sur l'échafaud ensanglanté et meurtri.

« On ne sait rien faire en Russie, dit-il en se relevant sans pâlir, — pas même tisser une corde. »

Comme les accidents de ce genre avaient pour conséquence ordinaire la grâce du condamné, on envoya au palais d'Hiver pour connaître la volonté du czar.

« Qu'a-t-il dit ? demanda Nicolas.

— Sire, il a dit qu'on ne savait pas même tisser une corde en Russie.

— Eh bien, reprit Nicolas, qu'on lui prouve le contraire. »

(Correspondant, *Souvenirs d'un page de l'empereur Nicolas.*)

Confesseur.

Charles-Quint, au tribunal de la pénitence, ne s'accusait point d'avoir péché contre les devoirs de son état. Son confesseur lui dit : « Vous venez de me dire les péchés de Charles; mais dites-moi maintenant les péchés de l'Empereur. »

(*Bibliothèque de société.*)

Une dame de la cour, se confessant au père Bourdaloue, lui demanda s'il y avait du mal à aller à la comédie et à lire des romans : « C'est à vous à me le dire, madame, répondit-il. »

(*Bibliothèque de société.*)

Une jeune dame était à confesse à un religieux. Le confesseur, après lui avoir fait plusieurs questions relatives à sa confession, parut désirer connaître celle qui se confessait; il lui demanda son nom. « Mon père, répondit la dame, mon nom n'est pas un péché. »

(*Id.*)

Confession.

Lorsque le duc de Vendôme commandait l'armée des deux couronnes en Lombardie, la désertion était considérable parmi les Italiens. En vain la peine de mort était exécutée contre les déserteurs, rien ne pouvait fixer le soldat sous ses drapeaux. A la fin, le général fit publier que tous ceux qui déserteraient seraient pendus à l'instant, et sans l'assistance d'aucun prêtre. Cette punition, comme on l'avait prévu, fit sur eux plus d'impression que la mort même. Ils auraient bien risqué d'être pendus; mais ils n'osèrent pas courir le risque d'être pendus sans confession.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Confession imprudente.

Une dame jeune et bien faite alla dans une église de religieux à dessein de s'y confesser. Elle y trouva un religieux de cette maison qui était alors seul dans une chapelle de cette église; elle se mit à genoux auprès de lui et lui dit tous ses péchés, et comme il ne lui répondit rien, elle lui demanda ensuite l'absolution : « Je ne puis pas vous la donner, lui dit le religieux, car je ne suis pas prêtre. — Vous n'êtes pas prêtre? lui dit la dame, fort surprise et fort en colère. — Non, madame, lui répondit froidement le religieux. — Je vais, lui répliqua t-elle, me plaindre à votre supérieur de ce que vous avez entendu ma confession. — Et moi, lui repartit le religieux, je vais dire de vos nouvelles à votre mari. » Sur quoi étant entré en compensation de menaces,

ils se séparèrent but à but, la dame ayant jugé sagement qu'il n'était pas de son intérêt de divulguer cette aventure (1).

(De Callières, *Des bons mots et des bons contes.*)

Confession naïve.

Un paysan étant à confesse, s'accusait d'avoir volé du foin. Le confesseur lui demandait : « Combien en avez-vous pris de bottes? Trente bottes? — Eh! non. — Combien donc? Soixante? — Oh! vraiment non, reprit le paysan, mais boutez-y la charretée; aussi bien ma femme et moi, nous devons aller quérir le reste tantôt. »

(*Bibliothèque de société.*)

Confession par procuration.

L'abbé Terrasson dit au prêtre qui vint le confesser dans sa dernière maladie : « Monsieur, je suis trop faible pour parler, je vous prie d'interroger madame Luquet, elle sait tout. » Madame Luquet était le nom de sa gouvernante. Le confesseur insista, et voulut commencer l'interrogatoire. « Voyez, lui dit-il, monsieur l'abbé, si vous avez été luxurieux dans votre vie. — Madame Luquet, ai-je été luxurieux? demanda le malade. — Un peu, monsieur l'abbé, répliqua madame Luquet. — Un peu, monsieur, » répéta le malade (2).

(Grimm, *Correspondance littéraire.*)

Confession sommaire.

La comtesse de Grolée, sœur du cardinal de Tencin, avait mené une vie fort dissipée. A l'âge de quatre-vingt-sept ans, elle tomba dangereusement malade. On lui fit sentir la nécessité de mettre ordre à sa conscience, et on amena à cet effet un vénérable religieux auprès de son lit. Tous ceux qui l'entouraient voulurent se retirer. « Non, non, dit-elle, restez : ma confession peut se faire tout haut, et ne scandalisera personne..... Mon père, j'ai été jeune, j'ai été jolie, on me l'a dit, je l'ai cru : jugez du reste. »

Il y a apparence que le confesseur ne se contenta pas d'une déclaration aussi vague, et qu'il exigea des détails plus circonstanciés.

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Confiance en soi.

Lorsque l'aile gauche des Français fut rompue, à Rocroy, on vint dire à Sirot qu'il sauvât le corps de réserve, qu'il n'y avait plus de remède, et que la bataille était perdue; il répondit sans s'ébranler : « Elle n'est pas perdue, puisque Sirot et ses compagnons n'ont pas encore combattu. »

(H. de Bessé, *Campagne de Rocroy.*)

Confiance héroïque.

Quelques courtisans, jaloux du crédit de Sura, le plus cher des favoris de Trajan, l'accusèrent de tramer des desseins contre la vie de son prince. Il arriva que ce jour-là même Sura invita l'empereur à souper chez lui. Trajan y alla, et en entrant dans la maison, il renvoya toute sa garde. Il prit les bains avant de souper, se fit raser par le barbier de Sura, se mit à table à côté de son ami, et le lendemain il dit aux accusateurs : « Il faut bien que vous confessiez vous-même maintenant que Sura n'en veut point à mes jours, puisque je les avais remis entre ses mains. »

(Dion Cassius.)

Confidence naïve.

Après la mort du père de La Chaise, le père Tellier et le père Daniel vinrent apporter au roi les clefs de son cabinet. Le roi les reçut devant tout le monde, en prince accoutumé aux pertes, loua le père de La Chaise surtout de sa bonté, puis, souriant aux pères : « Il était si bon, ajouta-t-il tout haut devant tous les courtisans, que je le lui reprochais quelquefois, et il me répondait : « Ce n'est

(1) C'est ordinairement à Santeuil qu'on impute ce trait, sur la vraisemblance duquel nous n'avons pas besoin de nous prononcer.

(2) Grimm n'a pas manqué de broder sur cette anecdote, que d'Alembert raconte d'une façon plus vraisemblable. « Sur la fin de sa vie, il perdit absolument la mémoire. Quand on lui faisait quelque question « : Demandez, répondait-il, à Mme Luquet, ma gouvernante. » Le prêtre qui le confessa dans sa dernière maladie et qui l'interrogeait sur les péchés qu'il avait pu commettre, ne tira pas de lui d'autre réponse : « Demandez à Mme Luquet. » (*Éloges des Académiciens.*)

pas moi qui suis bon, mais vous qui êtes dur. » Véritablement les pères et tous les auditeurs furent surpris du récit jusqu'à baisser la vue.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Congé.

Après son entrée dans Paris, Henri IV donna à la garnison espagnole un sauf-conduit et bonne escorte pour la conduire jusqu'à l'arbre de Guise en toute sûreté. Ceux qui l'avaient introduit dans la ville l'avaient ainsi désiré. Cette garnison sortit sur les trois heures, le jour même de l'entrée du roi, avec vingt ou trente obstinés ligueurs, qui aimerent mieux suivre les étrangers que d'obéir à leur prince naturel. Il les voulut voir sortir, et les regarder passer d'une fenêtre d'au-dessus de la porte Saint-Denis. Ils le saluaient tous, le chapeau fort bas, et avec une profonde inclination. Il rendit le salut à tous les chefs avec grande courtoisie, ajoutant ces paroles : « Recommandez-moi bien à votre maître ; allez-vous-en, à la bonne heure, mais n'y revenez pas. »

(Hardouin de Péréfixe, *Histoire de Henri IV.*)

Connaissance de soi-même.

Un officier était le favori d'un puissant ministre. Il sut si bien en profiter, qu'après avoir passé par tous les emplois de la guerre, il parvint à être maréchal de France. Il avait fort bien servi, mais n'avait par devers lui aucune action d'éclat. Un homme qui lui en voulait fit publier par les rues un imprimé qui avait pour titre : *Faits éclatants et actions héroïques de monseigneur le maréchal de...* Son nom terminait la première page, et puis c'est tout. Un homme qui était fort attaché au maréchal, acheta de ces imprimés autant qu'il en trouva. Il court chez lui, et en l'abordant tout essoufflé, « Monseigneur, lui dit-il, à la fin on rend justice à votre mérite. Voici ce qu'on publie de vous. — Voyons, » dit le maréchal. Il lit cette première page. Il tourne le feuillet, et il ne voit que du papier blanc. « Ah! monseigneur, s'écria l'étourdi qui lui montrait cette satire en blanc, ce sont des coquins, ils n'y ont rien mis. — Eh! innocent, répondit le maréchal, que voulais-tu qu'ils y missent. »

(De Montfort.)

Connaissance des personnes.

Dialogue.

Madame de... — Qui est-ce qui vient vers nous?

Mad. de C. — C'est madame de Ber...

Mad. de... — Est-ce que vous la connaissez?

Mad. de C. — Comment! vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier?

(Chamfort.)

Connaisseur.

Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel, et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même temps dans la galerie : il était impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il allait se trouver dans cet embarras, prit Coypel à part, et lui dit : « Il n'est pas décent que je me trompe en cette occasion; dites-moi de quel côté est le tableau original. » Coypel le lui indiqua, et Louis XIV, repassant, dit : « La copie et l'original sont si semblables, qu'on pourrait s'y méprendre; cependant, on peut voir, avec un peu d'attention, que celui-ci est l'original. »

(*Id.*)

Le comte de*** prétendait se connaître en tableaux. De qui est ce Christ, lui demanda un jour Louis XV, en lui montrant un superbe tableau de J. C. sur la croix? — Sire, votre majesté plaisante assurément. — Mais encore, de quel maître le croyez-vous? — Sire, à moins qu'on ne soit aveugle, qui ne voit qu'il est d'INRI? »

(*Chronique scandaleuse.*)

Conquérant battu.

Le 18 mars 1798, Bonaparte avait chez lui à dîner, à son petit hôtel de la rue Chantereine, Ducis, Collin-d'Harleville, Bernardin de Saint-Pierre, etc.

Le général, tout occupé à raconter ses campagnes d'Italie, ne se levait pas de table, quoiqu'on eût pris le café. Madame

Bonaparte avait beau lui faire des signes, il ne les voyait pas, ou, préoccupé d'autre chose, ne les comprenait pas.

Enfin Joséphine impatientée, se lève et frappe doucement sur l'épaule de son mari :

« Messieurs, dit Napoléon, je vous prends à témoin que ma femme me bat.

— Tout le monde sait, répondit Collin d'Harleville, qu'elle seule a ce privilége. »

Conquête tardive.

La belle duchesse de la Vallière, non pas la bien-aimée de Louis XIV, mais sa nièce, qui charmait le cœur de Louis XV, avait atteint son douzième lustre en se jouant de son baptistère. Sa ravissante figure faisait encore des conquêtes tant qu'elle voulait, et ce jeu l'amusait beaucoup. Un jour qu'elle était allée se promener au jardin des Tuileries, toute parée de ses charmes antédiluviens, elle vit venir à elle un amateur dépaysé, lequel se mit à lui conter fleurette, en la suivant avec une obstination passionnée, dont elle riait de très-bon cœur. Enfin elle arrive à la porte de sortie où l'attendaient ses gens; et quand l'amateur indiscret, qui l'avait prise pour une autre, voit avancer une magnifique voiture entourée de trois laquais dorés; quand il entend prononcer avec respect le nom du glorieux objet de sa déclaration en plein vent, la peur le gagne, il se prosterne, il demande pardon de son défaut de convenance : « Mais non, mais non, monsieur, reprend-elle en riant; vous ne me devez point d'excuses, c'est moi qui vous dois des remercîments. Vous m'avez fait entendre un langage auquel je n'étais plus accoutumée depuis vingt-cinq ans.

(Charles Brifaut, *Passe-temps d'un reclus.*)

Conscience littéraire.

Dans sa *Seconde Semaine*, du Bartas a essayé d'imiter le galop du cheval dans ces vers :

Le champ plat bat, abat, détrappe, grappe, attrappe
Le vent qui va devant...

Gabriel Naudé rapporte, à ce propos, que le poete, claquemuré chez lui, se mettait à quatre pattes, soufflait, gambadait et caracolait, comme pour entrer dans la peau du cheval, et trouver l'harmonie imitative dont il avait besoin (1).

Conseils importuns.

La jeune princesse de Conti m'a raconté qu'elle avait fait examiner son fils par Clément, dans son enfance, pour savoir s'il était bien constitué; il se rendit chez le prince de Conti (2) et lui dit : « Monseigneur, j'ai examiné la taille du prince qui vient de naître, il est droit; faites-le coucher sans chevet pour qu'il reste ainsi; songez quel chagrin ce serait pour la princesse de Conti, qui a fait ce prince droit, si vous le rendiez tortu et bossu. » Le prince de Conti voulut parler d'autre chose, mais Clément revenait toujours à son sujet, et disait : « Songez qu'il est droit comme un jonc, ne le rendez pas tortu et bossu, monseigneur. » Le prince de Conti ne put plus y tenir, et il s'enfuit.

(Princesse palatine, *Correspondance.*)

Conseils littéraires (*Demande de*).

Un bel esprit avait adressé à Voltaire une tragédie pour la soumettre à son jugement. Celui-ci la lut, et la posant ensuite sur la table : « La difficulté, dit-il, n'est pas de faire une tragédie comme celle-ci, mais de répondre à celui qui l'a faite. »

(Mis de Luchet, *Mémoires sur Voltaire.*)

Conseil prudent.

Le sieur Goys est un personnage jovial et plein d'esprit, qui a le talent de la pantomime au suprême degré, qui contrefait surtout l'Anglais et en a contracté la qualité de mylord Goys. Il était fort lié avec le comte Jean, beau-frère de la comtesse Dubarry. Celui-ci, au moment de la mort du roi, lui demanda conseil sur ce qu'il devait faire? « Ma foi, mon cher comte, lui dit le facétieux mylord, après s'être frotté le front, *l'écrin et des chevaux de poste.* » Le Dubarry s'indigne d'un tel avis : « Moi! fuir comme un coquin! » — Le sieur Goys se frotte encore le front :

(1) Voir plus haut, au mot *Acteurs*, la façon dont s'y prit Fleury pour jouer le rôle de Frederic II.

(2) Le prince de Conti était très-contrefait.

« Eh bien! lui répond-il, *des chevaux de poste et l'écrin.* »
(Bachaumont, *Mémoires secrets*, 1774.)

Conservateur exagéré.

M. d'Argenson, ministre, était un des plus zélés partisans des *abonnements* particuliers, en matière d'impôts. — Ayant fait part d'un projet, à ce sujet, au roi Louis XV, le prince lui dit de le communiquer au contrôleur général. Celui-ci l'écoute froidement, et dit : « Cela est fort bien ; mais que deviendront les receveurs des tailles? » Alors le ministre tournant le dos à son collègue, lui réplique : « Apparemment, monsieur, que si l'on trouvait le moyen d'empêcher qu'il y eût des scélérats, vous vous y opposeriez, en demandant ce que deviendraient les bourreaux. »
(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Considération.

Un président de la cour royale ayant obtenu des révélations très-importantes par un galérien, lui dit ! « Est-ce que tu n'as pas peur, si tes camarades apprennent que tu les as trahis, qu'ils ne te fassent un mauvais parti? — Je vous remercie bien de votre intérêt, mon président; sûrement, s'ils pouvaient soupçonner que je suis un faux frère, je passerais un mauvais quart d'heure; mais j'espère qu'ils ne se douteront de rien. — Et pourquoi l'espères-tu? — Je vas vous dire, mon président : j'ai déjà été condamné trois fois aux galères, et il n'y a rien qui donne plus de considération parmi nous. »
(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

Consigne.

L'abbé Poulle se présenta chez Sieyès et lui tira un coup de pistolet à bout portant. Une balle lui fracassa le poignet, une autre lui effleura la poitrine. Appelé en témoignage, Sieyès vit à l'audience que les penchants des juges étaient pour l'accusé. De retour chez lui, il dit à son portier : « Si Poulle revient, vous lui direz que je n'y suis pas. »
(Mignet, *Notices historiques.*)

Consolations.

Le chocolat, le thé, et le café, sont extrêmement à la mode, mais le café est préféré aux deux autres, comme un remède qu'on dit être souverain contre la tristesse. Aussi dernièrement une dame apprenant que son mari avait été tué dans une bataille : « Ah! malheureuse que je suis! dit-elle. Vite qu'on m'apporte du café. » Et elle fut aussitôt consolée.
(*Saint-Evremoniana.*)

Un laquais de monsieur Despréaux revenant de chez Boisrobert, lui apprit que sa goutte avait redoublé : « Il jure donc bien? dit M. Despréaux. — Hélas! monsieur, repartit le laquais, il n'a plus que cette consolation-là. »
(*Bolœana.*)

Consolations insuffisantes.

Un certain quidam de Vaugirard, dont je tairai le nom, étant convaincu d'avoir violé la petite fille d'un sien voisin, fut condamné par sentence dudit lieu à être pendu et étranglé. Lui, ne voulant subir la dite sentence, en appela, attendu l'incompétence des juges, et fit évoquer sa cause à la Tournelle; sur cela il fut transporté à la Conciergerie, pour en être informé à plein. Cependant un des amis du criminel se rend solliciteur de son procès, et essaya par tous moyens d'obtenir sa grâce, mais lui étant refusée, se déporta de poursuivre davantage, considérant que c'était perdre le temps. Enfin on fit venir le pauvre criminel, où, après avoir été recolé et confronté par témoins irréprochables, fut trouvé coupable; sur quoi la cour le condamna à mort. Le même jour, ce solliciteur, crotté comme un barbet qui cherche son maître, ne manqua point de se rendre au lieu du supplice, pour l'assurer qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Aussitôt que ce solliciteur fut arrivé, il monta au haut de l'échelle et s'écria : « Mon très-cher ami, j'ai employé le vert et le sec pour vous sauver la vie, mais mes soins ont été vains. Toutefois je sais que votre cause est bonne, et que l'on vous fait mourir injustement : laissez-vous pendre seulement, ne vous souciez de rien; c'est assez que je demeure ici-bas, assurez-

vous que je poursuivrai vos juges si vivement, que vous en aurez toute satisfaction, et que vous leur ferez voir que ce n'est pas à vous à qui il faut se jouer pour faire des affronts. » Cependant le pauvre homme ne laissa pas de faire un saut en l'air.

(*Facétieux Réveille-matin.*)

Un criminel italien ne pouvait se résoudre à mourir ; un confortateur lui dit qu'il fallait bien que les rois et les papes moussent : « Il est vrai, répondit le patient, mais ils ne sont pas pendus. »

(Baron de Pollnitz, *Lettres.*)

Constitution.

Bonaparte m'ayant chargé, en 1802, de rédiger ses idées pour la constitution cisalpine, je lui en présentai deux projets : l'un fort court, qui se bornait à l'érection des pouvoirs ; l'autre, mêlé de dispositions qu'on pouvait laisser à la loi. Je priais Talleyrand de conseiller au premier consul de préférer la première, et je lui disais : *Il faut qu'une constitution soit courte et...*

J'allais ajouter *claire.* Il me coupa la parole et reprit :

— ... Oui, *courte et obscure.*

(Rœderer, *Mémoires.*)

Contradictions.

Comme le maréchal de la Force était à la guerre en Flandre, son fils Castelnau fut commandé pour escorter les fourrageurs avec douze cents chevaux et dix-huit cents hommes de pied. L'y voilà en bataille ; il prononce lui-même le ban, que personne, sous peine de la vie, n'eût à sortir de son rang. Il n'eut pas plutôt achevé, qu'un lièvre vint à partir. Au lieu de retenir ses gens, il crie le premier : « Ah ! levrier ! » Tout le monde le suit ; on prend le lièvre. Après, il tâcha de rallier ses gens, et criait : « Ah ! cavalerie ! » plus fort qu'il n'avait crié : « Ah ! levrier ! » Mais il n'y eut jamais moyen, et si l'ennemi eût donné, c'était une affaire faite, tous les équipages étaient perdus.

(Tallemant des Réaux.)

M. de Garneran, premier président du parlement de Trévoux, était un magistrat savant, intègre, éclairé, mais vif, impatient, emporté même. Se trouvant à une assemblée publique de l'Académie de Lyon, dont il était membre, il annonça qu'il allait lire un discours sur la modération. On fit le plus grand silence, et il commença ainsi : « Messieurs, la modération... Fermez cette porte... Messieurs, la modération est une... Voulez-vous bien fermer cette porte... Messieurs, la modération est une vertu... Sacrebleu! Fermerez-vous cette porte (1)? »

(*Paris, Versailles, et les provinces au XVIII siècle.*)

C'était dans la nuit du 4 août, nuit où toutes les distinctions nobiliaires furent abolies. Mirabeau arrive chez lui, il entre dans un enthousiasme facile à se figurer : « Ah ! mon ami (dit-il à M. Duveyrier, jeune avocat patriote, qui l'attendait), quelle nuit ! Plus d'abus ! plus de distinction ! Les villes, les états, les plus grands noms, Montmorency, La Rochefoucauld, nous avons tous fait le sacrifice de nos priviléges sur l'autel de la patrie ! » Tout en parlant et en gesticulant, il entre dans son bain, qu'il trouve glacé. Il sonne violemment ; le valet de chambre, que le cocher avait mis au courant dans l'office, accourt et veut naturellement s'excuser : « Je puis assurer à monsieur, dit-il, que le bain est au même degré qu'hier. — Monsieur ! s'écria Mirabeau. Ah ! drôle !... Approche ici... » Il lui saisit l'oreille, et lui plongeant le visage dans l'eau : « Ah ! bourreau... j'espère bien que je suis encore monsieur le comte pour toi ! »

(Ch. Duveyrier, *Conférence.*)

Contrariétés (*Peur des*).

Mme de Chalais s'aime tellement qu'elle s'évanouit si elle vient seulement à souhaiter quelque chose qu'elle ne puisse avoir. On n'oserait lui dire qu'une personne de sa connaissance est partie ; elle songerait aussitôt qu'elle ne pourrait la voir, s'il lui en prenait envie.

Quand elle trouve quelque viande à

(1) Gabriel Peignot, dans son *Predicatoriana*, met cette anecdote sur le compte d'un predicateur.

son goût, ses gens sont faits à lui en garder un peu, de peur que, s'en ressouvenant, il ne lui vienne envie d'en manger. Si on la convie à dîner, ils ne le lui disent que le lendemain, quand elle se lève, car cela l'inquiéterait toute la nuit ; ainsi ils répondent pour elle, et puis ils lui signifient qu'elle dîne en ville, et qu'il faut se dépêcher.

Une fois elle avait prêté un livre ; ses gens le furent redemander le soir, disant : « Si Madame a envie de lire dans ce livre, et qu'elle ne le trouve pas, elle sera malade. »

(Tallemant des Réaux.)

Contrastes.

Amrou était un prince d'Orient très-magnifique ; il ne fallait pas moins de trois cents chameaux pour porter seulement l'attirail de sa cuisine, lorsqu'il était en campagne. Le jour qu'il fut vaincu et arrêté prisonnier par Ismaïl, il vit près de lui le chef de sa cuisine, qui ne l'avait pas abandonné, et lui demanda s'il n'avait rien à lui donner pour manger. Le cuisinier, qui avait un peu de viande, la mit aussitôt sur le feu, dans une marmite, et alla chercher quelque autre chose pour régaler son maître dans sa disgrâce le mieux qu'il lui serait possible. Cependant un chien, qui vint là par hasard, mit la tête dans la marmite pour prendre la viande ; mais en relevant la tête, l'anse de la marmite lui tomba sur le cou, et il fit ce qu'il put pour se dégager. Ne pouvant en venir à bout, il prit la fuite et emporta la marmite. A ce spectacle, Amrou ne put s'empêcher de faire un éclat de rire malgré sa disgrâce ; et un des officiers qui le gardaient, surpris de ce qu'un roi prisonnier pouvait rire, lui en demanda le sujet. Il répondit : « Ce matin trois cents chameaux ne suffisaient pas pour le transport de ma cuisine, et cette après-dînée vous voyez qu'un chien n'a pas de peine à l'emporter. »

(L'abbé Bordelon, *Diversités curieuses.*)

A la représentation d'*Irène*, qui fut le dernier triomphe de Voltaire, on plaça sur l'avant-scène le buste du poëte ; il était entouré par tous les acteurs de la tragédie, portant encore l'habit de leurs rôles, par les gardes qui figuraient dans la pièce, par la foule de tous ceux des spectateurs qui avaient pu s'introduire sur le théâtre ; et ce qu'il y eut d'assez singulier, c'est que l'acteur qui vint poser une couronne sur ce buste était encore avec le costume d'un moine, celui de Léonce, personnage de la tragédie.

(Comte de Ségur, *Mémoires.*)

Lamartine, vieilli, s'habillait encore comme dans sa jeunesse : avec une redingote étroite qui le serrait à la taille et un pantalon collant. Lorsque l'Académie française reçut M. de Laprade en séance solennelle, M. de Lamartine voulut assister au début de son fidèle élève. Il vint s'asseoir au milieu de ses collègues, déjà cassé, courbé et blanchi.

Or, il arriva qu'au début de la séance, comme il finissait de prendre une prise de tabac et qu'il se penchait pour se moucher dans un foulard à carreaux, M. de Laprade se tourna vers lui et le désigna à l'assemblée par cette périphrase toute poétique :

« L'amant d'Elvire ! »

Tout le monde sourit, et M. de Lamartine, seul, garda son sérieux.

(Lockroy, *Indépend. belge.*)

Contrebande.

En arrivant à Besançon, j'apprends par une lettre de mon père que ma malle a été saisie et confisquée aux Roussels, bureau de France, sur les Frontières de la Suisse. Effrayé de cette nouvelle, j'emploie les connaissances que je m'étais faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation ; car, bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvais concevoir sur quel prétexte on l'avait pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyais à Chambéry un vieux Lyonnais, fort bon homme, appelé M. Duvivier. Il avait vécu dans le monde, il avait des talents, quelque savoir, de la douceur, de la politesse ; il savait la musique ; et comme j'étais de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence, au milieu des ours mal léchés qui nous entouraient. Il avait à Paris des correspondances qui lui fournissaient ces petits riens, ces nouveautés éphémères, qui

courent on ne sait pourquoi, qui meurent on ne sait comment, sans que jamais personne n'y repense quand on a cessé d'en parler. Comme je le menais quelquefois dîner chez maman (Mme de Warens), il me faisait sa cour en quelque sorte, et, pour se rendre agréable, il tâchait de me faire aimer ces fadaises. Malheureusement, un de ces maudits papiers resta dans la poche de veste d'un habit neuf que j'avais porté deux ou trois fois pour être en règle avec les commis. Ce papier était une parodie janséniste assez plate de la belle scène du *Mithridate* de Racine. Je n'en avais pas lu dix vers, et l'avais laissé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui me fit confisquer mon équipage. Les commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, supposant que cet écrit venait de Genève pour être imprimé et distribué en France, ils s'étendaient en saintes invectives contre les ennemis de Dieu et de l'Église, et en éloges de leur pieuse vigilance, qui avait arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouvèrent sans doute que mes chemises sentaient aussi l'hérésie, car, en vertu de ce terrible papier, tout fut confisqué, sans que jamais j'ai eu ni raison ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adressa demandaient tant d'instructions, de renseignements, de certificats, de mémoires, que, me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner.

(Rousseau, *Confessions*.)

Napoléon, tout absolu qu'il fût, avait de grandes faiblesses pour ses vieux soldats. Il supportait d'eux des choses étranges. Un jour (c'était au retour de la campagne de Prusse), un général d'artillerie de la garde, Soulès, veut traverser le Rhin avec soixante caissons remplis de marchandises de contrebande. Il n'y avait pas de crime plus odieux au maître. Les douaniers insistent et veulent ouvrir les caissons de force. Le général met sa contrebande sous la protection d'un régiment, et déclare qu'il *jettera* les douaniers dans le Rhin... Grand tumulte. Les douaniers sont mis en déroute ; mais leur chef écrit à Paris et se plaint du général contrebandier. Napoléon ne fit qu'en rire. « Je te le passe aujourd'hui, dit-il à Soulès en lui pinçant l'oreille ; mais si tu recommences je te ferai fusiller. »

(Assolant, *Campagne de Russie*.)

Voltaire, arrivant de Ferney à Paris, en 1779, fut arrêté aux barrières par les commis des fermes. Ils lui demandèrent s'il n'avait rien dans sa voiture qui fût sujet aux droits. « Messieurs, leur répondit-il, il n'y a que moi ici de contrebande. »

(*Alman. littér.*)

Un contrebandier a joué un tour plaisant à la ferme générale. Depuis plusieurs années, il sortait de Paris en carrosse comme pour aller à une maison de campagne et revenait tous les soirs. Alors il mettait derrière sa voiture deux laquais habillés l'un comme l'autre. Un de ces deux laquais était d'osier et creux. On le remplissait tous les jours d'une grande quantité de marchandises prohibées. Lorsqu'on arrivait à la barrière, le laquais qui n'était pas d'osier, descendait pour ouvrir la portière aux commis, qui, accoutumés à voir le maître de la voiture, ne se donnaient pas la peine d'examiner ce qu'elle contenait, et se contentaient d'un léger coup d'œil. Le laquais postiche restait derrière ; et l'autre, après l'examen fait ou censé fait, remontait à son côté. Il y avait longtemps que cet homme faisait heureusement ce métier-là ; mais il a été découvert et mis en prison.

(*Choix d'anecdotes*.)

Contrepetterie.

Les grammairiens appellent *contrepetterie* une espèce de plaisanterie qui consiste à échanger les initiales des mots d'une phrase. Rabelais en a mis quelques-unes aux chapitres XVI et XXI du livre II de Pantagruel. On ne peut pas les transcrire ; mais voici deux exemples tirés du livre de Tabourot. (*Bigarrures et touches du sieur des Accords*) :

Un sot pâle,
Un pot sale.
Il le dit à deux femmes,
Il le fit à deux dames.

Ces sortes d'altérations sont quelquefois faites involontairement, comme par cet

acteur qui devait dire *sonnez, trompettes*, et qui s'écria : « Sonnettes, trompez. » Un autre n'avait que cet hémistiche à prononcer : « C'en est fait, il est mort. » Mais, troublé par l'émotion inséparable d'un premier début, il ne manqua pas de dire : « C'en est mort, il est fait. » La langue a fourché à bien d'autres. Un témoin, en cour d'assises, dit avoir vu un homme « qui fumait sa *porte* sur le pas de sa *pipe*. »

Contributions de guerre.

En 1815, le général comte de Bübna vint un jour trouver M. de Lavalette, maire de Grenoble, à la tête de tout son état-major. « Monsieur le maire, lui dit le général autrichien, je viens vous annoncer que votre ville est frappée d'une contribution de guerre de 40,000 fr. » Le maire de se récrier, observant que la ville n'avait pas d'argent, et que du reste les alliés y étant entrés en vertu d'un traité, ils n'avaient pas le droit de se livrer à de pareilles exactions. « Monsieur le maire, reprit alors le comte de Bübna en prenant une attitude superbe, je vous donne deux heures pour trouver cette somme, et si vous ne vous la procurez pas, dans deux heures je mets la ville au pillage. — Deux heures, monsieur le comte, deux heures !... c'est trop long, répondit le maire en bondissant ; moi, je vais immédiatement faire sonner le tocsin, et, dans deux heures, il ne restera pas un Autrichien vivant dans les rues de Grenoble. » Le général de Bübna, se retournant alors vers ses officiers, échangea avec eux quelques paroles rapides, en allemand, bien entendu ; puis, s'adressant à M. de Lavalette : « Monsieur, lui dit-il d'un ton moins impérieux, il paraît qu'on nous a trompés sur l'état des finances de la ville ; nous renonçons à la contribution de guerre que nous vous réclamions. »

(*Impartial dauphinois.*)

Conversation édifiante.

Quand le maréchal de Bassompierre acheta Chaillot, la reine mère lui dit : « Eh ! pourquoi avez-vous acheté cette maison ? C'est une maison de bouteille. — Madame, dit-il, je suis Allemand. — Mais ce n'est pas être à la campagne, c'est le faubourg de Paris. — Madame, j'aime tant Paris que je n'en voudrais jamais sortir. — Mais cela n'est bon qu'à y mettre des *demoiselles*. — Madame, j'y en mènerai. »

(Tallemant des Réaux.)

Conversation obscure.

Un jour, la reine (Marie-Thérèse, femme de Louis XIV), après avoir causé une demi-heure avec le prince Egon de Furstenberg, me prit à part et me dit : « Avez-vous entendu M. de Strasbourg ? Je ne l'ai pas compris. » Un moment après, l'évêque me dit : « Votre altesse a-t-elle entendu ce que la reine m'a dit ? Je n'en ai pas compris un mot. » Je lui dis : « Pourquoi avez-vous donc répondu ? » Il dit : « Je pensais qu'il serait impoli de faire voir que je ne comprenais pas la reine. »

(Madame, duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Conversation impériale.

C'était en septembre 1808.

Le 103e régiment d'infanterie de l'armée française s'éloignait du château d'Erfurt ; la ville était remplie d'étrangers, accourus en foule pour contempler les traits du conquérant. Napoléon avait à ses côtés l'empereur Alexandre, le roi de Saxe, le roi de Wurtemberg, le grand-duc Constantin, le prince Guillaume de Prusse, etc. Il venait de passer une grande revue, et il rentrait au palais. Parmi les uniformes resplendissants des officiers, vous auriez pu remarquer un homme portant le costume civil et qui paraissait avoir dépassé la cinquantaine. Cet étranger monta les escaliers du palais côte à côte avec le maréchal Lannes, qui le présenta au chambellan, en disant :

« Par ordre de l'empereur, M. de Gœthe. »

Cinq minutes après, le grand poëte allemand se trouvait en présence de Napoléon. Sa Majesté déjeunait : elle était assise auprès d'une grande table ronde couverte de livres et de papiers. Les ministres et les membres de la maison impériale étaient présents.

Gœthe s'inclina profondément.

« Votre nom est Gœthe ? » demanda brusquement l'empereur.

Le poëte s'inclina en signe d'adhésion.

« Quel âge avez-vous?

— Soixante ans, sire.

— Quelles tragédies avez-vous écrites?

— *Iphigénie*, *Egmont*, *Torquato Tasso*.

— Vous avez vu hier soir mon théâtre. Que dites-vous de mes acteurs?

— Un ensemble admirable, une parfaite harmonie.

— Je suis heureux d'apprendre que mes acteurs sont aimés en Allemagne. *Mahomet* a été bien joué; mais cette pièce n'est pas naturelle, elle est fausse, entièrement fausse.

— Je l'ai traduite, sire.

— Vraiment? Cela prouve que votre critique diffère de la mienne. J'ai lu votre *Werther*. Vous êtes directeur du théâtre de Weimar?

— Oui, sire.

— J'aimerais à voir jouer des acteurs allemands. Après-demain j'irai voir le champ de bataille d'Iéna avec l'empereur de Russie; de là je me rendrai à Weimar; dites au grand-duc que je veux voir son théâtre. Talma et Duchesnois iront aussi. — Duroc! »

Le maréchal s'avance.

« Comment les choses vont-elles en Pologne? Je n'ai reçu aucune nouvelle de Soult. Faites un relevé de la population de ce pays, de ses ressources pécuniaires, de ses récoltes et de ses moyens de subsistance pour alimenter un corps d'armée de 80,000 hommes. — Monsieur de Gœthe!

— Sire!

— Que pensez-vous de Talma?

— C'est un artiste sublime; c'est l'incarnation de la tragédie.

— Aimeriez-vous faire sa connaissance?

— J'en serais très-heureux, et...

— Attendez... Talma a l'habitude de venir me voir chaque jour après déjeuner. — Talleyrand!

— Sire!

— Approchez. J'ai reçu de Fouché un rapport qui n'est pas du tout à votre avantage. »

L'empereur se leva de table et se dirigea vers l'embrasure d'une fenêtre; il causa avec Talleyrand pendant plusieurs minutes avec beaucoup d'animation.

Pendant ce temps, le chambellan s'avança et annonça :

« Sa Majesté le roi de Wurtemberg! »

L'empereur se retourna froidement du côté du chambellan :

« Je suis en affaires... affaires très-pressées. J'aurai le plaisir de voir Sa Majesté ce soir au théâtre. »

Napoléon revint causer avec Talleyrand.

Le chambellan reparut de nouveau, et il annonça :

« L'acteur Talma!

— Qu'il entre, fit l'empereur. Lannes, je passerai demain en revue le 44e et le 103e de ligne. Placez au premier rang le soldat Giraud, de la 6e compagnie du 103e. Il était à Marengo dans la 32e demi-brigade; je veux lui parler; il aura la croix. Les troupes doivent être en grande tenue; la revue aura lieu à cinq heures. — Talma, quel est votre programme pour ce soir?

— *Cinna*, ou *Andromaque*, ou *Britannicus*. Votre Majesté n'a qu'à ordonner et...

— Non, je veux voir la *Mort de César*. Bonjour, messieurs. »

Et Gœthe et Talma se retirèrent.

(*Le Standard*.)

Conversation politique.

Rivarol se plaisait à raconter que, pendant l'émigration, en 1792, deux évêques très-âgés se promenaient ensemble au parc de Bruxelles, tous les deux appuyés sur leurs cannes à pomme d'or et à bec de corbin long. L'un d'eux, après un long silence, dit à l'autre : « Monseigneur, croyez-vous que nous soyons cet hiver à Paris? » L'autre reprit d'un ton fort grave : « Monseigneur, je n'y vois pas d'inconvénients (1). »

Conversion.

M. de Rancé était un des amants de la duchesse de Montbazon, et on prétend que la mort de cette dame fut un des principaux motifs de sa conversion et de sa retraite. Mme de Montbazon mourut de la petite vérole dans une maison de campagne. L'abbé, qui était parti de Paris sur la première nouvelle de sa maladie, arrive dans cette maison : ne trouvant personne à l'entrée, il monte dans l'appartement de la duchesse par

(1) Chateaubriand rapporte la même conversation; mais il en transporte la scène à Londres, au commencement de la Terreur. (V. *Mémoires d'outre-tombe*.)

un degré dérobé qu'il connaissait, et le premier objet qui se présente à sa vue fut la tête de Mme de Montbazon, qu'on avait coupée pour la pouvoir mettre dans un cercueil de plomb qui se trouva trop court. Cela fit une impression si vive sur lui qu'il renonça au monde pour entrer à la Trappe.

(Saint-Évremond, *Conversation du maréchal d'Hocquincourt.*)

Convertisseur converti.

Perrault dit, dans ses *Hommes illustres*, que le père de Molière, fâché du parti que son fils avait pris d'aller dans les provinces jouer la comédie, le fit solliciter inutilement par tout ce qu'il avait d'amis de quitter cette pensée. Enfin, il lui envoya le maître chez qui il l'avait mis en pension pendant les premières années de ses études, espérant qu'il pourrait le ramener à son devoir ; mais bien loin que ce bonhomme lui persuadât de quitter la profession, le jeune Molière lui persuada de l'embrasser lui-même, et d'être le docteur de leur comédie ; lui ayant représenté que le peu de latin qu'il savait le rendrait capable d'en faire le personnage, et que la vie qu'ils mèneraient serait bien plus agréable que celle d'un homme qui tient des pensionnaires.

(Cousin d'Avallon, *Molierana.*)

M. Despréaux rencontrant un jour Chapelle au Palais, lui parla à cœur ouvert de son principal défaut : « Hé quoi ! lui dit-il, ne reviendrez-vous point de cette fatigante crapule qui vous tuera à la fin ? Encore, si c'était toujours avec les mêmes personnes, vous pourriez espérer de la bonté de votre tempérament de tenir bon aussi longtemps qu'eux ; mais quand une troupe s'est outrée avec vous, elle s'écarte : les uns vont à l'armée, les autres à la campagne, où ils se reposent ; et pendant ce temps-là une autre compagnie les relève ; de manière que vous êtes nuit et jour à l'atelier ? Vos amis ne vous ont plus d'obligation quand vous leur donnez de votre temps pour se réjouir avec vous, puisque vous prenez le plaisir avec le premier venu qui vous le propose, comme avec le meilleur de vos amis. Je pourrais vous dire encore que la religion, votre réputation même, devraient vous arrêter, et vous faire faire de sérieuses réflexions sur votre dérangement. — Ah ! voilà qui est fait, mon cher ami, je vais entièrement me mettre en règle, répondit Chapelle, la larme à l'œil, tant il était touché ; je suis charmé de vos raisons, elles sont excellentes, et je me fais un plaisir de les entendre. Mais, dit-il, je vous écouterai plus commodément dans le cabaret qui est ici proche ; entrons-y, mon cher ami, et me faites bien entendre raison, car je veux revenir de tout cela. » M. Despréaux, qui croyait être au moment de convertir Chapelle, le suit, et, en buvant un coup de bon vin, lui étale une seconde fois sa rhétorique ; mais le vin venait toujours, de manière que ces messieurs, l'un en prêchant et l'autre en écoutant, s'enivrèrent si bien qu'il fallut les reporter chez eux.

(Grimarest, *Vie de Molière.*)

Convictions (*Fidélité aux*).

Milton, après le rétablissement de Charles II, était dans le cas de reprendre une place très-lucrative qu'il avait perdue ; sa femme l'y exhortait ; il lui répondit : « Vous êtes femme, et vous voulez avoir un carrosse ; moi, je veux vivre et mourir en honnête homme. »

(Chamfort.)

Convive altéré.

Un jour que Chapelle dînait en nombreuse compagnie avec M. le marquis de M***, dont le page, pour tout domestique, servait à boire, il souffrait de n'en point avoir aussi souvent que l'on avait accoutumé de lui en donner ailleurs ; la patience lui échappa à la fin. « Eh ! je vous prie, marquis, dit-il à M. de M**, donnez-nous la monnaie de votre page. »

(Grimarest, *Vie de Molière.*)

Convive en retard.

Quand le cardinal Fesch, qui vivait très-retiré dans son hôtel du Mont-Blanc, avait des invitations à faire pour ses dîners d'apparat, il ouvrait l'*Almanach impérial*, et choisissait à peu près au hasard dans le sénat, le corps législatif et le conseil d'État, la magistrature et le haut clergé.

Quarante personnes avaient été invitées

pour l'un de ces dîners, et trente-neuf convives étaient réunis dans les salons du cardinal. Il était sept heures et demie, et l'on ne se mettait point encore à table. Le cardinal paraissait inquiet. La faim allongeait toutes les figures.

« Vous attendez encore quelqu'un, monseigneur? » se hasarde à dire l'un des convives.

« Oui, j'attends un respectable sénateur. »

Une demi-heure s'écoule... le même convive revient au cardinal.

— « Monseigneur, le respectable sénateur est peut-être malade?

— Oh non! il me l'aurait fait dire. »

Une nouvelle demi-heure se passe.

« Mais, monseigneur, quel est donc ce respectable sénateur?

— C'est M. le comte de Laville-Lerma.

— Mais, monseigneur, il est mort depuis un an! »

(Le comte Réal, *Indiscrétions*.)

Convulsionnaires (*Les*).

Pendant la semaine sainte, les principaux personnages de la secte des convulsionnaires ont fait voir, dans une maison particulière, à nombre de personnes attirées par le fanatisme ou la curiosité, une fille qui s'exposait aux épreuves les plus cruelles en apparence, pour le soutien de son parti : on commençait à lui frapper la poitrine avec une grosse bûche, on lui traversait le corps d'une épée, on la jetait dans le feu, et l'on finissait par la crucifier en lui perçant les pieds et les mains avec de gros clous. Tout ce que l'on raconte d'Apollonius de Thyane, tout ce que Petis de Lacroix rapporte des sectateurs de Sabato-Feri, dans ses *Mémoires turcs*, n'approche pas, dit-on, des prétendues merveilles opérées par ces charlatans. Le commissaire de Rochebrune et l'exempt Émeri, qui ont assisté incognito à ces exercices de souplesse, en ont terminé la représentation le vendredi saint, par un ordre du lieutenant de police, qui enjoignait de conduire tous les acteurs en prison, ce qui a été exécuté sur-le-champ. Ces horreurs commençaient à faire impression sur les esprits faibles; mais ce qui doit étonner davantage, c'est que des gens éclairés en aient été les dupes eux-mêmes. M. de la Touche, ex-jésuite, auteur de la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, n'est mort, à ce qu'on assure, que d'un saisissement occasionné par cet affreux spectacle; si cela est, on a bien fait, pour l'honneur de sa mémoire, d'attribuer sa mort à une fluxion de poitrine.

(Favart, *Mémoires*, 1761.)

M. Hérault était lieutenant de police, lorsqu'un homme arriva devant lui, et là, sanglotant, se frappant la poitrine, il s'accusa d'être en train de tuer le roi. « Comment! de tuer le roi, misérable? et de quelle façon, s'il vous plaît. Emploie-t-on le poison, le fer? — Non, monseigneur, le miracle vient de plus haut; c'est le bienheureux saint Pâris qui se charge de l'affaire. Voici de quelle façon : Nous, nos frères et nos sœurs, après des délibérations mûres, nous sommes tombés d'accord que la France ne sera florissante, pacifiée, riche et respectée, qu'après l'abolition de la constitution *Unigenitus*, et le retrait des cent une propositions extraites de Jansénius. Or, pour arriver à un tel résultat, il convient d'appeler au trône le puissant, le fort, le second Cyrus, le deuxième Alexandre, le parangon des princes, l'élu des monarques, en un mot, monseigneur le duc d'Orléans, — si chaste, qu'il va en ville sans culotte; si habile, qu'il a démoli la mort. Mais comme, d'un autre côté, le trône est occupé par le fils de la bête, on a prié le bienheureux Pâris de nous débarrasser de celui-ci; on a fait une figure de cire de la hauteur naturelle de ce Nemrod de Louis XV; on l'a fichée, toute droite, dans un vaste tonneau, bien enfoncé en terre, et chaque jour, ceux de nos frères et consœurs en état de grâce, s'en vont lâcher leur eau dans le baquet, qu'on remue soigneusement avec l'os de l'avant-bras gauche du très-saint diacre. Il est passé en article de foi, en vertu des révélations faites à la consœur Françoise, que lorsque ce liquide humain aura dépassé la tête de la poupée, celle-ci, privée d'air, disparaîtra, et le prétendu roi Louis XV, en même temps, suffoqué par ses vices, expirera. Je suis du nombre de ceux dont l'urine bénite est employée à cette grande œuvre; mais comme on m'a fait un passe-droit, en ne me fustigeant que le cinquième à la fête générale du saint excrément, au lieu de me fouetter

le troisième, selon mon rang d'ancienneté, j'ai dit *raca* à mes frères, à nos consœurs, et suis venu vous conter l'affaire. »

Le brave homme défila ceci du ton le plus net; il déraisonnait le plus gravement du monde.

Quoique le lieutenant général de police reconnût avoir à converser avec un sot, le nom sacré du roi, mêlé dans cette puante extravagance, lui fit accueillir sérieusement un fait dont il aurait dû rire. D'abord il voulait savoir ce que c'était que le saint excrément. Le convulsionnaire apostat lui conta qu'un Suisse, étant constipé depuis huit jours, et ayant fait une neuvaine au tombeau du bienheureux diacre Pâris, au cimetière de saint Médard, n'avait pas plutôt reçu du ciel l'heureuse inspiration de poser à nu son postérieur sur la pierre tombale de l'auguste confesseur, qu'aussitôt celle-ci avait été couverte d'une déjection tellement abondante que chacun avait reconnu là visiblement le doigt du saint-diacre. En conséquence, l'excrément sacré, recueilli dans une urne de vermeil, était exposé pendant les bons jours à la vénération des fidèles; ceux qui le flairaient avec componction et foi en éprouvaient de grandes consolations dans leurs épreuves physiques et morales.

Cet excès de stupidité ne pouvant être conçu par M. Hérault, il envoya des émissaires, qui, grâces aux mots de passe qu'on leur livra, furent admis à l'adoration du saint excrément, et à l'immersion humaine de la statue du roi. Celle-ci fut enlevée, brisée, détruite, et on mit à la Bastille plusieurs des insensés ayant trempé dans cette conspiration nauséabonde.

(Peuchet, *Archives de la police.*)

Coquetterie.

Madame la vicomtesse de Laval, fille de M. de Boulogne, fit demander une audience particulière à M. le président de Saint-Fargeau. On connaît la gravité de ce magistrat, auquel elle s'annonça en le prévenant qu'elle attendait de lui la grâce qui importait le plus au bonheur de sa vie. « Madame vous me trouverez toujours disposé..... — Promettez-moi, monsieur, que vous ne me refuserez pas. — Je suis persuadé, madame, que vous ne me demanderez rien que de juste. Au reste, vous connaissez les devoirs de mon état, ce qu'exige l'équité; vous devez d'après cela, madame, savoir, en rendant justice à mes dispositions pour vous obliger, ce que je puis accorder ou ce qu'il m'est prescrit de vous refuser. — Vous pouvez, monsieur, sans vous compromettre, me mettre au comble de la joie, au faîte du bonheur. Mais, madame, de quoi s'agit-il? — Je ne parlerai pas que vous ne m'ayez donné votre parole... » Au bout d'un quart d'heure de sollicitation, moitié fatigue, moitié complaisance, le grave président promit, et le mot lâché, se reprochait sa faiblesse, « Monsieur, lui dit la vicomtesse, j'ai vu plusieurs ajustements délicieux qui vont embellir la fête de la cour lundi prochain. » Jugez de l'effet que ce début causa sur l'esprit du magistrat; s'il le mit à l'aise, en l'assurant que son état ne pouvait être compromis par la parole qui lui avait été arrachée, il dut le surprendre et alarmer un peu sa dignité. La petite maîtresse continue : « Monsieur, je veux me distinguer à cette fête, et que ma parure emporte la palme; j'ai eu l'idée d'une garniture en plumes de perroquet; j'ai mis à contribution tous les perroquets de mes amis; vous m'avez promis de ne pas me refuser : j'exige six plumes du vôtre, il est de la couleur qu'il me faut. Ah! madame, que ne parliez-vous plus tôt? dit le président en faisant un gros soupir; mais cette pauvre bête!..... Au reste, je dois vous prévenir, madame, que ceci ne dépend pas de moi; voyez madame la présidente. » La scène fut un peu moins plaisante vis-à-vis de madame de Saint-Fargeau : on pleura même avant que de laisser arracher les plumes; mais enfin, madame de Laval les obtint et brilla à la cour avec ce rare ajustement qui fit un effet admirable.

(Métra, *Correspondance secrète*, 1775.

Une lady, encore assez jeune, mais très-belle, se regardant avec complaisance devant un miroir, disait à sa fille : « Que donneriez-vous ma fille pour avoir ma beauté? Maman, lui répondit la jeune personne, ce que vous donneriez pour n'avoir que mon âge. »

(*Omniana.*)

Molière laissait une fille qui fut spirituelle et jolie, trop jolie peut-être au gré de sa mère, qui n'était pas restée veuve, mais qui était restée coquette. Une fille qui grandissait faisait date : on la mit au couvent; elle eut le mauvais goût de ne point prendre le voile. Force fut de la ramener au logis. « Quel âge as-tu? lui disait un jour Chapelle, l'ancien ami de son père. — Quinze ans et demi bientôt; mais, ajouta-t-elle en souriant, ne l'apprenez pas à ma mère! » Molière n'eut pas désavoué ce mot-là (1).

(Barrière, *Memoires sur le XVIIIe siècle*, Introduction du t. VI.)

Coquetterie de petit-maître.

L'abbé d'Entragues était un grand homme très-bien fait, d'une pâleur singulière, qu'il entretenait exprès à force de saignées, qu'il appelait sa friandise; dormait les bras attachés en haut pour avoir de plus belles mains; et, quoique vêtu en abbé, il était mis si singulièrement qu'il se faisait regarder avec surprise. Ses débauches le firent exiler plus d'une fois. L'étant à Caen, il y vint des *grands jours* (2), parmi lesquels était Pelletier de Soucy, père de des Forts, qui a été ministre et contrôleur général des finances. Pelletier, qui avait connu l'abbé d'Entragues, quoique assez médiocrement, crut qu'arrivant au lieu de son exil, il était honnête de l'aller voir. Il y fut donc sur le midi; il trouva une chambre fort propre, un lit de même, ouvert de tous côtés, une personne dedans à son séant, galamment mise, qui travaillait en tapisserie, coiffée en coiffure de nuit de femme, avec une cornette à dentelle, force fontanges, de la parure, une échelle de rubans à son corset, un manteau de lit volant et des mouches. A cet aspect Pelletier recula, se crut chez une femme de peu de vertu, fit des excuses, et voulut gagner la porte, dont il n'était pas éloigné. Cette personne l'appela, le pria de s'approcher, se nomma, se mit à rire : c'était l'abbé d'Entragues, qui se couchait très-ordinairement dans cet accoutrement, mais toujours en cornettes de femme plus ou moins ajustées (1).

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

Coquetterie d'un archevêque.

M. de La Mennais, dans l'écrit intitulé *Affaires de Rome*, racontant le voyage qu'il y fit en 1832, a dépeint en quelques traits satiriques, et plus fins qu'on ne l'attendrait d'une plume si énergique, le caractère du cardinal de Rohan, qui s'y trouvait alors : « Extrêmement frêle de complexion et d'une délicatesse féminine, dit M. de La Mennais, jamais il n'atteignit l'âge viril : la nature l'avait destiné à vieillir dans une longue enfance; il en avait la faiblesse, les goûts, les petites vanités, l'innocence; aussi les Romains l'avaient-ils surnommé *il bambino*. Un homme tel que celui-là est toujours conduit par d'autres qui ne le valent pas... » Tous ceux qui ont connu, ou même qui n'ont fait qu'entrevoir le cardinal de Rohan, savent à quel point ces quelques traits sont fidèles. C'est un exemple que j'aime à prendre, parce que c'est, comme l'a remarqué M. de La Mennais, un exemple innocent, et où il ne se mêle à la coquetterie aucunes mauvaises mœurs. Une riche dentelle qu'il revêtait avec grâce était pour lui un sujet de satisfaction et de triomphe. Il l'essayait longtemps devant son miroir, et il avait la faiblesse de s'en souvenir jusqu'en montant les degrés de l'autel. Je le vois encore à Besançon, au début d'une cérémonie pontificale, dans toute sa splendeur d'ornements et presque d'atours, lançant au passage une œillade riante et coquette, parce qu'on lui avait dit que quelques personnes, arrivées de Paris la veille, y assistaient.

(Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*.)

(1) V. *Age*.

(2) C'est-à-dire des commissaires chargés par le roi de tenir des assises extraordinaires pour punir les crimes que n'avait pu atteindre la justice ordinaire.

(1) On sait que le fameux abbé de Choisy aimait beaucoup, dans sa jeunesse, à s'habiller en femme, en se parant de bijoux et en déployant le plus grand luxe de toilette. Il se faisait nommer par ses laquais Mme de Ganzi. Un peu plus tard, il alla s'installer dans un château du Berry sous le nom de la comtesse des Barres. Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, partageait le goût de son ami le duc de Choisy pour les mouches, les pierreries, les cornettes, les pendants d'oreilles et tous les attirails de la coquetterie féminine. Nous ne parlons pas du chevalier ou de la chevalière d'Éon, personnage en partie double qui intrigua le siècle suivant, et dont l'histoire se rapporterait plutôt au chapitre des aventuriers ou à celui des hermaphrodites.

Coquetterie hors de saison.

Le comte de Boutteville était le plus célèbre duelliste de son temps. Condamné à être décapité, et voyant que l'exécuteur lui avait coupé les cheveux et allait lui couper la moustache, qui était belle et grande, il ne put cacher le chagrin que lui causait ce déshonneur, et il y portait la main comme pour la préserver du mal dont elle était menacée. Alors l'évêque de Mende, qui le réconfortait en ce dernier instant, voyant cette nouvelle inquiétude, lui dit : « Mon fils, il ne faut plus penser au monde. »

(Dulaure, *Pogonologie.*)

Coquetterie involontaire.

M. Godin, qui avait été attaché à l'ambassade de Constantinople, en avait ramené une femme grecque dont on vantait la beauté, quoiqu'elle n'eût rien de remarquable que de très-beaux yeux. Elle savait très-peu de français; et ayant entendu parler souvent de ses beaux yeux, elle s'était persuadée que ces deux mots ne pouvaient être séparés. Se plaignant un jour d'un mal d'yeux, on trouva plaisant de l'entendre dire : « J'ai mal à mes beaux yeux. »

(Constant, *Mémoires.*)

Coquetterie punie.

Madame de P***, femme d'un riche financier, aussi vaine de sa beauté que de sa fortune, avait rencontré plusieurs fois dans les sociétés M. le comte de la Marche, depuis prince de Conti; et *prenant des égards pour des transports de l'âme*, ne doutant pas que le prince ne cherchât à lui faire sa cour, elle ne voulut négliger aucun moyen de s'assurer cette conquête.

Au bal de l'Opéra, elle fut abordée par un masque qui lui parut avoir la taille, la démarche et jusqu'au son de voix du prince. Elle le traita en conséquence avec beaucoup de bonté, et lui accorda pour le lendemain à midi, chez elle, le rendez-vous qu'il sollicitait avec instance. Pour qu'il ne fût pas refusé à sa porte, elle lui remit son éventail, le priant de ne pas se nommer, et lui annonçant qu'elle donnerait ses ordres pour que, reconnu à cette simple marque, on le laissât entrer. En effet, le lendemain à l'heure prescrite, elle voit arriver chez elle un jeune homme bien fait, d'une jolie figure, se présentant avec beaucoup de grâce, et tenant son éventail à la main; mais il était en cheveux longs, en habit noir, dans le costume de la magistrature; et s'apercevant alors qu'elle s'était cruellement trompée, elle s'imagina de réparer son erreur en substituant des airs de dignité et de protection à ceux de tendresse qu'elle avait peut-être trop témoignés au bal. « Monsieur, lui dit-elle, je vous ai trouvé très-aimable dans la conversation que nous avons eue ensemble, et non-seulement je désire jouir de votre société autant que vos occupations vous le permettront, mais si je peux vous être de quelque utilité dans l'état que votre costume m'annonce, je m'y emploierai avec zèle, et vous ferai connaître aux amis que j'ai dans le parlement. »

Le jeune homme prend alors l'air d'un humble protégé, se confond en révérences, en remercîments, et madame de P*** continue : « Comment vous appelez-vous, monsieur, et quel est le genre d'études auquel vous vous destinez dans le barreau? Car, à en juger par votre air de jeunesse, je pense que vous n'êtes pas encore placé. — Madame, je m'appelle Joli, et je travaille pour devenir un jour procureur. — Cet état est bien médiocre; sans doute vous êtes fait pour l'honorer. On parlerait bientôt du joli procureur, et vous auriez surtout beaucoup de clientes. Mais vous devez sentir combien il serait difficile qu'une femme comme moi annonçât pour un simple procureur tout l'intérêt que vous inspirez. Vos parents travaillent-ils dans ce même état? — Oui, madame; mon père est procureur, et mon oncle avocat. — Ah! cette dernière profession est du moins plus honorable que l'autre. Il faut vous réclamer de votre oncle et ne pas parler de votre père. Mais j'ai peur que, malgré votre silence et le mien, on ne se le rappelle toujours, et que cela ne nuise à votre avancement. N'auriez-vous pas quelque autre nom que vous puissiez substituer à celui de Joli? — Madame, quelquefois on me nomme Fleuri. — Comment! voilà deux noms qui conviennent parfaitement à votre air, à votre figure. Mais il me vient une idée : à la faveur de ces deux

noms, ne vous serait-il pas possible de vous enter sur une des familles les plus distinguées de la magistrature, celle des Joli de Fleuri? — Oh! très-aisément, madame; car le procureur général est mon père, et l'avocat général mon oncle ». A ce mot, madame de P*** fut couverte de confusion du ton de protection qu'elle avait pris vis-à-vis d'un homme dont elle pouvait être protégée, et du cruel persiflage dont elle avait été si longtemps dupe. M. Joli de Fleuri assura avoir été assez discret pour ne pas abuser davantage de son trouble; mais il ne put se refuser au plaisir de raconter son aventure, qui devint tout de suite très-publique; et dès le lendemain, madame de P***, dans toutes les sociétés où elle alla, trouva sur les cheminées une petite statue en plâtre, représentant le *joli procureur*.

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Cordons bleus.

Louis XIV, étant encore enfant, ne pouvait se résoudre à porter le cordon bleu. Le maréchal de Villeroi, son gouverneur, s'adressa un jour, en présence du jeune monarque, à Monsieur, qui avait son cordon, et eut l'air de le prendre pour le roi, en l'appelant Sire. « C'est moi qui suis le roi, dit le jeune monarque. — Si vous étiez le roi, vous auriez le cordon bleu, » dit Villeroi. Le petit souverain courut aussitôt s'en revêtir; il ne se montra jamais depuis sans en être décoré.

(*Improvisateur français.*)

La révolution de juillet, comme toutes les autres, a eu son côté ridicule, et l'anecdote suivante mérite de figurer dans cette dernière catégorie. Un très-grand seigneur, ayant été le 10 août 1830 saluer Louis-Philippe, et s'étant chamarré de rubans tricolores pour paraître à la nouvelle cour, un de ses amis lui demanda s'il était bien vrai qu'il eût fait cette démarche. M. de *** lui répondit ces incroyables paroles : « Oui, c'est vrai; mais j'avais mon cordon bleu. »

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

Correction insuffisante.

Voltaire disait du poëte Roy, qui avait été souvent repris de justice, et qui sortait de Saint-Lazare : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. »

(Chamfort.)

Correction salutaire.

Un mestre de camp me racontait que tous les mois une fois il battait ses laquais; je lui disais là-dessus tout ce que Sénèque dit en faveur de ceux qui nous servent : « Citez-moi, répondit-il, tant de latin et de philosophie que vous voudrez, je ne quitterai point ma méthode qui est si bonne, que, depuis trente ans que j'ai des laquais, aucun d'eux n'a été repris de justice, qu'un seul que je n'ai point battu. »

(Vigneul-Marville.)

Correspondance académique.

Il ne tint pas à Maupertuis que sa querelle avec Voltaire n'eût des suites fâcheuses pour ce dernier; mais les menaces de l'un n'eurent point d'effet, parce que l'autre n'y voulut répondre que par des plaisanteries. On cite à ce sujet deux lettres de ces antagonistes, qui sont des monuments bons à recueillir; elles prouvent que la philosophie n'élève pas toujours l'homme au-dessus des injures, et qu'un persiflage ingénieux peut tenir lieu d'autres armes aux grands poëtes. Quoi qu'il en soit, voici la lettre de Maupertuis à Voltaire :

« Je vous déclare que ma santé est assez bonne pour vous venir trouver partout où vous serez, pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au respect et à l'obéissance qui ont retenu jusqu'ici mon bras...

« Tremblez!

« *Signé :* MAUPERTUIS. »

Réponse de M. de Voltaire.

« J'ai reçu la lettre dont vous m'honorez. Vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces sont entièrement revenues, et vous me menacez de venir m'assassiner, si je publie la lettre de la Beaumelle. Ce procédé n'est ni d'un bon chrétien, ni d'un président de l'Académie, tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé, mais je n'ai pas tant de forces que vous.

Je suis au lit depuis quinze jours, et je vous supplie de différer la petite expérience de physique que vous voulez faire. Voulez-vous peut-être me disséquer? Mais songez que je ne suis pas un géant des Terres Australes, et que mon cerveau est si petit que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'âme. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de la Beaumelle m'a promis de me poursuivre jusqu'aux enfers. Il ne manquera pas de m'y aller chercher, quoique le trou qu'on doit creuser par votre ordre jusqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit aux enfers, ne soit pas encore commencé. S'il y a d'autres moyens d'y aller, il se trouvera que je serai malmené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci!... Voudriez-vous, monsieur, pousser l'animosité si loin! Ayez encore la bonté de faire une petite attention: pour peu que vous vouliez exalter votre âme pour voir clairement l'avenir, vous verrez que si vous venez m'assassiner à Leipzig, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre est déposée, vous courez risque d'être pendu; ce qui avancerait trop le moment de votre maturité, et serait peu convenable à un président de l'Académie. Je vous conseille de faire d'abord déclarer la lettre de la Baumelle, forgée et attentatoire à votre gloire, dans une de vos assemblées, après quoi il vous sera permis peut-être de me tuer, comme perturbateur de votre amour-propre. Au reste, je suis encore bien faible; vous me trouverez au lit, et je ne pourrai vous jeter à la tête que ma seringue et mon pot de chambre; mais dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrio;* et en multipliant la masse par le carré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et vous soient réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle, qui paraît en avoir besoin. Il sera triste pour vous que les Allemands, que vous avez vilipendés, aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie!...

Adieu, mon cher président.

« *Signé:* VOLTAIRE. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Correspondance conjugale.

Une grande dame du dernier siècle écrivait à son mari :

« Ne sachant que faire, je vous écris. Ne sachant que dire, je finis,

« Bien fâchée d'être

« Comtesse de..... »

(Ch. Brifaut, *Passe-temps d'un reclus.*)

Correspondance de famille.

Le père du prince de Ligne, le plus hautain et le plus bizarre des hommes, haïssait cordialement son fils. Quand celui-ci, à seize ans, fut nommé colonel du régiment de Ligne, il écrivit à son père la lettre suivante :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur d'informer votre altesse que je viens d'être nommé colonel de son régiment. Je suis avec un profond respect... etc. »

La réponse ne se fit pas attendre; la voici :

« Monsieur,

« Après le malheur de vous avoir pour fils, rien ne pouvait m'être plus sensible que le malheur de vous avoir pour colonel. Recevez, etc. »

(Comte Ouvaroff, *Introduction aux Mémoires du prince de Ligne.*)

Correspondance importune.

Voltaire écrivait à un importun qui le persécutait par des lettres inutiles. « Monsieur, je suis mort; ainsi je ne pourrai plus désormais répondre aux lettres que vous me ferez l'honneur de m'écrire. »

(Marquis de Luchet, *Mémoires sur Voltaire.*)

Correspondance laconique.

Crillon écrivit un jour à Henri IV: « Sire trois mots : *Argent ou congé.* — Crillon, répondit le roi, quatre mots : *Ni l'un ni l'autre.* »

Correspondance simplifiée.

Quoique secrétaire du duc de Vendôme, Campistron trouvait plus court de brûler les lettres qu'on écrivait à ce Prince

que d'y répondre. Aussi le duc, le voyant devant un grand feu dans lequel il jetait un tas de papiers : « Voilà, dit-il, Campistron tout occupé à faire ses réponses. »

(Palaprat.)

Correspondant peu empressé.

Les amours du grand-duc avec Mme Téploff durèrent jusqu'à ce que nous allâmes à la campagne. Une fois qu'il voulut voir cette belle, il me consulta sur la façon d'orner la chambre pour mieux plaire à la dame, et me montra qu'il avait rempli cette chambre de fusils, de bonnets de grenadier, de bandoulières, de façon qu'elle avait l'air d'un coin d'arsenal. Lorsque leurs amours furent interrompus, Mme Téploff prétendit qu'il lui écrivît au moins une fois ou deux la semaine, et pour l'engager dans cette correspondance, elle commença par lui faire une lettre de quatre pages. Dès qu'il la reçut, il vint dans ma chambre avec un visage fort altéré, tenant la lettre de Mme Téploff à la main, et me dit avec emportement et un ton de colère assez haut : « Imaginez-vous : elle m'écrit une lettre de quatre pages entières, et elle prétend que je dois lire cela, et qui plus est, lui répondre, moi qui dois aller exercer (il avait de nouveau fait venir ses troupes de Holstein), puis dîner, puis tirer, puis voir la répétition d'un opéra et le ballet qu'y danseront les cadets ! Je lui ferai dire tout net que je n'ai pas le temps, et si elle se fâche, je me brouille avec elle jusqu'à l'hiver. » Je lui répondis que c'était assurément le chemin le plus court.

(Catherine II, *Mémoires*, année 1756.)

Corruption (*Tentative de*).

Un jeune poëte qui était fort lié avec Piron, lui avait envoyé un faisan. Le lendemain, il fut le voir, et tira de sa poche une tragédie sur laquelle il venait le consulter. « Je vois le piége, dit Piron; remportez vite votre faisan et votre tragédie. »

(*Pironiana.*)

Cosmopolitisme.

On demandait à Diogène de quel pays il était :

« Citoyen du monde, » répondit-il.

(Diogène de Laërte.)

Costume national.

Les Saardamois sont si fort attachés à leur ancien habillement, qu'un père refusa de reconnaître son fils parce que celui-ci, qui avait été pendant quelques années en France, se présenta devant lui en habit tout chamarré d'or. C'était à la Bourse d'Amsterdam. Le jeune Kalf, c'est ainsi qu'il se nommait, étant arrivé à Amsterdam vers l'heure de la Bourse, y alla, se doutant qu'il y trouverait son père. Il ne se trompa point; il courut à lui pour l'embrasser; mais le père, le repoussant, lui demanda ce qu'il souhaitait, et lui dit qu'il ne croyait pas avoir l'honneur d'être connu de lui, et qu'apparemment il se méprenait. Le fils eut beau employer le nom de père, le vieux Kalf, inexorable, en l'interrompant : « Moi votre père ! lui dit-il : je n'ai qu'un fils, qui est paysan comme moi, et non pas un seigneur comme vous paraissez l'être. » Le jeune homme comprit que son père en voulait à son habit : il alla dans une auberge, envoya chercher des habits à la saardamoise, et ainsi habillé il retourna le lendemain à la Bourse, où son père le reçut avec tous les témoignages de la plus grande tendresse.

(Baron de Pollnitz, *Lettres.*)

Costume consulaire.

Quelques jours après le 18 brumaire, on présenta aux consuls de la république un modèle d'habit consulaire. C'était un habit à la française, de velours blanc, brodé en or, boutonné jusqu'à la ceinture; pantalon bleu clair, ceinture d'épée sur l'habit, et l'épée perpendiculaire au côté; bottes rouges et bonnet de même couleur. On fit observer à Bonaparte que le bonnet rouge lui siérait mal : « Aussi mal que les talons rouges, » répondit-il.

(Cousin d'Avallon, *Bonapartiana.*)

Costume théâtral.

Mme Favart, la première, observa le costume à l'Opéra-Comique; elle osa sacrifier les agréments de la figure à la vérité des caractères. Avant elle, les actrices qui représentaient des soubrettes,

des paysannes, paraissaient avec de grands paniers, la tête surchargée de diamants, et gantées jusqu'au coude. Dans Bastienne, elle mit un habit de laine, tel que les villageoises le portent; une chevelure plate, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette nouveauté déplut à quelques critiques du parterre; mais un homme sensé les fit taire en disant : « Messieurs, ces sabots-là donneront des souliers aux comédiens (1). »

(Favart, *Mémoires.*)

Lekain commença à exécuter son projet de réforme par le rôle d'Oreste, dans *Andromaque.* Il dessina lui-même son costume, suivant son usage. Ce fut un grand événement dans les coulisses quand le tailleur lui apporta cet habit, bien éloigné de tout ce à quoi l'on était habitué : « Ah ! qu'il est beau ! s'écria Dauberval en regardant le costume; le premier habit *romain* dont j'aurai besoin, je me le ferai faire à la *grecque.* »

(V. Fournel, *Curiosités théâtrales.*)

Coterie.

Madame ..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... : « Je n'en fais pas grand cas; il ne vient pas chez moi (2). »

(Chamfort.)

Couleur isabelle (*Origine de la*).

Les Espagnols assiégeaient Ostende : tout se disposait pour un assaut général. L'archiduchesse Isabelle, qui avait accompagné le prince son époux à l'armée et assisté à toutes les opérations du siége, fit vœu de ne changer de chemise que lorsqu'on serait entré dans Ostende. Elle comptait bien que l'assaut qu'on se préparait à donner réussirait et rendrait son vœu de peu de conséquence.

Mais, au contraire, il échoua.

Sous peine de forfaire à la parole qu'elle avait engagée au ciel, il fallut que la pauvre princesse pendant tout le reste du siége, qui se prolongeait, laissât son linge jauni sur elle, sans le quitter. Les courtisans se crurent obligés de faire teindre le leur en jaune, comme les disciples de je ne sais plus quel philosophe se frottaient les joues de cumin pour imiter le teint de leur maître. De là naquit la couleur isabelle.

(H. de Pène, *Indépendance belge.*)

Coup fourré.

Sous le règne de Henri III, dans le temps de nos guerres de religion, les habitants de Villefranche en Périgord formèrent le complot de s'emparer de Montpazier, petite ville voisine; ils choisirent pour cette expédition, la même nuit que ceux de Montpazier, sans en rien savoir, avaient aussi choisi pour s'emparer de Villefranche; le hasard fit encore qu'ayant pris un chemin différent, les deux troupes ne se rencontrèrent point; tout fut exécuté des deux côtés avec d'autant moins d'obstacles, que de part et d'autre les murs étaient demeurés sans défense; on pilla, on se gorgea de butin, les deux troupes triomphaient; mais quand le jour parut, elles connurent bientôt leur erreur. La composition fut que chacun s'en retournerait chez lui, et que tout serait remis dans son premier état.

(Sully, *Mémoires.*)

Coupe (*La*) et les lèvres.

Vin versé, n'est pas avalé, dit le proverbe. Ancée, roi de Samos, faisait planter une vigne, et pour que l'ouvrage fût achevé plus tôt, il ne donnait aucun relâche aux esclaves qu'il y employait. Un de ces malheureux, excédé de fatigue, lui dit : « Seigneur, à quoi bon vous presser tant? Vous ne boirez jamais du fruit de cette vigne. » Quand la vigne fut plantée et qu'elle eut produit des raisins, le roi se hâta de la vendanger. Il se fait ensuite apporter un verre de vin nouveau, appelle son prophète et lui dit : « Ose me soutenir à présent que je ne boirai pas de ce vin. — Je n'oserais pas assurer que vous en boirez, répondit l'esclave : du verre à la bouche, l'espace est assez long pour qu'il arrive quelque malheur. » Ces mots étaient à peine achevés qu'on vint annoncer au roi qu'un sanglier ravageait sa vigne. Ancée se lève sans goûter la liqueur, vole à la rencontre de

(1) On attribue ce mot à Voisenon.

(2) Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis (Molière, *Femmes savantes*).

l'animal, qui s'élance sur lui, lui déchire le ventre, et l'étend mort sur la place.

(*Proverbiana.*)

Couplets de vaudeville.

Deux vaudevillistes présentaient à Nestor Roqueplan, directeur des Variétés, une pièce, en le prévenant que les couplets n'y étaient pas encore. « C'est bon! c'est bon! répondit-il d'un grand sang-froid, ne vous en occupez pas : mon portier les fera. »

(Ch. Maurice.)

Coups de bâton (*Récépissé de*).

M. Grotz, gazetier d'Erlang, dans la principauté de Bareith, s'était avisé d'insérer dans sa gazette quelques gaietés contre le défunt roi de Prusse; un bas-officier des troupes de ce prince, qui, sous le bon plaisir du prince de Bareith, faisait à Erlang des recrues pour sa majesté prussienne, reçut ordre de ce monarque de donner cent coups de bâton à ce joyeux gazetier, et d'en tirer un reçu. L'officier, pour s'acquitter plus sûrement de sa commission, imagina de proposer au sieur Grotz une partie de plaisir hors la ville. Après avoir, pendant quelques semaines, fait liaison avec lui, et s'être attiré quelque espèce de confiance, il lui exposa donc, dans cette partie, les ordres qu'il avait reçus de son maître; à quoi le gazetier réplique qu'ils étaient trop amis pour qu'il les exécutât. L'officier lui témoigna, en apparence, sa répugnance à cet égard; mais qu'au moins fallait-il qu'il parût qu'il lui eût donné les coups de bâton en question, et que pour cela il était nécessaire qu'il lui en donnât un reçu. Ce fut avec bien de la peine qu'il détermina le sieur Grotz à lui délivrer un récépissé aussi extraordinaire; cependant il lui fut expédié en bonne forme par le gazetier. Aussitôt que l'officier en fut nanti, il lui déclara qu'il était trop honnête homme pour accepter le reçu d'une somme qu'il n'avait pas remise, et ayant fait entrer quelques soldats de sa recrue, il la compta lui-même sur le dos du gazetier, à qui il fit la révérence ensuite, et qu'il laissa.

(Collé, *Journal*, *janvier* 1751.)

Coup de l'étrier.

Bassompierre fut envoyé ambassadeur en Suisse, et on aurait pu lui demander combien de fois il s'y était enivré pour le service du roi. On a rapporté qu'après un festin magnifique que lui firent les députés des Treize-Cantons, le jour qu'il eut son audience de congé, ils l'accompagnèrent et le virent monter à cheval. Le maréchal leur proposa de boire le vin de l'étrier. Ils envoyèrent quérir leur grand verre : « Non, dit le maréchal, le vin de l'étrier doit se boire dans la botte. » Il se fit ôter une des siennes, qu'on remplit de vin; il y but la valeur d'une grande rasade; après lui tous les députés des Treize-Cantons y burent, et la botte fut entièrement vidée.

(Panckoucke.)

Cour.

Quelqu'un conseillant à madame de Longueville d'aller à la cour pour lui donner bon exemple : « Je ne saurais, dit-elle, lui donner un meilleur exemple que de la quitter. »

(*Longueruana.*)

Cour (*Emplois de*).

Une homme de qualité maltraitait un valet de pied de Louis XIV. Ce prince entendant des cris derrière son carrosse, demanda ce que c'était : « Ce n'est rien, sire; ce sont deux de vos gens qui se battent, » répondit cet homme de qualité.

(Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris.*)

Le comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à se mettre à table, environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : « Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. » Ce mot a couru, mais cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule des emplois où l'on fait exactement la fonction de valet.

(Chamfort.)

Courage.

Vespasien ayant défendu à Helvidius

d'aller au sénat, Helvidius répondit : « Il est en votre pouvoir de m'ôter ma place de sénateur. — Eh bien soit; allez-y, mais n'y dites mot. — Ne me demandez pas mon avis, et je me tairai. — Mais il faut que je vous le demande. — Et moi, il faut que je dise ce qui me paraîtra juste et raisonnable. — Si vous le dites, je vous ferai mourir. — Quand vous ai-je dit que j'étais immortel ? Vous ferez ce qui est en vous, et je ferai ce qui est en moi. »

(Grimm, *Correspondance.*)

Jean Frédéric, électeur de Saxe, étant tombé entre les mains de Charles V, répondit à ce prince, qui le menaçait de lui faire couper la tête : « Votre majesté impériale peut faire de moi tout ce qu'elle voudra, mais elle ne me fera jamais peur. » En effet, quand on vint lui annoncer son arrêt de mort, il en fut si peu troublé, qu'il dit au duc de Brunswick, avec lequel il jouait aux échecs : « Achevons notre partie. »

(*Amus. cur. et divert.*)

Girey-Dupré avait une telle confiance dans la justice du tribunal révolutionnaire, qu'il comparut devant lui les cheveux coupés sur la nuque, la chemise rabattue sur le col de l'habit, ayant fait lui-même et d'avance la fatale toilette. Pour toute défense, il dit à Lescot-Fleuriot, qui remplaçait ce jour-là Fouquier-Tinville au fauteuil de l'accusateur public : « Je suis prêt, faites votre office. »

(Mortimer-Ternaux, *Histoire de la Terreur.*)

Courage dans l'adversité.

Un homme rendait compte à son intime ami des revers terribles qu'il venait d'essuyer : « Eh bien, ajouta-t-il, qu'auriez-vous fait à ma place dans de telles extrémités? — Qui? moi, répondit le confident? je me serais donné la mort. — J'ai plus fait, reprit froidement l'autre, j'ai vécu. »

(*Morale en action.*)

Courage dédaigneux.

Au combat de Carpy, un cavalier ennemi, dans le fort de la mêlée, vint, la bride entre les dents, décharger ses deux pistolets sur le comte, depuis maréchal de Tessé; une balle donna dans sa perruque. Le comte ne daigna pas se servir de son épée ni de ses pistolets; il fondit sur ce cavalier, et le reconduisit à coups de canne dans son escadron.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Courage d'un coquin.

Un jour que Brunellois cherchait à commettre des vols dans la maison d'un fermier, il passa sa main dans une ouverture pratiquée dans le volet d'une des fenêtres, afin de détacher le crochet. Lorsqu'il voulut retirer sa main, il sentit que son poing était pris dans un nœud coulant; il fit d'inutiles efforts pour la retirer : le bruit qu'on faisait dans la maison annonçait que les habitants avaient pris l'alerte; et Brunellois s'étant aperçu que ses complices échangeaient entre eux des regards sinistres, il pensa qu'ils avaient l'intention de le tuer, afin d'empêcher qu'il ne les trahît lorsqu'il serait pris, ce qui devait infailliblement arriver. Dans cette perplexité, Brunellois, sans hésiter un seul instant, tira de sa poche un couteau à double tranchant, se coupa le poing, et s'enfuit avec ses compagnons. Ce singulier trait eut lieu dans le voisinage de Lille. Il était bien connu dans le département du Nord, dont plusieurs habitants se souviennent d'avoir vu exécuter le héros, qui n'avait qu'un main.

(Vidocq, *Mémoires.*)

Courage d'un enfant.

L'aîné des enfants d'un M. de Villette s'était trouvé, à l'âge de neuf ans, au combat de Messine, où le fameux Ruyter fut tué. Cet enfant fut blessé. En voyant couler son sang, il dit avec autant de sang-froid que d'ingénuité : « Si ma bonne voyait cela, que dirait-elle? » La singularité de la réflexion et l'intrépidité de l'enfant le firent nommer enseigne après le combat.

(*Maintenoniana.*)

Courage d'un évêque.

On sait avec quel zèle Bossuet combat-

tit la doctrine des *Maximes des saints*. « Qu'auriez-vous fait, lui dit un jour Louis XIV, si j'avais soutenu M. de Cambrai? — Sire, lui répondit Bossuet avec une intrépidité vraiment épiscopale, j'aurais crié vingt fois plus haut. »

(*Mém. anecd. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Le successeur de Fléchier à l'évêché de Nîmes ayant effacé le nom de madame de Montespan, mis à la craie sur la porte de la chambre qui lui avait été destinée dans son palais, par les fourriers de la cour, qui passaient par Nîmes, les courtisans ne manquèrent pas d'en dire au roi leur sentiment pour lui plaire. Lorsqu'il entra chez l'évêque pour y loger : « Vous n'êtes pas galant, monsieur de Nîmes, dit Louis XIV; quelques personnes auront le droit de s'en plaindre. — Oui, sire, répondit-il; par exemple le plus bel homme de votre royaume; mais j'aurai pour moi le fils aîné de l'Église. »

(Prince de Ligne, *Anecdotes.*)

Courage militaire.

Un moment avant que Gaston de Foix livrât la bataille de Ravenne aux Vénitiens, il disait : « Si ma chair savait où mon cœur la conduira en peu de temps, elle tomberait en pièces et en morceaux. » Ses actions justifièrent ce discours. Il défit ses ennemis avec toute la bravoure d'un héros, et fut tué en poursuivant les fuyards avec trop d'ardeur.

(*Bibliothèque de cour.*)

Le grand Condé, parlant de l'intrépidité de quelques soldats, disait qu'étant devant une place où il y avait une palissade à brûler, il fit promettre cinquante louis à qui serait assez brave pour faire réussir ce coup de main. Le péril était si apparent que la récompense ne tentait personne. « Monseigneur, lui dit un soldat plus courageux que les autres, je vous quitte des cinquante louis que vous promettez, si votre altesse veut me faire sergent de ma compagnie. » Le prince, trouvant de la générosité dans ce soldat, qui préférait l'honneur à l'argent, lui promit l'un et l'autre. Animé par le prix qui l'attendait à son retour, résolu d'affronter une mort si glorieuse, il prend des flambeaux, descend dans le fossé, va à la palissade, et la brûle malgré une grêle de mousqueterie dont il ne fut que légèrement blessé. Toute l'armée, témoin de cette action, le voyant revenir, criait *vivat*, et le comblait de louange, quand il s'aperçut qu'il lui manquait un de ses pistolets. On lui promit de lui en donner d'autres. « Non, dit-il, il ne me sera point reproché que ces marauds-là profitent de mon pistolet. » Il retourne sur ses pas, essuie encore cent coups de mousqueterie, prend son pistolet et le rapporte.

(Boursault, *Lettres.*)

On pressait Villars de prendre une cuirasse pour une action qui devait être vive et meurtrière. « Je ne crois pas, répondit-il tout haut en présence de son régiment, ma vie plus précieuse que celle de ces braves gens-là. »

(*Mém. anecd. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Tout le monde sait qu'à la journée de Fontenoy, la fortune sembla d'abord vouloir se déclarer contre nous. M. le Dauphin, qui voyait avec douleur le carnage de nos soldats, ne put contenir son ardeur : il voulait s'élancer à la tête de la maison du roi; il courait déjà l'épée à la main; il s'écriait : « Marchons, Français! où est donc l'honneur de la nation? » On l'arrêta, en lui faisant observer que sa vie était trop précieuse. « Ah! dit-il, le jour d'une bataille, ce n'est pas la mienne qui est précieuse, c'est celle du général. »

(*Id.*)

Au 10 août, au moment où les Suisses venaient d'effectuer une sortie, les tambours battent l'assemblée. Quelques soldats hésitent à se rallier. Peuvent-ils abandonner leurs blessés? Un sergent couché à terre, la cuisse fracassée par un boulet, leur crie : « N'entendez-vous pas qu'on vous appelle? Allez à votre devoir et laissez-moi mourir. » En effet, l'héroïque sous-officier fut massacré quelques instants après.

(Mortimer-Ternaux, *Histoire de la Terreur.*)

Courage religieux.

Lors de la journée de Malplaquet, en 1709, le maréchal de Villars se trouva assez grièvement blessé pour se faire administrer les sacrements. On proposa de faire cette cérémonie en secret. « Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en chrétien. »

Coureur de nouvelles (*Le*).

Le métier de *coureur de nouvelles* n'est pas de création récente, il date de l'invention du journalisme; Renaudot a dû inaugurer la profession.

Le coureur de nouvelles le plus éminent s'appelait Mathieu Donzelot, autrement dit l'*Enfonce pavé*. Le matin, avant de quitter sa chambre, le père Donzelot consultait le ciel et un baromètre qui décorait sa mansarde; puis il prenait sa canne et son écritoire en disant : « De la pluie! — Nous aurons aujourd'hui des gens écrasés en glissant sous les roues des voitures. » Ou bien : « Le temps est à l'orage ! Nous constaterons quelques aliénations mentales et quelques cas d'hydrophobie. « Ou enfin : « Sombre! nébuleux ! Beau temps pour le *spleen*. Faisons la guerre aux suicides ! »

Un jour d'émeute, sur la place du Panthéon, il s'installe au milieu d'une grêle de pierres, plume en main, pour enregistrer les événements... Un de ses amis passe là :

« Que faites-vous ici, malheureux? lui crie-t-il, partez, fuyez! »

Donzelot, sans l'écouter, tire sa montre, constate minute par minute les phases et les évolutions de l'émeute.

« Vous ne vous sauvez pas? cria de nouveau l'ami.

— Dieu m'en garde; mais puisque vous partez vous-même, obligez-moi de remettre ceci à *mon* journal; vous leur direz que je reste sur les lieux pour leur envoyer la suite. »

Un heure après le désordre était à son comble; l'autorité et les insurgés en étaient venus aux mains. La garde nationale fit feu, et le coureur fut atteint d'une balle.

Un chirurgien se hâte de lui porter secours.

« Vous êtes blessé? lui dit-il.

— Oui, reprit Donzelot, et grièvement, car je ne puis écrire.

— Il s'agit bien d'écrire, objecta brusquement le praticien; il s'agit de vous guérir.

— Ce n'est pas le plus pressé, répliqua Donzelot. Chacun sa tâche; la mienne est de raconter l'événement. Vous allez me suppléer. Tenez, écrivez au bas de cette page ce post-scriptum :

« 3 heures 20 minutes du soir. — A la suite d'une décharge de mousqueterie faite par la troupe, on a compté dans les rangs du peuple trois blessés et un mort...

— Quel est donc le mort? demanda le chirurgien.

— Moi, » reprit Donzelot; et il expira.

Il expira sur le champ de bataille, comme Epaminondas, comme Turenne, comme Bayard.

(Th. Trimm, *Petit Journal*.)

Courses rapides.

Carle Vernet était très-adroit et très-leste. Il montait à cheval comme un jockey, et, contre l'habitude des cavaliers, il passait pour un des meilleurs marcheurs de son temps. On raconte qu'à la suite d'une gageure, il courut au champ de Mars dans un de ces exercices renouvelés du stades antique, et qu'il remporta le prix. En le lui remettant, La Revellière-Lepaux lui aurait dit : « Monsieur Vernet, votre nom est habitué à tous les triomphes. »

(Amédée Durande, *Correspondance et biographie de Vernet*.)

Courtisans.

Cambyse, roi de Perse, était fort adonné au vin. Un jour un de ses favoris, nommé Prexaspes, lui représenta qu'on trouvait à redire qu'il bût tant : « Je veux te faire voir, lui dit Cambyse, que le vin ne m'ôte ni le jugement ni l'adresse. » Pour cet effet, après avoir bu plus qu'à l'ordinaire, le tyran ordonne qu'on lui amène le fils du favori, qu'on le lie à un arbre, et s'adressant au père : « Si je ne perce, lui dit-il, le cœur de ton fils avec cette flèche, tu auras raison de dire que j'ai tort de tant boire. » Cambyse tire sur l'enfant, l'atteint, le renverse. Il

le fait ouvrir, et il se trouve que la flèche l'a percé droit au cœur. Prexaspes, père aussi dénaturé que lâche favori, loin de venger sur le tyran la mort de son fils : « Apollon, lui dit-il, ne serait pas plus adroit. »

(*Improvis. franç.*, d'après Hérodote.)

Philippe ayant perdu un œil, Clisophus parut devant lui, marchant avec un emplâtre sur le même œil. Dans une autre circonstance Philippe fut blessé à une jambe; aussitôt Clisophus l'accompagna, faisant le boîteux en marchant devant lui. Si Philippe touchait de quelque aliment d'une saveur âcre ou poignante, ce flatteur faisait des grimaces comme s'il en eût pris sa part.

On se comporte de même au pays des Arabes, mais non par flatterie. Si le roi a quelque mal à l'un ou à l'autre membre, la loi ordonne que tout le monde paraisse avoir la même incommodité.

(Athénée.)

Le second Denys était myope. Ses flatteurs faisaient aussi semblant de ne voir que de près étant à table, et palpaient même les mets qu'on leur servait, comme s'ils les voyaient à peine (1), jusqu'à ce que Denys eût porté les mains aux plats. Denys crachait souvent, et ces flatteurs lui présentaient le visage afin qu'il y crachât....

(*Id.*)

Un homme voulait gagner la faveur de son roi. Il demanda conseil sur la manière d'y réussir. « Rien n'est plus aisé, lui dit quelqu'un; le moyen de lui plaire est de l'imiter, même dans ses défauts. » Cet homme ayant remarqué que le roi clignait les yeux, il se mit à l'imiter et à cligner comme lui. Le roi lui dit : « Avez-vous mal aux yeux, ou bien avez-vous pris un coup d'air? Pourquoi clignez-vous ainsi? — Je n'ai pas mal aux yeux et je n'ai pas non plus un coup d'air, répondit-il; j'ai seulement voulu gagner les bonnes grâces de votre majesté. Ayant remarqué que le roi clignait les yeux, j'ai tâché de l'imiter. » A ces mots, le roi fut transporté de colère, il ordonna à ses serviteurs de le rouer de coups.

(*Avadânas.*)

Diodore de Sicile rapporte que si le roi d'Éthiopie perdait par quelque accident un œil, ou un bras ou une jambe, ses favoris et les principaux de sa cour se faisaient aussitôt arracher ou couper cette partie du corps qui lui manquait; cela paraît incroyable. Pour moi je demanderais si les favoris et les courtisans du roi d'Éthiopie, lorsque ce prince était bon, juste, vertueux, devenaient comme lui bons, justes et vertueux.

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

La cour de François Ier était à Romorantin, où elle manquait d'espace pour s'abandonner à ses ébats ordinaires. Cependant, le jour des Rois étant arrivé, le roi fut informé que le comte de Saint-Paul avait fait, en son logis, un roi de la fève. Il l'envoya défier, et, rassemblant quelques-uns de ses gentilshommes, il les avertit qu'il allait à leur tête détrôner le roi couronné par Saint-Paul. Il faisait froid : la terre était couverte d'un tapis de neige. Saint-Paul, jaloux de soutenir vaillamment l'assaut de la bande commandée par le roi, fit amonceler dans son hôtel une ample provision de pelotes de neige, des pommes, des œufs et divers autres projectiles du même genre. Le combat eut lieu, comme il convenait entre capitaines, suivant toutes les règles de l'art. Mais bientôt les munitions manquèrent aux assiégés, et ils allaient être réduits à capituler, quand un d'entre eux, saisissant un tison enflammé, le lança par la fenêtre, espérant disperser les ennemis qui frappaient la porte à coups redoublés. Ce tison alla tomber sur la tête de François, et lui fit une large blessure. Le médecin appelé près du roi le contraignit à livrer au ciseau ses beaux cheveux noirs. C'est alors qu'il laissa croître sa barbe, comme les Italiens et les Suisses. Quelques semaines après, il n'y avait plus à la cour, à la ville, que des têtes ra-

(1) Les courtisans d'Alexandre penchaient également, pour l'imiter, leur tête sur l'épaule. On va voir ce que firent les gentilshommes de la cour de Louis XIV, après la grande opération de la fistule faite au roi.

sées : « Soudain, comme le raconte Jean Bodin, le courtisan, et puis tout le peuple fut tondu, tellement que dès lors en avant on se moqua des longs cheveux. » Il est vrai que le parlement et l'université s'obstinèrent à conserver l'ancienne mode; mais l'université, le parlement, les tribunaux de tous les degrés étaient pleins de sujets rebelles.

(B. Hauréau, *François Ier et sa cour.*)

Ruy Gomez gagna la faveur du roi Philippe II, parce que, lorsqu'il était en Flandres, il lui laissa gagner vingt mille écus à la prime, dissimulant son jeu, qui était meilleur que celui du roi.

(Vigneul-Marville.)

Mme la duchesse de Berry accoucha, sur les quatre heures du matin du dimanche 26 mars, d'un prince qui fut appelé duc d'Alençon. Il vint à sept mois, et la flatterie fut telle que presque toute la cour se trouva née ou avoir des enfants à ce terme.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Lorsque Louis XIV eut été opéré de la fistule, cette maladie devint à la mode. Plusieurs de ceux qui la cachaient avec soin avant ce temps n'ont plus eu honte de la rendre publique; il y a même des courtisans qui ont choisi Versailles pour se soumettre à cette opération, parce que le roi s'informait de toutes les circonstances de cette maladie. Ceux qui avaient quelque petit suintement ou de simples hémorroïdes ne différaient pas à présenter leur derrière au chirurgien pour y faire des incisions. J'en ai vu plus de trente qui voulaient qu'on leur fît l'opération, et dont la folie était si grande, qu'ils paraissaient fâchés lorsqu'on les assurait qu'il n'y avait point nécessité de le faire. (Dionis, *Mémoires* cités par A. Le Roi.)

Le cardinal de l'Estrées était au dîner du roi. Celui-ci, lui adressant la parole, se plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents. « Des dents, sire, reprit le cardinal, eh! qui est-ce qui en a? » Le rare de cette réponse est qu'à son âge, il les avait encore blanches et fort belles, et que sa bouche, fort grande mais agréable, était faite de façon qu'ils les montrait beaucoup en parlant.

(Saint-Simon, *Mémoires*, 1714.)

M. de Langlée a donné à madame de Montespan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordé d'or, et par-dessus un or frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée. Ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret; âme vivante n'en avait connaissance. On la voulut donner aussi mystérieusement qu'elle avait été fabriquée. Le tailleur de madame de Montespan lui apporta l'habit qu'elle lui avait ordonné; il en avait fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des gronderies, comme vous pouvez le penser; le tailleur dit en tremblant : « Madame, comme le temps presse, voyez si cet autre habit que voilà ne pourrait point vous accommoder, faute d'autre. » On découvrit l'habit : « Ah! la belle chose! ah! quelle étoffe! vient-elle du ciel? Il n'y en a point de pareille sur la terre. » On essaye le corps; il est à peindre. Le roi arrive; le tailleur dit : « Madame, il est fait pour vous. » On comprend que c'est une galanterie, mais qui peut l'avoir faite? « C'est Langlée, dit le roi. — C'est Langlée assurément, dit madame de Montespan; personne que lui ne peut avoir imaginé une telle magnificence. C'est Langlée, c'est Langlée. » Tout le monde répète : « C'est Langlée. » Les échos en demeurent d'accord, et disent : « C'est Langlée. » Et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode : « C'est Langlée. »

(Mme de Sévigné, *Lettres.*)

Lorsque *le Bourgeois gentilhomme* fut joué pour la première fois devant Louis XIV, le prince ne s'expliqua point sur cette pièce, et Molière pensait qu'elle n'avait pas réussi. Quelques seigneurs même publiaient qu'elle était détestable. Mais après une seconde représentation, le roi dit à Molière : « Je ne vous ai point parlé de votre pièce à la première représentation, parce que j'ai craint d'être séduit par le jeu des acteurs; mais en vérité, Molière, vous n'avez encore rien fait qui m'ait autant diverti, et votre pièce est excellente. » Aussitôt l'auteur fut ac-

cablé de louanges, et les courtisans, sans excepter ceux qui l'avaient le plus critiqué, répétaient tout le bien que le roi avait dit de la nouvelle Comédie.

(*Mém. anecd. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstett, les plus honnêtes gens de la cour disaient : « Au moins, le roi se porte bien, c'est le principal » (1).

(Chamfort.)

M. d'Uzès était chevalier d'honneur de la reine. Cette princesse lui demanda un jour quelle heure il était; il répondit : « Madame, l'heure qu'il plaira à votre majesté » (2).

(*Managiéna.*)

Louis XIV disait un jour au duc de Bouillon : « On vous accuse de manquer tous les jours à vos prières. — Sire, on vous trompe; je ne passe jamais un jour sans répéter plusieurs fois : *Domine salvum fac Regem.* »

(*Improvisateur français.*)

A l'époque où M. de Vendôme commandait l'armée en Italie, le duc de Parme lui envoya l'évêque de sa résidence pour traiter avec lui... L'évêque vint avec une grande suite de clergé. Il fut introduit dans la chambre du duc de Vendôme, et le trouva sur sa chaise percée : c'était le trône sur lequel il avait habitude de donner audience. On donna une chaise à l'évêque, afin qu'il pût parler avec lui. L'évêque vit que le visage de M. de Vendôme était très-bourgeonné, et il dit : « Il me semble, monsieur, que vous êtes très-échauffé; il faut que l'air de ce pays-ci ne soit pas bon. » M. de Vendôme répondit : « C'est bien pis à mon corps qu'à mon visage... Voyez. » En même temps il se lève, et montre son derrière au bon évêque. Celui-ci se dispose aussitôt à s'en aller en disant : « Je vois bien, monsieur, que je ne suis pas propre à traiter avec vous. Vos manières et votre rang ne s'accordent pas ensemble; mais je vous enverrai un de mes aumôniers qui sera bien votre fait. » Et il lui envoya Alberoni. Celui-ci fut introduit chez le duc de Vendôme, au moment où il se torchait le derrière. Aussitôt il accourt, se jette à genoux, et s'écrie : « Ah! quel cul d'ange! » Cela plut tellement au duc de Vendôme qu'il voulut l'attacher à sa personne et en fit son favori.

(Mme la duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

L'architecte Mansard usait avec Louis XIV de la flatterie la plus adroite. Il lui présentait quelquefois des plans où il laissait des choses si absurdes, que le roi les voyait du premier coup d'œil; et Mansard de jouer l'admiration, et de s'écrier que le roi n'ignorait rien, et en savait en architecture plus que les maîtres mêmes!

Le duc d'Antin, surintendant des bâtiments, poussait encore plus loin cette espèce de flatterie. Il faisait mettre des calles entre les statues et les socles, afin que le roi venant à passer, s'aperçût de ce défaut. M. d'Antin contestait un peu, se rendait ensuite, et faisait redresser la statue, en avouant, avec une surprise affectée, que le roi se connaissait à tout.

C'est ce même seigneur qui, dans une seule nuit, fit abattre à Petit-Bourg, où le roi était allé coucher, une longue avenue de vieux arbres, dont l'effet avait paru désagréable à sa majesté. Le roi, à son réveil, ayant demandé ce qu'était devenue l'allée, le duc d'Antin lui répondit : « Comment eût-elle osé reparaître devant vous? Elle vous avait déplu. » Dans une autre occasion, Louis XIV avait témoigné qu'il désirait qu'on abattît un bois entier qui lui ôtait un peu de vue. M. d'Antin en fit scier tous les arbres près de la racine, de façon qu'ils ne tenaient presque plus : des cordes étaient attachées au pied de chaque arbre, et plus de douze cents hommes se tenaient prêts au moindre signal. Le duc d'Antin savait le jour que le roi de-

(1) Le 29e bulletin de la campagne de Russie (1812) disait, après l'énumération rapide de nos pertes : « La santé de sa majesté n'a jamais été meilleure. »

(2) On a prêté aussi ce mot à une dame d'honneur de la reine Anne.

vait se promener de ce côté avec toute sa cour. Sa majesté ne manqua pas de répéter que ce bois lui déplaisait beaucoup ; et le duc affecta de répondre qu'elle n'avait qu'à vouloir, et qu'il serait abattu. « Vraiment, dit le roi, s'il ne tenait qu'à cela, je voudrais que ce fût tout à l'heure. » Au même instant M. d'Antin donne un coup de sifflet, et l'on voit tomber la forêt. « Ah! mesdames, s'écria la duchesse de Bourgogne, si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin les ferait tomber de même. »

(*Mém. anecd. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Un courtisan disait à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire. »

(Chamfort.)

Mignard peignait pour la dixième fois Louis XIV, qui lui dit : « Vous me trouvez vieilli? — Sire, répondit-il, il est vrai que je vois quelques campagnes de plus sur le front de votre majesté (1). »

(Ch. Blanc, *Hist. des peintures.*)

Avec tout son esprit, il échappa à l'abbé de Polignac une flatterie dont le mot est demeuré dans le souvenir et le mépris du courtisan. Il suivait le roi dans ses jardins de Marly; la pluie vint. Le roi lui fit une honnêteté sur son habit peu propre à la parer : « Ce n'est rien, sire, répondit-il; la pluie de Marly ne mouille point. »

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Louis XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'août 1715, au retour de Marly, de la maladie qui termina ses jours. Ses jambes s'enflèrent, la gangrène commença à se manifester. Le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, paria, selon le génie de sa nation, que le roi ne passerait pas le mois de septembre. Le duc d'Orléans, qui, au voyage de Marly, avait été absolument seul, eut alors toute la cour auprès de sa personne. Un empirique, dans les derniers jours de la maladie du roi, lui donna un élixir qui ranima ses forces. Il mangea, et l'empirique assura qu'il guérirait. La foule qui entourait le duc d'Orléans diminua dans le moment. Si le roi mange une seconde fois, dit ce prince, nous n'aurons plus personne. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Deux choses me furent racontées par M. Duclos, lors de l'assassinat (la tentative de Damiens) du roi. La première est la singulière arrivée de M. le comte de Sponheim, qui était le duc de Deux-Ponts, et héritier du Palatinat et de la Bavière. Il nous raconta qu'ayant appris à Deux-Ponts l'assassinat du roi, il était aussitôt monté en voiture pour se rendre à Versailles : « Mais, dit-il, admirez l'esprit de courtisanerie de ce prince. Il ne trouve pas que ce soit assez, et à dix lieues de Paris, il prend de grosses bottes, monte un cheval de poste, et arrive, claquant son fouet, dans la cour du château : si ce n'était pas de la charlatanerie, et que ce fût une impatience réelle, il aurait monté à cheval à vingt lieues d'ici... Et M. de C., savez-vous son histoire? Le premier jour que le roi a reçu du monde, il s'est tant poussé qu'il est entré un des premiers avec un assez mauvais habit noir; et le roi, l'ayant regardé, s'est mis à rire et a dit : « Voyez donc C. qui a la moitié de la basque de son habit emportée. » M. de C. a regardé comme s'il n'en savait rien, et a dit : « Sire, il y a tant de monde qui s'empresse de voir votre majesté, qu'il faut faire le coup de poing pour avancer; et c'est sans doute là ce qui a fait déchirer mon habit. — Heureusement qu'il ne vaut pas grand'chose, a dit M. le marquis de Souvré; et vous n'en auriez pas pu choisir un plus mauvais pour le sacrifier. »

(Mme du Hausset, *Mémoires.*)

Louis XV, à son lever, demandait à un courtisan combien il avait d'enfants. « Quatre, sire, répondit-il. » Le roi ayant eu occasion de lui parler en public deux ou trois fois dans la journée, lui fit précisément toujours la même question : « Un tel, combien avez-vous d'enfants? » Et toujours l'autre répondit, « Quatre, sire. » Enfin, le soir, au jeu, le roi lui

(1) Cette réponse a été aussi attribuée à Lebrun.

avant demandé encore : « Un tel, combien avez-vous d'enfants? — Sire, répondit-il cette fois, six. — Comment diable, reprit le roi, mais il me semble que vous m'aviez dit quatre? — Ma foi, sire, c'est que j'ai craint de vous ennuyer en vous répétant toujours la même chose (1). »

(*Choix d'anecdotes.*)

Bien que très-galante, mademoiselle de Charolais avait des accès de dévotion. Un jour qu'elle se croyait malade, elle voulut avoir un confesseur sur-le-champ. On court au plus prochain couvent, et on lui amène un capucin. Celui-ci est saisi d'admiration, de respect et de crainte à l'aspect de l'appartement doré de la princesse. A peine ose-t-il se poser sur un pliant qui se trouve près d'une bergère dans laquelle était enfoncée l'auguste pénitente. Il lui laisse tout dire, et n'a garde de proférer un seul mot. Quand elle a fini, il se lève; mais oubliant qu'il ouvre ou qu'il ferme à volonté les portes du ciel, il s'incline, et d'une voix tremblante : « Votre altesse, lui dit-il, veut-elle bien permettre que j'aie l'honneur de lui donner l'absolution ? »

(*Clef du Cabinet.*)

Le duc de Bourgogne, frère aîné de Louis XVI, d'une complexion délicate, était souvent souffrant; la maladie dont il mourut ayant pris un caractère sérieux, les courtisans ralentirent leurs visites, et allèrent de préférence chez le duc de Berry (depuis Louis XVI). Un jour que le malade se trouvait dans une solitude complète, il fit signe à son page qu'il voulait lui parler : « Bombelles, lui dit-il, sais-tu pourquoi nous ne voyons personne, tandis que la foule se porte chez mon frère? C'est que c'est ici la chambre de la douleur, et chez Berry c'est la chambre de l'espérance. »

(Alisan de Chazet, *Mémoires.*)

Catherine fut surprise par l'agonie sur sa chaise percée; c'est là qu'on la trouva bouffie, écumante, hideuse, respirant à peine, ne parlant plus, privée de toute connaissance. Le ventre seul, qu'on voyait alternativement se baisser et se soulever, vivait encore.

On la porta sur son lit pendant qu'accouraient les familiers du palais. Cette mort incomplète les mettait dans la plus grande perplexité, car ils étaient en présence de deux souverains : la czarine, qui était, à quelques heures de là, maîtresse de leurs biens et de leur vie, et pouvait le redevenir puisqu'elle remuait encore : le Czarevitch Paul, qui touchait déjà le sceptre du bout des doigts.

Or, l'empressement ou l'indifférence pour l'un ou pour l'autre pouvaient également compromettre. Dans ce cruel embarras, ils prirent pour boussole de leurs actions et de leurs mouvements le ventre de Catherine. S'agitait-il avec force, vite ils se rangeaient du côté du lit et poussaient les cris les plus lamentables; commençait-il à se ralentir, plus vite encore, d'un air moitié joyeux, moitié repentant, ils se précipitaient vers le grand-duc.

Cette atroce comédie dura trente-sept heures.

(Niemcewicz, *Mémoires.*)

Souwarow détestait les courtisans et ne manquait pas l'occasion de leur faire une avanie. Après l'avoir rappelé d'exil, l'empereur Paul l'envoie complimenter par son favori le comte K. On l'annonce.

« K! s'écrie Souwarow, le comte K! Mais je ne connais pas de famille russe de ce nom. Au surplus, qu'il entre. »

Le comte est introduit. Même répétition de la scène. Le maréchal joue toujours l'étonnement et finit par lui demander de quel pays il est originaire :

« Je suis natif de la Turquie, répond le comte... C'est à la grâce de l'empereur que je dois mon titre.

— Ah!... Vous avez sans doute reçu du

(1) Cette anecdote en rappelle une autre où, en pareille circonstance, une dame ne déploya pas le même esprit de condescendance. La voici, telle que la rapporte l'*Improvisateur français*. Une jeune femme, recommandable par ses vertus et ses malheurs, vient implorer la protection de la présidente de N... Il y avait cercle. On introduit la suppliante, vers laquelle la maîtresse de la maison daigne jeter un regard de distraction. — « Combien avez-vous d'enfants !.... — Trois, madame..... » La présidente tourne la tête, reprend le fil de la conversation, et un quart d'heure après se retourne de nouveau, et dit : « Avez-vous beaucoup d'enfants, madame ? — Madame, depuis que j'ai eu l'honneur de vous en déclarer trois, je ne suis pas accouchée. » Et elle se retire.

quelques services éminents. Dans quel corps avez-vous servi? A quelles batailles avez-vous assisté?

— Je n'ai jamais servi dans l'armée.

— Jamais! Vous étiez donc employé dans les affaires civiles. Et dans quel ministère?

— Dans aucun. J'ai toujours été auprès de l'auguste personne de sa majesté.

— Ah! mon Dieu! Et en quelle qualité?

— J'ai été le premier valet de chambre de sa majesté impériale.

— Ah! très-bien! » s'écrie Souwarow.

Puis, se retournant vers son domestique :

« Iwan, vois-tu ce seigneur? Il a été ce que tu es. A la vérité, il l'était auprès de notre très-gracieux souverain. Quel beau chemin il a fait! Il est devenu comte! Il est décoré des ordres de Russie!... Ainsi, Iwan, conduis-toi bien! Qui sait ce que tu peux devenir! »

(Larchey, *Gens singuliers.*)

Paul mande un jour Souwarow auprès de lui; il voulait le placer à la tête de l'armée d'Italie.

Le vainqueur de Rimnik était en disgrâce depuis longtemps; il arrive en surtout de toile, sans épée, sans insignes, sans ordres. L'empereur, assis sur son trône, entouré de toute sa maison, est stupéfait.

Souwarow se couche à plat ventre, et en s'aidant des pieds et des mains, arrive jusqu'au pied du trône.

« Voyons, Bazilewitch, voyons, feld-maréchal, mon fils, tu es donc fou? lève-toi.

— Non! non! sire; je veux faire mon chemin, moi, et je sais bien que ce n'est qu'en rampant qu'on arrive auprès de votre majesté. »

Napoléon plaisantait un jour les aumôniers sur leur courage et leur intrépidité. — « A la bonne heure, sire, dit l'abbé de Pradt, lorsqu'il s'agit d'aumôniers ordinaires; pour ceux-là, je les abandonne à votre majesté impériale et royale; mais... l'aumônier du dieu Mars... » ajouta-t-il, en se courbant profondément devant l'idole dont il se disait le grand prêtre.

(Cousin d'Avallon, *Pradtiana.*)

On raconte que le baron Thénard faisant une expérience devant Louis XVIII, après avoir tout préparé pour sa démonstration, dit au roi : « Sire, ces deux corps vont avoir l'honneur de se combiner devant votre majesté. »

Assistant un jour à un combat de taureaux, dans la loge des ministres étrangers, qui était assez près de celle du roi (Joseph Ier de Portugal), nous aperçûmes un mouvement alternatif de sa majesté, qui se penchait en avant de la loge et se reculait ensuite en riant à gorge déployée. La loge au-dessous était celle des chambellans de la cour. Nous vîmes très-distinctement le roi cracher sur un de ces messieurs, qui s'essuyait en riant et en regardant son maître d'un air qui semblait dire : Tant qu'il vous plaira, sire; je suis trop heureux de vous amuser.

(Malouet, *Mémoires.*)

Le dauphin, père de Louis XVI, se rasait souvent lui-même; il disait qu'il avait plutôt bâti que ses valets n'avaient échafaudé. Un jour cependant, qu'un d'eux, qui le rasait pour la première fois, se mit à trembler, le prince lui dit : « Ne craignez rien; si vous me faites quelque entaille, j'ai plus de courtisans que vous n'avez d'envieux. On ne s'en prendra pas à vous; on dira que j'ai vu l'ennemi de près, et que c'est lui qui m'a fait cette blessure. » Le barbier ne trembla plus.

(*Fastes de Louis XVI.*)

Un prince donnait une soirée. Comme il était assis dans un coin du salon, à côté d'un intime, tous ses invités, entrant l'un après l'autre, le cherchaient partout, et chacun d'eux, dès qu'il l'apercevait, se prosternait le nez sur ses bottes.

Le prince et son ami, ennuyés, ne pouvaient causer tranquillement.

Un quatre-vingt-dix-septième arrivait en demi-cercle.

« Encore! dit le prince.

— Si nous lui tournions le... dos, fit l'intime.

— Inutile, répondit le prince; si nous lui tournions le... dos, il saluerait tout de même. »

Ce n'est pas le mot *dos* qui fut prononcé.

(*Charivari.*)

Courtisans (*conseils aux*).

Le maréchal de Richelieu donnait trois conseils aux courtisans : « Asseyez-vous toutes les fois que vous en trouverez l'occasion. » Les deux autres étaient, je crois, de demander toutes les places vacantes et de ne jamais dire de mal de personne...

Je regarde comme un devoir de transmettre à ceux de mes lecteurs qui sont dans l'obligation d'aller à une cour, l'excellent conseil que me donna Alexandre de Lameth. Me voyant un jour (dans une soirée d'apparat) également appuyé sur mes deux jambes : « Que faites-vous donc là? me dit-il. Vous fatiguez vos deux jambes à la fois... Cela est contraire à tous les principes. Jamais on ne doit, à la cour, faire porter son corps que sur un seul pied, l'autre jambe se repose pendant ce temps-là. »

(*Le Piémont sous l'empire, Souvenirs d'un inconnu.*)

Courtisan adroit.

Le cardinal de Richelieu s'amusait volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux du cabinet. Antoine de Grammont, mort en 1678, le surprit un jour, seul, en veste; il s'exerçait dans son cabinet à sauter contre un mur. Un courtisan, moins délié que lui, eût été sans doute fort embarrassé de se trouver avec un ministre du caractère de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire à la dignité de ses fonctions : « Je parie, dit M. de Grammont, que je saute aussi bien que votre éminence. » Aussitôt, quittant son habit, il se met à sauter avec le ministre. Ce trait d'adresse contribua beaucoup à son avancement et à sa fortune.

(*Journal de Verdun*, 1756.)

Courtisan déconcerté.

Le vieux duc de Feuillade ayant rencontré monsieur Despréaux dans la galerie de Versailles, lui récita un sonnet de Charleval adressé à une dame, et le sonnet finissait par ces vers :

Ne regardez point mon visage,
Regardez seulement à ma tendre amitié.

Monsieur Despréaux lui dit qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans ce sonnet; que d'ailleurs il ne donnait pas une idée riante de son auteur, et que même à la rigueur la dernière pensée pourrait passer pour un jeu de mots. Là-dessus, le maréchal ayant aperçu madame la dauphine qui passait par la galerie, s'élança vers la princesse, à laquelle il lut le sonnet dans l'espace de temps qu'elle mit à traverser la galerie : « Voilà un beau sonnet, monsieur le maréchal, » répondit madame la Dauphine, qui ne l'avait peut-être pas écouté. Le maréchal accourut sur-le-champ pour rapporter à monsieur Despréaux le jugement de la princesse, en lui disant d'un air moqueur qu'il était bien délicat de ne pas approuver un sonnet que le roi avait trouvé bon et dont la princesse avait confirmé l'approbation par son suffrage. « Je ne doute point, répondit monsieur Despréaux, que le roi ne soit très-expert à prendre des villes et à gagner des batailles. Je doute encore aussi peu que madame la dauphine ne soit une princesse pleine d'esprit et de lumières. Mais, avec votre permission, monsieur le maréchal, je crois me connaître en vers aussi bien qu'eux. » Là-dessus le maréchal accourt chez le roi, et lui dit d'un air vif et impétueux : « Sire, n'admirez-vous pas l'insolence de Despréaux, qui dit se connaître en vers un peu mieux que votre majesté? — Oh! pour cela, répondit le roi, je suis fâché d'être obligé de vous dire, monsieur le maréchal, que Despréaux a raison. »

(*Bolæana.*)

Messieurs de Saint-Aignan et Dangeau, avaient mis dans la tête du roi qu'il pouvait faire des vers tout aussi bien qu'un autre. Il s'essaya, et fit un madrigal que lui-même ne trouva pas fort bon. Un matin, il dit au maréchal de Grammont : « Lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et dites-moi si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Votre majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus

sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner d'autre nom. — Oh bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si franchement : c'est moi qui l'ai fait. — Ah! sire, quelle trahison! Que votre majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Tout le monde rit beaucoup de l'embarras du maréchal, et on trouva que c'était le plus cruel petit tour que l'on pût jouer à un vieux courtisan.

(*Mém. anecd. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Courtisan du Danube.

Un jour, à Berlin, Napoléon faisant la banque au vingt-et-un, avait devant lui un tas assez considérable de napoléons de 90 fr., qu'il prenait à poignée et laissait tomber négligemment sur la table. « N'est-il pas vrai, dit-il en s'adressant au général Rapp, que les Prussiens aiment bien ces *petits* Napoléons? — Beaucoup plus que le *grand*, » répondit Rapp, avec la franchise d'un militaire, et peut-être aussi l'esprit d'un courtisan.

(P. Larousse, *Grand dictionnaire.*)

Courtisan ingénieux.

Un jour le comte de Narbonne, qui avait été envoyé en mission secrète, entre tout à coup dans le salon où se trouvait l'empereur, entouré de la cour; c'était le moment des réceptions.

« Ah! vous voilà, Narbonne, je suis bien aise de vous voir, fit Napoléon, avec le plus aimable sourire; eh bien! qu'est-ce que l'on dit de moi là-bas? — Sire, répondit le favori en s'inclinant respectueusement, il y en a qui disent que votre majesté est un dieu.

— Un dieu!... c'est beaucoup! s'écria l'empereur en partant d'un franc éclat de rire; mais tous pensent-ils ainsi? demanda-t-il, après avoir repris son sérieux.

— Je ne cacherai pas à votre majesté, répondit M. de Narbonne en s'inclinant derechef, mais un peu plus bas que la première fois, que d'autres disent que l'empereur des Français est un diable. »

Napoléon fronça son sourcil olympien en entendant ce mot.

« Mais aucun n'ose dire que votre majesté soit un homme, continua le courtisan, craignant d'avoir blessé César. » Le front de l'empereur se rasséréna : — Vous êtes un flatteur, lui dit-il avec un sourire aimable en lui tirant doucement l'oreille, marque d'amitié qu'il ne donnait qu'à ses familiers; mais heureusement votre encens est fin et ne porte pas à la tête.

(Comtesse de Bassanville, *Les salons d'autrefois.*)

Courtisan malencontreux.

Un courtisan ayant dit à l'empereur Auguste : « Le bruit court, seigneur, que vous me voulez faire un présent. — Gardez-vous bien de le croire, » répondit-il.

(*Nouveau recueil de bons mots.*)

Courtisan vieilli.

Un soir, le vieux maréchal de Richelieu présente, selon l'usage, la robe de chambre au roi. Sa majesté, occupée à parler chasse, ne l'aperçoit pas, et va causer avec un chasseur qui était du côté opposé. Le maréchal, les bras tendus, le suit en chancelant; le roi, plein de son sujet, revient à l'endroit d'où il était parti. Le maréchal, toujours nanti de la robe de chambre, revient sur les pas de son maître, qui fait encore quelques tours sans le voir; et cette scène, qui, si on osait la comparer à celle d'Hector dans *le Joueur*, dura quelques minutes, ne fut pas suffisante pour déterminer M. de Richelieu à renoncer aux honneurs de présenter une chemise et un chapeau.

Il était encore glorieux d'avoir été appelé près du roi parce que tous ses camarades étaient malades; lui seul, malgré son âge, se trouvait en état de les remplacer. Son fils gisait dans son lit, rongé de goutte et d'ennui; il va le voir en même temps, et trouve singulier qu'un jeune homme soit déjà sujet aux maux de la caducité. Il lui dit qu'il faut du courage, et que quand il a la goutte à un pied, il se tient sur l'autre; en même temps, pour le lui prouver, il reste plus d'une minute sur une jambe. Le duc de Fronsac n'avait point assez de ses dou-

leurs : il lui fallut encore être convaincu par cette belle expérience que l'héritage n'approchait pas.

(*Mémoires du duc de Richelieu.*)

Courtisanes.

La courtisane Laïs (quelques autres disent Phryné), avait fait gageure avec plusieurs jeunes libertins de faire succomber le philosophe Xénocrate. En vain, pour réussir, employa-t-elle toutes les ressources de son art; ses tentatives ne servirent qu'à lui faire perdre la haute opinion qu'elle avait de ses charmes et l'idée qu'elle avait eue de la faiblesse de Xénocrate. Lorsque l'on demanda à cette courtisane la somme convenue pour la gageure, elle la refusa, en disant : « Je m'étais engagée à séduire un homme, et non une statue. »

Toute la Grèce a brûlé pour Laïs. Démosthènes alla expressément à Corinthe pour acheter une de ses nuits; mais étonné du prix, il y renonça, disant qu'il n'achetait pas si cher un repentir. Le vieux sculpteur Myron ambitionna aussi ses faveurs; mais il fut repoussé. Attribuant sa disgrâce à ses cheveux blancs, il les cacha sous une perruque, et retourna vers Laïs, qui lui dit : « Sot que vous êtes, vous demandez une grâce que j'ai refusée à votre père. » Elle raillait souvent de la prétendue sagesse des philosophes. « Je ne sais, disait-elle, s'ils sont plus austères que les autres hommes; mais ils ne sont pas moins souvent à ma porte. »

(*Voyage d'Anténor.*)

Chez plusieurs peuples indiens, toutes les filles et les femmes vont nues, excepté les courtisanes, dont l'état, disent ces peuples, est de chercher à irriter les désirs.

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Courtoisie chevaleresque.

A la bataille de Fontenoy, les officiers anglais saluèrent les Français en ôtant leurs chapeaux. Le comte de Chabannes, le duc de Biron, qui s'étaient avancés, et tous les officiers des gardes françaises, leur rendirent le salut. Milord Charles Hai, capitaine aux gardes anglaises, cria : « Messieurs les gardes françaises, tirez. » Le comte d'Auteroche, alors lieutenant des grenadiers, et depuis capitaine, leur dit à voix haute : « Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes. » Les Anglais firent un feu roulant... (1)

(Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

Courtoisie compromettante.

Le carrosse de M. l'évêque de Tarbes ayant, dans un embarras, accroché et maltraité un fiacre, au point de ne pouvoir conduire une dame qui était dedans, le prélat, après s'être confondu en excuses, a descendu de sa voiture, a déclaré a la dame qu'il ne souffrirait par qu'elle restât à pied, lui a donné la main pour monter dans son carrosse, et lui a demandé où elle voulait être conduite. Il s'est trouvé que cette personne allait à l'hôtel de Praslin, chez le sieur Beudet, secrétaire de la marine. Ce dernier est de la connaissance de l'évêque, qui a offert ses services à la dame auprès de ce commis, et a dit qu'il profiterait de l'occasion pour le voir et la ramener chez elle. Arrivés à l'hôtel, monseigneur a donné la main à la dame, ce qui a beaucoup fait rire tous les domestiques; mais les éclats ont encore plus redoublé de la part des spectateurs, quand on a introduit ce couple chez le sieur Beudet, qui, lui-même, aurait bien voulu éviter la publicité de cette visite. Quoi qu'il en soit, l'évêque, intrigué des ricanements, des chuchotements qu'il voyait, a insisté pour en avoir l'explication, et l'on n'a pu lui dissimuler que la femme dont il s'était si charitablement chargé, était une certaine Gourdan, très-renommée par sa qualité de surintendante des plaisirs de la cour et de la ville... On sent bien que le prélat n'en a point demandé davantage, et qu'il n'a point insisté pour la ramener.

(Bachaumont, *Mém. secrets*, 1770.)

---

(1) V. sur le comte d'Auteroche les *Souvenirs de Felicie* de Mme de Genlis, et *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle*, t. I. Il est appelé d'*Anterroche* dans ce dernier ouvrage, suivant lequel il reçut sept balles dans le corps à la suite de cet acte de courtoisie assez déplacé,

Un marquis de ma connaisssance fit une rencontre ces jours derniers, près de son château en Berry. Revenant de la chasse, vers l'heure du dîner, il voit un homme fort gras, à pied, près d'un cheval expirant, qui paraissait lui avoir servi de monture : le marquis aborde l'inconnu; et comme ils étaient encore à trois lieues de la ville, il lui offre de se rafraîchir à son château. Ils arrivent ensemble; le voyageur, homme d'esprit, aimable et gai, plaît infiniment aux dames; on le laisse à regret partir à l'issue du dîner, et on lui demande sa parole de revenir le soir, après avoir terminé l'affaire qui l'appelait à la ville. Le marquis donne à l'inconnu une voiture pour le conduire, et deux laquais pour l'accompagner. Deux heures après son départ, on s'entretenait encore des agréments du gros homme, quand un des laquais qui l'avait suivi, entre d'un air affairé : « Mesdames, qu'avez-vous fait? ne vous a-t-il pas touchées? Cet homme qui a dîné avec vous, il est..... c'est..... le bourreau! — Ciel! » s'écria-t-on unanimement; et on n'entendit plus rien. Pas une des femmes qui étaient là n'a manqué de s'évanouir très-longtemps. Enfin, on recouvra la faculté de parler, pour dire que cet homme (qui avait paru charmant) avait en effet quelque chose de sinistre dans la physionomie. Il se trouva au bout d'une heure que tout le monde s'était bien douté que ce n'était pas un homme comme il faut.

(Métra, *Corresp. secrète*, 1775.)

Courtoisie et générosité.

Un chevalier de Saint-Louis étant au parterre de l'Opéra avec un bonnet de velours noir sur sa tête, le sergent de garde vint le prévenir de se conformer à l'ordre général, en ôtant son bonnet. L'officier répondit qu'il ne le pouvait pas, ayant une blessure à la tête qui ne lui permettait pas de se tenir découvert. Le sergent alors le pria avec la plus grande honnêteté de passer dans un coin, où il lui fit faire place, jusqu'à ce qu'il eût été prendre à cet égard les ordres du maréchal de Biron, qui heureusement était ce jour-là au spectacle, et qui apprenant ce dont il s'agissait, dit au sergent : « Je ne lève ni point la consigne; mais engagez de ma part ce respectable militaire à venir dans ma loge, où il sera plus à son aise, et où je serai enchanté de le recevoir. » Le chevalier de Saint-Louis se rendit avec empressement à cette invitation, et fut accueilli avec toute la considération possible par le maréchal, qui lui dit qu'il n'était pas juste qu'une blessure honorable, reçue au service du roi, le privât des plaisirs auxquels tout le monde avait droit, et lui annonça que dorénavant il aurait place dans sa loge à tous les spectacles. Il l'engagea à dîner pour le lendemain; et là, en présence d'une nombreuse société, lui demanda l'histoire de sa blessure. Le brave officier raconta, qu'à la bataille de ***, ayant reçu un coup de fusil qui lui perça la tête de part en part, il était resté couché parmi les morts; mais que, commençant à revenir d'un long évanouissement, sans avoir encore la force de parler, il vit venir à lui deux hussards démontés, dont l'un, en le regardant avec commisération, dit : Ah! le pauvre malheureux, comme il souffre! » et lui appuyant sa carabine sur la poitrine, il allait l'achever par pitié, lorsque le danger lui rendant plus de force, il eut le bonheur d'écarter avec sa main l'arme qui allait partir. « Ah! tu veux souffrir, dit le hussard en mauvais baragouin : eh bien, souffre! » et il s'en alla. Il ajouta que les suites de sa blessure l'ayant obligé de quitter le service, où il était déjà avancé, il s'était rendu à Paris pour solliciter une pension de retraite.

Le maréchal de Biron lui promit de s'intéresser vivement à la lui faire obtenir, et lui dit que, jugeant qu'elle serait au moins de deux mille francs, il le priait de permettre qu'il lui en offrît la première année d'avance.

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Courtoisie héroïque.

Pendant l'émigration, lord Percy, comte de Beverley, invita à dîner le marquis de la V..., un des plus vaillants soldats de l'armée de Condé. Pour honorer à la fois son hôte et la cause qu'il servait, le pair d'Angleterre ordonna à son grand maître d'apporter une bouteille d'un johannisberg centenaire; il la déboucha lui-même avec précaution et remplit le verre du marquis.

« Si vous le jugez digne de cet hon-

neur, dit-il, nous choisirons ce vin pour porter la santé de votre roi. »

Le marquis approcha le verre de ses lèvres et but une gorgée.

« Comment le trouvez-vous ? demanda l'Anglais.

— Exquis, milord.

— Alors, videz votre verre ; c'est avec une coupe pleine que l'on boit à un grand roi malheureux. »

L'émigré s'exécuta sans sourciller.

Et ce ne fut qu'en goûtant lui-même ce prétendu johannisberg que lord Beverley reconnut que c'était de l'huile de castor qu'il avait servi à son convive!

(*Journal des chasseurs.*)

Courtoisie militaire.

Après la signature du traité de Villafranca, un officier d'état-major français dînait à la table du feld-maréchal Hess, qui lui dit : « Combien avez-vous eu de morts à Solférino? — Et vous, maréchal? répondit l'officier. — C'est à vous de les compter. Vous couchez toujours sur le champ de bataille. »

Coutumes étrangères (*Appréciation de*).

Un Turc racontait autrefois au Grand Seigneur, que tous les Français devenaient fous à certain jour de l'année (mardi gras), et que quelque peu de certaine poudre appliquée sur le front (le mercredi des cendres) les faisait rentrer dans leur bon sens. (*Charpenteriana.*)

Couvent (*Choix d'un*).

Le bruit que fit Ninon de Lenclos, et plus encore le désordre qu'elle causa parmi la plus haute et la plus brillante jeunesse, força l'extrême indulgence que, non sans cause, la reine mère avait pour les personnes galantes et plus que galantes, de lui envoyer un ordre de se retirer dans un couvent. Un de ses exempts de Paris lui porta la lettre de cachet; elle la lut, et remarquant qu'il n'y avait pas de couvent désigné en particulier : « Monsieur, dit-elle à l'exempt sans se déconcerter, puisque la reine a tant de bonté pour moi que de me laisser le choix du couvent où elle veut que je me retire, je vous prie de lui dire que je choisis celui des grands cordeliers de Paris, » et lui rendit la lettre de cachet avec une belle révérence. L'exempt, stupéfait de cette effronterie sans pareille, n'eut pas un mot à répliquer, et la reine trouva cette réponse si plaisante qu'elle laissa Ninon en repos. (Saint-Simon, *Mémoires.*)

Créanciers.

« Monsieur, je voudrais bien savoir quand vous me payerez, demandait à Talleyrand un de ses créanciers. — Vous êtes un drôle bien curieux! » répondit le prince.

Créancier (*Ruse de*).

M. W. Duckett, qui avait à se plaindre de Balzac, exigea le payement de deux effets, et traduisit le futur auteur de *César Birotteau* devant le tribunal de commerce (1837).

Lui, à qui aucune des ressources des procédures civiles et commerciales n'était inconnue, tenta de se retrancher, par l'organe de son agréé, derrière son inviolabilité d'homme de lettres, et de décliner la compétence de la justice consulaire, qui lui répondit très-judicieusement :

« Vous êtes homme de lettres, c'est incontestable; mais vous êtes, par-dessus le marché, *commerçant* en vertu de votre caractère de gérant d'une commandite, — donc je vous condamne, et par corps, à payer... »

Cette manière de se défendre avait exaspéré W. Duckett, qui prenait sa revanche des paroles offensantes que l'auteur de la *Comédie humaine* ne lui avait pas épargnées en diverses circonstances : « Il ne veut pas me payer, disait-il, patience! je saurai bien l'y contraindre... »

Et, en effet, il en vint à bout après bien des tentatives infructueuses.

De Balzac, au moment où il cherchait à se soustraire à sa condamnation par corps, avait trouvé enfin un refuge chez un de ses meilleurs amis. Un garde du commerce, plus intelligent et plus habile que ses pareils, revêt l'uniforme des employés de l'administration des diligences Lafitte et Caillard; il porte sous le bras un livre de recettes, sur l'épaule une grosse sacoche pleine de pièces d'argent, et va sonner à la porte d'un splendide hôtel des Champs-Élysées.

Le concierge ouvre :

« Est-ce ici, demande le prétendu facteur, que demeure M. ***? — Oui. — A quel étage? — Au fond de la cour, au rez-de-chaussée, la porte à gauche du perron. — C'est bien. »

Et l'homme à la sacoche se dirige vers le lieu indiqué : il tire encore là le cordon d'une sonnette.

Une jeune caméristé se présente et demande de quoi il s'agit.

Le rusé compère change alors de ton :

« J'apporte, dit-il, six mille francs à M. de Balzac, priez-le de venir. »

Et il laisse tomber lourdement sur le parquet sa sacoche, qui fait entendre un son métallique de très-bon aloi.

« M. de Balzac ne demeure pas ici, répond la soubrette. — M. *** est-il alors chez lui? reprend le facteur. — Non, mais madame y est. — Veuillez avoir la bonté de la prévenir que j'ai six mille francs là dedans (et il donne un coup de pied à son gros sac d'argent), destinés à M. de Balzac. — Attendez! je vais prévenir ma maîtresse... Asseyez-vous!... »

Quelques minutes après, le prétendu facteur était en présence de Mme *** :

« Madame, lui dit-il, veuillez faire venir M. de Balzac, j'ai six mille francs à lui remettre. »

Mme ***, peu habituée à une défiance telle que le commandait la circonstance, resta stupéfaite...

« D'où peut donc lui venir cet argent? — Je l'ignore, madame; tout ce que je sais, c'est que la somme est belle à recevoir, et que je voudrais bien être à la place de M. de Balzac. — Ne pouvez-vous me la confier? — Impossible, madame, car, avec tout le respect que je vous dois, il faut absolument, pour ma garantie, que ce soit M. de Balzac lui-même qui signe, en ma présence, sa décharge sur ce livre que voilà... — C'est fâcheux... Nous connaissons bien M. de Balzac, mais il n'est pas ici en ce moment... Il pourra peut-être venir aujourd'hui... Asseyez-vous, je vais revenir. »

Peu longue fut, à ce qu'il paraît, la recherche. Alléché par cette bonne fortune des six mille francs qui lui tombait si inopinément du ciel, malgré toute sa finesse, malgré toute la perspicacité d'un homme rompu de longue main aux ruses des gens d'affaires, de Balzac tomba dans le piége!

Il accourut très-empressé sur les pas de Mme ***.

A la vue de Balzac, le prétendu facteur se démasque :

« Au nom de la loi, je vous arrête, monsieur de Balzac! dit-il en lui mettant la main sur le capuce de son froc de dominicain, à moins que vous ne me payiez à l'instant même mille treize cent quatre-vingts francs, plus les nouveaux frais, sinon je vous conduis à Clichy. Il est inutile de chercher à fuir : la maison est cernée, et dans un fiacre, à votre porte, stationne M. le juge de paix... Tout a été prévu. »

De Balzac ne possédait pas à cette heure un centime. Mais l'hospitalité qu'il recevait dans cet hôtel, chez un ami, était une hospitalité de courtoisie et de générosité; dans une situation pareille, il était impossible qu'on le laissât emmener comme un malfaiteur. En l'absence de son mari, Mme *** paya le garde du commerce, capital, intérêts et frais, et de Balzac se trouva ainsi débarrassé d'un horrible cauchemar.

(Werdet, *Souvenirs littéraires d'un libraire-éditeur.*)

Crédulité.

Chapelle, l'excellent Cassandre du Vaudeville, épicier en même temps qu'acteur, se rendit fameux surtout par une crédulité incroyable, — soit dit sans jeu de mots. C'est à lui qu'un de ses camarades raconta cette histoire de la carpe apprivoisée, remise depuis à toute sauces, et resservie bien des fois comme un plat nouveau. Cette carpe suivait partout son maître, comme un caniche, mais elle se noya un jour en voulant enjamber un ruisseau grossi par une pluie d'orage : « Oh! quel malheur! s'écria le bon Chapelle, qui avait écouté avec le plus grand intérêt cette touchante histoire; je croyais que les carpes nageaient comme des poissons. » Sur la fin, on avait tant mystifié Chapelle, on lui avait tant persuadé de choses impossibles, qu'il était devenu d'une méfiance extrême. Un ami lui disait : « Bonjour, Chapelle! — Laisse-moi tranquille, répondait-il d'un ton bourru. — Comment vas-tu? — Tu veux m'attraper encore. — Hein! comme il a plu hier! — Bon, bon. — Et comme il fait beau

aujourd'hui ! — Oui, cherche ! on ne s'y laisse plus prendre. »

(Brazier, *Petits théâtres.*)

Cris.

Autant d'hommes, autant de cris divers :

Il y a le cri de la nature, et on l'entend lorsque Sara dit, du sacrifice de son fils : « Dieu ne l'eût jamais demandé à sa mère. »

Lorsque Fontenelle, témoin des progrès de l'incrédulité, dit : « Je voudrais bien y être dans soixante ans, pour voir ce que cela deviendra, » il ne voulait qu'y être. Il y a le cri de la passion, et je l'entends encore dans le poete, lorsque Hermione dit à Oreste :

Qui te l'a dit ?

Lorsqu'à :

Ils ne se verront plus.

Phèdre répond :

Ils s'aimeront toujours.

Lorsqu'au sortir d'un sermon éloquent sur l'aumône, l'avare dit : « Cela donnerait envie de demander. »

Lorsqu'une maîtresse surprise en flagrant délit, dit à son amant : « Ah ! vous ne m'aimez plus, puisque vous en croyez plutôt ce que vous avez vu que ce que je vous dis. »

Lorsque l'usurier agonisant dit au prêtre qui l'exhorte et qui lui met entre les mains un crucifix d'argent : « Ce crucifix, en conscience je ne saurais prêter là-dessus plus de trente-deux livres ; encore faut-il m'en passer un billet de vente. »

Que de ramages divers ! combien de cris discordants dans la seule forêt qu'on appelle société !

Celui-ci dit au prêtre qui lui annonçait la visite de son Dieu : « Je le reconnais à sa monture (1) ; c'est ainsi qu'il entra à Jérusalem. »

Celui-là, moins caustique, s'épargne dans ses derniers moments l'ennui de l'exhortation du vicaire qui l'avait administré, en lui disant : « Monsieur, ne vous serai-je plus bon à rien ?... »

Voilà le caractère.

L'homme-singe est sans caractère ; il a toutes sortes de cris : « Cette démarche ne vous perdra pas vous, mais elle perdra votre ami. — Hé ! que m'importe, pourvu qu'elle me sauve ! — Mais votre ami ? — Mon ami tant qu'il vous plaira ; moi, d'abord.... » — « Croyez-vous, monsieur l'abbé, que madame Geoffrin vous reçoive chez elle avec grand plaisir ? — Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que je m'y trouve bien ! » Voilà le cri de l'homme personnel.

« J'ai contracté ce pacte avec vous, mais je vous annonce que je ne le tiendrai pas. — Et pourquoi, s'il vous plaît ? — *Parce que je suis le plus fort.* » Le cri de la force est encore un des cris de la nature.

« Vous penserez que je suis un infâme, je m'en moque. » Voilà le cri de l'impudence.

Un abbé de Cannaye fit une petite satire bien amère et bien gaie des ouvrages de son ami Rémond de Saint-Marc. Celui-ci, qui ignorait que l'abbé fût l'auteur de la satire, se plaignait un jour de cette malice à une de leurs communes amies. Tandis que Saint-Marc, qui avait la peau tendre, se lamentait outre mesure d'une piqûre d'épingle, l'abbé, placé derrière lui, et en face de la dame, s'avouait auteur de la satire, et se moquait de son ami en tirant la langue. Les uns disaient que le procédé de l'abbé était malhonnête ; d'autres n'y voyaient qu'une espiéglerie. Cette question fut portée au tribunal de l'érudit abbé Feruel, dont on ne put jamais obtenir d'autre décision, sinon *que c'était un usage chez les anciens Gaulois de tirer la langue...* Que conclurez-vous de là ? Que l'abbé de Cannaye était un méchant ; je le crois : que l'autre abbé était un sot ; je le nie ; c'était un homme qui avait consumé ses yeux et sa vie à des recherches d'érudition, et qui ne voyait rien dans ce monde de quelque importance, à côté de la restitution d'un passage, ou de la découverte d'un ancien usage. C'est le pendant du géomètre qui, fatigué des éloges dont la capitale retentisait lorsque Racine donna son *Iphigénie*, voulut lire cette *Iphigénie*, si vantée : il prend la pièce ; il se retire dans un coin ; il lit une scène, deux scènes ; à la troisième il jette le livre en disant : « Qu'est-ce que cela prouve ? » C'est le jugement et le mot d'une personne accoutumée dès ses jeunes ans à écrire au bout de chaque page : « Ce qu'il fallait démontrer. »

(1) On a prêté ce mot à Rabelais.

On se rend ridicule, mais on n'est ni ignorant, ni sot, pour ne voir jamais que la pointe de son clocher.

Me voilà tourmenté d'un vomissement périodique; je verse des flots d'une eau caustique et limpide; je m'effraie, j'appelle Thierri. Le docteur regarde en souriant le fluide que j'avais rendu par la bouche, et qui remplissait toute une cuvette : « Eh bien, docteur, qu'est-ce qu'il y a? — Vous êtes trop heureux; vous nous avez restitué la *pituite vitrée* des anciens, que nous avions perdue. »

Lorsqu'un monarque qui commande lui-même ses armées, dit à ses officiers qui avaient abandonné une attaque où ils auraient tous perdu la vie sans aucun avantage : « Est-ce que vous êtes faits pour autre chose que pour mourir? » il dit un mot du métier. Lorsque des grenadiers sollicitent auprès de leur général la grâce d'un de leurs braves camarades surpris en maraude, et lui disent : « Notre général, remettez-le entre nos mains; nous savons punir plus sévèrement un grenadier; il n'assistera point à la première bataille que vous gagnerez, » ils ont l'éloquence de leur métier, éloquence sublime!

« Sire, et la bombe! — Qu'a de commun la bombe avec ce que je vous dicte? » — « Le boulet a emporté la timbale, mais le riz n'y était pas. » — C'est un roi qui a dit le premier de ces mots; c'est un soldat, qui a dit le second : ils sont l'un et l'autre d'une âme forte.

Passons au mot du célèbre Muret. Muret tombe malade en voyage; il se fait porter à l'hôpital; on le place dans un lit voisin du grabat d'un malheureux attaqué d'une de ces infirmités qui rendent l'art perplexe. Les médecins et les chirurgiens délibèrent sur son état; un des consultants propose une opération qui pouvait également être salutaire ou fatale; les avis se partagent; on inclinait à livrer le malade à la décision de la nature, lorsqu'un plus intrépide dit : « *Faciamus experimentum in anima vili.* » Voilà le cri de la bête féroce. Mais d'entre les rideaux qui entouraient Muret, s'élève le cri de l'homme, du philosophe, du chrétien : « *Tanquam foret anima vilis, illa pro qua Christus non dedignatus est mori* (1). » Ce mot empêcha l'opération, et le malade guérit.

(1) « Faisons une expérience sur une âme vile. — Comme si l'on pouvait appeler vile une âme pour laquelle le Christ n'a pas dédaigné de mourir!

A cette variété du cri de la nature, de la passion, du caractère, de la profession, joignez le diapason des mœurs nationales, et vous entendrez le vieil Horace dire de son fils : « Qu'il mourût! » et les Spartiates dire d'Alexandre : « Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu. » Ces mots ne désignent pas le caractère d'un homme, ils marquent le caractère d'un peuple.

(Diderot.)

Cri de la nature.

Dans une année d'indigence, un paysan se trouve au milieu de quatre petits enfants qui portent leurs mains à leurs bouches, qui demandent du pain, et à qui il n'a rien à donner. La démence s'empare de lui; il saisit un couteau, il égorge les trois aînés; le plus jeune, qu'il allait frapper aussi, se jette à ses pieds et lui crie : « Ne me tuez pas, je n'ai plus faim. »

(Collin de Plancy, *Dictionn. infernal.*)

Crime (*le*) et la peine.

En 1763, dans l'affaire du pamphlétaire Varenne, sur laquelle il avait fait les remontrances les plus fortes, obligé d'entériner les lettres de grâce, qui étaient accordées contre toute espèce de droit et de justice, Malesherbes prononça de son tribunal ces paroles remarquables aux accusés qui étaient à ses pieds : « Le roi vous accorde des lettres de grâce, la cour les entérine, retirez-vous; la peine vous est remise, mais le crime vous reste. »

(Cousin d'Avallon, *Malesherbiana.*)

Crinoline.

Voici un mot que j'ai noté au théâtre du Palais-Royal, dont l'exiguïté et l'incommodité sont généralement connues et appréciées.

J'étais au premier rang de l'orchestre; la porte d'une avant-scène du rez-de-chaussée s'entr'ouvre : un jeune homme et une jeune femme apparaissent sur le seuil.

Ces avant-scènes sont des boîtes de do-

minos; on y entre si l'on peut, on s'y case comme on peut.

« Jamais je n'entrerai là dedans, soupire la dame, qui a mesuré la circonférence de sa crinoline.

— C'est la seule loge disponible, » répond l'ouvreuse.

La dame, aidée par son cavalier, parvient à s'installer dans l'avant-scène, après des efforts désespérés.

« Enfin, voilà mes jupons placés! dit-elle en s'essuyant le front avec un fin mouchoir de batiste; le reste ne m'embarrasse pas. »

(Albéric Second, *Comédie parisienne.*)

Critique (*Boutade de*).

Malherbe avait aversion pour les fictions poétiques, si ce n'était dans un poëme épique; et en lisant à Henri IV une élégie de Regnier, où il feint que la France s'enleva en l'air pour parler à Jupiter et se plaindre du misérable état où elle était pendant la ligue, il demandait à Regnier en quel temps cela était arrivé? qu'il avait demeuré toujours en France depuis cinquante ans, et qu'il ne s'était point aperçu qu'elle se fût enlevée hors de sa place.

(Tallemant des Réaux.)

Un homme de robe de fort bonne condition apporta à Malherbe d'assez fichus vers qu'il avait faits à la louange d'une dame, et lui dit, avant que de les lui lire, que des considérations l'avaient obligé à les faire. Malherbe les lut d'un air fort chagrin, et lui dit : « Avez-vous été condamné à être pendu, ou à faire ces vers? car, à moins que de cela on ne vous saurait pardonner. »

(*Id.*)

Un président de Provence avait mis une méchante devise sur sa cheminée, et croyant avoir fait merveilles, il dit à Malherbe : « Que vous en semble? — Il ne fallait, répondit Malherbe, que la mettre un peu plus bas, — dans le feu (1). »

(*Id.*)

---

(1) Voir *Épigrammes* et *Critique brutale.*

Un moine ayant fait présent à M. Patru d'un livre de sa façon, lui en demandait son sentiment : « Mon père, lui répondit Patru, avez-vous un valet qui balaye votre chambre? »

Le moine lui ayant dit que non, et que chaque religieux devait balayer la sienne une fois par jour : « Eh bien! repartit Patru, balayez-la quatre fois, et ne perdez plus de temps à écrire (1). »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Un jeune poëte se présente à Piron pour savoir de lui auquel des deux sonnets qu'il venait de faire il donnait la préférence. Il lit le premier. « J'aime mieux l'autre, » dit Piron, sans vouloir en entendre davantage (2).

Le lord-chancelier Campbell, qui mourut en 1861, a écrit les *Vies des Lords-Chanceliers d'Angleterre* jusqu'au temps de lord Eldon. Lord Lyndhurst succéda à lord Eldon. Lord Camphell était plus âgé que le chancelier.

Un jour, dans la chambre des lords, Campbell dit à Lyndhurst :

« J'espère vous survivre, car je tiendrais beaucoup à ajouter votre vie à mon ouvrage. »

Lyndhurst n'avait pas le moindre enthousiasme pour le talent littéraire de Campbell; aussi répondit-il vivement :

« Au nom du ciel, Campbell, ne faites pas cela! la mort est assez horrible sans que vous y ajoutiez de nouveaux tourments. »

(*International.*)

Critique (*Docilité à la*).

Louis XIV écrivit ce billet à M. le duc de la Rochefoucaud : « Je me réjouis, comme votre ami, de la charge de grand maître de ma garde-robe, que je vous ai donnée comme votre roi. » Ce prince montra le billet à M. le duc de Montausier : « Voilà de l'esprit mal employé, dit le courtisan véridique. »

(1) Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent. (Boileau.)

Voyez *Perruquier poëte.*

(2) Ce mot rappelle celui de Mme d'Argenson, sur les frères Pâris. (V. *Épigrammes.*)

Le roi, sans s'offenser de la leçon, supprima le billet.

(*Improvisateur français.*)

Le portier d'Halévy l'arrête au moment où il sortait le lendemain de la première représentation des *Mousquetaires de la Reine :*

« Monsieur, lui dit-il, c'est *chenu*, votre musique!... moi qui me couche tous les soirs à dix heures, je ne me suis endormi qu'au troisième acte.

— Merci, mon ami! lui dit Halévy, je ferai des coupures. »

Et il en fit!

Cet ouvrage fut représenté sur le théâtre des Tuileries; le roi en fit de grands compliments au musicien, mais le musicien resta triste et taciturne toute la soirée. J'eus le mot de cette énigme en le reconduisant chez lui.

« Décidément, me dit-il, ce n'est pas un succès.

— Comment! quand depuis ton concierge jusqu'au roi de France, tout le monde est ravi de ta musique!

— Mon ami, me répondit-il tristement, j'ai vu bâiller un chambellan... »

(de Saint-Georges, *Figaro.*)

Critique (*Mal de la*).

Un certain Denis, poëte de profession, qui se distingua surtout dans sa guerre contre Pope, était jaloux de toute réputation naissante. Un jour qu'il était fort malade, le docteur Noris lui demanda ce qu'il avait; il lui répondit : « La critique. » C'était en effet sa maladie et la cause de tous ses maux.

Critique (*Réponse à un*).

Le lendemain de la première d'*Oreste*, la maréchale de Luxembourg envoyait à Voltaire quatre pages de réflexions critiques sur sa pièce. Voltaire ne lui répondit qu'une seule ligne : « Madame la maréchale, *Horeste* ne s'écrit pas avec un *h*. »

Critique (*Utilité de la*).

« Au bout du compte, disais-je à Mercier, Napoléon a fait de belles choses. — J'en conviens; mais il n'y a pas de mal que les écrivains comme moi le pincent quelquefois. Ces conquérants, c'est comme les carpes : ça engraisserait trop; on leur met des brochets après, ça les tient en éveil, et, comme on dit en termes du métier, ça les allonge. »

(*Mémoires de Fleury.*)

Critique acerbe.

Une séance particulière de l'Académie a été employée à admonester M. de La Harpe sur l'aigreur, la dureté et le mauvais ton qui règnent trop souvent dans son journal, et qui l'exposent à des affronts où la dignité de tout le corps se trouve compromise. « Nous aimons tous infiniment M. de La Harpe, disait l'autre jour l'abbé de Boismont; mais on souffre en vérité de le voir arriver sans cesse l'oreille déchirée. »

(Grimm, *Correspondance*, 1777.)

L'abbé Giraud s'était fait dénigreur de son métier, et il avait coutume de dire sur tous les livres qu'il lisait : « C'est absurde! » Rivarol prétendait qu'il allait laissant tomber sa signature partout.

Critique brutal.

Un méchant poëte demanda à Malherbe son sentiment sur une *Ode au roi* qu'il venait de composer : « C'est fort bien, lui dit ce dernier; il n'y a seulement qu'une petite observation à vous faire. — Laquelle? — Quatre mots à ajouter. — Lesquels? — Après *Ode au roi*, mettez *pour torcher son c...* »

(*Malherbiana.*)

La conversation de Malherbe était brusque. Il parlait peu, mais il ne disait mot qui ne portât. Quelquefois même il était rustre et incivil, témoin ce qu'il fit à des Portes. Regnier l'avait mené dîner chez son oncle; ils trouvèrent qu'on avait déjà servi. Des Portes le reçut avec toute la civilité imaginable, et lui dit qu'il lui voulait donner un exemplaire de ses *Psaumes*, qu'il venait de faire imprimer. En disant cela, il se met en devoir de monter à son cabinet pour l'aller quérir. Malherbe lui dit rustiquement qu'il les avait déjà vus, que cela ne méritait pas qu'il prît la peine de remonter,

et que son potage valait mieux que ses psaumes. Il ne laissa pas de dîner, mais sans dire mot, et après dîner, ils se séparèrent, et ne se sont pas vus depuis.

(Tallemant des Réaux.)

L'archevêque de Rouen, de Harlai, avait prié Malherbe à dîner pour le mener après au sermon qu'il devait faire en une église proche de chez lui. Aussitôt que Malherbe eut dîné, il s'endormit dans une chaise, et comme l'archevêque le pensa réveiller pour le mener au sermon : « Hé ! je vous prie, dit-il, dispensez-m'en ; je dormirai bien sans cela. »

(*Id.*)

Critique confondue.

Polyclète de Sicyone, célèbre statuaire, travaillait en même temps à deux statues semblables, une publiquement et l'autre en secret. Pour celle-ci il ne consulta que son génie ; pour la première il accueillait tous les conseils, et corrigeait, ajoutait, retranchait au gré des critiques. Ces deux ouvrages finis, il les expose à côté l'un de l'autre ; on censure la première statue, et l'autre, celle de son génie, enlève tous les suffrages. « Athéniens, dit alors Polyclète, la figure que vous critiquez est votre ouvrage, et celle que vous admirez est le mien. »

(*Voyage d'Anténor.*)

Critique (*Mépris de la*).

De Laplace se promenait un jour aux Tuileries, et s'impatientait en lisant une brochure qu'il venait d'acheter, quand il s'entend nommer par quelqu'un qui le suivait. C'était Fontenelle, qui l'aimait beaucoup. « Qu'avez-vous donc, mon fils, pour vous démener ainsi ? — Tenez, mon cher papa, voyez si j'ai tort. On joue à peine pour la sixième fois ma tragédie de *Venise sauvée*, et voilà déjà un libelle affreux contre la pièce et contre l'auteur. — N'est-ce que cela, mon ami ? Pourquoi vous êtes-vous avisé d'avoir fait un bon ouvrage ? Donnez-moi votre bras, et passons un moment chez moi. Jacques, s'écria-t-il en arrivant, cherchez-moi les clefs du bahut. » C'était un coffre de la plus grande antiquité, et qui tenait presque tout un côté de l'antichambre. Jacques accourt avec un trousseau de vieilles clefs, et ouvre le coffre, que de Laplace vit avec surprise rempli jusqu'au couvercle de brochures de tout format : « Voilà, lui dit Fontenelle, une partie des critiques, des satires, et même des libelles, dont mes ouvrages et moi-même avons été l'objet, depuis mes premiers essais dans les lettres jusques aujourd'hui ; mais ce qui vous surprendra bien plus, c'est que je n'ai jamais ouvert aucune de ces brochures. — Quoi ! jamais ? — Jamais, mon ami. De deux choses l'une, me suis-je dit de très-bonne heure, ou la critique est bonne, ou elle est mauvaise. Si elle est bonne, mes amis m'en rendront compte, et je tâcherai de me corriger ; au cas contraire, j'en pourrais prendre assez d'humeur pour que mon repos s'en ressentît, et mon repos m'a toujours été cher. Faites de même, mon cher enfant, et vous vous en trouverez bien. »

(*Alm. litt.*, 1785.)

Critique artistique.

Appelles était dans l'usage d'exposer en public ses ouvrages, pour en mieux connaître les défauts. Un cordonnier ayant critiqué les souliers de l'une de ses figures, Apelles qui l'avait entendu, caché derrière un rideau, corrigea ces défauts sur-le-champ. Mais l'ouvrier, tout fier du succès de sa critique, le lendemain ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre se montra tout à coup, et lui dit : *Ne sutor ultrà crepidam.*

(Pline, *Histoire naturelle.*)

David avait exposé un de ses plus beaux tableaux et se trouvait par hasard confondu dans la foule qui l'admirait. Il remarque un homme dont le costume annonçait un cocher de fiacre et dont l'attitude indiquait le dédain. « Je vois que vous n'aimez pas ce tableau, lui dit le peintre. — Ma foi, non. — C'est pourtant un de ceux devant lesquels tout le monde s'arrête. — N'y a pas de quoi. Voyez cet imbécile de peintre qu'a fait un cheval dont la bouche est toute couverte d'écume et qui pourtant n'a pas de mors. » David se tut ; mais, dès que le salon fut fermé, il effaça l'écume.

(*Choix d'Anecdotes.*)

Gentil Bellini, peintre vénitien, fut appelé à Constantinople par Mahomet II. Bellini peignit pour l'empereur turc une décollation de saint Jean-Baptiste. Le Grand Seigneur, en rendant justice à l'art du peintre, releva néanmoins un défaut dans son tableau; c'était de ne pas avoir assez observé que quand un homme est décapité, la peau se retire un peu. Pour le prouver, le Grand Seigneur appela un esclave, qu'il décapita sur-le-champ, et dont il fit examiner la tête à l'artiste. Bellini convint de la vérité de l'observation, mais il fut tellement épouvanté de cette manière de faire de la critique, qu'il chercha tous les moyens de quitter promptement un tel pays et un tel maître, malgré les faveurs que Mahomet lui prodigua pour le retenir.

(*Ann. litt.*, 1770.)

Lemoine faisait un jour le portrait de Diderot : l'ouvrage était avancé; il était debout, immobile entre son ouvrage et le philosophe, la jambe droite pliée, et la main gauche appuyée sur la hanche, non du même côté, du côté gauche. « Mais, dit Diderot, monsieur Lemoine, êtes-vous bien? — Fort bien, lui répondit-il. — Et pourquoi votre main n'est-elle pas sur la hanche du côté de votre jambe pliée? — C'est que par sa pression je risquerais de me renverser; il faut que l'appui soit du côté qui porte toute ma personne. — A votre avis le contraire serait absurde?— Très-absurde. — Pourquoi donc l'avez-vous fait à votre Louis XV de l'École Militaire? »

A ce mot, Lemoine resta stupéfait et muet. Diderot ajouta : « Avez-vous eu le modèle pour cette figure? — Assurément. — Avez-vous ordonné cette position à votre modèle? — Sans aucun doute. — Et comment s'est-il placé? Est-ce comme vous l'êtes à présent, ou comme votre statue? — Comme je le suis. — C'est donc vous qui l'avez arrangé autrement? — Oui, c'est moi, j'en conviens. — Et pourquoi? — C'est que j'y ai trouvé plus de grâce. — J'aurais pu ajouter, continue Diderot : Et vous croyez que la grâce est compatible avec l'absurdité? Mais, je me tus par pitié; je m'accusai même de dureté; car pourquoi montrer à un artiste les défauts de son ouvrage quand il n'y a plus de remède? »

(*Diderotiana.*)

Critique de prince.

Le prince de Condé rassemblait souvent à Chantilly les gens de lettres, et se plaisait à s'entretenir avec eux de leurs ouvrages, dont il était bon juge. Lorsque dans ces conversations littéraires il soutenait une bonne cause, il parlait avec beaucoup de grâce et de douceur; mais quand il en soutenait une mauvaise, il ne fallait pas le contredire : il s'emportait alors, et rien n'était plus dangereux que de lui disputer la victoire. Dans une conversation de cette nature, le feu de ses yeux effraya tellement Boileau, qu'il céda par prudence, et dit tout bas à son voisin : « Dorénavant, je serai tou-« jours de l'avis de monsieur le prince, « quand il aura tort. »

(*Mém. anecd. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Critique impartial de soi-même.

Alfred de Musset suivait les répétitions de *Bettine*. Rose Chéri dit, comme elle savait dire, une phrase d'un tour un peu précieux. Alfred de Musset lui demande : « Est-ce que vous aimez cela, madame? »

Rose Chéri ne se prononçait guère que pour approuver; elle ne répond pas.

« Et vous, directeur? » reprend de Musset.

« Moi, je trouve cela bien!

— Et non pas moi? »

On discute. Le directeur soutient que la phrase est excellente; Musset la déclare exécrable. Enfin, il obtient, lui l'auteur, la suppression de sa phrase. La répétition continue. A son tour le directeur se prend à dire :

« Voilà quelque chose que je n'aime pas. »

Les acteurs déclarent que le directeur a raison. Eux non plus, ils n'aiment pas la phrase.

« Hé quoi! dit Musset avec étonnement, ceci, mais c'est très-joli!

— Oh! très-joli!

— Très-joli! »

Et il prend feu. Et avec ce bon sens qui était le fond de son incomparable talent, il défend le passage attaqué, en montre le côté ingénieux, aimable, en termes si nets, si concluants, que tout le monde se range à son avis.

(Ed. Lemoine, *Indépend. belge.*)

Critique indépendant.

Monsieur le marquis de ***, souhaitant d'être de l'Académie, fut prier monsieur le président de Lamoignon d'engager monsieur Despréaux à lui donner sa voix. J'étais dans son cabinet quand il reçut la lettre du président, qui lui envoyait un ouvrage de galanterie du postulant pour l'Académie; c'étaient de petits vers qui n'avaient ni force ni vertu : « Voilà, dit M. Despréaux après en avoir lu le début, voilà encore un plaisant titre pour entrer à l'Académie! Il n'a que faire de compter sur ma voix. Je dirai tout net à M. de Lamoignon que je n'ai point de voix à donner à un homme qui fait d'aussi méchants vers à soixante ans, et des vers qui renferment une morale impudique. » Le jour que l'élection devait être faite, il se transporta exprès à l'Académie pour donner sa boule noire. Quelques académiciens lui ayant remontré que le marquis était un homme de qualité, qui méritait qu'on eût pour lui des égards : « Je ne lui conteste pas, dit-il, ses titres de noblesse, mais ses titres au Parnasse; et je le soutiens non-seulement mauvais poëte, mais poëte de mauvaises mœurs. — Mais, reprit l'abbé Abeille, monsieur le marquis n'écrit pas comme un auteur de profession; il se borne à faire des petits vers comme Anacréon. — Comme Anacréon, repartit le satirique, et l'avez-vous lu, vous qui en parlez? Savez-vous bien, monsieur, qu'Horace, tout Horace qu'il était, se croyait un très-petit compagnon auprès d'Anacréon. Eh bien donc, monsieur, si vous estimez tant les vers de votre monsieur le marquis, vous me ferez un très-grand honneur de mépriser les miens. »

(*Bolæana.*)

Critique littéraire.

Boileau demandant un jour à Chapelle ce qu'il pensait de ses ouvrages : « Tu es un bœuf qui fais bien ton sillon, » répliqua celui-ci.

Un jour que dans la scène première du premier acte, Auguste disait à Cinna :

Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des [vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu [veux;
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite;

le dernier maréchal de la Feuillade étant sur le théâtre, dit tout haut à Auguste : « Ah! tu me gâtes le *soyons amis, Cinna.* » Le vieux comédien qui jouait Auguste se déconcerta, et crut avoir mal joué. Le maréchal, après la pièce, lui dit : « Ce n'est pas vous qui m'avez déplu, c'est Auguste, qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'est propre à rien, qu'il fait pitié, et qui ensuite lui dit *soyons amis.* Si le roi m'en disait autant, je le remercierais de son amitié. »

Le régent demandait à Fontenelle quel jugement il fallait porter des ouvrages en vers?... « Monseigneur, dites toujours qu'ils sont mauvais, et sur cent fois vous ne vous tromperez pas deux. »

(*Étrennes d'Apollon.*)

Dufresne, auteur ingénieux, mais d'un caractère bizarre, avait composé pour sa maîtresse une pièce de vers qui commençait ainsi :

Recevez la beauté que j'adore,
Maison qui renfermez mon aimable maîtresse!

Danchet, à qui il montra la pièce, lui dit : « *Maison*, ici, est une expression basse; il faut dire *palais.* — Monsieur, dit le jeune homme, c'est que ma maîtresse est à l'hôpital. »

(*Correspondance litt. et sec.*, 1777.)

Un ami de Voltaire avait refait quelques vers dans sa tragédie d'*Irène.* Le lendemain M. Perronnet, architecte du magnifique pont de Neuilly, fut rendre visite au vieillard de Ferney. L'indiscret correcteur était présent. Après les compliments d'usage, le nestor de la littérature dit : « Ah! monsieur Perronnet, vous êtes bien heureux de ne pas connaître monsieur; il aurait refait une arche de votre pont. »

(*Alm. litt.*, 1789.)

Un poëte consultait C... sur un disti-

que. « Excellent, répondit-il, sauf les longueurs. »

(Chamfort.)

A un homme qui n'ayant rien produit était cependant critique amer et dénigrant, Rivarol disait un jour :

« C'est un terrible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser. »

Un jour, un poëte, refusé à l'unanimité par le comité du Théâtre-Français, aborde l'acteur-sociétaire Samson : — Monsieur, lui dit le poëte, j'ai lieu de me plaindre de vous. Vous avez déposé une boule noire dans l'urne, et vous aviez dormi tout le long de la lecture. — Mais, monsieur, répliqua l'artiste, en littérature le sommeil est une opinion. »

(*Mosaïque.*)

Critique naïve.

Dancourt demandait quelquefois, sur ses pièces, le sentiment de sa fille Mimi. Quand il ne réussissait pas, conduit par les amis de sa femme, qui craignait sa mauvaise humeur, il allait avec eux chez Chéret, fameux marchand de vin, à l'enseigne de la *Cornemuse*, noyer son chagrin dans son verre; et Chéret le voyait souvent. Un jour qu'on répétait une de ses pièces : « Mimi, dit-il à sa fille, que penses-tu de ceci ?... — Ah ! mon papa ! répondit-elle, vous irez souper à la *Cornemuse*. »

(De La Place, *Pièces intéressantes.*)

Critique obstiné.

On a prétendu que Moncrif avait débuté par être prévôt de salle ; il semblait prévoir qu'il aurait besoin de défendre une grande partie de ses ouvrages à la pointe de l'épée. Il se trouva dans ce cas avec le poëte Roy, qui avait fait une épigramme sanglante contre le livre des *Chats*. Moncrif le rencontra en plein midi sur la place du Palais-Royal, et lui proposa de se battre. Roy, qui n'avait été que conseiller au Châtelet, ne fut pas du même avis. Moncrif lui donna vingt coups de canne. Roy, toujours caustique, criait pendant l'opération : « Patte de velours, Minet, patte de velours ! »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Critique populaire.

Aux représentations gratuites, Talma envoyait dans la salle des amis qui venaient ensuite lui raconter les impressions et les appréciations de ce public. Coupigny était l'un de ses ambassadeurs les plus adroits.

Un jour, à l'occasion de la fête du roi, on donnait *Iphigénie* et *la Partie de chasse de Henri IV :* Talma dans deux pièces.

Au lever du rideau, Coupigny était à son poste. La représentation marcha bien ; rien de remarquable à signaler, et il s'en revenait bredouille, lorsqu'il avisa un maçon, mais un maçon véritable, un limousin pur sang, attendant pour le happer au passage un camarade qui, plus heureux que lui, avait pu pénétrer.

« Eh ben ! demanda-t-il à son collaborateur du plus loin qu'il le vit.

— Eh ben !

— Quoi qu'on vous a donné?

— *Phygénie.*

— Joli ?

— Oui, bon à voir une fois.

— Et m'sieu Talma ?

— Nom d'un...

— Fameux ?

— M'en dis rien, vois-tu, m'en parle pas.

— A cause ?

— T'as jamais vu chose pareille. »

Puis, saisissant la main de l'autre :

« Vois si je te mens, j'en tremble encore, à n'pas croire.

— Vrai ?

— Tout comme j'te dis. V'là un particulier que j'aimerais pas de rencontrer dans n'un bois, ben qui *soye* pas ben grand.

— T'aurais peur ?

— J'aimerais mieux un tigre. »

Coupigny les suivait. Dans la galerie de Valois, tous deux s'arrêtèrent devant la boutique de l'Escalier de cristal.

« Dis donc, Justin ?

— De quoi ?

— Si on lâchait M. Talma là dedans ?

— Queu carnage ! »

Talma fut ravi de l'histoire.

Cet homme si doux, si modeste et si simple, fournit le prétexte aux contes

les plus absurdes et les plus extraordinaires.

« Dans ses rôles en colère, disaient les gens du quartier Mouffetard, si on n'y avait pas pris garde, il aurait mordu ses camarades, et de préférence ceux qu'il aimait le plus ! »

(H. Monnier, *Souvenirs d'un enfant de Paris.*)

Critique sommaire.

On donna à Lulli un prologue d'opéra, que l'on trouvait excellent ; la personne qui le lui présenta, le pria de le vouloir bien examiner devant elle. Lorsque Lulli fut au bout, elle lui demanda s'il n'y trouvait rien à redire : Je n'y trouve qu'une lettre de trop, répondit-il ; c'est qu'au lieu qu'il y a *fin* du prologue, il devrait y avoir *fi* du prologue. »

(*Carpenteriana.*)

Rossini fut, un jour, prié d'aller entendre une jeune fille à la veille de ses débuts. Il consent, et se place à l'orchestre dans une stalle très-voisine de la scène.

Il prêtait fort peu d'attention à la cantatrice et semblait, au contraire, très-preoccupé de quelque chose qui se passait près de lui. Un bec de gaz filait : Rossini ne le quittait pas des yeux. Le morceau fini, il se lève pour se retirer.

Les parents et les amis de la débutante étaient suspendus aux lèvres du juge, attendant son arrêt.

« Il faudrait baisser ce bec de gaz, dit-il simplement, » et il se retira.

(Blavet, *Situation.*)

Croque-mort.

Vous savez la remarque terrible et profonde du fossoyeur qui enterrait les morts après la bataille :

« Mais, malheureux, lui dit un des officiers qui surveillaient cette sinistre besogne, tu viens de pousser dans la fosse un homme qui respirait encore ! — Ah ! monsieur, répliqua le fossoyeur, on voit bien que vous n'avez pas, comme moi, l'habitude... Si on les écoutait, il n'y en aurait jamais un de mort. »

Hélas ! on a beau se défendre, aspirer à la vie, sinon la respirer encore, le lugubre valet de la mort n'accomplit pas moins sa fonction ; — on pourrait même dire qu'il y met du zèle. Un jour, deux vauriens de vaudevillistes avisent aux Champs-Élysées un croque-mort qui revenait à vide.

« Cocher, avez-vous de la place ? dit l'un d'eux en faisant le signe usité pour les omnibus. — C'est bon, c'est bon, répliqua le croque-mort, votre tour viendra ; et ne faites pas tant les malins, j'en ai enterré de *mieux portants que vous.* »

Une autre fois, c'était à la Martinique, en temps de fléau ; — d'immenses voitures parcouraient la ville portant des centaines de victimes au cimetière. Un nègre, compris un peu légèrement dans une hécatombe, parvint à se dégager de ses camarades, et se mit à sauter lestement à terre.

« Arrêtez ! se mit à crier le croque-mort, arrêtez *mon mort*, qui se sauve !... »

(Villemot, *La vie à Paris.*)

Cruauté.

Rauching était un homme rempli de toutes les vanités, bouffi d'orgueil, insolent de ses titres, traitant ses subalternes comme s'il ignorait qu'il fût homme lui-même ; dépassant toutes les bornes de la méchanceté et de la folie humaines dans ses cruautés envers les siens, et commettant des maux horribles. Si un esclave venait devant lui, pendant son repas, comme c'était l'usage, un cierge allumé, il lui faisait mettre les jambes nues, et le forçait à y tenir le cierge serré, jusqu'à ce que la lumière s'éteignît. Quand on l'avait rallumé, il faisait recommencer jusqu'à ce que les jambes du serviteur fussent toutes brûlées. Si celui-ci voulait pousser un cri, ou quitter cette place et aller ailleurs, une épée nue le menaçait à l'instant ; et quand il arrivait qu'il se mît à pleurer, son maître était dans des transports de joie. Quelques personnes ont raconté que deux de ses serviteurs, un homme et une jeune fille, se prirent d'amour l'un pour l'autre. Cette inclination s'étant prolongée pendant deux années ou davantage, ils s'unirent, et se réfugièrent ensemble dans l'église. Rauching l'ayant appris, va trouver le prêtre du lieu, et le prie de lui rendre sur-le-champ ses deux serviteurs, auxquels il pardonne. Alors le prêtre lui dit : « Tu sais quel respect on doit avoir pour les églises de Dieu ; tu

ne pourras les ravoir que si tu jures de maintenir leur union, et que si tu t'obliges aussi à les exempter de toute peine corporelle. » Rauching, après avoir longtemps réfléchi, incertain et silencieux, se tourna enfin vers le prêtre, plaça ses mains sur l'autel, et dit en prononçant un serment : « Jamais ils ne seront séparés par moi ; au contraire, je ferai en sorte qu'ils restent toujours unis. » Le prêtre crut sans défiance à la promesse de cet homme rusé, et lui rendit les serviteurs ainsi pardonnés. Il les reçut en remerciant, et retourna chez lui. Aussitôt il fait arracher un arbre, et, après en avoir séparé le tronc des racines et de la tête à coups de coin, il le fait creuser; puis ayant fait ouvrir la [illegible] à la profondeur de trois ou quatre pieds, il ordonne qu'on dépose cette caisse dans la fosse. Il y fit arranger la jeune fille comme une morte, puis jeter l'esclave sur elle, et ayant mis un couvercle par-dessus, il remplit la fosse de terre et les ensevelit tout vifs en disant : « Je n'ai pas violé mon serment qu'ils ne seraient jamais séparés. » Quand le prêtre apprit cela, il accourut en hâte, et par ses reproches obtint, non sans peine, qu'on les déterrât. Il retira le jeune homme encore vivant, mais il trouva la jeune fille étouffée.

(Grégoire de Tours, *Histoire ecclésiastique de France*, *trad.* Bo[illegible].)

Hugues de Guisay, qui fut brûlé dans la mascarade où Charles VI faillit périr lui-même, était le plus cruel et le plus insolent des hommes. Un de ses plus grands plaisirs était de maltraiter ses valets et ses serfs; il les déchirait à coups de fouet et de bâton, les foulait aux pieds, riait de leurs gémissements et leur disait : « Aboie, chien ! » Lorsque son convoi passa dans les rues, la populace se montra animée d'une joie vengeresse et cria brusquement : « Aboie, chien ! »

(A. Gabourd, *Histoire de Paris*.)

Fut pendu un larron meurtrier, nommé Denys de Vauru. On n'ouyt onceques parler de plus cruel chrestien en tyrannie, que tout homme de labour qu'il pouvoit attraper ou faire attraper, quand il véoit qu'ils ne pouvoient de leur rançon finer, il les faisoit mener, liés à queues de chevaux, à son orme tout battant, et s'il ne trouvoit bourrel prest, luy-même les pendoit. Il print un jeune homme en faisant son labour, il le loya à la queue de son cheval, et le mena battant jusqu'à Meaux, et puis le fit gehenner (*mettre à la torture*) ; pour laquelle douleur le jeune homme lui accorda ce qu'il demandoit... Le jeune homme manda à sa femme, laquelle il avoit espousée en cest an, et estoit assez prest de terme d'avoir enfant, la grande somme en quoy il s'estoit assis pour eschever la mort et cassement de ses membres. La femme, qui moult l'aimoit, y vint, qui cuida améliorer le cœur du tyran, mais rien n'y exploita ; ains lui dit que s'il n'avoit la rançon à certain jour marqué, le pendroit en son orme. La jeune femme commanda son mari à Dieu moult tendrement pleurant, et lui d'aultre part pleuroit moult fort pour la pitié qu'il avoit d'elle. A donc se départit la jeune femme, maudissant fortune, et fit le plustost qu'elle put finance, mais ne put pas au jour qui nommé lui estoit, mais environ huit jours après. Aussitôt que le jour que le tyran avoit dit fut passé, il fit mourir le jeune homme, comme il avoit fait les autres, à son orme, sans pitié et sans merci. La jeune femme vint, aussitots qu'elle put avoir fait finance ; si vint au tyran et lui demanda son mari en pleurant moult fort, car tant lassée estoit que plus ne se pouvoit soustenir, tant pour l'heure du travail qui approchoit que pour le chemin qu'elle avoit fait, qui moult estoit grand ; bref, tant de douleur avoit qu'il la convint pasmer. Quand elle revint, si se leva moult piteusement quant au secret de nature, et demanda son mari derechef; et tantost lui fut répondu que jà ne le verroit tant que sa rançon fust payée. Si attendit encore et vit plusieurs laboureurs admener devant ledit tyran, lesquels, aussitost qu'ils ne pouvoient payer leur rançon, estoient noyés ou pendus sans mercy. Si eut grande peur de son mari ; car son pauvre cœur lui jugeoit moult mal; néanmoins amour la tint de si près, qu'elle leur bailla la dite rançon de son mari. Aussitost qu'ils eurent la pécune, ils lui dirent qu'elle s'en allast d'iliec, et que son mari estoit mort ainsi que les autres villains. Quand elle ouyt leur très-cruelle parole, si eut tel deuil à son cœur que nulle plus; et parla à eux comme

femme forcenée, qui son sang perdoit pour la grande douleur de son cœur. Quand le faux et cruel tyran, le barbare Vauru, vist qu'elle disoit paroles qui pas ne lui plaisoient, si la fit battre de bastons, et mener tout battant à son orme, et lui fit accoler et la fit lier, et puis lui fit couper tous ses draps si très-courts qu'on la pouvoit voir jusques au nombril, qui estoit une des plus grandes inhumanités qu'on pourroit penser ; et dessus lui avoit quatre vingts ou cent hommes pendus, les uns bas, les autres haut : les bas, aucunes fois quand le vent les faisoit brandiller, touchoient à sa teste, qui tant lui faisoient de fraour qu'elle ne se pouvoit soutenir sur pied ; si lui coupoient les cordes dont elle estoit liée la chair de ses bras; si crioit la pauvre lasse moult hauts cris et piteux plaints. En ceste douloureuse douleur où elle estoit, vint la nuit ; et quand il lui souvenoit de l'horrible lieu où elle estoit, si recommençoit sa douleur piteusement en disant : « Sire, Dieu, quand me cessera ceste peneuse douleur que je souffre. » Si crioit tant fort et longuement que la cité la pouvoit bien ouyr; mais il n'y avoit nul qui l'eust osé oster dont elle estoit, que n'eust été mort. En ces douloureux cris, le mal de son enfant la print ; tant pour la douleur de ses cris, comme de la froidure du vent, qui pardessous l'assailloit de toutes parts. Ces ondées la hastèrent plus. Si cria tant haut que les loups qui là repperoient pour la charongne, vindrent à son cri droit à elle, et de toutes parts l'assaillirent, espécialement au pauvre ventre qui des couvert estoit, et lui ouvrirent à leurs cruelles dents, et tirèrent l'enfant hors par pièces, et le remanant (reste de son corps) despecèrent. Tout ainsi fina ceste pauvre créature, et fut au mois de mars en caresme mille quatre cent vingt et un.

(*Journal d'un Bourgeois de Paris.*)

A l'un des derniers bals de l'Opéra, le prince de Conti prit de force une pauvre petite fille récemment arrivée de la province et toute jeune; il l'arracha d'à côté de sa mère, la plaça entre ses jambes, et tandis qu'il la tenait d'un bras, il lui appliqua cent soufflets et des chiquenaudes, qui lui firent sortir le sang du nez et de la bouche. La créature, qui ne lui avait jamais fait de mal, et qui ne le connaissait même pas, pleura à chaudes larmes ; mais il se mit à rire et dit. « Ne sais-je pas bien donner des cliquenaudes ? » Tous ceux qui ont vu cela en ont eu pitié, cependant on n'a pas osé venir au secours de la pauvre petite fille, car on craint d'avoir affaire à ce fou.

(Madame duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Le comte de Charolais est d'un étrange caractère. Il s'est mis en possession de la maison d'Anet pour faire ses parties. Dans ce mois-ci, y étant et revenant de la chasse, il y avait dans le village un bourgeois sur sa porte en bonnet de nuit. De sang-froid ce prince dit : « Voyons si je tirerais bien ce coup-là ? » le coucha en joue et le jeta par terre. Le lendemain, il alla demander sa grâce à M. le duc d'Orléans, qui était déjà instruit de l'affaire. M. le duc d'Orléans lui dit : « Monsieur, la grâce que vous demandez est due à votre rang et à votre qualité de prince du sang ; le roi vous l'accorde, mais il l'accordera encore plus volontiers à celui qui vous en fera autant. »

(Barbier, *Journal*, 1723.)

Une des charrettes de condamnés, que l'on conduisait à l'échafaud de la place du Trône, parut escortée par de pauvres enfants en haillons. Ces enfants semblaient bénir et pleurer un père. Le vieillard assis sur la charrette était l'abbé de Fénelon, petit-neveu de l'auteur de *Télémaque*. L'abbé de Fénelon avait institué à Paris une œuvre de miséricorde en faveur de ces enfants nomades qui viennent tous les hivers des montagnes de la Savoie, gagner leur vie en France, dans la domesticité banale des grandes villes. Ces enfants, apprenant que leur Providence allait leur être enlevée, se transportèrent en masse le matin à la Convention, pour implorer l'humanité des représentants et la grâce de la vertu. Leur jeunesse, leur langage, leurs larmes attendrissent la Convention : « Êtes-vous donc des enfants vous-mêmes ? s'écria l'impassible Billaud-Varennes, pour vous laisser influencer par des pleurs ? Transigez une fois avec la jus-

tice et demain les aristocrates vous massacreront sans pitié. »

Ce même Billaud-Varennes, qui refusait ainsi la pitié à des orphelins, eut besoin plus tard, dans son exil à Cayenne, de la pitié d'une esclave noire. — La Convention n'osa pas mollir à sa voix. L'abbé de Fénelon marcha à la mort escorté de ses bienfaits. Il avait quatre-vingt-neuf ans. Il fallut l'aider à monter les degrés de la guillotine. Debout sur l'échafaud, il pria le bourreau de lui délier les mains pour faire le geste du dernier embrassement à ses pauvres petits. Le bourreau obéit. L'abbé de Fénelon étend ses mains. Les Savoyards tombent à genoux. Ils inclinent leurs têtes nues sous la bénédiction du mourant. Le peuple atterré les imite. Les larmes coulent, les sanglots éclatent. Le supplice devient saint comme un sacrifice.

(Lamartine, *Histoire des Girondins.*)

Cruauté précoce.

L'empereur Commode donna dans la ville de Centumcelles (*Civita-Vecchia*), à l'âge de douze ans, un présage de sa cruauté. N'ayant pas trouvé le bain assez chaud, il ordonna de jeter l'étuviste dans la fournaise. Son pédagogue, qu'il en avait chargé, y fit brûler une peau de mouton, dont la puanteur fit croire à Commode qu'on avait exécuté ses ordres.

(Lampride.)

Crucifiement volontaire.

Mathieu Lovat, âgé de quarante-six ans, cordonnier à Venise, caractère sombre et taciturne, prend la résolution de se crucifier. Trois ans auparavant, il avait pratiqué sur lui la même mutilation qu'Origène s'était infligée. Les préparatifs de son supplice étant terminés, il se couronne d'épines, dont plusieurs pénètrent dans la peau du front. Un mouchoir blanc couvre l'endroit mutilé : le reste du corps est nu.

La croix, attachée par une forte et longue corde à une poutre placée à l'intérieur de la chambre, au-dessus de la fenêtre ouverte, était étendue sur le parquet. Lovat s'assied sur la croix, introduit dans la paume de sa main droite un clou à pointe plate bien aiguisée, ajuste ses pieds sur le tasseau, le droit sur le gauche, et les fixe par un clou long de quinze pouces cinq lignes : c'est la main déjà blessée qui porte les coups de marteau, tandis que l'autre maintient dans une position verticale le clou qui, après avoir traversé les deux pieds, rencontre le trou préparé dans le tasseau, où quelques coups de marteau le fixent solidement. L'insensé se lie alors sur la croix par le milieu du corps, se blesse à l'aide d'un tranchet un peu au-dessous de l'hypocondre gauche (il avait oublié que c'était le droit qu'il fallait frapper), et enfin introduit un clou dans sa seconde main.

Mais il fallait que son supplice eût des témoins, il avait tout prévu ; voici comment il s'y prit :

L'extrémité inférieure de la croix dépassait l'appui très-bas de la fenêtre. Les mains de Lovat, quoique mutilées, étaient encore libres. En se roidissant fortement, et à plusieurs reprises, sur le dos des premières phalanges (les clous ne lui permettent pas d'agir autrement), il imprime à la croix des secousses qui peu à peu la poussent en avant. Enfin elle trébuche et reste suspendue hors de la fenêtre. C'est alors que, soulevant ses deux bras et les portant un peu en arrière, il cherche à introduire l'extrémité des clous qui traversent ses mains, dans les trous percés à l'avance aux deux bouts de la traverse de la croix. Il n'y réussit que pour la main gauche ; lorsqu'on l'aperçut, le bras droit pendait le long du corps.

Il n'en mourut pas. Les clous fixés dans les mains avaient passé entre les os du métacarpe sans les offenser ; celui des pieds avait passé de même entre les os du métatarse, et l'un de ceux-ci seulement, au pied gauche, était à découvert et entamé. La blessure de l'hypocondre n'était pas pénétrante.

Le médecin, M. Ruggieri, l'ayant interrogé sur les motifs de son supplice, n'en put tirer que cette réponse : « Il fallait que l'orgueil humain fût châtié et que Mathieu Lovat expirât sur la croix. »

On n'eut pas à lui faire observer un régime bien rigoureux. Le huitième jour, toutes les plaies étaient guéries ; mais une maladie de poitrine l'emporta quelques mois après.

(*Opinion nationale.*)

Cuisiniers bien récompensés.

Le gouvernement d'Athènes accorda le droit de bourgeoisie au nommé Chérips, parce que son père avait inventé un excellent ragoût aux truffes.

(Barthélemy, *Voy. d'Anacharsis.*)

Antoine, ayant été content d'un dîner, donna une ville à son cuisinier.

(Marquis de Cussy, *l'Art culinaire.*)

Cuisinière inhabile.

Le président Hénault disait de la cuisinière de Mme du Deffant, qui était par trop bourgeoisement mauvaise, surtout pour un gastronome tel que lui : « Entre elle et la Brinvilliers, il n'y a de différence que dans l'intention (1). »

Cul-de-jatte.

Une histoire singulière est celle d'un cul-de-jatte, mendiant connu de tout Paris. Cet homme donnait l'eau bénite, le matin, à l'église Notre-Dame, ensuite il parcourait la ville, et ses environs, à l'aide de deux chevalets, qu'il empoignait avec beaucoup de force, de promptitude et d'habileté. Ce coquin a une face de quatorze pouces au moins de circonférence; il est gras à proportion, et, à juger par son tronçon, il aurait près de six pieds, s'il n'était pas mutilé. A son embonpoint, sa rougeur, sa vigueur, il est aisé de connaître qu'il était nourri en bonne maison, c'est-à-dire maison de chanoine; rien ne lui manquait pour être heureux, que d'être honnête homme. Il y a quelques jours que, sur la route de Saint-Denis, il demanda l'aumône à une femme qui passait; elle lui jeta une pièce de douze sous; il la pria de la lui ramasser, attendu l'impuissance qu'il affectait. Tandis que la bonne femme se baisse, il s'approche, lui décharge un coup de maillet sur la tête, et voyant qu'elle n'est pas morte, lui coupe le cou, et la vole. Cette action est aperçue, on saisit le cul-de-jatte, que l'on mène en prison; il a avoué qu'il y a vingt ans qu'il fait un pareil métier. Cet effronté maroufle en plaisante; il dit qu'il ne peut jamais être rompu qu'à moitié, et qu'il défie le bourreau de lui casser les jambes.

(Favart, *Mémoires.*)

Culotte.

Madame de X*** avait fait vœu de ne jamais prononcer le mot *culotte*, ce qui la mit un jour dans un singulier embarras. Le baron de Bezenval disait à M. le duc de X***, qui arrivait à Versailles après une absence de six mois :

« Je vais vous mettre au courant. Ayez un habit puce, une veste puce, une culotte puce, et présentez-vous avec confiance; voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui pour réussir à la cour. »

Cette plaisanterie eut du succès. Madame de X***, voulant la conter, s'est étourdiment engagée dans ce récit; mais aussitôt, s'apercevant qu'il fallait dire le mot fatal *culotte*, elle s'est tout à coup arrêtée, après avoir seulement prononcé la première syllabe. Cette réticence a paru beaucoup plus gaie que l'histoire; madame de X*** rougissait, s'embarrassait, se confondait, et M. d'Osmont, avec sa bonhomie et sa distraction ordinaires, a dit en la regardant d'un air étonné :

« Apparemment que madame attache à ce mot une idée particulière.

— Point du tout, a repris quelqu'un, c'est au contraire que madame n'en peut détacher une idée très-naturelle. »

N'eût-il pas mieux valu, surtout à quarante-cinq ans, conter tout bonnement une chose si simple?

(Larcher, *Dictionnaire d'anecdotes sur les femmes.*)

Cure méconnue.

On disait à Delon, médecin mesmériste : « Eh bien, M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir? — Vous avez, dit-il, été absent, vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri (1). »

(Chamfort.)

Curé (*Servante de*).

Un pauvre homme en Brie portait cinq sous à son curé pour lui faire dire une

(1) Heureusement qu'à ces mauvais dîners on se dédommageait, suivant le mot connu, en mangeant le prochain.

(1) Voir *Médecins.*

messe. Il ne trouva que la servante, à qui il voulut laisser son argent. Elle lui dit en le refusant : « Nous ne disons point de messe à cinq sous. »

(*Ménagiana.*)

Curieux.

Fréret fut jeté dans un des cachots de la Bastille sans qu'il sût pourquoi. On le mena devant M. Azon, lieutenant de police. « Pourquoi me traite-t-on ainsi ? dit Fréret. — Vous êtes bien curieux, » lui répond froidement le ministre (1).

(*Nouveaux extraits des manuscrits de mad. Necker.*)

Curieux incurable.

La Condamine ne vécut que par la curiosité, et ne mourut que par elle. Après en avoir usé et abusé toute sa vie, il y trouva la mort sans se plaindre.

Il sortait à peine du collége, quand il apprend le départ d'une armée pour le siége de Roses.

« Un siége! se dit le jeune la Condamine, je n'en ai pas encore vu. Cela doit être bien curieux. »

Et vite, il court s'engager comme volontaire pour le siége de Roses.

Pendant les opérations, le jeune homme était toujours au premier rang, pour mieux voir. Un jour, au moment le plus chaud, le voilà qui monte, couvert d'un manteau écarlate, admirable pour servir de cible à l'ennemi, sur une hauteur voisine, et, déployant sa lunette d'approche, il se met à examiner tranquillement la place. Une batterie tire sur lui; il tourne sa lunette vers la batterie, sans s'apercevoir que les boulets pleuvent à ses pieds. On lui crie de descendre : il trouve cela fort ridicule, tant le spectacle l'intéresse. Il fallut le forcer à partir, et il s'en alla de très-mauvaise humeur, se plaignant qu'on ne pouvait rien voir.

Au retour du siége de Roses, il apprend que Duguay-Trouin va faire le tour du monde. Superbe occasion pour voir du nouveau. Vite, il s'embarque sur l'escadre, parcourt les côtes de l'Asie et de l'Afrique, séjourne cinq mois à Constantinople, examine tout, étudie tout, les mœurs, les sciences, les arts, le langage, la religion, l'industrie, les habitations des peuplades qu'il rencontre; puis il revient à Paris.

On eût pu croire que sa curiosité commençait à s'assouvir; mais la Condamine ne se contentait pas de si peu. A peine de retour, il entend parler d'une expédition projetée à l'équateur pour déterminer l'étendue et la forme de la terre. Il s'agite, il pétitionne, il intrigue, et parvient à se faire nommer membre de la commission.

On sait les embarras, les fatigues, les malheurs innombrables qui attendaient cette expédition.

Notre héros revint sourd et presque paralytique : cela ne le découragea pas. En 1737, il part pour l'Italie. Cette fois, il voulait retrouver l'ancien pied romain : c'était pour le pied romain que sa curiosité inquiète et toujours en éveil se trouvait alors excitée. Il arrive à Gênes; il demande des nouvelles du pied romain : personne ne peut lui en donner, mais on lui parle du trésor de la cathédrale, où l'on conserve de précieuses reliques. La Condamine y court. On lui montre un grand vase, qu'on lui assure être d'émeraude pure : c'était merveilleux. Pendant ce temps, le voyageur s'agitait, fouillant dans ses poches, d'un air indifférent. Il se baisse; on l'arrête :

« Que voulez-vous faire?

— Rien. J'étais curieux de voir si c'était bien une émeraude. »

Il tenait à la main un couteau, avec lequel il allait rayer la relique. On l'arrêta, heureusement pour lui, et peut-être, ajoutent malignement les biographes, heureusement pour le vase.

Quelques jours après, il se promenait dans un petit village assis au bord de la mer. Le guide chargé de lui faire passer en revue les curiosités du lieu lui montre un cierge allumé devant une madone :

« Vous voyez bien ce cierge? dit-il au voyageur, c'est notre préservatif, notre unique sauveur.

— Comment cela ?

— Vous avez remarqué avec quelle fureur les flots de la mer battent notre rivage. Eh bien! ce cierge est la seule digue qui les retienne. S'il venait à s'éteindre, ce serait fait de nous.

— En êtes-vous sûr ?

— Oh ! parfaitement.

— Eh bien ! nous allons voir. »

(1) V. à *Créanciers* un mot analogue attribué à Talleyrand.

Et il souffle le cierge, avant qu'on ait eu le temps de prévenir son dessein.

On eut mille maux à le soustraire à la fureur du peuple, qui voulait l'assommer. Il fallut le faire échapper par une porte de derrière, et protéger sa fuite. En se sauvant, poursuivi par une grêle d'imprécations et de pierres, il répétait en triomphe :

« Vous voyez bien que le village n'a pas été englouti..... »

Cette curiosité prodigieuse, il la portait au même point dans la vie privée et les relations sociales. Il était homme à ouvrir un tiroir et à forcer une serrure, pour voir ce qu'il y avait derrière. En voici deux traits incroyables, mais vrais :

Un jour il se trouvait chez Mme de Choiseul, qui écrivait une lettre à son bureau. Il se lève, va se placer commodément, sans peut-être en avoir conscience, derrière le fauteuil de la duchesse. Mme de Choiseul aperçoit l'ombre d'une tête penchée par-dessus son épaule. Elle connaissait son homme, et, sans se retourner, continue à écrire :

« Je vous en dirais davantage, ma toute chère, si M. de la Condamine n'était là, derrière moi, lisant en cachette ce que je vous écris.

— Ah ! madame, s'écria naïvement la Condamine, rien n'est plus injuste : je vous proteste que je ne lis pas (1). »

Une autre fois, il était chez M. de Choiseul, alors ministre. Pendant leur conversation, un valet de chambre vient annoncer une visite à son maître, qui passe dans la pièce voisine, et laisse la Condamine seul un moment. Celui-ci s'installe devant le bureau du ministre, et se met à lire tranquillement les dépêches et papiers de tout genre dont il était chargé. Le ministre, en rentrant, le trouve plongé dans cet examen. Il reste d'abord stupéfait ; enfin :

« Que faites-vous donc ici, monsieur de la Condamine ? s'écrie-t-il.

— Moi ! répond le philosophe, je voyais ce qu'il y a là dedans. »

M. de Choiseul ne put tenir à ce beau sang-froid ; il partit d'un éclat de rire.

Enfin, comme je l'ai dit, sa mort même fut, aussi bien que l'avait été sa vie, consacrée, si l'on peut s'exprimer ainsi, à la satisfaction de sa curiosité....

L'état de sa santé était déplorable, quand il apprend qu'un jeune chirurgien vient de proposer à l'Académie une opération nouvelle, fort hardie et fort controversée, pour guérir radicalement une infirmité qu'il comptait parmi les siennes. Sans perdre une minute, il mande chez lui l'inventeur :

« Écoutez, lui dit-il, voilà une occasion magnifique. Votre méthode est contestée. Vous allez l'expérimenter sur moi.

— Sur vous ! fait le chirurgien effrayé.

— Mais oui. Qui vous arrête ? Je suis bien aise de voir par moi-même si vous avez raison.

— Et si j'allais ne pas réussir ?

— Comment, diable ! vous n'êtes donc guère sûr de votre moyen, monsieur l'inventeur ?

— Je m'en crois sûr, monsieur, mais...

— Alors, morbleu, monsieur, pas d'enfantillage ! Je vous offre un *sujet ;* vous n'en trouveriez peut-être pas facilement un autre, ayant si bien toutes les qualités requises.

— Votre grand âge rend le succès fort douteux.

— C'est précisément pour cela. Si je meurs, eh bien ! je suis vieux, usé, malade par tous les bouts ; on dira que c'est la nature qui m'a tué et que tout l'art du monde ne pouvait me guérir. Je ne risque que deux ou trois ans au plus. Si vous me sauvez, vous en aurez dix fois plus de gloire ; c'est la confirmation sans réplique d'une découverte précieuse à l'humanité, et je me charge de faire moi-même un rapport à l'Académie. Ainsi, rien à perdre, tout à gagner. C'est convenu, n'est-ce pas ? Venez demain, et apportez vos outils. »

Le lendemain, en effet, l'opération eut lieu, à l'insu de sa femme et de ses gens. Elle fut longue et cruelle. La main

(1) Ce trait pourrait bien avoir été emprunté aux Bons mots des Orientaux, de Galland, où on lit ce qui suit :

Un savant écrivait à un ami, et un importun était à côté de lui qui regardait par-dessus l'épaule ce qu'il écrivait. Le savant, qui s'en aperçut, interrompit le fil de sa lettre et écrivit ceci à la place : « Si un impertinent qui est à mon côté ne regardait pas ce que j'écris, je vous écrirais encore plusieurs choses qui ne doivent être sues que de vous et de moi. » L'importun, qui lisait toujours, prit la parole, et dit : « Je vous jure que je n'ai regardé ni lu ce que vous écrivez. » Le savant repartit : « Ignorant que vous êtes, pourquoi donc me dites-vous ce que vous dites ! »

du chirurgien tremblait sur le corps de ce vieillard impassible, qui suivait curieusement de l'œil chaque détail, penchant la tête pour mieux voir, comme si l'on eût expérimenté sur un mannequin près de lui. Ce stoïcisme incroyable donnait le vertige au chirurgien; il se hâtait, dans une espèce de fièvre et de délire :

« Mais, monsieur, disait le malade, doucement donc! N'allez pas si vite... Permettez que je voie... Comment avez-vous fait cela?... C'est trop haut... C'est trop bas... Pourquoi allez-vous par ici?... Morbleu! monsieur, si je ne vois pas, comment voulez-vous que je rende compte à l'Académie?... Enfoncez donc votre bistouri.

— Cela n'est pas nécessaire.

— Je le sais bien, mais on vous a fait des difficultés là-dessus; vous avez soutenu que vous pouviez faire la plaie plus profonde sans inconvénient, et l'on n'a pas été de votre avis : tentez l'expérience sur moi.

— Tenez-vous tranquille, monsieur, je vous en prie; je ne puis plus aller; vous m'interrompez sans cesse.

— Cependant...

— La paix, la paix! fit le chirurgien, qui se mit cette fois en colère. Je vous laisse à moitié opéré si vous ne vous taisez. »

La Condamine se tut quelques minutes en grommelant, sans cesser de suivre le bistouri du regard. L'opération obtint un plein succès, mais le malade, impatient, se hâta trop de faire fermer la plaie, et deux jours après il était mort.

(Victor Fournel, *Histoire anecdot. des 40 fauteuils. — Musée des familles.*)

Curiosité in extremis.

Un philosophe, qui accompagnait au lieu du supplice Caïus Julius, condamné à perdre la tête, lui demanda, au moment même de l'exécution, à quoi il pensait. « J'épie, à cet instant si court, si mon âme apercevra la séparation de mon corps. »

(*Ann. litt.*, 1776.)

Le célèbre père Oudin s'étant approché du président Bouhier, pendant sa dernière heure, lui trouva l'air de quelqu'un qui méditait profondément. Il lui demanda ce qui l'occupait. Bouhier lui fit signe de ne pas le troubler. Le père insista, et le président fit un effort pour prononcer : « J'épie la mort. »

(*Ann. litt.*, 1790.)

Un criminel qu'on allait pendre, était sur l'échafaud avec un gentilhomme à qui on allait couper la tête. Comme on faisait l'honneur au gentilhomme de commencer par lui, le criminel dit au confesseur qui l'exhortait : « Monsieur, rangez-vous, s'il vous plaît, je n'ai pas encore vu couper de tête. »

(*Id.*, 1765.)

Cynique (*Convention*).

Crébillon le fils a fait avec moi une convention qui ne sera pas une mauvaise plaisanterie si sa paresse ne l'empêche pas de l'exécuter. Aussitôt après mon arrivée à Toulon, il doit m'écrire une lettre pleine de reproches contre le cynisme de *Tristram Shandy*; je lui en répondrai une qui sera une récrimination sur la licence de ses ouvrages. Nous les ferons imprimer toutes les deux, en les intitulant : *Crébillon contre Sterne* et *Sterne contre Crébillon*, et nous partagerons le bénéfice. C'est ce qui s'appelle de la bonne politique suisse.

(Sterne, *Lettres.*)

Cynique (*Conversation*).

Sterne s'exprimait avec un cynisme que son manteau d'ecclésiastique rendait encore plus indécent. Un jour qu'il était à Milan, on le mit aux prises avec la célèbre cantatrice F.... Ses propos surprirent à tel point cette femme, accoutumée aux saillies les plus licencieuses, qu'elle lui dit : « Monsieur, quel âge avez-vous? — Madame, reprit Sterne, sans se déconcerter, je réponds à cela selon l'intention des personnes. »

Cynisme naïf.

Le président de Maisons, en quittant la place de surintendant des finances, dit plaisamment : « Ils ont tort de me congédier; j'avais fait mes affaires, j'allais commencer à faire les leurs. »

M. de Barbançon possédait un très-joli jardin que Mme la duchesse de la Va-

liere (la femme du célèbre bibliomane) alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux et très-goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Elle lui répondit : « Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous ! vous m'auriez eue comme les autres. »

(Chamfort.)

Sterne demandait à une dame si elle avait lu *Tristram Shandy :* « Non, lui répondit-elle, et s'il faut vous parler franchement, on m'assure qu'il n'est pas convenable qu'une femme le lise. — Ma chère bonne dame, répliqua l'auteur, ne soyez pas dupe de ces contes-là. Mon ouvrage ressemble à cet enfant de trois ans qui se roule sur le tapis, et qui montre fort innocemment beaucoup de choses qu'on est dans l'habitude de cacher. »

(Walter Scott, *Romanciers célèbres.*)

Je m'aperçus qu'une jeune figurante se trouvait dans une position intéressante. Je l'engageai à suspendre son service, et je lui dis avec intérêt : « Quel est donc le père de cet enfant? » Cette pauvre fille me répondit naïvement : « C'est des messieurs que vous ne connaissez pas. »

(Docteur Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*)

D

Dame d'honneur.

Henri IV, ayant voulu séduire Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, la trouva inflexible. Il la loua de sa sagesse et lui dit : « Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le serez de la reine que je mettrai sur le trône. » Il tint parole, et elle fut la première qu'il nomma dame d'honneur de Marie de Médicis.

(Blanchard, *École des mœurs.*)

Danse.

Un Anglais, venu à Paris pour dépenser des guinées et pour y acquérir de l'usage et des grâces, prit un maître à danser; mais il ne pouvait se déterminer à mettre ses pieds en dehors. Fatigué enfin des tentatives inutiles qu'il avait faites jusqu'alors, il dit à son maître : « Au lieu de six francs, je vous en donnerai douze, si vous voulez m'apprendre à danser les pieds en dedans. »

(*Jolyana.*)

Danse forcée.

Fiesque ayant su que le fils du maréchal d'Ancre (qui venait d'être tué par Vitry) était assez maltraité des archers, et qu'il ne voulait plus manger, pour mourir de déplaisir, mû de compassion et de ce qu'il était filleul du feu roi, pria le roi de lui bailler en garde et de se contenter de sa responsion. Ce que le roi lui accorda. Il alla donc prendre le garçon, et l'amena au Louvre dans sa chambre, où la petite reine (Anne d'Autriche) lui envoya des confitures. Aucuns ajoutent qu'elle le fit amener et lui dit qu'elle avait appris qu'il dansait bien, et qu'elle voulait qu'il dansât en sa présence. Ce pauvre garçon avec toute sa douleur ne laissa pas de danser.

(*Relation de la mort du maréchal d'Ancre.*)

Danseur convaincu.

Un jour que Trénis avait été invité à un bal de noces, il s'était engagé, longtemps d'avance, à danser la gavotte avec la mariée : celle-ci, ne comptant plus sur lui et voyant la soirée déjà avancée, accepte l'offre qui lui est faite par un autre *beau danseur* d'exécuter avec lui, en l'absence de Trénis, la fameuse gavotte attendue avec impatience par tous les assistants; mais à peine les premières mesures du menuet sont-elles jouées, que Trénis entre dans la salle de bal, en se plaignant tout haut de ce qu'un autre ait *osé se risquer* à le remplacer. Cette danse achevée, et la mariée reconduite à sa place, Trénis vient sans façon s'asseoir près d'elle et lui faire des reproches de son manque de patience :

« Vous avez trop d'esprit, lui répondit la jeune femme, pour vous formaliser d'une chose aussi naturelle. Vous savez bien que je devais ouvrir le bal avec vous; ne vous voyant pas venir, il m'a bien fallu commencer. — Sans doute, madame, réplique Trénis, j'ai assez de philosophie pour me consoler de n'avoir pas dansé votre *épithalame;* et cependant nous eussions, vous et moi, cueilli quelques lauriers dans les pas de ce menuet de la reine.... J'aurais dansé cela, moi, d'une façon grave et sérieuse, et non pas triste.... Mais avoir vu ce que j'ai vu, grand Dieu! je ne m'en consolerai jamais! — Vous m'inquiétez, répliqua la mariée, qui était femme d'esprit et qui connaissait l'originalité de Trénis, qu'ai-je donc fait? — Comment! madame, vous qui dansez de manière à ce que nous autres *experts* nous soyons flattés de vous engager, vous qui avez répété avec moi ce menuet auquel j'ai fait, j'ose le dire, quelques améliorations, et qui aurait reçu de moi un baptême de grâce et d'aplomb pour la révérence, vous allez.... oh! véritablement, madame, daignez pardonner à l'*in-*

observance de mes paroles, mais cela n'a pas de nom ; vous allez danser ce menuet tout exceptionnel avec un homme qui.... danse assez correctement la contredanse, c'est vrai, mais qui n'a jamais de sa vie ni étudié ni compris la révérence du chapeau... Non, madame, il ne se doute pas de la révérence du chapeau! »

La mariée, ainsi que les personnes qui l'entouraient en ce moment, ne put s'empêcher de rire; mais Trénis était trop à son sujet pour deviner le véritable motif de cette gaieté. « Hein! fit-il, cela vous paraît étonnant? Je le crois sans peine : ne pas savoir poser son chapeau sur sa tête! car voilà où est toute la science.... elle n'est pas difficile à expliquer; et, pour ce mouvement-là, tous les maîtres de danse vous donneront la *théorie* du placement du chapeau; mais cette dignité, cet aplomb qui règle le mouvement du bras et de l'avant-bras avec celui de la jambe et du cou-de-pied! Tenez! permettez. »

Et voilà Trénis qui se place devant une psyché, puis chante à demi voix l'air de la révérence du menuet, se met à saluer gravement et pose son tricorne sur sa tête avec toute la solennité que demande une telle fonction, au milieu des éclats de rire de ceux qui sont présents à cette scène.

Un autre jour, Trénis se trouvait à un grand bal, chez un général; le premier consul était présent. Celui-ci, ne prêtant aucune attention à la danse, causait, dans une pièce voisine du salon principal, avec M. de Talleyrand. Dans l'intervalle d'une contredanse à une autre, le maître de la maison, aborde Trénis et lui demande comment il trouve que danse sa femme.

« Général, lui répond gravement Trénis, je disais tout à l'heure à ces messieurs que la danse de Mme la générale était ce que j'avais trouvé jusqu'à présent de plus correct et de moins *imperfectible*. »

Tandis qu'il parlait, le premier consul s'était avancé derrière au point de le toucher. Trénis était pour lui un original qu'il ne comprenait pas, bien qu'il l'étonnât beaucoup; il fit signe au général de continuer de faire causer Trénis, ce qui n'était pas difficile en lui parlant de danse, mais d'une manière sérieuse, car Trénis n'avait jamais rien de cette gaieté qui règne ordinairement dans un bal; il ne riait jamais, à moins, disait-il, que l'air de la contredanse ne fût très-gai. Alors il y était contraint par l'orchestre et disait : « Pardon, madame, c'est l'orchestre qui me force à sourire, » comme il vous eût dit : « J'ai été condamné à payer le délit. »

« Et comment êtes-vous avec M. de Rastignac (1), monsieur Trénis? lui demanda le général en mettant à sa question tout le sérieux qu'il voyait à Trénis.

— Mais, répondit celui-ci, aussi bien que deux hommes de talent comme nous peuvent être ensemble, avec une parité aussi sensible. Cependant il n'est pas envieux de mes succès.... Il est vrai que les siens doivent le rendre indulgent envers un homme qu'il estime. Sa danse, à lui, est vive et vigoureuse; il a l'avantage sur moi dans les huit premières mesures de la *gavotte de Panurge*.... Oh! pour cela, il n'y a pas même matière à discussion; mais aussi dans les jetés!... oh! là, par exemple, je le *foudroie*.... En général, ajouta Trénis avec un sérieux inimaginable, il m'*écrase* dans le jarret, mais moi je l'*étouffe* dans le moelleux. »

Le premier consul ouvrait des yeux et des oreilles inaccoutumés à entendre débiter de semblables rêveries : « C'est prodigieux! dit-il enfin au général, lorsque les quadrilles se furent reformés; cet homme est beaucoup plus insensé que bien des hommes enfermés aux Petites-Maisons. Est-il de vos amis? — De mes amis? répondit le général; dans la stricte acception du mot, non. Il est seulement de nos connaissances, c'est-à-dire que nous l'invitons quand ma femme donne à danser. Mais il vaut mieux que sa réputation. — J'en suis enchanté pour lui, » répliqua le premier consul en retournant à la place où il avait laissé M. de Talleyrand.

(Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*.)

Danseur glorieux.

Le grand Vestris avait répondu fort insolemment au sieur de Vismes (directeur de l'Opéra); celui-ci s'avisa de lui dire : « Mais, monsieur Vestris, savez-vous à qui vous parlez? — A qui je parle? au fermier de mon talent... »

Lorsque le jeune Vestris débuta, son

(1) Autre original et aussi *beau danseur* que Trénis, mais en revanche, spirituel, instruit, bien élevé et homme du monde s'il en fut.

père, le dieu de la danse, vêtu du plus riche et du plus sévère costume de cour, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, se présenta avec son fils sur le bord de la scène; et après avoir adressé au parterre des paroles pleines de dignité sur la sublimité de son art et les nobles espérances que donnait l'auguste héritier de son nom, il se tourna d'un air imposant vers le jeune candidat, et lui dit : « Allons, mon fils, montrez votre talent au public; votre père vous regarde! »

(Grimm, *Correspondance*, 1779.)

Vestris disait : « Je ne connais aujourd'hui en Europe que trois hommes uniques dans leur espèce : le roi de Prusse, Voltaire et moi (1). »

(*Etrennes de Thalie*, 1786.)

Quelqu'un disait à Vestris : « Savez-vous bien que votre fils vous surpasse? — Je le crois bien, répondit-il, je n'ai pas eu un aussi bon maître que lui. »

Un jour la reine eut la fantaisie d'aller à l'Opéra, et de voir Vestris le fils, qui ne devait pas danser ce jour-là. On courut l'avertir du désir de la reine. « Je ne danserai pas aujourd'hui. — Mais la reine vous en prie. — Je suis désolé de la refuser, mais il m'est impossible de danser. » Vingt ambassades, vingt refus... Le gentilhomme de la chambre fit mettre Vestris au For-l'Évêque. Son père va le voir : « Tou te f... de moi, ze crois; tou as oune difficoulté avec la reine; ne sais tou pas que zamais la maison Vestris n'a ou de démêlé avec la maison Bourbon? Je te défends de brouiller les deux familles. » (*Grivoisiana.*)

Danseur perspicace et philosophe.

Tout le monde se rappelle l'exclamation du fameux Marcel, qui, voyant danser une de ses écolières, appuya la main sur son front, et s'écria : « Que de choses dans un menuet! » A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur enthousiaste de son art prétendait connaître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : « De quel pays êtes-vous? lui demande Marcel. — Je suis Anglais. — Vous Anglais! Vous seriez de cette île où les citoyens ont part à l'administration publique, et font une portion de la puissance souveraine! Non, monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Danseuses.

Les succès précoces de Mlle Camargo déplurent à sa maîtresse, qui voulut humilier son élève en l'obligeant d'entrer dans les ballets. Mais un jour que la jeune élève figurait dans une danse de démons, Dumoulin, surnommé *le diable*, qui devait y danser seul, ne s'y trouva pas, lorsqu'on vint à exécuter son air. Mlle Camargo, tout hors d'elle-même, voyant que cette entrée n'était pas remplie, s'élança de son rang, dansa de caprice, et transporta les spectateurs d'admiration.

(Panckoucke.)

Danseuse (*Crédit d'une*).

« Le ministre veut que je danse, disait mademoiselle Guimard, obligée un soir de danser malgré elle; eh bien! qu'il y prenne garde; moi je pourrais bien le faire *sauter.* »

(Grimm, *Correspondance*, 1779.)

Débat conjugal.

Le prince de Conti peut passer pour avoir la tête un peu dérangée; il est plein de caprices, et la raison n'a aucun empire sur lui; tantôt il dit à sa femme qu'il veut la tuer, tantôt il se prend pour elle d'une amitié si forte, qu'il ne veut pas la laisser s'écarter d'un seul pas. Un jour il vint, un pistolet chargé à la main, trouver sa femme qui était couchée, et il lui dit qu'elle ne lui échapperait pas et qu'il allait lui brûler la cervelle. Comme elle connaît ses manies, elle avait, elle aussi, des pistolets sous son chevet; elle en saisit un, et lui dit : « Prenez bien garde de ne pas me manquer, car si vous ne me tuez pas tout roide, vous êtes mort! tirez le

(1) Il parodiait, sans le savoir, ce mot de Sixte-Quint : « Il n'y a en Europe que trois têtes capables de régner : Moi, Henri IV et la reine Elizabeth. »

premier. » C'est une femme extrêmement résolue et courageuse. Le prince, qui n'était pas fort brave, comme il l'a montré dans la dernière campagne, eut peur et se retira.

(Madame, duchesse d'Orléans, *Correspondance*, 1719.)

Débiteurs.

Un homme accablé de dettes étant venu à mourir déjà vieux : « Qu'on m'achète son matelas, dit l'empereur Auguste, car il faut qu'il soit bon, pour qu'il ait pu y dormir si longtemps dans l'état où il était. »

(*Nouveau recueil de bons mots.*)

Un homme qui devait grande quantité d'argent, fut interrogé d'un de ses amis comment il pouvait dormir sur son lit, vu qu'il devait tant? « Vous en étonnez-vous, répondit-il, celui qui me l'a donné à crédit dort bien à son aise, sachant qu'il n'en sera jamais payé ; et vous trouvez étrange que j'y dorme ! »

(*Facétieux réveille-matin.*)

Un Florentin avait besoin d'un cheval. Il en trouva un qu'on lui voulut vendre vingt-cinq ducats. « Je vous en donnerai quinze comptant, dit-il au maquignon, et je serai votre débiteur du reste. » Le maquignon y consentit. Quelques jours après, il alla demander ses dix ducats. « Il faut, dit l'acheteur, vous en tenir à nos conventions. Je vous ai dit que je vous devrais le reste, et je ne vous devrais plus, si je vous le payais. » (Pogge.)

Un homme de Pérouse, fort obéré, s'en allait dans la rue tout mélancolique. Quelque passant lui demanda quel était le sujet de sa tristesse. « Je dois, dit-il, et je ne saurais payer. — Bon ! lui repartit l'autre, laissez cette inquiétude à votre créancier. » (*Id.*)

Ruqueville, gentilhomme de M. de Longueville, étant à l'extrémité, son tailleur, à qui il devait beaucoup, le pria de lui donner une reconnaissance. « Bon, mon ami, lui dit-il, écrivez, je la signerai. » Il lui dicta : « Je soussigné, etc., « promets à maître, etc., maître tailleur « d'habits à Paris, demeurant rue Saint-« Honoré, paroisse Saint-Eustache, etc.» Il lui en fait mettre tout le plus long qu'il peut, et, après l'avoir bien fait écrire, il ajoute *cent coups de bâton*, au lieu de la somme. Le tailleur le donne au diable, et s'en va. Je ne sais si le diable prit Ruqueville, mais il trépassa peu de temps après. (Tallemant des Réaux.)

J'ai connu un Gascon, nommé le chevalier de Vigourousse, capitaine de cavalerie, dont on racontait de très-plaisants contes. — Un jour, étant à Turin, fort malade, son hôtesse, qui crut qu'il n'en reviendrait pas, lui apporta ses parties, pour les attester. Lui, sans les examiner, écrivit aussitôt au bas :

« Si je meurs, passe. Si je vis, à revoir.

« *Signé :* LE CHEVALIER DE VIGOUROUSSE. »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Un jour que Ménage était chez Nanteuil, le graveur, avec Lionne, qui se faisait faire sa taille-douce, il parlait sans cesse, et disait qu'il avait sept cents pistoles qui ne devaient rien à personne; qu'il avait envie de les employer à un voyage de Rome : « Vous ferez bien mieux, lui dit Nanteuil, de m'en envoyer dix que vous me devez de reste de votre portrait. »

(Tallemant des Réaux.)

Louis XVI, ami de l'ordre et effrayé du triste exemple que venait de donner le prince de Guéménée, prêchait du matin au soir l'économie et le payement des dettes. Il dit un jour à M. de Dillon, archevêque de Narbonne, connu par sa somptuosité : « Monsieur l'archevêque, on prétend que vous avez des dettes et même beaucoup. — Sire, répond, le prélat, je m'en informerai à mon intendant, et j'aurai l'honneur d'en rendre compte à votre majesté. »

(Beugnot, *Mémoires.*)

Un officier joua un tour ingénieux à un Juif qui le tourmentait pour en être payé. Il avait une machine électrique ; il

imagina, voyant arriver de loin son créancier, d'établir un conducteur qui aboutissait à la clef, et il se mit à charger la machine. Le Juif frappe; on lui crie : » Entrez; » il veut prendre la clef, et reçoit une commotion terrible. Il frappe encore, même réponse, même accident. Après trois ou quatre épreuves, l'Israélite effrayé crut voir le diable à ses trousses; il s'en fut à toutes jambes et ne voulut plus approcher de cette chambre ni de l'officier. Quand celui-ci voulut le payer, il fut obliger d'envoyer l'argent au Juif, qui, pour tout au monde, ne serait pas venu le chercher. (*Omniana.*)

Champcenetz avait beaucoup de créanciers, et il leur jouait des tours de page. Les voyant arriver de sa fenêtre, il faisait chauffer la clef de sa porte, de manière à leur brûler outrageusement la main; il les entendait dégringoler les escaliers, en grommelant et le menaçant des huissiers, ce qui ne l'inquiétait guère (1). (Mme Fusil, *Souvenirs d'une actrice.*)

Dans sa vieillesse, Mlle Montansier, criblée de dettes, ne vivait plus que pour jouer de bons tours à ses créanciers : par exemple elle faisait rougir la clef de sa chambre à l'intention expresse de MM. les huissiers venus pour instrumenter et trop empressés d'ouvrir la porte. Ou elle donnait l'ordre de faire entrer dans sa cour tous ses fournisseurs, tumultueusement réunis; puis elle apparaissait à son balcon, couverte d'un pet-en-l'air, un petit pain d'une main, une tasse de café de l'autre, et leur chantait ainsi le grand air de *Didon :*

Ah! que je fus bien inspirée
Quand je vous reçus dans ma *cour!*

On prétend que Harel, le fameux directeur de la porte Saint-Martin, harcelé par ses créanciers, qui le relançaient jusque sur son théâtre, se dérobait à leurs poursuites au moyen d'une trappe, qui, lorsqu'il se voyait sur le point d'être surpris, le faisait tout à coup disparaître dans le troisième dessous.

(1) On conte la même chose de la fameuse Mlle Montansier (V. ci-après), et l'anecdote précédente paraît également une variante de la même histoire.

Déception.

Un président, avec qui j'ai une affaire, m'est venu voir. Ce président avait avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, de la plus agréable et de la plus jolie figure que j'aie jamais vue. Je m'avisai de dire que je l'avais vu à cinq ou six ans, et que j'admirais, comme M. de Montbason, qu'on pût croître en si peu de temps. Sur cela, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours.* Voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes; s'il m'eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m'eût pas plus affligée. (Mme de Sévigné, *Lettres.*)

Le Blanc, secrétaire d'État de la guerre, était fort souvent au Palais-Royal. Il avait accoutumé sa femme à faire mettre à table la compagnie chez lui sans lui, quand il n'était pas rentré à deux heures, et comme il en était près de trois quand il arriva ce jour-là, il trouva le dîner avancé, et la compagnie en peine de ce qui pouvait l'avoir tant retardé. Le hasard le fit placer à table vis-à-vis Languet, évêque de Soissons. Le Blanc fit ses excuses, et dit qu'il ne cacherait point ce qui l'avait retenu si tard au Palais-Royal, parce que la chose allait être publique : chacun dressa les oreilles et demanda de quoi il s'agissait. Le Blanc répondit que c'était de la promotion que le pape venait de faire. A ce mot, Languet se met presque en pied et s'écrie, les yeux allumés : « Et qui? et qui? » Le Blanc nomme les nouveaux cardinaux; Mailly fut nommé le second, comme il l'était dans la liste. A ce nom, Languet tombe sur sa chaise, la tête sur son assiette, se la prend à deux mains, et s'écrie tout haut : « Ah! il m'a pris mon chapeau! » Un éclat de rire de la compagnie, mal étouffé et surpris, après quelques moments de silence, réveilla le désintéressé prélat. Il demeura déconcerté, laissa raisonner sur la promotion, balbutia tard, courtement, rarement, tortilla quelques bouchées lentement et de loin à loin, pour faire quelque chose, devint le spectacle de la compagnie, et la

quitta lorsqu'on fut hors de table, tout le plus tôt qu'il put.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

On annonça, dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait Duguesclin. A ce nom illustre, son imagination s'allume; elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses, et enfin lui offre du plat qu'elle avait devant elle (c'étaient des truffes) : « Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. » — A ce ton, dit-elle en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme, et le rejeta à la mer en voyant que c'était un singe. (Chamfort.)

Déclamation théâtrale.

La première fois que je vis Mlle Raucourt, je crus que sa manière de déclamer était une mauvaise plaisanterie, qu'elle avait parié de faire les gestes extraordinaires qui m'étonnaient. En effet, quelle fut ma surprise de la voir, dans la sublime imprécation de Camille contre Rome, en disant ce vers :

Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie,

tendre à sa droite une main, tendre l'autre à sa gauche, et les unir ensemble par un mouvement singulier qui semblait unir l'Orient et l'Occident. A cet autre vers :

Et de ses propres mains déchirer ses entrailles,

elle portait ses mains sur son ventre et lui imprimait un mouvement d'autant plus désagréable qu'il était alors d'une grosseur un peu démesurée. Je vis Mlle Fleury, dans le beau rôle d'Andromaque, le défigurer par une pantomime de cette espèce. Rien de plus frappant que la réponse d'Andromaque à Céphise, quand celle-ci ose lui conseiller d'épouser Pyrrhus. Ne croyez pas que cette actrice adresse cette belle réponse à Céphise : elle s'en garde bien; c'est au public qu'elle va répondre. Elle regarde les loges, range bien sa longue robe pour qu'elle ne la gêne pas, et crie aux habitants des loges :

Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.

A ces mots :

Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé,

elle fit le geste d'embrasser; et, quand elle vint à ce vers :

Et traîné sans honneur autour de nos murailles,

elle appuya longuement sur ce mot *traîné*, et, reculant d'un pas, en repoussant sa longue robe, elle fit avec ses bras un geste circulaire pour exprimer *autour de nos murailles*. Ce dégoûtant spectacle mettait les loges dans un enthousiasme impossible à rendre...

Je vis aussi Damas, avec ses jambes et ses épaules de Crispin, oser s'appeler Hippolyte; et, dans la belle déclaration qu'il adresse à la jeune Aricie, où se peint un amour timide qui s'échappe avec peine de son cœur, je l'ai entendu hurler de toute sa force :

Mes seuls gémissements font retentir les bois
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

... Larive lui-même, qui souvent était heureux dans sa déclamation, se conformait quelquefois à ce goût de hurlement. Je l'ai vu dire ainsi le fameux : *Qu'il mourût!* Après avoir entendu ces mots : *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?* Il fit une pause, serra les dents, ferma ses poings mis en avant, leva la jambe droite comme s'il voulait donner un coup de pied à son interlocuteur, et de ce même pied frappant la terre avec force, il cria enfin le *Qu'il mourût!* dans un véritable accès de fureur. (De Vaublanc, *Mémoires.*)

Déclaration d'amour.

De toutes les déclarations d'amour, une des plus galantes est celle que le duc de Villa-Mediana fit à la reine Élisabeth, qui lui demanda qu'il lui montrât le portrait de sa maîtresse. Ce seigneur lui envoya un miroir. (*Bibliothèque de cour.*)

Un jour, comme M. de Bellegarde demandait à la reine Anne d'Autriche ce qu'elle ferait à un homme qui lui parlerait d'amour : « Je le tuerais, » dit-elle. —

Ah! je suis mort! » s'écria-t-il. Elle ne tra pourtant pas Bouquinquant (1).

(Tallemant des Réaux.)

Malgré son embonpoint extrême et sa prodigieuse grosseur, Gibbon était très-galant. Pendant le séjour qu'il fit à Lausanne, il devint amoureux de madame de Crouzas. Un jour qu'il se trouvait seul avec elle, il se jeta à genoux en lui déclarant son amour dans les termes les plus passionnés. Mme de Crouzas lui répondit de manière à lui ôter l'envie de recommencer cette jolie scène. Gibbon prit un air consterné, et cependant il restait à genoux, malgré l'invitation réitérée de se mettre sur sa chaise; il était immobile et gardait le silence. « Mais, monsieur, lui dit Mme de Crouzas, relevez-vous donc! — Hélas! madame, reprit le malheureux amant, *je ne puis pas!* » En effet, la grosseur énorme de sa taille ne lui permettait pas de se relever sans aide. Mme de Crouzas sonna et dit au domestique qui survint: « Relevez M. Gibbon! » (Mme de Genlis, *Mémoires.*)

Décoration.

Lamartine visitait l'atelier du sculpteur Préault, qui lui montrait son Hécube:

« C'est de l'Eschyle en bronze, dit le grand poëte; cela vaut une couronne.

— Ça ne me donnera pas même la croix, répondit Préault en souriant.

— Comment, mon cher Préault, il vous est désagréable de ne pas être décoré, comme tant de gens qui ne vous valent pas? Eh bien, allez aux bains froids: vous n'y verrez personne décoré. »

(*Petite Revue.*)

Décoration (*Motifs à l'appui d'une*).

Le cardinal de Richelieu fit avoir le Cordon bleu à M. de Bullion, surintendant des finances, en disant au roi: « Sire, ce serait une plaisante chose que cette figure avec le cordon. »

(Tallemant des Réaux.)

Un vieux soldat adressa la pétition suivante pour demander la croix d'honneur.

« Sire,

« J'ai contracté sous votre cher oncle deux blessures mortelles qui, depuis trente ans, font l'ornement de ma vie, l'une à la cuisse droite, l'autre à Wagram. Si ces deux anecdotes vous paraissent susceptibles de la croix d'honneur, j'ai bien celui de vous en remercier d'avance.

« *Signé*: Antoine Bonniot,

« Caporal honoraire à l'ex-jeune garde.

« *P. S.* Mme Bonniot sera bien sensible à votre amabilité.

« Affranchir la réponse, s'il vous plaît. Ci-joint les pièces amplificatives. »

(*Mosaïque.*)

Décoration étrangère.

Le docteur X... arrive un matin chez le ministre de l'instruction publique, lui annonce que le roi d'Honolulu vient de le décorer de son ordre du *Labaksi-Tapó*, et que lui, docteur X.., serait bien aise d'obtenir de la chancellerie l'autorisation de porter immédiatement cette décoration nouvelle.

« Hélas! répondit le ministre de l'instruction publique d'un ton plein d'amères désillusions, hélas! cher docteur, moi aussi je suis chevalier de première classe du *Labaksi-Tapó*, c'est-à-dire du *Calumet qui remue*. Vous savez que la décoration consiste en un anneau d'or auquel pend un calumet émaillé en rouge; mais ce que vous ne savez sans doute pas, c'est où cette décoration doit réglementairement s'attacher?

— Non... non... balbutia l'Esculape, visiblement inquiet... Où donc s'attache-t-elle, excellence?

— Au nez, cher docteur, au nez!... »

A ce mot, frappé d'épouvante, le *prince de la Faculté* se leva, bégaya deux ou trois syllabes inintelligibles, et s'enfuit comme s'il eût eu la peste à ses trousses.

(Nogaret, *Patrie.*)

Défaut de prononciation.

L'acteur Daiglemont jouait aux anciens Délassements certain mélodrame palpitant d'intérêt.

(1) Le duc de Buckingham.

Il y avait un duel. Son adversaire se trouvait posséder, comme lui, le secret d'un coup terrible.

A cette vue, Daiglemont, furieux, devait s'écrier :

Tierce !... ma botte secrète !

Mais il avait un léger défaut de prononciation, si bien que toute la salle entendit :

Pierre !... ma botte se crève !...

Et Pierre, c'était justement le nom du garçon d'accessoires, lui cria de la coulisse :

« Ça ne fait rien, y en a une autre paire !... »

(*Figaro.*)

Une jeune personne voulant débuter, fut trouver Potier pour réciter quelques vers, elle commença ainsi :

En vain, vous l'exigez, je ne sais pas *t'haïr.*

Potier lui répondit : « C'est un petit malheur, ma chère amie, si vous ne savez pas *Zaïre*, répétez-moi un autre *rôle.* »

(*Potierana.*)

Défense concluante.

Pugnani, célèbre violon à Turin, était maître de chapelle du duc de Savoie. C'était un homme de très-grand talent, mais d'un amour-propre ridicule ; sa figure était très-plaisante et surtout remarquable par les vastes dimensions de son nez, que ses élèves surnommaient *l'éteignoir du cierge pascal.*

Dans la maison qu'il habitait, demeurait un jeune peintre auquel Pugnani en voulait beaucoup, parce qu'il avait fait plusieurs fois sa caricature. Il l'avait représenté un jour conduisant son orchestre, et tous ses musiciens étaient abrités sous son vaste nez comme sous un immense parasol. Pour faire enrager ce pauvre musicien, notre peintre le peignit une autre fois dans le fond d'un vaste pot de chambre, et pour le faire bien endiabler, il déposa le vase nocturne sur l'escalier. Ce fut le premier objet que rencontra Pugnani en rentrant chez lui.

Désirant se venger, le musicien manda chez le juge le jeune artiste. Après qu'il eut exposé ses griefs, le juge demanda à l'artiste ce qu'il avait à répondre. Sans se déconcerter, celui-ci tira de sa poche un mouchoir dont le fond représentait la tête du grand Frédéric. Après l'avoir étalé aux yeux du juge, il lui dit : « Monsieur, quand je me permets de me moucher et de cracher sur la face du grand Frédéric, il me semble que je peux bien pisser sur la figure de M. Pugnani. » Le juge rit et renvoya les deux plaignants.

Défi.

Durant les guerres civiles, il y avait un seigneur qui faisait sauter du haut de son château en bas ceux qu'il prenait de la faction contraire, s'ils n'avaient moyen de payer leur rançon. Il arriva qu'un soldat déjà connu tomba entre ses mains, lequel n'avait aucun moyen de se racheter. Pourquoi ce seigneur le mène au sommet de la tour, lui disant : « Il faut que vous sautiez du haut en bas. » Ce soldat, comme assuré, lui demande : « Monsieur, faut-il que je saute tout d'un coup ? Le seigneur lui répond que oui. — Tout d'un saut ! répliqua le soldat. Pardieu, mon capitaine, je vous le donne en trois. » L'assurance du soldat, et la rencontre en tel danger, ploya si bien l'affection de ce tyran qu'il lui sauva la vie (1).

(Guillaume Bouchet, *Sérée XXV.*)

Défiance.

Un jour que N... de C.., archevêque de Narbonne, avait beaucoup d'or étalé sur son bureau, il se trouva obligé de passer dans un cabinet voisin. L'abbé de..... était dans la chambre. « L'abbé, lui dit le prélat en sortant, je vous recommande de claquer des mains jusqu'à ce que je rentre. »

(*Recueil d'Épith.*)

Le président de Chevri disait : « Si un homme me trompe une fois, Dieu le maudisse ; s'il me trompe deux, Dieu le mau-

(1) Ce trait est bien connu, et le *seigneur* dont parle G. Bouchet n'est autre que le fameux baron des Adrets. On trouve la même anecdote dans le *Facétieux Réveille-matin*, où la réponse est faite à François-Marie d'Urbin par un malfaiteur qui a demandé à échanger la potence contre le saut du haut d'une tour.

disse et moi aussi ; mais s'il me trompe trois, Dieu me maudisse tout seul ! »

(Tallemant des Réaux.)

Défiance de soi-même.

Je vis une fois à Crémone un soldat espagnol de fort belle façon, qui ne portait point d'épée par la rue. Je lui demandai pourquoi il n'en portait, et si la justice de la ville la lui avait prohibée. Il me répondit : « Non, monsieur, la justice de cette ville n'a que voir sur moi, parce que je suis un vieux soldat, qui me suis signalé et bien distingué dans nos compagnies ; mais je me suis à moi-même fait cette loi, parce que je suis si prompt à la main que, pour le moindre vent qui me passe par les oreilles, je me tourne sur-le-champ, je mets la main à l'épée, et le premier qui se rencontre meurt à son malheur, comme cela m'est arrivé quatre ou cinq fois en me promenant par les rues ; de sorte que j'ai fait vœu à Dieu de ne plus porter l'épée que quand j'irai en campagne, ou quand je monterai la garde. »

(Brantôme, *Rodomontades espagnoles*.)

Défiance réciproque.

Octave et Antoine ont fait grand bruit dans le monde. Qu'étaient-ils autre chose que des scélérats sans pudeur ? Ces deux assassins se méfiaient tellement l'un de l'autre que, dans la conférence qu'ils eurent ensemble dans l'île du Réno, il fut convenu qu'ils se fouilleraient réciproquement, pour se mettre réciproquement à l'abri d'un coup de poignard.

(Voltaire.)

Dégoût de la vie.

Le courage de la plupart de ceux qui ont péri sous la Révolution se composait pour beaucoup du contentement d'arriver au terme de leurs souffrances : « Il y a trop longtemps que ces gens-ci m'ennuient, me disait Biron ; ils vont me couper le cou, mais du moins tout sera fini. »

(Beugnot, *Mémoires*.)

Un pauvre marchand de serre-tête, ennuyé de ce que son tour ne venait pas, envoya à l'accusateur public une lettre datée de l'an deuxième de la persécution, dans laquelle il vouait à l'exécration le tribunal, demandait un roi et l'ancien régime. Appelé à un interrogatoire secret, on lui demanda s'il reconnaissait la lettre. « Oui, répondit-il, c'est moi qui l'ai écrite, et la preuve c'est qu'en voici la copie, ajouta-t-il, en tirant un papier de sa poche. » Le malheureux fut expédié le lendemain.

(Riouffe, *Mémoires*, édit. Barrière, *note*.)

Dégoût du monde.

N*** est dans sa soixante-cinquième année ; il dit qu'il ne se soucie plus de la comédie ni des spectacles : ce n'est pas qu'il soit devenu sage ; c'est qu'il est affaibli, et ne peut plus goûter à son âge les plaisirs qu'il prenait étant jeune. Il y a bien de la différence entre être guéri du monde, et en être dégoûté.

(*Carpenteriana*.)

Déguisement.

Une femme, de celles qui passent leur temps aux dépens de leur honneur, désirait aller en mascarade, et voulait se déguiser en sorte qu'elle ne fût reconnue de personne. Comme elle se consultait avec celui qui devait la mener, qui savait bien ce qu'elle était, il lui dit : « Madame, déguisez-vous en femme de bien ; je veux mourir si jamais personne pourra vous reconnaître. »

(D'Ouville, *Contes*.)

Louis XV était à travailler dans son cabinet ; une sœur grise est venue pour lui parler. On lui dit que cela ne se pouvait pas. Une demi-heure après, elle revint et annonça qu'elle avait des choses de la dernière importance à dire au roi. Le capitaine des gardes la fit entrer. — « Sire, je viens de la part de ma communauté féliciter votre majesté sur l'heureux succès de son inoculation, et lui demander sa bienveillance pour notre couvent, qui est dans le plus pressant besoin. » — La sœur grise entra dans beaucoup de détails, auxquels le roi parut s'intéresser ; il promit enfin à la bonne sœur de s'occuper de son couvent. Celle-ci, prenant congé, partit d'un éclat de rire, qui étonna tout le monde, et fit croire

qu'elle était folle, au point que le roi cria : « Qu'on l'arrête; mais qu'on en ait soin! » Cet ordre fit encore plus rire l'aimable sœur, qui éclata en disant : « Quoi! personne ne me reconnaît. » C'était la reine qui avait voulu amuser le roi, et s'amuser elle-même.

(*Anecdotes secrètes du XVIII$_e$ siècle.*)

L'empereur, dans son consulat et même sous l'empire, le jour des fêtes publiques, allait parfois très-tard se mêler dans la foule, voir les illuminations et entendre les propos du peuple. Cela lui est arrivé même avec Marie-Louise. L'un et l'autre ont été bras à bras, le soir, sur les boulevards, et se sont donné le plaisir, moyennant leur petite rétribution, de contempler dans les lanternes magiques, leurs majestés l'empereur et l'impératrice des Français, toute leur cour, etc.

(*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Déguisement nécessaire.

Le connétable de Montmorency voulut mourir en habit de capucin. Un gentilhomme, nommé Montdragon, lui dit : « Ma foi! vous faites finement; car, si vous ne vous déguisez bien, vous n'entrerez jamais en paradis. »

(Tallemant des Réaux.)

Déguisement exagéré.

Le duc d'Orléans, régent, convint un jour, avec le cardinal Dubois, de se rendre ensemble à un bal. « Pour n'être pas reconnu, tu me traiteras familièrement, » lui dit le prince. Dubois, poussant la familiarité jusqu'à donner des coups de pied dans le derrière de son altesse : « Mon ami, dit le régent, tu me déguises trop. »

Déguisement inutile.

Mlle Woffington, sortant de jouer un rôle en homme, dit, en rentrant au foyer : « En vérité, la moitié du parterre vient de me prendre pour un homme. — A quoi cela sert-il? » lui répondit une de ses camarades, si l'autre moitié du public sait précisément le contraire? »

(Panckoucke.)

Déguisement trahi.

Un cordelier, qui paraissait âgé de dix-huit ans, allait de Rouen à Paris; il entra dans une hôtellerie et se mit à table avec beaucoup de monde. Tout d'un coup il est saisi de douleurs violentes; on le porte sur un lit, et un moment après on entend crier dans la maison : « Le cordelier accouche! eh! vite! au secours! » et puis un instant après : « Il est accouché d'une fille. » On ne sait pas encore quelle est la personne qui s'était déguisée d'une façon si étrange (1).

(Madame, duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Dégustation savante.

Un jardinier de Montreuil avait obtenu, par des greffes artistement combinées, des pêches de la plus belle espèce. Il voulut en faire hommage à Louis XVIII; mais avant de s'exposer à cette épreuve dont sa réputation dépendait, il alla trouver M. P. R., célèbre bibliothécaire de l'Institut, dégustateur juré de ce beau fruit, et lui demanda respectueusement son avis. Le savant était enfoncé dans la lecture de je ne sais quel manuscrit gothique. Il avait l'air singulièrement préoccupé. Notre jardinier annonça le but de sa visite. Aussitôt la jubilation du gourmand reparut sur tous les traits de M. P. R., qui, s'allongeant dans son fauteuil, les jambes croisées et les mains jointes, se prépara dans un doux recueillement au jugement important qu'on réclamait de lui. Notre jardinier demande une assiette et un couteau d'argent. Il coupe en quatre la précieuse pêche, en pique une tranche de la pointe du couteau et la présente gravement à la bouche de M. P. R. en lui disant : « Goûtez-l'eau. » Les yeux fermés, le front impassible, M. P. R. *goûte l'eau* sans mot dire. L'anxiété se peignit dans les yeux du jardinier, quand après deux ou trois minutes ceux du juge s'entr'ouvrirent : « Bien, très-bien, mon ami, » furent les seules paroles qu'il pût prononcer. — Aussitôt la seconde tranche est présentée comme la première, et le jardinier d'un ton plus ferme, plus assuré : « Goûtez la chair. »

(1) Une femme déguisée en ermite accoucha le 24 février 1657 sur le coche d'eau de Montereau, à ce que raconte la *Gazette* de Loret.

Même silence, même gravité de la part du docte gourmand. Cette fois le mouvement de la bouche était plus sensible; car il mâchait. Enfin, il fit une inclination de tête. « Ah ! très-bien ! très-bien ! » Vous allez croire que la supériorité de la pêche était jugée et que tout était dit. Point; la troisième tranche a son tour : « Goûtez l'arome ! » reprend le jardinier. L'arome fut trouvé digne de la chair et de l'eau. Alors le jardinier, rassemblant toute sa dignité pour présenter le dernier quartier, sa physionomie réfléchit une légère teinte d'orgueil et de satisfaction : « Goûtez le tout ! » Son triomphe fut complet. M. P. R., après avoir goûté, s'avança vers lui, les yeux humides d'émotion, le sourire sur les lèvres, et lui prenant la main avec effusion : « Ah ! mon ami, c'est parfait ! je vous en fais mon compliment bien sincère. »

(Roques, *Traité des plantes usuelles.*)

Délassement des affaires.

Le cardinal de Richelieu était pris assez souvent de mélancolies si fortes, qu'il envoyait chercher Boisrobert et les autres qui le pouvaient divertir, et leur disait : « Réjouissez-moi, si vous en savez le secret. » Alors chacun bouffonnait, et quand il était soulagé, il se remettait aux affaires.

(Tallemant des Réaux.)

Le premier soin de Boisrobert était de délasser l'esprit de son maître, et ce divertissement était si utile au cardinal que son premier médecin, M. Citois, avait accoutumé de lui dire : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé; mais toutes nos drogues sont inutiles si vous n'y mêlez un peu de Boisrobert (1). »

(Pellisson, *Histoire de l'Académie.*)

(1) Boisrobert lui-même confirme ce récit dans l'Avis de ses *Epistres en vers*, où il rapporte que le cardinal étant malade à Narbonne, Citois lui ordonna « deux drachmes de Boisrobert après le repas. » Pendant l'exil de ce bouffon, Citois contribua à son retour, en concluant toutes ses ordonnances médicales pour Richelieu, par cette formule *Recipe Boisrobert*.

Délégation d'office.

L'abbé de Pompadour avait un laquais presque aussi vieux que lui, à qui il donnait, outre ses gages, tant par jour pour dire son bréviaire en sa place, et qui le barbotait dans un coin des antichambres où son maître allait. Il s'en croyait quitte de la sorte, apparemment sur l'exemple des chanoines qui payent des chantres pour aller chanter au chœur pour eux.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Délicatesse.

Louis XIV envoya querir M. de Marsillac, et lui dit : « Je vous donne le gouvernement de Berri, qu'avait Lauzun. » Marsillac répondit : « Sire, que votre majesté, qui sait mieux les règles de l'honneur que personne du monde, se souvienne, s'il lui plaît, que je n'étais pas ami de Lauzun ; qu'elle ait la bonté de se mettre un moment à ma place, et qu'elle juge si je dois accepter la grâce qu'elle me fait. — Vous êtes, dit le roi, trop scrupuleux ; j'en sais autant qu'un autre là-dessus ; mais vous n'en devez faire aucune difficulté. — Sire, puisque votre majesté l'approuve, je me jette à ses pieds pour la remercier. — Mais, dit le roi, je vous ai donné une pension de douze mille francs, en attendant que vous eussiez quelque chose de mieux. — Oui, sire, je la remets entre vos mains. — Et moi, dit le roi, je vous la donne une seconde fois, et je m'en vais vous faire honneur de vos beaux sentiments. » En disant cela, il se tourne vers ses ministres, leur conte les scrupules de M. de Marsillac, et dit : « J'admire la différence ; jamais Lauzun n'avait daigné me remercier du gouvernement de Berri. »

(Madame de Sévigné, *Lettres.*)

Un luxe inutile aux besoins et à la défense encombrait la marche lointaine de l'armée française sur la fatale grande route de Moscou. Vainement, les objections sévères de l'état-major avertissaient du mal et l'interdisaient; le désordre allait croissant : il naissait de la situation.

L'empereur, souvent impatient de cette confusion, vint à s'en inquiéter pour le

grand résultat qu'il poursuivait. Un ordre de sa main prescrivit au prince de Neufchâtel de supprimer à tout prix ce désordre dans toute l'armée, en même temps qu'il l'avertissait de prendre garde d'être obligé de commencer par l'état-major.

Deux jours plus tard, en effet, Napoléon à cheval apercevant sur la route un embarras momentané, voulut faire un exemple; et ayant remarqué dans la foule une voiture de la forme de celles qu'il croyait interdites, il donna l'ordre de la brûler sur place, sans permettre même d'en rien retirer.

On lui dit qu'elle appartenait à un officier général, à un de ses aides de camp, M. de Narbonne. L'ordre fut réitéré et immédiatement exécuté. Mais l'empereur, regrettant peut-être sa vivacité, et quoi qu'il en fût, voulant dédommager un homme qu'il aimait, recommanda presque aussitôt à Duroc d'envoyer de sa part mille napoléons à M. de Narbonne, qui n'était pas riche, dit-il. Toujours exact et poli, le grand maréchal, après quelques doutes sur le mode à prendre, eut soin, à la première station, de faire mettre les pièces d'or dans une élégante cassette aux armes de l'empereur, sous quelques livres de choix, et fit porter le tout au général. M. de Narbonne ayant ouvert le petit coffre, regarda volontiers les volumes; mais, quant à l'or, il manda sur-le-champ, par un mot d'amitié, le colonel d'un régiment de jeunes soldats, dont il avait vu avec peine, dans la journée, la démarche harassée et les rangs déjà fort éclaircis, et il pria cet officier de distribuer ce don aux hommes de son corps.

Le lendemain, avant l'heure du départ, quand il vint à l'ordre, l'empereur lui dit doucement : « Eh bien, Narbonne, l'avarie du bagage est réparée; vous avez reçu? — Oui, sire, avec reconnaissance ; mais comme votre majesté le permettra sans doute, je n'ai gardé de l'envoi et de la cassette que les livres, entre autres deux traités de Sénèque : *De Beneficiis* et *De Patientia*. En campagne, cela est bon à porter avec soi. » L'empereur saisit parfaitement ce latin au passage, et ne dit rien.

(Villemain, *Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature.*)

Délicatesse outrée.

— Quelle impertinence! s'écriait une précieuse, en entendant ces mots : *cul d'artichaut*, *cul-de-sac;* quelle idée sale ils présentent! — Madame, dans la conversation ordinaire, il vous serait difficile d'éviter l'expression qui vous blesse. — Je défie bien, monsieur, que vous m'en citiez des exemples. — Mais comment dites-vous quand il s'agit d'un écu? — Trois livres, ou soixante sols (1). — Comment appelez-vous le vêtement dans lequel les hommes passent leurs cuisses, et qui monte jusqu'aux reins? — Un haut-de-chausse. — Mais enfin, madame comment nommez-vous la lettre de l'alphabet qui suit le *p*? — Oh! monsieur, je ne m'attendais pas que vous me feriez l'affront de me remettre à l'*a b c*. »

(*Improvisateur français.*)

Déluge.

D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes : « Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second. »

(Chamfort.)

Déménagement par la cheminée.

C'est à Maurice Alhoy que les locataires expropriés et vindicatifs doivent l'invention du *déménagement par la cheminée*.

Un jeune boursier qui a eu des hauts et des bas, selon le caprice de la prime ou du report, avait fini par n'avoir plus de hauts, et il était sur le point de manquer de bas. Il était, comme on dit, tout à fait à la côte, et devait onze termes à son propriétaire.

Celui-ci, à bout de patience, fit signifier expulsion à jour fixe. De ce moment notre jeune déconfit ne respira plus que la *vendetta*. La veille de son départ, il déménagea par la cheminée, c'est-à-dire qu'il brûla, l'un à la suite de l'autre, tous ses meu-

(1) Le *Chevraana* nous apprend, en effet, que plusieurs précieuses n'auraient jamais voulu prononcer le mot d'écu, et l'on sait que Molière fait exposer par la bouche de Philaminte, dans les *Femmes savantes*, un projet pour

... le retranchement de ces syllabes sales
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales

bles, qui, après avoir joyeusement petillé dans l'âtre, s'envolèrent en fumée. Par une attention délicate, qui devait certainement toucher le cœur du Vautour, un sac particulier recueillit les cendres de chaque meuble. En sorte que l'appartement ne fut plus garni que de sacs sur lesquels des étiquettes indiquaient, ici le lit, là l'armoire à glace, plus loin les tables, les chaises, les canapés, etc.

Quand notre friponneau eut bien ri à l'idée de la figure du propriétaire venant saisir ses sacs pour les faire vendre à l'hôtel Bullion, il se disposa à vider les lieux sans grosse caisse ni sax-horn.

Sur le seuil de sa porte, il rencontra sa maîtresse qui venait le prier de la mettre dans ses meubles.

« Comme cela se trouve! s'écria-t-il; je vais te donner les miens. »

Et la conduisant devant ses sacs, il ajouta :

« Tiens, mets toi là dedans. »

(***)

Demi-mesures (*Danger des*).

Schems-El-Maali, roi du Mazanderan, avait de très-belles qualités; mais il était emporté et faisait mourir ses sujets pour la moindre chose sur-le-champ; car il n'en envoyait pas un seul en prison pour garder au moins quelque forme de justice. A la fin, ses sujets, lassés de le souffrir, mirent la main sur lui, et en l'enfermant dans une prison, où il mourut, ils lui dirent : « Voilà ce qui vous arrive pour avoir ôté la vie à tant de monde. » Il repartit : « C'est pour en avoir fait mourir trop peu, car je ne serais pas ici aujourd'hui si je n'en avais pas épargné un seul de vous tous. »

(Galland.)

Démission.

M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres dans le temps de Mme de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre chez M. de Saint-Florentin, prend un air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paraissait en être la dupe, lorsqu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et, se rappelant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était une plaisanterie; mais, voyant que l'autre parlait tout de bon : « Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persiflez pas; vous êtes un honnête homme; je vais vous donner ma démission. »

(Chamfort.)

Démission gracieuse.

Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le régent, ayant reçu la lettre, mit au bas : « Qu'à cela ne tienne, » et la renvoya pour réponse. Le président, connaissant le prince auquel il avait affaire, envoya sa démission.

(*Id.*)

Démission habile.

Albert de Gondi, duc de Retz, voyant sa faveur diminuer près de Henri III, par l'avancement de M. de Joyeuse, et connaissant qu'il enviait la charge de premier gentilhomme de la chambre, le roi, un jour, étant dans son cabinet avec M. de Joyeuse, défendit à l'huissier de laisser entrer aucun : « Et M. de Retz? dit l'huissier. — Moins que pas un, » dit M. de Joyeuse. M. de Retz arrive, l'huissier lui dit qu'il lui était défendu de le laisser entrer; lui, étonné et se doutant de ce qui était, le pria de le laisser entrer, lui promit deux mille écus s'il le faisait et qu'il avait assez de pouvoir de le garantir du courroux du roi. Il entre, de quoi le roi s'étonne bien fort et M. de Joyeuse. M. de Retz dit au roi : « Sire, je vous viens prier de me faire une faveur : Vous n'avez encore rien donné à M. de Joyeuse, gentilhomme le plus accompli qui soit à votre cour; permettez-moi que je lui fasse un présent de ma charge de gentilhomme de la chambre : je suis âgé. » Le roi semble résister; il le prie derechef. Le roi l'accepte et

ledit sieur de Joyeuse, qui ne sut par quel témoignage récompenser et accepter le don, sinon avec mille protestations d'amitié et de faveur.

(P. de l'Estoile, *Journal*.)

Dénégation catégorique.

Le vicomte de S... aborda un jour M. de Vaines, en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout? » M. de Vaines lui répondit : « monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela ; je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. »

(Chamfort.)

Dénégation cynique.

Mme des Ursins, toute-puissante à la cour d'Espagne, se faisait apporter du bureau de poste les lettres que le résident de France envoyait à sa cour et les lisait avant qu'elles fussent expédiées. Elle n'avait pas lieu d'être contente de cette correspondance. Ce qui la piqua le plus, ce fut que l'ambassadeur, détaillant sa conduite et les actes d'un conseil où tout se portait et se décidait, composé d'elle, d'Orry et très-souvent de d'Aubigny, exagérant l'autorité de ce dernier, ajoutait que c'était son écuyer et qu'on ne doutait point qu'elle ne l'eût épousé. Outrée de rage et de dépit, elle mit en marge à côté, de sa main : *Pour mariée, non !* montra la lettre en cet état au roi et à la reine d'Espagne et à beaucoup de gens avec des clameurs étranges, et ajouta à cette folie celle d'envoyer cette même lettre ainsi apostillée au roi de France.

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

Dénicheur de saints.

Claude de Chastelain est auteur d'un Martyrologe universel, dans lequel il a placé beaucoup de saints inconnus auparavant. Jean de Launoy, critique aussi sévère qu'érudit, tenait chez lui des conférences ecclésiastiques, où l'on discutait les fables des légendes, d'où il résultait l'exclusion de plusieurs saints qui avaient eu place jusques-là dans le calendrier. Ce qui a fait dire à un plaisant que M. Chastelain déterrait les saints, et que M. de Launoy les dénichait. Or, ce M. de Launoy fut surnommé le dénicheur de saints. C'est à lui que le curé de Saint-Roch faisait les plus grandes politesses quand il le rencontrait, de peur (disait-il) qu'il ne dénichât du paradis son saint Roch, comme il en avait déniché tant d'autres.

(*Improvisateur français*.)

Dénonciateur.

Une personne ayant demandé à parler à Gustave III, roi de Suède, dit qu'elle venait l'avertir qu'un homme en place formait des projets contre sa majesté. Le roi, n'ignorant pas que le dénonciateur était ennemi du prétendu coupable, le renvoya en lui disant : « Allez vous réconcilier avec votre ennemi, et je pourrai ensuite vous écouter et vous croire. »

(Blanchard, *École des mœurs*.)

Dénonciation calomnieuse.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, et qu'il ne s'égare bien des choses ; cependant, telle était la fidélité des domestiques et la vigilance de M. et Mme Lorenzi, que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule demoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent, déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai, et, comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt ; on voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune Mauriennoise dont Mme de Vercellis avait fait sa cuisinière, quand, cessant de donner à manger, elle avait renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai.

L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir : l'assemblée était nombreuse ; le comte de La Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban : je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots : « Ah ! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place. » Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. Dans le tracas où l'on était on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose ; et le comte de La Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine ; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

(J.-J. Rousseau, *Mémoires.*)

Départ imprévu.

Karl Van Garten, peintre d'Amsterdam, était à travailler chez lui. Quelqu'un entre dans l'atelier : « Karl, dit le visiteur, je viens te dire adieu ; je pars ; un navire mouillé dans le Texel m'emmène à Livourne. » — On échange des propos d'amitié ; on va se quitter. Le peintre, en robe de chambre, accompagne son ami jusqu'à la porte, qui donne sur le quai d'un canal ; en face de la maison, une barque attendait le voyageur. « Si tu me reconduisais jusqu'au bâtiment? — En robe de chambre? — Qu'importe! Tu n'en seras que plus chaudement. » On part ; la conversation devient intéressante, si intéressante qu'arrivé près du navire, Van Garten ne veut point la rompre. Il monte avec son compagnon : on le descendra dans la première barque que l'on rencontrera ; mais on n'en rencontre pas, ou le capitaine refuse d'arrêter. Van Garten fut conduit à Livourne ; il aimait l'Italie, il y resta : sa femme, qui l'avait attendu pour dîner, se passe de lui et lui d'elle. Ils ne se revirent jamais. Van Garten mourut à Venise vers 1678. (A. M.) (1).

Dépendance.

Quelqu'un disait un jour devant Diogène : « Heureux Callisthène, qui est de la maison d'Alexandre, et qui a part aux festins du roi! — Dites plutôt répliqua le cynique, malheureux Callisthènes, qui ne peut dîner ni souper que quand il plaît à Alexandre (2). »

(*Diogène de Laërte.*)

Déplacement (*Crainte d'un*).

Cardin Lorin, apothicaire de Rouen, fit tuer des cochons ; il envoya chez lui un matin un de ses amis pour déjeuner, lui ayant fait état qu'il avait d'excellents boudins. Étant venu chez lui, il trouva que sa femme était allée à la messe, et qu'elle avait emporté la clef des boudins. Il envoie promptement à l'église lui demander la clef, qu'elle ne voulut point bailler. Y ayant envoyé plusieurs fois, et l'ayant toujours refusée, il envoie quérir un brouettier, car on sait qu'à Rouen il n'y a pas de crocheteurs, fait charger le buffet dans la brouette, et la fait arrêter à la porte de l'église et l'alla quérir, lui disant : « Ma mie, que je vous dise un peu un mot à la porte de cette église. » Elle sort et fut étonnée lorsqu'elle vit son buffet, et que son mari lui dit : « Ouvrez-le un peu, et retournez. » Ce qu'elle fit.

(D'Ouville, *Contes.*)

---

(1) Dans l'un de ses plus jolis contes en vers (*le Bourgeois de Paris*), Mennechet a mis en scène l'aventure du bourgeois Martin, qui, en accompagnant à Versailles son ami Bougainville pour déjeuner avec lui, se trouve entraîné peu à peu jusqu'à son vaisseau, avec lequel il part pour le tour du monde.

(2) V. *Indépendance.*

On sait toute la fermentation qu'excita dans Paris le fameux système de Law : M. d'Aube vint dire à Fontenelle, son oncle, que la nuit même on mettrait le feu au Palais-Royal (où Fontenelle logeait), et le pressa beaucoup de venir coucher chez lui. « On ne mettra point le feu, dit Fontenelle, et si on ne le met point, ce sera un ridicule, et pis encore, d'avoir découché; car, comme je ne découche jamais, cela sera remarqué, et le ridicule sera d'autant plus grand, que je répondrais bien que le prince ne découchera pas : je resterai donc ici. » Et il resta, quelques instances que M. d'Aube pût lui faire, se coucha à son heure ordinaire, dormit aussi bien que la nuit précédente, et se dit froidement à son réveil : « On n'a pourtant point mis le feu. » Quelqu'un à qui il conta le fait, lui dit : « Ce qui m'étonne en tout ceci, n'est pas que vous soyez resté au Palais-Royal; au contraire, je vous reconnais bien là; c'est que vous vous soyez couché, et surtout que vous ayez dormi. — Bon, lui répondit Fontenelle, je n'ai jamais eu la tête sur le chevet sans m'endormir aussitôt, et je ne fais ordinairement qu'un somme. » Parlant une autre fois de la même aventure, et de ce qui l'avait déterminé à ne point découcher, il ajouta : « D'ailleurs, l'embarras d'emporter mon bonnet de nuit (1). »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Dépouilles opimes.

Dans la première réunion des consuls après la journée de brumaire, et dès que nous fûmes seuls, a raconté Napoléon, Sieyès alla mystérieusement regarder aux portes si personne ne pouvait entendre; puis revenant à moi, il me dit avec complaisance et à demi voix, en me montrant une commode : « Voyez-vous ce beau meuble? vous ne vous doutez peut-être pas de sa valeur? » Je crus qu'il me faisait considérer un meuble de la couronne, et qui peut-être avait servi à Louis XVI. « Ce n'est pas du tout cela, me dit Sieyès en voyant ma méprise; je vais vous mettre au fait : il renferme huit cent mille francs! » Et ses yeux s'ouvraient tout grands. « Dans notre magistrature directoriale, nous avions réfléchi qu'un directeur sortant de place pouvait fort bien rentrer dans sa famille sans posséder un denier, ce qui n'était pas convenable. Nous avions donc imaginé cette petite caisse, de laquelle nous tirions une somme pour chaque membre sortant. En cet instant plus de directeurs; nous voilà donc possesseurs du reste. Qu'en ferons-nous? » J'avais prêté une grande attention, et je commençais enfin à comprendre. Je lui répondis : « Si je le sais, la somme ira au trésor public; mais si je l'ignore, et je ne le sais pas encore, vous pouvez vous la partager, vous et Ducos, qui êtes tous deux anciens directeurs; seulement dépêchez-vous, car demain il serait peut-être trop tard. » Mes collègues ne se le firent pas dire deux fois. Sieyès se chargea hâtivement de l'opération, et fit le partage, comme dans la fable du lion. Il fit nombre de parts : il en prit une comme plus ancien directeur, une autre comme ayant dû rester en charge plus longtemps que son collègue, une autre parce qu'il avait donné l'idée de cet heureux changement, etc.; bref, il s'adjugea six cent mille francs, et n'en envoya que deux cent mille au pauvre Ducos, qui, revenu des premières émotions, voulait absolument reviser ce compte et lui chercher querelle. A chaque instant, tous les deux revenaient à moi, à ce sujet, pour que je les misse d'accord; je leur répondais toujours : « Arrangez-vous entre vous; surtout, soyez silencieux; car si le bruit remontait jusqu'à moi, il vous faudrait abandonner le tout. »

(Vaulabelle.)

Dépravation.

En 1770, un père de famille vint se jeter aux pieds de M. de Sartines, et lui dit que la veille au soir on a enlevé sa fille, et qu'il ne sait ce qu'elle est devenue. M. de Sartines lui promet une prompte vengeance, et lui assigne un jour pour lui donner des nouvelles sûres de son enfant; il fait faire les perquisitions les plus exactes, et parvient enfin à découvrir les ravisseurs. Le père revient au jour marqué; M. de Sartines le reçoit les larmes aux yeux : « Hélas! lui dit ce magistrat, vous êtes bien malheureux mais je suis presque aussi à plaindre que vous : je sais où est votre fille, et je

(1) Voir *Repos* (*Amour du*).

ne puis vous rendre justice : une autorité supérieure me lie les mains... » L'infortunée était au Parc aux Cerfs, et avait été enlevée pour les plaisirs du roi.

Les courtisans suivaient à l'envi l'exemple de leur maître. Quelques mois après, M. le duc de *** (1) devient amoureux d'une jeune demoiselle très-jolie, fille d'un ancien officier : ne pouvant corrompre ni elle ni sa mère, par argent, il imagine un stratagème bien digne de la cour de Louis XV. Il se déguise avec quelques-uns de ses gens, met le feu pendant la nuit à la maison où demeuraient la mère et la fille; il entre comme pour donner du secours, enlève la demoiselle, la met dans un carrosse, et en abuse à deux lieues de là. Il se rend coupable du double crime de ravisseur et d'incendiaire. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il ne fut point puni, malgré les plaintes de M. de Sartines; il en fut quitte pour quelque argent. Le duc de ***, son père, présenta au roi cette affaire comme une petite plaisanterie, et le monarque se contenta de recommander au fils d'être un peu plus sage à l'avenir.

Peu de seigneurs de la cour de France résistèrent à cette contagion, et se préservèrent de la corruption générale. M. le maréchal de Brissac était un de ces derniers. Il y a quelques années qu'on le plaisantait sur la rigidité de ses principes d'honneur et de probité, et sur ce qu'il se fâchait, parce qu'on prétendait qu'il était c..., comme tant d'autres, Louis XV qui était présent, et qui riait de sa colère, lui dit : « Allons, monsieur de Brissac, ne vous fâchez point, c'est un petit malheur, ayez bon courage. — Sire, répondit M. de Brissac, j'ai toutes les espèces de courage, excepté celui de la honte. »

(*Correspondance secrète*, année 1774.)

Dérision du malheur.

Le prince Eugène, après la bataille d'Hochstedt, invita les prisonniers français à un opéra, et au lieu d'une pièce suivie, il fit chanter cinq prologues de Quinault à la louange de Louis XIV. « Vous voyez, dit-il, messieurs, que j'aime à entendre les louanges de votre maître. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

(1) Le duc de Fronsac, suivant la légende.

Dérivatif.

La rivalité des pantomimes Hylas et Pylade ayant occasionné des querelles parmi le peuple, excita l'indignation d'Auguste; ce que Pylade apprenant, il s'écria : « Tu es un ingrat, ô prince! Laisse-les donc s'occuper de nous (1). »

(Macrobe, *Saturnales.*)

Louvois voulait la guerre. Outre sa raison générale d'être plus maître de tout par son département de la guerre, il en eut une particulière très-pressante, que j'ai sue longtemps depuis, bien certainement, et qui est trop curieuse pour l'omettre.

Le roi, qui aimait à bâtir, et qui n'avait plus de maîtresse, avait abattu le petit Trianon de porcelaine qu'il avait pour Mme de Montespan, et le rebâtissait pour le mettre en l'état où on le voit encore. Louvois était surintendant des bâtiments. Le roi, qui avait le coup d'œil de la plus fine justesse, s'aperçut d'une fenêtre de quelque peu plus étroite que les autres; les trémeaux ne faisaient encore que de s'élever, et n'étaient pas joints par le haut. Il la montra à Louvois pour la réformer, ce qui était alors très-aisé. Louvois soutint que la fenêtre était bien. Le roi insista, et le lendemain encore, sans que Louvois, qui était entier, brutal, et enflé de son autorité, voulût céder.

Le lendemain, le roi vit Le Nôtre dans la galerie. Quoique son métier ne fût guère que les jardins, où il excellait, le roi ne laissait pas de le consulter sur ses bâtiments. Il lui demanda s'il avait été à Trianon. Le Nôtre répondit que non. Le roi lui ordonna d'y aller. Le lendemain il le vit encore; même question, même réponse. Le roi comprit à quoi il tenait, tellement qu'un peu fâché, il lui commanda de s'y trouver l'après-dinée même, à l'heure qu'il y serait avec Louvois. Pour cette fois, Le Nôtre n'osa y manquer. Le roi arrivé et Louvois présent, il fut question de la fenêtre, que Louvois opiniâtra toujours de largeur égale aux autres. Le roi voulut que Le Nôtre l'allât mesurer, parce qu'il était

(1) C'est-à-dire : « Pendant qu'ils s'occupent de nous, ils ne s'occupent pas de toi, ni des affaires publiques. »

droit et vrai, et qu'il dirait librement ce qu'il aurait trouvé. Louvois piqué s'emporta. Le roi, qui ne le fut pas moins, le laissait dire, et cependant Le Nôtre, qui aurait bien voulu n'être pas là, ne bougeait. Enfin le roi le fit aller, et cependant Louvois toujours à gronder, et à maintenir l'égalité de la fenêtre, avec audace et peu de mesure. Le Nôtre trouva et dit que le roi avait raison de quelques pouces. Louvois voulut imposer, mais le roi, à la fin trop impatienté, le fit taire, lui commanda de faire défaire la fenêtre à l'heure même, et, contre sa modération ordinaire, le malmena fort durement.

Ce qui outra le plus Louvois, c'est que la scène se passa non-seulement devant les gens des bâtiments, mais en présence de tout ce qui suivait le roi en ses promenades, seigneurs, courtisans, officiers des gardes et autres, et même de tous les valets. La vespérie fut forte et dura assez longtemps, avec les réflexions des conséquences de la faute de cette fenêtre, qui, remarquée plus tard, aurait gâté toute cette façade et aurait engagé à l'abattre.

Louvois, qui n'avait pas accoutumé d'être traité de la sorte, revint chez lui en furie et comme un homme au désespoir. Saint-Pouange, les Tilladet et ce peu de familiers de toutes ses heures, en furent effrayés, et dans leur inquiétude, tournèrent pour tâcher de savoir ce qui était arrivé. A la fin, il le leur conta, dit qu'il était perdu, et que, pour quelques pouces, le roi oubliait tous ses services qui lui avaient valu tant de conquêtes; mais qu'il y mettrait ordre, et qu'il lui susciterait une guerre, telle qu'il lui ferait avoir besoin de lui et laisser là la truelle, et de là s'emporta en reproches et en fureurs.

Il ne mit guère à tenir parole. Il enfourna la guerre par l'affaire de la double élection de Cologne, du prince de Bavière et du cardinal de Fürstemberg; il la confirma en portant les flammes dans le Palatinat, et en laissant toute liberté au projet d'Angleterre; il y mit le dernier sceau pour la rendre générale, et s'il eût pu, éternelle, en désespérant le duc de Savoie, qui ne voulait que la paix, et qu'à l'insu du roi il traita si indignement qu'il le força à se jeter entre les bras de ses ennemis, et à devenir après, par la position de son pays, notre partie la plus difficile et la plus ruineuse.

(Saint-Simon, *Mémoires*.) (1).

La *Lettre sur la musique* souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure serait digne de la plume de Tacite. C'était le temps de la grande querelle du parlement et du clergé. Le parlement venait d'être exilé; la fermentation était au comble : tout menaçait d'un prochain soulèvement. La brochure parut; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées : on ne songea qu'au péril de la musique française, et il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour, on ne balançait qu'entre la Bastille et l'exil; et la lettre de cachet allait être expédiée, si M. de Voyer n'en eût fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'État, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle, que tout Paris peut encore attester.

(Rousseau, *Confessions*.)

Désespoir amoureux.

Grimm, après avoir vu quelque temps de bonne amitié Mlle Fel, s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux, et de vouloir supplanter Cahusac. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique, et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe; et du reste, sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde; l'abbé, plus robuste et mieux portant, y passait les nuits, moi les jours, sans le quitter, jamais ensemble; et l'un ne partait jamais que l'autre ne fût arrivé. Le

(1) V. *Petites causes, grands effets.*

comte de Friese, alarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne serait rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettais de temps en temps sur la langue, et qu'il avalait fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avions rendus tandis qu'elle avait duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit; et c'eût été réellement une anecdote merveilleuse, que la cruauté d'une fille d'opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit Grimm à la mode; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher et fêter dans le grand monde.

(Rousseau, *Confessions.*)

Désespoir comique.

D'Ancezune avait fait une campagne, aide de camp du maréchal de Boufflers. Excédé de cette vie, on vint le réveiller un matin à cinq heures, et lui dire que le maréchal était déjà à cheval: « Comment! dit-il, à cheval, et je n'y suis pas! Tire mon rideau, je ne suis pas digne de voir le jour; » et se rendormit de plus belle.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Déshonneur (*Petits profits du*).

Le marquis de Courcelles avait fait condamner sa femme, pour cause d'adultère, à la réclusion perpétuelle. La marquise se sauva de prison, et vécut en pays étranger jusqu'à l'époque où M. de Courcelles étant mort subitement, elle crut pouvoir revenir à Paris. Elle s'y plongeait dans tous les plaisirs; quelqu'un essayant de la retirer de cette vie scandaleuse : « Je veux jouir, répondit-elle, de la perte de ma réputation. »

(Marquise de Lambert.)

Désintéressement.

Catinat commandait l'armée en Piémont, lorsqu'il reçut (en 1662) le bâton de maréchal de France. Le gentilhomme qui devait le lui porter étant tombé malade en chemin, on chargea de cette commission un courrier, à qui Catinat, quoique peu riche, fit donner un billet de mille écus. Celui qui était chargé de payer ce billet à Paris, écrivit au nouveau maréchal que le gentilhomme prétendait que c'était à lui que devait revenir cette gratification : « Qu'on donne mille écus à chacun d'eux, » répondit aussitôt Catinat.

Il se rendit à la cour pour concerter avec le roi et les ministres le plan de la campagne suivante. Après qu'il eut épuisé tout ce qu'il y avait à dire sur les opérations militaires, Louis XIV lui dit : « C'est assez parler de mes affaires; comment vont les vôtres? — Fort bien, sire, grâce aux bontés de votre majesté, répondit le maréchal. — Voilà, dit le roi en se tournant vers ses courtisans, le seul homme de mon royaume qui m'ait tenu ce langage. »

(*Mémoires anecdot. du règne de Louis XIV et de Louis XV.*)

Un soldat envoyé par M. de Vauban pour examiner un poste, y reçut une balle dans le corps. Il vint rendre compte de ce qu'il avait observé, et le fit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulât en abondance de sa blessure. M. de Vauban voulut récompenser sa bravoure et le service qu'il venait de rendre; il lui présenta de l'argent : « Non, monseigneur, » lui dit le soldat en le refusant, « cela gâterait mon action. »

(*Id.*)

La cour d'Angleterre avait intérêt d'attirer un seigneur anglais dans son parti. M. Walpole va le trouver : « Je viens, lui dit-il, de la part du roi vous assurer de sa protection, vous témoigner le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, et vous offrir un emploi plus digne de votre mérite. — Milord, lui répliqua ce seigneur, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon

souper devant vous. » On lui sert au même instant un hachis, fait du reste d'un gigot dont il avait dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : « Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner ! Dites au roi ce que vous avez vu : c'est la seule réponse que j'aie à lui faire (1). »

(*École des mœurs.*)

Le pieux prêtre Bernard, né d'une famille distinguée, se livra d'abord aux plaisirs et aux amusements du monde ; mais enfin touché de Dieu, il se dévoua tout entier au soulagement des pauvres, et leur donna tout son bien. Il refusa constamment les bénéfices que la cour lui offrit. Un jour, le cardinal de Richelieu lui dit qu'il voulait absolument qu'il lui demandât quelque chose, et le laissa seul pour y penser. Le cardinal étant revenu une demi-heure après : « Monseigneur, lui dit le prêtre Bernard, après avoir bien rêvé, j'ai trouvé enfin une grâce à vous demander. Lorsque je vais conduire les patients à la potence, pour les assister à la mort, les planches de la charrette sur laquelle on nous mène sont si mauvaises que nous courons risque à chaque instant de tomber à terre. » Le cardinal rit beaucoup de cette demande, et ordonna aussitôt qu'on mît la charrette en bon état.

(*Idem.*)

Le lendemain du jour où les pensions furent supprimées, nous fûmes, Chamfort et moi, voir Marmontel à la campagne. Nous le trouvâmes, et sa femme surtout, gémissant de la perte que le décret lui faisait éprouver ; et c'était pour leurs enfants qu'ils gémissaient. Chamfort en prit un sur ses genoux : « Viens, dit-il, mon petit ami ! tu vaudras mieux que nous ; quelque jour, tu pleureras en apprenant que ton père eut la faiblesse de pleurer sur toi dans l'idée que tu serais moins riche que lui. » Chamfort perdait lui-même sa fortune par le décret de la veille.

(Rœderer.)

(1) On raconte des anecdotes semblables de plusieurs hommes illustres, particulièrement du Romain Fabricius.

Désintéressement bien fondé.

Une fois que le comte de Louvigny se crottait, on lui dit : « Vous gâterez vos bas. — Vous m'excuserez, dit-il froidement, ils ne sont pas à moi. »

(Tallemant des Réaux.)

Désintéressement civique.

Un Spartiate nommé Phédarète, s'étant présenté pour être admis au conseil des Cinq-Cents, fut rejeté, et s'en revint tout joyeux chez lui. Sa femme lui demanda le sujet de sa joie : « Je me réjouis, lui répondit-il, qu'il se soit trouvé à Sparte trois cents citoyens plus vertueux que moi. »

Désintéressement (*Rare*) d'une actrice.

Mlle Gaussin, de la Comédie Française, était belle, bonne, humaine, et désintéressée. On ne prononce pas son nom sans se rappeler cette saillie : « Cela me coûte si peu, et cela leur fait tant de plaisir ! (1) » Le fameux Bouret, avant d'avoir fait fortune, avait souscrit, au profit de cette aimable fille, une promesse en blanc, n'ayant point alors de meilleures lettres de change à lui donner. Devenu depuis fermier général, et prodigieusement riche, il se souvient de sa promesse. Il craint l'usage que peut en faire celle en faveur de qui il l'a faite. Il va la trouver, il balbutie, il parle en tremblant de son billet. Gaussin le tire de ses tablettes, le remet à son amant. Il portait au-dessus de la signature : « Je promets... d'aimer toujours Gaussin. » Une telle promesse était faite pour être tenue. Le traitant n'en fit compte. Il crut l'avoir acquittée par le cadeau d'une écuelle d'or, pleine de louis, qu'il donna à la généreuse actrice (2).

(*Improvisateur français.*)

Désintéressement philosophique.

Le philosophe Zénon était très-familier avec Antigone, roi de Macédoine, et

(1) V. *Compassion d'une actrice.*

(2) Cette anecdote a fait le sujet d'un vaudeville ayant pour titre : *Mademoiselle Gaussin.*

frondait avec beaucoup de liberté la passion de ce prince pour le vin. Un jour, le monarque étant ivre, s'approche du sage, l'embrasse avec cet épanchement de cœur que donne quelquefois l'ivresse, et lui dit : « Mon cher Zénon, demande-moi tout ce que tu voudras, et je te l'accorderai. — Eh bien! répondit Zénon, je demande que vous alliez cuver votre vin. »

(*Dict. hist. d'éduc.*)

Diogène se chauffant au soleil dans le Cranium (1), Alexandre se plaça devant lui. « Demande-moi ce que tu voudras, » dit le prince. « Je demande que tu t'éloignes de mon soleil, » reprit Diogène.

(Diogène de Laërte.)

Désobéissance salutaire.

Jean V, duc de Bretagne, après avoir pris Olivier de Clisson par trahison, appela un de ses plus fidèles officiers, nommé Jean de Bazvalan, et lui ordonna de le faire mourir sur le minuit, le plus secrètement qu'il serait possible. Bazvalan promit d'exécuter ses ordres et se retira. La nuit étant venue, le duc se mit au lit et s'endormit d'abord ; mais l'inquiétude le réveilla bientôt. L'ordre cruel qu'il avait donné vint alors se présenter à son esprit, sous la forme la plus effrayante : il fit les plus tristes réflexions sur le rang de Clisson, et sur les suites qu'aurait sa mort. Dès le point du jour, il envoie chercher Bazvalan : « Avez-vous exécuté mes ordres, » lui dit précipitamment le duc. L'officier répondit qu'il avait obéi. « Quoi! Clisson est mort? reprit le duc. — Oui, répondit Bazvalan : cette nuit il a été noyé, et j'ai fait mettre le corps en terre dans un jardin. — Ha! ha! s'écria tristement le prince, voici un piteux réveille-matin ! Retirez-vous, messire Jean, que je ne vous voie plus. » Bazvalan se retira; et le duc commença à se tourmenter dans son lit et à jeter des cris affreux. Il n'écoutait personne, et ne voulut ni boire ni manger de tout le jour. Alors Bazvalan, voyant que sa douleur était sincère, alla le trouver, et lui avoua qu'il n'avait point exécuté ses ordres, prévoyant bien qu'il s'en repentirait. A ces mots, le duc sauta de joie, embrassa son fidèle officier et loua sa prudence. Quelque temps après, il délivra Clisson (1).

(*D'après* Froissart.)

Despotes.

Un jour, Pierre le Grand contemplait, dans le cabinet anatomique de Boërhaave, un cadavre préparé et humecté d'essence de térébenthine. L'odeur forte ou l'horreur du spectacle causa quelques nausées aux seigneurs de sa suite. Le czar, voulant qu'ils apprissent à vaincre cette aversion, les força de mordre les muscles qui leur inspiraient tant de dégoût (2).

(Leclerc, *Hist. de Russie.*)

Euler, appelé en Russie par Catherine Ire, y était arrivé le jour même de la mort de cette princesse. Il demeura à Pétersbourg pendant tout le règne tyrannique du despote Biren. L'impression que ce règne cruel avait faite sur son âme fut si forte, qu'il la conservait encore lorsqu'en 1741, année qui suivit la chute de Biren, il quitta Pétersbourg pour se rendre à Berlin, où le roi de Prusse l'avait appelé. Il fut présenté à la reine mère. Cette princesse remarqua que le savant géomètre ne lui répondait qu'avec une sorte de crainte. Elle lui reprocha cette timidité, qu'elle ne croyait pas devoir inspirer : « Pourquoi donc, lui dit-elle, ne me répondez-vous qu'en tremblant et par monosyllabes? — Madame, lui dit Euler, parce que je reviens d'un pays où, quand on parle plus hardiment et plus longuement, on court le risque d'être pendu. »

(Condorcet, *Éloge d'Euler.*)

Le prince que Paul semble avoir choisi pour le prototype de son règne et de ses actions est Frédéric-Guillaume, père du grand roi de Prusse. La même dureté, la même inflexibilité, la même austérité de mœurs, la même passion pour les soldats, se trouvent dans l'autocrate russe.

Près de son château de Pawlowsk, il

(1) Jardin à Corinthe.

(1) C'est ce trait historique qui a fourni à Voltaire le sujet de sa tragédie d'*Adélaïde Duguesclin* : il a changé le temps et le lieu, et a fait honneur au sire de Couey du trait de Bazvalan.

(2) Voir *Autocrates, Ordonnance d'autocrate, Pouvoir absolu*, etc.

avait une terrasse d'où il pouvait voir toutes les sentinelles qu'il se plaisait à poster partout où il y avait place pour une guérite. C'est sur cette terrasse couverte qu'il passait une partie de ses journées : l'œil armé d'une lunette, il observait tout ce qui se passait autour de lui. Souvent il envoyait un laquais à telle ou telle sentinelle lui ordonner de boutonner ou déboutonner un bouton de plus ou de moins, de porter l'arme plus haut, ou plus bas, de se promener plus ou moins de pas autour de sa guérite. Quelquefois il allait lui-même à un quart de lieue porter ces ordres importants, bâtonnait le soldat, ou lui mettait un rouble dans la poche, selon qu'il était content de lui.

Ce Pawlowsk était un village ouvert; il y avait des gardes qui inscrivaient tous les allants et venants. Il fallait dire où l'on allait, d'où l'on venait et ce qu'on voulait. Chaque soir, on faisait une visite dans chaque maison pour s'informer s'il n'y avait point d'étrangers. On arrêtait tout homme qui avait un chapeau rond, ou qui menait un chien. Pawlowsk, qu'on aimait à fréquenter à cause de sa belle situation, devint bientôt désert; on se détournait pour n'y pas passer, et l'on fuyait Paul du plus loin qu'on l'aperçût; ce qui redoublait son dépit et ses soupçons. Il faisait souvent poursuivre et interroger ceux qui cherchaient à l'éviter ainsi.

Il fit mettre un jour tous les officiers de son bataillon aux arrêts, parce qu'ils l'avaient mal salué de l'esponton, en défilant après l'exercice, et les fit sortir et défiler devant lui pendant huit jours, les renvoyant chaque jour au corps de garde après cette cérémonie, jusqu'à ce qu'il se fût fait saluer à sa fantaisie.

Faisant un jour exercer son régiment de cuirassiers, le cheval d'un officier s'abattit. Paul accourt furieux : « Relève-toi, misérable! — Monseigneur, je ne le puis; j'ai la jambe cassée. » Paul lui crache dessus, et se retire en jurant.

Passant une fois inopinément et furtivement devant l'un de ses corps de garde, l'officier, ne le connaissant point, ne fit pas sortir ses gens. Il revient sur ses pas, soufflète l'officier, le fait désarmer et mettre aux arrêts.

Il allait un jour de Tsarskoé-Célo à Ca'schina : le chemin passe au milieu d'une forêt marécageuse. Tout à coup, se rappelant quelque chose, Paul ordonne au cocher de retourner sur ses pas. — *Le cocher :* Dans l'instant, monseigneur : le chemin est ici trop étroit. — *Paul :* Comment, coquin; ne veux-tu pas tourner sur-le-champ? Le cocher, au lieu de répondre, se hâte d'arriver en un lieu où la chose fût possible. Cependant Paul s'élance à la portière, appelle son écuyer, lui ordonne d'arrêter et de punir le cocher rebelle. L'écuyer l'assure qu'on va tourner dans le moment. Paul, écumant de rage, s'emporte contre l'écuyer : « Tu es un gueux comme lui, dit-il; qu'il verse, qu'il me casse le cou; mais qu'il obéisse, et qu'il tourne, aussitôt que je le lui ordonne. » Pendant cet accès, le cocher trouva le moyen de tourner; mais Paul le fit rosser sur-le-champ.

Dans une promenade, son cheval broncha; il ordonna à Markow, son écuyer, de le laisser mourir de faim. Le huitième jour, Markow fit le rapport qu'il avait expiré, et Paul dit : *C'est bon!* Depuis son avénement, l'un de ses chevaux broncha encore sous lui, dans une rue de Pétersbourg : il descendit aussitôt, fit tenir une espèce de conseil par ses écuyers, et le cheval fut condamné à recevoir cinquante coups de gaule. Paul les lui fit donner en présence de tout le peuple, et les compta lui-même, en disant : *C'est pour avoir manqué à l'empereur* (1).

(*Mémoires secrets sur la Russie.*

Le czar Paul faisait célébrer un service en l'honneur du duc de Wirtemberg, père de l'impératrice, qui venait de mourir à Stuttgard. Comme il ne lui convenait pas, à lui autocrate et patriarche orthodoxe russo-grec, d'assister à une messe schismatique, il prit le parti de se mettre à la tête des grenadiers qui environnaient l'église, pour maintenir l'ordre et la dignité. Il faisait un grand froid; son cheval, né sans doute sous un climat plus chaud, ne pouvait rester immobile. Las de piaffer, de caracoler et de faire des efforts inutiles pour le retenir, il se mit à galoper dans la rue, passant et repassant devant les troupes et une grande foule de peuple, que la cérémonie funèbre et le manége de l'em-

(1) V., outre les anecdotes auxquelles j'ai renvoyé dans la note précédente, l'histoire du marquis de Bagueville, au mot *Orgueil*.

pereur attiraient. A mesure que Paul arrivait au galop d'un côté, cette foule se découvrait et s'inclinait. Un groupe rassemblé sur le pont vert, éloigné de plus de quatre cents pas du point où l'empereur faisait volte, se couvrit enfin à cause du grand froid et de l'éloignement. Paul s'en aperçoit; il fait à l'instant cerner le groupe par les troupes et l'envoie à la maison de force; il y avait cinquante à soixante individus de différentes conditions. Ceux qui n'étaient pas nobles furent fouettés pendant trois jours consécutifs, les nobles dégradés et les officiers faits soldats. Il se trouva parmi les arrêtés un Génevois, nommé Martin, qui gagna un officier de police et trouva moyen d'écrire à la cour, où il avait des amis. Il fut relâché; mais, indigné d'un pareil outrage, il quitta sur-le-champ la Russie.

(*Mémoires secrets sur la Russie.*)

Un matin, au printemps, à l'époque où la débâcle de la Néva rend extrêmement périlleux le passage du fleuve, l'empereur Nicolas I aperçut d'une des fenêtres du Palais d'Hiver, une foule nombreuse contemplant avec stupeur un homme qui, par bonds multipliés et de glaçons en glaçons, courait vers la rive opposée.

Il envoie son aide de camp aux informations; l'aide de camp part et revient en disant : « Sire, c'est un paysan qui a parié de traverser la Néva pour vingt-cinq roubles et qui veut gagner son pari. — Qu'on lui donne vingt-cinq coups de bâton, répliqua Nicolas; un homme qui risque ainsi sa vie pour une misère serait capable de tout pour de l'argent. »

(Correspondant, *Souvenirs d'un page de l'empereur Nicolas.*)

Despotes évincés.

Il arriva à la Martinique (1717) une chose si singulière et si bien concertée qu'elle peut être dite sans exemple. Varennes y avait succédé à Phélypeaux comme capitaine général de nos les. Ricouart y était intendant. Ils vivaient à la Martinique dans une grande union, et y faisaient très-bien leurs affaires. Les habitants en étaient fort maltraités. Ils se plaignirent à diverses reprises, et toujours inutilement. Poussés à bout enfin de leur tyrannie et de leurs pillages et hors d'espérance d'en avoir justice, ils résolurent de se la faire eux-mêmes. Rien de si sagement concerté, de plus secrètement conduit parmi cette multitude, ni de plus doucement ni de plus plaisamment exécuté. Ils les surprirent un matin chacun chez soi au même moment, les paquetèrent, scellèrent tous leurs papiers et leurs effets, n'en détournèrent aucun, ne firent mal à pas un de leurs domestiques, les jetèrent dans un vaisseau qui était là, de hasard, prêt à partir pour la France, et tout de suite le firent mettre à la voile. Ils chargèrent en même temps le capitaine d'un paquet pour la cour, dans lequel ils protestèrent de leur fidélité et de leur obéissance, demandèrent pardon de ce qu'ils faisaient, firent souvenir de tant de plaintes inutiles qu'ils avaient faites, et s'excusèrent sur la nécessité inévitable où les mettait l'impossibilité absolue de souffrir davantage la cruauté de leurs vexations. On aurait peine, je crois, à représenter l'étonnement de ces deux maîtres des îles de se voir emballés de la sorte, et partis en un clin d'œil, leur rage en chemin, leur honte à leur arrivée.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Despotisme.

L'impératrice Catherine, des balcons de l'Ermitage, regardait un jour la Néva prête à débâcler, et vit une femme tomber dans l'eau. Elle envoie sur-le-champ à son secours : on parvient à la retirer, et Catherine veut voir celle qu'elle vient de sauver. On l'amène toute trempée et toute tremblante. C'était une jeune fille assez intéressante. L'impératrice la fait habiller de ses propres hardes dans sa garde-robe, et la renvoie en lui donnant quelques *impériales*, et lui enjoignant de venir la voir quand elle se voudrait marier. On interrogea cette fille en sortant du palais : « Ah! s'écria-t-elle, j'ai été plus épouvantée en entrant chez la souveraine, qu'en tombant dans la rivière. » Cette phrase est peut-être une définition aussi naïve que terrible du despotisme.

(*Memoires secrets sur la Russie.*)

Despotisme prudent.

Ne convoquant plus le parlement,

Charles II était devenu presque absolu; toutefois il s'arrêtait de lui-même sur la route glissante du despotisme. Il voulait mourir tranquille, et il dit un jour au duc d'York, qui recommandait l'adoption de quelque mesure violente : « Mon frère, je suis trop vieux pour recommencer à voyager en pays étranger; vous vous en passerez plus tard la fantaisie, si vous y tenez. » Paroles prophétiques! les imprudences de Jacques l'envoyèrent mourir à Saint-Germain.

(G. Brunet, *Introduction aux mémoires de Grammont.*)

Détachement philosophique.

Après son abdication, Dioclétien se retira près de Salone, vivant en philosophe et cultivant son jardin. Quand son ancien collègue Maximien le sollicita de reprendre l'empire, il lui répondit : « Si vous pouviez voir les belles laitues que j'ai plantées de mes mains, vous ne me feriez pas une pareille proposition. »

(Aurélius Victor.)

Détresse d'un roi.

Henri IV, devant Amiens, écrivait à Sully : « Je suis fort proche des ennemis, et n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnais complet que je puisse endosser; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude; ma marmite est souvent renversée, et depuis deux jours, je dîne et soupe chez les uns et chez les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table, d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent. »

(*Anecdotes des reines et régentes de France.*)

Dettes (*Liquidation de*).

Le mariage de M. Bouret de Valleroche, l'un de nos financiers les plus huppés, fait le sujet de l'entretien de toutes les sociétés. Ses affaires se trouvant dérangées par des dépenses énormes dans lesquelles sa débauche l'avoit entraîné, il manquait d'argent pour se procurer les faveurs d'une danseuse qui les mettait à un très-haut prix. La demoiselle voulut bien lui faire crédit, et accepta en payement pour 200,000 liv. de ses billets. Au bout de quelques mois, ce commerce se rompit, parce que l'actrice ne voulut plus travailler que pour le comptant. Un vieux conseiller au parlement lui fit la cour, et, en magistrat éclairé, il aima mieux qu'il lui en coûtât un serment que les restes de sa fortune; il l'épousa. La conseillère ruina son époux, comme elle eût ruiné son amant, et elle le dépêcha même de si bonne manière qu'elle en devint veuve, il y a un mois. Se trouvant sans enfants, avec moins de charmes et dans la détresse, elle pensa à se faire payer par M. de Valleroche. Celui-ci ne put acquitter ses billets. La conseillère lui proposa un accommodement qui s'est réduit à ceci : M. Bouret de Valleroche l'a prise pour femme et a reçu ses billets en dot.

(Métra, *Correspondance secrète.*)

Dufresny le poëte, ne pouvant payer sa blanchisseuse, l'épousa, — ce qui le mit en linge blanc.

Un jour qu'il reprochait à l'abbé Pellegrin que le sien était sale : « Tout le monde, lui répliqua l'abbé, n'est pas assez heureux pour pouvoir épouser sa blanchisseuse. »

(L'abbé de Voisenon.)

Le Caravage n'ayant point un jour de quoi payer sa dépense au cabaret, en peignit l'enseigne; et cette enseigne fut vendue, dans la suite, un prix considérable.

(*Abr. de la vie des Peintres.*)

Un chevalier d'industrie, qui ne vivait que de l'argent qu'il empruntait de côté et d'autre, sans jamais rendre, s'adressa à Saint-François-de-Sales, le priant de lui prêter vingt écus. Le prélat lui dit : « En voilà dix que je vous donne, au lieu de vous en prêter vingt. Prenez-les, vous y gagnerez, et moi aussi. »

(*Improvisat. franç.*)

Il arrivait souvent à Charlet de sortir les poches vides, et de se trouver alors dans un singulier embarras. Un jour, il emmène un de ses amis dîner au restaurant. Quand sonne le fatal quart d'heure, il s'aperçoit qu'il est sans argent. Il interroge la bourse de son ami... même

vide complet! Que faire?... Il appelle le garçon, demande du papier, de l'encre et une plume. Dix minutes après, le dessin était terminé et expédié à l'éditeur Moyon. Charlet disait n'avoir jamais vu de figure peignant mieux l'étonnement que celle du garçon rapportant quinze francs. Moyon a conservé précieusement ce dessin. C'est un garde-chasse tenant un lièvre à la main. Au-dessus de la signature de Charlet, on lit : *Bon pour quinze francs.*

(Tourneux, *Charlet.*)

Martainville s'y prit d'une façon ingénieuse pour payer une dette à un limonadier du boulevard du Temple. Il se promenait devant l'établissement de son créancier jusqu'à ce qu'il fût rencontré par une personne de sa connaissance. On l'invitait à venir prendre quelque chose : il acceptait, entrait avec son ami dans le café le plus proche, qui était celui de son créancier, et se faisait servir un verre de kirsch. Au lieu de kirsch, le garçon lui versait un petit verre d'eau bien claire : souvent on lui offrait de redoubler, et il acceptait encore. De la sorte, Martainville, tout en amenant des clients à son créancier, diminuait son mémoire du prix de chaque verre d'eau payé par son ami comme un verre de kirsch.

(Réal, *Indiscrétions.*)

On répétait, devant Martainville, cette maxime : « Qui paye ses dettes s'enrichit. — Bah! bah! répondit-il; c'est un bruit que les créanciers font courir. »

Dettes d'honneur.

Un membre de la chambre des pairs, en Angleterre, recevait un jour la visite d'un tailleur auquel il devait une grosse note. Celui-ci était porteur d'un billet en bonne forme, et, cependant, il ne pouvait parvenir à se faire payer. Comme, la veille même, sa seigneurie avait perdu au jeu une forte somme d'argent, qu'il venait de payer en sa présence sans délibérer, le tailleur se récria sur la différence que son débiteur établissait à son préjudice.

« J'ai payé une dette d'honneur, lui fut-il répondu. — En quoi donc consiste une dette d'honneur, milord? — C'est celle qui est contractée sur parole, monsieur, et qui ne peut être exigée par aucune contrainte.

— Je vous remercie, milord; à partir de ce jour, je n'ai plus rien à vous demander. »

Et, en parlant ainsi, il déchira son billet.

Le stratagème eut un plein succès, et le lendemain l'homme était payé.

(E. Chapus, *le Sport.*)

Dettes de jeu.

Talbot était gros joueur et raisonnablement distrait. Le chevalier de Grammont lui avait gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avait ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume; et cela lui était tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont, qui le voyait partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il fallait lui souhaiter un bon voyage; et l'ayant rencontré chez le roi, comme il venait d'en prendre congé : « Talbot, lui dit-il, si vous avez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire : Adieu, bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins; mais si cela vous arrivait, souvenez-vous de moi dans votre testament. » Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant : « Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et vais vous envoyer votre argent. »

Le chevalier de Grammont était tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avaient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit longtemps après, au sujet de mylord Conwalis. Ce mylord Conwalis avait épousé la fille de Fax, trésorier de la maison du roi, l'homme d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, était un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouait volontiers, qui perdait tant qu'on voulait, mais qui ne payait pas de même. Son beau-père, qui n'avait garde d'approuver sa conduite, ne laissait pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avait gagné

mille ou douze cents guinées qui n'arrivaient point, quoiqu'il fût sur son départ, et qu'il eût pris congé de Conwalis préférablement aux autres : cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici :

« *Souvenez-vous* du comte de Grammont, *et n'oubliez pas* le chevalier Fax. »

(Hamilton, *Mémoires de Grammont.*)

Une femme qui aimait le jeu avec fureur, et qui en même temps était fort avare, étant tombée malade à la campagne, dans un village où elle avait beaucoup de bien, fit venir le curé, à qui elle proposa de jouer. Le curé, qui jouait volontiers aussi, reçut la proposition avec plaisir. Ils jouèrent tous deux, et le curé perdit. Après lui avoir gagné son argent, elle lui proposa de jouer contre lui les frais de son enterrement, en cas qu'elle mourût; ils les jouèrent, et le curé perdit encore; elle l'obligea de lui donner une promesse pour argent prêté, de la somme à laquelle ils taxèrent au moment ses frais funéraires. Cette femme, se sentant plus mal, remit la promesse à son fils, et elle mourut huit ou dix jours après. Le curé l'enterra gratuitement en retirant sa promesse.

(Cousin d'Avallon, *Harpagoniana.*)

Deuil.

Mme la maréchale d'Albret venait de perdre son père ou son frère; dans sa douleur, elle refusait toute nourriture : « Avez-vous résolu, madame, lui dit Matta, de ne manger de votre vie? S'il en est ainsi, vous avez raison; mais, si vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vaut autant manger tout à l'heure. » Ce discours la persuada, et elle se fit apporter un gigot.

(Mme de Caylus, *Souvenirs.*)

Il vint à Fontainebleau (1699), du fond de la Silésie, une fille de la maison de Wirtemberg, d'une arrière-branche de Montbéliard-Eltz. Elle avait perdu son père il y avait six mois : elle était dans son deuil à faire peur, et ne marchait que dans un carrosse drapé comme en ont les veuves et sans armes, et ses chevaux caparaçonnés et croisés de blanc jusqu'à terre, ses gens des manteaux longs et des crêpes traînants. On lui demanda de qui un si grand deuil? « Hélas! dit-elle en sanglotant ou faisant semblant, c'est de monseigneur mon papa. » Cela parut si plaisant que chacun lui fit la même question pour donner lieu à la réponse, et voilà comme sont les Français. Ce qui leur parut si ridicule, et qui l'était en effet à nos oreilles, ne l'était en soi qu'à demi. Personne de quelque distinction, même fort éloignée de celle des maisons souveraines d'Allemagne, en parlant de ses parents en allemand, ne dit jamais autrement que monsieur mon père, madame ma mère, mademoiselle ma sœur, monsieur mon cousin, et supprimer le monsieur ou le madame serait une grossièreté pareille à tutoyer parmi nous. De monseigneur il n'y en avait point en allemand, de papa voilà le ridicule, surtout entre cinquante et soixante ans qu'avait cette bonne Allemande; mais cela, joint aux sanglots, à l'équipage d'enterrement, fit le ridicule complet.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

M. de Lavalette était bâti en manière de Bacchus, avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait, et puis une figure comique à cause de ses petits yeux, de son nez pas plus gros qu'un pois, placé au milieu de deux grosses joues, et tout cela entouré d'une chevelure dont l'on pouvait compter non par les mèches, mais les individus. Un jour, en Égypte, je ne sais qui (Bourrienne ou Junot), dans l'état-major du général en chef, paraît un matin au déjeuner avec un crêpe noir au bras : « Qui as-tu donc perdu? » demande le général.

Le meneur de deuil répond d'un ton solennel : « Mon général, l'*Indomptable* est tombé au désert. »

Or, il faut savoir que chaque cheveu de M. de Lavalette avait reçu son nom : l'un s'appelait l'*Invincible*, d'autres le *Redoutable*, le *Courageux*, un enfin se nommait l'*Indomptable;* et cela parce que le peu de crins qui croissaient sur son chef se regimbaient toujours, non pas contre le peigne, vraiment, qu'aurait-il été faire là? mais contre la jolie petite main blanche aux ongles roses et bombés qui les rabattait continuellement (M. de Lavalette avait une main dont une femme

aurait été vaine.) Ces malheureux cheveux, toujours en l'air, étaient donc fort connus de tout l'état-major ; et lorsque l'un d'eux passait de vie à trépas, on lui faisait un service. L'*Indomptable* étant tombé, on en avait pris le deuil.

(Mme d'Abrantès, *Souvenirs.*)

Deuils persistants.

Sainte-Suzanne, l'employé de la Poste qui joue agréablement la comédie de société, venait de rencontrer un de ses amis, qui a fait une grande perte il y a plus de quatre ans. — Comment, lui a-t-il dit, depuis si longtemps, vous êtes toujours en deuil de votre frère ! — Eh ! mais, lui a répondu le pauvre affligé, *il est toujours mort* (1) !

(Ch. Maurice, *Hist. anecd. du théât.*)

Il y avait au ministère de l'intérieur, il y a une vingtaine d'années, un employé distingué par sa calligraphie. Le ministre de ce temps-là, qui était M. d'Artout, avait attaché cet employé à son cabinet et utilisait pour des dictées sa plume miraculeuse.

Un jour, le ministre mande son employé. Le chef du cabinet s'en vint dire au ministre : « X.... n'est pas venu . son père est mort. » Le ministre s'inclina devant cette excuse funèbre.

Au bout d'un mois, le ministre fit demander X... ; le chef de cabinet reprit : « X... n'est pas venu : son père est mort. — Ah ! oui, je me rappelle, » dit le ministre, qui commençait à s'étonner d'un deuil aussi prolongé.

Trois semaines après ce mois, le ministre demanda X... ; le chef de cabinet répliqua, selon la formule : « X... n'est pas venu : son père est mort. — Ah çà ! mais, dit le ministre, est-ce qu'il ne viendra pas à son bureau tant que son père sera mort ? »

(Villemot, *La vie à Paris.*)

Dévotion.

Le duc d'Orléans avait invité Despréaux à dîner ; c'était un jour maigre, et l'on ne servit que du gras. On s'aperçut que le poëte refusait de tous les plats. « Il faut bien, lui dit le prince, que vous mangiez gras comme les autres, on a oublié le maigre. — Vous n'avez qu'à frapper du pied, monseigneur, lui répondit Boileau, et les poissons sortiront de terre. » Cette allusion au mot de Pompée fit plaisir à la compagnie, et sa constance à ne vouloir point toucher au gras fit honneur à sa religion.

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Le président d'Éguilles et le marquis d'Argens étaient frères, et tous deux peu chrétiens. Ils avaient un frère fort dévot. Un jour qu'ils plaisantaient entre eux de sa dévotion, qu'ils regardaient comme l'effet de sa simplicité, le marquis d'Argens dit au président, comme par réflexion : « Eh bien ! mon frère, nous nous moquons de lui ; j'avoue cependant que si j'avais un dépôt à confier à l'un de vous deux, ce ne serait pas à toi que je le remettrais. »

(*Journal général.*)

Dévotion aisée.

On appelait M. du Bassin, de Dijon, un bon chrétien d'été, parce qu'il n'allait à vêpres qu'en été, à l'église de Saint-Bénigne, qui est fort fraîche.

(*Ménagiana.*)

Dévotion et médisance.

Une de nos dames de haut parage (elle a gouverné une illustre enfance) s'occupait constamment des devoirs qu'exige une dévotion sincère. Un jour, inquiète de n'avoir pas eu le temps d'aller à confesse, elle se disposait à s'y rendre, lorsqu'un personnage politique vint lui faire visite. La conversation tombant sur les journées de 1830, on en vint naturellement au ministre prétendu fauteur des résultats. Le personnage ne l'épargna point. Ce que voyant la dame, dont le royalisme était excité, elle se prit à dire : « Convenez, mon cher, que ce monsieur de Polignac est un grand maladroit ! » Puis, s'arrêtant tout à coup : « Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, je viens de dire du mal de mon prochain, je ne pourrai pas encore communier ! » — Le cas était grave. Elle courut sur-le-champ en référer à son directeur ! « Quoi ! lui dit ce

(1) V. *Sensibilité rétrospective.*

dernier, après avoir pris communication du fait, n'est-ce que cela qui vous retient, duchesse? Allez ! allez ! vous avez raison, ce Polignac est un pauvre homme. Passez à mon confessionnal, nous allons terminer cette affaire. »

(Ch. Maurice.)

Dévotion intéressée.

Un missionnaire, voyageant dans l'Inde, rencontra un faquir chargé de chaînes, nu comme un singe, couché sur le ventre, et se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes, les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays : « Quel renoncement à soi-même, disait un des spectateurs. — Renoncement à moi-même reprit le faquir; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux et moi cavalier. »

(Panckoucke.)

Dévotion mal employée.

Dona Maria de Padilla, l'une des honnêtes dames d'Espagne, et des plus affectionnées à la rébellion qui se fit en Espagne au commencement de l'empereur Charles, faute d'argent pour la solde de ses soldats, prit tout l'or et l'argent des reliques de Tolède; mais ce fut avec une cérémonie sainte et plaisante, entrant dans l'église à genoux, les mains jointes, couverte d'un voile noir, ou pour mieux dire, d'un sac mouillé, piteuse, marmiteuse, battant son estomac, pleurant et soupirant, deux grandes torches allumées devant elle ; et puis ayant fait gentiment son pillage, se retire aussi gentiment en même cérémonie, croyant fermement que, de cette manière, Dieu ne lui en saurait un mauvais gré.

(Brantôme, *Vies des grands capitaines.*)

Le duc d'Albe, père de celui qui vint ambassadeur en France en 1704, ayant perdu sa maîtresse qui s'était enfuie, faisait dire des messes pour que Dieu lui fît la grâce de la retrouver. La duchesse d'Albe, sa bru, fit prendre à son fils, malade à Paris, en potions et en lavements, des reliques pulvérisées. L'enfant n'en mourut pas moins, au grand étonnement de la mère.

(Duclos.)

Dévotion simulée.

Brissac, peu d'années avant sa retraite, fit un étrange tour aux dames. C'était un homme droit qui ne pouvait souffrir le faux. Il voyait avec impatience toutes les tribunes bordées de dames l'hiver au salut, les jeudis et les dimanches, où le roi ne manquait guère d'assister, et presque aucune ne s'y trouvait quand on savait de bonne heure qu'il n'y viendrait pas; et sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avaient toutes des petites bougies devant elles pour les faire connaître et remarquer. Un soir que le roi devait aller au salut, et qu'on faisait à la chapelle la prière de tous les soirs qui était suivie du salut, quand il y en avait, tous les gardes postés et toutes les dames placées, arrive le major vers la fin de la prière, qui, paraissant à la tribune vide du roi, lève son bâton et crie tout haut : « Gardes du roi, retirez-vous, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas. » Aussitôt les gardes obéissent ; murmures tout bas entre les femmes, les petites bougies s'éteignent, et les voilà toutes parties, excepté la duchesse de Guiche, Mme de Dangeau et une ou deux autres qui demeurèrent. Brissac avait posté des brigadiers aux débouchés de la chapelle pour arrêter les gardes, qui leur firent reprendre leurs postes, sitôt que les dames furent assez loin pour ne pouvoir pas s'en douter. Là-dessus arrive le roi, qui, bien étonné de ne point voir de dames remplir les tribunes, demanda par quelle aventure il n'y avait personne. Au sortir du salut, Brissac lui conta ce qu'il avait fait, non sans s'espacer sur la piété des dames de la cour. Le roi en rit beaucoup et tout ce qui l'accompagnait. L'histoire s'en répandit incontinent après ; toutes ces femmes auraient voulu l'étrangler.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Dans un voyage que Piron fit à Bruxelles, pour voir J.-B. Rousseau, ils se trouvèrent un jour seuls dans la campagne. Midi sonne; Rousseau se met à genoux pour dire l'Angelus : « Monsieur Rousseau,

dit Piron, cela est inutile, Dieu seul nous voit ! »

(*Pironiana.*)

Dévouement.

Dominique de Vic, gouverneur d'Amiens, de Calais, et vice-amiral de France, ayant eu, en 1586, le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau, et ne pouvant plus monter à cheval, quoique sa blessure fût bien guérie, sans ressentir les douleurs les plus vives, s'était retiré dans ses terres en Guyenne. Il y vivait depuis trois ans, lorsqu'il apprit la mort de Henri III, les embarras où se trouvait Henri IV, et le besoin qu'il avait de tous ses bons serviteurs ; il se fit couper la jambe, vendit une partie de son bien, alla trouver ce prince, et lui rendit des services signalés à la bataille d'Ivry et dans plusieurs autres occasions. Deux jours après l'assassinat de ce bon roi, de Vic passant dans la rue de la Ferronnerie, et regardant l'endroit où cet horrible attentat avait été commis, fut si saisi de douleur qu'il tomba presque mort, et mourut le lendemain.

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Les barbares habitants d'Alger, irrités des propositions un peu dures que leur avait fait Duquesne, mirent le consul français dans un mortier et le tirèrent au lieu d'une bombe ; ils traitèrent de même plusieurs esclaves français ; ils les attachaient à la bouche de leurs canons, et les membres de ces infortunés étaient portés jusque sur nos vaisseaux. Mais cette férocité si révoltante, même chez des pirates, n'exclut pas chez quelques-uns d'entre eux tout sentiment de reconnaissance et de générosité. Rien ne le prouve mieux que ce trait d'un honnête Algérien.

M. de Choiseul étant prisonnier à Alger, allait être attaché à la bouche d'un canon, lorsqu'un Algérien, qui avait été pris autrefois par le chevalier de Théry, sur le bord duquel M. de Choiseul était, reconnut ce dernier, et se rappela qu'il en avait reçu toutes sortes de bons traitements. Il demanda la grâce du prisonnier français, et n'ayant pu l'obtenir, il l'embrassa étroitement, et dit au canonnier : « Tire ; puisque je ne puis pas sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui. » Le dey, qui était présent, fut attendri, et fit grâce à M. de Choiseul.

(*Mémoires anecdot. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

La jeune épouse d'un émigré s'était retirée à Augsbourg avec un enfant. A l'approche des Français, en 1809, elle prend son fils dans ses bras pour s'enfuir, se trompe de porte, et tombe dans nos avant-postes ; en reconnaissant son erreur, elle s'évanouit. Le général Lecourbe lui fait donner une sauvegarde, et ordonne qu'on la reconduise dans la ville prochaine, où elle voulait se retirer. Son enfant fut oublié, et la mère, dans son égarement, s'aperçut trop tard de la perte qu'elle venait de faire. Un grenadier recueillit cet enfant, il s'informa du lieu où l'on avait conduit la mère, et, ne pouvant de suite lui rendre ce dépôt précieux, il fit faire un sac de cuir dans lequel il le portait toujours. Toutes les fois qu'il fallait combattre, il le cachait à l'entrée d'un bois, dans un trou qu'il creusait lui-même, ou bien dans des broussailles, dans un buisson, qu'il était bien sûr de reconnaître, et, après la bataille, il venait le reprendre. On conclut enfin un armistice ; le grenadier fit une collecte qui rapporta vingt-cinq louis ; il les mit dans la poche de l'enfant, et alla le rendre à sa mère.

(Nougaret, *Beaux traits de la révolution française.*)

Sur la route de Krasnoé, l'armée eut à s'avancer sous le feu d'une batterie ennemie... Quand ce fut aux grenadiers de la garde à passer sous ce feu, ils se resserrèrent autour de Napoléon comme une forteresse mobile, fiers d'avoir à le protéger. Leur musique exprime cet orgueil. Au plus fort du danger, elle lui fit entendre cet air dont ces paroles sont si connues : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ! » Mais l'empereur, qui ne négligeait rien, l'interrompit en s'écriant : « Dites plutôt. Veillons au salut de l'empire. »

(Comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée.*)

Dévouement à la science.

En 1720, A. de Jussieu remit au chevalier Declieux, jeune enseigne de vaisseau qui partait pour la Martinique, une bouture de caféier provenant d'un plant de cet arbuste donné au roi Louis XIV par le bourgmestre d'Amsterdam. Declieux promit de rendre sain et sauf à sa destination le précieux dépôt. Pendant la traversée, qui fut longue et pénible, la provision d'eau s'épuisa au point de faire craindre qu'elle ne permît point d'atteindre la prochaine relâche. Alors, ainsi que cela se fait en pareil cas, chaque homme fut rationné, et le caféier, considéré comme *bouche inutile*, fut privé d'eau. Heureusement! Declieux tenait à honneur de remplir fidèlement sa mission; il partagea sa ration personnelle avec l'arbuste, et parvint ainsi à le conserver.

(A. Mangin, *Savants illustres*.)

Dévouement comique.

En 1746, la demoiselle Grimaldi, danseuse, faisait partie d'une troupe ambulante. Surprise aux environs de Louvain, avec plusieurs acteurs, par un parti de hussards ennemis qui les avaient dépouillés plus d'à demi, et se préparaient à faire pis, cette bonne camarade, pour s'épargner la vue du sang qui commençait à couler, se couvrit précipitamment la tête du court jupon qui lui était resté, et de tout ce qui y était adhérent. Dans cette posture assez neuve, mademoiselle Grimaldi, emportée par son humanité, conjurait le chef des hussards et sa troupe de ne prendre qu'elle pour victime. A cet aspect, le chef et les soldats ennemis dirent comme Francaleu (1) : « J'ai ri, me voilà désarmé. » Par ce dévouement héroï-comique, une danseuse apprivoisa des hussards allemands et sauva la vie à plusieurs Français.

(*Anecdotes dramatiques*.)

Dévouement conjugal.

Le commandant Lavergne comparut devant Fouquier-Tinville et fut condamné à mort. Au moment où la sentence fatale est prononcée, on entend dans l'auditoire des cris énergiques et répétés de *Vive le roi!* Le tribunal ordonne qu'on se saisisse de la personne assez audacieuse pour le braver ainsi. On lui amène Mme Lavergne, qui déclare qu'elle n'a trouvé que ce moyen de partager le sort de son mari. Les juges font droit à sa demande.

(Mortimer-Ternaux, *Hist. de la Terreur*.)

Dévouement héroïque.

Le chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'*Auvergne*, se dévoua, l'an 1760, d'une manière bien héroïque à l'affaire de Clostercamp, en Allemagne. Son régiment étant près d'un bois pendant la nuit, il y entre seul pour le fouiller, de peur de surprise. A peine est-il avancé quelques pas, qu'il se sentit environné d'une troupe d'ennemis embusqués, qui lui mettent la bayonnette sur la poitrine, avec menace de le tuer sur la place s'il profère un seul mot. Aussitôt il s'écrie : « A moi, *Auvergne*, voilà l'ennemi! » Percé à l'instant de mille coups, il expira sur la place (1).

Louis XVI, entouré d'une foule immense et tumultueuse, se félicite de se trouver seul exposé aux coups des armes de toute espèce que des milliers de bras agitent sur sa tête. Mais en se retournant il aperçoit sa sœur, madame Élisabeth, qui lui tend les bras et qui veut s'élancer vers lui.

Elle avait échappé aux efforts des femmes qui retenaient la reine et ses enfants dans la chambre du lit. Elle adorait son frère. Elle voulait mourir sur son cœur. Ses cheveux épars, ses yeux mouillés, ses bras tendus vers le roi lui donnaient une expression désespérée et sublime. « C'est la reine! » s'écrient quelques femmes des faubourgs. Ce nom dans un pareil moment était un arrêt de mort.

Des forcenés s'élancent vers la sœur du roi les bras levés; ils vont la frapper, des officiers du palais les détrompent. Le nom vénéré de madame Élisabeth fait retomber leurs armes. « Ah! que faites-vous? s'écrie douloureusement la princesse, laissez-leur croire que je suis la

(1) Personnage de la *Métromanie* de Piron.

(1) Selon Grimm, dans sa *Correspondance inédite*, le mot aurait été prononcé non par d'Assas, mais par le sergent Dubois qui l'accompagnait.

reine ! en mourant à sa place, je l'aurais peut-être sauvée ! » A ces mots, un mouvement irrésistible de la foule écarte violemment madame Élisabeth de son frère, et la jette dans l'embrasure d'une des fenêtres de la salle, où la foule qui l'enferme la contemple du moins avec respect (1).

(Lamartine, *Histoire des Girondins.*)

Dévouement inutile.

Au delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilia, dont les Cosaques ont rompu le pont et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron des Polonais de sa garde de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord, ils marchèrent en ordre, et quand le fond leur manqua, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant, plus rapide, les désunit. Alors leurs chevaux s'effrayent, ils dérivent, et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement, la force les abandonne ; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine, mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur, qu'ils se sont dévoués ; et près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient : « Vive l'empereur ! » On en remarqua trois surtout, qui, ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration. Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre, mais sans paraître ému ; soit habitude de se maîtriser, soit qu'à la guerre il regardât les émotions du cœur comme des faiblesses, dont il ne devait pas donner l'exemple et qu'il fallait vaincre ; soit enfin qu'il entrevit de plus grands malheurs devant lesquels celui-là n'était rien.

(Comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée.*)

Dévouement mal récompensé.

G. Planche vit sa santé plus d'une fois soumise à de terribles épreuves. Atteint d'une maladie cutanée, dont la guérison demandait des soins que sa fortune et son naturel ne lui permettaient guère de prendre, il y aurait succombé peut-être sans le dévouement d'un ami. Chaudesaigues était venu s'installer dans sa mansarde, et ne quittait guère le chevet du malade que pour aller emprunter quelque argent à des amis communs, car il n'était pas riche non plus.

Une fois, il rentrait accablé : il avait battu la ville par un de ces jours maussades où l'on semble poursuivi par son mauvais destin. Presque toutes les portes auxquelles il avait frappé ne s'étaient pas ouvertes ; la pluie avait été continue, le pavé était gras et glissant comme il ne l'est qu'à Paris. Tout mouillé, tout trébuchant, ayant à peine en poche de quoi passer la journée du lendemain, Chaudesaigues gravit d'un trait les cinq étages et s'arrête un instant pour reprendre haleine à la porte.

Tout à coup un bruit de voix et de rires se fait entendre ; — il écoute machinalement.

C'était Planche et un visiteur qui se moquaient de lui dans les termes les plus blessants.

« Le croiriez-vous ? disait Chaudesaigues en racontant le fait, je me sentis un moment l'envie de pleurer, puis celle de le laisser là ; mais je réfléchis qu'il souffrait et je tournai bruyamment la clef dans la serrure avant d'entrer. »

(*Revue anecdotique.*)

Dévouement paternel.

Le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), l'huissier du tribunal révolutionnaire se présenta à la prison de Saint-Lazare avec la liste de ceux qui devaient passer en jugement et appela : *Loizerolles fils !* Le jeune homme dormait. Le père répondit : *Présent !* et se laissa conduire à la Conciergerie. Quelques heures plus tard, il comparaissait devant les juges. Le greffier, ne

(1) Le dévouement de Mlle Cazotte et celui de Mlle de Sombreuil pour sauver leurs pères sont deux des traits les plus connus de l'histoire révolutionnaire. Je me borne à les rappeler ici. Sur la tradition du verre de sang bu par cette dernière, on peut consulter la *Nouvelle biographie générale* : article *Sombreuil* (Mlle de).

voyant qu'une erreur dans la différence d'âge, substitua le prénom de Jean à celui de François, et changea en même temps la date de naissance, sur les instances réitérées de Loizerolles père, qui fut immédiatement condamné. Il tremblait que son fils, qui ignorait ce dévouement, ne vînt réclamer sa place, et, au moment où on le liait à la planche, il s'écria : « J'ai réussi ! » Loizerolles fils fut mis en liberté après le 9 thermidor.

(Arnault, etc., *Biographie nouvelle des Contemporains*, et Mercier, *Paris pendant la révolution*.)

Diables.

Le cardinal Sfondrate raconte que le père Tanner, jésuite, allant de Prague à Inspruck, mourut en chemin dans un village. Comme la justice du lieu faisait l'inventaire de son bagage, on y trouva une petite boîte, que sa structure extraordinaire fit d'abord regarder comme suspecte, car elle était noire et composée de bois et de verre. Mais on fut bien plus surpris, quand le premier qui regarda par le verre d'en haut se recula en disant qu'il y avait vu le diable. Tous ceux qui regardèrent après lui en firent autant. Effectivement, ils voyaient dans cette boîte un être animé, de grande taille, noir, affreux, armé de cornes. Un jeune homme, qui achevait son cours de philosophie, fit observer à l'assemblée que la bête renfermée dans la boîte, étant infiniment plus grosse que la boîte elle-même, ne pouvait être un être matériel, mais bien un esprit comprimé sous la forme d'un animal... Le juge qui présidait à l'inventaire condamna le mort à être privé de la sépulture ecclésiastique, et enjoignit au curé d'exorciser la boîte pour en faire sortir le démon. Pendant qu'on procédait en conséquence, un philosophe prussien, passant par ce village, entendit parler d'un jésuite sorcier et du diable enfermé dans une boîte; il en rit beaucoup, alla voir le phénomène, et reconnut que c'était un microscope, que les villageois ne connaissaient pas. Il ôta la lentille, en fit sortir un cerf-volant qui se promena sur la table, et ruina ainsi tout le prodige.

(Collin de Plancy, *Dictionn. infernal.*)

Un matin, la comtesse Émeric de Narbonne aperçut son fils, un petit enfant charmant comme elle, qui priait à mains jointes, agenouillé devant une image du bon Dieu. « Pour qui pries-tu donc ? lui demanda-t-elle. — Maman, c'est pour le diable ! — Comment, pour le diable ! — Oui, maman. — Et à quel propos ? — Ah ! il est si malheureux ! Personne ne s'intéresse à lui. »

(Charles Brifaut, *Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul.*)

Diable (*Évocation du*).

Parmi les livres de notre pédagogue, il y en avait plusieurs qui excitaient vivement notre curiosité, entre autres le *Grand Albert* et le *Petit Albert*, et divers manuels d'économie rurale et domestique fort anciens et remplis de billevesées. Il y en avait un, dont j'ai oublié le titre, que Deschartres (le pédagogue) avait placé au plus haut de ses rayons, et qu'il prisait pour l'ancienneté de l'édition. Autant que je m'en souviens, il y avait de tout : des remèdes pour guérir les maladies des hommes et des bêtes, des recettes pour les médicaments, les mets, les liqueurs et les poisons. Il y avait aussi de la magie, et c'était là ce qui nous intéressait le plus. Hippolyte avait ouï dire une fois à Deschartres qu'il s'y trouvait une formule de conjuration pour faire paraître le diable. Il s'agissait de la trouver dans tout ce fatras, et nous nous y reprîmes à plus de vingt fois. Au moment où nous pensions arriver au magnifique feuillet, nous entendions retentir sur l'escalier les pas lourds de Deschartres. Il eût été plus simple de lui demander de nous le montrer; il est probable que, dans un moment de bonne humeur, il nous eût enseigné en riant le procédé pour appeler Satan ; mais il nous paraissait bien plus piquant de surprendre le secret nous-mêmes et de faire l'expérience entre nous.

Enfin un jour que Deschartres était à la chasse, Hippolyte vint nous chercher. Il avait, ou il croyait avoir trouvé parmi divers grimoires celui qui servait à l'incantation. Il y avait des paroles à dire, des lignes à tracer par terre avec de la craie, et je ne sais quelles autres préparations qui m'échappent et que nous ne pouvions réaliser. Soit qu'Hippolyte se

moquât de nous, soit qu'il crût un peu à la vertu des formules, nous fîmes ce qu'il nous prescrivait, lui, le livre à la main; nous, parcourant en différents sens les lignes tracées par terre. C'était une sorte de table de Pythagore, avec des carrés, des losanges, des étoiles, des signes du zodiaque, beaucoup de chiffres et d'autres figures cabalistiques dont le souvenir est assez confus en moi.

Ce que je me rappelle bien, c'est l'espèce d'émotion qui nous gagnait à mesure que nous opérions. Il était dit que le premier indice du succès de l'opération serait le jaillissement d'une flamme bleuâtre sur certains chiffres ou certaines figures, et nous attendions ce prodige avec une certaine anxiété. Nous n'y croyions pourtant pas, Hippolyte étant déjà assez esprit fort, et moi ayant été habituée par ma mère et ma grand' mère (d'accord sur ce point) à regarder l'existence du diable comme une imposture, la fiction d'un croquemitaine pour les petits enfants. Mais Ursule eut peur tout en riant, et quitta la chambre sans qu'il fût possible de l'y ramener.

Alors, mon frère et moi, nous trouvant seuls à l'œuvre, et la gaieté de notre compagne ne nous soutenant plus, nous reprîmes l'opération avec une sorte de courage. Malgré nous, l'imagination s'allumait, et l'attente d'un prodige quelconque nous agitait un peu. Aussitôt que les flammes paraîtraient, nous pouvions en rester là et ne pas insister pour que, sous les chiffres du milieu, le plancher fût percé par les deux cornes de Lucifer. — « Bah! disait Hippolyte, il est écrit dans le livre que les personnes qui n'oseraient pas aller jusqu'au bout peuvent, en effaçant bien vite certains chiffres, faire rentrer le diable sous terre, au moment où il passe la tête dehors. Seulement il faut éviter que ses yeux soient sortis, car, aussitôt qu'il vous a regardé, vous n'êtes plus maître de le renvoyer avant de lui avoir parlé. Moi, je ne sais pas si j'oserais, mais, tout au moins, je voudrais voir le bout de ses cornes. — Mais s'il nous regarde, et s'il faut lui parler, disais-je, que lui dirons-nous? — Ma foi, répondait Hippolyte, je lui recommanderai d'emporter Deschartres, son flageolet et tous ses vieux bouquins. »

Nous complétâmes l'expérience comme nous pûmes, et non-seulement le diable ne vint pas, mais encore il n'y eut pas la moindre petite flamme. Nous mettions pourtant l'oreille sur le carreau, et Hippolyte prétendait entendre un petit pétillement précurseur des premières étincelles; mais il se moquait de moi, et je n'en étais pas dupe, tout en feignant d'écouter et d'entendre aussi quelque chose. Ce n'était qu'un jeu, mais un jeu qui nous faisait battre le cœur. Nos plaisanteries nous rassuraient et tenaient notre raison éveillée, mais je ne sais pas si nous eussions osé jouer ainsi avec l'enfer l'un sans l'autre.

Nous étions cependant un peu désappointés d'avoir pris tant de peine pour rien, et nous nous consolâmes en reconnaissant que nous n'avions pas la moitié des objets désignés dans le livre pour accomplir le charme. Nous nous promîmes de nous les procurer, et en effet pendant quelques jours nous recueillîmes certaines herbes et certains chiffons; mais comme il y avait une foule d'autres prescriptions scientifiques que nous ne comprenions pas, et d'ingrédients qui nous étaient complétement inconnus, la chose n'alla pas plus loin.

(Georges Sand, *Histoire de ma vie.*

Diable (*Prière au*).

Le jeune comte d'Artois avait pris l'habitude de dire fréquemment le mot de *diable*. Un M. Defougères, qui est de quelque chose à son éducation, parce qu'il ne le mérite en rien, à ce qu'ils disent, reprenait cet enfant de France, d'avoir toujours à la bouche ce vilain mot, et il lui disait très-spirituellement qu'à la fin le diable pourrait bien venir et se présenter à lui. Sur cette assertion, le comte d'Artois se retire en un coin de la chambre, et joignant ses deux petites mains, il dit : « Mon petit diable, parais, viens et emporte-moi M. Defougères, qui m'ennuie. » Il n'avait guère que sept ans.

(Collé, *Journal.*)

Dieu.

M. de Châteauneuf, à l'âge de neuf ans, fut présenté à un évêque, qui lui dit : « Mon petit ami, dites-moi où est Dieu et je vous donnerai un orange. — Monseigneur, répondit le jeune enfant, dites-

moi où il n'est pas, et je vous en donnerai deux. »

(*Journal de Paris*, 1787.

M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désigne souvent Dieu par cette phrase : « Le gentilhomme d'en haut. »

(Chamfort.)

Dieu (*Apologiste de*)

Un jour, M. de Voltaire, jouant dans le salon de Lunéville au piquet avec une dévote, un orage survint. La dévote se mit à frémir, à prier qu'on baissât les jalousies, qu'on fermât les volets, à se signer, et à dire qu'elle tremblait de se trouver en ce moment à côté d'un impie, sur lequel Dieu, dans sa colère, pourrait se venger par la foudre. Voltaire se lève, et lui dit : « Sachez, Madame, que j'ai dit plus de bien de Dieu dans un seul de mes vers (1), que vous n'en penserez de votre vie. »

(Grimm, *Correspondance*.)

Dieu et l'homme.

Un ecclésiastique, causant avec Fontenelle sur la religion, lui disait : « Dieu a fait l'homme à son image ! — Oh ! l'homme le lui a bien rendu, » répondit Fontenelle.

(*Paris, Versailles, etc.*)

Dignité de bourreau.

L'exécuteur ayant tranché la tête au chevalier de Rohan, dédaigna ensuite de pendre le maître d'école, complice du chevalier. » Vous autres, dit-il à ses valets avec hauteur en le montrant, pendez cela, c'est de la besogne pour vous. »

(*Remède contre l'ennui.*)

Dignité d'épouse.

L'épouse d'Elius Vérus lui reprochant un jour ses infidélités, on rapporte qu'il lui dit : « Permettez que je satisfasse ailleurs mes passions ; le nom d'épouse est une dignité, et non un titre pour le plaisir. »

(Spartien.)

(1) Sans doute celui-ci, dans l'*Epître à l'auteur des Trois imposteurs* :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Dignité de gentilhomme.

Louis XIV, à la tête de ses armées en Flandres, tenait table ouverte, et tous les officiers d'une certaine qualité y mangeaient, l'un après l'autre. Un jour, M. de Louville, gentilhomme de la Beauce, se présenta pour dîner. M. de Créqui dit au roi : « Voilà M. de Louville qui souhaiterait avoir l'honneur de dîner avec Sa Majesté. — De quel droit? » répondit le roi. M. de Créqui, n'osant rendre à M. de Louville cette réponse mortifiante, lui fit entendre que le roi l'ayant questionné sur divers objets, il n'avait pu lui parler de lui. Mais cet officier n'en avait pas été la dupe. Cependant, le soir, M. de Créqui représenta au monarque que M. de Louville était d'une très-bonne noblesse ; sur quoi le roi dit : « Présentez-le demain. » Le lendemain à l'heure du dîner, M. de Créqui dit au roi : « Sire, voilà M. de Louville. — Louville, prenez place. » Louville répond : « Sire, j'ai dîné. »

(*Ann. littér.* 1767.)

Dignité littéraire.

Les financiers tentèrent toutes sortes de moyens pour empêcher la représentation de *Turcaret*. Madame la princesse de Bouillon, qui avait chez elle un bureau d'esprit, fit offrir à Le Sage sa protection contre leur cabale, et lui fit demander une lecture de sa pièce. L'auteur alla prendre son jour, et la supplia de vouloir bien lui faire la grâce de rassembler son monde avant midi, attendu qu'il ne lui était pas possible de lire après dîner. La demande était trop juste pour être refusée ; mais un accident imprévu empêcha l'auteur d'être exact. Il ne put arriver qu'une heure plus tard. Un procès fort important pour lui se jugeait ce jour-là même, et il eut le malheur de le perdre. En arrivant chez la princesse, il raconta sa disgrâce et se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur ; on lui dit qu'aucune raison ne pouvait justifier l'indécence de faire attendre si longtemps..... Le Sage interrompit cette leçon en disant à la princesse : « Madame, je vous ai fait perdre une heure ; je vais vous la faire regagner, car je vous jure, avec tout le respect que je vous dois, que je n'aurai point l'honneur de

vous lire ma pièce. » Il lui fit une profonde révérence et se retira. On courut après lui, mais il ne voulut jamais rentrer.

(*Mémoires anecdot. de Louis XIV et de Louis XV.*)

Piron s'était fait la plus haute idée de l'état d'homme de lettres. Il ne souffrait jamais qu'on osât la rabaisser en sa présence. Un jour étant près d'entrer dans l'appartement d'un grand seigneur, comme celui-ci conduisait une personne qualifiée : « Passez, Monsieur, dit le maître de la maison à la personne qui s'arrêtait par politesse; passez, ce n'est qu'un poëte. — Puisque les qualités sont connues, repartit Piron, je prends mon rang; » et il passa le premier.

(*Id.*)

Dilettantes.

Le célèbre Farinelli, qui présidait à l'opéra de Ferdinand II, roi d'Espagne, avait commandé à un tailleur un habit magnifique. Quand celui-ci le lui apporta, le musicien demanda son mémoire. « Je n'en ai point fait, répondit le tailleur, et n'en ferai point : pour tout payement je n'ai qu'une grâce à vous demander. Je sais que ce que je désire est un bien réservé à des monarques; mais, puisque j'ai eu le bonheur de travailler pour un homme dont on ne parle qu'avec admiration, je ne veux d'autre payement que de lui entendre chanter un air. » Farinelli tenta inutilement de lui faire accepter de l'argent; le tailleur ne voulut jamais y consentir. Enfin, après beaucoup de débats, le musicien, vaincu par l'extrême désir que cet homme avait de l'entendre, et plus flatté peut-être de la singularité de l'aventure que de tous les applaudissements qu'il avait reçus jusque là, s'enferma avec lui, chanta les morceaux les plus brillants, et se plut à déployer toute la supériorité de ses talents. Le tailleur était enivré de plaisir; plus il paraissait attendri, plus Farinelli mettait d'expression et d'énergie dans son chant, plus il s'efforçait de faire valoir toute la séduction et toute la magie de son art. Quand il eut chanté, le tailleur, hors de lui-même, lui faisait des remercîments, et se préparait à sortir : « Un moment, lui dit Farinelli; si je vous ai cédé, il est juste que vous me cédiez à votre tour. » En même temps il tire sa bourse, et force le tailleur à recevoir au moins le double du prix de son habit.

(*Alman. litt.* 1778.)

Un jour que Liszt et Rubini avaient annoncé leur concert dans une grande ville de France, amie intelligente de la belle musique, ils ne furent pas médiocrement surpris de ne trouver que cinquante auditeurs dans la salle. Rubini, maugréant, chanta comme un ange, et Liszt joua comme un Dieu; mais, voyant que l'assemblée était assez maussade :

« Messieurs, dit-il et madame (il n'y en avait qu'une), je pense que vous avez assez de musique; oserai-je maintenant vous prier de vouloir bien venir souper avec nous? »

Il y eut un moment d'indécision parmi les cinquante conviés; mais comme, à tout prendre, cette proposition ainsi faite était engageante, ils n'eurent garde de la refuser. Le souper coûta à Liszt 1,200 fr. Les deux virtuoses ne renouvelèrent pas l'expérience. Ils eurent tort. Nul doute qu'au second concert la foule n'eût accouru... dans l'espoir du souper.

(J. Janin, *Débats.*)

Dilettantisme douillet.

Lorsque la musique du roi Louis XIV exécuta pour la première fois le beau *Miserere* de Lulli, le monarque, à genoux, y tenait nécessairement toute sa cour. Lorsque le psaume fut fini : « Qu'en dites-vous? dit-il au comte de Grammont. — Que la musique, Sire, en est bien douce aux oreilles, mais bien dure aux genoux. »

(De La Place, *Pièces intéressantes.*)

Dîners d'apparat.

Le maréchal de Duras, mécontent d'un de ses fils, lui dit : « Misérable! si tu continues, je te ferai souper avec le roi. » C'est que le jeune homme avait soupé deux fois à Marly, où il s'était ennuyé à périr.

(Chamfort.)

Dîner d'avare.

Le docteur Galabert, Provençal, était connu dans tout Lyon par son insigne lésinerie. Depuis longtemps il tourmentait le comédien Frogères pour qu'il vînt dîner chez lui. Frogères, ami de la bonne chère, n'avait garde d'accepter. Un jour cependant, Galabert s'attache à lui : « Monsieur Frogères, vous viendrez manger ma soupe. — Impossible, on m'attend. — Je ne vous quitte pas ; vous viendrez... » Il n'y eut pas moyen de s'en défendre, il fallut suivre le docteur. On se met à table. Paraît une soupe qui n'avait ni le goût, ni la couleur du bouillon. Le comédien en avale cinq à six cuillerées, en faisant autant de grimaces. — « Monsieur Frogères, comment trouvez-vous ce potage ? — Excellent, monsieur Galabert. — N'est-ce pas qu'il est bon ? Eh bien ! vous allez voir le bouilli. » Il n'était pas plus gros qu'un bouchon, mais un peu plus dur. « Voilà ordinairement mon dîner, dit le sobre docteur, mais nous aurons un petit extraordinaire. La bonne, fais-nous griller deux côtelettes ; nous mangerons bien chacun la nôtre, qu'en dites-vous ? » Les deux côtelettes sont servies. Galabert a soin de les couper l'une après l'autre, se réserve la viande, donne l'os à Frogères, et recommence la même manière à la seconde. Frogères enrageait de faim et de colère : « Monsieur Frogères, lui dit le docteur, voulez-vous manger un excellent gigot ? — Parbleu ! bien volontiers, répond l'affamé comédien. — Eh bien ! mon cher, vous n'avez qu'à le prendre trois jours d'avance, le faire bien mortifier et cuire dans son jus, c'est un morceau excellent... » Ce fut là le plat du dessert.

(Martainville, *Griveisiana.*)

Dîner en ville (*Habitude de*).

Fontenelle avait ses dîners marqués pour chaque jour de la semaine, dans certain nombre de bonnes maisons. Cela fit dire à Piron, voyant passer de sa fenêtre le convoi du doyen de l'Académie : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Discipline militaire.

On sait que dans certaines petites villes de l'Angleterre la discipline militaire est quelquefois relâchée.

Dernièrement, un paisible piéton fut arrêté pendant la nuit par des soldats et dépouillé de sa montre, de sa bourse et de son habit. La victime se rendit aussitôt chez le capitaine du régiment pour formuler ses plaintes. Avant de répondre, le capitaine lui demanda :

« Aviez-vous ce gilet lorsque les voleurs vous ont arrêté ?

— Oui, monsieur.

— En ce cas, mon ami, répondit le capitaine, je puis vous assurer que ces soldats n'appartiennent pas à ma compagnie, autrement ils ne vous auraient laissé ni votre gilet ni votre chemise. »

(*International.*)

Discours académiques.

Lorsque M. le duc de Richelieu fut reçu de l'Académie française, on loua beaucoup son discours. On lui disait un jour dans une grande assemblée que le ton en était parfait, plein de grâce et de facilité, que les gens de lettres écrivaient plus correctement peut-être, mais non pas avec cet agrément. « Je vous remercie, messieurs, dit le jeune duc, et je suis charmé de ce que vous me dites. Il ne me reste plus qu'à vous apprendre que mon discours est de M. Roy (1), et je lui ferai mon compliment de ce qu'il possède le bon ton de la cour. »

(Chamfort.)

Il arriva pis au même duc de Richelieu dans une autre conjoncture. Lors de la paix de 1748, se trouvant chargé

(1) Ce n'est pas celui qu'on nomme ordinairement comme l'auteur de ce discours : « En cette circonstance, dit M. V. Fournel, dans son *Histoire des quarante fauteuils*, trois confrères, Fontenelle, Campistron et Destouches, se mirent avec empressement à la disposition du noble recipiendaire. Chacun d'eux lui apporta sa harangue ; le duc fit choix des plus beaux traits et les réunit dans un ensemble assez heureux. Mais il eut le tort d'écrire ce discours de sa main et de n'en pas détruire le manuscrit, que l'on conserve encore. Hélas ! l'orthographe du noble duc fait présumer qu'il n'a pu rendre de grands services à l'Académie pour son Dictionnaire. Il écrit *flambau, pront, crétien, antier*. Mais son auditoire n'en savait rien. »

du discours de félicitation au roi, parce qu'il était alors directeur de la Compagnie, il pria Voltaire de le lui composer. Celui-ci le fit, mais il eut la malice d'en donner d'avance communication à d'autres. On en prit copie, et, à mesure que Richelieu prononçait une phrase, il avait le désagrément d'entendre ses voisins prononcer à mi-voix la suivante.

(V. Fournel, *Histoire des 40 fauteuils. — Musée des familles.*)

On raconte que Sedaine, qui écrivait aussi mal en vers qu'en prose, et qui en convenait sans peine, ayant entendu le discours de réception d'un de ses nouveaux collègues à l'Académie, se jeta au cou du récipiendaire, et lui dit avec effusion : « Ah ! monsieur, depuis vingt ans que j'écris du galimatias, je n'ai encore rien dit de pareil. »

(L. Lalanne, *Curiosités littéraires.*)

Discours de la couronne.

Le premier ministre de Georges III, William Pitt, était venu soumettre au roi le discours d'ouverture du parlement. Le roi le lut et déclara qu'il n'en était pas satisfait.

« Et pourquoi donc, sire?

— Parce qu'il n'y est point fait mention des cygnes de ma pièce d'eau. »

Pitt regarda le roi pour voir si Sa Majesté ne plaisantait pas; mais Georges III était sérieux et déclara qu'il ne prononcerait pas le discours s'il n'y était point parlé de cygnes. Grand embarras parmi les ministres. A quel propos et comment parler des cygnes de la pièce d'eau, dans le discours d'ouverture adressé au parlement d'Angleterre sur les affaires politiques de l'Angleterre et de l'Europe?

Il fallut se décider pourtant à satisfaire le caprice incompréhensible de Sa Majesté. Pitt se creusa la tête, et il tourna la difficulté en faisant une comparaison dans laquelle il disait : *De même que les cygnes*, etc... Georges III fut content et prononça le discours. Le public trouva que les cygnes de M. Pitt étaient un peu tirés par la queue; mais quelques jours après la Grande-Bretagne et le monde apprirent que le roi Georges était fou.

(Gaillardet, *Mémoires sur le chevalier d'Eon.*)

Discrétion.

C'était autrefois l'usage que les sénateurs fissent entrer avec eux leurs fils revêtus de la prétexte. Un jour qu'une affaire importante, après avoir été discutée, fut renvoyée au lendemain, on décida que personne n'en parlerait avant qu'elle eût été décrétée. La mère du jeune Papirius, lequel avait accompagné son père au sénat, interrogea son fils sur ce qui avait occupé les pères conscrits. L'enfant répond qu'il doit le taire, parce qu'il a été interdit de le dire. Cette discrétion stimule la curiosité de la mère. Elle interroge donc son fils avec plus d'empressement et d'instance. L'enfant, pressé par sa mère, prend le parti de faire un mensonge spirituel et plaisant. Il dit que l'on avait agité dans le sénat cette question : « Lequel serait plus utile à la république, ou que chaque homme fût marié à deux femmes, ou que chaque femme fût mariée à deux hommes? » Dès que cette femme entend ceci, elle prend l'épouvante, sort tremblante de chez elle, et va porter la nouvelle aux autres mères de famille. Le lendemain une grande foule de femmes afflue au sénat, et elles supplient en pleurant qu'on les marie chacune à deux hommes, plutôt que de donner deux d'entre elles à un seul. Les sénateurs, à mesure qu'ils arrivaient dans le lieu de leur assemblée, s'étonnaient de ce dévergondage des femmes, et ne concevaient rien à une aussi étrange pétition. Ils s'alarmaient même, comme d'un prodige, de la folle impudeur d'un sexe naturellement retenu. Le jeune Papirius fit bientôt cesser l'inquiétude publique. Il s'avance au milieu du sénat, raconte les curieuses sollicitations de sa mère, et la feinte dont il a usé à son égard. Le sénat admire la fidélité ingénieuse de l'enfant; mais il décrète que désormais les enfants n'entreront plus avec leurs pères dans le sénat, à l'exception du seul Papirius.

(Macrobe, *Saturnales.*)

Quelqu'un voulant tirer un secret du sénateur Metellus : « Si je savais, lui dit celui-ci, que ma chemise le connût, je la brûlerais sur-le-champ. »

(*Proverbiana.*)

Sire Jean Michecrotte, échevin de Grey, étant enquis par un sien ami ce que c'est que publiait la trompette de la ville : « Ha! dit-il, vous me voulez surprendre pour me faire dire le secret de la ville. » (Tabourot.)

Discrétion généreuse.

Les sénateurs de Venise sont les esclaves les plus malheureux de leur grandeur; ils ne peuvent s'entretenir avec un étranger, sous peine de perdre la vie, à moins qu'ils n'aillent s'accuser eux-mêmes, et dire qu'ils ont, par hasard, trouvé un Français, un Anglais, un Allemand, à qui ils ont dit un mot. Entrer dans la maison d'un ambassadeur de quelque cour que ce soit est un crime capital. Un sénateur aimait une femme de son rang dont il était aimé. Tous les soirs, sur le minuit, il sortait enveloppé dans son manteau, seul, sans domestique, et allait passer une ou deux heures avec elle. Il fallait, pour arriver chez son amie, faire un grand circuit ou traverser l'hôtel de l'ambassadeur de France : l'amour ne voit point le danger, et l'amour heureux compte les moments perdus. Notre sénateur amoureux ne balança pas à prendre le plus court chemin; il traversa plusieurs fois l'hôtel de l'ambassadeur français; enfin il fut aperçu, dénoncé et pris. On l'interroge; d'un mot il pouvait perdre l'honneur et exposer la vie de celle qu'il aimait, et conserver la sienne : il se tut, et fut décapité.

(Diderot, *Lettres à Mlle Voland.*)

Sophie Arnould avait donné à souper à plusieurs grands personnages; le lieutenant de police la fit venir et lui demanda leurs noms. Elle répondit qu'elle ne s'en souvenait plus. — « Mais une femme comme vous devrait se souvenir de ces choses-là! » — Oui, monseigneur; mais devant un homme comme vous, je ne suis plus une femme comme moi. »

(*Esprit de Sophie Arnould.*)

Discrétion royale.

Jamais rien ne coûta moins au roi (Louis XIV) que de se taire profondément et de dissimuler de même. Ce dernier talent, il le poussa souvent jusqu'à la fausseté; mais avec cela jamais de mensonge, et il se piquait de tenir parole. Aussi ne la donnait-il presque jamais. Pour le secret d'autrui, il le gardait aussi religieusement que le sien. Il était même flatté de certaines confessions et de certaines confidences; il n'y avait maîtresse, ministre, ni favori qui pût y donner atteinte, quand le secret les aurait même regardés. On a su, entre beaucoup d'autres, l'aventure fameuse d'une femme de nom, lequel a toujours été pleinement ignoré et jusqu'au soupçon même, qui, séparée de lieu depuis un an d'avec son mari, se trouvant grosse et sur le point de le voir arriver de l'armée, à bout enfin de tous moyens, fit demander en grâce au roi une audience secrète, dont qui que ce soit ne pût s'apercevoir, pour l'affaire du monde la plus importante. Elle l'obtint. Elle se confie au roi dans cet extrême besoin, et lui dit que c'était comme au plus honnête homme de son royaume. Le roi lui conseilla de profiter d'une si grande détresse pour vivre plus sagement à l'avenir, et lui promit de retenir sur-le-champ son mari sur la frontière, sous prétexte de son service, tant et si longtemps qu'il ne pût avoir aucun soupçon, et de ne le laisser revenir sous aucun prétexte. En effet, il en donna l'ordre le jour même à Louvois, et lui défendit non-seulement tout congé, mais de souffrir qu'il s'absentât un seul jour du poste qu'il lui assignait pour y commander tout l'hiver. L'officier, qui était distingué, et qui n'avait rien moins que souhaité, encore moins demandé, d'être employé l'hiver sur la frontière, et Louvois qui y avait aussi peu pensé, furent également surpris et fâchés. Il n'en fallut pas moins obéir à la lettre et sans demander pourquoi, et le roi n'en a fait l'histoire que bien des années après, et que lorsqu'il fut bien sûr que les gens que cela regardait ne se pouvaient plus démêler, comme en effet ils n'ont jamais pu l'être, pas même du soupçon le plus vague ni le plus incertain.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Discussion littéraire.

Dans un dîner chez le président de Lamoignon, dont les acteurs étaient les maîtres du logis, les évêques de Troyes et de Toulon, le père Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli, on parla beaucoup des ouvrages des an-

siens et des modernes. Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait, à son goût, et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue demanda quel était donc ce livre si distingué? Despréaux ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le nommer, afin que je passe toute la nuit à le lire. » Despréaux lui répondit, en riant : « Ah! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon père, ne me pressez point. » Le père continue : Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon père, vous le voulez; hé bien, c'est Pascal. — Pascal! dit le père, fort étonné. Pascal est beau, autant que le faux le peut être. — Le faux, dit Despréaux, le faux! Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable. On vient de le traduire en trois langues. » Le père répond : « Il n'en est pas plus vrai pour cela. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou, entame une autre dispute. Le père s'emporte de son côté, et après quelques discours fort vifs de part et d'autre, Despréaux prend Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre; puis, revenant et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du père, et s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle à manger.

(*Mem. anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Disparition mystérieuse.

La comtesse de Saulx-Tavannes et Busançois avait toujours passé pour un personnage étrange. Elle avait des habitudes farouches, des passe-temps occultes et des allures ténébreuses; aucune liaison suspecte, à la vérité, mais nulle amitié connue, et non plus de relations avec ses propres parents qu'avec la famille de son mari. Elle habitait presque toujours un vieux et sombre château, nommé Lux, et qui n'est guère éloigné de Saulx-le-Duc en Bourgogne. Mme de Saulx disparaissait quelquefois de chez elle à l'insu de toute sa maison, sans que personne l'eût vue sortir, et sans qu'on pût imaginer ce qu'elle était devenue. Ensuite on entendait sonner de sa chambre au bout de sept à huit jours d'absence et de profond silence; on la retrouvait dans son appartement, comme si de rien n'était, et toujours avec les mêmes habits dont elle était vêtue le jour de sa disparition. M. le prince de Condé, gouverneur de la province, et M. Bouchut, l'intendant de Bourgogne, ont toujours dit que les plus fins matois du pays n'y pouvaient rien voir et n'y comprenaient rien.

La comtesse de Saulx se retire dans sa chambre un samedi soir; elle envoie coucher ses femmes, en leur disant qu'elle ne veut pas se déshabiller encore et qu'elle y pourvoira plus tard. On l'entend fermer aux verroux la porte de sa chambre, et ces deux filles en causèrent en s'en allant, parce que leur maîtresse ne lisait et n'écrivait presque jamais, et surtout parce qu'il ne se trouvait dans sa chambre à coucher ni aucun livre, ni rien de ce qu'il aurait fallu pour écrire. — C'était une tourelle du château qui formait les parois de cette chambre. Elle était éclairée par une seule croisée garnie de barreaux très-solides et très-serrés. La cheminée, suivant l'ancien usage, était barrée dans le tuyau par une double croix en fer. Cette même chambre était sans cabinets, sans issue et sans aucune ouverture que la fenêtre grillée, la cheminée barrée et la porte d'entrée dont cette étrange personne avait eu soin de pousser les verrous. Enfin la dite chambre était précédée par une grande pièce où couchait une vieille demoiselle d'Aguesseau, que sa nièce avait recueillie chez elle, parce que c'était une espèce d'idiote, et peut-être aussi parce qu'elle pouvait payer une forte pension. Voilà l'état des lieux, et voici l'état des choses.

On était entré le lendemain, comme à l'ordinaire, à sept heures du matin, dans cette grande pièce qui servait de passage ou d'antichambre, et où l'on faisait coucher Mlle d'Aguesseau. On l'avait trouvée sans connaissance, étendue sur le parquet, en camisole de lit, coiffée de nuit, avec les jambes nues, et tenant fortement serré dans sa main droite un cordon de sonnette qu'elle avait arraché. Tout ce qu'on put tirer d'elle, après qu'elle eut repris ses sens, mais non son bon sens, qui ne lui revint jamais, c'est qu'elle avait eu grand'peur, et qu'elle ne pouvait se rappeler rien autre chose. On commença par gratter poliment, ensuite on frappa rudement et

longtemps à la porte de sa nièce, qui n'avait garde de répondre. On envoya chercher le curé, le bailli seigneurial et tous les notables du pays, qui s'encouragèrent et finirent par se décider à enfoncer la porte; mais ce fut après avoir constaté juridiquement que ladite porte était verrouillée à l'intérieur, tandis que sa clef se trouvait dans la serrure en dehors de la chambre, et du même côté que les signataires du procès-verbal.

On n'a jamais revu la comtesse de Saulx. Rien n'était dérangé dans son appartement et son lit n'avait pas même été défait. Deux bougies, que ses femmes avaient apportées la veille et qu'elles avaient placées sur une petite table, auprès d'un grand fauteuil, avaient été soufflées au milieu de la nuit; car on calcula qu'elles n'avaient pas dû brûler pendant plus de deux heures et demie. Une de ses pantoufles, que j'ai vue chez son fils (c'était une mule de velours vert à talon rouge), était restée sur le parquet à côté de ce même fauteuil, et c'est tout ce qu'on a jamais retrouvé d'elle.

(Marquise de Créquy, *Souvenirs.*)

Distinction cynique.

Nelly Gwyn, une des maîtresses de Charles II d'Angleterre, passant un jour en carrosse dans les rues d'Oxford, la populace la prit pour sa rivale, la duchesse de Portsmouth; les invectives, les épithètes mal sonnantes retentissaient de tous côtés, Nelly ne se déconcerte nullement; elle met la tête à la portière et s'écrie : « Bonnes gens, vous vous trompez; je suis la protestante. (Forgues.)

Distinction hautaine.

Le duc de Choiseul, dans une discussion avec le Dauphin, fils de Louis XV, lui dit : « Je pourrai avoir le malheur de devenir votre sujet; je ne serai jamais votre serviteur. »

(Sainte-Aulaire, *Correspondance inédite de Mme du Deffand.*)

Distinctions subtiles.

Les factions des Gibelins, partisans des empereurs, et des Guelfes, qui étaient pour les papes, désolaient d'Italie, et se pillaient sans quartier l'une l'autre. Un général, s'étant emparé de Pavie par le secours de la faction Gibeline, ne pilla d'abord que les Guelfes; mais après leur avoir tout pris, il se jeta aussi sur les biens des gibelins. Ceux-ci lui en ayant fait des plaintes : « Il est vrai, dit-il, mes enfants, vous êtes Gibelins, mais les biens sont guelfes. » (Pogge.)

Piron se trouvant en loge à l'Opéra, à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, et qu'il connaissait bien, ne cessait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci enfin s'en impatiente, et dit au poète avec humeur : — M'avez-vous assez considérée? — Je vous regarde, reprit gaiement Piron, mais je ne vous considère pas.

(*Pironiana.*)

Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant nommé, je crois, Pleneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte; et leur chef, M. d'Avejan, avait ordre, dans ses instructions, de tirer sur la *canaille.* Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens, et voici comme il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie; et, avant de dire : *Tirez!* il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la cour. « Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille; je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu. » Tout s'enfuit et disparut.

(Chamfort.)

Beaucoup de grandes dames s'étaient rendues à un procès qui excitait fortement la curiosité publique. Comme ce procès devait amener des détails scabreux et des révélations scandaleuses, le président crut devoir en avertir, avant les débats, son auditoire féminin : « Je prie, dit-il, les honnêtes femmes de vouloir bien sortir. » — Personne ne bougea. « Maintenant que les honnêtes femmes sont sorties, ajouta le président après un moment de silence, huissiers, expulsez les autres. »

Distractions.

Mme de Rohan, mère du premier duc de Rohan, était de la maison de Lusignan. C'était une femme de vertu, mais un peu visionnaire. Elle avait une fantaisie, la plus plaisante du monde : il fallait que le dîner fût toujours prêt sur table à midi; puis, quand on le lui avait dit, elle commençait à écrire, si elle avait à écrire, ou à parler d'affaires; bref, à faire quelque chose, jusqu'à trois heures sonnées : alors on réchauffait tout ce qu'on avait servi, et on dînait. Ses gens, faits à cela, allaient en ville après qu'on avait servi sur table. C'était une grande rêveuse. Un jour, elle alla pour voir M. Deslandes, doyen du parlement; Mme des Loges était avec elle, et, en attendant qu'il revînt du palais, elle se mit à travailler et à rêver en travaillant; elle s'imagine qu'elle était chez elle, et quand on lui vint dire que M. Deslandes arrivait : « Eh ! vraiment, dit-elle, il vient bien à propos. Eh ! Monsieur, que je suis aise de vous voir ! Eh ! quelle heure est-il ? Il faut, puisque vous voilà, que nous dînions ensemble. — Madame, vous me faites trop d'honneur, » dit le bonhomme, qui aussitôt envoie chercher à la rôtisserie. Enfin, on sert; elle regarde sur la table : « Mais, mon ami, vous ferez méchante chère aujourd'hui. » Mme des Loges eut peur qu'elle ne continuât sur ce ton-là; elle la tire : « Eh ! où pensez-vous être ? » lui dit-elle. Mme de Rohan revint, et lui dit en riant : « Vous êtes une méchante femme de ne m'en avoir pas avertie de meilleure heure. » Elle dit, pour s'en aller, qu'elle était conviée à dîner en ville.

(Tallemant des Réaux.)

Une fois un gentilhomme servant, au lieu de boire l'essai qu'on met dans le couvercle du verre, but en rêvant ce qui était dans le verre même. Le roi (Henri IV), ne lui dit autre chose, sinon : « Un tel, au moins deviez-vous boire à ma santé; je vous eusse fait raison. »

(*Id.*)

Mme de Gordon a été longtemps dame d'atours. C'était une singulière personne, plongée toujours dans ses rêveries. Une fois, étant au lit, croyant cacheter une lettre, elle avait apposé le cachet sur sa cuisse, et s'était horriblement brûlée. D'autres fois, en faisant le jeu pendant qu'elle était couchée, elle jetait les dés par terre, et crachait dans le lit. Un jour, elle cracha dans la bouche de ma femme de chambre, qui bâillait en ce moment. Je crois que si je ne m'y fusse interposée, la femme de chambre l'aurait battue, tant elle était en colère. Lorsque, le soir, il fallait me donner ma coiffe pour aller à la cour, elle ôtait ses gants, me les lançait au visage, et se mettait ma coiffe à elle-même. Quand elle parlait à un homme, elle avait l'habitude de jouer avec les boutons de sa veste. Un jour, ayant à parler à un capitaine des gardes de feu Monsieur, appelé le chevalier Meuvron, et homme d'une grande taille, elle n'atteignit qu'à sa ceinture, et commençait à la lui déboutonner. Celui-ci, tout saisi, recula, et s'écria : « Madame, que me voulez-vous ? » Cela fit beaucoup rire dans la salle de Saint-Cloud.

(Princesse Palatine, *Mémoires.*)

Le duc de Sully avait parfois de grandes distractions; s'habillant un jour pour se rendre à l'église, il n'oublia rien que son haut-de-chausses. C'était en hiver. Entrant à l'église il dit : « Mon Dieu ! qu'il fait froid aujourd'hui ! » On lui répondit : « Pas plus froid qu'à l'ordinaire. — J'ai donc la fièvre, » dit-il. Quelqu'un demanda : « Ne serait-ce pas parce que vous n'êtes pas habillé assez chaudement ? » Et il leva son habit; on vit alors ce qui lui manquait.

Sur les dix heures du matin, on annonça à M. de Chevreuse, qui était à Vaucresson, un M. Sconin, qui avait été son intendant, qui s'était mis à choses à lui plus utiles, où M. de Chevreuse le protégeait. Il lui fit dire de faire un tour de jardin et de revenir dans une demi-heure. Il continua ce qu'il faisait et oublia parfaitement son homme. Sur les sept heures du soir, on le lui annonce encore : « Dans un moment, » répondit-il sans s'émouvoir. Un quart d'heure après, il l'appelle et le fait entrer. « Ah ! mon pauvre Sconin, lui dit-il, je vous fais bien des excuses de vous avoir fait perdre votre journée. — Point

du tout, monseigneur, répondit Sconin; comme j'ai l'honneur de vous connaître il y a bien des années, j'ai compris ce matin que la demi-heure pourrait être longue : j'ai été à Paris, j'y ai fait, avant et après dîner, quelques affaires que j'avais, et j'en arrive. » M. de Chevreuse demeura confondu.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Brancas versa dans un fossé; il s'y établit si bien, qu'il demandait à ceux qui allèrent le secourir ce qu'ils désiraient de son service. Toutes ses glaces étaient cassées, et sa tête l'aurait été, s'il n'était plus heureux que sage. Toute cette aventure n'a fait aucune distraction à sa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenais qu'il avait versé, qu'il avait pensé se rompre le cou, qu'il était le seul dans Paris qui ne sût point cette nouvelle, et que je lui en marquais mon inquiétude : j'attends sa réponse.

(Mme de Sévigné, *Lettres.*)

M. de Brancas était chevalier d'honneur de la reine mère (Anne d'Autriche). Un jour, lorsqu'elle était à l'église, Brancas oublie que c'est la reine qui est agenouillée. Comme elle avait le dos voûté, lorsqu'elle baissait la tête on ne pouvait guère la reconnaître. Il la prend pour un prie-Dieu; il s'agenouille sur ses talons, et appuie ses deux coudes sur les épaules de la reine. Elle fut très-étonnée de voir son chevalier d'honneur se mettre à genoux sur elle, et chacun se mit à rire.

(Madame, duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

M. de Brancas était très-amoureux de sa fiancée. Le jour où devait se célébrer la noce, il fut au bain comme à son ordinaire, et se mit au lit; son valet de chambre lui demanda : « D'où vient, monsieur, que vous couchez encore ici, et que vous n'allez pas coucher avec madame votre femme? » Il dit : « Je l'avais oublié. » Il se leva, et alla trouver sa femme, qui l'avait longtemps attendu au lit (1).

(*Id.*)

(1) On sait que Brancas a servi de type au Menalque de La Bruyère.

Une après-dînée, Racan fut extrêmement mouillé. Il arrive chez M. de Bellegarde et entre dans la chambre de Mme de Bellegarde, pensant entrer dans la sienne; il ne vit point Mme de Bellegarde et Mme des Loges qui étaient chacune au coin du feu. Elles ne disent rien, pour voir ce que ce maître rêveur ferait. Il se fait débotter, et dit à son laquais : « Va nettoyer mes bottes, je ferai sécher ici mes bas. » Il s'approche du feu et met ses bas à bottes bien proprement sur la tête de Mme de Bellegarde et de Mme des Loges, qu'il prenait pour deux chenets; après, il se met à se chauffer. Elles se mordaient les lèvres de peur de rire; enfin elles éclatèrent.

(Tallemant des Réaux.)

Une fois, que Racan avait couché avec Bussy-Lamet, son cousin, il prit un petit livre de ce temps-là qu'on appelait *la France mourante*, et s'en alla avec au privé. Au lieu de jeter le papier... il jeta ce livre dedans, et revint tenant son papier devant son nez, puis l'alla mettre sur la toilette : « Qu'est cela? » dit Bussy. — C'est *la France mourante.* — Regardez-y bien; sentez-le un peu. — Ah! je l'ai donc jeté dans le privé. » Il prend un pain de bougie, l'allume et l'y jette aussi. « Ah! vraiment, dit-il, voilà le livre! »

(*Id.*)

Il arrivait quelquefois que le roi n'avait point de ministre chez Mme de Maintenon, comme les vendredis, surtout quand le mauvais temps de l'hiver y rendait les séances fort longues; ils envoyaient chercher Racine pour les amuser. Malheureusement pour lui, il était sujet à des distractions fort grandes.

Il arriva qu'un soir qu'il était entre le roi et Mme de Maintenon, chez elle, la conversation tomba sur les théâtres de Paris. Après avoir épuisé l'opéra, on tomba sur la comédie. Le roi s'informa des pièces et des acteurs, et demanda à Racine pourquoi, à ce qu'il entendait dire, la comédie était si fort tombée de ce qu'il l'avait vue autrefois. Racine lui en donna plusieurs raisons, et conclut par celle qui, à son avis, y avait le plus de part, qui était que faute d'auteurs et de bonnes pièces

nouvelles les comédiens en donnaient d'anciennes, et entre autres ces pièces de Scarron, qui ne valaient rien et rebutaient tout le monde. A ce mot, la pauvre veuve rougit, non pas de la réputation du cul-de-jatte attaquée, mais d'entendre prononcer son nom, et devant le successeur. Le roi s'embarrassa, le silence qui se fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine, qui sentit le puits dans lequel sa funeste distraction le venait de précipiter. Il demeura le plus confondu des trois, sans plus oser lever les yeux ni ouvrir la bouche. Ce silence ne laissa pas de durer plus que quelques moments, tant la surprise fut dure et profonde. La fin fut que le roi renvoya Racine, disant qu'il allait travailler. Il sortit éperdu, et gagna comme il put la chambre de Cavoye. C'était son ami, il lui conta sa sottise. Elle fut telle, qu'il n'y avait point à la pouvoir raccommoder. Onques, le roi ni Mme de Maintenon ne parlèrent à Racine, ni même le regardèrent.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Un des traits les plus plaisants de distraction et d'insouciance de la part de La Fontaine est celui qui a été raconté par Cotolendi. La Fontaine avait un procès, ne s'en inquiétait nullement, et restait à la campagne. Un de ses amis apprend que ce procès va être jugé le lendemain, il en prévient La Fontaine, et lui envoie en même temps un cheval, pour qu'il se rende tout de suite à Paris, afin de solliciter ses juges. La Fontaine se met en route, puis, pour se reposer, il s'arrête chez une de ses connaissances, qui demeurait à une lieue de la capitale. Il est reçu avec joie, accueilli avec empressement, parle de vers et oublie son procès; on l'invite à coucher, il consent à rester, dort toute la nuit, et se réveille tard dans la matinée; mais en se réveillant il se rappelle enfin le motif pour lequel il s'est mis en route; il repart, arrive après le jugement rendu, et essuie les reproches de son ami. Sans se déconcerter, La Fontaine répond qu'il était bien aise, au fond, de cet incident, parce qu'il n'aimait ni à parler d'affaires ni à en entendre parler.

(Walckenaër, *Hist. de La Fontaine.*)

La Fontaine fit un jour le voyage de Versailles, pour présenter ses Fables à Louis XIV. Le roi le reçoit avec bonté, et ordonne à Bontems, son premier valet de chambre, de lui montrer lui-même tout ce qu'il y avait de curieux au château, de le faire bien dîner, et de lui donner une bourse de mille pistoles. Le valet de chambre exécuta l'ordre du maître. Enivré de si grande faveurs, le fabuliste remonte dans sa voiture de louage, arrive à Paris, descend aux Tuileries, paye le cocher, et gagne à pied la rue d'Enfer. Le soir même, M. d'Hervart, contrôleur général, voit La Fontaine. « Eh bien! comment cela s'est-il passé à Versailles? — A merveille! le roi m'a dit les choses les plus gracieuses. — Oui; mais ne rapportez-vous que des compliments? — Je rapporte une grosse bourse toute remplie d'or. — Où est-elle? — Elle est..... (le bonhomme cherche dans ses poches, et ne trouve rien) elle est sans doute restée dans le carrosse qui m'a mené. — Fort bien; et où l'avez-vous pris? comment est-il fait? où l'avez-vous laissé? — Je l'ai pris sur la place du Palais-Royal; il est fait comme un carrosse de fiacre; il m'a descendu aux Tuileries. — Voilà de bons renseignements! Si vous n'en avez pas d'autres, la bourse court grand risque d'être perdue pour vous. — Attendez, il me semble que l'un des chevaux était noir, et l'autre blanc. » M. d'Hervart monte sur-le-champ dans sa voiture avec La Fontaine, et se fait conduire au plus vîte sur la place du Palais-Royal. Il s'informe là si un cocher dont les chevaux étaient de deux couleurs n'avait point fait le voyage de Versailles. On lui dit qu'oui, et que cet homme demeure rue Fromenteau. On y va. Ce cocher, qui avait encore mené une compagnie après avoir quitté notre poëte, venait de rentrer. Par un bonheur inespéré, la bourse se trouva derrière le coussin, où personne, heureusement, ne s'était avisé de fouiller. (*Année franç.*)

Quelqu'un, trouvant un jour le poëte La Fontaine à la porte de l'Académie française, le jour d'une réception où il n'avait pu entrer à cause de la foule, lui demanda pourquoi il ne s'était pas annoncé au suisse : « Eh, mon Dieu!

dit-il, vous avez raison, mais je n'y ai pas songé. »

J'ai encore ouï dire à une personne bien instruite qu'ayant été à Versailles pour présenter au roi ses *Fables*, après lui avoir fait son compliment, qui fut reçu fort gracieusement, il se trouva qu'il avait oublié le livre.

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Jean-Baptiste Lantin, conseiller au Parlement, était distrait à l'excès. On conte de lui qu'étant rapporteur d'un procès, et en ayant laissé par oubli quelques pièces chez lui, il y fut pour les prendre, laissant la compagnie occupée à la lecture de quelques écritures. Comme il tardait trop à revenir, on lui envoya un huissier, qui le trouva dans un fauteuil, jouant du luth, et ne songeant pas seulement s'il y avait des plaideurs et des juges au monde. (*Id.*)

Le fameux Bontems, premier valet de chambre de Louis XIV, était si accoutumé de dire à ceux qui le sollicitaient : « J'en parlerai au roi, » que l'abbé de Choisy lui ayant un jour demandé quelle heure il était, il répondit : « J'en parlerai au roi. »

Une grande princesse, qui était sujette à des distractions, voyant une jeune veuve qui venait de perdre son mari, lui dit : « Vous avez perdu votre mari, madame! hélas! que je vous plains »; et ensuite rêvant à autre chose, elle lui demanda, « Madame, n'aviez-vous que celui-là? »

(*Nouveau recueil de bons mots.*)

Refuge, ancien lieutenant général, le le plus savant homme de l'Europe en toutes sortes de généalogies, avec une mémoire qui ne se méprenait jamais,... était honorable, sobre et fort distrait. Ses valets quelquefois en abusaient, et lui portaient tout de suite des sept ou huit verres de vin, qu'il ne demandait point et qu'il avalait sans y penser. Il se grisait de la sorte; et quand cela était passé, il ne comprenait pas comment cela lui était arrivé.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Je deviens si distraite en vieillissant, que je crois que je finirai par tomber en enfance, ou par devenir comme notre tante, la princesse Elisabeth. Un jour, voulant aller à un bal masqué, elle prit un pot de chambre pour un masque, et elle dit : « Mais comment se fait-il que ce masque n'ait pas d'yeux, et qu'il sente mauvais? »

(Madame duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

La dernière fois que ma tante et moi nous soupâmes chez madame de Coigny, avant d'aller à l'Ile-Adam, M. de Lusignan, qu'on appelait *la grosse tête*, était à ce souper. M. de Lusignan n'était pas dépourvu d'esprit, mais il manquait absolument de réflexion, et il avait pris l'habitude de dire naïvement tout ce qui se présentait à son imagination. Comme il n'avait point de méchanceté, on lui passait ce caractère, qui lui donnait une sorte d'originalité. Au souper dont je parle, étant à table dans la salle à manger, ses yeux se portèrent sur un grand tableau placé vis-à-vis de lui et qui représentait une très-belle femme assise et paraissant rêver tristement. Il questionna M. d'Egmont sur cette belle personne; M. d'Egmont répondit que cette figure mélancolique était une de ses aïeules, femme d'un comte d'Egmont, qui, ayant acquis la preuve de son infidélité, *lui coupa la tête.* « Eh! mon Dieu! madame, s'écria M. de Lusignan, en s'adressant à Madame d'Egmont, ce tableau-là ne vous fait-il pas peur?... Mais, poursuivit-il, grâce au ciel, les d'Egmont n'ont plus cette férocité. » Pendant ces belles remarques tout le monde se regardait, Madame d'Egmont rit d'une manière un peu forcée, on se hâta de changer d'entretien (1).

(Mme de Genlis, *Mémoires.*)

Lorsque Piccini fut présenté à Marie-Antoinette, à l'époque de la fameuse querelle entre les partisans de ce compositeur et ceux de Gluck, Marie-Antoinette, vou-

(1) « Fille du maréchal de Richelieu, Mme d'Egmont avait la vivacité, l'esprit, les grâces de son père; elle en avait aussi, disait-on, l'humeur volage et libertine. » (Marmontel, *Mémoires*, livre VI.)

lant chanter devant lui, lui proposa de l'accompagner au piano, et choisit sans y songer, un morceau de l'*Alceste* de Gluck.

La reine raconta elle-même au prince de Ligne, ce plaisant mal-à-propos, dont elle riait en rougissant encore.

(Weber, *Mémoires*.)

M. de Laborde était fort distrait; il assistait à la messe de mariage d'une de ses nièces, et comme, la cérémonie terminée, on se mettait en mouvement pour sortir de l'église, il s'adresse à l'un des assistants, et lui demande : « Allez-vous jusqu'au cimetière? »

Les paysans les plus grossiers ont leurs distractions aussi bien que les plus grands esprits. Un paysan de Terra-Nova, nommé Mancini, gagnait sa vie à mener du blé dans les villes du voisinage. Un jour qu'il revenait du marché, il monta sur le plus beau de ses ânes, dont il savait bien le compte. Approchant de sa maison il s'aperçut qu'il lui en manquait un, ne comptant pas celui qu'il montait. Il retourne sur ses pas, et court sept milles de chemin, demandant son âne à tout le monde. Point de nouvelles. Il s'en retournait fort triste de sa perte, lorsqu'étant descendu de dessus son âne, sa femme l'avertit que c'était-là celui qu'il cherchait.

(Pogge.)

Le duc de *** était sujet à de fréquentes distractions. Une dame lui déclarait un jour qu'elle n'avait jamais eu d'enfants. « Et madame votre mère en a-t-elle eu? — Comment, monsieur? — Mais oui, votre stérilité est peut-etre un défaut de famille. »

(Panckoucke.)

Sir Isaac Newton, prétend la tradition, lisait un jour *Troïlus et Cressida* à la jeune fille qui devait être sa femme. Il ferma un moment le volume pour bourrer et allumer sa pipe. Il tira quelques bouffées de tabac, s'arrêta quelques secondes, remit sa pipe à la bouche et se rapprocha de la jeune fille.

Il y eut une pause embarrassante de plusieurs minutes. Sir Isaac devenait de plus en plus troublé.

Évidemment, il allait faire sa déclaration. La jeune fille baissa les yeux en rougissant.

Le philosophe se mit à fumer avec un redoublement d'ardeur, et, saisissant la main de sa maîtresse, il l'approcha de son cœur. La jeune fille troublée n'offrit aucune résistance. On touchait au moment solennel. Sir Isaac serra cette douce main, tout en continuant à regarder vaguement les nuages de fumée qui montaient en spirales, puis il saisit l'index de la jeune fille et l'introduisit à différentes reprises dans le fourneau de sa pipe, en pressant sur le tabac.

Dans sa distraction, le philosophe s'était servi du doigt de sa maîtresse comme d'un bourre-pipe!

La demoiselle poussa un cri de douleur, dégagea sa main et s'enfuit à la hâte. Elle ne paraît pas avoir gardé rancune à Newton, puisque plus tard elle devint sa femme.

Dufresny avait lu à La Motte, de La Faye, Saurin, et à quelques autres hommes des lettres, une de ses comédies, qu'ils louèrent scandaleusement et qui tomba de même. Piqué d'avoir été dupe du jugement de ses messieurs, il dit au comte d'Argental : « Je ne veux plus lire mes pièces à des gens d'esprit; désormais je n'en ferai lecture qu'à des gens sur qui la simple nature agisse, qui ne décident que sur l'impression qu'ils éprouvent, et qui seraient bien embarrassés de rendre raison du plaisir ou de l'ennui qu'un ouvrage peut leur causer. Oui, j'aimerais mieux lire la comédie que je viens d'achever à de bonnes gens, à des imbécilles même, qu'à de beaux esprits de profession. Tenez, Monsieur d'Argental, voulez-vous que je vous la lise? » C'est ce même comte d'Argental célèbre par sa correspomdance avec Voltaire et que celui-ci appelait son ange gardien.

(*Paris, Versailles, et les Provinces au XVIIIe siècle*.)

C'était pendant les dernières répétitions de *Macbeth*, l'un des succès de Macready. Dans la scène du banquet, le célèbre acteur était ennuyé par le *premier meurtrier*,

qui, en dépit de toutes les observations qu'on lui avait faites, se plaçait toujours au milieu de la scene, de manière à masquer entièrement Macbeth.

Le soir de la dernière répétition, le *premier meurtrier* avait promis d'être sage et de rester tranquillement dans son coin, mais à la fin de la scene les splendeurs de la rampe produisirent sur lui leur effet accoutumé, car sans y songer il se trouva au milieu du théâtre.

Macready, furieux, fit venir un serrurier et lui dit de planter un clou à tête brillante à la place où devait se trouver le *premier meurtrier :*

« Vous voyez bien ce clou? dit le tragédien à ce dernier personnage; regardez où il est placé et faites-moi le plaisir de ne pas remuer de là jusqu'à ce que je me lève de la table du festin pour vous dire la phrase :

« Au nom du ciel, que faites-vous?...

Le lendemain est le grand jour. Tout va bien jusqu'à la belle scène du banquet, qui fait toujours un effet prodigieux sur le public. Le *premier meurtrier* entre, remonte et descend la scène d'un air très-perplexe, regardant par terre, comme s'il avait perdu quelque chose.

C'est en ce moment que Macbeth se lève et s'approche du *premier meurtrier* en lui disant : « Au nom du ciel, que faites-vous? » — une phrase que Macready disait toujours très-bien.

« Dieu me bénisse! s'écrie le *premier meurtrier*, il y a une heure que je cherche ce damné clou! »

Vous vous imaginez facilement la stupéfaction du public.

(*International.*)

Louis XV demanda un jour à Gradenigo, ambassadeur de Venise. « A Venise, combien sont-ils au *Conseil des dix?* — Sire, quarante, » répondit l'ambassadeur..... — Le roi ne fit pas plus d'attention à la réponse qu'à la demande. Ces distractions tenaient uniquement à la timidité de son caractère et à l'embarras que lui causait toute espèce de représentation (1).

(*L'Espion dévalisé.*)

---

(1) Voir aussi les *Mémoires de la baronne d'Oberkirch.*

L'abbé de Molière était fort distrait, et avait la vue fort basse; on le vit rentrer un jour dans un salon, ayant sous le bras un morceau de natte, qui couvrait le trou d'une lunette de commodités, à la place duquel il avait laissé son chapeau.

(*Choix d'Anecdotes.*)

Le comte de Mathan, lieutenant général des armées du roi, et lieutenant-colonel du régiment des gardes françaises, était un grand homme maigre, sec, extrêmement froid à l'extérieur, parce que les principes de la plus solide piété modéraient l'impétuosité de son caractère, naturellement vif, peut-être même emporté. Sujet à des distractions très-fréquentes, mais qu'il ne portait jamais dans l'exercice de ses devoirs, il manqua une fois d'en être victime. Passant par le jardin du Palais-Royal, la tête baissée, entièrement livré à ses réflexions, et allant très-vite, il donna du front contre un arbre, avec une telle force qu'il se mit tout en sang. Il crut avoir touché un passant, et dit en saluant sans regarder : « Monsieur, je vous demande pardon. » On eut beaucoup de peine, en l'arrêtant, à lui persuader que c'était lui-même qui s'était blessé, et à l'engager à laisser panser sa plaie.

(*Id.*)

Pendant que l'abbé Terrasson vivait chez un célebre avocat de ce nom, son parent, il était logé à un troisième étage. Lorsqu'il voulait sortir, il descendait presque entièrement habillé; il ne lui manquait que sa perruque et ses souliers, qu'il trouvait préparés dans une salle basse, où il déposait un grand bonnet rouge et des pantoufles de même couleur, qu'il reprenait à son retour. Un jour, après avoir fait sa toilette à l'ordinaire, il descendit pour sortir; mais sa tête se trouva tellement occupée d'Homère, que le bon abbé passa devant la salle sans y entrer pour prendre sa perruque et ses souliers. Il alla donc de la rue Serpente, où il demeurait, jusque vers le pont Saint-Michel, avec ses pantoufles et son bonnet rouge. Il est aisé de concevoir que les passans se mirent à rire en le voyant; l'abbé Terrasson ne s'en apercevait pas. A la fin, une vieille femme l'ayant averti de sa mascarade, il l'en re-

mercia, revint chercher ce qui manquait à son ajustement, et dit en rentrant chez lui : « Je viens de donner à la populace un petit amusement qui ne lui a rien coûté, ni à moi non plus. »

(*Id.*)

La duchesse de Penthièvre étant à Sceaux, le curé du lieu vint la voir; elle le fit asseoir sur un fauteuil auprès d'elle. Le bon curé portait encore une de ces anciennes culottes à brayettes ; il voit un morceau de linge qui lui paraît en sortir, il pense que c'est sa chemise, et il s'empresse de la renfoncer, en couvrant ses mains avec son grand chapeau; enfin, il ne cesse que quand il ne voit plus rien, et qu'il est bien certain qu'elle ne passe plus.

Quelques instans après, la princesse tournant la tête, comme si elle cherchait quelque chose, un page qui se trouvait auprès d'elle, lui demanda ce qu'elle cherchait. « C'est mon mouchoir, que je croyais à côté de moi. — Madame, dit aussitôt le page avec malignité, il était sur ce fauteuil, et M. le curé vient de le mettre dans sa culotte. » A ces mots, le bon curé devint rouge, se hâta de sortir le fatal mouchoir, et le présenta à la princesse avec le plus grand embarras (1).

(*Id.*)

Le cardinal Dubois était fort emporté. Il mangeait habituellement une aile de poulet tous les soirs : un jour, à l'heure qu'on allait le servir, un chien emporta le poulet. Les gens n'y surent autre chose que d'en remettre promptement un autre à la broche. Le cardinal demande à l'instant son poulet. Le maître d'hôtel, prévoyant la fureur où il le mettrait en lui disant le fait, ou lui proposant d'attendre plus tard que l'heure ordinaire, prend son parti, lui dit froidement : « Monseigneur, vous avez soupé. — J'ai soupé! répondit le cardinal. — Sans doute, monseigneur. Il est vrai que vous avez peu mangé, vous paraissiez fort occupé d'affaires ; mais si vous voulez on vous servira un second poulet, cela ne tardera pas. » Le médecin Chirac, qui voyait Dubois tous les soirs, arrive dans ce moment : les valets le préviennent et le prient de les seconder. « Parbleu! dit le cardinal, mes gens veulent me persuader que j'ai soupé; je n'en ai pas le moindre souvenir, et de plus je me sens beaucoup d'appétit. — Tant mieux, répond le docteur; les premiers morceaux n'auront que réveillé votre appétit; mangez donc encore, mais peu. Faites servir monseigneur, » dit-il aux gens. Le cardinal, regardant comme une marque évidente de santé de souper deux fois de l'ordonnance de Chirac, l'apôtre de l'abstinence, crut fermement qu'il avait fait un premier repas, et fut de la meilleure humeur du monde (1).

(*Id.*)

M. de Sabran, si connu par ses jolies fables, l'est aussi par une inconcevable distraction; en voici un trait dont j'ai été témoin.

Étant à Coppet, il avait l'habitude d'aller se promener tous les jours après dîner. La promenade se prolongeant plus que de coutume, Mme de Staël en fut inquiète. Nous le vîmes enfin rentrer dans l'équipage le plus singulier, les cheveux en désordre, entièrement défrisés, et ses jambes mouillées jusqu'aux genoux. « Mais qu'êtes-vous donc devenu? — Je me suis promené, madame. — Vous êtes si horriblement mouillé, que certainement vous êtes tombé dans l'eau. — Pas du tout, c'est la rosée, car je n'ai pas quitté la grande allée près du moulin. — Eh bien, vous avez marché dans l'eau, car on a détourné le ruisseau, et il passait précisément dans cette allée. » Il fut le premier à rire et à faire mille plaisanteries sur sa distraction.

(Mme Ducrest, *Mémoires sur Joséphine.*)

Il n'est pas un apprenti mathématicien qui n'ait entendu conter, à ses heures perdues, les distractions du bon et savant Sturm; le souvenir de celles-ci nous a paru digne de mémoire.

(1) Ce trait a été attribué au mathématicien Ampère.

(1) On trouve un trait analogue, autant qu'il n'en souvienne, dans les *Mémoires de Constant.* V. plus loin, une anecdote sur Ampère et une sur Bugnet.

M. Sturm cheminait un jour dans la rue, fort absorbé par je ne sais quelle suite de calculs. Tout à coup un beau disque noir, — un vrai tableau tentateur, — s'offre au morceau de craie que sa poche tenait toujours en réserve. C'était le fond du tonneau d'un porteur d'eau qui montait ses deux seaux à un étage voisin. M. Sturm s'arrête instinctivement, et s'abîme en quelques minutes dans une myriade de chiffres qu'il essuie de temps à autre avec le pan de sa redingote. Cependant l'Auvergnat redescend, et, sans dire gare, fait rouler de nouveau son équipage. Mais il avait compté sans M. Sturm, qui, toujours attaché à son char et toujours crayonnant, ne s'en sépara qu'après avoir terminé ses observations.

Si le porteur d'eau s'étonna, il en fut bien autrement d'une dame qui, vêtue de grand deuil, rendait un jour visite au même savant. Visiblement préoccupé, M. Sturm paraissait sonder du regard la jupe de sa visiteuse. Tout à coup sa main s'allonge convulsivement, et à l'instant où la dame, surprise, se préparait à répéter avec l'Elmire de Molière :

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse,

elle voit avec stupéfaction le même morceau de craie sortir de cette main audacieuse et barioler impitoyablement sa robe. C'était encore un problème dont M. Sturm cherchait la solution.

Ces deux traits ne sont que comiques. En voici un d'une touchante modestie.

Entre autres services rendus à la science, M. Sturm est l'auteur d'un théorème qui porte son nom. Lorsque vient le moment de le démontrer à son auditoire, il ne sait comment s'y prendre pour dissimuler son *ego*, et murmure en rougissant :

« J'arrive, messieurs, au théorème dont j'ai l'honneur de porter le nom. »

(*Revue anecdotique*, 1859.)

Le révérend Munster, évêque de Copenhague, était un travailleur aussi absorbé qu'infatigable. Continuellement un livre à la main, il avait l'habitude de marquer par une fiche les passages dignes d'un plus long examen. Comme le papier n'était pas toujours à sa portée, pour éviter un dérangement, il glissait souvent entre deux feuillets un billet de papier-monnaie du pays. Mais l'expédient avait été remarqué par ses fils, et dès qu'il avait le dos tourné, ils accouraient et ne manquaient pas de substituer à ces précieux sinets d'autres infiniment plus économiques.

Quand il sortait, M. Munster, que les devoirs de son pastorat obligeaient à recevoir beaucoup de visiteurs ne manquait jamais d'écrire à sa porte, *M. Munster est sorti et* rentrera *à telle heure.* — Un jour qu'une affaire subite lui avait fait prendre la précaution d'usage, il remontait paisiblement son escalier. Avant d'ouvrir la porte, il lit machinalement son propre avis et s'écrie : « Tiens, il n'y a personne ! »

Et il attendit jusqu'à l'heure indiquée, dont la sonnerie lui fit seulement penser qu'il pourrait bien être le maître du logis à l'entrée duquel il se morfondait.

Ce trait vaut presque celui d'un ancien aide de camp du roi Louis-Philippe, le général de Laborde, qui au sortir d'une soirée officielle, s'écria en plein salon : *Cordon, s'il vous plaît!* Il avait franchi plusieurs pièces, et son état de préoccupation était tel qu'il croyait être déjà devant la loge du concierge.

(*Revue anecdotique.*)

Mme de Châteaubriand faisait fabriquer du chocolat à son *hospice de Marie-Thérèse.* Elle envoyait des prospectus et des produits à tout le monde. Madame la duchesse de Berry en prenait des paniers et des caisses en bonbons façonnés de toutes les manières. Madame de Châteaubriand s'en occupait si fort, elle y pensait tant, qu'au lieu de vicomtesse de Châteaubriand, on l'a vue signer dans ses lettres : vicomtesse *de chocolat.*

(Châteaubriand, *Mémoire d'outre-tombe.*)

C'était à la fin de l'empire. M. Ampère venait d'être nommé membre de l'Institut. Invité à un dîner et à une soirée chez le grand-maître de l'Université, l'illustre mathématicien ne savait trop quel costume prendre. Un ami consulté lui persuada de revêtir son uniforme académique. Ampère se rendit à cette raison, mais il n'avait pas ses libres allures dans l'habit officiel, et il sentait à chaque pas l'épée lui battre les jambes et embarrasser sa marche.

Ce ne fut pas tout. La confusion du nouvel élu devint extrême quand, en entrant dans le salon de Fontanes, il s'aperçut qu'il était le seul des convives en uniforme. Tout le monde avait l'habit de ville; lui seul paraissait, par vanité, par gloriole, avoir saisi avec empressement l'occasion de s'endimancher en fonctionnaire.

La crainte d'un ridicule, la peur d'être soupçonné d'une coquetterie qui était bien loin de sa pensée, troublait le naïf savant. Il voulut se débarrasser de cette malencontreuse épée qui lui heurtait les flancs comme une ironie, et pendant que la conversation occupait tous les invités dans le salon, avant que le dîner fût servi, il trouva le moyen de retirer le glaive pacifique qui lui faisait si cruellement la guerre, et il le glissa avec son fourreau sur un canapé, derrière des coussins.

On se mit à table, et pendant le dîner Ampère, à demi soulagé, put retrouver assez de présence d'esprit pour n'être pas toujours étranger à la conversation. Mais, dans la soirée qui suivit, le fameux distrait ne lutta pas assez contre ses habitudes, et peu à peu, s'isolant des invités, se confinant dans un coin, il s'absorba dans un problème ou deux, et ne pensa plus ni à l'endroit où il se trouvait ni aux heures qui s'écoulaient, si bien qu'après minuit il ne restait plus personne que M. Ampère, qui calculait dans un coin, et que la maîtresse de la maison, qui avait cru de son devoir de tenir tête à son dernier convive. Toutefois Mme de Fontanes, respectant les calculs de M. Ampère, s'était assise en silence, et attendait qu'il eût fini, sans se permettre de l'interrompre.

A quelle heure le distrait s'aperçut-il de sa solitude? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que, voyant enfin qu'il était temps de s'éloigner, M. Ampère se mit en mesure de chercher son épée. Après plusieurs tours dans le salon, l'académicien reconnut avec effroi que Mme de Fontanes était assise précisément sur le canapé où l'épée était cachée, et que, pour surcroît d'embarras, Mme de Fontanes dormait.

Que faire? Après avoir hésité, cherché, médité, il se dit que le mieux était de ne pas réveiller la maîtresse du logis, et qu'avec un peu d'adresse on pourrait s'en tirer.

M. Ampère adroit! C'était se flatter de l'impossible. Résolu pourtant à poursuivre son projet, le brave académicien se met à genoux devant Mme de Fontanes endormie et essaye de glisser sa main entre le canapé et la robe de la dame, pour atteindre à l'épée. Je vous laisse à juger l'émotion, la terreur qui pénétrait M. Ampère.

« Si l'on me voyait! » disait-il en pensant à l'étrangeté de son attitude et à l'apparence de son geste.

Mais, ô bonheur! sa main a rencontré le pommeau de l'épée. La diablesse est retenue, mais en tirant doucement, doucement, on peut la dégager. M. Ampère crut tirer avec modération; mais peut-être avait-il mal calculé la force de résistance et la force d'attraction. Quoi qu'il en soit, au moment où il amenait l'épée hors du canapé, il s'aperçut que le fourreau était resté en place, et qu'il n'avait en main que la lame nue. L'imprudent oublia la nécessité du silence; il fut si surpris, si contrarié, qu'il poussa tout haut une exclamation. A ce bruit, Mme de Fontanes se réveille en sursaut, ouvre les yeux, et se met elle-même à crier très-fort en voyant à ses pieds un homme qui, la figure bouleversée, semble brandir sur elle une épée nue. Aux cris de Mme de Fontanes on accourt, et on trouve M. Ampère, toujours agenouillé, penaud, l'épée à la main, terrifié, comme un assassin qu'on prendrait en flagrant délit.

Quand tout se fut expliqué, M. de Fontanes, qui s'était enfermé dans ses appartements et qui était revenu attiré par le tumulte, rit beaucoup de l'aventure. M. Ampère fit un effort pour en sourire, et supplia le grand maître de lui garder le secret. M. de Fontanes promit; mais il ne tenait pas tous les serments qu'il prêtait, et il manqua, entre autres, à celui-là. L'aventure fut racontée à l'empereur, et elle circula dans tout Paris.
(Thécel, *Indépendance*, novembre 1859.)

Un jour, Ampère se rendait à son cours. Il trouve sur sa route un petit caillou qu'il ramasse, et dont il se met à examiner curieusement les veines bigarrées. Tout à coup, le cours qu'il doit faire revient à son esprit; il tire sa montre, s'apercevant que l'heure approche, il double précipitamment le pas, remet soigneusement le caillou dans sa poche, et lance sa montre par-dessus le parapet du pont des Arts.

A l'École polytechnique, quand il avait

achevé une démonstration sur le tableau, il ne manquait presque jamais d'essuyer les chiffres avec son foulard et de remettre dans sa poche le torchon traditionnel, toutefois, bien entendu, après s'en être préalablement servi.

(Larousse, *Dictionn. du* 19e *siècle*.)

Le domestique de M. Ampère, — un Scapin de la mauvaise espèce, — vint à bout de lui faire croire pendant une semaine qu'il avait mangé du poulet.

« Eh bien! et cette volaille? demandait Ampère en s'asseyant à table pour déjeuner.

— Monsieur a mangé hier ce qui en restait.

— Vraiment!... Alors, veillez à m'en servir pour demain... C'est égal, voilà qui est particulier!

— Monsieur sera obéi », disait le valet en riant sous cape.

Et le lendemain voyait jouer la même comédie avec un égal succès.

Une autre fois, les amis de M. Ampère l'avaient fort taquiné sur la mansuétude, sur la faiblesse avec laquelle il tenait les rênes de ses affaires domestiques; ils en étaient même arrivés à cette conclusion irritante pour l'homme le plus pacifique : « Tu n'es pas maître chez toi.

— Ah! je ne suis point maître chez moi! s'écrie Ampère. Nous allons voir. »

Et il rentre en appelant à grands cris sa cuisinière.

« Qu'on serve mon dîner!

— Mais, monsieur, il n'est que deux heures. Mon pot-au-feu n'est pas....

— Vous m'avez entendu, commande impérativement notre distrait. *Je... veux... dîner*, et je vous ordonne de me servir. »

Le bouillon qu'Ampère prit ce jour-là fut peu corsé, mais il avait été maître chez lui.

Un autre jour, Arago annonce à M. Ampère l'arrivée d'une Berlinoise dont les connaissances en astronomie sont véritablement fort étendues.

« J'ai eu, dit-il, occasion de m'entretenir avec elle, et son savoir m'a positivement surpris. Du reste, elle se propose de vous aller voir, car elle m'a demandé votre adresse. »

Effectivement, quelques jours après, M. Ampère voyait entrer chez lui une dame voilée dont la mise étrange et les allures cavalières sentaient de fort loin leur bas bleu. Après une heure de conversation transcendante, soutenue à grand renfort de germanismes, cette savante berlinoise (car c'était elle), se retire en laissant à M. Ampère la plus haute idée de ses capacités.

On se doute que cette femme prodige n'était autre qu'Arago lui-même, grimé et costumé d'une façon méconnaissable, surtout pour un homme aussi distrait que l'était son éminent confrère.

Lorsqu'il sortait de sa rue des Fossés-Saint-Victor pour vaquer à ses occupations du jour, Ampère, connu et considéré dans tout son quartier, recevait de si nombreuses marques de politesse qu'il avait pris l'habitude de saluer à tout bout de champ le premier corps animé qui pouvait le frôler d'un peu près.

Il y avait parfois quelques politesses de trop dans le nombre; mais, en somme, l'esprit était plus tranquille, et la main pouvait bien agir un peu inconsidérément à ce prix-là. Aussi un de ses contemporains nous affirme l'avoir vu ôter son chapeau rue Clovis devant un gros chien de Terre-Neuve.

Ampère avait deux chats, qu'à l'exemple de beaucoup d'illustres personnages il chérissait tendrement : l'un était un maître angora, un Rominagrobis splendide de maturité; l'autre était un petit chaton dont les folâtres cabrioles contrastaient avec la dignité de son camarade.

Ennuyé d'entendre ses animaux favoris gratter continuellement à la porte de son cabinet, M. Ampère fait venir un menuisier.

« Pratiquez-moi, dit-il deux chatières au bas de cette porte, et surtout ayez soin d'en faire une grande et une petite de façon à les proportionner à la taille de mes animaux.

— Oh! monsieur, repart l'ouvrier surpris, est-il bien nécessaire d'en faire deux? La grande suffirait bien.

— Eh bien! et le petit chat? comment fera-t-il pour entrer?

— Mais, monsieur, si le gros entre par un trou, le petit chat y pourra bien passer.

— Vous êtes hors de la question, mon ami, et je veux qu'ils aient chacun le leur. »

Il n'y eut pas moyen de l'en faire démordre.

Un matin, M. Ampère arrête le cabriolet d'un directeur des contributions directes, M. Dumont, y prend place avec l'aisance d'un piéton qui a cherché depuis longtemps une voiture de remise et prescrit au cocher de le mener dans tel endroit, en lâchant les mots consacrés :

— *A l'heure !...*

Notez bien que tout ceci se passait aux côtés mêmes de M. Dumont, qui était en relations suivies avec M. Ampère, mais qui, ne se voyant pas reconnu, avait pris le parti de respecter sa préoccupation, en faisant signe de marcher sans mot dire.

Le véhicule touche à l'endroit désigné. M. Ampère descend, accomplit le but de sa visite, mais remonte en disant au cocher de le conduire en une autre rue.

Là, nouvelle station terminée par l'ordre de rentrer au logis de notre académicien.

Mais cette fois M. Dumont prend sur lui de changer l'itinéraire et conduit dans son propre domicile M. Ampère, qui reconnaît seulement en montant l'escalier l'étrange erreur où il est tombé et l'amabilité de son compagnon de route.

(*Revue anecdotique.*)

Quand il avait l'esprit préoccupé de ses problèmes juridiques, le professeur Bugnet était d'une distraction incroyable. Entre autres habitudes de sa Franche-Comté, il avait rapporté celle de manger tous les matins, comme premier repas, une soupe au fromage.

Il arriva qu'un jour, comme il allait la manger et qu'il avait plusieurs élèves auprès de lui, il fut obligé de s'absenter un moment, laissant sa soupe là parce qu'on vint le demander. Quand il rentra il vit bien sa soupière, mais la soupe n'y était plus. « Tiens ! dit-il, je ne croyais pas l'avoir mangée ; » et il continua sa leçon sans se douter le moins du monde du mauvais tour qu'on venait de lui jouer, et qu'on lui rejoua souvent.

(*Événement.*)

L'acteur A. ayant dernièrement un procès avec son directeur, crut devoir aller solliciter ses juges.

Il se présente chez le président de la cour.

« M. ***, s'il vous plaît ?

— Mon Dieu ! monsieur, il est mort la nuit dernière !

— Ah ! cela ne fait rien, répond l'acteur absorbé, je n'ai qu'un mot à lui dire ! »

(*Figaro.*)

M. R..., directeur d'un de nos grands séminaires, est cité pour ses distractions.

Un jour, ou plutôt un soir, il avait reçu la visite d'un de ses compatriotes et anciens amis, Mgr de Frayssinous. Au moment où il venait de prendre congé de l'archevêque, on lui fait remarquer que, contrairement aux prescriptions de l'étiquette officielle, il a négligé d'accompagner Monseigneur jusqu'au bas de l'escalier. Aussitôt il se précipite et du haut de la rampe, il s'écrie :

« Frayssinous ! Frayssinous ! remonte, mon ami, remonte, j'ai oublié de t'éclairer. » (E. Blavet.)

Diversion.

Alcibiade avait un chien d'une taille et d'une élégance admirables, qu'il avait acheté au prix de soixante-dix mines (1). Il lui coupa la queue, qui était fort belle. Ses amis l'en blâmèrent, et lui dirent que tout le monde l'accablait de sarcasmes à ce propos : « C'est justement ce que je veux, fit-il en riant. Pendant que les Athéniens s'occuperont de la queue de mon chien, ils ne diront rien de pis sur mon compte. »

(Plutarque, *Alcibiade.*)

Divination.

On dit que parmi les sauvages du Canada il y en a qui connaissent l'avenir. Il y a dix ans qu'un gentilhomme français, qui a été page du maréchal d'Humières, et qui a épousé une de mes dames d'atour, amena avec lui un sauvage en France. Un jour qu'on était à table, le sauvage se mit à pleurer et à faire des grimaces. Longueil (ainsi s'appelait le gentilhomme) lui demanda ce qu'il avait et ce qu'il souffrait. Le sauvage ne fit que pleurer

(1) C'est-à-dire plus de six mille francs.

plus amèrement. Longueil insistant vivement, le sauvage lui dit : « Ne me force pas à le dire, car c'est toi que cela concerne, et non pas moi. » Pressé plus que jamais, il finit par dire : « J'ai vu par la fenêtre que ton frère était assassiné en tel endroit du Canada, » par telle personne qu'il lui nomma. Longueil se mit à rire, et lui dit : « Tu es devenu fou. » Le sauvage répondit : « Je ne suis point fou ; mets par écrit ce que je t'annonce, et tu verras si je me trompe. » Longueil écrivit, et six mois après, quand les navires du Canada arrivèrent, il apprit que la mort de son frère était arrivée au moment exact et à l'endroit où le sauvage l'avait vu en l'air par la fenêtre. C'est une histoire très-vraie.

(Mme duch. d'Orléans, *Correspondance.*)

Divination du talent.

Crébillon, destiné par son père à la profession d'avocat, avait été placé fort jeune chez un procureur. Mais l'étude aride de la chicane était un aliment peu fait pour son génie. Il menait une vie fort dissipée et semblait incapable de toute application, lorsque ce procureur, homme d'esprit et attaché à son pensionnaire, l'entendit un jour discourir avec tant de chaleur et de jugement sur une tragédie qu'on venait de représenter, qu'il lui conseilla de s'essayer en ce genre ; il osa même lui assurer les plus heureux succès. Crébillon, qui n'avait pas, à beaucoup près, une aussi haute opinion de lui-même, rejeta cette idée. Le procureur étant revenu plusieurs fois à la charge, il le crut enfin. Quoique attaqué d'une maladie mortelle, son ancien hôte se fit transporter à la Comédie-Française lorsqu'on joua la première tragédie de Crébillon. Cette pièce, quoique médiocre annonçait un grand talent ; elle eut beaucoup de succès, et le procureur s'écria : « Je meurs content ; j'ai fait un poëte, et je laisse un homme à la nation (1) ! »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Division dans le commandement.

Un jour le duc Charles de Lorraine, se voyant avec quinze princes allemands, de mauvaise intelligence entre eux, contre l'armée de France commandée par M. de Turenne, dit par esprit prophétique : « Nous voilà seize princes, par la grâce de Dieu, qui allons être battus de la façon d'un seul prince par la grâce du roi de France ; » ce qui arriva (1).

(*Carpentériana.*)

Divorce.

Sophie Arnould appelait le divorce *le sacrement de l'adultère.*

(*Esprit de Sophie Arnould.*)

La comtesse d'Eglington n'était plus dans la première jeunesse ; elle avait près de quarante ans, et cependant elle était encore regardée comme une des plus belles femmes de l'Écosse. Sa beauté n'empêcha point qu'à cette époque son mari ne cessât de l'aimer, moins par dégoût pour ses charmes peut-être, que parce qu'elle venait de mettre au monde une septième fille. Désespéré d'avoir tant d'héritières, et pas un successeur, le comte prit la résolution bizarre de se séparer pour toujours de sa femme ; il lui proposa de consentir au divorce :

« Je le veux bien, dit la comtesse ; mais je ne dois ni ne veux vous quitter que lorsque vous m'aurez rendu tout ce que je vous ai apporté en mariage.

— C'est bien aussi mon intention, repartit le comte ; non-seulement je vous rendrai la dot que j'ai reçue de vous, mais je vous assignerai sur tous mes biens une pension considérable.

— Nous ne nous entendons point, répliqua la comtesse, gardez ma dot et tous vos biens, ce n'est point de tout cela que je parle ; mais pour nous séparer il faut me rendre ma jeunesse d'abord, ensuite ma première beauté, et puis, monsieur le comte, il faut me rendre aussi ma virginité : car enfin vous conviendrez que vous avez reçu de moi ces trois objets importants. »

Le comte d'Eglington, frappé de la demande, reconnut son injustice, ne

(1) V. la contre-partie de cette divination à l'article *Prédiction paternelle.*

(1) Cette anecdote est contée ainsi dans la *Bibliothèque de la cour :*

Lorsque le maréchal de Turenne fit cette belle campagne en Allemagne où il fit repasser le Rhin à cinq princes de l'Empire, on dit de lui : « Un prince par la grâce du roi a fait passer le Rhin à cinq princes par la grâce de Dieu. »

parla plus de séparation, et dans la même année sa femme accoucha d'un garçon.

(Larcher, *Dictionnaire d'anecdotes. sur les femmes.*)

Docteur.

Boileau avait un frère docteur, qui était véritablement docte, mais il aimait à écrire sur des matières singulières, et peut-être un peu trop comiquement; son père l'appelait le *petit discoureur.* Comme il avait toujours le mot pour rire même dans les matières les plus graves, Boileau disait de lui en plaisantant : « Mon frère ne pouvait pas manquer d'être docteur; car s'il ne l'eût pas été de Sorbonne, il aurait pu l'être de la comédie Italienne. »

(*Bolæana.*)

Docteur en défaut.

Une petite fille, voisine d'un docteur de Sorbonne, frappe et entre dans sa chambre. « Monsieur, voudriez-vous me permettre de prendre un charbon ou deux de votre feu, pour allumer le nôtre? — Volontiers, ma belle enfant.... Mais vous n'avez rien pour l'emporter : attendez donc que je vous cherche quelque... — Oh! monsieur, ne bougez, je l'emporterai bien sur ma main. — Comment sur votre main »? Il n'avait pas achevé, que la jeune fille fait dans le creux de sa main une petite couche de cendre, sur laquelle elle applique son charbon ardent, tire sa révérence, et court encore. — « Hélas! dit le docteur, il y a quarante ans que j'étudie, et je n'aurais pas eu l'esprit d'en faire autant. »

(*Improvisateur français.*)

Doit et avoir.

Le sens moral était peu développé chez Chatterton, si son intelligence était précoce. Ce qui le prouve, c'est ce compte écrit de sa main et trouvé au dos d'une brochure politique à l'adresse du lord-maire Beckford, son protecteur. Il suppute dans cette pièce, en forme de *Doit* et *Avoir*, les résultats, en ce qui le concerne, de la mort récente de ce seigneur :

Perdu par sa mort sur cet *Essai*. . 1s 11
Gagné en élégies. . . , ... 2l 2s »
en essais. . . . . 5l 3s »
Je me réjouis de sa mort pour. . . 3l 13 »

(*Nouvelle biographie générale.*)

Domestiques.

On présenta à Alphonse, roi de Castille, le mémoire de ses domestiques nécessaires et des inutiles. Il les garda tous, en disant : « J'ai besoin de ceux-ci, et ceux-là ont besoin de moi. » Le duc de Lesdiguières imita cet exemple.

(*Bibliothèque de société.*)

Richard Steele, célèbre écrivain anglais, invita un jour à dîner chez lui plusieurs personnes de première qualité. Les convives furent surpris, en arrivant, de la multitude de domestiques qui environnaient la table. Après le dîner, lorsque le vin et la gaieté eurent banni tout cérémonial, un d'eux demanda à Richard comment il pouvait entretenir, avec si peu de fortune, un nombre si prodigieux de laquais. Richard lui avoua que c'était un tas de coquins dont il désirait fort se débarrasser. « Eh! qui vous en empêche? lui répondit-on. — Une bagatelle. C'est que ce sont autant de sergents qui se sont introduits chez moi, une sentence à la main, et ne pouvant les congédier, j'ai jugé à propos de leur faire endosser des habits de livrée, afin qu'ils puissent me faire honneur tant qu'ils resteront chez moi. » Ses amis rirent beaucoup de l'expédient, le déchargèrent de ces hôtes, en payant ses dettes, et lui firent promettre qu'ils ne le retrouveraient plus si bien monté en domestiques.

(*Encyclopediana.*)

Le maître de la maison, d'un ton sévère : « Il me semble, Thompson, que je vous ai à plusieurs reprises réprimandé pour m'avoir apporté du pain rassis à dîner. Comment se fait-il que vous m'en apportiez encore? — Ma foi, monsieur, franchement, je ne sais plus que faire! Il ne faut pas que ce pain se perde, n'est-ce pas? Or, nous ne pouvons pas le manger à l'office. »

(Le *Punch.*)

Domestiques et maîtres.

« Il faut avouer, disait un maître à un

valet que les maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir pas se passer de valets. — Oh! monsieur, répondit celui-ci, les valets sont bien encore plus malheureux de ne pouvoir pas se passer de maîtres! »

(De Montfort.)

Domino.

Au bal masqué, le roi (Louis XV) s'amusa beaucoup d'une scène assez plaisante. Un buffet splendidement servi offrait, comme c'est l'usage, des rafraîchissements aux acteurs du bal. Un masque en domino jaune s'y présentait fréquemment, et dévastait les liqueurs fraîches, les vins les plus exquis, et toutes les pièces de résistance. S'il disparaissait un moment, c'était pour revenir plus altéré et plus affamé. Il fut remarqué de quelques masques, qui le montrèrent à d'autres. Le domino jaune devint bientôt l'objet de la curiosité générale. Sa Majesté voulut le voir : inquiète de savoir qui il était, elle le fit suivre; il se trouva que c'était un domino commun aux Cent-Suisses, qui, s'en affublant tour-à-tour, venaient successivement se relever à ce poste.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Don regretté.

Une bonne femme étant malade, et ayant envoyé querir son curé pour la confesser, elle lui donna pour sa peine une poule qu'il prit gentiment et emporta. Quand elle fut guérie, ne se souvenant plus du don, elle demanda à sa chambrière qu'était devenue sa poule. Elle lui dit « qu'elle l'avait donnée au curé par son commandement; à quoi elle répondit : Dieu me soit en aide! Une infinité de fois que cette poule s'est perdue, je l'ai donnée au diable sans qu'il l'ait jamais prise, et, pour une seule fois que je l'ai promise au curé, il l'a emportée sur-le-champ. »

(Brantôme, *Sermens et juremens espagnols.*)

Donneurs d'avis.

Le marquis de M.... avait une femme dont la conduite ne passait pas pour la plus régulière du monde, et cela avait obligé ses parents et les personnes qui prenaient intérêt en lui à l'avertir de ce qu'on en disait dans le monde, afin qu'il pût y remédier. Toute la famille s'assemble pour cela; et après une mûre délibération, on choisit un de ceux qui composaient l'assemblée, et on le chargea de porter cette désagréable nouvelle au mari. Le gentilhomme, qui connaissait l'humeur du marquis, et qui se voyait chargé d'une fâcheuse commission, ne sachant comment s'en acquitter, s'avisa de le faire indirectement : « Monsieur, dit-il au marquis, un jour qu'il était seul avec lui, je suis dans un grand embarras. Je suis obligé d'avertir un mari de prendre garde à la conduite de sa femme, qui n'est pas la plus régulière du monde; l'intérêt que je prends en lui m'oblige en quelque manière à lui en donner avis; j'ai même ordre de le faire, et toute une famille assemblée m'a donné cette commission; cependant, comme je trouve la chose un peu délicate, et que ces sortes d'avis ne sont pas toujours bien reçus, je n'ai pas voulu encore rien faire là-dessus sans vous avoir consulté. Dites-moi ce que vous feriez si vous étiez à ma place? — C'est selon, répondit le marquis, c'est à vous à connaître l'humeur de l'homme à qui vous avez à faire; mais je sais bien ce qu'il ferait s'il était de la mienne; car pour moi je vous déclare qu'en pareil cas je répondrais par un coup de pistolet et que je brûlerais sur-le-champ la cervelle à monsieur le donneur d'avis. — Oh! puisque cela va ainsi, dit le gentilhomme, je n'ai garde de me risquer, et je rengaîne dès ce moment mon compliment. — Je crois, répondit le marquis, à vous en parler franchement, que vous prendrez le bon parti. » Ainsi ces deux messieurs, qui, sans s'expliquer davantage, s'entendaient parfaitement bien, en demeurèrent-là.

(Mme Dunoyer, *Lettres.*)

Donneur d'avis (*Amour-propre d'un*).

Un domestique disait tous les jours à son maître : « Monsieur a des valeurs dans son secrétaire et monsieur y laisse toujours la clef. Monsieur a tort : un jour, on volera monsieur. » En effet, un jour, monsieur fut volé. Il alla raconter sa mésaventure au commissaire de police, en s'accusant de n'avoir pas suffisamment écouté les avertissements de son vertueux

Scapin. Cette touchante sollicitude du domestique pour les trésors de son maître eût arraché des larmes à tout autre mortel qu'un commissaire de police. Mais le magistrat sceptique ne s'attendrit pas; bien plus, il osa soupçonner Caleb. Que dis-je! il osa le faire arrêter! il osa même le faire fouiller, et on trouva sur lui les billets de banque qui manquaient dans le secrétaire de son maître.

Voici donc quel fut le système du domestique de mon ami : « Je suis, dit-il au magistrat, une victime de l'amour-propre. J'avais prédit à mon maître qu'on le volerait; on ne le volait pas : je craignis de passer à ses yeux pour un imbécile. »

(Villemot, *La vie à Paris.*)

Dot imprévue.

M. de La Bruyère venait presque journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés et s'amusait avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Un jour, il tire un manuscrit de sa poche, et dit à Michallet : « Voulez-vous imprimer ceci? (c'étaient *les Caractères*). Je ne sais si vous y trouverez votre compte; mais, en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie. » Le libraire, plus incertain de la réussite que l'auteur, entreprit l'édition; mais à peine l'eût-il exposée en vente qu'elle fut enlevée et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux à trois cents mille francs. Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit dans la suite le mariage le plus avantageux.

(*Mémoires de l'Académie de Berlin.*)

Douceur.

Madame de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes et capable de tout exactement. Un jour, on louait sa douceur : « Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. »

(Chamfort.)

Douleur physique.

La douleur enclone l'esprit comme le courage. Elle arrache le masque à la gravité, et j'ai vu le cardinal du Perron estropié de bras et de jambes, qui demandait à changer tous ses bénéfices, toute sa science, toute sa réputation, pour la santé du curé de Bagnolet.

(Balzac.)

Droit du plus fort.

Après la mort de Ferdinand, les seigneurs espagnols, révoltés du despotisme de Ximénès, lui demandèrent hautement de quel droit il gouvernait le royaume? « En vertu du pouvoir que m'a donné le testament du feu roi. — Mais, ajoutèrent-ils, Ferdinand n'étant qu'administrateur du royaume pour la reine, n'a pu vous conférer la qualité de régent. » Ximénès les conduisit alors sur un balcon, et faisant faire en leur présence la décharge d'une forte batterie de canons qui était vis-à-vis : « Eh bien! leur répondit-il, voilà mes droits; osez-vous les contester? »

A l'époque où Napoléon forma pour son frère le royaume de Westphalie, les terres d'un petit prince se trouvant enclavées dans le nouvel État, furent prises sans cérémonie. Le hobereau, furieux, accourt à Paris, et se rend auprès du premier ministre pour qu'on lui rende sa principauté : « Cela ne dépend pas de moi, lui répondit-on, mais je vous ferai parler à l'empereur lui-même. » L'empereur, averti, commande en riant qu'on introduise le *principino* un jour de grande réception. La vue d'un tel entourage le déconcerte un peu; il se remet cependant, lorsqu'il voit Napoléon venir à lui d'un air riant : « Eh bien! dit celui-ci, prince, on prétend que vous vous plaignez. — Sire, mes États... — On peut vous en dédommager, car vous les rendre est impossible; voyez si un commandement supérieur dans l'armée, un comté, un duché en Italie, vous indemniserait. — Je veux mes États. — Ah! vous voulez agir en roi.... Eh bien, faisons la guerre. Vous fournissez, je crois, trois hommes à la confédération du Rhin (1). »

(*Choix d'anecdotes.*)

(1) Qu'on nous permette de rappeler ici, en guise de contre-partie, l'anecdote du meunier de Sans-Souci, popularisée par le joli conte d'Andrieux. Il est vrai que le grand Frédéric, tout en *respectant un moulin*, ne se faisait pas plus faute que Napoléon de *voler une province*. V. aussi l'anecdote suivante, qui est tout-à-fait le sujet du *Meunier sans souci*.

Droit (*Respect du*).

Il y a à Fontainebleau une grande marque de la bonté de Henri IV. On voit dans un des jardins une maison qui avance dedans et y fait un coude. C'est qu'un particulier ne voulut jamais la lui vendre, quoiqu'il lui en offrît beaucoup plus qu'elle ne valait.

(Tallemant des Réaux.)

Doute prudent.

Un gazetier mit dans sa gazette : « Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

(Chamfort.)

Droit au fait.

Les Américains sont si curieux et si questionneurs que le docteur Franklin, lorsqu'il voyageait dans son pays, et qu'il était embarrassé sur la route qu'il devait tenir, avait coutume, pour abréger le temps, de dire aux personnes auxquelles il s'adressait : « Mon nom est Franklin, je suis imprimeur de mon état; je viens de tel endroit, je vais à tel autre; quel chemin faut-il que je prenne ? »

(*Frankliniana.*)

Duel.

Regnier le satirique, mal satisfait de Maynard, le vint appeler en duel qu'il était encore au lit. Maynard en fut si surpris et si éperdu, qu'il ne pouvait trouver par où mettre son haut-de-chausses. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodève de les venir séparer quand ils seraient sur le pré. Les voilà au rendez-vous. Le comte s'était caché. Maynard allongeait tant qu'il pouvait : tantôt il soutenait qu'une épée était plus courte que l'autre; il fut une heure à faire tirer ses bottes; les chaussons étaient trop étroits. Le comte riait comme un fou. Enfin le comte paraît; Maynard pourtant ne put dissimuler : il dit à Regnier qu'il lui demandait pardon; mais au comte, il lui fit des reproches, et lui dit que, pour peu qu'ils eussent été gens de cœur, ils eussent eu le loisir de se couper cent fois la gorge.

(Tallemant des Réaux.)

J'ai ouï dire qu'un homme de la cour, n'étant pas satisfait du président de Chevry et s'en plaignant assez haut, il le tira à part, et lui dit : « Monsieur, si vous n'êtes pas content, je vous satisferai seul à seul quand il vous plaira. » L'autre fut un peu surpris; mais, à quelques jours de là, n'ayant pu avoir plus de contentement que par le passé, il voulut voir ce que ce fou avait dans le ventre, et l'ayant rencontré seul, il lui demanda s'il se souvenait qu'il lui avait promis de le satisfaire par les voies d'honneur. Le président lui répondit en riant : « Mon brave, vous deviez me prendre au mot, cette humeur-là m'est passée; mais si vous voulez vous battre, allez vous-en arracher un poil de la barbe de Bouteville (1), il vous en fera passer votre envie. »

(Tallemant des Réaux.)

Jamais homme ne fut si facile à croire ce qu'on lui disait que La Fontaine; témoin son aventure avec Poignan, ancien capitaine de dragons, retiré à Château-Thierry. Tout le temps que Poignan n'était pas au cabaret, il le passait, sans être galant, auprès de Mme de La Fontaine, qui de son côté était d'une conduite irréprochable. On en fit cependant de mauvais rapports à La Fontaine, et on lui dit qu'il était déshonoré s'il ne se battait avec Poignan. Il le crut. Un jour d'été il va chez lui à quatre heures du matin, le presse de s'habiller et de le suivre avec son épée. Poignan le suit, sans savoir où ni pourquoi. Quand ils furent hors de la ville, La Fontaine lui dit : « Je veux me battre contre toi, on me l'a conseillé, » et après lui en avoir expliqué le sujet, il mit l'épée à la main. Poignan tire à l'instant la sienne, et d'un coup, ayant fait sauter celle de La Fontaine à dix pas, il le ramena chez lui, où la réconciliation se fit en déjeunant.

(*Remède contre l'ennui.*)

---

(1) Le fameux duelliste.

Pendant la guerre de Prusse, deux officiers de l'armée de Gustave-Adolphe, Tott et Wrangel, se provoquèrent en duel. Gustave-Adolphe avait défendu les combats singuliers sous peine de mort. Les deux adversaires, rendus sur le terrain, furent très-étonnés d'y trouver un adjudant du roi avec une compagnie de soldats. « Vous savez, leur dit-il, que le duel est défendu sous peine de mort par Sa Majesté, et pourtant vous avez la témérité d'enfreindre la loi. Le roi ne veut pas vous empêcher de suivre votre humeur batailleuse; mais afin de faire un exemple utile à l'armée, celui de vous qui survivra à ce duel sera immédiatement puni selon la loi. C'est pourquoi l'exécuteur des hautes œuvres nous accompagne. » Cet homme s'avança en effet en grande tenue, et se plaça aux côtés de Tott et de Wrangel. Le duel n'eut pas lieu.

(André Fryxell, *Hist. de Gustave-Adolphe.*)

Deux sénateurs prirent querelle sur la prééminence du Tasse sur l'Arioste; celui qui tenait pour l'Arioste (1), reçut un bon coup d'épée dont il mourut. J'allai le voir dans ses derniers moments. « Est-il possible, me dit-il, qu'il faille périr dans la force de l'âge pour l'Arioste, que je n'ai jamais lu! Et quand je l'aurais lu, je n'y aurais rien compris; car je ne suis qu'un sot. »

(Le pape Benoît XIV.)

Il est arrivé au camp une aventure extraordinaire. M. Bignon de Blanzy, jeune homme, conseiller au parlement, y passait à cheval; deux hommes qui ne se connaissaient point le regardaient: l'un dit qu'il se tenait mal à cheval, l'autre nia la chose; de mot à autre ils se querellèrent, se battirent, et l'un d'eux fut tué. Voilà un beau sujet!

(Barbier, *Journal.*)

Sortant du bois de Boulogne, où les gens comme il faut venaient d'assister à un duel sans résultat fâcheux pour les adversaires, Sophie Arnould dit en montant en voiture : « Ils m'ont fait un mal horrible! D'honneur je n'y reviendrais pas, quand je serais sûre qu'ils se tueraient tous les deux. »

(Ch. Maurice, *Hist. anecd. du théâtre et de la littér.*)

Dans la ville de Lille on avait une bonne troupe d'acteurs; les jeunes lieutenants et sous-lieutenants de la garnison se rendaient de si bonne heure et si assidûment à la comédie que les capitaines et les officiers supérieurs ne trouvaient souvent plus de places aux premières loges en y arrivant.

Le lieutenant de roi de la place de Lille, instruit de ce qui se passait, prit, contre sa coutume, une mesure peu réfléchie: il défendit aux lieutenants et sous-lieutenants de se placer dans les premières loges avant la fin du premier acte du spectacle. Un pareil ordre étonna et mécontenta tout le monde. Les capitaines de la garnison convinrent tous, pour consoler leurs jeunes camarades, de partager leur sort et de ne point prendre les places qu'on défendait à ceux-ci d'occuper.

Étant depuis quelques jours à la campagne, j'ignorais totalement et l'ordre donné et l'effet qu'il avait produit. J'arrive à Lille à l'heure où le spectacle allait commencer; j'entre dans une première loge, un peu surpris de la trouver vide, ainsi que toutes celles du même rang. Ma surprise augmente en voyant des chapeaux sur toutes les chaises de ces loges. C'étaient ceux des lieutenants et sous-lieutenants, qui, pour éluder l'ordre, faisaient ainsi retenir leurs places.

Comme la loge où j'entrai était large, j'avançai une chaise entre deux de celles qui étaient sur le devant, et je m'assis, toujours fort surpris du vide de cette première enceinte tandis que tout le reste de la salle était rempli.

Autre étonnement! Dès que le premier acte est joué, toutes les portes des premières loges s'ouvrent, et une foule d'officiers y entrent.

L'un d'eux, M. de la Villeneuve, lieutenant des chasseurs dans le régiment Dauphin-infanterie, prend place à côté de moi, et me dit : « Monsieur, vous avez fait tomber mon chapeau qui était sur la chaise. » En effet, sans y prendre garde, je l'avais fait tomber en m'asseyant. Je lui fis une excuse polie; mais il me ré-

(1) Il s'appelait, dit-on, le comte de Gricci.

pondit, avec une humeur inconcevable, qu'une telle impertinence ne se réparait pas par une mauvaise excuse. Je lui répliquai qu'après le spectacle il aurait une explication sérieuse et peut-être moins satisfaisante pour lui.

Nous étant ainsi entendus, il garda le silence; mais, comme il était jeune et impatient, il ne put attendre la fin de la représentation. Après la première pièce, il se leva et me fit signe de le suivre. Au moment où je sortais, un jeune lieutenant de mon régiment, le comte d'Assas, qui se trouvait derrière moi et qui voulait ma place si je ne rentrais pas, me dit, en me répétant ces vers d'un opéra-comique qu'on jouait : « Ségur, tu t'en vas,

« Pour ne revenir jamais, pour ne revenir jamais. »

« Tu te trompes peut-être, » lui répondis-je.

Dès que j'eus rejoint, au bas de l'escalier, mon lieutenant tapageur, nous sortîmes ensemble de la salle, et lorsque nous fûmes sur la place d'armes, comme réellement il avait le cœur aussi bon que l'esprit vif et léger, il me dit après quelques moments de rêverie : « En vérité, nous sommes de grands fous! Nous allons nous couper la gorge pour une bagatelle qui n'en vaut pas assurément la peine, pour un chapeau tombé! — Cette réflexion est juste, lui dis-je, mais un peu trop tardive. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître; le vin est tiré, il faut le boire. — Comment vous voudrez, répliqua-t-il; sortons donc de la ville. — Non lui dis-je; il est tard, et celui de nous deux qui sera blessé ne doit pas rester seul sans secours dans un champ. Allons nous battre sur un bastion. » Il me fit observer que c'était sévèrement défendu et sous des peines graves. « Bon! repris-je, qu'importe la défense? En fait de folies, les plus courtes sont les meilleures; ce sera bientôt fait. Marchons. »

Arrivés dans l'intérieur d'un bastion, nous quittâmes nos habits et nous tirâmes nos épées. Comme mon adversaire était ardent et leste, il s'élança sur moi, par un seul bond, si promptement que je n'eus pas le temps de parer; je me sentis le côté frappé. Heureusement, par impétuosité il avait manqué mon corps, et c'était la garde de son glaive qui m'avait touché. » Ma foi! dis-je en moi-même, d'Assas a pensé prédire juste. »

Je chargeai à mon tour mon adversaire, et lui donnai, en plongeant, un coup d'épée; la pointe pénétra dans son corps et s'arrêta sur un os. Il voulait continuer, mais la douleur l'empêchait de se tenir ferme sur ses jambes, ce qui me donnait trop d'avantage. Je lui proposai de cesser le combat; il y consentit et accepta mon bras pour marcher.

Nous rentrâmes dans la ville; à la lueur d'un reverbère je le vis inondé de sang, et je réfléchis tristement sur la cruauté de nos préjugés. Bientôt nous trouvâmes un fiacre; je l'y fis monter avec assez de peine, et je voulus y prendre place à côté de lui; mais il le refusa absolument.

Attribuant ce refus à un ressentiment prolongé, je lui en montrai ma surprise. « Vous me jugez mal, me dit-il; je suis étourdi, un peu bizarre, passablement entêté même, mais je suis bien loin de vous en vouloir; au contraire, je veux me punir plus que vous ne l'avez fait. Tout le tort est de mon côté; je vous ai provoqué sans raison, et j'exige, quand ce ne serait même que pour dix minutes, que vous alliez reprendre à la comédie la maudite place qui a été le sujet de notre dispute. Après cela vous viendrez me soigner si vous le voulez; j'en serai honoré et ravi; autrement, j'y suis décidé, nous ne nous reverrons plus. » J'eus beau lui dire que je ne pouvais le laisser seul dans l'état où il était, ignorant si sa blessure était mortelle ou non; il ferma la portière et me donna son adresse.

Pour le satisfaire, j'allai à la comédie; je repris à d'Assas ma place, en lui racontant mon aventure et en lui rappelant la belle prédiction qu'il m'avait faite sans s'en douter et dont il parut tout attristé. Un quart d'heure après, j'allai chez mon lieutenant blessé, que je trouvai très-souffrant, mais sans danger. Au bout de trois semaines il fut guéri.

(Ségur, *Mémoires.*)

Le chevalier de Sabran étant allé avec son ami M. de la Trémouille, assister aux états de Bretagne, y fut tué. Un Breton, grand duelliste, fit ce coup. On racontait que ce Breton ayant blessé mortellement quelqu'un avec qui il se battit en duel,

le mourant lui dit : « Vous êtes un si brave homme que je vous fais mon légataire universel. J'ai 24,000 livres dans ma cassette; cette somme est à vous. » Le chevalier de Sabran ayant entendu ce propos, dit en plaisantant : « Oh! pour le coup, celui-là ne me tuera pas, car je n'ai pas à disposer de pareille somme! » Le Breton se crut offensé, et demanda raison. Deux jours après, M. de Sabran était tué.

(Marquis d'Argenson, *Mémoires.*)

Après quelques mois de séjour à Paris, j'allais m'en éloigner, lorsqu'un homme qui m'était fort attaché me proposa d'aller voir je ne sais quelle pièce où tout le monde courait, à un théâtre des boulevards : il m'offrit une place dans une loge, avec une femme qu'il aimait éperdûment, qui en était assez digne par les charmes de sa personne, auxquels ne répondaient pas trop son esprit et son cœur. Quoi qu'il en soit, j'accepte la proposition, et nous voilà établis. Un moment après, la loge voisine s'ouvre; deux hommes et deux femmes que je ne connaissais point y entrent. Un d'eux se livre à des rires immodérés, se permet à haute voix les observations les plus séveres sur les femmes sans mœurs et sans principes, qui, disait-il, étaient les fléaux de la société, et qui, après avoir mérité d'en être bannies, venaient se réfugier à Paris dans des couvents dont elles étaient l'opprobre, après avoir été celui du monde. Placé tres-près de ce moraliste, je pris la liberté de l'inviter à parler plus bas : il s'y prêta d'assez bonne grâce, et je crus que c'était une affaire finie; mais, étant sorti dans l'entr'acte, je fus fort surpris, en rentrant, lorsque le comte du Touceville me dit qu'il aurait besoin de moi après le spectacle, étant obligé de corriger l'impertinence de ce monsieur, qui venait de l'insulter grièvement. Après ce peu de mots, il me quitta un instant, laissant la belle éplorée sous ma protection, pour ordonner à son chasseur d'aller chercher son épée.

Le spectacle fini, nous mîmes la dame en carrosse : je lui dois la justice qu'elle était consternée d'être l'Hélène du combat. Elle m'apprit succinctement que cet Hector étant un hobereau de province qui, dans la sienne, avait été fort amoureux d'elle, et que, suivant l'usage, elle nie avoir autrement connu qu'en tout bien et tout honneur.

Quoi qu'il en soit, il y avait un terrain immense, profondément creusé en tous sens, derrière le boulevard du Temple; l'adversaire nous informa (ce fut l'expression de bon goût dont il se servit) qu'on pouvait *en découdre* là fort à son aise. Il demanda dix minutes pour entrer chez *un ami*, dans le voisinage, dont il obtiendrait une épée. M. du Touceville s'approcha de lui pour savoir avec qui il avait l'honneur de se mesurer.

Cet aimable homme n'ayant point amené de témoin, je lui en fis l'observation; sa réponse, d'un ton de capitaine, fut qu'il n'en prenait jamais, qu'il avait eu vingt affaires dans sa vie sans y impliquer personne, et qu'il me ferait voir bientôt à moi-même, si cela me convenait, qu'on pouvait se battre sans témoins. Il dit, et s'éloignant de nous à toute course, il a la bonté de nous prévenir qu'il reviendra bientôt. Alors du Touceville dit, du ton presque solennel du drame : « Ce homme est mort, et voilà son tombeau. » Il me montrait, à quelques pas de nous, un précipice de quatre-vingts ou cent pieds de profondeur.

L'impertinent ne se fit point attendre; il revint ayant sous son bras une épée d'une longueur prohibée très-certainement par l'honneur et les ordonnances. Le comte du Touceville m'empêchant d'entrer dans aucune conversation, se déshabilla avec la promptitude de l'éclair, montrant sa poitrine à son antagoniste, qui en fit autant. Il faisait assez clair, mais, sous prétexte de mieux voir, mon ami le conduisit insensiblement vers cet abime dont j'ai parlé. C'est à quelques pieds de ses bords que commença un combat aussi acharné, aussi adroit qu'on en puisse imaginer; mais faisant une *volte* avec une grande agilité, du Touceville l'adossa sur le rebord, et, semblant n'avoir attendu que ce moment, lui enfonça dans le sein son épée jusqu'à la garde : le saisissant alors des deux mains, avec la fureur d'un lion affamé, il enleva pour ainsi dire de terre son adversaire, et le précipita!... J'avoue que je fus glacé d'effroi, et que je ne pus réprimer un cri, en le voyant tomber dans ce gouffre, avec cette épée dont il était transpercé : « Eloignons-nous, me dit le vainqueur, il

n'a pas besoin de secours. » Saisissant l'épée que l'inconnu avait laissé tomber de sa main défaillante, il ajouta : « Voici une mauvaise soirée et un mauvais troc pour lui : allons-nous-en. »

J'étais bien de cet avis-là, mais pour un empire je n'aurais pu m'éloigner sans lui envoyer du secours, tout persuadé que j'étais qu'il était superflu. Du Touceville marchait dans une rêverie sombre. A cette férocité des armes avait succédé un état d'abattement et presque de regret; je le soutenais, il pouvait à peine marcher jusqu'au fiacre où je le conduisis. Je l'y laissai pour courir à un corps de garde du guet; j'avertis le sergent, que je tirai à l'écart, après lui avoir glissé quelque argent dans la main, que j'avais entendu des cris plaintifs à l'endroit que j'indiquai.

J'ai su l'inutilité de cette démarche, et que le malheureux, qui l'avait mérité, était bien mort.

(Comte de Tilly, *Souvenirs.*)

Beaumarchais s'était laissé maltraiter par le duc de Chaulnes, sans se battre avec lui. A quelque temps de là il reçoit un défi de M. de la Blache :

« Allons donc ! répondit-il ; j'ai refusé mieux ! » (*Beaumarchaisiana.*)

Le prince de Ligne se trouvant à Versailles, des gentilshommes, ses amis, se prirent de querelle et résolurent de vider leur différend par les armes; mais, pour ne point avoir affaire ensuite à la Justice, ils décidèrent d'aller se battre hors de France. Le prince était propriétaire du château de Belœil dans le Hainaut autrichien ; il offrit à ces messieurs de prendre son parc pour terrain de rencontre. La proposition fut acceptée ; on partit. L'un des témoins, en arrivant, se fit conduire à l'intendant, et lui remit un billet ainsi conçu : « Maître Hubert, vous recevrez à Belœil six gentilshommes français venant de ma part. Vous les traiterez au mieux. Que l'on prépare, au débotté, à dîner pour *six*, et le lendemain à déjeuner pour *cinq*. LE PRINCE DE LIGNE. »

(Comte de Mercy-Argenteau, *Souvenirs.*)

Un jour, le chevalier de St-Georges trouve sur son chemin un maître d'armes qui se donne les gants d'être impertinent et qui finit par demander au chevalier où il perche.

« Sous l'arche Marion, répond Saint-Georges. Si le cœur vous en dit, j'y serai demain matin à six heures... »

Le maître d'armes le regarde d'un air effaré : Saint-Georges ne sourcille pas ; il s'agit donc d'une provocation sérieuse. — A l'heure indiquée, le maître d'armes arrive et Saint-Georges le reçoit un fleuret à la main. Ils se mettent en garde. Du premier coup, le chevalier envoie en l'air l'arme de son adversaire. Et comme celui-ci paraît vouloir une leçon plus complète, il fait signe à un nègre de taille gigantesque, qui accourt avec une brassée de fleurets.

« A quoi bon tout ceci? dit le maître d'armes, les yeux écarquillés.

— Ce n'est à autre fin que de vous apprendre à vivre... »

Et Saint-Georges s'amuse à lui casser sur le corps tout le faisceau de fleurets.

(Colombey, *Histoire anecdotique du duel.*)

M. de Buzançois et le prince de Nassau s'étant battus, on disait que le premier, quoique forte épée, avait fait beaucoup de façons avant de s'y déterminer. « C'est que, dit mademoiselle Arnould, les grand talents se font toujours prier. »

(*Grimmiana.*)

Un duel sérieux s'est accompli dans la journée (27 mai 1834) entre Damoreau et M. Manuel. Trois reprises, en différents lieux, ont été nécessaires à la satisfaction des deux parties, et, sans la très-heureuse intervention d'une pièce de cent sous, l'acteur aurait reçu dans l'aine un coup d'épée qui a laissé sa marque sur cet heureux bouclier. — A cette occasion Perpignan, toujours peu fourni d'écus, a dit ce mot drôle : « A la place de Damoreau, j'aurais été blessé. »

(Ch. Maurice, *Hist. anecd. du th.*)

Signol avait déjà fait représenter un gros drame, et ce succès inespéré l'avait jeté dans un tel contentement de soi-

même, qu'il en oubliait les plus nécessaires conditions de la vie à l'usage ordinaire de tous les hommes bien élevés. Bref, il était insupportable, et — le malheureux ! — il en fut cruellement châtié.

Un soir, comme il arrivait au Théâtre-Italien, dans l'entr'acte il voit une stalle inoccupée, et s'y installe sans façon. L'instant d'après, quand chacun fut revenu à sa place, paraît l'officier de service au théâtre, et très-poliment il redemande sa place à M. Signol. Signol répond qu'il se moque de l'officier (un jeune officier de la garde royale), et le frappe au visage. Entendez-vous, il frappe au visage ce jeune homme qu'il n'avait jamais vu !

Après quoi, il s'en va, laissant sa carte. Le jeune homme s'assied tranquillement dans sa stalle, et à la fin de la pièce il fait son rapport en ces termes : « Rien de nouveau ; seulement l'officier de garde a reçu un soufflet. » A quoi le colonel répondit en marge du rapport : « Je donne à l'officier de garde un jour de congé pour après-demain. »

Le surlendemain, à la porte de Signol s'arrête une calèche à quatre chevaux et conduite à la Daumont par un groom en grande livrée. Les deux témoins de l'officier insulté font monter M. Signol et ses témoins dans cette brillante voiture; eux-mêmes ils suivent dans un équipage plus modeste. On fut bien vite à Vincennes, dans la forêt. M. Signol n'était pas gauche à tenir une épée ; c'était la première fois que se battait le jeune homme insulté. Le combat ne dura pas dix minutes : Signol fut tué d'un coup d'épée en plein cœur.

(Jules Janin, *Débats*.)

On parlait, chez l'archevêque de Paris, des variations de la jurisprudence à l'endroit du duel.

« Mais enfin, monseigneur, dit M. Olivier, évêque d'Evreux, à monseigneur Affre, si l'on vous donnait un soufflet, que feriez-vous ?

— Monseigneur, répondit l'archevêque, je sais bien ce que je devrais faire, mais je ne sais pas ce que je ferais. »

(Colombey, *Histoire anecdotique du duel*.)

— Deux officiers anglais entrent dans un café et s'asseyent à une table, non loin d'un sec et long personnage, à l'air grave et rébarbatif, qui fume un cigare en regardant attentivement autour de lui.

A peine nos deux Anglais sont-ils installés devant une tasse de thé, que la conversation tombe sur un nain célèbre.

« Il doit arriver incessamment, » fait observer l'un d'eux.

A ces mots, le grave étranger ouvre la bouche, et dit en mauvais anglais, avec le plus grand flegme :

« J'arrive, tu arrives, il arrive, nous arrivons, vous arrivez, ils arrivent. »

L'Anglais, stupéfait, s'approcha vivement de l'étanger en lui disant :

« Est-ce à moi que vous parlez, monsieur?

— Je parle, répond l'étranger, tu parles, il parle, nous parlons, vous parlez, ils parlent.

— Laissez donc cet homme, dit l'autre Anglais à son ami, il est fou.

— Je suis fou, tu es fou, il est fou, nous sommes fous, vous êtes fous, ils sont fous.

— C'en est trop ! s'écrie l'Anglais hors de lui ; il ne sera pas dit que vous vous moquerez ainsi d'un militaire ! J'espère que vous maniez l'épée aussi bien que l'insulte...

— Je manie, tu manies, il manie, nous manions, vous maniez, ils manient...

— Sortez, monsieur !

— Je sors, tu sors, il sort, nous sortons, vous sortez, ils sortent, » dit l'étranger avec le même flegme imperturbable et en se levant.

En sortant du café, nos hommes se trouvent dans une impasse faiblement éclairée. L'officier insulté dégaîne, tandis que son ami tend son épée à l'étranger.

Les fers se croisent.

« Parez celle-là, crie l'Anglais, que le sang froid de son adversaire exaspère de plus en plus.

— Je pare, répond l'étranger, tu pares, il pare, nous parons, vous parez, ils parent.

— Si je pouvais vous clouer la langue au palais ! hurle l'Anglais.

— Je cloue, tu cloues, il cloue, nous clouons, vous clouez, ils clouent. »

Et, en disant ces mots, il lie l'arme de son adversaire, et la lance contre le mur. Puis il sort un cigare, et l'allume tranquillement.

L'Anglais, désarmé, reste bouche béante, comme frappé de la foudre. Son ami s'approche :

« Je vois que vous êtes un gentleman, dit-il à l'étranger, et...

— Je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont...

— Mais, enfin, vous expliquerez-vous?...

— J'explique, tu... »

Puis en allemand :

« Comprenez-vous la langue de Gœthe?

— Oui.

— Eh bien, messieurs, je vous apprendrai que j'étudie l'anglais, et que mon professeur m'a conseillé, comme exercice très-utile, de conjuguer les verbes. J'ai pris alors la résolution de ne jamais entendre un verbe anglais sans le conjuguer.

— Et c'est pour cela que...

— Oui, c'est pour cela... »

Nos trois hommes partent d'un grand grand éclat de rire, et s'en vont dîner dans Regent street.

Un Gascon, racontant un duel qu'il avait eu avec un autre Gascon, disait que s'ils n'étaient pas morts tous les deux, ils ne le devaient qu'à leur extrême adresse, vu, que s'étant couchés tous les deux en joue, sa balle était entrée dans le canon du pistolet de son adversaire, et la balle de son adversaire dans le canon du sien.

(*Potieriana.*)

Duel au choléra.

Un journal du Kentucky parle en ces termes d'un duel d'un nouveau genre qui a failli avoir lieu dans la ville d'Owensburg : Un jeune homme, nommé Tracy, mécontent des assiduités d'un monsieur Spright auprès de sa sœur, et ayant vainement cherché plusieurs fois à l'éloigner, prit le parti de lui envoyer un cartel. M. Spright se souciait médiocrement de se couper la gorge avec le frère de celle qu'il aimait : vainqueur ou vaincu, l'affaire devait avoir pour lui un triste dénoûment. Réfléchissant cependant qu'il avait le choix des armes, il se décida à accepter le cartel, et, le jour du combat venu, il alla au rendez-vous avec ses armes. Son adversaire y était déjà avec deux témoins, qui tenaient, l'un une boite de pistolets, l'autre de solides épées.

Le choléra sévissait alors avec vigueur dans la ville d'Owensburg. M. Spright jeta un regard dédaigneux sur les rapières et revolvers, et, découvrant une sorte de petit coffre, il exposa à la vue des spectateurs une magnifique salade de concombres dont il avait fait deux parts égales, et une douzaine de pommes vertes :

« Voilà mes armes, s'écria-t-il triomphalement : le choléra sévit ; l'un de nous mourra sûrement après avoir fait ce déjeuner. Asseyez-vous là, monsieur, et croisez la fouchette ; en garde ! »

Mais son adversaire, si brave lorsqu'il ne s'agissait que d'épées et de pistolets, se prit à trembler de tous ses membres. Les témoins s'abouchèrent, et ils convinrent d'un commun accord qu'un duel aussi meurtrier n'aurait pas lieu. L'affaire fut donc arrangée à l'amiable, et l'intrépide Spright continua ses visites à la sœur de Tracy.

(Colombey, *Hist. anecd. du duel.*)

Duel au poison.

Cagliostro, ayant dit que le premier médecin d'une grande souveraine était le plus grand charlatan de l'empire, en reçut un cartel : « Ce n'est pas ainsi que je me bats, dit Cagliostro : tenez, voici une pilule empoisonnée ; elle est petite, mais bonne ; vous l'avalerez, et vous ferez descendre, si vous le pouvez, l'antidote dans votre estomac. Vous me donnerez en même temps une pilule diabolique, telle enfin que vous l'imaginerez ; je saurai la combattre dans mes intestins, sans qu'il y paraisse : celui qui ne crèvera point sera le vainqueur de l'autre. »

(Mercier, *Tableau de Paris.*)

Duels de femmes.

On dit qu'il va venir du Bas-Languedoc au parlement de Toulouse un assez plaisant procès, pourvu qu'on ne l'accommode pas en chemin : c'est un duel de femmes. Une dame de Beaucaire ayant trouvé dans une assemblée une fille de condition qui avait été autrefois la maîtresse de son mari, et qu'elle soupçonnait peut-être de l'être encore, lui dit des choses si piquantes, que la demoiselle, qui n'était pas d'une humeur endurante, après lui avoir répondu quelque duretés, lui jeta un chandelier à la tête. Comme tout le

monde était occupé au jeu, on n'avait pas fait d'abord toute l'attention qu'on aurait dû à cette querelle; mais dès qu'on s'aperçut qu'on la poussait au delà de l'invective, on fit ce qu'on put pour la terminer. Le coup de chandelier n'avait porté que contre une muraille, et par conséquent avait fait moins de mal que de peur; ainsi on obligea les dames à s'embrasser, et l'on crut que cela serait fini; mais on se trompa, car la demoiselle serra la main de son ennemie pendant qu'on les raccommodait, et dès le lendemain matin lui envoya un cartel en ces termes :

« Si vous voulez avoir raison du coup de chandelier d'hier au soir, vous n'avez qu'à vous rendre sur les dix heures au jardin de...; vous m'y trouverez avec deux épées, et je serai fort aise que vous me donniez satisfaction sur tout ce que vous m'avez dit d'injurieux. Mais surtout venez seule, et ne parlez de ceci à personne; car il serait dangereux d'embrasser des hommes dans une querelle que nous pourrons vider tête-à-tête, pourvu que vous soyez de mon humeur. Je vous attends. »

La dame n'eut garde de manquer au rendez-vous : la demoiselle lui donna le choix des deux épées; et après avoir bien fermé la porte du jardin en dedans, elles commencèrent leur combat avec l'adresse que peuvent avoir deux dames plus accoutumées à l'exercice de la quenouille qu'à celui de l'épée. Elles se chamaillèrent fort longtemps, et firent tant de bruit qu'on les entendit d'un jardin qui était tout auprès; on crut que c'étaient deux hommes qui étaient aux prises, et l'on courut d'abord pour les séparer. Comme nos deux dames avaient eu la précaution de se barricader, il fallut rompre la porte et l'on craignait que le retardement ne fût funeste aux combattants. Enfin on entra, et on fut bien étonné de voir deux femmes qui se portaient des bottes à tort à travers : la chaleur du combat les avait empêchées de sentir leurs blessures; mais dès qu'on les eut désarmées, et qu'elles virent couler leur sang, elles tombèrent toutes deux évanouies. On les emporta chez elles, et l'on trouva que la femme avait un coup d'épée dans le sein gauche, et la demoiselle un dans la cuisse. Elles ont été toutes deux très-mal; et pendant qu'on travaillait à leur guérison, les parents ont fait, de part et d'autre, de grandes procédures.

(Mme Dunoyer, *Lettres historiques et galantes.*)

La marquise de Nesle, qui est fille du duc de Mazarin, et la marquise de Polignac, sa belle-sœur, pour quelque jalousie qu'elles avaient l'une de l'autre au sujet du marquis d'Alincourt, second fils du duc de Villeroy, se donnèrent rendez-vous au Pré aux Clercs, du côté des Invalides, où, étant descendues de carrosse, elles firent arrêter leurs gens; puis, s'étant éloignées à grands pas, elles s'assirent sur l'herbe, où, après s'être querellées et s'être chargées d'injuress, elles se levèrent en furie, et tirèrent de leur poche chacune un couteau dont elles s'étaient pourvues, et s'en donnèrent quelques coups, et se seraient peut-être entre-tuées si leurs domestiques, qui les virent dans cette querelle, n'étaient accourus et ne les avaient séparées. La marquise de Nesle fut blessée au-dessous du sein, et la marquise de Polignac au visage et en quelques autres endroits; puis elles remontèrent en carrosse pour se faire guérir de leurs blessures. Elles eurent ensuite ordre, de la part du Roi, de se retirer l'une et l'autre en quelqu'une de leurs maisons de campagne.

(Buvat, *Journal de la Régence.*)

Sur le théâtre, la Beaupré et une jeune comédienne (1) se dirent leurs vérités. « Eh bien! dit la Beaupré, je vois bien, mademoiselle, que vous voulez me voir l'épée à la main. » Et, en disant cela c'était à la farce, elle va querir deux épées point épointées. La fille en prit une, croyant badiner. La Beaupré, en colère, la blessa au cou, et l'eût tuée si l'on n'y eût couru.

(Tallemant des Réaux.)

Au dix-huitième siècle, mesdemoiselles Théodore, danseuse célèbre, et Beaumesnil, cantatrice, toutes deux de l'Opéra, arrangèrent une rencontre à la porte Maillot pour une rivalité d'amour.

(1) Sauval nous apprend qu'elle s'appelait Catherine des Urlis.

Elles allèrent au rendez-vous chacune dans sa voiture, vêtues en amazones, et ayant pour témoins, la première : mesdemoiselles Fel et Charmoy ; la seconde : mesdemoiselles Geslin et Guimard. L'affaire devait avoir lieu au pistolet. Au moment où elles s'apprêtaient à commencer, Rey, basse-taille du même théâtre, les rencontre et épuise son éloquence pour les calmer. Toutes ses représentations sont inutiles. Les deux rivales s'emparent des armes et s'ajustent. Mais Rey avait eu soin, en leur parlant, de déposer les pistolets sur un gazon humide; ils firent long feu, et il ne resta plus qu'à s'embrasser.

En 1820, deux danseuses renouvelèrent ce beau spectacle, en se battant derrière le rideau, avec deux fleurets mouchetés, mais non sans une ardeur qui pouvait devenir quelque peu meurtrière. Il s'agissait d'un riche comte suédois, ou plutôt de son chien, dont nos deux coryphées se disputaient le collier en or.

Au dernier bal de l'Opéra, deux courtisanes, Rosalie et Sainte-Marie, se sont prises de propos : les injures, les invectives, ou les vérités dures, ce qui est à peu près synonyme entre ces demoiselles, ont été prodiguées. Rosalie fut obligée de céder le champ de bataille à son adversaire; elle se retira, étouffant de rage et dévorée de la soif de se venger. Le lendemain, un jeune homme se présente chez Sainte-Marie, qui était encore couchée : la femme de chambre refusa la porte; il insista. Enfin il pénètre dans la chambre où la belle reposait dans les bras de Morphée. Alors il ferme les verroux, il ouvre les rideaux avec fracas et se fait reconnaître. C'était Rosalie elle-même qui venait demander raison à son adversaire. Elle tire deux pistolets et les présente à Sainte-Marie, qui, à peine éveillée, saute de son lit en chemise et tombe aux pieds de Rosalie pour lui demander grâce. Celle-ci offre l'arme blanche, également refusée. Rosalie, après avoir traité sa rivale de poltronne, tire une grosse poignée de verges qu'elle avait cachée sous sa redingote, oblige Sainte-Marie à se trousser elle-même, la fustige jusqu'au sang, et se retire satisfaite de sa vengeance.

(*Correspondance secrète.*)

Duel improvisé.

M. le colonel D....., aujourd'hui major général, gouverneur militaire d'une province des Pays-Bas, venait, en 1814, de donner sa démission de colonel du 16e de chasseurs (régiment français). Se promenant à cheval, aux environs de Strasbourg, absorbé par les réflexions que faisaient naître en lui les événements qui venaient de bouleverser l'empire, il se tenait, quoiqu'il fût fort beau cavalier, dans une attitude qui n'annonçait nullement en lui une de ces *vieilles moustaches* qui avaient soumis l'Europe. Passant devant un groupe d'officiers prussiens, l'un d'eux, vrai gascon de la Germanie, dit à ses camarades : « Je fais le pari que je vais dire à ce Français qu'il est un j... f....., qu'il ne détourne pas la tête, et qu'il continue de cheminer. » Le pari fut accepté, et l'enjeu un bon dîner à l'hôtel du Saint-Esprit. Le jeune fanfaron s'avance vers M. D....., et lui dit : « J'ai parié, monsieur, que vous étiez un j... f..... — Vous avez perdu, » répondit fort tranquillement le colonel démissionnaire, et, descendant de cheval, il s'avança vers l'un des officiers, lui demanda son épée, que celui lui remit en le regardant avec un air d'étonnement, et se mit en garde. Il n'y avait pas à reculer : le Prussien croise le fer et tombe mortellement blessé. Le colonel D..... regarde alors fièrement les autres officiers, qui ne donnaient aucun signe d'hostilité, remonte sur son cheval et continue son chemin avec le plus grand sang-froid, et même sans regarder derrière lui.

(*Chronique indiscr. du XIXe siècle.* 1825.)

Duels pour rire.

Un critique célèbre s'était rendu sur le terrain. Quelques gouttes d'eau vinrent à tomber; il ouvrit tranquillement un parapluie dont il avait avait eu soin de se munir, et comme on se récriait :

« Permettez, dit-il avec flegme; c'est bien assez de risquer sa peau sans risquer un rhume. »

Un autre, aussi célèbre que le précédent, se trouvait dans la même situation. Quoiqu'il ne fût rien moins que brave, on lui avait persuadé qu'il ne pouvait reculer sans déshonneur, en lui glissant d'ailleurs tout bas à l'oreille qu'il n'avait

rien à craindre, que c'était un duel pour la forme, et que son adversaire s'arrangerait pour le manquer. Rassuré par ces confidences, le critique se rend bravement au bois de Boulogne. Il se pose à vingt-cinq pas en face de son adversaire. Celui-ci tire, et sa balle va trouer le chapeau du critique :

« C'est une trahison, s'écrie l'aristarque désolé. Il fallait me prévenir : je n'aurais pas mis mon chapeau neuf. »

(Em. Colombey, *Hist. anecd. du duel.*)

L'acteur S., comme tout le monde, a eu son affaire. C'était au temps des soupers de Bouffé, directeur du Vaudeville, chez Véron. Une nuit que par sa verve caustique S. agaçait un convive, le capitaine L..., celui-ci se fâcha et le provoqua en duel. S. ne recula pas.

— Comme offensé, dit-il, j'ai le choix des armes. Je prends le pistolet.

— Le pistolet, soit », répond le capitaine.

On fait avancer deux voitures. Le capitaine L..., monte dans l'une, et dit au cocher : « Barrière de l'Étoile. » S. se précipite dans l'autre, et crie de cette voix flûtée que vous lui connaissez : « Barrière du Trône... Capitaine, vous tirerez le premier. »

(G. Lafargue.)

Duel prolongé.

Un duel qui se termina en 1813 durait depuis dix-neuf ans. Il avait commencé à Strasbourg. Un capitaine de hussards, nommé Fournier, qui était un bretteur forcené et d'une déplorable habileté, avait, pour le plus futile des motifs, provoqué et tué un brave jeune homme, appelé Blumm, seul appui d'une nombreuse famille. Il n'y avait eu qu'un cri de malédiction par toute la ville. — Une foule considérable suivit le convoi. Le soir on dansait chez le général Moreau; ce bal était donné à la bourgeoisie. Le général, craignant que la présence de Fournier n'occasionnât du scandale, chargea le capitaine Dupont, son aide de camp, de lui barrer le passage. Celui-ci se plaça près de l'entrée, et lorsque Fournier se présenta :

« Oses-tu bien, lui dit-il, te montrer ici?... Tu vas aller te coucher par ordre du général.

— Tu te trompes, Dupont; je ne puis m'attaquer au général, qui m'insulte en me faisant fermer sa porte, mais je m'en prends à toi et à eux, et veux te payer généreusement la commission que tu as acceptée.

— Nous nous battrons quand bon te semblera. Il y a longtemps que tes manières fanfaronnes me déplaisent et que la main me démange de te corriger.

— Nous verrons lequel des deux corrigera l'autre. »

Ce fut Fournier qui reçut le châtiment.

« Première manche! s'écria-t-il, renversé par un vigoureux coup d'épée.

— Tu entends donc renouveler l'expérience? demanda Dupont.

— Oui, et j'espère que ce sera bientôt... »

Un mois après, Fournier était guéri, et Dupont, grièvement blessé à son tour, s'écriait en tombant :

« Seconde manche! Au premier jour, la belle! »

Les deux adversaires étaient à peu près de même force à l'épée; mais les chances auraient été très-inégales au pistolet : Fournier était un tireur d'une supériorité effrayante. Souvent, lorsque des hussards de son régiment passaient au galop en fumant, Fournier s'amusait à leur casser leur *brûle-gueule* entre les lèvres. Il proposa son arme favorite pour la reprise des hostilités; Dupont repoussa l'offre, et ils se battirent comme devant. La *belle* ne termina rien : touchés légèrement tous deux, ils résolurent de poursuivre l'affaire jusqu'à ce que l'une des parties se confessât battue et *satisfaite*. Ils formulèrent ainsi leurs conventions :

« 1° Chaque fois que MM. Dupont et Fournier se trouveront à trente lieues de distance l'un de l'autre, ils franchiront chacun la moitié du chemin pour se rencontrer l'épée à la main;

« 2° Si l'un des deux contractants se trouve empêché par son service, celui qui sera libre devra parcourir la distance entière, afin de concilier les devoirs du service et les exigences du présent traité;

« 3° Aucune excuse autre que celles résultant des obligations militaires ne sera admise;

« 4° Le présent traité étant fait de

bonne foi, il ne pourra être dérogé aux conditions arrêtées du consentement des parties. »

Ce pacte fut exécuté dans toute sa teneur. Du reste, les contractants n'avaient pas de peine à tenir leurs engagements, cet état de guerre continuel était devenu pour eux un état normal. Ils mettaient à se joindre un empressement qui jouait l'amitié la plus chaude. Ils ne croisaient pas le fer sans avoir échangé d'abord une formidable poignée de mains.

Rien de burlesque comme leur correspondance. Tantôt c'était ceci :

« Je suis engagé à déjeuner par le corps d'officiers du régiment des chasseurs de Lunéville ; je compte faire le voyage pour répondre à cette aimable invitation. Puisque tu es en congé dans cette ville, nous en profiterons, si tu veux, pour nous donner un coup d'épée. »

Tantôt c'était ce billet, moins familier mais non moins tendre :

« Mon cher ami, je passerai à Strasbourg le 5 novembre prochain, vers midi. Vous m'attendrez à l'hôtel des Postes. Nous nous donnerons un coup d'épée. »

Entre temps, l'avancement de l'un des deux empêchait provisoirement toute rencontre : c'était un des cas prévus par l'art. 3 du traité.

Quand ils se retrouvaient sur le pied d'égalité, le dernier élevé en grade ne manquait jamais de recevoir une épître de ce style. C'est Fournier qui tient la plume :

« Mon cher Dupont, j'apprends que l'empereur, rendant justice à ton mérite, vient de t'accorder le grade de général de brigade. Reçois mes sincères félicitations au sujet d'un avancement que ton avenir et ton courage rendent naturel. Il y a pour moi un double motif de joie dans ta nomination : d'abord, la satisfaction d'une circonstance heureuse pour ton avenir; ensuite, la faculté qui nous est rendue de nous donner un coup d'épée à la première occasion. »

Sur ces entrefaites, l'ordre est donné à Dupont de joindre l'armée des Grisons. Il arrive, sans être attendu, dans le village qu'occupe l'état-major et qui est absolument dénué d'auberge. Il fait nuit noire; on n'aperçoit aucune lumière, si ce n'est aux fenêtres d'un petit chalet. Dupont se dirige de ce côté, pénètre résolûment dans l'habitation et se trouve en face de Fournier.

« Comment, c'est toi? dit celui-ci joyeusement. En avant le coup d'épée!

— En avant le coup d'épée! »

Et ils continuent de dialogue tout en ferraillant...

Le bruit qu'ils font finit par attirer des officiers, qui séparent les deux généraux.

Dupont se fatigue le premier de cette lutte sans issue. — Il songe à prendre femme. Mais auparavant il faut tuer Fournier ou le museler. Il va le trouver un matin à Paris.

« Ah! ah! nous allons en découdre, dit l'autre.

— Prête-moi d'abord une oreille attentive. Je suis sur le point de me marier. Il faut terminer cette querelle, qui commence à sentir le rance. Je viens me débarrasser de toi. Pour obtenir un résultat définitif, je t'offre de substituer le pistolet à l'épée.

— Tu as perdu la tête, dit Fournier stupéfait.

— Oh! je connais ton adresse... Mais j'ai songé à un moyen d'égaliser le combat; le voici : il y a près de Neuilly un clos planté d'un petit bois, dont je puis disposer. Nous nous y rendrons munis de pistolets d'arçon, puis, après nous être perdus de vue, nous nous traquerons avec la faculté de tirer à notre convenance.

— Tope là, c'est entendu. Mais laisse-moi te donner un conseil.

— Donne.

— Ne pousse pas trop loin tes projets de mariage : ce serait peine perdue, car je te certifie que tu mourras garçon.

— Rira bien qui rira le dernier. »

Au jour dit, Fournier et Dupont se mirent en chasse. Ils avançaient à pas de loup, se guettant à travers le fourré, lorsque leurs yeux se rencontrèrent par une échappée de feuillage. D'un commun mouvement, ils s'effacèrent en toute hâte derrière un arbre. Ils restèrent cois quelques minutes. La situation était délicate. Dupont s'aventura ; ou plutôt eut l'air de s'aventurer le premier. Il releva le pan de sa redingote et en fit dépasser un bout. Une balle siffla aussitôt, déchirant le drap.

« Et d'une! » se dit-il.

Après un court intervalle, il revint à la charge, mais de l'autre côté; tenant

son pistolet de la main gauche, il en présenta le canon, comme s'il allait tirer, et, en même temps, tendit son chapeau de la main droite.

« Et de deux! » ajouta-t-il.

Le chapeau était lancé dans les broussailles.

Alors Dupont, marchant droit à Fournier :

« Ta vie m'appartient, lui dit-il, mais je ne la prends pas.

— Comme il te plaira, répondit Fournier.

— Seulement souviens-toi de ceci, c'est que je n'abandonne pas mon droit de propriété. Garde-toi donc de te jeter jamais en travers de mon chemin, car je pourrais t'envoyer, à bout portant, mes deux balles dans la tête, comme il m'est permis de le faire à cette heure. »

Ainsi finit cette longue querelle.

(Colombey, *Hist. anecdotique du duel.*)

Duel singulier.

Quand Pierre le Grand fit un édit portant que l'homme qui en provoquerait un autre serait pendu, soit que la rencontre eût lieu ou non, on aurait pu supposer que le duel cesserait tout à coup en Russie. Cependant, on rapporte que cet édit n'empêcha pas le général Zass et le prince Dolgoroucki de soumettre une querelle qui s'était élevée entre eux à un arbitrage mortel, quoiqu'ils fussent forcés, pour terminer leur différend, d'employer un moyen qui présentait bien plus d'égalité dans les chances que le duel ordinaire.

Ils convinrent de se tenir dans une embrasure où les Suédois dirigeaient un feu terrible, jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût été frappé. La convention fut exécutée, et ces deux fous héroïques se tinrent droit en face l'un de l'autre, la main sur la hanche et se regardant fièrement, jusqu'à ce que le prince eût été coupé en deux par un boulet de canon.

On m'a conté à Toulouse que, pour un motif d'ailleurs insignifiant, maître Cazeneuve s'était battu en duel, il y a de cela quelques années, avec un honorable et très-pacifique propriétaire des environs.

N'ayant jamais manié une épée, et ne voulant pas être mis à la broche par son adversaire, qu'il croyait de première force à l'escrime, il alla demander les conseils d'un prévôt d'armes.

« Êtes-vous fort des reins et des bras ? demanda le prévôt.

— Mais vous êtes bien aimable, répondit l'avocat : je me sens assez solide, Dieu merci!

— Très-bien! Comme je suppose que vous avez du sang-froid, je vous engage à tenir ferme votre épée, la pointe à la hauteur de l'œil de votre adversaire; et à ne jamais attaquer. Évitez tout croisement de fer et attendez que, impatienté de votre immobilité, votre homme se précipite de lui-même sur votre épée.

— Vous croyez qu'il le fera? demanda l'avocat.

— C'est probable, dit le prévôt. Dans tous les cas, vous ne risquez pas grand' chose dans cette position expectante.

— Mais si mon adversaire, qui est un véritable lion, avance?

— S'il avance, reculez.

— Fort bien. Mais s'il recule?

— S'il recule, n'avancez pas. »

L'avocat sortit et alla mettre ordre à ses affaires, en vue d'un dénoûment fatal, toujours à craindre en pareil cas.

Il n'y avait pas une heure que maître Cazeneuve avait demandé les conseils du prévôt que ce même prévôt recevait la visite de l'adversaire de l'avocat.

« Mon Dieu! monsieur, lui dit celui-ci, moi qui suis l'homme le plus pacifique, je me bats demain avec un des duellistes les plus redoutables, m'a-t-on dit, du département de la Haute-Garonne, l'avocat Cazeneuve. »

Le prévôt fit un tour sur lui-même pour dissimuler un éclat de rire; puis, s'arrêtant devant son visiteur :

« Je vous en fais mon compliment, monsieur; et qu'y a-t-il pour votre service?

— Je venais, monsieur le prévôt, vous prier de m'indiquer une botte secrète. Je n'ai jamais eu l'occasion de mettre l'épée à la main. Sans vouloir devenir un assassin, il est juste que j'égalise autant que possible les chances d'un combat inégal avec cet habile buveur de sang.

— Les bottes secrètes, dit le maître d'armes, ne sont pas sans danger quand elles sont mises en pratique par un homme qui, comme vous, ne connaît pas même les premiers éléments du noble art de l'es-

crime. Je ne vous apprendrai donc aucun coup de ce genre. Mais suivez mon conseil et vous ne vous en trouverez pas mal.

— Je le suivrai, monsieur le prévôt.

— Mettez-vous en garde fièrement, à une certaine distance de votre adversaire, de manière à ce que le bout de votre épée soit éloigné de la sienne d'une dizaine de pouces environ, et restez immobile. Il est probable que, impatienté de votre immobilité, il se précipitera de lui-même sur votre fer. Surtout n'attaquez pas.

— Mais s'il avance?

— S'il avance, reculez.

— Et s'il recule?

— S'il recule, ne bougez pas. »

Le lendemain le duel eut lieu. Chacun des adversaires avait amené sur le terrain, outre les deux témoins d'usage, un chirurgien de sa connaissance. Suivant à la lettre les conseils du prévôt, l'avocat et le propriétaire tombèrent en garde à une distance respectueuse l'un de l'autre, bien résolus à ne plus bouger. Ils se regardaient d'un air de défi, mais pas un ne fit le plus léger mouvement.

Chacun des combattants attendait que, impatienté, son adversaire vînt enfin, comme l'avait annoncé le prévôt, se précipiter sur son épée.

Cinq minutes se passèrent ainsi, et rien dans l'attitude des duellistes n'avait changé.

L'avocat et le propriétaire se regardaient toujours du même regard de défi, et leurs épées, toujours tendues à distance, semblaient scellées dans la main des deux combattants pétrifiés.

« Quelle patience! pensait l'avocat... Il veut me lasser et me forcer d'attaquer; mais pas si bête! je tiendrai jusqu'au dernier moment... C'est lourd, néanmoins une épée qu'on tient si longtemps à bras tendu! Quand donc viendra-t-il s'y précipiter? Il tarde beaucoup...

— Comme il se possède! pensait le propriétaire... Ces bretteurs ont un admirable sang-froid... Il attend que je l'attaque... Il attendra longtemps!... Mais toute chose a une fin, et il est probable que sa patience sera bientôt à bout... Je crains seulement que le rhumatisme dont je souffre au bras ne me force à lâcher l'épée juste au moment où ce furieux viendra s'y jeter, comme me l'a annoncé le prévôt. »

On ne sait pas de quelle énergie passive l'homme est susceptible dans certaines circonstances. Les deux combattants purent tenir, sans autre signe de lassitude qu'une certaine altération dans le visage, pendant treize minutes, leur épée à bras tendu, impassibles comme des stoïciens.

« Messieurs, dit alors un des témoins, moins patient que les combattants, voilà près d'un quart d'heure que vous ferraillez : l'honneur est satisfait. Abaissez donc vos épées et donnez-vous la main.

— Ah! dit maître Cazeneuve, que le métier des armes est fatigant! J'aimerais mieux plaider trois heures que de me battre dix minutes. »

Duel (*Le*) trompeur.

On rapporte (1763) qu'à Roye le lieutenant général faisait la cour à une demoiselle qui paraissait agréer son hommage; un officier se mit sur les rangs, il ne put effacer le robin. Dans un accès de rage il le tire à part, il lui déclare qu'il faut cesser ses assiduités auprès de la demoiselle, ou se déterminer à se battre. Le magistrat, homme de cœur, lui répond que rien n'est capable de l'intimider : il accepte le défi. Tous deux rendus au champ de bataille, le robin annonce qu'il ne faut point se battre à l'épée, mais qu'il a apporté des pistolets. Il en fait voir deux, donne à choisir au militaire, lui présente ensuite de quoi charger le sien. La préparation faite, il continue d'offrir généreusement à son rival de tirer le premier. Il tire : le robin tombe : l'officier le croit mort, va prendre la poste et part. Quelque temps après, il rencontre quelqu'un de l'endroit, qui lui demande ce qu'il était devenu, pourquoi il était parti sans dire mot? — « Vous ne savez pas mon affaire, réplique l'officier surpris; c'est moi qui ai tué votre lieutenant général. — Vous n'y pensez pas, repart en riant le quidam : il est plein de vie, il vient d'épouser Mlle une telle »... Coup de foudre pour le militaire : il reconnaît combien il a été dupe; il finit par en rire et par avouer son étourderie. Le fait est que le magistrat lui avait présenté des balles artificielles, au moyen de quoi le pistolet n'était que chargé à poudre; il avait fait

le mort, se doutant bien de l'évasion de l'autre (1).

(Bachaumont, *Mémoires*.)

Duelliste (*Le dernier*).

On chercherait vainement aujourd'hui un autre exemplaire de cette race perdue dont était Choquart, et qui avait sa souche dans les raffinés de Louis XIII et les mousquetaires de Louis XV.

Sa manie du duel et ses provocations incessantes, qui venaient toujours échouer devant un bol de punch, en avaient fait un personnage de la plus haute fantaisie. La naïveté de ses récits, son *acent* et beaucoup d'autres conditions de sa nature physique qu'aucune description ne peut indiquer, donnaient à son éternelle Odyssée les proportions de la plus bouffonne comédie.

J'avais rencontré Choquart dans les cafés et les théâtres; il m'avait pris en amitié, et, un jour que nous soupions ensemble, il me dit :

« Sapisti ! je vous aime bien ; comment donc faire pour ne pas avoir d'affaire ensemble? — Mais, répondis-je, cela parait tout simple : pourquoi aurions-nous une affaire? — Ah! permettez, permettez; nous sommes amis, n'est-ce pas? Nous nous voyons tous les jours. Alors, un jour ou l'autre, il faudra bien nous battre. Sapristi ! ça me contaïe. »

Il est vrai de dire que le jour où Choquart voulait *une affaire* il était difficile de se soustraire à sa fantaisie.

Un jour, il entre dans un café :

« Monsieur, après vous la *Quotidienne*, dit-il à un consommateur. — Monsieur, réplique l'amateur avec une politesse exquise, ce n'est pas la *Quotidienne* que je lis, c'est le *Constitutionnel*. — Ah! penez gade, dit Choquart, vous me donnez un démenti... »

Ou bien encore :

« Monsieur, vous me regadez d'un air impertinent. — Moi, monsieur? Je ne vous voyais même pas. Je regardais d'un autre côté.

— Alors, j'en ai menti, etc. »

Les gens paisibles qui lisent ceci se sentent d'humeur à retrousser leurs manches et à assommer Choquart. Ces sortes d'aventures ne lui ont jamais manqué. Son histoire la plus connue en ce genre est celle d'un entrepreneur de bâtiments que Choquart va provoquer dans une cour où celui-ci était occupé à puiser de l'eau à une fontaine. L'entrepreneur plie Choquart en deux, le met sous sa pompe et le laisse ruisselant comme un fleuve. Le comique de Choquart consistait précisément dans sa complaisance prolixe à raconter ces mésaventures dont il était fier.

« Comprenez-vous une canaille pareille ! je vais en gentilhomme lui proposer une affaire d'honneur, il me met sous sa pompe ! — Comment, lui disait-on, est-ce que ce gredin a pompé longtemps? — Plus d'un quart d'heure, Monsieur, et je ne pouvais pas bouger... il était très-fort, cette canaille... »

Il faut bien dire que l'épée de Choquart s'était émoussée dans ces expériences grotesques, et que, dans les lieux publics qu'il fréquentait, il s'était fait la réputation d'un maniaque dont personne ne prenait plus les provocations au sérieux, d'autant que, dans les derniers temps, ses plus grosses colères tombaient toujours devant l'offre d'un petit verre.

Des affaires pareilles à celles de l'entrepreneur de bâtiments, Choquart en a eu mille dans sa vie Je vais en raconter une seule, où j'ai figuré comme *témoin*.

Vers 1838, Choquart, au bal masqué de la Renaissance, se prit de querelle avec un Turc. On échangea les adresses.

Le lendemain, Choquart se rend avec deux témoins chez son adversaire.

Le Turc de la veille se trouvait être un gros marchand de couvertures et de literies du faubourg Saint-Martin.

« Monsieur Ballu? dit Choquart en entrant dans le magasin. — Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur? dit une femme jeune et agréable. — Comment, ce qu'il y a pour mon service... Je trouve ça joli... Je suis Choquart... Je viens pour une affaire. On ne fait pas attendre ainsi un gentilhomme ; votre mari est un goujat. — Ah ! très-bien, Monsieur, je sais maintenant ce qui vous amène. Mais voici ce que j'ai à vous dire : mon mari a voulu faire le carnaval, cela ne lui a pas réussi... Il est au lit et crache du sang. — Sapisti ! dit Choquart en se retournant vers ses témoins, voilà un fâcheux contre-temps. Comment! il cache le sang? — Hélas!

(1) Cette anecdote a donné à Sedaine le sujet de sa pièce du *Mort marié*.

oui, Monsieur, reprit la femme sérieusement attristée, et le médecin dit qu'il n'a peut être pas pour six mois à vivre. — Sapisti! il cache le sang..., comment faire... Six mois à vivre... Eh bien! tenez, Madame, je suis bon enfant, moi : nous sommes au mois de janvier..., je donne six mois à votre mari pour se faire enterrer. Je repasserai au mois de juillet, et s'il n'est pas mort, je le tiens pour un escroc, et je fais afficher son nom dans toutes les casernes de Paris. »

Cette dernière menace qui revenait toujours dans la bouche de Choquart était un reste de ses habitudes militaires. Il ne lui venait pas à la pensée que, à la rigueur, un marchand de couvertures pouvait voir avec indifférence son nom affiché dans les casernes de Paris.

Un jour, au mois de juillet de la même année, Choquart s'empara de moi au café des Variétés.

« Venez avec moi, me dit-il; il faut que j'éclaircisse une affaire. »

Nous prîmes le chemin du faubourg Saint-Martin. Chemin faisant, Choquart me mit au courant de l'histoire du marchand de couvertures. L'échéance était arrivée, et Choquart se proposait de voir si son Turc avait endossé le billet de mort souscrit par sa femme.

« Vous comprenez, me disait-il, le long des boulevards, que, s'il est vivant, je vais lui couper la figure en deux. Est-ce pas que j'aurai raison?...

— Vous êtes dans votre droit, Choquart... Cependant, il y a bien longtemps de tout cela, et puis c'était en carnaval... D'ailleurs, que vous a-t-il fait ce marchand de couvertures?

— Comment, ce qu'il m'a fait; vous allez voir. J'entre au foyer, en bourgeois. Vous savez que je suis très-mince. Voilà un Turc qui s'arrête et se met à *m'engueuler*, en disant : V'là le bœuf gras! Place au bœuf gras! Tout le monde riait; j'étais vexé, sapisti! Alors je me suis dit : Toi, demain à midi tu seras mort..

— Je conviens qu'il a eu tort de vous comparer au bœuf gras... »

Nous arrivâmes à destination; en entrant dans le magasin, nous tombâmes sur M. Ballu, gros, fleuri, épanoui, qui ficelait un paquet.

« Très-bien, dit Choquart, je m'en doutais. Vous êtes vivant. Alors vous vous fichez de moi...

— Monsieur Choquart! exclama le marchand souriant, mais embarrassé.

— Oui, môsieur, c'est moi, Soquart! Soquart, qui n'aime pas qu'on se fiche de lui. Votre femme... Où est-elle votre femme? Elle est gentille, mais elle s'est fichue de moi. Pourquoi m'a-t-elle promis que vous seriez crevé avant six mois?.. Je ne vous ai pas tourmenté, mais on ne prend pas de ces engagements-là quand on ne veut pas les tenir.

— Ah! monsieur Choquart, répliqua le marchand reprenant un peu ses sens, j'ai été bien malade, allez! On ne me reverra plus en Turc. C'est fini. De même, je vous prie d'oublier tout ce que j'ai pu dire ou faire d'inconvenant dans cette nuit. C'est si beau, le carnaval!

— Permettez, permettez, dit Choquart. N'allons pas si vite. Faites-vous des excuses en règle?

— Ma foi, des excuses, je ne sais pas comment ça se fait. Mais maintenant je vous connais, monsieur Choquart, et je sais que vous êtes un bon garçon. Tenez : j'ai un gigot aux haricots. Voulez-vous me faire l'honneur, ainsi que votre ami, de dîner avec nous? Ma femme sera enchantée... Aglaé? viens donc : voilà M. Choquart qui nous fait le plaisir de dîner avec nous. »

J'avais fait pour mon compte un signe d'assentiment, et, quant à Choquart, il n'était pas difficile de lire sur sa physionomie détendue que le gigot aux haricots avait trouvé le chemin du cœur.

« Et puis, ajouta M. Ballu, voyant que la victoire venait sous ses drapeaux, j'ai un certain madère dont je veux avoir votre avis, monsieur Choquart?

— Faites attention à ce que vous dites, répliqua Choquart avec sévérité, vous n'avez pas de madère.

— Oh! par exemple!...

— Je vous dis que vous n'avez pas de madère, reprit Choquart en élevant la voix et en s'animant extraordinairement. Sachez que moi, Soquart, je n'ai bu qu'un verre de madère en ma vie... C'était aux Tuileries! j'étais de service au dîner du roi et je relevais de maladie. Alors Louis XVIII, à qui on venait de verser un verre de madère, dit à l'échanson : « Portez cela à Soquart et faites-lui mes compliments, » entendez-vous cela?

— Je vous assure, monsieur Choquart... riposta le marchand ahuri.

— Je vous dis que vous n'avez pas de madère, reprit Choquart exaspéré, et frappant sur le comptoir; ne répétez pas que vous avez du madère, ou je vous flanque ma main sur la figure... Et vous dites que vous avez avec cela!

— Dame, dit le marchand un peu intimidé, j'ai un gigot aux haricots.

— Un gigot, fit Choquart, très adouci, un gigot, c'est bon cela, quand c'est bien fait. Mais je suis sûr qu'il sera trop cuit votre gigot... Avez-vous seulement une broche?

— Si j'ai une broche! reprit M. Ballu triomphant. Monsieur Choquart, et vous aussi, monsieur, faites-moi le plaisir de passer par ici... »

Le marchand nous conduisit dans une confortable arrière-boutique servant de salle à manger. Là, devant le feu clair et vif d'une vaste cheminée, un gigot, enfilé dans un tourne-broche, tournait majestueusement comme une planète autour du soleil.

« Ce n'est pas mal cela, dit Choquart, après un silence, vous n'êtes pas tout à fait un cuistre. L'homme qui comprend la broche est digne de vivre. Mais arrosez-le donc, votre gigot. Vous comprenez, il faut lui rendre son jus. Faites donc des saignées... »

Disant cela, Choquart avait pris lui-même une lardoire, et, après avoir fait des trouées dans le gigot, l'arrosait de sa propre main. Pendant cette opération, la femme du marchand était survenue.

« Ah! bonzou, madame, bonzou, dit Choquart toujours penché sur le gigot. Eh bien! vous voyez ce qui arrive... votre mari... eh bien! il n'est pas mort... Sapisti! comment allons-nous faire? c'est fâcheux cela...

— Hélas! Monsieur, le bon Dieu nous a fait la grâce de nous le conserver. J'espère que cette leçon le corrigera...

— Le bon Dieu... le bon Dieu, reprit Choquart... Mais avec tout cela l'affaire n'est pas vidée...

— Allons, voyons, Choquart, dis-je en intervenant avec une certaine autorité, en voilà assez. Monsieur vous a fait des excuses devant moi, il vous invite cordialement à dîner; que voulez-vous de plus?

— Sapisti! dit Choquart, toujours sous le charme du gigot, je crois qu'il brûle du côté du manche. »

C'était fini — Choquart était tout à fait désarmé. — On dîna. — Choquart raconta tous ses duels au marchand de couvertures et but du faux madère sans trop récriminer....

Choquart est mort tout à fait misérable. Depuis vingt ans, il ne vivait que d'une modique pension et de quelques secours qu'il recevait du comte de Chambord. Or, comme il avait pour jurisprudence, le jour où il recevait un billet de 500 francs, de se payer un souper de cent écus, on conçoit qu'à certains jours il ne soupait pas du tout.

Néanmoins, je l'ai toujours connu d'une extrême discrétion en matière d'argent : une dernière histoire attestera comment il entendait la délicatesse à cet endroit.

Vers 1832, on soupait après minuit au café du Vaudeville; il y avait là Bouffé, le directeur, Briffaut, le journaliste, un docteur Lallemand, propriétaire du passage Radziwill, un ancien notaire du nom de Dubois, Armand Marrast, — alors rédacteur de la *Tribune*, — un ancien huissier, nommé Mouton, et enfin Choquart. Ce dernier s'était, comme de coutume, attendri sur le sort des princes de la branche aînée, et l'huissier Mouton, qui inclinait à la République, s'était permis de dire que Charles X était *un vieux cornichon*.

Là-dessus Choquart se lève, pâle, sérieusement indigné, et dit à Mouton :

« Je me suis promis de souffleter le premier qui insulterait mon roi : tu vas y passer. »

La situation était réellement très-grave, et tout le monde en était ému. Subitement Choquart s'arrête :

« Ah! mon Dieu, dit-il, je dois cent sous à Mouton; je ne peux pas le souffleter avant de l'avoir remboursé; ce ne serait pas gentilhomme. Briffaut, prête-moi cent sous, que je donne des giffles à Mouton.

— Je n'ai pas de monnaie, dit Briffaut.

— Bouffé, prête-moi cent sous, vite, vite! c'est pour donner des calottes à Mouton.

— Mon cher Choquart, répondit Bouffé, je vous prêterai volontiers vingt francs hors d'ici, mais pas cent sous en ce moment pour l'usage que vous voulez en faire. »

J'entrai en ce moment.

« Ah! voilà Villemot, s'écria Choquart en bondissant sur moi. Prêtez-moi cent sous. C'est très-pressé. C'est pour donner des giffles à Mouton. Est-ce pas que c'est délicat? »

Je n'y comprenais rien.

« Ne les prêtez pas, ne les prêtez pas! » me criaient les autres.

A cette époque surtout, j'avais une forte inclination à ne pas prêter cent sous, — et je m'abstins.

Le plaisant, c'est que Bouffé parvint à persuader à Mouton qu'il n'était pas en sûreté.

« Vois-tu, dit-il, cent sous ça se trouve, Choquart les trouvera un jour et mettra sa menace à exécution. Prête-lui cent francs, il ne pourra jamais te les rendre, et te voilà tranquille pour le reste de tes jours. »

Donc, à la fin du souper, Mouton proposa à Choquart de lui prêter cent francs. Celui-ci fut atterré. — Il voyait le danger; mais le danger l'attirait. — Il reçut les cinq louis, les mit dans sa poche et dit à Mouton :

« C'est égal. Ce n'est pas fini. La première fois que je recevrai ma pension, tu auras des giffles. »

Heureusement pour Mouton, et Mouton le savait bien, la *vendetta* de Choquart ne put jamais s'élever à ce remboursement fabuleux de cent francs.

(A. Villemot, *Figaro.*)

Duelliste déconcerté.

Saint-Foix, non moins connu comme brave que comme homme de lettres, se prit un jour de querelle, au foyer de l'Opéra, avec un provincial qu'il ne connaissait pas. Se croyant offensé, il lui proposa un cartel. « Monsieur, lui dit le provincial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver, c'est ma coutume; je demeure à l'hôtel de***, je vous y attendrai. » Saint-Foix ne manqua pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu, qui le reçoit très-poliment, et lui offre à déjeûner. « Il est bien question de cela, dit Saint-Foix; sortons! — Non, répond tranquillement le provincial, je ne sors jamais sans avoir déjeuné, c'est ma coutume. » Il déjeûna à son aise, en invitant toujours l'auteur de l'*Oracle* d'en faire autant. Le déjeuner fini, ils sortent, et Saint-Foix respire; mais en passant devant un café, l'inconnu s'arrête : « Monsieur, lui dit-il, après mon déjeuner je joue toujours une partie de dames ou d'échecs, c'est ma coutume; chacun a la sienne, et vous ne voudriez pas... — Eh! Monsieur, répond Saint-Foix, vous prenez bien votre temps pour jouer aux échecs! — Cela ne sera pas long, lui dit l'inconnu; après quoi je suis à vous. » Ils entrent dans le café. L'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, se lève, donne le signal à Saint-Foix qui jurait entre ses dents, lui fait mille excuses, et ajoute : « Si vous voulez, Monsieur, nous irons aux Tuileries, et nous ferons deux tours de promenade; après avoir joué ma partie, je ne manque jamais d'aller me promener : c'est encore ma coutume. » Comme les Tuileries sont voisines des Champs-Élysées, Saint-Foix accepte, croyant que le provincial avait enfin fixé le lieu du combat. On se promène; notre homme fait ses deux tours, et Saint-Foix lui propose de passer aux Champs-Élysées. « Pour quoi faire? lui dit l'inconnu. — Belle demande, repond celui-ci, parbleu! pour nous battre. Est-ce que vous avez oublié?... — Nous battre! s'écrie le provincial; y pensez-vous? Que dirait-on de moi? Convient-il à un trésorier de France, à un magistrat, de mettre l'épée à la main? On nous prendrait pour des fous. » Saint-Foix resta comme anéanti, et quitta le trésorier, qui fut le premier à publier son aventure (1).

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Duelliste goguenard.

Un Monsieur, pour s'entretenir la main, tirait depuis une demi-heure chez Desenne, et menaçait de casser toutes les poupées de l'établissement. Chaque coup portait et était salué d'exclamations admiratives, après lesquelles se faisait entendre cette phrase narquoise, prononcée d'une voix calme :

« Il n'en ferait pas autant sur le terrain. »

A la fin, le casseur de poupées, perdant patience, s'écria d'un ton de capitaine Fracasse :

(1) On a tiré bien des moutures de cette jolie anecdote. Dernièrement encore, on la contait fort au long dans le *Moniteur* avec quelques variantes, en remplaçant le nom de Saint-Foix par celui de Haëndel.

« Voulez-vous essayer ?

— Très-volontiers, » répondit M. N.... B.....

On alla sur le terrain. Le monsieur tira le premier et manqua.

« Je vous l'avais bien dit ! » fit tranquillement M. N..... B.....

Et il s'en alla, en fredonnant un air d'opéra-comique.

(Colombey, *Histoire anecdotique du duel.*)

Duelliste mourant.

Un duelliste renommé mourait de maladie, dans son lit, comme le plus vulgaire des mortels.

Il interpelle son médecin.

Je suis bien bas, lui dit-il ; répondez-moi franchement : pensez-vous que je puisse m'en tirer ? »

Le médecin secoue la tête en signe de doute.

Alors le malade se dressant sur son séant :

« Une épée ! crie-t-il ; une épée !

— Calmez-vous ! » fait le docteur effrayé.

Il connaît les antécédents du moribond et ne tient pas à être sa dernière victime.

« Une épée ! répète celui-ci.

— Mais enfin que voulez-vous en faire?

— Docteur, un homme comme moi doit mourir les armes à la main ! »

(Colombey, *Les originaux de la dernière heure.*)

E

Échange.

Un voyageur chargé d'une mission scientifique dans une tribu persane avait avec lui un personnel nombreux, et chaque fois que lui ou ses gens avaient besoin de quelque chose on faisait des échanges; un jour qu'il s'agissait d'acheter une cruche de lait caillé, le domestique imagina d'offrir en retour une aiguille :

« Tu n'as pas honte, lui dit le Persan, de m'offrir un si petit objet en échange d'une si grosse cruche! »

Sans se déconcerter, le domestique ayant enfilé à l'aiguille un long morceau de fil, l'offrit à son interlocuteur en ajoutant :

« Si la cruche est plus grosse que mon aiguille, vois combien le fil est plus long. »

Cette réplique amena la conclusion du marché.

(De Rochechouart, *Rapport à la société de géographie.*)

Échange de rôles.

Milord Montaigu était mal satisfait du roi Jacques, et un jour qu'un gentilhomme écossais, que le roi avait plusieurs fois évité, venait pour lui demander récompense, il lui dit : « Sire, vous ne sauriez plus fuir. Cet homme-là ne vous connaît point; j'ai votre ordre (l'ordre de la Jarretière), je ferai semblant que je suis le roi, mettez-vous derrière. » L'Écossais fait sa harangue; Montaigu lui répondit : « Il ne faut pas que vous vous étonniez que je n'aie rien fait encore pour vous, puisque je n'ai rien fait encore pour Montaigu, qui m'a rendu tant de services. » Le roi Jacques entendit raillerie, et lui dit : « Ôtez-vous de là; vous avez assez joué. »

(Tallemant des Réaux.)

Arlequin et sa troupe vinrent à Paris en ce temps-là (sous Henri IV), et quand il alla saluer le roi, il prit si bien son temps, car il était fort dispos, que Sa Majesté s'étant levée de son siége, il s'en empara, et comme si le roi eût été Arlequin : « Eh bien! Arlequin, » lui dit-il, « vous êtes venu ici avec votre troupe pour me divertir; j'en suis bien aise, je vous promets de vous protéger et de vous donner tant de pension, etc. » Le roi ne l'osa dédire de rien, mais il lui dit : « Holà! il y a assez longtemps que vous faites mon personnage; laissez-le-moi faire à cette heure (1). »

(Tallemant des Réaux.)

Échantillon (*Vente sur*).

Arlequin, l'autre jour à Paris, portait une grosse pierre sous son petit manteau : on lui demandait ce qu'il voulait faire de cette pierre, il dit que c'était un échantillon d'une maison qu'il voulait vendre.

(Mme de Sévigné, *Lettres.*)

Éclipse.

Périclès, étant en mer, s'aperçut que son pilote s'effrayait d'une éclipse de soleil et abandonnait la manœuvre; il s'avança vers lui, et lui couvrant la tête de son manteau, il lui demanda s'il regardait cela comme quelque chose d'effrayant : « Non, dit le pilote. — Eh bien, reprit Périclès, quelle différence y a-t-il entre les deux choses, sinon que l'obscurité est causée par un objet plus grand que mon manteau, qui recouvre le soleil? »

(Plutarque, *Vie de Périclès.*)

On raconte des habitants de l'Arcadie, qu'ils sont tellement ignorants, qu'au moment d'une éclipse ils firent ouvrir un âne, qu'ils accusèrent d'avoir mangé

(1) Ces deux anecdotes rappellent jusqu'à un certain point la scène du testament de Crispin, dans le *Légataire universel*, fondée, dit-on, sur un fait réel.

la lune, parce que l'image de la lune disparut dans l'eau où l'âne buvait, à l'instant que l'éclipse eut lieu.

(*Dict. de Trévoux.*)

Christophe Colomb avait fait une descente à la Jamaïque, dans l'intention de former un établissement. Les insulaires s'y opposent de tout leur pouvoir; ils refusent des vivres. On touchait au moment d'une éclipse de lune. Colomb fait avertir le peuple de l'île qu'il a quelque chose d'important à lui communiquer. Il arrive : « Peuple, lui dit-il, tu vas être puni de ta résistance et de ta dureté. Le Dieu des Espagnols va te frapper de ses plus terribles coups. Dès ce soir, tu verras la lune rougir, s'obscurcir et te retirer sa lumière. Tel sera le prélude de tes malheurs. » Quelques heures après, l'éclipse commence; la désolation est extrême parmi les sauvages; ils se prosternent aux pieds du chef, demandent grâce, protestent de leur repentir et promettent tout. Colomb, quand il en est temps, déclare que le ciel est apaisé, que la nature va reprendre son cours, et la lune sa lumière. La chose arrive comme il l'a prédite, et bientôt les vivres affluent.

(Raynal.)

Économie (*Esprit d'*) (1).

Le Rouvray était écuyer du maréchal d'Estrées; c'était un vieux débauché. D'une piqure d'épingle on lui faisait venir un ulcère. Une fois, pour ne pas perdre une médecine qu'il avait préparée pour un cheval de carrosse qui n'en eut pas besoin, il la prit, et en pensa crever.

(Tallemant des Réaux.)

Dans notre religion (la religion protestante), il ne coûte quasi rien à mourir; ce fut la raison pourquoi le lieutenant criminel Tardieu laissa mourir sa belle-mère huguenote.

(*Id.*)

M. Lebrun, le traducteur d'Homère, est fort économe; depuis qu'il est grand dignitaire, il se voit constament obligé d'être en tenue de cérémonie, et dans cette tenue il faut absolument la culotte courte et les bas de soie blancs. M. Lebrun remarqua avec peine, au bout de quelque temps, que les bords de ses souliers laissant une trace noire sur ses bas, il se voyait obligé chaque jour de changer ceux-ci, sans qu'ils fussent du reste hors d'état de service. L'extrême économie du prince lui fit envisager cette nécessité de changer de bas quotidiennement comme une dépense inutile, et il se promit bien de chercher un moyen de les supprimer.

Un jour que, fatigué de ses travaux législatifs et littéraires, il laissait vaguer ses pensées, il fut tout à coup frappé par une idée lumineuse. Il sonne, et un domestique reçoit l'ordre d'aller chercher son cordonnier. Celui-ci arrivé, le prince se fit prendre mesure : 1° pour une paire de souliers très-décolletée et à quartier très-bas; 2° pour une paire dont les quartiers étaient plus élevés; 3° pour une autre paire emboîtant totalement le pied et couvert de larges boucles. Au moyen de ces trois degrés, le prince, cachant successivement les raies noires qui le désespéraient, parvint à ne salir que deux paires de bas par semaine.

(*Chronique indiscrète du XIXe siècle.*)

Économie domestique.

Quand Rosambeau, acteur de l'Odéon, n'avait pas de quoi donner à souper à ses enfants, voici quel procédé il employait pour les décider à se coucher sans manger :

« Ceux qui voudront ne pas souper ce soir auront un sou, » leur disait-il.

Tous acceptaient. Mais, le lendemain matin, ils avaient une faim canine. Leur père, alors, s'écriait :

« Que ceux qui veulent déjeuner donnent un sou. »

Il rentrait ainsi dans ses déboursés et avait économisé un repas.

Écouter (*Art d'*).

Quelqu'un disait : Quand ce qu'on me dit ne me plaît pas, j'écoute laconiquement.

(De Montfort.)

Écriture illisible.

L'écriture de Napoléon se composait

(1) V. *Avares.*

de véritables hiéroglyphes; elle était illisible souvent pour lui-même. Un jour mon fils, lui lisant un des chapitres de la campagne d'Italie, s'arrêta court, cherchant à déchiffrer : « Comment, le petit âne, dit l'Empereur, ne peut pas relire son écriture ! — Sire, ce n'est pas la sienne. — Et de qui donc ? — Celle de Votre Majesté. — Comment, petit drôle, prétendez-vous m'insulter? » Et l'empereur, prenant le cahier, fut fort longtemps à chercher, et puis le jeta en disant : « Il a, ma foi, raison, je ne saurais dire ce qu'il y a. » Il lui est arrivé souvent de me renvoyer les copistes pour essayer de leur déchiffrer ce qu'il n'avait pu retrouver lui-même.
(Las-Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Éducation.

Napoléon disait un jour à Mme Campan : « Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien; que manque-t-il aux jeunes personnes pour être bien élevées en France? — Des mères, lui répondit Mme Campan. — Le mot est juste, reprit Napoléon. Eh bien, Madame, que les Français vous aient l'obligation d'avoir élevé des mères pour leurs enfants. »
(Barrière, *Notice sur Mme Campan.*)

Éducation artistique.

Une personne de qualité qui aimait fort la peinture, ayant montré un tableau de sa façon au Poussin, ce fameux peintre lui dit : « Madame, il ne vous manque, pour devenir habile, qu'un peu de pauvreté. »
(*Calendrier récréatif.*)

Éducation d'un marin.

Jean-Bart avait un fils. Ce fils avait à peine atteint sa dixième année, que son père, qui voulait en faire un marin comme lui, le fit monter sur un vaisseau avec lequel il allait en course. Dans son voyage, il fit rencontre d'un corsaire, auquel il ne manqua pas de livrer le combat. A la première volée que le corsaire lâche sur le vaisseau ennemi, Jean-Bart jette les yeux sur son fils, et croit apercevoir quelque marque de frayeur. « Qu'on l'attache au grand mât, » dit-il à ses matelots, et il l'y fait laisser pendant tout le combat.
(*Ann. franç.*)

Éducation sanguinaire.

M. de Vaubecourt, de Champagne, était brave, mais cruel. Quand il prenait des prisonniers, il les faisait tuer par son fils qui n'avait que dix ans, pour l'accoutumer de bonne heure au sang et au carnage. Cela rappelle un gentilhomme de Saumur, qui, quand il est bien en colère contre quelque paysan, lui dit : « Je ne te veux pas battre, je ne te battrais pas assez, mais je te veux faire battre par mon fils. »
(Tallemant des Réaux.)

Effet et cause.

Madame la maréchale d'Albret, quoique pleine de mérite et de piété, avait le défaut d'aimer un peu trop le vin. Un jour se regardant au miroir, et se trouvant le nez rouge, elle se dit : « Où est-ce que j'ai pris ce nez-là ? — Au buffet, » répondit Matta.
(Mme de Caylus, *Souvenirs.*)

Effet oratoire.

M. de Voltaire étant à Potsdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran, et, s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité est accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse, ému, laisse tomber quelques larmes. « Voyez, voyez ! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre ! »
(Chamfort.)

Effronterie.

L'hiver dernier (1716), il est arrivé une chose plaisante. Une dame qui est jeune et jolie vint voir mon fils (le Régent) dans son cabinet. Il lui fit cadeau d'un diamant de deux mille louis d'or et d'une boîte de deux cents. La dame avait un mari jaloux; mais elle était si effrontée, qu'elle vint à lui, et lui dit que des gens qui avaient besoin d'argent lui offraient ces bijoux pour une bagatelle; elle le pria de ne pas laisser échapper cette bonne occasion. Le mari crut tout cela,

il donna à sa femme l'argent qu'elle demandait. Elle le remercia cordialement et prit l'argent; elle mit la boîte dans son sac et le diamant au doigt, et se rendit ensuite dans une société distinguée. On lui demanda d'où provenait la bague et la boîte. Elle répondit : « M. de Parabère (c'est ainsi qu'il se nomme) me les a données. » Le mari était présent, et il dit : « Oui, c'est moi qui les lui ai données. Peut-on faire moins quand on a une femme de qualité qui n'aime uniquement et exclusivement que son mari? » Cela fit rire; car les autres personnes n'étaient pas si simples que le mari, et elles savaient bien d'où provenaient ces cadeaux (1).

(Madame duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Égalité.

Dans une assemblée primaire, on faisait l'appel nominal. Le président appelait chaque membre un peu riche *Monsieur*, et les autres par leur nom tout court. Il appela ainsi sans respect un jeune vigneron. « Je vous y attendais, s'écria celui-ci. Pourquoi ne m'appelez-vous pas *Monsieur* tout comme vous avez appelé mon voisin? Avez-vous oublié la politesse nouvelle de l'égalité? Souvenez-vous que chacun de nous est Monsieur, ou que personne ne l'est. »

(Mercier, *Paris sous la Révolution.*)

Lorsque je fus présenté à Charles X, à l'occasion de ma réception à l'Académie française, le roi mit la conversation sur des sujets tour à tour sérieux et badins. Enfin il fut question du théâtre. Le roi, qui avait eu du goût pour mademoiselle Contat, ne manqua pas cette occasion de faire l'éloge de cette admirable actrice; et puis vint là naturellement la critique des acteurs nouveaux. « Quel mauvais ton! Quel défaut d'élégance! Ah! la politesse et la grâce sont perdues depuis la retraite de Mlle Contat! — Sire, sire, m'écriai-je, votre Majesté oublie Mlle Mars. — Oui, oui, vous avez raison; celle-là encore, elle est la conservatrice des bonnes traditions; mais après elle, rien. — Aussi, est-ce son désespoir, Sire. Elle a surtout un interlocuteur obligé, M. Damas, qui l'embarrasse cruellement par la brutalité de son jeu. Elle m'en parlait l'autre jour presque en pleurant; et moi, je lui répondais : Tâchez de vous passer de lui. Il y a là un jeune acteur doué d'esprit et d'intelligence, formez-le, faites entrer votre âme dans cette enveloppe-là, et vous verrez. — Oh! bon! réplique-t-elle, croyez-vous qu'il m'écoute? Hier, j'ai voulu lui donner un conseil. Savez-vous sa réplique? Mademoiselle, je n'ai pas besoin de leçon : ici nous sommes tous égaux. — Hélas! ai-je dit à la pauvre actrice, il ne faut plus songer à ce drôle. S'il croit à l'égalité, il fera un mauvais marquis. » — Et le roi, que fit-il? — Le roi se prit à rire.

(Charles Brifaut, *Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul.*)

Église militante.

Le cardinal Ximenès, menant une armée à Oran sur la côte d'Afrique, tandis que Gonzalve de Cordoue, disgracié, menait en sa maison une vie solitaire, on disait que le moine faisait le général d'armée, tandis que le général d'armée faisait le moine (1), et comme on représentait à Ximenès qu'il faisait un exercice répugnant aux canons : « Ces canons-là, » dit-il, « sont encloués, mais ceux que je mène ne le sont pas; j'en aime mieux le son que celui des cloches, et la poudre à canon me sent meilleur que l'encens. » — Comme il gouvernait en Espagne en qualité de vice-roi, durant l'absence de Charles V, occupé aux guerres d'Allemagne, les grands l'allèrent trouver en corps pour avoir communication de ses patentes, et savoir ses autorités. Il les mena à l'arsenal, et leur fit voir la bouche ouverte et patente des canons, et en leur montrant les boulets, leur dit : « En

(1) Une aventure du même genre fut attribuée à la femme d'un des plus éminents fonctionnaires de l'empire (elle est désignée par de nombreuses initiales dans le catalogue des livres de M. Lajarrie, 1854, n° 2920; voir aussi les *Mélanges* de Boisjourdain, t. I, p. 213). Le comte Barruel-Beauvert fit de cette anecdote l'objet d'une comédie intitulée : *Les Bracelets, ou le mari, la femme et l'amant dupes les uns des autres*, pièce qui ne pouvait être jouée et dont la police arrêta l'impression. Semblable historiette avait déjà fait le sujet d'un proverbe de Carmontelle.

(1) Ceci rappelle un mot du duc d'Epernon au cardinal de Retz. V. *Chacun son métier.*

voilà le sceau. » Quand on lui allégua les canons de l'église, il dit que ceux du prince étaient pour lors devenus ecclésiastiques.

(*Le Bouffon de la cour.*)

Égoïsme.

Impossible d'avoir plus d'esprit que Mme la duchesse du Maine; mais en même temps on ne saurait être plus injuste, plus avantageuse, ni plus tyrannique. On se souvient d'un mot qu'elle nous dit : Mme d'Estaing avait manqué de venir; elle se désespérait, elle pleurait, elle était hors d'elle. « Mais, mon Dieu, lui dit Mme de Charost, je ne croyais pas que votre Altesse se souciait tant de Mme d'Estaing. — Moi! point du tout. Mais je serais bien heureuse si je pouvais me passer de ce dont je ne me soucie pas! »

(Président Hénault, *Mémoires.*)

Madame du Deffant était la personne la plus égoïste que l'on connût. Elle avait une maladie qui l'obligeait à passer dans son lit plus de la moitié de sa vie, ce qui ne l'empêchait pas de recevoir beaucoup de monde. Un jour plusieurs visites arrivèrent à la fois chez elle; elle était couchée. On se plaignait en entrant de la fraîcheur de la chambre : « Comment, dit-elle, il fait donc bien froid! » On l'assura qu'il gelait à pierre fendre; alors madame sonna précipitamment : on était charmé, on crut qu'elle allait demander du bois; point du tout : « Apportez-moi, dit-elle, un couvre-pied d'édredon. » Après avoir donné cet ordre, elle parla d'autre chose.

(*Choix d'anecdotes.*)

Mme Dreuillet a fait des chansons charmantes; et tous les jours elle en donnait de nouvelles malgré son âge; car elle avait bien soixante-dix ans, et était d'ailleurs très-infirme. Un soir que nous soupions à l'Arsenal, dans le joli pavillon que madame la duchesse du Maine y avait bâti sur le bord de la rivière, elle proposa à Mme Dreuillet de chanter, ce qui était l'ordinaire; mais ce soir-là, qu'elle se portait même moins bien, elle la fit chanter dès le potage. Je représentais à la princesse que, devant rester quatre ou cinq heures à table, elle ne pourrait pas aller jusqu'au bout : « Vous avez raison, président; mais ne voyez-vous pas qu'il n'y a pas de temps à perdre, et que cette femme peut mourir au rôti? » Je me rendis et admirai l'intérêt que les princesses prennent aux personnes qui leur sont attachées.

(Président Hénault, *Mémoires.*)

M. de Fontenelle aimait singulièrement les asperges, surtout accommodées à l'huile. Un de ses amis, qui aimait à les manger au beurre (je ne sais si ce n'est pas l'abbé Terrasson), étant venu un jour lui demander à dîner, il lui dit qu'il lui faisait un grand sacrifice en lui cédant la moitié de son plat d'asperges, et ordonna qu'on mît cette moitié au beurre. Peu de temps avant de se mettre à table, l'abbé se trouve mal et tombe un instant après en apoplexie. M. de Fontenelle se lève avec précipitation, court à la cuisine, et crie : « Tout à l'huile! tout à l'huile (1)! »

(Grimm, *Correspondance.*)

Je voudrais avoir une épigramme qu'on a faite contre Fontenelle, au sujet du parfait amour qu'il a toujours eu pour lui-même. En voici le sens : « Lorsqu'il mourra, dit-on, il s'embrassera bien tendrement, se serrera entre ses bras et se dira : Adieu, mon ami, je n'ai jamais aimé que toi, je ne regrette que toi, je suis au désespoir de te quitter. »

(Collé, *Journal.*)

Le poëte Barthe battait sa femme à outrance; il voulait qu'elle changeât son bien de nature, qu'elle le mît sur la tête de lui (Barthe) à fonds perdus. Cette femme, qu'on dit être très-honnête et très-douce, n'ayant pu supporter les mauvais traitements qu'elle essuyait journellement de son brutal de mari, a pris le parti de s'en séparer, et quelques tentatives que le Provençal ait faites depuis, elle n'a voulu entendre à aucun accommodement. Il n'est pas inutile de vous

(1) Le conte est joli, mais c'est un conte (V. les notes de l'éditeur de Grimm.)

dire que ce M. Barthe est l'auteur d'une comédie en cinq actes, laquelle a pour titre *l'Homme personnel ou l'Égoïste*, reçue depuis plusieurs années par les Comédiens Français et qu'ils doivent représenter incessamment. Honteux du scandale qu'il avait causé ici, il s'est réfugié à Marseille, sa patrie. Un plaisant vient de lui adresser la lettre suivante :

« On dit, Monsieur, que vous vous proposez de nous donner la comédie de l'*Égoïste*. Ceux qui vous connaissent espèrent infiniment de ce sujet-là entre vos mains. On a cru devoir vous mettre sous les yeux un trait dont on parle beaucoup dans le monde et qui figurerait merveilleusement dans votre pièce : il s'agit d'un mari qui bat sa femme *comme plâtre* depuis deux ans, pour l'engager à lui passer tout son bien en rente viagère. Avouez que ce trait de caractère est unique. Vous êtes fait plus que personne pour en sentir tout le piquant. On ne doute point que vous n'en fassiez usage. Plus le mari sera brutal, avare et fesse-mathieu, plus vous approcherez de la nature. Avec tous vos talents, il doit vous en coûter peu pour le peindre et pour en bien saisir la ressemblance. C'est une justice que chacun prend plaisir à vous rendre. Je suis, avec toute l'estime que vous méritez, etc. »

Cette lettre me fait ressouvenir d'un autre trait qui est échappé au même poëte : il s'avisa d'aller lire son *Homme personnel* à M. Colardeau, lorsque ce dernier était au lit de la mort. Celui-ci, qui souffrait beaucoup, n'eut pas la force de demander grâce au lecteur; mais lorsque le drame fut achevé, il se contenta de dire au Provençal : « Mon ami, vous avez oublié un trait d'égoïste. — Quel est-il ? — C'est un poëte qui force un homme qui se meurt, à entendre la lecture d'une comédie de sa façon. »

(Métra, *Correspondance secrète.*)

M. de Laitre était l'ami de Mme de B*** ; et durant un hiver, livré à la distraction du grand monde, il fut longtemps sans la voir, quoiqu'il la sût malade. Quand il retourna chez elle, il la trouva sur sa chaise longue. Elle lui reprocha son absence, en ajoutant qu'ayant toujours été malade, elle avait souffert les plus cruelles douleurs. « Mais, depuis quand êtes-vous donc malade ? demanda M. de Laitre. — Depuis six semaines. — Bon Dieu ! six semaines ! Comme le temps passe ! »

Ce même M. de Laitre racontait un jour l'histoire suivante : « Vous savez comme j'aime S*** ; j'étais hier à la chasse avec lui ; son cheval se cabra et se renversa sur lui. Je volai à son secours. J'avais un saisissement affreux. Je dégageai S*** de dessous son cheval ; il n'avait aucune blessure, mais il était d'une pâleur effrayante, je vis qu'il allait s'évanouir. Heureusement que je porte toujours sur moi un flacon plein d'eau-de-vie ; je le tirai de ma poche, et je l'avalai, car je sentis que j'allais moi-même me trouver mal. »

Ainsi dans l'émotion même d'une vive pitié, cet homme trouvait encore le moyen d'être profondément égoïste.

(Mme de Genlis, *Souvenirs de Félicie.*)

Egoïsme royal.

Le duc de Chartres, apprenant l'insulte faite à madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, par M. le comte d'Artois, dit : « On est bien heureux de n'être ni père ni mari. »

(Chamfort.)

Louis XIII appelait du nom de *cher ami* Cinq-Mars, qui, pour lui plaire, conspira contre la vie de Richelieu. La conspiration découverte, Cinq-Mars fut condamné à perdre la tête. A l'heure où on menait le condamné au supplice, le roi tira sa montre et se mit à dire : « Je crois que cher ami fait à présent une vilaine grimace (1). »

Mardi, avant-veille de la mort du cardinal de Richelieu, le roi (Louis XIII) vint le voir, et lui témoignant plus de tendresse qu'il n'en avait, lui fit prendre lui-même deux jaunes d'œuf. Après qu'il fut sorti de sa chambre, il entra dans sa galerie, et l'on remarqua qu'en se pro-

(1) Cette anecdote, répétée par Tallemant des Réaux, a été contestée par son dernier éditeur, M. Paulin Paris, et semble une imitation d'un mot du duc d'Alençon sur la mort du comte de Saint-Aignan, en 1583 (V. la nouvelle édition de Tallemant, t. II, p. 265).

menant et regardant les tableaux qui y étaient, il n'avait pu s'empêcher de rire plusieurs fois.

(Montrésor, *Mémoires*.)

Madame la duchesse de Bourgogne était grosse ; elle était fort incommodée. Le roi (Louis XIV) voulait aller à Fontainebleau, contre sa coutume, dès le commencement de la belle saison, et l'avait déclaré. Il voulait ses voyages de Marly en attendant. Sa petite-fille l'amusait fort, il ne pouvait se passer d'elle, et tant de mouvements ne s'accommodaient pas avec son état. Mme de Maintenon en était fort inquiète. Fagon en glissait doucement son avis. Cela importunait le roi, accoutumé à ne se contraindre pour rien. Les représentations sur les Marlys le chicanèrent, sans les pouvoir rompre. Il différa seulement à deux reprises celui du lendemain de la Quasimodo, et n'y alla que le mercredi de la semaine suivante, malgré tout ce qu'on put dire et faire pour l'en empêcher, ou pour obtenir que la princesse demeurât à Versailles.

Le samedi suivant, le roi se promenant après sa messe, et s'amusant au bassin des carpes entre le château et la Perspective, nous vîmes venir à pied la duchesse du Lude toute seule, sans qu'il y eût aucune dame avec le roi, ce qui arrivait rarement le matin. Il comprit qu'elle avait quelque chose de pressé à lui dire, il alla au devant d'elle, et quand il en fut à peu de distance, on s'arrêta, et on le laissa seul la joindre. Le tête-à-tête ne fut pas long. Elle s'en retourna, et le roi revint vers nous, et jusque près des carpes, sans mot dire. Chacun vit bien de quoi il était question, et personne ne se pressait de parler. A la fin, le roi arrivant tout auprès du bassin, regarda ce qui était là de plus principal, et sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit ces seules paroles : « La duchesse de Bourgogne est blessée. » Voilà M. de La Rochefoucauld à s'exclamer. M. de Bouillon, le duc de Tresmes et le maréchal de Boufflers à répéter à basse note, puis M. de La Rochefoucauld à se récrier plus fort que c'était le plus grand malheur du monde, et que, s'étant déjà blessée d'autres fois, elle n'en aurait peut-être plus. « Eh ! quand cela serait, interrompit le roi tout d'un coup avec colère, et qui jusque là n'avait dit mot, qu'est-ce que cela me ferait ? Est-ce qu'elle n'a pas déjà un fils ? et quand il mourrait, est-ce que le duc de Berry n'est pas en âge de se marier et d'en avoir ? Et que m'importe qui me succède des uns ou des autres ! Ne sont-ce pas également mes petits-fils ? » Et tout de suite avec impétuosité : « Dieu merci, elle est blessée, puisqu'elle avait à l'être, et je ne serai plus contrarié, dans mes voyages et dans tout ce que j'ai envie de faire, par les représentations des médecins et les raisonnements des matrones. J'irai et viendrai à ma fantaisie, et on me laissera en repos. » Un silence à entendre une fourmi marcher succéda à cette espèce de sortie. Ce silence dura plus d'un quart d'heure.

Le roi le rompit, appuyé sur la balustrade, pour parler d'une carpe. Personne ne répondit. Il adressa après la parole sur ces carpes à des gens des bâtiments, qui ne soutinrent pas la conversation à l'ordinaire ; il ne fut question que de carpes avec eux. Tout fut languissant, et le roi s'en alla quelque temps après. Dès que nous osâmes nous regarder hors de sa vue, nos yeux se rencontrant se dirent tout... J'examinais, moi, tous les personnages, des yeux et des oreilles, et je me sus gré d'avoir jugé depuis longtemps que le roi n'aimait et ne comptait que lui, et était à soi-même sa fin dernière (1).

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

Lorsque le roi (Louis XV), jeune encore, fut déterminé par ses ministres à quitter Mme de Mailly, sa maîtresse, il se retira à la Muette, dans le dessein d'éviter sa rencontre ; mais Mme de Mailly, qui aimait le roi de bonne foi, vola bientôt sur les pas de son amant ; et comme on s'y attendait le moins, on entendit le bruit de sa voiture qui entrait dans la cour du château. Grande alerte pour tous les ministres, qui, connaissant la faiblesse de leur maître, ne voulurent pas risquer une entrevue entre les deux amants. Le donneur de lettres de cachet se précipita au bas de l'escalier, au moment où Mme de Mailly descendait de carrosse, et lui signifia l'ordre de ne plus reparaître. Elle

(1) V. *Dynastie domestique*.

tomba d'abord à la renverse, puis poussa les cris les plus plaintifs, s'arracha la coiffure et les cheveux. Le roi, que la curiosité avoit amené à la croisée, regardait cette scène à travers les carreaux, et riait des positions comiques que son désespoir lui faisait prendre. Nous tenons ceci d'un témoin oculaire.

Madame de Pompadour, qui régnait si despotiquement sur l'esprit du roi, étant morte à Versailles, on transporta son corps à Paris; et lorsqu'on se mit en marche, il pleuvait à verse. Louis XV dit d'un air riant à ses courtisans : « Parbleu, elle a pris là un vilain temps pour se mettre en chemin. »

(*Correspondance secrète*, 1774.)

Autrefois on tirait le gâteau des rois avant le repas, Fontenelle fut roi, et comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comment nous sommes, nous autres. »

(*Fontenelliana.*)

Un jour, La Mettrie, qui disait au roi (Frédéric II) tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur et de ma fortune. « Laissez faire, lui dit le roi, on presse l'orange, et on la jette quand on en a avalé le jus. » La Mettrie ne manqua pas de rendre ce bel apophthegme, digne de Denys de Syracuse.

Je résolus dès lors de mettre en sûreté les pelures de l'orange.

(Voltaire, *Mémoires.*)

Portalis, ministre des cultes, entrait un jour chez l'empereur la figure défaite et les yeux remplis de larmes. « Qu'avez-vous donc, Portalis? lui dit Napoléon; êtes-vous malade? — Non, sire, mais je suis bien malheureux : l'archevêque de Tours, ce pauvre Boisgelin, mon camarade et mon ami d'enfance... — Eh bien! que lui est-il arrivé? — Hélas! sire, il vient de mourir. — Cela m'est égal, il ne m'était plus bon à rien. — Puisque l'empereur le prend de la sorte, me voilà tout consolé... » Et en effet le sourire reparut sur les lèvres du ministre, dont la douleur venait de se calmer si facilement.

(Beugnot, *Mémoires.*)

On jouait *Esther* à Ecouen, dans la maison d'éducation de Mme Campan. Madame la duchesse de Saint-Leu représentait Esther; le rôle d'Elise était rempli par l'intéressante et malheureuse Mme de Broc. Napoléon, alors consul, ses capitaines, les ministres, les premiers personnages de l'État, se trouvaient à cette représentation. On y remarquait aussi le prince d'Orange, que l'espoir de revoir la Hollande et de faire revivre les droits de sa maison avait à cette époque conduit en France. La tragédie d'*Esther* était exécutée par les élèves avec les chœurs en musique : On sait que, dans ceux qui terminent le troisième acte, les jeunes Israélites se félicitent de rentrer un jour dans la terre natale.

Une jeune fille dit :

Je reverrai ces campagnes si chères;

Une autre ajoute :

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

A ces mots des sanglots éclatent. Tous les yeux se portent vers un des points de la salle; la représentation est un moment interrompue. Napoléon, placé sur le premier rang, se penche vers Mme Campan, qui était derrière lui, et lui demande la cause de cette agitation. « Le prince d'Orange est ici, lui dit-elle; il a vu dans les vers qu'on vient de chanter un rapport touchant avec sa situation et ses vœux, et n'a pu retenir ses larmes. » Le consul avait déjà d'autres vues. « Vraiment, dit-il, ce n'est pas le cas de se retourner. »

(*Notice sur Mme Campan*, édit. Barrière.)

Élection d'un empereur.

Nous venons de faire un empereur (mai 1804), et pour ma part je n'y ai pas nui. Voici l'histoire : Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. — Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût! comme on dit rôti ou bouilli,

potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. « Messieurs, qu'opinez-vous? » Pas un mot; personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : « S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel; voulez-vous, ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas! répondit Maire. — A la bonne heure! » Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole : « Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? » Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*.... que veux-tu? j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : « Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron : mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. » — Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi.... un homme, comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté! être Bonaparte et se faire Sire! Il aspire à descendre; mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. »

(P.-L. Courier, *Lettres*.)

Élections.

Un député me racontait en 1837 que, la veille de son élection, ayant offert une prise de tabac à un paysan électeur influent, le naïf agriculteur répondit sans vergogne :

« Non pas une prise, un bureau! »

Un banquier de Paris, qui, bien que banquier, ne tenait pas à l'argent, se présentait aux électeurs dans un département. Un des meneurs, qui avait presque l'élection dans la main, lui refuse d'abord son concours, et le banquier le rencontrant quelques jours avant le scrutin :

« Je vais, lui dit-il, repartir pour Paris, tant je suis certain de ne pas réussir ici, puisque vous me refusez absolument votre appui.

— Vous avez peut-être tort de quitter la place, lui répond cet électeur influent.

— Eh bien! tenez, réplique le banquier, je vous parie 20,000 francs que je ne serai pas élu.

— Je les tiens. »

Le banquier obtint la majorité, et paya gaiement la somme perdue.

(Véron, *Nouv. Memoir. d'un bourgeois de Paris*.)

Éléphant.

Un éléphant, maltraité par son cornac, s'en était vengé en le tuant. La femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfants et les jeta aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant : « Puisque tu as tué mon mari, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfants. » L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit; et comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand de ses deux enfants, le mit sur son cou, l'adopta pour son cornac, et n'en voulut point souffrir d'autre.

(*Bibliothèque de Société*.)

Élixir de longue vie.

Voici en quoi consistait la *renaissance physique* enseignée à ses adeptes par Cagliostro. On commençait par se retirer au fond de quelque campagne avec un ami sûr. On s'y soumettait pendant 17 jours à la diète la plus rigoureuse. Le 17e et le 32e jour on se faisait pratiquer une petite saignée. En outre, au 32e jour, on avalait six gouttes d'une mixture blanche, dose qu'il fallait ensuite augmenter de deux gouttes chaque jour. Au 32e jour, on se mettait au lit, on avalait le 1er grain de la *materia prima* qui amenait des suites douloureuses, notamment une syncope de trois heures, accompagnée de convulsions. Au 33e jour, on prenait le second

grain, qui était suivi de la fièvre, du délire, et de la perte des cheveux, des dents et de la peau. Au 30e jour, on avalait le troisième grain, et on tombait alors dans un long sommeil, pendant la durée duquel repoussait tout ce qu'on avait perdu. Au 39e jour, on prenait un bain, et on versait dans un verre de vin 10 gouttes de baume du grand cophte. Après quoi, le 40e jour advenu, on se trouvait en parfaite santé, rajeuni de cinquante ans... On pouvait recommencer l'expérience tous les 50 ans, mais seulement jusqu'à ce qu'on eut atteint l'âge de 5557 ans.

(F. Bulau, *Personnag. énigmatiq.*)

Le vicomte de Lapasse, mort en 1867 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, ancien secrétaire d'ambassade, ex-rédacteur de la *Quotidienne* en 1824 et 1825, auteur de plusieurs brochures politiques, mainteneur des Jeux Floraux, était à la fois un personnage considérable, un homme d'une sérieuse valeur, et un excentrique dont la silhouette figurerait avantageusement dans la galerie des originaux du dix-neuvième siècle.

Le vicomte faisait sa lecture favorite des livres hermétiques et des moindres écrits laissés par les alchimistes. D'après ses recherches et ses méditations personnelles, il avait composé un élixir de longue vie, une espèce d'or potable, dont il parlait souvent, mais toujours en termes mystérieux et voilés. En quoi consistait au juste cet élixir? Personne ne l'a jamais su, sinon peut-être M. Flourens, qui recevait invariablement la première visite du vicomte, son quasi-compatriote, dès que celui-ci arrivait à Paris.

M. de Lapasse était un savant. Il avait étudié un peu de tout, et savait à fond la chimie. Les divers systèmes médicaux du monde n'avaient plus de secrets pour lui. Bien qu'il possédât plus de trente mille livres de rentes en biens, il s'était fait recevoir docteur en médecine, ainsi que son neveu M. de Montesquieu, afin d'avoir sous la main toutes les ressources possibles dans sa lutte contre la mort.

Avec son élixir, il se vantait d'avoir prolongé l'existence de sa mère. Et en effet, celle-ci est morte centenaire. Quant à lui, il se prétendait sûr d'aller pour le moins jusqu'à cent dix ans. Il a devancé de vingt-cinq ans le terme qu'il s'était fixé. Mais comme il est mort en visite dans la maison d'un de ses parents, il est permis de croire que peut-être il avait négligé d'emporter avec lui le précieux flacon, et que c'est à cette étourderie de jeune homme qu'il faut attribuer son décès prématuré. Cela est d'autant plus permis que cet ultra-octogénaire avait gardé toute la verdeur physique, tout l'entrain et toute la gaieté de la jeunesse.

Sous l'empire de ses idées habituelles, le vicomte de Lapasse avait contracté une foule de manies, plus réjouissantes les unes que les autres, auxquelles il attachait une extrême importance. C'est ainsi que, depuis l'âge de soixante ans, il portait invariablement un chapeau plat à larges bords, dont il augmentait invariablement aussi la projection d'un quart de centimètre au 1er janvier. Eût-il renouvelé dix fois son chapeau avant cette date, il ne changeait rien aux proportions adoptées; mais, une fois l'année écoulée, le chapelier savait ce qu'il avait à faire. Pour rien au monde, le vicomte n'eût manqué à cette précaution, qui était, suivant lui, d'une gravité vitale. Si bien que, de quart de centimètre en quart de centimètre, il en était venu, au bout de vingt-cinq ans, à porter des chapeaux dont les bords ressemblaient au couvercle de la marmite des Invalides, et sous lesquels il devenait impossible d'apercevoir sa figure.

Un autre point auquel il attachait la même importance, c'était à la manière de respirer. Son système consistait à expulser l'air de ses poumons en resserrant les lèvres et en faisant entendre un petit sifflement. C'était devenu chez lui un tic nerveux, assez désagréable pour ses interlocuteurs. En causant avec vous, le vicomte ne cessait de vous siffler à la figure, comme pour chasser les miasmes qui s'exhalaient de votre personne et de votre haleine.

(Journal de Bruxelles, *Lettres parisiennes*).

Éloges (*Amour des*).

Fontenelle n'était rien moins que difficile sur le chapitre de la louange, et l'esprit le plus ingénieux, le plus épigrammatique, le plus délicat en galanterie, ne s'offensait point des éloges les

plus plats, les plus lourds que de certaines gens lui prodiguaient. Un homme lui ayant dit un jour : « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit. — N'importe, lui répondit M. de Fontenelle, louez toujours. »

(Grimm, *Correspondance.*)

Éloge académique.

L'abbé Maury, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie : « L'abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ! » indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

(Chamfort.)

Éloge bizarre.

Le cardinal de la Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa à je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis très-content, dit-il, il parle de l'enfer comme un ange. »

(*Id.*)

Éloge compromettant.

Antisthène s'entendait louer un jour par de méchantes gens. « J'ai peur, dit-il, d'avoir fait quelque mauvaise action. »

(Diogène de Laërte.)

Phocion, un jour que son avis fut approuvé par les Athéniens, se tournant vers un de ses amis, lui demanda « s'il n'avait pas dit une extravagance. »

(*Saint-Evremoniana.*)

Éloge de soi-même.

Le cardinal de Richelieu, dans l'épître préliminaire d'un livre qu'on lui dédiait, raya *héros* pour mettre *demi-dieu*. Il aurait bien pu se donner la divinité tout entière : l'auteur du livre n'eût pas refusé de souscrire à cette correction.

(Tallemant des Réaux.)

Éloge ingénieux

Quelques personnes faisaient malignement courir le bruit que la tragedie d'*Alzire* n'était pas de Voltaire. « Je le souhaiterais de tout mon cœur, dit un officier. — Et pourquoi ? lui demanda-t-on. — C'est, répondit-il, que nous aurions un bon poëte de plus. »

(L'*Esprit des Ana.*)

Éloquence (*Pouvoir de l'*).

Dans Athènes un Grec, qui avait battu Périclès, appelait celui-ci son vainqueur. « Comment donc ! disait-on à ce général, mais vous avez battu Périclès deux fois. — C'est vrai, dit-il, je me bats mieux que mon vainqueur, mais il parle mieux que moi. »

Tacite lisait à quelques amis une de ces pages vengeresses, le plus cruel supplice des tyrans. Tout à coup de ce cercle d'amis, un homme se détache et, se mettant à genoux devant l'historien, il le conjure de ne pas aller plus loin. Tous ceux qui n'avaient pas rougi de faire ce qu'ils entendaient, — la réflexion est de Pline le jeune, — rougissaient d'entendre ce qu'ils avaient fait.

(J. Janin, *la Poésie et l'Éloquence à Rome.*)

Éloquence (*Effet de l'*).

Un jour que Henri IV se trouva beaucoup de cheveux blancs : « En vérité, dit-il, ce sont les harangues que l'on m'a faites depuis mon avènement à la couronne qui m'ont fait blanchir comme vous voyez. »

(Tallemant des Réaux.)

Un avocat qui plaidait pour l'état d'un garçon en bas-âge, le fit trouver à l'audience. Dans la péroraison de son plaidoyer, qui fut assez touchant, il s'aperçut que toute l'assemblée était émue, et pour déterminer plus sûrement les larmes, il prit entre ses bras l'enfant, qui se mit à pleurer et à crier de son mieux. Tout l'auditoire, vivement touché, s'intéressait au sort de cette victime. Mais l'avocat adverse s'avisa de demander à l'enfant ce qu'il avait à pleurer si fort : « Il me pince, » repartit le petit innocent.

(*Correspondance secrète.*)

Embonpoint.

Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart et de Vivonne, d'abord gé-

néral des galères, et ensuite maréchal de France, était un homme de beaucoup d'esprit, et fertile en bons mots. Au passage du Rhin, il montait un cheval blanc qui passa des premiers; et comme le fleuve était rapide, le duc de Vivonne adressa ces paroles à son cheval qu'il appelait Jean : « Jean le Blanc, ne souffre pas qu'un général de mer soit noyé dans l'eau douce. » Un jour le roi le raillait sur sa grosseur extraordinaire, en présence du duc d'Aumont, qui n'était pas moins gros : « Vous grossissez à vue d'œil, lui dit ce prince, vous ne faites point d'exercice. — Ah! Sire, c'est une médisance, répliqua M. de Vivonne; il n'y a point de jour que je ne fasse au moins trois fois le tour de mon cousin d'Aumont. » Le même prince lui demandant ce que la lecture faisait à l'esprit : « Ce que vos perdrix font à mes jones », répondit-il. Il avait les couleurs extrêmement vives.

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

L'embonpoint monstrueux du prince Arnold Van Ravesteyn donna lieu de lui jouer un tour assez plaisant. Lorsque son devoir de professeur et de doyen était rempli à l'Académie, où il présidait, il en sortait d'ordinaire sur le soir, enveloppé dans un épais manteau. On alla dire au commis des fermes que cet homme, qu'ils voyaient toujours passer aux approches de la nuit, et qu'ils ne connaissaient point, portait sous son manteau de l'eau-de-vie en fraude, mais si maladroitement que son extrême grosseur, produite par les barils qu'il prétendait cacher, devait aisément frapper tous les yeux. Les commis le guettèrent aussitôt, le saisirent et l'emmenèrent dans leur bureau, croyant avoir trouvé leur proie; mais au lieu de marchandises de contrebande, ils ne découvrirent qu'un ventre énorme, dont le porteur se serait défait très-volontiers.

Anecdotes des Beaux-Arts.)

Il fallait une table spéciale à l'acteur Desessarts, afin qu'il pût se glisser dessous quand il jouait dans *Tartufe*. Il excitait toujours les éclats de rire de la salle en disant, dans le rôle de Petit-Jean, des *Plaideurs :*

Pour moi je ne dors plus, aussi je deviens maigre.

ou en se présentant, dans le *Siége de Calais*, à la tête de ses concitoyens exténués par une longue et terrible famine, dont il ne paraissait pas avoir beaucoup souffert.

Émétique.

L'émétique, qui avait guéri Louis XIV, dangereusement malade à Calais, causa la mort du Mazarin. On dit à cette occasion que ce remède avait sauvé deux fois la France. (*Proverbiana.*)

Émeute au théâtre.

Le 22 mars 1815, la première représentation de *Germanicus* fut, au Théâtre-Français, le prétexte d'une collision politique et sanglante. Cette tragédie était de M. Arnault père, resté fidele à la mémoire de Napoléon, à ce point que ses sentiments politiques le firent exclure de l'Académie française et condamner à l'exil. Les bonapartistes se concertèrent et se donnèrent rendez-vous pour applaudir, une cabale royaliste s'organisa pour siffler.

La salle du Théâtre-Français est de toutes parts envahie, les spectateurs sont entassés au parterre. La pièce commence au milieu du plus religieux silence, quelques scènes sont applaudies, personne ne proteste contre les applaudissements, l'ouvrage va jusqu'à la fin sans encombre. A la chute du rideau, des voix nombreuses demandent l'auteur, d'autres voix non moins nombreuses répondent avec énergie : « Non! non! Cependant la toile est levée, et Talma, qui a joué le rôle de Germanicus, s'avance, après les trois saluts d'usage, jusqu'au trou du souffleur; il attend immobile que le tumulte s'apaise, mais les vociférations redoublent : « L'auteur! l'auteur! — Non! non! — A bas la canaille! A bas les bonapartistes! A bas les jacobins! » — Du camp opposé partent des cris non moins furieux : « A bas la police! A bas les mouchards! A bas les assassins de Brune! » Les deux armées étaient en présence.

Ami intime de l'auteur, Talma, toujours en scène, parvint enfin à faire entendre cette phrase laconique : « L'auteur est M. Arnault. »

A ces mots éclate un effroyable va-

carme; des injures on en vient aux coups : quelques personnes, parmi lesquelles on remarque le colonel Jacqueminot, s'élancent de la première galerie dans le parterre; un sous-officier de la garde royale en uniforme, le sabre au côté, serré de trop près, dégaine pour se dégager. Un grand vide se fait autour de lui; mais il n'a pas le temps de se servir de son arme, il tombe embarrassé dans un manteau qu'on lui jette sur la tête; il est bientôt foulé aux pieds. C'est alors une mêlée effrayante dans laquelle s'engagent des hommes connus et distingués des deux partis. Les loges sont abandonnées; quelques spectateurs placés à l'orchestre cherchent à fuir par le théâtre; un détachement de la garde royale se range en ligne sur la scène pour empêcher une communication entre la salle et les coulisses.

Plusieurs duels à mort furent la suite de cette soirée. Le plus jeune fils de l'auteur, le colonel, Telleville-Arnauld, se battit au pistolet avec Martainville, rédacteur en chef du *Drapeau blanc :* deux coups de pistolets furent échangés, aucun des adversaires ne fut blessé.

(Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*)

Émigrés.

Pendant que Louis XVI était comme prisonnier dans ses propres palais, les émigrés, au dehors, souffraient de toutes les misères. On vit dans les rues de Londres un chameau conduit par un vieillard, un singe mené par un jeune garçon, et avec eux une jeune fille qui faisait des sauts périlleux sur un tapis. Un émigré regardant avec émotion cette troupe :

« Voilà, dit-il à un Anglais, voilà pourtant une des meilleures maisons de Bretagne. »

A Hambourg, un jour, le spectacle fut changé. On devait donner *les Chasseurs et la Laitière*, mais le directeur parut sur le théâtre et dit au public :

« Messieurs, il nous est impossible de vous donner la pièce annoncée; le jeune gentilhomme qui devait faire l'ours est parti subitement pour la Vendée. »

(Condorcet, *Mémoires.*)

Ce dont je m'étonne le plus chez les Français, c'est leur adresse à savoir se retourner et passer immédiatement d'une occupation à une autre, d'un état à un autre, même tout à fait hétérogène. De la sorte, il arriva que les émigrés qui se réfugièrent en Allemagne pendant la révolution, surent si bien supporter les humbles revirements de fortune, et que beaucoup d'entre eux, pour gagner leur subsistance, furent capables de se créer un métier à l'improviste. Ma mère m'a raconté souvent qu'à cette époque un marquis français s'était établi dans notre ville comme cordonnier, et qu'il faisait les meilleurs souliers de dames, des bottines de maroquin et des mules de satin; il travaillait gaiement, en sifflant les chansons les plus amusantes, et oubliant toute son ancienne splendeur. Un gentilhomme allemand aurait peut-être, dans les mêmes circonstances, eu également recours au métier de cordonnier, mais il ne se serait pas à coup sûr résigné aussi gaiement à son sort de cuir, et il se serait en tout cas mis à confectionner des chaussures d'hommes, de lourdes bottes à éperons, des bottes de militaires ou de chasseurs, qui pussent lui rappeler son ancien état de chevalier.

Quand les Français passèrent le Rhin, notre marquis fut forcé d'abandonner sa boutique, et il chercha un refuge dans une autre ville, je crois à Cassel, où il devint le meilleur tailleur; oui, sans apprentissage il émigrait ainsi d'un métier à un autre, et y gagnait tout de suite la maîtrise, ce qui pourrait paraître incompréhensible à un Allemand, non-seulement à un Allemand de la noblesse, mais aussi au plus simple fils de la roture. Après la chute de l'empereur, le brave homme revint, avec des cheveux gris, mais un cœur invariablement jeune, dans sa patrie, où il prit une mine si altière et si nobiliaire, et porta de nouveau le nez si haut, qu'on eût dit qu'il n'avait jamais manié l'alène ou l'aiguille.

C'est une erreur de prétendre, à l'égard des émigrés, qu'ils n'avaient rien appris et rien oublié; au contraire, ils avaient oublié tout ce qu'ils avaient appris. Les héros de la période guerrière de Napoléon, lorsqu'ils furent congédiés ou mis à la demi-solde, se jetèrent également avec la plus grande habileté dans les occupations industrielles de la paix, et chaque fois que j'entrais aux bureaux

de mon éditeur Delloye, je ne pouvais assez m'étonner de voir l'ancien colonel assis maintenant en qualité de libraire devant son pupitre, entouré de plusieurs vieux grognards à moustaches blanches, qui avaient aussi combattu sous l'empereur en braves soldats, mais qui servaient maintenant chez leur ancien camarade comme teneurs de livres ou caissiers, bref, comme commis.

On peut tout faire d'un Français, et chacun d'eux se croit habile à tout. Le plus joyeux poëte dramatique se métamorphose soudain, comme par un coup de théâtre, en ministre, en général, en fondateur de religions, et même en bon Dieu.

(Heine, *Lutèce.*)

En arrivant en Angleterre, à l'époque de son émigration, le duc de Laval fit plusieurs visites à des grands seigneurs chez lesquels il avait été bien reçu avant la révolution. Presque tous lui rendirent cette politesse, quelques-uns s'en dispensèrent; de ce nombre était le duc de D..., qui ne prit pas même la peine de se faire inscrire chez un homme qu'il supposait pauvre.

Quelque temps après, ils se trouvèrent ensemble chez mylord Schoulmond'ey. M. de Laval reçut du maître de la maison l'invitation de faire une partie de whist avec le duc de D... Celui-ci dit que « très-probablement M. de Laval refuserait quand il saurait qu'on jouait fort cher. — Je vous demande pardon, monsieur le duc, je joue depuis une guinée jusqu'à cent francs la fiche; c'est pourquoi je suis surpris que vous ne m'ayez pas rendu ma visite. »

(Mlle Duchest, *Mémoires sur Joséphine.*)

Émotions (*Besoin d'*).

Maître Claude est domestique de M. de Rambouillet. Quoique ce soit le meilleur homme du monde, il ne laisse pas d'aimer à voir les exécutions, et il disait à sa mode « qu'il n'y avait plus de plaisir à voir rouer, parce que ces coquins de bourreaux étranglaient aussitôt le patient, et que, si on faisait bien, on les rouerait eux-mêmes. »

(Tallemant des Réaux.)

Le cœur humain a dans ses cavernes des sentiments qu'on n'oserait trop analyser. — Un jour, à une représentation de l'Hippodrome, où on parlait de la banalité des ascensions aérostatiques, j'ai entendu un monsieur dire avec naïveté : « Je ne comprends pas que les Parisiens soient toujours pris à ce spectacle : on se figure toujours que les aéronautes vont tomber, et ils ne tombent jamais. » — Au dompteur Van Amburg, qui lui disait qu'il manœuvrait les bêtes féroces de manière à inspirer toute sécurité au public, Harel, le directeur de la Porte-Saint-Martin, répliquait : « N'abusez pas de la sécurité, et laissez l'espoir que vous pourrez être mangé un jour; autrement, nous n'aurons personne. »

(Villemot, *La vie à Paris.*)

Émotions funèbres (*Besoin d'*).

Le roi (Louis XV) était fort triste habituellement, et aimait toutes les choses qui rappelaient l'idée de la mort, en la craignant cependant beaucoup (1). En voici un exemple. Madame (de Pompadour) se rendant à Crécy, un écuyer du roi fit signe à son cocher d'arrêter, et lui dit que la voiture du roi était cassée, et que, sachant qu'elle n'était pas loin, il l'envoyait prier de l'attendre. Il arriva bientôt après et se mit dans la voiture de Madame. Les seigneurs qui suivaient s'arrangèrent dans d'autres voitures; j'étais derrière, dans une chaise à deux, avec Gourbillon, valet de chambre de Madame, et nous fûmes étonnés quand, peu de temps après, le roi fit arrêter la voiture; celles qui suivaient s'arrêtèrent aussi. Le roi appela un écuyer, et lui dit : « Vous voyez bien cette petite hauteur; il y a des croix, et c'est certainement un cimetière; allez-y, et voyez s'il y a quelque fosse nouvellement faite. » L'écuyer galopa et s'y rendit; ensuite il revint dire au roi : » Il y en a trois toutes fraîchement faites. » Madame, à ce qu'elle m'a dit, détourna la tête avec horreur à ce récit, et la petite maréchale de Mirepoix dit gaiement : « En vérité, c'est à faire venir l'eau à la bouche. » Madame, le soir, en se déshabillant, nous en parla : « Quel singulier plaisir, dit-elle, que de s'occuper de choses dont on devrait éloi-

(1) V. *Trop curieux*

gner l'idée, surtout quand on mène une vie aussi heureuse! Mais le roi est comme cela; il aime à parler de mort, et il a dit, il y a quelques jours, à M. de Fontanieu, à qui il a pris, à son lever, un saignement de nez : « Prenez-y garde; à votre âge, c'est un avant-coureur d'apoplexie. » Le pauvre homme est retourné chez lui tout effrayé et fort malade...

« Souvré, dit-il un jour au commandeur de ce nom, vous vieillissez, où voulez-vous qu'on vous enterre? — Sire, aux pieds de Votre Majesté. »

Cette réponse rendit le roi triste et rêveur.

Il parlait souvent ainsi de la mort, d'enterrements et de cimetières; personne n'était né plus mélancolique (1).

(Mme de Hausset, *Mémoires*.)

Louis XV sut que Landsmath avait perdu son confesseur, missionnaire de la paroisse de Notre-Dame; l'usage des lazaristes était d'exposer leurs morts à visage découvert. Louis XV voulut éprouver la fermeté d'âme de son écuyer. « Vous avez perdu votre confesseur? lui dit le roi. — Oui, sire. — On l'exposera sans doute à visage découvert? — C'est l'usage. — Je vous ordonne d'aller le voir. — Sire, mon confesseur était mon ami, cela me coûterait beaucoup. — N'importe, je vous l'ordonne. — Est-ce tout de bon, sire? — Tout de bon. — Ce serait la première fois de ma vie que j'aurais manqué à un ordre de mon souverain! j'obéirai. » Le lendemain, à son lever, le roi lui dit, aussitôt qu'il l'aperçut : « M'avez-vous obéi, Landsmath? — Sans aucun doute, sire. — Eh bien, qu'avez-vous vu? — Ma foi, j'ai vu que Votre Majesté et moi ne sommes pas grand'-chose. »

Mme Campan, *Mémoires*.)

Un jour de grand concert, Louis XV ayant demandé des nouvelles d'un de ses commensaux, on lui répondit qu'il était mort : « Je le lui avais bien annoncé, » dit-il. Puis, envisageant le cercle qui l'entourait, et fixant l'abbé de Broglio dont la santé était mauvaise, il l'apostropha de ces mots : « A votre tour! » Ce seigneur eut peine à se contenir; et voulant faire entendre au roi qu'il n'était pas exempt d'un pareil sort : « Sire, dit-il, Votre Majesté est allée hier à la chasse, il est venu un orage, elle a été mouillée comme un autre. » Et puis sortit bouillant de rage. « Voilà comme est cet abbé de Broglio, s'écria le roi, il se fâche toujours. » Et il n'en fut pas autre chose.

(*Correspondance secrète*.)

(1) V. *Esprit frappé*.

Émotion involontaire.

Quelque brave que fut Henri IV, on dit que quand on lui venait dire : « Voilà les ennemis, » il lui prenait toujours une espèce de dévoiement, et que, tournant cela en raillerie, il disait : « Je m'en vais faire bon pour eux. »

(Tallemant des Réaux.)

Empirique.

En 1536, tandis que l'armée de François Ier ravageait le midi de la France pour couper les vivres à Charles-Quint, la famine et l'épidémie désolaient les soldats. Un jeune empirique provençal arriva au camp, se prétendant possesseur d'un merveilleux secret pour guérir toutes les maladies. On le crut, il empocha joyeusement force pistoles, et fit avec ses onguents un effroyable massacre de tous les malheureux qui se confièrent à lui, si bien que, averti par la clameur universelle, le connétable de Montmorency ordonna de le pendre, sans autre forme de procès. Comme on le menait à la potence, il fut rencontré par le dauphin Henri, à qui il demanda merci, avec accompagnement de grimaces et de lazzi qui disposèrent favorablement le prince. Celui-ci lui accorda sa grâce, et le charlatan, troquant sa robe de docteur contre celle de fou de cour, qui lui allait beaucoup mieux, devint le célèbre Brusquet.

(V. Fournel, *Spect. popul.*)

Empereur comédien.

Néron parut plusieurs fois sur le théâtre pour disputer le prix du chant et de la poésie. Il était si jaloux de sa voix, qui cependant n'était pas belle, que, de peur de la diminuer, il se privait de manger certains mets qu'il aimait, et se purgeait fréquemment. Lorsqu'il devait chanter en

public, des gardes étaient répandus d'espace en espace pour punir ceux qui n'auraient point paru assez sensibles aux charmes de sa voix. Vespasien, homme consulaire, ne put cependant un jour s'empêcher de dormir, quoique ce fût un empereur qui chantât, et ce léger sommeil pensa lui coûter la vie.

Cet empereur comédien fit le voyage de la Grèce, pour entrer en lice aux jeux olympiques. Il entreprit de courir le stade sur un char attelé de dix chevaux. Mais à peine eut-il commencé sa course, qu'il tomba de son char; il n'en fut pas moins proclamé vainqueur et couronné. Il disputa pareillement les prix des jeux isthmiques, pythiens, néméens et de tous les autres jeux de la Grèce. Un Grec, habile chanteur, mais mauvais courtisan, ayant eu l'imprudence de chanter mieux que l'empereur, Néron fit monter sur le théâtre les acteurs qui lui servaient de ministres dans l'exécution de la pièce. Ils se saisirent du musicien, et l'ayant adossé à une colonne, ils lui percèrent la gorge avec des stylets qu'ils portaient cachés dans des tablettes d'ivoire.

Néron remporta de ses différents combats dix-huit cents couronnes.

Lorsqu'il revint à Rome, il y parut en héros qui venait de triompher des ennemis de l'empire. Il était dans le même char dont Auguste s'était servi pour ses triomphes. Il était vêtu d'une robe de pourpre et d'une casaque semée d'étoiles d'or. Il portait sur sa tête la couronne olympique, qui était d'olivier sauvage, et dans sa main droite la couronne pythienne, faite d'une branche de laurier Il avait à ses côtés un musicien nommé Diodore. On portait devant lui les couronnes qu'il avait gagnées, et il était suivi d'applaudisseurs à gages dont il avait formé une compagnie aussi nombreuse qu'une légion. Ils chantaient la gloire du triomphateur.

Le sénat, les chevaliers et le peuple accompagnaient cette honteuse pompe, et faisaient retentir l'air d'acclamations. Toute la ville était illuminée, ornée de festons, et fumante d'encens. Partout où passait le triomphateur, on immolait des victimes, les rues étaient jonchées de poudre de safran; on jetait sur lui des fleurs, des rubans, des couronnes; et, conformément aux usages des Romains, des oiseaux et des pièces de pâtisserie.

On avait abattu une arcade du grand cirque. Tout le cortége passa par cet endroit, vint dans la place, et se rendit au temple d'Apollon Palatin. Les autres triomphateurs portaient leurs lauriers au Capitole; Néron, dans un triomphe tel que le sien, voulut honorer le dieu des arts.

(*Histoire des empereurs.*)

Lorsque Néron chantait, il n'était pas permis de sortir de l'assemblée pour la cause la plus indispensable; aussi plusieurs femmes accouchèrent sur les gradins et beaucoup de spectateurs, ennuyés d'écouter et d'applaudir, sautèrent par-dessus les murs de la ville, parce que les portes étaient fermées, ou feignirent d'être morts, et sortirent pour être enterrés.

(Suétone, *Vie de Néron.*)

Empereur et muletier.

Bonaparte gravit le Saint-Bernard, monté sur un mulet, revêtu de cette capote grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire. Ce conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le premier consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre exactement à l'administrateur de l'armée, resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin, et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition.

(Thiers, *Consulat et Empire.*)

Empoisonnements.

Environ l'an 990, vivait Ogna Sancha, comtesse de Castille. Étant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince Maure; et ayant résolu de l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils Sanche Garcia, comte de Castille, lequel pouvait s'y opposer. Garcia en fut averti; et étant à table, comme on lui eut présenté du vin empoisonné par ordre de cette princesse, il dissimula ce qu'il savait, et par civilité pria sa mère de boire la première. Ogna voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but tout ce qui était dans la coupe, et mourut peu de temps après (1). On dit que de là vint la coutume en Castille de faire boire les femmes les premières.

(*Nuits Parisiennes.*)

Lorsque Rivarol apprit que l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, s'était empoisonné, il dit : « C'est qu'il aura avalé une de ses maximes (2). »

Un jour Thenard, dans une de ses leçons à l'École polytechnique, avala par mégarde une gorgée de sublimé corrosif. Il s'en aperçut aussitôt : « Messieurs, dit-il avec un sang-froid parfait, je me suis empoisonné. » Aussitôt tout l'auditoire frissonne et se lève; Thenard, sans perdre sa tranquillité, ajoute que les effets de ce poison sont combattus par le blanc d'œuf. Il n'a pas encore achevé que tous les élèves se précipitent, sautent par les fenêtres, envahissent les cuisines, mettent le garde-manger au pillage, et Thenard est sauvé.

Empoisonneuse.

20 avril 1676. Madame de Brinvilliers n'est pas si aise que moi : elle est en prison, et se défend assez bien : elle demanda hier à jouer au piquet, parce qu'elle s'ennuyait. On a trouvé sa confession : elle nous apprend qu'à sept ans elle avait cessé d'être fille; qu'elle avait continué sur le même ton; qu'elle avait empoisonné son père, ses frères, un de ses enfants, et elle-même; mais ce n'était que pour essayer d'un contre-poison : Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession était de son écriture, — c'est une grande sottise, — mais qu'elle avait la fièvre chaude quand elle l'avait écrite, que c'était une frénésie, une extravagance qui ne pouvait être lue sérieusement....

1er mai. On ne parle ici que des discours et des faits et gestes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier dans sa confession d'avoir tué son père? Les peccadilles qu'elle craint d'oublier sont admirables. Elle aimait Sainte-Croix; elle voulait l'épouser, et empoisonnait fort souvent son mari à cette intention; Sainte-Croix, qui ne voulait point d'une femme aussi méchante que lui, donnait du contre-poison à ce pauvre mari; de sorte qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de cette sorte, tantôt empoisonné, tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie, et s'offre présentement de venir solliciter pour sa chère moitié....

3 juillet. L'affaire de la Brinvilliers va toujours son train : elle empoisonnait de certaines tourtes de pigeonneaux, dont plusieurs mouraient qu'elle n'avait pas dessein de tuer. Ce n'était pas qu'elle eût des raisons pour s'en défaire, c'étaient de simples expériences pour s'assurer de l'effet de ses poisons.

Du Gurt avait été de ces jolis repas, et s'en meurt depuis deux ou trois ans. Elle demandait l'autre jour s'il était mort, on lui dit que non; elle dit en se tournant : « Il a la vie bien dure! »

17 juillet. Enfin, c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air : son pauvre petit corps a été jeté après l'exécution dans un fort grand feu, et ses cendres au vent; de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante dont nous serons tout étonnés. Elle fut jugée des

(1) Cette anecdote semble renouvelée de la *Rodogune* de Corneille.

(2) On lit dans les *Rhapsodies du jour* une épigramme de même goût contre Poultier, alors rédacteur de l'*Arlequin* et ami politique de Rivarol :

Hier, Poultier eut une attaque vive;
Chacun le crut empoisonné....
Comment? Qu'est-il donc arrivé?
Rien; il avait avalé sa salive.

hier; ce matin on lui a lu son arrêt, qui était de faire amende honorable devant Notre-Dame, et d'avoir la tête coupée, son corps brûlé, les cendres au vent. On l'a présentée à la question; elle a dit qu'il n'en était pas besoin, et qu'elle dirait tout : en effet, jusqu'à cinq heures du soir, elle a conté sa vie, encore plus épouvantable qu'on ne le pensait. Elle a empoisonné dix fois de suite son père : elle n'en pouvait venir à bout; ses frères et plusieurs autres, et toujours l'amour et les confidences mêlées partout. Après cette confession, on n'a pas laissé de lui donner, dès le matin, la question ordinaire et extraordinaire; elle n'en a pas dit davantage. Elle a demandé à parler à M. le procureur général; elle a été une heure avec lui; on ne sait point encore le sujet de cette conversation. A six heures, on l'a menée nue en chemise et la corde au col, à Notre-Dame, faire l'amende honorable, et puis on l'a remise dans le même tombereau, où je l'ai vue jetée à reculons sur de la paille, avec une cornette basse et sa chemise, un docteur auprès d'elle, le bourreau de l'autre côté.

---

22 juillet. Encore un petit mot de Brinvilliers : elle est morte comme elle a vécu, c'est-à-dire, résolument : elle entra dans le lieu où l'on devait lui donner la question, et voyant trois seaux d'eau, elle dit : « C'est assurément pour me noyer, car de la taille dont je suis, on ne prétend pas que je boive tout cela. » Elle écouta son arrêt dès le matin, sans frayeur et sans faiblesse, et sur la fin elle fit recommencer, disant que ce tombereau l'avait frappée d'abord, et qu'elle en avait perdu l'attention pour le reste. Elle dit à son confesseur, par le chemin, de faire mettre le bourreau devant elle, « afin de ne point voir, dit-elle, ce coquin de Desgrais (1), qui m'a prise. » Desgrais était à cheval devant le tombereau. Son confesseur la reprit de ce sentiment; elle dit : « Ah! mon Dieu, je vous demande pardon, qu'on me laisse donc cette étrange vue. » Elle monta seule, et nu-pieds, sur l'échelle et sur l'échafaud, et fut un quart d'heure mirodée, rasée, dressée et redressée par le bourreau; ce fut un grand murmure et une grande cruauté. Le lendemain on cherchait ses os, parce que le peuple disait qu'elle était sainte. Elle avait, disait-elle, deux confesseurs; l'un soutenait qu'il fallait tout avouer, et l'autre non. Elle riait de cette diversité, disant : « Je puis faire en conscience tout ce qu'il me plaira. » Il lui a plu de ne rien dire du tout (1).

(Mme de Sévigné, *Lettres.*)

(1) Exempt de police, mis en campagne pour chercher la Brinvilliers; il la poursuivit d'abord en Angleterre, puis dans les Pays-Bas, et la prit enfin à Liége.

(1) Contre les personnes impliquées dans la même affaire.

Emphase rabattue.

On parlait, devant Charles-Quint, d'un capitaine espagnol qui se vantait de n'avoir jamais eu peur : « Il faut, dit l'empereur, que cet homme n'ait jamais mouché de chandelle avec ses doigts. »

(*Encyclopédiana.*)

Un avocat du Bugey, étant un jour venu voir Voltaire, s'écria en entrant dans son cabinet : « Je viens saluer la lumière du monde. » Voltaire se mit à crier aussitôt : « Madame Denis, apportez les mouchettes! »

(*Choix d'anecdotes.*)

Emprunts.

Voiture avait le cœur généreux. Balzac lui ayant demandé 400 écus à emprunter, il lui envoya galamment la somme, et prenant la promesse de Balzac, il écrivit au bas : « Je, soussigné, confesse devoir à M. Balzac la somme de 800 écus, pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter 400. »

(*Improvis. français.*)

Un seigneur très-emprunteur et très-connu pour ne jamais rendre, alla voir un jour le fameux Samuel Bernard; après les premières civilités, il lui dit : « Je vais vous étonner, Monsieur, je m'appelle le marquis de***, je ne vous connais point, et je viens vous emprunter cinq cents louis. — Je vais vous étonner davantage, Monsieur, répondit le banquier; je vous connais, et je vais... vous les prêter. »

(*Courrier des Spect., an VII.*)

Brunel, un des anciens camarades de collége de Fontenelle, lui écrivit un jour : « Vous avez mille écus, envoyez-les moi. » Fontenelle lui répondit : « Lorsque j'ai reçu votre lettre, j'allais placer mes mille écus, et je ne retrouverai pas aisément une occasion aussi bonne; ainsi, voyez. » Toute la réplique de Brunel fut : « Envoyez-moi vos mille écus. » Fontenelle les lui envoya.

(*Courriers des spectacles.*)

Guadagni fit souvent l'aumône de cent sequins à la fois, à des gentilshommes dans la misère. Un jour qu'il avait reçu cette somme, un d'eux, fier et hautain, comme le sont la plupart des gentilshommes espagnols ou gascons, dit : « Je vous emprunte cette somme et vous la rembourserai. — Si mon intention était d'en être remboursé, dit Guadagni, je ne vous la prêterais pas. »

(*Alman. litt.*, 1783.)

Le comte Louis de Canosse, évêque italien, avait à Rome une belle argenterie; on y voyait plusieurs pièces d'un ouvrage exquis : il y avait, entre autres, un gobelet dont l'anse était faite en forme de tigre, et dont le travail était admirable. Un gentilhomme, connu du prélat, envoya un jour le prier de lui prêter pour peu de temps une pièce si rare, sous prétexte d'en vouloir faire faire une pareille. Mais comme il la garda plus de trois mois, le prélat l'envoya demander. Peu après, le même gentilhomme envoya encore pour emprunter une salière, qui avait la forme d'une écrevisse. Le comte Louis répondit, avec un sourire railleur, au page que le gentilhomme avait envoyé : « Allez, et rapportez à votre maître que si le tigre, de tous les animaux le plus agile, a été trois mois à revenir, je crains que l'écrevisse, qui est plus lente, n'ait besoin d'autant d'années. Qu'il m'en dispense donc, s'il lui plaît. »

(Blanchard, *Ecole des mœurs.*)

Un homme emprunta un jour cent écus à un marchand, qui l'en accommoda volontiers : il les posa sur une table, tandis que l'autre faisait sa promesse. Le marchand les lui voulant compter, l'autre dit qu'il était pressé, et qu'il n'était pas besoin de tant de cérémonie, les prend et les met dans son mouchoir. Comme il descendait, le marchand s'avise, feignant d'y avoir mis trop peu. L'autre reprit qu'il n'importait pas. « Je me suis trompé », dit le marchand, « j'y ai mis plus qu'il ne fallait. — C'est tout un », dit l'emprunteur, « je vous en tiendrai compte comme du reste. » Le marchand le conjure de remonter et recompter; il s'y accorde. Quand l'argent fut sur la table, le marchand lui rend sa promesse, et reprend son argent, en lui disant : « Celui qui m'emprunte de l'argent sans compter ne fait pas état de le bien rendre. »

(*Le Bouffon de la cour.*)

M. de Saint-Ange écrivait un jour à l'un de ses amis :

« Mon cher ami,

« Prêtez-moi cinq cents francs.

« Vous avez tant de bonheur que peut-être vous les rendrai-je. »

(Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*)

Le docteur Véron lui-même reçut un matin une lettre anonyme ainsi conçue :

« Monsieur,

« J'ai parié vingt francs que vous m'en prêteriez mille. Si vous me faites perdre mon pari, envoyez-moi du moins un louis par le porteur, afin que je m'acquitte sans retard. »

Emprunt d'esprit.

M. de la Popelinière avait en quelque sorte adopté pour sa fille une jeune personne, jolie, douce, intéressante. Il l'avait mariée à M. de Zimmerman, officier dans les gardes suisses. L'histoire de Mme de Zimmerman était singulière. La voici : Elle était fille d'un pauvre gentilhomme, et avait été élevée au fond d'une province, à cent cinquante lieues de Paris : pour une affaire de famille qui dépendait des fermiers généraux, elle écrivit à M. de la Popelinière, qu'elle ne connaissait que de réputation. M. de la Popelinière, sachant que c'était une jeune personne de dix-huit ans qui lui écrivait, lut la lettre avec intérêt, quoiqu'elle fût ex-

trêmement simple ; mais il en admira la belle écriture et l'orthographe parfaite. Il accorda la grâce qu'on lui demandait, alors il reçut une lettre charmante de remercîment ; il répliqua, une correspondance s'établit, elle dura six mois. M. de la Popelinière se passionna pour cette jeune provinciale qui montrait tant d'esprit, de grâce, de sensibilité. Il écrivit dans la province pour prendre des informations sur elle ; on lui mande que celle qui l'intéresse si vivement est jolie, et qu'elle est un ange par son caractère et par sa conduite. Le voilà amoureux, il déclare ses sentiments, il reçoit une réponse qui achève de lui tourner la tête ; il offre sa main, on accepte, l'on part, et l'on arrive. La première entrevue le refroidit un peu, mais sans le faire changer ; il ne trouva pas sa future aussi jolie qu'il se l'était figuré, parce qu'elle était mal mise, qu'elle avait l'air gauche, et beaucoup de taches de rousseur. Au bout de quelques jours, M. de la Popelinière fut si mécontent de son esprit, qu'il lui vint des soupçons sur les lettres charmantes qu'il avait tant admirées. Il questionna cette jeune personne, qui lui avoua naïvement qu'elle ne savait même pas l'orthographe, et qu'elle n'avait fait que copier des lettres faites par le curé du lieu.

(Mme de Genlis, *Mémoires*.)

Emprunteur de mauvaise foi.

Je voulais vous dire ce qui advint à mon compère Drouet, qui avait un procès, pour lequel juger il fallut être assuré et éclairci de certain point qui ne pouvait être connu que par le serment de cestuici. Il lui fut dit qu'il ne tenait plus qu'à cela qu'il ne gagnât son procès. « Ha ! vraiment, dit-il, j'ai donc gagné ; pour ce que, s'il ne tient qu'à jurer, je jurerai des pieds, des mains, de la bouche ; et, s'il est besoin, du c.., en la présence de Messieurs. » Aussi, en avait-il fait son apprentissage, aux dépens de mon compère Colin, qui lui avait prêté un chaudron. Colin lui dit : « Drouet, rendez-moi mon chaudron. — Eh ! quel chaudron ? Si tu étais prêcheur, tu ne prêcherais que de chaudron. — Je te prie, rends-moi mon chaudron. — Je n'ai point de chaudron à toi. » Colin le fait appeler. Étant devant le juge, Colin demande son chaudron à Drouet, et Drouet dit qu'il n'en a point à lui. Bodion lui commande de jurer sa part de paradis, s'il a ce chaudron. Lui, qui n'y prétendait possible rien (je ne dis pas au chaudron), se met en état de jurer. Comme il jurait, le bon Colin lui disait tout bas, en le tirant par le bras : « Hé ! compère, ne jure pas ; hé ! compère, tu perds ton âme. » Et Drouet lui répondait en l'oreille : « Et toi ton chaudron. »

(Béroalde de Verville, *Moyen de parvenir*.)

Émulation enfantine.

Un jour que mon père, d'un visage riant, formait devant moi différents caractères avec des lames de plomb flexibles, je lui demandai ce qu'il faisait là ? « Je joue aux lettres, » me répondit-il. Je le priai de m'apprendre ce jeu ; après me l'avoir fait désirer quelque temps, il feignit de se rendre à mes prières, et je goûtai, pour la première fois, le plaisir d'avoir désiré. Quand je n'avais pas été sage, on me défendait de jouer aux lettres, ce qui m'en donnait plus d'envie ; enfin, au bout de neuf à dix mois, je savais lire couramment et tracer des mots. Ma mère, de son côté, feignit de vouloir apprendre le latin ; je fus chargé du soin de lui faire répéter son rudiment, et de la reprendre lorsqu'elle ferait quelque faute. C'est ainsi que je m'instruisais moi-même sans le savoir.

(Favart, *Mélanges*.)

Énergie.

Ignace de Loyola, gentilhomme biscayen, fondateur des Jésuites, avait passé sa jeunesse au service ; il fut blessé en 1521, au siége de Pampelune. Il eut la jambe cassée d'un éclat de pierre. Étant tombé dans les mains d'un chirurgien maladroit qui la lui remit, mais d'une manière qui y laissait de la difformité, il eut la faiblesse courageuse de la faire casser une seconde fois. Il restait encore, au-dessous du genou, un os très-saillant qu'on avait négligé, ou qu'on n'avait pu replacer ; il le fit scier. Après tant de peines et de douleurs, cette jambe se trouva plus courte que l'autre. Ignace se voyant condamné à rester boiteux, essaya, sans succès, un nouveau genre de tourment :

il se faisait tous les jours tirer la jambe avec violence, en l'assujétissant avec des éclisses de fer.

(*Hist. impart. des Jésuites.*)

Énergie précoce.

Frédéric aimait beaucoup les enfants, et permettait que les fils du prince royal entrassent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet, l'aîné de ces princes jouait au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du roi, qui le prit, le jeta à l'enfant, et continua d'écrire. Le petit prince continue son jeu, et le volant tombe encore sur la table; le roi le rejette encore, regarde d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin, pour la troisième fois, le volant vient tomber jusque sur le papier sur lequel Frédéric écrivait; alors le roi prit le volant et le mit dans sa poche. Le petit prince demande humblement pardon, et prie qu'on lui rende son volant. Le roi le refuse : il redouble ses prières; on ne les écoute point. Enfin, las de prier, le petit prince s'avance fièrement vers le roi, met ses deux poings sur ses côtés, et dit d'un air menaçant : « Je demande à Votre Majesté si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non? » Le roi se mit à rire, et tirant le volant de sa poche, il le lui rendit, en disant : « Tu es un brave garçon, ils ne te reprendront pas la Silésie. »

(Panckoucke.)

Enfants (*Amour pour les*).

Madame Geoffrin aimait les enfants avec passion, elle n'en voyait pas un seul sans attendrissement. Elle se plaisait à causer avec eux, à leur faire des questions, et ne souffrait pas que les gouvernantes leur suggérassent la réponse. « J'aime bien mieux, leur disait-elle, les sottises qu'il me dira que celles que vous lui dicterez... Je voudrais, ajoutait-elle, qu'on fit cette question à tous les malheureux qui vont subir la mort pour leurs crimes : Avez-vous aimé les enfants? Je suis sûre qu'ils répondraient que non. »

(Grimm, *Correspondance.*)

Enfant (*Chagrin d'*).

Le feu prit un jour à l'habitation de madame d'Aubigné, mère de madame de Maintenon. Cette dame voyant pleurer sa fille, lui en fit une vive réprimande. « Faut-il, lui dit-elle, que je vous voie pleurer pour la perte d'une maison! — C'est bien une maison que je pleure! lui répondit-on : c'est ma poupée. »

(Mme de Maintenon *Mémoires.*)

Enfants (*Ruses d'*).

L'auteur d'*Émile* a cité ces deux tours d'adresse, l'un d'un petit garçon, et l'autre d'une petite fille auxquels on avait défendu de demander rien à table. Le petit garçon, qu'on avait cruellement oublié, et qui craignait de désobéir, s'avisa de prendre un peu de sel; c'était assez faire entendre qu'il désirait de la viande. La petite fille était dans une circonstance différente; elle avait mangé de tous les plats, hormis un seul dont on avait oublié de lui donner, et qu'elle convoitait beaucoup. Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans que l'on pût l'accuser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut : « J'ai mangé de ça! j'ai mangé de ça. » Mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire celui dont elle n'avait point mangé, que quelqu'un s'en apercevant lui dit : « Et de cela, en avez-vous mangé? — Oh! non, » reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Si ce tour-ci paraît plus fin, c'est qu'il est une ruse de fille. L'autre n'est qu'une ruse de garçon.

(*Feminæana.*)

Enfant gâté.

Mme d'Estourmel, âgée de cinquante-sept ans, avait un fils unique de cinq ans. Cet Isaac de cette moderne Sara était l'enfant le plus gâté et le plus insoutenable que j'aie jamais rencontré. On lui permettait tout, on ne lui refusait rien, il était le maître absolu du salon et du château. J'arrivai au Frétoy deux heures après le dîner; il y avait beaucoup de monde de Paris. J'avais un chapeau de villageoise, comme on disait alors; il était neuf, tout couvert de fleurs charmantes, et attaché sur l'oreille gauche avec beaucoup d'épingles. A peine étais-je assise, que le terrible enfant du château vint m'arracher des mains un superbe éventail et le mit en pièces. Mme d'Estour-

mel fit une petite réprimande à son fils, non pas d'avoir brisé mon éventail, mais de ne pas me l'avoir demandé poliment. Un instant après, l'enfant alla confier à sa mere qu'il avait envie de mon chapeau. « Eh bien, mon fils, répondit gravement madame d'Estourmel, allez le demander bien honnêtement. » Il accourut aussitôt vers moi en disant : « Je veux votre chapeau. » On le reprit d'avoir dit *je veux ;* c'est ce que sa mère appelait ne lui rien passer. Elle lui dicta sa formule de demande : « Madame, voulez-vous bien avoir la bonté de me prêter votre chapeau? » Tout ce qui était dans le salon se récria sur cette fantaisie : la mère et l'enfant y persistèrent; M. de Genlis s'en moqua un peu aigrement. Je vis que Mme d'Estourmel allait se fâcher; alors je me levai, et, sacrifiant généreusement mon joli chapeau, j'allai prier Mme d'Estourmel de me le détacher, ce qu'elle fit avec empressement, car l'enfant s'impatientait violemment. Mme d'Estourmel m'embrassa, loua beaucoup ma douceur, ma complaisance et mes beaux cheveux. Elle soutint que j'étais cent fois mieux sans chapeau, quoique je fusse tout ébouriffée, et que j'eusse une figure très-ridicule, avec une grande parure et cette coiffure en désordre. Mon chapeau fut livré à l'enfant, sous la condition *de ne pas le gâter*. Mais en moins de dix minutes, le chapeau fut déchiré, écrasé, et hors d'état d'être jamais porté. J'eus grand soin, les jours suivants, de me coiffer en cheveux, sans chapeau et sans fleurs. Mais, par malheur, cet enfant gâté était reconnaissant; il s'attacha à moi avec une passion démesurée, et ne voulut plus me quitter. Dès que j'étais dans le salon, il s'établissait sur mes genoux : il était fort gras et fort lourd; il m'assommait, chiffonnait mes robes, et même les déchirait en posant sur moi des quantités de joujoux. Je ne pouvais ni parler à qui que ce fût ni entendre un mot de la conversation, et il m'était impossible de m'en débarrasser, même pour jouer aux cartes. Dans tous mes petits voyages je portais toujours ma harpe : on voulut m'entendre; il n'y eut pas moyen, tandis que je jouais, d'empêcher l'enfant (qui se tenait debout près de la harpe) de jouer aussi avec les cordes de la basse, ce qui formait un accompagnement peu agréable. Lorsque j'eus fini, on vint prendre ma harpe pour l'emporter : l'enfant s'y opposa en faisant des cris terribles. La harpe resta; il en joua à sa manière, il égratigna les cordes, en cassa plusieurs, et dérangea totalement l'accord. Quand on représentait à Mme d'Estourmel que cet enfant devait m'importuner beaucoup, elle me demandait si cela était vrai, et elle prenait au pied de la lettre la politesse de ma réponse, en ajoutant qu'à mon âge on était charmé d'avoir un prétexte de s'amuser d'une manière enfantine, et que je formais avec son fils un *tableau délicieux*. Au vrai, cet enfant ne m'était pas aussi désagréable que tout le monde le croyait, non que j'aimasse ses jeux, mais sa personne m'intéressait et me divertissait. Il était joli, caressant, original, et il n'avait rien de méchant. Avec une éducation passable, on en aurait facilement fait un enfant charmant. Sa pauvre mère a bien payé la folie de cette mauvaise éducation : l'année d'ensuite, l'enfant, pour la première fois de sa vie, eut un peu de fièvre; il refusa toute boisson, et demanda avec fureur les aliments les plus malsains. Une légère indisposition devint une maladie sérieuse, et bientôt mortelle, parce qu'il fut impossible de lui faire prendre une seule drogue, et que toutes les tentatives en ce genre lui causaient des accès de colère qui allaient jusqu'aux convulsions. Il mourut à six ans, et il était naturellement très-robuste et parfaitement bien constitué.

(Mme de Genlis, *Mémoires.*)

Enfant généreux.

Un jour l'odieux Simon dit au jeune Louis XVII : « Capet, si les royalistes te délivraient, que ferais-tu? — Je vous pardonnerais, » répondit le jeune prince.

(Nougaret, *Beaux traits de la Revolut.*)

Enfer (*l'*) des mauvais auteurs.

L'abbé de Voisenon, quoique tout entier livré au monde, n'était pas sans religion. Il tomba malade assez sérieusement pour penser à se confesser. Il envoya chercher le célèbre Père Neuville : « Mon père, lui dit-il, en le voyant près de son lit, je ne veux point aller en enfer, c'est un logement trop incommode. — Vous avez raison mon cher abbé; mais si vous persistez à faire vos opéras-comiques, cela pourra pourtant bien arriver.

Cependant ce ne sera pas le tout de brûler en enfer ; c'est que vous y seriez encore hué. »

(*Tableau des Littérateurs français.*)

Engagement conditionnel.

On dit que comme Mlle de Guise priait M. de Guise, son frère, de ne jouer plus, puisqu'il perdait tant : « Ma sœur, » lui dit-il, « je ne jouerai plus quand vous ne ferez plus l'amour. — Ah ! le méchant ! reprit-elle, il ne s'en tiendra jamais (1). »

(Tallemant des Réaux.)

Engagement rompu.

Le célèbre peintre de batailles, Fritz Lallemand, se trouvait dans la dernière campagne de Bohème au quartier général de Bénédek. Après la terrible journée de Sadowa, Lallemand alla trouver le commandant des forces autrichiennes et lui fit part de son désir de retourner à Vienne : « Ne vous étiez-vous pas engagé pour tout le temps de la guerre ? demanda Bénédek. — Oui, certes, Excellence, répliqua Lallemand ; mais je me suis engagé comme peintre de batailles et non comme peintre de déroutes. »

(*Le Siècle.*)

Enlèvement d'un sénateur.

Napoléon venait de se faire ou d'être fait premier consul. Une petite association de chouans voulut le tuer, et en épia l'occasion ; soit qu'elle ne fût pas facile, soit qu'ils renonçassent à ce projet dangereux, ils l'abandonnèrent pour un autre. Ce fut d'enlever Sieyès, qui était chez Clément de Ris. Ils partent et se rendent dans la Touraine, au domicile de ce dernier ; ils s'y présentent à onze heures du matin ; mais Sieyès en était parti à sept. En désespoir de cause, nos forbans prennent le maître de la maison, et quand ils en sont maîtres, se trouvent fort embarrassés, parce qu'ils ne savent ce qu'ils en pourront faire. Un petit homme d'une coudée aurait été gênant, à plus forte raison Clément de Ris, qui avait près de six pieds ; ils lui bandent provisoirement les yeux, se proposent de bien le mettre à contribution, et délibèrent entre eux le lieu dans lequel ils le déposeront. L'un de ces messieurs se souvient qu'il a, près de Loches, une cousine, dont la maison est située au milieu d'un bois ; ils font douze lieues à travers la forêt, et conduisent leur prisonnier à cette maison. Je ne sais point si la cousine s'y trouvait ; mais toujours est-il vrai qu'on ne l'avait pas mise dans la confidence. On arrive : on cherche un coin où déposer avec sécurité Clément de Ris. On ne trouve rien de mieux qu'un égout, ou puisard à sec, au milieu de la cour, qui est entourée de tous côtés, soit par des bâtiments, soit par des murs ; on lève la pierre de cet égout, et l'on y fait entrer la victime. Heureusement le trou était profond, et Clément de Ris, pour s'y tenir, n'avait pas besoin de se courber. Tous les jours on levait la pierre pour y jeter des aliments. Le prisonnier, qui avait fait tâtons l'inspection de son cachot, y trouve de grosses pierres ; il les entasse les unes sur les autres, monte dessus, et tente de soulever la porte de sa prison ; il y parvient, sort la tête, et voit avec chagrin que quand il s'exhumerait de cet égout, il n'en serait guère plus avancé. L'idée lui vient de dessiner la maison, les murs, la cour ; il avait un calepin ; il exécute son projet. Ainsi non-seulement l'espoir d'être un jour rendu à la liberté l'animait, mais il préparait les moyens de se venger. Je ne sais à quel taux fut portée sa rançon.

Cet événement avait fait beaucoup de bruit ; il inspira des terreurs. Le premier consul fit venir les chefs des chouans, et les menaça de les prendre pour otages si on ne rendait pas Clément de Ris.

Il fallut donc s'y résoudre. On fit, pour sa délivrance, une expédition pareille à celle qu'on avait faite pour son enlèvement, c'est-à-dire qu'on banda les yeux au prisonnier pour le ramener chez lui, en lui faisant accroire qu'on le transportait dans une autre prison ; mais pour obtenir la grâce de ceux qui avaient commis le délit, si l'on parvenait à les connaître, on convint qu'ils attaqueraient l'escorte qui conduisait M. Clément, qu'on se battrait, et qu'après avoir tiré force coups de fusil et de pistolet, une partie prendrait la fuite, pendant que l'autre ferait tomber le bandeau des yeux

(1) Ce mot a été souvent mis en vers. Voir *le Baron de Fœneste*, par d'Aubigné, livre III, ch. 16 ; *les Poésies de Cailly*, *les Lettres de Boursault*, t. I, p. 367. Le père Vanière en a même fait une épigramme latine.

de la victime, et lui rendrait l'usage de ses mains. De cette manière il ne restait avec lui que les vrais coupables, devenus ses libérateurs, auxquels il semblait devoir la vie et la liberté. Ce projet, très-adroit, s'exécuta au milieu de la forêt de Chinon. Le prisonnier, qui avait perdu l'usage de ses yeux et de ses mains, crut qu'on se battait sérieusement; il exprima sa reconnaissance à ses prétendus libérateurs; mais il ne fut pas le maître de les sauver tous, lorsque la justice fut saisie de l'affaire.

(*Mémoires secrets du XIXe siècle.*)

Ennui (*Dangers de l'*).

Le comte de Lauraguais a envoyé la question suivante à la Faculté de Médecine :

« Messieurs de la Faculté sont priés de donner en bonne forme leur avis sur toutes les suites possibles de l'ennui sur le corps humain, et jusqu'à quel point la santé peut en être altérée. »

La Faculté a répondu que l'ennui pouvait rendre les digestions difficiles, empêcher la libre circulation, donner des vapeurs, etc., et qu'à la longue même il pouvait produire le marasme et la mort.

Bien muni de cette pièce authentique, M. le comte de Lauraguais s'en est allé chez un commissaire, qu'il a contraint à recevoir sa plainte contre M. le prince d'Hénin, comme homicide de Sophie Arnould, depuis cinq mois et plus qu'il n'a bougé de chez elle.

(Grimm, *Correspondance.*)

Enrouement d'un chanteur.

Un jour que Garat était parti pour la campagne dans son boghei, seul et sans domestique, il rencontre un de ses amis rue Saint-Honoré et l'invite à prendre place auprès de lui. « Je ne peux pas, répond celui-ci, j'ai un rendez-vous rue Saint-Jacques à quatre heures précises. — C'est précisément notre chemin, je sors de Paris par le faubourg Saint-Marceau. — C'est qu'il faut qu'auparavant j'aille dans un autre endroit. — Impossible, ce que j'ai à te dire est trop pressé. » M. de L***, vaincu par ses instances, mais assez contrarié, monta en boghei. « Voyons, lui dit-il, mon cher Garat, explique-moi ce dont il s'agit. — Tu vas le savoir, mon ami; c'est que j'ai de très-vilains quartiers à traverser, je suis un peu enrhumé et tu crieras gare! »

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

Enseignes.

A quelque chose le manque d'orthographe peut être bon : il servit sans doute à faire dire la vérité à ce confiseur de province qui inscrivait sur sa boutique :

Vins feints *et fruits* qu'on fit.

On a remarqué dans Paris une enseigne ainsi conçue : *T... culottier de la duchesse de Berry.*

On lisait sur une autre, en 1811 : *B..., chirurgien-accoucheur de la grande armée.*

Et sur une autre, rue Dauphine : *Grégoire, tailleur d'hommes.*

Dans la rue Chartière, près du collége de France, on lisait sur la porte d'une maîtresse d'école qui venait de déménager : *Madame Prudent est maintenant enceinte du Panthéon.*

Dans un des numéros du journal la *Gazette de Paris*, je voyais cette rédaction pour une enseigne de liquoriste :

A l'Anisette de Béranger (1) ?

Cela m'a rappelé l'anecdote suivante : A Palaiseau, les touristes ont pu voir longtemps deux enseignes, originales toutes deux, dues à une partie de plaisir qu'il nous a été donné de faire dans cette bourgade avec Tisserant et quelques artistes dramatiques.

A déjeuner, le couvert était mis dans une auberge nouvellement établie, et dont le maître déplorait de ne pas avoir la vogue de son concurrent; ce brave homme attribuait cette vogue à l'enseigne ainsi conçue :

A la Bondance.

Tisserant lui dit en riant :

Faites comme lui, mettez une enseigne et écrivez :

(1) En vrai liquoriste, le rédacteur de l'enseigne avait confondu la *Lisette* avec l'*anisette*

A la nouvelle Bondance!

L'aubergiste, affriandé, ne manque pas de suivre le conseil, et à quinze jours de là, dans une nouvelle excursion que nous faisions à travers le pays, nous pûmes admirer l'idée de Tisserant absolument réalisée.

Le tour nous paraissait drôle, et comme il nous était venu à l'esprit de juger de la mine de l'antagoniste de notre hôte, nous vîmes que son enseigne, à lui avait aussi fait peau neuve.

La voici dans son originalité native :

A l'ancienne Bondance!

(Victor Couailhac, *la Vie de théâtre.*)

Entêtement.

M. Lambert battait son cheval qui lui donnait des ruades, et ne voulait pas avoir le dernier. M. de Bautru, qui était présent, dit à M. Lambert : « Monsieur, montrez-vous le plus sage. »

(*Menagiana.*)

Enthousiasme artistique.

Un des plus chauds enthousiastes de la musique de Gluck était l'abbé Arnaud, qui s'écriait, après l'*Alceste*, sous le péristyle de l'Opéra :

« Gluck a retrouvé la douleur antique.

— J'aimerais bien mieux, répondait un opposant, qu'il eût retrouvé le plaisir moderne. »

L'abbé Arnaud eut une fois un mot sublime.

« Enfin, disait devant lui un méchant, la musique d'*Alceste* est tombée.

— Oui ! répondit Arnaud, tombée du ciel. »

(N. Roqueplan, *Constitutionnel.*)

Enthousiasmes littéraires.

Je ne saurais m'empêcher de rire, et en même temps de savoir bon gré au bonhomme Heinsius, lorsqu'il dit, avec une simplicité tout à fait hollandaise, « qu'il se trouve si charmé et si enthousiasmé de la lecture de Platon, qu'une page de ses ouvrages l'enivre autant que s'il avait avalé dix rasades de vin. » J'ai lu quelque part dans Scaliger le père, cette expression aussi bachique : « Hérodote est un auteur si charmant, que j'ai autant de peine à le quitter que mon verre (1). »

(*Carpenteriana.*)

Racine mena un jour La Fontaine à Ténèbres ; et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes. Il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : « C'était un beau génie que ce Baruch. Qui était-il? » Le lendemain et plusieurs jours suivants, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelque personne de connaissance, après les compliments ordinaires, il élevait sa voix, pour dire : « Avez-vous lu Baruch? C'était un beau génie. »

(*Vie de La Fontaine.*)

Enthousiasme poétique.

On connaît le trait d'Archimède sortant tout nu de son bain, et courant par les rues de la ville en criant : *Eurèka!* Voici le pendant de cette anecdote.

Santeuil, rêvant une nuit à quelques vers, se leva tout à coup, ouvrit la porte de sa chambre, et courut dans le dortoir en chemise, et criant de toutes ses forces : « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé! » Ses confrères, éveillés par ce bruit, lui demandèrent ce qu'il avait trouvé. « Le plus beau vers que Dieu ait jamais fait, » répondit Santeuil tout ému. Les religieux rirent de cette extravagance, et se recouchèrent (2).

(Valentin, *Improvisateur français.*)

Enthousiasme public.

A la première représentation de *Mérope*, le public demanda l'auteur. Voltaire, applaudi et demandé, refuse de paraître ; on le cherche, on le trouve, on le sort d'un petit réduit où il s'était caché ; on le porte dans la loge de madame la

(1) Mme de Sevigné disait de Nicole qu'elle en eût voulu faire un bouillon pour l'avaler, et l'on connaît le vers de Voltaire sur Horace, qu'il disait

Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

(2) V. *Improvisateur français*, art. *Trouver*.

maréchale de Villars, qui était avec sa bru ; on le met, malgré lui, en évidence entre ces deux dames. « Madame la duchesse de Villars, embrassez Voltaire ! » s'écrie quelqu'un au parterre. Mille voix répètent cette prière. La duchesse, d'abord confuse et embarrassée, finit par se prêter avec grâce aux désirs de l'assemblée. Les cris de joie et les battements de mains redoublèrent pour remercier cette dame, qui, par un baiser, venait en quelque façon d'acquitter la dette publique.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Entraînement.

Quelques jeunes gens des amis d'Alipe, et qui étudiaient le droit comme lui à Rome, sortant un jour de dîner ensemble, le trouvèrent dans leur chemin, et entreprirent de le mener avec eux à l'amphithéâtre. C'était un de ces jours funestes où l'on se fait un plaisir de voir répandre le sang humain. Comme il avait une extrême horreur pour ces sortes de cruautés, il résista d'abord de toute sa force ; mais les autres, usant de cette sorte de violence qu'on se fait quelquefois entre amis, et l'entraînant malgré qu'il en eût, il leur dit : « Vous pouvez entraîner mon corps, et me placer parmi vous à l'amphithéâtre ; mais vous ne disposerez pas de mon esprit, ni de mes yeux, qui ne prendront assurément aucune part au spectacle. Ainsi, j'y serai comme n'y étant point, et par ce moyen je me mettrai tout à la fois au-dessus de la violence que vous me faites et de la passion qui vous possède. » Mais il eut beau dire, ils l'emmenèrent ; et peut-être que ce fut en partie pour voir s'il pourrait s'en tenir à ce qu'il leur avait dit. Enfin ils arrivèrent, et se placèrent le mieux qu'ils purent ; et pendant que tout l'amphithéâtre était dans le transport de ces barbares plaisirs, Alipe défendait à son cœur d'y prendre part, et se tenait les yeux fermés. Et plût à Dieu qu'il se fût aussi bouché les oreilles, car ayant été frappé d'un grand cri, que quelque chose d'extraordinaire qui venait d'arriver dans le combat avait excité parmi le peuple, la curiosité l'emporta ; et ne voulant que voir ce que c'était, persuadé que, quoi que ce pût être, il s'en détournerait et le mépriserait après l'avoir vu, il ouvrit les yeux et ce fut assez pour faire à son cœur une plaie bien plus mortelle que celle qu'un des combattants venait de recevoir, et pour le faire tomber bien plus dangereusement que ce gladiateur, dont la chute avait donné lieu au cri qui lui avait fait ouvrir les yeux. Ce fut par là que ce cœur, où il y avait bien plus de présomption que de force, et qui était d'autant plus faible qu'il avait trop compté sur lui-même, se trouva blessé tout d'un coup. La cruauté s'y glissa dans le même moment que ce sang qu'on venait de répandre frappa ses yeux ; et bien loin de les détourner de ce qui se passait, il les y tint attachés, buvant la fureur à longs traits sans s'en apercevoir et se laissant enivrer à ce plaisir barbare et criminel.

Ce n'était plus ce même homme qu'on avait traîné là par force ; c'était un homme de même trempe que tous ceux qui faisaient la foule dans l'amphithâtre, et un digne compagnon de ceux qui l'y avaient amené. Le voilà attaché au spectacle comme tous les autres, mêlant ses cris aux leurs, s'échauffant et s'intéressant comme eux à ce qui se passait ; enfin il sortit de là avec une telle ardeur pour les spectacles, qu'il ne respirait plus autre chose ; et que non-seulement il était prêt d'y retourner avec ceux qui l'y avaient mené, mais qu'il en était plus entêté qu'aucun, et qu'il y menait les autres.

(Saint Augustin, *Confessions.*)

Entre confrères.

Lyonnais avait été mis en vogue par la guérison de la chienne de Mme de Pompadour, ce qui lui avait valu le titre de médecin consultant des chiens de Sa Majesté Louis XV, avec un traitement de douze cents francs. Il savait s'apprécier à sa valeur, et traitait de collègue à collègue avec les membres de la Faculté. C'est de lui cette réponse magnifique à un docteur célèbre, dont il venait de guérir le *toutou* malade, et qui insistait pour lui payer ses soins :

« Allons donc, monsieur le docteur, voulez-vous m'humilier ? Entre confrères, vous savez bien que ce n'est rien. »

(V. Fournel, *Spect. popul.*)

Arrêté au commencement de la révolution, Garat charmait les ennuis de sa captivité, en chantant presque toute la journée. Il disait que ses vocalises

avaient augmenté beaucoup la légèreté naturelle de sa voix. Les prisonniers, ravis, se réunissaient dans le corridor ou sous ses fenêtres pour l'entendre. Un jour, il en voit entrer un dans sa chambre, qui le salue profondément avec les signes d'un grand respect : « Vous êtes l'incomparable Garat, monsieur? — Oui, monsieur... — Votre talent est prodigieux. — Monsieur... — Ne m'interrompez pas... Oui, monsieur, prodigieux, et qui que ce soit ne peut vous disputer le titre de Dieu de la musique. Je suis votre plus grand admirateur. — J'en suis fort reconnaissant. — Personne ne peut vous juger mieux que moi, car je m'occupe beaucoup de cet art enchanteur où vous excellez. — Ah! monsieur est musicien, dit Garat, ne sachant où aboutiraient tous ces compliments. — Oui, monsieur, nous sommes collègues; ainsi, vous trouverez tout simple que je m'adresse à vous, pour vous demander un grand service. — Parlez, monsieur, que puis-je faire? — Les Vandales qui se sont emparés du pouvoir s'opposent à tout ce qui pourrait faire prospérer les arts. S'en occuper, serait à leurs yeux un crime de plus; aussi je n'ose m'adresser qu'à vous dans une circonstance si critique. — Je suis à vos ordres. — Par un accident, je me vois dans l'impossibilité de cultiver mon talent; il dépend de vous de me rendre à mes occupations chéries. — Et comment? — Un homme comme vous n'est étranger à rien de ce qui a rapport à la musique; aussi je viens vous supplier de vouloir bien raccommoder mon instrument, que je m'empresserai de vous prêter dès qu'il sera en état : Il est digne de vous accompagner. » En finissant ces mots, l'étranger ouvre son manteau, et présente à Garat une... serinette. Ce dernier fit des éclats de rire tellement forts, que plusieurs personnes accoururent pour en savoir la cause, et partagèrent sa gaîté. Le solliciteur, tout surpris de cette hilarité générale, se retira furieux, et devint depuis ce moment l'ennemi déclaré de Garat, qu'il n'appela plus que le charlatan.

(Mlle Ducrest, *Mémoires sur Joséphine.*)

Entre deux sommes.

Le marquis d'Ambres, qui est un vieux répertoire, m'a conté que le roi Henri IV, s'étant éveillé la nuit, appela M. de Bellegarde qui couchait dans sa chambre, et lui proposa de céder la moitié de sa charge de premier gentilhomme de la chambre au vicomte de Turenne; que, deux heures après, s'étant encore éveillé, il lui proposa de céder à M. Roquelaure la moitié de sa charge de maître de la garde-robe; et que Bellegarde lui dit : « Eh bien, sire, je le veux bien; mais ne vous réveillez plus, s'il vous plaît. »

(L'abbé de Choisy, *Mémoires.*)

Entretiens (*Menu des*).

Dînant chez Mme Necker, le marquis de Chastellux arriva le premier, et de si bonne heure que la maîtresse de la maison n'était pas encore dans le salon. En se promenant tout seul, il aperçut à terre, sous le fauteuil de Mme Necker, un petit livre; il le ramassa et l'ouvrit : c'était un petit livre blanc, qui contenait quelques pages de l'écriture de Mme Necker. Il n'aurait certainement pas lu une lettre; mais croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il lut sans scrupule : c'était la *préparation* du dîner de ce jour, auquel il était invité. Mme Necker l'avait écrite la veille. Il y trouva tout ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les plus remarquables; son article y était, et conçu dans ces termes : « Je parlerai au chevalier de Chastellux de la *Félicité publique* et d'*Agathe* (1). »

Mme Necker disait ensuite qu'elle parlerait à Mme d'Angevillers sur l'amour, et qu'elle éleverait une *discussion littéraire* entre MM. Marmontel et de Guibert. Il y avait encore d'autres préparations que j'ai oubliées. Après avoir lu ce livre M. de Chastellux s'empressa de le remettre sous le fauteuil. Un instant après, un valet de chambre vint dire que Mme Necker avait oublié, dans le salon, ses tablettes; il les chercha et les lui porta. Ce dîner fut charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre Mme Necker dire, mot pour mot, tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes.

(Mme de Genlis, *Mémoires.*)

Il y a des maîtresses de maison doublement officieuses qui font, le matin, le menu

(1) Deux ouvrages de M. Chastellux, dont le dernier n'a pas été imprimé.

de leur conversation comme le menu de leur dîner. Madame Campan avait là-dessus un système qu'elle enseignait à ses élèves, et qui nous a toujours paru peu divertissant ; elle prétendait qu'il fallait régler la conversation d'un dîner sur le nombre des convives. Si l'on est douze à table, il faut parler voyages, littérature ; si l'on est huit, il faut parler beaux-arts, sciences, inventions nouvelles ; si l'on est six, on peut parler politique et philosophie ; si l'on est quatre, on ose parler de choses sentimentales, des rêves du cœur, d'aventures romanesques.

« Et si l'on est deux ? — Chacun parle de soi : le tête-à-tête appartient à l'égoïsme. »

Cet étrange système de madame Campan nous a été révélé par madame la duchesse de Saint-Leu, son illustre élève ; elle-même nous a fait l'honneur de nous l'expliquer, et bien souvent nous en avons ri ensemble. Lorsqu'il survenait quelques hôtes inattendus au château d'Aremberg : « Tous mes plans sont dérangés, disait-elle, je comptais parler philosophie, voilà maintenant qu'il va falloir parler littérature et voyages... » Cela voulait dire : Nous serons dix à table.

(Madame de Girardin, *Lettres parisiennes.*)

Entretiens populaires (*Goût pour les*).

Le président Novion n'était ni injuste ni malhonnête homme, mais il ne savait rien de son métier que la basse procédure, en laquelle, à la vérité, il excellait comme le plus habile procureur. C'était un homme obscur, solitaire, sauvage, plein d'humeurs et de caprices jusqu'à l'extravagance ; incompatible avec qui que ce fût, désespéré lorsqu'il lui fallait voir quelqu'un, le fléau de sa famille et de quiconque avait affaire à lui, enfin insupportable aux autres, et, de son aveu, très-souvent à lui-même... On n'en pouvait approcher ; et tandis qu'il s'enfermait de la sorte, et que les plaideurs gémissaient souvent encore de ses brusqueries quand ils pouvaient pénétrer jusqu'à lui, il s'en allait prendre l'air, disait-il, dans la maison qu'il occupait avant d'être premier président, et causer avec un charron, son voisin, sur le pas de sa boutique, qui était, disait-il, l'homme du meilleur sens du monde.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Envieux confondu.

Un détracteur disait devant Christophe Colomb, qu'il ne voyait rien de merveilleux dans la découverte de l'Amérique. Colomb demande un œuf, et propose au nouveau Zoïle de faire tenir cet œuf sur l'un de ses deux bouts. Ce dernier se trouve fort embarrassé. Colomb en casse la pointe et le fait tenir : « Cela n'est pas fort difficile, s'écrie l'envieux. — Pas plus que de découvrir le Nouveau-Monde, » reprend Colomb.

(Raynal, *Mémoires.*)

Épigrammes.

Verrès avait été préteur en Sicile, où il s'était rendu coupable de plusieurs exactions considérables. Il fut cité en jugement, et pour engager l'orateur Hortensius à prendre sa défense, il lui avait fait présent d'un sphinx d'ivoire, qui était une statue de grand prix. Cicéron plaidait contre ce préteur, et Hortensius, son défenseur, feignait de ne rien comprendre aux discours de Cicéron : « Je m'en étonne, lui répliqua malignement celui-ci, car vous avez chez vous le sphinx. »

Publius Cotta, qui se donnait pour habile jurisconsulte, quoiqu'il fût ignorant dans cette science, étant cité en témoignage par Cicéron, répondit qu'il n'avait aucune connaissance du fait : « Vous vous imaginez peut-être que je vous parle du droit, » lui répondit Cicéron.

Métellus Nepos, un autre de ses adversaires, lui reprochant qu'il était un homme nouveau, c'est-à-dire un homme peu connu, lui faisait souvent cette question : « *Quis est pater tuus ?* Quel est votre père ? — Votre mère, répliqua Cicéron impatienté, a rendu pareille question difficile à résoudre pour vous. »

Un jeune homme qui était accusé d'avoir empoisonné un de ses parents dans un gâteau, s'emportait et faisait des menaces à Cicéron : « Courage, mon ami ! lui dit cet orateur, j'aime encore mieux tes menaces que ton gâteau. »

Il y avait un certain Octavius, à qui on reprochait d'avoir été esclave en Afrique : or, c'était l'usage dans ce pays de

percer les oreilles aux esclaves, pour marque de leur sujétion. Un jour que Cicéron plaidait, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendait point : « Tu as pourtant l'oreille percée, » lui dit Cicéron.

Marcus Appius plaidant une grande cause, dit dans son exorde que son ami, pour lequel il plaidait, l'avait supplié d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, d'érudition et de bonne foi : « As-tu bien le cœur assez dur, lui dit Cicéron en l'interrompant, pour ne rien faire de ce que tu as promis à ton ami ? »

Un alchimiste, qui se vantait d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, demandait une récompense à Léon X. Ce pape, le protecteur des arts, parut acquiescer à cette demande, et le charlatan se flattait déjà de la plus grande fortune. Lorsqu'il revint solliciter sa récompense, Léon X lui fit donner une grande bourse vide, en lui disant que, puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.

(Panckoucke.)

Dante, persécuté dans sa patrie, fut obligé de fuir à Vérone, où le prince Albuin de l'Escale montra moins d'estime pour cet homme de génie que pour un fou qu'il avait à sa cour. Quelqu'un lui témoignant sa surprise d'une telle préférence, Dante répondit : « C'est que chacun aime mieux son semblable. »

Quand Michel Ange vit pour la première fois le fils du peintre Francia, qui était fort beau, il lui dit : « Ton père sait mieux faire les figures vivantes que les figures peintes. »

(Passavant, *Raphaël d'Urbin.*)

Deux cardinaux, avec qui Raphaël était très-lié, le visitèrent au moment où il était occupé à achever un *saint Pierre* et un *saint Paul*, que feu Bartolomeo n'avait pu terminer lui-même. Ils s'étaient entendus pour l'amener à une discusion d'art, et, ne sachant trop comment s'y prendre, ils dirent que les têtes des apôtres étaient trop rouges. Raphaël avait deviné leur intention, et, pour sauvegarder l'honneur de son ami, il leur répondit en souriant : « Ne vous en étonnez point, car on doit supposer que les apôtres saint Pierre et saint Paul rougissent aussi fortement au ciel que sur ses tableaux, en voyant l'Église gouvernée par des gens tels que vous. »

(Passavant, *Raphaël d'Urbin.*)

Un certain seigneur qui avait balancé longtemps durant les troubles, sans prendre de parti, étant un jour venu trouver Henri IV, le roi lui dit : « Approchez-vous, Monsieur ; si nous gagnons, vous serez des nôtres. »

(*Bibliothèque de cour.*)

La reine Christine était toujours en justaucorps et en perruque d'homme. Lorsqu'elle vint à Fontainebleau, plusieurs dames de la cour, en l'allant saluer, s'avancèrent pour la baiser. Elle y trouva un peu à redire. Toutefois, sans en rien témoigner, elle se contenta de dire : « Quelle fureur ont ces dames à me baiser ? Est-ce à cause que je ressemble à un homme ? »

(*Menagiana.*)

Des Portes était en si grande réputation que tout le monde lui apportait des ouvrages, pour en avoir son sentiment. Un avocat lui apporta un jour un gros poëme, qu'il donna à lire à Regnier, afin de se délivrer de cette fatigue ; en un endroit cet avocat disait :

Je bride ici mon Apollon.

Regnier écrivit à la marge :

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des Muses le roi ;
Les dieux ne portent point de bride,
Mais bien les ânes, comme toi.

Cet avocat vient à quelque temps de là, et Des Portes lui rendit son livre, après lui avoir dit qu'il y avait bien de belles choses. L'avocat revint le lendemain tout bouffi de colère, et lui montrant ce quatrain, lui dit qu'on ne se moquait pas ainsi des gens. Des Portes reconnaît l'écriture de Regnier, et il fut contraint d'avouer à l'avocat comme la chose s'était

passée, et le pria de ne lui point imputer l'extravagance de son neveu.

(Tallemant des Réaux.)

On croyait à la cour que le joaillier Lopez était Juif de naissance. Un jour, il voulait vendre un crucifix bien cher : « Hé, lui dit-on, vous avez livré l'original à si bon marché ! »

(*Id.*)

Un homme de fort peu d'esprit, et qui sentait très-mauvais, vint voir Mme Cornuel. S'en trouvait importunée, elle dit, quand il fut sorti :

« Il faut que cet homme soit mort, car il ne dit mot et sent fort mauvais (1). »

(*Id.*)

Voiture était fils d'un marchand de vin suivant la cour. Il faisait son possible pour cacher sa naissance à ceux qui n'en étaient pas instruits. Un jour, se trouvant dans une grosse compagnie où il faisait le récit d'une aventure plaisante, Mme des Loges, contre laquelle il avait parlé sans la connaître, cherchant à le piquer, lui dit :

« Monsieur, vous nous avez déjà dit cela d'autres fois; *tirez-nous du nouveau* (2). »

(*Id.*)

Philippe IV ayant perdu le royaume de Portugal et quelques autres provinces, s'avisa de prendre le surnom de Grand. Le duc de Medina-Cœli dit à ce sujet : « Notre maître est comme les trous, il s'agrandit à mesure qu'il perd du terrain. »

(*Loisirs d'un ministre d'État.*)

M. de la Rivière était allé à Rome pour tâcher d'être cardinal, et en était revenu sans rien faire. Comme il avait un fort grand rhume, M. de Bautru dit :

« C'est qu'il est revenu sans chapeau. »

(*Menagiana.*)

Jurieu s'avisa de commenter l'Apocalypse. Bayle courtisait la femme de Jurieu dans le même temps, ce qui faisait dire que le ministre protestant voyait plus clair dans l'Apocalypse que dans son ménage.

Mézeray avait été chargé, par l'Académie, dont il était membre, de travailler au nouveau Dictionnaire. A *comptable*, l'historiographe de France avait mis pour exemple de la définition : « Tout comptable est pendable. » L'Académie l'obligea de rayer cette phrase. Mézeray la raya, mais il mit à la marge : « Rayé quoique véritable. »

Le docteur Burnet voulant vendre un méchant cheval, monta dessus pour le faire valoir; mais il n'en pouvait lui-même rien faire de bon, et celui à qui il le voulait vendre lui dit :

« Mon pauvre Burnet, quand vous me voudrez tromper, ne montez point à cheval, ne montez qu'en chaire. »

(*Menagiana.*)

Richelieu demandait à Bautru des nouvelles de la santé de Balzac, le grand épistolier : « Comment voulez-vous qu'il se porte bien? répondit Bautru. Il ne parle que de lui-même, et à chaque fois il se découvre : tout cela l'enrhume. »

(Sainte-Beuve, *Port Royal.*)

M. de Marolles disant un jour à Linière que ses vers lui coûtaient peu.

« Ils vous coûtent ce qu'ils valent, » lui répondit-il.

(*Carpenteriana.*)

Chapelain fit attendre longtemps son poëme de *la Pucelle*, parce qu'il recevait une forte pension de M. de Longueville. Les rieurs de ce temps-là disaient que la pucelle était une fille entretenue par un grand prince. Dès que l'ouvrage parut, Linière fit l'épigramme suivante :

(1) On a applique ce mot, dans quelques recueils, à Roquelaure, qui était *puant* et qui avait un jour affecté de ne dire mot à un dîner où l'on s'était promis grand amusement de sa verve.

(2) Ou, comme on le rapporte plus souvent : « Percez-nous-en d'un autre. »

Nous attendions de Chapelain,
Ce noble et fameux écrivain,
Une incomparable pucelle ;
La cabale en dit force bien,
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

Un jeune seigneur parlait fort librement, en présence du cardinal de Bérulle, sur des matières de religion, et se moquait en particulier de ceux qui croyaient qu'il y avait des démons. Il prétendait qu'il n'y en avait point, parce que, disait-il, il n'en avait jamais vu : « Si cette raison là était bonne, lui repartit le cardinal, je serais bien fondé à croire que vous n'avez ni esprit, ni jugement, car je ne vois rien en vous de tout cela. »

Roquette, évêque d'Autun, se plaignant à M. le président de Harlay que les officiers d'Autun l'avaient quitté pour aller à la comédie : « Ces gens-là étaient de bien mauvais goût, lui répondit-il, de vous quitter pour des comédiens de campagne (1) ».

(*Longueruana.*)

Une femme fort coquette s'étant fait peindre par Mlle Le Hay (artiste en renom sous Louis XIV), fit faire cinq copies de son portrait : « Eh! mon Dieu, dit quelqu'un, pourquoi cette dame veut-elle avoir tant de portraits? — *Quoniam multiplicatæ sunt iniquitates ejus* », répondit spirituellement Mlle Le Hay.

(*Fureteriana.*)

On pendit à Paris la sage-femme qui avait fait blesser Mlle D.... (de Guerchy), fille d'honneur de la reine, pour laquelle on avait fait ce beau sonnet :

Toi qui meurs avant que de naître (2).

Le comte de Grammont passa à la Grève dans le temps de l'exécution. Le soir il fut au coucher du roi ; ce prince lui demanda quelle nouvelle il y avait à Paris. Le comte de Grammont lui répondit : « Sire, j'ai vu pendre la sage-femme des filles d'honneur de la reine. »

(*Bibliothèque de cour.*)

Le père René Rapin, jésuite, publiait alternativement des ouvrages de littérature et de piété, ce qui faisait dire à l'abbé de la Chambre : « Ce jésuite sert Dieu et le monde, par semestre. »

(*Dictionnaire historique.*)

Un poëte peu connu, Ch. Remy, a dit plus spirituellement encore de l'abbé Pellegrin :

Il dînait de l'autel et soupait du théâtre,
Le matin catholique et le soir idolâtre.

Ce sont les seuls vers qu'on ait retenus de lui.

A propos de la *Judith* de Boyer, qui avait été jouée à Paris pendant le carême, Racine disait qu'il ne fallait pas s'étonner qu'elle n'eût pas été sifflée à Paris : « C'est, disait-il, que tous les siffleurs étaient à la cour aux sermons de l'abbé Boileau. »

(*Bolœana.*)

Charles, comte de Peterborough, n'aimait pas le duc de Marlborough, qui passait pour être fort avare. Un pauvre, lui demandant un jour l'aumône, l'appela mylord Marlborough. « Je ne suis point mylord Marborough, reprit le comte, et, pour te le prouver, voici une guinée que je te donne. »

(*Encyclopédiana.*)

Le roi d'Espagne ayant donné au célèbre chanteur Farinelli, qui était castrat, l'ordre de Calatrava, celui-ci fut armé chevalier avec les cérémonies ordinaires, et on lui mit, suivant l'usage, les éperons. Sur quoi l'ambassadeur d'Angleterre dit : « Chaque pays, chaque mode ; en Angleterre on éperonne les coqs, à Madrid on éperonne les chapons. »

(*Improvisateur français.*)

---

(1) On sait que Roquette passe pour avoir fourni à Molière le type de son *Tartufe*.

(2) C'est le fameux sonnet de l'*Avorton*, par Hesnault.

J.-B. Rousseau avait fait le couplet suivant sur Danchet :

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un rat pris au trebuchet,
Écouter les vers que je chante.

Il fallait que le portrait fût bien ressemblant, car Danchet ayant voulu se faire peindre, l'artiste fut pris d'un rire forcé en considérant sa figure. « Je parie, dit le poëte, que c'est ce maudit couplet qui vous revient dans la mémoire. » Et il avait bien deviné.

(*Choix d'anecdotes.*)

Pendant son exil en Angleterre, le chevalier de Grammont assistait un jour au dîner de Charles II ; et, conformément à l'étiquette de cette cour, les officiers de ce prince le servaient à genoux. Le roi fit remarquer cet usage au chevalier comme une marque de respect que ne recevait aucun autre souverain. « Sire, lui dit Grammont, j'ai cru que vos gens vous demandaient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire. »

(G. Brunet, commentaire sur les *Mémoires de Grammont.*)

Le président Hénault disait de la cuisinière de madame du Deffand, qui était véritablement par trop bourgeoisement mauvaise, surtout pour un gastronome tel que lui, chez lequel était le meilleur cuisinier de l'époque : « Entre elle et la Brinvilliers, il n'y a de différence que dans l'intention (1). »

(*Encyclopédiana.*)

Boullier fit paraître, en 1730, un *Essai philosophique sur l'âme des bêtes.* Voltaire, après l'avoir lu, dit à quelqu'un qui lui demandait son avis : « L'auteur est un excellent citoyen, mais il n'est pas assez instruit de l'histoire de son pays. »

---

(1) Nous citons le mot parce qu'il est piquant, mais il faut se garder de le prendre à la lettre : Mme du Deffand, qui rangeait le souper au nombre des quatre fins de l'homme, était très-gourmande ; seulement le président l'était encore plus qu'elle.

Rulhières se plaignait, dans un souper, de ceux qui voulaient le faire passer pour méchant. « Sur mon honneur ! disait-il, je suis le meilleur homme du monde. J'ai beau fouiller dans ma conscience, je n'y trouve, dans toute ma vie, qu'une seule méchanceté. — Quand finira-t-elle ? » demanda Talleyrand.

A l'occasion des différends des parlements avec la cour, une femme de beaucoup d'esprit disputait ces jours-ci contre M. le président Portail, et elle lui soutenait que l'affaire de M. le duc de Fitz-James avait été fort mal décidée par le parlement de Paris. Soit qu'elle en donnât de si bonnes raisons qu'il n'y avait point de réponse, soit politesse de la part de M. Portail, ce dernier crut terminer la dispute en lui disant, qu'il n'y a si bon cheval qui ne brouche. Mais la dame lui répliqua vivement :

« Pour un cheval passe ; mais toute une écurie, ma foi, c'est trop fort (1) ! »

(Collé, *Journal*, *Janvier* 1761.)

D'Argenson disait à ses amis : « Je ne sors pas de mon cabinet. Depuis que je suis ministre, je n'ai pas usé une paire de souliers. — Je le crois bien, lui répondit une femme d'esprit (madame de Surgère), chacun vous porte sur ses épaules. »

(Saint-Edme, *Police en France.*)

« Je voudrais, disait à Piron un auteur médiocre, je voudrais travailler à un ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais. — Travaillez à votre éloge, » lui dit Piron.

(*Pironiana.*)

Un chanoine, homme de qualité, sollicitait le régent pour en obtenir un évêché, et être compris dans le premier tra-

(1) M. d'Haussonville, dans l'*Église romaine et le premier empire*, attribue ce mot au cardinal Pecca, qui l'aurait dit à un évêque à propos du concile national de 1812. Beaucoup de journaux ont répété l'anecdote après lui. On voit que, comme tant d'autres, elle n'était pas neuve.

vail que le prince devait faire avec le roi. Le régent lui montra quelques difficultés : « Mais je suis, reprit le chanoine, à ce qu'il me semble, du bois dont on fait les évêques. — Eh bien, répliqua gaîment le prince, quand on en fera de bois, je ne manquerai pas, Monsieur, de vous mettre sous les yeux du roi.

(Métra, *Correspondance secrète.*)

Quand M. le régent eut donné à l'abbé Dubois l'archevêché de Cambrai, M. le comte de Nocé, favori intime du régent, lui dit : « Comment, Monseigneur, vous faites cet homme-là archevêque de Cambrai? Vous m'avez dit que c'était un chien qui ne valait rien !

— C'est à cause de cela, répondit le régent ; je l'ai fait archevêque afin de lui faire faire sa première communion. »

(Barbier, *Journal*, 1721.)

Le duc d'Aiguillon était accusé de s'être mis à couvert dans un moulin pendant la descente des Anglais à Saint-Cast (1758). Comme on disait devant La Chalotais, premier président du parlement de Rennes, qu'il s'était couvert de gloire en cette circonstance : « Vous voulez dire de farine, » répondit-il.

On disait à Louis XV qu'un de ses gardes, qu'on lui nommait, allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. « Ah! bon Dieu! dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone. — Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. — Et qui donc? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray ! comment? — Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les nôtres; il s'en ira par les voies ordinaires, et voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray ; c'est la seule dont il eût conservé le souvenir : il le dit lui-même au marquis de Sesmaisons.

(Chamfort.)

Quand la statue de Louis XV fut posée sur des grues, afin de l'élever sur son piédestal, un mauvais plaisant dit : « Le voilà au milieu de son conseil. »

Voltaire fut mis à la Bastille pour quelques vers qu'il avait faits contre le régent. Le duc de Brancas ayant obtenu son pardon, l'emmena avec lui pour remercier le prince. Le régent les fit attendre longtemps. Voltaire, impatient, se met à regarder à la fenêtre, et comme la pluie, la neige et la grêle tombaient tout ensemble, Voltaire, se retournant vers le duc de Brancas, lui dit : « Monsieur, en voyant un pareil temps, ne dirait-on pas que le ciel est aussi tombé en régence? »

(*Vie de Voltaire.*)

Montesquieu disputait un jour sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux. Celui-ci, après plusieurs raisonnements débités avec feu, dit : « Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, répondit froidement Montesquieu, les petits présents entretiennent l'amitié. »

(*Proverbiana.*)

Chez M. de Voltaire, à Ferney, on joua hier (30 déc. 1767) aux échecs ; on fit ensuite de petits jeux d'esprit ; puis on se mit à dire des histoires de voleurs. Chaque dame ayant conté la sienne, on engagea M. de Voltaire à avoir son tour. Il commença ainsi : « Mesdames, il était un jour un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste. »

(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Rivarol, après avoir endossé quelques coups de bâton de la main de Brigand-Bomier, rencontra Champcenetz, et lui dit : « Mon ami, on ne peut faire un pas dans Paris qu'il ne vous tombe des bûches sur le dos. — Je te reconnais là, lui dit Champcenetz, tu grossis toujours les objets. »

Il parut, en 1730, un livre intitulé : *De l'Ame des Bêtes.* Voltaire, après l'avoir lu, dit à un ami qui lui en demandait son

avis : « L'auteur est un excellent citoyen ; mais il n'est pas assez instruit de l'histoire de son pays. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Voltaire, séjournant chez D. Calmet, abbé de Sénones, profitait, pour travailler, d'une très-belle bibliothèque, où il employait de jeunes moines à faire des extraits. Il assistait quelquefois aux offices. Il suivait un jour une procession, et comme il était faible, il s'appuyait sur le bras de son secrétaire, qui était protestant. Le marquis d'Argens, devant qui l'on racontait cette singulière anecdote, dit : « Voilà la première fois qu'on a vu l'incrédulité s'appuyer sur l'hérésie pour rendre hommage à l'Église. »

Lorsque Marmontel fit imprimer ses contes, d'Eon, qui était alors censeur, eut la malice d'écrire dans son approbation : « J'ai lu, par ordre de monseigneur le chancelier, les contes moraux de *Marmontel*, et je n'y ai rien trouvé, » faisant semblant d'oublier « qui pût en empêcher l'impression. »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

A l'une des représentations de l'opéra d'*Alceste*, mis en musique par Gluck, un détracteur de ce musicien prétendait que Mlle Levasseur chantait mal et lui arrachait les oreilles : « Ce serait, Monsieur, un grand service à vous rendre, lui repartit d'Alembert, si c'était pour vous en donner d'autres. »

(*Dalembertiana.*)

Mlle Coupé, retirée de l'Opéra, vivait avec un fermier général nommé Rollin. Mlle Arnould l'appelait : l'*histoire ancienne de Rollin*.

(*Grimmiana.*)

M. le comte de Lauraguais a fait une tragédie (je ne sais si elle est prose ou en vers, c'est *la Colère d'Achille*). Ces jours-ci, après l'avoir lue à M. le comte du Luc, un des hommes des plus railleurs, de, plus mordants de notre siècle, il lui en demandait son avis : « Convenez, lui disait-il, que j'ai bien suivi Homère dans mon caractère d'Achille ; je l'ai fait bien colère. — Oui, vraiment, reprit M. le comte du Luc, vous l'avez fait colère comme un dindon. »

(Collé, *Mémoires.*)

Un jeune homme présentant une pièce de vers à Crébillon, le papier échappa des mains du censeur et vola dans le feu : « Cette pièce, dit-il en souriant, n'a pas manqué sa vocation. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

J.-B. Rousseau montrait un jour à Voltaire son ode à la postérité : « Je ne crois pas, lui dit l'auteur de la *Henriade*, que cette lettre parvienne à son adresse. »

Quelqu'un disait devant madame Du Deffand, qui s'était brouillée avec Voltaire, que ce dernier n'avait pas beaucoup inventé : « Comment ! dit-elle, mais il a inventé l'histoire ! »

M..., faisant sa cour au prince Henri, à Neuchâtel, lui dit que les Neuchâtelois adoraient le roi de Prusse. « Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux. »

(Chamfort.)

Rivarol disait des vers de François de Neufchâteau : « C'est de la prose où les vers se sont mis. »

Le président d'Ormesson, qui avait un nez énorme et des narines extrêmement larges, causait avec le marquis de Villette dans une embrasure de fenêtre et mettait beaucoup de chaleur dans cet entretien. Lorsque Villette se rapprocha du cercle, il dit à quelqu'un : « Quand cet homme me parle de près, j'ai toujours peur qu'il ne me renifle. »

Mlle Clairon, qui avait été très-connue,

sous le nom de Fretillon, par la vie la plus licencieuse, et qui fit ensuite les délices de la capitale par ses talents sur la scène française, fit un soir manquer le spectacle annoncé, en refusant de paraître sur le théâtre, parce que les gentilshommes de la chambre du roi, chargés de la police des spectacles, n'avaient pas voulu renvoyer un acteur qui avait le malheur de lui déplaire (1). Elle fut en conséquence condamnée à passer un mois au For-l'Évêque. L'inspecteur chargé de la conduire lui ayant présenté cet ordre : « Monsieur, lui dit-elle avec une dignité théâtrale, je ne peux me dispenser de me soumettre à l'autorité du roi ; il peut disposer de mes biens, de ma liberté, de ma vie même ; mais il apprendra qu'il ne peut rien sur mon honneur. — Mademoiselle, vous avez raison, répliqua l'inspecteur : où il n'y a rien, le roi perd ses droits. »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

On félicitait le marquis D*** sur un régiment qu'il venait d'obtenir. Il était en concurrence avec un parent du duc de N... Le marquis remerciait avec un air de grande modestie : « Ce qui me flatte le plus, disait-il, c'est que je n'ai fait aucun pas pour l'obtenir. — Je le crois, reprit vivement le duc de N..., quand on rampe on ne marche pas. »

(*La Chronique scandaleuse.*)

Le marquis de Villette ayant demandé à Sophie Arnould ce qu'elle pensait de sa femme qu'elle venait de voir : « C'est, répondit-elle, une fort belle édition de la *Pucelle* (2) »,

(*Esprit de Sophie Arnould.*)

Le prince de Soubise était reconnu pour être le plus grand c..u de Paris. Après la journée de Rosbach, où il fut complétement battu, le roi, en apprenant la nouvelle, s'écria : « Ce pauvre Soubise, il ne lui manque plus que d'être content. »

(*Curiosités anecdotiques.*)

(1) L'acteur Dubois.

(2) Pour comprendre ce mot, il faut savoir les bruits fâcheux qui couraient sur les mœurs du marquis de Villette.

On dit madame du Barry devenue philosophe et détachée de tout ce qui attache à ce bas monde ; elle achète force livres ; là-dessus un plaisant dit : « Il n'en faut pas tant pour apprendre à lire. »

(Métra, *Correspondance secrète.*)

Pour la représentation de la tragédie de Marmontel intitulée *Cléopâtre*, Vaucanson fit un aspic qui avait un rôle au cinquième acte : le reptile s'élançait sur le sein de la reine d'Égypte et sifflait. « Que pensez-vous de la pièce? demandait-on à un spectateur. — Je pense comme l'aspic, » répondit-il en sifflant.

(*Journal de Paris.*)

Voici un gros bon mot du comédien Bouret, qui fait les rôles de niais, et même assez bien. Mlle Luzy, sa camarade, qui n'a pas même le sens d'une oie, disait, assez haut pour qu'il l'entendît, qu'il jouait fort bien les rôles bêtes :... « Oui mademoiselle, reprit Bouret, vous devez vous y connaître, monsieur votre père en faisait. »

(Collé, *Mémoires.*)

Le lendemain de la mort de Louis XV, on disait devant M. Le Gallick, supérieur de Saint-Sulpice, homme plein d'esprit, que le roi était mort de la petite vérole. « Il n'y a rien de petit chez les grands, » répliqua-t-il.

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Un quidam s'était présenté deux fois pour parler au ministre Amelot, sans pouvoir y parvenir. Impatienté de tant de visites inutilement répétées, il dit au suisse, d'un air mystérieux : « Dites-moi, mon camarade, est-ce que M. Amelot aurait la petite vérole ? — La petite ? Est-ce que vous prenez mon maître pour un enfant ? »

(*Mémoires secrets.*)

Mademoiselle Duchand, de l'Opéra, étant morte de la petite vérole : « C'est bien modeste, » dit Fontenelle.

(*Grimmiana.*)

Étonné de l'insuffisance d'une femme qui avait désiré ardemment la voir, insuffisance qu'une amie expliquait par la crainte de se trouver devant une personne de son esprit : « Ah! fit Mme de Chaulnes, cette crainte-là est la conscience des sots. »

(E. et J. de Goncourt, *Femmes au XVIIIe siècle.*)

Un jour, Mme du Deffand, excédée des éloges excessifs que M. de*** faisait d'un homme très-médiocre, en ajoutant, par forme de refrain, que tout le monde pensait comme lui, répondit : « Je fais, Monsieur, assez peu de cas du monde, depuis que je me suis aperçue qu'on pouvait le diviser en trois parts : les trompeurs, les trompés et les trompettes. »

(Duc de Lévis, *Souvenirs et portraits.*)

Mme du Deffand disait de quelqu'un qui traînait ses paroles d'une manière lourde et insupportable : « Cet homme-là a l'air de s'ennuyer à la mort de ce qu'il dit. »

« Les gens d'esprit font beaucoup de fautes, disait Mme de Tencin, parce qu'ils ne croient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il est. »

Elle disait à Fontenelle : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, mon cher, c'est de la cervelle. »

Un homme mit sur l'affiche, le jour de la première représentation des *Deux amis* de Beaumarchais : « Par un homme qui n'en a aucun. »

(*Grimmiana.*)

On reprochait au comte d'Ayen son acharnement contre *le Siége de Calais* de Dubelloy : « Vous n'êtes donc pas Français? » lui disait-on. « Bon Français! à Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je ne le fusse pas meilleur que les vers de la pièce. »

(*Mémoires secrets.*)

Épicharis, tragédie du marquis de Ximénès, donnée en 1752 sur le Théâtre-Français, n'eut qu'une représentation. Le comte du Luc, ami de l'auteur, mais qui perdait rarement l'occasion d'un bon mot, applaudissait de toute sa force au milieu des huées générales. Quelqu'un lui en témoignant sa surprise : « Moi, Messieurs, dit-il, je suis fort content; je n'en attendais pas tant du marquis. »

(*Biographie Michaud.*)

« On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre, et, l'écartant des deux côtés : « C'est singulier, dit-il, comme cettre mitre ressemble à un soufflet. »

(Chamfort.)

« Rien de plus ridicule, disait le ministre d'État Maurepas, que la façon dont se tient le conseil dans un salon, chez quelques nations nègres. Représentez-vous une salle d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches remplies d'eau : c'est là que nus, et d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'État. Arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou, et c'est dans cette posture qu'on délibère sur les affaires d'État. Mais quoi! vous ne riez pas, ajouta Maurepas en se tournant vers le prince de Ligne, son voisin. — C'est, répondit-il, que j'ai vu quelquefois une chose plus plaisante encore. — Et quoi donc, s'il vous plaît? — C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil. »

Le comte de C*** portait toujours la cocarde par derrière : « Voilà, dit quelqu'un, une cocarde qui a bien vu l'ennemi (1). »

(Mme Necker, *Vouv. Mélanges.*)

Les bons mots de Rivarol sont innombrables. En voici quelques-uns :

(1) Mis, par l'*Encyclopédiana*, à la charge du comte Mailly de Beaupré.

« Ma vie est un drame si ennuyeux, que je soutiens toujours que c'est Mercier qui l'a fait. »

« Il y a des gens qui sont toujours près d'éternuer ; G*** est toujours près d'avoir de l'esprit et même du bon sens. »

Sur l'abbé de Vauxcelles, auteur de plusieurs oraisons funèbres : « On ne sent jamais mieux le néant de l'homme que dans la prose de cet orateur. »

Sur d'Arnaud : « La probité de ses vers et l'honnêteté de sa prose sont connues. »

« Sur La Fayette : « A force de sottises, il vint à bout de ses amis, et sa nullité triompha de sa fortune. »

Sur Palissot, tour à tour transfuge de la religion et de la philosophie : « Il ressemble à ce lièvre qui, s'étant mis à courir entre deux armées prêtes à combattre, excita tout à coup un rire universel. »

Il disait de M. de Créqui : « Il ne croit pas en Dieu, mais il craint en Dieu. »

Dans un souper avec des Hambourgeois, où Rivarol prodiguait les saillies, il les voyait tous chercher à comprendre un trait spirituel qui venait de lui échapper. Il se retourna vers un Français qui était à côté de lui, et lui dit : « Voyez-vous ces Allemands ! ils se cotisent pour entendre un bon mot (1). »

Il avait été invité à déjeuner chez madame de Vaudemont. On s'attendait qu'il ferait beaucoup de frais d'esprit, il ne dit pas un mot. Enfin, harcelé par ses voisins, il dit une grosse bêtise. On se récria. Alors Rivarol reprit : « Je ne peux pas dire une bêtise que l'on ne crie au voleur ! »

(*Esprit de Rivarol.*)

L'abbé de Balivière demandait à Rivarol une épigraphe pour une brochure qu'il venait de composer : « Je ne puis, répondit-il, vous offrir qu'une épitaphe. »

On demandait à madame d'Argenson, la femme du ministre de Louis XV, lequel elle préférait des deux frères Pâris ; elle répondit : « Quand je suis avec l'un, j'aime mieux l'autre. »

Mesmer se vantait, devant l'abbé Cérutti, d'avoir la puissance de rendre immobile tout un troupeau. « Je crois effectivement, dit l'ex-jésuite, que vous avez tout pouvoir sur les bêtes. »

(*Improvisat. franç.*)

Un jour d'Arnaud-Baculard entra chez le comte de Friège, homme de beaucoup d'esprit. Il le trouva à sa toilette, et voulant lui faire un éloge peu commun, il lui dit : « Vous avez des cheveux de génie. — Ah ! d'Arnaud, lui répondit le comte, si je le croyais, je les ferais couper tout à l'heure, pour vous en faire une perruque. »

(*Grimmiana.*)

« Il faut avouer, dit M. d'Alembert, que personne n'a mieux réussi dans le genre triste que Baculard (1) ; car toutes les fois qu'on a lu quelque chose de lui, on est bien fâché. »

(Grimm. *Correspondance.*)

Beaumarchais, le jour de la première représentation de *Figaro*, disait à Rivarol, qui se trouvait à côté de lui au spectacle : « J'ai tant couru ce matin à Versailles, auprès des ministres, auprès de la police, que j'en ai les cuisses rompues. — C'est toujours cela, » reprit Rivarol.

On louait devant Sophie Arnould une dame un peu trop connue par ses galan-

(1) V. *Bon mot traduit en allemand.*

(1) Le créateur du *sombre*, comme il disait

teries : « C'est vrai, dit-elle, c'est une excellente personne : elle a des préférences pour tout le monde. »

Carnot disait de Talleyrand : « S'il méprise tant les hommes, c'est qu'il s'est beaucoup étudié. »

Le lendemain de la première représentation des *Fêtes de Polymnie*, opéra de Cahusac, qui fut sifflé du public, le poëte Roy était à la messe aux Petits-Pères. Un enfant de trois à quatre ans sifflait entre les bras de sa bonne. Le poëte se retourne et lui dit d'un grand sang-froid : « Mademoiselle, empêchez cet enfant de siffler, ce n'est pas Cahusac qui dit la messe. »

Mademoiselle Quinault, en parlant d'une femme qui revenait cent fois sur la même idée, pour peu qu'elle la crût piquante, disait : « Cette femme ne quitte jamais une jolie chose, qu'elle n'en ait fait une bêtise. »

M. le maréchal de N*** ne passait pas pour brave, et ses succès à la tête des armées ne firent point changer l'opinion désavantageuse qu'on avait toujours eue de sa valeur. Il craignait d'ailleurs naturellement l'eau. Un jour qu'en passant la rivière il semblait effrayé, son frère, le duc de***, qui était dans la même barque, dit d'un grand sang-froid : « Mon frère craint l'eau comme le feu. »

(*Encyclopediana.*)

Le comte Louis de Narbonne, l'un de ceux que M. de Talleyrand aima le mieux, s'il aima quelqu'un, se promenait avec lui, récitant des vers de sa façon. M. de Talleyrand aperçut un promeneur qui bâillait : « Regarde donc, Narbonne, dit-il à son ami, tu parles toujours trop haut. »

L'esprit satirique de Roy l'avait rendu odieux. Tout le monde se souvient de son *Coche*, petite pièce de vers allégoriques qu'il fit contre l'Académie. Cette imprudence l'empêcha d'y être reçu. Le roi l'honora du cordon de St-Michel. Il en était si glorieux qu'il allait dans toutes les promenades pour le montrer à tous ceux qu'il rencontrait : « Messieurs, disait-il, voici le *cordon* de St-Michel ; c'est la critique de l'Académie. Voici le *cordon*. » Quelqu'un lui répondit flegmatiquement un jour : « Monsieur Roy, ce n'est pas encore ce que vous méritez. »

(Favart, *Journal.*)

Le poëte satirique Gacon ayant obtenu le charmant prieuré de Baillon : « Ce n'est pas là, dit un plaisant, le *bâillon* qu'il fallait lui donner. »

Mme Tallien, en 1801, reçut, un jour qu'elle avait beaucoup de monde chez elle, un carton qui lui était adressé, et sur lequel on lisait cette inscription : PARURE POUR MADAME. Croyant que c'était un très-élégant ajustement qu'elle avait commandé à sa marchande de modes, elle s'empressa de le faire voir à la compagnie ; mais à peine eut-elle ouvert le carton qu'elle n'y trouva qu'une feuille de vigne.

C'était, dit-on, un envoi et une leçon du jeune abbé Talleyrand de Périgord, qui commença ainsi sa réputation d'homme d'esprit. Voici comme on raconte le fait :

Madame Tallien ayant beaucoup entendu parler de lui, avait désiré le voir, et le reçut un jour dans une de ses toilettes diaphanes et décolletées.

L'abbé, qui n'était pas encore aguerri, resta quelque peu interdit, mais sans cesser pour cela de se montrer homme et causeur d'esprit ; après une séance pendant laquelle madame Tallien s'étonnait tout bas de sa gaucherie, il se retira toujours aimable, mais toujours un peu confus. Le lendemain, madame Tallien reçut la feuille de vigne précieusement enveloppée, et elle n'eut pas besoin de réfléchir beaucoup pour comprendre d'où lui venait cet envoi.

On demandait à Rivarol son sentiment sur Mme de Genlis. « Je n'aime, répondit-il, que les sexes prononcés. »

(*Genlisiana.*)

La causticité de M. de Talleyrand n'épargnait pas ceux qui avaient le don de lui déplaire. Maret, duc de Bassano, était le premier entre ceux-ci, et cette inimitié faisait dire un jour à M. de Talleyrand : « Je ne connais qu'une personne plus bête que M. Maret. — Laquelle donc? lui demanda t-on. — C'est le duc de Bassano » (1) !

On s'étonnait dans un cercle de l'immense fortune du prince de Talleyrand : « Rien n'est moins surprenant, dit quelqu'un de la compagnie : il a vendu tous ceux qui l'ont acheté. »

On remarquait dernièrement qu'il était très-étonnant que le prince de l'Europe qui se piquait le plus de piété, se fût fait représenter au congrès par un des hommes les moins orthodoxes du siècle, par l'ex-évêque d'Autun. « Au contraire, ajouta une femme connue par son esprit, Louis XVIII aurait difficilement trouvé un ministre plus chrétien; n'a t-il pas reçu tous les sacrements, y compris l'*ordre* et le *mariage?* »

(*Nain Jaune de* 1815.)

Quand M. de Talleyrand mourut : « Je suis sûr, dit l'ambassadeur de Russie, que le diable lui parle ainsi maintenant : « Mon ami, tu as un peu dépassé mes instructions (2). »

L'empereur François II faisait creuser un canal, mais l'eau manquait; on répandit le bruit qu'un homme s'y était noyé. — « Flatteur! » s'écria le prince de Ligne (en parlant du canal).

(Comte Ouvaroff, *Introduction aux Mémoires du prince de Ligne.*)

Dans les salons de Vienne, Mme de Staël joua une pièce de sa façon, nommée *Agar dans le désert*. Le prince de Ligne, me prenant à part après la représentation, me dit : « Cher petit, n'êtes-vous pas enchanté et ne trouvez-vous pas la pièce excellente? Mais, à propos, quel est donc son titre? — *Agar dans le désert*, répondis-je naïvement. — Eh! non, mon cher petit, vous vous trompez : c'est *la Justification d'Abraham.* »

(Comte Ouvaroff.)

Le prince de Ligne mourut à plus de quatre-vingts ans, le 13 janvier 1815, à Vienne, pendant le congrès, et en lui lançant sa dernière épigramme : « Le congrès ne marche pas, il danse. »

(*Id.*)

Après la défaite de Souwarow en Suisse, quelqu'un parla au roi de Prusse de la proclamation que ce général avait adressée à ses soldats. « Bah! dit le roi, Souwarow ressemble à un tambour : il ne fait du bruit que lorsqu'il est battu. »

Michaud demandait un jour au poëte Parseval-Grandmaison : « Combien votre épopée a-t-elle de vers? — Trente mille, lui dit Parseval se rengorgeant. — Diable! mais il faudra trente mille hommes pour la lire. »

On confiait à Michaud l'aîné, un secret politique important.

« Gardez-le bien.

— Je le mettrai, dit-il, dans les œuvres complètes de mon ami Lacretelle. »

Le dernier ministre de la marine nommé par Charles X, M. d'Haussez, n'était pas marin le moins du monde.

« Savez-vous pourquoi M. d'Haussez prend un bain de pieds tous les matins? disait-on plaisamment. C'est pour s'habituer à l'eau. »

(X. Feyrnet.)

Un soir, il y avait réunion intime chez la duchesse de R..., dont la mort a fermé, il y a quelques années, le somptueux et spirituel salon.

Le valet de chambre annonça successivement :

(1) On sait que Maret était duc de Bassano.

(2) L'épigramme s'est beaucoup exercée sur les derniers moments du prince de Talleyrand. Pour un mot analogue à propos de sa mort, V. *Avant-goût* (note).

— M. le marquis de Montcabrier.
— M. le marquis de Conegliano.
— M. le marquis de Turgot.
— M. le marquis de Saint-Simon.
— M. le marquis de Tilière.
— M. le marquis de Talhouët.
— M. le marquis de Boissy.

« Ah! mon Dieu, s'écria un jeune fat, qui enrage de n'être pas né avec un titre. Ah! mon Dieu! mais il pleut des marquis.

— Parbleu! monsieur, lui dit le marquis de Boissy, on sait bien que vous aimeriez mieux qu'il plût des marquisats! »

M. Viennet venait d'être nommé pair de France et recevait les félicitations de ses nombreux amis.

« Eh! mon Dieu, dit-il, je descendais de la diligence d'Arpajon; je vais chez moi, mon portier m'apprend que je suis nommé pair de France.

— C'est une faveur méritée... et vous devez en être heureux.

— Oui... oui... mais une chose m'étonne... je n'ai vu dans la liste que trois gentilshommes : Larochefoucauld, Lusignan et moi.

— Vous?

— Moi... Ignorez-vous donc que je descends des rois d'Aragon?

— Mais qu'est-ce que vous nous disiez donc alors, que vous descendiez de la diligence d'Arpajon! »

(A. Karr, *les Guêpes.*)

A l'une des soirées de Rossini, une dame, invitée à chanter, faisait beaucoup de manières pour s'y décider. Elle devait chanter un air de la *Semiramide.* « Ah! cher maître, que j'ai peur! s'écriait-elle. — Et moi donc! » dit Rossini.

Un gêneur le harcelait de ses sollicitations pour obtenir de lui un autographe, sur un album. Il allait quitter Paris, disait-il, il n'aurait peut-être plus le bonheur de revoir le *maëstro...* Rossini, impatienté, prit l'album et écrivit au beau milieu d'une feuille blanche, sous les yeux de notre homme qui se confondait déjà en remercîments : « *Bon voyage!* »

Quelqu'un arrivant chez lui, le surprend écrivant des dédicaces au bas de portraits photographiques. Au-dessous d'un portrait dédié à M. Pillet-Will, le visiteur lit : « A M. Pillet-Will, mon ami et mon égal en musique. » — Comment, s'écria l'étranger, ce n'est pas sérieux! M. Pillet-Will votre égal! — Mais oui, répond en souriant l'auteur de *Guillaume Tell;* il est mon égal, puisque je ne fais plus rien! »

(Beauquier, *Revue moderne.*)

Épigrammes à la grecque.

Mlle de Gournay consultait Racan sur ses ouvrages : mais elle rencontrait quelquefois dans ce poëte un censeur qui mortifiait son amour-propre. Il n'approuva point des épigrammes que Mlle de Gournay avait composées. Cette demoiselle lui ayant demandé comment il les trouvait? « Sans sel et sans pointe, répondit Racan. — Qu'importe! reprit-elle, ce sont des épigrammes à la grecque. » Deux jours après, ils se trouvèrent à dîner ensemble : on servit un mauvais potage. Mlle de Gournay se tournant du côté de Racan, lui dit : « Voilà une méchante soupe. — Mademoiselle, repartit aussitôt Racan, c'est une soupe à la grecque. » Ce bon mot courut la ville, et devint proverbe.

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

Épinette magique.

Un organiste de Troyes, nommé Raisin, fortement occupé du désir de gagner de l'argent, fit faire une épinette à trois claviers, longue à peu près de trois pieds, et large de deux et demi, avec un corps, dont la capacité était le double plus grande que celle des épinettes ordinaires. Raisin avait quatre enfants, tous jolis : deux garçons et deux filles; il leur avait appris à jouer de l'épinette. Quand il eut perfectionné son idée, il quitte son orgue, et vient à Paris avec sa femme, ses enfants et l'épinette; il obtint une permission de faire voir, à la foire Saint-Germain, le petit spectacle qu'il avait préparé. Son affiche, qui promettait un prodige de mécanique et d'obéissance dans une épinette, lui attira du monde les premières fois suffisamment pour que tout le public fût

averti que jamais on n'avait vu une chose aussi étonnante que l'épinette du Troyen. On va la voir en foule; tout le monde l'admire, tout le monde en est surpris, et peu de personnes pouvaient deviner l'artifice de cet instrument. D'abord le petit Raisin l'aîné et sa petite sœur Babet se mettaient chacun à son clavier, et jouaient ensemble une pièce, que le troisième clavier répétait seul d'un bout à l'autre, les deux enfants ayant les bras levés : ensuite le père les faisait retirer, et prenait une clef, avec laquelle il montait cet instrument par le moyen d'une roue qui faisait un vacarme terrible dans le corps de la machine, comme s'il y avait eu une multiplicité de roues, possible et nécessaire pour exécuter ce qu'il lui fallait faire jouer. Il la changeait même souvent de place, pour ôter tout soupçon : « Hé! épinette, disait-il à cet instrument, quand tout était préparé, jouez moi une telle courante. » Aussitôt l'obéissante épinette jouait cette pièce entière. Quelquefois Raisin l'interrompait, en lui disant : « Arrêtez-vous, épinette. » S'il lui disait de poursuivre la pièce, elle la poursuivait; d'en jouer une autre, elle la jouait; de se taire, elle se taisait.

Tout Paris était occupé de ce petit prodige : les esprits faibles croyaient Raisin sorcier; les plus présomptueux ne pouvaient le deviner. Cependant la foire valut plus de vingt mille livres à Raisin. Le bruit de cette épinette alla jusqu'au roi. Sa Majesté voulut la voir, et en admira l'invention : elle la fit passer dans l'appartement de la reine pour lui donner un spectacle si nouveau; mais Sa Majesté en fut tout d'un coup effrayée, de sorte que le roi ordonna sur-le-champ que l'on ouvrît le corps de l'épinette, d'où l'on vit sortir un petit enfant de cinq ans, beau comme un ange; c'était Raisin le cadet, qui fut dans le moment caressé de toute la cour. Il était temps que le pauvre enfant sortît de sa prison, où il était si mal à son aise depuis cinq ou six heures, que l'épinette en avait contracté une mauvaise odeur (1).

(Grimarest, *Vie de Molière.*)

(1) On a singulièrement perfectionné depuis ce genre d'inventions dont l'épinette de Raisin n'est qu'un type très-élémentaire. Une de plus fameuses fut le *Joueur d'echecs* de Maelzel, sur lequel on peut lire une très-curieuse dissertation d'Edgar Poe.

Épitaphes.

Clément VII, après avoir fait faire au Tasse, mort en 1595, des obsèques dignes de celui qui en était l'objet et de celui qui les commandait, proposa un prix destiné à celui qui composerait la meilleure épitaphe à la gloire du poëte. On en présenta plusieurs. Les juges étaient embarrassés du choix. Un très-jeune homme paraît et offre cette inscription : *Les os du Tasse.* Le prix lui fut adjugé sur-le-champ.

(Goujet, *Bibliothèque française.*)

M. de Pagan avait fait un livre. Il est vrai que c'est un livre de cavalier, car il s'appelle *Les Fortifications du comte de Pagan.* Au bout de chaque livre, il y a, à la manière de Thucydide : *Fin du premier livre*, par exemple, *des Fortifications du comte de Pagan*, et bien des couronnes de comte aux vignettes et partout. Il prépara lui-même son épitaphe (laissant la date à mettre), qui fut gravée sur son tombeau. Elle disait : « Ci-gît la gloire de ses ancêtres, celui qui fut l'admiration de son siècle, haut et puissant seigneur messire Blaise, François de Pagan, chevalier-comte de Merville et autres lieux, gentilhomme de la chambre du Roi, gouverneur pour notre Saint-Père le Pape du château du pont de Sorgues; qui a mérité, pour son grand courage, son fort génie, sa science universelle, d'être considéré comme un des hommes illustres de son temps; à qui le roi Louis XIII a donné cette louange de *l'homme de son royaume le plus accompli.* Il eut tous les avantages de l'esprit et du corps, posséda toutes les vertus morales, politiques et militaires; il fut enfin cet homme qu'il a si bien décrit, aussi agréable à la cour que redoutable dans les armées, où, par mille belles actions, il a rendu sa gloire immortelle. Il s'est trouvé à plusieurs combats et à plus de vingt siéges. A celui de Montauban, il reçut un coup à la tête dont il perdit l'œil gauche. Aux assauts, on le trouvait l'épée à la main tout le premier; sa valeur était admirable.

« Il avait pour maxime de faire des actions extraordinaires et dignes d'un homme qui descendait en ligne directe et ligne masculine de Didier de Pagan, frère du grand Hugues de Pagan, fondateur et

premier grand maître de l'ordre des Templiers. Il a donné au public plusieurs volumes très-utiles et de différentes sciences, qui feront une preuve éternelle à la postérité qu'il n'ignorait rien de ce qu'il faut savoir. Enfin, ce grand homme étant en parfaite considération auprès de l'invincible Louis XIV, il rendit son âme à Dieu, par une mort très-pieuse, le 18 novembre 1665, âgé de soixante ans huit mois quinze jours, laissant ici son corps pour la consolation de sa sœur, religieuse bienfaitrice de cette maison, et auparavant fille d'honneur de la reine-mère. »

(Tallemant des Réaux.)

Tycho-Brahé étant un jour dans le carrosse de l'empereur Rodolphe, et se trouvant pressé d'un besoin qu'il n'osait déclarer, on l'en retira presque mourant, et il mourut en effet, quelques heures après, d'une rétention d'urine, à l'âge de cinquante-cinq ans. On lui fit cette épitaphe relative à la circonstance de sa mort :

Ci-gît qui, possédant les plus hautes sciences,
Fut victime des bienséances,
Et dont le vrai portrait se fait en un seul mot :
Il vécut comme un sage, et mourut comme un sot.

(*Improvisateur français.*)

Passerat, dans la crainte qu'on ne chargeât son tombeau de quelque mauvaise épitaphe, en composa une lui-même avant de mourir, qui se terminait ainsi :

Amis, de mauvais vers ne chargez pas ma *tombe*.

(*Id.*)

On a fait une polissonnerie un peu forte sur M. le Régent; c'est une épitaphe pour Madame Douairière, sa mère : « Ci-gît l'Oisiveté », allusion à M. le Régent, sur ce que l'on dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices.

(Barbier, *Journal.*)

On vient de me donner une épitaphe ancienne, faite sur Mme Poisson, mère de Mme de Pompadour. On sait qu'elle avait été quinze ans maîtresse de M. de Tournehem, fermier-général, et l'on croit que c'est elle qui a conseillé à sa fille de tenter d'être maîtresse du roi, ce qu'il est nécessaire de se rappeler pour l'intelligence de cette épitaphe. La voici :

Ci-gît qui, sortant d'un fumier,
Voulant faire fortune entière,
Vendit son honneur au fermier,
Et sa fille au propriétaire.

Celui qui l'a faite ne s'est point encore présenté, et n'a point demandé de pension; on ne sait qui c'est.

(Collé, *Journal.*)

Un soir qu'à l'hôtel de Ligne on jouait aux épitaphes, M. de Bonnay fit celle-ci, qui nous amusa longtemps :

Ici-gît le prince de Ligne :
Il est tout de son long couché;
Jadis il a beaucoup pêché,
Mais ce n'était pas à la ligne.

(Comte Ouvaroff, *Introduction aux Mémoires du prince de Ligne.*)

On me disait ces jours-ci une épitaphe latine, qu'on fit en Angleterre, sur Saint-Evremond, le jour qu'il fut enterré; on prétend qu'il n'était entré dans l'église que ce jour-là. Voici l'épitaphe :

Sanctus Evremontius tandem ecclesiam ingressus est.

(Saint Evremond est enfin entré dans l'Église).

(Collé, *Journal.*)

On connaît l'épitaphe que Piron s'est consacrée à lui-même :

J'achève ici-bas ma route,
C'était un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte,
J'y fus sage, j'y fus fou
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où...
Adieu, Piron, bon voyage !

(Em. Colombey, *Origin. de la dernière heure.*)

Piron, comme on sait, s'était également composé une autre épitaphe, beaucoup plus courte :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Un jour, une femme le priait de lui faire son épitaphe : « Je le veux bien, dit-il, à condition que vous alliez d'abord vous mettre derrière cette porte. — Pour quoi ? — Allez-y, et vous le verrez. » Elle y va. Aussitôt Piron lui crie :

Ci-gît derrière cette porte
Une femme qui n'est point morte.

Lorsque je revins en France, je fus visiter le cimetière du Père-Lachaise, compter les amis jeunes et vieux qui m'y avaient précédé.

Errants au hasard, mes yeux se fixèrent sur une modeste croix de bois noir; j'y lus le nom de Philipon de La Madeleine. Il était mort dans un âge très-avancé; probablement ses vieux amis l'avaient précédé, et ceux qui restaient l'avaient oublié ! C'est du moins ce que m'annonçait une inscription touchante, écrite en lettres blanches, qui avait été mise sur cette croix par sa vieille gouvernante. La naïveté, le manque d'orthographe de cette inscription dictée par le cœur m'émurent au dernier point ! Je l'écrivis aussitôt, telle qu'elle était, sur un petit souvenir.

Tous ses amis l'ont abandonnés.
C'est moi Thérèse qui a fait
Mettre cette petite croix.
Que Dieu l'aie dans sa sainte garde (1).

Il paraît qu'on l'avait écrite comme cela se trouvait sur le papier qu'avait donné cette bonne fille.

Philipon devait avoir une petite rente; mais c'est le sort des célibataires : ceux qui en héritent s'en occupent peu après leur mort.

(Mme Fusil, *Souvenirs d'une actrice.*)

Un enfant, après avoir lu un très-grand nombre d'inscriptions tumulaires, se tourne vers son père et lui demande naïvement :

« Mais, papa, où sont donc enterrés les méchants ? »

Épitaphe en musique.

Mlle Miré, de l'Opéra, plus célèbre courtisane que bonne danseuse, vient d'enterrer son amant (sept. 1764). Les plaisants de Paris, qui rien de tout, lui ont fait l'épitaphe suivante, que l'on suppose gravée en musique sur son tombeau : *Mi ré la mi la.*

(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Épouseur opiniâtre.

Saint Jérôme dit qu'à Rome, il a vu un certain homme, qu'il ne nomme point, avancé en âge, qui avait survécu à vingt femmes qu'il avait épousées d'une même suite ; que depuis il avait pris une femme vieille et veuve de dix-neuf maris; et qu'ayant encore survécu à cette dernière, il mit sur sa tête une couronne pour suivre le corps qu'on portait en terre, comme s'il eût marché en triomphe.

(*Chevræana.*)

Époux platoniques.

Le mariage du comte de Coigny avec mademoiselle de Conflans a donné lieu à plusieurs soupers de famille dans lesquels nous avons vu renaître l'ancienne gaîté française. Lorsqu'il fut question de ce repas, le duc de Coigny dit à M. le marquis de Conflans : « Sais-tu que je suis fort embarrassé? — Et pourquoi? — C'est que je n'ai soupé de ma vie chez ta femme. — Ma foi, ni moi non plus ; nous irons ensemble et nous nous soutiendrons. » Ce trait ressemble un peu à l'histoire de ce bourreau qui, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit : « Je ferai certainement de mon mieux, mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu. — Ma foi ! répondit le patient, je n'ai jamais été pendu non plus ; nous y mettrons chacun du nôtre et nous nous en tirerons comme nous pourrons. »

(*Anecdotes échappées à l'Observateur anglais.*)

Épreuves amoureuses.

Un seigneur qui possédait une terre considérable dans le Vexin Normand, se plaisait à faire parler de lui par ses idées singulières et bizarres. Il assemblait, au mois de juin, tous ses serfs de l'un et de l'autre sexe, en âge d'être mariés, et leur faisait donner la bénédiction nuptiale; ensuite on leur servait du vin et

(1) Ceci rappelle le quatrain célèbre sur l'ami Mardoche, que nous citons plus loin, au mot *Inavacité poetique.*

des viandes. Il se mettait à table, buvait, mangeait et se réjouissait avec eux ; mais il ne manquait jamais d'imposer aux couples qui lui paraissaient les plus amoureux, quelques conditions qu'il trouvait plaisantes. Il prescrivait aux uns de passer la première nuit de leurs noces au haut d'un arbre ; à ceux-ci, de s'atteler à une charrue et de tracer quelques sillons ; à ceux-là, de sauter à pieds joints par-dessus des cornes de cerf, etc. Il avait une nièce qui aimait un jeune homme de son voisinage, et qui en était éperdument aimée ; il déclara à ce jeune homme qu'il ne lui accorderait sa nièce qu'à condition qu'il la porterait, sans se reposer, jusqu'au sommet d'une montagne qu'on voyait des fenêtres de son château. L'amour et l'espérance firent croire à cet amant que le fardeau serait léger : en effet il porta sa bien-aimée, sans se reposer, jusqu'à l'endroit indiqué ; mais il expira une heure après, des efforts qu'il avait faits ; sa maîtresse, au bout de quelques jours, mourut de douleur et de chagrin. L'oncle, en expiation de leur malheur qu'il avait causé, fonda sur la montagne un prieuré qu'on appelle *le Prieuré des Deux amants ;* il est à une lieue du Pont-de-l'Arche, et à quatre lieues de Rouen (1).

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Épreuve conjugale.

On sait à quel point a été porté l'engouement de beaucoup de gens pour le prétendu comte de Cagliostro, à qui ses sectateurs attribuaient jusqu'à une puissance surnaturelle. La crédulité en ce fameux charlatan a donné lieu à une aventure assez extraordinaire à Metz.

Un bon bourgeois de cette ville, qui avait une femme jeune et jolie, ayant été obligé de s'absenter pendant trois mois, et craignant les événements dont son honneur aurait pu être victime dans ce laps de temps, imagina à son retour de dire à sa femme, qu'il savait un peu superstitieuse, qu'il avait été consulter à Strasbourg le comte de Cagliostro, et lui avait fait part de ses craintes sur l'observation de la fidélité conjugale en son absence ; que celui-ci lui avait donné une fiole contenant une liqueur qu'il devait boire en se couchant avec elle, et au moyen de laquelle, si ses craintes étaient fondées, il serait, le lendemain, métamorphosé en chat. La jeune femme rit beaucoup de la crédulité de son mari, qui, en se mettant au lit, avala le breuvage ordonné, et elle n'oublia rien pour dissiper, par les plus tendres caresses, d'aussi sottes idées. Après la nuit la plus heureuse, elle se lève la première, entre dans son cabinet, s'habille, revient dans la chambre, ouvre les fenêtres, et n'entendant point remuer son mari, tire les rideaux pour le réveiller. Mais quel fut son étonnement quand elle n'aperçut dans le lit, à sa place, qu'un gros chat noir qui était mort ! Elle se doute aussitôt de la ruse, et fait semblant d'en être dupe. Elle jette les hauts cris, appelle son mari, personne ne répond. Alors elle fait retentir l'appartement de sa feinte douleur, et s'écrie : « Ah ! faut-il donc que j'aie perdu le meilleur des maris pour une seule fois que je lui ai été infidèle ! Ah ! maudit officier..... » A ces mots, le mari sort furieux de dessous le lit où il s'était caché en mettant le chat noir à sa place. A cette apparition, la femme part d'un grand éclat de rire, et avoue que, s'étant doutée du tour que son mari voulait lui jouer, elle a été bien aise de le lui rendre, pour le punir d'une jalousie déplacée qui fait le malheur de son ménage. Le pauvre époux, honteux de se trouver pris dans son propre piège, eut beaucoup de peine à calmer sa douce moitié, qui, à son tour, montrait la plus vive colère, et, soit qu'il la crût ou non, il jura de renoncer dorénavant à toute espèce d'épreuves ; mais il se promit intérieurement de ne point recevoir d'officier chez lui, et de ne plus faire d'absence (1).

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Épreuve dangereuse.

Quand M. de Guise, le fils, étant gouverneur de Provence, s'avisa, à Marseille, de faire donner une fausse alarme et de venir dire à Crillon : « Les ennemis ont surpris la ville ! » Crillon ne s'ébranla point, et dit : « Marchons ! il faut mourir

(1) V. plus haut, p. 39, au mot *Amour*, une anecdote qui n'est pas sans analogie avec celle-ci.

(1) On peut lire des anecdotes analogues dans le 10e livre du *Francion* de Ch. Sorel, et dans le ch. 30 des *Mémoires de Fleury*.

en gens de cœur. » M. de Guise lui avoua après qu'il avait fait cette malice pour voir s'il était vrai que Crillon n'eût jamais peur. Crillon lui répondit fortement : « Jeune homme, s'il me fût arrivé de témoigner la moindre faiblesse, je vous eusse poignardé. »

(Tallemant des Réaux.)

Équité bienfaisante.

Henri IV signala son entrée dans Paris par ce trait d'équité : Des sergents venaient d'arrêter l'équipage de Lanoue, un de ses officiers, pour des engagements que son père avait pris en faveur de la cause royale. Ce fier et valeureux officier alla se plaindre à l'instant d'une insolence si marquée. « Lanoue, lui dit publiquement le roi, il faut payer ses dettes; je paie bien les miennes. » Après cela, il le tira à l'écart et lui donna ses pierreries, pour les engager aux créanciers à la place des bagages qu'ils lui avaient pris.

(*Henriciana.*)

Équivoque.

Rabelais, médecin d'un cardinal, voyant que l'on avait servi au dîner de son maître une lamproie rôtie, frappa (suivant son ordinaire) sur le bord du plat avec sa baguette en disant : « *Duræ digestionis, — que cela était d'une difficile digestion.* » Le cardinal, qui aimait sa santé, et qui ne croyait rien de si pernicieux pour le corps que de manger des viandes qui ne se digèrent pas aisément, fit ôter promptement le plat et la lamproie. Rabelais se la fit ensuite servir. Le cardinal, voyant qu'il la mangeait, lui dit « Comment, Rabelais, vous avez dit que cette lamproie était *duræ digestionis;* et cependant vous en mangez ! — Vous vous trompez, Monseigneur, lui repartit Rabelais, je parlais du plat et non de la lamproie. »

(L'abbé Bovdelon. *Diversités curieuses.*)

A Saint-Pierre-aux-Bœufs, les marguilliers et le curé, étant en dispute, avaient nommé deux prédicateurs pour le carême. Il fut conclu, pour les accommoder, que l'un prêcherait le matin, et l'autre l'après-dîner. Le jour de Pâques fleuries, le premier, qui était l'archidiacre de Bayeux, dit qu'il laissait à celui qui prêcherait après lui à expliquer si c'était sur un âne ou sur une ânesse que Notre-Seigneur était monté; que c'était un célèbre cordelier, un grand personnage, qui leur expliquerait aisément le plus grand mystère qu'il y eût dans l'évangile du jour. Le cordelier monte en chaire et dit : « Puisque M. l'archidiacre a laissé à expliquer si c'est un âne ou une ânesse, je vous prie, Messieurs, de lui dire que c'est un âne. »

(Tallemant des Réaux.)

Charles-Quint, étant à Saint-Jean de Luz, prêt à traverser le royaume de France sur la parole de François Ier, et le connétable de Montmorency l'ayant pressé de renouveler la promesse qu'il avait faite d'investir le duc d'Orléans du duché de Milan, il lui repartit positivement : « Je veux tout ce que mon frère veut. » Le connétable crut que ces termes suffisaient pour l'assurance que son maître lui avait commandé de tirer de Charles. Mais dès qu'il fut arrivé à Valenciennes, comme le connétable lui rappela cette promesse du duché de Milan, il lui répondit qu'il ne lui avait rien promis. Le connétable, tout irrité, lui ayant répliqué : « N'est-il pas vrai que vous m'avez dit : « Je veux tout ce que mon frère veut? — Il est vrai, repartit-il, je veux tout ce que mon frère veut; mais le roi mon frère veut le duché de Milan, et je le veux aussi. »

(*Correspondance secrète.*)

M*** que l'on croyait riche, quoiqu'il dût plus qu'il n'avait vaillant, se promenait sans rien dire, le nez dans son manteau, la veille de ses fiançailles, dans la salle de sa future belle-mère. Elle lui dit plusieurs fois : « Qu'avez-vous, monsieur? » Il lui répondit à chaque fois : « Madame, je n'ai rien. » Huit jours après son mariage, sa belle-mère, voyant une foule de créanciers, ce à quoi elle ne s'était pas attendue, dit : « Monsieur, vous m'avez trompée. — Madame, lui répliqua-t-il, je vous avais avertie que je n'avais rien ; je vous le dis plus de dix fois dans votre salle, la veille de mes fiançailles, lorsqu'il était encore temps. ».

(*Encyclopédiana.*)

Introduit un jour au grand couvert, Dominique, l'arlequin le plus spirituel qu'aient eu les Italiens, semblait convoiter un plat de perdrix rouges qu'on venait de servir. Louis XIV, qui s'en aperçut, dit : « Qu'on passe ce plat à Dominique. » Le plat était de vermeil. Dominique, sans se déconcerter, le prend et dit : « Sire, et les perdrix aussi ? — Et les perdrix aussi », dit le roi, que cette saillie divertit beaucoup.

(*Nouvelle biblioth. de société.*)

Lorsque l'hôtel de Bourgogne voulut empêcher les comédiens italiens de parler français, Louis XIV fit venir devant lui Baron et Dominique, pour entendre les raisons de part et d'autre. Baron parla le premier, et quand il eut fini, Dominique dit au roi : « Sire, comment parlerai-je ! — Parle comme tu voudras, répondit le roi. — Il n'en faut pas davantage, reprit Dominique, j'ai gagné ma cause. » Baron voulut en vain réclamer contre cette surprise, le roi dit en riant qu'il avait prononcé.

(*Histoire du Th. italien.*)

Un jour, Louis-Philippe fit présent d'un drapeau au maire d'une petite commune de France. Le drapeau était pesant; le maire était un vieillard.

« Monsieur le maire, dit Louis-Philippe, ne vous donnez pas la peine de porter vous-même ce drapeau : vous allez vous fatiguer. — Sire, répondit le maire, ce que donne Votre Majesté n'est jamais lourd ! » (1).

(*Figaro.*)

Errata.

Desmarets avait fait un livre des *Délices de l'esprit*. On mit dans l'errata : *Délices*, lisez *délires de l'esprit*. On mit de même dans l'errata d'un autre livre, le *docte* Morel, lisez *le docteur* Morel.

(*Angotiana.*)

---

(1) On a souvent aussi raconté cette anecdote en remplaçant Louis-Philippe par Léopold I, roi des Belges, qui passait pour à peu près aussi économe que son beau-père : peut-être n'est-elle pas plus vraie de l'un que de l'autre.

M. Scarron avait composé quelques vers, à la tête desquels il mit une dédicace avec ces mots : « A Guillemette, chienne de ma sœur. » Quelque temps après, s'étant brouillé avec sa sœur, dans le temps qu'il faisait réimprimer ses poésies en recueil, il fit mettre malicieusement dans l'*errata* de son livre : » Au lieu de : *chienne de ma sœur*, lisez : *ma chienne de sœur.* »

(*Menagiana.*)

Voltaire avait composé les *Éléments de la Philosophie de Newton à la portée de tout le monde*, dans l'intention de se faire par là un titre pour entrer à l'Académie des sciences. En conséquence, il fit présent de son livre aux savants les plus distingués de la capitale. L'abbé Desfontaines, comme journaliste, rendit un compte assez avantageux de l'ouvrage ; mais en considérant l'affectation que l'auteur avait eue de répandre sa brochure, il ajouta à la fin de l'analyse que, parmi les fautes d'impression qu'on y trouvait, il en était une essentielle qu'il fallait absolument corriger. Ainsi, au lieu de dire : *Eléments de Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde*, lisez : *mis à la porte de tout le monde* (1).

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Escamotage de place.

C'est un fait connu que la lettre du roi Louis XVI envoyée à M. de Maurepas pour l'appeler au ministère, avait été écrite pour M. de Machaut. Ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait été offerte. Le roi ne voulait que causer avec lui ; à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : « Je développerai mes idées demain au conseil. » On assure aussi que, dans cette même conversation, il avait dit au roi : « Votre Majesté me fait donc premier ministre ? — Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. — J'entends, dit M. de Maurepas, Votre Majesté veut que je lui apprenne à s'en passer. »

(Chamfort.)

Escamoteur.

Le prestidigitateur Hamilton avait of-

(1) *V. Critique sommaire.*

fert à l'*honorable société* de faire un louis avec une pièce de vingt sous.

A ces mots, un spectateur s'est empressé de fournir le *franc* demandé.

En effet, le tour est fait.

« Voyons! dit le spectateur épanoui... Oui, c'est bien un louis... un vrai!... »

Là-dessus il s'empresse d'insérer la pièce d'or dans son porte-monnaie.

« Eh bien? demande M. Hamilton étonné.

— Que je vous rende mon louis?... Merci. Je ne tiens pas à ce que vous m'en refassiez un franc. »

(*Figaro.*)

Espérance.

Sur le point de partir pour son expédition contre les Perses, Alexandre fit d'abondantes largesses à ses amis. Et comme il avait dépensé ainsi presque toutes les réserves du domaine royal : « Que vous réservez-vous donc, à vous? lui demanda Perdiccas. — Je me réserve l'espérance, répondit-il. — Eh bien, nous la partagerons avec vous, reprit Perdiccas, nous qui sommes vos compagnons d'armes. » Et il refusa le don qu'Alexandre voulait lui faire.

(Plutarque, *Vie d'Alexandre.*)

Espièglerie.

A la répétition des *Fêtes publiques* (1), opéra-comique de M. Favart, Mlle Sauvage, connue sous le nom de Mamie Babichon, s'étant glissée derrière le banc des symphonistes, qui étaient rangés sur une ligne dans l'orchestre et portaient presque tous perruque, était parvenue à y attacher des hameçons entortillés à une ficelle presque imperceptible, et qui correspondait aux troisièmes loges, où elle alla se placer.

Mais qu'on juge de la surprise des spectateurs, lorsqu'au premier coup d'archet de l'ouverture, on vit voler à la fois toutes ces perruques vers le cintre, et surtout de tous ces musiciens, en se voyant également nu-tête!

Le directeur du grand Opéra, avec toute la dignité attachée à son titre, et très-scandalisé d'une pareille indécence, ordonna d'abord que toutes les perquisitions requises fussent faites pour en connaître l'auteur, qu'il menaçait hautement d'une punition exemplaire.

Mamie Babichon, très-alerte, et qui n'avait fait qu'un saut des troisièmes loges à l'orchestre, était déjà assise auprès de lui, et haussait les épaules, en joignant les mains.

Mais, soit que l'air modeste (qui ne lui allait guère) l'eût fait soupçonner du fait, soit que quelque délateur ou délatrice l'eût trahie, elle se vit bientôt forcée d'avouer le fait, en s'écriant : « Hélas! monsieur le Directeur, daignez me pardonner, en faveur de l'antipathie que j'eus toujours pour les perruques! Elle m'est si naturelle et je puis d'autant moins y résister, qu'au moment où je vous parle, et malgré tout le respect que je vous dois, je ne puis m'empêcher d'en marquer à la vôtre même » : ce qu'elle fit, en l'enlevant et en disparaissant comme un éclair.

Ce trait était bien fait pour mettre le comble à l'indignation générale; sur quoi toutes les voix s'écrièrent, à l'unisson, qu'il fallait venger l'honneur des têtes à perruque.

Mamie Babichon fut, en effet, mandée, dès le lendemain, à la police, où elle raconta le fait si naïvement et si plaisamment, que le magistrat ne pouvait, tout en la grondant, s'empêcher de rire, et qu'elle en fut quitte pour une mercuriale.

(De La Place, *Pièces intéressantes.*)

Un jour, dans la prison du Temple, la famille royale était réunie pour dîner, et servie par Cléry en présence des officiers municipaux. On plaça sur la table une brioche. Les yeux du Dauphin s'y portent avec complaisance; s'adressant à sa mère : il lui dit : « Madame, voilà une bien belle brioche. Je connais une armoire, dans laquelle, si vous le permettiez, je la mettrais, et elle serait là si bien en sûreté que personne, je vous assure, ne pourrait l'en retirer. » On le regarde, on promène les yeux autour de la salle, on cherche l'armoire, et on n'en voit point. C'était précisément l'époque où le ministre Roland venait de découvrir au château des Tuileries cette cachette qu'on appela *l'armoire de fer.* Les municipaux, stupéfaits, jettent sur les prisonniers des regards perçants, et roulent déjà dans leur tête le

(1) A l'occasion du premier mariage de Monseigneur le Dauphin, père du roi Louis XVI.

projet d'une nouvelle perquisition. « Mon fils, dit enfin la reine, je ne vois point l'armoire dont vous parlez. — Maman, répond le jeune prince en montrant sa bouche, en voici la porte. »

(Nougaret, *Beaux traits de la révolution française.*)

Le petit page Kapioff avait parié avec les autres pages, ses camarades, que cette queue qui pendait dans le dos de l'empereur Paul I, et devant laquelle les plus hauts personnages s'inclinaient, il la tirerait, comme un simple cordon de sonnette, en plein dîner de gala.

En effet, un jour que l'empereur est à table, entouré de la famille impériale et des hauts dignitaires, Kapioff empoigne la queue et donne un coup sec comme s'il tirait une sonnette.

L'empereur pousse un cri de douleur et se retourne furieux; tout le monde tremble; seul le petit page est là calme et tranquille :

« Qui a fait cela? demanda Paul d'une voix entrecoupée par la fureur.

— C'est moi, sire, répond l'enfant; cette queue est toujours de travers, je l'ai mise dans le milieu.

— Eh! polisson, tu ne peux pas tirer moins fort? »

Et c'est tout ce qu'il en fut.

La tabatière enrichie de diamants dont l'empereur se sert est sacrée comme la couronne elle-même, — il est défendu d'y toucher.

Kapioff parie qu'il y prendra une prise.

Un matin, il s'approche de la table qui est près du lit où est encore couché le souverain, et sur laquelle se trouve l'auguste boîte; il la prend hardiment, l'ouvre avec bruit, y introduit les doigts, et pendant que Paul, stupéfait d'une pareille audace, le regarde effaré, il renifle sa prise avec bruit.

« Qu'as-tu fait là, drôle? s'écrie le czar furieux.

— Moi, sire? répond le gamin, mais j'ai pris une prise. Voilà huit heures que je suis de service, je sentais le sommeil qui me gagnait; j'ai pensé que cela me réveillerait, et j'aime mieux manquer à l'étiquette qu'à mon service. »

Paul éclata de rire et se contenta de répondre :

« Soit, mon garçon. Seulement, comme la tabatière est trop petite pour nous deux, tu la garderas pour toi. »

(*Petit Moniteur.*)

Espion.

Un homme à Paris, qui paraissait assez à son aise, devint amoureux et épousa une fille que la mort de ses parents et la misère avaient jetée dans le libertinage. Au bout de quelques mois, elle sut que son mari était un espion : « Apparemment, lui dit-elle, que vous n'avez pris ce métier qu'après avoir réfléchi qu'on risque sa vie à faire celui de voleur et d'assassin? » Elle sort, et va se précipiter du Pont-Royal dans la Seine, où elle se noya.

(Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris.*)

Quelques jours avant la bataille de Marengo, un espion, qui nous avait très-bien servis dans les premières et admirables campagnes d'Italie, se fait annoncer. Le premier consul se souvient de lui; il le fait entrer dans son cabinet : « Te voilà, tu n'es pas encore fusillé? — Général, lui répond l'espion, lorsque la guerre a recommencé, j'ai pris la résolution de servir les Autrichiens, parce que vous étiez loin de l'Europe; je m'attache au bonheur : je m'en suis toujours bien trouvé. Mais je suis las du métier, je veux en finir et achever ma petite fortune, pour vivre tranquille. Envoyé dans vos lignes par le général Mélas, je puis vous rendre un grand service : je vous donnerai l'état exact de tous les corps, de toutes leurs forces, de leur position et du nom de tous leurs chefs. Je vous dirai dans quelle situation est Alexandrie. Vous me connaissez, j'ai confiance en vous, et je ne vous tromperai pas. Mais il faut que je rapporte quelque chose à mon général. Vous êtes assez fort pour me communiquer quelques renseignements vrais dont je lui ferai part. — Qu'à cela ne tienne, lui dit le premier consul : peu m'importe que l'on connaisse mes forces et ma position, pourvu que je connaisse bien les forces et les positions de mon ennemi et qu'il ignore mon projet; tu seras content, mais ne m'en impose pas. Tu me demandes mille louis, tu les auras, si tu me sers bien. » J'écrivis alors sous la dictée de cet espion les noms des corps, leur force, leur emplacement, les noms

des généraux. Le premier consul marqua avec des épingles sur une carte tous les renseignements que lui donna l'espion sur les localités. L'espion ajouta ensuite qu'Alexandrie n'était pas approvisionnée, et que Mélas était loin de s'attendre à un siége, qu'il y avait beaucoup de malades, qu'on y manquait de médicaments, etc. Le major-général Berthier fut autorisé à lui remettre une note à peu près exacte sur notre position. Les renseignements donnés par cet homme, dont le premier consul n'avait eu qu'à se louer dans ses premières campagnes, se trouvèrent si fidèles et le servirent si bien, qu'à son retour de Marengo, il me donna l'ordre de lui payer le prix convenu. L'espion lui dit que Mélas avait été enchanté de la manière dont il l'avait servi dans cette circonstance, et l'avait bien récompensé. Il nous déclara qu'il faisait ses adieux à son vilain métier. Le premier consul regarda ce petit événement comme une des faveurs de sa bonne fortune.

(Bourrienne, *Mémoires.*)

Espion déconcerté.

Marmontel, dans sa jeunesse, recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vieillard lui dit : « Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. » Alors, ils firent leur dictionnaire. L'âme s'appelait *Margot;* la religion, *Javotte;* la liberté, *Jeanneton*, et le Père Éternel, *M. de l'Être*. Les voilà disputant et s'entendant très-bien. Un homme en habit noir, avec une mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserai-je vous demander ce que c'était que ce monsieur de l'Être, qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent? — Monsieur, reprit Boindin, c'était un espion de police. » On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

(Chamfort.)

Lorsqu'on ordonna la saisie de mes papiers à Bruxelles, M. le comte d'Adhémar, ministre plénipotentiaire de la cour de France dans cette ville, était absent : les affaires se trouvaient entre les mains d'un homme qui est tantôt son intendant, tantôt son secrétaire, etc., et tantôt son représentant, nommé La Grèze. Il avait surpris ma confiance; je n'avais pu la refuser à un homme que le gouvernement de mon pays semblait honorer de la sienne. Il était chez moi tous les jours et tout le jour.

Il s'agissait surtout de sauver mes papiers, non pas qu'ils continssent rien de criminel, mais c'était ma fortune et plus que ma fortune; d'ailleurs ils renfermaient des secrets importants qui ne m'appartenaient pas. La confiance de beaucoup d'honnêtes gens m'ayant suivi dans ma retraite, malgré mon abjuration absolue du barreau, le repos et l'honneur de plusieurs familles dépendaient de la soustraction de mon cabinet.

La Grèze consulté ne trouva rien de mieux que de jeter les papiers les plus précieux dans la vache de ma voiture, de les conduire à une maison de campagne que j'avais à trois lieues de Bruxelles, et d'y ensevelir le tout dans le foin dont les greniers étaient remplis : il assista *déguisé*, à *minuit*, à l'exécution de son avis, répétant sans cesse *qu'il risquait sa place et sa fortune pour me rendre ce service :* il travailla lui-même : il vit charger la vache ; il s'assura que la voiture partirait à l'ouverture des portes, jurant toujours d'un ton pénétré que, puisqu'il était seul confident de ce dépôt, il serait impénétrable.

La voiture était arrivée en effet à la campagne à sept heures du matin. A huit, l'exempt de la police parisienne était dans mon grenier; il crochetait la vache, il en brisait les cadenas, il y trouvait... quoi ! De la paille !

L'onction que La Grèze tâchait de mettre dans ses serments l'avait trahi : on avait profité du moment où il était allé souper, ou plutôt instruire l'exempt, pour faire l'échange.

L'histoire est plaisante, mais la perfidie était affreuse (1).

(Linguet, *Mémoires sur la Bastille.*)

Esprit de ressource.

Un jour, dans la conversation, le neveu de Rameau me dit : « Mon oncle musicien

(1) V. *Pièces compromettantes supprimées*

est un grand homme, mais mon père violon était un plus grand homme que lui; vous en allez juger. Je vivais dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance, car j'ai toujours été fort peu curieux de sentinneller l'avenir; j'avais vingt-deux ans révolus, lorsque mon père entra dans ma chambre, et me dit : Combien de temps veux-tu vivre encore ainsi, lâche et fainéant? il y a deux années que j'attends de tes œuvres; sais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étais pendu, et que j'avais un état? Comme j'étais fort jovial, je répondis à mon père : C'est un état que d'être pendu; mais comment fûtes-vous pendu, et encore mon père? — Ecoute, me dit-il, j'étais soldat et maraudeur; le grand-prévôt me saisit et me fit accrocher à un arbre ; une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut, ou plutôt comme il ne fallait pas; le bourreau m'avait laissé ma chemise, parce qu'elle était trouée; des houzards passèrent, ne me prirent pas encore ma chemise, parce qu'elle ne valait rien, mais d'un coup de sabre ils coupèrent ma corde, et je tombai sur la terre; elle était humide : la fraîcheur réveilla mes esprits ; je courus en chemise vers un bourg voisin, j'entrai dans une taverne, et je dis à la femme : Ne vous effrayez pas de me voir en chemise, j'ai mon bagage derrière moi : vous saurez... Je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un sou et une chopine de vin. Ma chemise trouée disposa sans doute la femme de la taverne à la commisération; j'écrivis sur les quatre feuilles de papier : « Aujourd'hui grand spectacle donné par le fameux Italien; les premières places à six sous, et les secondes à trois. Tout le monde entrera en payant. » Je me retranchai derrière une tapisserie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemise en morceaux; j'en fis cinq marionettes, que j'avais barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang, et me voilà tour à tour à faire parler mes marionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière ma tapisserie.

« J'avais préludé en donnant à mon violon un son extraordinaire. Le spectateur accourut, la salle fut pleine; l'odeur de la cuisine, qui n'était pas éloignée, me donna de nouvelles forces; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant une semaine entière, je donnais deux représentations par jour, et sur l'affiche point de *relâche*. Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, des souliers et des bas, et assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement, occasionné par la pendaison, avait disparu totalement, de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étais illustre à vingt ans, et que j'avais un état; tu en as vingt-deux, tu as une chemise neuve sur le corps : voilà douze francs, sors de chez moi. » Ainsi me congédia mon père.

(Mercier, *Tableau de Paris.*)

Esprit de suite.

Mme de Bonneuil, tout en versant dans une rue, ne laissa pas d'achever à sa sœur un conte qu'elle lui avait commencé.

(Tallemant des Réaux.)

Esprit-de-vin.

Ce fut par l'inflammabilité de l'esprit-de-vin que, peu de temps après la conquête du Canada, un officier éclairé rétablit pour toujours son pouvoir affaibli, et fit rentrer dans le devoir des sauvages révoltés. Après les avoir rassemblés : « Savez-vous, leur dit-il, quel maître vous osez braver? Savez-vous quelle est ma puissance? Vous allez en voir les effets. Qu'on m'apporte un seau d'eau. » Ses gens, qui avaient le mot, lui présentent un seau rempli d'esprit-de-vin. Il y met le feu. Les sauvages étonnés tombent à ses pieds. « Perfides! ajoute-t-il, c'est ainsi que je brûlerai votre fleuve Saint-Laurent, si vous avez la pensée de vous écarter de l'obéissance qui m'est due. »

(*Improvisateur français.*)

Esprit d'un jeune prince.

Louis XVII, un jour, en étudiant sa leçon, s'était mis à siffler : on l'en réprimandait. La reine survint et lui fit quelques reproches. « Maman, reprit-il, je répétais ma leçon si mal que je me sifflais moi-même. » Un autre jour, dans le jardin de Bagatelle, emporté par sa vivacité, il allait se jeter à travers un buisson de rosiers. Je courus à lui : « Monseigneur, lui dis-je en le retenant, une seule de ces épines peut vous crever les yeux ou vous déchirer le visage. « Il se retourna, et

me fixant d'un air aussi noble que dédaigneux : « Les chemins épineux, me dit-il, mènent à la gloire. ».

Ce jeune prince avait pour instituteur l'abbé Davaux, qui, plus d'une fois, eut occasion de remarquer l'esprit et la sensibilité de son élève. Un jour, monsieur le Dauphin, se rappelant une de ses leçons d'histoire, alluma furtivement une lanterne, et feignit de chercher quelque chose qu'il avait perdu. Tout à coup, il se retourna vers l'abbé Davaux, et dit en lui prenant la main : « Je suis plus heureux que Diogène, j'ai trouvé un homme. »

L'abbé Davaux, lors du départ du roi pour Varennes, avait été quelque temps sans pouvoir donner de leçons à Mgr le Dauphin. Comme il les reprenait un jour, en présence de la reine, le jeune prince désira de commencer par la grammaire. « Volontiers, dit son instituteur. Votre dernière leçon avait eu pour objet, s'il m'en souvient, les trois degrés de comparaison, le positif, le comparatif et le superlatif. Mais vous aurez tout oublié. » — « Vous vous trompez, répliqua le Dauphin; pour preuve, écoutez-moi. Le positif, c'est quand je dis : mon abbé est un bon abbé; le comparatif, c'est quand je dis : mon abbé est meilleur qu'un autre abbé; le superlatif, continua-t-il en fixant la reine, c'est lorsque je dis : Maman est la plus tendre et la plus aimable des mamans. » La reine prit le Dauphin dans ses bras, le pressa contre son cœur, et ne put retenir ses larmes.

On se rappelle peut-être que Mgr le Dauphin allait se promener à un petit jardin qui faisait partie de l'enceinte des Tuileries, et qui depuis a été comblé et élevé au niveau de la terrasse de l'eau. Un jour qu'il se disposait à partir pour cette promenade, et qu'au même moment il s'exerçait au maniement d'un fusil, l'officier de la garde nationale de service lui dit : « Monseigneur, puisque vous allez sortir, rendez-moi votre fusil. » Le jeune prince le refusa brusquement. La marquise de Tourzel, sa gouvernante, l'ayant repris de cette vivacité : — « Si Monsieur m'eût dit de lui *donner;* fort bien, madame; mais lui *rendre.* »

(Hue, *Dernières années de Louis XVI.*)

Esprit et bêtise.

L'abbé Trublet prétendait être fin et ingénieux dans ses tournures et jusque dans la manière de placer ses virgules et ses points; il y a dans ses ponctuations une dépense d'esprit effrayante : c'était une bête de beaucoup d'esprit. Cela me rappelle le mot de Mme Geoffrin. On disait un jour devant elle que l'abbé Trublet était pourtant un homme d'esprit; elle se mit en colère, et dit que ce n'était qu'une bête frottée d'esprit; qu'à la vérité on lui avait mis de cette écume partout. Elle prétend que les hommes sont un composé de plusieurs petits pots; qu'il y a le petit pot d'esprit, le petit pot d'imagination, le petit pot de raison, la grande marmite de pure bêtise. Le destin prend de chacun de ces pots ce qui lui plaît, et en compose un ensemble qui forme la tête d'un homme. Suivant les Mémoires de Mme Geoffrin, le destin, voulant faire un abbé Trublet, ne puisa que dans la grande marmite; ensuite, craignant d'en avoir trop pris, il ouvrit le petit pot d'esprit, qui bout toujours et qui jette par conséquent de l'écume. Le destin, croyant puiser dans ce pot, n'en attrapa que l'écume, et en barbouilla le fond de pure bêtise de l'abbé Trublet.

(Grimm, *Correspondance.*)

Esprit et bon sens.

Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent faisant tous les deux le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement, aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait; ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à

son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit : « Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires de l'État. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'État ont les yeux sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne me pas reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver et qu'on vous prît, de ne pas me dénoncer. » Cela dit, mon homme disparut, et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter dans le feu. A peine cela fut-il fait, que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait mis à tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin ; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écoute tranquillement et lui dit : « Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée. — Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose, où elle ne tient qu'à un fil. — Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril, pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français, tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ? — Non. — Il était mal vêtu ? — Oui, fort mal. — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis ? — Oh ! pas une obole. — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit ? — Ma foi, je n'en sais rien... Des inquisiteurs, d'eux-mêmes. — Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher. — Mais c'est peut-être des espions qu'ils emploient. — A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et un espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée ; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé, si l'on vous prend, et que vous le déférîez ; si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami. — Mais qu'est-ce donc que ce peut être ? — Je cherche, mais inutilement. » Après avoir épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistait à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court, et dit : « Président, attendez, mon ami, il me vient une idée. Mais, si par hasard... cet homme... — Eh bien ! cet homme ? — Si cet homme,... oui, cela pourrait être, cela est même, je n'en doute plus. — Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre. — Si je le sais ! oh ! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par...? — Épargnez, s'il vous plaît ! — Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit ; car avec du sens commun... — Ah ! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé ! »

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois et je lui aurais dit : « Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens. »

(Diderot, *Lettre à Mlle Voland*, 1762.)

Esprit et science.

Pitard, homme érudit, disait au poëte Théophile : « C'est dommage qu'ayant tant d'esprit, vous sachiez si peu de choses. — C'est dommage, répondit Théophile, que sachant tant de choses, vous ayez si peu d'esprit (1) ».

(Tallemant de Réaux.)

Esprit fort.

Le Père Lacordaire, étant en voyage, se trouva un jour assis, à table d'hôte, auprès d'un commis-voyageur qui faisait l'esprit fort. Après avoir discuté longuement contre l'existence de Dieu, il s'adressa au célèbre dominicain : « Monsieur, lui dit-il, c'est à vous de nous éclairer sur cette grave question... N'est-il pas absurde de croire ce que notre raison ne saurait comprendre? — Nullement, répond le P. Lacordaire, je suis d'un avis tout différent... Comprenez-vous comment il arrive que le feu fait fondre le beurre, tandis qu'il durcit les œufs, deux effets tout contraires sortant d'une même cause? — Non, répond l'athée, mais que concluez-vous de là? — C'est que, répliqua le religieux, cela ne vous empêche pas de croire aux omelettes. »

(P. Larousse, *Grand Dictionn. du XIXe siècle.*)

Esprit frappé.

Au mois d'avril 1774, Louis XV, allant à la chasse, rencontra un convoi et s'approcha du cercueil. Comme il aimait à questionner, il demanda qui on enterrait. On lui dit que c'était une jeune fille morte de la petite vérole. Saisi d'une soudaine terreur, il rentra dans son palais, et fut, deux jours après, atteint de cette cruelle maladie dont le nom seul l'avait effrayé. Il était frappé à mort : son sang se décomposa; la gangrène se déclara; il mourut.

(De Ségur, *Mémoires.*)

Esprit frappeur.

Dans une maison de spirites se trouvait une fervente croyante, à qui l'on demanda de faire quelques épreuves. Cette dame, sans se faire prier, tira son livre de sa poche et fit, à haute voix, une évocation à Satan... En entendant prononcer cet appel au prince des ténèbres, une des personnes présentes avoua qu'elle n'avait pas le courage d'entrer en relation avec le diable. On la railla de sa peur et l'on attendit en silence.

Tout à coup on entend une voix, qui semble venir on ne sait d'où, puis des gémissements. Une dame se trouve mal; on l'emporte dans un salon voisin... Mais les gémissements continuent toujours... Le maître de la maison, auquel la prêtresse soutient que c'est l'esprit invoqué, se pose carrément au milieu du salon et s'écrie :

« Au nom de Dieu, qui es-tu? »

Pas de réponse.

« Eh bien, alors, au nom du diable? »

Le silence continue.

L'assemblée ne respirait plus; mais un incrédule, il y en a partout, s'approche du mur d'où lui paraissaient venir les gémissements et le frappe en disant :

« Qui es-tu? »

Une voix enfantine répond aussitôt :

(1) Boursault, dans ses *Lettres nouvelles*, rapporte la même anecdote, dont il donne une version un peu différente :

« Un jour, dit-il, le poete Théophile disputant avec un religieux d'une profonde érudition, qu'il mettait fort souvent en état de ne lui pouvoir répondre, ce docteur, chagrin d'être battu par un homme moins savant que lui, eut l'imprudence de lui dire : « En vérité, monsieur Théophile, c'est dommage que vous ayez tant d'esprit et si peu d'étude! — En vérité! mon révérend père, lui repondit Théophile, c'est dommage aussi que vous ayez tant d'étude et si peu d'esprit. »

« Auguste.
— Que fais-tu?
— Je ramone.
— Et pour qui ramones-tu?
— Pour le restaurant. »

Un fou rire éclata de toutes parts, et ceux qui avaient eu la plus grande peur furent les premiers à rire de l'aventure.

Essais.

Un gentilhomme dans Paris, qui était logé vers le Louvre, se trouva, à la rue Saint-Antoine, fort empêché de sa contenance; car il se trouva pressé d'aller lui-même où il ne pouvait envoyer personne, et dans un quartier si éloigné, où il n'avait aucune connaissance, il ne savait à quoi se résoudre. Il passe par hasard devant la boutique d'un tapissier, auquel il demanda s'il n'avait point une chaise percée; il lui en montra une : « N'en avez-vous point de plus riche? lui dit-il. — Oui, Monsieur, répondit le tapissier, j'en ai de velours de toutes couleurs. — Allez, dit-il, m'en quérir deux ou trois, que je choisisse. » Comme le tapissier eut le dos tourné, il lâche l'aiguillette, et met son présent dans cette chaise qu'il lui avait premièrement apportée. Ce tapissier le voyant en cette posture, lui dit : « Que faites vous, Monsieur? — Je l'essaye », répondit-il; et remontant ses chausses s'en alla, lui disant : « Je n'en veux point, elles sont trop basses. »

(D'Ouville, *Contes*.)

M. de Chevreuse faisait tant de dépenses qu'il a fait faire une fois jusqu'à quinze carrosses pour voir celui qui serait le plus doux.

(Tallemant des Réaux.)

Estimation consciencieuse.

Le poëte Hamédi-Kermani, jouant avec Tamerlan à un jeu qui consistait à estimer en argent ce que valait chacun d'eux, dit au tyran : « Je vous estime trente aspres. — La serviette dont je me sers les vaut, dit Tamerlan. — Mais c'est aussi en comptant la serviette », répondit Hamédi.

(Chaumette, *Mémoires*.)

Estime et amour.

Mme de Murville a tout l'esprit de sa mère (Sophie Arnould), et est extrêmement blonde. Ces deux personnes, en s'aimant beaucoup, se font réciproquement des niches assez gaies. Mlle Arnould avait aimé le comédien Florence, et après quelques mois l'avait congédié avec éclat. Mme de Murville applaudit à cette rupture, qu'elle croyait sincère. Ces jours derniers, elle va voir sa mère le matin, et la trouve tête à tête avec Florence. Quand celui-ci se fut retiré, elle témoigna son étonnement à sa mère. « C'est pour affaire que cet homme est venu ici, dit Mlle Arnould, car je ne l'aime plus. — Ah! j'entends, répliqua Mme de Murville, vous l'estimez à présent. » Allusion fine au conte qui finit par ce vers : Combien de fois vous a-t-il estimée?

(Métra, *Correspondance secrète* 1785.)

Estime et estimation.

L'Anglais Jancin, en badinant, mettait un prix aux femmes de la cour, et calculant à l'anglaise il estimait les unes mille louis, celle-ci cinq cents; il ne donnait de celle-là que cent louis; de cette autre que cinquante, etc. Sur quoi Mme de Boufflers, aujourd'hui Mme de Luxembourg, lui dit : « Parlez franchement, Jancin, et moi, là, combien m'estimez-vous? — Ah! vous madame, répondit-il d'un air respectueux en apparence, je ne vous estime point (1). »

(Collé, *Mémoires*.)

Estime mutuelle.

Le chancelier Shaftesbury entendit un jour le roi Charles II d'Angleterre l'appeler le plus grand coquin qu'il y eût en Angleterre; il répondit hardiment : « Votre Majesté a peut-être raison, si elle parle seulement de ses sujets. » Charles se mit à rire et les choses en restèrent là.

(G. Brunet, *Charliana*.)

(1) Ce mot rappelle celui de Piron, en réponse à cette question d'une dame : « Pourquoi me considérez vous ainsi? — Madame je vous regarde, mais je ne vous considère point. »

Étiquette.

Philippe III était gravement assis près d'une cheminée, dans laquelle les boute-feux de la cour avaient allumé une si grande quantité de bois, que le monarque était dans le cas d'étouffer de chaleur. Sa Majesté ne se permettait pas de se lever pour appeler quelque secours; les officiers de quartier s'étaient éloignés, et aucun domestique n'osait entrer dans l'appartement. Enfin, parut le marquis de Polar, auquel le roi ordonna d'éteindre ou de diminuer le feu. Mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui interdisait cette fonction, pour laquelle il fallait appeler le duc d'Ussede. Ce duc était sorti, la flamme augmenta d'autant; et le roi, pour ne pas déroger à sa dignité, en soutint constamment la chaleur. Mais il s'échauffa tellement le sang, que dès le lendemain il eut un érésipèle à la tête, avec une fièvre ardente, qui ne tardèrent pas à l'emporter.

(De la Place, *Pièces intéressantes.*)

Gaston de France était si jaloux des droits attachés à sa qualité, que sur cet article, il ne faisait grâce à personne. Pour avoir le plaisir de voir les princes du sang chapeau bas en sa présence, quand il trouvait une occasion de leur parler, il les tenait le plus longtemps qu'il pouvait, et jamais ne se découvrait un seul moment, tant il avait peur d'oublier ce qu'il était. Louis XIII allant un jour de Paris à Saint-Germain par une chaleur excessive, et Monsieur accompagnant Sa Majesté, les seigneurs qui étaient nu-tête aux portières du carrosse avaient toutes les peines du monde de résister à la violence du soleil. Le roi, qui s'aperçut de ce qu'ils souffraient, eut la bonté de leur dire : « Couvrez-vous Messieurs; couvrez-vous, mon frère le veut bien. »

(Boursault, *Lettres nouvelles.*)

A une chasse où le roi d'Espagne (Philippe V) et la reine sa première femme étaient à cheval, ils se mirent à galoper; la reine tomba, le pied pris dans son étrier qui l'entraînait. Don Alonzo del Arco eut l'adresse et la légèreté de se jeter à bas de son cheval et de courir assez vite pour dégager le pied de la reine. Aussitôt après, il remonta à cheval et s'enfuit à toutes jambes jusqu'au premier couvent qu'il put trouver. C'est qu'en Espagne toucher au pied de la reine est un crime digne de mort.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Un roi de Mandoa, dans l'Indoustan, étant tombé dans une rivière, en fut heureusement retiré par un esclave, qui s'était jeté à la nage et l'avait saisi par les cheveux. Son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander le nom de celui qui l'avait retiré de l'eau. On lui apprit aussitôt l'obligation qu'il avait à l'esclave, dont on ne doutait pas que la récompense ne fût porportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avait eu l'audace de mettre la main sur la tête de son prince, et sur-le-champ il lui fit donner la mort. Quelque temps après ce même prince étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvait aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse qu'elle se souvenait de l'histoire du malheureux esclave.

(*Histoire des Voyages.*)

M. de Novion, premier président du parlement de Paris, sous Louis XIV, était allé rendre visite au cardinal Mazarin, premier ministre. Les deux battants des portes furent aussitôt ouverts à ce magistrat, comme cela se pratique; M. de Novion pénétra jusqu'à la dernière antichambre, où il resta, parce qu'il ne trouva point le cardinal de Mazarin venant au-devant de lui; un valet de chambre avait déjà annoncé le premier président à Son Eminence, qui travaillait en ce moment et qui se contenta de dire : « faites entrer. » Le domestique l'annonça une seconde fois, et comme le ministre répétait : « faites entrer, » le valet de chambre lui dit que M. de Novion s'était arrêté dans l'antichambre. Le cardinal sentit alors ce que cela signifiait; il se leva au plus vite, et frappant de

grands coups sur la table, il dit : « Allons, ce petit homme est opiniâtre » ; et il marcha pour l'aller chercher dans l'antichambre où il était resté.

M. de Mèmes tint la même conduite à l'égard du cardinal Dubois : le premier président ne voyant point Son Éminence sortir de son cabinet, se mit dans un fauteuil à la porte de la première antichambre, et répondit au valet de chambre qui le pressait d'entrer : « Je suis fort bien ici, et j'y attendrai fort commodément que Son Eminence ait le loisir, » et il attendit effectivement qu'elle vînt au-devant de lui pour se mettre en mouvement et entrer avec elle dans son cabinet.

(Panckoucke.)

Saintot, maître des cérémonies, dans un lit de justice, ayant salué le roi Louis XIV, puis les princes du sang, ensuite les prélats, enfin le parlement, M. de Lamoignon, premier président, qui prétendait que le parlement fût salué immédiatement après les princes, lui dit : « Saintot, la cour ne reçoit pas vos civilités ». Le roi se tournant vers le président, dit : « Je l'appelle souvent M. de Saintot » ; M. de Lamoignon répondit : « Sire, votre bonté vous dispense quelquefois de parler en maître ; mais votre parlement ne vous fera jamais parler qu'en roi. » (*Id.*)

Avant que Frédéric, roi de Prusse, eût mis la couronne dans sa maison, M. Besser fut envoyé ministre de Brandebourg en France. Il arriva à la cour de Louis XIV en même temps qu'un nouvel ambassadeur de Gênes, avec lequel il eut une contestation pour le rang ; ils convinrent que celui qui entrerait le premier à Versailles se présenterait au roi. Besser passa la nuit dans la galerie de Versailles, et prévint ensuite l'ambassadeur génois ; mais celui-ci ayant trouvé la porte de la chambre d'audience entr'ouverte, s'y glissa dans le temps que Besser s'entretenait avec un courtisan ; Besser s'en aperçut, vole comme un éclair dans la même chambre, tire hors de la porte par le pan de son habit, le Génois qui allait commencer sa harangue ; il se met à sa place et adresse son discours au roi, qui ne fit que rire de cette espèce de violence faite en sa présence. (Panckoucke.)

Le carrosse d'un envoyé extraordinaire du prince abbé de Fulde se trouvant engagé dans un embarras à Vienne, et le ministre-résident du roi de Prusse lui ayant barré le chemin, cet envoyé de Fulde mit la tête à la portière, et cria au ministre prussien : « Monsieur, ordonnez donc à votre cocher qu'il cède au mien. — Monsieur, répondit celui-ci, je lui donnerais cent coups de bâton, s'il cédait à votre maître. » (*Id.*)

Un honnête homme, n'ayant qu'une manchette de dentelle, la montra au suisse de la porte d'un hôtel, comme un passe-port assuré, cachant avec soin sous la basque de sa veste l'autre manchette, qui n'était, hélas ! que de mousseline. Mais dans la chaleur de la conversation, comme on ne songe pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler, en plein salon, cette manchette scandaleuse, cachée jusqu'alors et sans affectation. Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison, qu'elle fit monter sur-le-champ son suisse, pour le réprimander. Ce suisse ne comprenait rien à la verte semonce qu'il recevait, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui désignait avait caché de nouveau l'humble mousseline, et ne gesticulait que de la main à la dentelle. Le lendemain, le suisse, bien grondé, devînt si inflexible, qu'un officier qui avait perdu un bras à l'armée s'étant présenté, le cerbère de la porte ne voulut pas le laisser entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, et jurant qu'on n'aborderait jamais madame autrement.

(Mercier, *Tableau de Paris.*)

Étoile.

Mme de Gourville parlait un jour de son étoile devant Segrais. Elle disait que son étoile avait fait ceci, avait fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui dit : « Mais, Madame, pensez-vous avoir une étoile à vous toute seule ? Je n'entends que des gens qui parlent de leur étoile ; il semble qu'ils ne disent rien : savez-vous bien qu'il n'y a que

mille vingt-deux étoiles? Voyez s'il peut y en avoir pour tout le monde. » Il dit cela si plaisamment et si sérieusement, que la Gourville en fut toute déconcertée.

(Mme de Sévigné, *Lettres*.)

Les biographes de M. Dupin racontent qu'à l'époque où il n'était encore qu'étudiant, ceux de ses camarades qui, revenant du bal ou du spectacle, passaient, la nuit, par la rue Bourbon-Villeneuve, y remarquaient une lumière qui toujours brillait à une des fenêtres de la maison qu'il habitait. « Tiens! l'étoile de Dupin! » disaient-ils en riant...

Étourderie.

La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. « Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. »

(Chamfort.)

On raconte qu'un banquier fit l'un de ces jours (1778) baptiser un de ses enfants sur la paroisse Saint-Eustache. Après que le parrain et la marraine eurent signé sur le registre, le père par distraction signa : *un tel et compagnie*, accoutumé à signer ainsi ses lettres de change.

(Métra, *Correspondance secrète*.)

Étourderie réparée.

Nicole, avec le mérite que tout le monde lui connaît, était si simple, si timide, et s'exprimait si mal, qu'il fut refusé à l'examen pour l'ordination, comme un sujet absolument incapable.

Une dévote qui, en parlant de ses ouvrages, désirait, depuis longtemps, de faire connaissance avec lui, pria, un jour, son directeur de l'engager à venir manger sa soupe. Il y vint; et comme il n'y a chère que de dévote et de directeur, et que les meilleurs vins ne furent pas épargnés, Nicole, à qui le champagne et le muscat avaient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuse dame : « Ah, Madame! je suis pénétré de vos bontés et de vos politesses à mon égard... Non, rien n'est si gracieux que vous!... Vous êtes, en vérité, charmante en tous points; l'on ne peut qu'admirer vos appas, et surtout vos beaux petits yeux! »

Le directeur qui l'avait présenté, et qui avait plus d'usage du monde, dès qu'ils furent sortis, lui fit quelques reproches sur sa simplicité : « Vous ne savez donc pas (lui dit-il) que les dames ne veulent point avoir de petits yeux? Il fallait, au contraire, lui dire qu'elle les avait grands et beaux. — Croyez-vous cela, Monsieur? — Comment, si je le crois?... Mais, très-assurément! — Ah! que je suis mortifié de ma sottise!... Mais paix! paix, Monsieur! je vais la réparer. »

Et tout de suite le moraliste, que l'autre ne peut retenir, vole, remonte chez la dévote, et lui dit : « Ah! Madame! pardonnez à la méprise que je viens de commettre, et que mon digne confrère, bien plus poli que moi, vient de me faire apercevoir... Oui, oui, je vois que je me suis trompé; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche et les pieds aussi. »

(De La Place, *Pièces intéressantes*.)

Le duc de Laval était un très-bel homme, très-poli, mais fort distrait, ce qui le jetait dans des embarras désagréables, qui cependant ne le déconcertaient pas. Ainsi, étant ambassadeur à Naples, il entra un soir avec l'ambassadeur d'Autriche au balcon du théâtre San-Carlo, afin de jouir du coup d'œil de la salle, et lui dit étourdiment :

« Dieu! que nous avons là de laides personnes dans la loge du corps diplomatique!

— Mais, c'est ma femme, arrivée ce matin, répondit l'ambassadeur autrichien.

— Pas celle-là, que vous désignez, reprit le duc de Laval; — l'autre à côté, en robe blanche : elle est affreuse.

— C'est ma sœur, dit d'un ton mécontent le collègue.

— Mais non, non, la troisième, si disgracieuse; les autres sont très-bien.

— C'est ma fille!

— Ah! reprit le duc de Laval du ton

le plus affable, elle est charmante. Ces dames sont toutes charmantes, monsieur l'ambassadeur, et je vous fais mes bien sincères compliments (1). »

(Mme Ancelot, *Un salon de Paris.*)

Étrennes bizarres.

La Seine étant glacée, il ne pouvait pas arriver de bois, et ce qu'il y a de fort drôle, c'est qu'on s'envoyait en étrennes du jour de l'an de petits fagots de bois comme des bijoux; c'était reçu avec beaucoup de reconnaissance.

(Mme la duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Étrennes économiques.

Le comte de Grammont n'est pas autrement libéral; mais il refuse en goguenardant. Les vingt-quatre violons allèrent une fois lui donner ses étrennes. Après qu'ils eurent bien joué, il mit la tête à la fenêtre : « Combien êtes-vous, Messieurs? — Nous sommes vingt, Monsieur. — Je vous remercie tous vingt, bien humblement; » et il referma la fenêtre.

(Tallemant des Réaux.)

La reine Hortense se trouvant à La Haye, reçut pour le jour de l'an, de la part de sa mère, une immense caisse pleine de tout ce que le génie de Grancher et de Giroux avait pu inventer de plus charmant en jouets de toute espèce. Elle était destinée au jeune Napoléon, dont la mort prématurée mit le désespoir dans une partie de la famille impériale.

Cet enfant, assis près de la fenêtre donnant sur le parc, paraissait recevoir avec indifférence tous les présents qu'on étalait à ses yeux; il tournait continuellement sa vue du côté de la grande allée qui était en face de lui. La reine, impatiente de ne pas le voir aussi heureux qu'elle s'y attendait, lui demanda s'il n'était pas reconnaissant des soins que prenait sa grand'mère pour lui procurer ce qui pouvait lui être agréable. « Oh! si, maman, mais je ne m'en étonne pas; elle est si bonne pour moi, que j'y suis habitué. — Tous ces jolis joujoux ne vous amusent donc pas? — Si maman, mais... — Eh bien? — Oh! maman, vous ne le voudrez pas. — Est-ce de l'argent pour les pauvres? — Papa m'en a donné ce matin; il est déjà distribué : c'est... — Achevez, vous savez combien je vous aime, ainsi vous devez être sûr que je veux commencer l'année d'une manière qui vous plaise; voyons, cher enfant, que voulez-vous donc? — Maman, c'est que vous me permettiez d'aller marcher dans cette belle boue qui est dans cette allée; cela m'amusera plus que tout. »

La reine, comme on peut le croire, ne céda pas à cette singulière fantaisie, ce qui causa un violent chagrin au jeune prince, qui répéta toute la journée que le jour de l'an était bien triste; qu'il s'ennuyait, et que tant qu'il ne ferait pas comme les petits garçons qui couraient en liberté par la pluie, il ne serait pas content. Heureusement, la gelée vint sécher cette *belle boue* et les larmes du prince.

(Mlle Ducrest, *Mémoires sur Joséphine.*)

Étude dramatique.

Garrick connaissait un homme respectable qui demeurait dans Leman-street, Goodman's-fields; cet ami n'avait qu'une fille, d'environ deux ans. Un jour qu'il était à la fenêtre de la salle à manger, tenant sa fille, et la faisant danser dans ses bras, il eut le malheur de la laisser échapper; elle tomba dans une cour pavée en dalles, et se brisa. Le père restait à sa fenêtre, poussant des cris de désespoir. Des voisins accoururent, ramassèrent l'enfant, et le remirent sanglant entre les bras de cet infortuné : il perdit la raison dès ce moment, et n'en recouvra jamais l'usage. Comme il avait une fortune suffisante, on le laissa chez lui, avec deux hommes chargés d'en prendre soin, et qui avaient été choisis par le docteur Monro. Garrick allait souvent voir son pauvre ami, dont la principale occupation était de retourner sans cesse à la fenêtre, s'imaginant encore jouer avec son enfant,

(1) L'histoire est si bien précisée qu'elle semble authentique; j'ai pourtant de fortes raisons de croire qu'elle n'est que renouvelée, comme tant d'autres. On lit dans le *Feminæana*, par Marc Antoine (1801) : « Qu'est-ce donc que ce petit monstre-là? » disait inconsidérément une femme à une autre, en parlant d'un enfant? — Madame, c'est ma fille. — Ah! ah! elle est bien jolie. » Je pourrais prendre ailleurs dix exemples pareils. — V. *Palinodie.*

puis le laisser tomber; alors il faisait retentir toute la maison de ses cris et de ses gémissements, s'asseyait d'un air pensif, les yeux fixés sur quelque objet, et les roulait ensuite lentement autour de lui, comme pour implorer la compassion. Garrick, souvent témoin de ce spectacle déplorable, disait qu'il avait appliqué plusieurs traits de l'égarement de son ami à la folie du roi Lear.

(Garrick, *Mémoires*.)

Études tardives.

Envoyé à Modène, en 1706, pour aider de ses conseils, en cas de siége, le gouverneur de cette place, je me rends chez lui, mais je choisis mal mon temps. J'avais déjà appris qu'une infinité de maîtres s'étaient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un rabbin celèbre, nommé Baba-à-chai. Dès qu'il me vit, il me dit fort poliment qu'il savait le sujet de ma venue, et qu'il était fort ravi de m'avoir pour collègue : « J'apprends l'hébreu, comme vous voyez, ajouta-t-il, un peu tard à la vérité, mais j'espère en voir le bout et de bien d'autres connaissances. » Je répondis que je le louais d'employer si bien son temps. Il renvoya le rabbin; mais à peine était-il dehors, que voilà un maître à danser qui entre : « Vous me pardonnerez, dit-il, je mets ainsi la matinée à profit : l'après-dînée sera toute pour vous. » Je lui répondis que, s'il le permettait, je le verrais en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser et bondir, avec une légèreté surprenante pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie, mais je me trompais. Le maître à danser était à peine sorti, qu'un maître de musique se présenta. Je tombai de ma hauteur, en voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, ou, pour mieux dire, à croasser; j'en fus étourdi. Cela finit enfin par un poëte, qui venait aussi régulièrement que les autres lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse. On peut bien juger qu'il n'avait aucun temps à perdre. Je fus obligé de le laisser là, et d'avoir recours au commissaire-ordonnateur, sur qui le bonhomme s'était déchargé de toutes les fonctions de gouverneur, tant ses occupations étaient grandes!

(Le chevalier Folard, *Commentaires de Polybe*.)

Étudiants.

Trois élèves en droit sont sur la sellette.

Un examinateur à l'un d'eux : « Monsieur, comment doit-on jouir de l'*usufruit?* »

L'étudiant hésite et... donne la définition du mot usufruit.

« Vous ne répondez pas à ma question, dit l'examinateur. Vous, monsieur, ajoute-t-il en regardant le second élève, répondez. Comment doit-on jouir de l'usufruit? »

Pas de réponse.

Le professeur adresse la même question au troisième candidat qui reste muet comme les autres.

L'examinateur perd patience :

« Comment! vous ignorez une chose si élémentaire? Voyons, essayons d'un exemple. Supposez que j'aie devant moi trois ânes... Comment jouirai-je de l'usufruit? »

Tout à coup la mémoire revint à l'un des candidats :

« *En bon père de famille*, » s'écrie-t-il.

C'est en effet la réponse du code.

Un étudiant en médecine passait son troisième examen de doctorat, c'est-à-dire un mauvais quart d'heure. Cet examen roule sur des sciences accessoires, et conséquemment un peu négligées.

La physique avait assez mal marché. La chimie venait d'être complétement ratée. On essayait maintenant de la botanique, et le patient avait la sueur froide.

La victime était condamnée irrévocablement, les examinateurs voulurent lui adoucir l'amertume des derniers moments. — On se mit à lui poser des questions faciles.

On plaça sous ses yeux une série de plantes on ne peut plus connues, entre autres un pied de tabac.

« Regardez bien, dit un des professeurs. Voici une plante dont vous faites un usage fréquent. Vous en prenez plusieurs fois par jour. Eh bien! voyons... qu'est-ce que c'est? »

L'étudiant se met le front dans la main, se gratte le nez avec énergie, regarde la plante d'un œil scrutateur; — puis, tout à coup, d'un air inspiré :

« Ah! j'y suis!... C'est de l'absinthe! »

(*Mosaïque*.)

Euphémisme.

Un écuyer du maréchal de Grammont, nommé du Tertre, était un filou; à la fin, il fut roué. Ce fripon était gouverneur de Gergeau. Le curé, au prône, dit : « Vous prierez Dieu pour l'âme de M. du Tertre, notre gouverneur, qui est mort à Paris de ses blessures. »

(Tallemant des Réaux.)

Évasions.

Le devin Hégésistrate d'Élée était retenu en prison par les Spartiates, qui voulaient lui faire expier par la mort le mal qu'il leur avait fait. Il avait les pieds dans des entraves de bois garnies de fer. Une lame tranchante ayant été portée par hasard dans son cachot, il s'en saisit, et aussitôt il imagina l'action la plus courageuse dont nous ayons jamais ouï parler, car il se coupa la partie du pied qui est avant les doigts, après avoir examiné s'il pourrait tirer des entraves le reste du pied. Puis il fit un trou à la muraille, et se sauva à Tégée, ne marchant que la nuit et se cachant le jour dans les bois. Il arriva en cette ville la troisième nuit, malgré les recherches des Lacédémoniens, qui furent extrêmement étonnés de son audace en voyant la moitié de son pied dans les entraves. Lorsqu'il fut guéri, il se fit faire un pied de bois.

(Hérodote.)

Grotius parvint à s'échapper du château de Louvestein par le conseil et par l'industrie de sa femme, qui avait remarqué que ses gardes, après s'être lassés d'avoir souvent visité et fouillé un grand coffre plein de livres et de linge qu'on envoyait blanchir à Gorcum, ville voisine de là, le laissaient passer sans l'ouvrir, comme ils faisaient d'abord. Elle conseilla à son mari de se mettre dans ce coffre, ayant fait des trous avec un vilebrequin à l'endroit où il avait le devant de la tête, afin qu'il pût respirer et qu'il n'étouffât point. Il la crut, et fut ainsi porté à Gorcum, chez un de ses amis, d'où il alla à Anvers par le chariot ordinaire, ayant passé par la place publique déguisé en menuisier, ayant une règle à la main. Cette femme adroite feignait que son mari était fort malade, afin de lui donner le temps de se sauver et pour ôter le moyen de le rattraper; mais quand elle le crut en pays de sûreté, elle dit aux gardes, en se moquant d'eux, que les oiseaux s'en étaient envolés.

(Du Mauriez, *Mémoires de Hollande.*)

Je me sauvai du château de Nantes un samedi 8 d'août (1649), à cinq heures du soir. La porte du petit jardin se referma après moi presque naturellement; je descendis, un bâton entre les jambes, très-heureusement du bastion qui avait quarante pieds de haut. Un valet de chambre amusa mes gardes en les faisant boire. Ils s'amusèrent eux-mêmes à regarder un jacobin qui se baignait, et qui de plus se noyait. La sentinelle, qui était à vingt pas de moi, mais en lieu d'où il ne pouvait pourtant pas me joindre, n'osa me tirer, parce que, lorsque je le vis compasser la mèche, je lui criai que je le ferais pendre s'il tirait, et il avoua à la question qu'il crut, sur cette menace, que le maréchal était de concert avec moi. Deux petits pages qui se baignaient, et qui me voyant suspendu à la corde, crièrent que je me sauvais, ne furent pas écoutés, parce que tout le monde s'imagina qu'ils appelaient les gens au secours du jacobin qui se noyait. Mes quatre gentilshommes se trouvèrent à point nommé au bas du ravelin, où ils avaient fait semblant de faire abreuver leurs chevaux, comme s'ils eussent voulu aller à la chasse; je fus à cheval moi-même avant qu'il y eût eu seulement la moindre alarme.

Aussitôt que je fus à cheval, je pris la route de Mauve, qui est, si je ne me trompe, à cinq lieues de Nantes, sur la rivière, et où nous étions convenus que M. de Brissac et M. le chevalier de Sévigné m'attendraient avec un bateau pour la passer. La Ralde, écuyer de M. le duc de Brissac, qui marchait devant moi, me dit qu'il fallait galoper d'abord pour ne pas donner le temps aux gardes du maréchal de fermer la porte d'une petite rue du faubourg où était leur quartier, et par laquelle il fallait nécessairement passer. J'avais un des meilleurs chevaux du monde, et qui avait coûté mille écus à M. de Brissac. Je ne lui abandonnai pas toutefois la main, parce que le pavé était très-mauvais et très-glissant; mais un gentilhomme à moi, qui s'appelait Boisguérin, ayant crié

de mettre le pistolet à la main, parce qu'il voyait deux gardes du maréchal qui ne songeaient pourtant pas à nous, je l'y mis effectivement, en le présentant à la tête de celui de ces gardes qui était le plus près de moi, pour l'empêcher de se saisir de la bride de mon cheval. Le soleil, qui était encore haut, donna dans la platine, la réverbération fit peur à mon cheval qui était vif et vigoureux ; il fit un grand soubresaut et il retomba des quatre pieds. J'en fus quitte pour l'épaule gauche qui se rompit contre la borne d'une porte. Un autre gentilhomme à moi, nommé Beauchêne, me releva et me remit à cheval ; et quoique je souffrisse des douleurs effroyables et que je fusse obligé de me tirer les cheveux de temps en temps pour m'empêcher de m'évanouir, j'achevai ma course de cinq lieues avant que le grand-maître, qui me suivait à toute bride avec tous les coureurs de Nantes, m'eût pu joindre. Je trouvai au lieu destiné M. de Brissac et le chevalier de Sévigné, avec le bateau. Je m'évanouis en y entrant. L'on me fit revenir en me jetant un verre d'eau sur le visage. Je voulus remonter à cheval quand nous eûmes passé la rivière ; mais les forces me manquèrent, et M. de Brissac fut obligé de me faire mettre dans une fort grosse meule de foin, où il me laissa avec un gentilhomme à moi, appelé Montet, qui me tenait entre ses bras.

Pâris, docteur de Navarre, qui avait donné le signal avec son chapeau aux quatre gentilshommes qui me servirent en cette occasion, fut trouvé sur le bord de l'eau par Coulon, écuyer du maréchal, qui le prit, en lui donnant même quelques gourmades. Le docteur ne perdit point le jugement, et il dit à Coulon d'un ton niais et normand : « Je le dirai à M. le maréchal, que vous vous amusez à battre un pauvre prêtre, parce que vous n'osez vous prendre à M. le cardinal, qui a de bons pistolets à l'arçon de sa selle. » Coulon prit cela pour bon, et il lui demanda où j'étais. « Ne le voyez-vous pas, répondit le docteur, qui entre dans ce village ? » Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il m'avait vu passer l'eau. Il se sauva ainsi, et il faut avouer que cette présence d'esprit n'est pas commune. En voici une de cœur qui n'est pas moindre : celui pour qui le docteur me voulait faire passer, quand il dit à Coulon que j'entrais dans un village qu'il lui montrait, était ce Beauchêne dont je vous ai parlé, dont le cheval était outré, et il n'avait pu me suivre. Coulon, le prenant pour moi, courut à lui, et comme il se voyait soutenu par beaucoup de cavaliers qui étaient près de le joindre, il l'aborda le pistolet à la main. Beauchêne s'arrêta sur eux en la même posture, et il eut la fermeté de s'apercevoir dans cet instant qu'il y avait un bateau à dix ou douze pas de lui. Il se jeta dedans, et cependant qu'il arrêtait Coulon en lui montrant un de ses pistolets, il mit l'autre à la tête du batelier, et le força de passer la rivière. Sa résolution ne le sauva pas seulement, mais elle contribua à me faire sauver moi-même, parce que le grand-maître ne trouvant plus ce bateau, fut obligé d'aller passer l'eau beaucoup plus bas.

Je reviens à la meule de foin. J'y demeurai caché plus de sept heures, avec une incommodité que je ne puis vous exprimer. J'avais l'épaule rompue et démise ; j'y avais une contusion terrible ; la fièvre me prit sur les neuf heures du soir, et l'altération qu'elle me donnait était encore cruellement augmentée par la chaleur du foin nouveau. Quoique je fusse sur le bord de la rivière, je n'osais boire, parce que si nous fussions sortis de la meule, Montet et moi, nous n'eussions eu personne pour raccommoder le foin, qui eût paru remué, et qui eût donné lieu par conséquent à ceux qui couraient après moi d'y fouiller. Nous n'entendions que des cavaliers qui passaient à droite et à gauche. Nous reconnûmes même Coulon à sa voix. L'incommodité de la soif est incroyable et inconcevable à qui ne l'a pas éprouvée. M. de la Poise Saint-Offanges, homme de qualité du pays, que M. de Brissac avait averti en passant chez moi, vint sur les trois heures après minuit me prendre dans cette meule, après qu'il eut remarqué qu'il n'y avait plus de cavaliers aux environs. Il me mit sur une civière à fumier, et il me fit porter par deux paysans dans la grange d'une maison qui était à lui à une lieue de là. Il m'y ensevelit encore dans le foin ; mais comme j'y avais de quoi boire, je m'y trouvai même délicieusement.

M. et Mme de Brissac me vinrent prendre au bout de sept ou huit heures, avec quinze ou vingt chevaux, et ils me menèrent à Beaupréau, où je ne de-

meurai qu'une nuit, jusques à ce que la noblesse fût assemblée. M. de Brissac était fort aimé dans tout le pays : il mit ensemble, dans ce peu de temps, plus de deux cents gentilshommes. M. de Retz, qui l'était encore plus dans son quartier, le joignit à quatre lieues de là avec trois cents. Nous passâmes presque à la vue de Nantes, d'où quelques gardes du maréchal sortirent pour escarmoucher. Ils furent repoussés vigoureusement jusque dans la barrière, et nous arrivâmes heureusement à Machecoul, qui est dans le pays de Retz, avec toute sorte de sûreté (1).

(De Retz, *Mémoires.*)

Le marquis de Courcelles intenta un procès à sa femme devant le parlement, l'accusant d'adultère sans nommer les complices. Elle fut arrêtée, conduite à la Conciergerie; on lui donna une seule chambre pour prison, et, le procès instruit, les accusations du mari furent trouvées justes; l'adultère fut prouvé, le mariage dissous et la marquise condamnée à la réclusion perpétuelle avec la tête rasée. Elle appela de cette sentence au tribunal criminel de *la Tournelle*, qui confirma entièrement celle du parlement.

Pendant ce temps, une femme de chambre de la marquise, nommée Françoise, qui avait la liberté de sortir et entrer dans la prison pour le service de sa maîtresse, trouva le moyen de la délivrer, sans s'effrayer du péril dont elle était menacée, d'être fouettée ou pis encore. Pendant deux jours, cette fidèle domestique sortit et entra dans la prison deux ou trois fois par jour, feignant un mal de dents insupportable, et pour cela elle portait ses coiffes très-avancées sur son front et sur ses joues, en outre un mouchoir qui tournait d'une oreille à l'autre par dessous le menton, de manière qu'à peine si on voyait les yeux et le nez; elle tenait de plus dans la bouche une petite balle qui faisait paraître sa joue gonflée. Le matin du troisième jour, la marquise prit les habits de sa femme de chambre, s'arrangea la tête et la figure de la même manière, et prise par le geôlier pour sa servante, elle eut le bonheur de sortir de prison. Comme elle avait beaucoup d'adorateurs, l'un d'eux, prévenu de son dessein, lui fit trouver une voiture à un endroit désigné : la marquise y monta et fit quelques lieues avant que sa fuite fût découverte.

Pendant ce temps, la femme de chambre s'enveloppa la tête comme sa maîtresse, se mit au lit et feignit de dormir; le geôlier étant entré pour lui apporter son déjeuner, le matin, vers dix heures, leva le rideau de son lit, vit qu'elle dormait, laissa le déjeuner sur la table et sortit doucement de sa chambre pour ne pas l'éveiller.

A une heure après midi (et il y avait juste sept heures que la marquise était partie), le geôlier revint mettre le couvert pour le dîner, et il la trouva encore endormie. Il ouvrit les rideaux et les fenêtres pour la réveiller, et s'aperçut de la supercherie; il mit les fers aux pieds de la pauvre servante, et courut en donner avis au premier président, dont le premier mouvement fut de rire. Après deux mois de prison, la femme de chambre fut relâchée et bannie.

(Gregorio Leti, *Lettre au duc de Giovinazzo.*)

On vit se former et s'exécuter, en 1703, une entreprise odieuse, que ne peut excuser l'amour de la liberté qui la suggéra. Le comte de la Barre, officier de la garnison de Montauban, un nommé La Place, trésorier, et un autre gentilhomme avaient été renfermés pour différents sujets au château de Pierre-en-Cise, à Lyon. Il n'y avait pas d'apparence qu'ils dussent être si tôt élargis. C'est ce qui les fit résoudre à périr ou à se sauver, préférant le danger de la mort aux tourments d'une longue et dure captivité. Le comte de la Barre avait la permission d'écrire à ses amis, et l'on ne décachetait point les lettres qu'il en recevait. Son projet étant formé, il profita de la liberté qu'on lui laissait et de la négligence du gouverneur, pour mander à ses amis qu'on lui tînt des chevaux prêts pour un certain jour, qui était le 22 de mai. Après avoir bien disposé les compagnons de sa captivité, il alla trouver

(1) Nous renvoyons aux *Mémoires* du cardinal les lecteurs curieux de connaître la suite des péripéties de cette évasion.

Manneville, gouverneur du château, et lui dit qu'ayant appris que sa femme était accouchée d'un fils, il souhaitait se réjouir de cette heureuse nouvelle avec plusieurs autres prisonniers; qu'il allait donner un repas à ce sujet, et qu'il le priait d'être de la partie. Le gouverneur y consentit, et se rendit dans la chambre du comte avec son major et plusieurs personnes du dehors. Après le repas, le major sortit pour reconduire les convives étrangers. Manneville le suivit et se rendit dans sa chambre, où il se mit dans un fauteuil, un livre à la main. Les conjurés demeurés seuls, délibérèrent sur le parti qu'il y avait à prendre. Effrayés de l'horrible attentat qu'ils allaient commettre, quelques-uns lui proposèrent de différer; mais le comte leur ayant fait voir le danger d'un retardement, la crainte d'être découverts les détermina à cette exécution.

Ils sortirent au nombre de cinq; deux restèrent dans la cour, et les trois autres montèrent à la chambre du gouverneur, qui, ne se défiant point du danger qui le menaçait, les reçut à son ordinaire. Ils se jetèrent sur lui, et lui mirent un bâillon pour l'empêcher de crier. Leur intention était peut-être d'en rester là; mais le gouverneur ayant voulu faire de la résistance, il fut poignardé à l'instant. Les cris qu'il poussa attirèrent une servante, qui voulut sonner la cloche pour donner l'alarme; mais elle eut le même sort que son maître. Après lui avoir donné un coup de poignard, ils lui lièrent les pieds et les mains, et la laissèrent expirante à côté de lui. Les deux autres prisonniers, restés exprès dans la cour, envoyaient les gardes l'un après l'autre dans la chambre, et à mesure qu'ils entraient on les massacrait. Un jardinier et un cuisinier furent aussi poignardés. Ensuite le comte de la Barre fit ouvrir tous les cachots, en criant : « Sauve qui peut! le gouverneur est tué avec toute sa garde. » Plusieurs prisonniers qui n'étaient là que pour cause de religion, refusèrent d'accepter la liberté qu'on leur offrait de cette manière. Ils aimèrent mieux le devoir à leur innocence ou à la clémence du roi. Le comte de la Barre sortit, lui cinquième, par une porte de derrière. Ils montèrent sur des chevaux qu'on avait eu soin de tenir prêts et se rendirent en diligence à Genève. La maréchaussée, avertie trop tard, courut inutilement après eux.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Après l'entreprise malheureuse du roi Jacques pour remonter sur le trône d'Angleterre, les seigneurs anglais qui avaient embrassé son parti furent condamnés à périr par la main du bourreau. On les exécuta le 16 mars 1716. Le lord Nilhisdale devait subir le même sort; mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avait permis aux femmes de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire les derniers adieux. Milady Nilhisdale entre dans la tour, appuyée sur deux femmes de chambre, un mouchoir devant les yeux, et dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le lord, qui était de même taille qu'elle, de changer d'habits, et de sortir dans la même attitude qu'elle avait en entrant; elle ajouta que son carrosse le conduirait au bord de la Tamise, où il trouverait un bateau qui le mènerait sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagème s'exécuta heureusement. Milord Nilhisdale disparut, et arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut, en s'écriant : « Vive Jésus, me voilà sauvé! » Ce transport le décela; mais il n'était plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin on envoya un ministre pour préparer le prisonnier à la mort; ce ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. Le lieutenant de la tour consulta la cour pour savoir ce qu'il devait faire de milady Nilhisdale. Il reçut ordre de la mettre en liberté, et elle alla rejoindre son mari en France.

(Panckoucke.)

Un gentilhomme, nommé M. de Châtaubrun, avait été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire; il avait été mis sur le fatal tombereau et conduit au lieu de l'exécution. Après la Terreur, il est rencontré par un de ses amis, qui pousse un cri d'étonnement, ne peut croire ses yeux, et lui demande l'explication d'une chose si étrange. Il la lui donna, et je la tiens de son ami.

Il fut conduit au supplice avec vingt autres malheureuses victimes. Après douze ou quinze exécutions, une partie de l'horrible instrument se brisa ; on fit venir un ouvrier pour le réparer. Le condamné était avec les autres victimes, auprès de l'échafaud, les mains liées derrière le dos. La réparation fut longue. Le jour commençait à baisser; la foule très-nombreuse des spectateurs était occupée du travail qu'on faisait à la guillotine bien plus que des victimes qui attendaient la mort; tous, et les gendarmes eux-mêmes, avaient les yeux attachés sur l'échafaud. Résigné, mais affaibli, le condamné se laissait aller sur les personnes qui étaient derrière lui. Pressées par le poids de son corps, elles lui firent place machinalement; d'autres firent de même, toujours occupées du spectacle qui captivait toute leur attention. Insensiblement il se trouva dans les derniers rangs de la foule, sans l'avoir cherché, sans y avoir pensé.

L'instrument rétabli, les supplices recommencèrent; on en pressa la fin. Une nuit sombre dispersa les bourreaux et les spectateurs. Entraîné par la foule, il fut d'abord étonné de sa situation; mais il conçut bientôt l'espoir de se sauver. Il se rendit aux Champs-Élysées; là, il s'adressa à un homme qui lui parut être un ouvrier. Il lui dit, en riant, que des camarades avec qui il badinait lui avaient attaché les mains derrière le dos et pris son chapeau, en lui disant de l'aller chercher. Il pria cet homme de couper les cordes. L'ouvrier avait un couteau et les coupa, en riant du tour qu'on lui racontait. M. de Châtaubrun lui propose de le régaler dans un des cabarets qui sont aux Champs-Élysées. Pendant ce petit repas, il paraissait attendre que ses camarades vinssent lui rendre son chapeau. Ne les voyant pas arriver, il pria son convive de porter un billet à un de ses amis, qu'il voulait prier de lui apporter un chapeau, parce qu'il ne voulait pas traverser les rues la tête nue. Il ajoutait que cet ami lui apporterait de l'argent, et que ses camarades avaient pris sa bourse en jouant avec lui. Ce brave homme crut tout ce que lui disait M. de Châtaubrun, se chargea du billet, et revint une demi-heure après avec cet ami.

(*Mémoires de* Vaublanc.)

— —

Sous la Terreur, un magistrat de Lyon, M. Combles, fut conduit à Grenoble dans une maison d'arrêt, où il se trouva renfermé avec nombre d'autres prisonniers. Il parut, dès lors, insouciant sur son sort, et uniquement occupé à adoucir celui de ses compagnons d'infortune, en les égayant, ainsi que ses gardiens, par de nouvelles facéties qu'il inventait journellement. Mais en inspirant la gaieté et la confiance, il préparait de loin le projet bien combiné de recouvrer sa liberté. Il avait fabriqué des marionnettes, avec lesquelles il donnait chaque jour une représentation de pièces nouvelles de sa composition. Le concierge ou geôlier, charpentier de son métier, homme très-simple, manquait d'autant moins d'y assister, qu'il était très-flatté de présider à la réunion de ses prisonniers, gens pour la plupart distingués, et qui, ayant besoin de lui et connaissant sa petite vanité, avaient grand soin de lui faire tous les honneurs. Sous prétexte des préparatifs nécessaires, M. de Combles avait obtenu d'être seul dans sa chambre; et un jour il annonça à ce geôlier, sous le plus grand secret, qu'il voulait lui donner un superbe spectacle à grandes machines, le priant de l'aider à préparer tout, sans que personne s'en aperçût. Le bonhomme, enchanté d'être dans la confidence, apporta avec empressement ses outils dans la chambre du prisonnier, travailla, sous ses ordres, différentes décorations, et entr'autres trois petites échelles, de quatre pieds chacune, qui s'emboîtaient solidement les unes dans les autres, et que M. de Combles destinait à traverser un mur de jardin qui était sous sa fenêtre, et qui le séparait de la campagne. Il se fit laisser une suffisante provision de cordes et une petite lime, avec laquelle il scia un barreau de sa fenêtre. Enfin, tout étant bien arrangé selon ses désirs, il annonça à son assemblée que le lendemain il donnerait la représentation de la fameuse fuite de Polichinelle, spectacle à grandes machines et très-divertissant, et demanda que, pour lui laisser le temps de faire ses préparatifs, personne n'entrât dans sa chambre avant midi. Dès que la nuit fut bien close, et que la maison d'arrêt parut parfaitement tranquille, M. de Combles, à la faveur de ses cordes, descendit dans le jardin, réunit ses

échelles pour traverser le mur, et se trouva en pleine campagne, ayant au moins douze heures d'avance sur ceux qui pourraient le poursuivre. Il eut grand soin de ne pas s'arrêter en chemin, et sous le déguisement le plus délabré, plus propre à exciter la pitié que l'attention, il parvint heureusement en Suisse.

(*Paris, Versailles et la province au XVIIIe siècle.*)

M. de Lavalette était condamné à mort : il ne restait plus aucune espérance de salut. Cependant la princesse de Vaudemont conseille un dernier effort; elle décida la comtesse à tenter la délivrance de son mari à l'aide d'une substitution de vêtements et de personne. On était au 19 décembre (1815) ; toute cette journée et la matinée du lendemain furent employées à disposer les différentes parties du plan conçu par la princesse, et auquel devaient concourir, avec Mme de Lavalette, sa jeune fille Joséphine, âgée de douze ans, M. Baudus, un des amis de Lavalette, et le comte de Chassenon. Le 20, à cinq heures du soir, lorsque les ordres pour le supplice, fixé au lendemain matin, partaient du parquet du procureur général, Mme de Lavalette, enveloppée dans une ample robe de mérinos doublée d'épaisses fourrures, arrivait à la Conciergerie, comme elle faisait chaque jour, pour partager le dîner de son mari; elle était accompagnée de sa fille, d'une vieille femme de charge qui resta au greffe, et d'un valet de chambre chargé de garder la chaise à porteurs qui servait à ses visites quotidiennes. Le dîner fut triste; les deux époux échangèrent à peine une parole. A sept heures moins un quart, moment fixé pour la substitution de vêtements, un incident faillit tout compromettre : un des gardiens entra dans le cachot, amenant la vieille femme de charge, à qui l'extrême chaleur du poêle du greffe et l'émotion causaient des défaillances; cette pauvre femme poussait des gémissements. Mme de Lavalette, s'approchant d'elle, lui dit d'une voix émue, mais ferme : « Point d'enfantillage! le moindre cri peut coûter la vie à mon mari ; quoi que vous voyiez, pas un mot. Respirez ce flacon d'odeurs; dans quelques instants, vous serez à l'air libre. » Les deux époux passèrent immédiatement derrière un paravent placé devant un des angles de la pièce et formant une sorte de cabinet ; Mme de Lavalette habilla son mari. Le déguisement était plus facile qu'on ne pourrait le penser : si Lavalette, petit de taille, semblait dans ses vêtements d'homme beaucoup moins grand que la comtesse, cette différence tenait exclusivement au costume et à l'ampleur des formes du mari; leur taille, en réalité, était semblable. D'un autre côté, cette ampleur de formes, qui contribuait pour une grande part à la dissemblance, n'existait plus : une captivité de cinq mois, les soucis inséparables d'un procès où sa vie se trouvait engagée, cette mort par la main du bourreau qui depuis trois semaines était suspendue sur sa tête, avaient extraordinairement maigri Lavalette. La toilette achevée, les deux époux acquirent immédiatement la preuve de l'illusion que ce changement pouvait produire : la jeune Joséphine eut de la peine à reconnaître son père.

A ce moment, l'horloge du palais fit entendre sept heures; Lavalette agita la sonnette qui avertissait les geôliers de venir ouvrir sa porte : « Tous les soirs, après que vous m'avez quitté, dit Lavalette à la comtesse, le concierge vient me voir; ayez soin de vous tenir derrière le paravent et de faire un peu de bruit en agitant quelque meuble. Il me croira derrière et sortira pendant les quelques minutes qui me sont indispensables pour m'éloigner. » La porte s'ouvrit. Lavalette avait à traverser un corridor, la grande salle du greffe, une grille intérieure, puis la porte de sortie; un gardien assis dans l'étroit couloir placé au delà de cette grille, vis-à-vis de la porte de sortie, avait une main appuyée sur la clef ouvrant la porte extérieure, et l'autre main sur la clef ouvrant la grille. En dehors, se trouvait une petite cour ouverte, gardée par un poste nombreux de gendarmerie. Les gardiens, dans la salle du greffe, se tenaient à gauche des portes; dans la petite cour, les gendarmes étaient habituellement groupés à droite. La leçon avait été faite à la jeune Joséphine : dans le greffe, elle devait prendre le bras

gauche; dans la cour, le bras droit de son père, afin de se trouver constamment entre ce dernier et les gendarmes ou les gardiens.

Le corridor fut facilement franchi; cinq guichetiers étaient debout dans le greffe lorsque Lavalette y entra, coiffé du chapeau de la comtesse et enveloppé dans son châle et dans ses fourrures; il paraissait abîmé dans la douleur, avait la tête inclinée sur la poitrine et se cachait le visage en tenant son mouchoir sur ses yeux. Les gardiens se rangèrent sur son passage. Le concierge parut en ce moment, et s'approchant du côté opposé à celui où se trouvait la jeune Joséphine, il posa la main sur le bras du condamné. Lavalette, à ce mouvement, se crut découvert; tout son sang reflua vers le cœur : « Vous vous retirez de bonne heure, madame la comtesse, » dit le concierge. Le condamné était alors devant la grille, mais le gardien, qui se trouvait entre cette grille et la porte de sortie, regardait Lavalette et n'ouvrait pas. Ce dernier était à bout de forces; enfin réunissant toute son énergie, il passe la main à travers les barreaux et fait signe d'ouvrir; le gardien tourne ses clefs, les deux portes s'ouvrent, et Lavalette pose le pied dans la petite cour, où une vingtaine de gendarmes, qui avaient vu entrer la comtesse, attendaient sa sortie. La jeune Joséphine se place entre ces redoutables curieux et son père, qui entre enfin dans la grande cour du Palais.

La chaise à porteurs était déposée au pied du grand escalier; le comte y prend place; mais la chaise ne bouge pas. Lavalette regarde : point de porteurs; le valet de chambre chargé de le garder avait lui-même disparu. Une sorte de vertige s'empare du condamné, éperdu et les regards fixés sur l'entrée de la Conciergerie, il croit voir à chaque seconde les gardiens paraître et se précipiter sur lui; il prend la résolution de se défendre, de se faire tuer. Enfin, après une attente de deux minutes qui furent deux siècles, il entend la voix de son domestique qui lui dit bien bas que les porteurs s'étaient éloignés, mais qu'il en amène deux autres. Lavalette se sent, en effet, soulever, la chaise sort de la cour, et, tournant à droite, prend le quai des Orfèvres et s'arrête en face de la petite rue de Harlay. M. Baudus paraît alors, ouvre la portière et conduit Lavalette à un cabriolet stationné à l'entrée de la rue et où se trouvait déjà une personne auprès de laquelle le comte monte et s'assied. Le cabriolet part aussitôt au grand trot dans la direction du pont Saint-Michel, suit la rue de la Harpe et entre dans la rue de Vaugirard; là, seulement, Lavalette commence à respirer, et, pour la première fois, regarde son conducteur; il reconnaît le comte de Chassenon. Le cabriolet fit halte sur le boulevard Neuf, au coin de la rue Plumet, lieu du rendez-vous indiqué par M. Baudus, qui ne tarda pas à paraître. Lavalette, pendant le chemin, s'était débarrassé de ses vêtements de femme et les avait remplacés par un carrick de jockey et un chapeau galonné. Quittant M. de Chassenon, il suit M. Baudus dans la rue du Bac; tous deux marchaient à pied; la nuit était obscure, le quartier désert; seuls, des gendarmes, courant au galop vers les barrières, les croisèrent plusieurs fois dans la route. Arrivés devant un hôtel de grande apparence, M. Baudus dit à Lavalette : « Je vais entrer; tandis que je parlerai au suisse, avancez dans la cour. Vous trouverez à gauche un escalier que vous monterez; arrivé au dernier étage, vous prendrez à droite un corridor, au fond duquel est une pile de bois : tenez-vous là, et attendez. » Le comte obéit de point en point. Il était depuis quelques instants près de la pile de bois, au milieu de l'obscurité la plus profonde, lorsqu'il entendit le léger frôlement d'une robe de soie et sentit une main se poser sur son bras, puis le pousser doucement dans une chambre éclairée par un grand feu, garnie de tous les objets nécessaires pour passer la nuit, et dont on referma la porte. Il était sauvé.

Ainsi que Lavalette l'avait annoncé à la comtesse, le concierge, aussitôt après son départ, était entré dans la chambre du prisonnier. Au bruit qui se fit derrière le paravent, il se retira, puis revint au bout de cinq minutes; ne voyant encore personne, il s'approche du paravent, l'écarte et aperçoit Mme de Lavalette. Il pousse un cri furieux et se précipite vers la porte; la comtesse s'attache, se cramponne à lui : « Attendez! s'é-

criait-elle; laissez aller mon mari! — Vous me perdez, madame! » s'écrie cet homme en se dégageant avec tant de force, qu'une partie de son habit reste aux mains de la comtesse. Ce cri : « Le prisonnier est sauvé! » retentit bientôt dans toute la prison. Les geôliers, les gendarmes, s'élancent dans toutes les directions : deux gardiens aperçoivent au loin la chaise qui cheminait le long des quais; ils y courent, se précipitent, ouvrent la portière et ne trouvent que la jeune Joséphine. Toutes les barrières de Paris sont immédiatement fermées; des dépêches télégraphiques, des courriers, portent à toutes les extrémités du royaume l'ordre de soumettre les voyageurs à l'examen le plus sévère; des visites domiciliaires sont pratiquées, la nuit comme le jour, chez tous les amis, chez toutes les connaissances du condamné, même chez les personnes qui n'ont jamais eu de rapport avec lui qu'à l'occasion de ses anciennes fonctions.

Mais tous les efforts devaient échouer. Il était difficile, il est vrai, de soupçonner que l'asile choisi pour Lavalette fût la demeure même du duc de Richelieu, président du conseil, l'hôtel des affaires étrangères. La chambre où il était caché dépendait de l'appartement occupé dans cet hôtel par M. Bresson, caissier central du ministère. C'était la veille même de l'évasion que M. Baudus s'était adressé à madame Bresson. « Mon mari et moi avons été aussi proscrits, lui répondit-elle. Pendant deux années, dans les montagnes des Vosges, de braves gens, malgré la mort suspendue sur leurs têtes, nous ont cachés avec une admirable fidélité. J'ai fait vœu, dans ma reconnaissance, de rendre le même service au premier condamné politique qui s'adresserait à moi; mon mari est absent; mais je n'ai pas besoin de le consulter pour une bonne action : amenez-nous M. de Lavalette; sa chambre sera prête ce soir. » Le séjour de M. de Lavalette chez M. et Mme Bresson fut de trois semaines, pendant lesquelles la police ne suspendit pas un seul instant ses perquisitions. La princesse de Vaudemont, qui avait réglé tous les détails de l'évasion et la distribution des rôles, ne cessait, de son côté, de rechercher les moyens de compléter la délivrance, en faisant arriver le condamné sur la terre étrangère (1).

(Vautabelle, *Histoire des deux Restaurations.*)

Six jours après son entrée au bagne de Brest, Vidocq chercha à s'échapper sous le déguisement d'un matelot. « Je passai sans obstacle, dit-il, la porte de fer, et me trouvai dans Brest, que je ne connaissais point. Après avoir erré çà et là, j'arrivai enfin à la porte de la ville. Un vieux gardien du bagne, nommé Lachique, y était continuellement posté. Il était impossible qu'un condamné, qui avait été pendant quelque temps au bagne, échappât à son œil vigilant. Non-seulement il découvrait ou prétendait découvrir chaque condamné au regard et au geste qui lui était propre, mais il y avait encore une autre particularité qui l'aidait en cela. En effet, les condamnés, sans y faire attention, traînent toujours la jambe à laquelle le boulet a été attaché. Il fallait cependant passer devant ce redoutable personnage, qui était assis près de la porte, fumant tranquillement sa pipe, et fixant ses yeux d'aigle sur tous ceux qui entraient et sortaient. On m'en avait averti : je pris en conséquence mes précautions pour rendre mon déguisement plus complet. Je m'étais pourvu d'un pot de crème; je m'approchai de lui sans crainte, et après avoir déposé à ses pieds le pot de crème que je portais, je tirai ma pipe de ma poche, la remplis, et lui demandai la permission de l'allumer à la sienne; il y consentit gaîment, et lorsqu'elle fut allumée, je repris mon pot de crème et sortis tranquillement de la ville. J'avais à peine fait trois quarts de lieue lorsque j'entendis les trois coups de canon qui annoncent aux paysans l'évasion d'un condamné. Il faut observer qu'une récompense de cent francs était promise à celui qui m'arrêterait.

« Dans quelques instants les champs

(1) Procope raconte, dans son *Histoire persique* (l. I, ch. 6), l'évasion de Cavade, roi des Perses, qui parvint à tromper ses geôliers de la même manière que Lavalette, en changeant d'habits avec sa femme et en la laissant à sa place dans la prison. On vient de voir aussi l'histoire de lord et de lady Nithisdale.

furent couverts d'hommes armés de fusils, de faux, et battant les buissons pour découvrir le fuyard. Je passai à côté de plusieurs d'entre eux, mais, comme j'avais un costume de matelot complet, et portais mes cheveux en queue (tous les condamnés ont la tête rasée), ce que j'eus soin de leur faire voir en tenant mon chapeau à la main, je ne fus pas inquiété. A la nuit tombante, je rencontrai deux femmes, à qui je demandai quel chemin il me fallait suivre; mais comme elles me répondirent dans un patois dont je ne comprenais pas un mot, je tirai quelques pièces d'argent et leur indiquai par un geste que j'avais besoin de manger; elles me conduisirent dans un village, où j'entrai dans un cabaret. Le maître du cabaret, qui était garde-champêtre, était devant le feu dans son costume à moitié militaire. J'hésitai un moment; mais, reprenant courage, je lui dis que je désirais parler au maire du village. « C'est moi le maire, » dit un vieux paysan, en bonnet de laine et en sabots, qui mangeait un gâteau d'orge sur la table. Ce nouvel incident me surprit, car j'avais espéré m'échapper du village sous prétexte d'aller à la maison du maire. Cependant je pris un air hardi, et je dis à ce fonctionnaire en sabots, qu'ayant pris un chemin de traverse pour aller de Morlaix à Brest, je m'étais égaré, et que je venais lui demander mon chemin, comme à la seule personne que je présumais devoir bien comprendre le français. Je lui demandai s'il était possible d'arriver à Brest dans la soirée; il me répondit que c'était impossible d'y arriver avant la fermeture des portes, mais qu'il me donnerait un peu de paille dans sa grange, et que je pourrais aller le lendemain à Brest avec le garde-champêtre, qui devait y conduire un forçat échappé et arrêté la veille. »

Le lendemain, Vidocq fut reconnu et reconduit au bagne. A peine y fut-il rentré qu'il s'échappa de nouveau, avec plus de succès et plus d'adresse que la première fois. Tels sont à peu près les termes dans lesquels il raconte cette seconde évasion : « Comme il entrait dans mes vues de passer quelque temps à l'hôpital, je me rendis malade avec du jus de tabac, et j'y fus transféré. Mais comme ma maladie ne dura que trois ou quatre jours, et que je ne pouvais me procurer d'autre jus de tabac dans cet hôpital, je fus obligé d'avoir recours à un autre expédient. A Bicêtre, j'avais été initié dans tous les secrets de faire ces inflammations et ces ulcères au moyen desquels les mendiants excitent la pitié publique. Parmi tous ces expédients, je choisis celui dont l'effet est de rendre la tête grosse comme un boisseau, d'abord parce qu'il devait naturellement embarrasser les médecins, et, en outre, parce qu'il ne pouvait me causer aucune souffrance, et qu'il m'était facile de m'en débarrasser dans une demi-journée. » En effet, Vidocq se fit enfler la tête d'une façon prodigieuse, et les médecins, qui lui crurent une hydropisie du cerveau, donnèrent des ordres pour qu'il restât à l'hôpital. Pendant ce temps, notre héros se procura un habit de sœur hospitalière, et s'échappa à la faveur de ce déguisement. Arrivé près de Rennes, un bon curé engagea la sœur Vidocq à déjeuner avec lui, et la quitta en se recommandant à ses prières (1).

(*Mystères de la police.*)

Évasion manquée.

(*Décembre* 1731.)—On a conté, ces jours passés, un tour du duc de Savoie (Victor-Amédée II), détenu prisonnier par son fils (pour avoir voulu le détrôner, après avoir abdiqué en sa faveur). Il a demandé à son fils la liberté de faire une confession générale, et il a souhaité avoir pour confesseur un carme déchaussé, tel qu'on voudrait lui envoyer. Cela a été exécuté. La confession a duré du temps. Il a dit au confesseur, avec lequel on l'avait laissé seul : « Il faut nous reposer et boire un petit verre de liqueur. » Il avait une liqueur composée avec de l'opium, avec telle dose que le carme en ayant bu, il est tombé dans un assoupissement léthargique. Le prince a deshabillé entièrement le père carme, et s'est revêtu de tous ses habits, est sorti de l'appartement, comme quittant le prince. Il a passé les cours et deux

(1) Parmi les autres évasions les plus remarquables, nous citerons celles du duc de Beaufort, du duc d'Albany enfermé au château d'Édimbourg, de l'aventurier Casanova, du baron de Trenck, etc.

sentinelles ; à la troisième, l'officier qui était de garde, plus attentif, l'a examiné de plus près et l'a arrêté, en sorte que le tour découvert n'a servi qu'à le faire resserrer plus étroitement avec moins de liberté. Je ne crois pas qu'il en sorte sitôt.

(Barbier, *Journal.*)

La troisième nuit de mon emprisonnement a Lille, tout étant prêt pour l'évasion, nous résolûmes de partir. Huit des condamnés passèrent par l'ouverture, et s'échappèrent sans attirer l'attention de la sentinelle. Il en restait encore sept, et nous tirâmes à la plus courte paille pour voir qui partirait le premier. Le hasard me favorisa, et j'ôtai mes habits, afin de rendre plus facile mon passage à travers l'ouverture, qui était très-étroite ; mais lorsque j'eus passé la moitié de mon corps, il me fut tout à coup impossible d'avancer, et mes camarades, malgré tous les efforts qu'ils firent, ne pu ent me retirer. A la fin, mes souffrances devinrent si vives, que je fus forcé de crier à la sentinelle, qui se précipita vers moi en alarme, et, la baïonnette appuyée contre ma poitrine, me menaça d'une mort prompte si je faisais le moindre mouvement. Elle appela ensuite la garde, qui arriva sur-le-champ, suivie des geôliers et des guichetiers portant des flambeaux. Après de longs efforts, on me tira de l'horrible position où j'étais, mais non sans laisser derrière moi une partie considérable de ma peau.

(Vidocq, *Mémoires.*)

Exactions administratives.

M. de Vaubecourt était gouverneur de Châlons. Il rançonnait tous les villages et prenait tant de chacun pour les exempter des gens de guerre. Il mettait familièrement des étiquettes sur les sacs qui portaient le nom de chaque paroisse, avec un bordereau de ce qui lui était encore dû. La maison de ville lui emprunta de l'argent, il l'envoya sans daigner ôter les étiquettes.

(Tallemant des Réaux.)

Examen de conscience.

Un homme étant à confesse, entre plusieurs péchés dont il s'accusa, dit qu'il venait de battre excessivement sa femme. Le confesseur lui ayant demandé pour quel sujet, il lui dit qu'il n'allait jamais à confesse qu'il n'en fît autant. Interrogé pourquoi : « Parce que, dit-il, sans cela ma confession ne vaudrait rien. Je ne vais jamais qu'une fois à confesse par an, comme notre Mère Sainte-Église nous l'ordonne ; et ayant la plus mauvaise mémoire du monde, je ne me souviendrais de rien, si je ne battais ma femme ; car sitôt qu'elle se sent frappée, elle me reproche ce que j'ai fait en ma vie, et par ce moyen je me ressouviens de tous mes péchés. »

(D'Ouville, *Contes.*)

Excès de patriotisme.

Une maladie contagieuse ayant emporté, en 1707, une grande partie des habitants de l'Islande, le gouvernement, pour y attirer les autres sujets du Danemark, autorisa les filles islandaises à faire jusqu'à six bâtards, sans porter atteinte à leur réputation. Cette ordonnance eut son plein et entier effet. Ces bonnes filles montrèrent tant de zèle à repeupler leur patrie, qu'on fut bientôt obligé de révoquer un règlement si commode, et même de statuer une peine rigoureuse contre celles qui s'y conformeraient à l'avenir.

(*Improvisateur français.*)

Excommunication.

Henri IV demandait au maréchal de Roquelaure pourquoi il avait si bon appétit quand il n'était que roi de Navarre et qu'il n'avait quasi rien à manger, et pourquoi à cette heure qu'il était roi de France paisible, il ne trouvait rien à son goût : « C'est, lui dit le maréchal, qu'alors vous étiez excommunié, et un excommunié mange comme un diable. »

(Tallemant des Réaux.)

Piron, mécontent du jeu du comédien Sarazin, qui représentait l'hérétique Gustave dans la tragédie de ce nom, et sachant que cet acteur avait été abbé dans sa jeunesse, cria au milieu de l'amphithéâtre : « Cet homme, qui n'a pas mérité d'être sacré à vingt-quatre ans, n'est pas digne d'être excommunié à soixante. »

(*Alm. litt.*, 1777.)

Le comte D. L. ayant la goutte, deux capucins vinrent pour prendre congé de lui en allant à Rome, et lui demandèrent s'il n'avait rien à leur donner; il leur dit : « Mes pères, je vous prie de dire au pape qu'il m'excommunie ; car on dit que les excommuniés courent les champs. »

(L'abbé Bordelon, *Diversités curieuses.*)

Excuse ingénieuse.

Waller, poëte anglais, fit en très-beaux vers un excellent panégyrique de Cromwell, tandis qu'il était protecteur. Charles II ayant été rétabli en 1660, Waller lui fut présenter des vers qu'il avait faits à sa louange. Le roi les ayant lus, lui reprocha qu'il en avait fait de meilleurs pour Cromwell. Waller lui dit : « Sire, nous autres poëtes, nous réussissons mieux en fictions qu'en vérités. »

(*Ménagiana.*)

Le maréchal de Villars entendit un officier qui disait à un de ses amis : « Je vais dîner chez Villars. » Le maréchal lui dit avec bonté : « A cause de mon rang de général et non à cause de mon mérite, dites *M. de* Villars. — Monseigneur, lui répondit sur-le-champ l'officier, on ne dit point *monsieur de* César, j'ai cru qu'on ne devoit pas dire *monsieur de* Villars. »

Excuses valables.

David Hume s'était fait mille livres sterling de rente, tant en pensions que du produit de ses ouvrages. Importuné de tous les côtés pour la continuation de son *Histoire d'Angleterre* jusqu'au règne actuel, il répondit : « Messieurs, c'est trop m'honorer; mais j'ai quatre raisons pour ne plus écrire. Je suis trop vieux, trop gras, trop paresseux et trop riche. »

(*Alman. litt.*, 1777.)

Exécution poétique.

Un jour que Crébillon était fort occupé dans sa solitude, où il se retirait ordinairement pour composer ses sombres tragédies, quelqu'un entra brusquement chez lui : « Ne me troublez point, s'écria-t-il; je suis dans un moment intéressant; je vais faire pendre un ministre fripon, et chasser un ministre imbécile. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Exhortation funèbre.

Boisrobert, abbé, poëte, courtisan, favori du cardinal de Richelieu, avait obtenu du cardinal de beaux bénéfices ecclésiastiques, mais il les perdait au trictrac. Il nommait le théâtre *sa cathédrale*, et il allait, disait-il, entendre *prêcher* l'acteur Mondory à l'hôtel de Bourgogne. Au moment d'aller dîner, appelé près d'un moribond, il lui dit pour toute exhortation : « Mon ami, dites votre *benedicite.* »

(Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique.*)

Exigence déraisonnable.

Un soldat espagnol était condamné à avoir les deux oreilles coupées pour quelque larcin. Ainsi que le bourreau, lui ayant troussé les cheveux pour les voir et les lui couper, et ne les ayant point trouvées, il lui dit en colère : « Te moques-tu donc ainsi du monde! » L'autre lui répondit : « Corbleu! suis-je donc obligé de fournir des oreilles tous les mardis? » Pensez que c'était un mardi qu'on les lui avait coupées auparavant.

(Brantôme, *Rodomontades espagnoles.*)

Exorde prudent.

Pour aborder M. de la Vieuville, surintendant des finances, et lui rendre grâce de quelque chose, Malherbe s'avisa d'une belle précaution. Dès qu'on disait à cet homme : « Monsieur, je vous... » il croyait qu'on allait ajouter « demande » et il ne voulait pas écouter. Malherbe y alla, et lui dit : « Monsieur, remercier je vous viens. »

(Tallemant des Réaux.)

Expectative.

Le comte de Bernis, après avoir passé quelques années de sa jeunesse au séminaire de Saint-Sulpice, avec aussi peu de fortune que tous les cadets de noblesse qui tendent et parviennent à l'épiscopat, entra dans le chapitre de Lyon, n'y alla que pour s'y faire recevoir, et revint à Paris.

De la naissance, une figure aimable, une physionomie de candeur, beaucoup d'esprit, d'agrément, un jugement sain et

un caractère sûr le firent rechercher par toutes les sociétés. Il y vivait agréablement ; mais cet air de dissipation déplut au vieux cardinal de Fleury, ami du père, et qui s'était chargé de la fortune du fils. Il le fit venir, et lui déclara qu'il n'avait rien à espérer tant que lui, cardinal de Fleury, vivrait. Le jeune abbé, faisant une profonde révérence, répondit : « Monseigneur, j'attendrai ; » et se retira (1).

(Duclos, *Mémoires.*)

Expédients domestiques.

La prodigalité du prince de Conti le réduisait quelquefois aux expédients. Un jour son écuyer vint lui dire qu'il n'y avait plus de fourrage pour son écurie ; il fit venir son intendant, qui s'excusa sur ce qu'il n'y avait point d'argent chez le trésorier, et qu'il ne trouvait plus de crédit chez le fournisseur ; « Tous les autres le refusent aussi, ajouta-t-il, excepté votre rôtisseur. — Hé bien, dit le prince, qu'on donne des poulardes à mes chevaux. »

(*Mémoires anecd. des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

La maison de M. et de Mme de Léon, où tout Paris abondait, et qui assurément avait le plus grand air du monde par la compagnie dont elle était remplie, était fondée sur quinze mille livres de rente au plus dont ils jouissaient. Il y a bien loin de là à cent mille francs au moins qu'il leur aurait fallu pour leur dépense, car ils ne se refusaient rien dans aucun genre. Toute la matinée se passait entre eux à en chercher les moyens. Il fallait amuser quelques marchands, en embarquer d'autres, fournir des inventions au cuisinier pour faire de rien quelque chose, caresser le maître d'hôtel pour l'engager à tirer des fournisseurs sur sa parole. Le mari et la femme étaient remplis d'expédients, sur lesquels ils ne s'accordaient pas : on les entendait disputer, avec la plus grande violence, de toutes les maisons voisines. Les cris des marchands s'y joignaient ; enfin cette maison était pleine d'orages, dont on aurait craint d'approcher. Point du tout : à six heures du soir, tout cessait. La cour, pleine de créanciers le matin, se remplissait de carrosses dans l'après-dîner ; on soupait gaiement et on jouait toute la nuit. Ce ne serait jamais fait, si je voulais raconter les scènes différentes qui se succédaient. Un soir d'hiver, le chevalier de Rohan, voyant le poêle éclairé, et sachant qu'il n'y avait pas de bois dans la maison, entra en grand soupçon ; il approcha la main du poêle, qui était gelé, et découvrit qu'il n'y avait qu'une lampe.

(Le président Hénault, *Mémoires.*)

Expédients financiers d'un prince.

Quand feu M. de Montmartel eut réglé ses comptes avec le gouvernement, le ministre fut chargé de lui offrir une récompense proportionnée aux services qu'il avait rendus à l'État ; il refusa tout : « Je suis content, je n'ai besoin de rien. » Six mois après, il revient trouver le ministre : « J'ai refait, dit-il, mon compte, il me faut absolument cinquante mille écus pour régler tous mes arrangements de famille ; après les offres que vous aviez bien voulu me faire, je me flatte que vous ne refuserez pas de les demander au roi. — Mais il n'y a que six mois que vous refusiez les propositions les plus brillantes, et vous avez besoin aujourd'hui de cinquante mille écus ? — Cela est ainsi, et je vous demande en grâce de mettre ma requête sous les yeux de Sa Majesté. » Le ministre en parla au roi, comme de la demande du monde la plus extraordinaire. Le monarque, fort embarrassé, se lève brusquement, et répond en s'en allant, avec une confusion marquée : « Il faut, oui, il faut les lui donner. »

L'énigme fut bientôt expliquée ; le roi voulait ces cinquante mille écus pour lui-même, et n'avait pas voulu cependant les demander pour son compte au trésor royal.

(Grimm, *Correspondance.*)

On s'étonnait de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi longtemps contre Mme Dubarry. Son secret était simple : au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le roi, et lui demandait ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économies qu'il avait faites dans le dé-

(1) V. *Honneur indépendante.*

partement de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendait ce que cela voulait dire, et lui répondait : « Parlez à Bertin ; donnez-lui trois millions en tels effets : je vous fais présent du reste. » Le roi partageait ainsi avec le ministre, et, n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul malgré les intrigues de Mme Dubarry.

(Chamfort.)

Expédient funèbre.

M. Bouilly, l'auteur des *Contes à ma fille*, était un peu hypocondriaque, et, comme hygiène, son médecin lui recommandait les promenades en voiture. Or, les voitures étaient alors plus rares qu'aujourd'hui ; il n'y avait que des fiacres fort sales et fort délabrés, ou des voitures de remises d'un prix très-élevé, et M. Bouilly était au moins aussi avare que mélancolique. Que faire pour obéir au docteur ?

Comme c'était un homme d'imagination, il trouva un moyen, seulement ce moyen était aussi lugubre que son caractère. Tous les jours il passait à l'une des mairies de Paris, pour savoir quels étaient les grands enterrements qui devaient avoir lieu le lendemain, et prenait l'adresse du défunt. Puis, à l'heure dite, il se rendait à la maison mortuaire comme un ami du mort, montait dans une des voitures de deuil, conduisait le corbillard à l'église, de là au cimetière, se faisait après remettre chez lui, et sa promenade en voiture se trouvait faite et faite à bon marché. Cette ruse se découvrit d'une façon fort singulière. Un jour, deux grands enterrements devaient avoir lieu dans la même rue ; M. Bouilly se trompa de mort, monta dans une voiture de suite après un corbillard qui devait, croyait-il, porter une pauvre jeune mère, très-regrettée, au Père-Lachaise, tandis qu'il conduisait, au contraire, au même lieu, un vieux garçon, égoïste, avare, en un mot insupportable.

Les héritiers du défunt feignaient de pleurer ; mais aucun n'avait songé à préparer un de ces bouquets oratoires qu'on jette sur les tombeaux. Pour bien faire les choses il fallait un discours cependant. L'un des héritiers avisa M. Bouilly avec sa longue taille, son cou penché en saule pleureur et ses yeux larmoyants :

« Monsieur, lui dit-il d'une voix entrecoupée, prononcez donc quelques paroles sur cette tombe, je vous en conjure ! Pour moi, je ne m'en sens pas la force ! » L'honnête M. Bouilly, incapable de rester sourd à un semblable appel, se penche sur la terre béante et prononce un discours des plus attendrissants sur la pauvre mère arrachée si cruellement à son mari, à ses enfants, à sa famille, dont elle était l'idole.

En entendant ce singulier discours, si peu de circonstance, les assistants se regardèrent d'abord avec surprise, puis chuchotèrent, enfin finirent par rire, et les héritiers, croyant à une mystification, allaient prendre la chose au vif quand ils virent que l'orateur pleurait de si bon cœur qu'ils le jugèrent de bonne foi. Bref une explication s'ensuivit, et l'on découvrit enfin les singulières promenades d'agrément que faisait chaque jour l'honnête conteur pour se guérir de son hypocondrie.

(Mme de Bassanville, *Salons d'autrefois.*)

Expédient hasardeux.

On dit que lors de la première nomination de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie, le Directoire n'avait pas le pouvoir ou la volonté de lui donner les moyens nécessaires pour qu'avec ses aides de camp il fît le voyage et parût d'une façon convenable au quartier général d'une grande armée. Dans cet embarras, il réunit tout ce que ses ressources, les contributions de ses amis et son crédit purent lui fournir, et s'adressa ensuite à Junot, jeune officier qui fréquentait les tables de jeu. Il lui confia tout l'argent qu'il avait pu réunir (1) et qui formait une somme peu élevée, en le priant de tout perdre, ou de l'augmenter, dans une très-grande proportion, avant le matin, parce que de son succès au jeu dépendait la possibilité de prendre le commandement de l'armée avec Junot comme aide-de-camp. Junot réussit au-delà de ses espérances, et ayant gagné une somme qui lui paraissait plus que suffisante pour faire face aux exigences du moment, il alla trouver le général Bonaparte. Celui-ci ne se tint pas satisfait, et résolut de tenter de nouveau la fortune ; il renvoya Junot en lui disant de retourner

(1) Quelques-uns disent que Junot vendit son épée à garde d'or et en ajouta le prix à l'enjeu.

au jeu risquer tout ce qu'il avait gagné et de ne pas quitter la table sans avoir perdu jusqu'à la dernière obole ou doublé la somme qu'il avait apportée. La chance le favorisa de nouveau, et il put se rendre au quartier général, pour prendre le commandement de l'armée avec tout l'éclat et toute la splendeur désirables... Je n'oserais spécifier les sommes gagnées, mais je crois que la dernière s'élevait à 300,000 francs.

(Lord Holland, *Mémoires*.)

Expérience personnelle.

Lorsqu'il parut une ordonnance de M. de Saint-Germain qui changeait la discipline et infligeait aux soldats français le châtiment des coups de plat de sabre, la cour, la ville et l'armée disputaient avec acharnement pour et contre cette innovation; les uns la vantaient, les autres la blâmaient avec emportement; le bourgeois, le militaire, les abbés, les femmes même, chacun dissertait et controversait sur ce sujet...

Un matin, je vis entrer dans ma chambre un jeune homme des premières familles de la cour; j'étais dès mon enfance lié d'amitié avec lui. Longtemps, haïssant l'étude, il n'avait songé qu'aux plaisirs, au jeu, aux femmes; mais, depuis peu, l'ardeur militaire s'était emparée de lui.

En entrant chez moi, il avait l'air profondément sérieux; il me pria de renvoyer mon valet de chambre. Quand nous fûmes seuls : « Il s'agit, dit-il, d'un objet très-important et d'une épreuve que je suis absolument résolu de faire. Elle te paraîtra sans doute bien étrange, mais il me la faut, pour achever de m'éclairer sur la grande discussion qui nous occupe tous... En deux mots, voici le fait : je veux savoir positivement l'impression que peuvent faire des coups de plat de sabre sur un homme fort, courageux, bien constitué, et jusqu'à quel point son opiniâtreté pourrait, sans faiblir, supporter le châtiment; je te prie donc de me frapper jusqu'à ce que je dise : C'est assez. »

Éclatant de rire à ce propos, je fis l'impossible pour le détourner de ce bizarre dessein et pour le convaincre de la folie de sa proposition; mais il n'y eut pas moyen. Il insista, me pria, me conjura de lui faire ce plaisir, avec autant d'instances que s'il eût été question d'obtenir de moi le plus grand service.

Enfin j'y consentis, résolu, pour le punir de sa fantaisie, d'y aller *bon jeu, bon argent*. Je me mis donc à l'œuvre; mais, à mon grand étonnement, le patient, méditant froidement sur l'impression de chaque coup et rassemblant tout son courage pour le supporter, ne disait mot, et s'efforçait de se montrer impassible; de sorte que ce ne fut qu'après m'avoir laissé répéter une vingtaine de fois cette épreuve qu'il me dit : « Ami, c'est assez, je suis content et je comprends à présent que pour vaincre beaucoup de défauts ce remède doit être efficace. »

Je croyais tout fini, et jusque-là cette scène n'avait rien en soi que de plaisant; mais, au moment où j'allais sonner mon valet de chambre afin de m'habiller, le vicomte, en m'arrêtant tout à coup, me dit : « Un instant, de grâce, tout n'est pas achevé; il est bon aussi que tu fasses cette épreuve à ton tour. »

Je l'assurai que je n'en avais nulle envie, et qu'elle ne changerait rien à mon opinion, qui était absolument contraire à une innovation si peu française :

« Fort bien, répondit-il; mais si ce n'est pas pour toi, c'est pour moi que je te le demande. Je te connais : quoique tu sois un parfait ami, tu es très-gai, un peu railleur, et tu ferais peut-être à mes dépens, avec tes dames, un récit très-plaisant de ce qui vient de se passer entre nous. — « Mais, ma parole ne te suffit-elle pas, repris-je. — Oui, dit-il, sur tout autre point plus sérieux; mais enfin, quand je n'aurais que la peur d'un indiscrétion, c'est encore trop. Ainsi, au nom de l'amitié, je t'en conjure, rassure-moi complétement à cet égard en recevant à ton tour ce que tu m'as bien voulu prêter de si bonne grâce. D'ailleurs, je te le répète, tu y gagneras et tu seras bien aise d'avoir jugé par toi-même cette nouvelle méthode sur laquelle on dispute tant. »

Vaincu par ses prières, je lui laissai prendre l'arme fatale; mais après le premier coup qu'il m'eut donné, loin d'imiter sa constance obstinée, je me hâtai de m'écrier que c'était assez, et que je me tenais pour suffisamment éclairé sur cette grave question.

(Comte de Ségur, *Mémoires*.)

Expérience philosophique.

Saint-Simon (le réformateur) voulut connaître les artistes, et les mettre en rapport avec les savants, afin de les mieux étudier et de voir ce que pourrait produire le contact de ces facultés si diverses. Pour réaliser ce projet philosophique, il épousa Mme de Bawr, connue dans la littérature par des productions spirituelles. Ce mariage le mettait à même de tenir maison et de recevoir. Une femme aimable, et connaissant le monde, ne pouvait qu'être un attrait de plus pour les réunions scientifiques et littéraires que voulait organiser le philosophe. Pendant une année, sa maison fut le centre où se réunissait, deux fois par semaine, tout ce que Paris renfermait de plus célèbre dans les sciences, dans la littérature et dans les arts. Saint-Simon assistait régulièrement à ces dîners, suivis d'une réunion qui se prolongeait fort avant dans la soirée; il y assistait principalement comme observateur, prenant lui-même peu de part à la conversation. « Mais, m'a-t-il dit plus d'une fois, mes savants et mes artistes mangeaient beaucoup et parlaient peu. Après le dîner, j'allais m'asseoir dans une bergère, dans un coin du salon, et j'écoutais. Malheureusement, les trois quarts du temps, je n'entendais que des fadaises, et je m'endormais. Heureusement que Mme de Saint-Simon faisait avec beaucoup de grâce et d'esprit les honneurs de mon salon. Cette expérience dura une année, au bout de laquelle je donnai congé à mon appartement et à ma femme. J'avais dépensé cent mille écus..... »

(Léon Halévy, *la France littéraire.*)

Expiation.

Malherbe avait une façon plaisante de corriger son valet. Il lui donnait dix sous par jour pour sa nourriture (c'était honnêtement en ce temps-là) et vingt écus de gages; et quand ce valet l'avait fâché, il lui faisait une remontrance en ces termes: « Mon ami, quand on offense son maître, on offense Dieu; il faut, pour en obtenir le pardon, jeûner et donner l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sous de votre dépense, que je donnerai aux pauvres à votre intention, pour l'expiation de vos péchés. »

(Tallemant des Réaux.)

Toute la ville de Litchfield, comté de Warwick (Angleterre), se pressait dans les salons de lady C. On attendait une des illustrations du pays, le célèbre docteur Samuel Johnson, qui visitait sa ville natale.

Il pleuvait, il faisait froid. L'heure du dîner se passa, et le docteur n'arrivait pas; on attendit une heure, deux heures; on dîna sans lui.

On avait pris le thé, et la soirée s'avançait, quand on annonça le docteur. Il entra, et l'on fut frappé de son étrange aspect. Ce n'était plus cet air fier et dur qui lui attira tant d'inimitiés en dépit de ses excellentes qualités; il était pâle, faible, abattu; ses vêtements étaient en désordre et couverts de neige. On le regardait en silence. Il s'avança vers lady C. :

« Milady, dit-il, je vous prie de m'excuser. Quand je me suis engagé, je ne songeais pas que ce serait aujourd'hui le 21 novembre.... Vous ne comprenez pas? « Vous ne savez pas? Eh bien, je vais vous le dire; ce sera une expiation de plus.

« Il y a quarante ans aujourd'hui, jour pour jour, le 21 novembre, mon père me dit :

« Sam, je ne suis pas bien, prends la carriole. Va au marché de Walstall, tu y vendras les livres à ma place »

« Moi, milady, sottement fier du savoir qu'il m'avait donné, moi qui n'avais encore mangé que le fruit de son travail; moi qui, depuis, ai manqué de pain... je refusai. Alors, avec une douceur dont le souvenir me tue, mon père insista.

« Allons, Sam, dit-il, sois bon garçon, vas-y; ce serait dommage de perdre un jour de marché. »

« Et moi, orgueilleux que j'étais, je refusai.

« Il y alla, mon père, et il faisait un temps comme aujourd'hui; il y alla et... et il est mort, mon père... Il est mort peu de jours après! »

Le docteur cacha de ses deux mains les larmes qui inondaient son visage, puis il reprit :

« Il y a quarante ans de cela, milady, et depuis quarante ans, le 21 novembre, je viens à Litchfield. Le crime que je n'ai pas voulu faire dans la carriole, je le fais à pied et sans avoir mangé; je me tiens quatre heures sur la place du marché de Walstall, tête nue, à la place où mon père a tenu l'échoppe qui m'a nourri. »

Le vieux docteur se tut, personne n'essaya de le consoler; les larmes de tous les invités s'associaient à sa navrante douleur!...

Exploitation des circonstances.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le *chantage* a été inventé; en voici un assez remarquable échantillon emprunté au siècle dernier.

Le prince régent, qui a laissé en Angleterre une réputation bien établie de coureur d'aventures, se trouvait un soir en partie fine, avec son inséparable Buckingham, dans *Hay-Market*.

Quand arriva le quart d'heure de Rabelais, Son Altesse s'aperçut qu'elle avait oublié sa bourse. Par une fatale coïncidence, celle du favori, livrée au pillage toute la soirée, se trouvait de son côté entièrement dégarnie.

Que faire?

Le régent tira de son doigt un superbe diamant, que Buckingham alla engager pour quelques livres sterling seulement, chez un *pawn-broker* (prêteur sur gages) voisin.

Le diamant était parfaitement connu, et le rusé juif vit de suite à qui il avait affaire.

Aussi, le lendemain, une immense enseigne s'étalait au-dessus de la porte du prêteur, avec ces mots:

Fournisseur du PRINCE RÉGENT.

On dit que ce brevet, unique en son genre, et qu'à toute force il fallut supprimer, fut une des plus ruineuses folies du prince.

(*Événement.*)

Exploitation de dupe.

Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devait encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale.

Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avait mis quatre cents louis entre les mains pour ma campagne. Je les voulus avoir. Il s'y opposa fortement: « Vieux faquin, lui dis-je, est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a donné pour moi? A ton avis, il me faudrait un trésorier pour ne payer que par ordonnance! » Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista, mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder. On eût dit que je lui arrachais le cœur.

Je me sentis plus léger et plus gai depuis le dépôt dont je l'avais soulagé; lui, au contraire, parut si accablé qu'on eût dit que je lui avais mis quatre cents livres de plomb sur le dos en lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il allait pesamment; et se retournant de temps en temps: « Monsieur le Chevalier, me disait-il, ce n'est pas ainsi que Madame l'entend. » Ses réflexions et ses douleurs se renouvelaient à chaque poste, car au lieu de donner dix sols au postillon, j'en donnais trente.

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude...

Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu, et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure, surtout, passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. « Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux; mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. — Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. — Non pas à présent, dit-il: ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. — A-t-il de l'argent? lui dis-je. — Oh! oh! dit le perfide Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles

et en être de moitié, nous ne serions pas longtemps à les attendre. »

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du *chapeau pointu*. Je me remis auprès de lui pour l'étudier. Il jouait tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sait. Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais gagner à une *petite citrouille* qui en savait si peu. Il perdit son écot, on servit, et je le fis mettre auprès de moi.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et l'hôte qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : « *Demande pardon a Monsieur de la liberté grande* » ; et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. Monsieur Cerise, de l'autre côté, me demanda la liberté de me demander si j'avais jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air, sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot, à qui j'avais affaire, était aussi questionneur que l'autre. Je commençais à être enfumé comme un jambon ; et m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

Je lui gagnai partie, revanche et le tout dans un c in-d'œil ; car il se troublait, et se laissait enfiler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir. Il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier...

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse, pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets, et me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser ; que je ne voulais point de son argent et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté, mais se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre ; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent, je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué, lui beau joueur il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard, qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*. Le sang-froid dont il me refusa et la politesse dont il me fit la révérence me piquèrent tellement que je fus tenté de le tuer.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation ; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre, sans y trouver de remède ; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient. Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : « Debout, monsieur le Chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux ; les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore ! Nous devrions avoir déjà fait deux postes. Çà, de l'argent, pour payer dans la maison ! — Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau. — Comment ! s'écria-t-il, fermez le rideau ! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé ? Non pas, monsieur le Chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille ; et c'est le pain de ses enfans qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit ? Que dirait Madame, si elle voyait ce train ? — Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. » Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. « Et combien ? me disait-il : les cinq cents ? Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, monsieur le Chevalier, cet argent

ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois? deux? Quoi! ce ne serait que cent louis? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. Il n'y a pas grand mal à cela : cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. — Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour. »

Brinon tressaillit à ces tristes paroles, mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain était toujours : « Que dira Madame! » Et après s'être épuisé en regrets inutiles : « Ça donc, monsieur le Chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir? — Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. » Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits. Je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions; et après avoir eu la cruauté de me laisser longtemps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mère avait eu dessein de me donner cinq cents louis; elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'Abbaye, que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon était chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler, que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt (1).

(Hamilton, *Mémoires de Grammont.*)

Expropriation.

Lord Egerton, à qui appartenait l'hôtel de Noailles, situé rue de Rivoli, joignait à des goûts fort originaux une fortune immense qui lui permettait de les satisfaire, à quelque prix que ce fût.

L'hôtel de Noailles, que lord Egerton habitait, devait, au bout d'un certain nombre d'années, être démoli pour faire place à des constructions sur un nouveau plan, et l'époque fatale de la démolition étant arrivée, l'Hôtel de ville de Paris envoya des émissaires chez le noble Anglais, pour l'avertir qu'il eût à s'exécuter.

Mais la ville n'avait nullement réfléchi que lord Egerton était infirme et vieux, que, par conséquent, il n'aimait pas à être dérangé; qu'il était en outre le lord le plus entêté de la Grande-Bretagne, et que, par surcroît de difficulté, il était excessivement riche.

Lord Egerton reçut fort poliment les architectes municipaux; mais il leur déclara qu'il n'avait pas le temps de se déranger pour les embellissements de la capitale.

Là-dessus sommation en règle de la part de l'administration et menace de procéder par autorité de justice. Lord Egerton est long à prendre ses mesures; il fait appeler son médecin et lui demande sérieusement combien la Faculté peut encore le retenir sur la terre :

« Cinq ans, répond le docteur.

— Sans flatterie, sans fausse espérance? » reprend le comte.

Le médecin affirme de nouveau.

« C'est bien; allez-vous-en, docteur. »

Et lord Egerton appelle alors auprès de lui M. P..., son avocat, et lui montrant la sommation timbrée de la Ville :

« Combien de temps me promettez-vous de faire traîner ce procès en longueur? Dites la vérité : consultez vos forces...

— Je vous promets sur mon honneur, répond l'homme de loi, de le faire durer cinq ans et plus.

— C'est bien, allez-vous-en ».

Et lord Egerton envoie sur-le-champ à l'Hôtel de ville le résultat de ses deux consultations, en conseillant d'attendre.

On attendit, lord Egerton mourut en 1829, et l'hôtel de Noailles fut alors démoli.

Th. Trimm, *Petit Journal.*)

Extrêmes (*les*) se touchent.

Le baron de Montmorency entrant dans je ne sais quel salon, en même temps qu'un baron de fraîche date, homme d'esprit d'ailleurs, un laquais annonça : Messieurs les barons de Montmorency et de *** (j'ai oublié le nom). Ce dernier s'écria aussitôt : « Les extrêmes se touchent. »

(1) Voir une scène de jeu tout à fait analogue dans le 1er chapitre des *Aventures* de Dassoucy.

On trouva le mot de fort bon goût de la part du nouveau baron, qui est d'ailleurs un mathématicien fort distingué (1).

(Baronne d'Oberkirch, *Memoires*.)

(1) On a souvent conté cette anecdote, et je la voyais dernièrement encore, appliquée au baron Mathieu de Montmorency et au baron de L. sous Louis XVIII. Le chroniqueur prête au baron de L. cette spirituelle réponse à la balourdise de l'huissier (la scène se passe aux Tuileries) : « Sire, c'est le premier et le dernier baron chrétien. »

Extrême-onction.

On m'a dit qu'un cavalier, je pense que c'est Crillon, comme on lui voulait donner l'extrême-onction, dit qu'il n'en voulait point, que c'était un sacrement de bourgeois.

Le cardinal de Sourdis, en courant la poste, prit l'extrême-onction à Tours, et repartit l'après-dîner. Cette fois-là, on eut raison de dire qu'on lui avait graissé ses bottes.

(Tallemant des Réaux.)

Facéties.

Le duc de Roquelaure, marié à Mlle de Laval, dont Louis XIV avait remarqué la beauté, eut lieu d'être surpris de sa paternité précoce : « Mademoiselle, soyez la bienvenue, dit-il à son premier enfant; je ne vous attendais pas si tôt. »

(*Nouvelle biographie générale.*)

Le comte de C... n'avait que mille écus de rente, et donnait trois mille livres à son coureur. « J'ai trouvé de mon l'art d'avoir toujours une année disait-il, revenu devant moi. »

(*Étrennes d'Apollon.*)

Lors de l'élection du pape Ganganelli, le duc de Noailles lisait à Louis XV la liste des cardinaux qui avaient des prétentions à la chaire de saint Pierre. En tête de cette liste était le nom du cardinal *Sacripanti*. Le duc ne lut que les onze noms qui se trouvaient à la suite de celui-ci. « Mais, dit le roi, il doit y en avoir douze et vous n'en nommez que onze. — Sire, il n'y en a pas davantage. » Le roi, après avoir regardé, lui répond : « Mais si, en voilà douze, vous avez passé le cardinal *Sacripanti*, qui est justement le premier. — Pardon, Sire, je croyais que *Sacripanti* était le titre de tous les cardinaux qui forment la liste. » (*Facetiana.*)

Feu le cardinal Albani assistait un jour à la fête des Rois, dans le collége de la Propagande, à Rome. Un des séminaristes étrangers, la face tournée vers les cardinaux, commença sa litanie barbare par les mots *gnaja! gnaja!* on eût cru qu'il prononçait *canailla! canailla!* « Comment, dit le cardinal se tournant vers ses confrères, il nous connaît donc! » (Goëthe, *Mémoires.*)

Dugazon, le comédien, était garde national sous la Terreur. Un jour, faisant une patrouille près de la halle, il s'arrête devant une marchande de pommes : « Ouvre-moi tes pommes, dit-il à cette femme. — Pourquoi faire? — Ouvre-moi tes pommes. — Qu'é que tu leur veux donc à mes pommes? — Je veux voir si tu n'y as pas caché des canons. »

(Marquis de Custines, *La Russie.*)

M. de Talleyrand se trouvait à une soirée, où assistait également le baron de Ferretti, parent du pape Pie IX. Le baron avait des jambes d'une longueur et d'une maigreur effrayantes : « Ne trouvez-vous pas, dit Talleyrand en se penchant à l'oreille d'un de ses voisins, que M. de Ferretti est l'homme le plus courageux qu'il y ait aujourd'hui en France? — Pourquoi cela, monseigneur? — Parce que nul autre que lui ne serait assez hardi pour oser marcher sur de pareilles jambes. »

Lablache, le grand chanteur, était, comme on sait, fort gros. Une année, il donnait des représentations à Londres, en même temps que l'on exhibait aux Anglais le général Tom Pouce, et ces deux célébrités habitaient le même hôtel.

Une dame anglaise qui n'avait pu voir le général Tom Pouce, forcée de quitter Londres subitement, ne voulut pas partir sans connaître le nain célèbre. Elle court à son hôtel, et, se trompant de porte, sonne chez Lablache. Celui-ci ouvre lui-même; la dame recule de deux pas :

« Je venais voir le général Tom Pouce, dit-elle.

— C'est moi, madame, dit Lablache.

— Oh! j'ai donc été trompée? on m'avait dit que vous étiez, monsieur, un tout petit homme.

— Au théâtre, oui, madame..., mais,

rentré chez moi, je me mets à mon aise. »

(*Revue anecdotique.*)

Un soir, Romieu entre au magasin des *Deux Magots,* au coin de la rue de Buci ; le propriétaire s'avance poliment :

« Monsieur, je voudrais parler à votre associé, lui dit Romieu.

— Monsieur, je n'en ai pas, je suis seul marchand dans mon magasin.

— Ah ! vous êtes seul ! pourquoi donc alors avez-vous pour enseigne *aux Deux magots?* »

(A. de Rochefort, *Mémoires d'un Vaudevilliste.*)

Falcification.

Un paysan des environs de Saint-Étienne accuse son domestique d'avoir déposé, dans une jatte de lait à lui appartenant, des... ordures. Le tribunal condamne le prévenu correctionnellement ; puis, le président fait remarquer au demandeur qu'il pourrait lui être accordé des dommages-intérêts pour la perte de son lait.

« Mon lait ! oh ! monsieur le président, il y a beau temps que je l'ai vendu. »

A cet aveu, dépouillé d'artifice, vous jugez de l'hilarité de l'auditoire. Mais, voilà le triste de l'histoire : le procureur impérial, prenant acte de cette parole, se lève et, sur un réquisitoire improvisé, le malheureux paysan se voit condamné à 16 francs d'amende pour avoir vendu des marchandises... falsifiées.

Famille (*Respect de la*).

Grimod de la Reynière se fit recevoir avocat et refusa d'entrer dans la magistrature, malgré les sollicitations de sa famille :

« Je ne veux pas, disait-il, être magistrat, car je serais peut-être obligé d'envoyer quelques-uns de mes parents aux galères, tandis qu'en restant avocat, je pourrai du moins plaider leur cause. »

Famille d'un héros.

« Ah ! Épaminondas, faut-il que tu meures sans enfants ! s'écriait un des amis du héros expirant. — Par Jupiter, il n'en est rien, répondit-il, car je laisse après moi deux filles immortelles : la victoire de Leuctres et celle de Mantinée. »

(Plutarque.)

Famine.

La disette était si grande en 1795 que le peuple de Paris n'avait qu'une très-petite portion de pain chaque jour, ce qui fit dire que tout ce que la Convention avait fait, réduisait les Français *à l'admiration* (à la demi-ration).

On chantait alors dans tous les spectacles le *Réveil du peuple.* Un jour qu'on le criait à l'Opéra plus haut encore qu'à l'ordinaire, un plaisant se lève et dit : « Ne l'éveillez pas ; qui dort dîne ! »

(*Revolutioniana.*)

Fanatisme.

Pendant une bataille contre les Coraïtes, Mahomet fut saisi d'une défaillance subite qui lui enlevait l'usage de ses sens. On attendit qu'il se réveillât de son évanouissement. Il en sortit avec une physionomie rayonnante d'espérance : « J'ai vu l'esprit de Dieu, dit-il, avec son cheval de guerre derrière lui. Il s'apprêtait à combattre avec nous ! Quiconque aura combattu vaillamment aujourd'hui et mourra de blessures reçues par devant possédera le paradis. »

Un de ses gardes, assis auprès de lui à l'ombre de la cabane, et qui mangeait des dattes, ayant entendu ces paroles, s'écria : « Quoi ! il ne faut, pour posséder le paradis, qu'être tué par ces gens-là ? »

Et jetant loin de lui ses dattes, il tire son sabre, s'élance dans la mêlée, tue cinq Coraïtes et meurt satisfait lui-même, en prenant au mot la parole de Mahomet.

Un autre s'approche de lui et lui demande quelle est l'action la plus capable de faire sourire Dieu de joie dans le ciel : « L'action d'un guerrier, lui répond Mahomet, qui se précipite au milieu des ennemis sans autre armure que sa foi. » Le soldat jette son bouclier, dépouille sa cuirasse, se précipite et meurt.

(Lamartine, *Histoire de la Turquie.*)

Une des femmes de Mahomet rencontra l'armée vaincue du prophète qui

rentrait à Médine : « Où est mon père? demanda-t-elle aux soldats. — Il est tué, lui répondit-on. — Et mon frère? — Tué aussi. — Et mon fils? — Tué avec eux. — Mais Mahomet? — Le voici vivant, lui répondirent les guerriers. — Eh bien, dit-elle en apostrophant le prophète, puisque tu vis encore, tous nos malheurs ne sont rien! » (Lamartine.)

Pendant les guerres contre les Albigeois, les croisés assiégèrent Béziers. Leurs chefs, en montant à l'assaut, demandèrent au légat du pape ce qu'ils devaient faire, dans l'impossibilité où l'on était de distinguer les catholiques d'avec les hérétiques : « Tuez-les tous, dit le légat, Dieu connaîtra ceux qui sont à lui (1). »

(Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris.*)

Hatuey, ayant appris que des Espagnols allaient arriver dans l'île de Cuba, où il s'était réfugié, dit à ses gens : « Vous savez ce qu'ont fait ailleurs les chrétiens; ils viennent ici pour en faire autant s'ils le peuvent. Vous a-t-on dit pourquoi ils se comportent ainsi? Avez-vous réfléchi sur la cause des malheurs d'Haïti? Sachez que c'est la religion qu'ils suivent qui les a causés. Ils adorent un dieu qu'ils appellent or; ils ont vu qu'il était parmi nous, et ils veulent nous détruire pour en avoir seuls la possession. Hatuey avait près de lui un panier plein d'or et de pierreries; il le leur montre et dit : « Voilà le dieu des chrétiens; honorons cette divinité par des fêtes et des danses; peut-être réussirons-nous à lui plaire, et elle nous sauvera de la main de nos ennemis, qui vont arriver. »

Les Indiens répondent : « Vous avez raison », et aussitôt on se met à danser. Hatuey leur dit alors : « Écoutez, si nous gardons ce dieu, les chrétiens le sauront; ils viendront nous tuer, et il tombera entre leurs mains. Ne vaut-il pas mieux le jeter dans le fleuve? — Oui, répondirent les Indiens, cela vaudra mieux. » Et à l'instant ils lancent le panier plein d'or et de bijoux dans les flots.

Hatuey s'enfuit avec ses gens, craignant de tomber entre les mains des Espagnols : il ne put cependant éviter ce malheur; il fut condamné à mourir dans le feu. On l'attache au poteau qu'entoure le bûcher; un religieux franciscain l'exhorte à se faire chrétien, et lui promet qu'il ira droit dans le ciel. Le cacique lui dit : « Quelles gens y trouve-t-on? Les chrétiens y vont-ils aussi? — Oui, répond le religieux, s'ils sont bons. — Si cela est, réplique l'Indien, je ne veux pas m'y trouver avec eux. J'aime mieux descendre dans l'enfer, pour avoir loin de moi une race si cruelle. »

(Barthélemy de Las-Casas.)

Fanatisme paternel.

Un homme fort riche, ayant une fille unique, jeune, jolie, et avec des dispositions très-heureuses pour la poésie, refusait de la marier, pour jouir lui tout seul du talent de cette muse charmante.

Il tenait chez lui des assemblées de littérature : tout le monde y allait avec plaisir pour la fille; mais le père était d'un ridicule insoutenable.

Quand la demoiselle débitait ses vers, cet homme infatué se tenait debout; il regardait de droite et de gauche, il faisait faire silence; il se fâchait si on éternuait; il trouvait indécent que l'on prît du tabac; il faisait tant de mines et de contorsions, qu'on avait toutes les peines du monde à retenir les éclats de rire.

Les vers de la fille achevés, le père était le premier à battre des mains; ensuite, il sortait du cercle, et sans égard pour les poètes qui récitaient leurs compositions, il allait derrière la chaise de tout le monde, disant tout haut : « Avez-vous entendu ma fille? Oh! qu'en dites-vous? c'est bien autre chose. » Je me suis rencontré plusieurs fois à de pareilles scènes : la dernière que je vis finit mal; car les auteurs se brouillèrent tout de bon, et quitterent la place fort brusquement.

Ce père fanatique voulait aller à Rome pour faire couronner sa fille dans le Capitole; les parents l'en empêchèrent, le gouvernement s'en mêla; la demoiselle fut mariée malgré lui, et quinze jours

(1) Sur cette anecdocte au moins suspecte, et les fortes raisons qu'on a d'en douter, on peut lire l'*Histoire du Languedoc* de dom Vaissette, édit. du Mège, t. V, et un article de M. Tamizey de Laroque, dans le 1er numero de la *Revue des questions historiques*, 1866.

après il tomba malade et le chagrin le tua. (Goldoni, *Mémoires.*)

Fanatisme pythagoricien.

Denis, roi de Syracuse, voulait pénétrer les mystères des pythagoriciens. Les pythagoriciens, persécutés dans ses États, se cachaient avec soin. Il ordonna qu'on lui en amenât d'Italie. Un détachement de soldats en aperçut dix qui allaient tranquillement de Tarente à Métaponte. Il leur donna la chasse comme à des bêtes fauves. Ils prirent la fuite; mais à l'aspect d'un champ de fèves qu'ils trouvèrent sur leur passage, ils s'arrêtèrent, se mirent en état de défense, et se laissèrent égorger plutôt que de souiller leur âme par l'attouchement de ce légume. Quelques moments après, l'officier commandant le détachement en surprit deux qui n'avaient pas pu suivre les autres. C'étaient Myllias de Crotone, et son épouse Timycha, née à Lacédémone, et fort avancée dans sa grossesse. Ils furent emmenés à Syracuse. Denis voulait savoir pourquoi leurs compagnons avaient mieux aimé perdre la vie que de traverser ce champ de fèves; mais ni ses promesses ni ses menaces ne purent les engager à s'expliquer; et Timycha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourments qu'on offrait à sa vue.

(Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis.*)

Fanfarons.

Après l'affaire de Leuze, où les gardes du roi firent des choses incroyables, quelques-uns d'entre eux détaillaient leurs actions et leurs prouesses. L'un disait : « J'ai tué vingt hommes à ma part. » L'autre disait : « J'en ai tué autant, et j'ai fait prisonnier deux officiers généraux. « Un troisième ajouta qu'il avait enfoncé, lui cinquième, deux ou trois escadrons, et qu'il en avait rapporté tous les drapeaux. » « Et vous? » dit on à un gentilhomme de riche taille, de beaucoup d'esprit, et d'une valeur de sang-froid, « vous ne dites rien : qu'avez-vous fait? — Moi, répondit-il, j'y ai été tué (1). »

(De Montfort.)

Un soldat espagnol, ayant querelle contre un autre, allait disant partout : « Connaissez-vous un tel, ou êtes-vous son ami? Priez Dieu pour lui, car il a pris querelle contre moi. »

(Brantôme, *Rodomontades espagnoles.*)

Fanfaron de vices.

Le duc d'Orléans, régent du royaume, a avancé ses jours par plusieurs sortes de débauches qu'il affectait d'aimer, quoiqu'il n'y eût pas le tempérament porté naturellement. Dans sa jeunesse, M. d'Arcy, son gouverneur, qui le voyait avec chagrin prendre ce train de vie, disait joliment : « Comment ferons-nous pour le corriger des vices qu'il n'a point (1)? »

(Bouhier, *Souvenirs.*)

Fanfaron de cruauté.

Quel dommage que ce prince aimable (le prince de Conti) ait eu l'étrange manie d'affecter quelquefois un despotisme et une dureté qui n'étaient nullement dans son caractère! Voici un trait dont j'ai été témoin, un jour que nous passions d'un salon dans une pièce voisine pour aller entendre la messe. M. de Chabrillant arrêta M. le prince de Conti pour lui demander ses ordres sur un braconnier qu'on venait de prendre. A cette question, M. le prince de Conti, élevant extrêmement la voix, répondit froidement : « Cent coups de bâton et trois mois de cachot », et il poursuivit son chemin avec l'air du monde le plus tranquille. Ce sang-froid, uni à cette cruauté, me fit frémir. L'après-midi, me trouvant auprès de M. de Chabrillant, il me fut impossible de ne pas lui parler du pauvre braconnier et de l'arrêt prononcé par le prince. « Bon! dit en riant M. de Chabrillant, il ne parlait que pour la galerie. Je connais cela : jamais un seul de ces ordres tyranniques donnés en public n'a été exécuté; et, quant au braconnier qui vous intéresse, il sera seulement banni de l'Ile-Adam pour deux mois, et, pendant ce temps, monseigneur prendra secrète-

---

(1) Cette réponse-railleuse rappelle la réponse naïve du conscrit, à qui l'on demandait. « Qu'avez-vous fait à Solférino? — J'ai fait comme les autres : je tuais et j'étais tué »

(1) « C'est un fanfaron de vices, » disait de lui Louis XIV.

ment soin de sa famille, qui est très-nombreuse. Voilà l'ordre qu'il m'a donné tout bas en sortant de la messe. — Quoi! repris-je, ce n'est point un premier mouvement de colère qui lui fait prononcer ces odieuses sentences? — Non, c'est seulement une prétention : il veut de temps en temps paraître redoutable et terrible. »

On a trop loué le prince de Conti sur ce qu'on appelait alors du caractère. Cette louange était enivrante pour un prince de la maison de Bourbon, et, pour la mériter, M. le prince de Conti jouait le tyran, tandis qu'au fond de l'âme il était rempli d'humanité.

(Mme de Genlis, *Mémoires.*)

Fanfaronnade cynique.

On disait à Ferdinand, roi d'Aragon, que le roi de France, Louis XII, se plaignait qu'il l'avait trompé deux fois : « Il a menti, répondit-il, je l'ai trompé plus de dix. »

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Fantaisie de pacha.

Le pacha (Saïd-Pacha) se lève, il bâille; il appelle un de ses ministres, et lui dit : « Que ferai-je aujourd'hui? — Votre Altesse, répond le ministre, ne fait que des choses magnifiques. — Voici la centième fois que tu me le dis; mais aujourd'hui que ferai-je? — Votre Altesse pourrait aller voir les singes savants.... — Non, non. Je ferai tirer un feu d'artifice. — Ce sera pour ce soir. — Non, je le veux tout de suite. — Comment! en plein jour? — Pourquoi pas? — Ce sera nouveau. — C'est ce que je veux. » Et le feu d'artifice fut tiré en plein jour; mais depuis lors, le pacha a compris qu'il vaut mieux les tirer le soir.

(L. Delatre, *Revue de l'Orient.*)

Fantaisie royale.

Charles IX voulut un jour savoir les dextérités et les finesses des coupeurs de bourse et enfants de la Matte en leurs larcins, et pour cela il commanda au capitaine La Chambre de lui amener, un jour de festin et bal solennel, dix ou douze enfants de la Matte, des plus fins et meilleurs coupeurs de bourse et tireurs de laine, et qu'ils vinssent, sur sa foi et en toute sûreté, et qu'ils jouassent hardiment et dextrement leur jeu, car il leur permettait tout, et après qu'ils lui rapportassent tout le butin, comme ils en font le serment, car il le voulait tout voir, et plus leur redonnerait. Le capitaine La Chambre n'y faillit pas, car il vous en amena dix, triés sur le volet, qui les présenta au roi, auxquels il trouva très-belle façon; et se voulant mettre à table et puis au bal, il leur recommanda de jouer bien leur jeu, et qu'ils lui fissent signe quand ils muguetteraient leur homme, ou leur dame; car il avait recommandé et hommes et dames, sans épargner aucune personne. Le roi à son dîner ne parla guère cette fois, sinon par boutades, s'amusant à voir le jeu des autres. Il voulut tout voir, après le dîner et le bal, au bureau du butin, et trouva qu'ils avaient bien gagné trois mille écus, ou en bourse et argent, ou en pierreries, perles et joyaux, jusqu'à aucuns qui perdirent leurs capes, dont le roi cuida crever de rire, outre tous les larcins, voyant les galants dévalisés de leurs capes, et s'en aller en pourpoint comme laquais. Le roi leur rendit à tous le butin, avec commandement et défense qu'il leur fit exprès de ne faire plus cette vie; autrement qu'il les ferait pendre.

(Brantôme, *Hommes illustres.*)

Fantômes.

Nous allâmes à Saint-Cloud chez M. l'archevêque. Les comédiens, qui jouaient ce soir là à Ruel chez M. le cardinal, n'arrivèrent qu'extrêmement tard. Enfin, l'on s'amusa tant que la petite pointe du jour (c'était dans les plus grands jours de l'été) commençait à paraître quand l'on fut au bas de la descente des Bons-Hommes.

Justement au pied le carrosse arrêta tout court. Comme j'étais à l'une des portières avec mademoiselle de Vendôme, je demandai au cocher pourquoi il arrêtait, et il me répondit avec une voix fort étonnée : « Voulez-vous que je passe par dessus tous les diables qui sont là devant moi? » Je mis la tête hors de la portière; et comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Madame

de Choisy, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher; je dis du carrosse, car cinq ou six laquais qui étaient derrière criaient : Jésus Maria ! et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne se jeta hors du carrosse, aux cris de madame de Choisy. Je crus que c'étaient des voleurs; je sautai aussi hors du carrosse; je pris l'épée d'un laquais, je la tirai et j'allai joindre de l'autre côté M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais point.

Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit en me poussant du bras et assez bas : « Je vous le dirai, mais il ne faut pas épouvanter ces femmes, » qui dans la vérité hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un orémus : vous connaissez peut-être les cris aigus de madame de Choisy; mademoiselle de Vendôme disait son chapelet; madame de Vendôme se voulait confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : « Ma fille, n'ayez point de peur, vous êtes en la main de Dieu; » et le comte de Brion avait entonné bien dévotement à genoux, avec tous nos laquais, les litanies de la Vierge. Tout cela se passa, comme vous vous pouvez imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et après avoir un peu regardé, comme je vous l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût demandé son dîner, et de l'air dont il eût donné une bataille, me dit ces paroles : « Allons voir ces gens-là. — Quelle gens? » lui repartis-je; dans le vrai je croyais que tout le monde eût perdu le sens. Il me répondit : « Effectivement, je crois que ce pourrait bien être des diables. » Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie et que nous étions par conséquent plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne. Les gens du carrosse, qui croyaient que nous étions aux mains avec tous les diables, firent un grand cri et ce ne furent pourtant pas eux qui eurent le plus de frayeur. Les pauvres Augustins réformés et déchaussés, que l'on appelle les capucins noirs, qui étaient nos diables d'imagination, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, l'eurent très-grande; et l'un d'eux se détachant de la troupe, nous cria : « Messieurs, nous sommes de pauvres diables qui ne faisons de mal à personne et qui venons de nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. » Nous retournâmes au carrosse, M. de Turenne et moi, avec les éclats de rire que vous vous pouvez imaginer.

(Cardinal de Retz, *Mémoires*.)

Un riche Américain et sa femme sont arrivés dernièrement, et se sont logés dans l'un des plus considérables hôtels garnis de cette capitale, avec leurs nombreux domestiques, et un grand singe dont les mœurs sont si douces, dont l'éducation a été si bien soignée qu'on lui laisse toute sa liberté, et que jamais il n'en abuse. Dans cette même maison logeaient, depuis quelque temps, une jolie dame de Limoges, à peine âgée de seize ans, et son jeune mari, couple charmant qui intéressait tous ceux qui avaient occasion de le connaître. Le mari était dangereusement malade, et son danger et la douleur de son épouse affligeaient toute la maison. Les deux étrangers demandèrent à le voir, furent admis auprès de son lit, et leur singe les y suivit sans qu'on s'en aperçût, tant on était pénétré du touchant spectacle dont on s'occupait. Chacun indiqua son remède, comme cela se pratique; on n'en négligea aucun, et le malade mourut. Le lendemain de ses funérailles, les maîtres du singe allant dîner chez le docteur Franklin, leurs gens se dispersèrent et laissèrent l'animal à la garde d'un petit domestique, qui, l'abandonnant à lui-même, alla jouer dans le voisinage. Le singe parcourt tout l'hôtel, entre dans l'appartement désert où le malade était mort, et qu'on aérait. Il prend quelques hardes qu'il trouve là, un bonnet, un ruban; il imite de son mieux le défunt et va se mettre dans son lit. Une femme de chambre, ayant quelque chose à chercher auprès de ce lit, voit la hideuse figure, pousse un cri et tombe évanouie. Un valet accourt, rappelle cette fille à la vie; elle reprend l'usage de ses sens, pousse un nouveau cri en montrant le lit à ce valet préoccupé, et dit : « L'esprit de Mon-

sieur ! » puis elle retombe sans connaissance. Le domestique s'enfuit, appelle ; la jeune dame arrive à ces clameurs, voit le bonnet de son mari, un visage affreux mais immobile ; elle croit qu'on s'est permis un jeu abominable pour l'épouvanter et lui déchirer le cœur ; elle ne peut que faire les gestes muets de la plus énergique indignation. Mais le visage se remue, fait des grimaces, contrefait les mouvements de son époux malade ; la frayeur est au comble et générale ; on se heurte, on se précipite hors de cette chambre. Arrive le petit garçon, qui craint d'être grondé et qui cherche partout le singe. Cet animal, qui vraisemblablement s'attendait à se voir choyé et servi comme il avait vu que le malade l'était, et qui ne s'était couché là, selon toute apparence, que pour boire ou manger quelque chose de bon qu'on ne lui apportait pas, se lève brusquement, quitte avec dépit manteau de lit, ruban, bonnet, et avec les marques les moins équivoques d'un dessein formé, il va casser, briser tout ce qu'il peut rencontrer de porcelaines, glaces, faïences, dont il avait vu qu'on s'était servi pour présenter du bouillon ou des médicaments au malade, et rejoint son gardien. La jeune dame est encore fort incommodée de l'effet de la frayeur ; sa femme de chambre en a contracté un tremblement presque universel qui dure encore malgré les meilleurs remèdes ; le valet, bon Limousin, soutient qu'il a vu le diable.

(*Anecdotes secrètes du XVIIIe siècle.*)

Fard.

Des élégantes extrêmement fardées demandaient à un étranger ce qu'il pensait des beautés françaises? « Mesdames, leur répondit-il, je me connais mal en peinture. » (*Correspondance secrète.*)

Fatalisme.

Un des principes de la philosophie de Zénon était que nous sommes soumis à une destinée inévitable. Son domestique en abusa pour suivre son penchant au vol. Zénon le châtia. Ce domestique lui disait pour excuse, qu'il était destiné à dérober. « Oui, lui répondit Zénon, et à être battu »

(Diogène Laërte.

Vers la fin de 1811, le cardinal Fesch, jusque-là étranger à la politique, la mêla à ses controverses religieuses ; il conjura Napoléon de ne pas s'attaquer aux hommes, aux éléments, aux religions, à la terre et au ciel à la fois ; et enfin il lui montra la crainte de le voir succomber.

Pour toute réponse à cette vive attaque, Napoléon le prit par la main, le conduisit à la fenêtre, l'ouvrit et lui dit : « Voyez-vous là haut cette étoile ? — Non, sire. — Regardez-bien. — Sire, je ne la vois pas. — Eh bien ! moi je la vois ! » s'écria Napoléon. Le cardinal, saisi d'étonnement, se tut, s'imaginant qu'il n'y avait plus de voix humaine assez forte pour se faire entendre d'une ambition si colossale qu'elle atteignait déjà les cieux.

(Comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande armée.*)

Fatalisme religieux.

La piété, toujours si utile et si propre à faire valoir les bons talents, empoisonna tous ceux que M. le duc de Mazarin tenait de la nature et de la fortune, par le travers de son esprit. Il fit courir le monde à sa femme avec le dernier scandale ; il devint ridicule au monde, insupportable au roi par les visions qu'il fut lui raconter avoir sur la vie qu'il menait avec ses maîtresses. Il se retira dans ses terres, où il devint la proie des moines et des béats, qui profitèrent de ses faiblesses et puisèrent dans ses millions. Il mutila les plus belles statues, barbouilla les plus rares tableaux, fit des loteries de son domestique, en sorte que le cuisinier devint son intendant et son frotteur secrétaire. Le sort marquait, selon lui, la volonté de Dieu. Le feu prit au château de Mazarin où il était. Chacun accourut pour l'éteindre, lui à chasser ces coquins qui attentaient à s'opposer au bon plaisir de Dieu.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Fatalité.

Charles Ier ayant imposé sur ses sujets plusieurs taxes arbitraires, beaucoup de familles de distinction allèrent se réfugier dans l'Amérique septentrionale. Ces émigrations, qui devinrent fréquentes, alarmèrent le gouvernement. Le roi, voulant y remédier, publia en 1637 un édit par lequel il défendait aux capitaines de navires

de recevoir sur leur bord aucun passager pour l'Amérique, qui ne serait pas muni d'une permission du bureau des colonies. Lors de la publication de cet édit, Hampden et Cromwell étaient à Plymouth à bord d'un bâtiment prêt à mettre à la voile pour Boston : le capitaine, craignant d'être puni, les força de retourner sur le rivage. Certes, Charles ne se doutait pas qu'en s'opposant à l'émigration, il retenait de force auprès de lui l'homme qui, dix ou douze ans après, devait lui devenir si funeste.

(*Improvisateur français.*)

A propos du duc de Berri, peu de personnes savent que ce prince, tué par Louvel le 13 février 1820, avait failli tuer ce même Louvel, la veille même du jour où il devint sa victime. Voici comment :

Depuis plusieurs jours, Louvel suivait partout le prince, épiant le moment favorable pour commettre son crime. Le 12 février, le duc de Berri chassait avec la cour au bois de Boulogne; tout à coup il entend du bruit dans un fourré et croit tenir la bête qu'on poursuit. Il tire au juger. Au même instant, un homme sort en poussant un cri et se sauve à toutes jambes. « Imprudent! lui crie le prince, vous l'avez échappé belle! »

Cet homme était Louvel!

(Daclin, *la Mouche.*)

Fatuité d'un roi sauvage.

J'ai lu, dans une relation, qu'un vaisseau français ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendait la justice à ses sujets sous un arbre. Il était sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol; il avait trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parasol en forme de dais le couvrait de l'ardeur du soleil; tous ses ornements et ceux de la reine sa femme consistaient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si l'on parlait beaucoup de lui en France. Il croyait que son nom devait être porté d'un pôle à l'autre; et, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avait fait taire toute la terre, il croyait, lui, qu'il devait faire parler tout l'univers.

(Montesquieu, *Lettres persanes.*)

Fatuité punie.

Le comte Louis de R***, passant à Carcassonne, s'arrêta dans une auberge où étaient plusieurs voyageurs, et, en attendant le dîner, se retira dans un coin, un livre à la main. Arrive dans la même salle un jeune homme tout fraîchement débarqué de la diligence de Paris, et vêtu avec toute l'élégance d'un petit maître. Il entre sans saluer, fait une ou deux pirouettes, s'avance sur la pointe du pied, se regarde dans une glace, raccommode sa cravate, fredonne un air d'opéra, en toisant d'un air de côté chacun des assistants de la tête aux pieds. On le regarde avec étonnement, et le jeune homme qui lisait ne parut pas jeter les yeux sur lui. L'élégant, piqué de cette indifférence, s'approche de lui, le salue légèrement, en disant : « Monsieur lit? — Comme vous voyez, monsieur. — Oserait-on vous demander quel livre? — Des comédies. — Et quelle est la pièce qui nous prive ainsi de votre conversation? — *Le Curieux impertinent* », lui répond le liseur en le regardant avec le sourire du mépris. Le questionneur sentit la force du propos, rougit, et dit en balbutiant un peu : « Oserais-je demander le nom de celui qui me répond sur ce ton-là? — C'est le comte L. de R., colonel à la suite du régiment de ***. Vous devez bien connaître ce nom-là : monsieur Z....., votre père, est venu souvent chez moi m'apporter des bijoux, des boucles, etc. » Tous ceux qui étaient dans la chambre et s'étaient approchés pour entendre cette conversation, partirent d'un éclat de rire; et M. Z... se hâta de sortir fort déconcerté et sans prononcer un seul mot.

M. de Saint-Mauris, mécontent de la cour, s'était retiré dans ses terres. Ayant un fils, grand garçon, portant un beau nom, appelé à une grande fortune, il crut que c'était un infanticide de bouder plus longtemps. Il se met en chemin pour Versailles, arrive et va droit chez Madame de Pompadour, avec laquelle il avait été dans une très-grande mesure de liaisons et de

familiarité. Il en est très-bien reçu; le jour même elle lui procure une conversation avec le roi et il a l'honneur de souper avec lui chez elle. Voilà un homme en assez bonne posture pour un revenant. Le commandeur de G***, qui n'en sait rien, le rencontre dans les appartements, se fait fête de son crédit, proteste que personne n'est tant son serviteur que lui, parle de leur ancienne amitié et du bon temps, ajoutant enfin : « Mon cher comte, le hasard *nous* a donné bien du crédit, une place dans laquelle nous pouvons obliger beaucoup de monde : dites-nous ce que vous voulez pour monsieur votre fils, et soyez bien sûr que nous ferons tout pour vous remettre au courant, et vous être bon à quelque chose... Parlez, mon cher ami,... que puis-je pour vous! — Me donner une prise de tabac. »

(Comte de Tilly, *Mémoires.*)

Fausse alerte.

Boileau, accompagnant le roi à l'armée et se trouvant très-fatigué après une longue marche, se jeta sur un lit en arrivant, sans vouloir souper. M. de Cavois, qui le sut, alla le voir après le souper du roi, et lui dit avec un air consterné qu'il avait à lui apprendre une fâcheuse nouvelle. « Le roi, ajouta-t-il, n'est point content de vous; il a remarqué aujourd'hui une chose qui vous fait grand tort. — Eh! quoi donc? s'écria Boileau tout alarmé. — Je ne puis, continua M. de Cavois, me résoudre à vous le dire; je ne saurais affliger mes amis. » Enfin, après l'avoir laissé quelque temps dans l'agitation, il lui dit : « Puisqu'il faut vous l'avouer, le roi a remarqué que vous étiez tout de travers à cheval. — Si ce n'est que cela, répondit Boileau, laissez-moi dormir. »

(*Bibliothèque des salons.*)

Le roi Louis XV, après souper, va chez madame Victoire; il appelle un garçon de la chambre, lui donne une lettre, en lui disant : « Jacques, portez cette lettre au duc de Choiseul, et qu'il la remette tout à l'heure à l'évêque d'Orléans. » Jacques va chez M. de Choiseul; on lui dit qu'il est chez M. de Penthièvre : il y va. M. de Choiseul est averti, reçoit la lettre, trouve sous sa main Cadet, premier laquais de Mme de Choiseul; il lui ordonne d'aller chercher partout l'évêque, et de lui venir dire promptement où il est. Cadet, au bout d'une heure et demie, revient, dit qu'il a d'abord été chez monseigneur, qu'il a frappé de toutes ses forces à la porte, que personne n'a répondu; qu'il a été par toute la ville sans rien apprendre de monseigneur. Le duc prend le parti d'aller à l'appartement dudit évêque; il monte cent vingt-huit marches, il donne de si furieux coups à la porte, qu'un ou deux domestiques s'éveillent, et viennent ouvrir en chemise : « Où est l'évêque?... — Il est dans son lit depuis dix heures du soir... — Ouvrez-moi sa porte »... L'évêque s'éveille... « Qui est-ce qui est là?... C'est moi, c'est une lettre du roi.... — Une lettre du roi! mon Dieu! quelle heure est-il? — Deux heures. » Il prend la lettre : « Je ne puis lire sans lunettes.... — Où sont-elles?.. — Dans mes culottes. » Le ministre va les chercher, et pendant ce temps-là ils se disaient : « Qu'est-ce que peut contenir cette lettre? L'archevêque de Paris est-il mort subitement? Quelque évêque s'est-il pendu? » Ils n'étaient ni l'un ni l'autre sans inquiétudes. L'évêque prend la lettre; le ministre offre de la lire; l'évêque croit plus prudent de la lire d'abord; il n'en peut venir à bout, et la rend au ministre, qui lut ces mots : « Monseigneur l'évêque d'Orléans, mes filles ont envie d'avoir du cotignac; elles veulent de très-petites boîtes, envoyez-en; si vous n'en avez pas, je vous prie.... » Dans cet endroit de la lettre il y avait une chaise à porteurs dessinée; au-dessous de la chaise, « d'envoyer sur-le-champ dans votre ville épiscopale en chercher, et que ce soit de très-petites boîtes. Sur ce, monsieur l'évêque d'Orléans, Dieu vous ait en sa sainte garde.

« Signé : Louis. »

Et puis plus bas, en post-scriptum : « La chaise à porteurs ne signifie rien; elle était dessinée par mes filles sur cette feuille que j'ai trouvée sous ma main. » Vous jugez de l'étonnement des deux ministres. On fit partir sur-le-champ un courrier; le cotignac arriva le lendemain : on ne s'en souciait plus.

(Mme du Deffand, *Lettres.*)

Fausseté complète.

Marigny, parlant de M. de Bautru, qui

avait la réputation de dire peu souvent la vérité, disait qu'il était né d'une fausse couche, qu'il avait été baptisé avec du faux sel, qu'il ne logeait jamais que dans des faubourgs, qu'il passait toujours par de fausses portes, qu'il cherchait toujours les faux-fuyants, et qu'il ne chantait jamais qu'en faux-bourdon.

(*Menagiana.*)

Faute de se connaître.

Fréron, cet Aristarque si redouté, auquel ses ennemis donnaient les qualifications les plus odieuses, avait la simplicité d'un enfant, était l'homme le plus doux dans la société. On était surpris, en le voyant, de le trouver si opposé à l'idée qu'on s'en était formée. Un jour un de ses amis se proposa de faire revenir, sur le compte de celui-ci, une femme de considération (feu madame la présidente d'Aligre), qui, à force d'en entendre mal parler, se le représentait comme une espèce de monstre. Il le mena chez elle sous un nom emprunté ; elle le jugea charmant. On fit tomber exprès la conversation sur le journaliste, et il fut le premier à rire à ses dépens de la meilleure grâce du monde. Quand la farce eut été bien jouée, et que la maîtresse de la maison se fut engouée de l'inconnu au point de l'engager à revenir souvent la voir, un tiers, auquel on avait donné le mot, entra comme pour rendre une visite, et après les premiers compliments, s'écria : Comment, M. Fréron chez vous, Madame? Je vous félicite d'être revenue de votre antipathie : vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, et vous y gagnerez au contraire un commensal fort aimable. » Madame la présidente fut si étourdie un moment de la supercherie, qu'elle eut presque envie de se fâcher ; puis, usant de l'esprit qu'elle avait, et revenant à la raison : « Ma foi, dit-elle à l'étranger, fussiez-vous le diable ou Fréron, je ne puis m'empêcher de vous rendre justice, et de vous aimer beaucoup. Je vous remercie même de la leçon ; vous m'apprenez à ne point juger sur parole. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Il y a quelques jours, un des plus francs moqueurs entre les journalistes, spirituel et barbare s'il en fut, rencontra chez un jeune député de ses amis M. Vat.... (Vatout), qu'il avait longtemps poursuivi de ses épigrammes, mais qu'il ne connaissait point. La conversation était fort animée; les questions étaient fort importantes, et chacun, par la sympathie des idées, se trouvait entraîné à dire sa pensée avec une franchise dont il était surpris. C'était une de ces conversations où les hommes se jugent tant par ce qu'ils osent dire que par ce qu'ils ne disent pas. Après une grande heure, M. Vat... se retira. A peine avait-il fermé la porte : « Voilà, ma foi, un homme qui me plaît ! s'écria le journaliste; toutes ses idées sont les miennes. C'est un homme d'esprit. Comment l'appelez-vous! — C'est M. Vat... — Quoi! c'est là Vat..., sur qui j'ai dit tant de folies! » — Et le journaliste se mit à rire, et puis il ajouta finement : « Eh bien, ce n'est pas du tout comme cela que je me le serais figuré, d'après le portrait... que j'ai fait de lui. »

(Mme de Girardin, *Lettres parisiennes.*)

Faute énorme.

Un des plus grands voleurs du pays fut un jour pris par les archers du prévôt, qui l'emmenèrent devant lui, lui disant : « Monsieur, voici ce grand voleur que nous vous amenons, qui a fait tels et tels vols en tels lieux et à tels. » Ce voleur répond : « J'ai bien fait pis, Monsieur. — Il est vrai, répond un des archers; c'est lui qui vola et assassina un tel. » Il répond encore : « J'ai bien fait pis, Monsieur. » Les autres contant encore d'autres vols et d'autres assassinats, celui-ci répondait toujours : « J'ai bien fait pis. » Le prévôt lui demandant ce qu'il avait fait de pis, il dit : « Je me suis laissé prendre » (1).

(D'Ouville, *Contes.*)

---

(1) Ce même larron était fort impertinent et quelque peu clerc. La suite du conte le prouve : « Comme il eut son arrêt de condamnation à être pendu et étranglé, il dit : « Ah! Monsieur, s'il fallait pendre tous les voleurs, il y a longtemps que vous le dussiez être. — Comment! repliqua le prévôt. — Parce, dit le voleur, que tous les prévôts le sont, et que toutes les lettres de leur nom ne chantent autre chose : P veut dire *prends*, R veut dire *rafle*, E *emporte*, V *vole*, O *ôte*, T *tire*, ou *tout*. De sorte qu'en disant Prévôt, on dit : « Prends, râfle, emporte, vole, ôte, tire tout. »

Faute réparée.

Le maréchal Lannes avait pour femme une jeune et jolie personne qui avait été vivandière, et à laquelle il s'efforça de faire oublier les mœurs du bivouac. La maréchale s'habillait avec beaucoup de goût, il y avait beaucoup de grâce et de gentillesse dans sa tournure; mais dès qu'elle ouvrait la bouche, les admirateurs étaient désenchantés. Un jour qu'elle jouait avec Joséphine et l'impératrice mère, et qu'elle perdait, elle poussa tout à coup l'or qu'elle avait devant elle, en s'écriant : « Je m'en f...! tout y va! »

A l'air stupéfait des personnes qui l'environnaient et au murmure qui s'éleva, elle comprit qu'elle avait dit une sottise, et, voulant réparer le mal, elle reprit :

« Je m'trompe; non, je ne m'en f... pas; mais ça va tout d'même » (1).

(*Mosaïque.*)

Pendant l'émigration, il arriva un jour au duc de Berry de reprendre trop vivement un officier de distinction. Bientôt sentant sa faute, le prince prit à part ce gentilhomme et lui dit : « Monsieur, mon intention n'a pas été d'insulter un homme d'honneur; ici, je ne suis pas un prince, je ne suis comme vous qu'un gentilhomme français : si vous exigez réparation, je suis prêt à vous donner toutes celles que vous pourrez désirer. »

(*Berryana.*)

Six semaines avant sa mort le duc de Berry, faisant ouvrir une des barrières de la forêt de Saint-Germain, dit au garde : « Tu dois m'en vouloir. — Moi, monseigneur! — Oui! tu dois m'en vouloir : je me rappelle qu'à une de mes dernières chasses, n'ayant pas été heureux, je t'ai parlé avec vivacité. Donne-moi la main. » Le garde, plein de respect, s'excusa. « Tu m'en veux donc, ou donne-moi la main. » Le garde, confondu, avança la main; le prince la saisit et y glissa plusieurs pièces d'or : « Va, lui dit-il, en le quittant, je te connais bien, tu as cinq enfants. »

(*Id.*)

---

(1) L'auteur de l'histoire ne s'est-il pas trompé, et n'aurait-il pas confondu la maréchale Lannes avec la maréchale Lefebvre? V. *Parvenus.*

Fautes typographiques.

Jacob Vernet publia à La Haye, en 1752, *Lettres sur la coutume moderne d'employer le* vous *au lieu du* tu. Cet opuscule a été cité par Senebier dans l'*Histoire littéraire de Genève*, et par Ersch dans la *France littéraire;* sous le titre de : *Lettres sur la coutume d'employer les* vins *au lieu du* thé (1).

(L. Lalanne, *Curiosités bibliographiq.*)

Une des fautes typographiques les plus célèbres est celle qui, d'un vers assez plat de Malherbe, dans son *Ode à Duperrier :*

Et *Rosette* a vécu ce que vivent les roses,

fit un vers charmant qui orne toutes les mémoires :

Et, *rose, elle* a vécu ce que vivent les roses.

Le compositeur, ignorant le nom de la fille de Duperrier, n'a pas peu contribué à la gloire de Malherbe. Peu de personnes lisent ses œuvres; tout le monde connaît ce vers.

Mais que de bévues pour une faute heureuse! A commencer par Robert Estienne, qui, dans la préface latine de son *Nouveau Testament* grec (1549), dit que pas une seule lettre n'y est mal placée, et, à cet endroit même, écrit *pulres* pour *plures.* L'erreur est piquante et faite pour désespérer un imprimeur consciencieux.

Même chose arriva à Charles Crapelet, dans le *Télémaque* de 1796. Sur une épreuve corrigée trois fois par lui, lue et relue cent fois, le mot *Pénélope* était écrit *Pélénope,* et ne disparut qu'au moyen d'un carton.

Ce sont là des inadvertances dont la portée n'intéresse que le plus ou moins de perfection typographique. Il en est d'autres dont la conséquence eût pu produire d'affreux résultats. En pleine Terreur, l'abbé Sieyès, corrigeant la copie d'un panégyrique dans lequel il défendait sa vie politique, vit ces mots, si terribles alors : J'ai *abjuré* la République, au lieu de : J'ai *adjuré.* « Malheureux! dit-il à l'imprimeur, voulez-vous donc m'envoyer à la guillotine? »

(1) Il est probable que cette bévue eut une *coquille* pour origine.

Un article du *Moniteur* eut, dit-on, sous l'Empire, un résultat tout opposé à celui qu'en attendait l'Empereur. L'article, destiné à faire ressortir les avantages de l'alliance de la Russie avec la France, contenait cette phrase : « Ces deux souverains, dont l'union ne peut être qu'invincible. » A l'impression, les trois dernières lettres du mot *union*, mal fixées, glissèrent, et il resta cette phrase si mal sonnante aux oreilles du czar : « Ces deux souverains, dont *l'un* ne peut être qu'invincible. »

(*Revue française.*)

Les éditions des *Mémoires* de Saint-Simon antérieures à celles de M. Chéruel, sont remplies de fautes ; en voici quelques exemples : « Chamillart se fit adorer de ses *ennemis*. » C'est de ses *commis* qu'il fallait dire. La différence est forte. — On chercherait en vain un sens à cette phrase : « Il n'y eut personne qui ne le louât extrêmement mais sans louanges ; M. Marran fit mieux que pas un. » Mettez un point après *extrêmement*, et ce galimatias prend le sens le plus simple. — Quel non-sens littéraire et quel contre-sens historique dans ces mots : « Le roi, tout *content* qu'il était toujours, riait aussi. » Une seule lettre à changer : tout *contenu*...

— Léopardi s'était occupé à recueillir les fragments des Pères de l'Église dont les œuvres sont perdues. Une notice latine envoyée sur ces papiers, après sa mort, à un recueil allemand, *le Musée du Rhin*, parlait de *Fragmenta SS. Patrum ;* l'imprimeur de Bonn mit *Fragmenta* 55 *Patrum*. Ce chiffre fut répété, et un *Manuel de littérature* grecque affirma que Léopardi avait réuni les fragments des œuvres perdues de *cinquante-cinq* Pères de l'Église.

— Voltaire mentionne dans une de ses lettres la mésaventure d'un avocat qui s'était écrié : « Le roi n'a pas été *insensible* à la justice de cette cause. » On imprima : *sensible*. Cette omission de deux lettres valut à l'homme de loi quelques mois de séjour à la Bastille.

— M. F. Didot s'aperçut un jour, au moment où l'on allait tirer une feuille d'une belle édition de Racine, qu'une erreur qui tournait au grotesque s'était introduite dans un vers fort connu d'*Iphigénie*. Un compositeur ignorant ou distrait avait imprimé :

Vous allez à l'*hôtel*, et moi j'y cours, Madame.

On eut tout juste le temps de réparer cette bévue.

(G. Brunet, *Dictionn. de bibliologie.*)

On s'est amusé à recueillir un grand nombre de coquilles grotesques, journellement commises surtout dans l'impression des gazettes : Une société nombreuse réunie dans un *chapeau* (lisez *château*). — L'empereur du Mexique s'est *pendu* (pour *rendu*) à Cuernacava. — Des *chats* (*chants*) harmonieux. (Suivant Alph. Karr, le libraire Renduel a fait annoncer dans *la Presse :* les *Chats* du crépuscule, par V. Hugo.) — Un pouvoir *inique* (unique). — On vient *d'empoisonner* (*d'empoissonner*) l'étang de... — Les *organistes* anglais (*orangistes*).

Quelquefois, ce n'est pas à une distraction, mais, au contraire, à une correction inintelligente, qu'on doit une de ces lourdes fautes qui seraient rangées plus justement parmi les bévues. Nous nous bornerons à en citer un exemple qui nous est personnel : Nous avions écrit, dans un article sur la condition sociale des écrivains du temps passé : « Ménage était domestique du cardinal de Retz, comme *Chapelain* du duc de Longueville, comme Sarrazin de la princesse de Conti. » Le compositeur imprima : comme *chapelcin*, avec un petit *c*, et le correcteur, venant après lui, crut éclaircir la phrase, préciser le sens et améliorer le style, en substituant de sa propre autorité au mot *comme*, les mots : *en qualité de*. D'où il résulta ce chef-d'œuvre. « Ménage était domestique du cardinal de Retz, *en qualité de* chapelain du duc de Longueville. »

1799. — Despaze, poëte de Bordeaux, connu par des satires pleines de vigueur et d'âcreté, avait eu l'intention de critiquer le peintre Dabos : son imprimeur se trompa, et mit un *u* au lieu d'un *a ;* de sorte qu'un autre artiste, nommé Dubos, vint lui demander raison. Il lui répondit que rien n'était plus juste, et reçut une balle dans la cuisse, qui le retint six mois dans son lit. Ce ne fut qu'après le combat qu'il expliqua à son adversaire cette faute d'impression. Il aurait pu d'un mot éviter un duel ; il ne voulut pas le dire, de peur d'être soupçonné de lâcheté.

(Alissau de Chazet, *Mémoires.*)

Un jour, le censeur de la *Gazette de France*, sous l'empire, en parcourant les épreuves du numéro du lendemain, qui devait contenir la nomenclature de la noblesse impériale, vit que tous les noms des nouveaux ducs, comtes et barons, avaient été correctement imprimés, à l'exception d'un seul : au lieu de *duc de Vicence*, on avait mis *duc de Vincennes*. Un compositeur d'imprimerie n'est pas obligé de connaître Vicence, et comme tout le monde savait la participation de M. de Caulaincourt au drame sanglant de Vincennes, le compositeur avait pensé que l'empereur, voulant récompenser la conduite de M. de Caulaincourt, l'avait nommé duc de Vincennes.

Le censeur impérial faillit se trouver mal à l'idée de la colère de l'Empereur si un pareil travestissement de nom lui avait été dénoncé. L'erreur était trop forte pour qu'on pût la croire involontaire.

(Comte Réal, *Indiscrétions*.)

On lit dans un Traité d'histoire naturelle :

« *L'auteur* (l'autour) est un oiseau de la famille des buses. »

On attribue à tort au *Constitutionnel* une coquille qui appartient incontestablement à l'*Indépendance belge*. La trop libre traduction de : *Numero Deus impare gaudet* par : *Numéro deux, impasse Gaudet*, a été commise dans une des correspondances insérées en 1848 dans le journal belge.

(*Événement*.)

Un spéculateur, M. C..., dictait à un copiste une dépêche télégraphique pour la province. Voici comment le copiste l'orthographia :

« J'apprends à l'instant que désormais le Crédit mobilier aura 300 *sœurs*. »

Cela voulait dire *trois censeurs*.

Cette naïveté rappelle une anecdote de même genre, qui s'est passée en Algérie.

Il s'agissait de construire des fontaines dans une rue de je ne sais quelle ville. La chose étant du ressort des travaux publics, l'autorisation ministérielle était indispensable ; on la demanda.

Un expéditionnaire *expédia* la lettre, et formula en ces termes l'autorisation, que le ministre signa sans la regarder :

« Construisez *qq*. bornes-fontaines dans telles rues. »

Le maire de la ville prit au pied de la lettre l'avis ministériel et fit construire 99 fontaines : ce luxe extravagant n'a été réduit que récemment à des proportions plus rationnelles.

A propos de la guerre du Mexique, un grand journal de Londres annonçait que « le général Pillow et trente-sept de ses hommes avaient perdu la vie dans une *bouteille*. » — *Bottle* (bouteille) pour *battle* (bataille).

Un homme portant un surtout brun comparaissait devant le tribunal de Marylebone ; il était accusé d'avoir dérobé un *bœuf* de la table à ouvrage d'une dame. L'objet volé a été retrouvé dans la poche du prisonnier. — *Ox* (bœuf) pour *box* (cassette).

Un *rat* descendant la rivière entra en collision avec un bateau à vapeur et l'endommagea si sévèrement qu'on eut toutes les peines du monde à sauver les passagers. — *Rat* (rat) pour *raft* (radeau).

Le *Star* fait dire à M. Gladstone : « La résolution prise par le ministère démissionnaire est un pas *maladroit*. » — *Awkward* (maladroit) pour *onward* (en avant).

Dans le *Times*, à l'époque de l'entrée de la princesse de Galles à Londres, on lisait cette annonce : « Deux *veuves* à louer. » — *Widows* (veuves) pour *windows* (fenêtres). L'annonce ajoutait une particularité que je regrette de ne pouvoir reproduire.

« Le général Backinoffkowsky fut trouvé mort avec un grand *mot* dans la bouche. » *Word* (mot) pour *sword* (sabre).

Un autre journal de Londres, faisant la description d'un combat entre les Polonais et les Russes, dit que « le combat fut terrible de part et d'autre et que l'ennemi fut repoussé *avec un grand éclat de rire*. » *Laughter* (éclat de rire) pour *slaughter* (carnage).

Enfin, tout dernièrement, on lisait : « Un gentleman a comparu devant le tribunal de Mansion-House pour avoir *mangé* un cocher de fiacre qui lui demandait plus que le prix ordinaire. » — *Eaten* (mangé) pour *beaten* (battu).

(*International*.)

On lit dans le *Journal des Débats* du 18 octobre 1866 : « Le préfet du Finistère vient de prendre, sur l'avis du conseil général, un arrêté pour retrancher le *latin* de la classe des animaux malfaisants et nuisibles »

Espérons qu'encouragé par cet exemple, M. le ministre de l'instruction publique va retrancher le *lapin* du programme des études universitaires.

(*Evénement.*)

« La France vient de perdre un homme de *rien*, » — pour : un homme de *bien*. (*Journal des Débats*, — le lendemain de la mort de Laffitte.)

« Le conseil des *monstres* s'est rassemblé, » — pour : le conseil des *ministres*. (*Moniteur*.)

« Le *vieux* continue, » — pour : le *mieux* continue. (*Même journal*, — pendant la dernière maladie du prince Jérôme.)

« Les Français eurent beaucoup à souffrir des fièvres des marais Pontins. » — NORVINS, *Histoire de Napoléon*.

Cette phrase avait d'abord été déchiffrée comme il suit, par un compositeur :

« Les Français eurent beaucoup à souffrir des fèves de marais de Pantin. »

Sans être aussi nombreuses que les coquilles de noix ou les coquilles de mer, les coquilles d'imprimerie abondent et plusieurs sont fort curieuses. Que dites-vous de celle-ci que j'ai trouvée dans un magnifique volume illustré, coté 30 fr.? « Le Vésuve lançait des *raves* » pour « *laves*. »

M. Guizot avait dit dans un discours : « Accordez-moi un peu d'attention, je suis au bout de mes *forces*. » Le lendemain, un journal (était-ce erreur ou malice?) lui faisait dire : « Je suis au bout de mes *farces*. »

Mgr Dupanloup, dans l'oraison funèbre du général Lamoricière, avait parlé de *l'étai* des consciences. La *Gazette du Midi* imprima : *l'étui* des consciences.

Le *Charivari* a relevé dans le *Journal de Constantinople* une plaisante coquille : « On le voit, disait ce journal, *l'asthme* de M. de Lesseps va bien. » *Asthme* pour *isthme*.

Tout récemment un journal engageait les actionnaires de je ne sais plus quelle entreprise à se rendre au *piége* de la société. L'étourdi voulait dire au *siége*.

La reine des coquilles doit être celle dont parle *l'Illustration* : M. X. avait écrit deux volumes sur le traitement des aliénés. Le second volume se terminait par une citation du docteur Pinel. M. X., ayant remarqué à l'épreuve que cette citation manquait de guillemets, écrivit au bas de la dernière page : *Il faut guillemetter tous les alinéas*. Quelle ne fut pas sa stupéfaction en lisant, quelques jours après, en belles italiques, cette phrase qui terminait son ouvrage : *Il faut guillotiner tous les aliénés*. Il bondit, pâlit, et fut presque fou pendant vingt-quatre heures.

(J. Grange.)

— Voici, au courant de la plume, des coquilles relevées dans les faits divers, annonces, feuilletons, premiers-Paris des journaux, pendant une seule semaine.

— Par *dérision* (décision) en date du... M. X... a été nommé, etc.

— M. Z. est *risible* (visible) tous les jours, de deux à quatre heures.

— M.*** continue à orner son nom de la particule, malgré la *loi sur les pitres* (titres).

— M. Y. assistait à la fête et portait ses décorations en *sauteur* (sautoir).

— On annonce la mort de M. X..., qui a *braillé* (brillé) pendant vingt-cinq ans dans le barreau.

— Ce régiment compte un assez grand nombre d'*enragés* (engagés) volontaires.

— La santé de Mme X..., qui avait donné des inquiétudes à ses amis, s'est beaucoup améliorée. Elle commence à se *laver* (lever).

— Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il *mangeait* (rangeait) sa bibliothèque. C'était un homme de *rien* (l ie), connu par sa *rapacité* (capacité).

— A la vue de l'assassin, la jeune fille *s'épanouit* (s'évanouit).

— Un arrêté de maire :

A partir du 17 de ce mois, les habitants seront tenus d'écheniller les *pompiers* (pommiers).

Les comptes rendus des journaux belges émaillent volontiers de coquilles les discours des Chambres.

Un orateur commence :

« Messieurs les *dépités* (députés). »

Un autre s'écrie :

« Ah! ça, *voyous!* (voyons). »

Il s'agit d'une réception. Le plus grave des journaux dira d'un immortel :

« M. X... a gardé pendant toute la cérémonie un visage *impossible* (impassible). »

Un autre : « Les fonds ont été *volés* (votés) par la Chambre. »

Je trouve dans une édition, d'ailleurs très-correcte, des *Œuvres de Gilbert,* un nouvel exemple de ces fautes typographiques qui désespèrent les éditeurs et gâtent le meilleur ouvrage.

Au beau milieu de ses adieux pathétiques à la vie et à la nature, le poëte, — je veux dire l'imprimeur, — s'écrie :

Au *baquet* de la vie infortune convive,
. . . . . .

(*Figaro,* 1857.)

Dans une belle édition du livre d'Heures de M. Affre, depuis archevêque de Paris, que publiait l'éditeur Hetzel, et dans la partie du texte relative à l'ordinaire de la messe, les compositeurs avaient imprimé au lieu de ces mots : « Ici le prêtre ôte sa calotte, » ceux-ci : « Ici le prêtre ôte sa *culotte.* » L'édition fut tirée avec cette faute. L'éditeur, heureusement ou malheureusement, au moment où on allait la brocher, la découvrit. Il fallut refaire un carton et détruire la page saugrenue.

(*Souvenirs d'un libraire.*)

Dans un article de Jules Janin, qui allait passer à l'*Indépendance belge,* l'auteur, parlant de Baden, avait dit de M. Bénazet, le fermier des jeux, qu'il était de fait le roi des eaux de Baden. — Un correcteur belge, trop instruit, corrigea et fit dire à Janin que M. Bénazet était le grand-duc des eaux de Baden. La moitié de l'édition fut tirée avec cette balourdise.

(*Correspondance parisienne.*)

Le journal de Caen, *le Haro,* rendant compte du banquet offert en 1842 à M. Guizot par les électeurs de Lisieux, disait :

« Une foule immense emplissait l'amphithéâtre. L'illustre homme d'État prend place au milieu des *gredins,* et est aussitôt accueilli par les plus *vils* applaudissements. »

On écrivait de Carpentras à un journal :

« Notre ville est dans la désolation : les pauvres ont *pendu* leur meilleur ami, M. Anastase de W. »

(*L'Intermédiaire des chercheurs.*)

Une bien jolie coquille est celle que les habitants de Bourg-en-Bresse découvrirent un matin dans leur Moniteur local.

C'était en 1846 ou 1847, le préfet de l'Ain entrait en convalescence après une longue maladie et la feuille départementale s'empressa d'annoncer en ces termes la bonne nouvelle :

« Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que M. le préfet va beaucoup mieux. L'appétit est revenu, et avec beaucoup de *foins* notre digne administrateur aura bien vite repris ses forces. »

Faux Christ.

Un homme du Berri, étant entré dans une forêt pour y couper du bois dont il avait besoin pour quelque ouvrage, y fut entouré d'un essaim de mouches et en demeura fou pendant deux ans, ce qui donna à comprendre que ces mouches avaient été envoyées par la méchanceté du diable. Ensuite, ayant traversé les villes voisines, il alla dans la province d'Arles, où, s'étant vêtu de peaux, il priait comme s'il eût été un religieux. Pour mieux se jouer de lui, l'ennemi du genre humain lui donna la faculté divinatrice. Après cela, grandissant en scélératesse, il sortit de sa retraite, et quitta la province dont j'ai parlé, entra sur le territoire du pays de Gévaudan, en se donnant pour un grand homme, et ne craignant pas de se dire le Christ, après avoir pris avec lui, comme sa sœur, une femme qu'il faisait appeler Maria. La multitude populaire affluait à lui, pour lui présenter des malades qu'il guérissait en les touchant. Ceux qui venaient le trouver lui apportaient de l'or,

de l'argent et des vêtements; de son côté, pour les mieux réduire, il distribuait tout cela aux pauvres en se prosternant sur le sol et en se répandant en prières avec la femme dont nous avons parlé; puis, se relevant, il ordonnait de nouveau aux assistants de l'adorer. Il prédisait l'avenir, et annonçait aux uns des maladies, aux autres des malheurs, à un petit nombre le salut à venir. Il séduisit ainsi une immense multitude de peuple, et non-seulement des hommes grossiers, mais encore des prêtres de l'Église. Il était suivi de trois mille gens du peuple. Cependant il se mit à dépouiller et à piller ceux qu'il trouva sur son chemin; mais il distribuait leurs dépouilles à ceux qui n'avaient rien. Il faisait des menaces de mort aux évêques et aux citoyens qui dédaignaient de l'adorer. Il entra sur le territoire de la cité du Vélai, se rendit au lieu qu'on appelle Anicium (le Puy), et fit halte avec toute son armée dans les basiliques voisines, disposant ses troupes comme s'il eût porté la guerre à Aurelius, alors évêque de cette ville; puis il envoya devant lui, pour annoncer sa venue, des messagers qui étaient des hommes tout nus, sautant et faisant des tours. L'évêque, profondément étonné, lui dépêcha des personnes capables, pour s'enquérir de ce que voulaient dire les choses qu'il faisait. L'un de ces derniers, qui était le chef, s'étant incliné comme pour lui embrasser les genoux et lui faire faire place sur la voie publique, donna l'ordre qu'on le saisît et qu'on le dépouillât, et immédiatement, tirant son épée, il le tailla en pièces; et ainsi tomba ce Christ, qui mérite plutôt le nom d'Ante-Christ, et il mourut; et tous ceux qui étaient avec lui se dispersèrent. Quant à sa Maria, livrée aux supplices, elle dévoila toutes les impostures et tous les prestiges dont il s'était servi.

(Grég. de Tours, *Histoire ecclésiastique des Francs.*)

Faux Niais.

Du vivant du grand Henri, un jeune seigneur des plus illustres maisons de France, étant arrivé de bonne heure au Louvre, pour se trouver au lever de Sa Majesté, vit dans la grande salle des gardes un vieux soldat qui s'amusait à regarder les tapisseries. Il s'imagina que c'était quelque vieux Gaulois à la bonne foi; il l'accoste, et lui demande quelle histoire il voyait là. L'autre, contrefaisant le simple, lui dit les plus excellentes impertinences qui se pouvaient imaginer, dont ce jeune seigneur pâmait de rire.

Pensant avoir trouvé une occasion signalée de donner du passe-temps au roi, il court à son lever, et lui raconte l'aventure qui lui était arrivée de la rencontre du plus excellent badin qui fût jamais, lui récita quelques-unes de ses visions, qui agréèrent fort au roi. Il fut question de faire entrer ce beau niais, pour ouïr les merveilles de ses sottises. On l'amène; le roi, qui le connaissait dès son enfance, pensa le nommer d'abord, si l'autre ne lui eût fait signe de dissimuler.

Alors ce jeune seigneur se met à lui faire les mêmes propositions qu'il eût faites à un insensé; l'autre contrefaisant si naïvement l'ignorant, l'idiot et le simple qu'on ne vit jamais un si plaisant fou. Après un long passe-temps, le rideau de la comédie se tira et il se trouva que ce vieux croqueux était un Béarnais, l'un des plus vaillants dragons que le roi eût autour de soi, lorsqu'il était encore roi de Navarre, et l'un des plus fins espions qui fût en Europe, qui, pour le service de Sa Majesté, avait visité les plus importantes places de la chrétienté, et en avait rapporté fidèlement les plans et les défauts. Aussi était-il pensionnaire du roi à un haut appointement. Ce fut au jeune seigneur à boire le calice tout entier que lui-même s'était mêlé (1).

(*Le Bouffon de la cour.*)

Le duc de Lauzun était extraordinaire en tout par nature, et se plaisait encore à l'affecter, jusque dans le plus intérieur de son domestique et de ses valets. Il contrefaisait le sourd et l'aveugle pour mieux voir et entendre sans qu'on s'en défiât, et se divertissait à se moquer des sots, même des plus élevés, en leur tenant des langages qui n'avaient aucun sens. Ses manières étaient toutes mesurées, réservées, doucereuses, même respectueuses; et de ce ton bas et emmiellé il sortait des traits perçants et accablants par leur

(1) Tallemant des Réaux, (t. III, p. 333, in 12) raconte la même historiette : il l'attribue au vieux Sigongne; le jeune persifleur est Bassompierre.

justesse, leur force ou leur ridicule, et cela en deux ou trois mots, quelquefois d'un air de naïveté ou de distraction, comme s'il n'y eût pas songé.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Faveur et défaveur.

La comtesse Golowkine racontait fort agréablement une anecdote sur le prince Potemkin, qui a remplacé le prince Orlow dans la faveur de Catherine II. Un jour, il montait l'escalier du palais impérial et rencontra Orlow qui le descendait, et pour lui dire quelque chose et ne pas rester dans un silence embarrassant, il lui demanda :

« Quelle nouvelle y a-t-il à la cour ? — Aucune, répondit froidement Orlow, excepté que vous montez et que je descends. »

(Baronne d'Oberkirch, *Mémoires.*)

Faveur excessive.

Un bon religieux, persuadé que les souffrances sont des faveurs du ciel, dit un jour à Scarron : « Je me réjouis avec vous, Monsieur, de ce que le bon Dieu vous visite plus souvent qu'un autre. — Eh! mon père, répondit Scarron, le bon Dieu me fait trop d'honneur. »

(*Mémoires anecdotiques.*)

Faveur royale.

Un jeune Courlandais, nommé Keyserling, qui faisait des vers français tant bien que mal et qui en conséquence était alors le favori du prince Frédéric, nous fut dépêché à Cirey, des frontières de la Poméranie. Nous lui donnâmes une fête. Je fis une belle illumination, dont les lumières dessinaient les chiffres et le nom du prince royal, avec cette devise : *L'espérance du genre humain.* Pour moi, si j'avais voulu concevoir des espérances personnelles, j'en étais très en droit, car on m'écrivait, *mon cher ami,* et on me parlait souvent, dans les dépêches, des marques solides d'amitié qu'on me destinait quand on serait sur le trône. Il y monta enfin lorsque j'étais à Bruxelles ; et il commença par envoyer en France en ambassade extraordinaire un manchot nommé Camus. Camus, en arrivant au cabaret, me dépêcha un jeune homme qu'il avait fait son page pour me dire qu'il était trop fatigué pour venir chez moi, qu'il me priait de me rendre chez lui sur l'heure et qu'il avait le plus grand et le plus magnifique présent à me faire de la part du roi son maître. « Courez vite, dit Mme du Châtelet, on vous envoie sûrement les diamants de la couronne. » Je courus; je trouvai l'ambassadeur qui, pour toute valise, avait derrière sa chaise un quartaut de vin de la cave du feu roi, que le roi régnant m'ordonnait de boire. Je m'épuisai en protestations d'étonnement et de reconnaissance sur les marques liquides des bontés de Sa Majesté, substituées aux solides dont elle m'avait flatté, et je partageai le quartaut avec Camus.

(Voltaire, *Mémoires.*)

Favori (*Chute d'un*).

Pendant le siége de Perpignan, en 1642, le maréchal Fabert allait tous les jours, au matin, rendre compte des opérations à Louis XIII. Un jour, le grand-écuyer, Cinq-Mars, osa critiquer les détails qu'il entendait : « Vous avez sans doute passé la nuit à la tranchée, puisque vous en parlez si savamment, lui dit le roi. — Sire, répond le grand écuyer, vous savez le contraire. — Allez, répliqua Louis, vous m'êtes insupportable : vous voulez qu'on croie que vous passez les nuits à régler, avec moi, les grandes affaires de mon royaume, et vous les passez dans ma garde-robe, à lire l'Arioste, avec mes valets de chambre. Allez, orgueilleux : il y a six mois que je vous vomis. » Ce discours fit sortir Cinq-Mars, et l'œil étincelant de colère, il dit à Fabert : « Monsieur, je vous remercie. — Que vous dit-il ? demande le roi, je crois qu'il vous menace ! — Sire, répond Fabert, on n'oserait me faire de menaces en votre présence, et ailleurs je n'en souffrirais pas. »

(*Vie de Fabert.*)

Feinte théâtrale.

Sophie Arnould, si touchante au théâtre, employait les moments où elle faisait pleurer et frémir toute la salle, à dire tout bas des folies aux acteurs qui se trouvaient en scène avec elle; et lorsqu'il lui arrivait de tomber évanouie entre les bras d'un amant au désespoir, elle ne manquait guère, pendant que le parterre

s'extasiait, de s'écrier : « Ah ! mon cher Pillot, que tu es laid ! »
(*Esprit de Sophie Arnould.*)

Femmes.

Voltaire, étant chez Mme du Châtelet, jouait avec un enfant qu'il tenait sur ses genoux. Il se mit à jaser avec lui et à lui donner des instructions. « Mon petit ami, lui disait-il, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les femmes pour soi; pour avoir les femmes pour soi, il faut les connaître. Vous saurez donc que toutes les femmes sont faussses et cat... — Comment ! toutes les femmes ! s'écria madame du Châtelet en colère; que dites-vous donc là? — Madame, reprit Voltaire, il ne faut pas tromper l'enfance. » (*Encyclopédiana.*)

Le Guide a représenté *la Tentation du premier homme;* et comme il est dit dans la Genèse, que le serpent qui séduisit Ève lui parla beaucoup, le Guide a donné au serpent une tête de femme.

Un prédicateur, prêchant sur l'évangile de la Samaritaine, dit : « Ne soyez pas surpris si cet évangile est si long; c'est une femme qui y parle. »
(*Bibliothèque de société.*)

Un autre prêchant devant des religieuses le jour de Pâques, dit que Jésus-Christ ressuscité apparut d'abord aux femmes afin que la nouvelle de la résurrection fût plus tôt répandue. *Id.*)

Femmes (*Domination des*).

Il y avait un curé à Sainte-Opportune qui disait au prône qu'il donnerait des pois pour le carême à ceux qui n'obéissaient point à leurs femmes. Quand il avait questionné les maris, pas un n'emportait de ses pois. Un crocheteur y alla, bien résolu d'en avoir. Le curé l'interroge sur la taverne, etc. Il ne le pouvait attraper. « Prenez donc des pois, » dit-il. Comme le crocheteur remplissait son sac : « Vous deviez, ajouta-t-il, en prendre un plus grand. — Je le voulais, dit le crocheteur, mais notre femme n'a pas voulu. — Ah ! je vous tiens, dit le curé, vous n'avez que faire de sac ; laissez mes pois. »
(Tallemant des Réaux.)

Femmes (*Règne des*).

Mme la duchesse de Bourgogne, entendant un soir le roi et Mme de Maintenon parler avec affection de la cour d'Angleterre dans les commencements qu'on espéra la paix pour la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois, et savez-vous bien pourquoi, ma tante? » et toujours courant et gambadant, « c'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. »
(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Femmes (*Respect pour les*).

Jean le Maingre, dit Boucicaut, maréchal de France, et lieutenant pour le roi Charles VI à Gênes, se promenant un jour à cheval par la ville, rencontra deux courtisanes vêtues à la mode du pays, qui lui firent la révérence, et lui pareillement à elles. Huguenin de Coligny, qui était devant lui, s'arrêta, lui dit : « Monseigneur, savez-vous qui sont ces deux dames qui vous ont salué?— Je ne sais, « dit le maréchal. » Huguenin lui répliqua : « Ce sont des filles de joie. — Je ne les connais pas, répondit-il; mais j'aime mieux avoir fait la révérence à des filles de joie que d'avoir manqué à saluer une femme de bien. »
(*Encyclopédiana.*)

C'est la même anecdote que raconte ainsi le *Bouffon de la cour:*

Un grand d'Espagne ayant salué une femme perdue, qui lui avait fait la révérence, comme on lui dit que Son Excellence faisait tort à sa dignité : « C'est assez, dit-il, que ce soit une femme (1). »

Bassompierre a toujours été fort civil et fort galant. Un de ses laquais ayant vu une dame traverser la cour du Louvre, sans que personne lui portât la robe, alla la prendre en disant : « Encore ne sera-t-il pas dit qu'un laquais de M. le maréchal de Bassompierre laisse une dame

(1) Louis XIV, à la chasse ou en voyage, ne passait jamais devant une femme sans ôter son chapeau.

comme cela. » C'était la feue comtesse de la Suze. Elle le dit au maréchal, qui sur l'heure le fit valet de chambre.

(Tallemant des Réaux.)

Femmes (*Rivalité de*).

Mlle Le Couvreur ne jouit pas longtemps des lauriers qu'elle avait cueillis sur la scène; on prétend que ses jours furent abrégés par le poison. Parmi le nombre des adorateurs que ses talents lui avaient attirés, le chevalier de Saxe était le seigneur en faveur. Elle lui sacrifia presque tous ses rivaux; je dis presque tous, parce qu'elle s'était réservé seulement deux ou trois amis de cœur, entre autres M. de..... Le jeune chevalier, qui en avait conçu de la jalousie, un soir, après avoir reçu de sa chere actrice les protestations de la plus exacte fidélité, se retira l'air satisfait; mais soupçonnant que son rival ne tarderait pas à s'introduire sitôt qu'on le croirait parti, il s'arracha un cheveu, qu'il attacha avec de la cire sur la porte et au pilier. Il revint une heure après, et trouva le cheveu rompu. Il frappe, on lui ouvre; il fait des recherches, et trouve l'amant caché. Cette aventure, qui aurait dû les brouiller, ne servit qu'à le lui attacher davantage. Je ne sais de quelle façon l'habile comédienne se tira d'affaire; mais elle trouva le moyen de se justifier. Le chevalier convint que c'était lui qui avait tort. M. de..... renonça de bonne foi à sa passion, et continua d'avoir ses entrées dans la maison en qualité d'ami. L'attachement de Mlle Le Couvreur augmenta si fort pour le chevalier, qu'il n'eut plus lieu de la soupçonner; et lorsqu'il partit pour se faire recevoir duc de Courlande, elle vendit une partie de ses diamants, et engagea le reste dont elle fit une somme considérable, qu'elle força le chevalier d'accepter. Lorsqu'il fut de retour, il satisfit à la reconnaissance, mais non pas à la fidélité. Il donna des rivales à sa généreuse actrice. Madame la duchesse de B., suivant la chronique scandaleuse, exigeait qu'on lui sacrifiât la Le Couvreur. Un jour que l'on jouait *Phèdre*, cette duchesse de B. était aux premières loges; la Le Couvreur l'aperçut, et ne put modérer sa jalousie. Dans la scène troisième du troisième acte, Phèdre dit ces vers à Œnone :

« Je ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, goûtant dans le crime une constante paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais. »

Au lieu d'adresser ces vers à sa confidente, la Le Couvreur, qui jouait le rôle de Phèdre, les prononça en se tournant du côté de la duchesse, qu'elle parut apostropher avec indignation. Le public, qui était au fait, applaudit beaucoup. La duchesse frémit de rage, et, dès ce moment, résolut la perte de sa rivale. Peu de temps après, un petit abbé fit un présent de confitures et autres douceurs qui fit passer à la pauvre Phèdre le goût des vanités de ce monde (1).

(Favart, *Mémoires*.)

Femmes (*Ame des*).

Un Espagnol a dit que les bêtes n'ont point d'âme; un Français l'a dit aussi; mais un Italien, plus outré, s'est avisé de soutenir que les femmes n'ont point d'âme, et ne sont pas de l'espèce des hommes : ce que l'auteur tâche de prouver par plusieurs passages de l'Écriture sainte, qu'il ajuste à sa fantaisie. Tant que ce livre ne parut qu'en latin, l'inquisition ne dit rien; mais dès qu'il fut traduit en italien, elle le censura, et le défendit. Les dames d'Italie prirent ce système bien diversement; les unes étaient fâchées de n'avoir point d'âme, et de se voir si fort ravalées au-dessous des hommes, qui les traiteraient dorénavant comme des guenons; les autres, assez indifférentes, ne se regardant plus que comme des machines, se promettaient de faire si bien jouer leurs ressorts, qu'elles feraient enrager les hommes.

(Vigneul-Marville.)

Femmes acariâtres.

Milton, devenu aveugle, se maria en troisièmes noces à une femme très-belle, mais d'un caractère violent et d'une humeur aigre et difficile. Lord Buckingham ayant dit un jour à son mari, en plaisantant, qu'elle était une rose : « Je n'en puis juger par les couleurs, répondit tristement Milton, mais j'en juge par les épines. »

(Panckoucke.)

---

(1) Cette rivalité de la comédienne et de la duchesse de Bouillon, et l'empoisonnement de celle-là par celle-ci, qui n'est rien moins que prouvé, forment le sujet du drame de M. Legouvé, intitulé *Adrienne Lecouvreur*, qui était un des triomphes de Mlle Rachel.

Un jour, je ne sais quelle femme attendit le chancelier de Sillery-Brulart à sa porte et lui chanta pouilles. Il appela un homme qui était avec elle, et lui demanda s'il la connaissait. « Oui, Monsieur, lui répondit cet homme, c'est ma femme. — Et combien y a-t-il que vous êtes avec elle? — Il y a dix ans, Monsieur. — Vous devez, reprit-il, vous être bien ennuyé, car il n'y a qu'une demi-heure que j'y suis, et j'en suis déjà bien las. »

(Tallemant des Réaux.)

Femmes cruelles.

Pendant le supplice de Damiens, qui a duré deux heures entières, aucune des femmes qui y étaient présentes (et il y en avait un grand nombre, et des plus jolies de Paris) ne se sont retirées des fenêtres, tandis que la plupart des hommes n'ont pu soutenir ce spectacle, sont rentrés dans les chambres et que beaucoup se sont évanouis; c'est une remarque qui a été faite généralement. Il passe aussi pour constant que la jeune madame Préandeau, la nièce de Bouret, qui avait loué des croisées, avait dit en voyant la peine que l'on avait à écarteler ce misérable : « Ah! Jésus, les pauvres chevaux, que je les plains! » Je n'ai point entendu ce propos, mais tout Paris le donne à cette petite madame Préandeau, qui est une des plus belles, mais des plus sottes créatures que Dieu fit.

(Collé, *Journal*.)

Femme forte.

Jeanne d'Albret ayant voulu suivre son mari aux guerres de Picardie, le roi son père lui dit qu'il voulait que si elle devenait grosse, elle revînt enfanter en sa maison. Cette princesse se trouvant enceinte, et dans son neuvième mois, partit de Compiègne, traversa toute la France jusqu'aux Pyrénées, et arriva, en quinze jours, à Pau dans le Béarn : « Et afin que tu ne me fasses pas une pleureuse, ou une rechignée, lui dit son père, je veux qu'en accouchant tu chantes une chanson béarnaise, et quand tu enfanteras, j'y veux être »..... Entre minuit et une heure, le 13 décembre 1553, les douleurs de l'enfantement prirent à la princesse; son père, averti, descend. L'entendant venir, Jeanne chante la chanson béarnaise qui commence par : *Notre-Dame du bout du pont, aidez-moi en cette heure...* Étant délivrée, le roi mit une chaîne d'or au cou de sa fille, lui donna une boîte d'or où était son testament, et lui dit : « Voilà qui est à vous, ma fille, mais ceci est à moi, » prenant l'enfant dans sa grande robe, sans attendre qu'il fût bonnement accommodé, et l'emporta dans sa chambre. Cet enfant était Henri IV.

(Saint-Foix, *Essais hist.*)

Femmes galantes.

Un officier passant par Lyon, où l'on jouait *Alcibiade*, indigné, au quatrième acte, de la manière cruelle dont l'actrice qui jouait *Palmélo* traitait un héros si passionné et si intéressant, se leva de sa place, et par un enthousiasme de bonté d'âme, dit tout haut à l'acteur rebuté : « Eh! que diable! donne-lui quatre louis, comme j'ai fait tantôt, et tu en viendras à bout, sur ma parole. »

(*Comediana.*)

Une dame se plaignait amèrement dans une compagnie, de ce qu'on l'accusait d'avoir eu six enfants d'un homme de condition qu'elle nomma. « Que craignez-vous, madame, lui dit quelqu'un qui la connaissait bien, les gens bien nés ne savent-ils pas qu'il ne faut jamais croire que la moitié de ce que l'on dit (1) ? »

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre; et, comme elle était dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très-bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une

(1) Cette réponse est une de celles qu'on a prêtées le plus souvent à des personnages très-divers.

femme vînt a multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. »

(Chamfort.)

L'infidélité de Mlle Hus a piqué l'amour-propre de M. Bertin, qui s'est offert par désespoir et par vengeance à Mlle Arnould ; et comme le dépit est toujours généreux, ledit M. Bertin a proposé des avantages si considérables à cette princesse lyrique, qu'elle l'a trouvé beaucoup plus aimable que son cher M. de Lauraguais, à qui elle a écrit sur-le-champ une lettre très-polie, dont voici la substance à peu près :

« Monsieur, mon cher ami,

« Vous avez fait une fort belle tragédie, qui est si belle que je n'y comprends rien, non plus qu'à votre procédé. Vous êtes parti pour Genève, afin de recevoir une couronne des lauriers du Parnasse de la main de M. de Voltaire ; mais vous m'avez laissée seule et abandonnée à moi-même : j'use de ma liberté, de cette liberté si précieuse aux philosophes, pour me passer de vous. Ne le trouvez pas mauvais ; je suis lasse de vivre avec un fou qui a disséqué son cocher et qui a voulu être mon accoucheur, dans l'intention sans doute de me disséquer aussi moi-même. Permettez donc que je me mette à l'abri de votre bistouri encyclopédique.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

A la lecture de cette lettre, M. de Lauraguais s'écria en frappant sur l'épaule de son valet de chambre : « Fabian, soutiens-moi, ce coup de foudre est grand (1). » Il ordonne des chevaux de poste ; il part dans le dessein d'immoler la perfide, mais elle avait eu la prudence de se mettre sous la protection du ministre. Une maison richement meublée est déjà préparée par M. Bertin pour sa nouvelle sultane. L'estimable épouse de M. de Lauraguais envoie chercher la demoiselle Arnould, et lui dit : « Je vous mets en possession d'une terre, et je vous assure deux mille écus de rente, mais aux conditions que je vais vous prescrire : c'est que vous ne verrez plus mon mari, c'est que vous n'aurez point d'autre amant, et que vous quitterez l'Opéra. Vous avez, ajouta-t-elle, des enfants de M. de Lauraguais ; je vous fais un état honnête, afin qu'il ne soit pas dit que ces pauvres enfants-là soient fils de p..... » Faites vos réflexions! Après y avoir pensé un moment (car cela mérite qu'une fille d'Opéra y pense), Mlle Arnould, pénétrée de tant de bontés, se jette aux genoux de sa bienfaitrice, et consent.

(Favart, *Mémoires*.)

(1) Vers de *Polyeucte*.

Femme supérieure.

Comme l'impératrice (Catherine II) passait en revue assez rapidement les systèmes des législateurs de la Grèce, de l'Asie, de Rome et de l'Arabie, je lui dis qu'elle paraissait avoir perdu tout à fait le droit de dire du mal des savants, selon son habitude :

« Ah! dit-elle, vous me louez en gros ; mais je parie que, dans les détails, vous trouvez en moi bien des sujets de critique. Je fais à tous moments des fautes de langue et d'orthographe. M. de Ségur conviendra que j'ai parfois la tête bien dure, puisqu'il n'a pu parvenir à me faire composer seulement six vers, et en vérité je crois, malgré ses éloges, que, si j'étais particulière en France, ses charmantes dames de Paris ne me trouveraient pas assez aimable pour m'inviter à souper.

— Songez, je vous prie, Madame, n'écriai-je alors, que je représente ici près de vous la France, et que je ne dois pas souffrir qu'on la calomnie ainsi. »

Comme l'impératrice était en train, continuant sur ce ton, elle nous dit : « Allons! que croyez-vous que j'aurais été dans le monde si j'y fusse née homme et particulier ? »

M. Fitz-Herbert répondit qu'elle aurait été un profond législateur ; Cobentzel, un grand ministre ou un ambassadeur ; moi, je l'assurai qu'elle serait devenue un général très-renommé.

« Ah! pour le coup, reprit-elle, vous vous trompez, car je connais ma tête : elle est ardente. J'aurais tout risqué pour chercher la gloire, et, n'étant que sous-lieutenant, dès la première campagne je me serais fait casser la tête. »

Un autre jour, nous parlions de toutes les conjectures qu'on allait faire en Europe sur son voyage. A cet égard nous étions tous du même avis, et nous pré-

tendions que partout on allait se figurer qu'elle et l'empereur voulaient conquérir la Turquie, la Perse, peut-être même l'Inde et le Japon ; enfin qu'en ce moment le cabinet voyageur de Catherine occupait et inquiétait tous les autres.

« Ce cabinet de Pétersbourg, dit-elle, qui flotte aujourd'hui sur le Dniéper, paraît donc bien grand, puisqu'il donne aux autres tant d'occupation ?

— Oui, Madame, dit alors le prince de Ligne, et je n'en connais cependant pas un plus petit, car il n'a que quelques pouces de dimension : il s'étend depuis une tempe à l'autre, et depuis la racine du nez jusqu'à celle des cheveux. »

(Ségur, *Mémoires.*)

Femmes (*les*) et la politique.

Bonaparte n'aimait pas qu'une femme se mêlât de balancer les intérêts des États. A l'époque où il n'était encore que général, il se trouva dans un cercle, où Mme de Staël venait, dans une espèce de dissertation aussi spirituelle que bien raisonnée, de juger les différents partis qui avaient successivement gouverné la France. Tout le monde joignait son avis au sien et applaudissait à son esprit : Bonaparte seul se taisait, elle s'en aperçut. « Eh bien! général, est-ce que vous n'êtes pas de mon avis? — Madame, je n'ai pas écouté, parce que je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique. — Vous avez raison, général, répondit l'aimable raisonneuse; mais dans un pays où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi. » (*Staelliana.*)

Femmes (*les*) et le secret.

J'ai ouï conter que le pape Jean XXII, passant un jour par Fontevrault, fut requis de l'abbesse et des mères discrètes de leur concéder une dispense, moyennant laquelle elles pussent se confesser les unes les autres, alléguant que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrètes, lesquelles honte insupportable leur est de décéler aux hommes confesseurs : plus librement, plus familièrement les diraient les unes aux autres, sous le sceau de la confession. « Il n'y a rien, répondit le pape, que je ne vous octroie ; mais j'y vois un inconvénient : c'est que la confession doit être tenue secrète. Vous autres femmes à peine la céleriez. — Très-bien, dirent-elles, et plus que ne font les hommes. »

Un jour, le Saint père leur donna une boîte en garde, dans laquelle il avait fait mettre une petite linotte, les priant doucement qu'elles la serrassent en quelque lieu sûr et secret, leur promettant, foi de pape, leur octroyer ce que portait leur requête, si elles la gardaient secrète : néanmoins leur faisant défense rigoureuse qu'elles n'eussent à l'ouvrir en façon quelconque, sous peine de censure ecclésiastique et d'excommunication éternelle. La défense ne fut sitôt faite, qu'elles grillaient en leurs entendements d'ardeur de voir ce qui était dedans, et leur tardait que le pape fût déjà dehors la porte, pour y vaquer. Le Saint père, après avoir donné sa bénédiction sur elles, se retira en son logis; il n'était pas encore trois pas hors de l'abbaye, que les bonnes dames accoururent en foule pour ouvrir la boîte défendue, et voir qu'était dedans. Le lendemain, le pape les visita, en intention (ce leur semblait) de leur dépêcher la dispense. Mais avant d'entrer en propos, commanda qu'on lui apportât sa boîte. Elle lui fut apportée; mais l'oisilet n'y était plus. Alors leur remontra que chose trop difficile leur serait de recéler les confessions, vu qu'elles n'avaient si peu de temps tenu en secret la boîte tant recommandée.

(Rabelais, *Pantagruel.*)

Femmes soldats.

Les Espagnols assiégeaient Cazal, défendue par un corps de Français, commandés par le brave Thoiras. Les femmes partagèrent les sentiments héroïques des guerriers renfermés dans les murs de Cazal et combattirent sur la brèche. L'histoire nous a conservé le nom d'une de ces amazones; elle s'appelait Francesca. Née pauvre, elle gagnait sa vie à vendre des herbes. Un jour qu'elle travaillait dans les fossés, une faucille à la main, les Espagnols firent pleuvoir sur elle une grêle de balles. Elle abandonne son ouvrage, jette sa faucille, court au poste le plus voisin, saisit un mousquet, ajuste un Espagnol, le tue; un second eut le même sort; plusieurs autres furent blessés. Ce succès l'anime et l'élève au-dessus de son sexe et d'elle-même. Pendant quinze jours entiers, elle cherche les postes les plus

périlleux, et combat avec autant de fermeté que les soldats les plus aguerris. Elle ose sortir et s'avancer entre le camp et la ville ; un soldat espagnol la blesse à la tête d'un coup de feu ; elle court sur son ennemi, l'atteint, se venge et revient dans Cazal. Thoiras lui fit un sort digne de sa valeur, et la pension qu'il lui accorda lui fut continuée jusqu'à sa mort.

(*Anecdotes militaires.*)

Tous les généraux avaient défendu fort sévèrement qu'aucune femme ne suivît les armées ; ils avaient menacé la première qui serait trouvée d'être chassée honteusement, et le peu de temps que duraient les rassemblements faisait qu'on n'y souffrait pas même une vivandière. Quelque temps avant l'affaire de Thouars, un soldat m'avait abordée à la Boulaye, en me disant qu'il voulait me confier un secret : c'était une fille. Elle désirait changer sa veste de laine pour une des vestes de siamoise qu'on distribuait aux soldats les plus pauvres ; craignant d'être reconnue, elle s'adressait à moi, en me suppliant de n'en rien dire à M. de Lescure. Je sus qu'elle s'appelait Jeanne Robin, de Courlay ; j'écrivis au vicaire de la paroisse ; il me répondit qu'elle était fort honnête fille, mais que jamais il n'avait pu la dissuader d'aller se battre : elle avait communié avant de partir.

La veille du combat de Thouars, elle vient trouver M. de Lescure et lui dit : « Mon général, je suis une fille ; madame de Lescure le sait : elle sait aussi qu'il n'y a rien à dire sur mon compte. C'est la bataille demain ; faites-moi donner une paire de souliers : après que vous aurez vu comme je me bats, je suis sûre que vous ne me renverrez pas. »

En effet, elle combattit sans cesse sous les yeux de M. de Lescure ; elle lui criait : « Mon général, vous ne me passerez pas ; je serai toujours plus près des Bleus que vous. » Elle fut blessée à la main, et cela ne fit que l'animer davantage ; elle la lui montra, en lui disant : « Ce n'est rien que cela ! » Enfin elle fut tuée dans la mêlée, où elle se précipitait en furieuse.

Il y avait dans les autres divisions quelques femmes qui combattaient, aussi déguisées ; j'ai vu une petite fille de treize ans qui était tambour dans l'armée d'Elbée et passait pour fort brave ; une de ses parentes était avec elle au combat de Luçon, où elles furent tuées toutes deux. A l'armée de M. de Bonchamp, une fille s'est faite cavalier pour venger la mort de son père ; elle a fait des prodiges de valeur dans toutes les guerres de la Vendée, sous le nom de l'Angevin. Elle s'appelle Renée Bordereau ; c'est, je crois, des paysannes qui se sont battues, la seule qui vive encore. Elle est couverte de blessures, a été six ans prisonnière de Bonaparte, et même un an enchaînée au mont Saint-Michel : elle n'a recouvré la liberté qu'au retour du roi et s'est battue encore en 1815.

Je vis aussi un jour arriver à Chollet une jeune fille grande et fort belle, qui portait deux pistolets à sa ceinture et un sabre : elle était accompagnée de deux autres femmes armées de piques ; elle amenait à mon père un espion. On l'interrogea, elle répondit qu'elle était de la paroisse de Tout-le-monde, et que les femmes y faisaient la garde quand les hommes étaient à l'armée. On lui donna beaucoup d'éloges ; son petit air martial la rendait encore plus jolie.

(Marquise de la Rochejaquelein, *Mémoires.*)

Voici un fait que je tiens de Masséna : « Un jour, me dit-il, étant à Bussinghen, j'aperçus un jeune artilleur de l'artillerie légère, dont le cheval venait d'être percé d'un coup de lance. Le jeune homme, qui paraissait n'être encore qu'un enfant, se défendait en déterminé, ce qu'attestaient plusieurs cadavres ennemis qui étaient autour de lui. J'envoyai un officier avec quelques hommes pour le dégager, mais il arriva trop tard. Quoique cette action ce soit passée isolément, et sur la lisière du bois, en face du pont, l'artilleur avait été le seul but de la petite troupe de Cosaques et de Bavarois que nos gens firent fuir. Son corps était criblé de balles, bardé de coups de lance et haché de coups de sabre. Certainement il avait plus de trente blessures. Et savez-vous bien ce que c'était que ce jeune homme-là, Madame? me dit Masséna en se tournant vers moi. C'était une femme.... Oui, une femme, et jolie encore ; quoique, en vérité, il fût un peu difficile d'en juger, tant elle avait le visage souillé de

sang. Elle avait suivi à l'armée son amant, qui était capitaine d'artillerie ; elle ne le quittait jamais ; et lorsqu'il fut tué, elle défendit ses dépouilles comme une lionne. Elle était de Paris, s'appelait Louise Bellet, et était fille d'un passementier de la rue du Petit-Lion. »

(Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*.)

Dans une escarmouche contre les Jacobins près de Thuin, un fantassin semblait s'acharner après moi, et, ne me perdant pas de vue, m'avait fait siffler sept à huit balles aux oreilles. Fatigué de cette persistance, je m'éloignai peu à peu de côté ; il me suivit. Quand je le vis assez loin des siens pour ne pas être secouru, je m'en rapprochai en courant des bordées, sans avoir l'air de faire attention plus à lui qu'aux autres ; puis, tournant mon cheval tout à coup, je courus sur lui, qui n'avait qu'un petit buisson pour le protéger. Il se pressa de tirer, me manqua, et n'ayant pas le temps de recharger, il présenta la baïonnette, que je relevai sans effort ; et lui donnant un coup de revers en pleine poitrine, je le jetai à terre. Comme j'allais l'achever d'un coup de pointe, il me cria : « Grâce ! je suis une femme. »

Il y a toujours des paysans qui suivent de loin les troupes, un jour d'action, pour dépouiller les morts, ramasser les armes, transporter les blessés ; je fus en chercher, leur dis son sexe, et leur recommandai de la porter à l'ambulance, et ensuite chez les religieuses, à Thuin, dès que l'appareil serait mis.

Vers deux heures, nous fûmes refoulés dans la ville, et l'artillerie joua des deux côtés. J'étais si las, que je me hâtai de chercher un coin où mon cheval et moi pussions nous reposer.

Un obus vint tomber et éclater sur la place, près de la porte derrière laquelle je dormais. Après un réveil si peu agréable, je descendis dans la ville basse, et me ressouvenant de mon amazone, je me dirigeai vers le couvent, où j'avais dit qu'on la déposât. Je demandai à la voir ; elle était avec un aumônier, dont j'attendis le départ. Je la trouvai en bonnet et en camisole, dans un lit très-propre, une sœur près d'elle.

Elle était encore jolie, et paraissait avoir de l'éducation. Née dans le bourg près de Lille, d'une famille bourgeoise, l'amour lui avait inspiré le courage de suivre son amant, qui avait été forcé de marcher. Son confesseur s'était chargé de faire parvenir une lettre à ses parents. Je pris congé d'elle. Elle me remercia de mon intérêt, en me serrant la main. J'étais très-ému. La religieuse, en me reconduisant, me dit qu'il n'y avait pas d'espoir de la sauver, parce que la lame avait pénétré trop avant.

Dans ce temps-là, il n'était pas rare de voir des femmes guerroyer dans les rangs des Français. Dumouriez avait parmi ses aides de camp deux jeunes filles ; l'une d'elles a épousé le général Guilleminot. Je crois qu'elles étaient sœurs.

Je citerai un autre exemple, qui a eu lieu parmi nous. Il y avait dans l'infanterie de la Légion de Damas (corps d'émigrés formé à l'instar de celui de Béon) un gentilhomme nommé la Houssaie. Sa femme, grande et forte, servait avec lui, sous le nom du chevalier, son frère. Aussi courageuse que son époux, elle bravait les dangers et la fatigue ; elle faisait son service avec une rare exactitude ; ses armes, son fourniment étaient toujours bien tenus ; on citait le chevalier de la Houssaie comme un modèle, dans un corps aussi distingué. Elle était assez laide pour passer pour un homme ; cependant je ne sais sur quels indices quelques-uns soupçonnaient son sexe, mais sans se permettre d'y faire la moindre allusion, car il aurait fallu mettre l'épée à la main. Le hasard me mit à même de prononcer là-dessus avec connaissance de cause.

Nous passions une certaine nuit à la belle étoile ; et les deux régiments étant à peu de distance l'un de l'autre, je fus au bivouac des Damas, pour parler à l'un d'entre eux. Je le trouvai auprès d'un feu énorme, où étaient également MM. de la Houssaie, assis en face de la place que j'avais prise. Le chevalier dormait accroupi, la tête dans ses mains, sur ses genoux. Quelque désordre dans son vêtement favorisa ma curiosité ; et à la lueur du feu, je vis très-clairement que ce n'était pas un garçon.

A la journée de Dinan, son mari fut blessé ; elle le transporta à l'ambulance, le fit panser, l'achemina vers l'hôpital et revint combattre. Au canal de Louvain, M. de la Houssaie fut tué d'une balle à la tête : sa femme l'enleva, le coucha

dans un fossé, le recouvrit de terre avec sa baïonnette, et reprit son poste. Elle fit partie de l'expédition de Quiberon, fut prise et condamnée à mort. De braves Bretonnes lui ayant fait parvenir des habillements de son sexe, elle se sauva. En 1814, je l'ai aperçue, toujours vêtue en homme, au Palais-Royal. Elle fut nommée chevalier de Saint-Louis.

(Comte de Neuilly, *Souvenirs.*)

Fermeté.

Lorsque Louvois sut la levée du siége de Coni, il alla chez le roi, pleurant et désespéré, lui porter cette nouvelle, dont il ne pouvait se consoler. Le roi lui dit : « Vous êtes abattu pour peu de chose; on voit bien que vous êtes trop accoutumé à de bons succès. Pour moi qui me souviens d'avoir vu les troupes espagnoles dans Paris, je ne m'abats pas si aisément. »

(*Mémoires-anecdotes des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Fermeté d'âme.

A la bataille de Marengo, lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu, annoncer au premier consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer? »

(Cousin d'Avallon, *Bonapartiana.*)

Fermeté d'un magistrat.

Un riche partisan enlevait des blés dans une année de disette, pour les revendre plus cher. M. de Harlai l'envoya chercher. Le fermier général vint dans un carrosse doré et chargé de laquais. Les coursiers fringants, qui faisaient retentir le pavé en entrant dans la cour, firent un fracas qui imitait le bruit du tonnerre. Il avait un habit superbe, relevé d'une broderie d'un goût exquis. M. de Harlai affecta de le laisser se morfondre dans son antichambre. Il le fit enfin entrer : « Quand je vous ai fait attendre, lui dit-il, j'ai consulté ma vanité; votre carrosse ornait ma cour, et votre personne mon antichambre. » Son visage serein devint ensuite sombre tout à coup : « Monsieur, poursuivit-il, d'un ton à glacer le coupable d'effroi, j'ai appris que, vous prévalant de la cherté des blés, vous en faisiez de grands amas. Vous prétendez vous enrichir par la misère du peuple et vous engraisser de sa substance. J'arrêterai le cours de vos projets. Si tous ces blés que vous avez amassés ne sont pas vendus dans un mois, je vous ferai pendre. » Le fermier général interdit se retira. Il osa porter ses plaintes au roi sur le discours du magistrat. « Je vous conseille, lui dit le roi, d'exécuter les ordres qu'il vous a prescrits, car s'il vous a menacé de vous faire pendre, il le fera comme il le dit. »

(Blanchard, *École des mœurs.*)

Fermeté patriotique.

Hégémon le parodiste amusait fort les Athéniens; il les fit même rire le jour qu'on leur annonça au théâtre leurs revers en Sicile. Personne ne se retira, quoiqu'il n'y eût peut-être pas un citoyen qui n'y eût perdu un parent; mais on se couvrit la tête pour pleurer, et sans sortir de place, de peur de montrer aux députés des autres villes, présents au spectacle, qu'on se croyait accablé par ce malheur.

(Athénée.)

Lorsque Varron revint à Rome après la perte de la bataille de Cannes, toutes les classes de la population allèrent à sa rencontre. Le sénat en corps le remercia de n'avoir pas désespéré de la république, et il mit en vente le champ de bataille sur lequel campait Annibal.

(Tite-Live.)

Festin funèbre.

Domitien donna au sénat et aux chevaliers un festin étrange pour les consoler de l'orage qui était arrivé à un spectacle qu'il venait de donner au peuple.

Il commença par faire noircir quelques chambres. Les lambris, les murailles, les carreaux et les siéges étaient noirs; il y fit entrer les sénateurs et les chevaliers. Étant tous assis, on apporta auprès de chacun une colonne en forme de sépulcre, où pendait une lampe, semblable à celles qu'on allumait dans les tombeaux, sur laquelle ils voyaient leurs noms gravés. En même temps il entra des enfants nus, tout noircis d'encre depuis la tête jusqu'aux pieds, ressemblant à des spectres, qui commencèrent une danse funèbre autour

d'eux ; après quoi ils se jetèrent à leurs pieds, faisant tous les gestes accoutumés dans les obsèques des morts ; et pendant le festin, Domitien ne leur parla que de sang et de massacre.

La suite du festin n'est guère moins extraordinaire. Quand il fut fini, les sénateurs et les chevaliers, voyant que Domitien les allait renvoyer, commencèrent à respirer ; mais ils retombèrent dans la peur quand on leur présenta des litières et des gens inconnus pour les conduire. On les mena pourtant chez eux sans aucun mal ; un moment après, d'autres inconnus demandant à leur parler, avec un visage égaré, les saisirent d'une nouvelle frayeur, qui cessa quand ils virent que ces gens leur venaient faire des présents de la part de Domitien. Il leur envoyait en même temps un de ces enfants, qui avaient paru des spectres dans le festin, et qui alors étaient lavés, beaux et couverts d'habits magnifiques.

(*Saint-Evremoniana.*)

Grimod de la Reynière, voulant reconnaître ses vrais amis, s'avisa de se faire passer pour mort. Il leur envoya un billet de faire part qui les invitait à son convoi, en ayant soin de choisir à cet effet l'heure du dîner. Ils arrivent, voient sous le pérystile une bière couverte d'un drap noir, et passent dans une salle décorée de draperies funèbres. Au bout d'une demi-heure d'attente, une porte s'ouvre à deux battants, et ils entendent la voix d'un valet : « Ces messieurs sont servis. » La Reynière lui-même les attendait à table. La fête fut joyeuse, et l'on rit beaucoup du déboire des absents.

Mais la Reynière tenait à se venger plus complétement de ceux-ci. Quelque temps après, il les invita à dîner. On les servit dans une salle à manger disposée en chapelle ardente. Chaque convive avait derrière lui un cercueil ouvert, et le repas tout entier s'accomplit avec un cérémonial lugubre conforme à cette funèbre mise en scène.

Fête (*Frais d'une*).

Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais, et en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'-chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête serait superbe. On accourt ; grande affluence. Point d'apprêts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit-de-vin. On s'attendait à quelque miracle. « Messieurs, dit-il, ce sont les dépenses, et non l'agrément d'une fête que vous cherchez. Regardez bien (et il entr'ouvre son habit dont il montre la doublure) : c'est un tableau du Dominicain qui vaut cinq mille guinées. Mais ce n'est pas tout : voyez ces dix billets, ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. » Il en fait un rouleau, et les met sur le réchaud allumé. « Je ne doute pas, messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu, messieurs, la fête est finie. »

(Chamfort.)

Fêtes à la grecque.

Christine, reine de Suède, avait appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très-savant sur les différentes danses grecques, et Meibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit, et cette farce couvrit de ridicule les deux savants qui en avaient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience ; mais le savant en *us* s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot, et après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.

(Chamfort.)

La fureur pour l'antiquité était portée à un tel excès chez M. et Mme Dacier, qu'ils faillirent un jour s'empoisonner l'un et l'autre par un ragoût dont ils avaient puisé la recette dans Athénée.

Un soir que j'avais invité douze ou quinze personnes à venir entendre une lecture du poëte Lebrun, mon frère me lut quelques pages des *Voyages d'Anacharsis*. Quand il arriva à l'endroit où, décrivant un dîner grec, on explique la manière de faire plusieurs sauces : « Il faudrait, me dit-il, faire goûter cela ce soir. » Je fis aussitôt monter ma cuisinière, je la mis bien au fait, et nous convînmes qu'elle ferait une certaine sauce pour la poularde et une autre pour l'anguille. Comme j'attendais de fort jolies femmes, j'imaginai de nous costumer tous à la grecque, afin de faire une surprise à M. de Vaudreuil et à M. Boutin, que je savais ne devoir arriver qu'à dix heures. Mon atelier, plein de tout ce qui me servait à draper mes modèles, devait me fournir assez de vêtements, et le comte de Parois, qui logeait dans ma maison, avait une superbe collection de vases étrangers. Je lui fis part de mon projet, en sorte qu'il m'apporta une quantité de coupes, de vases, parmi lesquels je choisis. Je nettoyai tous ces objets moi-même, et je les plaçai sur une table de bois d'acajou, dressée sans nappe.

Cela fait, je plaçai derrière les chaises un immense paravent, que j'eus soin de dissimuler en le couvrant d'une draperie attachée de distance en distance, comme on en voit dans les tableaux du Poussin. La fille de Joseph Vernet, la charmante Mme Chalgrin, arriva la première. Aussitôt je la coiffe, je l'habille. Puis vint Mme de Bonneuil, si remarquable par sa beauté; Mme Vigée, ma belle-sœur, qui, sans être aussi jolie, avait les plus beaux yeux du monde, et les voilà toutes trois métamorphosées en véritables Athéniennes. Lebrun (Pindare) entre; on lui ôte sa poudre, on défait ses boucles de côté, et je lui ajuste sur la tête une couronne de lauriers, avec laquelle je venais de peindre le jeune prince Henri Lubomorski en Amour de la gloire. Le comte de Parois avait justement un grand manteau pourpre, qui me servit à draper mon poëte. Puis vint le marquis de Cubières. Tandis que l'on va chercher chez lui une guitare qu'il fait monter en lyre dorée, je le costume...

L'heure avançait : j'avais peu de temps pour penser à moi; mais comme je portais toujours des robes blanches en forme de tunique (ce qu'on appelle à présent des blouses), il me suffit de mettre un voile et une couronne de fleurs sur ma tête. Je soignai principalement ma fille, charmante enfant, et Mlle de Bonneuil, qui était belle comme un ange. Toutes deux étaient ravissantes à voir, portant un vase antique très-léger et s'apprêtant à nous servir à boire.

A neuf heures et demie, les préparatifs étaient terminés, et, dès que nous fûmes tous placés, l'effet de cette table était si neuf, si pittoresque, que nous nous levions chacun à notre tour pour aller regarder ceux qui étaient assis. A dix heures, nous entendîmes entrer la voiture du comte de Vaudreuil et de Boutin, et quand ces deux Messieurs arrivèrent devant la porte de la salle à manger, dont j'avais fait ouvrir les deux battants, ils nous trouvèrent chantant le cœur de Gluck : *Le Dieu de Paphos et de Guide*, que M. de Cubières accompagnait avec sa lyre. De ma vie, je n'ai vu deux figures aussi stupéfaites...

Outre les deux plats dont je vous ai déjà parlé, nous avions pour souper un gâteau fait avec du miel et du raisin de Corinthe... Nous bûmes ce soir là une bouteille de vieux vin de Chypre, dont on m'avait fait présent : voilà tout l'excès. Nous n'en restâmes pas moins très-longtemps à table, où Lebrun nous récita plusieurs odes d'Anacréon qu'il avait traduites, et je ne crois pas avoir jamais passé une soirée aussi amusante.

(Mme Lebrun, *Souvenirs*.)

Une fête scolaire à la grecque a été célébrée dernièrement à Heidelberg. Quatre cents philologues allemands (ce n'est qu'en Allemagne qu'on peut rencontrer un nombre si formidable de philologues) se sont réunis pour se donner à eux-mêmes le plaisir de divertissements exclusivement helléniques. Des jeunes gens du lycée, vêtus à la grecque, se sont livrés à des exercices de tactique grecque et macédonienne, ont dansé la pyrrhique et lutté entre eux, après s'être lancé des défis dans la langue d'Homère, des gros mots de l'âge héroïque, le tout aux accords d'une marche tyrtéenne chantée en dorien. Il y eut ensuite tir à la catapulte et à la baliste, sous la direction du commandant d'artillerie Deimling. Ces engins

de guerre avaient été exécutés exprès par les ordres du ministre de la guerre. On ne dit pas si un hymne guerrier a été chanté aux accompagnements de la lyre en l'honneur de ce ministre; mais on assure que les divers exercices de la fête ont vivement amusé les lycéens et les philologues.

Fiançailles royales.

La princesse Louise, fille de François Ier, née le 4 août 1515, avait été, dès le berceau, promise au roi d'Espagne; mais elle mourut en 1518. Charlotte, née le 23 octobre 1516, ne vécut pas au delà de l'année 1524.

La Rochebeaucourt, qui remplissait alors en Espagne les fonctions d'ambassadeur, rapporte de la manière la plus grave le plaisant entretien que Charles-Quint eut avec M. de Chièvres, son gouverneur, lorsqu'il apprit la mort de sa fiancée, la princesse Louise : « Comment, monsieur de Chièvres, est-ce ma femme? J'en suis terriblement courroucé! Voilà une grande infortune. » Mais, après quelques instants de silence, il releva la tête et dit : « N'est-ce pas écrit dans nos traités qu'à défaut de Madame Louise, je dois épouser Madame Charlotte? — Oui, Sire, lui répondit M. de Chièvres. — Et de combien d'années est-elle plus jeune que Madame sa sœur? — D'un an. — C'est donc, reprit Charles à peu près consolé, c'est donc un an perdu; mais pour cela je ne laisserai pas de l'épouser, afin de toujours entretenir les meilleures relations avec le roi mon bon père. »

(B. Hauréau, *François Ier et sa cour.*)

Fiancé taciturne.

Louis XV, à seize ans, était aussi peu galant qu'il l'était beaucoup à cinquante. Il pleura quand on lui annonça son mariage avec l'infante d'Espagne, jeune et jolie; et il ne se consola que quand on l'assura qu'il ne coucherait de longtemps avec elle. Quand elle arriva en France, le roi alla au devant d'elle au Bourg-la-Reine. Il l'embrassa, sans lui dire un mot. Il revint à Paris pour la recevoir au Louvre. Il resta encore muet, ce qui fit dire à la jeune princesse que ce roi était beau, mais qu'il ne parlait pas plus que sa poupée.

(Soulavie, *Vie privée du maréchal de Richelieu.*)

Fidélité au malheur.

On demandait dernièrement à un célèbre gastronome, qui était attaché à un grand seigneur de l'ancienne cour, s'il voyait toujours Monseigneur. « Si je le vois, répondit vivement notre homme, pouvez-vous le demander? Ah! moi, je n'abandonne pas mes amis dans la disgrâce. Avant le 31 mars, je n'y dînais qu'une fois par semaine, maintenant j'y dîne tous les jours. »

(*Le Nain jaune.*)

Fierté.

Dans le temps qu'Aristippe vivait à la cour de Ptolémée, fils de Lagus, ce prince le nomma son ambassadeur près de Lysymaque. Comme Aristippe parlait fort librement, Lysimaque lui dit : « N'est-il pas vrai que tu as été chassé d'Athènes? — Oui, répondit-il, on t'a renseigné exactement : Athènes n'a pu me garder, semblable à Sémélé qui fut trop faible pour porter un dieu. »

(Diogène de Laërte.)

Le père de Voltaire se proposa de lui acquérir une charge de conseiller au parlement, ou quelqu'autre office honorable; mais la réponse constante du fils fut : « Je ne veux point d'une considération qui s'achète; je saurai m'en faire une qui ne coûte rien. »

(Panckoucke.)

Une jeune personne, sur une promesse de mariage, se laissa séduire par son penchant et par les larmes et les transports de son amant. Cet amant devint tout à coup très-riche et ne voulut plus tenir sa promesse; les parents de cette jeune personne le poursuivirent, malgré elle, en justice, et le firent condamner à l'épouser, ou à lui donner cent mille francs : « Je refuse l'un et l'autre, dit-elle, quand on vint lui annoncer cet arrêt; je ne veux ni vendre ma pudeur, ni être la femme d'un malhonnête homme. » Elle se fit religieuse.

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

Fièvre.

Sully s'étant présenté à la porte du cabinet du roi, qui lui avait donné pa-

role qu'ils passeraient ensemble la matinée à travailler, le roi lui fit dire de s'en retourner, et de revenir l'après-dînée ; qu'il avait la fièvre, et n'était pas en état de se lever. Sully se défia de ce qui pouvait être, attendit dans l'antichambre, et vit passer, quelques heures après, une jeune personne mise galamment, et habillée en vert, qui sortait de la chambre de S. M. Le roi parut ensuite lui-même et affecta d'être incommodé. « Sire, lui dit Sully, je pensais que votre fièvre était passée. Au moins l'ai-je vue descendre l'escalier habillée de vert (1). »

(Dreux du Radier, *Récréations historiques.*)

Figurant.

C'était à une répétition.

Un acteur de troisième catégorie, — autant dire un figurant, — avait à annoncer une visite. Et d'une voix caverneuse il s'écriait en gonflant ses joues :

« Madame la comtesse de Valbreuse !... »

Cette façon de débiter cette chose était si grotesque que le directeur crut devoir intervenir :

« Voyons, mon ami, pourquoi prenez-vous ce ton boursouflé. Dites simplement et naturellement : « Madame la comtesse de Valbreuse ! »

— Comment, monsieur?... Mais il faut donc que je parle comme si je ne jouais pas la comédie?... »

(P. Véron, *Monde illustré.*)

Fille achetée.

Un peu après que je fus sorti du collége, le valet de chambre de mon gouverneur, qui était mon *tercero* (complaisant), trouva chez une misérable épinglière une nièce de quatorze ans, qui était d'une beauté surprenante. Il l'acheta pour moi 150 pistoles, après me l'avoir fait voir ; il lui loua une petite maison à Issy, il mit sa sœur auprès d'elle, et j'y allai le lendemain qu'elle y fut logée. Je la trouvai dans un abattement extrême et je n'en fus point surpris, parce que je l'attribuai à la pudeur. J'y trouvai quelque chose de plus le lendemain, qui fut une raison encore plus surprenante et plus extraordinaire que sa beauté, et c'était beaucoup dire. Elle me parla sagement, saintement, et sans emportement : toutefois, elle ne pleura qu'autant qu'elle ne put pas s'en empêcher ; elle craignait sa tante à un point qui me fit pitié. J'admirai son esprit, et après j'admirai sa vertu. Je la pressai autant qu'il le fallait pour l'éprouver. J'eus honte pour moi-même. J'attendis la nuit pour la mettre dans mon carrosse, je la menai à ma tante de Maignelais, qui la mit dans une religion, où elle mourut huit ou dix ans après en réputation de sainteté.

(De Retz, *Mémoires.*)

Filous.

Un Vénitien, ayant aperçu un Français qui venait de serrer sa bourse en son sein, et, cela fait, entrait dans une gondole pour passer le trajet (comme c'est la coutume à Venise), entra après lui, mais en entrant se jeta si lourdement et fit tellement pencher la gondole du côté où était ledit Français, qu'il le fit tomber à l'eau. Alors lui aussi s'y jetant vitement, le retira, mais ce ne fut pas sans lui tirer tout d'un coup cette bourse du sein. Ce qu'il fit toutefois si dextrement, que lui ne s'en aperçut point sinon qu'alors qu'il n'y avait plus de remède. Ainsi s'en alla l'Italien emportant la bourse, outre plusieurs remerciments que lui avait faits le feu maître d'icelle.

(H. Estienne, *Apolog. pour Hérodote.*)

M. de la Roche, gentilhomme ordinaire du roi, et jouet habituel de la cour, à cause de sa grande loquacité, de sa naïveté et de la familiarité originale qu'il affectait même auprès du souverain, essuya une aventure piquante, et qui ne fit qu'apprêter davantage à rire à ses dépens. Allant de Paris à Versailles pour son service, il se trouve dans une voiture publique à deux places, à côté d'un homme bien mis, qui en chemin lui propose du tabac. « Je n'en prends jamais, répondit-il ; j'ai cependant une assez belle boîte, comme vous vous le voyez : c'est un présent du feu roi. » En disant cela, il montre une superbe tabatière, où

(1) Le conte est imaginé sur un autre bien plus ancien, mis en épigramme par Hilaire Courtois (Cortesius), poete normand, dont les poésies latines parurent à Paris en 1553, in-8°, sous le titre de *Volantilla*. La même histoire a reparu plus d'une fois depuis. Ainsi on la retrouve dans les *Tableaux de la bonne compagnie* (1787, t. I, p. 27), etc.

était le portrait de Louis XV entouré de diamants. Le compagnon de voyage prend la boîte, l'admire, et la rend au propriétaire, qui la remet dans sa poche. Arrivé au château, il descend de voiture (son compagnon l'avait quitté à l'entrée de l'avenue). Il croit sentir que sa poche est légère; il y fouille, et n'y trouve qu'un mauvais morceau de papier, sur lequel étaient écrits ces mots au crayon : « Quand on ne prend pas de tabac, on n'a pas besoin de tabatière. »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Au temps du roi d'Angleterre, Charles II, un filou eut l'effronterie de se glisser, revêtu d'un brillant costume, à une fête de la cour, et le roi l'aperçut extrayant avec beaucoup d'adresse de la poche d'un lord une très-belle tabatière. Sans se déconcerter, le hardi voleur met le doigt sur sa bouche et fait signe au monarque de ne rien dire. Charles trouve l'idée bonne, il ne fait semblant de rien, et le filou achève tranquillement sa besogne.

(G. Brunet, *Charliana.*)

Un filou comparaît devant la sixième chambre.

« Accusé, dit le président, avez-vous encore quelque chose à dire pour votre justification?

— Oui, je voudrais ajouter un mot.

— Parlez.

— Mon président, j'espère que vous aurez un peu de considération pour moi; c'est la septième fois que j'ai l'honneur d'être jugé par vous. »

Un filou entre, dans la soirée, chez un marchand qui avait plusieurs flambeaux d'argent sur son comptoir. Il demande quelques marchandises, et pendant que les garçons les cherchent, il s'amuse à causer avec la marchande et ceux qui se trouvaient là. On parlait de tours subtils de différents escrocs. « Messieurs, leur dit-il, tout ce que vous racontez là n'est rien, en comparaison du tour de ce filou qui déroba deux flambeaux d'argent sur le comptoir d'une boutique, à peu près comme celle où nous sommes, devant plusieurs témoins qui le regardaient. — Cela n'est pas possible, dit quelqu'un. — Messieurs, reprit-il aussitôt, j'étais présent. Voici comme il s'y prit; rien en effet n'est plus singulier. » Le filou, feignant alors de représenter ce qu'il raconte et de conduire l'action jusqu'au dénouement, pose son chapeau sur le comptoir, met les deux flambeaux sous son habit, éteint les lumières, observant que le voleur en avait usé ainsi, gagne la porte, enfile une rue étroite, et se dérobe pour toujours à la vue de ses trop confiants interlocuteurs. La marchande en fut pour ses flambeaux.

(*Dict. d'anecdotes.*)

Un jeune homme se présentait à Cartouche pour être reçu dans sa bande :

« Où avez-vous servi? — Deux ans chez un procureur, et six mois chez un inspecteur de police. — Tout ce temps, dit Cartouche, vous comptera comme si vous aviez servi dans ma troupe. »

(*La Police de Paris dévoilée.*)

Fils dégénéré.

Le maréchal de Villars, écrivit à sa femme : « Je me propose de livrer bataille aux ennemis, envoyez-moi mon fils; je serai bien aise qu'il vienne. » On fait partir le jeune Villars, qui ne se rend pas au jour indiqué, parce qu'il avait peur de la guerre. Le maréchal, furieux, récrit à sa femme : « Je vous avais priée de m'envoyer mon fils, vous m'avez envoyé le vôtre. »

(Favart, *Mémoires.*)

Fins de l'homme.

Un des amis de Mme du Deffand lui disait : « Le souper est une des quatre fins de l'homme; je ne me rappelle pas quelles sont les trois autres. »

Fin (*la*) justifie les moyens.

L'abbé de Cosnac, étant très-vieux et archevêque d'Aix, apprit que l'on venait de canoniser saint François de Sales : « Quoi, s'écria-t-il, M. de Genève, mon ancien ami! Je suis charmé de la fortune qu'il vient de faire; c'était un galant homme, un aimable homme, et même un honnête homme, quoi qu'il trichât au piquet, où nous avons souvent joué ensemble. » On peut bien croire

que la compagnie se mit à rire. « Mais, monseigneur, lui dit-on, est-il possible qu'un saint friponne au jeu? — Ah! répliqua l'archevêque, il disait pour ses raisons, que ce qu'il gagnait était pour les pauvres (1). »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Financiers.

Sébastien Zamet, financier très-riche mais de basse extraction, à la signature du contrat de mariage d'une de ses filles, répondit froidement au notaire qui lui demandait ses titres et qualités : « Qualifiez-moi seigneur de dix-sept-cent mille écus. »

(*Improvisateur français.*)

Mézeray n'aimait pas les traitants. A l'ouverture de son scellé, on trouva, au fond d'un coffre, un écu d'or frappé au coin de Louis XII. Cet écu était enveloppé de différents morceaux de papier, dont le dernier, écrit et signé de sa main, portait ces paroles : « Il y a plus de trente ans que je garde le présent écu d'or pour louer une fenêtre à la place de Grève, lorsqu'on y pendra un maltôtier. »

On reprochait à l'abbé Terrai qu'une de ses opérations ressemblait fort à prendre l'argent dans les poches. Il répondit : « Eh! où voulez-vous donc que j'en prenne? »

(*Almanach littéraire*, 1791.)

M. de Talleyrand ayant envoyé chercher M***, célèbre financier-munitionnaire, on vint lui dire qu'il était allé prendre les eaux de Barèges. « Je le reconnais bien là! s'écria le ministre, il faut toujours qu'il prenne quelque chose. »

M. Aguado, en mourant, laissa une fortune de 40 millions; mais on le croyait plus riche encore. M. Rothschild dit : « Tiens, ce pauvre Aguado, je le croyais plus à son aise. »

Cinq ans après Waterloo, le baron de Rothschild fit une chute de cheval qui mit sa vie en danger.

Dupuytren accourut et fit une opération effroyable, après laquelle il crut pouvoir répondre des jours du financier; mais il ajouta qu'une émotion très-violente pourrait le tuer net.

A peine Dupuytren eut-il dit ces mots qu'on lui apporta une lettre; il l'ouvrit en présence du baron et poussa un cri.

« Qu'y a-t-il? » demanda M. de Rothschild d'une voix faible.

Le chirurgien, oubliant sa propre recommandation, s'écria :

« Le duc de Berry vient d'être assassiné à l'Opéra! »

Et il se sauva.

Dupuytren n'était pas encore dans l'antichambre que le malade, la face livide, la tête enveloppée dans des linges ensanglantés, se soulève sur son lit, et avec ce qui lui reste de force, il s'accroche au cordon de la sonnette et le tire violemment.

De toutes parts on accourt :

« Vite! s'écrie le baron, mes chefs de bureau! que des courriers partent sur l'heure! Le duc de Bercy assassiné! Il faut vendre! il faut vendre! »

Et, épuisé par ce suprême effort, il retombe lourdement sur l'oreiller.

(A. Wolf, *Figaro.*)

Financiers (*Utilité des*).

Un petit intéressé dans les affaires, faisant l'éloge des financiers, disait qu'il n'y avait qu'eux qui soutenaient l'État : « Cela est vrai, dit une personne, les gens d'affaires soutiennent la France, de même qu'une corde soutient un pendu, en l'étranglant. »

(*Carpenteriana.*)

Flatteries.

Le sage Bias, interrogé quelle était la plus dangereuse et la plus méchante de toutes les bêtes, répondit : « Des sauvages, c'en est le tyran, et des privées c'en est le flatteur. » (*Chevræana.*)

Tout le monde sait le proverbe italien : *Tu m'aduli, ma tu mi piace :* « Vous me flattez, mais vous me faites plaisir. »

(1) V. *Tricherie.*

Mais tout le monde ne sait pas que c'était le proverbe favori de Jean XXIII : « Je n'ignore pas, disait-il, que tout le bien qu'on dit de moi est faux, mais je l'écoute avec plaisir. »

(Pogge.)

Un jour, M. de Malesherbes, chargé, à la tête d'une cour souveraine, de haranguer un Dauphin au berceau, et qui, loin de pouvoir entendre une parole, ne savait encore que crier et pleurer pour exprimer ses désirs et ses douleurs, lui dit seulement : « Puisse, monseigneur, Votre Altesse royale, pour le bonheur de la France et le sien, se montrer toujours aussi insensible et sourde au langage de la flatterie qu'elle l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer devant elle ! »

(De Ségur, *Mémoires*.)

Un vieux peintre (1), âgé de 80 ans, qui avait fait le portrait du cardinal parfaitement ressemblant, vint lui apporter ce portrait étant habillé en Diogène, appuyé sur son bâton et sa lanterne à la main, quoiqu'en plein midi; et lui dit : « Il y a plus de trois mille ans que je cherchais inutilement un homme qui méritât d'en porter le nom; enfin je l'ai trouvé, et je prends la liberté d'en présenter le portrait à Votre Eminence. »

(Marquis de Lassay, *Recueil de différentes choses*.)

Je restai quelque temps sur la porte de l'hôtel, et je m'occupai à examiner les passants et à former sur eux les conjectures que leurs différentes allures me suggéraient; mais un seul objet fixa bientôt toute mon attention et confondit toute espèce de raisonnement que je pouvais faire sur lui.

C'était un grand homme sec, d'un sérieux philosophique et d'une mine hâlée, qui passait et repassait gravement dans la rue, et n'allait jamais au delà de soixante pas de chaque côté de la porte. Il paraissait avoir à peu près cinquante-deux ans; il avait une petite canne sous le bras. Son habit, sa veste et sa culotte étaient de drap noir, un peu usé, mais encore propre. A sa manière d'ôter son chapeau et d'accoster un grand nombre de passants, je jugeai qu'il demandait l'aumône, et je préparai quelque monnaie pour la lui donner quand il s'adresserait à moi. Mais il passa sans me rien demander, et cependant ne fit pas six pas sans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venait devant lui. J'avais plus l'air de lui donner qu'elle. A peine eut-il fini, qu'il ôta son chapeau à une autre qui venait par le même chemin. Un monsieur d'un certain âge avançait lentement, il était suivi d'un jeune homme fort bien mis... Il les laissa passer tous deux sans leur rien demander... Je restai à l'observer une bonne demi-heure, et il fit pendant ce temps une douzaine de tours en avant et en arrière, en suivant constamment la même conduite. Il y avait dans cela deux choses bien singulières, et qui me faisaient faire inutilement beaucoup de réflexions : c'était de savoir d'abord pourquoi il ne contait son affaire qu'aux femmes; et ensuite quelle espèce d'éloquence il employait pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle était inutile pour émouvoir ceux des hommes. Deux autres circonstances me rendaient encore ce mystère plus impénétrable : l'une, qu'il disait tout bas à chaque femme ce qu'il avait à lui dire, et d'une façon qui avait plutôt l'air d'un secret confié que d'une demande; l'autre était qu'il réussissait toujours.

Un secret qui amollissait si promptement et avec autant d'efficacité le cœur du beau sexe était, à mon avis, un secret qui valait la pierre philosophale. Je le tournai et retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon esprit, le lendemain en m'éveillant, était aussi épuisé par mes rêves, que celui du roi de Babylone l'avait été par ses songes.

Il y a un passage fort long et fort obscur qui va de l'Opéra-Comique à une rue fort étroite. Il est fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent se retirer tranquillement à pied quand le spectacle est fini. En m'en retournant le long de ce passage, j'aperçus, à cinq ou six pas de la porte, deux dames qui se tenaient par le bras, et qui avaient l'air d'attendre une voiture : comme elles étaient le plus près de la porte, je pensai qu'elles avaient un

(1) Antreau.

droit de priorité. Je me tapis donc le long du mur, presque à côté d'elles, et m'y tins tranquillement. J'étais en noir, et à peine pouvait-on distinguer qu'il y eût là quelqu'un.

La dame dont j'étais le plus proche était grande, maigre, et d'environ trente-six ans; l'autre, aussi maigre, avait environ quarante ans. Elles n'avaient rien qui dénotât qu'elles fussent femmes ou veuves. Elles semblaient être deux sœurs, vraies vestales, aussi peu accoutumées au doux langage des amants qu'à leurs tendres caresses...

Une voix basse, avec une bonne tournure d'expression, se fit entendre, et leur demanda, pour l'amour de Dieu, une pièce de douze sous entre elles deux. « Douze sous! dit l'une. — Une pièce de douze sous! » dit l'autre. Et point de réponse.

« Je ne sais, mesdames, dit le pauvre, comment demander moins à des personnes de votre rang. » Et il leur fit une profonde révérence.

« Passez, passez, dirent-elles; nous n'avons point d'argent. »

Il garda le silence pendant une minute ou deux, et renouvela sa prière.

« Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, à mes accents. — Mais, mon bonhomme, dit la plus jeune, nous n'avons point de monnaie. — Que Dieu vous bénisse donc, dit-il, et multiplie envers vous ses faveurs! » L'aînée mit la main dans sa poche... « Voyons donc, dit-elle, si je trouverai un sou marqué... — Un sou marqué! Ah! donnez la pièce de douze sous, dit l'homme; la nature a été libérale à votre égard, soyez-le envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

— Volontiers, dit la plus jeune, si j'en avais.

— Beauté compatissante, dit-il en s'adressant à la plus âgée, il n'y a que votre bonté et votre bienfaisance qui donnent à vos yeux un éclat si doux, si brillant... et c'est ce qui faisait dire tout à l'heure au marquis de Santerre et à son frère, en passant, des choses si agréables de vous deux.

Les deux dames parurent très-affectées; et toutes deux à la fois, comme par impulsion, mirent la main dans leur poche, et en tirèrent chacune une pièce de douze sous. La contestation entre elles et le suppliant finit; il n'y en eût plus qu'une entre elles, pour savoir qui donnerait la pièce de douze sous. Pour finir la dispute, chacune d'elles la donna, et l'homme se retira.

Je courus vite après lui, et je fus tout étonné de voir le même homme que j'avais vu devant l'hôtel de Modène, et qui m'avait jeté l'esprit dans un si grand embarras. Je découvris tout d'un coup son secret, ou au moins ce qui en faisait la base : c'était la flatterie.

(Sterne, *Voyage sentimental.*)

Un jeune prince ayant achevé ses études et ses exercices, on demanda à un de ses domestiques ce qu'il avait le mieux appris : « C'est, répondit-il, à monter à cheval, parce que ses chevaux ne l'ont point flatté. »

(*Nouveau recueil de bons mots.*)

Flatterie bien placée.

Pendant que l'on m'interrogeait à la préfecture de police, sur mes noms, prénoms, qualités, comme vous avez pu voir dans les gazettes du temps, un homme, se trouvant là sans fonctions apparentes, m'aborda familièrement, me demanda confidemment si je n'étais point auteur de certaines brochures; je m'en défendis fort : « Ah, monsieur, me dit-il, vous êtes un grand génie, vous êtes inimitable. » Ce propos, mes amis, me rappela un fait historique peu connu que je vous veux conter par forme d'épisode, digression, parenthèse, comme il vous plaira; ce m'est tout un.

Je déjeunais chez mon camarade Duroc, logé en ce temps-là, mais depuis peu, notez, dans une vieille maison fort laide, selon moi, entre cour et jardin, où il occupait le rez-de-chaussée. Nous étions à table, plusieurs, joyeux, en devoir de bien faire, quand tout à coup arrive sans être annoncé, notre camarade Bonaparte, nouveau propriétaire de la vieille maison habitant le premier étage. Il venait en voisin, et cette bonhomie nous étonna au point que pas un des convives ne savait ce qu'il faisait. On se lève, et chacun demandait : « Qu'y a-t-il? » Le héros nous fit asseoir. Il n'était pas de ces camarades à qui l'on peut dire : « Mets-toi là et mange avec nous ».

Cela eût été bon avant l'acquisition de la vieille maison. Debout à nous regarder, ne sachant trop que dire, il allait et venait. « Ce sont des artichauts dont vous déjeunez là? — Oui, général. — Vous, Rapp, vous les mangez à l'huile? — Oui, général. — Et vous, Savary, à la sauce? Moi, je les mange au sel. — Ah! général, répond celui qui s'appelait alors Savary, vous êtes un grand homme; vous êtes inimitable. »

(P.-L. Courier, *Pamphlet des pamphlets*.)

Flatterie compromettante.

L'auteur des *Mélanges de littérature orientale* raconte qu'un poëte persan, qui vivait des éloges qu'il prodiguait aux grands, fut un jour cité devant le cadi par un particulier. Arrivé chez le juge, il entendit former contre lui une demande à laquelle il ne s'attendait guère. On lui demandait cent pièces d'or : « Où peuvent être vos titres? répondit le poëte fort embarrassé. — Dans vos ouvrages, répliqua le demandeur. Vous avez fait pour Ibn Malik, notre grand-vizir, les plus beaux vers du monde, et vos vers doivent me valoir nécessairement cent pièces d'or de lui ou de vous. Voici ce que vous y dites : Ibn Malik surpasse tous les hommes en générosité, et si quelqu'un lui demande un bienfait, je suis caution qu'il ne lui sera pas refusé. Sur la foi de ces vers, j'ai été demander au visir cent pièces d'or, dont j'ai un besoin pressant : il n'a pas accueilli ma demande; mais je n'en suis point inquiet, puisque vous voulez bien répondre pour lui. » Le poëte, qui vit qu'il allait être condamné, courut chez le visir, et lui dit qu'il lui avait fait un honneur auquel il espérait qu'il ne voudrait pas renoncer. Il lui raconta le fait. « A la bonne heure, lui répondit Ibn Malik, mais ma modestie vous enjoint de ne plus me faire à l'avenir tant d'honneur. »

(Blanchard, *École des mœurs*.)

Flatterie délicate.

Quand Franklin vint à Paris, il s'empressa de voir Voltaire dont la gloire occupait depuis si longtemps les deux mondes. Voltaire, quoiqu'il eût perdu l'habitude de parler anglais, essaya de soutenir la conversation dans cette langue; puis bientôt reprenant la sienne : « Je n'ai pu résister, dit-il, au désir de parler un moment la langue de M. Franklin. »

(Condorcet, *Vie de Voltaire*.)

Flatteries grossières.

Louis XIV aimait les louanges; cependant il ne les recevait pas toujours quand elles était trop fortes. Lorsque l'Académie française, qui lui rendait toujours compte des sujets qu'elle proposait pour ses prix, lui fit voir celui-ci : « Quelle est de toutes les vertus du roi celle qui mérite la préférence? » Le monarque rougit, et ne voulut pas qu'un tel sujet fût traité.

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et Louis XV*.)

M. de la Chaise, préfet d'Arras, dit à l'empereur dans une de ses harangues : « Dieu fit Bonaparte et se reposa. » Ce qui fit dire au comte Louis de Narbonne que Dieu aurait bien fait de se reposer un peu plus tôt.

(Bourrienne, *Mémoires*.)

Flatteries ingénieuses.

Un jour que Louis XIV venait de gagner une bataille, le duc du Maine, à qui son précepteur avait donné congé en mémoire de cet événement, vint dire au roi : « Sire, je deviendrai un ignorant; mon précepteur me donne congé toutes les fois que Votre Majesté remporte une victoire. »

(*Improvisateur français*.)

Un marchand de bijoux avait acheté trois cent mille livres la fameuse perle appelée *la Pélégrine*. Philippe II, à qui ce marchand fut présenté, lui demanda pourquoi il avait donné tant d'argent pour une perle : « Je songeais, lui répondit-il, qu'il y avait dans le monde un roi d'Espagne qui l'achèterait. » Le monarque, flatté de cette réponse, fit compter au marchand quatre cent mille livres pour cette perle.

(Blanchard, *Ecole des mœurs*.)

Le valet de chambre du cardinal de

Fleury (c'était Barjac) usa certaines fois, à l'égard de son éminent maître, d'un plaisant et galant stratagème. Le cardinal, qui avait alors quatre-vingt-dix ans, ayant dit, peu de jours auparavant, qu'il était trop âgé, qu'il ne vivait plus que par la pitié ou par l'oubli de la Mort, et qu'il ferait sans aucun doute très-prochainement le grand voyage de l'éternité, le malin valet de chambre, qui était l'intendant et le factotum du cardinal, fit prier à dîner chez Son Éminence, pour le jour des Rois, les onze personnes suivantes : le comte de Beaupré, l'abbé d'Enneville, le comte de Gensac, le marquis de Nogaret, la princesse de Montbarey, la marquise de Flavacourt, le marquis de la Faye, la comtesse de Combreux, le comte de Saint-Mesme, la marquise du Coudray et la marquise d'Anglure.

Quand il s'agit de tirer le gâteau des rois :

« C'est au plus jeune qu'en revient l'honneur, dit avec tristesse le cardinal de Fleury. Avec mes quatre-vingt-dix ans, je ne puis prétendre qu'aux honneurs du patriarchat. »

L'intendant de l'Éminence rayonnait.

« Mais, pardonnez, monseigneur, dit sa voisine de droite, la princesse de Montbarey, je suis née le 15 janvier 1651, et j'ai par conséquent deux ans de plus que Votre Éminence.

— Que dites-vous là, princesse ?

— Rien que la pure vérité.

— Moi, dit à son tour l'autre voisin du cardinal, je n'y mets plus de coquetterie, et j'avoue tout simplement mes quatre-vingt-onze ans.

— Vous avez dit quatre-vingt-onze ! s'écria le cardinal stupéfait.

— Oui, monseigneur : 3 mai 1652, répondit la marquise de Flavacourt.

— Je suis votre aîné d'un mois, marquise, dit le comte de Beaupré : 3 avril 1652.

— Et moi d'un an, dit le bon abbé d'Enneville : 27 juin 1651.

— Et moi, dit en chevrotant une petite vieillotte toute ridée, il y a soixante-deux ans que je suis veuve de M. le marquis d'Anglure, et, quand j'eus le malheur de le perdre, il y en avait trente-quatre que Dieu m'avait mise au monde !

— 62 et 34 font 96 ! lui dit le cardinal ébahi ; quoi ! marquise, vous avez 96 ans ?

— Hélas !... » répondit simplement Mme d'Anglure.

Le comte de Gensac avait 94 ans ; le marquis de Nogaret, 95 ; le marquis de La Faye, 96 ; le comte de Saint-Mesme et la comtesse de Combreux, 97.

« Comment ! comment ! s'écria l'Éminence au comble de la stupéfaction ; c'est moi qui dois tirer le gâteau comme étant le plus jeune ! »

Toutes ces voix de vieillards et de vieillottes firent entendre un chœur de rires cassés et stridents.

« Est-ce hasard ou gageure ? » demanda haut l'ancien évêque de Fréjus.

Mais à ce moment il aperçut en face de lui le facies rayonnant de son valet de chambre. Le cardinal comprit, tira le gâteau comme un petit enfant de 90 ans qu'il était, et fut si enchanté de ce tour plaisant du flatteur que, quelques semaines après, à la mort de Son Eminence révérendissime, celui-ci se trouva fraîchement couché sur le testament du cardinal pour un legs relativement considérable. (A. Rosely, *Liberté*.)

Flatterie perdue.

Hermodorus, le poëte, avait fait en l'honneur d'Antigonus des vers où il l'appelait fils du Soleil : « Celui qui vide ma chaise percée sait bien qu'il n'en est rien, » dit Antigonus en recevant ce compliment.

(*Mosaïque*.)

Flatteurs d'un mourant.

Le cardinal de Mazarin avait eu des flatteurs pendant sa vie, il en fut entouré même à son dernier moment. Ils crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige, et ils lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et leur répondit « que la comète lui faisait trop d'honneur. »

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et Louis XV*.)

Flatteuses grecques.

Du temps de Glous le Carien, il y eut chez nous des femmes nommés *colacides*, ou *flatteuses*, au service des dames de la famille royale. Il en restait encore quelques-unes qui étaient passées à l'autre

extrémité de l'île, mais qu'on faisait venir pour le service des femmes d'Artabaze et de Mentor. On changea leur nom en celui de climacides, et en voici la raison : voulant plaire à celles qui les demandaient, elles se courbaient en forme de marche-pied ou de gradin, de manière que les dames montaient sur leur dos pour entrer dans leurs voitures, et en descendaient de même.

(Athénée.)

Flegme.

Le connétable de Lesdiguières était assez patient. On dit que, comme il était déjà au lit, la connétable s'avisa de vouloir faire bassiner la place où elle devait coucher, et qu'en la bassinant on brûla le connétable bien serré à la cuisse. Il ne dit autre chose sinon : « Madame, vous faites bassiner votre lit un peu bien chaud. »

Il fit faire un escalier séparé qui allait à l'appartement de sa femme, et il lui dit : « Madame, faites passer les gens que vous savez par cet escalier-là ; car si j'en rencontre quelqu'un sur mon escalier, je lui en ferai sauter toutes les marches. » (Tallemant des Réaux.)

Personne n'avait plus de flegme que Fontenelle. Il n'avait jamais ri ; il n'avait jamais pleuré ; il ne s'était jamais mis en colère ; il n'avait jamais couru ; il n'interrompait jamais personne ; il n'était point pressé de parler : on l'eût accusé, qu'il eût écouté tout le jour sans répondre. Il parlait de ses parents comme sa mère, à laquelle il ressemblait, parlait de lui. Il disait : « Mon père était une bête, ma mère avait de l'esprit ; c'était une petite femme douce, qui me disait souvent : Mon fils, vous serez damné. » Mais cela ne lui faisait point de peine. On lui parlait un jour d'un malheureux auquel on lui disait qu'il devrait faire quelque bien. « Que faudrait-il lui donner ? — Vingt-cinq louis. — Voilà ma clef, je crois qu'ils sont dans ma cassette. » Deux jours après, on le félicite de cette bonne action ; il ne sait pas de quoi on voulait lui parler, ce service s'était effacé de sa mémoire. Il avait chez lui un neveu (M. d'Aube) qui l'incommodait fort ; il le gardait pour ne pas avoir l'embarras de s'en défaire. Ce neveu tomba malade très-dangereusement ; il ordonna qu'on en prît le plus grand soin. Étant à dîner chez madame Geoffrin, il envoya savoir de ses nouvelles. « Il est beaucoup mieux, » lui dit-on. Il fait un léger soupir, et d'un ton piteux il ajoute : « Vous verrez qu'il en reviendra. » Cette madame Geoffrin, son amie, lui demandait un jour : « Fontenelle, que pensez-vous de moi ? — Je vous trouve fort aimable. — Mais si l'on vous disait que j'ai égorgé un de mes amis, qu'en penseriez-vous ? — J'attendrais la preuve. » Quand il eut quatre-vingt-dix ans, madame Geoffrin lui dit : « Fontenelle, il est honteux que vous exposiez à mourir de faim vos vieux domestiques en ne faisant point un testament. — Eh bien, dit-il, il n'y a qu'à le faire. » Elle le mena chez le notaire, dicta les volontés du testateur, qui la nomma exécutrice. Fontenelle n'aurait pas avancé ou reculé sa chaise pour se mettre plus à son aise. Où trouver un être plus flegmatique ?

(*Encyclopédiana.*)

Flegme d'un savant.

Un savant, étant occupé dans son cabinet, vit venir à lui un domestique tout effrayé lui criant : « Le feu est à la maison ! — Allez, répondit-il froidement, avertir ma femme ; vous savez que je ne me mêle pas du ménage. »

Flibustier.

Le flibustier Van-Horn, natif d'Ostende, ne souffrait aucune marque de faiblesse ou de crainte parmi ceux qu'il commandait. Dans l'ardeur du combat, il parcourait son vaisseau, et brûlait la cervelle à celui à qui le canon de l'ennemi faisait baisser la tête.

(Raynal.)

Foi du charbonnier.

Mélanchton, étant allé voir sa mère, femme simple et dévote, la trouva fort émue des disputes de religion qui troublaient alors d'Allemagne, et fort incertaine de ce qu'elle devait croire. Elle lui récita ses prières, pour savoir si elles étaient bonnes : « Continuez de prier comme vous avez fait jusqu'ici, lui dit

Mélanchton, et laissez disputer les docteurs. » (*Ephémérides.*)

Foi naïve.

La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de l'église Saint-Roch; et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manége dura longtemps : le prêtre fut découvert et inquiété, mais on assoupit cette affaire.

(Chamfort.)

Folies d'amour.

Genlis (sous le règne de François Ier), passant la rivière en bateau, vis-à-vis du Louvre, avec sa maîtresse, comme ils furent au milieu, cette impérieuse jette son mouchoir, qui valait beaucoup, et aussitôt le prie de l'aller chercher : il s'en excuse, et remontre qu'il ne sait pas nager; elle se moque de son excuse, dit que c'est qu'il ne l'aime pas, et qu'enfin s'il l'aimait, il le ferait. Là-dessus, il s'élance dans l'eau, et disparaît si bien que, sans le prompt secours des bateliers qui le repêchèrent, c'était fait de lui.

(*Amours des rois de France.*)

Un gentilhomme d'Auvergne, appelé d'Argouges, était amoureux d'une demoiselle de Cornon. Un jour qu'ils se promenaient sur les bords de l'Allier, et qu'il lui parlait de sa passion : « Voire, lui dit-elle, vous ne m'aimez pas tant que vous dites. — Vous pouvez l'éprouver, dit-il. — Bien répondit-elle, si cela est, jetez-vous tout à cette heure dans la rivière. » Elle croyait qu'il n'en ferait rien. Il s'y jeta tout botté et tout éperonné, l'épée au côté et la casaque sur le dos. Il fut secouru; sans cela il se noyait. Elle se rendit, et l'épousa.

(Tallemant des Réaux.)

Bussy étant un jour allé voir les bêtes des Tuileries avec des dames, il y en eut une assez imprudente pour l'obliger à lui aller requérir son gant, qu'elle avait laissé tomber dans la loge d'un lion. Il y fut l'épée à la main, reprit le gant sans que le lion branlât, et, en le rendant à la dame, il lui en donna un petit coup sur la joue; et lui dit : « Tenez, et une autre fois n'engagez point des gens de cœur mal à propos (1). »

(Tallemant des Réaux.)

La reine (Anne d'Autriche) et sa confidente (Mme de Chevreuse) avaient en ce temps (vers 1633), l'esprit tourné à la joie pour le moins autant qu'à l'intrigue. Un jour qu'elles causaient ensemble et qu'elles ne pensaient qu'à rire aux dépens de l'amoureux cardinal de Richelieu : « Il est passionnément épris, Madame, dit la confidente, et je ne sache rien qu'il ne fît pour plaire à Votre Majesté. Voulez-vous que je vous l'envoie un soir, dans votre chambre, vêtu en baladin; que je l'oblige à danser ainsi une sarabande? Le voulez-vous? il y viendra. — Quelle folie! » dit la princesse. Elle était jeune, elle était femme, elle était vive et gaie; l'idée d'un pareil spectacle lui parut divertissante. Elle prit au mot sa confidente, qui fut, du même pas, trouver le cardinal. Ce grand ministre, quoiqu'il eût dans la tête toutes les affaires de l'Europe, ne laissait pas en même temps de livrer son cœur à l'amour. Il accepta ce singulier rendez-vous : il se croyait déjà maître de sa conquête, mais il en arriva autrement. Boccan, qui jouait admirablement bien du violon, fut appelé; on lui recommanda le secret. De tels secrets se gardent-ils? c'est donc de lui qu'on a tout su. Richelieu était vêtu d'un pantalon de velours vert; il avait à ses jarretières des sonnettes d'argent; il tenait en mains des castagnettes, et dansa la sarabande que joua Boccan. Les spectatrices et le violon étaient cachés, avec Vautier et Beringhen, derrière un paravent, d'où l'on voyait les gestes du danseur. On riait à gorge déployée; et qui pouvait s'en empêcher, puisque, après cinquante ans, j'en ris encore moi-même?

(Brienne, *Mémoires.*)

(1) Brantôme conte une histoire pareille qu'il attribue au marquis de Lorges. Schiller en a fait le sujet d'une ballade, intitulée *le Gant.*

Un gentilhomme gascon, nommé Salignac, devint, comme la reine Marguerite était encore jeune, éperdument amoureux d'elle; mais elle ne l'aimait point. Un jour, comme il lui reprochait son ingratitude : « Or çà, lui dit-elle, que feriez-vous pour me témoigner votre amour? — Il n'y a rien que je ne fisse, répondit-il. — Prendriez-vous bien du poison? — Oui, pourvu que vous me permettiez d'expirer à vos pieds. — Je le veux, » reprit-elle. On prend jour; elle lui fait préparer une médecine fort laxative. Il l'avale; et elle l'enferme dans un cabinet, après lui avoir juré de venir avant que le poison opérât. Elle le laissa là deux bonnes heures, et la médecine opéra si bien que, quand on vint lui ouvrir, personne ne pouvait durer autour de lui. Je crois que ce gentilhomme a été depuis ambassadeur en Turquie. (Tallemant des Réaux.)

Folie d'un grand homme.

Le cardinal de Richelieu, malgré tout son talent, a eu de grands accès de folie. Il se figurait quelquefois qu'il était un cheval : il sautait alors autour d'un billard en hennissant et faisant beaucoup de bruit pendant une heure, et en lançant des ruades à ses domestiques; ses gens le mettaient au lit, le couvraient bien pour le faire suer, et quand il s'éveillait, il n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé.

(La duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Folies d'un tyran.

Les six mois du règne de Pierre III ne furent qu'un long festin. Des femmes charmantes s'échauffaient de bière anglaise et de fumée de tabac, sans que l'empereur leur permît de retourner chez elles un seul instant du jour : tombant de fatigues et de veilles, elles s'endormaient, couchées sur des sophas, au milieu de ces bruyantes orgies. Les comédiennes et les danseuses, toutes étrangères, furent souvent admises dans ces festins publics; et sur la plainte que les dames de la cour en firent porter à l'empereur par sa maîtresse, il répondit « que parmi les femmes il n'y a point de rang. » On voyait à sa cour un bizarre mélange de justice et de mauvaises mœurs, de grandeur et d'ineptie. Deux de ses plus chers favoris ayant vendu leur protection auprès de lui, il les battit violemment de sa main, reprit pour lui-même l'argent qu'ils avaient reçu, et continua de les traiter avec la même faveur. Un étranger étant venu lui dénoncer quelques propos séditieux, il répondit qu'il détestait les délateurs, et le fit punir. Aux veilles de la cour succédaient les violents exercices dont il excédait ses soldats. Sa manie militaire n'avait plus de mesure : il voulait que d'avance un bruit perpétuel de canons lui représentât la guerre. Il ordonna un jour qu'on lui fît entendre un seul coup de cent grosses pièces de canon à la fois; et il fallut pour retenir cette fantaisie lui représenter qu'il allait faire écrouler la ville. Souvent il se levait de table pour se précipiter à genoux, un verre en main, devant le portrait du roi de Prusse. Il s'écriait : « Mon frère, nous conquerrons l'univers ensemble. » Il avait pris l'envoyé de ce prince dans une singulière faveur. Il voulait que cet envoyé, avant le départ pour la guerre, eût toutes les jeunes femmes de la cour. Il l'enfermait avec elles, se mettait, l'épée nue, en faction à la porte; et, dans un pareil moment, le grand chancelier de l'empire étant arrivé pour un travail, il lui dit : « Allez rendre compte au prince Georges; vous voyez bien que je suis soldat. »

(*Révolution de Russie en* 1762.)

Folie périodique.

Un Turc racontait autrefois au Grand-Seigneur, que tous les Français devenaient fous à certain jour de l'année (mardi gras) et qu'un peu de certaine poudre appliquée sur le front (le mercredi des cendres) les faisait rentrer dans leur bon sens.

(*Carpenteriana.*)

Folie simulée.

Les Athéniens et les Mégariens s'étaient disputé la possession de Salamine. Les Athéniens, battus à plusieurs reprises, avaient fini par rendre un décret portant peine de mort contre quiconque proposerait de combattre encore pour cette île. Mais Solon, feignant d'être devenu fou, se présenta en désordre sur la place publique, une couronne sur la tête, et précédé d'un héraut, auquel il fit lire une pièce de vers dont le sujet était *Salamine*. Ces vers excitèrent un

tel enthousiasme que les Athéniens reprirent les armes contre les Mégariens, et remportèrent la victoire.

(Diogène de Laërte.)

Fonctionnaires.

L'abbé Delaville voulait engager à entrer dans la carrière politique M. de..., homme modeste et honnête, qui doutait de sa capacité : « Eh! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal!* »

(Chamfort.)

M. d'Argenson, une heure après avoir été renvoyé du ministère, écrivait à M. Jeannelle, intendant des postes : « Mon cher Jeannelle, si vous vous souvenez encore de moi, je vous prie...» etc., etc.

Fonctionnaires bizarres.

Il fut un temps où l'on voyait peu de princes et de cardinaux en Italie qui n'eussent à leurs gages quelques fous ou quelques nouveaux convertis. Le dernier grand-duc de la maison de Médicis en avait plusieurs. Un Anglais qui passait à Florence, ayant demandé à deux personnes de sa nation ce qu'elles y faisaient, l'un lui dit : « Je suis payé pour être le fou de Monseigneur. — Quant à moi (dit l'autre), j'ai deux cents écus pour faire le catholique de son Altesse ».

(De La Place, *Pièces intéressantes.*)

Fondateur de religion.

En 1797, l'un des cinq directeurs qui gouvernaient alors la France, La Réveillière-Lépaux, venait de lire à la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, dont il était membre, un mémoire sur la théophilanthropie et les formes qu'il convenait de donner à ce nouveau culte : « Je n'ai qu'une observation à vous faire, lui dit M. de Talleyrand. Jésus-Christ, pour fonder sa religion, a été crucifié et est ressuscité : vous devriez tâcher d'en faire autant. »

(Guizot, *Méditat. sur l'état actuel de la religion chrétienne.*)

Force contre la tyrannie.

Monsieur le duc d'Orléans, forcé de mettre sur une province de nouvelles impositions, et fatigué des remontrances d'un député des États de cette province, lui répondit avec vivacité : « Et quelles sont vos forces pour vous opposer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ? » Le député lui répondit : « Obéir, et haïr ».

(*Bibliothèque des salons.*)

Force physique.

M. de B*** était d'une telle force, qu'en serrant la jambe d'un cheval, il lui en cassait les os. Étant, un jour, entré dans la boutique d'un forgeron, il commanda un fer de grande résistance. Le forgeron se mit à l'ouvrage ; mais, tandis qu'il avait le dos tourné, M. de B*** prit l'enclume et la cacha sous son manteau. L'ouvrier fut fort étonné, lorsqu'il voulut battre son fer, de ne trouver sur quoi le poser; mais il le fut bien davantage lorsqu'il vit M. de B*** tirer l'enclume de dessous son manteau, et la remettre en place sans difficulté.

Un Gascon, qu'il avait piqué dans la conversation, lui proposa un cartel. « Volontiers, lui dit M. de B. ; touchez là. » Le Gascon lui ayant donné la main, il la lui pressa de telle force, qu'il lui brisa les os et le mit dans l'impossibilité de se battre.

On raconte un trait à peu près semblable du maréchal de Saxe, qui était, comme on sait, d'une force extraordinaire. Voulant en faire voir les preuves à quelques jeunes seigneurs, il entra chez un forgeron, sous le prétexte de faire ferrer son cheval ; et comme il vit plusieurs fers qui étaient préparés : « N'en as-tu pas de meilleurs que ceux-ci, mon ami? » dit-il à l'ouvrier. Et comme celui-ci lui représentait qu'ils étaient excellents, le maréchal en prit cinq ou six qu'il rompit successivement. Le forgeron admire et ne dit mot. Enfin, le maréchal de Saxe feignit d'en trouver un plus solide, qui fut mis au pied de son cheval. L'opération faite, il jette un écu de six francs sur l'enclume. « Pardon, monsieur, lui dit le forgeron ; mais je vous ai donné un bon fer, il faut me donner un bon écu de six francs. » Et en disant cela, il rompt l'écu en deux, et en fait ainsi de cinq ou six que le

comte lui présenta. « Parbleu, tu as raison, lui dit le comte, je n'ai que de mauvais écus; mais voici un louis d'or qui, j'espère, sera bon. » Les jeunes seigneurs rirent beaucoup de l'aventure, et le comte convint lui-même qu'il avait rencontré son maître.

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

M. de Landsmath était d'une force prodigieuse, et avait souvent lutté de vigueur du poignet avec le maréchal de Saxe. Un jour que le roi chassait dans la forêt de Saint-Germain, Landsmath, courant à cheval devant lui, veut faire ranger un tombereau rempli de la vase d'un étang qu'on venait de curer : le charretier résiste, et répond même avec impertinence. Landsmath, sans descendre de cheval, le saisit par le devant de son vêtement, le soulève et le jette dans son tombereau.

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Formalisme.

Un Allemand, venu exprès à Rome pour voir le cardinal Bellarmin, se transporta chez lui accompagné d'un notaire, et resta en place jusqu'à ce qu'il l'eût vu sortir de sa chambre. Il en fit dresser un acte, faisant foi du bonheur qu'il avait eu de le voir.

(*Journal encycl.*)

Formalisme d'un tyran.

Un ancien usage des Romains défendait de faire mourir les filles qui n'étaient pas nubiles. Tibère trouva l'expédient de les faire violer par le bourreau avant de les envoyer au supplice : tyran subtil et cruel, il détruisait les mœurs pour conserver les coutumes.

(Montesquieu, *Esprit des lois.*)

Formalisme légal.

En Angleterre, la lettre de la loi tue. Un marchand épicier ayant été poursuivi en justice pour avoir mêlé des feuilles de plantes étrangères avec son tabac, gagna son procès en prouvant qu'il n'y avait pas du tout de tabac dans ce qu'il vendait.

Un grand scandale eut lieu en 1671. Un membre de la chambre des communes, sir John Coventry, ayant proposé l'établissement d'un impôt sur les théâtres, un autre membre s'y opposa, et dit que les théâtres avaient été fort utiles à Sa Majesté. Coventry demanda ironiquement si ce n'étaient pas les actrices qui avaient rendu des services à la cause royale; on rit, car tout le monde connaissait fort bien les intrigues galantes de Charles avec Nell Gwyn, miss Davis et autres artistes dramatiques. Le duc de Monmouth, irrité de ce propos, voulut venger son père : il chargea sir Thomas Sunds et trois autres affidés de châtier Coventry. Il fut une nuit arraché de sa voiture, et on lui coupa le nez. L'affaire fit grand bruit, et le parlement s'aperçut un peu tard que les coupables devaient rester impunis, puisqu'aucune loi ne défendait de couper le nez du prochain; un acte fut passé pour châtier ceux qui, à l'avenir, commettraient pareil forfait.

(Burnet, *Histoire de son temps.*)

Puisque nous sommes à Newgate, passons par la porte à côté. Devant la cour de l'Old Bailey, on juge John Smith, qui a dévalisé la boutique d'un bijoutier de High-street, Islington. Il paraît que le voleur a pratiqué dans le mur une ouverture assez large pour lui permettre de passer la partie supérieure du corps, et qu'en étendant le bras il a vidé toute une vitrine.

L'avocat a eu la singulière idée de défendre son client en se basant sur le fait que la loi punissait les gens pour s'introduire dans une maison, mais non pas pour y passer la moitié du corps seulement!

Le jury, après quelques minutes de délibération, est rentré, déclarant, avec le plus grand sérieux, que le buste de John Smith était coupable (*guilty*), mais que l'autre moitié était *not guilty*.

Alors le juge, avec le même flegme britannique, a condamné la moitié coupable à un an de travaux forcés, laissant à Smith le choix de couper la partie innocente ou de la conduire en prison avec lui (1).

(*International.*)

(1) On cite beaucoup d'autres exemples cu-

Fortune (*Erreurs de la*).

On montrait à madame Geoffrin la superbe maison du fermier général Bouret. « Avez-vous rien vu de plus magnifique, de meilleur goût? — Je n'y trouverais rien à redire, si Bouret en était le frotteur. »

(Grimm, *Correspondance*.)

Fortune (*Origine d'une*).

Mon grand-père, qui avait suivi toutes les guerres de son temps, et toujours passionné royaliste, s'était retiré dans ses terres, où son peu d'aisance l'engagea de suivre la mode du temps, et de mettre ses deux aînés pages de Louis XIII.

Le roi était passionné pour la chasse, qui était sans meute et sans cette abondance de chiens, de piqueurs, de relais, de commodités, que le roi son fils y a apportés, et surtout sans routes dans les forêts. Mon père, qui remarqua l'impatience du roi à relayer, imagina de lui tourner le cheval qu'il lui présentait, la tête à la croupe de celui qu'il quittait. Par ce moyen, le roi, qui était dispos, sautait de l'un sur l'autre sans mettre pied à terre, et cela était fait en un moment. Cela lui plut, il demanda toujours ce même page à son relais; il s'en informa, et peu à peu il le prit en affection. Baradas, premier écuyer, s'étant rendu insupportable au roi par ses hauteurs et ses humeurs arrogantes avec lui, il le chassa, et donna sa charge à mon père. Il eut après celle de premier gentilhomme de la chambre du roi, à la mort de Blainville. Mon père devint tout à fait favori sans autre protection que la bonté seule du roi, et ne compta jamais avec aucun ministre, pas même avec le cardinal de Richelieu, et c'était un de ses mérites auprès de Louis XIII.

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

Villars avait acquis ses richesses par des contributions dans le pays ennemi. Des courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'État appelé système (le système de Law), semblaient se glorifier de leurs richesses : « Pour moi, leur dit Villars, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis. »

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et Louis XV*.)

Fortune (*Recette pour faire*).

Madame de Montmorin disait à son fils : « Vous entrez dans le monde; je n'ai qu'un conseil à vous donner : c'est d'être amoureux de toutes les femmes. »

(Chamfort.)

Fortune facilement faite.

Allant à la foire Saint-Germain, Henri III trouva un jeune garçon endormi. Un assez bon prieuré vaquait, plusieurs personnes étaient après à qui l'aurait : « Je veux le donner, dit-il, à ce garçon, afin qu'il puisse se vanter que le bien lui est venu en dormant. » Ce jeune garçon s'appelait Benoise; il le prit en affection et le fit secrétaire du cabinet. Ce Benoise avait soin de lui tenir toujours des plumes bien taillées, car le roi écrivait assez souvent. Un jour, pour essayer si une plume était bonne, Benoise avait écrit au haut d'une feuille ces mots : « Trésorier de mon épargne »... Le roi ayant trouvé cela, y ajouta : « Payez présentement à Benoise, mon secrétaire, la somme de trois mille écus, » et signa. Benoise trouva cette ordonnance et en fut payé.

(Tallemant des Réaux.)

Fous.

Gaspard Barlæus, orateur, poète et médecin, affaiblit tellement sa raison à

rieux, et plus ou moins authentiques, de la légalité formaliste des Anglais; par exemple le suivant. Dans une certaine ville, il avait été enjoint aux habitants, par ordonnance de police, de ne pas sortir sans lanterne passé telle heure, sous peine d'amende. Le soir même, un habitant est surpris se promenant par les rues avec une lanterne, mais dépourvue de toute espèce de luminaire. On l'arrête; il se récrie; il prouve qu'il a obéi à la lettre de l'ordonnance, puisqu'il a une lanterne, et qu'on n'a rien demandé de plus. Le juge auquel le cas est soumis lui donne raison, et le renvoie absous. L'ordonnance est révisée, et pour obvier à de nouvelles méprises, on prend soin d'y spécifier que la lanterne doit être garnie d'une chandelle. Notre homme obtempère à l'injonction; il met une chandelle dans sa lanterne mais sans l'allumer. Nouvelle arrestation, nouveau jugement, suivi d'un acquittement nouveau. Cette fois, l'ordonnance régla que la chandelle devait être allumée, et il n'y eut plus moyen de s'y méprendre. *Si non e vero...*

force de veilles, de composition et de lecture, qu'à la fin il s'imagina qu'il était de beurre. Il appréhendait toujours de s'approcher du feu, par la crainte qu'il avait de s'y voir fondre. Un jour qu'il faisait très-chaud, il se précipita dans un puits, où il mourut.

(*Encyclopédiana.*)

Le cardinal de Noailles allait souvent visiter les pauvres, les prisonniers et les malades de Bicêtre. Dans une de ses visites, il demanda à voir le quartier des personnes détenues pour cause de folie. Un homme d'environ quarante ans se présente à Son Éminence, et la supplie de lui procurer son élargissement : « Je mérite, monseigneur, lui dit-il, que vous vous intéressiez en ma faveur. Je jouissais d'une fortune honnête, et mes parents, pour avoir mon bien, m'ont accusé de folie, et ont eu assez de crédit pour me faire enfermer dans cette maison. Je conjure Votre Éminence de me questionner sur toutes sortes de sujets; elle reconnaîtra par elle-même l'injustice de ma détention. » En effet, le cardinal, après une demi-heure d'entretien, le trouva de très-bon sens, et ne douta pas que le prisonnier ne fût la victime de l'avidité de ses parents. « Je plains votre sort, lui dit-il, et je vous promets de travailler à vous procurer incessamment votre liberté. Je reviendrai la semaine prochaine, et j'espère apporter avec moi l'ordre de votre délivrance. — J'ai encore une grâce à vous demander, monseigneur, lui dit le prisonnier; ne venez pas un samedi, parce que je reçois ce jour-là la visite des âmes du Purgatoire. — Vous faites bien de m'en avertir », lui dit le prélat en se retirant.

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Un homme, par curiosité, allant un jour à Paris voir les fous des Petites-Maisons, s'arrêta à un qui était enfermé et à qui on ne parlait que par une fenêtre grillée. Comme chacun sait, les fous ont quelquefois de fort bons intervalles. Il lui demanda pourquoi il était retenu là dedans : « Parce que, dit-il, mes parents veulent avoir mon bien, et pour y parvenir font accroire que je suis fou et que j'ai perdu l'esprit. » Il dit cela de sorte et avec un jugement si rassis, que cet homme se mit à blâmer l'avarice de ses parents, qui le voulaient priver de son bien avec une telle imposture; et le mettant sur d'autres discours, à quoi il répondait fort pertinemment, l'assura qu'il le voulait servir là dedans, et en avertir la Justice, afin de le faire sortir. Comme il fut à dix ou douze pas, ce fou l'appelle et lui dit : « Monsieur, que je vous dise, s'il vous plaît, encore un mot à l'oreille. » Le pauvre sot s'approche fort près de la grille, et le fou, lui prenant le nez avec les dents, le serre si fort qu'il en arrache la pièce, lui disant : « Va, mon ami, apprends à ne te fier jamais à un fou. »

(D'Ouville, *Contes.*)

Un homme de condition, ayant curiosité de voir les fous des Petites-Maisons, y mène sa femme et ses enfants. Celui qui les avait en garde commanda à un de là-dedans de les faire tous voir à cet honnête homme. En allant, il lui dit : « Il y a, monsieur, de toutes sortes de fous céans; il y en a de gais et de mélancoliques, qui ne font mal à personne, toute leur folie consistant en certain caprice ou imagination qu'ils ont d'être autres qu'ils ne sont pas; mais hors cela, ils ont le raisonnement aussi bon que s'ils n'étaient atteints d'aucun point de folie, et tels sont ceux que vous voyez, qui ne sont ni enfermés ni liés, parce qu'ils ne sont point méchants. D'autres sont seulement enfermés, parce qu'ils sont fâcheux et querelleurs, qui, lorsque leur folie les prend, battent et outragent ceux qui se rencontrent devant eux. Il y en a de furieux, qui non-seulement battent les autres, mais sont tellement hors d'eux que s'ils avaient les bras libres, ils attenteraient contre leur personne propre. C'est pourquoi on les enchaîne par les mains, par les pieds, et par le milieu du corps, ne leur laissant aucun membre, hors la langue, duquel ils se puissent aider. Je vous les veux, dit-il, montrer tous, et vous dire le genre de folie d'un chacun. Voyez-vous ce grand vieillard, lui dit-il : il est si fou, qu'il croit être Dieu le père, et ce n'est pas le moyen de les faire rentrer en leur bon sens de les aller contrarier. Au contraire, il leur faut accorder tout ce qu'ils veulent, autrement

on les ferait encore devenir plus fous qu'ils ne sont. Cet autre (en le montrant), que vous voyez qui fait des bénédictions, il croit être le Pape. Mettez-vous à genoux, je vous prie. » Ainsi il les lui montra tous, discourant fort pertinemment de la manie de chacun d'eux. Comme il le reconduisait vers la porte, lui demandant s'il n'avait pas grand'pitié de ces pauvres écervelés, il fut étonné qu'il lui dit : « Mais celui de tous qui me donne le plus d'étonnement et de compassion tout ensemble, est ce pauvre fou qui croit être saint Jean; car encore pour les autres il pourrait y avoir quelque raison d'en douter, mais je suis saint Pierre, moi, et je suis bien assuré que je ne lui ai jamais ouvert la porte. » A ce mot l'honnête homme, regardant sa femme entre les deux yeux, et elle lui, ils sortirent de là, le plus promptement qu'il leur fut possible, étonnés de ce qu'ils avaient si longuement discouru avec un fou sans le connaître pour tel, et crurent que s'ils y fussent demeurés un peu davantage, fussent devenus fous eux-mêmes (1).

(D'Ouville, *Contes.*)

Le docteur Gall étant allé visiter l'hôpital des fous à Bicêtre, fit à un fou qui le conduisait la question suivante : « Pourquoi vous a-t-on mis ici, mon ami ? car il me semble que vous n'êtes rien moins que fou et je ne trouve pas non plus sur votre crâne l'organe de la folie. » Le fou répondit : « Monsieur le docteur, ne soyez point étonné de ne pas trouver sur cette tête que vous me voyez les signes de la folie car il faut vous dire que c'est une tête que l'on m'a mise en place de celle que j'ai perdue pendant la révolution. »

(*Ioly ana.*)

Fou (*Bon sens d'un*).

François Ier ayant résolu de marcher à la tête de ses troupes dans la malheureuse campagne de 1525, où il fut fait prisonnier à Pavie, on agita la question relative aux moyens de s'ouvrir un passage pour pénétrer en Italie. On crut en avoir découvert plusieurs; il ne s'agissait que de se déterminer sur le choix. Triboulet, le fou en titre du monarque, se trouvait présent à cet entretien; il termina la séance ainsi : « Vous croyez, messieurs, avoir dit des merveilles, et pas un de vous n'a touché le point essentiel. — Quel est-il donc ? — Le voici. Vous êtes bien d'accord sur les moyens d'entrer en Italie, mais personne n'a parlé des moyens d'en sortir. »

(*Improvisateur français.*)

Fous de cours.

Triboulet assistait, à la Sainte-Chapelle, aux vêpres du roi. Durant cet office, à un moment déterminé par le rituel, il se fait un grand silence, qui est tout à coup interrompu par le prêtre, lequel dit, de sa plus belle voix : *Deus in adjutorium*, etc.; et les chants recommencent. On en était là, quand Triboulet, s'élançant de son siége, traverse le chœur et se précipite sur le prêtre qu'il accable de coups. On crie au scandale. Triboulet, s'adressant alors à l'assemblée : « Messieurs, dit-il, et mesdames, je n'ai fait que justice. C'est bien de ce maraud qu'est venue toute la noise; car, avant qu'il eût lâché ces deux mots latins, tout le monde était tranquille. » Tels étaient les tours de Triboulet.

Quand on apprit que Charles-Quint, se rendant dans les Pays-Bas, demandait le passage à travers la France, Triboulet accueillit cette nouvelle comme un plaisant propos. « Si, dit-il, Charles-Quint osait venir en France, je lui donnerais mon bonnet. » Le roi, qui l'entendit, s'empressa d'ajouter : « Et si pourtant je le laissais passer ? — Alors, sire, répliqua Triboulet, je reprendrais mon bonnet pour vous en faire présent. »

(B. Hauréau, *François Ier et sa cour.*)

Brusquet était un plaisant bouffon, et qui était fin, nullement fou. Il était Provençal, premièrement avocat et habile homme. Il vint à la cour pour une affaire qu'il eut au conseil, à la poursuite de laquelle il demeura trois mois avant que de pouvoir rien faire. Enfin, il s'avisa, lui qui était plaisant, de tenter toutes sortes de voies, et de voir si par sa bouffonnerie il pourrait avoir son expédition. Il bouf-

(1) On reconnaîtra encore ce conte pour avoir été très-souvent rajeuni et renouvelé. Que de fois ne l'a-t-on pas repris pour l'appliquer aux maisons de Bicêtre ou du docteur Blanche !

fonna si bien qu'il ne demeura guère sans obtenir ce qu'il désirait. Lui, voyant qu'il avait plus fait en un jour par sa bouffonnerie que durant toute sa vie en avocassant, il quitta son métier et se fit bouffon, ce qui lui valut mieux. Il escroqua fort subtilement une chaîne d'or, que le roi avait donnée à un bouffon de l'empereur, qui vint avec lui de la cour d'Espagne ; car, comme ils furent près de passer par le pont au Change, il lui dit : « Écoutez, il faut que nous laissions nos chaînes en la maison d'un de nos amis, parce que nous allons passer par une rue pleine de matois qui nous pourraient faire quelque déplaisir. » Ce pauvre bouffon le crut, et mit cette chaîne entre la main de Brusquet, qui après avoir passé le lieu qu'il craignait, lui rendit une chaîne de cuivre toute semblable à la sienne, et quand ce bouffon s'en retourna en Espagne, Brusquet écrivit par lui à l'empereur qu'il avait envoyé en France un bouffon le plus sot du monde et qu'il s'était laissé déniaiser d'une chaîne d'or que lui avait donnée le roi.

Brusquet escroqua aussi fort subtilement du comte de Bénévent, Espagnol qui vint en France, une fort belle coupe d'or, qui avait un couvercle merveilleusement bien enrichi de pierreries. Ce comte étant un jour à table, à qui on donnait à boire en cette coupe, Brusquet la loua fort et en admira l'ouvrage, et pria le comte de la lui prêter pour en faire une semblable. Le comte, qui était magnifique, ne la lui put refuser, mais on oublia à lui donner le couvercle qui valait mieux que la coupe. Brusquet ayant eu la coupe, dit au comte : « Monseigneur, nous sommes en un climat beaucoup plus froid que le vôtre; si la coupe que vous m'avez donnée n'a son couvercle pour la couvrir, il est à craindre qu'elle ne s'en trouve mal. Il serait donc fort à propos de commander qu'on le lui remette dessus. » Le comte, qui voulait montrer sa libéralité, lui fit aussi bailler le couvercle.

(*Perroniana.*)

M. de Marigny, étant un jour au dîner du roi, où était aussi l'Angély, dit à M. B. : « De tous nous autres fous qui avons suivi M. le Prince (le parti du prince de Condé), il n'y a que l'Angély qui ait fait fortune... »

Un jour, au dîner du roi, l'Angély dit à M. le comte de Nogent : « Couvrons-nous, cela est sans conséquence pour nous... » Un jour que l'Angély était dans une compagnie où il y avait déjà quelque temps qu'il faisait le fou, M. de Bautru vint à entrer. Sitôt que l'Angély l'eut aperçu, il lui dit : « Vous venez bien à propos, monsieur, pour me seconder ; je me lassais d'être seul (1). »

(*Menagiana.*)

Fougue de jeune homme.

Le roi (François Ier) aimait M. d'Orléans, parce qu'il était actif, disait-il, et telle humeur active lui plaisait fort en ses enfants, et aux gentilshommes français aussi, ne les estimant point s'ils étaient songeurs et sourdauds et endormis; car le naturel du vrai Français, disait-il, porte qu'il soit prompt, gaillard, actif et toujours en cervelle.

Si le tança-t-il fort de sa grande promptitude, et pour être trop éveillé, lorsqu'à Amboise, que le roi était couché et tout le monde retiré, ne voulant point encore dormir et voulant passer son temps : « Allons, dit-il, battre le pavé sur les ponts et nous battre contre ces laquais qui ne font que ribler et battre tout le monde. » Il avait ses gens selon son humeur, et surtout le seigneur de Castelnau, de Gascogne ou de Béarn, brave et vaillant gentilhomme, et qui ne demandait qu'à frapper, tant était fol et bizarre. Étant donc sur les ponts, y trouvèrent ces laquais qui tenaient tout le pont en subjection. Soudain M. d'Orléans, avec toute sa troupe, les chargea de cul et de tête. Eux, qui étaient tous grands laquais de ce temps-là, et même ceux du roi, et qui portaient tous les armes, commencèrent à se mettre en défense; tellement que, sans le connaître, un allait tuer M. d'Orléans, qui était des plus avancés, sans le seigneur de Castelnau, qui s'avança et se mit au-devant, et reçut le coup que son maître allait recevoir, et tomba mort par terre. Ce fut aux laquais à se retirer, oyant nommer M. d'Orléans, et à M. d'Orléans à les charger, non sans en blesser beaucoup;

(1) Bautru et son frère cadet, le comte de Nogent, étaient deux seigneurs qui aimaient à faire les bouffons.

mais les autres étant mieux ingambes, se sauvèrent et M. d'Orléans demeura maître de tout le pont. La victoire n'en fut pas plus belle, ni de quoi triompher. Il fit emporter M. de Castelnau, qu'il regretta infiniment, et doublement, parce qu'il l'aimait fort et aussi parce qu'il était mort pour lui.

Le roi en sut l'esclandre, qui se courrouça contre son fils, ne faut point dire de quelle rigueur et colère, jusque-là à lui alléguer que « s'il se voulait perdre par ses folies, qu'il ne voulait point qu'il fît perdre inconsidérément et mal à propos les gentilshommes de son royaume qui lui aidaient à maintenir sa couronne. »

(Brantôme, *Hommes illustres.*)

Fournisseur (*la femme d'un*).

La jolie madame P...; dont le mari était intéressé dans les fournitures de l'armée, avait chez elle un cercle d'agréables de la nouvelle fabrique, parmi lesquels se trouvait M. Arcambal, adjoint au ministre de la guerre. Celui-ci, fort de son influence sur les intérêts fiscaux du petit ménage, se donnait, depuis une heure, des airs et des tons qui déplaisaient considérablement à la jeune dame. Elle saisit le moment où notre important bureaucrate, qui s'était placé derrière son fauteuil, se permettait des regards indiscrets, pour lui dire, avec une grâce et une mesure parfaites de politesse : « Monsieur, voudriez-vous bien changer de place; ne savez-vous pas que nous autres, fournisseurs, nous n'aimons pas qu'on y regarde de si près? »

(*Encyclopédiana.*)

Fournisseurs à la mode.

Mme Bertin, la fameuse modiste de Marie-Antoinette, avait la plus haute idée de son art et de son habileté. On connaît sa réponse à une dame mécontente de ce qu'on lui montrait : « Présentez-donc à Madame des échantillons de mon dernier travail avec Sa Majesté. » C'est elle aussi qui répondit à M. de Toulongeon, se plaignant de la cherté de ses prix : « Ne paye-t-on à Vernet que sa toile et ses couleurs? »

(Mme Necker, *Mélanges.*)

Charpentier, le cordonnier à la mode pour dames, répondit à une cliente, se plaignant que dès le premier jour ses souliers s'étaient déchirés : « Je vois ce que c'est : Madame aura marché. »

(E. et J. de Goncourt, *Femme au XVIIIe siècle.*)

Foyer de théâtre.

La duchesse de Quenn'sberry, assistant au bénéfice de M. Quin, parut désirer de voir le foyer, qu'elle avait ouï dire l'emporter en esprit et en politesse sur beaucoup de salons. Je lui demandai la permission de l'y accompagner quand la pièce serait finie, ce qu'elle voulut bien agréer. Je la fis passer derrière les coulisses. Plusieurs personnes de qualité étaient dans l'usage de venir, après la pièce, dans le foyer, et de s'y amuser devant la cheminée à jouer à croix ou pile petit jeu auquel il se perdait ou se gagnait quelquefois des mille livres dans une soirée. Je croyais tous les acteurs partis, et je m'attendais à n'y trouver que des spectateurs distingués; mais lorsque j'ouvris la porte, le premier objet qui frappa notre vue fut la belle reine d'Égypte (mistriss Woffington, qui venait de jouer ce rôle) tenant à la main un pot de bière et criant : « Périssent tous les rangs; et vive la liberté! » La table était entourée d'une société analogue et servie d'un plat de pieds de mouton.

La duchesse était entrée d'un air très-gai, et avec toute la dignité d'une femme de la cour. Jugez de la surprise que dut lui causer un tableau si contraire à celui qu'elle s'attendait à rencontrer, et de l'idée que dut lui donner cet échantillon de la politesse et du bon ton d'un foyer. Je n'étais guère moins confuse. Après un moment de silence, elle s'écria : « Eh! mais, l'enfer est-il déchaîné? » Puis, sortant à la hâte, elle courut plus morte que vive trouver sa chaise. En me quittant, elle me recommanda bien de ne jamais entrer dans cette chambre, et me pria de l'aller voir le lendemain matin.

Le jour suivant, elle me reçut avec politesse; mais il y avait dans son maintien je ne sais quel air peu flatteur. Elle me demanda si je vivais avec les acteurs, nous traitant, ce me semble, comme des espèces de Bohémiens, et supposant que, dans nos retraites les

plus privées, nous n'étions séparés les uns des autres que par quelque couverture. J'osai lui en faire l'observation, et j'essayai de justifier notre art et ceux qui le cultivent; mais je vis que ma rhétorique faisait peu d'impression sur l'esprit de la duchesse, encore révoltée de ce qu'elle avait vu la veille.

(Mistriss Bellamy, *Mémoires.*)

Fraîcheur de teint.

Madame la maréchale de Luxembourg distinguait un jour trois sortes de fraîcheur : « la fraîcheur de la rose, c'est celle de la comtesse Amélie de Boufflers; celle de la pêche, c'est celle de Mme de Lauzun; il y en a une autre, celle de la viande de boucherie, et c'est celle de Mme de Mazarin. »

(Grimm, *Correspondance.*)

Franc-parler.

Louis XIV étant à la tranchée de Lille, son courage faillit se laisser aller aux continuelles instances des courtisans, empressés et flatteurs. Le vieux Charost, qui était alors capitaine des gardes du corps en quartier, lui ôta de dessus la tête son chapeau et son bouquet de plumes et lui donna le sien; mais le voyant, un moment après, un peu incertain de ce qu'il avait à faire, il lui dit à l'oreille : « Il est tiré, Sire, il le faut boire. » Le roi le crut, demeura dans la tranchée, et il lui en sut tant de gré, que dès le soir même il rappela à la cour le marquis de Charost qui était exilé je ne sais où.

Mais, à propos du siége de Lille, le comte de Brouay en était gouverneur pour le roi d'Espagne, et tous les matins il envoyait de la glace au roi, parce qu'il avait appris qu'il n'y en avait point dans le camp. Un jour, le roi dit au gentilhomme qui venait de sa part : « Je vous prie, dites à M. le comte de Brouay que je lui suis bien obligé de sa glace, mais qu'il m'en devrait envoyer un peu davantage. — Sire, repartit l'Espagnol sans hésiter, il craint que le siége ne soit trop long, et que la glace ne vienne à manquer. » Il fit aussitôt une grande révérence, et s'en alla. Mais le vieux Charost, qui était derrière le roi, lui cria tout haut : « Dites à M. de Brouay qu'il n'aille pas faire comme le gouverneur de Douay, qui s'est rendu comme un coquin. » Le roi se retourna et lui dit en riant : « Charost, êtes-vous fou? — Comment, sire, répliqua-t-il, monsieur de Brouay est mon cousin! »

(L'abbé de Choisy, *Mémoires.*)

Louis XIV, parlant un jour des majors, du détail desquels il s'était entêté alors, M. de Duras, qui n'aimait point celui des gardes du corps, et qui entendit que le roi ne désapprouvait pas qu'ils se fissent haïr : « Par..., dit-il au roi, traînant Brissac par le bras pour le lui montrer, si le mérite d'un major est d'être haï, voici bien le meilleur de France, car c'est celui qui l'est le plus. » Le roi se mit à rire et Brissac fut confondu.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Latour, grand peintre en pastel, fut appelé à la cour. Le roi avait choisi, pour lui faire exécuter son portrait un donjon où la lumière éclatait de toutes parts. « Ah! s'écria le peintre, que veut-on que je fasse de cette lanterne, quand il ne faut pour peindre qu'un seul passage de lumière? — J'ai choisi ce lieu, dit le monarque, pour n'être pas détourné. — Ah! Sire, je ne savais pas que vous n'étiez point le maître chez vous. »

(*Almanach litt.* 1792.)

Au dernier bal que donna le duc d'Orléans à la famille royale de Naples, et auquel le roi assista, Charles X, émerveillé des nouvelles galeries du Palais-Royal, dit à Fontaine : « Pourquoi ne me faites-vous pas de si belles choses que ça? — C'est que vous ne me les avez pas commandées, » répondit brusquement Fontaine.

(Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*)

Franchise.

Nell Gwynn fut de toutes les maîtresses royales (de Charles II) la moins orgueilleuse, la plus obscure, la plus inoffensive, la plus désintéressée, la plus populaire. On l'insultait, mais son sang-froid bon enfant désarmait l'outrage.

C'est elle qui, voyant un de ses laquais se colleter avec un passant brutal, lequel s'était permis de la qualifier sans ménagement, s'écriait, penchée à la portière. « Laissez-le donc, Tom, le pauvre diable n'a dit que la vérité. »

(Forgues.)

Dans la campagne de 1677, le roi s'exposa beaucoup; Boileau lui représenta qu'il ne s'en était fallu que de sept pas que Sa Majesté n'eût été atteinte d'un boulet de canon; il la priait de ne pas l'obliger à finir sitôt son histoire. « A combien de pas étiez-vous du canon? dit le roi à Despréaux. — A cent pas, répondit l'historiographe. — Mais n'aviez-vous pas peur? répliqua le roi. — Oui, Sire, je tremblais beaucoup pour Votre Majesté, et encore plus pour moi. »

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et de Louis XV.*)

La même disposition qui assujettissait le philosophe d'Alembert aux caprices de son amie, Mlle de Lespinasse, lui faisait dire, dans la frayeur que lui causaient ses souffrances et l'approche de la mort : « Ils sont bien heureux ceux qui ont du courage; moi je n'en ai pas. » Il y a dans cet aveu une bonhomie qu'on doit préférer peut-être à l'ostentation d'un sentiment qui n'est guère dans le cœur de l'homme.

(Grimm, *Correspondance littéraire.*)

Le joueur de violon Salomons, qui donnait des leçons au roi d'Angleterre George III, disait un jour à son auguste écolier : « Les joueurs de violon peuvent se diviser en trois classes. A la première appartiennent ceux qui ne savent pas jouer du tout; à la seconde, ceux qui jouent mal, et à la troisième ceux qui jouent bien. Votre Majesté s'est déjà élevée jusqu'à la seconde classe. »

(Heine, *Allemagne.*)

Franchise courageuse.

Caracalla, ayant tué son frère Géta, voulut obliger Papinien à composer un discours pour excuser ce meurtre. Mais ce grand homme lui répondit : « Prince, il est plus facile de commettre un parricide que de l'excuser, et c'est un second parricide d'ôter l'honneur à un innocent après lui avoir ôté la vie. » L'empereur, irrité de sa réponse, lui fit trancher la tête.

(Spartien.)

Franchise d'amoureux.

« Ne connaissez-vous point, me disait Arlequin, M..., gentilhomme allemand, qui vient tous les jours à la Comédie? » — Je le connais parfaitement, lui dis-je, et je ne crois pas qu'il soit fort timide avec les femmes. — Bien moins que cela, reprit-il; toutes les fois qu'il voit ses maîtresses, il commence par leur dire comme il les trouve ce jour-là, jaune ou pâle, les yeux abattus ou enfoncés; ainsi du reste. Un jour il s'attacha fortement de cœur à Mademoiselle..... Sa mère, voyant son assiduité, lui demanda s'il venait voir sa fille pour le mariage, ou pour autrement : « Non, pas pour mariage, répondit-il, mais pour autrement. » (Cottolendi.)

Franchise dangereuse.

Mlle Bertin ayant apporté à Marie-Antoinette une guirlande et un collier de roses, la reine l'essayait en craignant que l'éclat de ces fleurs ne fût plus avantageux à celui de son teint. Elle était véritablement trop sévère sur elle-même : sa beauté n'ayant encore subi aucune altération, il est aisé de se faire idée du concert de louanges et de compliments qui répondirent au doute qu'elle avait énoncé. La reine, s'approchant de moi, promit de s'en rapporter à mon jugement lorsqu'il serait temps qu'elle cessât de porter des fleurs. « Songez-y bien, me dit-elle; je vous somme dès ce jour de m'avertir avec franchise du moment où les fleurs cesseront de me convenir. — Je n'en ferai rien, madame, lui répondis-je aussitôt; je n'ai pas lu *Gil-Blas* pour n'en retirer aucun fruit, et je trouve l'ordre de Votre Majesté trop semblable à celui que lui avait donné l'archevêque de Tolède (1), de l'a-

(1) Il fallait dire de Grenade.

vertir du moment où il commencerait à baisser dans la composition de ses homélies. — Allez, me dit la reine, vous êtes moins sincère que Gil-Blas, et j'aurais été plus généreuse que l'archevêque de Tolède. »

(Mme Campan, *Mémoires*.)

Franchise de critique.

Jean-Jacques Rousseau dînait chez moi (1) avec plusieurs gens de lettres, Diderot, Saint-Lambert, Marmontel, l'abbé Raynal, et un curé qui, après le dîner, nous lut une tragédie de sa façon. Elle était précédée d'un discours sur les compositions théâtrales, dont voici la substance. Il distinguait la tragédie et la comédie de cette manière : dans la comédie, disait-il, il s'agit d'un mariage, et dans la tragédie d'un meurtre. Toute l'intrigue dans l'une et dans l'autre roule sur cette péripétie : « Épousera-t-on, n'épousera-t-on pas? Tuera-t-on, ne tuera-on-pas? On épousera, on tuera, voilà le premier acte. On n'épousera pas, on ne tuera pas, voilà le second acte. Un nouveau moyen d'épouser et de tuer se présente, et voilà le troisième acte. Une difficulté nouvelle survient à ce qu'on épouse et qu'on tue, et voilà le quatrième acte. Enfin, de guerre lasse, on épouse et l'on tue, c'est le dernier acte »... Nous trouvâmes cette poétique si originale qu'il nous fut impossible de répondre sérieusement aux demandes de l'auteur; j'avouerai même que, moitié riant, moitié gravement, je persiflai le pauvre curé. Jean-Jacques n'avait pas dit le mot, n'avait pas souri un instant, n'avait pas remué de son fauteuil; tout-à-coup, il se lève comme un furieux, et s'élançant vers le curé, il prend son manuscrit, le jette à terre, et dit à l'auteur effrayé : « Votre pièce ne vaut rien, votre discours est une extravagance, tous ces messieurs se moquent de vous; sortez d'ici et retournez vicarier dans votre village.... » Le curé se lève alors non moins furieux, vomit toutes les injures possibles contre son trop sincère avertisseur, et des injures il aurait passé aux coups et au meurtre tragique si nous ne les avions séparés. Rousseau sortit dans une rage que je crus momentanée, mais qui n'a pas fini et qui même n'a fait que croître depuis.

(Cérutti, *Lettres sur quelques passages des Confessions*.)

(1) C'est le baron d'Holbach qui parle.

Franchise récompensée.

Il prit fantaisie un jour au duc d'Ossone d'aller visiter les galeries de Naples dans le port. Comme il fut entré dans la *réale*, un des espaliers de la galère se jeta à ses pieds et le pria de lui faire donner la liberté, et le tirer de cette misère, où tous les jours sans mourir il souffrait la douleur de mille morts. Le duc lui demanda ce qu'il avait fait pour être détenu forçat. « Chose aucune, monseigneur, répondit-il; j'ai toujours vécu en homme de bien, sans avoir jamais eu aucun reproche, un de mes ennemis m'y ayant fait mettre pour se venger de moi, à la sollicitation de deux faux témoins. » Un autre forçat lui fit la même prière, à qui il demanda pareillement pour quel crime il avait été condamné. « Monseigneur, dit-il, je n'en ai en ma vie commis aucun; je suis ici par l'envie de mes parents qui m'ont supposé des crimes à faux, pour, durant que je suis ici captif, jouir de mon bien. » Plusieurs autres lui tinrent le même discours, disant tous être innocents des crimes qu'on leur imputait. Le duc jetant les yeux sur un grand forçat, qu'il vit là, de fort bonne mine : « Et toi, dit-il, pourquoi es-tu ici? — J'y suis très-justement, monseigneur; encore m'a-t-on fait trop de grâce, de me laisser la vie après les crimes que j'ai commis, car j'ai volé, pillé, assassiné et violé, sans plusieurs autres choses que j'ai commises, dont j'ai été trop bien convaincu. » Le duc l'ayant ouï parler de la façon, appela le capitaine de la galère, et lui dit : « Faites promptement sortir ce pendard hors d'ici, coupable de si détestables crimes, car sans doute, par sa fréquentation, il infecterait tant de gens de bien qui sont céans à tort condamnés. »

(D'Ouville, *Contes*.)

Fraternité philosophique.

Un pythagoricien, voyageant à pied, s'égare dans un désert, arrive épuisé de fatigue dans une auberge, où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors

d'état de reconnaître les soins qu'on prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer sur le grand chemin. Longtemps après, le hasard amène dans ces lieux écartés un disciple de Pythagore. Instruit par les caractères énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur, il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste et continue sa route.

(Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis.*)

Frayeur.

L'abbé de Beaumont, depuis archevêque de Paris et alors jeune *conclaviste* du cardinal de Gesvres, faisait quelquefois, en compagnie du caudataire de ce même cardinal, des excursions d'archéologue ou des pèlerinages dans la campagne de Rome. Et voilà qu'une fois ils furent obligés de rester à coucher dans une auberge à cause d'un violent orage. Le caudataire alla se coucher sans vouloir souper, ce qui n'aurait pas accommodé le conclaviste, et quand il eut fini sa réfection, on lui donne une petite lampe, en lui disant d'aller se coucher avec son camarade (on n'avait pas d'autre lit à lui donner) : « La petite porte à droite, au fond du grand corridor à gauche, au rez-de-chaussée; vous monterez deux marches. » Il était impossible de s'y tromper, et le voilà qui s'établit à côté de son compagnon.

Il faut vous dire que cette chambre avait autrefois servi de cuisine, et qu'on entretenait dans l'âtre un feu de résines et branches de genièvre, afin d'y faire sécher et fumer des quartiers de porc. Cinq à six minutes après s'être mis au lit, l'abbé de Beaumont voit ouvrir la porte et entrer une jolie fille avec un grand garçon, qui vont s'agenouiller modestement aux deux angles de la cheminée et qui se mettent à réciter les litanies des saints. Le garçon s'était insensiblement rapproché de la jeune fille en marchant sur ses genoux, et quand il fut tout auprès d'elle, il entreprit de l'embrasser, ce qui la fit bondir jusqu'à l'autre bout de la chambre, en s'écriant : « Sarrazin que vous êtes! en présence d'un mort!.. » L'abbé de Beaumont s'aperçut lors qu'il avait une jambe toute froide à côté de la sienne, et fit un mouvement pour se retourner et pour envisager la figure inconnue d'un horrible défunt!... Pensez comme il sortit de ce lit brusquement, et jugez de la frayeur de cette pauvre fille.

(*Souvenirs de la marquise de Créqui.*)

Frayeur superstitieuse.

Fouquet de la Varenne, connu par les services d'un certain genre qu'il rendait à Henri IV, s'amusait souvent à tirer au vol. Un jour, il aperçut sur un arbre une pie qu'il voulait faire partir pour la tirer, lorsque la pie se mit à crier *maq*... Croyant que c'était le diable qui lui reprochait son ancien métier, il tomba en faiblesse, la fièvre le saisit, et il mourut au bout de trois jours, sans qu'on pût lui persuader que cette pie était un oiseau domestique échappé de chez quelque voisin, où elle avait appris ce mot.

(Tallemant des Réaux.)

Frères.

Voltaire avait un frère aîné aussi entiché des disputes théologiques, que le poëte l'était de celles du Parnasse; et c'est à ce sujet que le père de ces deux enfants si disparates disait, avec amertume : « J'ai pour fils deux fous, l'un en prose, et l'autre en vers. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Un littérateur, dont je tairai le nom, était tombé dans l'extrême indigence. Il avait un frère théologal et riche. Je demandai à l'indigent pourquoi son frère ne le secourait pas. « C'est, me répondit-il, que j'ai de grands torts envers lui. » J'obtins de celui-ci la permission d'aller voir M. le théologal. J'y vais. On m'annonce; j'entre. Je dis au théologal que je vais lui parler de son frère. Il me prend brusquement par la main, me fait asseoir et m'observe qu'il est d'un homme sensé de connaître celui dont il se charge de plaider la cause; puis m'apostrophant avec force : « Connaissez-vous mon frère? — Je le crois. — Êtes-vous instruit de ses procédés à mon égard? — Je le crois. — Vous le croyez? Vous savez donc...? » Et voilà mon théo-

logal qui me débite, avec une rapidité et une véhémence surprenantes, une suite d'actions plus atroces, plus révoltantes les unes que les autres. Ma tête s'embarrasse, je me sens accablé; je perds le courage de défendre un aussi abominable monstre que celui qu'on me dépeignait. Heureusement mon théologal, un peu prolixe dans sa philippique, me laissa le temps de me remettre; peu à peu l'homme sensible se retira, et fit place à l'homme éloquent, car j'oserais dire que je le fus dans l'occasion. « Monsieur dis-je froidement au théologal, votre frère a fait pis, et je vous loue de me céler le plus criant de ses forfaits. — Je ne cèle rien. — Vous auriez pu ajouter à tout ce que vous m'avez dit qu'une nuit, comme vous sortiez de chez vous pour aller à matines, il vous avait saisi à la gorge, et que, tirant un couteau qu'il tenait caché sous son habit, il avait été sur le point de vous l'enfoncer dans le sein. — Il en est bien capable, mais si je ne l'en ai pas accusé, c'est que cela n'est pas. » Et moi, me levant subitement, et attachant sur mon théologal un regard ferme et sévère, je m'écriai d'une voix tonnante, avec toute la véhémence et l'emphase de l'indignation : « Et quand cela serait vrai, est-ce qu'il ne faudrait pas encore donner du pain à votre frère? » Le théologal écrasé, terrassé, confondu, reste muet, se promène, revient à moi, et m'accorde une pension annuelle pour son frère.

(Diderot, *Paradoxe sur le comédien.*)

Frileux.

Un hiver, Malherbe avait une telle quantité de bas presque tous noirs, que pour n'en pas mettre plus à une jambe qu'à l'autre, à mesure qu'il mettait un bas il mettait un jeton dans une écuelle. Racan lui conseilla de mettre une lettre de soie de couleur à chacun de ses bas et de les chausser par ordre alphabétique. Il le fit, et le lendemain il dit à Racan : « J'en ai dans l'L (1), » pour dire qu'il avait autant de paires de bas qu'il y avait de lettres jusqu'à celle-là. Chez Mme des Loges, il montra un jour quatorze chemises, chemisettes ou doublures.

(Tallemant des Réaux.)

(1) Le trait et le mot ont été aussi prêtés à Mézeray.

Méry était l'homme le plus frileux de la création. On le voyait se promener sur les boulevards, par les beaux jours de printemps, recouvert d'un manteau sous lequel il grelottait. Un jour, il fait venir son médecin, en lui annonçant qu'il est gravement indisposé : c'était à l'époque des premiers froids. Celui-ci accourt, et trouve Méry près du feu, couché sur un canapé et entouré de trois ou quatre couvertures de laine : « Qu'avez-vous donc? lui demande-t-il. — Ce que j'ai, répond le poëte, j'ai l'hiver. »

Friponnerie de valet.

Charles II, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade (1) :

« Monsieur le chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal? Je vous laisse le choix des nations. — Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres... Quant à mon habillement, je ferai partir Termes (2) demain matin; et si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade ».

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage. Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de les voir enfin paraître en habit de ville, qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement

(1) La reine avait imaginé une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations.

(2) Le valet du chevalier.

portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi, qui s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé ? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, dieu merci. — Comment ! dieu merci, dit le roi, lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins ? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de Termes, mon courrier :

« Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. — Eh bien ! monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire ; vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité, encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mor.... dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donnez-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, dis-je, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé ? — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà, poursuivit-il, à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous.... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté ? — Péri, monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment ! péri, lui dis-je en sursaut. Quoi ! le paquebot a fait naufrage ? — Oh ! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais, hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence ; mais, ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'est rien tel que le grand chemin, car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusques au menton. — Un sable mouvant auprès de Calais, lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête, quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir ; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.

« Voilà, Sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter... »

En retournant à la cour de France, le chevalier arriva à Abbeville. Le maître de la poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris ; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup, en attendant que leurs chevaux fussent prêts.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie de galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait raison de tant de préparatifs, dit à monsieur le chevalier de Grammont que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisait chez lui ; qu'il ne tiendrait qu'à sa Grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien, car à peine achevait-il de parler, que trois corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée.

Le nouvel époux était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence, et

du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisait l'amour à madame sa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici? lui dit le chevalier de Grammont. — Bon! lui répondit l'autre : je l'ai d'un marchand de Londres, qui l'avait commandé pour un milord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont, qui sentait le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. « Si je le reconnaîtrais? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché? » Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint, et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : « Touchez là, notre ami, lui dit-il, vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en fais pas un mauvais usage. »

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. « Oh! parbleu, lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. » Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. » L'audacieux Termes ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtait vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées...

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu de temps, n'était en peine que de la manière. Mais voyant qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait, et s'armant de toute son effronterie : « Vous voilà bien en colere, monsieur, lui dit-il, et vous croyez avoir raison : mais je me donne au diable si vous n'avez tort dans le fond. — Comment, traître! dans le fond? dit le chevalier de Grammont, c'est donc parce que je ne te fais pas rouer, comme tu l'as depuis longtemps mérité? — Voilà-t-il pas, dit Termes, toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais : mais ces c..us-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'était un sot, car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par devant, et je ne sais comment diable il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion, il vous revenait à cent quarante louis; et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante, mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme pour se distinguer au bal; et quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai? Cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix de plus qu'il ne vous coûte : c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites, à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village à qui nous l'avons vendu? »

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutait l'indignation, le rouer de

coups, ou le chasser, était le traitement le plus favorable que son maître lui devait; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage, et dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

(Hamilton, *Mémoires de Grammont.*)

Froid (*Recette contre le*).

En l'année du grand hiver qu'il gelait à pierre fendre, le feu roi (Henri IV), passant en carrosse sur le Pont-Neuf, le nez dans son manteau de panne, vit un jeune Gascon se promenant gaillardement, avec un pourpoint de toile découpé sur la chemise et un petit manteau de camelot, comme si on eût été au cœur de l'été. Le roi lui dit : « Mon ami, comment est-il possible que tu puisses durer en cet état? N'as-tu point froid? — Non, sire, répondit-il. — Comment? dit le roi, je m'étonne comment tu ne gèles pas en l'état où tu es, et moi qui suis extrêmement bien vêtu, je ne puis durer! — Ah! sire, dit le Gascon, si Votre Majesté faisait comme moi, elle n'aurait jamais de froid. — Comment? dit le roi. — Si vous portiez, dit le Gascon, tous vos habits sur vous, comme je porte tous les miens, assurez-vous que vous n'auriez point froid. » Le roi trouva cette repartie si bonne qu'il lui fit faire un habit tout neuf.

(D'Ouville, *Contes.*)

Dans un temps d'hiver rigoureux, quelqu'un remarqua que Matta était habillé fort peu chaudement : « Comment faites-vous, lui dit-il, pour être si légèrement vêtu? — Comment je fais? Je gèle. »

(Mme de Caylus, *Souvenirs.*)

Frugalité.

Épaminondas, invité par un de ses amis à un grand repas, où le luxe et la délicatesse semblaient avoir tout ordonné, se fit apporter des mets ordinaires; et comme son ami lui demandait pourquoi il en agissait ainsi : « C'est afin, dit-il, de ne pas oublier chez vous comme je vis chez moi. »

Timothée, illustre citoyen d'Athènes, avait fait chez Platon un souper frugal, où il avait eu beaucoup de plaisir. L'ayant rencontré le jour suivant : « Ami, lui dit-il, vos repas me plaisent beaucoup, parce qu'on s'en trouve bien, même encore le lendemain. »

(Blanchard, *École des mœurs.*)

Artaxercès, roi de Perse, ayant perdu une bataille, fut contraint dans sa retraite de manger des figues sèches et du pain d'orge. Il trouva excellents ces mets grossiers : « O dieux! s'écria-t-il, de quel plaisir je m'étais privé jusqu'à présent par trop de délicatesse! » (*Id.*)

Quelqu'un demandant à Socrate pourquoi tous les jours il se promenait à grands pas jusqu'à la nuit : « Je prépare ainsi, pour mieux souper, répondit-il, le meilleur de tous les ragoûts, un bon appétit. »

(*Id.*)

Sully conserva toujours à la cour l'antique frugalité des camps. Sa table n'était pour l'ordinaire que de dix couverts. On n'y servait que les mets les plus simples et les moins recherchés. On lui en fit souvent des reproches; il répondait toujours par les paroles d'un ancien : « Si les convives sont sages, il y en a suffisamment pour eux; s'ils ne le sont pas, je me passe sans peine de leur compagnie. »

(*Id.*)

Fuite.

Pendant la fuite du duc Charles de Lorraine, qui venait d'être vaincu par Gustave-Adolphe, un paysan d'un village du Rhin donna un coup à son cheval, au moment où il passait près de lui, en disant : « Allons, seigneur, il faut courir plus vite, quand on fuit devant le grand roi de Suède. »

(Schiller, *Hist. de la guerre de trente ans.*)

Fumeurs.

Un Turc ingénieux s'avisa d'un adroit moyen pour éluder le firman d'Amurat IV contre les fumeurs. Il fit creuser une fosse profonde, dans laquelle il se retirait pour fumer. Le sultan le sut, et s'y transporta afin de le surprendre :

« Que me veux-tu? lui dit le fumeur.

Ton édit est fait pour là-haut et ne peut se publier sous terre. Je suis dérobé à ton pouvoir, en me dérobant au sol sur lequel tu commandes. » Amurat rit de cette saillie, et pardonna au coupable.

(Milady Montague, *Lettres.*)

Un gentilhomme qui avait étudié sous Boxhorn, en Hollande, m'a dit autrefois que ce professeur avait une passion extraordinaire pour le tabac et pour la lecture. Pour n'interrompre point ce double plaisir, et pour jouir tout à la fois de l'un et de l'autre, il avait fait un trou au milieu du fond de son chapeau où il mettait la pipe allumée, et fumait ainsi quand il voulait lire ou composer. Lorsqu'elle était vide il la remplissait, la repassait par le même trou, la fumait sans avoir besoin d'y mettre la main; et, hors les heures de son emploi, il les donnait toutes à cet exercice.

(*Chevræana.*)

En 1837, je faisais mes premières armes au barreau de Belley. J'avais élu domicile chez un chanoine, hagiographe, archéologue et fumeur distingué. M. D... ne me traitait pas en locataire, mais en ami. Il m'avait accordé la jouissance de son jardin et de sa bibliothèque, double avantage dont j'appréciais bien la valeur.

Sur la cheminée du chanoine D... il y avait en permanence un vaste pot à tabac et un pyrogène chimique. Il fumait dans une longue pipe de racine d'Ulm; je rivalisais d'ardeur avec lui en bourrant, du matin au soir, une pipe de Kummer, moins profonde, mais plus jolie que la sienne.

Un jour, M. D... prit sa parole grave, et me dit :

« Le tabac est un poison qui détruit les facultés. Dans votre intérêt et dans le mien, je serais d'avis de renoncer à *notre* pernicieuse habitude de fumer. Si vous êtes capable d'un pareil sacrifice, je suis décidé à le faire; autrement, — non, car je connais la contagion de l'exemple, et si vous allumez votre pipe en ma présence, il me sera impossible de ne pas allumer la mienne.

— Qu'à cela ne tienne, répondis-je, je me priverais sans regret de l'usage du tabac; mais je veux prendre un parti définitif! pas de demi-mesure, rien qui ressemble au serment d'ivrogne!... Vous savez le proverbe : *Qui a bu boira!* Je vote donc pour un expédient radical, qui coupe court à une habitude invétérée. Je propose de creuser dans votre jardin une fosse profonde, et d'y enterrer nos pipes, qui se retrouveront un jour à l'état fossile et antédiluvien! »

La motion est adoptée. Dans un grand trou nous enfouîmes, avec une douleur contenue, les deux pipes condamnées. Elles étaient montées sur argent et d'une valeur vénale de 100 fr. environ.

Je me rappelle que la soirée fut triste, presque ennuyeuse. Le moyen âge avait perdu pour nous ses charmes. La conversation languissait, la gêne était sensible. Le chanoine se retira de bonne heure dans son appartement, et je fis de même.

A minuit, je m'éveillai dans un état de malaise indescriptible :

« Mon Dieu, dis-je *in petto*, je crois que je fumerais bien une pipe. Ma conscience me crie que j'ai pris un engagement téméraire et non obligatoire. D'ailleurs la pipe ne m'incommode pas, tant pis pour le chanoine s'il en souffre! » etc.

Après ce plaidoyer, je pris des conclusions, et statuai qu'il y avait lieu d'aller clandestinement déterrer ma pipe. Je me levai; chaussé de pantoufles en lisière de drap, armé d'une pioche, je me dirigeai à pas de loup, au clair de la lune, vers le *tombeau des pipes.* Je touchais au but, lorsque je reculai sérieusement effrayé. — Devant moi je vis se dresser un fantôme blanc qui semblait sortir de terre en brandissant une arme. De son côté, le spectre paraissait fort ému; je le menaçai de ma pioche; au même instant il se mit à rire et je reconnus dans cette apparition le chanoine, sous le plus simple appareil de toilette nocturne. Mû par une pensée identique à la mienne, il travaillait silencieusement depuis une heure à récupérer sa pipe.

(*Journal de Trévoux.*)

Furia francese.

J'ai ouï dire d'un officier de l'armée, qu'après la bataille de Fleurus, considérant avec attention les soldats tués de part et d'autre, il n'avait remarqué sur

le visage des Hollandais, des Allemands et des Anglais, que l'image de la mort toute plate; mais que sur le visage des Français il y avait vu la colère, la rage et la fureur encore peintes; et que les traits qui marquent ces passions ne s'étant pas effacés, ils semblaient encore menacer l'ennemi et le vouloir égorger (1).

(Vigneul-Marville.)

Un prince qui avait fait exercer ses troupes à tirer, recharger et retirer avec une vitesse étonnante, demanda à un officier français qui les voyait manœuvrer, s'il croyait qu'il serait aisé de tenir contre un feu si vif et si prompt : « Sire, lui répondit cet officier, on est aujourd'hui incertain en France si l'on ne supprimera point la poudre. »

(Saint-Foix, *Essais sur Paris.*)

(1) *Relictæ in vultibus minæ, et in ipsa morte ira vivebat.* Tout le monde connaît les vers de Casimir Delavigne, dans sa première *Messenienne* :

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Futilité d'esprit.

Diogène discourait un jour sérieusement et personne ne l'écoutait. Alors il se mit à débiter des folies; une foule de gens s'approchèrent pour l'entendre :

« Vous voilà bien, leur dit-il, — tout de feu pour les conteurs de balivernes; tout de glace pour la sagesse. »

(Diogene de Laërte.)

G

Gages.

Quand les gens de M. le duc d'Angoulême demandaient leurs gages, il leur disait : « C'est à vous à vous pourvoir : quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême ; vous êtes en beau lieu ; profitez-en si vous voulez (1). »

(Tallemant des Réaux.)

———

Un maître d'hôtel demandait à un grand seigneur de lui payer plusieurs mois qu'il lui devait : « Je n'ai point d'argent pour le moment, répondit celui-ci, mais soyez sans inquiétude, vos gages courent toujours. — C'est vrai, monsieur, dit le maître d'hôtel ; par malheur ils courent si fort que je ne saurais les attraper. »

———

Palaprat était secrétaire des commandements de M. de Vendôme, grand-prieur de France, avec lequel il vivait dans une grande liberté. M. de Catinat, qui l'aimait fort, lui dit un jour en l'embrassant : « Les vérités que vous lâchez au grand-prieur, me font trembler pour vous. — Rassurez-vous, monsieur, lui dit Palaprat, ce sont mes gages. »

Gage d'un marché.

Le chevalier de Crovillac entra un jour dans la boutique d'un perruquier. Il demanda à voir une grande perruque d'un beau blond : « Monsieur, lui dit le perruquier, nous ne faisons guère de ces perruques-là qu'on ne nous les commande. » — Hé bien, reprit le Gascon, je la commande, faites-la, et à bon compte ; rasez-moi. » On lui fait la barbe, on lui poudre sa perruque, et on n'oublie rien pour le contenter. « Voilà qui est bien, dit-il, en attendant ma perruque. — Mais, monsieur, dit le perruquier, je n'ai point l'honneur de vous connaître. Si je fais cette perruque, puis-je être sûr que vous veniez la prendre? — Vous pouvez bien en être sûr, répond le Gascon. Vous voyez bien que je ne vous paie pas votre barbe. N'est-ce pas vous dire : je reviendrai? »

(De Montfort.)

Gageure.

Le sieur Gaulard fit une fois gageure de dix écus sur certaine question, et fit jurer celui contre lequel il gageait, et jura aussi qu'il paierait, s'il perdait. Enfin, ayant perdu, il ne voulut pas payer, et dit qu'il avait juré en intention de gagner, et non de perdre. Quelqu'un lui ayant remontré qu'il encourait perjurement : « Je m'en soucie bien, dit-il, j'aime mieux dix écus que mon serment. »

(Tabourot.)

Gaietés du parterre.

Dans l'*Adélaïde Duguesclin* de Voltaire, telle qu'elle fut donnée d'abord, il y avait un personnage qui demandait à Coucy :

Es-tu content, Coucy ?

A quoi tout le parterre se hâta de répondre : *Coussi, coussi !*

— Les applications n'étaient pas toujours aussi gaies. Le jour où mademoiselle Raucourt rentra par *Phèdre*, le public

(1) Les *Mémoires* du XVIIe siècle mentionnent à chaque instant les exploits des laquais dans les rues de Paris. Beaucoup faisaient concurrence aux filous et donnaient grande besogne à la police.

lui appliqua avec une juste, mais bien cruelle sévérité, certains vers de son rôle. Lorsqu'elle dit :

De l'austère pudeur les bornes sont passées,

on lui prodigua sans pitié les plus terribles applaudissements. Quand elle en fut à ce passage :

Je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais,

« Oh ! je vous demande pardon ! » lui criait-on de toutes parts.

De même, la Terreur passée, Dugazon, rentrant par le valet des *Fausses Confidences*, fut soufflété d'une triple bordée d'applaudissements lorsque son maître lui dit : « Nous n'avons pas besoin de toi, ni de ta race de canailles. »

— On donnait l'*Andronic*, de Campistron, pour le début d'un acteur arrivé de Lille, qui déplut souverainement. Quand il vint à réciter ces vers :

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre ?

une voix, qui n'était pas celle de l'acteur en scène, lui répondit :

L'ami, prenez la poste, et retournez en Flandre (1).

— Un jour, une actrice laide et désagréable se trouvait en scène. Depuis longtemps elle agaçait les nerfs des spectateurs. Enfin elle arrive à ce passage :

Que faites-vous, seigneur, et que dira la Grèce ?

On lui répond du fond de la salle :

Que vous êtes, madame, une laide b..... !

Je n'ose achever, mais la voix acheva tout à cru.

— Au début de l'*Argélie* (1673), de l'abbé Abeille, une actrice demandait à une autre :

Ma sœur, vous souvient-il du feu roi notre père ?

Celle-ci hésita un moment. Il n'en fallut pas davantage pour qu'un *plaisant* (c'est le terme reçu) se chargeât aussitôt de répondre à sa place par ce vers du *Geôlier de soi-même*, de Th. Corneille :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

L'anecdote est devenue populaire.

— La *Mégare* de Morand (1748) finit par la mort de presque tous les personnages. Le parterre, dit Collé, a demandé au seul qui restait la liste des morts et des blessés. Mais la rigueur et les sifflets de l'auditoire, en cette occasion, pourraient bien avoir été la vengeance du peu de respect que l'auteur lui avait témoigné, dix ans auparavant, à la première représentation de son *Esprit de divorce*, où il avait peint sa belle-mère et sa femme, avec lesquelles il était brouillé. Après la représentation, il entendit critiquer le rôle de la belle-mère comme hors de toute vraisemblance; en sa double qualité d'auteur et de méridional, il ne se put contenir et s'avança sur le bord du théâtre : « Messieurs, fit-il, il me revient de tous côtés qu'on trouve que le principal caractère de ma pièce n'est point dans la nature : ce que je puis vous assurer, c'est qu'il m'a fallu beaucoup diminuer de la vérité pour vous le présenter. » Cette harangue donna matière à bien des questions qui éclaircirent l'histoire que l'auteur avait eue en vue dans sa comédie. Malheureusement, quand, à la fin du spectacle, on annonça la même pièce pour le lendemain, quelqu'un se mit à crier : « Avec le compliment de l'auteur; » ce qui irrita si bien notre Provençal, qu'il prit son chapeau et le jeta dans le parterre en disant : « Celui qui veut voir l'auteur n'a qu'à lui rapporter son chapeau. » Un exempt vint arrêter le poëte, et le lieutenant de police lui défendit de se montrer à aucun spectacle pendant deux mois.

— Lorsqu'on eut fini de jouer le *Jaloux* de Beauchamps, au Théâtre Italien (1723), le troisième acte n'ayant fait que répéter les situations des deux autres, on demanda du parterre : « Le dénoûment ! le dénoûment ! »

Un mot analogue et plus joli fut prononcé dans la salle quand on donna l'*Éponine* de Chabanon (1762). L'exposition du sujet n'a lieu, à proprement parler, qu'au troisième acte, et les deux premiers languissent sans but déterminé. A la fin du second : « Je m'en vais, dit froidement

(1) Ce vers est tiré de la *Fille capitaine*, de Montfleury (1669) :

Demain je prends la poste et je retourne en Flandre,

dit Angélique, acte IV, scène IX.

un spectateur, puisque décidément ils ne veulent pas commencer. » Chabanon tenait beaucoup à ce sujet, puisque, onze ans après, il en fit un opéra sous le nom de *Sabinus*, qui ne fut pas plus heureux. De cinq actes il le remit en quatre, sans plus de bonheur. « Le public est bien ingrat de s'ennuyer, disait à ce propos Sophie Arnould, quand on se met en quatre pour lui plaire (1). »

— A la représentation du *Fabricant de Londres*, de Fenouillot de Falbaire (1771), on vient annoncer sur la scène la banqueroute du marchand : « Ah ! morbleu ! s'écria alors un spectateur, j'y suis pour mes vingt sous ! »

(Victor Fournel, *Curiosités théâtrales*.)

Gaieté du soldat français.

Au milieu de la terrible bataille que nous soutînmes contre un vaisseau anglais, dans la nuit du 4 au 5 septembre 1782, à la hauteur des Bermudes, on retrouvait encore toute la gaieté française.

Près de nous se trouvait le baron de Montesquieu ; depuis quelque temps nous nous amusions à le plaisanter relativement au mot de *Liaisons dangereuses* qu'il nous avait entendu prononcer, et, malgré toutes ses questions et ses instances, nous n'avions jamais voulu lui expliquer que c'était le titre d'un roman nouveau, alors fort à la mode en France (1).

Dans le moment où nous étions tous en groupe, une bordée de *l'Hector* lança sur nous un boulet ramé : on sait que cet instrument meurtrier se compose de deux boulets joints par une barre de fer. Ce boulet ramé vint avec violence briser une partie du banc de quart, d'où nous venions de descendre. Le comte de Loménie, qui était alors à côté de Montesquieu, le lui montrant, lui dit froidement : « Tu veux savoir ce que c'est que *les liaisons dangereuses ?* Eh bien ! regarde, les voilà ! »

(Ségur, *Mémoires*.)

Gaieté sinistre.

Cromwell se permettait quelquefois les bouffonneries les plus plates avec ses affidés. Avant le procès du roi, il avait assemblé un conseil des chefs des républicains et des officiers généraux ; il termina la séance en jetant joyeusement un coussin à la tête de Ludlow, l'un de ses favoris, qui, à son tour, prit un autre coussin pour répondre à cette galanterie. Cromwell, pour l'éviter, se précipita sur les degrés, et faillit se blesser dangereusement. Après avoir signé la sentence de mort de Charles I, dans un accès de gaieté il barbouilla d'encre le visage de son voisin, en lui passant la plume. Il courut après un autre, qui cherchait à se dérober, le ramena avec de grands éclats de rire, et lui conduisit la main pour le faire signer.

(*Hist. de la maison de Stuart*.)

Galanterie.

On m'a conté qu'un grand seigneur d'Espagne traita le roi (Philippe II) et la reine, sous des tentes magnifiques, et tapissées par dedans des plus belles tapisseries du monde, dans un vallon fort agréable où la cour devait passer, et qu'après que le roi et la reine furent partis, on entendit un grand bruit. C'était qu'on criait *au feu;* car le seigneur avait mis le feu à tout ce qui avait servi à cette magnificence, comme s'il eût cru profaner ces mêmes choses en les faisant servir à d'autres.

(Tallemant des Réaux.)

Le premier jour que Namur fut investi (1692), les dames les plus considérables de la ville firent une députation au roi pour lui demander un passe-port : on le leur refusa, disant que ce n'était pas l'usage. Elles envoyèrent faire une seconde fois la même demande ; on la leur refusa encore : « Eh bien, répondirent-elles, allez dire au roi que nous serons très-glorieuses de nous rendre ses prisonnières de guerre. » Et sur-le-champ elles se préparèrent à sortir de Namur avec leurs enfants et leurs femmes. Louis XIV nomma un des seigneurs de sa cour les plus polis, pour aller leur faire des civilités, et les mener en sûreté jusqu'à des tentes qu'on avait fait dresser pour les recevoir, et où elles trouvèrent des rafraîchissements. Les carrosses du roi allèrent les prendre l'après-midi, et les conduisirent dans une abbaye voisine, où elles restèrent jusqu'à la fin du siége. Les soldats se piquèrent aussi de galanterie ; ils accoururent au-

(1) On a aussi appliqué le mot au *Barbier de Séville* de Beaumarchais.

(2) Le roman de Choderlos de Laclos.

devant de ces dames, pour aider leurs gens à porter les paquets; et prenant les petits enfants dans leurs bras, ils les portèrent à la suite de leurs mères.

Après la prise du fort principal qui défendait Namur, le roi envoya dans toutes les tentes des officiers et des soldats qui en avaient fait le siége, des rafraîchissements en abondance. Madame de Maintenon, accompagnée de quantité de dames et de seigneurs, eut la curiosité de voir manger et boire cette troupe victorieuse et affamée. Il n'y eut aucune des tentes où elle n'entrât; et après avoir fait cette revue avec tout l'intérêt qu'elle méritait, elle dit, en s'en allant, qu'elle se proposait de donner le lendemain une collation à tous les officiers qui avaient été employés à cette expédition. A mesure que ces braves militaires arrivaient au quartier du roi, un valet de chambre de madame de Maintenon leur distribuait des billets où on leur marquait l'abbaye des Salsines pour rendez-vous. C'était un couvent de dames de condition à un quart de lieue de la place. Toutes les dames s'y trouvèrent, et par un renversement inouï de politesse, elles y servirent elles-mêmes toutes les tables avec l'air du monde le plus galant; leurs demoiselles les aidaient, et les femmes de chambre servaient à boire.

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Galanterie héroïque.

Mme de Rambouillet a conté que Malherbe, ne l'ayant pas trouvée, s'était amusé un jour à causer chez elle avec une fille, et qu'on tira par hasard un coup de mousquet dont la balle passa entre lui et cette demoiselle.

Le lendemain, il revint voir Mme de Rambouillet, et comme elle lui faisait quelques civilités sur cet accident : « Je voudrais, lui dit-il, avoir été tué de ce coup : je suis vieux, j'ai assez vécu; et puis on m'eût peut-être fait l'honneur de croire que M. de Rambouillet l'aurait fait faire. »

(Tallemant des Réaux.)

Galanterie magnifique.

La vieille comtesse de Rochambeau m'a conté du prince de Conti un joli trait de galanterie et de magnificence. Mme de Blot, dans sa jeunesse, dit un jour, en présence de ce prince, qu'elle voulait avoir le portrait en miniature de son serin dans une bague. M. le prince de Conti offrit de faire faire le portrait et la bague, ce que Mme de Blot accepta, à condition que la bague serait montée de la manière la plus simple, et qu'elle n'aurait aucun entourage. En effet, la bague n'eut qu'un petit cercle d'or, mais au lieu de cristal pour recouvrir la peinture, on employa un gros diamant que l'on rendit aussi mince qu'une glace. Mme de Blot s'aperçut de cette magnificence, elle fit démonter la bague et renvoya le diamant; alors M. le prince de Conti fit broyer et réduire en poudre ce diamant et s'en servit pour sécher l'encre du billet qu'il écrivit à ce sujet à Mme de Blot. (Mme de Genlis, *Mémoires.*)

Galanterie sénile.

L'abbé de Chaulieu, à l'âge de quatre-vingts ans, s'était déclaré l'amant de Mlle de Launay, dont nous avons des *Mémoires* sous le nom de Mme de Staal. Comme il était devenu aveugle, il prêtait à sa maîtresse beaucoup de charmes qu'elle n'avait pas; et, ne comptant plus sur les siens, il tâchait de se rendre aimable à force de soins et de complaisances. Il proposait quelquefois d'ajouter les présents à l'encens qu'il offrait. Mlle de Launay, importunée un jour des vives instances avec lesquelles il la priait d'accepter mille pistoles, lui dit : « Je vous conseille, en reconnaissance de vos offres généreuses, de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes; vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendrait au mot. — Oh! répondit-il assez naïvement, je sais bien à qui je m'adresse. »

« L'abbé de Chaulieu m'exhortait souvent à la parure, dit Mme de Staal dans ses Mémoires, et tâchait de me faire honte de n'être pas mieux mise : « Abbé, lui disais-je, je me trouve parée de tout ce qui me manque. » N'ayant d'autre ressource que ses soins, il les redoublait sans cesse. Il m'écrivait tous les matins, et me venait voir tous les jours, à moins que je ne l'agréasse pas. La lettre était pour savoir mes volontés; et quand je préférais son carrosse à sa personne, il me l'envoyait sans murmurer, et j'en disposais sans façon. J'avais une puissance despotique sur toute sa maison. On a rarement

l'autorité en main sans en abuser; le petit laquais qui m'apportait ses lettres vint un jour me dire que son maître l'avait chassé. Je lui répondis, sans m'informer s'il avait tort ou raison : « Retournez chez lui, et dites-que vous y resterez, parce que tel est mon plaisir. » L'abbé le reprit sans rien répliquer. Lorsque je voulais bien aller souper au Temple chez lui ou chez le grand-prieur, il rassemblait, à ses risques et périls, les gens les plus agréables et tous ceux que je pouvais souhaiter. Enfin il ne songeait qu'à remplir ma vie de tous les amusements dont elle était susceptible, et il me fit connaître, dans sa vieillesse, qu'il n'y a rien de plus heureux que d'être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et ne prétend rien de vous.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Le marquis de Saint-Aulaire, âgé de quatre-vingt-douze ans, disait des galanteries à madame la comtesse de Béranger, et même la pressait beaucoup. Elle lui répondit malignement : « Je n'ai rien à vous refuser. — Ah! madame, lui répondit-il, vous banniriez toute la politesse, s'il fallait qu'elle fût prise au mot. »

Ceci rappelle cette répartie d'une jeune personne qu'un vieillard cajolait : « Je vous attraperais bien, lui dit-elle, si je vous prenais au mot! »

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

On raconte que Fontenelle, presque centenaire, se laissa choir en essayant de ramasser l'éventail d'une jeune et jolie femme. Comme elle l'aida à se relever : « Ah! s'écria-t-il, si j'avais encore mes quatre-vingts ans! »

L'aventure de l'abbé Gédoyn fait foi que, jusqu'à la vieillesse la plus avancée, Ninon conserva le don d'aimer et de plaire. Cet abbé lui fut présenté en 1696. Il avait alors vingt-neuf ans, et Ninon approchait de quatre-vingts. Cependant il en devint si éperdument amoureux, et la sollicita si vivement, qu'elle consentit à l'écouter. Mais elle ne voulut le rendre heureux qu'au bout d'un certain temps qu'elle lui fixa. Le terme arrivé, il la conjura, au nom de l'amour, de tenir la parole qu'elle lui avait donnée. Elle n'avait plus de raisons de différer, et l'abbé, plus amoureux que jamais, lui demanda pourquoi elle l'avait fait languir si longtemps. « Hélas! mon cher abbé, répondit-elle, ma tendresse en a souffert autant que la vôtre; mais c'est l'effet d'un petit grain de vanité que j'avais encore dans la tête. J'ai voulu attendre que j'eusse quatre-vingts ans accomplis, et je ne les ai que d'hier au soir. »

(*Mémoires anecdotiques des règnes de Louis XIV et Louis XV.*)

Galant escroc (*le*).

Le chevalier D... est un excellent comédien. Il y a quelques années qu'étant retourné à Rouen où il avait un tailleur pour créancier, celui-ci le rencontre, l'aborde, lui demande sa dette. Le chevalier le regarde avec indignation, lui baragouine de l'allemand, au point d'en imposer à cet homme, qui lui demande pardon et s'en va. Le chevalier continue son rôle de baron allemand, s'introduit chez un conseiller au parlement, séduit sa fille et lui fait un enfant, lui promettant de l'épouser. La grossesse reconnue, le conseiller est obligé de consentir au mariage. Dans cet intervalle, le chevalier fait écrire par un de ses amis de Paris au père, qu'il ait à se défier d'un certain baron allemand, qui n'est autre chose que D***. Étonnement du conseiller, qui se met en garde. Les couches se font sourdement, et sous quelque prétexte on renvoie le prétendant. Celui-ci continue les assiduités auprès de la fille qui veut à toute force l'épouser; dans cet intervalle il se présente un parti qu'on propose au père : il accepte, mais ne peut déterminer sa fille. D*** tient bon, se présente toujours pour tenir sa parole, et fait arriver lettres sur lettres qui confirment que c'est un imposteur, qu'on craigne tout de lui, qu'il est homme à déshonorer une fille et à le publier; qu'il faut éconduire un pareil scélérat à prix d'argent. Le père le tire à part, lui déclare qu'il lui donnera dix mille francs s'il veut se désister, tenir le secret et laisser faire le mariage de sa fille. Il éloigne bien la proposition : dix mille francs à un homme comme lui! Bref, on lui en offre trente qu'il accepte et il déloge.

(*L'Observateur anglais*, 1777.)

Galant perfide.

Le comte d'Oxford devint amoureux d'une comédienne de la troupe du Duc, belle, gracieuse, et qui jouait dans la perfection. Le rôle de Roxelane, dans une pièce nouvelle, l'avait mise en vogue; et le nom lui en était resté. Cette créature, pleine de vertus, de sagesse, ou si vous voulez d'obstination, refusa fièrement les offres de service et les présents du comte d'Oxford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut recours aux invectives et même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire et le manger. Dans cette extrémité, l'Amour eut recours à l'Hymen. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, a bonne mine. Il est de l'ordre de la Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement. Enfin, à le voir, on dirait que c'est quelque chose; mais, à l'entendre, on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit présenter une belle promesse de mariage authentiquement signée de sa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne risquait rien lorsqu'il vint, le lendemain, accompagné d'un ministre et d'un témoin. Une autre comédienne de ses amies signa le contrat comme témoin pour elle. Le mariage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle comtesse n'avait plus qu'à se faire présenter à la cour, y prendre son rang et arborer les armes d'Oxford? Point du tout. Quand il en fut question, on trouva qu'elle n'était point mariée; c'est-à-dire, on trouva que le prétendu ministre était un trompette du mylord, et le témoin, son timbalier. Cet ecclésiastique et ce témoin ne parurent plus après la cérémonie, et l'on soutint à l'autre témoin que la sultane Roxelane avait apparemment cru se marier réellement dans quelque rôle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à parti les lois et la religion violées, aussi bien qu'elle, par cette supercherie; elle eut beau se jeter aux pieds du roi, pour en demander justice; elle n'eut qu'à se relever, trop heureuse d'avoir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxelane, au lieu de celui d'Oxford (1).

(Hamilton, *Mémoires de Grammont.*)

(1) Elle devint plus tard Mme Marshalls.

Galimatias.

Boileau citait pour exemple de galimatias double ces quatre vers de *Tite et Bérénice*, du grand Corneille.

> Faut-il mourir, madame, et si proche du terme,
> Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme
> Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
> Puissent dans quatre jours se promettre ma mort!

L'acteur Baron, chargé du rôle de Domitian, dans lequel se trouvent ces vers, en demanda vainement l'explication à Molière, puis à Corneille lui-même : « Je ne les entends pas trop bien non plus, répondit Corneille après les avoir examinés quelque temps, mais récitez-les toujours : tel qui ne les entendra pas les admirera. »

(Cizeron-Rival, *Récréations littéraires.*)

J'ai ouï dire que le fameux évêque de Belley, Camus, étant en Espagne, et ne pouvant entendre un sonnet de Lope de Véga, qui vivait alors, pria ce poëte de le lui expliquer, mais que Lope, ayant lu et relu plusieurs fois son sonnet, avoua sincèrement qu'il ne l'entendait pas lui-même.

(Bouhours, *Manière de penser.*)

Gardes du corps.

Après l'attentat de Damiens, le roi dit au duc d'Ayen, capitaine de quartier des *gardes du corps* : « Avouez, monsieur, que je suis bien gardé. »

(Marquis d'Argenson, *Mémoires.*)

Après les Cent jours, on disait à Mlle Mars que les jeunes gens de la maison militaire du roi se proposaient de la siffler violemment, pour la punir de ses sentiments bonapartistes : « Tout le monde sait qu'il n'y a rien de commun entre Mars et les gardes du corps, » répondit-elle.

Garde national.

Tantôt, vers trois heures de l'après-midi (15 juin 1840), on vit un rassemblement de femmes se former tout à coup au guichet du Louvre, à côté de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Une femme s'agitait et

se débattait contre le garde national de faction, qui la tenait par son châle et refusait de la laisser passer. — D'abord on crut que, fidèle à sa consigne, le soldat citoyen avait découvert un paquet clandestin ou un chien non tenu en laisse ; — on s'approche, on écoute, et on ne tarde pas à comprendre que le garde national, marchand de quelque chose, a reconnu dans la femme susdite une de ses pratiques, une mauvaise pratique, qui lui doit de l'argent, et le gardien, symbole de l'ordre public, lui a fait une scène scandaleuse.

L'affaire s'échauffait, et ne se termina que sur la menace que fit au garde national le soldat de la ligne placé au même guichet, et qui jusque là était resté spectateur silencieux du débat, d'appeler la garde et de faire arrêter son camarade de faction.

(Alphonse Karr, *les Guêpes.*)

Gasconnades.

La Calprenède étant un jour chez Scudéri, faisait sonner sa pochette. Scudéri crut que c'était de l'argent; lui, qui mourait d'envie de montrer ce que c'était, voyant qu'on ne le lui demandait point, tira tout exprès son mouchoir, et fit tomber trois ou quatre vervelles (1) d'argent : celles des oiseaux du roi sont de cuivre. Scudéri en ramasse une et lit autour : Je suis à Calprenède. « Ce sont, dit le Gascon, quatre douzaines de vervelles pour mes oiseaux. » Une autre fois, il contait à mademoiselle de Scudéri qu'il avait fait bâtir à la Calprenède, et il lui dépeignit un palais magnifique ; puis lui demanda : « Combien croyez-vous que cela m'a coûté? Quatre mille livres, rien de plus : il est vrai qu'il y avait *quauques* décombres du vieux château. »

Sarrazin contait qu'un jour qu'ils allaient ensemble par la rue, Calprenède vit passer un homme : « Oh ! qué jé suis malhurus ! dit-il, j'avais juré dé tuer cé couquin la premièré fois qué jé lé rencontrerais, et j'ai fait aujourd'hui mon bonjour. » Sarrazin lui dit : « Ne laissez pas, ce sera sur nouveaux frais. — Non, dit-il, j'ai promis à mon confesseur dé lé laisser vivré encoré quelqué temps. »

Sarrazin disait : « Que voulez-vous? il a tant donné de cœur à ses héros, qu'il ne lui en est point resté. »

(Tallemant des Réaux.)

Un jour qu'on disait des menteries, le maréchal de Grammont dit qu'à une de ses terres, il avait un moulin à rasoirs où ses vassaux se faisaient faire la barbe à la roue, en deux coups, en mettant la joue contre.

(*Id.*

Un gentilhomme gascon, étant dans une certaine ville de France, rencontra un bourgeois de la ville, auquel il dit fort brusquement : « Viens ça; enseigne-moi le chemin pour aller en tel lieu. » Ce bourgeois, étonné de l'arrogante demande du Gascon, lui dit : « Allez doucement. Véritablement, monsieur, vous parlez avec beaucoup d'autorité; si vous voulez le savoir, vous le demanderez plus honnêtement. » A quoi le Gascon répondit, ne voulant rien démordre de son arrogance : « Cap de bious, j'aime mieux m'égarer. » Et de fait s'en alla sans vouloir être davantage instruit.

(D'Ouville, *Contes.*)

Un cavalier gascon, fort brave homme de sa personne, mais qui tenait surtout du naturel de sa nation, étant dans une escarmouche, tira un coup de pistolet à son ennemi, et au même instant se vanta à un de ses amis, qui était auprès de lui, qu'il l'avait tué. L'autre, regardant autour de lui, lui dit : « Cela ne peut être, car tu viens de tirer le coup, et je ne vois personne à bas. » A quoi le Gascon répondit : « Cap de bious, ne vois-tu pas bien que je l'ai réduit en poussière? Ne me connais-tu pas? »

(*Id.*)

Un Gascon, qui se mariait avec une jeune personne d'une beauté très-piquante, répondit à ceux qui lui demandaient pourquoi il se mariait, et pourquoi il prenait une belle femme, que sa beauté exposait à lui être infidèle? « Je me marie, parce que je crains Dieu; j'épouse une belle personne, parce que je n'ai pas peur des hommes. »

(1) Anneau qu'on attachait à la patte de l'oiseau de proie, et qui portait les armes du maître.

— Un autre fut prié dans un bal pour danser; il dit qu'il ne dansait jamais, parce qu'en dansant l'on reculait.

(*Bibliothèque de cour.*)

Un Gascon disait : « qu'en quelque endroit de son corps qu'on le blessât, le coup était mortel, parce qu'il était tout cœur ».

Un autre : « Dès que le duel fut défendu, il crut du poil dans la paume de la main de mon père. »

Quelqu'un se vantait d'avoir reçu une bonne lettre de change; un Gascon dit : « J'en reçois toujours une rame à la fois, ou je n'en reçois point. »

Un Gascon, que l'indigence avait contraint de faire porter à l'Hôtel-Dieu, étant fort malade, un autre Gascon le vint voir, et l'ayant trouvé presque agonisant : « Hé donc, mon enfant, lui dit-il, en quel état je te trouve! Courage, mon ami, courage! — Pour du courage, lui répondit le malade, les gens de notre pays n'en manquent pas. — Eh! qui le sait mieux que moi? lui dit celui qui le visitait. Au reste, mon cher enfant, ajouta-t-il, tu veux bien que je te demande si tu es bien avec Dieu? — Apparemment, répliqua M. de Castelnove (c'est le nom que se donnait le malade), puisqu'il me donne un appartement dans son hôtel.

(*Passe-temps agréable.*)

« Allons, monsieur, l'épée à la main, dit un Parisien dans le milieu d'une rue à un Gascon qui venait de l'offenser. — Comment, allons, reprit celui-ci. A qui croyez-vous parler? Commandez à vos valets. »

(*Id.*)

Un Gascon, appelé en duel, avait reçu son rendez-vous dans un lieu fréquenté pour de pareilles scènes. Il s'y rendit de très-bonne heure à dessein, et ayant trouvé les corps de deux ferrailleurs qui s'étaient enferrés l'un l'autre, il se fit un siége des deux corps morts, et attendit tranquillement son adversaire. Celui-ci arrive, et le trouvant assis sur les deux cadavres, il lui demanda l'explication de cette aventure : « C'est, dit le Gascon, que je me suis amusé à peloter avec ces deux Messieurs, en attendant partie. »

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

Un Gascon, ayant perdu son cheval à Rome, fit publier dans les carrefours que, s'il ne le trouvait pas, il se verrait obligé d'en venir à l'extrémité à laquelle s'était porté son père en pareille occasion. Celui qui avait dérobé le cheval, craignant quelque chose de sinistre, et d'autant plus inquiet qu'il ignorait ce qu'il avait à craindre, ramena le cheval. Le Cadédis, fort satisfait, disait gaiement qu'on avait fort bien fait, et qu'il était fort aise de ne pas être réduit à imiter la conduite de son père; ce qu'il eût pourtant fait, si on ne lui eût pas ramené son cheval. On lui demanda ce qu'avait donc fait monsieur son père : « Eh! sandis, répondit-il, n'ayant plus que la selle, il la mit sur son dos, et s'en retourna à pied. »

Un soldat espagnol, en menaçant un autre, lui dit : « Si je te prends, je te jetterai si haut, que tu trouveras la mort avant la chûte. »

(Brantôme, *Rodomontades espagnoles.*)

Un gentilhomme gascon, se faisant appeler marquis à la cour du duc de Savoie, madame la duchesse lui demanda, par dérision, dans quel pays était son marquisat. « Il est, répondit le Gascon, dans votre royaume de Chypre. »

— Un autre, voyant qu'on s'étonnait de ce qu'il tremblait en prenant ses armes, dit : « Mon corps tremble de peur, pour les dangers où il prévoit que mon courage le portera tantôt. »

— On citait dans une compagnie deux braves officiers dont on faisait l'éloge : « Ne soyez pas surpris de leur valeur, dit un Gascon; l'un est de Gascogne, et l'autre mérite d'en être. »

— Un Gascon se vantait d'être descendu d'une maison si ancienne, qu'il payait encore, disait-il, la rente d'une somme que ses prédécesseurs avaient empruntée

pour aller adorer Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem.

— Un Normand et un Gascon furent condamnés à être pendus pour des vols. Comme il s'agissait de leur prononcer leur sentence, le greffier lut d'abord celle du Normand, qui marquait qu'il serait pendu pour avoir volé un sac de clous. Le Gascon en l'entendant, dit : « Peste soit du maraud ! se faire pendre pour des clous ! » Et quand on lut la sienne, qui portait qu'il serait pendu pour avoir volé dix mille écus, il se tourna vers le Normand, et lui dit : « Sont-ce là des clous ? »

— Un Gascon reçut d'un de ses camarades, qui était dans le service, une lettre dont le style ne l'accommodait pas. Il lui répondit que, s'il se présentait jamais devant lui, il lui casserait la tête d'un coup de pistolet ; l'autre lui écrivit seulement ces deux mots : « Amorcez, je pars. »

— Un abbé gascon demandait depuis longtemps un bénéfice au père de la Chaise, qui avait la feuille des bénéfices. Un jour que ce père se promenait appuyé sur sa canne, suivant sa coutume, l'abbé vint l'aborder et le sollicita de nouveau. Le Jésuite, qui l'avait leurré depuis longtemps de belles espérances, lui annonça qu'il n'y avait rien à faire pour lui : « Ah, mon père ! répartit aussitôt l'abbé dans son accent gascon, j'ai été un grand sot de me fier à vos promesses, et ma mère avait bien raison de me dire qu'il ne fallait jamais s'asseoir sur une chaise qui n'avait que trois pieds. » Le Gascon faisait allusion au nom du jésuite, et à la nécessité où il était de s'appuyer sur une canne.

(*Dict. d'anecd.*)

« Si tous ceux que j'ai tués à l'armée, disait un soldat gascon, se trouvaient en tas dans un vallon des Pyrénées, on passerait de plain pied d'une montagne à l'autre. »

Un Gascon disait que dans le château de son père, il y avait une galerie de mille pas de long. Comme on lui riait au nez, il invoqua le témoignage de son valet, qui dit : « Messieurs, vous en rirez tant qu'il vous plaira ; mais la galerie n'en a pas moins mille pas de long, sur deux mille de large. »

(*Vasconiana.*)

Un certain monsieur venait de raconter en présence de Nodier une de ces gasconnades qui ne peuvent s'adresser qu'à des sots. Nodier lui laissa achever l'odyssée de ses prouesses, qu'il semblait écouter avec une confiance complète ; puis il prit à son tour la parole :

« Oh ! ce que vous venez de nous raconter là ne me surprend aucunement, dit-il, car il m'est arrivé, à moi qui vous parle, quelque chose de presque aussi fort. Je voyageais tout seul, à pied, dans les Abbruzes, quand tout à coup du fond d'une gorge effroyable, bondissent cinq brigands ; et quels bandits, monsieur ! je les vois encore : des gaillards portant plus de six pieds de haut, et quelles figures ! le diable lui-même en eût été effrayé ! Ils me barrent le chemin en me criant dans un baragoin effroyable : *la bourse ou la vie !* Je le compris à leurs gestes. Mais moi, sans perdre la tête, je recule d'un pas et tirant de ma poche deux pistolets, je fais feu de chaque main :.... deux brigands mordent la poussière ; un troisième s'avance : je lui ouvre le crâne d'un coup de crosse ; un quatrième enfin : je lui défonce la poitrine avec le canon de mon pistolet. »

Et le bon Nodier s'arrête tout épouvanté de cet horrible carnage ; car tuer quelqu'un, même en paroles, lui semblait un crime.

« Vous ne nous dites pas ce que vous avez fait du cinquième, demanda malicieusement le premier narrateur.

— Ah ! le cinquième ?... reprend Nodier qui s'était cru maître du champ de bataille, eh bien ! il me tua. »

(Mme de Bassanville, *Salons d'autrefois.*)

Un des grands défauts de Balzac était de pratiquer ce qu'on appelle la gasconnade. Saisi parfois de je ne sais quelle étrange vanité, il décrivait volontiers les largesses qu'il n'avait pas faites, affichait un luxe dont son imagination faisait tous les frais, bâtissait les plus somptueux châteaux en Espagne... ou en Touraine, — comme le prouve le trait suivant.

Un jour, — me conte la personne de laquelle je tiens cette histoire, — je me rends je ne sais plus trop pour quelle affaire à la librairie C'''. Là causait familièrement avec le maître du logis un homme assez replet, à l'œil singulièrement vif, au geste facile ;

« Oui, cher maître, exclamait-il, voici le logis où j'entends conduire ma mère sans qu'elle se doute de rien. Je veux la surprise complète (et du bout de sa canne, il traçait différentes figures sur le parquet). Ici, la maison d'habitation, noble bâtiment de briques, orné de pierres vermiculées aux angles, aux portes et aux fenêtres; coiffé de grands combles à quatre pans percés d'œils-de-bœuf, et surmonté de deux beaux bouquets de plomb aussi fleuris que ceux des pavillons de l'Institut! Dans cette maison, deux étages de chambres assez bien distribuées non-seulement pour que la châtelaine y puisse loger à l'aise, mais encore pour qu'elle puisse me recevoir, moi et plusieurs amis. De chaque côté, un peu en arrière et dissimulés par des massifs, des pavillons où logent bêtes et gens! Derrière, un jardin à l'anglaise, un petit parc, un étang bien empoissonné, un potager et un verger. Ah! j'oubliais : on arrive par une avenue seigneuriale de quatre belles rangées d'ormes, au bout de laquelle s'ouvre une grille de fer d'un travail exquis... »

Puis, ce furent d'innombrables détails sur l'ameublement des différentes pièces, sur l'approvisionnement de l'office et de la cave, sur mille petits accessoires dans lesquels mon homme déployait une véritable science du comfort le plus délicat.

Quand il se retira, j'étais littéralement ébloui.

« Quel est donc ce monsieur? demandai-je.

— Comment! vous ne le connaissez pas même de vue ?... Mais c'est Balzac!

— Il a donc gagné bien de l'argent?...

— C'est possible, me repartit C*** avec un malin sourire; mais, en attendant, savez-vous quel était le but de sa visite?

— Ma foi, non!

— Il venait me demander une avance de cinq cents francs sur son prochain volume. »

(*Le Courrier de Paris.*)

M. B... L... (Baour-Lormian), poëte gascon et académicien, disait sous la Restauration un mal horrible de Napoléon. « Il me semble, répondit son interlocuteur, qu'il vous avait donné une pension? — Eh! sans doute, il en voulait à toutes les supériorités : il me distingua, et me flétrit d'une pension de 6,000 fr. — Mais il fallait ne pas l'accepter. — Ne pas l'accepter! Ah! vous ne le connaissiez pas, le tyran. Ne pas l'accepter! Le premier de chaque mois il disait : « Mollien? — Sire! — B... a-t-il touché sa pension? — Oui, sire. — A la bonne heure. » Si je ne l'avais pas touchée, il m'aurait fait fusiller comme le duc d'Enghien. Ah! vous ne le connaissiez pas. »

(*Encyclop.*)

Gastronomes.

Montmaur étant un jour à table avec grande compagnie de ses amis, qui parlaient, chantaient et riaient tout ensemble : « Eh! messieurs, dit-il, un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange (1). »

(*Ménagiana.*)

Un jour le capitaine Lyon, ayant reçu la visite d'un jeune Esquimau plein d'intelligence, nommé Ayoukitt, le fit dîner avec lui, lui apprit à se servir d'un couteau et d'une fourchette, à s'essuyer la bouche avant de boire et à ne pas y entasser des morceaux de viande gros comme le poing.

Il l'invita même, après dîner, à se laver les mains et le visage à son exemple. Ayoukitt se prêta à cette fantaisie européenne; puis il contemplait toujours, de l'œil du désir, le morceau de savon de Windsor dont il s'était servi; le capitaine crut devoir lui en faire présent. Mais l'Esquimau ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il l'avala comme si c'eût été un sorbet.

Gastronomie précoce.

Un jeune enfant au milieu d'un grand repas, n'ayant plus d'appétit, se prit à pleurer. — On lui demanda la cause de ses larmes : « Je ne puis plus manger, répondit-il. — Eh bien! mettez dans votre poche, lui dit tout bas son voisin. — Elles sont toutes pleines! » répliqua l'enfant.

Une petite fille de huit ou neuf

(1) Vion d'Alibray a mis cette anecdote en épigramme dans son *Anti-Gomor*. *L'Almanach des gourmands*, et, d'après lui, beaucoup d'auteurs, prêtent à tort cette phrase à Cambacérès apostrophant Daigrefeuille, qui discutait tout haut à table avec son voisin.

ans, fort gentille, entendait un jour son père, assez bon gastronome, disserter avec ses amis sur les espèces de jouissances différentes que procurent la gourmandise et la friandise. « Moi, dit l'enfant, je préfère être friande, parce qu'on a encore faim après. »

(*Les classiques de la table.*)

Gastronomique (*Distinction*).

Le comte de Bradfort fut cité devant le chancelier pour y être interrogé, afin de montrer s'il n'était pas dans le cas d'interdiction. Le chancelier lui demanda combien un mouton avait de cuisses :

« Votre Seigneurie veut-elle parler d'un mouton vivant ou d'un mouton mort? dit le comte.

— N'est-ce donc pas la même chose?

— Non, mylord, répondit lord Bradfort, il y a une différence de moitié. Un mouton vivant peut avoir quatre cuisses, mais un mouton mort n'en a que deux : celles de derrière qui s'appellent gigots. »

Le chancelier déclara que le comte de Bradfort avait la tête saine et qu'il n'y avait pas lieu de l'interdire.

Gaucherie.

Madame la duchesse du Maine, quoique peu endurante, supportait mes balourdises avec une patience qui m'étonnait d'autant plus que mon extrême timidité les multipliait à l'infini... Étant à sa toilette, elle me demanda de la poudre, je pris la boîte par le couvercle, elle tomba comme de raison, et toute la poudre se répandit sur la toilette et sur la princesse, qui me dit fort doucement : « Quand vous prenez quelque chose, il faut que ce soit par en bas. » Je retins si bien cette leçon que, quelques jours après, m'ayant demandé sa bourse je la pris par le fond, et je fus fort étonnée de voir une centaine de louis qui étaient dedans couvrir le parquet; je ne savais plus par où rien prendre. Je jetai encore tout aussi sottement un paquet de pierreries que je pris au beau milieu.

(Mme de Staal, *Mémoires.*)

Rivarol disait, en parlant de la maladresse de dames anglaises :

« Elles ont deux bras gauches. »

La physionomie de Beethoven reproduisait énergiquement les irrégularités bizarres de son tempérament et de son esprit : des traits anguleux, un œil plein de feu sous une orbite cave, une démarche lourde et gênée, une gaucherie extrême dans tout ce qu'il faisait. Il était fort rare de lui voir toucher quelque objet sans le laisser tomber ou le briser. Plus d'une fois il renversa son encrier dans le piano ouvert et placé près de son bureau. Malheur aux meubles, et surtout aux meubles élégants dont on pouvait lui faire cadeau! tout était bousculé, taché, endommagé. Cependant il se rasait lui-même ; aussi de nombreuses entailles sur sa figure témoignaient-elles constamment de sa proverbiale maladresse. A ces observations, Ferdinand Ries, qui fut son élève de prédilection, en ajoute une autre que l'on peut avoir de la peine à croire, c'est que ce célèbre musicien n'a jamais pu apprendre « à danser en mesure ».

(Sain-d'Arod, *Moniteur.*)

Généalogie.

MM. d'Urfé se nomment Lascaris en leur nom de famille, et prétendent être issus des anciens Lascaris, empereurs de Constantinople. Le dernier marquis d'Urfé, qui avait épousé une d'Alègre, disait à son fils, alors exempt des gardes : « Mon fils, vous avez de grands exemples à suivre tant du côté paternel que du côté maternel. De mon côté, vos ancêtres étaient empereurs d'Orient, et du côté de votre mère, vous venez des vice-rois de Naples. » Le fils répondit : « Il faut, monsieur, que ce soient de pauvres gens de n'avoir pu faire qu'un misérable exempt des gardes. D'où vient qu'ils ne m'ont laissé ni l'empire, ni leur vice-royauté? »

(*Ménagiana.*)

Mme Cornuel, ayant vu l'écrit par lequel M. de N. (personnage fort ennuyeux) démontrait qu'il descendait d'une Jeanne de Ghimel, s'écria : « Je l'avais toujours bien dit, que M. de N. descendait d'une lamentation de Jérémie. »

(*Longueruana.*)

Général.

Wellington était très-loin d'être com-

municatif, même avec ses amis les plus intimes. La veille de la bataille de Waterloo il n'avait pas dit un mot de ce qu'il comptait faire à lord Uxbridge (plus tard marquis d'Anglesea), son chef d'état-major.

Ce dernier vint trouver sir Hussey Vivian et lui dit :

« Je suis dans une situation difficile. Il y aura demain une grande bataille. Le duc, comme vous savez, ne ménagera pas sa vie; s'il lui arrive malheur, je me trouverai aussitôt commandant en chef. Or, je n'ai pas la moindre idée des projets du duc. Je donnerais tout au monde pour connaître ses dispositions qui, j'en suis sûr, ont été profondément calculées, car je ne pourrais le faire moi-même dans un moment de crise. Je n'ose l'interroger. Que dois-je faire?

— Consultez Alaviva, répondit Vivian; peut-être prendra-t-il sur lui de parler au duc. »

Lord Uxbridge suivit le conseil et il se rendit au quartier général, où il trouva le général espagnol :

« J'approuve votre idée, dit Alaviva, lorsque l'Anglais lui eut expliqué ses craintes; la question est sérieuse; mais je ne connais pas assez intimement le duc pour lui demander des explications. C'est vous que cela regarde. Si vous voulez, j'irai lui annoncer que vous êtes là. »

Lord Uxbridge hésita un instant, puis il se décida à suivre le général. Il se trouva bientôt en présence de Wellington. Il expliqua le motif de sa visite avec le plus de délicatesse possible. Le duc écouta jusqu'au bout sans dire un seul mot. Lorsqu'il prit la parole, ce fut sans impatience, sans surprise et sans émotion.

« Quel est celui qui attaquera le premier, de moi ou de Bonaparte? demanda-t-il froidement.

— Bonaparte, je suppose.

— Eh bien! continua le duc sur le même ton, Bonaparte ne m'a dit aucun de ses projets, et comme sa conduite doit guider la mienne, comment voulez-vous que je vous dise mes plans? »

Lord Uxbridge baissa la tête et ne répondit rien.

Le *duc de fer* se leva et vint lui frapper amicalement sur l'épaule.

« Ce qu'il y a de certain, Uxbridge, dit-il, c'est que, quoi qu'il arrive, nous ferons tous les deux notre devoir. »

Puis il lui serra la main et le congédia.
(*International.*)

Général extravagant.

Un étranger, qui a entendu retentir le nom de Souvorow, et qui arrive en Russie, demande à voir ce héros. On lui montre un petit vieillard, d'une figure grêle et ratatinée, qui traverse les appartements du palais en sautant sur un pied, ou courant et gambadant dans les rues, suivi d'une troupe d'enfants à qui il jette des pommes pour les faire battre, et criant lui-même : *Je suis Souvorow! je suis Souvorow!* Si l'étranger a de la peine à reconnaître dans ce vieux fou le vainqueur des Turcs et des Polonais, il ne lui sera pas difficile de soupçonner à ces yeux hagards et farouches, à cette bouche écumante et horrible, l'égorgeur des habitants de Prague. Souvorow ne serait que le plus ridicule bouffon, s'il ne s'était pas montré le plus barbare guerrier. Ses manières grossières et burlesques ont inspiré aux soldats une confiance aveugle, qui lui tint lieu de talents militaires, et qui fut la vraie cause de ses succès. A l'armée, il vit comme un simple cosaque; il arrive à la cour comme un ancien Scythe, ne voulant accepter d'autre logement que la charrette qui l'a amené. Raconter son genre de vie, serait rapporter des extravagances; et certes, s'il n'est pas fou, je mets en première ligne de ses qualités celle de le contrefaire parfaitement; mais c'est la folie d'un barbare, qui n'a rien de plaisant.

Ses mœurs étaient aussi singulières que son esprit bizarre. Il se couchait à six heures du soir, se levait à deux du matin, se jetait dans l'eau froide, et s'en faisait verser quelques seaux sur le corps nu. Il dînait à huit heures : son dîner, comme son déjeuner, consistait en eau-de-vie et en quelques mets de soldat grossiers; on tremblait d'être invité à un pareil festin. Souvent, au milieu du repas, un de ses aides de camp se levait, s'approchait de lui, et lui défendait de manger davantage : « Par quel ordre? demandait Souvorow. — Par ordre du maréchal Souvorow lui-même », répondait l'aide de camp. Souvorow se levait en disant : « Il faut qu'on lui obéisse. » Il se faisait ainsi commander, en son propre nom, d'aller à la promenade, ou toute autre chose.

Pendant son séjour à Varsovie, une foule d'officiers autrichiens ou prussiens s'empressaient de voir cet original. Il s'informait, avant de paraître, lesquels étaient en plus grand nombre. Si c'était les Autrichiens, il se décorait d'un portrait de Joseph II, entrait dans son antichambre en sautant à pieds joints au milieu du cercle de ces officiers, et leur offrait à chacun ce portrait à baiser en répétant : « Votre empereur me connaît et m'aime aussi. » Si les Prussiens étaient en plus grand nombre, il se passait un ordre de l'aigle noir, et faisait les mêmes simagrées. A la cour, on le voyait quelquefois courir de dame en dame, et baiser le portrait de Catherine qu'elles portaient sur le sein, en faisant des signes de croix et des génuflexions.

Il visitait quelquefois les lazarets du camp, se disant médecin. Il forçait ceux qu'il trouvait très-malades à prendre de la rhubarbe et du sel; il distribuait des coups de verges à ceux qu'il ne trouvait que faibles. Souvent il chassait tout le monde hors de l'hôpital, en disant qu'il n'était pas permis aux soldats de Souvorow d'être malades.

Dans son armée, il fit défendre toutes les manœuvres qui ont rapport à une retraite, disant qu'il n'en aurait jamais besoin. Il exerçait lui-même ses soldats à charger avec la baïonnette, et de trois manières différentes. Quand il commandait : *Marche aux Polonais!* le soldat plongeait sa baïonnette une fois; *Marche aux Prussiens!* le soldat devait frapper deux fois; *Marche aux exécrables Français!* le soldat devait alors porter deux coups, et un troisième dans la terre, et y enfoncer et tourner la baïonnette. Sa haine contre les Français était extrême. Il écrivait de Varsovie à Catherine, et finissait souvent par ces mots : *Mère, fais-moi marcher contre les Français.* Il s'avançait en effet déjà par la Gallicie à la tête de quarante mille hommes, lors de la mort de Catherine.

Souvent il parcourait son camp, nu en chemise, montant à poil un cheval de cosaque; et le matin, au lieu de faire battre la diane ou le rappel, il sortait de sa tente, et chantait trois fois comme un coq : c'était le signal du réveil pour l'armée, et quelquefois celui de la marche et du combat.

Dans la foule des extravagances qu'il faisait ou des platitudes qu'il disait, s'il se rencontrait un trait singulier ou frappant, tout le monde le répétait ou l'admirait comme un éclair de génie. Cet homme cruel a pourtant quelques vertus : il a montré un désintéressement rare, et même de la générosité, soit en refusant les dons de Catherine, soit en les distribuant autour de lui. Il égorgera le misérable qui lui demande la vie, mais il donnera de l'argent à celui qui lui demande l'aumône : c'est qu'il estime aussi peu l'or que le sang humain. On le voit, presqu'au même instant, grincer les dents de rage comme un furieux, rire et grimacer comme un singe, ou pleurer pitoyablement comme une vieille femme.

(*Mémoires secrets sur la Russie.*)

Si Souvorow était pressé de quelques besoins, soit à la parade, soit pendant quelques manœuvres publiques, il y satisfaisait devant tout le monde, afin que le soldat n'eût pas honte, en l'imitant, de céder publiquement aux besoins que la nature a imposés à tous les hommes; mais, aussitôt après, il se faisait apporter de l'eau et une serviette, pour se laver et essuyer les mains, croyant faire en cela un acte de propreté, et rendre un hommage public à la pudeur.

Je l'ai vu, tout couvert de ses ordres nombreux, surchargé de diamants, vêtu d'un uniforme de feld-maréchal enrichi de superbes broderies sur toutes les tailles, se moucher dans ses doigts, qu'il essuyait sur sa manche, et cela uniquement parce qu'il se trouvait devant quelques soldats. La première fois que je fus témoin de cette singularité, il s'aperçut d'un mouvement d'étonnement dont je ne fus pas maître, et me dit : « Lorsqu'ils voient leur général se moucher comme eux dans ses doigts, ils n'auront ni honte ni regret de ne point avoir de mouchoirs. »

Néanmoins, l'usage généralement reçu dans la bonne compagnie, de cracher dans son mouchoir lorsqu'on est en société, lui était souverainement antipathique, et lui faisait éprouver un dégoût qui se peignait sur tous ses traits :

« Crachez loin de vous! disait-il, et ne renfermez pas avec soin dans votre poche ce que vous trouvez trop sale pour mettre à terre. »

(De Guillaumanches.)

Je me souviens que, ayant demandé une fois à Souvorow s'il était vrai qu'à l'armée il ne dormait presque jamais, domptant la nature, même sans nécessité, couchant toujours sur la paille, et ne quittant jamais ni ses bottes ni ses armes : « Oui, me dit-il, je hais la paresse, et, dans la crainte de m'endormir, j'ai toujours dans ma tente un coq très-exact à me réveiller fréquemment. Lorsque parfois je veux céder à la mollesse et me reposer commodément, j'ôte un de mes éperons. »

Lorsqu'il fut nommé maréchal de l'empire, il voulut faire lui-même sa réception en présence de ses soldats, de la manière la plus bizarre. Ayant fait placer dans un des côtés de la nef d'une église, et en colonne, autant de chaises qu'il existait d'officiers généraux plus anciens que lui, il entre en veste dans le temple, franchit en sautant chaque chaise, comme les écoliers lorsqu'ils sautent l'un par-dessus l'autre, et, après avoir ainsi lestement rappelé comment il avait dépassé tous ses rivaux, il se revêt du grand uniforme de maréchal, se couvre des nombreuses décorations qu'on lui avait prodiguées, et invite ensuite gravement les prêtres à terminer cette cérémonie par un *Te Deum*.

On dit que, lorsque l'empereur d'Autriche lui envoya le plus honorable de ses ordres, il se reçut lui-même chevalier, et se décora publiquement, en face d'un grand miroir, avec les cérémonies les plus bizarres.

(De Ségur, *Mémoires*.)

Général jeune.

Bonaparte ayant été nommé général en chef de l'armée d'Italie, un de ses camarades lui dit : « Tu es bien jeune pour aller commander une armée? — J'en reviendrai vieux, » répondit-il.

(*Révolutioniana*.)

Générosité.

Eschine disputait à Démosthène la palme de l'éloquence; mais le peuple ayant voulu décerner à ce dernier une couronne d'or, Eschine attaqua à la tribune Ctésiphon, l'auteur du décret : Démosthène se présenta pour le défendre. Les deux rivaux luttèrent avec vigueur, déployèrent toutes les ressources de leur génie. Eschine succomba, et fut condamné à l'exil; mais le généreux Démosthène, loin d'accabler le vaincu du poids de sa gloire, le força à lui pardonner son triomphe. Au moment qu'il sortait d'Athènes, il courut au-devant de lui, lui offrit sa bourse, et l'obligea de l'accepter. Eschine, pénétré de ce procédé, s'écria : « Eh! comment ne respecterais-je pas une patrie où je laisse des ennemis si généreux que je désespère de retrouver des amis qui les égalent?

(Barthélemy, *Voy. d'Anacharsis*.)

Alphonse, roi d'Aragon, alla chez un joaillier avec plusieurs de ses courtisans. Il fut à peine sorti de la boutique que le marchand courut après lui pour se plaindre qu'on lui avait volé un diamant de grand prix. Le roi rentra chez le marchand avec toute sa suite, et se fit apporter un vase plein de son. Il ordonna que chacun de ses courtisans y mît la main fermée et l'en retirât toute ouverte. Il commença le premier. La cérémonie faite, il fit vider le vase sur la table, et le diamant fut retrouvé. Le soin qu'eut ce prince de sauver l'honneur de celui qui avait commis le vol et le moyen ingénieux qu'il employa, sont l'éloge de sa grandeur d'âme et de son esprit.

(Blanchard, *École des mœurs*.)

Lorsqu'on vantait à l'empereur Antonin les conquêtes de ces illustres brigands qui ont désolé l'univers, il disait comme Scipion l'Africain : « Je préfère la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis. »

Quelques courtisans reprochaient à l'empereur Sigismond, qu'au lieu de faire mourir ses ennemis vaincus, il les comblait de grâces, et les remettait en état de lui nuire. « Ne fais-je pas mourir mes ennemis en les traitant comme mes amis? » répondit-il.

Henri III, roi de France, avait fait arrêter le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince ayant trouvé moyen de s'échapper de sa prison, on soupçonna Fervaques d'avoir eu connaissance de cette fuite, et de n'en avoir pas donné avis. Le roi, furieux, jura que Fervaques

paierait de sa tête cette trahison, et ajouta que celui qui avertirait ce traître lui répondrait de sa fuite. Crillon et plusieurs courtisans étaient présents ; et comme on connaissait Henri III capable de faire périr un innocent, Crillon frémit en l'entendant jurer la mort d'un homme de qualité, bon officier, et d'une valeur reconnue. Il résolut de l'arracher au péril pressant où il le voyait. Il va trouver Fervaques, lui apprend ce qui vient de se passer, et l'exhorte à s'évader. Henri, instruit le matin que Fervaques a disparu, entre dans une colère affreuse. Son imagination est quelques moments errante sur tous ceux qui avaient entendu son serment; mais bientôt ses soupçons se fixent sur Crillon; son estime pour lui les combat et les appuie en même temps : « Fervaques, lui dit-il avec un regard furieux, vient d'échapper à ma vengeance, et ne me laisse que l'espoir de l'exercer d'une manière plus éclatante sur celui qui me l'a dérobé : le connaissez-vous? — Oui, sire, répondit Crillon. — Hé bien ! reprit le roi vivement, nommez-le moi. — Je ne serai jamais délateur que de moi-même, répliqua Crillon ; je suis celui que vous devez punir, celui qui se serait cru l'assassin de Fervaques, si j'eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie. » Le roi, étonné, resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui; puis rompant le silence, il dit : « Comme il n'y a qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple dangereux. »

(Blanchard, *Écoledes mœurs.*)

La reine Christine de Suède avait dit plusieurs fois à Chevreau, secrétaire de ses commandements, qu'elle réservait à Scudéri, pour la dédicace qu'il lui faisait de son *Alaric*, une chaîne d'or de dix mille livres. Ce présent était fait pour relever la fortune de Scudéri, qui était pauvre. Mais le comte de la Gardie, dont il était parlé fort avantageusement dans le poëme, étant venu, sur ces entrefaites, à perdre les bonnes grâces de la reine, cette princesse exigea que le nom du comte fût effacé de l'ouvrage. Chevreau en informa Scudéri, qui lui répondit que quand la chaîne d'or serait aussi grosse et aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, il ne détruirait jamais l'autel où il avait sacrifié.

(*Dict. des hommes illustres.*)

Jean Daens, célèbre marchand d'Anvers, était extrêmement riche. Ayant prêté à Charles-Quint deux millions, il invita ce monarque à un grand repas qu'il lui donna chez lui. Il le régala somptueusement ; mais nul mets ne lui fut plus agréable que celui qu'il lui servit à la fin. Il se fit apporter sur un grand plat un petit fagot de bois odoriférant. Il y mit le feu, et y brûla le billet que Charles-Quint lui avait fait : « Grand prince, lui dit-il, vous m'avez payé en me faisant l'honneur de venir manger chez moi. »

(Blanchard, *École des mœurs.*)

Henri IV, chassant dans la forêt d'Ailas, se trouva seul avec le capitaine Michau, qui avait feint de quitter le service d'Espagne, et de passer à celui de ce prince, pour trouver les moyens de le tuer en trahison. Henri IV, le voyant approcher, lui dit d'un ton assuré : « Capitaine Michau, mets pied à terre, je veux essayer si ton cheval est aussi bon comme tu le dis. » Le capitaine Michau obéit ; le roi monte sur son cheval, et saisissant deux pistolets chargés : « Je sais, lui dit-il, que tu veux me tuer; je puis te tuer toi-même si je veux ; » et disant cela, tire les deux pistolets en l'air. Le capitaine Michau, s'étant fort excusé, prit congé du roi deux jours après, et ne reparut plus.

(*Henriana.*)

Le domestique du grand Frédéric, dans le dessein de l'empoisonner, lui apporta sa tasse de chocolat comme à l'ordinaire. Frédéric remarqua en lui un trouble extraordinaire : « Qu'as-tu ? lui dit-il en le regardant fixement; je crois que tu veux m'empoisonner. » A ce mot, le trouble de ce scélérat augmente ; il se jette aux pieds du monarque, lui avoue son crime et demande pardon. « Sors de ma présence, coquin ! » lui dit le roi. Ce fut toute sa punition.

(*Fredericiana.*)

Le duc de la Vrillière avait eu longtemps de l'attachement pour une femme que, depuis, il avait laissée dans l'oubli. Elle vendit, pour vivre, ses diamants, ses bijoux, ses meubles, puis ses vêtements. Réduite à la dernière misère, elle écrivit au duc ; ce fut en vain. Dans l'espoir qu'un style plus touchant obtiendrait davantage, elle vint trouver Diderot. Voici le premier billet qu'il écrivit au nom de cette infortunée :

« Tant que j'ai pu vivre, monseigneur, avec les dons de votre tendresse, je n'ai point sollicité les secours de votre pitié ; mais de toute la passion que vous avez eue pour moi, il ne me reste que votre portrait. Demain, si vous ne remédiez à ma misère, je serai forcée de le vendre pour avoir du pain. »

Cette façon d'écrire parut nouvelle au duc. Le lendemain, un chevalier de Saint-Louis vint trouver cette malheureuse femme, lui remit cinquante louis, et la pria de lui dire le nom de son secrétaire. Elle nomma Diderot, car il ne voulait point se cacher. Un long intervalle de temps s'écoula sans qu'il entendît parler de cette infortunée. Il pensait qu'elle avait cessé de vivre, lorsqu'il apprit que, tombée dans le dernier degré de misère et d'infirmité, elle n'avait pu se traîner jusque chez lui. Elle demandait comme une grâce une place aux Incurables. Diderot écrivit à l'instant au duc de La Vrillière :

« Monsieur le duc, lui disait-il, toujours au nom de cette pauvre femme, la malheureuse que vous avez si longtemps aimée est sur le point d'expirer dans un grenier. Je ne demande point, monseigneur, de prolonger une existence que vous avez rendue si douloureuse, je vous demande un lit aux Incurables pour y aller mourir. Si vous ne m'accordez pas cette retraite, si honteuse pour tous deux, je me ferai porter à l'hôpital ; j'y rendrai le dernier soupir, vos lettres à la main, et c'est de ce lieu qu'elles vous seront renvoyées. » Elle eut à l'instant même un lit aux Incurables.

C'est ainsi que Diderot employait ses moments : il écrivait des épîtres dédicatoires pour des musiciens, des plans de comédie pour des soi-disant auteurs dramatiques ; préfaces, prospectus, tables alphabétiques, il consentait à tout faire. Un homme vint le prier un jour d'annoncer, sous le titre d'*Avis au public*, une pommade qui faisait pousser les cheveux : il rit beaucoup, mais il fit l'annonce. Il travaillait pour des corporations, pour des magistrats ; il a fait des discours au roi, des remontrances au parlement, tous morceaux qui lui étaient payés, disait-il, trois fois plus qu'ils ne valaient. Enfin, dans sa jeunesse, il avait écrit des sermons. Un missionnaire lui en commanda six pour les colonies portugaises : « C'est la meilleure affaire que j'aie faite en ma vie, ajoutait Diderot en racontant cette anecdote ; on me les paya cinquante écus chaque. » Assurément il avait plus de mérite qu'un autre à les bien faire (1).

(Barrière, *Tableaux de genre et d'histoire.*)

Beaumarchais était, depuis quelques jours, enfermé à l'Abbaye ; il s'entretenait avec les autres prisonniers du sort qui les attendait ; il exerçait son courage en soutenant le leur. Il craignait surtout l'ardente inimitié de Manuel, procureur de la Commune, qui avait été l'objet de sa gaîté satirique. Le 1er septembre, vers le soir, on vient lui dire qu'un membre de la Commune le demande ; il reconnaît Manuel, il frémit : « Vous m'avez offensé, lui dit ce dernier : ce serait un crime à moi de m'en souvenir dans ce moment ; j'ai sollicité votre liberté, et je vous l'apporte ; il n'y a pas de temps à perdre, sortez avec moi tout de suite. » Un pareil trait de générosité, fait observer Lacretelle, peut défendre la mémoire de Manuel de complicité dans les meurtres de septembre.

(Nougaret, *Beaux traits de la révolution française.*)

La générosité du général Hoche n'avait point de bornes : « Tu aurais dans ta bourse 200,000 francs de plus, lui dit un de ses proches, si tu ne donnais au tiers et au quart tout ce que tu possèdes. — J'aurais un million de moins, répondit Hoche, dans celle de mes amis, si j'en avais besoin. »

(De Bonnechose, *Lazare Hoche.*)

---

(1) Est-ce bien sûr ? On en pourrait juger autrement.

M. H. Martin, chef garde-chasse de feu lord Palmerston, avait été quarante années au service de Sa Seigneurie, qui l'honorait de sa haute estime. Il disait un jour à lord Palmerston :

« Votre Seigneurie devrait songer à mettre à la raison ses voisins de campagne.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce qu'ils viennent chasser sur vos terres et tuer vos plus beaux lièvres.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Faites-leur un bon procès.

— Monsieur Martin, reprit le noble lord, j'aime mieux avoir des amis que des lièvres. »

(*La France.*)

Générosité contrariée.

Le roi (Louis XV) jouant seul avec son houssard, lui demanda s'il garderait le secret de ce qu'il allait dire, à quoi ayant répondu qu'il lui obéirait en tout ce que Sa Majesté voudrait bien lui ordonner, le roi, tirant sa montre, lui dit : « J'ai envie de te faire un présent de ma montre; tiens, tends ton gousset. » Et il la fourra lui-même dans le gousset du houssard : « N'en dis mot à personne. — Non, sire, je n'en parlerai point, je vous remercie très-humblement », en faisant quelques gambades qui firent rire le roi. Le soir, un valet de chambre ayant déshabillé le roi, dit à madame la duchesse de Ventadour que la montre ne se trouvait pas. Cette dame envoya aussitôt chez le maître de pension du houssard savoir s'il avait sa montre. On le fouilla et on la rapporta à la duchesse. Le lendemain le roi, retrouvant sa montre, la jeta de dépit par terre en disant : « Madame, quand je donne quelque chose, je prétends qu'il soit donné et qu'on n'y trouve point à redire.

(Buvat, *Journal de la Régence.*)

Générosité d'un enfant.

Un des petits garçons avec lesquels jouait M. le Dauphin (fils de Louis XVI) avait commis une faute dont on accusa le jeune prince. Il s'agissait d'une porcelaine cassée, et la reine tenait beaucoup à ce brimborion. L'autre enfant n'était plus là pour se dénoncer et sauver l'innocent, qui ne dit pas un mot et se laissa punir, sans chercher à détourner le châtiment sur le coupable. La punition fut cependant cruelle; on le priva pendant trois jours de sa promenade à Trianon, où il avait des jeux charmants; il ne murmura point et se soumit. La chose fut découverte lorsque l'ami de récréation revint. Non moins généreux que le prince, il se dénonça et reprit toute la faute qui en effet lui appartenait. On demanda alors à M. le Dauphin pourquoi il ne se disculpait pas. « Est-ce que c'est à moi d'accuser quelqu'un? » répondit-il.

(Baronne d'Oberkirch, *Mémoires.*)

Générosité forcée.

Le lendemain des fêtes de la Pentecôte (1717), le czar (Pierre-le-Grand) passa par les Invalides en revenant du château de Meudon, où l'on disait que l'envie lui ayant pris d'aller à la selle, et étant sur une chaise percée, il demanda du papier au valet qui la lui avait apportée, lequel n'en ayant point à lui donner, ce prince se servit d'un écu de cent sols pour y suppléer, et le présenta ensuite au valet qui s'excusa de le recevoir parce que le concierge lui avait fait défense de rien prendre de personne, ce que voyant le czar, après lui avoir dit plusieurs fois de le prendre, il le jeta plein de vilenie par terre. Le concierge ayant ouï ce récit du valet, lui dit en riant de bon cœur : « Va, va, quand tu auras lavé l'écu, il sera aussi bon qu'un autre (1); je suis bien aise que le papier t'ait manqué pour te donner le moyen de boire à la santé du prince avec tes camarades. »

(Buvat, *Journal de la Régence.*)

Génie et manies.

Guillaume-François Rouelle, apothicaire, démonstrateur en chimie au Jardin du Roi, des Académies royales des sciences de Paris et de Stockholm, était un homme de génie sans culture. Il doit être regardé comme le fondateur de la chimie en France; et cependant son nom passera, parce qu'il n'a jamais rien écrit, et que ceux qui ont écrit de notre temps des ouvrages estimables sur cette science, et qui sont tous sortis de son école, n'ont jamais rendu à leur maître l'hommage qu'ils lui devaient.

(1) « L'argent n'a point d'odeur, » disait Vespasien.

Aussi Rouelle était-il brouillé avec tous ceux de ses disciples qui ont écrit sur la chimie. Il se vengeait de leur ingratitude par les injures dont il les accablait dans ses cours publics et particuliers; et l'on savait d'avance qu'à telle leçon il y aurait le portrait de Malouin, à telle autre, le portrait de Macquer, habillés de toutes pièces. C'étaient, selon lui, des ignorantins, des barbiers, des fraters, des plagiaires. Ce dernier terme avait pris dans son esprit une signification si odieuse, qu'il l'appliquait aux plus grands criminels; et pour exprimer, par exemple, l'horreur que lui faisait Damien, il disait que c'était un plagiaire. L'indignation des plagiats qu'il avait soufferts dégénéra enfin en manie; il se voyait toujours pillé. Rouelle parlait avec la plus grande véhémence, mais sans correction ni clarté, et il avait coutume de dire qu'il n'était pas de l'académie du beau parlage. Ordinairement il expliquait ses idées fort au long; et quand il avait tout dit, il ajoutait : « Mais ceci est un de mes arcanes, que je ne dis à personne. » Souvent un de ses élèves se levait et lui répétait à l'oreille ce qu'il venait de dire tout haut; alors Rouelle croyait que l'élève avait découvert son arcane par sa propre sagacité, et le priait de ne pas divulguer ce qu'il venait de dire à deux cents personnes. Il avait une si grande habitude à s'aliéner la tête, que les objets extérieurs n'existaient pas pour lui. Il se démenait comme un énergumène en parlant sur sa chaise, se renversait, se cognait, donnait des coups de pied à son voisin, lui déchirait ses manchettes sans en rien savoir. Un jour, se trouvant dans un cercle où il y avait plusieurs dames, et parlant avec sa vivacité ordinaire, il défait sa jarretière, tire son bas sur son soulier, se gratte la jambe pendant quelque temps de ses deux mains, remet ensuite son bas et sa jarretière, et continue sa conversation sans avoir le moindre soupçon de ce qu'il venait de faire. Dans ses cours il avait ordinairement pour aides son frère et son neveu, pour faire les expériences sous les yeux de ses auditeurs : ces aides ne s'y trouvaient pas toujours; Rouelle criait : « Neveu! éternel neveu! » Et l'éternel neveu ne venant point, il s'en allait lui-même dans les arrière-pièces de son laboratoire, chercher les vases dont il avait besoin. Pendant cette opération, il continuait toujours la leçon comme s'il était en présence de ses auditeurs, et à son retour il avait ordinairement achevé la démonstration commencée, et rentrait en disant : « Oui, messieurs; » alors on le priait de recommencer.

Un jour, étant abandonné de son frère et de son neveu, et faisant seul l'expérience dont il avait besoin pour sa leçon, il dit à ses auditeurs : « Vous voyez bien, messieurs, ce chaudron sur ce brasier? Eh bien, si je cessais de remuer un seul instant, il s'ensuivrait une explosion qui nous ferait tous sauter en l'air! » En disant ces paroles, il ne manqua pas d'oublier de remuer, et sa prédiction fut accomplie : l'explosion se fit avec un fracas épouvantable, cassa toutes les vitres du laboratoire, et, en un instant, deux cents auditeurs se trouvèrent éparpillés dans le jardin. Heureusement personne ne fut blessé, parce que le plus grand effort de l'explosion avait porté par l'ouverture de la cheminée; monsieur le démonstrateur en fut quitte pour cette cheminée et une perruque. C'est un vrai miracle que Rouelle, faisant ses essais presque toujours seul, parce qu'il voulait dérober ses arcanes, même à son frère qui est très-habile, ne se soit pas fait sauter en l'air par ses inadvertances continuelles; mais à force de recevoir sans précaution les exhalaisons les plus pernicieuses, il se rendit perclus de tous ses membres, et passa les dernières années de sa vie dans des souffrances terribles.

Rouelle était honnête homme; mais avec un caractère si brut, il ne pouvait connaître ni observer les égards établis dans la société; et comme il était aisé de le prévenir contre quelqu'un, et impossible de le faire revenir d'une prévention, il déchirait souvent dans ses cours, à tort et à travers. Il avait pris en grippe le docteur Bordeu, médecin de beaucoup d'esprit. « Oui, Messieurs, » disait-il tous les ans, à un certain endroit de son cours, « c'est un de nos gens, un plagiaire, un frater qui a tué mon frère que voilà. » Il voulait dire que Bordeu avait mal traité son frère dans une maladie. Rouelle était démonstrateur aux leçons publiques au Jardin du Roi, le docteur Bourdelin était professeur, et finissait ordinairement sa leçon par ces mots : « Comme monsieur le démonstrateur va vous le prouver par ses expé-

riences. » Rouelle prenant alors la parole, au lieu de faire ses expériences, disait : « Messieurs, tout ce que monsieur le professeur vient de vous dire est absurde et faux, comme je vais vous le prouver. » Malheureusement pour M. le professeur, il tenait souvent parole.

(Grimm, *Correspondance.*)

Gens de lettres et gens au pouvoir.

Duclos disait : « Les hommes puissants n'aiment pas les gens de lettres : ils nous craignent comme les voleurs craignent les réverbères. »

(Duclos.)

L'Académie française, lorsqu'elle alla complimenter Louis XIV sur la mort de Madame la Dauphine, n'ayant pas été reçue selon l'usage, et avec tous les honneurs rendus aux cours souveraines, M. de Harlay, qui était membre de cette compagnie, s'en plaignit directement au roi; et pour rendre plus sensible la faute qu'on avait faite, il dit à Sa Majesté : « que François Ier, lorsqu'on lui présentait pour la première fois un homme de lettres, faisait trois pas au-devant de lui. »

M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R....., qui me l'a répété : « Cela est incroyable; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela. »

(Chamfort.)

Piron s'entretenant avec un grand seigneur, dont il avait sujet de se plaindre, et la conversation s'échauffant, celui-ci lui rappela l'intervalle que la naissance et le rang mettaient entre eux : « Monsieur, lui dit Piron, j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment, que vous n'avez au-dessus de moi; car j'ai raison, et vous avez tort (1). »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Le poëte Bret, qui a fait sur Molière des commentaires assez estimés, alla voir, dans sa jeunesse, un seigneur bourguignon qui vivait avec orgueil dans un château gothique. Ce seigneur, enflé de sa fortune et de ses titres, voulut faire sentir au jeune poëte qu'il attendait de lui les égards dus à sa noblesse; et il lui dit que ses vassaux ne s'asseyaient et ne se couvraient jamais devant lui :

« Corbleu ! réplique Bret en enfonçant son chapeau sur ses oreilles et se jetant jusqu'au cou dans un grand fauteuil, ces gens-là n'ont donc ni cul ni tête? »

(*Encyclopediana.*)

Gens en place.

Je ne sais si c'est M. de Laverdy, ou M. de Silhouet, que l'ancienne duchesse d'Orléans, née Conti, si connue par son esprit satirique, envoya complimenter le lendemain du jour où il fut nommé contrôleur-général. Mais, comme on changeait très-souvent de ministres, surtout en cette partie : « Monsieur, dit-elle au gentilhomme qu'elle chargeait de son message, informez-vous cependant au suisse de l'hôtel s'il l'est encore. »

Le suisse du contrôle-général, dont le poste était permanent, à la différence de celui de ses maîtres, avait vu sept ministres se succéder dans l'hôtel en moins de neuf ans (1).

(*Paris, Versailles au XVIIIe siècle.*)

Géomètre.

Lorsqu'on reprocha à Vaucanson, célèbre par sa mécanique du *Flûteur*, de ne savoir pas assez de géométrie pour entrer à l'Académie des sciences, il répondit : « Eh bien, je vous ferai un géomètre (1). »

(*Improvisateur français.*)

Géométrique (*Esprit*).

Villemot, astronome français, mort en 1713, n'était pas insensible à la poésie. Quand il trouvait un vers entièrement à son goût, il avait coutume de dire : « Cela est beau comme une équation. »

(1) Voir *Impertinence (Réponse à une).*

(1) Voir *Fonctionnaires.*

(2) Suivant d'autres, c'est après sa réception qu'il répondit à Buffon, qui lui expliquait pourquoi ses nouveaux confrères lui faisaient mauvaise mine : « Que ne le disaient-ils ! je leur aurais fabriqué un géomètre. »

On faisait à un fameux géomètre le plus grand éloge d'*Iphigénie*. Cet éloge piqua sa curiosité. Il demanda à la lire. On la lui procura. Il en lut quelques scènes, et la rendit en disant : « Je ne sais ce que l'on trouve de beau dans cet ouvrage ; il ne prouve rien (1). »

(Helvétius.)

M. de Chevreuse, avec tout le savoir, toutes les lumières, toute la candeur que peut avoir un homme, était sujet à raisonner de travers. Son esprit, toujours géométrique, l'égarait par règle, dès qu'il partait d'un principe faux ; et comme il avait une facilité extrême et beaucoup de grâce naturelle à s'exprimer, il éblouissait et emportait, lors même qu'il s'égarait le plus, après s'être ébloui lui-même et persuadé qu'il avait raison. C'est ce qui lui arriva dans la conduite particulière de ses affaires domestiques, qu'il crut sans cesse augmenter, puis raccommoder, et qu'il détruisit géométriquement par règles, par démonstrations, qui le menèrent à une ruine tellement radicale qu'il serait mort de faim sans le gouvernement de Guyenne.

(Saint Simon, *Mémoires*.)

Je passais l'autre jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connaissance, qu'il me dit être un géomètre ; et il n'y avait rien qui n'y parût, car il était dans une rêverie profonde. Il fallut que mon ami le tirât par la manche, et le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui, tant il était occupé d'une courbe qui le tourmentait peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusque sur la porte d'un café, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisaient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étaient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvait dans un lieu agréable ; car il dérida un peu son visage, et se mit à rire comme s'il n'avait pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisait tout ce qui se disait dans la conversation. Il ressemblait à celui qui, dans un jardin, coupait avec son épée la tête des fleurs qui s'élevaient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il était offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'était indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversation était-elle singulière. Il était arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avait vu un château superbe et des jardins magnifiques ; et il n'avait vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bosquet barlong de dix arpents : il aurait fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru partout de même largeur ; et il aurait donné pour cela une méthode infaillible. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie, et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avaient décrite en l'air ; et, charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignait d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant par une inondation. « Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le géomètre : je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.... » Au sortir du café, nous le suivîmes. Comme il allait assez vite, et qu'il négligeait de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme : ils se choquèrent rudement ; et de ce coup ils rejaillirent chacun de son côté, en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses.

(Montesquieu, *Lettres persanes*.)

Gestes imitatifs.

Mme Pilou parlait au président de Chevry de l'exécution de la maréchale d'Ancre, et disait que c'était une grande vilenie que d'avoir fait couper le cou à cette pauvre femme : « Ta, ta, ta ! lui va-t-il dire brusquement. Vous parlez, vous parlez sans savoir ce que vous dites. C'est le commissaire Canto, qui vous

(1) On raconte d'ordinaire cette anecdote un peu autrement, et telle qu'on l'a trouvée, plus haut, avec beaucoup d'autres, au mot *Cris*.

dit toutes ces belles choses-là; c'est de lui que vous tenez toutes vos nouvelles. Je l'eusse tué, moi, le maréchal d'Ancre : M. d'Angoulême et moi, le devions dépêcher à la rue des Lombards. » En disant cela, il lui porte trois ou quatre coups de pouce de toute sa force dans le côté, qui lui firent si mal qu'elle en cria. « Le voilà mort! dit-il à haute voix, le voilà mort, le poltron! Je n'aime point les poltrons! »

(Tallemant des Réaux.)

Un avocat représentant, dans un plaidoyer, sa partie adverse qui tirait un coup d'arquebuse à son client, et faisant des mains comme s'il l'eût couché en joue, celui qui présidait lui dit gracieusement : « Haussez le bout, avocat, vous blesseriez la compagnie. »

(*Le Bouffon de la cour.*)

Gibier réservé.

Rousseau avait un petit ermitage à Montmorency. Près de sa demeure solitaire demeurait un homme vain, jaloux de la chasse, et très-fier de son cordon rouge. Un des lièvres de ce gros monsieur s'égara malgré sa défense, et vint se faire prendre dans le modeste carré de choux, devant la demeure du philosophe. L'orgueilleux voisin l'apprit, fut indigné et menaça la jardinière. Jean-Jacques dicta sa réponse; la jardinière faisait beaucoup d'excuses, et termina sa lettre par la phrase suivante :

« Monsieur, j'ai un grand respect pour vos lièvres; mais, de grâce, afin que je puisse les distinguer, ayez désormais la complaisance de leur mettre un cordon rouge. »

(*Roussœana.*)

Gloire (*Désir de la*).

Le Fouilloux avait dit à M. de Guise une épigramme de Gombaut qui lui avait plu extrêmement. Le duc se promène quelque temps, et puis tout d'un coup, appelant le gentilhomme : « N'y aurait-il pas moyen, lui dit-il, de faire en sorte que j'eusse fait cette épigramme? »

(Tallemant des Réaux.)

M. d'Argenson, apprenant à la bataille de Raucoux qu'un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon, derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : « Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir. »

(Chamfort.)

Gloire (*Enivrement de la*).

Après le succès d'*Atala*, je devins à la mode. La tête me tourna : j'ignorais les jouissances de l'amour-propre et j'en fus enivré. J'aimais la gloire comme une femme, comme un premier amour. Cependant, poltron que j'étais, mon effroi égalait ma passion. Je me dérobais à mon éclat; je me promenais à l'écart, cherchant à éteindre l'auréole dont ma tête était couronnée. Le soir, un chapeau rabattu sur mes yeux, de peur qu'on ne reconnût le grand homme, j'allais à l'estaminet lire à la dérobée mon éloge dans quelque petit journal inconnu. Tête à tête avec ma renommée, j'étendais mes courses jusqu'à la pompe à feu de Chaillot, sur ce même chemin où j'avais tant souffert en allant à la cour; je n'étais pas bien à mon aise avec mes nouveaux honneurs. Quand ma supériorité dînait à 30 sous au pays latin, elle avalait de travers, gênée par les regards dont elle se croyait l'objet. Je me contemplais, je me disais : « C'est pourtant toi, créature extraordinaire, qui manges comme un autre homme! »

(Chateaubriand, *Mém. d'outre-tombe.*)

Gloire empruntée.

Le vicomte d'Auchy, jaloux de sa femme, l'emmena de la cour et la tint durant dix ans comme prisonnière à la campagne. Il mourut. Voyez quelle délivrance! Voilà donc la vicomtesse en pleine liberté encore jeune. Comme elle était fort vaine, tous les auteurs et principalement les poëtes étaient reçus à lui en conter!... Non contente d'être chantée par les autres, elle voulut se chanter elle-même, et passer dans les siècles à venir pour une personne savante. En ce beau dessein, elle achète d'un docteur en théologie, nommé Maucors, des homélies sur les épîtres de saint Paul, qu'elle fit imprimer soigneusement avec son portrait. Elle en eut tant de joie qu'elle donna presque tous les exemplaires pour rien au

libraire, qui y trouva fort bien son compte, car la nouveauté de voir une dame de la cour commenter le plus obscur des apôtres, faisait que tout le monde achetait ce livre. Un jour Gombaud, par plaisir, lui demanda comment elle avait entendu un passage de saint Paul qu'il lui disait : « Hé ! répondit-elle, cela y est-il ? »

(Tallemant des Réaux.)

Gloire littéraire.

Lorsque j'allai visiter lady Stanhope, dans le Liban, elle me demanda mon nom. Je le lui dis : « Je ne l'avais jamais entendu, reprit-elle avec l'accent de la vérité. — Voilà, milady, ce que c'est que la gloire ! j'ai composé quelques vers dans ma vie qui ont fait répéter un million de fois mon nom à tous les échos littéraires de l'Europe; mais cet écho est trop faible pour traverser votre mer et vos montagnes, et ici je suis un homme tout nouveau, un homme complétement inconnu, un nom jamais prononcé. »

(Lamartine, *Voyage d'Orient.*)

Balzac gémissait sur la situation des gens de lettres au milieu de notre société.

« Mais ne comptez-vous pour rien la gloire? — Je voyageais en Russie; nous reçûmes un jour l'hospitalité dans un château qu'habitaient un seigneur russe et sa famille. On nous offrit une collation. La dame de compagnie, qui avait quitté le salon, revint avec un plateau chargé de verres et de flacons. Au moment qu'elle entre, une des personnes présentes qui causait avec moi prononça mon nom... « M. de Balzac ! » s'écrie la dame de compagnie. Et le plateau, s'échappant de ses mains, tombe avec fracas.

« Eh bien! ajouta M. de Balzac, voilà pour les gens de lettres ce que c'est que la gloire : ni plus ni moins. La gloire, pour un général d'armée, pour le chef d'un empire, pour un grand artiste même, c'est bien autre chose ! »

(Docteur Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*)

Gourmands.

Cnidon et Demyle, l'un et l'autre grands mangeurs de poisson, se trouvant à table ensemble, on leur servit un glauque seul. Cnidon saisit ce poisson aux yeux ; Demyle saisit Cnidon aux siens, en lui criant : « Lâche-le et je te lâcherai ! »

On servit dans un festin un beau plat de poisson : Demyle, qui s'y trouvait, voulant le manger seul, commença par cracher dessus.

(Athénée.)

On dit que Philoxène, poëte dithyrambique, aima passionnément les poissons. Ayant un jour acheté à Syracuse un polype de deux coudées, il l'arrangea et mangea tout, excepté la tête, et se trouva très-mal d'indigestion. Un médecin étant venu le visiter, le trouva dans l'état le plus critique, et lui dit : « Philoxène, si tu as chez toi quelques affaires qui ne soient pas en règle, mets-y ordre, et le plus promptement, car tu ne passeras pas une heure après midi. — J'ai, répondit-il, mis ordre à tout il y a longtemps. Grâce au ciel, je laisse mes dithyrambes bien mûrs et au plus haut point de perfection. Ainsi, que l'on m'apporte ce qui reste de mon poisson (1). »

Gnathène soupait chez son amie Dexithée, qui enlevait presque tout le poisson et le faisait porter à sa mère : « Si j'avais prévu cela, ma belle, dit Gnathène, je serais allée souper chez ta mère, au lieu de venir chez toi. »

(Machon, *Bons mots des courtisanes, dans* Athénée.)

Un jour que Lucullus soupait seul, on lui servit un repas moins magnifique qu'à l'ordinaire. Il fit venir son maître-d'hôtel, et, après l'avoir grondé, lui demanda la raison d'une chère si modique. Celui-ci s'excusa sur ce que personne n'étant invité, il n'avait pas cru devoir préparer un repas si splendide. « Que dis-tu ! reprit Lucullus en colère, ne savais-tu pas qu'aujourd'hui Lucullus soupait chez Lucullus ? »

Quelqu'un demandant à Caton pourquoi

(1) Voir *Parasites*.

il ne voulait pas se lier d'amitié avec un gourmand : « C'est, dit-il, que je n'aime pas les gens qui ont le palais plus délicat que l'esprit. »

(*Gastronomiana.*)

Il y avait à Rome, sous l'empereur Tibère, un homme voluptueux et très-riche, nommé Apicius. C'est de son nom que plusieurs sortes de gâteaux ont été appelés apiciens. Son ventre lui coûtait par an des sommes immenses.

Il demeurait ordinairement à Minturnes, ville de Campanie, où il mangeait des squilles qu'il payait fort cher. On en pêche là de si grosses, que ni celles de Smyrne, ni les écrevisses d'Alexandrie n'en approchent pas. On lui dit un jour qu'on pêchait des squilles monstrueuses en Afrique : il s'embarque sans tarder d'un seul jour. Après avoir essuyé une furieuse tempête, il arrive à la côte, où le bruit de son voyage l'avait déjà devancé. Avant qu'il ait mis pied à terre, les pêcheurs viennent à son bord, lui apportent ce qu'ils ont de plus beau. « N'en avez-vous pas de plus grosses? leur dit-il. — Non ; il ne s'en pêche pas de plus belles que ce que nous apportons. » Se rappelant aussitôt les squilles de Minturnes, il ordonne à son pilote de retourner en Italie, sans approcher davantage de la côte où ils étaient.

(Athénée.)

Suétone dit qu'un jour l'époux d'Agrippine, Claude, étant sur son tribunal et faisant plaider devant lui une cause importante, prit en peu d'instants l'air très-occupé, grave, et fit un signe pour demander le silence. A ce signe chaque auditeur se tut, les avocats même s'arrêtèrent. L'empereur réfléchit encore quelques moments. On attendit, on écouta. Quelles pouvaient être ses profondes réflexions? A quoi pensait-il? Qu'allait-il dire? C'étaient les questions qu'on se faisait autour de lui. Mais les incertitudes cessèrent; il prit la parole et dit avec feu : « O mes amis, l'excellente chose que les petits pâtés! nous en mangerons à dîner, n'est-ce pas? »

(*Id.*)

Rien ne surpassa la gourmandise de l'empereur Vitellius ; tous les chemins de l'Italie et les deux mers étaient couverts de gens qui allaient chercher pour sa table les viandes les plus exquises et le poisson le plus rare. Ce prince faisait quatre grands repas par jour, et quelquefois cinq. Il était si peu maître de sa faim que, pendant les sacrifices, on le vit plusieurs fois tirer les entrailles des animaux à demi cuites et les dévorer aux yeux de l'assemblée. Il s'invitait lui-même chez ses amis; il s'y faisait traiter avec une telle somptuosité qu'il les mettait à deux doigts de leur ruine. Lucius Vitellius, son frère, lui donna un repas où l'on servit deux mille poissons et sept mille oiseaux, tous rares et exquis. Enfin, la profusion de cet empereur alla à son comble dans un festin où un bassin seul coûta plus que le repas de son frère. Il était rempli de foies de faisans, de langues de scarres, de cervelles de paon, d'entrailles de murènes et de toutes sortes de poissons et d'oiseaux de grand prix. Si ce prince eût vécu longtemps, tous les revenus de l'empire n'auraient pas été suffisants pour l'entretien de sa table.

(*Les Classiques de la table.*)

Un prieur, se trouvant un jour à un repas maigre très-splendide, entendait faire l'éloge d'un certain plat et désirait d'en goûter, lorsque le frère qui l'accompagnait lui dit : « Mon père, n'en mangez pas; j'ai vu dans la cuisine qu'on y avait mis du gras. — Eh! qu'alliez-vous faire dans la cuisine? lui dit le prieur avec chagrin. Était-ce là votre place? »

(*Gastronomiana.*)

M. des Barreaux et M. d'Elbène mangeaient un jour ensemble; M. des Barreaux présenta un bon morceau à M. d'Elbène, qui s'excusa de le manger, en disant qu'il était excellent s'il consultait son goût, mais que son estomac serait incommodé s'il le mangeait. M. des Barreaux lui repartit : « Êtes-vous de ces fats qui s'amusent à digérer? »

(*Ménagiana.*)

« Monsieur le conseiller, disait un jour, d'un bout d'une table à l'autre, une

vieille marquise du faubourg Saint-Germain, lequel préférez-vous du bourgogne ou du bordeaux? — Madame, répondit d'une voix druidique le magistrat ainsi interrogé, c'est un procès dont j'ai tant de plaisir à visiter les pièces que j'ajourne toujours à la huitaine la prononciation de l'arrêt. »

(Brillat-Savarin, *Physiologie du goût.*)

« Je n'ai pas grande idée de cet homme, disait le comte de M..... en parlant d'un candidat qui venait d'attraper une place; il n'a jamais mangé de boudin à la Richelieu, et ne connaît pas les côtelettes à la Soubise. »

(*Id.*)

Un buveur était à table, et au dessert on lui offrit du raisin. « Je vous remercie, dit-il en repoussant l'assiette ; je n'ai pas coutume de prendre mon vin en pilules. »

(*Id.*)

On félicitait un amateur, qui venait d'être nommé directeur des contributions directes à Périgueux ; on l'entretenait du plaisir qu'il aurait à vivre au centre de la bonne chère, dans le pays des truffes, des bartavelles, des dindes truffées, etc., etc. « Hélas! dit en soupirant le gastronome contristé, est-il bien sûr qu'on puisse vivre dans un pays où la marée n'arrive pas? »

(*Id.*)

Gentil-Bernard, qui n'était rien moins que gentil, car il était lourd et épais, était un mangeur d'un appétit prodigieux. Son cœur et son esprit avaient besoin de peu d'activité. Ses sens étaient ce qu'il exerçait le plus. Lorsqu'ils commencèrent à s'affaiblir, il disait assez plaisamment : « Je suis tombé d'un dindon. »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

En 1798, j'étais à Versailles, en qualité de commissaire du Directoire, et j'avais des relations assez fréquentes avec le sieur Laporte, greffier du tribunal du département; il était grand amateur d'huitres, et se plaignait de n'en avoir jamais mangé à satiété, ou, comme il le disait, *tout son saoul*. Je résolus de lui procurer cette satisfaction, et, à cet effet, je l'invitai à dîner avec moi le lendemain.

Il vint; je lui tins compagnie jusqu'à la troisième douzaine, après quoi je le laissai aller seul. Il alla ainsi jusqu'à la trente-deuxième, c'est-à-dire pendant plus d'une heure, car l'ouvreuse n'était pas bien habile.

Cependant j'étais dans l'inaction, et comme c'est à table qu'elle est vraiment pénible, j'arrêtai mon convive au moment où il était le plus en train : « Mon cher, lui dis-je, votre destin n'est pas de manger aujourd'hui *votre saoul* d'huîtres; dînons. » Nous dînâmes, et il se comporta avec la vigueur et la tenue d'un homme qui aurait été à jeun.

(Brillat-Savarin, *Physiologie du goût.*)

Cousin et M. Villemain avaient grandi ensemble, étudié ensemble, partagé le même encrier et les mêmes repas. Plus âgé que Victor Cousin de deux ans, M. Villemain, vers 1813, se plaisait à causer, à vivre avec lui. Ils étaient alors étudiants et ils étaient pauvres. Ah ! le bon temps ! On avait peu de chose pour se nourrir; — à dîner, par exemple, un plat de viande, des légumes — et deux pommes. Chacun la sienne.

Mais M. Villemain était gourmand. Quand venait le moment du dessert, finement il avait soin de mettre la conversation sur un des sujets chéris de l'enthousiaste Victor Cousin. Celui-ci, bouillant, partait comme un bouchon de champagne, se lançait éloquemment dans ses théories, enfourchait et éperonnait ses *dadas* philosophiques...

Alors, tout en l'écoutant, tout en souriant, M. Villemain mangeait les deux pommes. (*Figaro.*)

Gourmand vieilli.

L'auteur de l'*Almanach des Gourmands*, Grimod de la Reynière, est encore de ce monde (1837).

Il mange, il digère, il dort, dans la charmante vallée de Longpont ; nous l'avons vu il n'y a pas encore huit jours. Mais comme il est changé ! (*Quantum mu-*

tatus !) *Gasterea* seule le soutient, jugez plutôt : — A neuf heures du matin, il sonne ses domestiques, il les gronde, il crie, il extravague; il demande son potage aux fécules, il l'avale. Bientôt la digestion commence, le travail de l'estomac réagit sur le cerveau; les idées tristes de l'homme à jeun disparaissent, le calme renaît; il ne veut plus mourir. Il parle, il cause tranquillement; il demande des nouvelles de Paris et des vieux gourmands qui vivent encore. Lorsque la digestion est faite, il devient silencieux et s'endort pour quelques heures. A son réveil, les plaintes recommencent. Il pleure, il gémit, il s'emporte, il veut mourir; il appelle la mort à grands cris. Vient l'heure du dîner, il se met à table, on le sert, il mange copieusement de tous les plats, bien qu'il dise qu'il n'a besoin de rien, puisque sa dernière heure approche. Au dessert, sa figure se ranime, ses sourcils se dressent, quelques éclairs sortent de ses yeux enfoncés dans les orbites. « Comment va M. de Cussy, cher docteur? vivra-t-il encore longtemps? on dit qu'il a une terrible maladie. On ne l'a pas mis à la diète, sans doute; vous ne l'auriez point souffert; car il faut au moins manger pour vivre, n'est-ce pas? » Enfin, on quitte la table. Le voilà dans une immense bergère; il croise les jambes, appuie ses deux moignons sur ses genoux (il n'a pas de mains; il n'a qu'une sorte d'appendice qui ressemble à une patte d'oie) et continue ses interrogations, toujours sur la gourmandise. « Les pluies ont été abondantes : il y aura beaucoup de champignons dans nos bois à l'automne. Quel dommage, docteur, que je ne puisse pas vous suivre dans vos promenades à Sainte-Geneviève! Je n'ai plus la force de marcher. Comme nos ceps sont beaux! Quel doux parfum! Vous reviendrez, n'est-ce pas? vous nous en ferez manger, vous présiderez à leur préparation? » La digestion commence; la parole devient rare, cadencée, peu à peu ses yeux se ferment, il est dix heures, on le couche, et le sommeil vient le transporter dans le pays des songes. Il rêve à ce qu'il mangera le lendemain.

(*Les Classiques de la table.*)

Gourmandise punie.

Une personne qui passait pour fort gourmande entra un jour dans le salon de M. Delille, lorsqu'il était dans son cabinet. Elle vit une pomme cuite sur la cheminée, et ne put résister à la tentation de la manger. Rentré dans le salon, M. Delille s'aperçoit de la disparition de la pomme qui devait composer son déjeuner. Affectant un air très-inquiet, il demande au gourmand si ce n'est pas lui qui l'a mangée. Celui-ci nie le fait : « Vous me rassurez beaucoup, dit le poëte, parce qu'étant assiégé de rats, j'avais mis dans cette pomme de l'arsenic pour les empoisonner. » A ces mots, notre gourmand est saisi d'épouvante; dans la plus grande agitation, il se lève et crie en désespéré : *du lait! du lait! par grâce, du lait!* M. Delille ne parvint à le calmer qu'en lui avouant la petite vengeance qu'il avait tirée de la soustraction de son déjeuner.

(*Delilliana.*)

Goût (*Dépravation de*).

La maréchale de Thémines avait de plaisants ragoûts : elle mangeait du pain, après l'avoir tenu longtemps à la fumée d'un fagot bien vert; elle aimait l'odeur des boues de Paris, et, quand les boueurs étaient dans sa rue, on ouvrait toutes les fenêtres de sa chambre. Une fois la reine-mère, comme elles passaient sur de la boue, lui demanda en riant : « Madame la maréchale, celle-là est-elle de la fine? — Non, madame, répondit-elle en riant aussi, elle n'est pas encore assez faite. »

(Tallemant des Réaux.)

Dans ses dernières années, vers 1789, l'astronome Lalande (alors âgé de cinquante-sept ans) affectait de manger avec délices des chenilles et des araignées. Il s'en vantait comme d'un trait philosophique; il voulait, disait-il, qu'on se mît au-dessus des préjugés, et il parvint à faire penser comme lui une dame qu'il habitua par degrés à voir, à toucher et finalement à avaler des araignées.

(*Les Classiques de la table.*)

Goût aristocratique.

Louis XIV avait un caractère de grandeur et de noblesse qui se faisait remarquer jusque dans son goût pour les arts

Les peintures dans le goût flamand ne trouvaient point grâce devant ses yeux. « Otez moi ces magots-là, » dit-il, un jour qu'on avait mis un tableau de Teniers dans son appartement.

(*Dict. des hommes illustres.*)

Goût peu délicat.

Duclos, parlant des années de jeunesse, dit au sujet des femmes : « Je les aimais toutes et je n'en méprisais aucune. » Madame de Rochefort caractérisait plus justement cette vulgarité de goûts en lui disant : « Pour vous, Duclos, ce qu'il vous faut, c'est du pain, du fromage et la première venue. »

Goût sévère.

Malherbe avait effacé plus de la moitié de son Ronsard, et en cotait les raisons à la marge. Un jour, Racan, Colomby, Yvrande et autres de ses amis, le feuilletaient sur sa table, et Racan lui demanda s'il approuvait ce qu'il n'avait point effacé : « Pas plus que le reste, » dit-il. Cela donna sujet à la compagnie, et entre autres à Colomby, de lui dire qu'après sa mort ceux qui rencontreraient ce livre croiraient qu'il avait trouvé bon tout ce qu'il n'avait point rayé. « Vous avez raison, » répondit Malherbe ; et sur l'heure il acheva d'effacer le reste.

(Tallemant des Réaux.)

Grâce.

L'impératrice Joséphine ayant un jour déterminé Napoléon à faire une promenade en calèche, il partit de Saint-Cloud ayant près de lui l'impératrice, et en face une dame d'honneur et un aide de camp de service.

La calèche, après quelques heures de course, avait repris le chemin de Saint-Cloud, et passait vis-à-vis le quartier des guides d'escorte, lorsque Joséphine, dont l'empereur taquinait le petit chien, s'écria en riant : « Bonaparte, tu ferais mieux de laisser mon chien tranquille et de veiller à tes affaires ; car voici une de tes casernes que l'on met à louer. »

En effet, un grand écriteau, cloué sur une planche, et attaché au bout d'une corde, montait et descendait le long du mur de la caserne, et sauf ce mouvement continuel, ne ressemblait pas mal à une affiche de maison à louer.

Il y avait sur cet écriteau quelques mots écrits, que l'empereur essaya de lire. Curieux de les connaître, il fit mettre pied à terre à l'aide de camp, qui courut jusqu'à la caserne, tandis que Joséphine se livrait à mille conjectures, et continuait ses plaisanteries sur la mise en location d'une caserne impériale.

L'aide de camp mit quelque temps à revenir, et du plus loin qu'elle le vit, l'impératrice lui cria :

« Dites vite, monsieur, qu'est-ce que signifie cet écriteau ?

— Vraiment, répliqua l'empereur, moi seul j'en veux être instruit ; et pour te punir de tes mauvaises plaisanteries tu n'en sauras rien. Parlez-moi bas et à l'oreille, monsieur ; cela ne regarde point l'impératrice. »

Et l'impératrice eut beau supplier, il fallut que l'aide de camp parlât tout bas et à l'oreille de Napoléon. La calèche rentra au château, sans qu'elle eût entendu autre chose que ces paroles de Napoléon à l'aide de camp :

« Dites au colonel de m'amener cet homme demain matin à la parade. »

Le lendemain, à la revue de la garde montante, passée tous les jours à midi, l'empereur, préoccupé par de graves événements politiques survenus tout à coup, avait totalement oublié l'aventure de la veille ; de sorte qu'arrivé devant un vieux soldat à genoux, il s'arrêta brusquement et demanda :

« Qu'est-ce que cela signifie ? »

Le vieux militaire pleurait à chaudes larmes, et ne put répondre. C'était pitié de voir ce brave, décoré de la croix d'honneur, le front coupé en deux par une énorme cicatrice, pleurer comme un enfant, et se cacher le visage dans les mains.

« Est-ce que tu ne veux pas me parler, dis-moi donc ? »

Le troupier fit un nouvel effort ; mais ses sanglots partirent de plus belle, et l'empereur fit signe au colonel de s'avancer.

« Monsieur, qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi cet homme à genoux ? pourquoi ces larmes ? »

— Sire, Votre Majesté doit se rappeler qu'hier elle a donné l'ordre de lui

amener aujourd'hui cet homme ; c'est celui dont l'écriteau...

— Ah ! ah ! je me souviens de cela. Et il retourna au militaire.

— C'est toi qui t'avises, mauvais sujet, de te griser ? de te griser comme un vrai chenapan, et d'avoir le vin mauvais ? Tu insultes un de tes chefs ? tu le frappes ? te voilà dans des beaux draps ; et qu'est-ce qu'il va t'arriver de tout ceci ! Tu ne rougis pas d'une telle conduite, toi qui portes à la boutonnière une pareille décoration ? Cela t'arrive-t-il souvent de te griser ?

— Non, sire, répondit le colonel pour le pauvre soldat, trop ému et trop interdit.

— Tu vas passer aujourd'hui devant le conseil de guerre, et tu dois savoir ce qui t'attend. Cependant si j'étais sûr que tu fusses un bon camarade... — Est-ce un bon camarade ? demanda-t-il en se tournant vers le régiment.

— Oui, oui ! sire, cria-t-on de toutes parts.

— Où a-t-il gagné la croix qu'il porte ?

— A Austerlitz. »

L'empereur retourna près du soldat et le prit par les moustaches.

« Comment, mon vieux, tu étais avec moi à Austerlitz, tu y as gagné la croix d'honneur, et tu te conduis comme un conscrit sans discipline ? Qu'est-ce qu'il te serait arrivé, pourtant, si ma femme n'eût point eu de bons yeux, ou si ma voiture n'eût point passé vis-à-vis de la prison ? Allons, lève-toi, va-t'en à ton rang, et si jamais tu t'avises encore de te griser, gare à toi ! »

Jugez des cris de : *Vive l'Empereur !* qui s'élevèrent de toutes parts !

Le fameux écriteau portait le mot : *Grâce !* Il était attaché à une des fenêtres de la prison militaire, et c'était un des prisonniers qui le faisait monter et descendre pour mieux attirer l'attention de l'empereur lorsqu'il viendrait à passer.

Grammairiens.

Madame Beauzée couchait avec un maître de langue allemande. Monsieur Beauzée la surprit un jour, au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme : « Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en aille ! — Dites que je m'en allasse, monsieur, » fit Beauzée en se retirant.

(*Chamfortiana.*)

Le célèbre grammairien Urbain Domergue était retenu au lit par un abcès à la gorge qui menaçait de le suffoquer. Son médecin s'approche et lui dit : « Si vous ne prenez ce que je vous ordonne, je vous observe que... — Et moi je te fais observer, s'écrie le moribond, transporté d'une scientifique colère, que c'est bien assez de m'empoisonner par tes remèdes, sans qu'à mon dernier moment tu viennes m'assassiner par tes solécismes. Va-t-en ! » A ces mots, prononcés avec impétuosité, l'abcès crève, la gorge se débarrasse, et, grâce au solécisme, l'irascible grammairien est rendu à la vie.

Grammairien mourant.

La mort vient de nous enlever M. Restaut, avocat au parlement, vieux grammairien et janséniste. Quoique le bonhomme Restaut ait vécu jusqu'à l'extrême vieillesse et qu'on parle de sa grammaire depuis si longtemps, que tout le monde a été étonné de n'entendre parler de la mort de l'auteur qu'en 1764, il n'a cependant pas eu le temps de résoudre toutes les difficultés grammaticales. Il est mort en disant : « Je m'en vais donc, ou je m'en vas (car il n'y a rien de décidé là-dessus) faire ce grand voyage de l'autre monde (1). »

(Grimm, *Correspondance.*)

Grand air.

Le duc de Laval ne pouvait tolérer les assiduités du prince de Talleyrand chez une de ses parentes. Il montrait son mécontentement en prenant vivement son chapeau lorsque le prince arrivait, ou, s'il restait quelques instants, il ne lui adressait jamais la parole. Cependant sa cousine insistait tellement pour obtenir qu'il changeât de manière d'être à l'égard d'un homme si haut placé dans le monde, qu'un soir M. de Talleyrand étant entré et s'étant, suivant son habitude, approché du feu en s'adossant à la cheminée, le duc de Laval, après une espèce d'effort, lui dit :

« Il fait bien froid, ce soir, prince ! »

(1) Ce trait a été attribué aussi au père Bouhours : Voir *Sang-froid in extremis.*

M. de Talleyrand le salua respectueusement, avec ce calme hautain et cette légère ironie qui ne le quittaient jamais, et répondit : « Je vous remercie, monsieur le duc. »

(Mme Ancelot, *Un Salon de Paris.*)

On racontait un jour à table au prince de Talleyrand que, dans les *Mémoires de la contemporaine* (1), il était cité comme un de ceux qui avaient eu part à ses faveurs. Après avoir eu l'air de chercher inutilement dans ses souvenirs, M. de Talleyrand se tourna vers son valet de chambre debout derrière lui, et dit : « Joseph, est-ce que c'est vrai? est-ce que j'ai connu cette femme? » Et le valet de chambre, s'inclinant, répondit : « Oui, monseigneur, et beaucoup. — Ah! fit tranquillement le prince, c'est possible. » Et il acheva de vider le contenu de son verre, qu'il avait écarté lentement de ses lèvres pour faire cette question.

(*Id.*)

Lorsque Maria Grazzia, amazone de grands chemins, écrivait à son mari, Antonio, elle ne manquait pas de mettre l'adresse que voici : « A l'illustrissime signor Antonio, *ai bagni di Civita-Vecchia.* »

(Colombey, *Esprit des voleurs.*)

Grand train.

L'archevêque de Reims (Le Tellier) revenait hier fort vite de Saint-Germain, c'était comme un tourbillon. Il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre : *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval : *gare, gare!* Ce pauvre homme se veut ranger, son cheval ne le veut pas, et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués, se relèvent miraculeusement, et remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais et le cocher de l'archevêque, et l'archevêque même se mettent à crier : « Arrête, arrête, ce coquin; qu'on lui donne cent coups! » L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras, et coupé les oreilles. »

(Mme de Sévigné, *Lettres.*)

Grandeur compromise.

Il se mêle quelquefois dans la vie des grands hommes un ridicule surprenant. Il faisait beau voir le duc d'Albe, le plus fier de tous les hommes, il faisait, dis-je, beau voir ce fameux général d'armée dans son âge décrépit, tout couvert encore de sang et de poussière, entre les bras d'une nourrice, et la téter par l'ordonnance des médecins, pour prolonger de quelques jours une vie qu'il avait prodiguée mille fois durant sa santé pour acquérir de l'honneur et de la gloire.

C'était encore un plaisant spectacle de voir notre connétable Anne de Montmorency, qui ne devait porter que l'épée de son roi, être obligé, par le commandement de François Ier, de porter à l'église la princesse de Navarre, le jour qu'elle fut mariée au duc de Clèves, à Châtellerault. D'autant (dit Brantôme) qu'elle était chargée de pierreries et de robes d'or et d'argent, et que pour la faiblesse de son corps elle ne pouvait marcher, le roi François Ier commanda à M. le connétable Anne de Montmorency de prendre sa petite nièce au col, et la porter à l'église, dont la cour s'étonna fort, et la reine de Naples eut le plaisir, d'autant qu'elle avait conseillé au roi de la châtier comme luthérienne. Le connétable eut grand dépit de servir de spectacle à tout le monde, et dit : « C'en est fait désormais de ma faveur. » Après le festin des noces il eut son congé, et partit aussitôt.

(Vigneul-Marville.)

Grandeur éphémère.

Madame la Dauphine, duchesse de Bourgogne, étant au lit de la mort, quel-

(1) *La contemporaine* était une aventurière, qui s'appelait Ida Saint-Edme, et dont les *Mémoires*, publiés par le libraire Ladvocat avec la collaboration occulte de plusieurs gens de lettres, entre autres, dit-on, de M. Malitourne, obtinrent un certain succès de curiosité par leurs révélations compromettantes.

qu'un de sa maison lui dit : « Princesse, votre vie est trop précieuse à l'État-pour que le Ciel veuille vous en priver sitôt. » Elle répondit ces mots pleins de sens et de vérité : « Princesse aujourd'hui, demain rien, et dans deux jours oubliée. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Gras et maigre.

Pendant son commandement de Paris, qui suivit la journée du 13 vendémiaire, Napoléon eut à lutter surtout contre une grande disette, qui donna lieu à plusieurs scènes populaires. Un jour, entre autres, que la distribution avait manqué, et qu'il s'était formé des attroupements nombreux à la porte des boulangers, Napoléon passait, avec une partie de son état-major, pour veiller à la tranquillité publique; la foule s'augmente, les menaces s'accroissent et la situation devient des plus critiques. Une femme monstrueusement grosse et grasse se fait remarquer par ses gestes et par ses paroles : « Tout ce tas d'épauletiers, crie-t-elle en apostrophant ce groupe d'officiers, se moquent de nous; pourvu qu'ils mangent et qu'ils s'engraissent, il leur est fort égal que le pauvre peuple meure de faim. » Napoléon l'interpelle : « La bonne, regarde-moi bien, quel est le plus gras de nous deux? » Or Napoléon était alors extrêmement maigre. « J'étais un vrai parchemin, » disait-il. Un rire universel désarme la populace, et l'état-major continue sa route.

(Las-Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Gratifications.

L'abbé de Monstesquiou, qui, après avoir suivi Louis XVIII en émigration, était revenu avec lui en France, avait été, en récompense de ses bons et loyaux services, chargé, malgré son âge avancé, de la direction de la liste civile. Cette sinécure laissait tant de récréations au bon abbé qu'il insista un jour pour être chargé d'un travail quelconque. Louis XVIII attendit le 1er janvier, et le chargea de la distribution des gratifications du nouvel an aux employés de sa maison. Afin de mieux mâcher la besogne à ce pseudo-directeur, on eut la précaution de faire des petits rouleaux plus ou moins lourds et plus ou moins longs, selon l'importance des grades.

« Il y a trois espèces de gratifications, dit à l'abbé le chef du cabinet : celles de mille francs, celles de cinq cents francs et enfin celles de cent francs. Maintenant, marchez. »

L'abbé de Montesquiou fit sa répartition avec le plus grand soin, et, son travail fini, il présenta la liste des gratifications à signer au roi. Seulement, Louis XVIII, en jetant un coup d'œil sur les feuilles, s'aperçut que le directeur de sa liste civile s'était trompé du tout au tout. Devant le nom d'un simple surnuméraire il avait marqué mille francs; devant celui d'un employé à dix-huit cents francs, il avait mis cinq cents francs, et il avait réservé les gratifications de cent francs aux chefs de bureau dont les appointements étaient de six mille.

« Mais, monsieur de Montesquiou, lui dit Louis XVIII, vous avez commis involontairement l'erreur la plus grave. Les gratifications de mille francs sont pour les chefs de bureau, et celles de cent francs pour les surnuméraires.

— Pardon, sire, fit l'abbé stupéfait, si quelqu'un se trompe, ce ne peut-être que Votre Majesté. Comment! vos surnuméraires travaillent toute l'année de dix heures du matin à cinq heures du soir pour cinquante francs par mois, tandis que vos chefs de bureau, qui ne font rien, en touchent six mille par an, et c'est à ceux-ci qu'on donnerait les gratifications de mille francs ! Il me semble que cent francs c'est déjà beaucoup, tandis que mille francs pour de pauvres surnuméraires qui n'ont pas de quoi vivre, ce n'est encore que bien juste. »

En vain le roi essaya de faire comprendre à l'abbé que ce n'était pas le travail qu'on devait récompenser, mais la position, M. de Montesquiou s'obstinait à répéter :

« Mais puisque les chefs ont six mille francs par an et les surnuméraires six cents!

— Au fait, il a peut-être raison, » dit tout à coup Louis XVIII qui, en émigration, avait vu de près la misère, sinon la sienne, au moins celle des autres. Et il signa.

Cette année-là les chefs de bureau se serrèrent le ventre, et les surnuméraires eurent des habits neufs. Inutile d'ajouter, toutefois, que le brave abbé fut appelé à d'autres fonctions, et que cet acte de

haute justice ne s'est jamais renouvelé depuis.

(*Événement.*)

Gravure improvisée.

Rembrandt était extrêmement lié avec un bourgmestre de Hollande : il allait souvent à la campagne de ce magistrat. Un jour que les deux amis étaient ensemble, un valet vint les avertir que le dîner était prêt. Comme ils allaient se mettre à table, ils s'aperçurent qu'il leur manquait de la moutarde. Le bourgmestre ordonna au valet d'aller promptement en chercher au village. Rembrandt, qui connaissait la lenteur ordinaire aux domestiques, paria avec le bourgmestre qu'il graverait une planche avant que le domestique fût revenu. La gageure acceptée, Rembrandt, qui portait toujours avec lui des planches préparées au vernis, se mit aussitôt à l'ouvrage, et grava le paysage qui se voyait des fenêtres de la salle où ils étaient. Cette planche fut achevée avant le retour du valet.

(*Anecdotes des Beaux-Arts.*)

Grossièreté.

Napoléon dit un jour devant quarante personnes à Mme de Lorges, dont le mari était général de division : « Oh ! Madame, quelle horreur que votre robe ! c'est tout à fait une vieille tapisserie. C'est bien là le goût allemand ! » (Mme de Lorges est Allemande.) Je ne sais si la robe était dans le goût allemand, mais ce que je sais mieux, c'est que ce compliment n'était pas dans le goût français.

(Constant, *Mémoires.*)

Guérison d'amour.

Le lendemain d'une représentation d'*Abufar*, une jeune personne complétement ignorante des réalités de l'existence, exaltée par le prestige qui s'attache toujours aux grands artistes, et dominée par cet entraînement poétique qu'un cœur simple et naïf confond volontiers avec l'amour, écrivait à Talma pour lui déclarer ce qu'elle éprouvait ou au moins ce qu'elle croyait ressentir pour lui.

Le rendez-vous donné était au jardin des Tuileries, devant la statue de Diane chasseresse :

« Je veux absolument parler à Pharan, » portait en propres termes le billet adressé au bienheureux acteur.

Talma ne se méprit point sur la nature de ce rendez-vous ; il comprit le rôle qu'il avait à remplir, et se rendit aux Tuileries, bien résolu de calmer, autant qu'il serait en lui, cette exaltation romanesque d'une imagination de dix-huit ans.

A l'heure dite, il entrait dans le jardin, ayant eu la précaution de se faire accompagner de son plus jeune fils, qu'il confia aux soins d'un domestique, en lui ordonnant de se tenir quelques pas à l'écart.

Pour quiconque n'avait vu le grand tragédien qu'au théâtre, il eût été bien impossible de le reconnaître sous l'accoutrement qu'il avait choisi à dessein. Le chef recouvert d'un chapeau fort peu avantageux et le corps enveloppé d'une longue redingote grise, qui lui battait les talons, on l'eût pris volontiers pour quelque épicier retiré des affaires.

Aussi avait-il passé et repassé plusieurs fois devant la jeune personne sans qu'elle eût fait attention à lui, ne pouvant se figurer apparemment que ce grave personnage à la chevelure grisonnante fût celui qu'elle attendait.

Talma eut tout le loisir de l'examiner à son aise : gracieuse, svelte, élancée, plus belle et plus pudique que la statue de Diane, un des miracles du ciseau grec ; son cou d'albâtre, aux ravissantes proportions, portait une tête charmante. En ce moment Talma, s'approcha de la jeune fille, qui ne put se défendre d'un mouvement de surprise assez brusque et ramena aussitôt son voile sur ses yeux.

« Veuillez-vous rassurer, mademoiselle, lui dit-il, avec cette voix profonde qui n'appartenait qu'à lui et qui remuait les fibres les plus intimes du cœur : *je suis Talma.* »

A ce nom la jeune fille tressaillit ; il lui semblait, en effet, reconnaître l'accent de Pharan... Mais ce costume, mais cette tournure, mais ces cheveux gris, mais cette figure pâle et fatiguée ?... Tout cela lui causait une espèce de vertige... Elle n'en revenait pas.

Talma devina sa pensée.

« N'est-ce pas, mademoiselle, lui dit-il, que je suis bien laid à la ville ? Que voulez-vous ? Nous autres, artistes, nous perdons cent pour cent à être vus de près ! Nous avons besoin de la lumière de la rampe,

de la magie des décors, du prestige de la scène. Et puis... mais ceci doit rester entre nous ; s'il faut le dire, j'ai cinquante-cinq ans dans la vie réelle, — cinquante-cinq ans ! — Oui, mademoiselle ; n'allez pas me trahir, je vous en prie, c'est confidence pour confidence... Nous avons tous les deux un secret à garder. »

La jeune fille se prit à rougir. Talma continua :

« Vous êtes jeune et belle, mademoiselle, vous appartenez à une famille distinguée ; vous rencontrerez dans le monde un homme digne de vous, vous deviendrez sa compagne, vous serez heureuse, honorée... Alors donnez un souvenir au vieux Talma... Mais n'oubliez pas, oh ! n'allez pas oublier que je ne suis un vieillard que pour vous ! »

Deux larmes humectèrent les paupières de la jeune fille, et glissèrent lentement le long de ses joues.

« Allons, mademoiselle, point de faiblesse ; voici votre lettre, déchirez-la. Et maintenant, embrassez mon fils ; cela vous portera bonheur à tous les deux. »

Sur un signe de son père, l'enfant accourut en sautant. La jeune fille courba sa taille élégante, et, écartant les boucles de ses cheveux qui retombaient sur le front du petit espiègle, elle lui donna un baiser et s'enfuit.

Deux ans s'étaient écoulés depuis cette aventure. Talma n'y songeait déjà plus lorsqu'un beau matin un domestique en grande livrée se fit introduire dans sa chambre à coucher.

« Pardon, monsieur, dit le valet en entrant, et mille pardons de vous déranger à cette heure ; mais on m'a donné l'ordre de vous apporter sur-le-champ ce billet et de ne le remettre qu'à vous seul. »

Talma rompit le cachet où s'étalaient coquettement de riches armoiries, et trouva sous l'enveloppe une lettre de faire-part et une invitation manuscrite des plus aimables pour assister à un mariage qui devait être béni, le jour même, à Saint-Thomas d'Aquin.

Cette lettre portait pour suscription ces mots : « *La jeune fille des Tuileries à son vieux Talma.* »

« Le vieux Talma » n'eut garde, comme on le pense bien, de manquer à la cérémonie.

A peine avait-il pris place dans le chœur de l'église, qu'il vit son ancienne conquête marcher à l'autel, conduite par un des plus beaux cavaliers de l'époque, le marquis de C...

La jeune fille des Tuileries paraissait avoir complétement oublié Pharan, car elle prononça le *oui* nuptial avec cet accent qui indique que le don de la main suit et confirme le don du cœur.

(A. Rosely.)

Guérison funeste.

En 1842, lorsque l'opération, dite du strabisme, faisait grand bruit, une jeune personne, d'un naturel vif et d'une imagination ardente, était sur le point d'épouser un jeune homme qui l'aimait et dont elle était éprise. Or, le jeune homme louchait. Ne se doutant pas que son image pût être gravée avec cette imperfection dans le cœur de sa fiancée, l'infortuné eut, un jour, la malencontreuse idée de lui ménager une surprise en se faisant opérer. L'opération réussit ; mais ce qui ne réussit point, ce fut l'effet qu'il en attendait : aussitôt qu'elle le vit, elle poussa un cri d'alarme, et, malgré les explications qui s'échangèrent, elle refusa de reconnaître sous cette forme nouvelle l'époux qu'elle avait choisi et aimé sous une autre. Le mariage fut rompu. Rien ne put changer sa détermination.

(L. Cerise.)

Guérison par procuration.

Pendant notre voyage avec l'impératrice (Catherine II), le prince de Ligne ne laissait pas la moindre langueur pénétrer dans notre petit cercle ; il racontait cent histoires plaisantes et faisait à tous propos des madrigaux, des chansons. Quoiqu'il poussât quelquefois la gaieté jusqu'à la folie, il faisait passer de temps en temps, au bruit de ses grelots, quelques utiles et piquantes moralités. Ses plaisanteries faisaient rire et ne blessaient jamais.

Un jour il mystifia le comte de Cobentzel et moi d'une manière assez originale. Nous étions depuis quelque temps atteints, ainsi que lui, d'une petite fièvre qui nous revenait par accès. Bientôt il nous reproche notre insouciance, notre refus de suivre aucun traitement, exagère notre changement, nous montre une vive inquiétude, et nous assure enfin qu'il est

décidé à nous donner l'exemple, à se soigner, et à prendre tous les moyens de se guérir, pour avoir la possibilité de continuer le voyage.

Cédant à ses importunités, Cobentzel, qui souffrait d'un assez vif mal de gorge, se fait faire une copieuse saignée; moi, je prends une ou deux médecines. Peu de jours après, nous retrouvant réunis chez l'impératrice, elle dit au prince : « Vous avez bien bonne mine aujourd'hui; je vous croyais indisposé. Mon médecin vous a-t-il vu? — Oh! non, madame, répondit-il; mes maux ne durent pas longtemps; j'ai une manière particulière de me traiter : dès que je suis malade, j'appelle mes deux amis; je fais saigner Cobentzel et purger Ségur, et je suis guéri. »

(Ségur, *Mémoires.*)

Guérisseur.

Un faiseur de miracles, sans y songer et sans le vouloir, a entraîné tout Paris; et, sans la police, on en faisait subitement un Dieu. C'était en 1772, si je ne me trompe, rue des Ciseaux. Trente mille hommes disaient : « C'est un prophète; il guérit en touchant. » La rue ne désemplissait pas d'estropiés, d'aveugles, etc. C'était une frénésie, mais qui avait cela de particulier qu'elle ne sortit pas d'un caractère calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement si commun dans les émotions populaires. Une persuasion intime avait rendu les esprits modérés. On s'approchait de la maison, pour ainsi dire, en silence : Le *guérisseur* avait un air modeste et simple : il était devenu *prophète* à son grand étonnement et sans le savoir. On le fit sortir de Paris avec sa femme. Le peuple, le voyant partir, se mit à le bénir, et se dispersa sans plaintes ni murmures (1).

(Mercier, *Tableau de Paris.*)

Guerre (*Dégoût de la*).

Pendant la guerre de Sept-Ans, M. de Lauraguais, au milieu d'une bataille sanglante, avait chargé trois fois l'ennemi à la tête du régiment qu'il commandait et s'était distingué par la plus froide et la plus brillante intrépidité. Lorsque le combat eut cessé, rassemblant ses officiers et leur ayant distribué de justes éloges, il leur demanda s'ils étaient satisfaits de sa conduite; on lui répondit par une acclamation unanime. « Je suis bien aise, reprit le comte, que vous soyez contents de votre colonel; mais moi je ne le suis nullement du métier que nous faisons, et je le quitte. » En effet, après la campagne il quitta le service.

(Ségur, *Mémoires.*)

Guerre (*Philosophie de la*).

Le maréchal de Roquelaure ayant fait sommer je ne sais quelle ville, on lui vint dire que les gens ne se voulaient pas rendre. « Eh bien, répondit-il, qu'ils ne se rendent pas! » Et il partit avec son corps d'armée.

(Tallemant des Réaux.)

Guet-apens.

Voltaire dînait chez le duc de Sully, en compagnie du chevalier de Rohan : celui-ci, nourri dans les habitudes de l'ancienne cour et ne soupçonnant pas qu'un poëte pût servir à autre chose qu'à amuser les grands seigneurs qui daignaient l'admettre à leur table, laissa tomber quelques persiflages de mauvais ton sur l'auteur de la *Henriade*, qui lui répondit par une de ces épigrammes comme il en savait faire. « Quel est donc, demande le chevalier, ce jeune homme qui parle si haut? — Un homme, répond fièrement Voltaire, qui honore le nom qu'il porte, lorsque tant d'autres traînent le leur dans la boue. » Outré de cette hardiesse, le chevalier donne des ordres à ses gens, et, quelques jours après, comme Voltaire dînait de nouveau chez le duc, il est attiré, sous je ne sais quel prétexte, à la porte de l'hôtel; des laquais déguisés s'emparent de lui, le frappent à grands coups de bâton, jusqu'à ce que leur maître, qui assistait *incognito* à cette exécution sauvage, leur fasse signe que cela suffit. Ils se sauvent alors, laissant le poëte à moitié mort.

Le duc de Sully était premier ministre, c'était à sa porte et sur un de ses invités qu'on venait de se livrer à cet acte barbare et lâche : il ne s'en inquiéta point pourtant, et le parlement demeura muet. Les

(1) On aura remarqué sans doute l'analogie qu'il y a entre ce guérisseur du 18e siècle et le zouave Jacob, qui fit si grand bruit à Paris il y a quelques années.

temps n'étaient pas encore mûrs. Mais Voltaire voulut suppléer au silence de la justice. D'abord malade de honte et de rage, il s'enferme, et apprend à fond l'escrime et l'anglais, l'un pour sa vengeance, l'autre pour l'exil qu'il prévoit. Puis, par l'intermédiaire d'un garçon de Procope, qu'il avait décrassé afin de s'en servir comme d'un second, il envoie un cartel au chevalier, qui accepte pour le lendemain, et, dans la nuit, le fait enfermer à la Bastille.

(V. Fournel, *Du rôle des coups de bâton*.)

Guignon.

Mme de Montesson me mena plusieurs fois souper chez Mme la duchesse de Mazarin, la personne la plus malheureuse en beauté, en magnificence et en fêtes, qu'on ait jamais vue dans le monde. Elle était beaucoup trop grasse pour être agréable, mais elle était très-belle. Elle avait un teint éclatant : on lui trouvait les couleurs trop vives. La maréchale de Luxembourg disait qu'elle avait, non la fraîcheur de la rose, mais celle de la viande de boucherie (1). Ce mot est cruel, il fit fortune, et voilà une fraîcheur déshonorée.

On disait que la fée *Guignon Guignolant* avait présidé à la naissance de la duchesse de Mazarin. En effet, elle était fraîche et très-belle, et ne plaisait à personne. Elle avait des diamants superbes; quand elle les portait, on disait qu'elle ressemblait à un *lustre*. Ses soupers étaient les meilleurs de Paris; on s'en moquait, parce que les mets y étaient un peu déguisés. Elle était obligeante et polie, on prétendait qu'elle était méchante. Elle ne manquait pas d'esprit, on citait d'elle beaucoup de bons mots; et sans cesse elle faisait et disait les choses du monde les plus déplacées. Son faste était extrême, et elle avait la réputation d'être avare; elle donnait les fêtes les plus magnifiques, et il s'y passait toujours quelque chose de ridicule; enfin, un succès pour elle était une chose impossible.

Un jour, dans le cours de l'hiver, elle conçut l'idée de donner, dans sa superbe maison de Paris, une fête champêtre. Elle rassemble un monde énorme dans son salon nouvellement décoré et rempli de glaces. A l'extrémité de ce salon était un cabinet qu'on avait rempli de feuillage et de fleurs, et, en ouvrant une porte, on devait voir à travers un transparent un véritable troupeau de moutons bien blancs, bien savonnés, défiler dans ce bocage et conduits par une bergère, danseuse de l'Opéra. Tandis que l'on préparait cette scène ingénieuse et que la compagnie dansait dans le salon, les moutons enfermés s'échappèrent on ne sait comment, et, sans chien et sans bergère, se précipitèrent tout à coup en tumulte dans le salon, dispersèrent les danseurs et furent donner de grands coups de tête dans les glaces.

En 1768, le roi de Danemark Christian VII vint en France. Mme de Mazarin lui donna une fête dans laquelle on retrouva encore le guignon qui la poursuivait. On savait que le prince avait beaucoup loué le jeu de Carlin, de la Comédie-Italienne, et l'arlequin le plus parfait qu'on ait jamais vu : Mme de Mazarin eut l'idée de faire représenter une pièce du Théâtre-Italien, que le roi ne connaissait pas : *Arlequin barbier, paralytique*. Le jour de la fête, après un beau concert, la duchesse conduisit le roi dans une salle où l'on trouva un joli théâtre. Le roi fit placer Mme de Mazarin à côté de lui; aussitôt le spectacle commença. Le roi ne savait que très-imparfaitement le français; dans toutes les représentations théâtrales des fêtes qu'on lui avait données jusqu'alors, on avait toujours commencé par des prologues faits à sa louange, et dont toutes les allusions, faites pour lui, étaient vivement applaudies. Ce prince prit pour un de ces prologues la pièce d'*Arlequin barbier, paralytique;* et à chaque acclamation qu'excitait le jeu de Carlin, le roi s'inclinait, et d'un ton modeste et reconnaissant il remerciait Mme de Mazarin, en répétant qu'elle était *trop bonne*, qu'il était *confus*. L'embarras de la duchesse était inexprimable; n'osant, par respect, le désabuser, elle ne savait que répondre; elle fut au supplice pendant toute cette représentation. Elle n'en fut pas quitte après le spectacle, car, rentré dans le salon, le roi s'épuisa encore en nouveaux compliments qu'il fit à haute voix, ne se lassant point de l'entretenir sur la grâce et la finesse des *allusions*, et sur l'amabilité des spectateurs qui les avaient tant applaudies.

(Mme de Genlis, *Mémoires*.)

(1) Voir plus haut, *Fraîcheur de teint*.

II

Habitude.

On dit que la Vieuville, ayant fait quelque raillerie d'un brave de la cour, ce brave lui envoya faire un appel, et celui qui lui portait la parole ajouta que ce serait pour le lendemain à six heures du matin. « A six heures! reprit la Vieuville, je ne me lève pas de si bon matin pour mes propres affaires; je serais bien sot de me lever de si bonne heure pour celles de votre ami. » Cet homme n'en put tirer autre chose (1).

(Tallemant des Réaux.)

Un homme aimait beaucoup une femme depuis dix ans. Tous les jours il sortait de chez lui à cinq heures précises, se rendait chez sa maîtresse, et y passait la soirée. Il ne connaissait ni spectacles, ni jeux, ni visites; il n'allait que chez sa bonne amie : là seulement il trouvait le bonheur. Il arrive qu'après plusieurs années, le mari de cette femme meurt. L'amant attend que l'année soit révolue. Le deuil finit, et l'hymen les unit l'un à l'autre. La journée des noces se passe gaîment. On sort de table à cinq heures. Le mari paraît rêveur, embarrassé : « Qu'as-tu donc, et pourquoi cette apparence de tristesse et d'ennui? lui dit un de ses amis. N'es-tu pas au comble du bonheur? — Oui, sans doute, je vais être très-heureux, j'aime ma femme à la folie! Elle va loger chez moi. Ce sera bien agréable. Mais j'ai une inquiétude... — Quelle, mon ami? — Je ne sais plus où je pourrai passer mes après-dînées (1)! »

(*Improvisateur français.*)

(1) Voir *Duelliste déconcerté.*

(2) Chamfort a conté plus vivement la même anecdote, avec une petite variante : « Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de... Il perdit sa femme; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

Hallucination.

La première femme de Charles II (Louise d'Orléans) était fille de Monsieur. Cette charmante princesse avait quitté la France avec plus de regret qu'elle n'avait eu de joie d'aller régner en Espagne. Elle mourut bientôt. Charles II fit ouvrir son tombeau longtemps après son second mariage. Cette vue le frappe, il se retire avec précipitation. Il voulait voir dans son cercueil une reine morte qu'il avait tendrement aimée, pour lui donner encore des larmes et des soupirs; et il voit sa femme avec le visage d'une personne vivante, dont la pâleur de la mort n'a point effacé les couleurs. Son imagination s'échauffe à ce spectacle : il lui semble que la reine se soulève pour lui donner la main. Toujours occupé de cette vision, il mourut précisément un an après l'avoir vue.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Les études excessives affaiblirent le cerveau de Huygens, à tel point qu'il s'imagina que son corps était de beurre. Il appréhendait toujours de s'approcher trop près du feu, par la crainte qu'il avait de s'y voir fondre (1).

Harangue militaire.

César voyant, dans une déroute, un enseigne qui fuyait, courut à sa rencontre; et lui tournant la tête du côté de l'ennemi : « Tu te trompes, lui dit-il, c'est là qu'il faut donner. »

(Panckoucke.)

Il est quelquefois arrivé à de grands ca-

(1) Cette hallucination rappelle celle du licencié Vidriera (voir la nouvelle de Cervantes portant ce titre), qui se croyait de verre. On connaît les hallucinations, si souvent citées, de Pascal, de Mallebranche, etc.

pitaines de s'ôter tout espoir de retraite pour animer le soldat à vaincre ou à périr. Le prince Maurice, à la bataille de Nieuport, fit écarter ses vaisseaux, qui auraient pu servir de retraite à ses troupes, et, les menant au combat, leur dit : « Vous avez derrière vous Nieuport, qui est aux ennemis, la mer à gauche, une rivière à droite, et les ennemis en tête ; il ne vous reste qu'un chemin, qui est de passer sur le ventre de vos ennemis, » et par cette vigoureuse résolution, il gagna une bataille qui fut la cause du salut de la république.

(*Nouveau recueil de bons mots.*)

Henri IV, à la bataille d'Arques, dit à ses troupes : « Je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, suivez-moi ! » Son avant-garde ayant d'abord plié et quelques-uns pensant à fuir : « Tournez la tête, leur dit-il, et si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir. »

(*Henriana.*)

Le général Manchester fuyait avec sa troupe à la bataille donnée dans les plaines d'York entre les royalistes et les parlementaires : « Vous vous méprenez, milord ; l'ennemi n'est pas où vous allez, » lui dit Cromwell. Le général, piqué d'honneur par ce reproche ingénieux, retourne sur ses pas, recommence à charger, et remporte une victoire complète.

(*Vie de Cromwell.*)

A la bataille de Minden, le corps des grenadiers de France, que commandait M. de Saint-Pern, était exposé au feu d'une batterie qui en emportait des files entières. Celui-ci, qui tâchait de leur faire prendre patience, se promenait devant la ligne au petit pas de son cheval, sa tabatière à la main. « Eh bien ! mes enfants, leur disait-il, en les voyant un peu émus, qu'est-ce que c'est ? du canon ? Eh bien ! ça tue, ça tue, voilà tout ! »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

« Qu'est-ce que c'est ? cria un jour le général Friant sur un champ de bataille où les boulets pleuvaient dru et faisaient baisser la tête aux plus aguerris. Pour six b... de malheureux sous que vous touchez par jour, on dirait que vous avez peur de mourir... Regardez-moi ! j'ai cinquante mille livres de rente et je n'ai pas peur... Allons, relevez la tête et que je voie vos moustaches ! »

(Colombey, *Origine de la dernière heure.*

En se mettant à la tête des paysans vendéens, et avant de leur donner le signal du combat, H. de la Rochejaquelein les harangua ainsi : « Mes amis, si mon père était ici, vous auriez confiance en lui. Pour moi, je ne suis qu'un enfant, mais, par mon courage, je me montrerai digne de vous commander. Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi ! »

(Marquise de La Rochejaquelein, *Mémoires.*)

A Marengo, l'armée était ébranlée et commençait à battre en retraite, lorsque la présence du premier Consul ranima son courage. « Enfants, dit-il, souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille. »

(Cousin d'Avalon, *Bonapartiana.*)

Hardiesse.

Pendant sa captivité en Angleterre, le fils de Jean le Bon, Philippe, que sa conduite à la bataille de Poitiers avait fait surnommer le Hardi, frappa, un échanson d'Édouard III, qui servait son maître avant le roi de France, en disant : « Qui t'a appris à servir le vassal avant le seigneur ? — Vous êtes bien, en vérité, Philippe le Hardi ! » dit Édouard, qui eut toujours la magnanimité d'admirer une action généreuse, même dans un ennemi.

(De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne.*)

Le 17 avril 1721, le roi fut à Vincennes prendre le divertissement de la chasse à l'oiseau, où toute la cour se trouva, ainsi que l'ambassadeur turc. En revenant par la rue Saint-Martin, le carrosse de madame la duchesse douairière d'Orléans fut arrêté par un embarras de voitures et de

charrettes. Une femme mal vêtue et coiffée comme une harangère, s'en approcha et dit à cette princesse : « Vraiment, madame, pour une femme comme vous, vous n'en agissez guère bien. — Que veux-tu, ma bonne femme? dit la princesse. — Quoi! madame, est-ce bien en agir que votre fils fasse mourir tout le monde de faim? Que diable veut-il qu'on fasse de ses maudits billets (1)? Je ne mangeons pas de papier. Il n'est pas où il pense; qu'il prenne garde à lui, on saura bien à la fin lui faire sentir ce qu'il mérite. Ainsi, madame, vous ferez bien de lui faire faire autrement qu'il fait. » Les domestiques étaient dans le carrosse de la princesse et les gardes qui en étaient proches ne purent s'empêcher de rire de la hardiesse et du dialogue de cette femme, qui se retira au départ du carrosse.

(Buvat, *Journal de la régence.*)

Hardiesse d'amant.

Le comte de Villa-Mediana revint d'exil après la mort de Philippe III, et, toujours fou en amour, se mit à galantiser une dame que le jeune roi aimait; il était bien mieux avec elle que le roi même. Un jour qu'elle avait été saignée, le roi lui envoya une écharpe violette avec des aiguillettes en diamants qui pouvaient bien valoir quatre mille écus : c'est la galanterie d'Espagne. Le comte connut aussitôt, à la richesse de l'écharpe, qu'elle ne pouvait venir que du roi, et en ayant témoigné de la jalousie, la dame lui dit qu'elle la lui donnait de tout son cœur : « Je la prends, répondit le comte, et je la porterai pour l'amour de vous. » En effet, il se la met et va chez le roi en cet équipage. Le roi conclut par là que le comte avait les dernières faveurs de cette belle, et afin de s'en éclaircir, il alla travesti pour l'y surprendre. Le comte y était effectivement, qui le reconnut et qui le frotta, quoiqu'il fût vêtu en personne de condition; même, pour se pouvoir vanter d'avoir eu du sang d'Autriche, il lui donna un coup de poignard, mais ce ne fut qu'en effleurant la peau vers les reins. Le roi, le lendemain, sans se vanter d'avoir été blessé, lui envoya ordre de se retirer. Au lieu de suivre l'ordre du roi, le comte va au palais avec une enseigne à son chapeau, où il y avait un diable dans les flammes avec ce mot, qui se rapportait à lui : « Mas penado, menos arrepentido (1). »

Le roi, irrité de cela, le fit tuer dans le Prado d'un coup de mousquet qu'on lui tira dans son carrosse, et puis, on cria : « Es por mandamiénto del Rey (2).

(Tallemant des Réaux.)

Harem.

Félicien David arrivant au Caire fut chargé par le vice-roi d'Égypte d'enseigner le piano aux dames de son harem.

Le harem était situé dans l'intérieur de la citadelle du Caire, assez éloignée de la ville.

Pécuniairement parlant, les conditions n'étaient pas fort brillantes. On refusait même au jeune professeur un cheval pour le trajet. N'importe, pénétrer dans le harem de Sa Hautesse, cela valait bien quelques sacrifices...

Félicien David se rend à sa première leçon, le cœur ému, palpitant, l'imagination toute pleine de choses féeriques.

Le chef des eunuques le reçoit — un véritable eunuque d'opéra-comique, avec son menton *glabre* et sa voix en fausset.

« Commençons tout de suite, dit-il au père futur de *Lalla-Rouck*.

— Très-volontiers; prévenez ces dames que je les attends.

— Comment!... les voir!... leur parler!...

— Sans doute!... Et même leur prendre le bout des doigts pour les promener sur les touches.

— Jamais! jamais!... c'est moi le truchement! Apprends-moi ce qu'il y a à faire. Je transmettrai. »

(A. Azevedo, *Étude sur F. David.*)

Hasard effrayant.

Mme de Durfort était sœur du maréchal de Duras, qui était gouverneur de Besançon, et chez son frère il y avait un jardin décoré de statues, parmi lesquelles il y en avait une représentant Jupiter, qui était si belle que le roi l'a achetée, et elle est maintenant à Versailles. Mme Durfort, se trouvant seule un jour dans le jardin de son frère, s'arrêta un moment devant cette statue, et lui dit : « Or çà,

(1) Les billets de la banque de Law.

(1) Plus il est tourmenté, moins il se repent.
(2) C'est par ordre du roi.

monsieur Jupiter, on dit que vous avez parlé autrefois; nous voilà seuls, parlez-moi donc; aussi bien avez-vous la bouche entr'ouverte. » Au moment où elle achevait ces mots, un moulin à poudre vint à sauter avec un fracas épouvantable. Mme de Durfort croit que c'est Jupiter qui lui répond: elle a une telle frayeur qu'elle tombe par terre sans connaissance et qu'il fallut l'emporter du jardin.

(Madame, duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Hasard heureux.

Protogènes ne pouvant bien représenter l'écume d'un chien, jeta de dépit son pinceau contre la toile, et l'exprima parfaitement,— hasard heureux qu'on dit être arrivé aussi à Appelles, dans la représentation de l'écume du cheval d'Alexandre.

(*Saint-Evremoniana.*)

Durant la guerre que le cardinal de Richelieu fit en Catalogne et en Roussillon, on prit Collioure, mais ce fut par le plus grand hasard du monde. Le château, qui est sur le roc et qui a des murs d'une épaisseur effroyable, ne craint ni le canon ni la mine. Le maréchal de la Meilleraye fit pourtant jouer un fourneau sans rime ni raison, et ce fourneau combla le seul puits qu'ils eussent. Ainsi il se fallut rendre pour ne pas mourir de soif.

(Tallemant des Réaux.)

Hauteur de diplomate.

Les plénipotentiaires hollandais à Utrecht, s'apercevant qu'on leur cachait quelques conditions dans le traité de paix, déclarèrent aux ministres de France, avec plus de véhémence que de retenue, qu'ils pouvaient se préparer à sortir de la Hollande; l'abbé de Polignac, qui n'avait pas oublié les traits offensants de leur ancienne fierté, leur dit : « Non, messieurs, nous ne sortirons pas d'ici, nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, nous traiterons sans vous. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Hauteur de prince absolu.

Charles XII à Bender, trouvant quelque résistance dans le sénat de Suède, écrivit qu'il leur enverrait une de ses bottes pour commander (1). Cette botte aurait commandé comme un roi despotique.

(Montesquieu, *Esprit des lois.*)

Helléniste.

Helléniste profond, M. Hase mettait un peu le grec à toutes sauces. Ses notes mêmes de blanchissage contenaient quelques mots grecs. Un jour, il tombe en voulant éviter un cabriolet sur le Pont-Royal. Passe M. Laboulaye (d'autres disent M. de Longpérier), qui s'informe avec empressement de son état et des causes de l'accident : « Ce... n'est...rien... cher... confrère... répond M. Hase avec sa prononciation tudesque et sa lenteur solennelle ; c'est... un... *qua-drige*... qui m'a... renversé... »

(*Petite Revue.*)

Héritage.

Le vieux Lefèvre d'Etaples, parvenu à l'âge de 101 ans, se trouvant à table avec la reine de Navarre, se laissait aller au regret d'avoir toujours évité la mort, que tant de ses coreligionnaires avaient soufferte. Elle le consola si bien qu'il s'écria : « Il ne me reste donc plus que d'aller à Dieu, que je sens qui m'appelle. » Puis jetant les yeux sur elle, il ajouta. « Madame, je vous fais mon héritière. Je donne mes livres à M. Girard Le Roux, ce que je possède et mes habits aux pauvres; je recommande le reste à Dieu — Que me reviendra-t-il donc de votre succession ? — Le soin de distribuer ce que j'ai aux pauvres. »

(La Croix du Maine, *Bibliothèque française.*)

Héritier présomptif.

Lorsque la reine (Marie-Antoinette) était grosse du premier dauphin, Sa Majesté dit à M. le comte d'Artois : « Votre neveu est bien remuant; il me donne de grands coups de pied, il me pousse et me repousse furieusement. — Il me semble, madame, repondit le prince gaiment, qu'il me repousse aussi beaucoup. »

(Baronne d'Oberkirch, *Mémoires.*)

(1) C'était un ressouvenir du chapeau de Gessler.

Héritiers avides.

Le duc de Lauzun était fort malade. Biron et sa femme se hasardèrent d'entrer sur la pointe du pied, et se tinrent derrière ses rideaux, hors de sa vue; mais il les aperçut par la glace de la cheminée, lorsqu'ils se persuadaient n'en pouvoir être ni vus ni entendus. Le malade aimait assez Biron, mais point du tout sa femme, qui était pourtant sa nièce et sa principale héritière; il la croyait fort intéressée, et toutes ses manières lui étaient insupportables. En cela il était comme tout le monde. Il fut choqué de cette entrée subreptice dans sa chambre, et comprit qu'impatiente de l'héritage, elle venait pour tâcher de s'assurer par elle-même s'il mourrait bientôt. Il voulut l'en faire repentir, et s'en divertir d'autant. Le voilà donc qui se prend tout d'un coup à faire tout haut, comme se croyant seul, une oraison éjaculatoire, à demander pardon à Dieu de sa vie passée, à s'exprimer comme un homme bien persuadé de sa mort très-prochaine, et qui dit que dans la douleur où son impuissance le met de faire pénitence, il veut au moins se servir de tous les biens que Dieu lui a donnés pour en racheter ses péchés, et les léguer tous aux hôpitaux sans aucune réserve; que c'est l'unique voie que Dieu lui laisse ouverte pour faire son salut, après une si longue vie passée sans y avoir jamais songé comme il faut, et à remercier Dieu de cette unique ressource qu'il lui laisse et qu'il embrasse de tout son cœur. Il accompagna cette prière et cette résolution d'un ton si touché, si persuadé, si déterminé, que Biron et sa femme ne doutèrent pas un moment qu'il n'allât exécuter ce dessein, et qu'ils ne fussent privés de toute la succession. Ils n'eurent pas envie d'épier là davantage, et vinrent, confondus, conter à la duchesse de Lauzun l'arrêt cruel qu'ils venaient d'entendre, et la conjurer d'y apporter quelque modération. Là-dessus le malade envoie chercher des notaires, et voilà Mme de Biron éperdue. C'était bien le dessein du testateur de la rendre telle. Il fit attendre les notaires, puis les fit entrer, et dicta son testament, qui fut un coup de mort pour Mme de Biron. Néanmoins il différa de signer, et, se trouvant de mieux en mieux, ne le signa point. Il se divertit beaucoup de cette comédie, et ne put s'empêcher d'en rire avec quelques-uns quand il fut rétabli.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Héroïnes.

Une mère spartiate disait, en armant du bouclier son fils, qui partait pour la guerre : « Reviens dessus ou dessous. »

Pœtus, personnage consulaire, avait été condamné à mort pour avoir pris part à une conspiration contre Claude. Sa femme Aria, voyant qu'il n'avait pas le courage de se frapper, se plongea devant lui un poignard dans le sein, et, le retirant de la plaie, le lui rendit aussitôt, en disant : « Pœtus, cela ne fait pas de mal (*Pœte, non dolet*). » Pœtus suivit aussitôt l'exemple de sa femme.

(Tacite.)

Une Écossaise, nommée Marie Lambrun, avait été au service de Marie Stuart. Elle s'était mariée ensuite, et la reine d'Écosse avait accordé plusieurs grâces à son mari. Cet homme fut si affligé de la triste destinée de sa bienfaitrice, qu'il mourut le même jour que cette malheureuse princesse eut la tête tranchée. Marie Lambrun, qui aimait tendrement son mari, et qui était très-attachée à la reine d'Écosse, forma le dessein de venger leur mort sur Élisabeth. Elle se déguisa en homme, et prit le nom d'Antoine Spark. Elle cacha sous ses habits deux pistolets, résolue d'en tirer un sur la reine, et de se tuer avec l'autre. Un jour qu'Élisabeth se promenait dans ses jardins, Marie Lambrun, qui n'avait pas encore trouvé l'occasion favorable, voulut exécuter son attentat. Elle perça la foule avec trop de précipitation. Un de ses pistolets tomba, et fut aperçu par les gardes de la reine, qui se saisirent d'elle. Élisabeth la fit approcher, et lui demanda qui elle était. « Je suis femme, répondit-elle avec intrépidité, quoique je sois habillée en homme. J'ai été plusieurs années au service de la reine Marie Stuart, que vous avez fait mourir injustement. Mon mari en est mort de douleur. J'ai cru devoir venger, au péril de ma vie, leur mort par la vôtre. »

Son nom, qu'elle dit, le son de sa voix et ses traits qu'on se rappela, la firent re-

connaître à plusieurs personnes, qui se souvinrent de l'avoir vue chez Marie Stuart. « Vous avez donc cru, lui dit la reine, faire votre devoir en m'assassinant; et moi, que pensez-vous que je doive faire? — Me demandez-vous cela, lui répondit Marie Lambrun, en qualité de reine ou de juge? » Élisabeth lui dit que c'était en qualité de reine. « Vous devez donc, reprit-elle, me faire grâce. — Quelle assurance me donnerez-vous, lui dit Élisabeth, que vous n'abuserez point de cette grâce, et que vous n'attenterez pas une seconde fois à ma vie? — Madame, répondit l'Écossaise, la grâce qu'on veut donner avec tant de précaution n'est plus une grâce : ainsi vous pouvez me juger. » Élisabeth se tournant vers les seigneurs de sa cour, qui étaient près d'elle, leur dit : « Depuis trente ans que je règne, personne ne m'a encore donné une si belle leçon. » On lui conseillait de livrer cette femme à la sévérité des lois; mais elle lui accorda sa grâce entière et sans condition.

(Blanchard, *École des mœurs.*)

Héroïsme.

Sur les côtes de la Lybie, un vaisseau de César, qui portait quelques soldats avec Gravinus, questeur désigné, fut pris par Metellus Scipion, d'un parti opposé à celui de César. Tous furent passés au fil de l'épée, excepté le questeur, à qui l'on offrit la vie. Il la refusa : « Les soldats de César, dit-il, ont coutume de donner la vie, et non pas de la recevoir. » En achevant ces mots, il se perça de son épée.

(*Anecdotes militaires.*)

Pendant que l'empereur Constant II assiégeait Bénévent, le jeune Romuald, renfermé dans la place, envoya Sesvald, son gouverneur, demander du secours à Grimoald son père. Le roi se mit aussitôt en marche à la tête d'une armée, et fit partir devant lui Sesvald, pour assurer le jeune prince qu'il allait incessamment le délivrer. Arrivé aux postes de Bénévent, Sesvald fut fait prisonnier. L'empereur ayant appris de lui le sujet de sa commission, le fit conduire au pied du mur, avec ordre de dire à Romuald que son père, ne pouvant le secourir, lui ordonnait de se rendre. Le prisonnier promit tout ce qu'on voulut; mais lorsqu'il vit Romuald paraître sur la muraille : « Prince, lui cria-t-il, ayez bon courage, votre père est sur le point d'arriver; il doit camper la nuit prochain fort près d'ici. Je vous recommande ma femme et mes enfants, car ces lâches vont m'ôter la vie. »

A peine avait-il achevé de parler, que Constant, outré de colère, lui fit abattre la tête.

(*Anecdotes militaires.*)

Au siége de Saint-Jean d'Angély, un Suisse de la compagnie de Bassompierre fit une action très-hardie. Doué d'une force égale à son courage, cet homme avait vu sept gabions renversés par les ennemis dans le chemin creux. Bassompierre en avait besoin; mais il eût fallu les aller chercher à travers une grêle de balles que les assiégés faisaient pleuvoir sur le chemin. Ce Suisse offre d'entreprendre seul cette expédition; il prie seulement Bassompierre d'aider, avec sa mousqueterie, à lui ouvrir un passage, et à couvrir sa retraite. Il part; ses camarades le regardent comme un homme mort, qui sacrifie ses jours à l'honneur de se distinguer par une action trop téméraire. Cependant il s'avance tranquillement à travers deux cents arquebusades, enlève six gabions d'un bras vigoureux, les charge sur son épaule, revient avec le même flegme, au milieu des mêmes périls, et dépose son fardeau aux pieds de Bassompierre. « Il reste encore un gabion, lui dit ce général frappé d'étonnement d'une telle intrépidité; mais je ne hasarderai point la vie d'un homme tel que vous pour si peu de chose : je vous défends de l'aller chercher. — Ce n'est point là mon marché, répondit le Suisse, aussi entêté que brave; j'ai promis sept gabions; il en reste encore un, je veux l'aller prendre à la barbe de l'ennemi. » Sans attendre la réponse de Bassompierre, il s'élance avec rapidité, de peur d'être rappelé, prend le gabion et le rapporte. Bassompierre lui pardonna cette désobéissance, et lui recommanda d'être plus docile à l'avenir.

(*Id.*)

Écoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, Len-

tenant général de l'artillerie, fit arrêter M. de Turenne qui avait toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'était comme s'il eût dit : « Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. » Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. « Taisez-vous, mon enfant, lui dit-il; voyez, en lui montrant M. de Turenne roide mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable. » Et, sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

(Mme de Sévigné, *Lettres*.)

A la malheureuse journée de Chiari, Catinat, tout blessé qu'il était, cherchait à rallier les troupes. Un officier lui dit : « Où voulez-vous que nous allions? la mort est devant nous. — Et la honte derrière, » reprend Catinat.

(*Ann. littéraire*.)

Le roi de Suède (Charles XII) se trouva sans provisions et sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrémité, le mémorable hiver de 1709 détruisit une partie de son armée. Charles voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis, il osait faire de longues marches avec ses troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches, que deux mille hommes tombèrent morts de froid presque à ses yeux. Les cavaliers n'avaient point de bottes, les fantassins étaient sans souliers et presque sans habits. Ils étaient réduits à faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient; souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jeter presque tous les canons dans des marais et dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée auparavant si florissante était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, et on ne pouvait y en faire tenir. Dans cet état un seul officier se plaignit. « Eh quoi! lui dit le roi, vous ennuyez-vous d'être loin de votre femme? Si vous êtes un vrai soldat, je vous mènerai si loin que vous pourrez à peine recevoir des nouvelles de Suède une fois en trois ans. »

Un soldat osa lui présenter avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, et dont ils n'avaient pas même suffisamment; le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : « Il n'est pas bon, mais il peut se manger. » Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect et la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

(Voltaire, *Hist. de Charles XII*.)

Un jour que le roi Charles XII, assiégé dans Straslund, dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit et vint éclater près de la chambre même du roi. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire : « Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille, pourquoi n'écrivez-vous pas? » Celui-ci ne put répondre que ces mots : « Eh, sire, la bombe! — Eh bien, reprit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez. »

(*Id.*)

C'est à tort qu'on a attribué à d'autres personnes la sublime repartie du comte d'Auterroche à un officier qui, détaillant les fortifications de Maestricht, disait : « Cette ville est imprenable. — Monsieur, répondit le comte d'Auterroche, ce mot-là n'est pas français. »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle*.)

Au siége de Berg-op-Zoom, M. de Saint-Germain, pour lors lieutenant général au service de France, voyant un soldat sortir du débouché des sapes, et se retirer assez vite vers la queue de la tran-

chée, demanda, avec le ton et l'air du soupçon : « Où va ce soldat? — Je vais mourir! » répond le soldat mortellement blessé ; et il tomba mort, après avoir fait encore quelques pas.

(*Encyclopédiana.*)

En 1745, quoique dangereusement malade, le maréchal de Saxe alla prendre le commandement de l'armée française dans les Pays-Bas. Quelqu'un, le voyant avant son départ de Paris, lui demanda comment, dans l'état de faiblesse où il était, il pouvait se charger d'une si grande entreprise. Ce général répondit simplement : « Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir. »

(*Id.*)

Après avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité *le César*, qu'il commandait, M. de Marigny, étendu sur son lit, mortellement blessé, apprend que le vaisseau, qui est en feu, va sauter : « Tant mieux, répondit-il, les Anglais ne l'auront pas. Fermez ma porte, mes amis, et tâchez de vous sauver. »

(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Au siége de Prague, les grenadiers et deux détachements de dragons montèrent à l'assaut, le tambour des dragons battant la marche. Chevert monta le premier, précédé d'un grenadier résolu à qui il dit : « Vois-tu la sentinelle là devant? Elle va te dire : qui va là? Ne réponds rien, mais avance. Elle tirera sur toi, et te manquera. Tout de suite va l'égorger: je suis là pour te défendre. »

(*Mémoires du duc de Richelieu.*)

Après la défaite de l'armée républicaine à Torfou, Kléber dit au commandant de bataillon Chevardin, en lui ordonnant d'occuper, avec deux pièces de canon, le pont de Boussay : « Fais-toi tuer là avec ton bataillon : il y va du salut de l'armée. » Chevardin exécuta de point en point la consigne : il se fit tuer et l'armée républicaine fut sauvée.

(Nettement, *Vie de Mme de la Rochejaquelein.*)

Au commencement de la guerre de la révolution, un soldat français dit à son sergent (le brave Rousselot) : « Mon sergent, j'ai la cuisse cassée. — Peux-tu encore te soutenir? reprend d'un grand sang-froid le sergent. — Oui. — Eh bien! recharge ton arme. »

(*Révol. de Paris.*)

Tandis qu'à Marengo le premier consul observait le mouvement des Autrichiens et donnait des ordres écrits, un biscaïen atteint l'officier d'état-major auquel il dictait et le renverse blessé grièvement. Bonaparte demande un autre secrétaire; celui-ci arrive. Au moment où le premier consul va continuer la dictée de sa dépêche, le blessé qu'on allait emporter se soulève en disant d'une voix défaillante : « Général, nous en étions restés là.... » et répète les derniers mots que Bonaparte lui avait dictés.

(*Mémorial de Ste-Hélène.*)

Durant une charge furieuse qui eut lieu devant Ulm, l'empereur se trouva près d'un grenadier blessé grièvement. Ce brave grenadier criait comme les autres : *En avant! en avant!* L'empereur s'approcha de lui, et lui jeta son manteau militaire en disant : « Tâche de me le rapporter, et je te donnerai la croix en échange. — Sire, ce linceul vaut bien la croix, » répondit le grenadier. Et il expira enveloppé dans le manteau impérial.

(Constant, *Mémoires.*)

A la bataille de Friedland, les soldats de Friant, rangés devant Semenowska, repoussent les premières charges, mais assaillis par une grêle de balles et de mitraille, ils se troublent : un de leurs chefs se rebute et commande la retraite. Dans cet instant critique, Murat court à lui, et le saisissant au collet, il lui crie : « Que faites-vous? » Le colonel, montrant la terre couverte de la moitié des siens, lui répond : « Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici. — « Eh! j'y reste bien, moi! » s'écrie le roi. Ces mots arrêtèrent cet officier, il regarda fixement le monarque, et répondit froidement :

« C'est juste! Soldats, face en tête! allons nous faire tuer! »

(Comte de Ségur, *Hist. de Napoléon et de la grande armée.*)

Pendant les journées de Juillet 1830, un jeune homme qui portait un drapeau tricolore s'élança à la tête des insurgés sur le pont de l'Hôtel-de-Ville défendu par les troupes royales, en poussant ce cri héroïque : « Mes amis, si je meurs, souvenez-vous que je me nomme d'Arcole. » Il tomba mort en effet; mais le pont qui reçut son cadavre a, du moins, gardé son nom (1).

(Louis Blanc, *Histoire de dix ans.*)

Héroïsme désintéressé.

L'empereur (Napoléon Ier) avait passé la nuit dans sa voiture. Des coups perdus de batteries volantes traversaient la plaine et rasaient par moments le quartier général.

A l'aube tardive du jour, sur un champ de neige semé de débris de chevaux et d'hommes, l'empereur, baissant la glace de sa voiture, appela lui-même M. de Narbonne et lui dit d'une voix affaiblie : « Quelle nuit! mon cher général! elle n'a pas été plus rude pour nos sentinelles que pour moi, qui l'ai passée à réfléchir sans sommeil. Voyez un peu, cependant, qu'on les relève. Et vous, venez à la distribution, et prenez ceci pour vous ranimer; car le courage seul ne tient pas chaud, par ce froid de vingt-huit degrés. » Et en même temps, d'un vase chauffé à l'esprit de vin, qui était placé dans sa voiture, il verse dans une grande tasse un mélange bouillant de chocolat et de café.

L'aide de camp reçut avec respect ce que lui offrait l'empereur, et ayant fait quelques pas en arrière de la voiture, il heurta presque un soldat de la garde, couché sur un petit exhaussement de neige battue, serrant son fusil dans ses mains convulsives, et portant dans l'énergie de ses traits contractés une expression indicible de souffrance vaincue.

Il se pencha vers lui : « Eh bien, mon brave, lui dit-il, voilà une mauvaise nuit passée; mais enfin nous avons le jour : levons-nous! » Le soldat fit un effort de puissante volonté, et parut cependant comme frappé d'engourdissement sur tous ses muscles tendus et immobiles.

« Allons, il faut s'aider un peu, reprit M. de Narbonne, lui présentant le breuvage encore chaud; prenez ceci; nous en avons d'autres au quartier général. » Le soldat hésita, avec une sorte de fierté respectueuse, porta la main à son bonnet de poil noir, puis reçut la tasse, et l'ayant vidée d'un seul trait, il fit un nouveau et rude effort, se souleva, et appuyé sur son fusil, dont la crosse enfonça dans la neige durcie, par une secousse violente, il se redressa de toute sa hauteur, et parut ce qu'il était, un des plus vaillants grenadiers de la garde impériale : « Ah! mon général, dit-il, comme la faim et le froid démoralisent les hommes de cœur! Est-ce que j'aurais dû accepter cela de vous, qui êtes mon ancien et qui vous l'ôtez de la bouche pour moi? Je vous en demande pardon; et j'en suis tout honteux, ma foi, maintenant que j'ai l'estomac chaud. — Allez, mon brave, ce que j'ai fait là est bien peu; et nous devons partager en frères le peu qui nous reste. » Et en même temps M. de Narbonne songeant que, dans ses bagages, ni dans sa bourse, il n'avait plus rien des soixante mille francs que lui avait fait remettre l'empereur en quittant Moscou, dit au soldat qui lui rendait respectueusement la coupe d'or : « Non, non, mon brave, gardez ceci pour les frais de route, le dehors vous appartient comme le dedans, et ne vous sera pas moins utile en touchant la Pologne où nous allons entrer. » Mais le soldat, reculant d'un pas, et faisant de nouveau le salut militaire : « Ah! pour cela, dit-il, Dieu m'en garde! mon général; je n'ai jamais rien pris, ni rien reçu au monde, que ma solde et ma distribution, quand il y en a. » Et il déposa la coupe sur le chevet de neige battue qu'il venait de quitter.

Le général insistant avec amitié, en s'excusant de n'avoir rien autre chose à offrir à un vaillant homme, le soldat reprit la coupe, et sous sa main de fer, pressant du pouce un des coins du vase, il en fit éclater un fragment. « Puisque vous l'ordonnez, dit-il, général, je garderai de cette tasse d'or ce petit Napoléon. Ce sera ma médaille à moi, qui me rappellera l'honneur que j'ai eu de

(1) Voir *Intrépidité.*

monter la garde à pareille fête derrière la voiture de l'Empereur, et d'être relevé par vous. »

Puis, portant alertement les armes au général, en signe d'adieu, comme s'il eût retrouvé toute sa vigueur, il s'avança à grands pas en tête de la voiture qui venait d'être attelée et s'ébranlait en sillonnant péniblement la neige, à travers les débris du bivouac et les morts de la nuit.

(Villemain, *Souvenirs contemporains.*)

Héroïsme farouche.

Après que Sanche le brave se fut emparé de Tariffa, les Africains vinrent l'assiéger. Ce fut pendant ce siége qu'Alphonse de Gusman, gouverneur de la ville pour les Espagnols, donna un exemple d'héroïsme digne de l'ancienne Rome, mais qui ne peut pas être jugé par les cœurs paternels. Le fils de Gusman fut pris dans une sortie. Les assiégeants le conduisirent sous les murailles, et menacèrent le gouverneur d'immoler ce fils, s'il ne se rendait sur le champ. Gusman, pour toute réponse, leur jette un poignard et se retire des créneaux. Un moment après, il entend les Espagnols pousser de grands cris. Il accourt en demandant la cause de cette alarme; on lui dit que les Africains viennent d'égorger son fils : « Dieu soit loué! répond-il, j'avais pensé que la ville était prise. »

(*Révolutions d'Espagne.*)

Heures des repas.

On demandait à Diogène à quelle heure il faut dîner : « Si tu es riche, répondit-il, dîne quand tu voudras; si tu es pauvre, quand tu pourras. »

(Diogène de Laërte.)

Hidalgo.

Un certain cavalier, noble comme le roi, catholique comme le pape, et gueux comme Job, étant arrivé de nuit à une hôtellerie de France, frappa longtemps avant que de pouvoir réveiller l'hôte, à la fin il le fit lever à force de tintamarre. « Qui est là? dit l'hôte par la fenêtre. — C'est, dit l'Espagnol, don Juan-Pedro-Hernandez-Rodriguez de Villa-nova, comte de Malafra, caballero de Santiago y d'Alcantara. » Alors l'hôte lui répondit, en fermant la fenêtre : Monsieur, j'en suis bien fâché, mais nous n'avons pas assez de chambres pour loger tous ces messieurs-là. »

(Charpentier.)

Historien peu scrupuleux.

On reprochait à Varillas d'altérer la vérité en écrivant l'histoire: « Qu'importe! répondait-il, si le fait tel que je le raconte est plus intéressant que tel qu'il s'est passé. »

Hommage d'un rival.

Quand Turenne fut tué, M. le prince de Condé alla prendre le commandement de l'armée; ce fut alors qu'il dit cette belle parole qui marque si bien la noblesse de son caractère : « Que ne puis-je converser un quart d'heure avec l'ombre de M. de Turenne? »

(*Mémoires anecdotes.*)

Homme-chiffre.

Je n'oublierai jamais un homme que j'ai vu à la chambre des communes, à gauche de l'orateur. C'est un être ramassé, avec une grosse tête carrée, couverte de cheveux roux désagréablement hérissés. La figure démesurément rouge, flanquée de larges joues, est ordinaire et régulièrement ignoble; ses yeux sont vides; son nez mesquin est séparé par un grand espace de sa bouche, et il ne peut sortir de cette bouche trois paroles sans qu'un chiffre s'y intercale ou du moins qu'il soit question d'argent. Il y a dans tout son être quelque chose de ladre, de chiche et de rogneux; enfin c'est le véritable fils de l'Écosse, M. Joseph Hume. On devrait mettre son portrait en tête de tous les livres de calcul. Il a toujours appartenu à l'opposition. Les ministres le redoutent toujours quand on parle de quantités numéraires. Jamais homme ne m'a déplu autant que celui-là! Mais lorsque le roi Guillaume manqua à sa parole, Joseph Hume se leva, fier, héroïque comme un dieu de liberté, et ses paroles retentirent aussi puissantes, aussi solennelles que la cloche de Saint-Paul, — il est vrai qu'il était encore question d'argent, — et il déclara « qu'on ne devait pas payer

d'impôts, » et le parlement adopta la proposition de son grand citoyen.

Cela trancha la difficulté. Le refus légal des impôts effraya les ennemis de la liberté. Ils n'osèrent accepter le combat avec un peuple unanime qui mettait en jeu son existence et sa fortune. Il leur restait sans doute encore leurs soldats et leurs guinées. Mais on ne se fiait plus aux habits rouges, quoiqu'ils eussent jusque là obéi sans murmure au bâton de Wellington.

(Heyne, *la France.*)

Homme du monde (*Devoirs d'un*).

Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le comte Lowendal (fils du maréchal), et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. « Ah! vous voilà, cher comte! dit-elle. Vous arrivez bien à propos : il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. » Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette, et dansa.

(Chamfort.)

Homme d'ordre.

On annonçait à un intendant de la marine de Brest que le feu prenait à un bureau :

« Ah! je sais, dit-il; c'est le commissaire qui rend ses comptes. »

(Colombey, *Esprit des voleurs.*)

Homme de lettres (*Habit d'*).

On demandait à la Calprenède quelle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait : « C'est du *Sylvandre*, » dit-il. (Un de ses romans qui avait réussi.)

(Chamfort.)

Homme de Plutarque.

Desaix était moins un traîneur de sabre qu'un porteur d'idées. C'est lui qui, pris par les Anglais, mis à fond de cale ou dans un cachot avec ses soldats, répondait à lord Keith qui lui demandait ce qu'il voulait :

« De la paille pour les blessés qui sont avec moi! »

« Un jour sans servir la patrie, répétait-il encore, c'est un jour retranché de ma vie. »

C'était un homme de Plutarque. Après avoir signé des traités de paix avec des princes autrichiens, on lui offre des présents qu'il refuse.

« Mais c'est l'usage... il est bien permis... — Ce qui est permis aux autres ne l'est pas à un général de la République française. »

C'est de Desaix que, surpris de son activité prodigieuse, les Autrichiens disaient :

« Cet homme n'a donc jamais dormi! »

(J. Claretie, *Événement.*)

Hommes politiques.

Cromwell, sur des affaires importantes, dictait à son secrétaire trois ou quatre lettres qui se contredisaient. Il lui cachait celle qu'il donnait au courrier.

Un lord disait à Chamfort, à propos des ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent : « Ce sont des chiens dans un tourne-broche; il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon. »

Un jeune auditeur au conseil d'État, parlait à Talleyrand de sa sincérité et de sa franchise : « Vous êtes jeune, lui dit Talleyrand; apprenez que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée (1). »

On reprochait à un personnage qui marque depuis longtemps dans le monde politique d'avoir souvent été au-dessous du caractère que sa position exigeait : « Que vouliez-vous que je fisse, s'écria-t-il, j'ai toujours été entre l'enclume et le marteau! » Une dame, qui était présente, dit tout bas à un de ses voisins : « Je ne m'étonne plus qu'il soit si plat. »

(*Nain Jaune de* 1815.)

Homonyme.

Un abbé le Sueur fut visiter Voltaire, à titre d'homme de lettres. « Monsieur

(1) Ce mot fameux est, dit-on, de Harel, qui l'aurait imprimé dans le *Nain jaune* sous le nom de Talleyrand Harel, comme le comte Beugnot, fut un grand fabricateur de *mots historiques*.

l'abbé, lui dit l'auteur de *la Henriade*, vous portez un beau nom en peinture. »

(*Improvisateur français.*)

Honneur.

Ce fut par la perfidie de Ferdinand, roi d'Espagne, que Louis XII perdit le royaume de Naples. C'est à ce sujet que ce roi honnête homme disait : « J'aime mieux avoir perdu un royaume, que je saurai bien reconquérir, que l'honneur, qui ne peut jamais se recouvrer. »

(*Id.*)

Honneur (*Place d'*).

Denys le Tyran avait invité à sa table le philosophe Aristippe ; il lui donna la dernière place : « Sans doute, lui dit Aristippe, tu as voulu réhabiliter cette place. »

(Diogène de Laërte.)

Honneur mérité.

Le duc de Berry dit au maréchal Pérignon : « Ce n'est pas vous qu'honore le bâton, monsieur le maréchal, c'est vous qui l'honorez. »

(Mlle Ducrest, *Mémoires sur Joséphine.*)

Honneur militaire.

Un Spartiate, terrassé par un ennemi, se voyait sur le point de recevoir le coup mortel par derrière :

« Frappe-moi par devant, lui dit-il, afin que je ne fasse pas rougir mes amis. »

Honneur militaire (*Sentiment de l'*).

Pendant le siége de Mahon, la plupart des soldats s'enivraient tous les jours. La prison était insuffisante pour les retenir, et le conseil de guerre, craignant l'insubordination, propose au général d'en faire pendre quelques-uns des plus coupables, pour faire une exemple frappant, qui puisse contenir les autres. Richelieu répond qu'il va tenter un dernier moyen. Il fait assembler l'armée, passe dans tous les rangs en criant : « Soldats, grenadiers, je déclare que ceux d'entre vous qui s'enivreront davantage, n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut que je vais livrer. »

Ce discours, fait pour honorer les troupes et le général, produisit un effet merveilleux (1).

(*Mémoires de Richelieu.*)

Immédiatement après Bailly, on traîna au tribunal révolutionnaire le général Houchard. Il était difficile de placer le soupçon de l'intrigue ou de la trahison sur la figure de ce vieux guerrier. Houchard avait six pieds de haut, la démarche sauvage, le regard terrible. Un coup de feu avait déplacé sa bouche et l'avait renvoyée vers son oreille gauche. Sa lèvre supérieure avait été partagée en deux par un coup de sabre, qui avait encore offensé le nez, et deux autres coups de sabre sillonnaient sa joue droite de deux lignes parallèles. Le reste du corps n'était pas mieux ménagé que la tête : sa poitrine était découpée de cicatrices ; il semblait que la victoire s'était jouée en le mutilant. Il parlait un jargon barbare, moitié allemand, moitié français, que sa difficulté de prononcer rendait plus raboteux encore. Élevé dans la rudesse des camps, et parvenu au prix de son sang du métier de soldat au grade de général, l'âpreté de ses manières faisait encore ressortir le caractère menaçant de sa figure. J'ignore s'il fut un général habile, mais au moins il est certain qu'il avait été un général heureux. Rappelé, embastillé, accusé par suite du système qui pardonnait encore moins à un général une victoire qu'une défaite, on avait cependant quelqu'embarras à dresser son acte d'accusation... On l'accusait *de n'avoir pas assez tué d'Anglais :* ce sont les termes. Au reste, la bêtise, l'ignorance, et surtout l'insolence qui avaient présidé à la rédaction de cet acte d'accusation soulevèrent l'indignation du vieux guerrier. Il rédigea lui-même pour sa défense une sorte de harangue dont je regrette toujours d'avoir négligé la copie. Certes, le style n'en était pas académique, mais elle respirait une éloquence sauvage, et surtout l'indignation d'un grand courage. Il semblait entendre le Marius du marais de Minturne. Il présenta

(1) Quelque chose de pareil se fait toujours par tradition au commencement de chaque campagne militaire. Un des ordres du jour de l'armée d'Italie, en mai 1859, annonçait que deux soldats de la garde étaient renvoyés en France pour s'être donné une ration supplémentaire de vin aux dépens de l'intendance.

modestement sa harangue à ma censure, et je me suis bien gardé de lui conseiller d'y toucher. Je l'engageai à la débiter telle qu'il l'avait écrite. Mais il ne sentit pas toute la valeur de mon avis, et à mon défaut il s'adressa à un misérable polisson, nommé Osselin, qui délaya en style de palais ce morceau vraiment remarquable, et se fit payer fort cher ce fort mauvais service. Houchard monta au tribunal, muni de la pièce d'écriture d'Osselin et assisté d'un défenseur officieux, ci-devant clerc de procureur, qui, ne connaissant de l'art de la guerre que les combats des ruelles de Paris, allait justifier les campagnes du général en chef de la république devant une bande de savetiers ivres, présidés par un moine. On devine quel fut le sort du général : il était décidé d'avance; mais ce à quoi il ne s'attendait pas, ce à quoi personne ne pouvait s'attendre, c'est que le moine Dumas osa reprocher à Houchard d'être un lâche. A ce mot, qui commençait le supplice du vieux guerrier, il déchira ses vêtements et s'écria, en présentant sa poitrine couverte de cicatrices : « Citoyens jurés, lisez ma réponse; c'est là qu'elle est écrite. » Ce mouvement, qui eût soulevé le peuple romain, fut jugé fort impertinent par la canaille parisienne. On imposa silence à Houchard, qui retomba sur le fatal fauteuil, abîmé dans ses pleurs. C'étaient les premiers peut-être qui échappaient de ses yeux. Dès lors on put le juger, le conduire au supplice, l'assassiner, il ne s'apercevait plus de ce qui se passait autour de lui. Il n'avait plus qu'un sentiment dans le cœur, celui du désespoir, et qu'un mot à la bouche, et qu'il répéta jusqu'à l'échafaud : « *Le misérable! il m'a traité de lâche,* » et lorsqu'en descendant on lui demandait quelle était l'issue de son affaire, il répondait : « *Il m'a traité de lâche!* » et ne se souvenait plus du reste.

(Beugnot, *Mémoires.*)

Honneur recouvré.

Madame de Nemours avait coutume de dire : « J'ai remarqué une chose dans ce pays : l'honneur y recroît comme les cheveux. »

(Madame, duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Honneurs rendus aux arts.

Quand Velasquez eut terminé son tableau de *Las Meninas* (les filles d'honneur), Philippe IV, qui venait le visiter chaque jour avec la reine, fit observer qu'il y manquait quelque chose, et, prenant la brosse, il traça de sa main royale la croix rouge de Saint-Jacques sur la poitrine de l'artiste, qui s'était représenté dans cette toile.

(Stirling, *Velasquez et ses œuvres.*)

Le Titien ayant un jour laissé tomber son pinceau en présence de Charles-Quint, l'empereur le ramassa et dit : « Le Titien mérite d'être servi par César. »

(Raynal, *Mémoires historiques.*)

En public, à la promenade, Charles-Quint cédait toujours la droite à ce grand peintre : « Je puis bien créer un duc, disait-il, mais où trouverais-je un autre Titien ? »

Un grand seigneur anglais se plaignait à Henri VIII d'Holbein, qui l'avait jeté au bas de son escalier au moment où il voulait forcer sa porte, et s'emportait contre lui en menaces de vengeance : « Mylord, lui dit le roi, je vous défends, sous peine de la vie, d'attenter à celle de mon peintre. La différence que je trouve entre vous deux est grande, car de sept paysans, je puis dans le moment faire sept comtes tels que vous, tandis que de sept comtes tels que vous, je ne pourrai jamais en faire un Holbein.

(Félibien, *Vie des peintres.*)

On raconte un trait analogue d'Albert Durer. Le voici, tel que nous le trouvons dans l'*Encyclopédiana* de Panckoucke :

L'empereur Maximilien Ier faisant un jour dessiner Albert Durer devant lui sur une muraille, s'aperçut qu'Albert ne pouvait atteindre assez haut pour terminer quelques figures, et ordonna qu'un officier de sa suite lui servît d'escabelle, en sorte que l'officier fut contraint de se courber jusqu'à terre, et de laisser monter le peintre sur son dos. Cet acte d'obéissance lui arracha des murmures; l'empereur les entendit, et s'écria : « D'un paysan je puis faire un noble; mais d'un igno-

rant je ne puis faire un aussi habile homme qu'Albert Durer. »

Horoscope

Plusieurs astrologues s'occupaient à tirer l'horoscope de Louis XIII : « Ils mentiront tant, disait Henri IV, qu'à la fin ils diront vrai. »

(*Henriciana.*)

Horreur des dignités.

Un moine nommé Ammon se coupa l'oreille droite, afin de n'être pas évêque. Bien loin de s'ôter une oreille à présent pour n'être pas évêque, on s'en ajouterait une demi-douzaine pour l'être si on pouvait, et s'il était nécessaire.

(L'abbé Bordelon, *Diversités curieuses.*)

Hospitalité.

L'hospitalité, de tout temps si sacrée chez les Arabes, ne l'était pas moins à Grenade, et l'on ne peut lire sans attendrissement le trait de ce vieillard grenadin à qui un inconnu, teint de sang et poursuivi par la justice, vint demander un asile. Le vieillard le cache dans sa maison. Dans l'instant même la garde arrive en demandant le meurtrier et rapportant au vieillard le corps de son fils, que cet inconnu vient d'assassiner. Le malheureux père ne livra point son hôte; et quand la garde fut partie : « Sors de chez moi, dit-il à l'assassin, pour qu'il me soit permis de te poursuivre. »

(*Précis historique sur les Maures d'Espagne.*)

Un homme qui avait été longtemps à Damas et qui écrivait sous moi de l'arabe, m'a conté qu'il servait un riche marchand, qui avait un zèle étonnant et une probité à toute épreuve.

Un jour, étant pensif et tout triste, le Français lui demanda ce qui pouvait le fâcher, vu qu'il jouissait d'une si grande prospérité : il répondit qu'il croyait que Dieu ne l'aimait pas. Le Français n'ayant pas manqué de lui demander quelle raison il avait de croire que Dieu ne l'aimait pas : « C'est que, répondit-il, il y a quatre jours qu'il ne m'a envoyé d'étranger envers qui je puisse exercer l'hospitalité.

(*Longueruana.*)

Deux amis firent partie pour aller trouver M. G.... à sa maison de campagne, où ils se faisaient fête de passer au moins huit jours agréablement et d'être bien régalés; mais il les trompa bien, car, à peine furent-ils entrés, que s'entretenant de ce qui leur était arrivé en chemin, ils dirent, entre autres choses, qu'ils avaient vu de très-beau blé en venant; M. G.... leur dit aussitôt : « Vous en verrez demain de bien plus beau en vous en retournant. »

(*Ménagiana.*)

Le comte de Livry aimait beaucoup Piron : il avait voulu que ce poëte choisit un appartement dans son château, et avait ordonné qu'on lui obéît et qu'on le regardât comme le maître. La première fois que l'auteur de la *Métromanie* prit possession de cet appartement, ne voulant pas manger seul, il engagea la concierge, janséniste outrée, à lui tenir compagnie à table. Celle-ci, poussée par un beau zèle, se mit en tête de convertir Piron. Le poëte ne répondit à toutes ses objections que par ce refrain : « Chacun a son goût, madame Lamare ; pour moi je veux être damné. » Cette plaisanterie déplut beaucoup à la concierge; mais, sans se rebuter, elle continua la bonne œuvre, et fit ses efforts pour ramener la brebis au bercail. A peine huit jours s'étaient écoulés, que M. le comte vint voir si son ami se plaisait à Livry. Il le surprit à l'heure du dîner, dans l'instant même où la dispute ordinaire finissait. « Eh bien, dit-il à Piron, comment vous trouvez-vous ici? Êtes vous content ? vous sert-on bien? — Oui, monsieur le comte, répondit Piron; mais madame Lamare ne veut pas..... — Je prétends que vous soyez le maître ici comme moi-même, entendez-vous, madame ; et si monsieur porte la moindre plainte... En un mot, je veux..... — Calmez-vous, monsieur le comte, lui dit Piron, et daignez, je vous prie, m'entendre jusqu'au bout : madame Lamare ne veut pas que je sois damné. — Eh! pourquoi, s'il vous plaît, madame? reprit le comte. N'est-il pas le maître? De quoi vous mêlez-vous? Encore une fois, je vous le répète, je veux que M. Piron fasse sa volonté, et ce n'est pas à vous à y trouver à redire. »

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Hospitalité sans façon.

L'empereur Auguste allait volontiers manger chez tous ceux qui l'invitaient. Un citoyen le pria un jour à souper, et ne lui donna qu'un repas médiocre et sans aucun apprêt. Il fallut que le maître du monde se contentât de la fortune du pot. Seulement il dit à son hôte, en s'en allant : « Je ne croyais pas que nous fussions tant amis. »

(Suétone, *Vie d'Auguste.*)

Hôte facétieux.

Souvent l'empereur Héliogabale enfermait ses amis dans des chambres à coucher, avec des Éthiopiennes décrépites; et il les y retenait jusqu'au jour, leur disant que c'étaient de rares beautés.

Quelquefois aussi, après avoir enivré ses amis, il les enfermait dans une chambre où il lâchait soudain, pendant la nuit, des lions, des léopards et des ours apprivoisés, afin qu'à leur réveil et au retour de la lumière ils vissent autour d'eux tous ces animaux, ou, ce qui était encore plus effrayant, pour qu'ils les sentissent la nuit; et plusieurs en moururent.

(Lampride.)

Hôte importun.

Un homme de beaucoup d'esprit, mais un peu indiscret, fit chez Voltaire, à Ferney, une visite de quelques mois. Il disait à cette occasion : « La différence qu'il y a entre monsieur un tel et Don Quichotte, c'est que Don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux, et que celui-ci prend les châteaux pour des auberges. »

(Marquis de Luchet, *Mémoires sur Voltaire.*)

Le comédien Armand, étant à Lyon à se divertir avec des amis, survint un fâcheux, qui, après avoir soupé à leurs dépens, leur demanda encore à coucher pour cette nuit; chacun s'en défendit en faisant retraite. Armand, resté seul, connaissant l'humeur du personnage et voulant éviter une affaire, promit de lui faire partager son lit. C'était une belle nuit d'été; Armand conduit le fâcheux à la promenade, met son épée en bandoulière, ses souliers dans sa poche, grimpe au haut d'un arbre, et s'y établit aussi tranquillement que dans l'appartement le plus commode. « Que faites-vous donc? dit l'importun, que ce manége commençait à impatienter. — Je loge ici répondit Armand, je vous invite à faire de même. »

(Panckoucke.)

Hôte tenace.

Voltaire avait dit en parlant de Stanislas roi de Pologne : « J'ai trouvé le vrai sage, qui se prépare la gloire des saints en faisant le bonheur des hommes. » Mais le vrai sage n'en congédia pas moins le poëte philosophe, et ce ne fut pas une petite affaire que d'obliger Voltaire à sortir du château de Lunéville. En vain le roi lui marqua-t-il toute la froideur qui annonce une disgrâce, le philosophe feignit de ne point entendre ce langage. Le prince demanda à l'intendant de son palais, M. Alliot, s'il ne pourrait pas lui suggérer quelque expédient qui le débarrassât d'un hôte si tenace : « Sire, répondit l'officier, *hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio.* » Ce qui signifiait, dans le sens de M. Alliot, que, pour se débarrasser de pareilles gens, il fallait encore, après qu'on les avait priés de se retirer, les faire jeûner. Le roi goûta ce conseil, et chargea l'intendant de l'exécuter. Les ordres furent donnés en conséquence avec tant de précision, que Voltaire, à qui l'on avait absolument coupé les vivres dans le château, écrivit ce billet au pourvoyeur : « Quand Virgile était à la cour d'Auguste, Aliottus se faisait un plaisir de ne le laisser manquer de rien. » Mais le nouveau Mécène s'étant montré insensible à la flagornerie du moderne Virgile, celui-ci se vit forcé d'abandonner enfin la cour d'Auguste.

(*Mémoires anecdotes.*)

Huguenots.

On prétend que, quand Louis XIV résolut d'abolir en France le calvinisme, il dit : « Mon grand-père aimait les huguenots, et ne les craignait pas; mon père ne les aimait point, et les craignait : moi je ne les aime ni ne les crains. »

(Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

Huissiers.

Le président Le Coigneux dit à l'huis-

sier Maillard de faire faire silence. Cet huissier à tout moment, d'une voix fort haute, criait : « Taisez-vous donc, taisez-vous. » Lui seul troublait l'audience. Le président lui dit à la fin : « Huissier, faites taire Maillard. »

(*Curiosités anecd.*)

Quelqu'un demandait à Alexandre Dumas 25 fr. pour faire enterrer un huissier mort dans la misère. Dumas alla à son secrétaire, y prit quinze louis, et les remit à la personne en lui disant : « Ah! c'est pour enterrer un huissier!... Voici cent écus... je n'ai que cela : enterrez-en douze! »

(*Mosaïque.*)

Humanité.

On reprochait à Aristote d'avoir donné l'aumône à un coquin : « C'est l'homme, dit-il, et non le caractère qui m'a fait compassion. »

(Diogène de Laërte.)

« Un sujet, disait Titus, ne doit jamais sortir mécontent de la présence de son prince. »

Un jour qu'il n'avait rencontré aucune occasion d'obliger quelqu'un : « Mes amis, dit-il à ceux qui soupaient avec lui, j'ai perdu ma journée. »

Un soldat de l'armée américaine fut condamné à être fusillé. Cet infortuné, par ses épargnes, avait été, depuis plusieurs années, le soutien d'un père et d'une mère très-âgés. Le général Washington, instruit de la piété filiale de ce coupable, commua la peine, et le fit seulement chasser du régiment : « Si nous le faisions mourir, dit-il, nous courrions risque de tuer trois personnes au lieu d'une. »

(Panckoucke.)

Le soir de la bataille de Friedland, — dans la foule de cadavres sur lesquels il fallait marcher pour suivre Napoléon, le pied d'un cheval rencontra un blessé et lui arracha un dernier signe de vie ou de douleur. L'empereur, jusque là muet, et que l'aspect de tant de victimes oppressait, éclata; il se soulagea par des cris d'indignation, et par une multitude de soins qu'il fit prodiguer à ce malheureux. Quelqu'un, pour l'apaiser, remarqua que ce n'était qu'un Russe; il reprit vivement « qu'il n'y avait plus d'ennemis après la victoire, mais seulement des hommes! » Puis il dispersa les officiers qui le suivaient, pour qu'ils secourussent ceux qu'on entendait crier de toutes parts.

(Comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée.*)

Humanité et scepticisme.

Un homme, accusé d'avoir eu un commerce criminel avec sa fille, fut condamné à mort. Quand on présenta la sentence au roi Frédéric II pour la signer, il écrivit au bas : « Il faut prouver auparavant qu'elle est sa fille. » L'accusé fut simplement condamné par lui à quelques mois de prison.

(*Frédériciana.*)

Humeur calme.

Le seigneur de Mardey, se débattant au-dessus de certains degrés avec sa femme, laquelle était fort mauvaise, fut poussé par icelle si rudement, qu'il chut et roula en bas sans les compter. Quoi voyant son voisin, lui dit : « Je crois que vous êtes tombé; êtes-vous point blessé? — C'est tout un, dit-il; aussi bien voulais-je descendre (1). »

(Tabourot.)

Un Picard se vantant d'avoir été quelques années à la guerre sans dégainer son épée et étant interrogé pourquoi : « Parce que, dit-il, je n'entrais mie en colère. »

(H. Étienne, *Apologie pour Hérodote.*)

Humeur gasconne.

M. Daguerre, Gascon, était capitaine de vaisseau, brave jusqu'à être intrépide, et d'une réputation si bien établie, qu'il n'y avait point de personne de qualité qui n'eût entendu parler de son cœur et de

(1) C'est le mot du matamore de Cyrano, dans le *Pédant joué*, quand son rival La Tremblaye le jette à terre d'un coup de pied : « Aussi bien me voulais-je coucher. »

sa manière brusque de dire les choses. Quand M. le comte d'Harcourt se résolut de prendre les îles sur les côtes de Provence, possédées alors par les Espagnols, comme les provisions étaient consommées et qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il dit à Daguerre : « Je ne sais comment nous chasserons les Espagnols de ces îles, car nous n'avons que des pommes cuites pour leur tirer. » Daguerre lui demanda sérieusement : « Monsieur, le *soulel* y entre-t-il? — Oui, répondit le comte en riant. — Nous y entrerons, » reprit Daguerre, et il fut devin.

Comme M. le prince de Condé, qui n'était en ce temps-là que duc d'Enghien, avait étonné toute l'Europe par ses actions extraordinaires, Daguerre eut la curiosité de le voir, et quelques-uns de ses amis le conduisirent où le duc avait pris une maison particulière pour y être libre. Quand ils furent dans la salle, ils trouvèrent que ce jeune prince était à table, où l'on disputait si les grands hommes avaient accoutumé de vivre longtemps, et tous conclurent que la vie des héros était ordinairement de courte durée. Daguerre, qui était là pour les voir dîner, s'avança, et regardant fixement le duc s'écria : « Eh bien! si je ne suis pas mort, qu'en puis-je mais? » A cette parole, M. le duc d'Enghien, sans le reconnaître, parce qu'il ne l'avait jamais vu : « Je gage, dit-il, que c'est Daguerre. » Il répartit : « C'est mon nom. » Et le prince se leva de table pour l'embrasser et pour lui faire des honnêtetés.

(*Chevræana.*)

Humeur indépendante.

On vint un jour dire à Michel-Ange que Paul IV trouvait les figures de son *Jugement dernier* trop nues, et qu'il désirait qu'on y retouchât. « Au lieu de s'occuper de quelques indécences de mes peintures, répondit-il, le pape ferait bien mieux de songer à détruire les désordres qui règnent en ce monde. »

(*Anecdotes des beaux-arts.*)

Un M. Mulot, chanoine de la Sainte-Chapelle, parlait hardiment à Richelieu. Il est vrai que le cardinal avait bien de l'obligation à cet homme; car lorsqu'il fut relégué à Avignon, Mulot vendit tout ce qu'il avait et lui porta trois ou quatre mille écus dont il avait fort grand besoin. Ce M. Mulot n'avait rien tant à contre-cœur que d'être appelé aumônier de Son Éminence. Une fois le cardinal, pour se divertir, fit semblant d'avoir reçu une lettre où il y avait : *A Monsieur, Monsieur Mulot, aumônier de Son Éminence*, et la lui donna. Cela le mit en colère ; il dit tout haut que c'étaient des sots qui avaient fait cela. « Ouais! dit le cardinal, et si c'était moi? — Quand ce serait vous, répondit Mulot, ce ne serait pas la première sottise que vous auriez faite. »

Une autre fois il lui reprocha qu'il ne croyait point en Dieu, et qu'il s'en était confessé à lui. Le cardinal fit mettre une fois des épines sous la selle de son cheval : le pauvre Mulot ne fut pas plutôt dessus, que, la selle pressant les épines, le cheval se sentit piqué et se mit à regimber d'une telle force, que le bon chanoine se pensa rompre le cou. Le cardinal riait comme un fou; Mulot trouve moyen de descendre, et s'en va à lui tout bouillant de colère : « Vous êtes un méchant homme! — Taisez-vous, taisez-vous, lui dit l'Éminence, je vous ferai pendre; vous révélez ma confession. »

(Tallemant des Réaux.)

Le duc de Brissac, voulant aller passer quelque temps dans ses terres, fit si bien qu'il engagea Chapelle à l'y suivre. Le quatrième jour de leur voyage, ils arrivèrent à Angers, sur le midi. Chapelle alla, chez un chanoine de ses amis, faire un long et agréable dîner. Le lendemain, comme le duc était prêt à monter en voiture pour continuer son voyage, Chapelle lui signifia qu'il ne pouvait le suivre, parce qu'ayant trouvé la veille un vieux Plutarque chez son ami, il y avait lu, à l'ouverture du livre : *Qui les grands suit, serf devient.* En vain le duc lui représenta qu'il le regardait comme son ami, qu'il serait absolument le maître chez lui, toute la réponse de Chapelle fut : « *Qui les grands suit, serf devient*, Plutarque l'a dit. » Il quitta le duc, et s'en revint à Paris.

(*Ann. littér.*, 1771.)

Le duc de Coislin était un homme de beaucoup d'esprit, extraordinaire au der-

nier point, et qui se divertissait à le paraître encore plus qu'il ne l'était en effet, plaisant en sérieux et sans chercher à l'être, toujours salé, fort amusant, méchant aussi et dangereux, qui ne se refusait rien, qui méprisait la guerre, qu'il avait quittée il y avait longtemps, et la cour, où il n'allait presque jamais, par conséquent mal avec le roi, dont il ne se mettait guère en peine, fort du grand monde, qu'il cherchait moins qu'il n'en était recherché, et de la meilleure compagnie. Il se piquait de ne saluer jamais personne le premier, et le disait si plaisamment qu'on ne pouvait qu'en rire. Quand le roi eut achevé Trianon comme il est aujourd'hui, tout le monde s'empressa de l'aller voir. Roquelaure demanda au duc de Coislin ce qu'il lui en semblait; il lui dit qu'il ne lui en semblait rien parce qu'il ne l'avait pas vu : « Je sais bien pourquoi, lui répondit Roquelaure, c'est que Trianon ne t'est pas venu voir le premier. »

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Un nouveau soldat, venu du village, et faisant le Rodomont, l'un de ses compagnons, vieux routier, voulant sonder s'il avait du courage, lui chercha une querelle d'allemand, et lui dit : « Mets l'épée à la main. — Je n'en ferai rien, dit notre brave, tu n'es pas mon capitaine. »

(*Le Bouffon de la cour.*)

Mably vivait avec une simplicité austère, et il avait les courtisans en horreur. Un jour on voulait l'entraîner chez un ministre : « Je le verrai volontiers quand il ne sera plus en place, » répondit-il.

Jean-Jacques Rousseau, ayant pris en dégoût le métier d'auteur, annonça qu'il vivrait à l'avenir en copiant de la musique. Mme de Pompadour, entre autres, ne put croire que le célèbre écrivain eût le dessein qu'il annonçait; elle pensa que l'enseigne du copiste signifiait : « *Conscience à vendre.* » Cette erreur donna lieu à l'envoi du billet ci-dessous :

« Madame,

« J'ai cru un moment que c'était par erreur que votre commissionnaire voulait me remettre cent louis pour des copies qui sont payées avec douze francs. Il m'a détrompé : souffrez que je vous détrompe à mon tour. Mes épargnes m'ont mis en état de me faire un revenu, non viager, de 540 liv., toute déduction faite. Mon travail me procure annuellement une somme à peu près égale : j'ai donc un superflu considérable; je l'emploie de mon mieux, quoique je ne fasse guère d'aumônes. Si, contre toute apparence, l'âge ou les infirmités rendaient un jour mes forces insuffisantes, j'ai un ami.

« J.-J. Rousseau.

« Paris, le 18 août 1762. »

Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, fut appelé un jour chez le duc de Rovigo. « Vous vous donnez bien des libertés à l'égard de l'empereur, dit Savary. — Oh! seulement comme confrère de l'Institut : entre académiciens on se passe l'épigramme. — Est-ce pour attaquer l'académicien que vous appelez Sa Majesté impériale l'*homme-sabre?* — On vous a trompé : j'ai nommé Sa Majesté impériale *sabre organisé*. C'est bien différent! *sabre organisé!..* C'est la force et l'intelligence. — Nous ne sommes pas ici pour plaisanter, monsieur Mercier! — J'aime assez cela cependant, mais je dois vous avouer que ce n'est pas non plus mon heure. — Il paraît que c'était votre heure, quand vous avez nommé MM. les sénateurs les *génuflexibles*. — Eh, mon Dieu! suite du même système : devant la force et l'intelligence il ne reste qu'à adorer. Les Israélites étaient les génuflexibles du Sinaï. « Monsieur, monsieur, vous cassez les vîtres, s'écria M. de Rovigo, cette fois devenu furieux. — Monsieur! monsieur! répondit Mercier en se levant et en prenant le diapason donné, pourquoi diable avez-vous des vitres? »

A ce mot, et surtout à la façon de le dire, le duc ne se contient plus; il court de long en large dans son bureau. Mercier, à qui ce mouvement agaçait les nerfs, en fait autant : tous deux vont, viennent, se croisent, se regardent, l'un avec courroux, l'autre avec bravade. Mais ce n'était encore qu'une manière de tendre les ressorts; enfin il faut éclater : de gros mots arrivent, et chez M. Savary les habitudes du camp l'emportant alors

sur le ministre, il crie des phrases sans suite, liées entre elles par les b.... et les f.... les plus ronflants. Il s'avance vers Mercier qui, attendant son tour de parler, continuait ses allées et ses venues, saisit l'auteur par une basque de l'habit, l'arrête au milieu d'une évolution, et lui crie : « Je vous ferai f... à Bicêtre ! »

A cette menace, réciprocité de fureur du côté de Mercier : il accroche à son tour le duc par un pan de son frac, et à coups de langue bien appliqués, lui en donne du long et du large. Il termine enfin sa philippique improvisée par cette apostrophe, en enflant le son sur le mot Mercier :

« Mercier à Bicêtre !!... Vous? Apprenez que je porte un nom européen et qu'on ne m'escamote pas incognito. Me f... à Bicêtre ! je vous en défie !! »

Après cela, il s'éloigne jusqu'à la porte, place fièrement, et un peu sur l'oreille gauche, son superbe chapeau à trois cornes, revient avec dignité, mesurant héroïquement ses pas, et cambrant sa taille :

— « Et je vous en défie !!! »

Le ministre resta pétrifié ; il laissa sortir l'audacieux auteur, et il n'en fut que cela.

(*Mémoires de Fleury.*)

Un jour le poëte Lemercier assistait à une représentation de Talma au Théâtre-Français, assis sur un tabouret dans le petit couloir de la première galerie. Arrive un grand jeune homme, en uniforme, à moustaches, la tête haute, et qui se pose carrément devant lui. « Pardon, monsieur, lui dit M. Lemercier de sa voix douce, vous m'empêchez de voir. » Pas de réponse. « Monsieur, reprend M. Lemercier avec plus d'animation, j'ai eu l'honneur de vous dire que vous m'empêchiez de voir. » L'officier se retourne, voit ce petit homme sur son petit tabouret, sourit et ne répond pas. « Ôtez-vous de devant moi, lui dit alors brusquement M. Lemercier, en lui prenant le bras, vous m'empêchez de voir ! » L'officier le regarde avec dédain et répond : « Savez-vous à qui vous parlez, monsieur ?... à l'homme qui rapporte les drapeaux de l'armée d'Italie ! — C'est bien possible, monsieur, un âne a bien porté Jésus-Christ. »

C'est encore lui qui, lié d'affection avec le vainqueur de Marengo, hôte habituel de La Malmaison, rompit fièrement cette illustre amitié, le lendemain de la proclamation de l'Empire, par cette belle lettre : « Bonaparte, car le nom que vous vous êtes fait est plus mémorable que tous les titres que l'on vous a faits..., etc. »

Un autre jour, à une réception des Tuileries, où M. Lemercier dut paraître comme membre de l'Institut, l'Empereur, l'apercevant de loin, va droit à lui, et d'un ton bienveillant, lui dit :

« Eh bien ! Lemercier, quand nous ferez-vous encore une belle tragédie?

— Sire, j'attends ! »

On était en 1812, et l'on parlait vaguement de la guerre de Russie !

(E. Legouvé, *Journal des Débats.*)

Chargé de peindre la prise de Valenciennes, H. Vernet ayant consulté l'histoire, apprit qu'au moment de l'entrée dans la ville, Louis XIV s'en trouvait à une grande distance. Il ne pouvait donc pas figurer dans la composition, et cependant le directeur du musée insistait pour qu'il y fût. Sur la remarque persévérante de Vernet, M. Cailleux eut le malheur de lui répondre : « Quand le roi commande un tableau, il n'y a pas de réflexions à faire. — Pardonnez-moi, répliqua Horace, et la mienne est que je ne ferai pas ce tableau. » Il quitta son interlocuteur, et partit sur-le-champ pour la capitale de la Russie.

(Charles Maurice, *Histoire anecdot. de la Littérature et du Théâtre.*)

Humeur processive.

Les Normands sont les plus subtils pour plaider que l'on puisse voir : ils feront un procès sur la pointe d'une aiguille, témoin un procès entre deux Normands qui dura vingt-quatre ans, pour un nid de pie, qui était sur la branche d'un arbre qui pendait sur l'héritage de son voisin, chacun prétendant que le nid lui appartenait ; l'un disant que l'arbre était planté sur son fonds, et l'autre, que la branche où était le dit nid pendait sur son héritage, et que l'ombre faisait tort à son herbe, et que par conséquent il devait avoir le profit.

(D'Ouville, *Contes.*)

Humeur rébarbative.

Jamais il n'y eut un surintendant plus rébarbatif que Sully. Cinq ou six seigneurs des plus qualifiés de la cour, et de ceux que le roi voyait du meilleur œil, l'allèrent une après-dînée visiter à l'Arsenal. Ils lui déclarèrent, en entrant, qu'ils ne venaient que pour le voir. Il leur répondit que cela était bien aisé; et s'étant tourné devant et derrière pour se faire voir, il entra dans son cabinet et ferma la porte sur lui.

(Tallemant des Réaux.)

Humeur variable.

Louis XI ne se piquait pas de propreté. Il arriva qu'un de ses gardes, voyant un pou sur l'habit de ce prince, s'approcha, prit le pou et le jeta sans qu'on pût voir ce que c'était. Le roi le lui demanda, il fit quelques difficultés; mais, pressé par l'ordre du maître, il dit que c'était un pou. « C'est une marque que je suis homme, » dit le roi, et il fit donner quarante écus à ce serviteur honnête et discret. Quelque temps après, un de ses officiers, alléché par l'espoir de la récompense, aborde le roi, fait semblant d'ôter quelque chose de dessus son habit, et de le jeter avec la même attention. « Qu'est-ce que c'est? » dit Louis XI. Après se l'être fait répéter, le prétendu officieux déclare que c'est une puce. « Misérable! me prends-tu pour un chien? » Et au lieu de quarante écus, le prince ordonne de lui donner quarante coups de bâton.

(*Dictionn. des mœurs de France.*)

Humiliation.

Un jour d'anniversaire de la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre, miss Russell, petite-fille de Cromwell, attachée à la princesse Amélie, était occupée à préparer quelques ajustements de sa maîtresse. Le prince de Galles entra dans l'appartement, et s'adressa en riant à la descendante du protecteur : « Quelle honte pour vous, lui dit-il, miss Russell! Pourquoi n'êtes-vous pas à l'église dans l'humiliation du deuil et des larmes, pour l'assassinat commis à pareil jour par votre aïeul? » miss Russell répondit : « C'est une humiliation suffisante pour la petite-fille de Cromwell, d'être employée, comme je le suis, à porter la queue de votre sœur. »

(*Almanach littér.* 1793.)

Humiliation royale.

Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui dès les premiers jours se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnait, le mot : *Il faut.* Le roi, choqué de ce mot, répétait tout bas, et d'une voix mourante : *Il faut! il faut!*

(Chamfort.)

Humilité.

Saint Philippe-de-Néri, ayant ouï dire qu'une certaine nonne s'attribuait le pouvoir de faire des miracles, voulut savoir si elle avait pour cela les vertus requises, notamment l'humilité. Il l'alla donc trouver avec des souliers très-sales, qu'il se hâta, dès qu'il l'aperçut, de lui jeter à la tête en lui ordonnant de les nettoyer. Grande fureur de la part de la sainte; sur quoi saint Philippe-de-Néri, sans perdre de temps, informa le pape qu'il n'avait pas à compter sur une sainte de cette espèce.

Telle est l'histoire que le *Spectator* rappelle, à propos de cette mémorable séance du 17 avril 1867 dans laquelle on a vu M. de Bismark jeter ses souliers sales à la tête de la Chambre prussienne, qui, malheureusement, s'est montrée plus digne que la nonne dont il s'agit des honneurs de la canonisation.

(L. Blanc, *Lettres politiq.*)

Madame de Mailly, première maîtresse de Louis XV, fut d'aussi bonne foi dans sa confession qu'elle l'avait été dans son désordre. Elle aima Dieu comme elle avait aimé le roi, et ne s'occupa plus que d'œuvres de charité et de la prière. Un jour qu'elle était arrivée au sermon du Père Renaud de l'Oratoire, son confesseur, après que le discours était commencé, elle causa quelque dérangement pour prendre place à l'œuvre, où elle se mettait d'ordinaire. Un homme de mauvaise humeur dit : « Voilà bien du *tapage* pour une catin! — Puisque vous la connaissez, répondit madame de Mailly, priez Dieu pour elle. »

(*Fastes de Louis XV.*)

Humilité et humiliation.

La Motte se crut humble, parce que les sifflets du parterre l'avaient humilié. En conséquence, il alla se jeter dans le couvent de la Trappe. Mais dès qu'il crut que le temps avait effacé les traces de son humiliation, son humilité cessa, et il essaya de nouveau de briller dans le monde.

Humilité orgueilleuse.

On s'extasiait singulièrement dans une société où se trouvait Diderot, sur la modestie de Jean-Jacques Rousseau, qui, ne voulait d'autre titre que celui de *citoyen*, et priait ses amis de ne le désigner sous aucun autre dans leur discours et dans leurs lettres : « Vous êtes bien bons, s'écria Diderot avec humeur, Rousseau veut qu'on le nomme *citoyen* parce qu'il ne peut pas se faire appeler *Monseigneur*. »

(*Omniana.*)

Humilité royale.

Le jeudi saint, Louis IX lavait les pieds à treize pauvres, qu'on recueillait de tous côtés. Un jour, un de ces hommes, ne sachant à qui il s'adressait et prenant cet acte de piété dans le sens positif, se plaignit d'avoir les pieds fort mal lavés, et demanda au laveur de recommencer, en ayant soin surtout de bien nettoyer entre les doigts de pieds. Le roi se remit à genoux, et remplit le désir du mendiant.

(F. Faure, *Hist. de saint Louis.*)

Humilité singulière.

M. Picoté était un bon prêtre de Saint-Sulpice, très-disgracié de la nature. Une fois qu'il rendait visite à la duchesse d'Aiguillon, pour lui proposer quelque bonne œuvre, il trouva à la porte un nouveau suisse qui, ne le connaissant pas, le rebuta et ne voulut pas l'annoncer : « Allez, mon enfant, lui dit M. Picoté, dites à votre maîtresse que c'est un pauvre petit prêtre, puant, laid et vilain, qui la demande ; elle saura bien qui c'est. » Le suisse, étonné, va porter ce message ; mais il fut bien plus surpris encore quand il vit les honneurs extraordinaires dont le *pauvre petit prêtre* était l'objet : il le prit pour un grand seigneur.

(Ch. Clair, *Études religieuses.*)

Hygiène *in extremis* (1).

Un malheureux, condamné à la mort, demande, sur l'échafaud, de quoi se rafraîchir. On lui présente un verre de bière, qu'il refuse, en disant : « La bière engendre la gravelle (2). »

(*Improvisateur français.*)

Hyperboles poétiques.

Pope, dans une de ses épîtres, fait la satire des femmes, et leur impute bien des défauts. Une dame de la cour d'Angleterre en fit des reproches au poëte. Cette dame dans sa jeunesse avait été une des plus belles personnes de la cour et des plus vertueuses. Elle menait dans sa vieillesse une vie fort retirée. « Pope, lui dit-elle un jour, vous écrivez que toutes les femmes sont vicieuses au fond du cœur ; puis-je croire que vous pensez cela de moi et de plusieurs femmes qui me ressemblent ? — Quand j'ai nommé toutes les femmes, répondit galamment le poëte, je n'ai pu parler de vous, madame, vous qui étiez un ange dans votre jeunesse, et qui êtes une sainte à présent. — Ah ! vous autres, beaux esprits, repartit aussitôt cette dame, voilà comme vous êtes ! Vous divinisez les objets, ou vous les foulez aux pieds. »

(Panckoucke.)

Hypocrisie.

Tout Paris fut instruit du désespoir de Grimm après la mort du comte de Frièse. Il s'agissait de soutenir la réputation qu'il s'était donnée après les rigueurs de mademoiselle Fel, et dont j'aurais vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé (3). Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins, il allait dans le jardin pleurer à son aise,

(1) Voir *Intervention charitable.*

(2) Ce trait a été recueilli dans la légende de Jean Hiroux, celui qui s'écrie sur l'échafaud, en jetant les yeux sur le panier où sa tête va rouler : « C'est de la sciure. Le gouvernement me doit du son. Je ne veux pas de sciure : ça donne des boutons. »

(3) Voir *Désespoir amoureux.*

tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il était en vue de l'hôtel ; mais, au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeait pas le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche, et tirer un livre. Cette observation, qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, et presque aussitôt oubliée. Je l'avais oubliée moi-même ; un fait qui me regardait servit à me la rappeler. J'étais à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle : il était à la campagne ; il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venait d'arriver à l'instant même ; je sus un moment après qu'il était arrivé de la veille, et qu'on l'avait vu au spectacle le même jour.

(Rousseau, *Confessions.*)

I

Ici et là.

De Florence, où il s'était retiré du temps du cardinal de Richelieu, M. de Guise écrivait à Bassompierre, enfermé dans un cachot de la Bastille : « Je suis *ici* pour n'être pas *là*. »

(Tallemant des Réaux.)

Idéal.

Extrêmement curieux de connaître le modèle dont le Guide se servait pour ses têtes de femmes, le Guerchin pria un ami commun d'engager cet artiste à satisfaire sa curiosité. L'ami s'étant acquitté de la commission, aussitôt le Guide fit asseoir son broyeur de couleurs, qui était la laideur même, et peignit la plus belle tête de femme qu'on pût voir. « Allez, dit-il à l'ami du Guerchin, rapportez à celui qui vous envoie que, lorsqu'on a l'esprit rempli de belles idées, l'on n'a pas besoin d'autre modèle que celui dont je viens de me servir en votre présence. »

Idée riante.

Au milieu d'un repas splendide, Caligula se mit tout à coup à rire aux éclats; les consuls, assis à côté de lui, lui demandèrent, d'un ton flatteur, ce qu'il avait à rire : « C'est que je songe, répondit-il, que je puis, d'un signe, vous faire étrangler tous les deux. »

(Suétone.)

Ignorance artistique.

Après la prise et le pillage de Corinthe, où les trésors d'art, accumulés depuis des siècles, devinrent la proie de conquérants barbares (1), Mummius vendit au roi de Pergame les chefs-d'œuvre échappés à la destruction; mais, en les embarquant pour leur destination, il eut soin d'avertir les patrons des vaisseaux que, s'ils les perdaient ou les dégradaient en route, ils seraient tenus de les remplacer par des équivalents.

(Mme de Graffigny, *Vandalisme.*)

Madame de Graffigny, auteur des *Lettres Péruviennes* et de *Cénie*, racontait quelquefois avec chagrin que sa mère, ennuyée d'avoir chez elle une grande quantité de planches gravées par le célèbre Callot, son grand-oncle, fit venir un jour un chaudronnier, et les livra toutes pour qu'il lui en fît de la batterie de cuisine.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

On écrit de Marseille (janvier 1778) qu'un homme qui avait passé sa vie et dépensé une bonne partie de sa fortune à rassembler une riche collection de médailles, vient de laisser sa succession à un frère, apothicaire fort ignare. Celui-ci, regardant comme fort mal employé le métal qui formait cette collection, a imaginé d'en tirer un parti plus avantageux. Il l'a fait fondre, et il en est résulté un superbe mortier qui décore sa boutique d'une manière très-agréable.

(Métra, *Correspondance secrète.*)

Ignorance de l'avenir.

Xantus avait envoyé Ésope en certain endroit : il rencontra en chemin le magis-

(1) « J'ai vu, raconte Polybe, dans son *Histoire générale*, des tableaux jetés à terre et des soldats romains jouant aux dés sur le tableau de Bacchus par Aristide, chef-d'œuvre qui avait donné lieu à ce proverbe : « Ce n'est rien auprès de Bacchus. »

trat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope, fût distrait ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris cette irrévérente réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Savais-je que l'on me ferait aller où je vais? »

(Planude, *Vie d'Ésope.*)

Ignorance heureuse.

Un jour le *Masque de fer*, prisonnier à l'île Sainte-Marguerite, écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau, qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : « Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? — Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur. Je viens de la trouver, personne ne l'a vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. « Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire (1). »

(Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

Ignorance naïve.

Une fois on dit à une bonne sœur de couvent que l'on était sorti à six heures du matin d'un grand ballet qui s'était fait au Louvre, et qu'il y avait des dames qui y avaient été douze heures entières : « Voyez, dit-elle, qu'ils sont dévots dans le monde, d'être si longtemps à l'office! » Elle s'imaginait que le bal était comme lechœur, et que ce fût une action de grande dévotion.

(*Le Bouffon de la cour.*)

Un nouvelliste disait dans un café qu'il y avait une arche du Pont-Euxin de tombée. « Cela est si vrai, reprit un autre, que le Grand Seigneur a ordonné qu'on prît les échelles du Levant pour la rétablir. »

(*Potieriana.*)

(1) Cette anecdote est, en réalité, plus ancienne et doit s'appliquer à un autre personnage. (Voir l'*Homme au masque de fer*, par M. Marius Topin.)

Il faut rire.

Désaugiers m'a bien souvent raconté qu'il avait été invité à dîner chez un ministre de l'Empereur, le 28 mars, trois jours avant l'entrée des alliés à Paris; tout annonçait déjà *le commencement de la fin*. Au dessert, on désira l'entendre; il entonna sa fameuse chanson : *Il faut rire, rire et toujours rire.* Au troisième couplet, M. de Guerchy, maréchal-des-logis, vint parler d'un air consterné à l'oreille du ministre. Celui-ci, voulant affecter un air tranquille, pria le chansonnier de continuer *Il faut rire.* Quelques minutes après, M. Pasquier arrive, et fait à son tour les communications les plus inquiétantes. On presse vivement Désaugiers de ne pas interrompre ses couplets, et c'est ainsi que de nouvelle en nouvelle, il termine cette chanson, dont le refrain : *Il faut rire*, formait un si grand contraste avec la situation de tous les convives.

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*

Illégalité.

Un jour, peu après le 24 février 1848, quelqu'un faisait à Arago je ne sais quelle observation en disant : « Mais, monsieur Arago, c'est illégal! — Eh! répondit l'illustre savant, nous en faisons des montagnes d'illégalités! Nous avons renvoyé Louis-Philippe : c'était très-illégal! »

(G. Naquet, *Charivari.*)

Illusion innocente.

Marie Leckzinska aimait la peinture, et croyait savoir dessiner et peindre; elle avait un maître de dessin, qui passait toutes ses journées dans son cabinet. Elle entreprit de peindre quatre grands tableaux chinois, dont elle voulait orner un salon intérieur, enrichi de porcelaines rares et de très-beaux marbres de laque. Ce peintre était chargé de faire le paysage et le fond des tableaux; il traçait au crayon les personnages; les figures et les bras étaient aussi confiés par la reine à son propre pinceau; elle ne s'était réservé que les draperies et les petits accessoires. La reine, tous les matins, sur le trait indiqué, venait placer un peu de couleur rouge, bleue ou verte, que le maître préparait sur la palette, et dont il garnissait à chaque fois son pinceau,

en répétant sans cesse : « Plus haut, plus bas, madame, à droite, à gauche ! » Après une heure de travail, la messe à entendre, quelques autres devoirs de piété ou de famille appelaient Sa Majesté; et le peintre, mettant des ombres aux vêtements peints par elle, enlevant les couches de peinture où elle en avait trop placé, terminait les petites figures. L'entreprise finie, le salon intérieur fut décoré de l'ouvrage de la reine, et l'entière confiance de cette vertueuse princesse que cet ouvrage était celui de ses mains fut telle, que, léguant ce cabinet à madame la comtesse de Noailles, sa dame d'honneur, les tableaux et tous les meubles dont il était décoré, elle ajouta à l'article de ce legs : « Les tableaux de mon cabinet étant mon propre ouvrage, j'espère que madame la comtesse de Noailles les conservera par amour pour moi. » Madame de Noailles, depuis maréchale de Mouchy, fit construire un pavillon de plus à son hôtel du faubourg Saint-Germain pour y placer dignement le legs de la reine, et fit graver en lettres d'or sur la porte d'entrée l'innocent mensonge de cette princesse (1).

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Illusions produites par l'art.

Zeuxis, ayant peint des raisins dans une corbeille, les oiseaux les prirent pour des raisins naturels, et vinrent pour les manger. Il peignit aussi une vieille si parfaitement, et son imagination fut si vive et si juste dans son ouvrage, qu'il mourut de rire en la regardant.

— Parrhasius, disputant à Zeuxis le prix de la peinture, opposa à la fameuse corbeille de raisins que les oiseaux étaient venus becqueter, un rideau qui était supposé cacher un tableau. Zeuxis, impatient de voir le tableau, cria à son rival : « Tirez donc le rideau ! — Tirez-le vous-même », s'écria Parrhasius. Zeuxis y fut pris. Le rideau n'était autre chose que le morceau de peinture que son rival lui opposait. « Je suis vaincu, dit Zeuxis ; je n'ai trompé que des oiseaux, et Parrhasius m'a trompé moi-même. »

(Pline l'Ancien, *Histoire naturelle.*)

(1) Ces tableaux sont aujourd'hui au château de Mouchy.

Un jeune homme fut si amoureux de la statue de Vénus par Praxitèle qu'il en devint fou.

(Pline l'Ancien, *Histoire naturelle.*)

On prétend qu'Alexandre, étant à Éphèse, y vit un de ses portraits fait par Apelles, et qu'il ne loua que faiblement. Mais un cheval ayant dans le même temps hénni, à l'aspect de celui qui était représenté dans le tableau, Apelles dit au roi : « Seigneur, ce cheval se connaît mieux que vous en peinture. » Mais les mémoires de l'Académie des Inscriptions révoquent en doute cette observation d'Apelles, comme indigne d'un aussi grand peintre, et elles ont probablement raison. — Quoi qu'il en soit, Alexandre s'entretenait souvent sur la peinture avec Apelles, et lorsque ce prince en parlait peu exactement, ce qui lui arrivait souvent, le peintre ne craignait pas de l'engager à se taire, de peur que ses élèves ne se moquassent de lui.

(*Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.*)

Quintin Matsis exerçait depuis longtemps à Anvers la profession de maréchal-ferrant, lorsque les charmes de la fille d'un peintre vinrent troubler le repos dont il avait joui jusqu'alors. S'étant avisé de la demander en mariage, le père lui répondit : « Ma fille ne sera jamais l'épouse que d'un peintre ! » Animé par l'amour, il prend la résolution d'apprendre à manier le pinceau. Il entreprend de peindre sa maîtresse, et parvient à rendre ses traits sur la toile comme ils sont gravés dans son cœur. Il présente le portrait à son père, qui reconnaît que l'amour vient de faire un peintre d'un maréchal. Le père travaillait à un tableau qui représentait la chute des anges. Il sort pour quelques instants, et laisse le maître maréchal dans son atelier. Quintin prend aussitôt le pinceau, et trace promptement une mouche sur la cuisse d'un ange. Le peintre entre, il aperçoit la mouche imitée, croit que c'en est une véritable, et veut la chasser avec la main. Revenu de son illusion, il dit à Quintin : « Je ne vous en demande pas davantage ; ma fille est à vous. »

(*Improvisateur français.*)

Un paysan de la connaissance du père de Léonard de Vinci apporta de la campagne un large bouclier de bois, qui devait servir dans une fête, et le pria de le faire peindre par son fils, qui commençait à s'appliquer au dessin. Le jeune homme se rappela ce qu'il avait lu de la Gorgone dans les vers d'Homère et de Virgile, et résolut de mettre sur ce bouclier une poésie expressive, quoique muette : il y représenta, à l'entrée d'une caverne obscure, une tête hérissée de serpents, la gueule ouverte, et rendue avec tant de vérité et de force, que toutes les descriptions de la tête de Méduse n'eussent pas inspiré plus d'horreur. Le père de Léonard l'apercevant lorsqu'elle fut achevée crut voir un spectre ou quelque monstre hideux, et n'osa entrer dans la chambre de son fils que lorsqu'il eut connu que l'objet de sa frayeur n'était autre chose qu'une illusion du pinceau. Cette pièce fut si estimée, qu'au lieu de servir à une fête de village, elle eut la gloire d'être placée dans le cabinet du duc de Milan, qui la paya trois cents ducats.

(*Anecdotes des Beaux-Arts.*)

On dit que les portraits du pape Paul III et de Charles-Quint, par le Titien, ayant été exposés en plein air, l'un sur une terrasse, l'autre au-dessous d'une colonnade, les passants les saluèrent avec respect, croyant voir les originaux.

Palomino rapporte que le portrait de Pareja par Velasquez ayant été terminé et placé dans un coin obscur de l'atelier, Philippe IV le prit pour ce brave officier lui-même, en venant un matin voir Velasquez : « Encore ici, s'écria le monarque irrité, quand tu as reçu les ordres de départ ! » — Le coupable gardant le silence, le roi découvrit sa méprise, et se tournant vers Velasquez, lui dit : « Je t'assure que j'y ai été trompé. » Son portrait du pape Innocent X obtint le même succès, s'il faut s'en rapporter à la tradition qui affirme qu'un chambellan, l'ayant aperçu à travers une porte entr'ouverte, recommanda aux personnes qui l'accompagnaient de parler bas, parce que Sa Sainteté reposait dans la pièce voisine.

(Stirling, *Velasquez et ses œuvres.*)

Annibal Carrache raconte, dans ses Remarques sur Vasari, qu'étant entré un jour dans la chambre du Bassan, il avança la main pour prendre un livre que l'artiste avait peint sur une table.

On a vu un tableau de Lebrun qui trompa un âne. On avait mis ce tableau sécher dans une cour dont la porte était ouverte. Il y avait, sur le devant de la toile, un grand chardon parfaitement représenté. Une bonne femme vint à passer avec son âne, qui, ayant vu le chardon, entre brusquement dans la cour, renverse la femme qui tâchait de le retenir par son licou, et, sans deux forts garçons qui lui donnèrent chacun plusieurs coups de bâton pour le faire retirer, il aurait emporté toute la peinture du chardon avec sa langue.

(*Bibliothèque de cour.*)

Un magistrat menait souvent Largillière à une de ses terres, où se trouvait grande compagnie. Un jour qu'on était à table, le mur d'une orangerie, qui bornait désagréablement la perspective, choqua les yeux d'un des convives, qui demanda à Largillière si son génie ne lui fournirait rien pour corriger ce triste aspect : « Quand je voudrai, répondit Largillière, je ferai passer vos yeux au travers de ce mur. » On le prit au mot ; on prépara sur-le-champ les échafauds, et il y peignit à l'huile un grand ciel avec différents oiseaux, et dans le bas un paysage, avec une balustrade qui porte des fleurs et des fruits, dans lesquels on voit un perroquet et un chat si parfaitement imités que le maître fit faire un toit à ce pignon, pour préserver des injures du temps un morceau aussi agréable.

(D'Argenville.)

Illusion théâtrale.

On vit plusieurs fois des femmes s'évanouir pendant la représentation de *Gabrielle de Vergy*, de Dubelloy, au moment où l'on présente à Gabrielle le cœur de son amant. Aussi une lettre écrite au *Journal de Paris*, le 16 juillet 1777, prévenait-elle les dames que, pour la seconde représentation de cette pièce, la loge de M. Raymond (le médecin du

théâtre?) serait pourvue de toutes les eaux spiritueuses, de tous les sels qui peuvent convenir aux différents genres d'évanouissements, et qu'ainsi elles pouvaient compter sur toutes les commodités dont on a besoin pour se trouver mal.

C'est surtout madame Vestris qui, par son jeu énergique, contribuait à cette impression terrible : l'histoire des effets exercés par certaines pièces n'est le plus souvent, au fond, que celui des effets exercés par le jeu des acteurs.

— Mademoiselle Dumesnil atteignit, un soir, à une puissance de réalité tellement prodigieuse dans Cléopâtre, de *Rodogune*, que le parterre, alors debout, recula d'effroi d'un mouvement unanime, à la scène des imprécations. Au moment où elle s'écriait :

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour,

un vieil officier, qui se trouvait derrière elle, la frappa d'un violent coup de poing dans le dos en criant : « Va-t'en, chienne, à tous les diables ! » Ce dont elle le remercia, après la pièce, comme du plus sincère et du plus bel éloge.

Dans une représentation où elle remplissait le rôle de Mérope, elle entendit une voix entrecoupée de sanglots qui lui criait, au moment où elle leve le poignard sur Égisthe (acte III, sc. 4) : « Ne le tuez pas, c'est votre fils ! »

De même, un jour que Molé, faisant Arcès dans l'*Orphanis*, de Blin de Sainmore, levait le poignard sur Sésostris, un spectateur s'écria : « Ah ! Dieu, arrêtez, ne frappez pas ! »

— Mademoiselle Clairon jouait *Ariane* sur un théâtre méridional. Dans la scène où elle cherche, avec sa confidente, quelle peut être sa rivale, à ce vers :

Est-ce Mégisthe, Églé, qui le rend infidèle?

elle vit un jeune homme qui, les yeux en pleurs, se penchait vers elle, lui disant d'une voix étouffée : « C'est Phèdre, c'est Phèdre. »

— A une représentation de *Bérénice*, mademoiselle Gaussin fut si pathétique, qu'une des sentinelles, fondant en larmes, laissa tomber son fusil ; on consacra cet événement par une pièce de vers.

— On raconte que l'acteur anglais Robert Kox, après avoir joué avec beaucoup de naturel et de vérité le personnage d'un forgeron, sur le théâtre d'une foire de campagne, vit venir à lui un maître forgeron du pays, qui, le prenant pour un véritable ouvrier, s'offrit à l'engager à raison de vingt-quatre sous par semaine.

C'est ainsi que le talent des comédiens a pu faire prendre, plus d'une fois, les pièces au sérieux. Mais cette illusion a souvent été produite, soit par une disposition particulière de l'âme, comme celle de cette mère qui, abandonnée par un fils ingrat et coupable, devenu comédien, et étant allée le voir jouer dans *Beverley*, s'écria au moment où le père lève la main pour massacrer son enfant : « Arrête, malheureux ne le tue pas : je le prendrai plutôt chez moi ; » soit par la naïveté et l'inexpérience des spectateurs, comme chez cette jeune fille, dont parle d'Aubignac, qui, voyant, dans la pièce de Théophile, Pyrame sur le point de se tuer, parce qu'il croit sa maîtresse morte, priait sa mère de l'avertir qu'il se trompait, ou comme chez cette femme de chambre d'une actrice, qui, l'ayant vue plusieurs fois de suite jouer les soubrettes, lui demanda son congé, en disant qu'elle avait trop de cœur pour servir une servante comme elle.

— Un auditeur, très-attentif à la tragédie de *Britannicus*, et voyant Narcisse répéter à Néron ce qu'il vient de dire à ce jeune prince, s'écria : « Ne le croyez pas, monsieur : il vient d'en dire autant à monsieur votre frère. »

— En 1747, on joua à Bruxelles la *Répétition interrompue*, opéra-comique dans lequel il y a une scène où le souffleur se prend de querelle avec l'acteur. L'officier général qui commandait en l'absence du maréchal de Saxe, trouvant que le *scandale* allait trop loin, finit par s'élancer hors de sa loge, appela la garde, et fit conduire les deux champions au cachot, sans vouloir entendre aucune explication.

Comme contraste, nous rappellerons le trait de ce capitaine hollandais qui, venu au théâtre pour la première fois de sa vie, le soir où l'on donnait, à Marseille, cette représentation de *Zémire et Azor* qui fut la cause d'une si sanglante catastrophe, crut que tout ce désordre, les soldats, les cris, les balles, les victimes même, faisaient partie du spectacle, et que c'étaient là autant d'acteurs chargés d'amuser le public par le simulacre d'une bataille. Il ne fut détrompé qu'en

recevant un coup de feu qui lui cassa la cuisse.

— Un soir qu'on jouait *Rodogune*, dans la scène où Antiochus se demande si c'est sa mère ou sa femme qui a fait assassiner son frère, le public remarqua qu'un grenadier, en faction sur le théâtre, suivant l'usage du temps, s'efforçait d'avertir l'acteur, tantôt par des clins-d'œil et des signes de tête, tantôt par certains mouvements de la main, à la dérobée, que c'était Cléopâtre qui avait fait le coup.

A une représentation de *Britannicus*, un autre grenadier, également en faction, fut si indigné de la scélératesse de Narcisse, qu'il le coucha en joue et eût tué l'acteur, si on ne lui eût arrêté le bras.

— Il se passa une scène étrange à la première représentation des *Victimes cloîtrées*, de Monvel (29 mars 1791), une de ces pièces ridiculement odieuses comme la fermentation du temps en produisit un si grand nombre. Au moment où le père Laurent, accusé de l'assassinat d'Eugénie, ne répond qu'en faisant arrêter Dorval par les religieux, au milieu du murmure d'horreur de la salle, on entendit une voix éclatante qui criait : « Tuez ce coquin-là ! » En se tournant du côté d'où la voix était partie, on vit un homme, l'œil hagard, le visage décomposé, qui tendait ses poings crispés vers la salle, et, ne pouvant plus parler, menaçait encore l'acteur du geste. Il finit par s'évanouir. Revenu à lui, il raconta qu'il avait été moine, jeté comme Dorval dans un cachot, et que, dans le père Laurent, il avait cru reconnaître le supérieur de son couvent. Mais il faut dire que de méchantes âmes soupçonnèrent cet homme d'être un habile comédien aposté par Monvel pour *chauffer* le succès du drame.

(Victor Fournel, *Curiosités théâtrales.*)

Il n'est pas un curieux de théâtre qui ne sache quelle supériorité Préville montrait dans les six rôles du *Mercure galant;* comme il saisissait les nuances si tranchées des deux principaux personnages. Coquet et musqué dans l'abbé *Beaugénie*, il prenait l'allure franche et le laisser-aller de garnison dans le soldat *Larissole.* Ce dernier rôle me remémore une anecdote qui n'est guère connue, je crois, que des comédiens.

Parmi les meilleurs cavaliers du régiment de Conti, se distinguait M. Jolibois, grand amateur de spectacles, et quand il le pouvait y dépensant volontiers la solde du roi. Il entra à la Comédie-Française un soir qu'on jouait les *Vacances des procureurs ;* il y vit Préville dans le rôle de *Maugrebleu.* Il eut tant de plaisir, qu'après le spectacle, à force de chercher, à force de s'ingénier et de promettre de payer bouteille, il arriva jusqu'à la loge de Préville. Là, tout en délirant encore, il saute au cou de ce grand acteur. « Ah ! monsieur Préville ! monsieur Préville ! s'écriait-il, si quelque mâtin s'avisait de vous faire du mal, que j'aurais donc de plaisir à le *r'moucher !* » Préville, comme on s'en doute, le remercia de son zèle ; mais, pour lui prouver combien il lui savait gré de ses offres de service, il lui dit qu'il lui enverrait un billet quand il jouerait une autre pièce. A peu de temps de là, en effet, Jolibois est averti, par un petit mot, que Préville remplit ce soir six rôles différents ; il accourt au spectacle, voit son acteur, l'écoute, l'applaudit, se mêle aux transports du public ; mais lorsqu'après ses diverses métamorphoses, son ami s'avance enfin dans le costume de Larissole, le désespoir s'empare du malheureux cavalier, qui, s'élançant en dehors de sa loge, s'écrie : « Ne l'applaudissez pas, le chien ! il a quitté la cavalerie. »

(*Mémoires de Fleury.*)

Un vieux grenadier était de faction, un jour que l'on donnait sur la scène *la Partie de Chasse d'Henri IV* (1). Dans le moment que les acteurs à table chantent et boivent à la santé d'Henri, par un mouvement d'amour pour son roi, dont il s'impatientait de n'entendre point parler, ce grenadier s'oublia au point de s'écrier, avec humeur : « Eh ! morbleu, vous autres, à la santé de Louis XV, quand est-ce donc que vous y boirez? » Ce qui fut saisi avec de tels applaudissements, que le public, égayé par cette saillie militaire, voulut se mettre aussi de la partie, et finit par crier de même : « A la santé de Louis XV! » avec des acclamations réitérées.

(*Étrennes de Thalie*, 1786.)

(1) Pièce de Collé, jouée avec un grand succès en 1774 au Théâtre-Français.

La belle duchesse de Saint-Albans n'était alors qu'une simple actrice, gagnant à peine, en travaillant beaucoup, trente shillings par semaine. On l'aimait à cause de son talent et de sa beauté.

A Liverpool, elle fit son apparition dans un petit drame à sensation. Elle jouait le rôle d'une pauvre orpheline, sans protection, sans amis, et réduite à la plus grande misère. Un marchand sans entrailles poursuit la pauvre fille pour dette et veut la faire conduire en prison, à moins qu'un ami ne se porte caution pour elle.

« Alors, je n'ai plus d'espérance, s'écrie l'orpheline, je n'ai pas un seul ami dans ce monde !

— Quoi ? fait le créancier, personne ne veut répondre pour vous ?

— Je vous ai dit que je n'ai pas un seul ami sur cette terre, » dit la pauvre fille en pleurant à chaudes larmes.

Au même instant, racontait la duchesse de Saint-Albans, je vis un matelot s'élancer dans le parterre, de là à l'orchestre, puis par-dessus les musiciens et la rampe, et sauter d'un seul bond jusque sur la scène à côté de moi. Il se précipite sur l'acteur qui représentait le créancier, lui tombe dessus à coups de poing, puis il revient vers moi en s'écriant :

« Vous avez un ami, mademoiselle, et cet ami c'est moi ! Je me porte caution. »

Vous devez comprendre le tumulte qui s'ensuivit. Le spectacle était indescriptible ; éclats de rire, cris de terreur, hurlements du créancier, applaudissements des galeries supérieures, tout cela faisait un vacarme incroyable. Mais lui, mon sauveur, le protecteur de la pauvre orpheline, était là immobile, les poings serrés, prêt à s'élancer sur les récalcitrants.

Ce brave matelot ne se décida à quitter la scène que lorsque le directeur du théâtre fut arrivé avec une liasse de bank-notes... de théâtre sous le bras, et qu'il les eut déposés entre les mains de l'actrice en disant :

« Mademoiselle, voici de quoi racheter vos dettes. »

(*International.*)

[illegible] singulière scène est arrivée au théâtre [illegible]lais-Royal le jour où Mirabeau y a amené les fédérés marseillais, pour lesquels il avait demandé *Gaston et Bayard*. Ils étaient en grand nombre, et la salle était tellement remplie, qu'on avait été obligé d'en placer une partie sur le théâtre, de manière à ne pas gêner la scène. La plupart d'entre eux ne se doutaient pas de ce que c'était qu'une représentation théâtrale, et n'y avaient jamais assisté. Aussi portaient-ils une grande attention à la pièce. Bayard était joué par un nommé Valois, acteur de province, qui n'était pas sans mérite.

Nos fédérés s'étaient tellement identifiés avec l'action, qu'ils ne pensaient plus qu'ils étaient sur la scène. Au moment où Bayard, blessé, étendu sur un brancard et couvert de trophées, est surpris par Avogard et les siens qui viennent pour l'assassiner, sur ce vers,

Viens, traître, je t'attends !

tous les fédérés, comme si c'eût été pour eux une réplique, tirèrent leurs sabres et vinrent entourer le lit de Bayard. Ce mouvement spontané, auquel on était loin de s'attendre, donna un grand succès à ce nouveau dénoûment. Les applaudissements ne cessaient pas, et si Bayard ne leur eût assuré qu'il ne courait aucun danger, Avogard et ses soldats auraient mal passé leur temps.

(Mme Fusil, *Souvenirs d'une actrice.*)

On donnait à Bangor (Amérique du Nord) une pièce qui se représente avec beaucoup de succès, sur tous les théâtres de drames des États-Unis : *The French Spy*, l'Espion français, dont le sujet roule sur la prise d'Alger en 1830.

Or, plusieurs marins de la corvette *Bouvet* étaient à la galerie. Au moment où les Algériens attaquaient le camp français et foulaient aux pieds le pavillon qu'ils venaient d'enlever, — un brave matelot, d'un patriotisme exalté, se précipita sur la scène, et après une vive allocution mêlée de mauvais anglais, de français guère plus correct et de patois au goudron, offrit de se battre tout seul, et d'une seule main, contre toute la compagnie, pour l'honneur de son drapeau.

Un de ses camarades, moins emporté, paraît-il, quoique non moins patriote, mais comprenant mieux qu'il s'agissait d'une fiction, parvint, non sans peine, à

le convaincre de l'innocence de la chose, et à lui persuader d'attendre la fin. Il se résigna à retourner à sa place, et son indignation ne tarda pas à faire place à une joie bruyante, quand il vit l'ennemi châtié et le drapeau tricolore triomphant sur toute la ligne.

Inutile de dire qu'il applaudit à outrance, et que, le spectacle fini, il voulait payer à boire à tous les acteurs.

Image énergique.

Un officier gascon demandant au roi (Louis XIV) de quoi lui aider à faire son équipage, le roi lui répondit que le temps n'était guère propre à faire des grâces, et ajouta qu'il avait eu sa paye, une pension, et que, si cela ne suffisait pas, son père, qui vivait largement des bienfaits de Sa Majesté, pouvait de temps à autre le soulager de quelque lettre de change. « De l'argent de mon père, sire, répartit promptement le Gascon; Votre Majesté, qui est toute puissante, ferait plutôt faire un pet au cheval de bronze que de tirer une lettre de change de notre pays. » Le roi, surpris d'une expression si extraordinaire, se prit à rire; et le Gascon obtint une partie de ce qu'il demandait.

(Boursault, *Lettres nouvelles.*)

Imagination (*Effets produits par l'*).

Un Athénien, ayant rêvé qu'il était devenu fou, en eut l'imagination tellement frappée qu'à son réveil il fit des folies comme il croyait devoir en faire, et perdit en effet la raison.

— Héquet parle d'un homme qui, s'étant couché avec les cheveux noirs, se leva le matin avec les cheveux blancs, parce qu'il avait rêvé qu'il était condamné à un supplice cruel et infamant.

— Dans le *Dictionnaire de police* de des Essarts, on trouve l'histoire d'une jeune fille à qui une sorcière prédit qu'elle serait pendue, ce qui produisit un tel effet sur son esprit qu'elle mourut suffoquée la nuit suivante.

— La société des sciences de Montpellier rapporte, dans un mémoire publié en 1730, que deux frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux partit pour la Hollande, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Ayant appris, à son retour, que son frère était mort hydrophobe, il mourut lui-même enragé par la crainte de l'être.

— Un maçon, sous l'empire d'une monomanie, qui pouvait dégénérer en folie absolue, croyait avoir avalé une couleuvre; il disait la sentir remuer dans son ventre. M J. Cloquet, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, à qui il fut amené, pensa que le meilleur moyen de le guérir était de se prêter à sa folie. Il offrit en conséquence d'extraire la couleuvre par une opération chirurgicale. Le maçon y consent. Une incision longue, mais superficielle, est faite à la région de l'estomac; des linges, des compresses, des bandages rougis par le sang, sont appliqués. La tête d'une couleuvre dont on s'était précautionné est passée avec adresse entre les bandes et la plaie : « Nous la tenons, s'écrie le chirurgien, la voici ! » En même temps, le patient arrache son bandeau; il veut voir le reptile qu'il a nourri dans son sein. Quelque temps après, une nouvelle mélancolie s'empare de lui; il gémit, il soupire; le médecin est rappelé : « Monsieur, lui dit-il avec anxiété, si elle avait des petits ? — Impossible, c'est un mâle. »

— Malebranche parle d'une femme qui, ayant assisté à l'exécution d'un malheureux condamné à la roue, en fut si affectée qu'elle mit au monde un enfant dont les bras, les cuisses et les jambes étaient rompus à l'endroit où la barre de l'exécuteur avait frappé le condamné.

— Une femme enceinte jouait aux cartes. En relevant ses cartes, elle voit que, pour faire un grand coup, il lui manque l'as de pique. La dernière carte qui lui rentra était effectivement celle qu'elle attendait. Une joie immodérée s'empare de son esprit, se communique, comme un choc électrique, à toute son existence, et l'enfant qu'elle mit au monde porta dans la prunelle de l'œil la forme d'un as de pique.

(Collin de Plancy, *Dictionnaire infernal.*)

Un de mes amis m'a garanti l'authenticité du trait suivant :

Une dame de condition du Rhinthal voulut assister, dans sa grossesse, au supplice d'un criminel qui avait été condamné à avoir la tête tranchée et la main droite coupée. Le coup qui abattit la main

effraya tellement la femme enceinte qu'elle détourna la tête avec un mouvement d'horreur et se retira sans attendre la fin de l'exécution. Elle accoucha d'une fille qui n'eut qu'une main, et qui vivait encore lorsque mon ami me fit part de cette anecdote ; l'autre main sortit séparément, après l'enfantement.

(Lavater, *Physiognomonie.*)

De Thou rapporte que le seigneur de Saint-Vallier ayant été condamné à mort, sa fille, la célèbre Diane de Poitiers, obtint de François Ier la grâce de son père. Celui-ci revint du lieu du supplice avec une fièvre si maligne, qu'il en pensa perdre l'esprit, et qu'on eut bien de la peine à le guérir ; ce qui donna occasion d'appeler fièvres de *Saint-Vallier* les fièvres dangereuses, ardentes et opiniâtres.

Un bouffon du marquis de Ferrare, nommé Gonelle, ayant entendu dire qu'une grande peur guérissait de la fièvre, voulut guérir de la fièvre quarte le prince son maître, qui en était tourmenté. Dans ce dessein, passant auprès de lui sur un pont assez étroit, il le poussa, et le fit tomber dans la rivière, au péril de sa vie. On repêcha le souverain, et en effet il fut guéri de sa fièvre ; mais jugeant que l'indiscrétion de Gonelle méritait quelque punition, il le condamna à avoir la tête tranchée, bien résolu cependant de ne pas le faire mourir. Au moment de l'exécution, il lui fit bander les yeux et ordonna qu'au lieu d'un coup de sabre, on ne lui donnât qu'un petit coup de serviette mouillée. L'ordre fut exécuté, et Gonelle délié aussitôt après ; mais le malheureux était mort de peur.

(Pasquier, *Recherches de la France.*)

Une nouvelle épousée de Niort accusa sa voisine de l'avoir liée (1). Le juge fit mettre la voisine au cachot. Au bout de deux jours, elle commença à s'y ennuyer, et s'avisa de faire dire aux mariés qu'ils étaient déliés, et dès lors ils le furent.

(Bodin, *Démonomanie.*)

(1) Il s'agit ici de l'aiguillette.

Imbécile.

Je me souviens qu'une fois au foyer du Vaudeville, où Béranger venait tous les soirs avec nous, un auteur, que je ne nommerai pas, entre et se met à déchirer à vilaines dents bon nombre de ses confrères, puis nous quitte pour aller sans doute diffamer ailleurs.

« Tudieu! dis-je, quand il fut sorti, voilà un petit camarade qui vous a bientôt fait dix imbéciles. — C'est neuf de plus que n'en a fait son père, » répondit Béranger.

(A. de Rochefort, *Mémoires d'un vaudevilliste.*)

Imitation adroite.

Un évêque de Saint-Brieuc, dans une oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne : « La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus. »

(Chamfort.)

Imitation maladroite.

Un jeune acteur avait prié Potier d'assister à une représentation où il devait s'essayer dans un rôle créé par le célèbre comédien.

La pièce terminée, Potier se fait ouvrir la porte de communication, pénètre dans le sanctuaire comique, et, s'adressant au jeune homme :

« Pourquoi diable, lui demanda-t-il, avez-vous joué presque tout votre rôle en vous tenant le côté ? — Mais, monsieur Potier, répond l'autre, je vous ai vu jouer ce rôle l'autre soir, et vous vous teniez le côté bien plus fortement encore que je ne l'ai fait, car cela me gênait beaucoup. — Imbécile ! s'écria le grand artiste, je me tenais le côté, parce que j'avais un rhumatisme qui me faisait souffrir horriblement. »

(Tisserant, *Plaidoyer pour ma maison.*)

Imitation scrupuleuse.

Quand des ambassadeurs du duc de Savoie furent envoyés au pape pour le prier de donner au duc deux cueillettes (levées extraordinaires de deniers sur les

biens de l'Église), le plus sage d'entre eux fut élu de tous, pour porter la parole. « Mais, dirent-ils, que donnerons-nous au pape? — Il lui faut donner de ce qui abonde en notre pays; c'est de la crème, dont nous aurons chacun, dans un bassin d'argent, une belle et honnête quantité. » Que voilà bien entendu! « Mais, dit le président, qui fut M. de Raconis, avisez bien tous à faire comme je ferai, de peur que ne fassions les sots. — C'est bien dit; nous le ferons. » Le jour de l'audience venu, ces messieurs s'en viennent avec leur équipage. La porte ouverte, le premier entre; de fortune, il y avait un petit seuil à bas, qu'il ne voyait pas; il était tête nue, tenant ce bassin haut de ses deux mains, appuyé contre son estomac; il baille du pied à ce petit seuil, qui lui fit baisser la tête, et donner du nez dans la crème : les autres, voyant sa barbe ainsi blanche, estimèrent que ce fût par bienséance qu'il fallût ainsi se présenter; par quoi, chacun d'eux se torcha et repassa le museau dans sa crème, et ainsi se présentèrent au pape, faisant leur requête, qui leur fut accordée, moyennant que les années auraient vingt-quatre mois.

(Béroalde de Verville, *Moyen de parvenir.*)

Impartialité.

Quand La Monnoye concourut en 1671 pour le premier prix de poésie décerné par l'Académie française, il l'emporta sur ses rivaux. Avant que le nom de l'auteur fût connu, Perrault parlait avec chaleur de la pièce : « Mais, lui objecta un des quarante, si elle était de Boileau? — Fût-elle du diable, répond l'ennemi du satirique, elle mérite le prix et l'aura. »

(Fertiault, *Notice sur La Monnoye.*)

Impassibilité militaire.

Des Croates qui servaient dans l'armée s'étant insurgés, ceux qui furent pris furent condamnés à être décimés; ce qui a lieu ainsi :

On fait mettre les coupables en bataille. Un officier supérieur passe devant eux, et les compte avec le doigt un à un, jusqu'au dixième homme, qu'il fait sortir du rang et qu'il remet entre les mains de la garde. Il recommence alors à compter jusqu'au dixième homme, et toujours ainsi. Les condamnés restent au milieu du piquet, jusqu'au moment où ils subissent leur peine, ce qui a lieu deux heures environ après la sentence. Ils peuvent pendant ce temps réclamer les secours de la religion; l'aumônier du régiment est toujours présent à l'exécution.

On fait l'appel : chaque patient arrive à son tour; on lui bande les yeux. Quatre soldats, désignés d'avance, arrivent le fusil haut, en faisant le moins de bruit possible. Ils s'arrêtent, et tirent à la distance de trois pas. On jette de côté le corps de l'homme qui vient d'être tué; on amène un autre patient, et quatre nouveaux soldats exécutent sa sentence. Il n'est pas rare de voir le condamné qu'on amène pour subir son sort, aider à enlever le corps de son camarade. Il faut avoir été témoin de cette familiarité avec la mort et de cette aisance parfaite, pour la croire possible à un pareil moment.

Les Croates, au nombre d'une vingtaine, subirent leur peine avec le plus grand sang-froid. Plusieurs avaient la pipe à la bouche, et ne la quittèrent pas en allant au supplice. L'un d'eux, un beau jeune homme qui n'avait pas plus de vingt et un ans, quand le tambour s'approcha pour lui bander les yeux, tira quelques gorgées de fumée, et lui remit sa pipe tranquillement. Il tomba l'instant après.

J'ai vu fusiller bien des soldats en ma vie, et je les ai tous vus mourir avec ce courage passif : sans cris ni pleurs. En général, le soldat allemand ne montre pas de faiblesse. J'en ai vu qui fumaient leur pipe pendant qu'on leur coupait le bras ou la jambe. Il fallait que l'opération fût bien douloureuse, pour leur arracher des plaintes ou de sourds gémissements. Je n'en ai jamais entendu qui jetassent les hauts cris (1).

(Comte de Neuilly, *Souvenirs.*)

Impénitence finale.

La Voisin (2) fut brûlée hier (22 février 1680) : elle savait son arrêt dès lundi, chose fort extraordinaire. Le soir elle dit à ses gardes : « Quoi, nous ne ferons point *mezzanotte!* » Elle mangea avec eux à minuit par fantaisie; elle

(1) Voir *Condamnés intrépides.*
(2) Empoisonneuse célèbre.

but beaucoup de vin, elle chanta vingt chansons à boire. Le mardi elle eut la question ordinaire et extraordinaire; elle avait dîné et dormi huit heures. Elle fut commontée sur le matelas à mesdames de Dreux et Le Féron et plusieurs autres. On ne parle pas encore de ce qu'elle a dit : on croit toujours qu'on verra des choses étranges. Elle soupa le soir, et recommença, toute brisée qu'elle était, à faire la débauche avec scandale : on lui en fit honte, et on lui dit qu'elle ferait bien mieux de penser à Dieu et de chanter un *Ave, maris Stella*, ou un *Salve*, que toutes ces chansons. Elle chanta l'un et l'autre en ridicule, elle dormit ensuite. Le mercredi se passa de même en confrontations, et débauche et chansons : elle ne voulut point voir de confesseur. Enfin le jeudi, qui était hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon; elle en gronda, craignant de n'avoir pas la force de parler à ces messieurs. Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris; elle étouffa un peu, et fut embarrassée. On la voulut faire confesser, point de nouvelles. A cinq heures on la lia, et avec une torche à la main, elle parut dans le tombereau habillée de blanc : c'est une sorte d'habit pour être brûlée. Elle était fort rouge, et l'on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence. A Notre-Dame elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, et à la Grève elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau; on l'en tira de force, on la mit sur le bûcher assise et liée avec du fer. On la couvrit de paille; elle jura beaucoup, elle repoussa la paille cinq ou six fois; mais enfin le feu s'augmenta, et on la perdit de vue, et ses cendres sont en l'air présentement.

Voilà la mort de la Voisin, célèbre par ses crimes et par son impiété. Un juge à qui mon fils disait l'autre jour que c'était une étrange chose que de la faire brûler à petit feu, lui dit : « Ah ! monsieur, il y a certains petits adoucissements, à cause de la faiblesse du sexe. — Et quoi, monsieur? on les étrangle? — Non, mais on leur jette des bûches sur la tête; les garçons du bourreau leur arrachent la tête avec des crocs de fer. » Vous voyez bien, ma fille, que cela n'est pas si terrible que l'on pense. Comment vous portez-vous de ce petit conte? Il m'a fait grincer des dents.

Une de ces misérables qui fut pendue l'autre jour avait demandé la vie à M. de Louvois, et qu'en ce cas elle dirait des choses étranges; elle fut refusée. « Eh bien ! dit-elle, soyez persuadés que nulle douleur ne me fera dire une seule parole. » On lui donna la question ordinaire, extraordinaire, et si extraordinairement extraordinaire, qu'elle pensa y mourir, comme une autre qui expira, le médecin lui tenant le pouls; cela soit dit en passant. Cette femme donc souffrit tout l'excès de ce martyre sans parler. On la mène à la Grève; avant que d'être jetée, elle dit qu'elle voulait parler; elle se présente héroïquement. « Messieurs, dit-elle, assurez M. de Louvois que je suis sa servante, et que je lui ai tenu ma parole; allons, qu'on achève. » Elle fut expédiée à l'instant.

(Mme de Sévigné, *Lettre à Mme de Grignan.*)

Après que le poëte Lainez eut reçu les sacrements dans sa dernière maladie, le prêtre à qui il s'était confessé fit emporter pendant la nuit une cassette pleine de vers licencieux. Le moribond s'étant réveillé, cria *au voleur !* fit venir un commissaire, dressa sa plainte, fit rapporter la cassette par le prêtre même, et sur-le-champ se fit transporter de la paroisse de Saint-Sulpice sur celle de Saint-Roch, où il mourut. Il avait demandé que ce fût dans la plaine de Montmartre, « afin, disait-il, de voir lever le soleil encore une fois avant que de mourir. »

(*Mémoires anecdot. de Louis XIV et Louis XV.*)

On vient de me dire que lorsque le confesseur de Roselly lui a proposé de renoncer au théâtre, il lui a répondu :

« N'abusez point, Probus, de l'état où je suis (1). »

(Collé, *Mémoires.*)

La comtesse d'A....., très-aimée par le

(1) C'est le vers par lequel s'ouvre le 2e acte du *Catilina* de Crébillon. — Voir *Citations.*

prince de Conti, eut une maladie fort grave, pendant laquelle son état ne permettait pas qu'on reçût personne dans sa chambre. Son confesseur, qui seul avait le droit d'y entrer avec les gens de service, lui représenta que, dans la situation où elle était, elle devait renoncer, tant pour elle-même que pour l'édification publique, à toutes les illusions, à toutes les vaines affections de ce monde, et par conséquent fermer sa porte au prince, qui était jour et nuit dans son anti-chambre pour demander de ses nouvelles. « Ah! mon père, répondit-elle avec naïveté, que vous me rendez heureuse! je craignais bien d'en être oubliée. »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

Impertinence.

En interrogeant la duchesse de Bouillon sur ses rapports avec la Voisin, dont on l'accusait d'avoir invoqué les maléfices, La Reynie lui demanda sérieusement si elle avait vu le diable : « Je le vois dans ce moment, répondit-elle en le regardant en face; la vision est fort laide : il est déguisé en conseiller d'État. »

(Saint-Edme, *Histoire de la police.*)

On plaisante sans cesse le chevalier de P... sur le peu de soin qu'il prend de sa personne : c'est lui qui, allant voir Rivarol à Hambourg, lui demanda la permission de jeter son manteau sur son lit : « Je le veux bien, dit Rivarol, mais où jetterai-je mon lit? »

(Alissan de Chazet, *Mémoires.*)

Impertinence (*Réponse à une*).

Un conseiller passait dans un magnifique carrosse, allant le train d'un petit-maître, c'est-à-dire passant sur le ventre à tout le monde. Cette course impétueuse fut arrêtée tout d'un coup par quelque chose qui rompit aux harnais des chevaux. Le conseiller se trouva arrêté vis-à-vis l'abbé de Vairac, qui s'était habillé comme le sont assez tous les auteurs; un mauvais manteau et un vieux chapeau couvraient un habit fort usé. Le chapeau parut un sujet de plaisanterie au conseiller. Il ordonna à un de ses laquais d'aller demander à cet abbé si son chapeau était de la bataille de Rocroi. Le laquais du conseiller s'acquitta exactement de la commission. « Monsieur l'abbé, lui dit-il d'un ton goguenard, mon maître voudrait savoir à quelle bataille votre chapeau a reçu toutes ces blessures? — A la bataille de Cannes, mon ami, » répondit l'abbé, et en même temps il en appliqua cinq ou six coups à tour de bras sur le dos de l'insolent ambassadeur : le conseiller, voyant battre son domestique, sort promptement de son carrosse, et accourant vers l'abbé. « Que faites-vous là? lui dit-il. — Je punis un insolent, répondit froidement l'abbé. — Parbleu, monsieur l'abbé, je vous trouve plaisant d'oser battre un de mes gens! Vous ne me connaissez pas, sans doute, car vous auriez du respect pour ma livrée. — Pardonnez-moi, répliqua l'abbé, je vous connais très-bien. — Et qui suis-je? dit le conseiller. — Vous êtes un sot, » répondit l'abbé. Le petit-maître se retira et ne demanda point son reste.

(Baron de Pollnitz, *Lettres.*)

Un jour que Piron était à sa fenêtre, il aperçoit Voltaire qui entre chez lui. Il se dispose à le recevoir. Cependant on ne sonne pas; seulement on crayonne sur la porte et l'on se retire. Piron, impatient, ouvre la porte. Que voit-il? Ces mots : *Jean-f.....!* écrits très-lisiblement et en toutes lettres. Il les efface et rentre chez lui. A quelques jours de là, Piron fait toilette et se rend en cérémonie chez Voltaire, qui ne peut s'empêcher de témoigner sa surprise : « Monsieur, lui dit Piron, il n'y a rien de surprenant à tout ceci. J'ai vu ces jours derniers votre nom sur ma porte, et je m'empresse de vous rendre la visite que vous m'avez faite. »

(*Portefeuille français, an* 8.)

Je me souviens toujours d'un mot échappé à un grenadier pendant le repas du roi (Louis XV) et qui me frappa. La table était servie (au camp) sous une immense tente; elle était à peu près de cent couverts. Des grenadiers portaient les plats. L'odeur que répandaient ces soldats, dans un lieu étroit et échauffé, blessa la délicatesse

des organes du prince. « Ces braves gens, dit-il un peu trop haut, sentent diablement le chausson. — C'est, répondit brusquement un grenadier, parce que nous n'en avons pas. » Un profond silence suivit cette réponse.

(De Ségur, *Mémoires.*)

Même au temps où il n'était encore que prince de Galles, Georges III savait réprimer la trop grande familiarité que quelques-uns de ses amis, encouragés par celle qu'il avait avec eux, se permettaient quelquefois. On cite en exemple M. B..., qui un jour le pria de sonner pour un verre d'eau dont il avait besoin. Le prince sonna et dit froidement au valet de chambre, lorsqu'il ouvrit la porte : « Faites avancer la voiture de M. B... »

(Constant, *Mémoires.*)

La maison Dubelloy a été féconde en hommes d'esprit et en hommes de guerre; ils avaient tous la fierté des grands cœurs. Un des derniers, le marquis Dubelloy, étant chez la princesse d'Épinai, cette dame, qui voulait se donner les tons de la haute principauté, dit à son fils : « Monsieur, donnez votre main à baiser à monsieur le marquis. » Cet enfant présente sa main, et le marquis lui donne une chiquenaude qui le fait pleurer. La mère pleura bien davantage de colère et de vanité.

(*Improvisateur français.*)

Le prince de Conti n'avait jamais fléchi le genou devant Mme de Pompadour, et dans toutes les occasions il la traitait avec une légèreté qui déplaisait infiniment à la favorite. Un jour qu'il était chez elle pour lui demander je ne sais quel service, elle affecta de le laisser, pour ainsi dire, dans la posture d'un suppliant, et ne daigna pas lui faire approcher un siége. Le prince de Conti, indigné de cette impertinence, se jette incontinent sur le lit de la marquise, s'y roule, en s'écriant : « Ah ! madame, voilà un excellent coucher ! » Elle fut également humiliée, et du propos et de l'action. Le roi n'en fut pas moins piqué, et depuis cette époque le prince de Conti ne reparut à Versailles qu'aux cérémonies d'éclat et de bienséance.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

M. de Rivarol était à un grand dîner, où il s'occupait à faire briller son esprit; on lui offrit du vin du Rhin : « Oh ! je ne l'aime pas, dit-il; je trouve qu'il est comme les Allemands, lourd et plat. — Monsieur, ce que vous dites là ressemble bien au vin du Rhin », répondit un des conviés, que M. de Rivarol ignorait être Allemand (2).

(*Paris, Versailles, les provinces, etc.*)

Un homme de la cour, voyant passer Beaumarchais avec un très-bel habit, dans la galerie de Versailles, s'approcha de lui : « Ah ! monsieur de Beaumarchais, je vous rencontre à propos; ma montre est dérangée, faites-moi le plaisir d'y donner un coup d'œil (1). — Volontiers, monsieur, mais je vous préviens que j'ai toujours eu la main extrêmement maladroite. » On insiste : il prend la montre et la laisse tomber. « Ah ! monsieur, que je vous demande d'excuses ! mais je vous l'avais bien dit, et c'est vous qui l'avez voulu. » Et il s'éloigna, en laissant fort déconcerté celui qui avait cru l'humilier.

(*Beaumarchaisiana.*)

La princesse Borghèse donna un magnifique bal, auquel assista toute la famille impériale. Le vice-roi devait danser avec la reine de Naples; il était déjà en place, lorsque M. de Canouville se précipite vers l'orchestre et crie à Julien, qui le conduisait : « Une valse. — Monsieur, c'est une contredanse que l'on va danser. — Je veux une valse. » Pendant ce temps, le vice-roi s'était approché, et observa que pour suivre l'ordre établi jusqu'à ce moment, il fallait une contredanse. — C'est possible, monseigneur, s'écria impétueusement monsieur de Canouville; mais comme je valse avec la princesse Borghèse, je le répète, *je veux* une valse. Et tout

(1) Voy. plus loin, *Inadvertance réparée.*
(2) Beaumarchais, fils d'un horloger, avait commencé par travailler dans l'atelier de son père

de suite, obéissez, Julien. — Monsieur, dit doucement le vice-roi à Julien, *je vous prie* de jouer la contre-danse. » Ce qui fut fait...

(Mme Ducrest, *Mémoires sur Joséphine.*)

La politesse avec les femmes n'entrait pas dans le caractère habituel de Bonaparte : il avait rarement quelque chose d'agréable à leur dire ; souvent même il leur faisait de mauvais compliments, ou leur disait les choses les plus étranges. Tantôt c'était : « Ah, mon Dieu, comme vous avez les bras rouges! » Tantôt : « Oh! la vilaine coiffure! Qui vous a fagoté les cheveux comme cela?... Est-ce que vous ne changez jamais de robe? Je vous ai déjà vu celle-là vingt fois. » Étant empereur, il dit un jour à la charmante duchesse de Chevreuse au bal des Tuileries : « Ah! ah! c'est singulier; comme vous avez les cheveux roux! — Cela est possible, sire, lui répondit madame de Chevreuse, mais c'est la première fois qu'un homme me le dit. » Madame de Chevreuse avait au contraire les cheveux du plus beau blond.

(Bourrienne, *Mémoires.*)

Napoléon dans un bal s'arrêta devant la comtesse ***, qui passait pour légère, et lui demanda d'une voix haute et brusque : « Eh bien! madame, aimez-vous toujours autant les hommes? — Oui, sire, quand ils sont polis, » lui répondit la comtesse ***, qui était une femme de tête, en faisant une profonde révérence.

L'empereur lui tourna les talons sans mot dire, mais son mari, qui était préfet, fut destitué peu de jours après.

(Mme de Bassanville, *les Salons d'autrefois.*)

Au mois d'août 1815, deux jeunes hommes qu'on reconnaissait pour des officiers en demi-solde, à leur figure martiale, à leurs habits râpés exactement fermés, étaient assis côte à côte au café Foy, sous la sauvegarde de la sympathie populaire. C'étaient le capitaine Millius et le lieutenant Quilico, des chasseurs à pied de la garde.

Tout à coup, la porte s'ouvre avec fracas; trois officiers, l'un anglais, les deux autres prussiens, pénètrent bruyamment dans la salle. L'un d'eux demande à haute voix de la bière, et des verres qui n'aient pas servi aux Français.

A peine a-t-il prononcé ces paroles, que le lieutenant Quilico se lève, sans mot dire, se glisse derrière le comptoir et reparaît, portant à la main l'indispensable de la chambre à coucher. Il va droit à la table des provocateurs, prend la bouteille qu'on venait de leur apporter, la vide dans cette coupe improvisée; puis, saisissant par les cheveux l'insulteur, lui renverse la tête en arrière, élève le pot et se met en devoir de lui en faire avaler le contenu, en hurlant comme à la bataille :

« Te voilà servi, tu pourras te flatter « désormais de t'être désaltéré dans un « vase où les Français n'ont jamais bu! »

Impertinence punie.

Il y avait au plus six mois que j'étais dans les mousquetaires, disait un jour le feu comte d'Egmont, qu'enchanté de me voir affranchi des entraves d'une éducation qui depuis longtemps m'ennuyait fort, je me livrai aveuglément à toute la licence de mon nouvel état. Un vendredi que j'avais amplement et joyeusement dîné avec quelques-uns de mes camarades, j'arrivai assez tard à l'Opéra, où la foule était grande; je me glissai de mon mieux et parvins enfin à trouver place au milieu du parterre. Là, forcé de m'arrêter, j'aurais pris patience, si je ne m'étais trouvé derrière un vieux monsieur, à perruque à marteau, dont l'ampleur formait à mon égard une espèce de parapet qui me dérobait absolument la vue du spectacle, et surtout celle d'une jeune danseuse qui me plaisait beaucoup. Après avoir prié et reprié ce monsieur, que déjà j'incommodais fort, de vouloir bien, par quelques mouvements qu'il disait sèchement être impossibles, me procurer quelque petit point de vue, impatienté de son sang-froid, ainsi que de ma position qui apprêtait à rire à mes voisins, je tire de ma poche une paire de ciseaux, avec lesquels je travaille, non-seulement à élaguer ce qu'avait de trop touffu l'espèce de branchage qui me nuisait, mais encore les nœuds qui lui servaient d'ornements et dont, à chaque ondulation du

parterre, mon pauvre estomac était cruellement foulé.

Les éclats de rire qu'excita ma vengeance ayant réveillé mon homme de l'espèce d'apathie qu'il avait marquée jusque là, et s'étant aperçu de l'état où j'avais mis sa perruque : « Mon jeune ami, me dit-il en se retournant, j'espère que vous ne sortirez pas d'ici sans moi. » Ce petit compliment, continua le comte d'Egmont, et surtout certain coup d'œil très-expressif dont il était accompagné, m'ayant fait sentir toute l'étendue de ma sottise, tempéra, je l'avoue, le plaisir que j'avais pris à la faire; mais le vin était tiré, je sentis qu'il fallait le boire.

L'opéra fini, mon homme, en se retournant gravement, me fit un signe et je le suivis. Après avoir traversé la place du Palais-Royal, et enfilé la rue Saint-Thomas du Louvre, nous entrâmes sous l'arcade, où s'arrêtant tout à coup : « Vous êtes jeune, me dit-il, monsieur le comte d'Egmont, car j'ai l'honneur de vous connaître, et je vous dois une leçon, dont feu monsieur votre père, que j'eus l'honneur de mieux connaître encore, m'aurait probablement su quelque gré. Quand on insulte publiquement, et surtout un vieux militaire, il faut savoir se battre .. Voyons, continua-t-il en tirant son épée, comment vous vous en acquitterez. »

Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me semblait tenir du mépris, je fonds sur lui, avec toute l'impétuosité dont l'âge et le ressentiment me rendaient capable. Mais mon homme, sans s'émouvoir, et fixe comme un terme, après s'être contenté, pendant quelques instants, de me désorienter par la plus insolente des parades, ne répondit enfin à mes attaques que par un coup de fouet qui fit sauter à six pas de là mon épée. « Reprenez-la, monsieur le comte, me dit-il avec le même sang-froid, ce n'est pas en danseur de l'Opéra, c'est en galant homme, c'est de pied ferme, qu'un homme de votre nom doit se battre, et c'est à quoi je vous invite. — Vous avez bien raison, lui dis-je, en tâchant de retenir les mouvements qui m'agitaient, et j'espère me voir bientôt digne de votre estime. »

Bien déterminé à périr, plutôt que de m'exposer à de nouveaux sarcasmes de la part de ce singulier adversaire, je me plante vis-à-vis de lui, et l'attaque avec autant de froideur que lui-même se défendait. « Fort bien, cela! fort bien, monsieur le comte! » s'écriait de temps en temps ce diable d'homme, jusqu'au moment qu'après m'avoir percé le bras d'outre en outre : « En voilà, dit-il, assez pour cette fois. » Sur quoi, après m'avoir placé contre le mur, et m'avoir dit de l'attendre un instant, il vole à la place du Palais-Royal, amène un fiacre, bande ma plaie avec un mouchoir, dit au cocher de nous mener aux Mousquetaires de la rue de Beaune, m'y dépose entre les mains du suisse, et prend congé de moi.

Après une retraite de plus six semaines, qu'avait exigée ma blessure, il y avait au plus huit jours que je reparaissais dans le monde, lorsqu'entrant un soir au café de la Régence, où je cherchais deux de mes camarades, je reconnais mon homme, qui, en quittant sa triste bavaroise, se lève, vient à moi, met un doigt sur sa bouche, et disant chut! me fait signe de le suivre.

Arrivés sous la même voûte : « Vous vous êtes un peu égayé à mes dépens en racontant notre aventure, me dit-il, mon cher comte; et je vous considère trop pour ne pas contribuer à la rendre plus plaisante encore, en ajoutant une suite au récit que vous pourrez en faire... Allons donc, l'épée à la main ! »

Que vous dirai-je? continua M. d'Egmont, cette seconde leçon, à peu près la même que la première, fut encore suivie, quelques mois après, d'une troisième. Ce bourreau d'homme enfin était devenu si redoutable pour moi, que je n'entrais en aucun lieu public sans frémir, en quelque façon, de la possibilité de l'y rencontrer. Car j'oubliais d'observer que, lors de la dernière leçon qu'il avait daigné me donner, nous étions à la veille d'un carnaval, qu'il me fit passer, on ne saurait plus tristement, dans mon lit. Qu'on juge donc de ma joie, ainsi que de ma reconnaissance lorsqu'un garçon du café de la Régence, arrivant un matin chez moi, me dit : « Pardon, monsieur le comte! mais j'ai cru ne pas vous déplaire, en venant vous apprendre que M. Chut est mort hier au soir, et que ma bourgeoise espère vous revoir bientôt chez nous.» (*Galerie de l'ancienne cour.*)

Après avoir paru, pour la deuxième et dernière fois, à la barre de la Convention, Louis XVI s'en retourna dans la voiture du maire, accompagné de ce magistrat, du procureur de la commune, et du secrétaire-greffier. Celui-ci, pendant la route, avait son chapeau sur la tête. « La dernière fois que vous êtes venu avec nous, lui dit Louis, vous aviez oublié votre chapeau; vous avez été plus soigneux aujourd'hui. »

(*Révol. de Paris.*)

Important.

Un secrétaire de la république de Florence avait une si bonne opinion de sa personne, qu'il croyait qu'on ne pouvait rien faire de bien sans lui; c'est pourquoi, quand il s'agissait d'une ambassade, il aurait voulu pouvoir la faire et demeurer en même temps à Florence. Il disait : « *Se io vo, chi sta? Se io sto, chi va?* Si j'y vais, qui sera ici? Si je reste, qui ira? »

(*Ménagiana.*)

Important remis à sa place.

A Lyon, l'empereur Joseph II dit à un homme qui, faisant l'entendu, le précédait, en essayant de faire ranger le monde : « Vous ai-je choisi, monsieur, pour mon maître des cérémonies (1)? »

(Comte de Tilly, *Mémoires.*)

Importun.

Bautru étant un jour à sa terre, un président de la province vint pour le voir : comme il fut averti, il dit à son laquais de dire qu'il n'y était pas. Le laquais dit qu'on avait déjà répondu qu'il y était : « Eh bien, qu'on dise que je suis malade. » Le président ayant ouï la réponse du laquais : « Hélas, mon ami, lui dit-il, depuis quand votre maître est-il malade? Je vais bien l'assurer que je n'en savais rien. » Le laquais lui dit : « Vous ne pouvez pas le voir, il n'est pas en état de recevoir votre visite. — Va, mon ami, lui répliqua-t-il, je prends cela sur moi. Je suis des amis de la maison, je ne l'incommoderai pas. » Le laquais effrayé courut vers son maître, lui dire qu'il avançait : « Qu'on lui dise que je suis mort, dit Bautru, puisqu'il est si importun. » Le laquais, encore plus effrayé, lui vint dire: « Monsieur, il vient vous jeter de l'eau bénite. » Bautru se vit obligé alors de se jeter un drap sur le corps, et de faire le mort. Le président entra et fit sa prière au pied du lit : elle dura longtemps; puis il s'en alla.

(L'abbé Bordelon, *Diversités curieuses.*)

Importunité généreuse.

Nous passions à Orléans, mon capitaine et moi. Il n'était bruit dans la ville que d'une aventure récemment arrivée à un citoyen appelé M. le Pelletier, homme pénétré d'une si profonde commisération pour les malheureux, qu'après avoir réduit, par des aumônes démesurées, une fortune assez considérable au plus étroit nécessaire, il allait de porte en porte chercher dans la bourse d'autrui des secours qu'il n'était plus en état de trouver dans la sienne. Presque tous les riches, sans exception, le regardaient comme une espèce de fou; et peu s'en fallut que ses proches ne le fissent interdire comme dissipateur. Tandis que nous nous rafraîchissions dans une auberge, une foule d'oisifs s'était rassemblée autour d'une espèce d'orateur, le barbier de la rue, et lui disait : « Vous y étiez, vous; racontez-nous comment la chose s'est passée. — Très-volontiers, » répondit l'orateur du coin, qui ne demandait pas mieux que de pérorer. « M. Aubertot, une de mes pratiques, dont la maison fait face à l'église des Capucins, était sur sa porte. M. le Pelletier l'aborde et lui dit : Monsieur Aubertot, ne me donnerez-vous rien pour mes amis? car c'est ainsi qu'il appelle les pauvres, comme vous savez. — Non, pour aujourd'hui, M. le Pelletier. — Monsieur le Pelletier insiste : « Si vous saviez en faveur de qui je sollicite votre charité! c'est une pauvre femme qui vient d'accoucher, et qui n'a pas un guenillon pour entortiller son enfant. — Je ne saurais. — C'est une jeune et belle jeune fille qui manque d'ouvrage et de pain, et que votre libéralité sauvera peut-être du désordre. — Je ne saurais. — C'est un manœuvre qui n'avait que ses bras pour vivre, et qui vient de se fracasser une jambe en tombant de son échafaud. — Je ne saurais, vous dis-je. — Allons, monsieur Aubertot,

(1) Voir *Roi philosophe.*

laissez-vous toucher, et soyez sûr que jamais vous n'aurez occasion de faire une action plus méritoire. — Je ne saurais, je ne saurais. — Mon bon, mon miséricordieux monsieur Aubertot!.... — Monsieur le Pelletier, laissez-moi en repos; quand je veux donner, je ne me fais pas prier. ....» Et cela dit, M. Aubertot lui tourne le dos, passe de sa porte dans son magasin, où monsieur le Pelletier le suit; il le suit de son magasin dans son arrière-boutique, de son arrière-boutique dans son appartement. Là, M. Aubertot, excédé des instances de M. le Pelletier, lui donne un soufflet... » Alors mon capitaine se lève brusquement, et dit à l'orateur : « Et il ne le tua pas? — Non, monsieur; est-ce qu'on tue comme cela? — Un soufflet, morbleu! Un soufflet! et que fit-il donc? — Ce qu'il fit après son soufflet reçu? Il prit un air riant, et dit à M. Aubertot : « Cela, c'est pour moi; mais pour mes pauvres (1)? »

(Diderot, *Jacques le fataliste*.)

Impôts.

Un jour (1732), m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout à fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitants à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé et de gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices, et je mangeais ce pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyait bien que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant, quoique entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste : on joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent, il le repoussait avec un trouble extraordinaire, et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de *commis* et de *rats de cave*. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas de faim. Cet homme, quoique aisé, n'osait manger son pain qu'il avait gagné à la sueur de son front, et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui.

(J.-J. Rousseau, *Confessions*.)

(1) C'est l'histoire du soufflet donné au curé de Saint-Sulpice, Languet, que Diderot a reprise pour la conter à sa façon. Voyez *Charité*.

Milady Cartwrigt, femme du vice-roi d'Irlande, disait un jour à Swift : « L'air de ce pays-ci est bon. » Swift se jeta à genoux : « De grâce, dit-il, ne dites pas cela en Angleterre, ou ils y mettront un impôt. »

(Grimm, *Correspondance secrète*.)

Impression de luxe.

Florian avait fait imprimer un de ses poëmes sur beau papier, avec de grandes marges. Rivarol disait de cette publication : « La moitié de l'ouvrage est en blanc, et c'est ce qu'il y a de mieux. »

Ce trait rappelle les vers de Chapelle sur les *Métamorphoses d'Ovide*, en rondeaux, de Benserade :

J'en trouve tout fort beau,
Papier dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A la Fontaine.

Et le mot sur l'*Art de peindre*, de Watelet, poëme médiocre qu'il avait enrichi de belles gravures, et dont on a dit qu'il n'avait évité le naufrage qu'en se sauvant *de planche en planche*.

Impromptus.

Parmi les parasites qui assiégeaient la table de Léon X, il y avait un ivrogne qui modestement s'était donné le nom d'Archi-poëte. Un jour Léon X lui ordonna de faire, à table, quelques vers à l'*improviste*. Il fit celui-ci, en demandant à boire :

Archi-Poëta facit versus pro mille Poëtis.

Léon X ajouta sur-le-champ ce pentamètre :

Et pro mille aliis Archi-Poeta bibit (1).

(*Improvisateur français.*)

Colbert avait tenu sur les fonts de baptême un fils de Poisson, comédien et poëte. Quand ce fils fut en âge d'être pourvu, Poisson alla solliciter un emploi auprès du ministre, qui présidait, en cet instant, une assemblée de finances. « Vous n'aurez un emploi, lui dit la compagnie, que quand vous l'aurez sollicité par un impromptu. » Le poëte fit à l'instant ces deux quatrains :

Ce grand ministre de la paix,
Colbert que la France revère,
Dont le nom ne mourra jamais;
Hé bien ! tenez, c'est.... mon *compère*.
Fier d'un honneur si peu commun,
Est-on surpris si je m'étonne
Que de deux mille emplois qu'il donne,
Mon fils n'en ait pas encore un?

Ces quatre derniers vers valurent au fils de l'aimable solliciteur un emploi de contrôleur-général des aides.

(*Id.*)

Dangeau, jouant un jour avec le roi et Mme de Montespan, dans les commencements des grandes augmentations de Versailles, le roi, qui avait été importuné d'un logement pour lui et qui avait bien d'autres gens qui en demandaient, se mit à le plaisanter sur sa facilité à faire des vers, qui, à la vérité, étaient rarement bons, et tout d'un coup lui proposa des rimes fort sauvages, et lui promit un logement s'il les remplissait sur-le-champ. Dangeau accepta, n'y pensa qu'un moment, les remplit toutes, et eut ainsi un logement.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Bezborodko, ministre de l'intérieur en Russie, sorti des rangs les plus obscurs, avait mérité la confiance de la czarine par la connaissance parfaite de la langue russe, par sa capacité, surtout par sa présence d'esprit. Elle lui recommande un jour la rédaction d'un ukase important. Le lendemain, son travail avec l'impératrice étant terminé, il allait sortir : « Et l'ukase ! » lui dit-elle. Il rouvre son portefeuille, en tire un papier et lit une suite de visa, de considérants et de dispositions réglementaires. « C'est fort bien ; donnez que je signe », dit l'impératrice en avançant la main. Que voit-elle? un papier blanc ! Il avait oublié l'ukase, et venait de l'improviser.

(F. Barrière, *Préface des Mémoires du comte de Ségur.*)

Le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, étant à Paris, assistait à une représentation de l'opéra de *Castor et Pollux* qu'on donnait pour lui, et se trouvant placé à côté de Boufflers et du jeune Elzéar de Sabran, dont on vantait l'esprit précoce, il s'amusait à questionner cet enfant : « Expliquez-moi donc ce que c'est que ce Castor et ce Pollux, que vous regardez avec tant d'attention? — Ce sont, répondit Elzéar, deux frères jumeaux sortis du même œuf. — Mais, vous-même, dit le prince vous êtes sorti d'un œuf. » Alors l'enfant, surpris, mais doucement soufflé par Boufflers, répliqua par cet impromptu :

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle;
Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
Car vous êtes un aigle.

(De Ségur, *Mémoires.*)

Un matin, nous avions reçu un mot de Balzac, nous invitant à le venir voir tout de suite ; nous accourûmes :

« Enfin le voilà ! s'écria-t-il en nous voyant. Paresseux, tardigrade, unau, aï, dépêchez-vous donc ; vous devriez être

(1) L'archi-poëte fait des vers pour (autant que) mille poetes. — Et l'archi-poete boit autant que mille autres. — On voit que M. Gagne n'est pas le premier *archi-poete* qui ait paru sur la terre.

ici depuis une heure. Je lis demain à Harel un grand drame en cinq actes. — Et vous désirez avoir notre avis, » répondîmes-nous en nous établissant dans un fauteuil, comme un homme qui se prépare à subir une longue lecture.

A notre attitude, Balzac devina notre pensée, et il nous dit de l'air le plus simple : « Le drame n'est pas fait. »

— Diable ! fis-je. Eh bien, il faut faire remettre la lecture à six semaines. — Non ; nous allons bâcler le *dramorama* pour toucher la monnaie. A telle époque j'ai une échéance bien chargée. — D'ici à demain, c'est impossible ; on n'aurait pas le temps de le recopier. — Voici comment j'ai arrangé la chose : vous ferez un acte, Ourliac un autre, Laurent-Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le cinquième, et je lirai à midi, comme il est convenu. Un acte de drame n'a pas plus de quatre ou cinq cents lignes ; on peut faire cinq cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit. — Contez-moi le sujet, indiquez-moi le plan, dessinez-moi en quelques mots les personnages, et je vais me mettre à l'œuvre, lui répondis-je passablement effaré. — Ah ! s'écria-t-il avec un air d'accablement superbe et de dédain magnifique, s'il faut vous conter le sujet, nous n'aurons jamais fini. »

Ce drame, c'était *Vautrin*.

(Th. Gautier, *Balzac*.)

Imprudence de langage.

Voltaire se trouva un jour chez l'abbé de Rothelin, homme de qualité et très-bon académicien : il y dogmatisa à pleines voiles. N'ayant pu le faire taire pendant le repas, au dessert l'abbé Rothelin lui dit : « Monsieur de Voltaire, vous me ferez plaisir de venir chez moi ; mais, de grâce, tenez-y d'autres propos : car où en serions-nous, vous et moi, si nos domestiques adoptaient les maximes que vous débitez ? »

(*Galerie de l'ancienne cour*.)

Imprudence heureuse.

Il était arrivé partout à Harlay mille scandales publics, et il était si accoutumé et si heureux à s'en tirer, et à monter toujours de place en place jusqu'à l'intendance de Paris, qu'il disait : « Encore une sottise, et je serai secrétaire d'Etat. »

(Saint-Simon, *Mémoires*.)

Impuissance.

Un homme de la cour était soupçonné d'être impuissant, et ne voulait pas demeurer d'accord qu'il le fût. Il rencontra Benserade, qui l'avait souvent raillé là-dessus : « Monsieur, lui dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme est accouchée depuis peu de jours. — Eh ! monsieur, lui répliqua Benserade, on n'a jamais douté de madame votre femme. »

(Panckoucke.)

En 1703, le vieux duc de Gesvres, gouverneur de Paris, ayant pris pensée de se remarier, choisit pour cela une jeune demoiselle de quinze ans, au grand étonnement de tout le monde qui savait ses infirmités. Quelques jours après son mariage, étant allé voir le premier président, celui-ci ne put s'empêcher de lui témoigner en riant sa surprise de ce qu'il venait de faire. A quoi le duc ayant répondu qu'il s'y était porté par l'envie qu'il avait d'avoir des enfants : « Ma foi ! monsieur, repartit le premier président, j'ai trop bonne opinion de Mme la duchesse pour croire qu'elle en ait jamais. »

(Bouhier, *Souvenirs*.)

Impuissance du maître.

Le vieil archevêque de Tours, Bertrand de Chaux, était affectionné de Louis XIII, qui eût souhaité de lui faire donner le chapeau de cardinal. Richelieu ne voulut pas. L'archevêque disait : « Si le roi eût été en faveur, j'étais cardinal. »

(Tallemant des Réaux.)

Dans les plus petits objets, la volonté des ministres l'emportait sur celle de Louis XV.

Un nommé Boiscailleau, chirurgien de ses armées, était parvenu jusqu'à lui, avec un mémoire par lequel il demandait le payement de quelques sommes qui lui étaient anciennement et légitimement dues. Le roi, surpris qu'elles n'eussent pas encore été acquittées, mit de sa main, au bas du mémoire : « Mon contrôleur gé-

néral fera payer, sous un mois, le montant du mémoire ci-dessus à Boiscailleau, à qui il est bien dû, et qui en a besoin. »

Ce chirurgien, muni de cet ordre, vole au contrôle général et ne parvient qu'à grand'peine à voir l'abbé Terrai. Il lui présente son mémoire, apostillé de la main du maître; l'abbé le regarde et le lui jette.... « Mais, monseigneur, quand pourrai-je être payé? — Jamais. — Mais le bon du roi? — Ce n'est pas le mien. — Mais Sa Majesté... — Qu'elle vous paye, puisque vous vous adressez à elle... Sortez; je n'ai pas le temps d'être étourdi davantage. »

Cet homme, pétrifié, ne sait plus à qui recourir. Il s'adresse au capitaine des gardes, qui l'éconduit. Il va chez le maréchal de Richelieu : ne pouvant le voir, il prie son secrétaire de parler pour lui et de faire donner par le maréchal un nouveau mémoire au roi; il lui montre l'ancien, sur lequel Sa Majesté avait écrit. Ce secrétaire, neuf encore avec les grands, croyant qu'un mot du roi est un ordre absolu, promet à Boiscailleau de faire son affaire. Il entre chez le maréchal, et lui dit que l'abbé Terrai vient de faire une chose qui, si elle était sue du roi, l'exposerait aux plus grands désagréments. Richelieu lui rit au nez en lui disant : « Vous êtes un grand imbécile de ne pas savoir que la plus mauvaise protection est celle du roi. Puisque l'abbé a prononcé, dites à Boiscailleau qu'il n'aura rien et ne vous mêlez plus d'affaires semblables. »

(*Mémoires de Richelieu.*)

On pourrait citer mille exemples du peu de cas que les ministres ou les grands faisaient des ordres de Louis XV; cette insolente conduite était même imitée par les premiers commis. Nous nous contenterons de deux faits très-connus.

Armand, célèbre comique de la Comédie française, avait amusé si souvent Louis XV qu'un soir, en sortant du spectacle, le roi lui dit à Choisy : « Armand, je vous fais cent pistoles de pension. » Le comédien, plus au fait de jouer ses rôles que de la forme dont ces sortes de grâces s'expédiaient, crut que la parole du roi suffisait pour aller toucher au trésor royal. L'année révolue, il s'y présente avec une quittance, pour recevoir sa pension. Connu de tous les commis, il en est fort bien accueilli; mais on ne peut le payer, puisqu'il n'est pas sur l'état.

Surpris de ce refus, il va chez le duc d'Aumont, qui était présent quand le roi lui avait accordé cette grâce, et lui raconte ce qui lui arrive : « Vous êtes un faquin, prononce gravement M. le premier gentilhomme de la chambre. Apprenez que c'est moi seul qui dois vous faire avoir une pension, et que ce que le roi vous a dit et rien c'est la même chose. Ne m'importunez plus. Vous n'aurez jamais rien. » Armand va raconter son aventure à ses camarades, qui l'engagent à faire instruire secrètement le roi de la conduite du duc. Louis XV se contente de dire : « Certainement, je lui ai donné une pension, qu'il s'arrange avec le duc d'Aumont. » Armand vit bien que tout était perdu. Effectivement son attente fut vaine pendant plusieurs années. Ce fut mademoiselle Clairon, aux pieds de laquelle était toujours M. d'Aumont, qui, longtemps après, engagea le duc à faire expédier le brevet de son camarade, et Armand ne l'obtint qu'à la considération de l'actrice.

Il est d'usage de donner 600 livres de pension au doyen des valets de chambre horlogers du roi. Le titulaire meurt; Louis XV dit avec bonté à un nommé Pelletier, qui devenait l'ancien : « Vous avez la pension. » Celui-ci, instruit des usages, va chez son supérieur, le premier gentilhomme de la chambre, lui demander son agrément pour cette pension qui lui est déjà donnée. Ce supérieur fait écrire au ministre, — c'était M. Amelot, — qui répond qu'il va mettre cette demande sous les yeux du roi, pour faire expédier le brevet.

Pelletier a donc pour lui le roi, le ministre et le premier gentilhomme; il se croit certain de jouir bientôt; il est trompé dans son attente : il avait négligé de solliciter les bontés de l'échevin, premier commis de la maison du roi, personnage vain, insolent comme un parvenu qui n'a pas d'esprit, et le brevet n'est point expédié. Six mois, un an se passent sans qu'il puisse obtenir quelque chose. Le premier gentilhomme écrit de nouveau au ministre, qui, n'ayant d'esprit qu'avec ses premiers commis, n'osait les contrarier en rien. L'échevin intraitable ne cède pas; son amour-propre est blessé, et il veut faire voir ce qu'on doit à un homme de son importance. Le bon M. Amelot est forcé

de le laisser faire. Pelletier, désolé, ne sachant plus quel parti prendre, importune sans cesse son supérieur et cherche à fléchir par ses excuses réitérées le trop sévère échevin. Enfin le premier gentilhomme se détermine à faire une visite au premier commis et lui demande en grâce de terminer cette affaire. L'échevin, flatté de cette démarche, fit expédier, plus de deux ans après l'obtention de la grâce, un brevet qui devait l'être au plus tard, dans un mois.

(*Mémoires de Richelieu.*)

Mon oncle Francisque, employé dans les chasses de Louis XV, était un bon garçon, gai, pas sot, l'air ouvert, la parole en main. De sorte que le vieux monarque, qui l'avait pris en amitié, lui dit un matin : « Ecoute, Francisque, ces gens-là m'ennuient. Quand je cours le cerf, et que je perds sa trace, ils en lancent un autre, et je suis pris pour dupe. Ce micmac-là me déplaît. S'il recommence, je veux que tu me préviennes; je t'en saurai gré, et je te récompenserai bien. — C'est-à-dire que vous me ferez congédier, sire », repartit mon oncle. Le roi lui assura qu'il n'avait rien à craindre, et que sa volonté souveraine le maintiendrait à son poste. Sur cette assurance, Francisque se mit à trembler, mais il obéit. Quelques jours après, il avertit le roi d'une nouvelle supercherie des veneurs : le roi se fâcha contre ses officiers, qui se fâchèrent contre le piqueur, et ce que mon oncle avait prévu arriva.

Il se présenta devant Louis XV avec un visage désolé : « Je vous l'avais bien dit, sire, voilà ma place perdue. — Tu la reprendras. — Quand? — Dès demain. — Dieu le veuille ! — Je le veux, et cela suffit. — J'en doute. — Ah! tu me mets au défi ! Reviens demain, et tu sauras si le roi de France ne peut garder à son service un homme qui lui est fidèle et qui lui dit la vérité. — C'est justement à cause de cela que je ne resterai pas à votre service. »

Francisque disait encore la vérité. Quand il revit Sa Majesté, il la trouva soucieuse et embarrassée — Eh bien, sire? — Eh bien, que veux-tu? Ils m'en ont tant conté que je ne sais plus de quel côté sont les torts. Aussi pourquoi n'as-tu pas été prudent? Il fallait te cacher d'eux. — Mais c'est vous, sire, qui m'avez décelé. — C'est moi, c'est moi... à la bonne heure! La faute est faite, la place est prise, n'y pensons plus; mais il y a mille autres places. Voyons, qu'est-ce qui te convient ? — Un bureau de timbre — Il est à toi.— Pas encore. — Puisque je te le promets. — Soit ! Mais, outre votre promesse, sire, il me faut encore celle de M. de St-Florentin. — Cela vaut fait, je lui ordonnerai de t'accorder le premier bureau vacant. Va, ma recommandation en vaut bien une autre, tu en conviendras. — Quand je serai placé. »

Francisque ne le fut pas. Le ministre s'était engagé avec Mme la Dauphine; il avait de plus donné sa parole à Mme Adélaïde, il était au désespoir... Après ces belles défaites, rapportées à Louis XV par mon oncle disgracié, celui-ci répéta son refrain : « Je vous l'avais bien dit, sire, j'étais sûr que vous échoueriez. Ah! qu'il est malheureux que je n'aie que vous pour soutien ! » Le roi, piqué, vole à son secrétaire, il en tire un rouleau : « Tiens! dit-il, voilà 50 louis, prends-les, porte-moi cela tout de suite à la femme de chambre de Mme de Langeac, et tu me diras bientôt si je ne suis bon à rien. »

Francisque exécuta les volontés du roi; la femme de chambre parle à sa maîtresse, qui parle au ministre. Au bout de huit jours, Francisque a son bureau de timbre, et court rendre grâces au roi, qui s'écrie d'un air triomphant : « Quand je t'assurais que tu aurais la place ! La voilà pourtant, et c'est moi qui t'en gratifie ! — Ce n'est pas vous, sire, c'est votre argent (1). »

(Ch. Brifaut, *Passe-temps d'un reclus.*)

Inadvertance réparée.

Jouant au piquet, à Angers, contre un nommé Goussaut, qui était si sot que pour dire *sot* on disait *Goussaut*, Bautru vint à faire une faute, et en s'écriant dit : « Que je suis Goussaut! — Vous êtes un sot, lui dit l'autre. — Vous avez raison, répondit-il, c'est ce que je voulais dire. »

(Tallemant des Réaux.)

Le maréchal de Schomberg, qui était Allemand, avait un maître-d'hôtel qui, voulant s'excuser d'avoir mal réussi dans une commission, dit à son maître : « Je

(1) Voir. *Influences subalternes.*

crois que ces gens-là m'ont pris pour un Allemand. — Ils avaient tort, répondit le maréchal avec beaucoup de flegme, ils devaient vous prendre pour un sot (1). »

(Blanchard, *Ecole des mœurs.*)

Incapacité poétique.

Le cardinal de la Valette croyait une fois avoir fait des vers, et voici ce qu'il avait fait; c'était sur l'air d'un vaudeville :

M'en allant en Touraine,
J'achèterai à Tours
Des pruneaux de Touraine,
De bons pruneaux de Tours;
Puis, revenant en Beauce
J'irai à Chartres en Beauce,
Et puis à Orleans,
Voir Monsieur d'Orléans.

(Tallemant des Réaux.)

Un petit bourgeois de Paris, nommé Bombet, fort ignorant sur tout ce qui ne concernait pas son chétif commerce, eut le chagrin de voir mourir le suisse de l'église de Saint-Eustache, avec lequel il était très-lié. Il voulut rendre ses regrets publics, en composant pour son ami une belle épitaphe. Mais la grande difficulté était de la faire en vers, et il n'avait aucune espèce de notion sur la poésie. Il s'adressa à un maître d'école qui n'en savait guère davantage, et lui demanda quelles étaient les règles de cet art. Le magister, d'un air doctoral, lui répondit que, quoiqu'une pièce de vers dût rouler sur le même sujet, il fallait néanmoins, autant qu'il était possible, que chaque vers pût présenter en lui-même une idée indépendante; que, quant à la rime, il était nécessaire que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du précédent. Le bonhomme retint bien cette leçon, et après beaucoup de travail, il accoucha enfin du quatrain suivant :

Ci-gît mon ami Mardoche :
Il a voulu être enterré à Saint-Eustache;
Il y a porte trente-deux ans la hallebarde :
Dieu lui fasse miséricorde.

Par son ami J. Cl. Bombet. (1727.)

Il fit déposer cette sublime épitaphe sur la pierre tumulaire, et c'est de là qu'est venu le proverbe : « Cela rime comme *miséricorde* et *hallebarde.* »

(*Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe siècle.*)

(1) Voir *Etourderie*, *Faute réparée* et *Impertinence* (*Réponse à une*).

L'impératrice (Catherine II) eut la fantaisie d'apprendre à faire des vers; pendant huit jours je lui fis connaître les règles de la poésie; mais, dès que nous en fûmes à l'application, nous reconnûmes, elle et moi, que jamais temps ne pouvait être plus mal employé, et je crois qu'il était difficile de rencontrer une oreille moins sensible à l'harmonie des vers. Aussi elle convint que ses essais en ce genre ne seraient pas plus heureux que celui du célèbre Malebranche, qui, après de longs efforts, disait-il, ne put jamais parvenir à faire d'autres vers que ces deux-ci :

Il fait, en ce beau jour, le plus beau temps du [monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Catherine paraissait dépitée de l'inutilité de ses efforts. M. Fitz-Herbert lui dit : « C'est bien fait, madame; on ne peut viser à la fois à tous les genres de gloire, et vous auriez dû vous en tenir à ces deux beaux vers que vous aviez composés pour votre chienne et pour votre médecin :

Ci-gît la duchesse Anderson,
Qui mordit monsieur Rogerson.

Je renonçai donc à cette éducation poétique, en déclarant à mon auguste écolière qu'il était de toute nécessité qu'elle se résignât désormais à ne faire des lois et des conquêtes qu'en prose.

(De Ségur, *Mémoires.*)

Incognito.

Louis XIV, au retour de la chasse, était venu, dans une espèce d'incognito, voir la comédie italienne qui se donnait à Versailles. Dominique, qui jouait les arlequins dans la dernière perfection, y remplissait un rôle. Malgré le jeu de cet excellent acteur, la pièce parut insipide. Le roi lui dit en sortant : « Dominique, voilà une mauvaise pièce. — Dites cela tout bas, je vous prie, lui répondit ce comédien, parce que, si le roi le savait, il me congédierait avec ma troupe. »

(*L'esprit des Ana.*)

Un jour que Turenne visitait son camp, quelques officiers, qui le précédaient, demandèrent à des soldats, dont l'embarras les avait frappés, ce qu'ils faisaient là. » Nous cachons, répondirent-ils, jusqu'à ce que le général soit passé, des vaches que nous avons dérobées. » Turenne, qui était assez près pour les entendre, ajouta tout de suite : « Il pourra passer bientôt ; mais une autre fois, pour n'être pas pendus, je vous conseille de vous mieux cacher.

(*Mémoires anecdotes.*)

Le grand Frédéric ayant rencontré un lieutenant de ses gardes dans un jardin royal en habit bourgeois, malgré la défense expresse des chefs, il feignit de ne pas le reconnaître, et lui demanda qui il était. « Officier, lui répondit le lieutenant, mais je suis *incognito* ici. — Allez-vous-en donc bien vite, reprit Frédéric, de peur que le roi ne vous y voie! »

(*Choix d'anecdotes.*)

Un jour, Louis XVI, vêtu comme un bon bourgeois, avec le prince de la Paix, costumé comme lui, allait traverser une des routes voisines du parc de Versailles, lorsqu'il y rencontra un voiturier chargé de vins, qui fouettait ses chevaux à outrance pour tirer sa charrette d'un mauvais pas. Il s'en approche. « Eh! pourquoi maltraiter ainsi ces pauvres bêtes ? lui dit-il. — Eh..., sacré! lui répond le charretier avec colère; tenez, si vous êtes plus habile que moi, essayez de faire mieux, voilà mon fouet. » Louis XVI, sans s'émouvoir, prend le fouet d'une main, saisit de l'autre le cordeau qui sert de guide et se met à l'ouvrage. La charrette est bien mise en mouvement, mais dans le sens qui n'opposait point d'obstacle; aussi la fait-il verser, et le charretier de jurer, de jurer comme un charretier. « Eh bien, mon ami, le mal est fait, dit le roi, il faut le réparer; nous allons t'aider. » Et le voilà, secondé du voiturier et de quelques passants, ainsi que du prince de la Paix, qui aide de tout son cœur et de toutes ses forces, et il en avait beaucoup, à décharger la voiture, à la relever et à la recharger. Il fallait voir comme il était crotté! Les pages arrivent en cet instant, le reconnaissent et s'écrient: « Le Roi! » Le charretier, que ce mot épouvante, court se cacher dans le bois. Le roi le fait chercher; on le lui ramène tout tremblant. « Pourquoi t'enfuir, lui dit-il; ne sommes-nous pas de braves gens? Ne t'avons-nous pas bien aidé? Allons, tiens, prends ceci pour te consoler. » Et il lui met plusieurs pièces d'or dans la main. Louis XVI revint au château tout couvert de boue, mais riant de tout son cœur.

(Hannet-Cléry, *Mémoires.*)

Dans les premiers temps seulement que nous habitions les Tuileries, quand je voyais Bonaparte entrer dans le cabinet à huit heures du soir, revêtu de la redingote grise, je savais qu'il allait me dire : « Bourrienne, allons faire un tour! » Quelquefois alors nous allions marchander des objets de peu de valeur dans les boutiques de la rue Saint-Honoré, sans que nos excursions s'étendissent plus loin que la rue de l'Arbre-Sec. Pendant que je faisais dérouler sous nos yeux les objets que moi je paraissais vouloir acheter, lui, il faisait son rôle de questionneur; il n'y avait rien de plaisant comme de le voir alors s'efforcer de prendre le ton léger et goguenard des jeunes gens à la mode. Qu'il était gauche à se donner des grâces, quand, rehaussant les coins de sa cravate, il disait : « Eh bien! madame, que se passe-t-il de nouveau? Citoyens, que dit-on de Bonaparte? Votre boutique me paraît bien achalandée. Il doit venir beaucoup de monde ici. Que dit-on de ce farceur de Bonaparte?... » Qu'il fut heureux un jour! Il nous arriva d'être obligés de nous retirer précipitamment pour fuir les sottises que nous avait attirées le ton irrévérencieux avec lequel Bonaparte parlait du premier consul (1).

(Bourrienne, *Mémoires.*)

Incognito (*Dangers de l'*).

Un jour le prince Ferdinand de Brunswick vint chez Diderot avec Grimm, sous l'extérieur d'un simple voyageur allemand. Ils restèrent trois heures ensemble, fort contents l'un de l'autre et se parlant avec la confiance de l'amitié. En se retirant, Grimm demanda à Diderot s'il voulait venir avec eux souper chez le prince de

(1) Voir l'anecdote de Joseph II, à *Bonhomie royale.*

Brunswick, et faire connaissance avec un héros. « Non, je n'aime pas vos seigneurs, car ils m'ôtent le sens commun, et ne m'en dédommagent pas. » Alors de rire, en montrant le prince. Diderot, sans se déconcerter, dit à Grimm : « Monsieur, mettez-vous aux genoux du prince, et lui demandez pardon des sottises que vous me faites dire. »

(*Improvisateur français.*)

Incompatibilité.

Un homme avait épousé une jeune femme fort jolie, avec laquelle il était tous les jours en continuelle dispute, et quoi que les amis de l'un et de l'autre fissent tous leurs efforts pour tâcher de les mettre bien ensemble, jamais il ne fut en leur pouvoir, le mari insistant toujours qu'il se voulait démarier à quelque prix que ce fût. Il la fait pour ce sujet assigner devant l'official, qui, voyant cette femme bien faite, lui dit : « Mon ami, quel sujet avez-vous de vouloir vous démarier? — Monsieur, répondit-il, je ne saurais en façon quelconque vivre avec elle; j'aimerais mieux être aux galères pour toute ma vie. — Mais encore, lui dit l'official, de quoi vous plaignez-vous d'elle ? N'est-elle pas sage et vertueuse ? — Je crois que oui, monsieur, dit-il. — Mais, lui dit l'official, n'est-elle pas belle ? — Oui, dit le mari. — N'est-elle pas bien apparentée et sortie d'honnêtes gens? — Oui, monsieur, dit-il. — Mais n'est-elle pas assez riche pour vous ? — Je ne me plains point de tout cela, monsieur, répondit le mari; mais, quoi que vous me puissiez dire, je ne demeurerai jamais avec elle. — Mais, lui dit l'official, si vous n'alléguez d'autre raison, comment vous imaginez-vous que je puisse faire, puisque vous demeurez d'accord de tout ce que je vous dis. » Ce que voyant le mari, il hausse son pied, et lui dit : « Ce soulier n'est-il pas beau, monsieur? — Oui, lui dit l'official, car il avait là une paire de souliers neufs. — N'est-il pas bien fait? lui dit-il. — Oui, répondit le juge. — N'est-il pas de fort bon cuir? dit encore cet homme. — Je crois que oui, dit l'official; au moins il me semble ainsi. — Eh bien, monsieur, lui dit le mari, avec tout le bien que vous y voyez, j'en veux avoir un autre, et ne me servirai jamais de celui-ci, car vous ne voyez pas où il me blesse. (1) »

(D'Ouville, C[illegible])

Incurie.

Lorsque Stanislas de l'Aulnaye faisait imprimer la seconde édition de son *Rabelais*, il était âgé de quatre-vingt-deux ans; il avait conservé toute sa verve et son originalité d'esprit. Il demeurait alors dans une mansarde de la rue Saint-Hyacinthe, près de la place Saint-Michel : cette mansarde n'avait pas d'autres meubles qu'un grabat et une chaise; le pauvre vieillard travaillait dans son lit, dont il ne sortait que pour aller chercher de l'eau-de-vie chez le liquoriste du coin, car il ne vivait que d'eau-de-vie, et il était rarement ivre. Sa chambre était encombrée de livres et de paperasses, entassés sur le carreau et couverts de poussière. Ordinairement sa mémoire prodigieuse lui servait de bibliothèque.

Les derniers temps qu'il passa dans ce bouge, comme la clef restait jour et nuit à la porte, un voleur était entré pendant son sommeil et lui avait pris son pantalon, le seul qu'il possédât. Chaque fois que quelqu'un ouvrait la porte, il criait d'une voix de Stentor : « Eh bien! me rapportez-vous mon pantalon ? » Quand l'apprenti de l'imprimerie Didot arrivait avec un paquet d'épreuves, de l'Aulnaye lui disait, sans bouger de son lit : « Petit, tu trouveras une pièce de dix sous dans mes souliers; va voir si mon pantalon est au portemanteau sur l'escalier. S'il n'y est pas, descends chez le liquoriste et achète-moi pour dix sous d'eau-de-vie, pendant que je corrigerai ton épreuve. » L'épreuve était corrigée avant que l'enfant fût de retour.

Le libraire Louis Janet, ayant été instruit de l'état de détresse dans lequel se trouvait le vieux savant, lui envoya un pantalon neuf, qui fut déposé au pied du lit où de l'Aulnaye était couché. Celui-ci, à son réveil, aperçut le pantalon et s'empressa de s'en revêtir avec joie, sans soupçonner que ce fût un vêtement neuf. « Celui qui m'avait emprunté mon pantalon, dit-il en riant, ne me le reprendra

(1) Ce mal marié raisonnait comme un célèbre Romain, dont parle Plutarque, dans la *Vie de Paul-Emile*.

plus, car je coucherai avec. » Ce qu'il fit à l'avenir.

(Le bibliophile Jacob, *Bulletin du bouquiniste.*)

Indépendance.

Aristippe (1) voyant Diogène laver lui-même ses légumes lui dit tout bas : « Si tu savais faire ta cour au roi Denys, tu ne laverais pas des légumes. — Et toi, reprit Diogène sur le même ton, si tu avais su vivre de légumes, tu n'aurais pas fait ta cour au roi Denys. »

(Diogène de Laërte.)

Dans un banquet, Callisthène, ayant pris la coupe à un moment où le roi ne regardait pas, but, et s'avança pour lui donner le baiser d'usage : « Seigneur, ne le baise point, car c'est le seul qui ne t'a point adoré, » dit au roi Démétrius surnommé Phidon. Alexandre se détourna aussitôt : « Eh bien, dit Callisthène à haute voix, je m'en irai avec un baiser de moins. »

(Plutarque, *Vie d'Alexandre.*)

Un jour que Callisthène salua Alexandre à la manière des Grecs : « D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas ? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations : l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur, et ce nom vous l'avez élevé si haut que sans vous faire tort il ne vous est plus permis de l'avilir. »

(Montesquieu, *Lysimaque.*)

Indépendance d'un chambellan.

Dès sept heures, et quelquefois avant, racontait le chevalier de Panat, chambellan de la princesse Élisa Bonaparte, je suis là pour mettre tout le monde sur pied et pour que chaque chose soit en ordre au réveil de la princesse, qui est matinale.

A huit heures, elle fait une première toilette, puis elle me permet d'entrer. Elle est bien aise que je ne m'éloigne pas, et je reste à déjeûner.

Puis, quand elle se retire dans son intérieur, je m'établis dans le premier salon, où je donne les audiences. Je reçois les gens qui ont des demandes à faire, et il en vient beaucoup ; on sait le crédit qu'elle a sur l'empereur. Cela me mène tard.

Si la princesse sort, je l'accompagne, et je trouve à peine le temps nécessaire pour ma toilette.

Vient le dîner. Il faut faire les honneurs, ensuite arranger les parties, entretenir les visiteurs. La princesse est pleine d'égards pour moi ; je ne puis m'absenter un instant.

Cependant, vers minuit, plus tard quelquefois, elle termine la veillée. Je me retire alors...

« Et bien entendu, dit à M. de Panat son interlocuteur, vous avez là votre appartement, vous y couchez ? — Du tout ! du tout ! se récria l'autre ; je retourne tous les soirs chez moi. Coucher là ! j'en serais bien fâché. *J'aime trop mon indépendance.* »

(Comte d'Estourmel, *Souvenirs.*)

Indépendance de juge.

M. de Turin, conseiller au parlement de Paris, se trouva chargé des procès d'entre feu M. de Bouillon et M. de Bouillon la Mark, pour Sedan. Henri IV l'envoya querir, et lui dit : « Monsieur de Turin, je veux que M. de Bouillon gagne son procès. — Eh bien, sire, lui répondit le bonhomme, il n'y a rien de plus aisé ; je vous l'enverrai, vous le jugerez vous-même. » Quand il fut parti, quelqu'un dit au roi : « Sire, vous ne connaissez pas le personnage : il est homme à faire ce qu'il vous vient de dire ; » et le roi sur cela y envoya, et on trouva le bonhomme qui chargeait les sacs (1) sur un crocheteur.

(Tallemant des Réaux.)

Le chancelier Voisin est pressé par Louis XIV de sceller les lettres de grâce d'un scélérat protégé. Le magistrat refuse. Le roi prend lui-même les sceaux, fait la fonction de chancelier, et les rend

(1) Platon, suivant quelques auteurs.

(1) Les pièces de procédure. Les dossiers se mettaient alors dans des sacs.

à Voisin : « Je ne les reprends pas, ils sont pollués. — Quel homme! reprend le monarque, qui jette les lettres au feu. — Je reprends les sceaux, dit alors le chancelier; le feu purifie tout. »

(*Annales françaises.*)

Le garde des sceaux Peyronnet, à propos d'un procès politique, ayant un jour envoyé un de ses affidés au président Séguier pour l'engager à prendre en mains les intérêts de l'accusation, ajoutant que c'était un service que le ministre lui demandait au nom du roi : « La cour, répondit Séguier, rend des arrêts et non pas des services. »

(*Dictionnaire de la Conversation.*)

Indices révélateurs.

Le musicien Stratonicus, rencontrant un de ses amis, s'aperçut qu'il avait les souliers bien luisants; il s'en affligea, dans l'idée que cet homme faisait mal ses affaires : « Jamais, dit-il, ses souliers n'eussent été si propres, s'il ne les eût nettoyés lui-même. »

(Athénée.)

Malherbe, allant dîner chez un homme qui l'en avait prié, trouva à la porte de cet homme un valet qui avait des gants dans ses mains : il était onze heures (1). « Qui êtes-vous, mon ami » lui dit-il. — Je suis le cuisinier, monsieur. — Vertu de Dieu! reprit-il en se retirant bien vite, je ne dîne pas chez un homme dont le cuisinier à onze heures a des gants dans les mains. »

(Tallemant des Réaux.)

Un gentilhomme de Paris, ayant envie de passer son temps avec quelque belle et jeune fille, fut trouver une messagère d'amour de sa connaissance, à laquelle il dit son dessein : une fille pour venir chez lui, mais qu'il en voulait une qui ne fût point de ces filles communes avec lesquelles il y a plus à gagner qu'à perdre. Cette femme, experte en ces matières-là, lui dit qu'elle entendait fort bien son cas; qu'elle avait en main une jeune fille qui n'était point de ces rusées de Paris, que c'était une bavolette de Vaugirard, qu'il n'y avait que huit jours qu'elle avait pris le chaperon. « Voilà mon cas », dit le gentilhomme. Le lendemain, de grand matin, ce gentilhomme lui dit qu'elle se levât, et qu'il était temps de s'en aller; ce qu'elle fit. Étant debout, ce gentilhomme lui dit : « Ma fille, mettez un peu la tête à la fenêtre et voyez quel temps il fait. » Elle ouvre la fenêtre, et lui dit : « Monsieur, le temps me semble fort *nébuleux.* » Sitôt qu'il entendit ce mot : « Ah! vertubleu, dit-il, je suis attrapé, ce n'est point ici le discours d'une villageoise de Vaugirard (1)! »

(D'Ouville, *Contes.*)

(1) On dînait alors à midi.

Indifférence.

Le surintendant Bullion, ayant fait bâtir une chapelle aux Cordeliers, répondit aux Pères qui vinrent lui demander à quel saint il voulait qu'elle fût dédiée. « Hélas! mes Pères, ils me sont tous indifférents, je n'en affectionne aucun en particulier. »

(P. Bouhours, *Remarques sur la langue française.*)

La maréchale de Chérambault était une vieille très-singulière, et quand elle était en liberté, et qu'il lui plaisait de parler, d'excellente et de très-plaisante compagnie, pleine de traits et de sel qui coulait de source, sans faire semblant d'y toucher et sans aucune affectation. Elle avait une sœur religieuse à Saint-Antoine, à Paris, qui, à ce qu'on disait, avait pour le moins autant d'esprit et de savoir qu'elle : c'était la seule personne qu'elle aimât. Elle l'allait voir très-souvent de Versailles, et, quoique très-avare, mais fort riche, elle l'accabla de présents. Cette fille tomba malade; elle la fut voir et y envoya sans cesse. Lorsqu'elle la sut fort mal et qu'elle comprit qu'elle n'en reviendrait pas : « Oh bien, dit-elle, ma pauvre sœur, qu'on ne m'en parle plus. » Sa sœur mourut, et onques depuis elle n'en a parlé, ni personne à elle.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

(1) La même aventure est dans Tallemant des Réaux : voyez l'*Historiette* du Président de Chevry.

Indifférence politique.

Quand on parlait à Malherbe d'affaires d'État, il avait toujours ce mot à la bouche, qu'il a mis dans l'épître liminaire de Tite-Live, adressée à M. de Luynes : « qu'il ne faut point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager ».

(Tallemant des Réaux.)

Indifférence pour la mort.

A Batavia, tout l'équipage avait été victime de l'air stagnant et putride... Il n'est pas étrange que les habitants d'un pareil pays soient familiarisés avec la maladie et la mort. Ils prennent des médecines de précaution presque aussi régulièrement que des repas, et chacun attend le retour des maladies comme nous attendons le retour des saisons. Nous n'avons pas vu à Batavia un seul visage qui indiquât une santé parfaite On y parle de la mort avec autant d'indifférence que dans un camp, et lorsqu'on annonce à un habitant le décès de quelqu'un de sa connaissance, il répond communément : « Bon, il ne me devait rien ! » Ou bien : « Il faut que j'aille me faire payer de ses héritiers. »

(*Premier voyage de Cook.*)

Indiscrétion.

Joseph II, empereur d'Allemagne, lors de son voyage en France en 1781, était arrivé dans la ville de Rethel, avant son équipage. La maîtresse de l'hôtel où il venait de descendre, femme aussi bavarde qu'indiscrète, lui demanda presque aussitôt s'il était de la suite du prince. « Non, répondit Joseph II, puisque je le précède. » Un moment après, la même hôtesse, repassant encore près de lui pendant qu'il était occupé à se raser, lui demanda s'il avait un emploi auprès du prince. « Oui, dit le monarque, je le rase quelquefois. »

———

Monsieur (depuis Louis XVIII) a toujours été dans la société d'une affabilité aimable, mais sans laisser personne oublier le respect qui lui était dû.

Un jour, le marquis d'Avaray, maître de sa garde-robe, encouragé par la familiarité avec laquelle ce prince l'avait toujours traité, crut pouvoir prendre du tabac dans la boîte du prince, qui ne l'en empêcha pas, mais qui jeta à terre le tabac qui restait.

Cette anecdote me rappelle que le marquis de Carraccioli, à qui l'on venait de la conter, assura devant la maréchale de Luxembourg que la même leçon avait été donnée au maréchal de Villeroy par le roi de Sardaigne. Mme de Luxembourg lui répondit que le maréchal connaissait trop bien sa cour pour avoir fait une semblable étourderie. La princesse de Beauvau, qui vit que M. de Carraccioli insistait, ne connaissant pas la parenté de Mme de Luxembourg, lui dit sur-le-champ : « Rapportez-vous-en à madame, qui connaît bien son grand-père. »

Mais cette anecdote me rappelle aussi qu'un officier français, faisant sa cour à l'électeur de Bavière, prit familièrement du tabac dans la boîte de ce prince, qui la lui présenta aussitôt et lui en fit don.

On raconte le même fait de Frédéric II, roi de Prusse. Il vit par une fenêtre un de ses pages prendre une prise dans sa tabatière. « Cette tabatière est-elle de ton goût ? » lui dit-il. Le page, tout honteux, eut peine à répondre, mais dit enfin qu'il la trouvait belle. « Eh bien, prends-la, lui dit le roi : elle est trop petite pour nous deux » (1).

(Condorcet, *Mémoires.*)

Indiscrétion (*Crainte d'une*).

Marie de Médicis croyait que les grosses mouches qui bourdonnent entendent ce qu'on dit et le vont redire. Et quand elle en voyait quelqu'une, elle ne disait plus rien de secret.

(Tallemant des Réaux.)

Indiscrétion et générosité.

Dans la jeunesse de Louis XV, M. de Thiars, se trouvant à Fontainebleau à l'un des voyages de la cour, logea au château dans un appartement situé au-dessous de celui de madame de Mailly, qui n'était point encore *maîtresse déclarée*, et dont même personne, à cette époque, ne soupçonnait l'intrigue

(1) Voir plus haut, l'anecdote de Kapioff, au mot *Espiègerie*.

avec le roi. Une espèce de terrasse ou de plate-forme, tenant à l'appartement de madame de Mailly, contenait quelques tuyaux de cheminée des étages inférieurs, entre autres le haut de la cheminée du comte de Thiars, dont la chambre à coucher était en partie placée sur cette terrasse.

Un soir, M. de Thiars se retirait à deux heures après minuit pour s'aller coucher ; il rencontra dans un corridor le comte de Bissy, son frère : ayant à lui parler, il l'emmena chez lui. On était aux derniers jours de l'automne, il faisait froid : les deux frères s'établirent au coin du feu, et après avoir causé de quelques affaires la conversation tomba sur le roi ; ils étaient tous les deux dans un moment de mécontentement et d'humeur, et le roi ne fut pas épargné; ils parlèrent de ses défauts et de ses vices, non-seulement avec aigreur et mépris, mais avec exagération. Ils avaient sur ce sujet épuisé tous les traits de la satire, lorsque tout à coup un son terrible, parti du haut de la cheminée, leur coupa la parole; une voix foudroyante (c'était celle du roi) prononce distinctement ces mots : « Taisez-vous, insolents !... » M. de Thiars et son frère restèrent immobiles; ils se crurent perdus sans retour... Ils ne s'étaient point trompés ; c'était en effet le roi qui en sortant de chez madame de Mailly, et en s'arrêtant sur la terrasse, les avait écoutés par le tuyau de la cheminée. Quand le premier mouvement de surprise et de terreur fut passé, on délibéra sur le parti qui restait à prendre dans cette effrayante conjoncture, et l'on pensa que la fuite était impossible, qu'il fallait se résigner et attendre avec courage l'événement. Le reste de la nuit parut bien long. Les deux frères, qui ne doutaient pas qu'on ne vînt les arrêter pour les conduire à la Bastille, n'entendaient pas le moindre bruit sans frémir. Le grand jour augmenta leur frayeur; le mouvement qui se fit dans le château semblait à chaque instant réaliser leurs craintes sinistres. Cependant rien ne parut, ils commencèrent à se rassurer un peu ; ils entendirent sonner dix heures, et ils prirent la courageuse résolution d'aller au lever du roi. Ils s'y rendirent : tout le monde fut frappé de leur pâleur et de leur changement. Le roi jeta sur eux un regard fixe et sévère, ensuite il détourna les yeux. Ils eurent encore pendant quarante-huit heures la crainte d'être arrêtés ou exilés, ou du moins bannis de la cour; rien de tout cela n'arriva. Le roi, qui jusqu'alors les avait traités avec distinction, cessa totalement de leur parler et de les regarder. Depuis cette époque trente ans se sont écoulés, et dans cet espace de temps, jamais il ne leur a donné le moindre signe de bienveillance ni ne leur a fait essuyer la plus légère injustice. Le roi s'est toujours souvenu de leur offense et ne s'en est jamais vengé.

(Mme de Genlis, *Souvenirs de Félicie L***.*)

Indiscrétion naïve.

Nicole fut un second La Fontaine pour l'ingénuité. Une demoiselle était venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien arrive le Père Fouquet, de l'Oratoire, fils du surintendant. Nicole, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrie : « Voici, mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose ; » et sur-le-champ il conte au Père Fouquet l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence. Il s'excusa sur ce que le Père Fouquet était son confesseur : « Puisque, dit-il, je n'ai rien de caché pour ce Père, mademoiselle ne doit pas être plus réservée pour lui. »

(*Dictionnaire des hommes illustres.*)

M. Bousquet, célèbre dentiste, fut appelé à Neuilly (résidence de la princesse Pauline), afin de visiter la bouche et de nettoyer les dents de Son Altesse impériale. Introduit près d'elle, il se prépare à commencer son opération. « Monsieur, dit un charmant jeune homme en robe de chambre, négligemment couché sur un canapé, prenez bien garde, je vous prie, à ce que vous allez faire. Je tiens extrêmement aux dents de ma Paulette, et je vous rends responsable de tout accident. — Soyez tranquille, mon prince ; je puis assurer Votre Altesse impériale qu'il n'y a aucun danger. » Pendant tout le temps que M. Bousquet fut occupé à arranger cette jolie bouche, les recommandations continuèrent; enfin, ayant terminé ce qu'il avait à faire, il passa par le salon de service, où se trouvaient réunies les dames du palais, les chambellans, etc., qui

attendaient le moment d'entrer chez la princesse. On s'empressa de demander des nouvelles à M. Bousquet. « Son Altesse impériale est très-bien, et doit être heureuse du tendre attachement que lui porte son auguste époux, et qu'il vient de lui témoigner devant moi d'une manière si touchante. Son inquiétude était extrême, je ne réussissais que difficilement à le rassurer sur les suites de la chose la plus simple du monde. Je dirai partout ce dont je viens d'être témoin. Il est doux d'avoir de tels exemples de tendresse conjugale à citer dans un rang si élevé. J'en suis vraiment pénétré. » On ne cherchait point à arrêter l'honnête M. Bousquet dans les expressions de son enthousiasme : l'envie de rire empêchait de prononcer une parole; et il partit convaincu que nulle part il n'existait un meilleur ménage que celui de la princesse et du prince Borghèse. Ce dernier était en Italie, et le beau jeune homme était le colonel de Canouville.

(Constant, *Mémoires.*)

Indiscrétion punie.

Ségur avait été beau en sa jeunesse, et parfaitement bien fait, doux, poli et galant. Il était mousquetaire noir, et cette compagnie avait toujours son quartier à Nemours, pendant que la cour était à Fontainebleau. Ségur jouait très-bien du luth; il s'ennuyait à Nemours, il fit connaissance avec l'abbesse de la Joye, qui est tout contre, et la charma si bien par les oreilles et par les yeux, qu'il lui fit oublier ses devoirs. Au neuvième mois, Madame fut bien en peine que devenir, et ses religieuses la croyaient fort malade. Pour son malheur, elle ne prit pas assez tôt ses mesures, ou se trompa à la justesse de son calcul. Elle partit, dit-elle, pour les eaux, et comme les départs sont toujours difficiles, ce ne put être que tard, et n'alla coucher qu'à Fontainebleau, dans un mauvais cabaret plein de monde, parce que la cour y était alors. Cette couchée lui fut perfide, le mal d'enfant la prit la nuit; elle accoucha. Tout ce qui était dans l'hôtellerie entendit ses cris : on accourut à son secours, beaucoup plus qu'elle n'aurait voulu, chirurgien, sage-femme; en un mot, elle en but le calice en entier, et le matin ce fut la nouvelle.

Les gens du duc de Saint-Aignan la lui contèrent en l'habillant, et il en trouva l'aventure si plaisante, qu'il en fit une gorge chaude au lever du roi, qui était fort gaillard en ce temps-là, et qui rit beaucoup de Madame l'abbesse.

M. de Saint-Aignan, revenu chez lui, y trouva la mine de ses gens fort allongée; ils se faisaient signe les uns aux autres, personne ne disait mot. A la fin il s'en aperçut, et leur demanda à qui ils en avaient; l'embarras redoubla, et enfin, M. de Saint-Aignan voulut savoir de quoi il s'agissait. Un valet de chambre se hasarda de lui dire que cette abbesse dont on lui avait fait un si bon conte était sa fille; et que depuis qu'il était allé chez le roi elle avait envoyé chez lui au secours, pour la tirer du lieu où elle était. Qui fut bien penaud? Ce fut le duc, qui venait d'apprendre cette histoire au roi et à toute la cour, et qui, après en avoir bien fait rire tout le monde, en allait devenir lui-même le divertissement.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Indulgences.

Le jardinier d'une des maisons de campagne du pape, ayant su que S. S. devait y faire une promenade, prépara une corbeille de très-beaux fruits, qu'il présenta au saint-père, à son arrivée. Le pape, qui savait fort bien que cet empressement n'était pas sans espoir de récompense, tira de sa poche un paquet d'indulgences *in articulo mortis*, et en fit cadeau à son jardinier, en lui disant : « Votre attention pour moi mérite une récompense; je vous en donne une bien précieuse : avec cela vous êtes en état de bien mourir. » Le jardinier prit le paquet, l'examina un instant, et dit en secouant la tête : « Très-saint-père, Votre Sainteté sait que pour bien mourir il faut bien vivre. Daignez reprendre la moitié de vos indulgences, et les convertir en espèces courantes; avec celles-là je vivrai, et je mourrai avec les autres. » Le pape avoua qu'il ne s'était pas attendu à si bonne repartie, et satisfit pleinement le jardinier.

(*Journal encyclopédique*, 1773.)

Industrie bizarre.

Il y a à Paris des professions qui ne pourraient s'exercer dans aucune autre ville du monde.

Un jour, chez Nestor Roqueplan, je

m'amusais à regarder quelques cartes de visite jetées dans un grand plat de porcelaine du Japon, lorsque je fus frappé par une carte de physionomie fort élégante. Un nom surmonté d'une couronne de comte et une qualification singulière :

GUSTAVE DE CRUSSOL

Quatorzième,

Rue du Helder, n°.

Quatorzième? me demandais-je à moi-même... Quatorzième?... Si j'avais lu sous ce nom *secrétaire d'ambassade*, je l'aurais compris. Mais quatorzième... Cela signifie-t-il quatorzième du nom?

— Du tout, me dit Nestor Roqueplan, Gustave de Crussol est un jeune homme de beaucoup d'esprit, un causeur aimable. Il cause avec passion, avec plaisir, avec succès. Il sait parler toutes les langues, il sait toutes les nouvelles, tous les cancans, tous les scandales ; il sait l'anecdote du jour avant tout le monde, il la fait au besoin. Il est tombé de ses lèvres vaillantes plus de mots spirituels qu'on n'en prête aux hommes d'esprit qui n'en font pas. — Cela ne m'explique pas le quatorzième. — Paresseux et désintéressé, Gustave de Crussol a trouvé moyen de vivre de son esprit : il s'est fait quatorzième, c'est-à-dire qu'il est de tous les diners où sans lui on serait treize à table. Il laisse sa carte chez tous les hommes qui, comme moi, ont horreur du nombre treize, chez tous les gens riches qui donnent à dîner. Il a une mise élégante, des manières exquises; il est déjà connu, et il ne se passe pas de jour qu'il ne soit de quelque excellent dîner. Il est si amusant, que je connais des gens qui n'invitent que treize personnes pour avoir leur cher quatorzième.

(*Figaro.*)

Industrie gastronomique.

Un émigré français s'enrichit à Londres par son habileté à faire la salade. Il était Limousin, et s'appelait d'Aubignac, ou d'Albignac.

Quoique sa pitance fût forcément restreinte par le mauvais état de ses finances, il n'en était pas moins un jour à dîner dans une des plus fameuses tavernes de Londres ; il était de ceux qui ont pour système qu'on peut bien dîner avec un seul plat, pourvu qu'il soit excellent.

Pendant qu'il achevait un succulent rostbeef, cinq à six jeunes gens des premières familles se régalaient à une table voisine ; et l'un d'eux s'étant levé, s'approcha, et lui dit d'un ton poli : « Monsieur le Français, on dit que votre nation excelle dans l'art de faire la salade; voudriez-vous nous favoriser et en accommoder une pour nous? »

D'Albignac y consentit, après quelque hésitation, demanda tout ce qu'il crut nécessaire pour faire le chef-d'œuvre attendu, y mit tous ses soins, et eut le bonheur de réussir.

Pendant qu'il étudiait ses doses, il répondait avec franchise aux questions qu'on lui faisait sur sa situation actuelle; il dit qu'il était émigré, et avoua, non sans rougir un peu, qu'il recevait les secours du gouvernement anglais, circonstance qui autorisa sans doute un des jeunes gens à lui glisser dans la main un billet de cinq livres sterling, qu'il accepta après une molle résistance.

Il avait donné son adresse; et à quelque temps de là il ne fut que médiocrement surpris de recevoir une lettre par laquelle on le priait, dans les termes les plus honnêtes, de venir accommoder une salade dans un des plus beaux hôtels de Grosvenor-Square.

D'Albignac, commençant à prévoir quelque avantage durable, ne balança pas un instant, et arriva ponctuellement, après s'être muni de quelques assaisonnements nouveaux qu'il jugea convenables pour donner à son ouvrage un plus haut degré de perfection.

Il avait eu le temps de songer à la besogne qu'il avait à faire; il eut donc le bonheur de réussir encore, et reçut, pour cette fois, une gratification telle qu'il n'eût pas pu la refuser sans se nuire.

Les premiers jeunes gens pour qui il avait opéré avaient, comme on peut le présumer, vanté jusqu'à l'exagération le mérite de la salade qu'il avait assaisonnée pour eux. La seconde compagnie fit encore plus de bruit, de sorte que la réputation de d'Albignac s'étendit promptement : on le désigna sous la qualification de *fashionable salat-maker*; et dans ce pays avide de nouveautés tout ce qu'il y avait de plus élégant dans la capitale des trois royaumes se mourait pour une salade de la façon du gentleman français.

D'Albignac profita en homme d'esprit

de l'engouement dont il était l'objet; bientôt il eut un carrick pour se transporter plus vite dans les divers endroits où il était appelé, et un domestique portant, dans un nécessaire d'acajou, tous les ingrédients dont il avait enrichi son répertoire, tels que des vinaigres à différents parfums, des huiles avec ou sans goût de fruits, du soyac, du caviar, des truffes, des anchois, du ochketp, du jus de viande, et même des jaunes d'œuf, qui sont le caractère distinctif de la mayonnaise.

Plus tard, il fit fabriquer des nécessaires pareils, qu'il garnit complétement, et qu'il vendit par centaines.

Enfin, en suivant avec exactitude et sagesse sa ligne d'opération, il vint à bout de réaliser une fortune de plus de 80,000 francs, qu'il transporta en France quand les temps furent devenus meilleurs.

(Brillat-Savarin, *Physiologie de goût.*)

Infidélité conjugale.

Un mari se plaignait à Santeul de l'infidélité de sa femme : « C'est un mal d'imagination, dit Santeul, peu en meurent, beaucoup en vivent (1). »

(*Bibliothèque de cour.*)

Industrieux (*Directeur.*)

Harel, obligé de faire recouvrir les banquettes de son théâtre, et ne trouvant aucun crédit chez les marchands de velours, imagina d'employer à cet usage des lambeaux de décoration.

Mais la peinture restée à ces morceaux de toile déteignait sous l'action de la chaleur, et se collait aux pantalons et aux robes des spectateurs. Et quand ils se levaient, à la fin du spectacle, ils emportaient l'un l'empreinte d'une corbeille ou d'un visage, l'autre celle d'un vase ou d'un chandelier, et tous de grosses taches voyantes... à cet endroit de leur individu qui n'a pas besoin de telles enseignes!

(*Figaro.*)

Infirmité gênante.

Amatus Lusitanus, médecin portugais du seizième siècle, raconte que les poux se multipliaient avec une telle abondance sur un riche seigneur en proie à la phthiriasis (maladie pédiculaire) que deux domestiques attachés à sa personne n'avaient d'autre fonction que de porter à la mer des corbeilles remplies de la vermine qui s'échappait incessamment du corps de leur noble maître.

(L. Figuier, *les Insectes.*)

Infirmité utile.

Un savant ne sachant à qui donner sa fille en mariage à cause de sa laideur, quoique la dot qu'il lui donnait fût très-considérable, la maria enfin avec un aveugle. La même année un empirique qui rendait la vue aux aveugles arriva de l'île de Serendib, et l'on demanda au savant pourquoi il ne mettait pas son gendre entre les mains du médecin? Il répondit : « Je crains, s'il voyait clair, qu'il ne répudiât ma fille. »

(Galland.)

Influence morale du théâtre.

Un homme de qualité, jusque là peu débonnaire, fut si touché de la représentation de *Nanine*, qu'en rentrant chez lui il ordonna à son suisse de ne refuser la porte à personne, pas même aux gens en sabots. Le suisse, profondément surpris, dit à un valet de chambre : « Si je n'avais aperçu mademoiselle D. dans le carrosse de monseigneur, je croirais qu'il vient de confesse. »

(*Curiosités théâtrales.*)

Influence occulte.

Madame de... vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de... se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde; en un mot refuse. M. de... retient le soldat, et lui dit : « Va demander ton congé en mon nom, et si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien. »

(Chamfort.)

(1) Quand on l'ignore, ce n'est rien,
Quand on le sait, c'est peu de chose,
dit La Fontaine dans la *Coupe enchantée.*

Influences subalternes.

Thémistocle avait un fils qui abusait de la faiblesse de sa mère. « Ce petit garçon que vous voyez-là, disait-il un jour en riant à ses amis, est l'arbitre de la Grèce; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, et les Athéniens gouvernent les Grecs. »

(Plutarque, *Vie de Thémistocle.*)

—

La veille de la déclaration de la maison, le roi, qui gardait le lit pour son anthrax, causait, entre midi et une heure, avec Monsieur, qui était seul avec lui. Monsieur, toujours curieux, tâchait de faire parler le roi sur le choix d'une dame d'honneur, que tout le monde voyait qui ne pouvait plus être différé, et comme ils en parlaient, Monsieur vit à travers la chambre, par la fenêtre, la duchesse du Lude dans sa chaise, avec sa livrée, qui traversait le bas de la grande cour, qui revenait de la messe : « En voilà une qui passe, dit-il au roi, qui en a bonne envie, et qui n'en donne pas sa part, » et lui nomme la duchesse du Lude. « Bon! dit le roi, voilà le meilleur choix du monde pour apprendre à la princesse à bien mettre du rouge et des mouches, » et ajouta des propos d'aigreur et d'éloignement. Monsieur, qui ne se souciait point de la duchesse du Lude, et qui n'en avait parlé que par ce hasard et par curiosité, laissa dire le roi, et s'en alla dîner, bien persuadé que la duchesse du Lude était hors de toute portée, et n'en dit mot. Le lendemain, presque à pareille heure, Monsieur était seul dans son cabinet; il vit entrer l'huissier qui était en dehors, et qui lui dit que la duchesse du Lude était nommée. Monsieur se mit à rire, et répondit qu'il lui en contait de belles. Peu de moments après, entre M. de Châtillon, avec la même nouvelle, et Monsieur encore à s'en moquer. Comme ils en étaient sur cette dispute, vinrent d'autres gens qui le confirmèrent, de façon qu'il n'y eut moyen d'en douter. Alors Monsieur parut dans une telle surprise, qu'elle étonna la compagnie, qui le pressa d'en dire la raison. Le secret n'était pas le fort de Monsieur; il leur conta ce que le roi lui avait dit vingt-quatre heures auparavant, et à son tour les combla de surprise. L'aventure se sut et donna tant de curiosité, qu'on apprit enfin la cause d'un changement si subit.

La duchesse du Lude n'ignorait pas qu'outre le nombre des prétendantes, il y en avait une entre autres sur qui elle ne pouvait espérer la préférence; elle eut recours à un souterrain. Mme de Maintenon avait conservé auprès d'elle une vieille servante qui, du temps de sa misère et qu'elle était veuve de Scarron, à la charité de sa paroisse de Saint-Eustache, était son unique domestique; et cette servante, qu'elle appelait encore Nanon, comme autrefois, était pour les autres Mlle Balbien, et fort considérée par l'amitié et la confiance de Mme de Maintenon pour elle. Nanon se rendait aussi rare que sa maîtresse, se coiffait et s'habillait comme elle, imitait son précieux, son langage, sa dévotion, ses manières. C'était une demi-fée à qui les princesses se trouvaient heureuses quand elles avaient occasion de parler et de l'embrasser, toutes filles du roi qu'elles fussent, et à qui les ministres qui travaillaient chez Mme de Maintenon faisaient la révérence bien base. Tout inaccessible qu'elle fût, il lui restait pourtant quelques anciennes amies de l'ancien temps, avec qui elle s'humanisait, quoique rarement, et heureusement pour la duchesse du Lude, elle avait une vieille mie qui l'avait élevée, qu'elle avait toujours gardée et qui l'aimait passionnément, qui était de l'ancienne connaissance de Nanon, et qu'elle voyait quelquefois en privance. La duchesse du Lude la lui détacha, et finalement vingt mille écus comptant firent son affaire, le soir même du samedi que le roi avait parlé à Monsieur le matin avec tant d'éloignement pour elle; et voilà les cours! Une Nanon qui en vend les plus importants et les plus brillants emplois, et une femme riche, duchesse, de grande naissance par soi et par ses maris, ses enfants, sans liens, sans affaires, libre, indépendante, a la folie d'acheter chèrement sa servitude.

(Saint-Simon, *Mémoires.*)

Trop de facilité dans le nouveau roi d'Espagne (Philippe V) l'exposait souvent à de fausses démarches. Il avait consenti que sa nourrice le suivît à Madrid, et cette femme ne tarda pas à abuser des

bontés du prince. Elle avait une cour : elle ne rendait pas les visites aux femmes de condition ; elle voulut faire ouvrir une porte sur un escalier dérobé, par où elle serait descendue dans l'appartement du roi : l'ambassadeur de France l'empêcha. De petites choses peuvent avoir de grandes suites, et Louis XIV y donna toute son attention. Cette femme avait obtenu du roi, pendant qu'il jouait au billard, l'entretien d'un attelage de huit chevaux, et l'on remarquera que, pour soulager les finances d'Espagne, on venait de réduire à six les gentilshommes de la chambre, qui étaient au nombre de quarante-deux.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Une femme avait un procès au parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (1784) de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui ferait gagner un procès très-juste ; le garde des sceaux la refusa. La comtesse de Talleyrand prenait intérêt à cette femme ; elle en parla au garde des sceaux : nouveau refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils ; elle fit écrire par lui : refus très-bien tourné. Cette femme, désespérée, résolut de faire une tentative, et d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part ; l'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres, et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège ; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit : « Vous aurez demain ce que vous demandez. » Elle le regarde, et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles, et le lendemain matin lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était un commis d'un commis, nommé M. Étienne.

(Chamfort.)

Informations minutieuses.

Henri VII, roi d'Angleterre, déjà vieux, ayant envie d'épouser la jeune reine de Naples, y avait envoyé trois ambassadeurs, chargés d'instructions, et entre autres celles-ci :

1° Ils observeront exactement l'air, la stature de la jeune reine, et surtout la forme de son corps.

2° Si son visage est petit ou non, gras ou maigre, long ou rond. Si son air est aimable et gai, ou triste et refrogné. Si elle est constante ou légère. Si elle rougit quelquefois dans la conversation.

3° Ils remarqueront quelle est la finesse de sa peau, et la couleur de ses cheveux. Ils feront grande attention à ses yeux, à ses sourcils, à ses dents, et à ses lèvres ; à la forme de son nez, à la hauteur, surtout à la largeur de son front, et à son teint.

4° Ils tâcheront de voir ses mains nues, d'observer leur forme ; si elles sont grasses ou maigres, longues ou courtes, si la peau en est fine ou épaisse.

5° Ils tâcheront de voir si sa gorge est belle, ses seins gros ou petits, et si elle n'a point de poil autour des lèvres.

6° Ils tâcheront de parler directement à la jeune reine, et d'aussi près que l'honnêteté le permet, pour qu'ils puissent s'assurer si son haleine est douce ou non ; si elle n'exhale aucune odeur d'épiceries, d'eau-rose, ou de musc, lorsqu'elle ouvre la bouche.

7° Ils remarqueront la hauteur de sa taille, et de combien elle peut être relevée par les talons ; et observeront, s'ils le peuvent, la forme de son pied.

8° Ils s'informeront secrètement si elle n'a pas quelque maladie, ou de naissance ou cachée, quelques taches de difformité sur son corps, etc., etc.

Les autres articles, qui sont assez nombreux, ne regardent que les biens et possessions sur lesquels la jeune reine peut compter, soit dès ce moment-là, soit après la mort de son oncle le roi d'Aragon.

(Lord Bacon, *Histoire de Henri VII.*)

Ingénue.

On voit depuis quelque temps (1778) dans l'atelier de M. Houdon plusieurs bustes intéressants.

La tête la plus curieuse de l'atelier, par sa nouveauté et la singularité de l'anecdote, c'est le buste de Mlle Lise. Il faut se rappeler qu'en 1774 la ville, au lieu de donner des fêtes vaines en l'honneur du mariage de M. le comte d'Artois, imagina de marier des filles ; de

ce nombre était Mlle Lise. Lorsqu'elle se présenta pour se faire inscrire, on lui demanda où était son amoureux. Elle répondit qu'elle n'en avait point, qu'elle croyait que la ville fournissait de tout, et la ville en effet lui choisit un mari (1). La figure d'une pareille niaise était sans doute à conserver, et c'est ce qu'a fait M. Houdon.

(Bachaumont, *Mémoires secrets.*)

Ingratitude.

Le cardinal de Richelieu faisait écrire la nuit quand il se réveillait. Pour cela on lui donna un pauvre petit garçon de Nogent-le-Rotrou, nommé Chéret. Ce garçon plut au cardinal, parce qu'il était secret et assidu. Il arriva, quelques années après, qu'un certain homme ayant été mis à la Bastille, Laffemas, qui fut commis pour l'interroger, trouva dans ses papiers quatre lettres de Chéret, dans l'une desquelles il disait à cet homme: « Je ne puis vous aller trouver, car nous vivons ici dans la plus étrange servitude du monde, et nous avons affaire au plus grand tyran qui fut jamais. » Laffemas porte ces lettres au cardinal, qui aussitôt fait appeler Chéret. « Chéret, lui dit-il, qu'aviez-vous quand vous êtes venu à mon service? — Rien, monseigneur. — Écrivez cela. Qu'avez-vous maintenant ? — Monseigneur, répondit le pauvre garçon bien étonné, il faut que j'y pense un peu. — Y avez-vous pensé? dit le cardinal après quelque temps. — Oui, monseigneur, j'ai tant en cela, tant en telle chose, etc. — Écrivez : » Quand cela fut écrit! « Est-ce-tout? — Oui, monseigneur. — Vous oubliez, ajouta le cardinal, une partie de cinquante mille livres. — Monseigneur, je n'ai pas touché l'argent. — Je vous le ferai toucher; c'est moi qui vous ai fait faire cette affaire. » Somme toute, il se trouva six vingt mille écus de bien. Alors il lui moutra ses lettres. « Tenez, n'est-ce pas là votre écriture? lisez. Allez, vous êtes un coquin; que je ne vous voie jamais. » Mme d'Aiguillon et le grand maître le firent reprendre au cardinal; peut-être savait-il des choses qu'il craignait qu'il divulguât.

(Tallemant des Réaux.)

(1) Voir *Naïvetés*

Louis XIV disait que, quand il nommait quelqu'un à une place, il faisait quatre-vingt-dix-neuf mécontents, et un ingrat.

(*Improvisateur français.*)

Le marquis de ***, voulant entrer dans un batelet pour traverser la Seine, fit un faux pas, et tomba dans la rivière; le batelier l'en retira fort heureusement. Ce marquis, au lieu de lui témoigner de la reconnaissance, ne fut pas plutôt remis de sa chute qu'il se fâcha contre le batelier, en lui disant qu'il se serait bien retiré lui-même, et qu'il ne lui savait pas beaucoup de gré d'un secours dont il n'avait pas eu besoin. Le batelier eut beau lui dire qu'il avait cru le péril pressant en le voyant aller au fond de l'eau, le marquis de *** insista et joignit les injures à l'ingratitude. Enfin le batelier lui dit : « Ma foi, monsieur, si vous êtes si fâché d'être hors de l'eau, je vais vous y rejeter, et vous aurez l'honneur de vous en tirer vous-même. » Le marquis ne fut pas tenté de le prendre au mot.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Insensibilité.

Un reproche qu'on a souvent fait à M. de Fontenelle, c'est celui d'avoir le cœur peu sensible. On disait de lui, et il était vrai, qu'il n'avait jamais ni ri ni pleuré. Ce trait caractérise assez un homme (1). Milord Hyde, homme de beaucoup de mérite, qui, de son cabinet de Paris, a dirigé quelque temps la chambre basse de Londres, disait, à propos de la longue carrière de M. Fontenelle, que pour lui il vivait ses cent ans dans un quart d'heure. Beau mot qui prouve si bien les avantages d'une âme sensible sur un cœur qui ne sent rien.

(Grimm, *Correspondance.*)

(1) Nous avons déjà vu, et nous verrons encore plusieurs traits relatifs à l'égoïsme proverbial de Fontenelle, cependant, il est juste de rapporter d'après la même source, la réponse qu'il fit un jour à ce propos à Mme du Bocage, réponse plus spirituelle que concluante. « Madame du Bocage, dit Grimm, ayant témoigné un jour à Fontenelle même son étonnement de ce qu'on avait pu soupçonner l'homme et l'auteur le plus aimable de manquer de sensibilité : « C'est, répondit-il tranquillement, parce que je n'en suis pas encore mort. »

Insensibilité systématique.

Lorsqu'on soutenait au Père Malebranche que les animaux étaient sensibles à la douleur, il répondait, en plaisantant, qu'apparemment ils avaient mangé du foin défendu.

Un jour que Fontenelle était allé le voir aux Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, une grosse chienne de la maison, qui était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, vint caresser le Père Malebranche et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles pour la chasser, le philosophe lui donna un grand coup de pied, qui fit jeter à la chienne un cri de douleur, et à Fontenelle un cri de compassion. « Eh quoi! lui dit froidement le Père Malebranche, ne savez-vous pas que cela ne sent rien? »

(*Mémoires anecd. de Louis XIV et XV.*)

Insouciance.

Le curé de Saint-Louis de Versailles, paroisse du roi, vint un jour au lever de Louis XV, selon le privilége qu'il en avait. Le monarque, humain à sa manière, s'informe des ouailles du pasteur : « Y a-t-il beaucoup de malades, de pauvres? — Sire, il y en a beaucoup. — Mais les aumônes ne sont-elles pas abondantes? n'y suffisent-elles pas? le pain est-il enchéri? le nombre des malheureux est-il augmenté? — Hélas! oui, sire. — Comment cela se fait-il? — sire, c'est qu'il y a jusqu'à des valets de pied de votre maison qui demandent la charité. — Je le crois bien, ajoute le roi avec humeur, on ne les paye pas. Le monarque fait une pirouette, et rompt la conversation avec le curé. Quelqu'un qui, sans savoir la question, n'aurait entendu que la réponse, n'aurait-il pas cru que le monarque parlait des gens du roi du Japon ou de l'empereur de la Chine?

(*Fastes de Louis XV.*)

Dans les commencements que je vins en France, je voulus une nuit me promener dans le jardin de Versailles; le suisse qui était de garde refusa de me laisser passer; je lui dis : « Mon bon suisse, laissez-moi me promener; je suis la femme du frère du roi. — Est-ce que le roi a un frère? » me répondit-il. Je répliquai : « Comment, est-ce que vous ne le savez pas? Depuis combien de temps servez-vous le roi? — Depuis trente ans. — Vous devez alors bien savoir que le roi a un frère, car chaque fois qu'il passe on vous fait prendre les armes. — Oui, répondit le suisse, lorsqu'on bat le tambour je prends les armes, mais je ne me suis jamais informé pour qui c'était, et si le roi avait un frère ou des enfants, car cela m'est bien égal. »

(Madame, duchesse d'Orléans, *Correspondance.*)

Insouciance philosophique.

On vint un jour avertir Budé, qui était à travailler dans son cabinet, que le feu était à la maison : « Avertissez Madame, dit-il, je ne me mêle pas des affaires du ménage. »

(*Tableau hist.*)

On a dit que le goût de l'étude ne souffrait aucune distraction, et Corneille en fournit une preuve. Un jeune homme, auquel il avait accordé sa fille, et que l'état de ses affaires mettait dans la nécessité de rompre ce mariage, se présente un matin chez Corneille, perce jusque dans son cabinet : « Je viens, monsieur, lui dit-il, retirer ma parole, et vous exposer le motif de ma conduite. — Eh! monsieur, réplique Corneille, ne pouvez-vous sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là. »

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte : « Qui va là? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : « Qui êtes vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment, oui, il vous en faut? Eh bien,

cherchez là-dedans... » Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte; le voleur fouille : « Eh bien, il n'y a point d'argent. — Vraiment, non; mais il y a ma clef. — Eh bien, cette clef...? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire; ouvrez... » Le voleur met la clef à un autre tiroir. « Laissez donc, ne dérangez pas! ce sont mes papiers. Ventrebleu! finirez-vous? ce sont mes papiers! A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien, prenez... Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!... Quel chien de voleur! il faut que je me lève par le froid qu'il fait! maudit voleur! » L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

(Chamfort.)

Un matelot regagnait gaiement son vaisseau prêt à mettre à la voile. Il fut arrêté par un passant qui lui demanda la cause de sa joie : « Je vais, monsieur, répondit-il, faire un nouveau voyage sur mer; c'est mon élément et mon gagne-pain; j'espère que celui-ci sera bon. — Mais, dis-moi, je te prie, reprit le passant, où ton père est-il mort? — Dans un naufrage. Tout a péri, corps et biens. — Et ton grand-père? — Son vaisseau a coulé bas en pleine mer, personne n'a pu se sauver. — Et comment, malheureux, après ces exemples tu oses encore t'embarquer? — A mon tour, monsieur, permettez-moi de vous faire quelques questions. — Volontiers. — Où votre père est-il mort? — Dans son lit. — Et votre grand-père? — Eh! parbleu, dans son lit aussi. — Comment, monsieur, s'écria le marin, après ces exemples vous osez tous les soirs vous coucher? » Qui des deux était le plus fataliste?

(*Omniana.*)

Insouciance poétique.

Le chansonnier Panard était le plus insoucieux des hommes. Il buvait, s'endormait, s'éveillait, faisait des couplets charmants, se rendormait, se réveillait, allait dîner chez ses amis, s'enivrait, se couchait, se levait, faisait encore des couplets. Un jour pourtant, il se présenta chez Marmontel et lui dit : « Faites-moi avoir une petite pension sur le *Mercure*. Marmontel le regarde en tremblant, et dit : « Il va mourir. » En effet, Panard mourut peu de jours après.

(Mme Necker, *Nouv. mélang.*)

Inspiration (*Moyens d'*).

Polus, acteur d'Athènes, ayant à représenter le rôle d'Electre, quelque temps après avoir perdu son fils unique, alla prendre l'urne qui renfermait les cendres, et s'en servit sur la scène, au lieu d'une urne vide, pour rendre sa douleur plus pathétique et plus naturelle.

(*Curiosités théâtrales.*)

Les bizarreries d'auteurs en mal d'enfant sont choses connues. Il y faut ajouter celle de M. Spontini, le musicien de *la Vestale*, qui ne peut composer que placé dans une complète obscurité. Si pendant le jour il se sent en veine, il fait tout fermer chez lui, de manière que la plus petite clarté n'y pénètre pas (1), et dès qu'il en est persuadé, le démon familier se présente.

(Ch. Maurice, *Hist. anecd. du th.*)

Dans la coulisse, Talma ne cessait de s'occuper de son rôle, la brochure à la main, se promenant à pas lents, au milieu de ses confrères, qui se gardaient de le troubler. Il employait parfois des moyens factices pour se préparer et se *monter*, en entrant en scène. Nous citerons celui dont il se servait dans *Hamlet* : « Avant de paraître, quand la réplique se fait entendre, il saisit des deux mains par le collet un valet de chambre, le secoue en s'écriant, comme il doit le dire dans la coulisse :

> Fuis, spectre épouvantable,
> Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable

Il repousse ensuite le mannequin de manière à nécessiter que quelqu'un le retienne, et se lance sur la scène : « Cela me donne, m'a-t-il dit, l'irritation nerveuse dont j'ai besoin pour commencer. »

(*Id.*)

(1) On conte la même chose de l'historien Mézeray.

On dit que le jésuite Louis Maimbourg ne prenait jamais la plume sans avoir échauffé son imagination par le vin. Lorsqu'il avait à décrire une bataille, il en buvait deux bouteilles au lieu d'une, de peur, disait-il, que l'image des combats ne le fît tomber en faiblesse (1).

(*Nouv. Dict. hist.*)

Instituteur de chiens.

Crébillon avait le plus grand faible pour les chiens. Il ramassait et emportait sous son manteau tous ceux qu'il rencontrait dans les rues. Beaux ou laids, propres ou non, ils trouvaient chez lui l'hospitalité; mais il exigeait de chacun d'eux de l'aptitude pour certains exercices. Quand au terme prescrit l'élève était convaincu de n'avoir pas profité de l'éducation qu'on lui avait donnée, l'auteur de *Rhadamiste* le reprenait sous son manteau, l'allait poser sur le pavé où il l'avait ramassé, et détournant les yeux en gémissant, il l'abandonnait à son mauvais sort.

(*Galerie de l'ancienne cour.*).

Institutrice (*Une*).

Autrefois les tableaux nouveaux étaient exposés au Louvre tous les deux ans, dans le grand salon seulement. Un jour, ma grand'mère fit demander qu'on l'y laissât entrer à une heure où il n'y avait personne : j'avais alors dix ou onze ans; elle me mena avec elle. A peine fûmes-nous arrivées, que les deux battants s'ouvrirent, et nous vîmes entrer les trois petits princes d'Orléans et leur sœur, Mademoiselle, conduits par madame de Genlis, à la fois leur gouverneur et leur gouvernante; puis venait tout le cortége princier. Ma grand'mère dit aux personnes qu'elle avait amenées : » Oh! quel bonheur ! il y a des siècles que n'ai rencontré madame de Genlis. » — Elles s'avancèrent tout de suite l'une vers l'autre. Madame de Genlis était mise très-simplement, en couleur sombre; je crois même être sûre que le capuchon de son mantelet noir était sur sa tête. Les petits princes étaient bien singuliers pour ce temps-là, car ils étaient coiffés comme de petits Anglais, les cheveux tombant bouclés sur les épaules et sans poudre, chose fort étrange à cette époque. Ma grand'mère vit à côté de madame de Genlis une charmante petite fille de sept ans. Elle lui dit : « Quelle est donc cette ravissante créature ? — Oh ! répondit madame de Genlis à demi-voix, mais je l'entendis, c'est une histoire bien touchante, bien intéressante, que celle de cette petite : je ne puis vous la raconter en ce moment. » Elle ajouta : « Vous ne voyez rien encore, vous allez juger de cette figure-là ! » Puis, élevant la voix : « Paméla, faites Héloïse ! » Aussitôt Paméla ôte son peigne ; ses beaux cheveux sans poudre tombent en longues boucles, elle se précipite un genou en terre, lève les yeux au ciel, ainsi qu'un de ses bras, et sa figure exprime une extase passionnée. Paméla reste en attitude ! ! ! ! ! Pendant ce temps, madame de Genlis paraît ravie, fait des signes, des remarques à ma grand'mère, qui lui fait des compliments sur la beauté et la grâce de sa jeune élève. Pour moi, je restai stupéfaite par instinct et sans rien comprendre. Ma grand'mère s'en fut bien vite, pour rire de cette rencontre

(*Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein.*)

Instructions diplomatiques.

Ayant reçu l'ordre de me rendre à Dusseldorf pour y recevoir le grand-duché de Berg des mains des ministres de l'ancien possesseur et pour en prendre l'administration,... je me rendis chez l'archi-chancelier (Cambacérès) pour prendre congé : « Mon cher Beugnot, me dit le prince, l'empereur arrange les couronnes comme il l'entend. Voilà le grand-duché de Berg qui passe à Naples, je le trouve fort bien; mais le grand-duc m'envoyait tous les ans deux douzaines de jambons de son grand-duché, et je vous préviens que je n'entends pas les perdre, vous vous arrangerez en conséquence. »

(Beugnot, *Mémoires.*)

Instructions ministérielles.

Jamais courtisan n'entendit mieux raillerie que M. d'Angoulême. Le cardinal de Richelieu, en lui donnant à commander

(1) Beaucoup d'acteurs et d'actrices, en particulier Mlle Dumesnil et Mlle Laguerre, pour ne pas parler des contemporains, ont passé pour puiser l'inspiration à la même source. Voir *Acteurs ivres*.

un corps d'armée, eut bien la cruauté de lui dire : « Monsieur, le roi entend que vous vous absteniez de... » Et en disant cela, il faisait avec sa main la patte de chapon rôti, lui voulant dire qu'il ne fallait pas griveler (*voler*). Le bonhomme, comme vieux courtisan, au lieu de se fâcher, lui répondit en souriant et en haussant les épaules : « Monsieur, on fera tout ce qu'on pourra pour contenter Sa Majesté. »

(Tallemant des Réaux.)

Insulte impunie.

Un officier se plaignait au maréchal de Richelieu d'avoir été insulté par un de ses camarades, qui l'avait même frappé : « Est-ce que vous n'aviez pas d'épée, dit le maréchal ? — Non, mon colonel. — Est-ce que vous n'aviez pas de couteau ? — Non, monseigneur. — Eh ! f . . . , vous aviez du moins votre cure-dent, » ajouta le maréchal en lui tournant le dos.

(*Improvisateur français.*)

Intérêt personnel.

Un jour qu'on parlait devant Talleyrand d'un rhume de M. de Sémonville : « Quel intérêt a donc M. de Sémonville à être enrhumé ? » demanda Talleyrand.

Intermédiaire entre deux époques.

Si je vis vieux (1720) j'aurai à dire une chose bien particulière : j'ai vu et lié amitié avec un homme qui avait couché avec une maîtresse de François Ier.

Ce roi est mort en 1547. Il avait eu les faveurs de cette femme, dont je ne sais pas le nom, peu de temps avant de mourir. Cette petite fille vécut fort vieille et fort luxurieuse ; sur ses vieux jours, elle entretint pendant un an entier un jeune mousquetaire nommé Vitrac. C'est ce bonhomme dont je parle, et qui a été mon ami. Il avait eu pour parrain le duc de Montmorency, pris à Castelnaudary, puis décapité. Il était borgne. Il a vécu fort vigoureusement jusqu'à quatre-vingt-dix ans, et c'est à quatre-vingts ans que j'ai commencé à le connaître. Il montait à cheval comme un des meilleurs écuyers du roi.

(Marquis d'Argenson, *Mémoires.*)

Quelque temps après la Terreur, une femme que distinguaient entre toutes, ses manières, son esprit, ses talents, madame de Bawr, se trouvait placée, dans un dîner, en face d'une personne, jeune encore, qui commença un récit par ces mots : « Louis XIV disait à mon mari... — Oh ! mon Dieu ! dit tout bas madame de Bawr en se penchant vers sa voisine, qu'elle ne connaissait pas davantage, cette dame aurait-elle perdu la raison ? — Pas le moins du monde, répondit avec la même réserve la voisine consultée ; cette dame est mademoiselle de Lavaux, troisième femme du duc de Richelieu, qui l'épousa en 1780, quand elle n'avait que trente ans et qu'il en avait quatre-vingt-quatre. Vous savez qu'il était né en 1666, et que par conséquent il a vu les dernières années de Louis XIV, mort en 1715. »

(Préface des *Mémoires de Richelieu.* Édition Barrière.)

Intervention charitable.

Un homme ayant été condamné à être pendu, comme il était monté à la potence, quantité de petits garçons (car il n'en manque pas en pareilles occasions) l'agaçaient, et le touchaient, avec leurs bâtons, lui jetant des pierres, et lui disant mille discours. De quoi une bonne femme ayant compassion, leur dit . « Tirez-vous d'ici, canaille ; ils tourmenteront tant ce pauvre homme, que je crois qu'ils le feront devenir fou. »

(D'Ouville, *Contes.*)

Intrépidité.

Don Garcie Perez de Vargas, cavalier célèbre par sa valeur, rencontra, lui second, sept Maures qu'il se mit en devoir d'attaquer. Son compagnon refusa de tenter l'aventure, et se retira avec précipitation. Vargas ne crut pas devoir se mesurer seul contre sept ; mais il les attendit avec fierté, bien résolu de les combattre, s'ils venaient l'attaquer. Les ennemis, l'ayant reconnu, n'osèrent passer outre. Quand il leur eut donné le temps de se décider, il reprit, au petit pas, le chemin du camp. Il en était déjà assez près, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait perdu l'agrafe qui fermait son casque. Il retourne sur ses pas, et va la chercher jusqu'au lieu où les cavaliers sarrazins paraissaient en-

core. Il la ramasse, et revient avec la même gravité que la première fois. « Cette bravoure espagnole fut fort applaudie, dit un historien; et, ce qui doit être du goût de toutes les nations, on ne put jamais le forcer à dire le nom du timide guerrier qui l'avait abandonné dans le péril. »

(*Anecdotes militaires.*)

Les ennemis de Guillaume d'Orange, depuis Guillaume III, roi d'Angleterre, ayant observé, durant la bataille qu'il donna sur les rives de la Boyne, en Irlande, l'endroit où il était, traînèrent vis-à-vis de lui deux pièces de campagne, et le blessèrent à l'épaule d'un boulet de six livres. Ce coup effraya tous ceux qui étaient près de lui. Lui seul n'en parut point ému : « Il n'aurait pas fallu que le coup fût tiré de plus près, dit-il froidement. » Il se fit ensuite panser, à la tête de ses troupes, et demeura à cheval, jusqu'à ce qu'il eût gagné la bataille.

(*Improvisateur français.*)

Lors des barricades de 1648, le président Molé fit ouvrir les portes de son hôtel, que l'on venait de fermer : « La maison d'un premier président, dit-il, doit toujours être ouverte à tout le monde. »

— Un mutin l'ayant un jour insulté au milieu d'une place publique, jusqu'à lui prendre la barbe, qu'il portait fort longue, il le menaça de le faire pendre. Cette menace aurait pu lui devenir funeste. Mais lorsqu'on lui disait qu'il devait moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondit « que six pieds de terre feraient toujours raison au plus grand homme du monde. »

(Panckoucke.)

Jean-Bart, abordant un vaisseau contre-amiral hollandais, promit une récompense à celui qui lui amènerait le pavillon contre-amiral et le pavillon de poupe. Un jeune marin, s'étant élancé avec les autres sur le vaisseau ennemi, monte au haut d'un des mâts pour enlever le pavillon demandé. Le contre-maître l'aperçoit, et lui tire deux coups de fusil, dont un lui perce la main, et l'autre la cuisse. Le marin, d'un sang-froid incroyable, enveloppe sa main avec son mouchoir, sa cuisse avec sa cravate, continue de monter, enlève le pavillon de contre-amiral, s'en fait une ceinture, et descend pour enlever le pavillon de poupe. Il l'a déjà détaché à moitié. Le contre-maître l'aperçoit encore, et lui donne un coup d'espontoon. Le marin se retourne, prend une hache d'armes qu'il a à son côté, en donne un coup de pic au contre-maître, lui crève un œil, le renverse, continue de détacher le pavillon, et va le porter à Jean-Bart.

(Thibaudeau, *à la Conv. Nation.*)

Au milieu de l'insurrection du 20 juin 1792, qui avait envahi les Tuileries, Louis XVI, invincible dans sa résistance constitutionnelle, éluda ou refusa toujours d'acquiescer aux injonctions des séditieux. « Gardien de la prérogative du pouvoir exécutif, je ne la livrerai pas à la violence, répondit-il; ce n'est pas le moment de délibérer quand on ne délibère pas librement. — N'ayez pas peur, Sire, lui dit un grenadier de la garde nationale. — Mon ami, lui répondit le roi, en lui prenant le bras et en l'approchant de sa poitrine, mets ta main là, et vois si mon cœur bat plus vite qu'à l'ordinaire. » Ce geste, ces paroles de confiance intrépide, vues et entendues de la foule, retournèrent le cœur des séditieux.

(Lamartine, *Hist. des Girondins.*)

Pendant la marche de Hoche à travers les Vosges pour tomber sur l'armée autrichienne, deux redoutes formidables, établies à Reischolfen et à Freischwiller, défendaient le passage. Hoche, sous le feu de leurs canons, imagina de mettre ceux-ci à l'encan : « Camarades, s'écrie-t-il gaiement, à six cents livres la pièce. — Adjugé ! » répondent ses braves, et ils fondent sur les redoutes au pas de charge, y pénètrent, tuent les canoniers et s'emparent de leurs pièces.

(De Bonnechose, *Lazare Hoche.*)

Un jour, pendant le siége de Toulon, à la batterie des Sans-Culottes, un commandant d'artillerie venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siége en ce qui regardait l'artillerie sous les ordres de Cartaux, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier

qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle aussitôt la Tempête, et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes. « Tu vas quitter ton habit, dit le commandant, et tu iras là porter ces ordres. » Il lui indiquait de la main un point plus éloigné de la côte, et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Le jeune sergent devint rouge comme une grenade, ses yeux étincelèrent. « Je ne suis pas un espion, répondit-il au commandant; cherchez un autre que moi pour exécuter ces ordres. » Et il se retirait. « Tu refuses d'obéir? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère; sais-tu bien à quoi tu t'exposes? — Je suis prêt à obéir, dit Junot, mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme, ou je n'irai pas. C'est encore bien de l'honneur pour ces... Anglais. » Le commandant sourit, en le regardant attentivement. « Mais ils te tueront! reprit-il. — Que vous importe? Vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine, et quant à moi, ça m'est égal... Allons, je pars comme je suis, n'est-ce pas? » Alors, il mit la main dans sa giberne. « Bien! avec mon sabre et ces dragées-là, du moins la conversation ne languira pas, si ces messieurs veulent causer. »

Et il partit en chantant. Après son départ : « Comment s'appelle ce jeune homme? demanda l'officier supérieur. — Junot. — Il fera son chemin. » Alors le commandant inscrivit son nom sur ses tablettes. On a facilement deviné que l'officier d'artillerie était Napoléon.

Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie que l'on appelait la batterie des Sans-Culottes, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture; Junot sortit des rangs, et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui déjà avait fixé son attention. Il lui témoigna de l'intérêt, et lui dit de se placer pour écrire sa lettre sous sa dictée. Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé sa lettre, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas, et le couvre de terre ainsi que la lettre. « Bien, dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre. » Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida de sa fortune. (Duchesse d'Abrantès, *Mémoires.*)

En 1812, le maréchal Oudinot, au passage de la Bérésina, reçut deux balles et ne voulut pas quitter le champ de bataille. L'empereur, le soir, lui adressait des reproches affectueux sur l'imprudence avec laquelle il s'exposait sans cesse, en lui disant :

« Lorsque vous êtes quelque part, on ne craint que pour vous. — Bah! lui répondit le duc de Reggio, je ne veux pas mourir sans avoir au moins autant de blessures que le maréchal de Boucicault : il en avait trente-neuf, j'en ai trente-cinq; à deux par jour, comme aujourd'hui, j'y serai bientôt. »

(*Moniteur de l'armée.*)

Au 24 février, une fusillade dirigée contre les fenêtres de l'hôtel de ville et contre les volontaires qui y défendaient le gouvernement provisoire, se fait entendre. M. de Lamartine sort; quelques gardes nationaux, quelques élèves de l'École Polytechnique, quelques intrépides citoyens luttent corps à corps avec les envahisseurs : « Lamartine est un traître? — N'écoutez pas Lamartine! — A bas l'endormeur! — A la lanterne les traîtres. — La tête! la tête de Lamartine! » crient quelques forcenés, dont il repousse les armes en passant. « Ma tête, citoyens, leur dit-il, plût à Dieu que vous l'eussiez tous en ce moment sur vos épaules : vous seriez plus calmes et plus sages. » A ces mots, les imprécations se changent en éclats de rire, et les menaces de mort en serrements de mains.

(Docteur Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris.*)

Intrigants.

Il arriva à Varsovie un carme français qui fit demander au roi Jean Sobieski très-instamment la permission de lui parler en particulier. Il remit au roi une lettre dont le sens portait que celui qui avait l'honneur d'écrire à Sa Majesté, n'ayant pas celui d'être connu d'elle, se trouvait obligé, aux dépens de la réputation de sa mère, de faire souvenir Sa Majesté qu'étant en France, au sortir de l'académie, il avait eu commerce avec une belle femme, qui parce qu'elle était mariée avait fait paraître comme de son mari un fils qu'elle avait eu l'honneur d'avoir de Sa Majesté; que ce fils avait eu, des biens

de son prétendu père, la seule fortune d'acheter la charge de secrétaire des commandements de la reine de France; que puisque la fortune et le mérite du roi avaient mis le père sur le trône, celui qui avait l'honneur de se trouver et de s'avouer son fils avait lieu d'espérer quelque élévation; qu'au surplus il avait l'avantage d'être protégé et considéré de la reine, à laquelle il avait fait confidence non-seulement de ce qu'il était, mais de la prière qu'il faisait à Sa Majesté polonaise; et qu'en le reconnaissant pour son fils, la reine serait fort contente de contribuer de son côté à la prière qu'il lui faisait de demander au roi de le faire duc et pair.

Cette lettre était signée *Brisacier*, secrétaire des commandements de la reine Marie-Thérèse, et portait que le carme aurait l'honneur d'entretenir Sa Majesté de quelques circonstances auxquelles il supplierait le roi d'avoir attention. Et tout de suite le carme lui remit deux lettres, l'une de la reine, dans les termes du monde les plus forts pour obliger Sa Majesté polonaise de demander au roi son mari la grâce de faire Brisacier duc, et l'autre était une lettre de change de cent mille écus, payable à Dantzick, aux ordres du roi de Pologne. Tout cela était accompagné d'un très-beau portrait de la reine de France, dont le cadre était orné de quantité de diamants; et ce portrait, que le carme lui remit, était au moins de vingt ou vingt cinq mille écus.

Le roi, surpris d'une aventure si nouvelle, ne se souvint ni de madame Brisacier, ni d'avoir cru avoir un fils; mais comme, dans le temps de ses premiers voyages en France, il avait eu commerce avec plusieurs femmes de moyenne vertu, il était possible que tout ce que contenait la lettre signée *Brisacier* fût vrai. Le roi commença de se saisir du portrait, envoya à Dantzick savoir si la lettre de change, dont il prit copie, était de l'argent comptant; et lorsqu'il eut appris qu'effectivement rien n'était meilleur que la dite lettre de change, ce prince fit réflexion qu'au bout du compte cent mille écus étaient toujours aussi bons à prendre que le portrait, qu'il avait mis à part; que la lettre de la reine de France était une chose effective, qui ne lui laissait quasi pas à douter que Brisacier ne pût être son fils; et il remit au carme une lettre pour le roi, qui contenait partie de ce que portait celle de Brisacier, et le suppliait d'avoir égard qu'ayant un fils en France qu'il voulait reconnaître, il conjurait Sa Majesté de l'honorer de ses grâces, et de vouloir bien, à sa prière, le faire duc. Moyennant cette lettre, que Sa Majesté Polonaise remit au carme, il eut l'industrie de tirer la lettre de change. Ce prince aimait l'argent, et ne perdit pas de temps à envoyer à Dantzick prendre les cent mille écus qu'elle portait.

La surprise du roi ne fut pas médiocre quand il reçut la lettre du roi de Pologne. Brisacier n'était ni de figure, ni n'avait jamais été regardé que comme un sujet très-médiocre, que l'on trouvait même très-honoré de l'emploi de secrétaire des commandements de la reine, qu'il exerçait.

Sa Majesté tint le cas secret, et écrivit au marquis de Béthune de découvrir si effectivement le roi de Pologne était persuadé que Brisacier fût son fils.

Le marquis prit le temps que le roi était de bonne humeur à la chasse. « Oserai-je, Sire, lui dit-il, demander à Votre Majesté ce que c'est qu'un nommé Brisacier, qui fait courre le bruit en France qu'il a l'honneur d'être votre fils; et que Votre Majesté, prête à le reconnaître, a demandé au roi, mon maître, de l'élever à la plus haute dignité de son royaume? — Le diable m'emporte, dit le roi, si je sais ce que c'est que monsieur ni madame Brisacier! Je n'étais pas chaste quand j'étais en France, y ayant de bonnes et de mauvaises fortunes. » Et tout de suite, le roi lui conta ce que contenait la lettre de Brisacier, les éclaircissements qu'il lui donnait de sa naissance, la circonstance de la lettre de change de cent mille écus et celle du portrait enrichi de diamants; et ajouta que ce qui l'avait le plus déterminé à croire que le dit Brisacier était véritablement son fils, c'était une lettre de la reine de France qui le lui assurait, et qu'elle le protégeait et paraissait avoir une extrême considération pour lui.

Au retour de la chasse, le roi lui remit l'original de la lettre de la reine de France. Le marquis de Béthune l'envoya au roi son maître, qui passa chez la reine, et lui dit : « Voyez, madame, ce que c'est que cette lettre. »

La reine reconnut son seing, et dit : « C'est mon écriture. » Et à mesure qu'elle la lisait sa surprise augmentait, et continua de dire qu'elle n'avait jamais pensé à une telle impertinence, qu'elle ne savait ce que c'était, et qu'il fallait que Brisacier fût devenu fou; qu'apparemment le fripon lui avait fait signer cela en lui présentant des lettres de compliments, que l'on signe d'ordinaire sans les voir.

« Oh! bien, madame, dit le roi, prenez garde dorénavant à ce qu'on vous fait signer. J'exige de vous que vous ne disiez rien du tout de cette aventure à ce fou de Brisacier. » Peu de jours après, le roi le fit arrêter et l'envoya à la Bastille; on saisit tous ses papiers et on l'interrogea.

Ce petit extravagant avoua qu'il avait imaginé toute cette belle histoire. Le roi envoya les interrogations et les dépositions du tout à Sa Majesté polonaise, qui connut si bien la fausseté de l'engagement où on l'avait voulu mettre qu'il fit des excuses au roi de sa crédulité.

Quand Brisacier eut fait quelque pénitence à la Bastille, on le mit en liberté comme un fou, avec ordre de sortir de France. Son premier soin fut de courir après la lettre de change que le roi de Pologne avait touchée. Il se rendit à Varsovie, pour essayer d'en rapporter quelque chose. Le roi le reçut comme un fripon et comme un imposteur. Cependant les créanciers firent tous de si justes représentations à Sa Majesté polonaise, qu'il promit d'en payer quelques-uns. Les princes ont toujours de la peine à rendre ce qu'ils ont touché. On donna cinq à six cent pistoles à ce malheureux, qui passa en Moscovie, où il mourut, dans le dessein d'aller aux Indes chercher la fortune qu'il n'avait pu faire en Europe, et le roi peu à peu, dans l'espace de quatre ans, rendit aux créanciers la somme qu'il avait touchée.

(L'abbé de Choisy, *Mémoires*.)

On s'est beaucoup entretenu et l'on s'entretient encore (1775) d'une histoire fort extraordinaire qui est arrivée en Saxe. Le héros n'est pas d'une condition fort élevée. Il se nommait Schropfer, cafetier de son métier, et était chef d'une loge de francs-maçons, abhorrée de celle qui est en vogue à Leipsick et à Dresde. S'étant vanté l'année dernière d'être en correspondance avec le prince Charles de Saxe, duc de Courlande, pour les affaires de la maçonnerie, il eut à essuyer une petite disgrâce; les vrais maçons l'accusèrent auprès du duc, qui, indigné de son audace, ordonna au colonel Zanthier de le faire prendre par ses soldats, de lui faire administrer cinquante coups de bâton et d'en tirer quittance; ce qui fut exactement exécuté (1). Ce revers, loin d'abattre son courage, ne fit que redoubler son ardeur à déployer ses talents pour faire des prodiges. Dans les assemblées nocturnes de ses maçons, il faisait voir à ses disciples les âmes des bienheureux et des damnés; à l'un il faisait apparaître son père mort, à l'autre son frère, etc.

Plusieurs personnes en devinrent folles, ce qui lui attira bientôt la réputation d'un homme extraordinaire, d'un homme inspiré qui commandait aux habitants du ciel et de l'enfer. Pour en imposer par le rang, il prit le titre de colonel au service de France, et se dit bâtard du prince de Conti, quoiqu'il ressemblât beaucoup à deux frères qu'il a à Leipsick, où il jouait ses farces, dont l'un est banquier, et l'autre aubergiste. Il brisa son enseigne à café et convertit sa maison en hôtel de Schropfer, où il ne recevait plus que des gens de distinction, et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'en effet, les gens de distinction recherchèrent sa connaissance. Parmi les sectateurs qu'il avait à Leipsick, le plus zélé était M. du Bose. Cet honnête négociant lui fournissait de l'argent tant qu'il en voulait, croyant bien n'y rien perdre, attendu que parmi les sciences que possédait M. Schropfer la moindre était celle de faire de l'or. Au commencement du mois de septembre dernier, ces deux messieurs se rendirent à Dresde, précédés par la renommée. Il eut la gloire d'attirer dans son parti le duc de Courlande même, qui, à force de caresses, lui fit oublier ses mauvais traitements. M. le colonel faisait une dépense enragée à l'hôtel de Pologne. Le champagne et le punch coulaient à grands flots. Dès qu'il était minuit, il faisait ranger ses spectateurs au fond d'une

(1) Nous avons déjà vu pareil trait raconté du gazetier Grotz. Voir *Coups de bâton* (*Récépissé de*).

salle et commençait ses conjurations. Aussitôt les portes s'ouvraient avec fracas, et l'on voyait paraître, sous différentes figures, des spectres qui répondaient aux questions qu'on leur faisait. C'est ainsi que le duc de Courlande a vu le chevalier de Saxe et le feu roi de Pologne son père. Admiré des grands et des petits, Schropfer passait pour un homme divin, lorsque M. de Marbois vint troubler la fête. En qualité de résident de France, il se crut en droit de lui demander son brevet de colonel. Malgré la protection du duc, le résident déclara que le colonel était un imposteur, et qu'il lui ferait arracher la cocarde et l'épaulette : le colonel, ne pouvant pas se légitimer à Dresde, revint à Leipsick ; il y continua ses prodiges avec le même succès et le même concours. Le 7 octobre, il donna un grand souper à ses plus zélés partisans, et les invita pour le lendemain à une partie de promenade au Rosenthal. Le 8, à la pointe du jour, il sortit de la ville en leur compagnie. Chemin faisant, il leur dit qu'il n'ignorait pas les discours que l'on tenait sur son compte, qu'il voulait confondre ses ennemis par un prodige tel qu'ils n'en avaient pas encore vus. Arrivé à l'entrée du Rosenthal, il rangea ses gens en croix, et leur dit d'être bien attentifs à ce qu'il allait faire : à ces mots, il se retira derrière une charmille. Les spectateurs, dans l'attente, ouvrent les yeux et les oreilles, lorsqu'ils entendent un coup de pistolet : c'était Schropfer qui venait de se casser la tête. Telle a été la fin de cet homme singulier (1).

(*Correspondance secrète.*)

Intrigant (*Ruse d'*).

M. de Machault, contrôleur général des finances, avait perdu une levrette qu'il aimait beaucoup. Le sieur Bouret en fait chercher une exactement semblable. Il la trouve, la prend chez lui. Il fait faire un mannequin qu'il revêt d'une simarre, ornement que portait toujours le contrôleur général comme garde des sceaux. Il habitue cette chienne à caresser ce simulacre, à ne manger qu'après lui avoir rendu hommage. Quand il la juge assez bien dressée, il la mène avec lui, et dès que l'animal voit M. de Machault, il court au ministre et saute à son cou, au point que celui-ci croit que c'est son chien. On sent combien un homme capable d'une constance aussi minutieuse et aussi recherchée doit réussir auprès des grands.

(*L'Observateur anglais.*)

Intrigante.

Mon père m'avait donné une espèce de gouvernante, ou plutôt ce que l'on appelle une *bonne*, qui avait une nièce du même âge que le mien. Jusqu'à l'époque de notre première communion, elle venait passer ses jours de vacances chez sa tante et jouait avec moi. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, mon père déclara qu'il ne voulait plus que cette petite vînt jouer avec moi et mes sœurs. L'éducation soignée qu'il voulait nous donner lui faisait craindre des relations intimes avec une petite personne destinée à l'état de couturière et de brodeuse. Cette petite fille était jolie, blonde et d'un maintien très-modeste. Six ans après l'époque où mon père lui avait interdit l'entrée de sa maison, le duc de la Vrillière, alors M. le comte de Saint-Florentin, fit demander mon père : « Avez-vous, lui dit-il, à votre service une femme âgée, nommée Pâris? » Mon père lui répondit qu'elle nous avait élevées et était encore chez lui. « Connaissez-vous sa jeune nièce? » reprit le ministre. Alors mon père lui dit ce que la prudence d'un père qui désire que ses enfants n'aient jamais que d'utiles liaisons lui avait suggéré il y avait six ans. « Vous avez agi bien prudemment, lui dit M. de Saint-Florentin; depuis quarante ans que je suis au ministère je n'ai pas encore rencontré une intrigante plus audacieuse que cette petite grisette : elle a compromis dans ses mensonges notre auguste souverain, nos pieuses princesses, mesdames Adélaïde et Victoire, et l'estimable monsieur Baret, curé de Saint-Louis, qui dans ce moment est interdit de ses fonctions curiales jusqu'à l'éclaircissement parfait de cette infâme intrigue. La petite personne est à la Bastille en ce moment. Imaginez-vous, ajouta-t-il, qu'à l'aide de ses astucieux mensonges elle a soustrait plus de soixante mille francs à divers gens crédules de Versailles : aux uns elle affirmait qu'elle était maîtresse du roi, se faisait accompagner par eux

(1) Voir *Charlatans*.

jusqu'à la porte de glace qui ouvre dans la galerie, entrait dans l'appartement du roi par cette porte particulière, en se la faisant ouvrir par quelques garçons du château qui avaient ses faveurs. A peu près dans le même temps, elle a fait demander M. Gauthier, le chirurgien des chevau-légers, pour accoucher chez elle une femme dont le visage était couvert d'un crêpe noir, et fournit au chirurgien les serviettes dont il avait besoin, et qui toutes étaient marquées à la couronne, selon les dépositions de Gauthier. Elle lui a de même procuré, pour bassiner le lit de l'accouchée, une bassinoire aux armes des princesses, et un bol de bouillon en argent et portant les mêmes armes. Depuis les informations commencées sur cette affaire, nous savons de même que c'est encore un garçon servant chez Mesdames qui lui a procuré ces objets; mais elle a fait circuler cet odieux et criminel mensonge parmi les gens de son espèce, et il a même percé jusqu'à des gens dont les opinions ont plus d'importance. Ce n'est pas tout encore, ajouta le ministre, elle a avoué tous ses crimes; mais, au milieu des pleurs et des sanglots, du repentir elle a déclaré qu'elle était née pour la vertu, et avait été entraînée dans le chemin du vice par son confesseur, M. le curé Baret, qui l'avait séduite dès l'âge de quatorze ans. Le curé lui a été confronté. Cette malheureuse, dont l'air et le maintien ne ressemblent nullement à la perversité de son esprit et de ses mœurs, a eu l'effronterie de soutenir en sa présence ce qu'elle avait déclaré, et a osé appuyer cette déclaration d'un fait qui semblait affirmer la liaison la plus intime, en disant au vertueux curé qu'il avait un signe sur l'épaule gauche. A ces mots le curé a demandé qu'on fit arrêter sur-le-champ un valet de chambre qu'il avait alors et qu'il avait chassé pour ses mauvaises mœurs. Les interrogatoires suivants ont prouvé que ce malheureux avait aussi été du nombre des amants de la jeune fille, et que c'était de lui qu'elle tenait le renseignement sur le signe qu'elle avait eu l'impudeur et l'effronterie de citer. »

Le pauvre curé Baret fit une maladie grave du chagrin que lui donna un désagrément aussi peu mérité. Le roi avait pourtant eu la bonté de l'accueillir à son retour à Versailles, et de lui dire qu'il devait savoir qu'il n'y avait eu rien de sacré pour cette audacieuse créature. Quand l'affaire fut entièrement éclaircie, le ministre fit sortir cette vile intrigante de la Bastille, et elle fut envoyée à Sainte-Pélagie pour le reste de ses jours.

(Mme Campan, *Mémoires.*)

Invalide.

A propos des jambes de bois, j'ai connu un vieux soldat de l'empire qui avait laissé sur le champ de bataille ses quatre membres principaux, et avait dû les remplacer, tant bien que mal, artificiellement. Le tourneur de son village s'était chargé de la chose; car l'art d'articuler un membre artificiel n'était pas arrivé à la hauteur qu'il a atteinte de nos jours.

Chaque soir, le vieil invalide se débarrassait de ses membres inutiles pour se mettre au lit.

Un jour ayant changé de domestique, la nouvelle fille qui le soignait ne connaissait pas toutes les infirmités dont son maître était affligé. Le soir venu : « Tiens, lui dit-il en lui tendant le bras, tire-moi ce bras. » Et le bras resta entre les mains de la fille; c'était un bras de bois. Mais jugez de son étonnement quand l'invalide, présentant tous ses membres l'un après l'autre, ne cessait de lui dire :

« Tire-moi cette jambe; tire-moi l'autre. »

La pauvre fille se mit à trembler de se trouver en face d'un homme de bois, qui n'avait que le tronc, et qui semblait poser sur la chaise, devant elle, comme un de ces antiques dieux de pierre dont le temps avait mutilé les membres.

Mais ce n'est pas tout; le vieux soldat, voulant se réjouir jusqu'au bout de la frayeur qu'elle éprouvait, tendit le cou en lui disant :

« Maintenant, tire-moi la tête. »

Pour le coup, la malheureuse servante, épouvantée, se mit à pousser un cri de terreur, et s'enfuit comme si le diable menaçait de l'emporter.

Invités.

La scène se passe dans un bal. Adossé à la cheminée, un danseur étouffe un bâillement.

« Vous vous ennuyez, monsieur? de-

mande un voisin. — Oui, monsieur, et vous? — Moi de même. — Alors si nous nous en allions? — Je ne peux pas, moi, je suis le maître de la maison. »

Invocation utile.

Forbin, dans une de ses expéditions, avait eu son vaisseau frappé par un coup de vent, qui le remplit d'eau. L'équipage effrayé se lamentait, et faisait des vœux à tous les saints. Mais Forbin, persuadé que c'était le moment d'agir : « Courage, mes enfants, cria-t-il aux matelots, tous ces vœux sont bons; mais sainte Pompe, sainte Pompe! c'est à elle qu'il faut s'adresser; n'en doutez pas, elle vous sauvera. » Il donna l'exemple, et l'équipage fut sauvé.

(*Galerie de l'ancienne cour.*)

Ironie.

Le marquis d'Humières venait d'être fait maréchal de France, à la sollicitation du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes et à l'esprit de la marquise son épouse. Le jour même Louis XIV, rencontrant le comte de Grammont, lui dit : « Savez-vous qui je viens de faire maréchal? — Oui, sire, lui répondit-il, c'est madame d'Humières. »

(*Id.*)

Le mardi 10 du courant (décembre 1748), le Prétendant fut arrêté, en entrant à l'Opéra. Madame de Tallemont, qui avait eu un de ses laquais mis à la Bastille avec les gens du Prétendant, écrivit le lendemain la lettre suivante à M. de Maurepas :

« Le roi vient, monsieur, de se couvrir d'une gloire immortelle en faisant arrêter le prince Édouard. Je ne doute point que Sa Majesté ne fasse chanter le *Te Deum*, pour remercier Dieu d'une victoire qui lui fait tant d'honneur. Mais, comme mon laquais, qui a été pris dans cette grande journée, ne peut rien ajouter aux lauriers de Sa Majesté, je vous prie de me le renvoyer.

« Je suis, etc. »

(Collé, *Journal.*)

Ironie barbare.

Un maître fouetta si cruellement son laquais, que le père de cet enfant tout écorché et outragé s'en plaignit à la justice. Ce barbare répondit au juge, qui lui disait qu'il avait bien fouetté ce pauvre garçon : « S'il a été bien fouetté, de quoi se plaint-il? Si mal, qu'il revienne, et je le fouetterai mieux. »

(*Le Bouffon de la cour.*)

M. de Tavanes, le jour de la Saint-Barthélemy, se montra fort cruel; et se promenant tout le jour par la ville, et voyant tant de sang répandu, il disait et criait au peuple : « Saignez, saignez; les médecins disent que la saignée est aussi bonne en tout ce mois d'août comme en mai. »

(Brantôme, *Hommes illustres.*)

Ironie courageuse.

Une ville, prise d'assaut, était livrée à la fureur du soldat. Un officier entre dans la chambre d'une jeune fille d'une beauté éblouissante. Elle essaye en vain de l'arrêter par ses supplications. Elle allait succomber, quand, s'arrachant par un violent effort à ses brutales étreintes, elle s'élance vers la fenêtre ouverte, puis, jetant sur le vainqueur un regard de mépris et d'ironie : « Qui m'aime me suive! » s'écrie-t-elle, et elle se précipite.

Ironie insultante.

Le duc de Candale, qui aspirait au titre de prince, à cause de sa mère qui était fille naturelle de Henri IV, parlant un jour de ses parents devant le Grand Condé, disait : « Monsieur mon père, madame ma mère, etc. » M. le Prince, que ce ridicule ennuyait, se mit à crier aussitôt : « Monsieur mon écuyer, allez dire à monsieur mon cocher, qu'il mette messieurs mes chevaux à mon carrosse. »

(*Mémoires anecdotes.*)

Ivrognes.

Quelques jeunes gens, s'étant enivrés, eurent la tête tellement échauffée par les fumées du vin qu'ils perdirent la raison, et prirent la maison où ils étaient pour une galère. S'imaginant donc voguer dedans, et être battus d'une furieuse tempête, ils poussèrent l'extravagance jusqu'à jeter par les fenêtres tous les vases et tous

les meubles, croyant que c'était le pilote qui leur ordonnait d'alléger ainsi le vaisseau, à cause de la tempête. Pendant ce temps, la foule, assemblée dans la rue, pillait tout ce qu'ils jetaient ainsi.

(Athénée.)

Le jeune Cyrus ayant obtenu d'Astyage, son grand-père, la permission de lui donner à boire pour imiter l'échanson de ce prince, il s'en acquitta de fort bonne grâce : « Je suis content, mon fils, lui dit Astyage, on ne peut pas mieux servir. Mais, puisque vous vouliez imiter Sacas (c'était le nom de l'échanson), pourquoi n'avez-vous pas, comme lui, goûté le vin? — J'ai craint, répondit avec naïveté le jeune prince, qu'il n'y eût dans cette liqueur du poison. Car au festin que vous donnâtes, le jour de votre naissance, aux grands seigneurs de votre cour, je vis clairement que Sacas vous avait tous empoisonnés. — Comment vites-vous cela, dit le roi? — C'est, repartit Cyrus, que je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. Je vous voyais faire des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfants, crier tous à la fois sans vous entendre, puis chanter tous ensemble de la façon la plus ridicule; et lorsqu'un de vous chantait seul, vous juriez, sans l'avoir écouté, qu'il chantait admirablement bien. Chacun de vous vantait ses forces; mais lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de pouvoir faire un pas en cadence, vous ne pouviez pas même vous tenir fermes sur vos pieds. — Comment! reprit Astyage, la même chose n'arrive-t-elle pas à votre père? — Jamais, répondit Cyrus. — Que lui arrive-t-il donc quand il a bu, ajouta le roi. — Il cesse d'avoir soif, » répliqua l'enfant.

(Xénophon, *Cyropédie*.)

Pompone de Bellièvre fut envoyé ambassadeur en Suisse; il faut boire en dépit qu'on en ait. On l'enivra; c'était dans un lieu public. En sortant, il saluait les piliers : « Monsieur, ce sont des piliers, » lui dit-on. Il ne laissait pas toujours de saluer, et disait : « A tous seigneurs tous honneurs! »

(Tallemant des Réaux.)

Un jour que Dancourt jouait lui-même dans son *Opéra de village* (1691), le marquis de Sablé s'en vint, à peu près ivre, prendre place sur une des banquettes de la scène. Comme il s'asseyait, il entendit chanter :

En parterre il boutra nos blés,
Choux et poireaux seront *sablés*.

Il crut qu'on l'insultait, et, se levant avec la gravité d'un ivrogne qui veut faire une action d'éclat, il marcha droit à l'auteur et le souffleta en plein théâtre.

Un médecin de la ville de Strasbourg, voyant qu'un Suisse de ses amis perdait la vue à force de boire, lui dit : « Mon cher ami, je souhaiterais pour votre santé que vous vous pussiez empêcher de faire la débauche! Car je crains que si vous continuez de boire comme vous avez fait et faites tous les jours, vous ne perdiez la vue. » Le Suisse, qui ne pouvait quitter cette aimable liqueur, lui dit : « Monsieur, je vous remercie de la bonne volonté que vous avez pour moi; mais j'aime mieux laisser perdre les fenêtres du logis que de voir périr tout le bâtiment. ».

(*Facétieux réveille-matin*.)

On connaît l'aventure de la Thorillière, comédien célèbre, qui, au sortir d'un bon dîner, dans le moment d'une grande pluie, fit inutilement chercher un carrosse de louage pour se rendre au spectacle, et n'eut qu'une brouette, petite voiture traînée par un homme, qu'il s'estimait heureux de trouver, pour mettre son habillement et sa chaussure à couvert. Voici comme il en profita : se voyant pressé par l'heure du spectacle, il demanda à l'homme qui le traînait, pourquoi il n'allait pas plus vite : « Monsieur, je n'ai pas de diligence. — Que veux-tu dire avec ta diligence? — C'est un homme qui, poussant la voiture par derrière, allège mon fardeau : — Eh, que ne parlais-tu plus tôt! » s'écria la Thorillière en s'élançant hors de la brouette. Mon comédien se met à faire la diligence et arrive à la porte de la comédie en poussant sa voiture, tout crotté, tout mouillé, tout essoufflé, etc.

Le laquais d'un de mes amis était l'autre soir dans le même état où se trouvait cette

fois la Thorillière. Pouvant à peine marcher, il prend un fiacre pour s'en retourner chez lui. Il passe devant ma porte; se rappelant pour lors qu'il avait une lettre à me remettre, il fait arrêter le carrosse, descend, me parle, et oubliant qu'il jouait avec le fiacre le rôle du maître, au lieu de retourner dedans, entraîné par la force de l'habitude, il se huche de son mieux derrière, s'y cramponne et bientôt s'y endort. Le cocher ne l'avait pas aperçu; il était endormi de son côté, et mes deux ivrognes passent ainsi la nuit. Le laquais s'éveille le premier au point du jour : étonné de sa situation, après avoir bien frotté ses yeux, il veut s'en aller; le mouvement qu'il fait en descendant, tire le cocher de son long assoupissement. Celui-ci reconnaît l'homme qui l'a loué et il exige son salaire. Le laquais ne se souvient de rien, et prétend que le cocher a eu tort de ne l'avoir pas mené où il lui avait dit, que c'est sa faute de ne pas s'être aperçu qu'il était monté sinon dedans, du moins derrière le carrosse, et qu'après tout, si c'était son goût de se placer derrière, ce n'était pas l'affaire du cocher; enfin il demande des dommages au cocher qui, pour ne l'avoir pas mené, causera la perte de son état, puisque pour avoir découché et manqué le service de son maître il s'attend à recevoir son congé. J'ignore comment le commissaire de police les mettra d'accord.

(Métra, *Correspondance secrète.*)

Un ivrogne voulait passer par un cul-de-sac, croyant que c'était une rue. Comme il ne peut en venir à bout, il se persuade qu'on lui a bouché le passage. Il tire son épée, et se bat d'estoc et de taille contre une borne, qu'il prend pour un homme. A force de ferrailler, il fait sortir quelques étincelles : « Ah ! le vilain, dit-il en reculant, il porte des armes à feu ! »

— Un ivrogne, qui avait bien bu, se leva la nuit d'auprès de sa femme, et alla pisser par la fenêtre. Comme il pleuvait, il entendait l'eau d'une gouttière qui tombait, et croyant que c'était lui qui faisait ce bruit, il restait toujours dans la même posture. A la fin sa femme lui cria : « Auras-tu bientôt fini ? — Hélas ! répartit l'ivrogne, je finirai quand il plaira à Dieu. »

(*Dictionnaire d'anecdotes.*)

Un cordonnier, qui se grisait régulièrement trois fois par semaine, et battait sa femme dans ses moments lucides, prit la résolution de s'embarquer pour l'Amérique, cette terre bénie des sociétés de tempérance. Il écrivit du Havre qu'il venait de retenir son passage sur un navire de 500 tonneaux. « Cinq cents tonneaux ! a dit l'épouse avec conviction; si la traversée est longue, ça ne suffira pas. »

Eugène Sue et Romieu étaient intimement liés. Un soir qu'ils avaient dîné de compagnie au Café de Paris et qu'ils se trouvaient dans un état de gaieté très-accentué, Romieu fit un faux pas (1), tomba et se blessa à la jambe. Vite, en sa qualité d'ex-chirurgien de la marine, Eugène Sue se met à panser son ami; puis il le porte dans son coupé, le reconduit chez lui et passe la nuit dans un fauteuil, au chevet de son lit.

Le lendemain matin, au réveil, il s'empresse de visiter la jambe malade et d'enlever l'appareil.

O surprise ! ô rires ! La veille, en opérant le pansement, Eugène Sue s'était trompé de jambe !... (*La Liberté.*)

Un célèbre buveur, qui déclamait toujours contre l'eau, se vit menacé de la mort par de fréquents accès d'une fièvre brûlante. Généreux, splendide et goguenard, il était environné d'un cercle nombreux d'amis. Un jour qu'il était pressé de l'ardeur de son mal, il commanda qu'on lui apportât une carafe pleine d'eau. Les amis de se regarder et de rire comme des fous : « Eh ! quoi, vous riez, leur dit-il, ne savez-vous pas qu'à la fin de sa vie il faut se réconcilier avec ses ennemis ? »

(*Ivrogniana.*)

(1) C'est ce même Romieu sur le corps duquel, un soir qu'il était tombé ivre-mort dans la rue, un de ses compagnons d'orgie plaça un lampion pour le protéger.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Nouvelle Biographie générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, contenant près de 100,000 notices historiques, publiée sous la direction de M. le docteur *Hoefer*, avec la collaboration de MM. d'Avezac, Babinet, de Barante, Beulé, de Bonnechose, Brunet (Gust.), Chassang, Chodzko, Daremberg, Decaisne, Delisle (Léop.), de Manne, Denis (Fréd.), Egger, Fournel, Galitzin, Guigniaut, Hase, Hauréau, Isambert, Joubert, Le Bas, Le Clerc, Louisy, Louvet, Malgaigne, Maury (Alfred), Naudet, Nicolas (Michel), Pey, Pillon, Rapetti, Reinaud, Taillandier (Saint-René), Ubicini, Villemain, etc., etc. 46 vol. in-8°, à 2 col. 184 fr.

Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture, par une société de savants et de gens de lettres, sous la direction de M. *W. Duckett*. 2e édit. 16 volumes grand in-8°, à 2 colonnes, de 800 pages chacun. Broché. 200 fr.
Relié dos chagrin. 256 fr.

Le *Dictionnaire de la Conversation*, la plus complète, la plus actuelle des encyclopédies, où environ 80,000 articles comprenant l'universalité des sciences se trouvent alphabétiquement classés, est, on peut le dire, aux travaux de l'esprit et au monde de l'intelligence, ce qu'un almanach d'adresses est aux besoins du commerce et au domaine de l'industrie.

Supplément au Dictionnaire de la Conversation, offrant le résumé des faits et des idées de notre temps, 5 vol. grand in-8°, à 2 colonnes. Les tomes I à III sont en vente. Prix de chaque volume. 12 fr. 50

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

STANDING LIST NOV 1 1948

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PN
6262
F64
1872
T.1
c.1
ROBA